

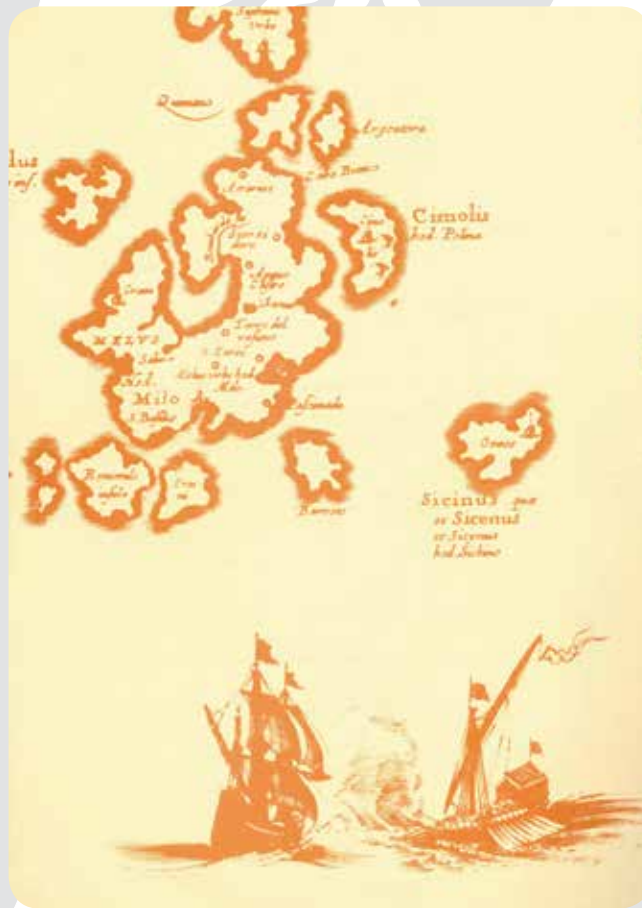


PIHANS • LI

## ARCHIPELAGUS TURBATUS

LES CYCLADES ENTRE COLONISATION LATINE  
ET OCCUPATION OTTOMANE C. 1500-1718

*Par*  
B.J. SLOT



NEDERLANDS INSTITUUT VOOR HET NABIJE OOSTEN

LEIDEN

1982

UITGAVEN VAN HET  
NEDERLANDS HISTORISCH-ARCHAEOLOGISCH INSTITUUT TE ISTANBUL

Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stamboul  
sous la direction de

E. van DONZEL, Machteld J. MELLINK, C. NIJLAND et  
J.J. ROODENBERG

LI

ARCHIPELAGUS TURBATUS  
LES CYCLADES ENTRE COLONISATION LATINE  
ET OCCUPATION OTTOMANE c. 1500-1718

Tome I



# ARCHIPELAGUS TURBATUS

LES CYCLADES ENTRE COLONISATION LATINE  
ET OCCUPATION OTTOMANE c. 1500-1718

Tome I

par

B. J. SLOT



NEDERLANDS HISTORISCH-ARCHAEOLOGISCH INSTITUUT  
TE ISTANBUL  
1982



*Copyright 1982 by*  
Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten  
Witte Singel 24  
Postbus 9515  
2300 RA Leiden, Nederland

*All rights reserved, including the right to translate or  
to reproduce this book or parts thereof in any form*

ISBN 90 6258 051 3  
Printed in Belgium

Le titre 'Archipelagus turbatus' est emprunté d'une description de la région égéenne paru à Augsburg en 1686 au cours d'une guerre turco-vénitienne :

Archipelagus turbatus oder des schönen Griechen-Lands verwüstete und erödete Wasser-Felder auf welchen zu sehen sein dess Egeischen und angränzender Meeren Insulen und angränzender Länder besonders auch dess Peloponnesi oder der Halb-Insul Morea vornehmer Stätten, Festungen, Bergen, Wasser-Flüssen, Thieren, Vögeln, Fischen, Bäumen, Früchten, Antiquitäten und Raritäten etc. dermaliger Zustand und Gelegenheit dem curfosen Leser zur Nachricht und Belustigung historisch und in vilen schönen wahrhaften Mappen und Kupfer-Figuren nach jetziger Zeit Beschaffenheit vorgestellt. Augsburg, in Verlag Jacob Enderlins Buchhandlers. Druckes Thomas Astaler, MDCLXXXVI

Les recherches qui constituent la base de  
cette publication ont été effectuées  
avec l'aide financière de l'Organisation  
Neerlandaise pour le Développement  
de la Recherche Scientifique (Z.W.O.)

## TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION . . . . .	1
SOURCES	
a. <i>sources narratives</i>	
1. historiographie contemporaine . . . . .	6
2. voyages et anciens ouvrages géographiques . . . . .	7
b. <i>sources documentaires</i>	
1. archives d'institutions locales . . . . .	8
2. archives d'institutions non-cycladiques . . . . .	9
HISTORIOGRAPHIE . . . . .	11
I. LE CADRE: GEOGRAPHIE, POPULATION, ECONOMIE	
a. <i>les îles et leur population</i> . . . . .	13
b. <i>habitation</i> . . . . .	16
c. <i>moyens de subsistance</i> . . . . .	18
d. <i>navigation et guerre navale</i> . . . . .	20
e. <i>données sur les îles particulières</i> . . . . .	24
II. LA SOCIÉTÉ COLONIALE	
a. <i>les seigneuries latines, leur origine, statut juridique et histoire dynastique</i> . . . . .	35
b. <i>la société féodale, généralités et règles juridiques</i> . . . . .	37
c. <i>les fiefs et leur exploitation</i>	
1. <i>les topi</i> . . . . .	43
2. <i>l'exploitation des terres dans les grandes propriétés et fiefs</i> . . . . .	46
d. <i>les non-feudataires: villani et cittadini</i> . . . . .	48
e. <i>l'administration de la société coloniale</i>	
1. <i>seigneurie et commune</i> . . . . .	50
2. <i>les fonctionnaires de l'administration</i> . . . . .	52
f. <i>l'administration financière</i>	
1. <i>les impôts et les revenus fiscaux</i> . . . . .	54
2. <i>les offices fiscaux et domaniaux</i> . . . . .	55
g. <i>le système de défense</i> . . . . .	55
h. <i>l'église grecque</i> . . . . .	57
i. <i>l'église latine</i> . . . . .	59
j. <i>la société coloniale, base économique et divisions intérieures</i> . . . . .	63

## III. LE DECLIN DE LA DOMINATION LATINE DANS L'EGEE CENTRALE

a. <i>la crise de la Francocratie</i> . . . . .	66
b. <i>après la chute de Rhodes</i> . . . . .	71

## IV. LES EXPEDITIONS DE BARBAROSSA ET LEURS CONSEQUENCES

a. <i>les expéditions de Barbarossa</i> . . . . .	73
b. <i>la situation après les expéditions de Barbarossa</i> . . . . .	78
c. <i>l'église latine, le dernier lien du duché de Naxos avec l'Occident</i> . . . . .	80
d. <i>Giacomo IV, le dernier duc de la maison Crispo</i> . . . . .	84
e. <i>les Sommaripa et les Gozzadini comme tributaires turcs</i> . . . . .	84
f. <i>les îles sous administration turque directe</i> . . . . .	85
g. <i>Tinos</i> . . . . .	86

## V. L'EPOQUE DU DUC JUIF JOSEF NACI

a. <i>la chute des Crispi</i> . . . . .	88
b. <i>le nouveau duc Joseph Naci</i> . . . . .	90
c. <i>l'administration du duché et l'intermezzo vénitien</i> . . . . .	92
d. <i>la situation ecclésiastique</i> . . . . .	95
e. <i>le régime de Naci: intermédiaire entre Francocratie et Turcocratie</i> . . . . .	96

## VI. L'ETABLISSEMENT DE L'ADMINISTRATION OTTOMANE

a. <i>la lutte pour la succession de Naci</i> . . . . .	98
b. <i>la structure de la nouvelle administration ottomane</i> . . . . .	100
c. <i>les restants des institutions seigneuriales de la Francocratie et la continuation des institutions communales</i> . . . . .	102
d. <i>l'établissement d'habitants musulmans</i> . . . . .	107
e. <i>la position de l'église grecque</i> . . . . .	108
f. <i>la position des églises et communautés latines sous la domination ottomane</i> . . . . .	109
g. <i>les îles des Gozzadini</i> . . . . .	113
h. <i>Tinos, la dernière possession vénitienne</i> . . . . .	115

## VII. NOUVELLES OUVERTURES VERS L'OCCIDENT

a. <i>vers une nouvelle croisade?</i> . . . . .	117
b. <i>les défauts de l'administration ottomane, une cause possible du manque des loyauté chez la population</i> . . . . .	122
c. <i>la pénétration pacifique des Occidentaux</i> . . . . .	124
d. <i>l'église grecque sous l'influence du courant latinophile</i> . . . . .	126
e. <i>l'église latine: premières tentatives de rétablissement sous la protection étrangère</i> . . . . .	131
f. <i>les réactions des Turcs</i> . . . . .	133

## VIII. PREMIERES TENTATIVES VERS UN PROTECTORAT RELIGIEUX ET LA COMPETITION ENTRE LA FRANCE ET VENISE, 1617-1645.

a. <i>origines et premières réalisations de la coopération entre la France et le Saint-Siège</i> . . . . .	136
--	-----

b. <i>nominations politiques d'évêques latins</i> . . . . .	142
c. <i>l'établissement de missionnaires français</i> . . . . .	144
d. <i>les conflits internes dans l'église grecque</i> . . . . .	147
e. <i>les résultats des interventions franco-vaticanes</i> . . . . .	150
f. <i>le fonctionnement des administrations locales dans les îles turques et dans la possession vénitienne de Tinos</i> . . . . .	155
g. <i>les réalités de la puissance économique</i> . . . . .	160
h. <i>l'établissement des sphères d'influence occidentales: une vue d'ensemble</i> . . . . .	161

#### IX. LES CYCLADES SOUS ADMINISTRATION MILITAIRE VENITIENNE PENDANT LA GUERRE DE CRETE, 1645-1669

a. <i>la guerre de Crète</i> . . . . .	162
b. <i>les Cyclades dans la guerre</i> . . . . .	167
c. <i>déclin de l'influence française</i> . . . . .	171
d. <i>la prise de pouvoir par les Vénitiens et les institutions administratives indigènes</i> . . . . .	172
e. <i>l'administration vénitienne à Tinos</i> . . . . .	176
f. <i>l'église grecque des îles turques devant la prise de pouvoir par les Vénitiens</i> . . . . .	178
g. <i>la situation de l'église latine</i> . . . . .	180
h. <i>la situation économique et sociale pendant la guerre de Crète</i> . . . . .	189

#### X. UNE PAIX TROUBLE, 1669-1684

a. <i>no man's land</i> . . . . .	193
b. <i>la guerre de course</i> . . . . .	195
c. <i>les tentatives de rétablir l'influence française</i> . . . . .	202
d. <i>les restes de l'influence vénitienne après la chute de Candie</i> . . . . .	209
e. <i>changements dans l'administration ottomane</i> . . . . .	211
f. <i>l'administration indigène et ses problèmes financiers</i> . . . . .	214
g. <i>l'église grecque: orientation hésitante vers l'Occident</i> . . . . .	218
h. <i>l'église latine</i> . . . . .	220
i. <i>courants et sous-courants, une tentative d'évaluation</i> . . . . .	230

#### XI. LA GUERRE DE MOREE, 1684-1699

a. <i>une nouvelle période de suprématie vénitienne</i> . . . . .	231
b. <i>la guerre de course</i> . . . . .	234
c. <i>la France et la nouvelle période de suprématie vénitienne</i> . . . . .	234
d. <i>l'administration locale</i> . . . . .	240
e. <i>les conséquences de la guerre sur le plan social et économique</i> . . . . .	243
f. <i>l'église grecque sous la prépondérance vénitienne</i> . . . . .	244
g. <i>l'église latine dans un milieu protégé</i> . . . . .	246

#### XII. APRES KARLOVCI ET POZAREVAC: LA DISPARITION DU POUVOIR VENITIEN ET LA FORME DEFINITIVE DE LA DOMINATION OTTOMANE

a. <i>les Vénitiens se retirent; rétablissement de l'autorité ottomane</i> . . . . .	250
b. <i>les Cyclades et la guerre de 1714-1718</i> . . . . .	252

c. <i>le fléau de la piraterie</i> . . . . .	254
d. <i>le rôle de la France</i> . . . . .	256
e. <i>la forme définitive de l'administration locale</i> . . . . .	260
f. <i>Tinos avant et après la conquête turque</i> . . . . .	264
g. <i>l'église grecque: émancipation lente dans l'isolement</i> . . . . .	269
i. <i>l'église latine: isolation et stabilisation d'une position minoritaire</i> . . . . .	272
j. <i>entre Francocratie et révolution grecque, une tentative d'appréciation dans un cadre chronologique plus étendu</i> . . . . .	275

## ANNEXES

1. La population des Cyclades . . . . .	281
2. Etat des impôts dus par les Cyclades d'après le <i>tahrir</i> de 1670/1080 . . . . .	291
3. Les impôts de Mykonos . . . . .	292
4. Les registres fiscaux turcs de Naxos, Paros, Santorin, Milos, Andros et Syros . . . . .	294
5A. Etat du "caraggio" vénitien, 1684-1693 . . . . .	311
5B. Revenus fiscaux de Tinos, 1690 . . . . .	314
5C. Comptes des <i>epitropi</i> de Naxos concernant les impôts turc et vénitien . . . . .	315
6. La répartition des terres dans le <i>topos</i> de Filoti . . . . .	316
7. Les affaires d'un grand marchand des Cyclades, Pietro Rosa . . . . .	318
8. Etat des bâtiments arrivés à Marseille ayant pour lieu de départ une des Cyclades . . . . .	320
9. Etat des marchandises arrivées à Marseille sur des bâtiments dont le provenance est spécifié comme "Archipel" . . . . .	321

## NOTES

Introduction, sources et historiographie . . . . .	325
Chapitre 1 . . . . .	330
Chapitre 2 . . . . .	337
Chapitre 3 . . . . .	352
Chapitre 4 . . . . .	354
Chapitre 5 . . . . .	360
Chapitre 6 . . . . .	364
Chapitre 7 . . . . .	375
Chapitre 8 . . . . .	382
Chapitre 9 . . . . .	392
Chapitre 10 . . . . .	407
Chapitre 11 . . . . .	421
Chapitre 12 . . . . .	429
Annexes . . . . .	441

BIBLIOGRAPHIE . . . . .	445
-------------------------	-----

INDEX . . . . .	473
-----------------	-----

ABBREVIATIONS . . . . .	495
-------------------------	-----

## INTRODUCTION

Du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, l'empire ottoman s'est étendu rapidement dans le Sud-Est de l'Europe. Les principautés byzantines et slaves des Balkans tombèrent aux mains des Turcs sans pouvoir leur offrir une résistance effective, de même que les régions littorales de l'Egée, dominées dès la Quatrième Croisade par des immigrants occidentaux. Les seuls territoires où le progrès ottoman ne s'accomplit que lentement sont les possessions coloniales de Venise dans l'Egée. Sous la protection de la puissante flotte vénitienne, une colonie occidentale - établie en 1206 à la suite de la Quatrième Croisade - se maintint au centre de l'Egée, dans les Cyclades.

Plusieurs études ont cherché à retracer les changements intérieurs qui ont accompagné et suivi certaines conquêtes ottomanes de la belle époque de l'empire. La conquête des îles Cyclades n'eut lieu qu'à une époque tardive, au moment où l'empire ottoman avait atteint les limites de son expansion en Egée. C'est ainsi qu'à une distance de 100 kilomètres des Cyclades l'île de Kythira (Cerigo), colonie vénitienne, put survivre aux attaques ottomanes. Le présent ouvrage offrira une description des lents changements qui firent d'un avant-poste colonial latin en territoire grec, une province grecque de l'empire ottoman. Cette évolution a comporté une lente désintégration des structures coloniales et l'établissement de structures ottomanes, le tout accompagné d'une certaine émancipation de la population grecque autochtone.

Après la Quatrième Croisade, les Cyclades avaient été divisées en plusieurs seigneuries dont les plus importantes étaient le duché de Naxos ou de l'Archipel, s'étendant sur plusieurs îles, et les seigneuries de Tinos et d'Andros. Les colonisateurs avaient été des Vénitiens, mais au cours des siècles, de nombreux autres immigrants occidentaux vinrent s'y établir. Les Vénitiens n'y imposèrent pas leur propre système d'administration coloniale, mais s'adaptèrent aux structures ordinaires de l'empire latin de Constantinople.

La conquête ottomane des Cyclades débuta en 1537, au moment où le pouvoir maritime des Turcs avait atteint son apogée. La décadence de ce pouvoir - qui suivit immédiatement la conquête des Cyclades - y retarda le progrès de l'établissement d'une administration ottomane. Les Cyclades se trouvaient aux limites de l'expansion ottomane; la conquête ottomane y évolua pas à pas. En 1537, seules les îles d'importance secondaire reçurent une administration ottomane. Trois importantes seigneuries réussirent à survivre: le duché de Naxos, la seigneurie d'Andros et la seigneurie de Sifnos qui poursuivirent leur existence comme tributaires du sultan et non plus comme protectorats vénitiens. Mais l'île de Tinos, possession immédiate de Venise depuis 1379, restait hors de l'influence ottomane. Les dynasties latines qui gouvernaient Naxos et Andros furent dépossédées en 1566, lorsque ces seigneuries furent rattachées plus étroitement à l'empire ottoman. Les deux seigneuries furent gouvernées jusqu'en 1579 par un duc juif qui y maintint les anciennes institutions coloniales. Une administration ottomane régulière y fut établie en 1579. Les seigneurs de Sifnos ne perdirent leurs possessions qu'en 1617. La



domination latine aux Cyclades prit définitivement fin en 1715, quand la forteresse vénitienne de Tinos tomba aux mains des Turcs.

Les Latins, maîtres des Cyclades depuis 1206, avaient eu, jusqu'à l'arrivée des Turcs, amplement l'occasion de laisser leur empreinte aux Cyclades. La société coloniale établie par les Latins ne se muera que lentement en un système social plus adapté à l'empire ottoman. Les Latins avaient importé la féodalité à peu près dans la forme qu'elle avait prise dans l'empire latin de Constantinople. A l'immigration d'éléments occidentaux s'ajoute l'assimilation d'indigènes dans le groupe des immigrants. Une des principales manifestations de la présence latine était l'établissement d'une puissante minorité catholique du rite latin dans un ancien territoire byzantin.

Peu de temps avant les premières conquêtes turques, la société coloniale voit se dessiner une certaine tension entre les familles seigneuriales et la population. Cette tension résulta en une accentuation des anciennes structures d'administration communale existant en marge des institutions seigneuriales. Lorsque les Turcs arrivèrent, ils abolirent peu à peu les institutions seigneuriales, mais leur emprise sur l'administration locale des îles devait rester limitée. Les principales causes de cet état de fait sont les trois facteurs suivants. Premièrement, le déclin du pouvoir maritime turc qui immobilisa les conquérants à des moments importants, entraînant ainsi plus d'une fois l'abandon d'îles à des pouvoirs occidentaux. Deuxièmement, la montée des institutions communales qui allaient remplir le vide laissé par les Turcs. Troisièmement enfin la persistance avec laquelle des descendants des anciens colonisateurs réussirent de se maintenir dans leur position dominante en conservant dans l'église latine une organisation solide qui pouvait s'assurer l'aide des représentants diplomatiques auprès de la Porte. L'intervention de ceux-ci sauvegarda à plus d'une reprise leurs intérêts.

Le présent ouvrage traite de la conquête ottomane et des changements intérieurs qui accompagnèrent l'intégration des Cyclades dans l'empire ottoman. Les influences extérieures et les évolutions intérieures qui ont déterminé le progrès de cette intégration y sont soumises à une recherche détaillée. Nous nous bornerons cependant à des descriptions pragmatiques des influences extérieures sans entrer profondément dans les implications théoriques ou dans l'histoire diplomatique générale. Nous n'avons par exemple pas toujours jugé utile de relever les discrédances des principes de droit musulman, grec ou occidental qu'on rencontre parfois: de telles discussions théoriques nous éloigneraient trop du cours de notre récit.

Nous avons élaboré cet ouvrage dans un cadre chronologique. Après trois chapitres introductifs consacrés au cadre géographique, à la société coloniale à la fin de l'époque latine et aux événements qui précédèrent immédiatement la conquête ottomane, nous en venons à étudier cette conquête même en neuf épisodes bien délimités. Après la conquête ottomane de toutes les îles à l'exception de Tinos en 1537-1538, on constate d'abord un commencement d'intégration en trois phases (chapitres 4-6). Dès le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, cette évolution fut cependant interrompue, d'une part par l'incapacité des Turcs de mettre fin à la situation anarchique régnant alors en Egée (chapitre 7) et d'autre part par l'intervention diplomatique de pouvoirs occidentaux (chapitre 8). La guerre turco-vénitienne de 1645-1669, avec la paix instable qui y mit fin, puis la guerre de 1684-1699, réduisirent à presque rien le pouvoir ottoman aux Cyclades (chapitre 9-11).

Remarquons toutefois qu'au cours même de ces épisodes, les changements sociaux amorcés dans la période antérieure se poursuivirent, ce qui aboutit à une lente désintégration de la société coloniale. Entre 1699 et 1718 enfin, les Ottomans revinrent définitivement dans les Cyclades et y imposèrent leur pouvoir, conquérant en 1715 Tinos, la dernière île vénitienne. L'intégration des Cyclades dans l'empire Ottoman conserva cependant un caractère limité du fait de l'autonomie locale et du lien avec l'Occident qui s'étaient établis pendant les périodes précédentes.

Dans notre descriptions de l'évolution des Cyclades d'une colonie occidentale vers une province ottomane, nous nous sommes vu obligés d'employer des termes dont la signification peut être spéciale ou ambiguë. Aussi n'est-il pas inutile d'expliquer brièvement ici l'usage de certains mots.

*Latin* et *Franc* sont des termes à peu près synonymes dans l'usage courant pour désigner les habitants catholiques de rite latin du Levant. Le mot *Franc* s'associe à l'idée de domination par des immigrants occidentaux, c'est pourquoi nous n'utilisons ce mot comme synonyme de *Latin* que seulement dans le contexte de la domination politique occidentale au Moyen Age.

*Grec* ne signifie ici qu'une personne qui, du point de vue ecclésiastique, suit le rite byzantin. La question de savoir si cette personne se trouve en communion avec l'église de Rome ou non reste ouverte. Le terme *Unie* sera réservé exclusivement aux Grecs formellement et ouvertement assujettis à Rome. Dans les cas nombreux où nonobstant un certain penchant envers l'église de Rome, un Grec n'a toutefois pas accompli les formalités de réunion, nous parlerons de *Latinophile*. Nous dirons de la sorte "l'église grecque de Naxos", le mot "orthodoxe" ne sera utilisé que dans les cas de séparation nette de Rome.

*Féodal* ne s'emploie que pour la féodalité occidentale; ce mot est évité ou employé entre guillemets pour ce qu'on appelle la féodalité byzantine ou ottomane.

Le mot *Turc* a toujours connu un usage ambigu. Au XVIIe siècle, il est employé à la fois comme synonyme d'Ottoman et pour désigner les habitants musulmans de l'empire ottoman. Nous nous sommes conformés à l'usage commun, mais il faudra bien tenir à l'esprit que la majorité des "Turcs" que nous rencontrerons dans le présent ouvrage ne sont guère des Turcs dans le sens ethnique mais surtout des Chrétiens convertis à l'Islam.

Les mots *protectorat* et *minorité* n'ont que leur contenu sémantique ordinaire, à l'exclusion de leurs sens spéciaux dans le droit ottoman ou international.

Nous avons emprunté au grec moderne les mots *Francocratie* et *Turcocratie* pour désigner brièvement les périodes de domination franque ou ottomane.

Nous avons rencontré quelques problèmes dans la transcription des caractères grecs. La transcription recommandée par l'International Standards Organisation (R. 843/1968) est fort mal adaptée au grec moderne, parce qu'elle se base sur le grec ancien dont la prononciation est très différente. L'application de ce système donnerait dans notre texte une impression fautive de la prononciation, surtout pour les noms propres. Il existe également un ancien système phonétique de transcription, basé sur la prononciation de l'italien. Un nombre considérable de livres grecs était imprimé d'après cette transcription, dite *Fragkokhriotika*, parce qu'elle était surtout utilisée par les Latins de Chio.

Mais ce système date trop pour être revivifié, bien qu'il ait été d'usage aux Cyclades pendant la période qui nous concerne. Nous avons opté dans le texte pour une translittération phonétique adaptée au français et pour des caractères grecs dans les titres d'ouvrages cités en note. Ceci pour éviter les problèmes de translittérations et d'alphabetisations différentes de titres grecs utilisés dans les bibliothèques.

Notre translittération est la suivante:

A	α	a	
		αι	ai, se prononce comme l' <i>ai</i> français
		αυ	devant une consonne occlusive <i>af</i> ; dans les autres cas <i>av</i>
B	β		
Γ	γ		g très léger; devient un <i>y</i> consonne devant <i>e</i> et <i>i</i>
		γγ	ng comme dans <i>langue</i>
		γκ	nk; la prononciation se rapproche toutefois de celle du <i>ng</i>
		γχ	n suivi du <i>ch</i> dans l'allemand <i>acht</i> ; transcrit comme <i>nkh</i>
Δ	δ		dh comme le <i>th</i> dans l'anglais <i>there</i>
E	ε		e comme dans <i>bref</i>
		ει	i
		ευ	ev/ef (voir au)
Z	ζ		z
H	η		i
Θ	θ		th comme dans l'anglais <i>thin</i>
I	ι		i
Π	π		k
Λ	λ		l
M	μ		m
		μπ	b dans la position initiale, <i>mb</i> dans la position médiane
N	ν		n
		ντ	<i>d</i> dans la position initiale, <i>nd</i> dans la position médiane
Ξ	ξ		x
O	ο		o
		οι	i
		ου	ou, se prononce comme en français
Π	π		p
P	ρ		r
Σ	σ		s
T	τ		t
Υ	υ		y
Φ	φ		f
X	χ		kh, se prononce comme le <i>ch</i> dans l'allemand <i>acht</i>
Ψ	ψ		ps
Ω	ω		o

Une difficulté se présente encore pour les noms propres. Plusieurs noms propres

d'origine occidentale sont portés par des Grecs, tandis que les Latins devenant de plus en plus grécophones vont gréciser leurs noms au cours des XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècles. Pour éviter des doublures et des inconséquences, nous avons établi la règle suivante: les noms des Latins sont écrits selon l'orthographe latine, italienne ou française, ceux des Grecs d'après les règles de translittération établies ci-dessus. En cas de doute ou de doublets qui ne se reconnaissent pas immédiatement, nous avons mis l'alternative entre parenthèses. Les toponymes suivent les mêmes règles, à l'exception des noms des îles égéennes où - afin d'éviter des exotismes - nous nous sommes servis d'une orthographe commune. Les noms des principales îles figurent dans: G. Lana - C. Iasbez - L. Medi, *Glossary of geographical names*, Amsterdam 1967. Nous avons adapté l'orthographe des noms des autres îles aux règles utilisées dans cet ouvrage. Le *Glossary* ne donne pas une solution pour la transcription du  $\phi$ . Pour le rendre, nous avons opté pour un f. Pour les noms des villages insulaires, nous avons utilisé notre propre transcription.

Pour les termes et noms ottomans nous avons utilisé l'orthographe du turc moderne d'après le dictionnaire de Redhouse (Redhouse Yeni Türkçe-İngilizce Sözlük, Istanbul 1968), le plus complet en ce qui concerne la terminologie de l'administration ottomane. Dans le cas de pluriels de mots turcs, nous n'avons pas retenu la forme turque, mais appliqué les règles du pluriel en français.

## SOURCES

### a. *sources narratives*

#### 1. historiographie contemporaine

*L'Histoire nouvelle des anciens ducs et autres souverains de l'Archipel*, parue à Paris en 1699, a longtemps été la source principale pour la connaissance de l'histoire des Cyclades en Europe occidentale. C'est une série de biographies moralisantes de ducs de Naxos et de seigneurs d'Andros depuis la Quatrième Croisade jusqu'en 1579, avec comme supplément trois biographies de personnages qui dans l'opinion de l'auteur auraient cherché à rétablir la Francocratie aux Cyclades après la conquête ottomane. L'auteur, Robert Saulger (1632-1709) avait fait de longs séjours aux Cyclades et il y mourut comme supérieur de la maison des Jésuites de Naxos. Les sources objectives sur lesquelles Saulger prétend baser son ouvrage n'en étaient qu'une partie, le reste provient de traditions orales naxiennes ou de l'imagination de l'auteur. C'est pour cette raison que des historiens postérieurs attaquent durement Saulger.<sup>1</sup>

*L'Histoire nouvelle* est d'une grande importance pour le présent ouvrage, pas tellement pour l'histoire romancée et peu exacte de la Francocratie, mais bien parce que *L'Histoire nouvelle* nous renseigne sur les opinions de l'auteur, personnage important dans l'histoire de Naxos du XVII<sup>e</sup> siècle. L'historiographie postérieure a ignoré que Saulger lui-même avait essayé de rétablir la domination latine aux Cyclades par une intervention française; *L'Histoire nouvelle* en porte des traces claires comme nous l'avons montré dans une biographie de Saulger, publiée en 1978.<sup>2</sup> Saulger veut montrer qu'une domination latine aux Cyclades est facile à établir et à maintenir à condition toutefois de ménager les sensibilités de la population grecque en s'abstenant de bigoterie latine et il donne dans une série de biographies plutarquiennes et paraboliques des préceptes de politique qu'un prince latin doit suivre.

La maison des Jésuites de Naxos a fourni deux autres sources historiographiques. La plus ancienne est une petite chronique qui date de peu avant 1650 et qui traite des premières années de l'établissement des Jésuites français à Naxos dès 1630 environ et des événements locaux contemporains. Cette chronique a été publiée en 1934-1935.<sup>3</sup> Le dernier missionnaire jésuite à Naxos, l'Alsacien Ignace Lichtle, fit après la suppression de l'ordre une ample description de Naxos avec un aperçu historique qui s'étend jusqu'en 1800 environ. L'ouvrage de Lichtle a été publié en 1891-1892.<sup>4</sup> Deux publications du même type traitent de Syros et de Tinos. Un prêtre latin de Syros, Jean Della Rocca, publia en 1790 un "Traité sur les abeilles" dans lequel on trouve un "Précis historique et économique".<sup>5</sup> Un médecin de Tinos, Markaki Zallony publia en 1809 une "Description de Tine".<sup>6</sup> Quoique les ouvrages de Lichtle, Della Rocca et Zallony aient été écrits 70-80 ans après la période dont traite le présent ouvrage, ils datent encore de la Turcocratie et les situations qu'ils dépeignent sont donc les mêmes.

François Richard, supérieur des Jésuites français de Santorin publia en 1657

une “Relation de ce qui s’est passé de plus remarquable à Saint-Erini” consacrée surtout à l’activité de mission des Jésuites et à l’éruption du volcan de cette île en 1650.<sup>7</sup> Pour Naxos enfin, nous avons un recueil d’annales fort précieux, composé par des Capucins français de la mission de Naxos. Ce recueil décrit les événements locaux à partir de 1646. Le manuscrit est hélas incomplet et la (mauvaise) traduction que l’historien local Zerlendis en a publié n’est qu’une anthologie de valeur limitée.<sup>8</sup>

L’historiographie contemporaine vénitienne et - à un degré moindre -, l’historiographie contemporaine turque, donnent quelquefois des renseignements sur les Cyclades qui concernent presque exclusivement des événements guerriers. La seule exception importante est le journal du Vénitien Marino Sanuto le jeune où on trouve dispersés un grand nombre de renseignements sur les Cyclades pour l’époque immédiatement antérieure à la conquête ottomane.<sup>9</sup>

## 2. voyages et anciens ouvrages géographiques

La distinction entre voyages et ouvrages géographiques n’est pas toujours facile à faire, les uns se présentant parfois sous la forme des autres. Cette distinction est cependant importante, puisqu’elle départage sources primaires et secondaires. En tant que sources, ces textes doivent être utilisés avec circonspection. Ils ne se basent parfois que sur une information orale de caractère secondaire (le voyageur n’a pas toujours vraiment visité les endroits dont il parle comme s’il y avait été en personne). Cependant, ces sources nous fournissent des renseignements très importants.<sup>10</sup> Pour les Cyclades dans leur entier, les plus intéressants voyages sont ceux du Capucin Placide de Reims (inédit, c. 1685), du botaniste français J. Pitton de Tournefort (c. 1700, publié en 1718), de l’Anglais Randolph (c. 1670-1680, publié en 1687) et de l’Anglais G. Roberts (1696, publié en 1698).<sup>11</sup>

Les visiteurs apostoliques en tournée d’inspection des églises latines des Cyclades nous ont également laissé de précieux renseignements. Certains de leurs rapports ont été publiés depuis 1936 par G. Hofmann et autres, mais les éditions de Hofmann sont malheureusement censurées: des particularités sordides mais revelantes de la vie insulaire y ont été omises.<sup>12</sup>

À côté des voyages aux Cyclades en général, nous possédons encore un grand nombre de voyages publiés ou inédits qui ne traitent que d’une ou de quelques îles. Il faut penser par exemple aux récits de divers compagnons de voyage de l’ambassadeur de France Nointel sur leur séjour à Mykonos, Naxos, Antiparos et Paros.<sup>13</sup> De plus, il faut mentionner dans ce cadre les journaux de bord de navires de guerre occidentaux en mission dans l’Egée, source totalement oubliée par les historiens jusqu’à maintenant. Nous n’avons malheureusement pas eu l’occasion d’utiliser d’autres journaux de bord que de quelques navires hollandais.<sup>14</sup>

Jusqu’à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le “Liber Insularum” (c. 1420) du prêtre florentin Cristoforo Buondelmonti demeura la base des connaissances géographiques du monde savant.<sup>15</sup> Au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, apparaissent de nouvelles compilations qui nous renseignent sur “l’état présent” à l’aide de voyages publiés. L’Isolario du Vénitien M.V. Coronelli en est le meilleur exemple, basé essentiellement sur une géographie plus ancienne de Piacenza et sur un voyage de l’auteur lui-même.<sup>16</sup> La “Description de l’Archipel”

du polygraphe hollandais O. Dapper nous renseigne sur les connaissances d'un intellectuel parfaitement au courant de la bibliographie contemporaine.<sup>17</sup>

Les textes des voyageurs et géographes sont parfois accompagnés de cartes géographiques ou nautiques qui peuvent fournir des renseignements importants. Les plus anciennes cartes détaillées des Cyclades se trouvent dans les manuscrits de Buondelmonti. Modifiées en cartes marines, les cartes primitives de Buondelmonti furent imprimées pour la première fois dans l'*Isolario* du géographe vénitien Bartolommeo dalli Sonetti en 1478, avec des lignes côtières plus exactes, tirées des portolans de l'époque.<sup>18</sup> De là, elles furent reproduites en forme modifiée ou simplifiée dans plusieurs recueils de cartes marines imprimés ou inédits comme ceux du navigateur vénitien Antonio da Millo et du capitaine turc Piri Reis.<sup>19</sup> L'apparition du III<sup>e</sup> tome du *Licht der Zee-vaert* de Willem Jansz. Blaeu en 1618 marque une étape importante dans la connaissance des Cyclades.<sup>20</sup> On y trouve non seulement des cartes générales plus exactes de l'Egée, mais aussi pour la première fois dans le texte, de bonnes indications pour la navigation entre les Cyclades. Les éditeurs hollandais Goos et Van Keulen publièrent des imitations encore améliorées de l'ouvrage de Blaeu, leurs cartes restèrent les meilleures jusqu'au dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>21</sup> A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle apparaissent des cartes presque modernes. On trouve dans des ouvrages dispersés des cartes précises d'îles particulières. Ainsi l'atlas inédit de Charles Laval (c. 1780) nous fournit de cartes exactes de plusieurs ports des Cyclades.<sup>22</sup>

Comme les cartes nautiques, les cartes géographiques se basent sur Buondelmonti. Les savants des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle établirent ensuite des cartes de toute l'Egée, basées sur les portolans corrigés à l'aide des textes classiques, ce qui résulte dans des cartes où l'on trouve des îles qui n'existent pas.<sup>23</sup> Les premières cartes géographiques "modernes" paraissent à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La première carte générale détaillée et exacte des Cyclades est celle de l'Etat Major français de 1852 qui a encore l'avantage d'utiliser les anciens noms géographiques, abolis lorsque le gouvernement grec réintroduit les noms classiques.<sup>24</sup>

L'iconographie des Cyclades aux temps de la Turcocratie est due, elle aussi, aux voyageurs. Nous relevons ici les gravures dans les ouvrages de Tournefort, Choiseul Gouffier, Coronelli et Struys et les dessins dans les manuscrits inédits de Magius et Monanni.<sup>25</sup> Le Staatliche Graphische Sammlung de München possède de très belles aquarelles des Cyclades de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

#### *b. sources documentaires*

##### *1. archives d'institutions locales*

Les rares sources narratives ne donnent qu'une image très fragmentaire de l'histoire des Cyclades du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous dépendons donc largement des sources documentaires. Il ne nous reste hélas que des fragments des archives des institutions locales. Ces archives se trouvent quelquefois encore sur place, mais sont parfois dispersées dans les collections de documents historiques dont les plus importantes proviennent de l'historien local P.G. Zerlendis.<sup>26</sup>

Seuls quelques rares documents proviennent des institutions de la Francocratie. Il ne reste pas grandchose non plus des archives des institutions locales avant 1718. Les archives de l'administration locale ottomane sont perdues. Quant aux archives de l'administration communale indigène il n'en reste que des petits fragments; à l'exception des archives de Mykonos et de Syros et de quelques protocoles de notaires de Naxos.<sup>27</sup>

La situation des archives des églises locales grecques n'est pas meilleure. De l'archevêché de Naxos il ne reste qu'un seul registre du XVII<sup>e</sup> siècle, de l'évêché d'Andros, un seul du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>28</sup> Un registre d'une petite église grecque située dans l'enceinte du palais des ducs latins de Naxos contient des copies des documents du X<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>29</sup> Les archives privées d'un archevêque grec de Naxos de 1610-1617 se trouvent à Naples et des papiers qui semblent provenir de l'évêché grec de Milos sont conservés à Leningrad.<sup>30</sup> Des archives des monastères grecs des Cyclades il reste plusieurs documents qui remontent au XVII<sup>e</sup> et même au XVI<sup>e</sup> siècle.<sup>31</sup>

La situation des archives des institutions ecclésiastiques latines aux Cyclades est moins noire. Les archives des évêchés latins de Naxos, Syros, Tinos et Santorin contiennent tous des documents importants pour le XVII<sup>e</sup> et même pour les X<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, bien qu'il ne s'agisse que des fragments.<sup>32</sup> Il ne reste presque rien des archives des autres églises latines des Cyclades. Les importantes archives des Jésuites de Naxos (contenant également des retroacta du XVI<sup>e</sup> siècle) sont divisées entre les Archives Historiques de Naxos et la maison des Lazaristes de Thessaloniki, où se trouvent aussi les archives de la maison des Jésuites de Santorin. Les archives des missions de Capucins de Naxos et de Syros se trouvent encore dans la maison des Capucins de Syros. Des documents de diverses maisons des Capucins sont toutefois conservés dans les archives des Capucins de Paris (fonds: Saint Louis de Pera).<sup>33</sup> Le plus ancien fonds d'une institution ecclésiastique locale des Cyclades est celui des Franciscains de Naxos, où reposent surtout des documents du XVI<sup>e</sup> siècle.

Il ne reste guère d'archives des consulats étrangers des Cyclades à l'exception de quelques papiers sans importance du consulat de France à Tinos.<sup>34</sup>

On possède encore quelques petites archives et collections de familles dont la plupart se trouve maintenant dans les archives publiques ou ecclésiastiques. La plus importante est l'archive des Barozzi de Naxos, actuellement à l'archevêché latin avec un cartulaire concernant les possessions de la famille à Naxos.<sup>35</sup>

Il est à remarquer que beaucoup de documents qui proviennent primitivement de ces archives d'institutions locales se trouvent maintenant dans des collections de documents historiques, surtout dans celles de Zerlendis.

## 2. archives des institutions non-cycladiques

L'état fragmentaire des archives d'institutions locales nous force à aller chercher des renseignements supplémentaires dans les archives étrangères, où l'on peut trouver les rapports envoyés à des institutions extérieures. Ces rapports constituent une source précieuse parce qu'ils nous fournissent des récits courants qui peuvent compenser le manque de sources narratives locales. Les documents d'archives des institutions étrangères



sont également intéressants pour les renseignements qu'ils fournissent sur les influences extérieures, si importantes pendant le XVII<sup>e</sup> siècle.

Les rapports des représentants diplomatiques et consulaires adressés à des institutions gouvernementales à Venise, en France, en Angleterre et aux Pays-Bas nous ont livré une multitude de renseignements sur des événements qui se sont déroulés aux Cyclades. Pour Venise, on possède également des rapports d'autres autorités civiles et militaires dans les pays autour de l'Egée, et en plus les délibérations du Sénat où il est assez fréquemment question des Cyclades. Venise possède encore les archives propres du bailo (représentant diplomatique) à Constantinople. Elles contiennent des documents ottomans sur les intérêts de Venise aux Cyclades et des rapports de divers personnages résidents. Les archives propres des postes diplomatiques et consulaires néerlandais et français ne sont pas aussi bien conservées quoique nous ayons pu en tirer quelques documents.

Les archives de la Propaganda Fide à Rome contiennent un grand nombre de rapports reçus des Cyclades. Bien que ces rapports traitent surtout des affaires religieuses, ils donnent aussi beaucoup de renseignements d'un intérêt plus général. Dans ces mêmes archives, les procès-verbaux des sessions de la Propaganda ("Acta") nous donnent une impression des opinions romaines sur les questions Cycladiques. Les archives du Vatican et celles des Jésuites à Rome nous fournissent des rapports du même genre que celles de la Propaganda.

La Chambre de Commerce de Marseille et les Cinque Savii alla Mercanzia de Venise remplirent une fonction importante dans la politique commerciale de la France et de Venise dans le Levant. Leurs archives contiennent elles aussi des rapports reçus des Cyclades. Nous avons trouvé à Marseille quelques documents statistiques sur le commerce de la France avec les Cyclades.

Les archives de l'amirauté ottomane qui regardent notre sujet sont inconsultables. Des sondages effectués dans les archives de l'administration générale ottomane dans le Basbakanlik Arsivi d'Istanbul — sondages que M. Turgut İşıksal a eu l'amabilité d'exécuter sur base de dates fournies par des documents trouvés aux Cyclades —, n'ont eu que d'assez maigres résultats. La seule trouvaille importante fut un registre fiscal détaillé datant de 1670. Il nous fut matériellement impossible de consulter les grandes séries, classées uniquement par ordre chronologique. Il faut remarquer que les archives des Cyclades comme certaines archives d'Europe occidentale, contiennent des documents issus de l'administration locale ottomane dont les archives sont perdues: ces documents donnent souvent plus de détails que les documents de l'administration générale. Les documents de l'administration générale ottomane des premières années de la Turcocratie, époque où il n'existe guère d'archives locales dans les Cyclades, ont été publiés par l'historien turc Safvet d'après les registres des archives d'Istanbul.<sup>3 6</sup>

## HISTORIOGRAPHIE

Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, tout ce qui fut écrit sur l'histoire des Cyclades était tiré de l'*Histoire nouvelle* de Saulger. En 1855, l'historien allemand Karl Hopf, commença à refaire l'histoire dynastique de la Francocratie, en se basant surtout sur des archives vénitiennes. L'ouvrage de Hopf reste toujours utile, quoiqu'il n'ait pas échappé à la crédulité dont il a lui-même si durement accusé Saulger; de plus il cite souvent ses sources d'une manière assez inexacte. Ceci est d'autant plus regrettable que les notices de Hopf ont été perdues au cours de la dernière guerre mondiale et ne peuvent plus nous renseigner sur des sources aujourd'hui disparues mais que Hopf avait encore pu consulter.<sup>37</sup>

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, nombreuses sources vénitiennes furent publiées et les historiens des Cyclades surent en tirer profit.<sup>38</sup> A l'aide de ces publications et de l'oeuvre de Hopf, le journaliste anglais William Miller rédigea les deux derniers chapitres de son livre sur l'histoire de la Francocratie en Grèce; ce texte demeure encore de nos jours le meilleur récit de l'histoire des Cyclades depuis la conquête franque jusqu'en 1579. Comme le vieux Saulger — qu'il croit trop souvent sur parole: Miller est une âme romantique, son épitaphe du duché de Naxos parle de sveltes galères voguant sur le bleu de l'Egée.<sup>39</sup>

Malgré quelques publications mineures de Miller sur la Turcocratie aux Cyclades et quelques points de généalogie éclaircis par Hopf, l'histoire des Cyclades après 1579 resta à peu près inconnue des historiens occidentaux. Ce sont les historiens grecs qui s'attachèrent les premiers à en rechercher les sources et qui y consacrèrent les premiers ouvrages. Dhrosos N. Dhrosos, fils d'un notable tinote du temps de la Turcocratie écrivit une histoire de son île sur des traditions locales et des archives de l'évêché latin. M.I. Marcopoli, un Latin de Naxos, publia des documents trouvés dans les archives de cette île.<sup>40</sup> Ces érudits ne visaient qu'à publier la description d'événements locaux, mais il faut avouer que leurs publications n'ont pas encore perdu totalement leur valeur, ni leur fraîcheur. Un autre historien local, P.G. Zerlendis, négociant à Syros, fit de même sur une échelle plus large.<sup>41</sup> Il publia un grand nombre d'articles dans des revues spécialisées et il commença même en 1918 un annuaire historique pour les îles de l'Egée, la *Nisiotiki Epeitiris*. Influencé probablement par l'atmosphère locale tendue entre les deux religions à Syros et par l'esprit anti-latin qui s'était progressivement développé en Grèce depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, il voulait dénoncer l'oppression de la population autochtone grecque. Cette oppression avait commencé avec les Croisades, mais elle s'était poursuivie par les descendants des conquérants latins qui occupaient encore à l'époque de Zerlendis une position importante dans les îles. Zerlendis a mis au jour - et volé - un grand nombre de documents importants. Ses publications sont habituellement des éditions de sources précédées d'une introduction historique très érudite, mais souvent déséquilibrée et illisible. Un savant grec d'Andros, D.P. Paskhalis, contemporain de Zerlendis, publia des recherches du même genre.<sup>42</sup>

L'historiographie grecque n'a jamais su se débarrasser complètement des opinions de Zerlendis que le grand helléniste Legrand accuse d'avoir des opinions de moine

orthodoxe, il entend: "fanatiques bornées."<sup>43</sup> Bien sûr, on s'explique plus prudemment que le fanatique Zerlendis, mais les historiens des Cyclades n'en présentent pas moins une image quelque peu mutilée et simplifiée des périodes latines et turques. Nous ne sommes évidemment pas en droit d'attaquer trop l'historiographie grecque: comme nous le verrons l'historiographie occidentale elle aussi est en proie à des parti-pris.

Après la première guerre mondiale, on trouve également en Europe occidentale des publications sur la Turcocratie. L'Italie va s'intéresser à ses anciennes colonies, comme le montrent les publications de Gerola, et la France aux missionnaires français en Grèce: V. Laurent publia plusieurs articles sur les Jésuites français aux Cyclades.<sup>44</sup> En Italie, le Capucin Clemente de Terzorio publia en 1918 dans le 4e tome de son histoire des missions capucines une histoire des Capucins aux Cyclades qui se basait sur les rapports des archives de la Propaganda Fide, utilisant ainsi pour la première fois ces sources importantes pour l'histoire des Cyclades. Il trouva un émule dans la personne de G. Hofmann S.J. quoique dans un cadre plus général. *Les Vescovadi Cattolici della Grecia* de Hofmann que nous avons déjà cités consacrent un tome à chacun des quatre évêchés latins qui existaient encore de son temps. Tous ces ouvrages occidentaux sont assez hagiographiques et leur parti-pris peut servir de contrepoids à l'historiographie de la tradition de Zerlendis. Il en va de même pour les ouvrages de plusieurs historiens français sur l'histoire de la diplomatie et des missions françaises qui sont hagiographiques et donnent de plus une image idéalisée de l'activité diplomatique française dans le Levant.<sup>45</sup>

Après la deuxième guerre mondiale, l'historiographie grecque continua à suivre le sentier tracé par Zerlendis.<sup>46</sup> L'Europe occidentale consacra de nombreuses publications à la Francocratie en Grèce en général; ces ouvrages réussirent enfin à envisager la colonisation latine avec plus de critique, l'historien français Thiriet reste le premier qui ait parlé des conséquences sociales de la conquête franque d'une manière fondée.<sup>46</sup> L'historiographie locale des Cyclades n'a guère pris connaissance de ces publications. Elle a continué à publier de petits livres et articles sur l'histoire d'îles et d'églises particulièrement en éditant des documents qui s'y attachent. Ces publications constituent un matériau précieux: les sources documentaires de l'histoire des Cyclades ne sont pas nombreuses, mais leur nombre est toutefois assez respectable quand on le compare à la situation de plusieurs autres régions égéennes. De plus, la situation des îles sur la ligne de démarcation entre les cultures occidentale, grecque et turque confère à ces sources un intérêt spécial. Très récemment encore, il a paru un livre d'E. Koukkou sur les institutions communales des Cyclades pendant la Turcocratie qui se base presque exclusivement sur des sources déjà imprimées et sur les archives d'Athènes. Certaines conclusions de ce livre, qui couvre un des principaux sujets de notre ouvrage, sont intenables parce qu'elles sont basées sur un matériau trop restreint. D'autre part, l'oeuvre de Koukkou, trop rigide institutionnelle dans sa méthode, ne discerne pas suffisamment les évolutions dans une société changeante<sup>48</sup>.

## I. LE CADRE: GEOGRAPHIE, POPULATION, ECONOMIE.

### a. *les îles et leur population.*

Les Cyclades sont un groupe de plus de 100 îles et îlots dont 19 furent habités pendant l'époque qui nous concerne. Les 19 îles avaient ensemble une superficie de 2184 km<sup>2</sup>, ce qui équivaut à peu près à l'étendue du grand-duché de Luxembourg actuel. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la population des Cyclades arrivait dans son ensemble à 50.000-60.000 personnes. Des 19 îles habitées, la plus grande avait alors 6000 habitants pour une superficie de 429 km<sup>2</sup>, la plus petite 300 habitants pour une superficie de 32 km<sup>2</sup>. Quelques îles de nos jours habitées étaient désertes aux XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles et ne servaient qu'à une agriculture semi-nomadique.<sup>1</sup>

Les Cyclades n'ont jamais été un groupe uniforme. L'insularité, l'individualité de chaque île, reste plus prononcée que dans les autres groupes insulaires de la Méditerranée. Cependant il reste quelques traits communs: l'influence ottomane y est restée peu marquée alors qu'une influence occidentale très manifeste survécut à la domination latine et se maintint pendant l'époque ottomane. Les traces s'en rencontrent encore maintenant.

Le groupe insulaire qui est traité dans le présent ouvrage se confond pratiquement avec la province *Kykladhes* de la Grèce actuelle. Seule la position de l'île d'Astypalia à l'extrémité orientale du groupe est quelque peu douteuse. Cette île appartient maintenant à la province Dodhekanisos. Au Moyen Age Astypalia était étroitement liée à Amorgos; une des Cyclades, mais après la conquête ottomane de 1537, Astypalia a lentement perdu ses relations avec les Cyclades pour s'orienter vers l'orient.

Toutes les Cyclades sont montagneuses, considérablement élevées proportionnellement à leur superficie. Des phénomènes volcaniques se manifestent dans quelques îles (les groupuscules Milos-Kimolos-Polyaigos et Santorini-Thirasia). Les îles se divisent en deux types principaux. D'une part les îles majeures dont le massif central est coupé de vallées fertiles où l'irrigation est praticable. La population y habite des villages établis sur des pentes et des collines au-dessus des champs. D'autre part, il y a les petites îles qui n'ont parfois qu'un seul vallon permettant une culture plus intensive et auprès duquel la population se concentre dans un seul village. Les îles du groupe de Santorin sont différentes, presque totalement couvertes de cendre volcanique et très fertiles sur une grande surface.

En 1961, 15 % de la superficie des Cyclades était mis en culture; le reste, terrain aride et montagneux, ne servait qu'à faire paître des troupeaux. Il est possible qu'avant le XIX<sup>e</sup> siècle, l'aire cultivée ait été plus étendue: l'importation de blé américain et russe qui débuta au cours de ce siècle, mit fin à l'exploitation de terrains de rentabilité marginale. D'autres changements de l'économie agricole comme la disparition de la sériciculture et de la culture du coton ou encore le déclin de la signification économique de la valonée (matière de teinturerie) de Kea n'ont pas eu de conséquences pour l'étendue de la surface cultivée.

La densité de la population différait considérablement entre les îles. Le chiffre

moyen du XVII<sup>e</sup> siècle est de 25 habitants par km<sup>2</sup>. Des chiffres exceptionnels se notent d'un côté pour Sifnos, Santorin et Tinos avec des densités entre 60 et 140 et de l'autre côté pour Ios, Amorgos et quelques-unes des plus petites îles avec moins de 10 habitants par km<sup>2</sup>.<sup>2</sup>

La population des Cyclades était composée de plusieurs éléments ethniques et religieux. Les Juifs constituaient le plus petit groupe de la population. Leur nombre exact est inconnu, mais il doit avoir été très restreint. Le voyageur et géographe André Thevet (1502-1590) fait mention d'habitants juifs dans plusieurs îles. La plus ancienne mention de Juifs aux Cyclades remonte à 1511. Il s'agit ici d'un acte de vente d'une vigne à Naxos par un propriétaire juif.<sup>3</sup> Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, on trouve dans les Cyclades des habitants musulmans. Parmi eux, les chrétiens indigènes convertis à l'Islam constituaient la majorité mais il y avait aussi des immigrants venus d'autres parties de l'empire ottoman. Le nombre des musulmans dans les Cyclades restait restreint, 100 à 150, et ils restaient socialement isolés.<sup>4</sup> Pour Naxos, nous avons quelques mentions d'une petite communauté arménienne.<sup>5</sup>

La majorité de la population se constituait d'habitants chrétiens, divisés en deux communautés religieuses: l'église grecque byzantine autochtone et l'église latine importée dès la Quatrième Croisade. La communauté ecclésiastique grecque comprenait deux éléments ethniques: les Grecs et les Albanais. La communauté latine se composait d'un groupe d'immigrants "anciens", déjà bien grécisés vers 1500 et renforcé par un certain nombre de Grecs convertis à l'église latine, et d'un groupe de nouveaux immigrants arrivés au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Comme nous verrons dans la suite du présent ouvrage, les immigrants latins étaient d'origine très hétérogène provenant de tous les pays chrétiens de la Méditerranée occidentale, surtout des côtes italiennes et balcaniques de l'Adriatique. A propos de l'établissement des Albanais dans les Cyclades, l'historien anglais F.W. Hasluck a proposé la thèse selon laquelle cet établissement devrait être daté du temps de la conquête ottomane. Cette thèse est insoutenable puisque nous avons des preuves irréfutables de la présence d'Albanais aux Cyclades dès 1500 environ. Une immigration albanaise lors de la conquête de l'Albanie par les Turcs au cours du XVe siècle semble plus concevable. Nous ignorons le nombre d'Albanais, mais on peut penser à quelques milliers tout au plus.<sup>6</sup>

Parmi les chrétiens des Cyclades, 80% appartenait au rite grec et environ 20% au rite latin.<sup>7</sup> Plus précisément: il n'y a pas de Latins dans les petites îles sans importance économique, tandis que deux îles reflètent une présence latine très marquée: 5000-6000 ou 50% de la population de Tinos, 2000 personnes ou 95% de la population de Syros. Dans les autres îles, les Latins constituaient moins de 10% de la population; on peut évaluer à 5% environ le pourcentage le plus commun.

On doit supposer que la majorité de la population latine des Cyclades est constituée par des descendants d'indigènes convertis. A. Sigalas, lui-même un Latin de Syros, a polémisé à ce propos dans une série d'articles contre le stigmata d'allochtonie dont on marquait les habitants latins de Syros.<sup>8</sup> Il a démontré comment les Latins de Syros-qui constituaient une majorité de plus de 90% de la population de l'île jusqu'à l'indépendance de la Grèce-, se comportaient en tout comme des Grecs ethniques, excepté en ce qui concerne le rite. Pour expliquer ce fait, il a supposé que la population grecque de Syros

s'était convertie à un certain moment au rite latin. Les arguments que Sigalas apporte ne sont pas tous d'une égale valeur, mais défendre une opinion contraire à la sienne impliquerait la supposition d'une colonisation massive d'Occidentaux sur une île déserte et d'une génération spontanée de petites dévotions typiquement locales et autochtones. L'opinion de Sigalas ne nous oblige pas à de telles constructions forcées. Ceci ne veut pas dire que nous croyions que la population de Syros soit purement autochtone. Il y a certainement eu une immigration comme dans les autres îles: un grand nombre de noms de famille se basent sur des toponymes occidentaux. Mais on doit se montrer très circonspect avec l'onomastique dans les interprétations historiques, puisqu'un grand nombre de noms de famille de Grecs est tout aussi occidental. Nous voudrions étendre la portée de l'hypothèse de Sigalas à deux autres îles: Tinos et Santorin. On peut appliquer tous les arguments de Sigalas à certains villages latins de Tinos, tandis qu'à Santorin le village de Kartheradhos était entièrement habité par de petits paysans latins.<sup>9</sup>

L'élément allochtone au sein de la population latine est surtout marqué dans l'aristocratie descendant des conquérants latins et de leurs suites. Mais parmi cette aristocratie, on retrouve aussi un élément grec: dans toute la Grèce franque, il y a eu assimilation de l'aristocratie byzantine à l'aristocratie immigrée.<sup>10</sup>

On ne peut pas soulever la question de l'origine de la population latine sans penser également à l'origine de la population grecque. Celle-ci demeure encore plus obscure. La majorité de la population qui suit le rite grec est sans doute autochtone, mais il y a aussi des Albanais et des immigrés provenant d'autres parties de la Grèce. Nous possédons par exemple des preuves de l'immigration de Grecs de Crète.<sup>11</sup> Les noms de famille pourraient encore indiquer d'autres origines.<sup>12</sup> De plus, il doit y avoir des Latins convertis parmi les Grecs. Ils sont en tout cas nombreux après la conquête turque. Nous ne possédons malheureusement pas de sources claires sur ces Latins grécisés à une époque antérieure, mais l'attitude de la haute société latine envers l'église grecque rend parfaitement concevable l'existence de conversions pendant la Francocratie.

Nos principaux renseignements sur les chiffres de la population des îles proviennent de rapports de voyageurs et surtout de prélats latins. Ces sources sont assez nombreuses au XVII<sup>e</sup> siècle, alors que pour le XVI<sup>e</sup> siècle la situation est moins claire. Un article de l'historien anglais F.W. Hasluck sur les variations du nombre d'habitants des îles au moment de la conquête ottomane a exercé une grande influence.<sup>13</sup> En rassemblant une multitude de sources, Hasluck a tenté de prouver que les îles, presque désertes à la fin de la Francocratie, furent repeuplées immédiatement après la conquête turque, soit spontanément, soit grâce à une active politique ottomane. Hasluck a daté la conquête ottomane des Cyclades en 1566: les grands bouleversements ont lieu en 1537-1538 et en 1579. De plus, on doit remarquer que les sources que Hasluck rapporte sont contredites par d'autres sources d'une qualité plus sûre: Hasluck s'est trop appuyé sur des récits de voyageurs peu exacts et sur des ouvrages de géographie dont un examen précis révélera qu'ils ne font que réitérer les données vagues de Buondelmonti en 1420. Ces sources ne peuvent donc pas étayer notre connaissance de la situation précédant immédiatement la conquête. La réfutation des matériaux que Hasluck rapporte sur les Cyclades nous éloignerait ici trop loin de notre récit: on la trouvera dans l'appendice qui traite de la statistique de la population. Nous nous bornerons à dire que le nombre des habitants des

Cyclades n'a que rarement subi de fortes variations.<sup>14</sup>

Il faut encore remarquer qu'il est hasardeux d'avancer des conclusions générales sur les variations du nombre d'habitants des îles particulières. Nous ne possédons pas de statistiques pour l'archipel entier et on doit tenir compte de la possibilité de migrations internes, d'une île à l'autre. Une telle migration n'aura pas seulement comme cause l'insécurité des derniers jours de la domination latine: les catastrophes naturelles doivent y avoir leur part, telles séismes, épidémies et manifestations volcaniques. En outre, l'insécurité frappera surtout les petites îles qui n'ont pas de ressources naturelles suffisantes pour prendre à charge un système adéquat de défense ou pour verser les pots de vin nécessaires aux pirates en mal de pillage. Dans de telles situations, des mouvements de population durent se faire vers les grandes îles plus riches. De tels mouvements se remarquent à l'époque turque et il serait peu probable qu'ils n'aient pas existé à l'époque latine.<sup>15</sup>

#### b. *habitation.*

La population des Cyclades se concentre dans de petites villes fortifiées dont les plus grandes atteignaient 1000-3000 habitants, et dans des villages ouverts. Les plus petites îles ne comprenaient qu'une seule citadelle dite "Kastro". Pendant la Francocratie, ces citadelles étaient bâties d'après un plan identique: un bloc fermé de maisons dont les murs extérieurs étaient aveugles et lourds afin de former le mur de défense de la ville. Lorsque ces villes étaient bâties dans la plaine, elles avaient quelquefois des formes très symétriques. Si elles étaient bâties sur une colline, elles suivaient le relief du terrain. Dans quelques-unes des plus grandes villes, on relève des toponymes indiquant des fortifications plus étendues, comme *barbekani* à Syros. Tinos avait une ville bien fortifiée avec de nombreux bastions et autres fortifications; les ruines de la redoute de montagne des ducs de Naxos, Apanokastro, montrent elles aussi les traces de fortifications étendues. Au centre des villes se dressaient parfois un donjon et l'église principale, quelquefois deux églises, une pour chaque rite, ou encore une église commune.

Deux bons exemples de ville de forme symétrique ont survécu à Kimolos et Antiparos. W. Hoepfner et M. Filippa-Apostolou ont consacré des études récentes à ces villes. Celle de Kimolos comptait presque 250 immeubles égaux à une seule pièce, bâtis en deux carrés concentriques. Celle d'Antiparos est plus petite, bâtie en un seul carré et ne compte que 50 immeubles qui ressemblent à ceux de Kimolos. La ville de forme irrégulière, bâtie sur une colline, se rencontre encore à Ano-Syros, à Ios et à Naxos (le Kastro du chef-lieu).<sup>16</sup>

Il est parfois difficile de dater ces places fortes. Nous sommes sûrs que l'origine de quelques-unes d'entre elles remonte assez haut dans la Francocratie. C'est le cas du Kastro de Naxos, où l'on reconnaît des éléments de l'architecture gothique et que les documents mentionnent depuis le quinzième siècle. A Serifos, le Kastro était orné des armes de la famille des seigneurs latins, de même qu'à Antiparos et à Sifnos. Le Kastro de Kimolos, qui date d'environ 1600, est plus tardif. A Kimolos, les seigneurs latins se sont maintenus jusqu'en 1617: ce Kastro est donc un des derniers produits de la Francocratie. Nous ne connaissons pas de villes fortifiées bâties sous l'occupation ottomane.<sup>17</sup>

Dans de petites îles comme Kimolos, le Kastro n'avait que de petits immeubles fort simples composés d'une seule chambre avec une cheminée et une armoire. La superficie de telles habitations variait de 20 à 50 m<sup>2</sup>. Elles étaient bâties à deux ou trois étages: on atteignait les immeubles de dessus par des escaliers extérieurs. Dans les grandes îles comme à Naxos, le Kastro présente deux types différents d'habitations: des immeubles tels qu'on en trouve dans les petits îles, — *kamares* dans les actes notariés — mais aussi de très grandes maisons. La grande maison médiévale du Kastro de Naxos en est un exemple particulièrement marquant. La grande salle de cette maison avec son plafond en bois de cyprès, ses belles fenêtres et le sol dallé de marbre, porte encore au dessus d'une de ses portes le blason de la famille ducale. Ce type de maison, dont il y a encore plusieurs exemples à Naxos, compte plusieurs petites chambres donnant sur une grande salle. Elles n'ont pas d'étage quoique les petites chambres autour de la salle puissent être à deux niveaux. Toutes ces maisons, grandes ou petites, sont bâties au-dessus d'un souterrain qui sert de magasin, ou d'écurie de porcs: la situation hygiénique dans les villes resta longtemps mauvaise comme en témoignent plusieurs voyageurs.<sup>18</sup>

A l'extérieur des citadelles, on trouve parfois des extensions, des Bourgs (Borgi), tels ceux de Naxos et de Tinos, déjà mentionnés au XVI<sup>e</sup> siècle. Ces bourgs étaient bâtis et fortifiés comme les villes, très lourdement à Tinos tandis qu'à Naxos, les défenses semblent n'avoir été constituées que des murs extérieurs des maisons formant le mur aveugle comme dans le cas des petits *kastra*. Quelques îles avaient plus d'un Kastro: dans l'intérieur s'élevait une autre place fortifiée où la population allait s'abriter en cas d'attaque. L'Apanokastro de Naxos et Kefalo à Paros en sont les plus importants exemples.

Sur le plan de construction des petits villages, nous ne savons pas grand chose, la plupart des villages actuels n'étant pas très ancienne. Quelques grands villages semblent avoir été bâtis comme des petits villages fortifiés. A Naxos, comme à Andros et à Santorin, on remarque encore quelquefois un village bâti sous la protection de la demeure fortifiée d'un seigneur local. C'est le cas du village de Kournokhori dans la vallée de Melanes à Naxos, bâti au dessous de la demeure fortifiée où Gobineau a situé sa nouvelle "Akrivie Phrangopoulo". De telles demeures portent le nom de *pyrgos* (tour); à Santorin, on utilise aussi le mot "goulas", du mot turc *kule* (tour). Ce sont des maisons en forme de donjon carré. Le rez-de-chaussée ne sert que comme remise, on vit dans une salle à l'étage supérieur que l'on atteint par un escalier mobile ou par un pont-levis. Au dessus de la salle se trouvent des petites chambres et des greniers.

Aux XVe-XVIII<sup>e</sup> siècles, on constate que dans plusieurs occasions, la population a quitté le chef-lieu d'une île pour aller habiter autre part. Il s'agit toujours alors d'un déménagement d'un Kastro fortifié vers un lieu plus ouvert. On a supposé que de tels déménagements étaient causés par l'accroissement supposé de la sécurité sous la domination ottomane par rapport à la domination latine. Cette hypothèse n'a pas de fondement sérieux. Un motif bien plus probable - et d'ailleurs confirmé - est que les Turcs ne toléreraient pas que des peuples assujettis d'une loyauté douteuse vécussent seuls dans des places fortifiées.<sup>19</sup> C'est de cette façon qu'on peut expliquer les déplacements à Kea et à Kythnos. A Milos, le déplacement se produit en pleine Francocratie et est ainsi en nette contradiction avec les anciennes suppositions.<sup>20</sup> A Santorin, il faut chercher la cause de telles migrations dans les manifestations volcaniques.<sup>21</sup> Pour Tinos, tout un complexe de causes joue comme nous l'expliquerons au chapitre 12.



*c. moyens de subsistance.*

Les moyens de subsistance des habitants des Cyclades étaient l'agriculture et l'élevage, agrémentés de quelque manufacture à base de produits agricoles, de navigation et de commerce. Quelques ressources minières étaient également en exploitation.

A l'époque dont traite ce livre, l'économie agricole des îles était fort différente de celle des temps plus modernes. Au XIX<sup>e</sup> siècle, une importation massive de blé et de coton de l'extérieur mit fin à la prépondérance de ces produits dans l'agriculture cycladienne, tandis que se dessinait aussi la décadence ou même la disparition totale de la viticulture et de la sériciculture. A l'époque qui nous occupe, les Cyclades produisaient suffisamment de denrées alimentaires, principalement des espèces inférieures de blé comme l'orge et le millet. Mis à part ces produits dont les possibilités d'exportation rentable dépendaient surtout de la conjoncture extérieure (mauvaises récoltes ou guerres dans le bassin méditerranéen) on exportait encore en plusieurs endroits des produits spécialement destinés au commerce extérieur. Ces produits "de marché" constituaient quelquefois la base d'une économie insulaire, à la manière des "monocultures" bien connues des colonies italiennes issues des Croisades. On pensera surtout aux cultures de coton et de sucre à Chypre au temps de la domination vénitienne, de la culture du mastic de la colonie génoise de Chio, d'olives et de raisins des possessions vénitiennes aux îles ioniennes et enfin d'olives et de malvoisie de Crète.

L'historiographie moderne a parfois désapprouvé ces "monocultures" - qui en fait n'en sont pas. Une opinion caractéristique à propos des "monocultures" est celle de Braudel sur la situation à Chypre. Après la conquête ottomane de Chypre (1571), les "barons" francs furent chassés de l'île et la culture obligatoire du coton et du sucre fut abolie. D'après Braudel, il n'y a aucune indication montrant que le niveau de vie des paysans de Chypre ait baissé après l'abolition des monocultures. Les sources sur lesquelles Braudel se base ne sont pas très solides, mais il y a plus grave: Braudel a omis de considérer le noyau de l'affaire. Les colonies vénitienes ont servi à cette époque d'asile où se concentraient en grand nombre des réfugiés des terres ottomanes. Les monocultures eurent alors une fonction importante parce qu'elles fournirent à une population nombreuse la base de sa subsistance. Braudel n'a pas tenu compte du fait qu'après la conquête ottomane, la population que Chypre devrait nourrir, se réduisit de moitié.<sup>2 2</sup>

Une "monoculture" importante qui n'a pas attiré l'attention des historiens est la culture obligatoire de blé. Un bon stock de blé était nécessaire dans les colonies éloignées et parfois isolées de la métropole. Les paysans se voyaient obligés de cultiver le blé pour des raisons stratégiques alors même que d'autres cultures auraient été plus profitables; nous en avons un exemple à Tinos au XVII<sup>e</sup> siècle.<sup>2 3</sup>

Les "monocultures" étaient parfois un mal, certes, mais un mal nécessaire, parce qu'elles fournissaient à l'économie des îles l'élasticité indispensable pour supporter un système de défense. Nous avons déjà commenté la position pénible des îles démunies de moyens suffisants. Les "monocultures" étaient par contre un mal en soi, parce qu'elles étaient parfois organisées dans le cadre d'un système oppressif des grandes propriétés. Ce n'était pas toujours le cas: à Tinos la sériciculture, pivot de l'économie insulaire, était entièrement dans les mains des petits paysans. La sériciculture n'occupe que peu de

surface et procure du travail à la famille du paysan: on ne peut guère élever d'objections contre cette culture.<sup>24</sup> La culture et la manufacture de coton étaient parfois elles aussi entre les mains des petits paysans. Les problèmes engendrés par les "monocultures" des Cyclades ne se rencontrent pas tellement au niveau de la production, mais dans le commerce qui est en grande partie dominé par de grands marchands cherchant parfois à combiner le monopole de l'exportation avec le monopole de l'importation de denrées alimentaires. En manipulant alors les prix, ils peuvent s'enrichir au détriment des producteurs comme le montrent les problèmes dont souffrit Tinos au XVI<sup>e</sup> siècle.<sup>25</sup>

Les denrées alimentaires durables: blé, vin, huile, légumineux et fromage étaient importantes pour l'exportation. Le commerce de ces produits se voit fort stimulé dans le cas de guerre ou de mauvaises récoltes dans les régions voisines. Mais ces mêmes circonstances peuvent aussi causer des hausses de prix telles, que les habitants ne sont plus en mesure d'acheter ces produits pour leurs propres besoins: les grands propriétaires ont alors tendance de vendre trop à l'extérieur. Lors de hausses de prix, les grands propriétaires chicanent parfois afin d'augmenter la récolte négociable: ils font mettre en culture des terrains incultes en obligeant les paysans à des corvées de légitimité douteuse et augmentent arbitrairement les revenus seigneuriaux. Les grands propriétaires, immigrants occidentaux ou descendants de propriétaires byzantins, se rencontrent surtout dans les grandes îles.

Les problèmes de transhumance sont moins mentionnés pour les Cyclades que pour les grandes îles méditerranéennes. Cependant on en trouve quelquefois, comme à Naxos où les grands propriétaires interdisaient d'autres cultures que celle de blé et de légumineux afin de garder les champs libres après la récolte pour y faire paître leurs troupeaux. Le même cas se rencontre à Kea où une partie considérable des terres a deux propriétaires: le cultivateur et le détenteur du droit de pâturage, ce qui limite considérablement la liberté d'exploitation du cultivateur.<sup>26</sup>

Nous n'avons pas beaucoup de données sur l'exploitation des ressources minières avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Nous en mentionnerons quelques exemples dans les paragraphes consacrés à la description individuelle des îles. Le commerce revêt une bien plus grande importance. Il existait surtout dans les îles qui produisaient un important article d'exportation comme Sifnos, Kea, Andros et Tinos. On y trouve des marchands réalisant parfois des affaires considérables comme le montre un testament d'un marchand grec de Sifnos.<sup>27</sup> Une partie du commerce était entre les mains des grands propriétaires qui vendaient leurs récoltes à des navires de passage ou qui faisaient un peu de commerce en marge de leurs autres activités. Nous connaissons même le cas d'un grand propriétaire possédant un navire pour transporter ses propres produits.<sup>28</sup> Milos était elle aussi un important centre de commerce quoique cette île ne possédât pas d'importants produits d'exportation. Douée d'un bon port et située sur une importante route de navigation, Milos se trouvait cependant sous la Turcocratie hors de la portée de la puissance ottomane.

Pendant la Turcocratie, le commerce était surtout un commerce d'exportation. La faible importance des importations s'explique probablement par le besoin d'argent comptant pour payer les impôts ottomans. Nous n'avons pas assez de renseignements concernant le commerce pendant la Francocratie pour pouvoir établir des comparaisons

entre exportations et importations. On ne doit pas surestimer l'importance du commerce. L'économie de la plupart des îles était relativement close, les surplus restant petits et ne servant qu'aux impôts seigneuriaux et à la défense sous la domination latine et au paiement des impôts ottomans pendant la Turcocratie.

La navigation était un important moyen de subsistance. La place de la navigation dans l'économie insulaire sera étudiée dans le paragraphe suivant traitant des divers aspects de la navigation et de la guerre maritime.

#### *d. navigation et guerre navale*

Un malentendu tenace veut que l'Egée soit une mer de navigation très facile. En fait, la navigation y est difficile et dangereuse pour des navires primitifs du type utilisé à l'époque dont traite le présent ouvrage. C'est surtout dans les étroits passages entre les Cyclades que les navires risquent de devenir la proie de traîtres courants, de bourrasques, d'écueils et de côtes rocheuses inaccessibles.

La technique de navigation change considérablement pendant la période qui nous concerne. Au début, la navigation marchande se faisait avec des lents navires à voile, les galères constituant le noyau des flottes de guerre. Depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, on trouve de plus en plus de navires à voile assez rapides du type atlantique en usage pour le commerce et pour la guerre. En plus des grands navires, à rames ou à voile, circulait dans le bassin Egéen une foule de petits bâtiments, principalement des navires à voile qui en absence de vent, pouvaient également être manoeuvrés à rames. La majorité de ces petits navires appartenait à des propriétaires résidant hors du bassin égéen, principalement des habitants du bassin Adriatico-Ionique. Beaucoup de bâtiments appartenaient cependant aux habitants des îles et des côtes égéennes. A l'origine, on ne distingue que peu de Cycladiens parmi les armateurs. On n'en trouve que ça et là, surtout dans les îles situées près des routes de navigation entre l'Europe occidentale et les grands ports de l'Egée.<sup>29</sup>

Dès le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle la navigation autochtone cycladienne fait l'objet d'une expansion marquée, particulièrement à Mykonos. Ce n'est qu'à Mykonos, Milos, Kimolos et Sifnos que la navigation représentait une source importante de revenus, non seulement parce qu'il y avait des armateurs, mais surtout parce qu'une portion importante de la population de ces îles s'embarquait comme marin sur des navires étrangers. On trouve incidemment des marins cycladiens à peu près partout. Ils proviennent non seulement de ces îles à navigation importante, mais également d'autres îles. Ainsi nous trouvons en 1600 un Naxien fait prisonnier par un corsaire néerlandais à bord d'un vaisseau vénitien en route pour le Brésil.<sup>30</sup>

Une des principales routes de navigation de la Méditerranée passe entre les Cyclades: celle entre la Méditerranée occidentale et les ports ottomans du Nord de l'Egée: Constantinople, Chio, Smyrne, Thessalonique, Volos. Les navires qui venaient de l'Occident y avaient le choix entre trois passages fort étroits et tous plus ou moins orientés dans la direction Nord-Sud. Pendant la saison de navigation, de violents vents du Nord peuvent parfois rendre dangereux ou même bloquer ces passages à la navigation. Les journaux de bord mentionnent parfois que les navires circulent des semaines entières devant les parties les plus étroites, ou bien se mettent à l'abri dans un port voisin dans l'attente d'un

temps plus favorable. Les problèmes de navigation se présentent dans les trois détroits situés dans la ligne des trois îles septentrionales Andros, Tinos et Mykonos, d'où l'on parvient à la grande étendue ouverte de l'Egée du Nord. Parmi ces détroits, le plus occidental est le Stenon Kafirefs, surnommé à l'époque le détroit de Doro, entre Andros et l'Eubée. Il était impossible d'y passer par vent du Nord. Le courant y était très fort et la côte occidentale du détroit est un vrai cimetière de navires. Des naufrages à cet endroit sont fréquemment mentionnés dans la correspondance diplomatique de Constantinople. De l'autre côté d'Andros, entre Andros et Tinos, se trouve le détroit de Steno, appelé aujourd'hui Stenon Dhysvaton (*Stenon* signifie détroit, *dhysvaton* difficile à passer). C'est en effet un passage très étroit, n'atteignant guère plus de 180 mètres de large, avec des côtes dangereuses. Ce passage est néanmoins plus facile à négocier que le passage de Doro, parce qu'il a moins de courant et parce qu'il n'est pas aussi directement orienté nez au vent. Il faut pourtant une bonne connaissance des lieux pour oser se hasarder dans cet orifice étroit. Le troisième détroit est celui de Mykonos, entre Tinos et Mykonos. Il est large, moins dirigé vers le Nord comme le passage de Doro, mais il faut par contre tenir compte du danger de vents soudains venant des montagnes de Tinos.

On atteint le passage de Doro en venant de l'Occident par le détroit situé entre Kea et la petite île de Makronisi à l'extrémité de l'Attique. En cas de mauvais temps, quand le passage de Doro est impraticable, les navires attendent des conditions plus clémentes dans le port de Kea. Le passage de Doro est surtout utilisé par les grands et puissants navires des Vénitiens et des Néerlandais; les autres nations se servent souvent de navires plus petits pour lesquels le Doro est trop dangereux. Les deux autres passages ne s'approchent pas par Kea, mais par le flanc de Milos en se faufilant ensuite entre Serifos et Sifnos, et enfin par l'espace ouvert entre Mykonos et Paros vers le Steno ou vers le passage de Mykonos. En cas de mauvais temps on peut trouver abri dans le port de Milos, éventuellement à Sifnos, ou bien à Syros, Mykonos ou Delos, ports situés juste devant les passages.<sup>31</sup>

Les manoeuvres difficiles dans les passages étroits faisaient des navires marchands une proie pour les pirates qui avaient établi des postes de guet sur les îles à proximité des passages. Au XVII<sup>e</sup> siècle, dans la période d'anarchie totale, l'activité de ces pirates se concentrait à Mykonos et dans le groupe de Milos. L'ordre une fois rétabli, les pirates se retirèrent dans les coins inaccessibles de l'Egée à l'écart de la grande route de navigation.

Mis à part les ports voisins des approches des trois détroits, quelques autres îles possédaient des ports importants. Paros avait plusieurs bons ports de grande capacité. Cette grande capacité, jointe à la proximité de la fertile Naxos, riche en denrées alimentaires, faisait de Paros un ancrage favori des grandes flottes de guerre au XVII<sup>e</sup> siècle. L'excellent port de la petite Ios était une base de pirates, libres de se livrer à des carénages et autres grandes réparations dans ce lieu éloigné sans courir le risque d'être surpris par une flotte turque. Astypalia, trait-d'union entre les Cyclades et le Dodécanèse servait de base aux pirates pour attaquer la voie de navigation entre l'Egypte et les grands ports de la Turquie qui passe par le Dodécanèse.

A l'époque qui nous concerne, l'importance des ports des Cyclades était tout à fait différente de celle d'aujourd'hui. La fonction d'abri sur la route aux détroits difficiles a diminué. La plupart des ports des Cyclades, étroits bassins bien protégés, convien-

ment typiquement à la navigation à voile. Les plus importants ports des Cyclades d'aujourd'hui n'étaient guère fréquentés à l'époque que nous envisageons ici. Syros, le port principal actuel, n'était qu'un port d'abri d'importance secondaire près de l'entrée du canal de Mykonos; le port actuel de Naxos n'était encore qu'un ancrage dangereux et peu fréquenté.

La majorité des ports des Cyclades se trouvait à quelque distance du chef-lieu de l'île. Dans quelques cas, un village s'élevait près du port comme à Tinos. Mais le port se trouvait parfois éloigné de toute habitation: on n'y trouvait que quelques chapelles, bâties par des personnes pieuses pour servir de refuge de nuit aux marins. De telles chapelles étaient également utilisées comme lazaret pour la quarantaine de personnes débarquées de navires suspects en temps d'épidémie.<sup>3 2</sup>

Dans les îles où la navigation avait une grande importance et où comme à Milos, Kimolos et Mykonos, une large proportion de la population mâle se trouvait en mer pendant la saison de la navigation, la population féminine arrondissait les revenus familiaux pendant cette saison par la prostitution. Les récits des voyageurs nous fournissent des descriptions riches en couleurs sur ce sujet. Ces descriptions semblent être inspirées en partie par le costume des femmes indigènes, découvrant les genoux et la poitrine, ce qui alimentait l'imagination des étrangers. Une légende rapportée par un marin occidental veut que les femmes de Milos ne toléraient pas que leurs hommes restent sur l'île, et qu'elles envoyaient tous leurs enfants mâles en mer afin d'être libres dans l'exercice de leur profession.<sup>3 3</sup> Il est sûr que les femmes de certaines îles n'étaient pas très chastes: les livres de baptême nous en donnent un témoignage plus digne de foi que les récits des voyageurs. La perpétuelle guerre de course ne manquait pas d'exercer une influence néfaste sur les mœurs. Cependant, nous concevons quelque doute à la lecture des histoires que nous racontent les voyageurs. Le plus réaliste d'entre eux est peut-être le contre-amiral néerlandais Engel de Ruyter. Ayant assisté à une fête folklorique à Kea, il nous rapporte à propos des femmes de l'île avec lesquelles il avait dansé qu'il est difficile de faire l'amour avec elles, parce qu'elles portent 700 aunes d'étoffe comme sous-vêtements.<sup>3 4</sup>

La guerre navale, régulière ou de course, était perpétuelle en Egée. Au XVI<sup>e</sup> siècle cette guerre se faisait surtout avec des navires à rames; les lents navires de type méditerranéen n'étaient utilisés que pour des services de transport. Le plus important type de navire de guerre du XVI<sup>e</sup> siècle était la galère de guerre: un navire long, étroit et léger, manoeuvré à rames, portant sur la proue quelques lourds canons. La galère de guerre était surtout une arme offensive, utilisée pour l'attaque des navires ennemis par bombardement d'artillerie, suivi d'abordage. La nombreuse chiourme, nécessaire pour manoeuvrer la galère, était en cas de besoin immédiatement transformable en soldats marins. Le faible tirant d'eau et la disposition de l'artillerie sur la proue faisaient également de la galère un bon outil d'invasion. Les galères étaient aussi utilisées pour défendre des ports fortifiés; elles servaient alors de batteries mobiles dont le feu soutenait celui des forteresses. L'empire colonial de Venise était basé sur une chaîne de forteresses renforcée par des galères.

La principale faiblesse de la galère (navire bas contrairement aux "haut-bords" à voile) était d'être un navire de beau temps: elle devait rester au port lorsque les vagues en atteignaient les bords. Un autre point faible de la galère devenait de plus en plus important, c'était l'énormité des dépenses en hommes, gages et victuailles: la manoeuvre d'une

galère exigeait un équipage très nombreux. Les galères étaient coûteuses et leur rayon d'action était très restreint: elles avaient besoin de beaucoup de vivres pour leurs chiourmes nombreuses, mais ne pouvaient en transporter beaucoup pour ne pas devenir trop lourdes à manoeuvrer. Par conséquent, une galère devait toujours rester auprès de ports où elle pouvait se ravitailler.<sup>35</sup>

Dans la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, les Vénitiens mirent en usage un nouveau type de navire: la galéasse. La galéasse était une variation de la lente et lourde galère marchande, à présent transformée en forteresse flottante par le placement d'un grand nombre de canons. Les galéasses ont joué un rôle décisif dans les batailles de Lepanto de 1571 et de Naxos de 1651.

L'apparition de navires marchands du type atlantique à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle modifia considérablement la navigation méditerranéenne. Les galères avaient été des navires spécialisés pour la guerre offensive et pour la défense des ports fortifiés; les navires atlantiques, surnommés en Méditerranée "bertoni" étaient des navires marchands armés qui dans la mesure où l'on accentuait la cargaison ou l'armement devenaient plus marchands ou plus guerriers. Ces navires atlantiques à voile étaient rapides et n'avaient besoin que d'un équipage relativement restreint, ce qui, joint à une grande capacité de cargaison, leur donnait un rayon d'action étendu. Les navires atlantiques avaient le grand avantage de pouvoir rester en mer par temps maussade.<sup>36</sup>

Une comparaison entre galères et navires à voile atlantiques ne donne pourtant guère de résultats décisifs. Les navires à voile portaient plus de canons, mais la précision et le calibre des canons des galères étaient plus grands. Une galère ne pouvait sortir de son port par mauvais temps, mais s'il n'y avait pas assez de vent, les navires à voile étaient sans défenses contre les galères. Dans les guerres du XVII<sup>e</sup> siècle, les Vénitiens qui avaient accès aux marchés de l'Occident pouvaient mettre en ligne un grand nombre de navires atlantiques, qu'ils combinaient avec des galères et galéasses. Surtout dans la guerre turco-vénitienne de 1645-1669, les Turcs ne se montrèrent guère capables de s'opposer avec bonheur à cette nouvelle tactique vénitienne; dans les guerres postérieures, ils imitèrent la tactique vénitienne. L'infériorité technique de plus en plus marquée de la flotte turque fit en sorte que les Turcs ne purent chasser qu'incidentellement les Vénitiens de leurs positions offensives près des côtes ottomanes. Cette infériorité technique de la flotte ottomane - qui avait été si supérieure au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle - commença à se dessiner au milieu de ce même siècle.<sup>37</sup>

L'importance stratégique des Cyclades a notablement changé au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Auparavant, les îles avaient été totalement inutilisables comme base d'une grande flotte de galères: elles n'étaient pas en mesure d'approvisionner les nombreuses chiourmes. Au XVII<sup>e</sup> siècle, les Vénitiens se servirent de navires atlantiques à voile pour approvisionner leurs galères à longue distance ce qui permit aux galères vénitiennes d'utiliser les Cyclades comme base avancée.<sup>38</sup>

Au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, la galère allait disparaître lentement comme navire principal des flottes de guerre méditerranéennes. Elle coûtait trop cher en équipage et en ravitaillement proportionnellement à sa valeur de combat. La dernière guerre turco-vénitienne de 1714-1718 fut dominée par les navires à voile.<sup>39</sup>

La présence de corsaires et de pirates a toujours causé beaucoup de misère dans

l'histoire des Cyclades. La guerre de course est une extension de la guerre régulière: des navires marchands, à l'origine non-combattants, vont par amour du lucre participer à la guerre en attaquant les navires marchands de l'ennemi. La distinction entre la guerre de course et la piraterie — attaquer un butin attrayant sans avoir le prétexte d'une guerre légitime — est plutôt académique. Dans les circonstances anarchiques comme celles qui existaient aux Cyclades, les corsaires prenaient ce qu'ils pouvaient sans montrer beaucoup de scrupules. Techniquement, il n'existait guère de pirates, tout voleur pouvait facilement se munir d'une lettre de marque d'un quelconque souverain obscur et ainsi devenir corsaire.

Les Turcs n'éprouvèrent qu'un besoin assez vague de maintenir l'ordre dans le bassin Egéen après en avoir conquis les îles. La perpétuelle guerre sainte entre corsaires musulmans des régences nord-africaines et corsaires chrétiens de l'Italie et de Malte y sévissait. Grâce à la faiblesse du contrôle territorial exercé par les forces ottomanes, les corsaires occidentaux pouvaient se retrancher dans les îles et obliger les habitants à les aider, ce qui pouvait entraîner des représailles très néfastes pour la population de la part des autorités turques. Cette guerre sainte et cette faiblesse de l'autorité ottomane faisaient des Cyclades un lieu d'anarchie où se déroulèrent librement des guerres de course entre pouvoirs européens.<sup>40</sup>

Les pirates et les corsaires étaient surtout des étrangers, ayant acquis à l'extérieur le capital et l'équipement pour aller s'aventurer dans l'Egée. Là où les Turcs ne pouvaient ou ne voulaient pas exercer de police effective dans le bassin Egéen, les pirates occidentaux s'établissaient dans les îles. Dès lors, les indigènes eux aussi vont s'intéresser de plus en plus à la course; une portion importante des équipages des pirates sera bientôt recrutée aux Cyclades. Cependant, les étrangers ont toujours dominé la guerre de course et dans la piraterie. C'étaient, du côté musulman, des Nord-africains et au XVI<sup>e</sup> siècle, des habitants de l'Anatolie occidentale; du côté chrétien, des chevaliers de Saint Jean, des habitants de Savoie, Provence, Toscane, Catalogne, Naples, Sicile, Dalmatie, des Baléares et du Mani au Sud du Peloponnèse.<sup>41</sup>

#### *e. données sur les îles particulières.*

##### 1. Milos (150 km<sup>2</sup>)

Milos est l'île principale d'un des deux groupes volcaniques des Cyclades. Le groupe de Milos est composé des îles de Milos, Kimolos, Polyaigos et Antimilos. Nous traiterons Kimolos à part. Polyaigos ou Polinos, appelée par les Occidentaux l' "île brûlée" est une petite île déserte où les habitants de Milos et de Kimolos cultivent du blé, font paître des troupeaux et extraient des pierres à meules. Antimilos ou Erimomilos est un fragment escarpé d'un ancien volcan qui ne sert d'habitation qu'à une variété rare de bouquetins.

L'île de Milos a la forme d'un anneau presque fermé autour d'une baie bien protégée. Sur la côte orientale de la baie, s'étendent des vallées fertiles et bien cultivées. La baie est un magnifique port naturel. Les côtes de l'île offrent plusieurs autres bons ancrages.

La population de Milos vivait en partie de l'agriculture, en partie de commerce et

et de navigation. Les principaux produits de l'agriculture sont: blé, vin, fruits, légumineux, olives. Tournefort dit que la terre y est tellement fertile qu'on pouvait appliquer un assolement triennal de deux espèces de blé et légumineux sans année de jachère. On exploitait aussi des salines et on extrayait de l'alun et des pierres à meules.<sup>42</sup>

Une partie considérable de la population mâle vivait en mer. Au cours du XVIIe siècle, les habitants de Milos acquirent une grande réputation comme pilotes pour les eaux difficiles de l'Egée. La position géographique de Milos à l'entrée de l'Egée faisait de l'île le refuge ordinaire des navires qui éprouvaient des difficultés à passer les détroits de Steno ou de Mykonos par vent debout. Milos était un important centre de commerce; le principal objet en était le butin apporté par des corsaires occidentaux, qu'on y échangeait contre de l'équipement ou de l'argent comptant. Au XVIIIe siècle, Milos servait comme principal lieu d'habitation aux corsaires occidentaux.<sup>43</sup> La réputation des femmes de Milos était extrêmement mauvaise, les corsaires y avaient leurs concubines et la prostitution y florissait.<sup>44</sup>

Milos fut bien peuplée pendant la Francocratie et le resta jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, moment où une détérioration manifeste de l'état de santé de la population jointe à un déclin prononcé du commerce firent baisser d'une manière dramatique le nombre d'habitations. Au XVIIIe siècle, l'île comptait 3.000-4.000 habitants (il y a des chiffres plus élevés, mais ils sont peu dignes de foi). La population habitait la partie orientale de l'île où il y avait deux petites villes. Apanokastro, perché sur une colline escarpée, était le chef-lieu au commencement de la Francocratie. A la fin de la Francocratie, un bourg commercial se développa dans la plaine, auprès du port, sur l'emplacement du village actuel de Zefyria. Le bourg de Milos était le chef-lieu pendant la Turcocratie jusqu'au moment où des marais et des fumeroles activées par des phénomènes volcaniques rendirent l'emplacement tellement malsain que le Bourg disparu totalement.<sup>45</sup>

Il semble, que pendant la Francocratie, un nombre considérable de Latins ait habité Milos: ils avaient un évêque avec une cathédrale à Apanokastro. Vers la fin de la Francocratie, l'évêque établit sa résidence dans le Bourg. Vers le commencement du XVIIIe siècle, les Latins avaient presque totalement disparu et la cathédrale du Bourg était devenue une église grecque. Vers le milieu du siècle, il se produisit une immigration de marins, pirates et marchands occidentaux. Le nombre des Latins s'éleva de nouveau à environ 100. Après 1700 s'amorce un nouveau déclin de la minorité latine.

## 2. Kimolos (36 km<sup>2</sup>).

Kimolos, appelé par les Occidentaux "l'Argentièr", est une petite île aride sans beaucoup de moyens d'existence. On y pratique un peu d'agriculture et de navigation. L'île a un excellent port naturel dans la grande étendue d'eau entre Milos et Kimolos, dite la rade de l'Argentièr, très fréquentée par les grands navires occidentaux qui y embarquaient des pilotes, de l'eau et des victuailles.

Au Moyen Age, l'île semble avoir été déserte. Aux environs de 1600, elle fut colonisée par des habitants de Sifnos, encore sous domination latine, qui y bâtirent une petite ville. Dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, arrivèrent également des immigrants



occidentaux, principalement des marins et des pirates; leur nombre s'éleva alors à quelques dizaines sur une population totale de 500 à 1000. Au XVIII<sup>e</sup> siècle Kimolos profita du déclin de la proche Milos.<sup>46</sup>

### 3. Kythnos (99 km<sup>2</sup>).

Kythnos s'appellait Thermia à l'époque qui nous concerne. Ce nom dérive des sources thermales. Il n'y a guère d'autres sources. L'île est très aride et presque totalement couverte de maquis à l'exception d'une seule petite région cultivée. Kythnos est bien située à proximité des principales routes de navigation, mais elle ne possède que des ports médiocres et mal situés.

Les produits principaux de l'agriculture sont le blé, le vin et les amandes. Ces produits faisaient l'objet d'une petite exportation. Autrefois, la principale exportation était la soie. En 1700 on en exportait 1700 livres françaises.<sup>47</sup> Au XVII<sup>e</sup> siècle, Kythnos comptait environ 2000 habitants; nous n'avons pas de renseignements pour le XVI<sup>e</sup> siècle. Pendant la Francocratie, il y avait eu des habitants latins et l'île fut alors pour quelque temps le siège d'un évêché latin. Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, il ne restait plus rien de cette population latine, mais au cours de ce même siècle apparut à nouveau un petit nombre d'immigrants occidentaux: marins et pirates.

Au Moyen Age, le chef-lieu était Katokefalo, une citadelle côtière érigée dans la partie septentrionale de l'île. Katokefalo était déjà déserte au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle et la population vivait alors dans deux villages de l'intérieur.<sup>48</sup>

### 4. Kea (131 km<sup>2</sup>)

Kea n'a guère de plaine cultivée, quoiqu'il y ait suffisamment d'eau pour pratiquer l'irrigation. Une petite vallée marécageuse rendait une partie de l'île fort malsaine. A l'exception de quelques petites îles désertes, Kea est la plus occidentale des Cyclades, située aux approches du détroit de Doro. Un bon port peut servir de refuge aux navires empêchés de passer le Doro par le vent du Nord. C'était, à l'époque qui nous occupe, un des ports les plus fréquentés des Cyclades.<sup>49</sup>

L'agriculture se composait de blé, vin, olives et apiculture. Des troupeaux paissaient dans le montagne. On note une importante production de soie, travaillée sur place. Tournefort nous dépeint en 1700 le joli tableau d'un évêque grec assis sur sa terrasse et filant les cocons du revenu de son église. En 1700, Kea exportait plus de 1200 livres françaises de soie. Le plus important produit d'exportation était la valonée, glands d'une espèce de chêne à grande concentration de tannine dont la récolte s'élevait à 5000 quintaux. La valonée était un produit recherché sur le marché international ce qui fit de Kea un centre d'activité commerciale.<sup>50</sup>

Kea n'était que faiblement peuplée. Les renseignements sur le nombre d'habitants au XVI<sup>e</sup> siècle ne sont pas sûrs. Au XVII<sup>e</sup> siècle, on comptait environ 2000 habitants. Avant la conquête ottomane, les habitants vivaient dans une ville fortifiée au centre

de l'île, puis la citadelle fut désertée, et la population, augmentée d'un nombre d'immigrants, s'établit dans deux villages dont l'un était situé sous l'ancienne ville. Pendant la Francocratie, un certain nombre de Latins résidait à Kea et l'île fut pour quelque temps le siège d'un évêché latin. Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, les Latins avaient totalement disparu de Kea, mais au cours de ce siècle, quelques dizaines de Latins s'y établissent de nouveau. Kea comptait également des habitants albanais, mais nous ignorons quand ils s'y sont établis.<sup>51</sup>

#### 5. Sifnos (41 km<sup>2</sup>).

Sifnos est une île montagneuse, parsemée de plusieurs vallées fertiles. Elle produisait des olives, du blé, des câpres et du coton. De nombreux troupeaux paissaient dans la montagne. Le coton était filé et tissé ou tricoté sur l'île. La navigation y était importante et les habitants avaient leurs propres navires. Sifnos était habitée par plusieurs marchands dont l'activité s'étendait hors des Cyclades. On forma quelquefois le projet d'exploiter les mines d'argent, mais il resta sans réalisation.<sup>52</sup>

L'île était densément peuplée. Nous ne savons rien de la situation pendant la Francocratie, mais au XVII<sup>e</sup> siècle on peut estimer le nombre des habitants à plus de 3000. Le chef-lieu, Kastro, était situé près d'un bon port et avait une citadelle franque.<sup>53</sup> Il y avait plusieurs villages. Jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle vivait à Sifnos un petit groupe d'habitants latins établis depuis la Francocratie et comptait 100 âmes en 1600. Ce groupe disparut vers 1650, mais une petite colonie de quelques dizaines de marins occidentaux s'y établit par la suite. Pendant l'époque de transition de Francocratie à Turcocratie, Sifnos fut pour quelque temps le siège d'un évêque latin.

#### 6. Serifos (73 km<sup>2</sup>).

Serifos est une île pierreuse, aride et pauvre, de peu d'activité économique. Ses habitants avaient la réputation d'être paresseux. On y cultivait du blé avec le supplément nécessaire de légumineux et des oignons. Au Moyen Age il y avait une mine de fer. L'île n'était que faiblement peuplée: à peine quelques centaines de personnes, tous Grecs, répartis en deux villages. Un important monastère y était dédié à Saint Michel.<sup>54</sup>

#### 7. Folegandros (32 km<sup>2</sup>).

Folegandros est une petite île rocheuse sans port. Elle produisait suffisamment de nourriture pour sa propre consommation et on exportait une quantité fort considérable de blé. On y cultivait et travaillait le coton pour l'exportation. Au XVII<sup>e</sup> siècle, l'île comptait quelques centaines d'habitants, tous des Grecs, qui vivaient dans une petite ville fortifiée datant de la domination latine.<sup>55</sup>

8. Sikinos (41 km<sup>2</sup>)

Sikinos ressemble à Folegandros; comme sa voisine elle n'a pas de port. On y cultive du blé et des figues, produits qu'on exportait également. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Sikinos comptait quelques centaines d'habitants établis dans une seule petite ville fortifiée du même type que celle de Folegandros.<sup>56</sup>

9. Andros (379 km<sup>2</sup>).

Andros, à l'extrémité septentrionale des Cyclades, est, après Naxos, la plus grande du groupe. L'île occupe une position stratégique entre les détroits de Doro et de Steno, une grande partie du trafic maritime entre les ports turcs et l'Occident passe autour d'Andros. Les ports d'Andros sont tous situés sur la côte septentrionale de l'île et ne peuvent donc pas servir d'abri aux navires éprouvant des difficultés à s'engager dans les passages contre le vent du Nord.

La très haute montagne centrale est découpée de plusieurs vallées fertiles qui produisent vin, olives, blé et fruits (surtout citrons). La production de blé ne suffisait pas aux besoins de la population. Le produit principal de l'île, la soie, est déjà mentionné par Saewulf, un Anglais participant à la Première Croisade.<sup>57</sup> En 1700, la production avait atteint 10.000 livres françaises.<sup>58</sup> Grâce à l'exportation de la soie, Andros était au XVII<sup>e</sup> siècle un centre de commerce international. On trouve également des marchands d'Andros établis à Venise dont les intérêts étaient liés à ceux de marchands de Sifnos, Kea et Milos.<sup>59</sup>

En 1564, Andros comptait 1800 familles grecques et albanaises et quelques familles latines. Pendant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, on estimait le nombre des habitants à environ 15.000, mais il s'ensuivit un déclin très marqué dû aux guerres et aux dépredations des pirates. Le nombre des Latins passa d'une cinquantaine de familles à la fin de la Francocratie à un dizaine de personnes au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La population était établie dans un vingtaine de villages. Le chef-lieu, Andros, est situé près du port principal sur la côte septentrionale et dominé par une citadelle franque, ancienne résidence des seigneurs latins, établie sur un écueil relié à la ville par un pont.<sup>60</sup> A l'intérieur de l'île, il y a une autre citadelle, dite Epanokastro. Les Albanais habitaient la partie septentrionale de l'île. Au XVII<sup>e</sup> siècle Andros comportait aussi un petit nombre d'habitants musulmans.<sup>61</sup>

10. Tinos (194 km<sup>2</sup>).

La situation de Tinos sur les routes de navigation est presque aussi favorable que celle d'Andros, sauf que Tinos ne possède aucun bon port de capacité suffisante. L'île est très montagneuse et ne compte guère de grandes vallées irriguées comme Andros. Tinos est cependant très cultivée, et ceci pour nourrir le mieux possible sa dense population (2,5 fois plus dense que celle d'Andros, bien que l'île soit nettement moins favorisée par

la nature). L'agriculture produisait du blé, des légumineux, du vin et des olives, mais pas assez pour les besoins locaux. Les montagnes servaient de pâturage aux troupeaux. Le principal moyen d'existence de la population était la culture et la manufacture de soie, - la meilleure soie des Cyclades -, qui fut exportée en Italie et, après 1670, également en France.<sup>62</sup> Le manque de ports adéquats n'empêchait pas qu'il y eût à Tinos une navigation importante et un commerce actif. En temps de guerre avec les Turcs, les habitants s'adonnaient également à la course.<sup>63</sup> Les renseignements sur le nombre de la population de Tinos sont assez constants: 10.000 au XVI<sup>e</sup> siècle, environ 12.000 au XVII<sup>e</sup> siècle. Plus de la moitié des habitants étaient des Latins. La capitale de l'île, dite Borgo, était la plus grande des villes des Cyclades et se situait sur le sommet d'une colline très escarpée de 540 mètres de hauteur. Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, elle comptait 677 maisons, et une garnison de 100 soldats et de 200 citoyens armés.<sup>64</sup> On relève un grand nombre de villages dont le principal était San Nicolo, doué d'un petit port où abordaient les navires marchands. Quelques-uns des villages avaient, comme la capitale, une population mixte de Latins et de Grecs.<sup>65</sup> A côté de la cathédrale latine, s'élevait une église commune aux deux rites. La plupart des villages était exclusivement habitée par des personnes d'un des deux rites.

## 11. Mykonos (85 km<sup>2</sup>).

Mykonos, île petite et très sèche, est douée d'un très bon port à proximité du troisième passage important des Cyclades. Mis à part quelque agriculture et un peu d'élevage, la population vivait au XVII<sup>e</sup> siècle généralement de la navigation. En 1700, les habitants de Mykonos auraient possédé 140-150 grands et petits vaisseaux. Tout comme dans les autres îles où la navigation était importante, les femmes de Mykonos avaient mauvaise réputation.<sup>66</sup>

Les renseignements sur le nombre des habitants sont très divers, et ceci est probablement dû à une forte migration entre Mykonos et Tinos. Nous ne savons rien pour le XVI<sup>e</sup> siècle, mais au cours du XVII<sup>e</sup> siècle on constate une forte expansion. Pour 1667, nous possédons le chiffre de 300 habitants; des sources de 1678 et de 1700 en mentionnent 3.000, ce qui est certainement exagéré, mais un nombre de 1000-1500 à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle semble une bonne estimation.

Tous les habitants demeuraient dans un seul *kastro* situé près du port. La population était entièrement grecque jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle s'établit une colonie de marins et pirates dalmates et italiens de rite latin.<sup>67</sup>

Près de Mykonos, se trouve la fameuse île de Delos (Dhilos) avec sa jumelle Renia. Ces îles offraient de bons ancrages qui servaient parfois aux navires de guerre ou aux corsaires qui voulaient observer le trafic dans le détroit de Mykonos. Delos et Renia étaient désertes, mais les habitants de Mykonos y venaient cultiver du blé et faire paître leurs troupeaux. Ils faisaient également quelque commerce des antiquités de Delos avec les navires de passage. Les gens du XVII<sup>e</sup> siècle ignoraient souvent la différence entre Delos et Delphi et situaient l'oracle de Delphi à Delos comme en témoigne un distique inscrit sur un escalier de marbre de Delos d'une maison de campagne d'un patricien d'Amsterdam:

*“Un jour Apollon prononçait des oracles par ces pierres  
Mais maintenant ils se taisent et on s’y foule les pieds”*<sup>68</sup>

## 12. Syros (87 km<sup>2</sup>).

Syros est une île montagneuse et aride comme Mykonos, mais plus intensivement cultivée. On y produisait assez de blé et d’olives pour la consommation interne. Une importante production de coton était filée et tissée sur l’île.<sup>69</sup> Syros avait un bon port, mais il ne fut guère utilisé pendant l’époque dont traite cet ouvrage.

Les renseignements sur le nombre des habitants varient entre 2000 et 4000 pour le XVII<sup>e</sup> siècle: le premier chiffre doit être le plus proche de la vérité. Une source de 1494 donne un nombre de 400. Les Latins formaient la grande majorité de la population, les Grecs n’étant guère plus d’une centaine. D’après une opinion avancée par Vakalopoulos, la plupart d’entre eux seraient des immigrants venus de l’Attique aux environs de 1600.<sup>70</sup>

L’île voisine de Gyaros était assez grande mais sans population permanente. Des habitants de Syros y cultivaient du blé et y envoyaient paître leurs troupeaux.

## 13. Paros (194 km<sup>2</sup>).

Paros est une île montagneuse, mais elle possède néanmoins plusieurs vallées fertiles de même que plusieurs excellents ports et ancrages dont les plus connus sont ceux de Parikia, Naousa et Dhrio. L’ancrage de Dhrio, en face de Naxos, servait aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles comme station à la flotte turque pendant son court séjour, plus ou moins annuel, à l’occasion de la perception des impôts. Les habitants de Paros vivaient de l’agriculture: blé, vin et olives, — ceci avant la destruction des oliveraies pendant les guerres du XVII<sup>e</sup> siècle. La production de coton — cultivé, filé et tissé sur place — avait une importance considérable. Paros possède de riches carrières de marbre.<sup>71</sup> Au XVII<sup>e</sup> siècle pourtant on exportait surtout le marbre travaillé par les Anciens, comme le fameux *Marmor Parium*, vendu à un noble anglais. Les renseignements que nous avons sur le chiffre de la population de Paros sont contradictoires. On rapporte qu’à l’occasion de la conquête turque en 1573, les conquérants déportèrent toute la population: 6000 personnes. Les sources turques et vénitiennes sont unanimes sur ce point; néanmoins une source très digne de foi n’indique pas de dépeuplement marqué en 1562. Au XVII<sup>e</sup> siècle, nos sources évaluent le chiffre de la population à 6000 âmes environ. Une petite minorité latine, 50 personnes en 1562, déclina lentement au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Ces Latins vivaient dans le chef-lieu de l’île, Parikia. Au cours de XVII<sup>e</sup> siècle, une petite colonie de marins et marchands latins venus de l’Occident s’établit à Parikia et à Naousa.<sup>72</sup>

L’île comportait deux petites villes, Parikia et Naousa, et plusieurs villages. Dans l’intérieur montagneux s’élevait une grande citadelle, Kefalo, qui pendant la Francocratie, servit de redoute en cas d’attaque.

14. Antiparos (35 km<sup>2</sup>).

Antiparos est une petite île située à l'extrémité méridionale de Paros. Elle est entourée d'une multitude d'ilots et d'écueils qui rendent l'approche difficile à tous ceux qui ne connaissent pas très bien la route. Cette approche difficile, combinée avec la présence de quelques bons ancrages rendaient l'île séduisante comme base de pirates.<sup>7 3</sup>

Antiparos produisait dans sa partie septentrionale, assez fertile, du vin et du coton. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'île comptait quelques centaines d'habitants.<sup>7 4</sup> Il n'existe pas de chiffres pour la Francocratie, mais le nombre de maisons du chef-lieu médiéval indique la présence de 48 familles.<sup>7 5</sup> La population de l'île fut d'abord entièrement grecque, mais à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, un petit groupe de marins et de pirates latins vint s'y établir.

15. Naxos (429 km<sup>2</sup>).

Naxos est la plus grande des Cyclades. L'île comprend une assez grande plaine dans la partie occidentale de l'île et une chaîne montagneuse au centre et dans la partie orientale. La montagne haute et sauvage, encore peuplée de cerfs au XVII<sup>e</sup> siècle, est découpée de plusieurs vallées très fertiles et bien irriguées. Naxos a de nombreuses sources et est plus verdoyante que les autres îles.<sup>7 6</sup>

Naxos ne possède aucun bon port, à peine quelques ancrages assez dangereux à proximité du chef-lieu, appelé Naxia à l'époque. On pratiquait une agriculture importante, l'île exportait du blé, du coton, des figues, du vin, de l'huile, du fromage, du bétail et un peu de soie. Dans la montagne centrale, on extrayait l'éméri, pierre très dure servant d'abrasif. Malgré la grande rareté de cette pierre, les prix en étaient très bas. Dans la partie occidentale d'importantes salines étaient en exploitation.<sup>7 7</sup>

Au XVII<sup>e</sup> siècle Naxos, peu peuplé proportionnellement à ses ressources naturelles, comptait 6000 habitants. Une source de 1562 mentionne 500 Latins et vingt fois plus de Grecs. La majorité de la population habite un vingtaine de villages. Toute la partie SE de l'île est dépourvue d'habitat humain. Le chef-lieu, Naxia, est dominé par une grande citadelle franque, Kastro, entouré de plusieurs faubourgs. Dans la citadelle s'élevait le palais ducal dont le donjon existe encore, et plusieurs demeures de notables. La majorité de la population de la citadelle était latine. Le plus important des faubourgs était le Borgo; la population y était assez mixte, les Grecs y dominaient. Le Borgo devint entièrement grec au cours de XVII<sup>e</sup> siècle.<sup>7 8</sup> Il y avait deux autres faubourgs, le Neokhori qui, quoique habité par des Grecs tomba sous l'administration de la citadelle latine, et Evriakes, quelquefois considéré comme le faubourg juif. Cette attribution n'est soutenue que par des arguments étymologiques trop faciles.<sup>7 9</sup>

Au centre de Naxos s'élève une autre citadelle, Apanokastro. Elle semble encore avoir été adaptée à l'usage d'armes de feu pendant les dernières années du duché. Apanokastro servait de redoute à la population de la capitale dont la citadelle était mal défendable. Au dessus de la portion méridionale de la plaine côtière se dresse une autre citadelle, plus ancienne, dit Apalyri. La tradition veut qu'Apalyri ait été la capitale byzantine et que par la conquête de cette citadelle en 1206 ou 1207, les Latins eurent la possibilité

de s'établir dans les Cyclades.<sup>81</sup>

La population de Naxos était mixte. Une minorité d'environ 5 % de Latins jouissait d'une position dominante: la majorité des grands propriétaires appartenait au groupe latin. Pendant la Turcocratie, les Latins du Kastro restèrent une commune autonome, alors qu'il y avait deux communes grecques: celle du Borgo et celle des villages. Quelques petits groupes de Juifs et de Turcs étaient également établis à Naxos. Du nombre des Juifs nous ne savons rien. Les "Turcs", en majorité des autochtones convertis, étaient quelques dizaines. L'apparition d'habitants musulmans date d'après l'établissement de l'administration ottomane en 1579. Le groupe des musulmans ne put se maintenir; après le XVIIe siècle, on ne trouve que quelquefois des fonctionnaires ottomans, mais ce ne sont plus de vrais résidents.<sup>81</sup>

#### 16. Amorgos (122 km<sup>2</sup>).

Amorgos, quoique montagneuse, est une île assez fertile. Elle possède un petit port auprès du chef-lieu Khora, mais se trouve à l'écart des routes de navigation. L'agriculture y est modeste, les produits principaux sont le blé, le vin et les olives. L'élevage, assez important, se sert aussi des pâturages des petites îles situées entre Naxos et Amorgos.

Au XVIe siècle, Amorgos n'était pas bien peuplée. En 1537, quand les conquérants ottomans s'approchèrent, la population se réfugia entièrement en Crète. Il semble qu'au milieu du XVIe siècle, il ne s'était pas encore manifesté de mouvement de retour général de la population dans l'île désormais dominée par les Turcs. Au XVIIe siècle, tous les habitants vivaient en un seul village, Kastro ou Khora, à l'abri d'une ancienne citadelle franque. Les cartes du cycle de Buondelmonti indiquent que sous la domination latine, il y avait quelques autres places habitées, mais elles ne sont plus mentionnées pendant la Turcocratie.<sup>82</sup>

Nous possédons une seule indication assez mince faisant allusion à l'existence d'une minorité latine à Amorgos.<sup>83</sup> Un grand monastère byzantin, fondé au XIIe siècle, Panayia Khozoviotissa, possédait une grande partie des terres de l'île, aussi qu'une large partie de l'île voisine d'Astypalia. Sous la domination latine, Astypalia appartenait aux mêmes familles latines qu'Amorgos. Khozoviotissa possédait aussi les petites îles désertes entre Amorgos et Naxos (Iraklia, Denousa, Schinousa), lesquelles servaient d'habitation saisonnière aux moines qui les cultivaient. Ces îles ne reçurent une population permanente qu'après la sécularisation au XIXe siècle.<sup>84</sup>

#### 17. Ios (108 km<sup>2</sup>).

Ios était une des îles les plus pauvres des Cyclades. Aride et rocheuse, elle ne permet qu'une agriculture médiocre. La seule richesse de l'île est un magnifique port naturel, mais par la situation éloignée de l'île, ce port ne servait guère que de repaire de pirates.<sup>85</sup>

L'île n'était que peu peuplée. Au XVIIe siècle, on ne compte qu'entre 500 et 1.000 habitants. On relève une mention peu sûre de la présence d'une minorité alba-

naise.<sup>86</sup> Tous les habitants vivaient en une seule localité fortifiée. La population appartenait entièrement au rite grec, jusqu'à la fin de XVIIe siècle, époque où un petit groupe de marins et pirates latins, attirés par le port, s'y établit.<sup>87</sup>

#### 18. Santorin et Thirasia (76 et 9 km<sup>2</sup>).

Santorin, rebaptisée officiellement de son nom antique Thira, se trouve — avec la petite île de Thirasia (sur laquelle nous n'avons aucun renseignement avant le XIXe siècle), et avec les îles désertes Palaia Kaimeni, Nea Kaimeni et Aspronisi — sur l'emplacement d'un grand volcan explosé dans les temps préhistoriques. Les petites Kaimeni au centre de ce groupe insulaire sont les manifestations visibles d'un actif volcan sous-marin. Les trois îles Santorin, Thirasia et Aspronisi constituent les restes du bord extérieur de l'ancien volcan. L'explosion a fait disparaître l'intérieur où la mer s'est engouffrée pour former une profonde lagune avec, au milieu, les deux Kaimeni. Le bord intérieur de l'anneau constitué par les trois îles Santorin, Thirasia et Aspronisi est très escarpé; l'extérieur de l'anneau ne montre qu'une pente faible, reste de la pente de l'ancien volcan. Les pentes extérieures sont couvertes d'une couche de terre volcanique extrêmement fertile qui retient l'eau atmosphérique et rend ainsi l'agriculture possible sur une île presque sans pluie. Les côtes de la lagune intérieure offrent quelques ancrages assez protégés, mais la lagune n'est pas sans dangers et l'aspect macabre du lieu a stimulé la superstition des marins qui n'aimaient pas s'y aventurer.<sup>88</sup>

Les principaux produits de Santorin étaient le coton, le vin et les légumineux. L'île exportait du coton travaillé et du vin.<sup>89</sup> Initialement, le coton était le plus important, mais au cours du XVIIe siècle, l'exportation des excellents vins de l'île augmenta.<sup>90</sup> Cette évolution semble avoir été amorcée par la présence des flottes de guerre chrétiennes dans l'Egée pendant les années 1645-1669, ce qui impliquait un débit important. Désormais la viticulture prospéra et Santorin va être une des plus riches des Cyclades. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle à la suite de l'exportation toujours croissante de vin, que Santorin possédera une grande flotte marchande.

Les renseignements que nous possédons sur le nombre d'habitants de Santorin avant l'établissement de l'administration ottomane sont contradictoires. Des sources du XVe siècle donnent des chiffres très bas: 300 en 1470 et 800 avec les habitants d'Ios en 1494. Nous n'avons pas de chiffres exacts pour le XVIe siècle, mais le taux des impôts turcs en 1564 indique bien une population de 5000 ou plus, ce qui rend les nombres restreints du XVe siècle un peu suspects. Au XVIIe siècle, Santorin comptait environ 10.000 habitants et compta avec Tinos et Sifnos parmi les îles les mieux peuplées des Cyclades. Peut-être les chiffres de 1470 ont-ils été influencés par la guerre turco-vénitienne qui sévissait alors et surtout par la grande éruption des Kaimeni de 1457. Avant 1457 il n'y avait qu'une Kaimeni, mais cette année là naquit des ondes une nouvelle petite île. Ce phénomène fut accompagné de pluies de cendre, de retombées volcaniques plus lourdes ainsi que de séismes. Une inscription en vers où est dissimulée une datation commémore l'évènement. Les vers sont dédiés à Francesco Crispo, seigneur de Santorin qui devint en 1463 duc de Naxos.



Magnanime Francisce, heroum certissima proles  
 Crispe, vides oculis clades, quae mira dedere  
 Mille quadringentis Christi labentibus annis  
 Quinques undenis istis iungendo duobus  
 Septimo Kalendas Decembris murmure vastos  
 Vastus Therasinus immanis saxa Camenae  
 Cum gemit, avulsit scopulosque e fluctibus imis  
 Apparet, magnum gignit memorabile monstrum.<sup>91</sup>

Santorin est plus vulnérable que les autres îles sur le chapitre des catastrophes naturelles, mais sa fertilité fait en sorte que les gens y retournent rapidement. Le principal problème de Santorin est que l'île n'a guère de sources d'eau potable. On dépend donc de citernes qui - dans des circonstances primitives - sont une source de maladie. Les activités volcaniques, toujours accompagnées de séismes, peuvent facilement endommager les citernes. Le volcan produisait aussi quelquefois des émanations de gaz nocifs.

La population de Santorin vivait principalement dans une série de petites villes et villages perchés sur le bord escarpé. Quelques autres villages se situent plus à l'intérieur de l'île, comme Pyrgos, centre administratif dans la Turcocratie et siège de l'évêque grec. Pendant la Francocratie, le chef-lieu était Skaros, une citadelle perchée sur un rocher détaché du bord intérieur. Les principales familles latines y habitaient avec leur évêque. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Skaros restait la principale place de Santorin, mais au XVIII<sup>e</sup> siècle, elle commença à s'enfoncer dans la lagune et les habitants l'abandonnèrent. Il reste aujourd'hui que les ruines d'un donjon carré.

La minorité latine comptait au XVII<sup>e</sup> siècle environ 700 personnes. La plupart d'entre elles vivait à Skaros et dans deux villages voisins de paysans latins, mais le reste de la population latine vivait très dispersé dans l'île.<sup>92</sup> Il semble qu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle il dût y avoir quelques musulmans à Santorin, mais cette communauté musulmane n'eut qu'une existence très éphémère.<sup>93</sup>

La petite île de Thirasia n'avait au XVII<sup>e</sup> siècle point de population permanente quoique sa terre soit très fertile. Elle fit partie du territoire de la petite commune urbaine d'Apanomeria au nord de Santorin dont les habitants labouraient ses terres et vignes.<sup>94</sup>

## 20. Anafi (38 km<sup>2</sup>).

A l'extrémité orientale des Cyclades se trouve une petite île assez pauvre: Anafi, sèche et mal cultivée. L'agriculture y fournissait assez pour la subsistance des habitants qui avaient par ailleurs la réputation d'être paresseux et incapables d'initiative sur le plan économique. Tous les habitants étaient grecs, leur nombre ne s'élevait qu'à quelques centaines. Ils exportaient un peu de cire, de miel et d'oignons.<sup>95</sup>

## II. LA SOCIÉTÉ COLONIALE

### a. *les seigneuries latines, leur origine, statut juridique et histoire dynastique*

La conquête de Constantinople par les Croisés en 1204 ouvrit les régions côtières et les îles de l'Egée à l'expansion coloniale occidentale. La colonisation s'effectua selon deux systèmes principaux: un système vénitien qui entraînait l'établissement de colonies urbaines affiliées à Venise et où les citoyens, membres des nouvelles communes urbaines, étaient souvent également titulaires de fiefs militaires établis dans les campagnes. En second lieu, nous trouvons le système traditionnel des Croisés, déjà appliqué en Syrie et en Palestine qui comportait l'établissement d'une société féodale répondant aux notions juridiques qui existaient en France.<sup>1</sup>

L'occupation des îles par les participants à la Quatrième Croisade se perd dans l'obscurité de traditions contradictoires. On a longtemps supposé que la conquête des Cyclades avait été faite au courant d'une expédition combinée de plusieurs nobles vénitiens sous la direction de Marco Sanudo, neveu du doge Enrico Dandolo et personnage important dans les négociations sur la division de l'empire byzantin entre les Croisés. Parmi les auteurs modernes on remarque une tendance à voir l'établissement des diverses dynasties latines aux Cyclades comme des événements détachés.<sup>2</sup>

Il semble que Marco Sanudo ait reçu en 1205 la permission du doge successeur de son oncle d'aller conquérir Naxos et ses dépendances. Tout se passe comme si un accord tacite avait été atteint par lequel les îles conquises deviendraient des fiefs héréditaires de l'empire au profit des conquérants. Ceci malgré le traité de partage de l'empire byzantin qui stipulait que les Cyclades appartiendraient à Venise à l'exception de Tinos laquelle appartiendrait aux Croisés. On suppose que le gouvernement de Venise permit cette opération afin d'éviter que les îles ne tombassent sous la domination de l'ennemi génois. Gênes n'avait pas participé à la Croisade, mais avait commencé à établir des garnisons dans l'Egée, région où Venise voulait dominer, mais où elle manquait pour cela de forces suffisantes. De cette manière, Venise augmentait ses forces grâce au potentiel militaire de riches particuliers.<sup>3</sup>

Marco Sanudo réussit à conquérir Naxos, probablement en 1205, tandis qu'environ au même temps Andros et Tinos furent occupées par d'autres Vénitiens.<sup>4</sup> Parmi eux, il faut considérer le conquérant d'Andros, Marino Dandolo, plus ou moins comme un compagnon de Sanudo, tandis que les frères Ghisi qui s'emparèrent de Tinos et de ses dépendances semblent avoir monté une opération indépendante. Marco Sanudo fut reconnu par l'empereur latin comme duc de Naxos et pair de l'empire latin, la seigneurie des Ghisi obtint elle aussi cette position prééminente. Bien qu'il fut noble vénitien, Marco Sanudo faisait usage de son lien formel avec l'empire pour se forger une position indépendante vis à vis de sa patrie. Pair de l'empire Latin (et après la chute de l'empire latin, pair de l'entité qui en assumait la succession, c'est à dire la principauté d'Achaïa) il ne reconnaissait aucune autorité vénitienne sur les îles qu'il avait conquises: Naxos, Paros,

Milos et Syros.<sup>5</sup> Il prétendait à la suzeraineté sur presque toutes les autres seigneuries latines des Cyclades; seul le seigneur de Tinos, pair de l'empire comme le duc, restait indépendant.<sup>6</sup> Venise s'opposa presque toujours aux prétentions des ducs de Naxos à la suzeraineté sur les autres seigneuries; il s'en suivit une friction séculaire entre d'une part le duché qui cherchait à rester indépendant de Venise et à dominer les autres seigneuries, et d'autre part les autres seigneuries, appuyées par Venise. Les ducs obtinrent d'abord quelques succès: ils parvinrent à s'emparer d'îles importantes comme Andros et Santorin, mais vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, Venise s'assura une position de "puissance protectrice" des Cyclades, Naxos y compris. Toutefois, Venise reconnut que les successions dans les seigneuries des Cyclades devaient se régler d'après le droit des Croisés et non d'après le droit vénitien. On aboutit donc à la situation suivante: les seigneuries des Cyclades étaient considérées comme des possessions privées de citoyens vénitiens, comme des états autonomes mais dont les droits de possession étaient traités devant les cours de justice de Venise, bien qu'on se servit d'un droit spécial. Mais ce n'était qu'une fiction: après deux siècles, presque toutes les îles importantes se trouvaient, à la suite de vicissitudes dynastiques, entre les mains de familles non-vénitiennes.<sup>7</sup>

Le premier duc de Naxos était un personnage de caractère. Des auteurs tels que Saulger lui ont attribué toutes les institutions du duché, mais de telles suppositions ne peuvent pas être prouvées. Nous ne savons presque rien de son gouvernement des affaires intérieures du duché, mais les chroniques vénitiennes nous donnent quelques détails sur sa politique extérieure. Il établit deux lignes dans la politique du duché, lignes qui furent suivies jusqu'à la fin du duché latin au XVI<sup>e</sup> siècle: une politique d'indépendance vis à vis de Venise et de bonnes relations avec les Grecs. Le duc devint même un des chefs d'une insurrection des Grecs de Crète contre les Vénitiens.<sup>8</sup>

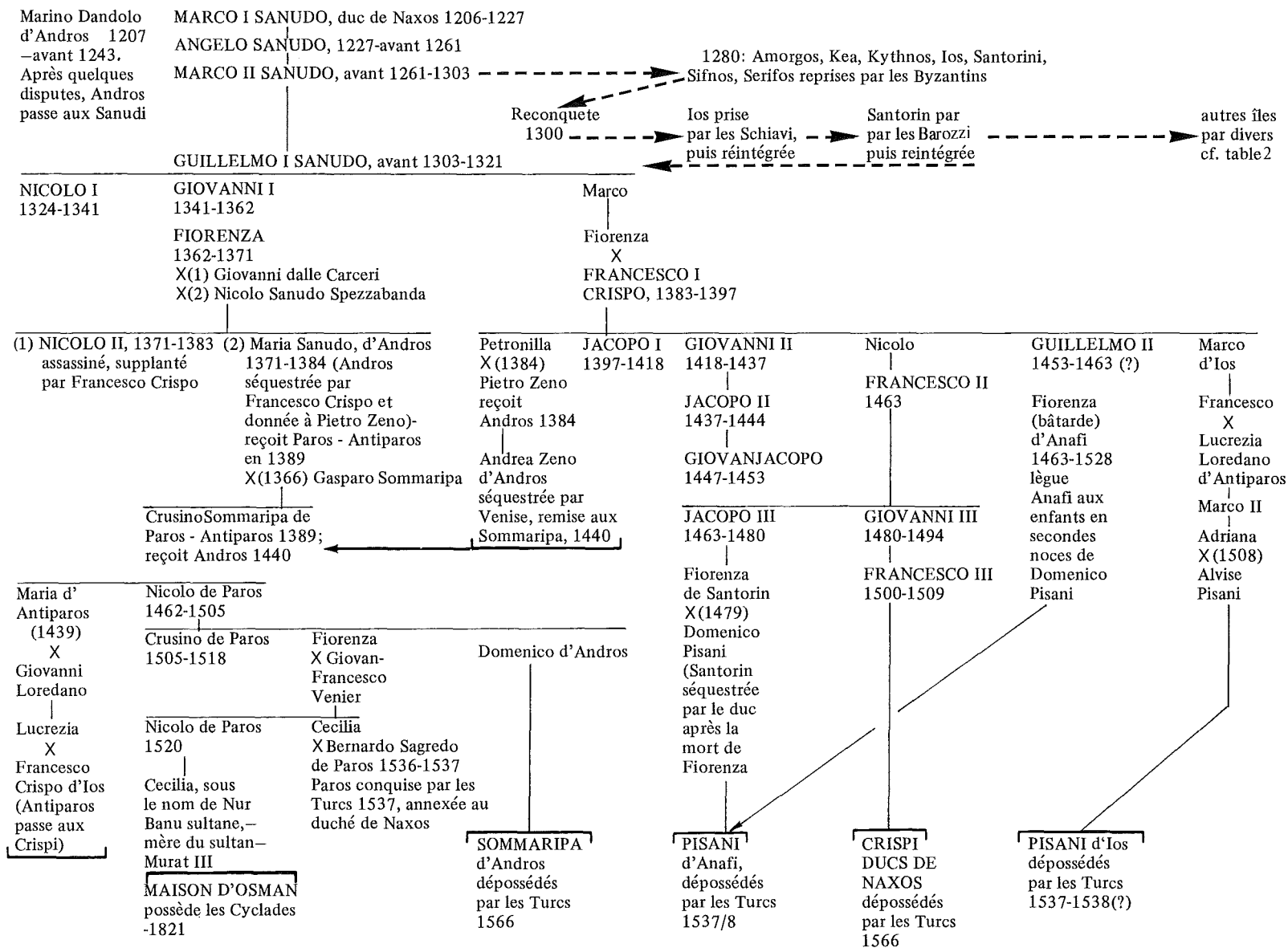
Les successeurs de Marco I Sanudo n'administrèrent pas tous habilement leur considérable héritage, mais ils parvinrent à se maintenir assez solidement dans des circonstances difficiles. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, le duché était suffisamment stable pour pouvoir survivre à une expansion du pouvoir byzantin dans les Cyclades qui mit pourtant fin à l'existence de plusieurs seigneuries latines. Quand l'expansion byzantine perdit son élan, les ducs surent augmenter leur domaine. Au cours des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, des problèmes dynastiques menaçaient la stabilité du duché. La source principale de cette instabilité était l'usage qui voulait que les fils cadets des ducs reçussent des îles en apanage. Cet usage découlait de la supposition que les îles étaient des possessions privées de la famille ducale, notion entièrement contraire au droit des Croisés qu'on était sensé appliquer. Les conséquences ne furent pas trop fâcheuses. La position de suzerain occupée par le duc donnait quelque cohésion à l'ensemble et il n'hésitait pas à confisquer des apanages lorsque ceux-ci risquaient de tomber en mains étrangères. Ce n'est que lorsque la succession légitime au titre ducal n'était pas claire qu'on courrait le risque de voir quelque titulaire d'apanage se servir de sa position pour tenter un coup d'état. C'est ainsi que le seigneur de Milo, Francesco Crispo, mari d'une fille d'une branche cadette de la maison Sanudo, mit fin à la succession en ligne de primogéniture de la famille Sanudo après le meurtre du duc Nicolo II et établit en 1383 la nouvelle lignée des Crispi. L'origine des Crispi n'est pas claire; selon certaines indications ils étaient de descendance *grecque*.<sup>9</sup>

Venise reconnut le coup d'état de Crispo, mais elle obligea le nouveau duc à dédommager la branche dépossédée ce qui entraîna la perte des îles de Paros et d'Andros. Cette perte de deux des plus grandes îles et la manière dont les descendants de Francesco Crispo se divisèrent les îles affaiblirent le duché. Cet affaiblissement intérieur se faisait précisément à un moment où une sérieuse menace extérieure se précisait : l'expansion ottomane. Une attaque de la flotte ottomane en 1416 en fut la première manifestation dans les Cyclades. Cependant les Crispi surent se maintenir à Naxos jusqu'en 1566.<sup>10</sup>

Nous n'entrerons pas dans les détails fort complexes de l'histoire des autres seigneuries latines des Cyclades. Nous avons dressé quelques tables généalogiques entrelacées qui montrent comment la succession dans les seigneuries insulaires aboutit à la situation existant au moment de la conquête ottomane. Ces tables (p. 38-39) montrent le morcellement successif du duché de Naxos et aussi la disparition de l'autre grande seigneurie des Cyclades, celle des Ghisi, pairs de l'empire latin comme les ducs de Naxos : leur île principale, Tinos, passera ultérieurement à Venise. Venise n'en accepta la responsabilité entière qu'avec quelques hésitations : à l'époque, Tinos était assez appauvrie sous la pression des Turcs qui, apparus sur les côtes de la Thessalie, lançaient des razzias contre les îles vénitiennes. A plusieurs reprises, le Sénat de Venise donna Tinos à ferme à un noble vénitien contre le paiement de 2500, puis de 1500 ducats. Vers 1500, les revenus fiscaux de la moitié de l'île, qui avaient été pour quelque temps entre les mains de la famille vénitienne Loredano, passèrent à une famille Scutari, anciens intendants des Loredani. Les Scutari conservèrent cette possession jusqu'à la conquête de l'île par les Turcs, tandis que Venise recevait dès la fin du XVe siècle les revenus de l'autre moitié de l'île. La conquête totale des Cyclades par les Latins ne s'acheva qu'après la fin de l'expansion temporaire du pouvoir byzantin pendant la deuxième moitié du XIIIe siècle.<sup>11</sup> Les tables montrent aussi la position importante que Venise prenait comme arbitre dans les fréquents problèmes de succession. Il est remarquable que des familles non-vénitiennes apparaissent de plus en plus (Sommaripa de Verone, Crispi grecs ou bien de Verone, Gozzadini de Bologna, Da Corogna d'origine inconnue) de sorte que vers 1500, la majorité des îles se trouvait entre les mains de familles non-vénitiennes. La phénomène des seigneuries divisées qui se rencontre à plusieurs endroits dans ces tables a une origine fort curieuse qui remonte à l'établissement de la domination latine. La conquête latine se produisit parfois en guise d'une opération marchande. Quelques entrepreneurs versaient ensemble un capital pour équiper un navire qui irait à la conquête. Une fois conquise, l'île fut partagée entre les entrepreneurs proportionnellement au capital versé. Il est curieux qu'on utilisait pour les portions dans lesquelles les îles étaient divisées, le même mot (*caratti*) que pour les quote-parts dans des opérations de navigation marchande. Même la manière de partage (en 24 parts) est conforme à l'usage marchand.<sup>12</sup>

#### b. *la société féodale, généralités et règles juridiques.*

Les conquérants occidentaux imposèrent aux Cyclades un système féodal qui devait garantir la cohésion et la force défensive de leurs seigneuries. La "féodalité d'importation" telle qu'on la trouve en Grèce comme partout dans l'Orient latin se caractérise par



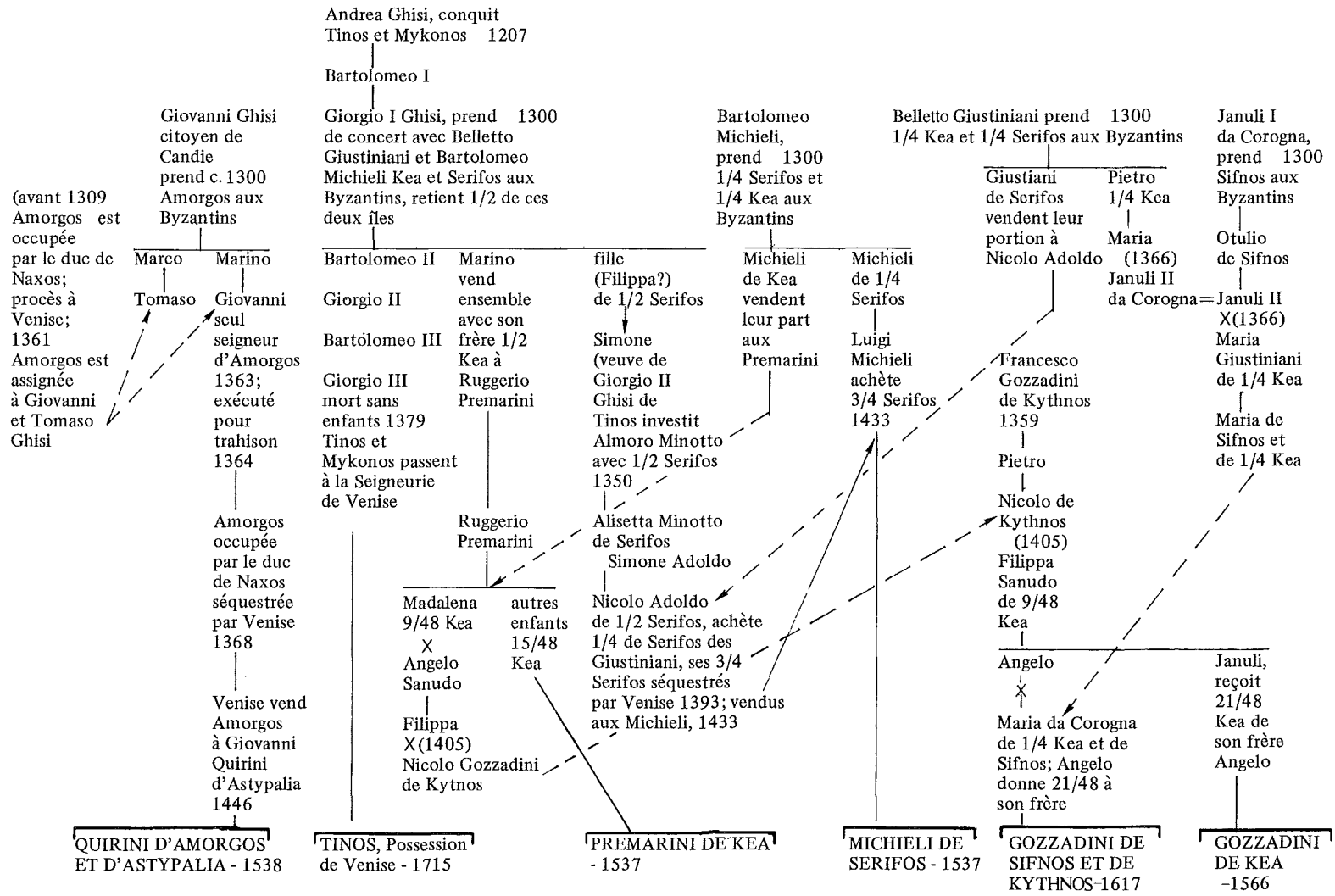


Table 2: les autres seigneuries

une interprétation pure et rigoureuse des devoirs militaires dus par les vassaux. Cependant, il faut se méfier: un emploi sans critique de sources telles que lois et statuts donnerait une image simplifiée et idéalisée sans aucune relation avec la réalité. Le fait qu'il y ait eu imposition d'un système féodal ne signifie pas qu'on l'ait appliqué partout dans tous ses détails. L'historiographie grecque surtout tend à attribuer au système féodal importé de l'Occident toutes les variations de l'exploitation agricole et toute espèce de servage. C'est méconnaître le fait que la société coloniale restait une société mixte où les colonisateurs se sont parfois servis de systèmes existant déjà sur les lieux.

Les principes sur lesquels la société coloniale est établie ont été codifiés dans les Assises de Romanie, une collection de coutumes composée dans la principauté latine de la Morée ou d'Achaïa au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle. La collection est peu systématique et ne couvre que très partiellement les principes du système social. Les Assises portent surtout sur les relations entre le prince (de la Morée) et ses feudataires, d'après des principes uniquement occidentaux. Elles comprennent également une collection de statuts relatifs à d'autres personnes — surtout des serfs — en matière de droit de succession, de propriété et de statut personnel.<sup>13</sup>

Les Assises sont le produit d'une société de composition dualiste. Elles règlent les relations entre le suzerain et ses feudataires à la manière occidentale, mais suivent, dans les relations entre les seigneurs et leurs manants, le système byzantin, quoique parfois mal compris. Les Assises ont été appliquées dans la principauté de la Morée et dans ses fiefs au sens le plus large: les territoires vénitiens du Peloponnèse, l'Eubée, le duché d'Athènes, les Cyclades, et même à Corfou, considérée ici non comme fief de la Morée, mais comme fief de l'empire latin.<sup>14</sup> Nous en connaissons un texte principal, provenant du Peloponnèse, avec des chapitres adjoints venant tous de territoires sous protectorat ou sous administration vénitienne. Le manuscrit principal que nous connaissons des Assises se trouve maintenant à la British Library de Londres. Il est à noter qu'il s'agit ici de l'exemplaire qui a servi à la fin du XV<sup>e</sup> siècle dans la chancellerie ducal de Naxos.<sup>15</sup> Nous avons des preuves nombreuses de l'application des Assises dans le duché de Naxos, mais on a parfois l'impression que dans certains documents, la mention signalant que l'action juridique s'est faite conformément aux Assises n'est qu'une formalité. A Naxos et à Tinos, les Assises étaient complétées par un droit coutumier local. Un document de Naxos parle des "osanze del loco" comme supplément aux Assises, mais nous ignorons complètement le contenu de ces usances. A Tinos nous trouvons les "Constitutioni della casa Ghisi" qui doivent dater d'avant 1390 et qui ont fait, elles aussi, fonction de supplément aux Assises.<sup>16</sup> A Tinos, un autre supplément aux Assises était constitué par des statuts approuvés par le Sénat de Venise; nous en avons plusieurs exemples. De tels statuts contiennent surtout des règles d'administration et des réformes du droit de procès. La remarquable structure administrative de Tinos se base sur ces statuts. On peut s'imaginer que des "privileges" accordés aux habitants de certaines îles du duché de Naxos aient dû avoir un contenu semblable à celui des statuts de Tinos.<sup>17</sup>

L'application des principes du droit féodal importé de l'Occident se manifeste à deux niveaux.<sup>18</sup> Au plus haut niveau, celui du duc et des autres seigneurs insulaires, on se réfère continuellement aux Assises. La version officielle des Assises dans la forme où nous les connaissons fut élaborée à l'occasion de querelles dynastiques dans les Cyclades.

Mais il n'en est pas moins vrai que là se joue la grande politique entre insulaires; les lois n'y servent parfois que de prétexte: les vrais motifs d'action se concentrent dans la raison d'état.<sup>19</sup>

Les relations entre le duc et les seigneurs des îles sont compliquées, les seigneurs ne voulant pas toujours reconnaître la suzeraineté de la maison ducal de Naxos. Venise supporte parfois une telle attitude et cherche à empêcher le duché d'exercer une trop grande influence dans l'Égée. Des conflits entre les ducs et d'autres prétendants à la possession sont jugés à Venise d'après les Assises. Mais, au XVI<sup>e</sup> siècle surtout, les décisions prises sont défavorables aux ducs et dictées par le principe d'opportunité.<sup>20</sup> L'Archipel doit être divisé entre plusieurs petites seigneuries que leur propre impuissance rendrait fatalement fidèles à Venise. Venise n'avait pas toujours appliqué cette politique. Jusqu'en 1430, elle reconnaissait encore la suzeraineté du duc de Naxos sur la seigneurie de Paros en obligeant le seigneur de cette île à fournir des hommes pour la galère ducal.<sup>21</sup> Alors que les grandes seigneuries des Sommaripa de Paros et d'Andros se montraient de plus en plus indépendantes grâce au soutien de Venise, quelques autres familles reconnaissent toujours la suzeraineté des ducs: les Da Corogna de Sifnos, les Gozzadini de Kythnos et de Sifnos et les Zeni qui possédèrent Andros de 1384 à 1437.<sup>22</sup> Nous possédons encore d'eux quelques actes d'investiture.

Les usages qui accompagnent l'investiture d'un fief aux Cyclades sont un peu étranges. Tout commence normalement: le duc donne le fief par un privilège en bonne et due forme et la cérémonie d'hommage est strictement conforme aux Assises. Mais ensuite, un notaire public fait un procès-verbal de la cérémonie. Ce ne sont pas les deux partis, suzerain et vassal, qui signent l'acte, mais bien les grands personnages, seigneurs insulaires et autres qui assistent à la cérémonie. Ils signent *manu propria*, et non comme "vassaux du duc, membres de son conseil", mais simplement et sans titres comme "rogatus pro teste".<sup>23</sup>

A un échelon plus bas que celui des seigneurs insulaires, nous trouvons les vassaux de ces seigneurs. Jusqu'à la conquête ottomane, on s'est tenu scrupuleusement aux statuts des Assises dans les relations entre ces feudataires et leurs seigneurs. On a surtout cherché à maintenir les devoirs militaires des feudataires, noyau des forces de défense. Nos documents révèlent toutefois qu'il y a des différences dans la composition de ce groupe dans les Cyclades et en Morée. Les Assises supposent une division des feudataires en trois groupes: les *arkhondes*, *ἄρχοντες*, "nobles" grecs indigènes qui détiennent leurs droits d'après les règles byzantines, et deux groupes d'immigrés, les feudataires de simple hommage et les liges. En Morée, le groupe des *arkhondes* tend à se dissoudre dans le corps de l'aristocratie des immigrés.<sup>24</sup> Dans les Cyclades, on est allé plus loin: la différence entre *arkhondes* et immigrés a totalement disparue et la distinction entre feudataires de simple hommage et liges devient également vague.<sup>25</sup> A signaler toutefois que dès le XV<sup>e</sup> siècle le mot *arkhondes* est utilisé exclusivement et très communément avec une autre signification que celle des Assises. *Arkhondes* veut alors dire simplement "notables", le mot est même utilisé pour indiquer les notables latins.

Le groupe des feudataires ne se distingue pas clairement de celui des seigneurs insulaires. Quelques-uns de ces seigneurs détiennent encore, en sus de leur île, des fiefs d'un seigneur d'une autre île. Tels les Da Corogna de Sifnos qui tiennent également du



duc le fief de Filoti, situé à l'intérieur de Naxos.<sup>26</sup> Les seigneurs des îles sont techniquement des liges du duc, leur position est ainsi égale à celle des liges qui ne tiennent que des fiefs sur une des îles ducales. L'importance des fiefs détenus par les feudataires des seigneurs insulaires varie fortement. Un fief peut consister en un seul champ ou bien en une partie importante d'une île. Les feudataires ont donc comme seul caractère commun la possession d'un fief, possession limitée, mais chargée d'obligations plus légères et plus honorables que celles dont est chargée une possession dite libre.

Ce qui reste frappant dans les Cyclades, c'est que la position des feudataires, si humble que soit leur fief, est réglée d'après les statuts des Assises concernant les fiefs nobles.<sup>27</sup> Cette façon de traiter un groupe important de la population engendra une élite relativement nombreuse, donnant ainsi à la société une base plus solide.

Au sein du groupe des feudataires, la position la plus éminente était occupée par les liges. La fonction de la ligesse est de rendre plus effectif le lien féodal. Le lige est toujours tenu de soutenir le seigneur auquel il est lié par l'hommage lige, nonobstant les liens qu'il puisse avoir avec d'autres suzerains. Les devoirs militaires du lige sont plus fortement définis et plus stricts que ceux des autres feudataires. En échange, le lige a plus d'influence sur les actions de son suzerain. L'importance de la ligesse dans les régions où il existe une féodalité du type colonial (Orient latin, mais aussi par exemple l'Angleterre normande) s'explique par le besoin d'assurer l'efficacité des forces militaires face à l'opposition des autochtones. Même l'empire byzantin reconnut la valeur de la ligesse et en a imité le système.<sup>28</sup> La protection des droits exclusifs du suzerain par le lien de l'hommage lige eut une certaine importance dans les Cyclades. Il n'est pas étonnant que des feudataires comme les Delenda, qui détenaient à la fois des fiefs du duc de Naxos et du seigneur de Paros soient des liges du premier de ces seigneurs.<sup>29</sup>

Les Assises vont très loin dans l'énumération des privilèges des liges, mais il n'est pas sûr que toutes les prescriptions des Assises, conçues dans les articles 4-6, 19 et 29, aient été appliquées dans les Cyclades. D'après ces articles, les liges ont le droit exclusif de siéger dans le conseil de leur suzerain, dont les principales décisions sont soumises à leur approbation. Les liges des Assises sont de très grands seigneurs; dans les Cyclades pourtant, ce sont des personnages quelquefois assez humbles qui jouissent de privilèges formels. Un des liges de Tinos figure même dans un acte comme un homme "plebei conditionis".<sup>30</sup>

Dans son livre sur la féodalité en Grèce médiévale, Jacoby a analysé la position des feudataires à Naxos et à Tinos. Il note une différence manifeste entre les systèmes existant dans ces deux îles. Tinos ne compte qu'un groupe considérable de feudataires — en vérité des paysans privilégiés —; le grand seigneur n'y existe pas. Les différences entre les trois groupes de feudataires y ont à peu près disparu, quoiqu'on rencontre quelquefois dans les documents de Tinos le terme de *pronia* (πρόνοια), l'équivalent de fief dans un système byzantin de "féodalité". Jacoby est d'opinion que ce mot *pronia* ne s'utilise à Tinos que par analogie; en réalité, ces *proniai* de Tinos n'auraient rien à faire avec les *proniai* byzantines. Thiriet a combattu cette opinion dans son recensement du livre de Jacoby. A Naxos, Jacoby constate, au contraire, un système occidental avec de grands fiefs. Thiriet ne croit pas en une origine purement occidentale des fiefs de Naxos; nous préférons de suivre les opinions de Thiriet. Jacoby n'apporte malheureusement pas de très

bonnes preuves pour étayer la différence entre de petits fiefs d'origine vague mais byzantine à Tinos et de grands fiefs occidentaux à Naxos. Il a bien trouvé de petits fiefs à Tinos, comme celui du lige ("homologus"!) Simon de Jannina qui n'est qu'un paysan. Mais nous ne croyons pas à l'exclusivité des petits fiefs que Jacoby suppose pour Tinos.<sup>31</sup> Notre doute se base sur des documents inédits portant sur un très grand fief de Tinos: Il est à noter que le lige Simon de Jannina se rencontre de nouveau, dans une position plus humble, ayant pris à ferme une des terres de ce fief.<sup>32</sup> De plus, Jacoby n'a pas pris en considération qu'un des plus importants documents qu'il a utilisés pour esquisser la constitution de Tinos est une réponse au mécontentement des paysans et feudataires de Tinos à propos de vexations commises par un "clan" de grands propriétaires.<sup>33</sup> La situation dans le duché de Naxos différait de celle de Tinos, mais il faut éviter de tirer des conclusions trop rapides: les sources que nous possédons pour Tinos (législation générale et mesures prises par le Sénat de Venise) ne sont pas parallèles à celles qui nous sont parvenues de Naxos et qui portent surtout sur l'investiture et sur l'administration intérieure des fiefs. Jacoby a omis de prendre en considération qu'il existait bel et bien de petits fiefs à Naxos comme de grands fiefs à Tinos.<sup>34</sup> La seule différence réelle entre les deux îles, c'est que le duc de Naxos règne sur un domaine plusieurs fois plus étendu que la seigneurie de Tinos et que le ton de la société féodale de Naxos est donné par quelques riches seigneurs insulaires.

### c. les fiefs et leur exploitation

#### 1. les *topi*

A Naxos, les grands fiefs s'appelaient *feouda*, *paskoula* (de *paskoulon*, pâturage de montagne) ou *topi* (de *topos*, lieu ou bien dans la terminologie des Assise "*casal*"). Les historiens grecs se servent — à tort — du mot *timar*, qui désigne ordinairement une espèce de "fief" militaire dans le système ottoman; les Turcs emploient le mot *otlak*, équivalent de *paskoulon*. L'historiographie grecque a accordé beaucoup d'attention au *topos* à la suite de quelques études de P.G. Zerlendis sur le domaine de la famille latine Barozzi autour du village de Filoti à Naxos. De ce fait, le *topos* de Filoti est devenu le prototype du domaine féodal latin des Cyclades.<sup>35</sup> Il nous faudra soulever des objections contre la manière dont Zerlendis a traité ses sources. Il est important de rectifier ses conclusions par une recherche plus précise des sources à notre disposition. La lutte entre grands propriétaires et paysans à propos du droit de possession des terres situées entre les confins des *topi* a constitué un élément important dans l'histoire de Naxos; les phases ultimes de cette lutte — au XXe siècle — ont trop influencé l'historiographie.<sup>36</sup>

Les sources de l'époque latine et de son épilogue en 1566-1579 ne sont pas nombreuses et nous sommes forcés de fonder quelquefois nos opinions sur des sources postérieures, ce qui nous oblige à formuler nos conclusions avec réserve. Bien que des parties considérables du régime des *topi* aient survécu jusqu'au XVIIIe siècle, il faut traiter les sources relatives à de telles survivances avec circonspection, le régime agricole s'étant durci à Naxos au XVIIe siècle. Nous croyons néanmoins que notre analyse apportera des arguments suffisants pour démontrer que le *topos* n'appartenait pas à un système apporté

de l'étranger et que Zerlendis et ceux qu'il a influencé ont eu tort de voir se concentrer dans le *topos* la féodalité importée de l'Occident. Le point important ici, c'est que les historiens locaux ne savent pas bien limiter la notion de féodalité. Le seigneur d'un *topos* peut bien tenir son bien en guise de fief (quoique ce ne soit point la règle absolue), mais la manière d'exploitation n'est certainement pas féodale. La désignation de "féodal" donnée par des historiens du Sud-Est européen à la manière d'exploitation des seigneuries rurales, qu'elles s'appellent *pronia*, ou *topos* est une source de malentendus.

Le *topos* est un ensemble de droits et de revenus dont le noyau est constitué par la possession d'un terrain de montagne: d'où le synonyme grec de *paskoulo* et le nom de *dag-sahibi* (seigneur de montagne) qu'un document turc donna au seigneur d'un *topos*.<sup>41</sup>

Ces terrains de montagne sont utilisés comme pâturage, mais les parties basses servent comme champs de blé utilisés après la récolte comme pâturage pour les troupeaux ramenés des hauteurs pour l'hiver. D'origine, ces terrains peuvent avoir été de terres communes sous administration du seigneur de l'île ou de son représentant comme c'était le cas à Syros, mais à Naxos les montagnes sont divisées entre plusieurs grands propriétaires, souvent comme terres féodales.<sup>38</sup> Nous trouvons déjà des renseignements sur les *topi* dans les plus anciens documents conservés sur l'administration intérieure du duché. Le cartulaire du *topos* de Filoti comporte un fragment des actes d'un procès de 1373.<sup>39</sup>

L'acte de donation du *topos* de La Ponta (Akrotiri) à Santorin par le duc Nicolo I Sanudo est plus ancien encore.<sup>40</sup> Il nous reste plusieurs actes de donation du XVe siècle qui nous fournissent une description des droits dont se compose un *topos*: collines, vallées, pâturages ("mandrokathisi"), champs cultivés ou incultes, puits, sources, cours d'eau, arbres cultivés ou sauvages avec toutes les redevances usuelles et avec l'*akrostikhon* (impôt byzantin sur l'usage de terres du fisc impérial par des serfs).<sup>41</sup> Le *topos* n'était pas un phénomène exclusif au duché de Naxos: nous connaissons des fiefs similaires à Tinos et dans le Péloponnèse latin.<sup>42</sup>

Les documents du *topos* Filoti et surtout le grand cartulaire écrit au XVIIe siècle par le prêtre latin Leonardo Freri restent notre principale source pour la connaissance de l'administration intérieure des *topi*. Le cartulaire de Filoti contient aussi quelques documents importants sur les *topi* de Finelia, près de Filoti et de Kekhries dans la partie méridionale de Naxos. D'après les documents de Filoti, les seigneurs de *topi* jouissaient les droits suivants:<sup>43</sup>

1. droit de pâturage sur les champs ouverts
2. des droits indivis sur les terres du *topos*, divisées en terres mises à ferme par un système de métayage, terres mises à ferme par un système de triage et terres dites de libre possession du cultivateur, pour lesquelles celui-ci était obligé de payer un *telos* (cens) au seigneur.
3. les droits seigneuriaux sur un certain nombre de serfs (*villani* ou *pariki*)
4. le droit de tuer des animaux égarés dans les confins du *topos* (droit de *skotoma*)
5. certains droits seigneuriaux sur un village situé dans les confins du *topos*, éventuellement le juspatronatus sur l'église de ce village.

Le premier de ces points va de soi et est attesté dans les plus anciens documents. Le deuxième point nécessite un examen plus approfondi. Il est certain que — déjà pendant la Francocratie — il y avait des gradations des droits de propriété des terres. Nous étudierons plus profondément le système d'exploitation des terres par des contrats de colonat partiel dans le prochain paragraphe, consacré à l'exploitation des terres seigneuriales. Nous n'envisagerons ici que le cas du *telos* qui pèse sur les terres dites de libre possession (*elevtheri*) d'un paysan. Le mot *telos* est connu dans l'empire byzantin; il s'agit d'un impôt que le paysan doit à l'état, mais qui peut être transmis au profit d'un bénéficiaire de "fief" militaire du type byzantin.<sup>44</sup> Il n'est pourtant pas aisé de trouver dans le système byzantin un équivalent du *telos* tel que nous le connaissons des documents de Naxos. Première difficulté: nous ne connaissons le mot *telos* que par quelques documents datant des dernières années de la Francocratie. Puis, le *telos* semble former un conglomerat de choses bien différentes. Ainsi, d'après un document du XVe siècle, le prêtre grec Stefanos Aronis doit payer un cens annuel pour le privilège d'être libéré du servage; nous constatons dans des actes plus tardifs que ses descendants doivent encore cette reconnaissance à titre de *telos*. Mais le *telos* peut également désigner la poule, la pièce de monnaie ou la livre de cire que le paysan paye pour sa terre libre ou bien encore un impôt ducal et enfin nous possédons des indications qui font supposer que certains *teli* dérivent en fait d'anciennes dîmes. Au cours des dernières années du gouvernement des ducs, le *telos* exerçait également dans la vie économique la fonction de rente: on donne quelque chose à quelqu'un contre l'obligation de payer un *telos* annuel.<sup>45</sup> Si certains *teli* étaient à l'origine un impôt ducal, ils perdirent rapidement ce caractère. C'est le cas pour le "turcoteli" dont le nom laisse supposer un impôt pour soutenir les moyens de défense ou payer des rançons, mais qui devint bientôt un revenu seigneurial comme les autres *teli*.<sup>46</sup>

Le troisième point des droits seigneuriaux: celui sur les *villani* a provoqué d'émotions chez l'historiographie qui tend à exagérer l'importance quantitative et qualitative du servage aux Cyclades. Un exemple caractéristique en est le passage de l'histoire de Syros de Dhvakakis que nous citons ci-dessous. "On sait que tous les habitants grecs des îles étaient fait des serfs (*dhoulopariki* de *dhoulos*, esclave et *parikos*, serf) appelés *villani*. Ces *villani* n'avaient pas la libre disposition de leurs possessions dont l'autorité revenait au seigneur auquel le duc avait concédé le territoire en "timar". La femme et les enfants du serf restaient - avec toutes les possessions - la propriété du seigneur du *timar*, et le serf lui-même était obligé, enchaîné aux banc de nage, de ramer sur les galères du duc".<sup>47</sup> La romantique noire des rameurs enchaînés aux galères doit être mise au compte de la fiction. Les *villani* n'étaient pas une invention latine: leur position correspond à celle de *pariki* byzantins. Il n'y a aucune preuve que le statut personnel des paysans des Cyclades ait profondément changé du fait de la conquête latine.

Le nombre des *villani* qui appartenaient aux seigneurs des *topi* était restreint. Quand en 1356 le duc Nicolo Sanudo investit Francesco Gozzadini d'une portion importante l'île de Santorin, cette donation n'est accompagnée que d'une donation très limitée de serfs. Les donations de larges biens féodaux à Naxos au XVe siècle ne comprennent qu'une ou deux familles de *villani*.<sup>48</sup> En 1570, le *topos* de Filoti comptait 30 chefs de famille contribuables dans le *telos*, trois seulement sont désignés comme *villani*.<sup>49</sup> Guillelmo Crispo, fils d'un duc, propriétaire de terres très importantes à Naxos et seigneur de

l'île d'Anafi, n'a que cinq *villani*.<sup>50</sup>

Quant au quatrième point — celui des animaux égarés — nous n'avons pas de renseignements antérieurs au XVIII<sup>e</sup> siècle. D'après les sources que nous possédons, ce droit a toujours été contesté, même dans le cercle des seigneurs des *topi*.<sup>51</sup>

Dernier point: celui des droits seigneuriaux sur un village. Nous ne possédons que de faibles indications à ce sujet pour la Francocratie. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le seigneur de Filoti prétendait toucher un *telos* sur les maisons de ce village. C'est probablement là un reste de l'impôt byzantin *kapnikon* (droit de fouage) qu'on retrouve aussi comme "capinicho" à Tinos.<sup>52</sup> Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le seigneur de Filoti exerçait une certaine autorité sur l'église grecque de ce village, mais nous ne savons pas si cette autorité était de nature seigneuriale ou provenait du fait que le seigneur était propriétaire privé de l'édifice de l'église.<sup>53</sup>

## 2. l'exploitation des terres dans les grandes propriétés et fiefs.

L'historiographie occidentale de la féodalité en Grèce s'est surtout intéressée à la position des nobles immigrants occidentaux et aux relations entre les seigneurs des îles et leurs feudataires. Les historiens grecs se sont appliqués à chercher et parfois à dénoncer l'influence occidentale dans l'exploitation des grands fiefs en analysant les relations entre les grands propriétaires et les paysans qui labouraient leurs terres. L'analyse la plus profonde est celle qu'offre Visvizi dans l'introduction de son édition du protocole du notaire grec du Borgo de Naxos, Pandaleon Miniatis (1538-1577).<sup>54</sup> Visvizi a interprété l'ensemble de la relation propriétaire-colon comme "féodale", entendez par là: d'importation occidentale. Jacoby, le plus récent et le plus détaillé des auteurs occidentaux, s'est exprimé d'une manière fort hautaine sur les conclusions de Visvizi, sans entrer sérieusement dans les problèmes de l'exploitation des terres. Il se borne à écrire "quant au régime fiscal et celui des contrats d'exploitation agricole, ils remontent à l'époque byzantine." Dans une note relative à ce passage, Jacoby n'apporte pas de preuve à cette thèse séduisante, qui s'oppose à toute la littérature traditionnelle, mais il écrit simplement "cf. Visvizi p. 123-129, où divers éléments tirés des actes publiés par cet auteur ont été rassemblés avec renvoi aux études antérieures sans qu'il en tire les conclusions qui s'imposent".<sup>55</sup> Nous sommes entièrement d'accord avec Jacoby et nous dirions même que les conclusions de Visvizi sont entièrement contraires à l'esprit des sources qu'il présente, mais nous regrettons que Jacoby n'ait pas documenté son opinion. Les conclusions de Visvizi sont enracinées dans une puissante tradition de l'historiographie locale qui veut s'attaquer à l'oppression coloniale en lui attribuant un caractère plus étranger. Le système d'exploitation des grandes propriétés que nous connaissons à l'époque de la Francocratie a pu survivre sous le régime ottoman et ne succomba qu'après des luttes fort âpres. Des auteurs comme Zerlendis et même Vakalopoulos ont représenté ce conflit social comme une lutte de la nation grecque contre un système tyrannique importé par des envahisseurs étrangers.<sup>56</sup> Les conflits relatifs à l'exploitation des grandes propriétés ont constitué un thème significatif de l'histoire des Cyclades du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle et pour évaluer ce conflit à sa juste valeur, ils nous faudra prouver clairement la thèse de Jacoby qui veut que l'exploitation des terres se fit d'après un système byzantin et non d'après un système importé de l'Occident comme le veut l'historiographie locale.

L'exploitation des grandes propriétés se faisait de trois manières. La première manière était que le propriétaire faisait labourer les terres qu'il avait lui-même en libre possession en guise de corvée par ses serfs, ou par d'autres laboureurs. A cette manière d'exploitation se joint aussi l'exploitation des pâturages de montagne, où les troupeaux, propriété du seigneur, paissaient sous la houlette de bergers payés.<sup>57</sup>

La deuxième manière est que les champs sont labourés par des paysans ayant passé avec le propriétaire un contrat du type dit *misiariko*, à peu près équivalent au métayage français. Le *misiariko* est connu dans l'empire byzantin et se rencontre comme tel dans le *Nomos Yeoryikos*, νόμος γεωργικός, la principale loi agraire byzantine. Dans un contrat de *misiariko*, le paysan doit livrer 50% de sa récolte au propriétaire. Dans tout le bassin méditerranéen, les contrats du type de métayage se rencontrent surtout dans le cas de mise en exploitation de terres en friche des réserves seigneuriales. La forme ordinaire à Naxos, où le *misiariko* est général pour les vignes nouvellement plantées, est qu'un paysan paye à un propriétaire une somme dite *kaniski* (don) pour le droit de planter et lui livre ensuite annuellement la moitié de sa récolte. De tels contrats établissent en somme une espèce de propriété partagée; la terre reste propriété du seigneur, la plantation devient celle du paysan.<sup>58</sup>

La troisième manière, c'est que les terres sont labourées en colonat partiel du type *endritia* (en grec) ou *terzaria* (en italien) ce qui correspond à peu près au triage français. La *terzaria* s'applique surtout pour des cultures qui exigent une alternance de friche: blé, légumineux, lin etc. Comme pour le *misiariko*, le paysan acquiert un droit indivis sur la terre en versant une somme initiale, dite ici *embatikion*. Il doit ensuite annuellement une portion de sa récolte, nominalement le tiers, mais ordinairement du blé d'hiver seulement. La portion due au seigneur peut également être moins d'un tiers.<sup>59</sup> La différence principale entre l'*endritia* dans sa forme la plus commune et le *misiariko* est que le contrat d'*endritia* laissait au propriétaire le droit important de faire paître du bétail sur ses champs dans la période de jachère. Visvizi a vu dans l'*endritia* la forme caractéristique de l'exploitation terrienne dans le système importé de l'occident. Ceci est inconcevable, du seul fait que l'*endritia* se rencontre hors des Cyclades dans des parties de la Grèce comme la Laconie, où il n'y a pas eu de forte influence occidentale. Visvizi voit l'origine de l'*endritia* (que nous connaissons dans les Cyclades à Naxos, Syros et Andros) dans une "decima feudale", espèce de dîme qu'il a rencontrée dans un vieux manuel italien de droit. Nous trouvons cette origine un peu recherchée. L'identification qu'il a fait également de l'*endritia* des documents grecs de Naxos du XVI<sup>e</sup> siècle avec le "trigesimo" qu'on rencontre dans un privilège ducal en italien du XVe est improbable: *trigesimo* est un trentième, non un tiers.<sup>60</sup>

Des systèmes de triage sont bien connus en Occident.<sup>61</sup> On peut supposer à Naxos l'existence de cas parallèles. Les terres, appartenant aux *topi*, qui sont soumises à l'*endritia*, semblent être du même type que les terres communes occidentales, mais il faut bien préciser que dans l'empire byzantin, les terres qu'on dit communes en Occident, appartiennent au fisc ou font partie de la réserve des grands propriétaires. Ainsi il n'est probable qu'aux Cyclades, la possession des terres incultes par les seigneurs ait été une innovation des conquérants occidentaux.<sup>62</sup>

A côté de l'*endritia* grévant les terres dans les *topi*, il existe dans les Cyclades

une autre forme d'*endritia*, celle où un paysan passe un contrat avec un propriétaire quelconque pour exploiter un terrain. Cette forme est la plus commune dans les actes publiés par Visvizi. Il s'agit d'un simple contrat de ferme qui n'a rien à voir avec la féodalité. Peut-être est-ce là une dérivation où l'*endritia* commune à l'exploitation de grandes propriétés domaniales va s'adapter à un système plus libre d'exploitation. On voit s'établir alors des pyramides où le seigneur A. prend le *telos* d'une terre du propriétaire B. qui à son tour la fait cultiver en *endritia* par un paysan C. L'*endritia* prend quelquefois une fonction économique comparable à celle du *telos*: on peut établir une *endritia* sur une terre comme on établit une rente annuelle.<sup>63</sup>

Bien que l'*endritia* soit à peu près équivalente à des systèmes d'exploitation connus en Occident, il serait incorrect de penser que l'*endritia* est importée. L'*endritia* dans les *topi* trouve son origine dans des redevances byzantines. A Timos, l'équivalent de l'*endritia* s'appelle *gemora* ou *zemora*, du mot grec γεωμόριον. L'identification de l'*endritia* avec la *gemora* — d'origine sans doute byzantine — se trouve littéralement dans un document du Péloponnèse. Mais il n'est pas sûr que la *gemora* soit impôt foncier ou fermage. Longnon suppose que la *gemora* du Péloponnèse est d'origine fiscale, mais nous n'en sommes pas convaincus.<sup>64</sup> Dans les régions byzantines dont traite le livre de Laiou-Tomadakis on trouve un équivalent du *yeomorion*, dit *morti* ou *dhekatia*, dîme. C'est alors un fermage qui revient au seigneur, tandis qu'il existe aussi un *telos*, qui y est l'impôt foncier byzantin.<sup>65</sup> La *gemora-endritia*, a peut-être eu une origine fiscale très lointaine (mais celle-ci est difficile à prouver), mais a été convertie en un fermage à une époque antérieure. Il faut cependant remarquer qu'à Naxos l'*endritia* sur les terres dans les *topi* a toujours conservé une couleur fiscale.<sup>66</sup> Cette longue analyse de l'exploitation des *topi* que nous venons de faire ici aboutit ainsi à la conclusion suivante: Jacoby avait raison en avançant que l'exploitation des grandes propriétés ne se faisait pas d'après un système étranger aux terres grecques. L'importation de la féodalité aux Cyclades reste limitée aux relations intérieures de la haute société.

#### d. les non-feudataires: *villani* et *cittadini*.

La position des *villani* des Cyclades est peu claire. Il est douteux que les stipulations des Assises de Romanie y aient été appliquées dans toute leur rigueur. Une annexe spéciale aux Assises est consacrée aux devoirs des *villani*, mais cette annexe n'appartient pas au texte primitif: c'est un supplément qui vient de l'Eubée, son application dans d'autres régions reste douteuse.<sup>67</sup> Nous possédons les détails d'un régime fort dur existant en Crète grâce à des publications de Santschi et de Thiriet et des données fort claires sur le Péloponnèse latin grâce à Carile, mais ces publications regardent surtout les premiers siècles de la Francocratie. Le régime en Crète semble avoir été plus dur que celui des autres territoires francs de l'Egée. Aussi faut-il remarquer que certaines des rigueurs que relève Thiriet sont des abus. Nous ignorons dans quelle mesure ils existaient ailleurs.<sup>68</sup>

Les redevances des *villani* notées par Thiriet sont de trois espèces: une partie de la récolte du lot de terre attribué au *villano* (du type qu'on appelle dans les Cyclades *endritia/gemora*) ou *misiariko*, des corvées ainsi que des cens divers qui sont parfois des impôts passés du domaine public au domaine du droit privé. Cet ensemble constitue en

Crète pour un seigneur d'un *villano* un revenu de droit privé qui peut être vendu ou aliéné de toute autre manière (ce n'est pas exactement la même chose que "vendre le villano"). En Crète, il y avait deux sortes de *villani*: ceux qui appartenaient à des feudataires et ceux qui appartenaient à la commune. Les premiers ne constituaient qu'une minorité et c'est à eux que le régime s'appliquait dans toute sa rigueur.<sup>69</sup>

A Tinos, les *villani* ont disparu vers la fin du XVe siècle.<sup>70</sup> Par la suite, la classe paysanne y est indiquée sous le terme commun de *contadini*. Les corvées sont restées, tout comme les *gemore*, mais du point de vue juridique, les *contadini* sont considérés comme des libres.<sup>71</sup> On peut éclaircir cette évolution en la comparant à celle de la position des *villani* à Kythira, île dont les institutions ressemblent beaucoup à celles des Cyclades.<sup>72</sup> A Kythira, possession vénitienne jusqu'en 1797, on voulut en 1540 abolir le servage parce que le nombre des *villani* y était devenu très limité: quelques habitants parmi les plus pauvres ne payant qu'une petite somme de cens. Il semble que le statut de *villano* se soit essentiellement réduit à l'obligation de payer le cens. Les corvées (presque toujours de caractère militaire à Tinos comme à Kythira) et l'obligation de payer des fermes ne sont (plus?) considérées comme parties intégrantes de la position typique d'un non-libre.

Plusieurs des phénomènes que nous venons de mentionner se rencontrent également dans le duché de Naxos. Tout d'abord, les *villani* paraissent se diviser en deux espèces comme en Crète: les *villani* appartenant à des feudataires et les *villani* du duc. Les premiers étaient en petit nombre, et vers la fin de la Francocratie, ils ne se distinguaient plus des libres que par l'obligation de payer un *telos* limité pour leur personne et peut-être par des corvées dont nous ne savons rien. L'*endritia* et le *misiariko* se rencontrent tout aussi bien dans les contrats de droit privé et n'appartiennent pas typiquement au statut personnel des *villani*. Des obligations des *villani* du duc ou plutôt de la "Signoria" nous ne savons rien non plus. Leurs devoirs envers le duc sont probablement de même caractère que ceux des *contadini* de Tinos.<sup>73</sup> Si les *villani* de la Signoria détiennent des terres comme fermiers en colonat partiel ou comme propriétaires "libres" entre les limites d'un *topos*, ils sont redevables au seigneur du *topos* d'un fermage (si la terre appartient au seigneur du *topos*) ou d'un *telos* (si la terre est de possession libre). Mais ce n'est pas typique pour la position du *villano*: tout le monde, y inclus d'autres seigneurs latins, possédant des terres entre les limites d'un *topos* est redevable d'un *telos* au seigneur du *topos*.<sup>74</sup>

Nous avons l'impression que le servage ne s'est maintenu que dans les îles où il existait un parcellement féodal comme à Naxos. La position des *villani* y est complètement équivalente à celle de *pariki* dans le monde byzantin, mais elle tend à s'améliorer au cours des siècles.<sup>75</sup> D'autre part, il semble que les paysans soient devenus pratiquement libres dans les îles où l'élément communal l'emportait sur l'élément féodal: c'est le cas à Tinos.

Dans quelques documents de Tinos, Andros, Kythnos et Naxos, nous rencontrons des mentions de "cittadini".<sup>76</sup> Plutôt que de supposer une classe bourgeoise dans le sens occidental, il faut penser ici à une construction d'un corps de commune à caractère urbain par des gens venus des communes urbaines de l'Italie. Ils vont se manifester d'une part comme seigneurs féodaux, mais conservent d'autre part leurs institutions politiques à



caractère communal.

Dans la terminologie des Cyclades franques, les *cittadini* se confondent avec les feudataires. Ils constituent ensemble la classe dominante de la société. Nous verrons qu'à Tinos, *cittadini* et feudataires sont amalgamés en une seule classe.<sup>77</sup> Nous ne savons presque rien des *cittadini* de Naxos et d'Andros, mais il est clair qu'eux aussi jouissent d'une position prééminente.

#### e. *L'administration de la société coloniale*

##### 1. seigneurie et commune

Comme le stipulaient les Assises, les seigneuries latines des Cyclades devaient être administrées par leur seigneur, assisté d'un conseil composé de liges.<sup>78</sup> La réalité est fort différente. Les colonisateurs n'étaient pas des Français, mais des Italiens pour lesquels la version coloniale de la féodalité française ne représentait pas une réalité vivante. Dans les Cyclades, le conseil du seigneur est moins important qu'il ne l'est dans une colonie française comme la principauté de la Morée. Le conseil n'y est pas composé exclusivement de liges, mais reste ouvert à des éléments grecs et aux *cittadini*. Ce conseil tend à se métamorphoser en conseil communal, un groupe élitaire non exclusivement noble se dressant en face du seigneur. C'est plutôt le monde des communes italiennes que celui de la féodalité occidentale.

Le duc de Naxos exerçait son autorité sur deux plans. Il avait une autorité directe sur les îles du duché proprement dit (à la fin de la Francocratie, ce sont Naxos, Syros, Milos et Santorin, soit un tiers environ de la superficie des Cyclades) et prétendait à la suzeraineté des autres Cyclades à l'exception de Tinos, possession de Venise. En dehors des îles du duché, l'autorité ducal se limitait aux formalités du droit féodal.

La structure du duché était celle d'une union personnelle de seigneuries insulaires. À l'exception du conseil ducal, et encore cela n'est-il pas certain, il n'y avait aucune institution de caractère supra-insulaire. Ce conseil devait, d'après les Assises, être composé de liges, c'est à dire des seigneurs insulaires vassaux du duc. En réalité la composition du conseil ducal reste mixte. Les diplômes où figurent les membres du conseil ducal nous fournissent les noms de seigneurs insulaires (des Gozzadini, des da Corogna et des cadets de la famille ducal) à côté de ceux de grands propriétaires dans les îles ducal. Un diplôme du duc Giovanni IV en faveur d'un Grec de Milos donne à ce personnage le droit de siéger dans tous les conseils du duc.<sup>79</sup>

Le duc lui-même gouverne l'île où il réside, c'est à dire pour les derniers ducs surtout Naxos, quelquefois aussi Milos. Les autres îles sont gouvernées par des représentants du duc. L'autorité y est divisée entre ce représentant, et soit l'ensemble des habitants, soit la partie de la population qui jouit des droits politiques.<sup>80</sup> Plusieurs documents vénitiens nous montrent que cet ensemble, dit *università*, s'est suffisamment concrétisé pour jouer un rôle important. L'*università* de Milos ira même procéder formellement contre la famille ducal devant les tribunaux vénitiens.<sup>81</sup>

Grâce à des sources relatives à Tinos, nous connaissons les détails de la structure de l'administration d'une île individuelle. Ces données ne sont pas immédiatement appli-

cables aux îles du duché: l'évolution de Tinos vers la 'Commune' est plus marquée.<sup>82</sup>

L'essentiel est toutefois commun à Tinos et au duché. La population de Tinos est divisée en deux blocs: une élite de feudataires et *cittadini* qui ont une position privilégiée et la masse des *contadini* dont les droits politiques sont très limités. Ensemble, ils constituent l'*università* qui par la voix de ses représentants élus (les 'procuratori del comun') peut faire valoir ses droits vis à vis de l'autorité seigneuriale. L'élite tient les fiefs de la seigneurie en échange de services personnels. Les membres de l'élite doivent séjourner à tour de rôle dans la ville pour contribuer à la défendre. Ils sont à la fois les feudataires du seigneur, membres de son conseil et les citoyens de la ville, membres du conseil communal. Ils constituent un collège dont le vote est décisif dans l'élection des principaux fonctionnaires seigneuriaux, grâce au système vénitien de ballottage des candidats proposés par le rector, gouverneur vénitien. La différence principale entre les *cittadini* et les *contadini*, c'est que les feudataires ont un lien personnel avec leur seigneur — dans le cas de Tinos la Seigneurie de Venise —, tandis que les droits et les obligations des *contadini* se réalisent au sein de la collectivité villageoise. C'est dans le cadre de cette collectivité que les corvées sont exécutées et les impôts payés. C'est aussi comme membre de cette collectivité qu'un paysan peut participer à l'assemblée de l'*università*. Cette communauté villageoise a une couleur typiquement byzantine: le village byzantin fonctionne comme unité collectivement imposable et corvéable. D.A. Zakythinos a cherché à prouver l'origine byzantine des communes autonomes qui au XVIII<sup>e</sup> siècle existaient partout en Grèce. Il a omis de prendre en considération les Cyclades, mais nous croyons que les villages de Tinos, qui pendant la Francocratie présentent un caractère nettement byzantin, et qui ont conservé ce caractère après la conquête ottomane, fournissent le meilleur exemple possible de la continuité des structures traditionnelles de la communauté villageoise.<sup>83</sup>

Les systèmes d'administration des autres îles sont moins bien connus que celui de Tinos, mais les sources que nous possédons nous présentent une image semblable. L'évolution des institutions communales de Naxos, Paros, Syros et Milos est vers 1500 — à Tinos un peu plus tôt — en plein mouvement, comme on peut le conclure des conflits survenus entre la population et les seigneurs. Nous connaissons plusieurs cas où la population d'une île se dresse en corps — comme *università* — pour revendiquer ses droits vis à vis du régime seigneurial.<sup>84</sup>

Nous possédons une autre preuve de l'existence d'institutions communales ailleurs qu'à Tinos: on rencontre dans plusieurs îles l'office de *kapetanios*. Le *kapetanios* est le chef d'une commune locale, et cet office ne reste pas limité aux Cyclades. À l'origine, l'office de *kapetanios* semble avoir été byzantin: on le rencontre à Rhodes à l'époque où cette île appartenait encore aux byzantins.<sup>85</sup> Toutes les mentions cycladiques d'un *kapetanios* datent des dernières années de la Francocratie: Santorin en 1479, Kythnos en 1499, Syros en 1509, Milos en 1512, Paros en 1528 et — pendant le crépuscule de la Francocratie — dans la commune grecque du Borgo de Naxos en 1542.<sup>86</sup> Les mentions de *cittadini* qu'on trouve pour Naxos et pour Andros indiquent aussi l'existence d'institutions communales. Nous manquons pour toutes ces îles d'indications qui montrent une influence des institutions communales sur l'administration seigneuriale comme à Tinos. Cependant, un document de Syros de 1509 nous montre une interdépendance étroite entre les administrations communale et seigneuriale: le *kapetanios* et les représentants seigneuriaux y gouvernent ensemble.<sup>87</sup>

## 2. les fonctionnaires de l'administration.

Dans le duché de Naxos, le *vicario* du duc est son alter ego: il préside la haute cour à sa place. Il va de soi que le *vicario* appartient aux familles en vue: on trouve un cadet de la famille ducale et deux Gozzadini seigneurs de Kea.<sup>88</sup>

Le *rector* de Tinos, élu par le Sénat de Venise, représente en toutes choses les droits seigneuriaux de la Sérénissime. Le terme officiel de cet office semble avoir été de trois ans, mais est en fait peu constant. Il n'y a qu'une seule différence essentielle entre un seigneur insulaire et le *rector*: les décisions du *rector* peuvent être soumises à une révision par ses supérieurs: le gouvernement de Crète ou le Sénat de Venise.<sup>89</sup>

Le *kapetanios*, chef de la communauté, se trouve dans le duché et dans la seigneurie des Gozzadini. Des documents de Syros de 1509 et de 1544 montrent que le *kapetanios* est le premier responsable de l'administration de cette île. Pendant la Francocratie, les *kapetanii* sont des indigènes, non-membres de la haute noblesse, exception faite de Santorin, où un membre d'une branche cadette des Crispi est *kapetanios* en 1479. Le Joannes Crispo qu'on retrouve en 1512 comme *kapetanios* de Milos ne semble pas relever d'une telle exception: ce Crispo doit appartenir à la famille locale des Crispi.<sup>90</sup> Nous avons quelques doutes sur le mode d'élection du *kapetanios*. A Paros en 1528, les habitants élurent un *kapetanios*, mais quelques indications d'une époque postérieure nous montrent que le *kapetanios* peut être nommé par une autorité supérieure.<sup>91</sup> Il n'y a probablement pas de règle générale: en Europe occidentale également, les chefs des communes peuvent être élus ou nommés par des autorités supérieures. Le *capetanio*, qu'on rencontre à Tinos n'est pas le chef de la commune, mais le commandant de la citadelle.

Les *protoyeri* (πρωτογέροι) dont l'origine semble également être byzantine sont les chefs des communautés villageoises à Tinos. Nous ne savons pas s'ils existaient dans les autres Cyclades. Ils n'étaient pas élus par leurs ressortissants mais ils recevaient leur office de l'autorité supérieure. Un document de Naxos de l'époque de la domination turque fait également mention de *protoyeri*.<sup>92</sup>

Le *chancelier*. Toutes les îles avaient probablement leur propre chancelier. On ne trouve aucune preuve que le chancelier ducal de Naxos ait exercé quelque autorité sur les autres îles du duché. Nous ne possédons de renseignements sur le contenu de l'office de chancelier que pour Tinos. Le chancelier y est nommé par le *rector*, bien que son office ait une couleur assez communale. Le chancelier n'est pas le secrétaire du *rector*, mais bien le greffier des assemblées communales et des cours de justice. Il fait également fonction de notaire public, ce qui en fait un concurrent peu apprécié des vrais notaires. A Tinos, l'usage voulait que le chancelier fut un étranger sans attaches locales pour éviter toute manipulation dans les actes publics. Ceci nous rappelle l'usage dans les communes italiennes de réserver certaines positions-clefs à des étrangers.<sup>93</sup> A Naxos comme à Tinos, le chancelier reste quelque peu détaché de l'administration seigneuriale. Comme son collègue de Tinos, le chancelier de Naxos fait figure de concurrent des notaires locaux, alors que les actes ducaux, qu'on croirait la première activité du chancelier ducal, émanent souvent de "factori ducali", agents du duc à titre particulier. Pour quelques actes très importants, le duc ne se sert pas du chancelier, mais de notaires publics.<sup>94</sup> Dans les autres îles du duché de Naxos, il semble que les chanceliers de ces îles aient été des chanceliers des

communes locales. Les archives des chanceliers de la Francocratie n'existent plus. Les quelques minuscules fragments qui restent des archives de Naxos et les instructions données à la chancellerie de Tinos donnent l'impression que l'administration écrite y était assez évoluée. La chancellerie de Tinos conservait comme *locus publicus* les statuts de l'administration, les sentences des cours de justice et le cadastre ("anagrafi"). Le rector lui-même conservait sa correspondance administrative, mais les lettres patentes ducales venues de Venise sont enregistrées dans la chancellerie.<sup>95</sup> Ceci nous fournit de nouveau une indication pour le caractère communal de la chancellerie. La chancellerie de Naxos conservait au moins deux copies des Assises et plusieurs séries de registres: de ventes, d'affaires civiles et "extraordinaires".<sup>96</sup>

Les *notaires* mentionnés dans les documents cycladiques sont des notaires du type occidental. A Tinos ils doivent avoir une admission du gouvernement vénitien de Crète; nous ne savons pas comme se passait l'admission de notaires dans le duché de Naxos mais il faut constater qu'à Naxos, on trouvait les notaires plutôt dans le cercle des diplômés des anciennes universités italiennes que dans les cercles d'où provenaient les notaires de Crète ou de Tinos.<sup>97</sup> Cependant, à côté de la fine fleur des notaires naxiens, il y avait une autre catégorie, plus simple. Un exemple d'un tel notaire qui ne semble pas avoir d'autres qualifications qu'une simple admission ducale est Pandaleon Miniatis, notaire du Borgo de Naxos dont est conservé un protocole entièrement écrit en grec pour les années 1538-1577. Ce Miniatis s'intitule simplement: notaire de l'illustrissime seigneurie (de Naxos). Nous connaissons les noms d'autres notaires grecs à Naxos.<sup>98</sup>

Les *baili* des seigneuries latines des Cyclades doivent être distingués des *baili*, représentants diplomatiques de Venise à Constantinople. D'après les Assises, le *bailo* est l'alter ego du Prince. Un pâle reflet de cette position se rencontre encore à Tinos où le *bailo* peut remplacer le rector comme commandant de la milice féodale en cas d'absence de celui-ci, mais la principale fonction du *bailo* à Tinos est devenue celle de juge des affaires mineures et président du tribunal de première instance.<sup>99</sup> Il exerce aussi quelque fonction dans la perception des revenus de la Seigneurie. L'évolution de l'office de *bailo* à Tinos est fort intéressante. Jusqu'en 1460, c'était un office purement seigneurial, mais cette année le Sénat accéda à la demande d'une députation de l'île et décréta que le rector devait désormais choisir le *bailo* parmi les "fidèles" de l'île. En 1519, la situation était la suivante: le rector proposait chaque année quatre candidats au conseil des *cittadini*. Ceux-ci en "ballottaient" un qui serait le *bailo* pour l'année à venir et non rééligible sous le gouvernement du même rector.<sup>100</sup> Dans le duché de Naxos, on trouve le *bailo* à Naxos, Syros et Santorin.<sup>101</sup> Le *bailo* de Syros est en 1509 clairement inférieur au *kapetanios*, ce qui est entièrement contraire à l'esprit des Assises.<sup>102</sup> On ne trouve guère de documents qui nous renseignent sur les fonctions du *bailo* dans le duché, quelques vagues renseignements font présumer que la fonction du *bailo* de Naxos doit être à peu près équivalente à celle du *bailo* de Tinos.

Les *cours de justice*. D'après la constitution de l'empire latin, deux seigneuries détiennent la haute juridiction: Naxos et Tinos.<sup>103</sup> Le rector de Tinos juge les cas criminels et les grandes affaires civiles, tandis que les affaires de moins ou de peu d'importance sont traitées respectivement devant un tribunal présidé par le *bailo* ou par le *bailo* seul. On peut aller en appel contre les sentences de la haute cour de Tinos à Candie, (avant

1479 à Negroponte, capitale vénitienne de l'Eubée). Les procès criminels à Tinos sont instruits par le greffier (*scrivano*), tandis que le *cavalier* (chef de la police) fait fonction d'accusateur public.<sup>104</sup> Nous savons que dans le duché de Naxos la haute cour était présidée par le duc ou par son vicaire, tandis qu'à Syros nous trouvons le *kapetanios* comme juge.<sup>105</sup> La justice criminelle ne semble pas avoir été très draconienne aux Cyclades. A Tinos on ne condamnait ni aux peines corporelles, ni aux galères, ni à la prison, mais exclusivement à des amendes en soie ou en argent comptant.<sup>106</sup>

L'*avocat fiscal* de Tinos est un surveillant qui doit veiller au respect des droits de la République et surtout réprimer les abus de pouvoir de l'administration locale, y compris ceux commis éventuellement par le rector. Il fait rapport à ce sujet au gouvernement de Crète. Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'avocat fiscal de Tinos était un indigène.<sup>107</sup>

#### f. l'administration financière

##### 1. les impôts et les revenus fiscaux.

Les revenus des seigneuries des Cyclades dérivait de trois sources principales: droits régaliens, impôts sur le commerce ou sur la production, et prélèvements sur les récoltes. Nous savons que pendant la Turcocratie, les revenus de certains droits régaliens (mines et salines) n'étaient pas à négliger et il est inconcevable que la situation ait été très différente pendant la Francocratie.<sup>108</sup> Au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, quelques ducs de Naxos et seigneurs de Tinos ont frappé monnaie. On a supposé que l'émission de monnaies par le duc avait été assez considérable: on connaît en effet plusieurs de ses poinçons pour une période assez limitée.<sup>109</sup>

Nos renseignements sur les impôts sur la production et sur le commerce sont très limités. Tinos connaissait des *dazi* en nature sur la production de soie. Vu l'importance de la production de soie à Tinos, ces impôts devaient rapporter une somme considérable.<sup>110</sup> Quelques documents de Naxos font également mention de *dazi*, mais il semble que ce mot ait eu à Naxos une signification très générale: un document de Naxos parle de *dazi* sur une maison.<sup>111</sup> A Sifnos, le coton constituait la part la plus considérable des revenus de la seigneurie, ce qui semble indiquer l'existence d'un important impôt sur la production.<sup>112</sup> A ce groupe de revenus appartenaient aussi les droits de douane dont nous ne savons presque rien, si ce n'est que les habitants de Tinos jouissaient d'un ancien privilège qui exemptait d'impôt l'exportation de soie, production principale de l'île.<sup>113</sup>

Les prélèvements sur les récoltes sont l'objet de tant d'ambiguïtés qu'il faut traiter cette matière avec la plus grande circonspection. Il a existé des revenus d'origine nettement fiscale, tels certains *teli* et l'*akrostikhon*. Les *teli* étaient des montants peu importants; de l'*akrostikhon* nous ne savons rien, mais les rares mentions toujours vagues nous font supposer que ce n'était plus l'impôt important de l'époque byzantine. L'origine fiscale de la *gemora/endritia* est douteuse. Il est à remarquer que tous ces prélèvements ont entièrement perdu leur caractère fiscal vers la fin de la Francocratie: ce sont devenu des revenus de caractère nettement domanial.<sup>114</sup>

L'ensemble des revenus des seigneurs insulaires peut atteindre des sommes considérables. En 1563, le duché de Naxos avec l'île de Paros rapportait annuellement au duc

la belle somme de 10.000 ducats vénitiens. Pour donner une impression de la signification d'une telle somme, on peut faire la comparaison avec la Crète vénitienne. Dans le "Royaume de Candia", une des plus importantes possessions de Venise, les revenus de la seigneurie montaient en 1525 à environs 20.000 ducats.<sup>115</sup> La Crète a presque dix fois la superficie du duché d'alors, mais on doit tenir compte ici du déclin marqué du pouvoir d'achat du ducat dans les années 1525 et 1563. Ces chiffres montrent pourtant que l'idée de la pauvreté du duché, créée de toutes pièces par l'historiographie traditionnelle est fausse. Nous savons que les Gozzadini eux aussi tiraient des revenus considérables de leurs îles.<sup>116</sup>

## 2. les offices fiscaux et domaniaux.

En tenant en mémoire les considérations sur le caractère des revenus seigneuriaux que nous avons faites ci-dessus et aux pages 47-48, nous traiterons ici des principaux "offices" qui semblent être en relation avec la perception des revenus des seigneuries. "Offices" est mis entre guillemets, parce qu'il n'est pas toujours certain qu'il s'agisse de fonctionnaires véritables ou de fermiers de revenus. Cependant, il ne faut pas donner trop de poids à une telle distinction: nous sommes à une époque où non seulement les impôts, mais aussi les véritables offices d'état sont à louer ou à vendre. D'autre part, nous trouvons à Tinos des perceveurs de revenus qui sont de véritables fonctionnaires. Cette remarque faite, voici la liste des "offices".

A Tinos, la *gemora* de la seigneurie est perçue par deux *gemoratori* assistés d'un secrétaire (*scrivano*). Ces personnages obtiennent de la même manière que le *bailo*, par élection et ballottage. Les *gemoratori* ont de plus une fonction juridique: ils estiment les dégâts causés par le bétail échappé. A remarquer ici qu'un office d'origine nettement seigneurial a pris — par le ballottage — un caractère communal.<sup>117</sup>

Nous ne connaissons pas de *gemoratori* dans les autres îles. Le duché de Naxos connaît le *kanavaris*, dont le nom indique le caractère domanial (de *canava*, cellier).<sup>118</sup> Une autre fonction dans le duché est celle d'*apanokynigaris*, littéralement: maître de chasse. Cette fonction semble avoir acquis un contenu plus ample: l'*apanokynigaris* ne se rencontre pas seulement à Naxos - où l'on peut encore s'attendre à un maître de chasse -, mais aussi dans la communauté paysanne de Syros. Il semble que l'*apanokynigaris* ait eu quelque juridiction sur les pâturages de montagne.<sup>119</sup>

Nous rencontrons à Naxos le mot *akrostikharis*, perceveur de l'*akrostikho*.<sup>120</sup> Certains historiens ne manquèrent pas de tomber dans un piège tendu par les documents du XVI<sup>e</sup> siècle. Ces documents font mention d'un *tesorario*. Ceci donna naissance à la supposition d'un trésorier ducal. Mais c'est un erreur: il s'agit en vérité du trésorier du chapitre de la cathédrale latine.<sup>121</sup>

## g. le système de défense

Seules les grandes îles à population nombreuse pouvaient être défendues contre une attaque de quelque importance. Les petites îles ne possédaient qu'un château où la population pouvait se retirer en cas de danger. Les grandes îles étaient garnies de postes

de garde aux points stratégiques; ceux-ci avertissaient un poste central de l'approche de navires suspects par signaux de feu ou de fumée. Ces postes sont desservis par des paysans qui ont le devoir de garde comme corvée. *Merovigli* (poste de garde de jour) et *nyktovigli* (poste de garde de nuit) sont les noms de ces corvées que nous connaissons à Tinos et Naxos.<sup>122</sup> Ces deux mots sont des toponymes communs dans les Cyclades, de même que le mot *vigla* (poste de garde). En cas d'alarme, une petite armée se concentre au débarcadère pour combattre l'ennemi. Si on ne réussit pas à repousser l'invasion, on se retire dans le chef-lieu bien fortifié ou dans un réduit de montagne.<sup>123</sup>

Les armées dont les îles disposaient n'étaient pas très grandes. Tinos avait une milice de 1000-1500 hommes, et Naxos possédait en 1498 une force de 600 hommes, au moral excellent, mais insuffisamment armés.<sup>124</sup> Une force militaire assez restreinte devait être suffisante pour combattre une force d'invasion. Les envahisseurs avaient à surmonter des problèmes nautiques considérables. Quelques-unes des îles les plus importantes n'avaient pas de plages ou d'ancrages abrités de capacité suffisante pour déployer rapidement une grande force d'invasion. Cette situation pouvait fournir aux défenseurs l'occasion d'affronter et de vaincre une avant-garde réduite qui venait de sortir des galères après un voyage peu confortable. Il était d'importance vitale pour les défenseurs d'être rapidement sur place. Si les envahisseurs réussissaient à rompre les premières défenses, ils ne se livraient que rarement à un siège formel de la citadelle où les insulaires s'étaient retirés. Ils se contentaient plutôt d'un seul assaut, suivi d'un pillage-éclair des campagnes et préféraient rejoindre leurs navires qui restaient exposés sinon aux risques d'une tempête soudaine, du moins à l'attaque d'une force ennemie venue de la mer. Une flotte de galères tirées sur la plage et dont la chiourme faisait un siège était en effet extrêmement vulnérable.<sup>125</sup>

Ainsi les attaques contre les Cyclades prenaient-elles surtout la forme de coups de main assez réduits qui cherchaient à tromper la vigilance des défenseurs et à ne piller que les régions exposées ou les petites îles mal défendues.

Il semble que la cavalerie ait été le noyau des forces de défense des îles, avec des unités se déplaçant à dos de mule. Les pentes situées sous la capitale de Tinos étaient réservées aux chevaux des feudataires détachés à la défense de la ville. Tinos possédait en effet un corps permanent de feudataires prêts au combat, où ceux-ci servaient à tour de rôle. Tinos, Naxos et Andros faisaient pendant la Francocratie un élevage important de mules et chevaux que ces îles exportaient même en Crète.<sup>126</sup>

Tinos avait une garnison permanente de mercenaires italiens et dalmates.<sup>127</sup> Nous ne savons pas si les autres seigneurs des îles avaient eux-aussi les moyens d'entretenir une force de soldats professionnels, ou s'ils dépendaient entièrement de leurs milices de feudataires et de villageois.

Nous ne savons presque rien de l'organisation de défense sauf pour Tinos et pour le duché de Naxos. L'organisation de défense des autres grandes îles ne sera guère fort différente. Nous relevons seulement qu'à Andros, le plus puissant des feudataires grecs du seigneur, Januli della Grammatica, possède un château d'une telle importance stratégique qu'il reçoit en 1416 la permission d'importer du bois (matière stratégique primordiale dans l'Egée) de Crète pour l'utiliser au château.<sup>128</sup> Ceci semble indiquer que les défenses d'Andros étaient plus décentralisées que celles de Tinos où tout se concentrait

dans la capitale. Un feudataire individuel ne pouvait pas y occuper de position spéciale, la défense étant l'affaire de la collectivité des habitants.

Quelques-uns des seigneurs insulaires possédaient de petites flottes de guerre. L'élément principal dans une telle flotte était une galère de guerre, mais l'entretien d'un tel vaisseau spécialisé avec son équipage de 300 à 500 hommes était une charge onéreuse pour les petites seigneuries. Seul le duc de Naxos, et quelquefois les seigneurs d'Andros et de Paros étaient capables d'entretenir de telles galères qu'ils achetaient ou louaient comme corps de navire à Venise.<sup>129</sup> Il semble que la chiourme ait été fournie à Naxos par les *villani* et ceci comme élément de leur "service par terre et par mer".<sup>130</sup> Le reste de l'équipage se recrutait parmi les marins et artisans libres du duché. Ainsi nous relevons un charpentier qui, ayant fait son service sur une galère ducale, est récompensé d'un petit fief. Outre l'équipage ordinaire de chiourme et de marins, une galère de guerre transportait aussi des soldats, surtout des arbalétriers. A Tinos, qui n'avait pas de galère propre, les feudataires étaient obligés au service d'arbalétrier sur les galères de Négrepont, mais ce service disparut avec la chute de Négrepont en 1470.<sup>131</sup>

L'impression qui s'impose, c'est que les seigneuries des Cyclades ont fait jusqu'à la fin un effort considérable pour entretenir leurs systèmes de défense. Si l'on tient compte de l'exiguïté des moyens, il faut reconnaître que la force équipée était grande et coûteuse. Théoriquement, comme le montre la réussite de la défense de Tinos pendant tant d'années, ces forces devaient être suffisantes.

#### *h. l'église grecque*

Dans toute la Grèce franque, les colonisateurs ont hésité à reconnaître l'église grecque comme une organisation indépendante. Pour eux, l'autorité épiscopale reposait à titre indivisible dans le chef l'évêque latin comme successeur — dans l'empire latin — des évêques orthodoxes de l'empire byzantin. Les seigneurs latins pouvaient difficilement admettre des évêques orthodoxes qui, du fait de la structure de l'église orthodoxe, étaient des agents du basileus et — après la chute de Constantinople en 1453 — du sultan. Théoriquement, il y aurait dû avoir un remplacement complet des prélats et des prêtres grecs par des Latins. Le nouveau clergé latin aurait dû supplanter le clergé grec et en recevoir les églises et les possessions. De tels changements sont toujours restés incomplets. Dans les Cyclades, comme ailleurs en Grèce, seuls les évêchés et quelques églises principales ont changé de maître.<sup>132</sup> Il n'y avait certainement pas de prêtres latins en nombre suffisant pour effectuer un remplacement total. Même si le personnel avait été disponible, on n'aurait guère pu entamer une latinisation complète: les seigneurs latins avaient suffisamment de sens de la réalité pour tenir compte des sentiments de la majorité de la population. Certes, l'église grecque était décapitée par la disparition des évêchés orthodoxes, mais elle n'avait pas disparu pour autant, et même certains évêques grecs avaient pu conserver leurs sièges dans la Grèce latine à côté d'un évêque latin. A proximité des Cyclades, c'était le cas à Rhodes, où l'archevêque grec portait le titre de métropolite de Rhodes et des Cyclades.<sup>133</sup>

A l'époque byzantine il existait aux Cyclades un grand nombre d'évêchés grecs; tous ces sièges furent occupés par des Latins.<sup>134</sup> Ce n'est que pour Naxos que nous avons



quelques indications, d'ailleurs assez faibles, selon lesquelles il y aurait eu un évêque grec à côté de l'archevêque latin.<sup>135</sup> Les sources que nous avons sur les autres églises grecques des Cyclades nous montrent que ces églises étaient administrées d'après un système fort commun dans la Grèce franque: elles sont gouvernées par un *protopapas* (archiprêtre) grec lequel était sujet en matières administratives de l'évêque latin du lieu. De tels *protopapas* sont connus à Tinos, Kythnos et Milos. Les renseignements détaillés que nous avons de Tinos nous apprennent que le *protopapas* était désigné par l'évêque latin, bien que cette prérogative lui soit disputée par le rector. Le *protopapas* n'était formellement qu'un délégué de l'évêque latin. Il n'exerçait que des pouvoirs administratifs; le pouvoir juridictionnel revenait à l'évêque latin qui néanmoins se conformait dans ces décisions au droit grec. Les pouvoirs de sacrer d'après le rite grec restaient l'apanage des évêques grecs. On était alors obligé de se servir d'évêques voisins.<sup>136</sup>

En réalité, les pouvoirs de l'évêque latin sur l'église grecque de son diocèse étaient très limités, comme le montre le cas de Tinos. Le Sénat de Venise avait proclamé au cours du XVI<sup>e</sup> siècle plusieurs décrets qui détournaient l'autorité de l'évêque latin sur le *protopapas* au profit des autorités profanes qui tendaient à ménager les Grecs pour des raisons politiques. La politique ecclésiastique des autres seigneurs latins ne peut pas différer notablement de celle de Venise.<sup>137</sup> Il faut supposer que les ducs de Naxos et les seigneurs de la maison Gozzadini n'ont pas dû moins brider les évêques latins dans l'exercice de leur autorité sur l'église grecque. A Kythnos, alors île principale de la seigneurie des Gozzadini, le *protopapas* des Grecs revêt une position honorable. Il figure, comme représentant de la population grecque et de concert avec l'élite latine en tant que témoin officiel d'un important événement dynastique.<sup>138</sup> Ceci nous montre comme la société cycladienne tend à s'évoluer d'une colonie latine vers une société plus équilibrée de deux groupes égaux.

La tradition veut que toutes les possessions de l'église grecque aient été occupées par l'église latine ou par des usurpateurs laïcs. Cependant, certaines sources mettent en doute la valeur de cette tradition comme vérité universelle. On ne peut guère mettre en doute le passage des possessions des évêchés grecs aux sièges latins. Il est significatif par exemple que l'église latine possède encore maintenant d'anciennes églises grecques réputées pour être d'anciennes cathédrales (Panayia tis Gonias de Santorin, Ayios Mamas de Naxos) tandis que les cathédrales latines de Syros, Andros et Kythnos peuvent fort bien avoir été des églises orthodoxes.<sup>139</sup> Mais d'autre part, l'église grecque doit avoir conservé plusieurs de ses possessions. Une source byzantine indique qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, l'évêché grec de Naxos avait encore des revenus considérables. Les églises mineures ne nous fournissent que des données contradictoires. Alors que nous trouvons à un certain moment, quelques anciennes églises de Naxos (Vathokilotissa et Dhrosiani) entre les mains de laïcs latins. L'église principale de Paros, la Katopyliani, la plus grande église byzantine des Cyclades, restait aux Grecs.<sup>140</sup>

La situation des monastères grecs pendant la domination latine reste, elle aussi, obscure. Nous savons qu'avant 1537, trois monastères grecs étaient inhabités: Fotodhoti à Naxos, Ayios Ioannis Sidherianos à Milos et Khozoviotissa à Amorgos. Les deux premiers étaient des *metokhia* (dépendances) du grand monastère de Saint Jean de Patmos, avec lequel le duché de Naxos entretenait des relations amicales. Zerlendis a faussement supposé que tous les monastères grecs des Cyclades aient été occupés par les Latins. Il a

fondé sa supposition sur un acte du duc de Naxos de 1558 dans lequel trois monastères de cette île (Thallelaïos, Ayia et Fotodhoti) étaient attribués au patriarche de Constantinople. Le contenu de l'acte ne justifie pas la supposition de Zerlendis que ces monastères eussent été aux mains des Latins. On possède des preuves du contraire dans le cas de Fotodhoti et il est d'ailleurs fort possible que l'acte ne fit que transférer l'autorité sur ces monastères de quelque instance locale au patriarche.<sup>141</sup>

L'aristocratie latine n'était pas mal disposée envers l'église grecque puisque plusieurs seigneurs latins fondèrent des églises pour leurs sujets grecs. Nous avons déjà mentionné les relations entre les ducs de Naxos et le monastère de Patmos. La présence des églises "doubles" sans paroi de séparation dans les campagnes de Naxos, comme aussi la présence des églises grecques bâties pendant la Francocratie nous montre que les seigneurs latins n'étaient pas trop bigots.<sup>142</sup> Le duc lui-même avait dans l'enceinte de son palais de Naxos une église grecque, la Theoskepasti, qui existe encore de nos jours.<sup>143</sup> Mais les seigneurs latins ne voulaient pas accepter l'organisation hiérarchique de l'église grecque dépendant d'un patriarcat qui fonctionnait comme organe d'un état ennemi. Les seigneurs latins du Moyen Age ne sont pas seuls à adopter cette attitude: le nouvel état grec lui-même se détacha du patriarcat pendant sa guerre d'indépendance pour les mêmes raisons. Le rite grec comme tel rencontrait une attitude plutôt bienveillante chez les seigneurs latins. Ainsi, dans leur vie familiale, ils ont recours à des prêtres grecs dans des circonstances où l'on s'attendrait à trouver des prêtres latins.<sup>144</sup> Les Latins des Cyclades considéraient l'église grecque comme vraie, peut-être d'un prestige social moindre, mais à ce point acceptable qu'ils n'hésitaient pas à vivre "alla greca" quand ils manquaient de prêtres latins.<sup>145</sup> Une telle attitude était facilitée par l'idée que du point de vue formel, les Grecs de Cyclades étaient des Catholiques, puisque soumis à la hiérarchie latine par l'intermédiaire des *protopapades*.

#### i. l'église latine.

Après la conquête franque, les seigneurs latins avaient installé dans les îles des évêques de leur rite à la place des évêques grecs. L'église byzantine des Cyclades avait été divisée en 7 diocèses (Paronaxia — c'est Naxos avec Paros — Andros, Syros, Tinos, Kea, Santorin et Milos), et au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, il y avait un évêque latin pour chacun de ceux-ci.<sup>146</sup> Les diocèses byzantins avaient déjà été des unités restreintes, les plus petits d'entre eux ne comptaient tout au plus qu'un millier d'âmes. Comme la plupart des évêchés latins ne comptait qu'une minorité des habitants comme fidèles, les diocèses latins étaient quelquefois infimes.

La position de l'église latine des Cyclades dans l'ensemble hiérarchique de l'église romaine a subi quelques modifications au cours des siècles. On avait d'abord copié le système byzantin: un patriarche latin à Constantinople et - dépendant de lui - des sièges métropolitains dont deux, Athènes et Paros-Naxos, se divisaient les Cyclades. Athènes avait Andros et Kea, Naxos les autres.<sup>147</sup> La situation politique survenue après la chute d'Athènes latine (1460), plaçait l'ensemble des Cyclades sous l'autorité de Naxos. L'autorité du patriarche latin déclina rapidement. Après la chute de l'empire latin, le patriarche dut s'exiler et n'exerçait plus que peu d'influence quoiqu'on trouve jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle

des interventions des patriarches latins, alors devenus des titulaires, cardinaux de l'église romaine.

Le niveau d'éducation du clergé latin des Cyclades était bas. Les évêques n'étaient que des curés de village, les pauvres églises et les petites communautés latines n'avaient les moyens ni le désir de faire venir des enseignants d'ailleurs. On ne sait rien de l'existence d'écoles au Moyen Âge, si ce n'est quelques faibles indications pour Naxos, Tinos et Kythnos.<sup>148</sup>

Pendant la Francocratie on relève des indications de l'existence d'un clergé latin indigène, puisque des prêtres de Naxos et d'Andros sont promus à la dignité épiscopale. Quelques-uns d'entre eux appartiennent à des familles d'origine grecque: Dhiaskoufos, Dell'Argenta (*Ἀργυρος*) et Della Grammatica.<sup>149</sup> Quoique les seigneurs des îles prétendissent au jus presentationis pour les diocèses latins (il semble que les chapitres n'y avaient aucune influence), on connaît plusieurs cas où la Curie romaine nommait ses propres candidats.<sup>150</sup> Ceux-ci étaient parfois des évêques coadjuteurs nés et travaillants dans les diocèses de l'Occident latin, qui n'avaient besoin d'un diocèse que comme titre de consécration. La Curie ne procédait probablement à de telles nominations que lorsqu'il n'y avait pas de candidats locaux présents à Rome et en mesure de payer les taxes considérables que la papauté exigeait pour la nomination. Cet abus consistant à nommer des absents n'eût pas de trop fâcheuses conséquences pour l'église latine des Cyclades: les titulaires étaient loin et les revenus restaient à l'église locale. Seuls les évêchés latins de Naxos et de Tinos étaient toujours revêtus par des évêques résidants, bien qu'à Tinos le schisme occidental ait résulté en une nomination d'un non-résidant par Jean XXIII à côté de l'évêque résidant d'obédience romaine. Des doublures issues du schisme occidental se rencontrent aussi à Milos et à Syros.<sup>151</sup>

## Naxos

L'archidiocèse de Naxos comportait les deux îles de Naxos et de Paros: en réalité c'était un diocèse jumeau comptant deux cathédrales: Assunzione dans le Kastro de Naxos et San Giorgio dans le Kastro de Parikia.<sup>152</sup> C'était le diocèse le plus solidement établi des Cyclades avec son chapitre de 7 chanoines.<sup>153</sup> L'archevêque jouissait de revenus considérables, entre autres d'un *topos*, celui d'Ayios Mamas. Il y avait plusieurs autres églises latines et "doubles" dans les deux îles. A Agkidia, près de la ville de Naxos, s'élevait un petit monastère de Franciscains, fondé par le seigneur d'Ios et favorisé par le chancelier ducal Giovanni Antonio Padovano qui lui fit une donation importante.<sup>154</sup> La chapelle du palais ducal, Madonna del Casaccia, était le siège d'une fraternité religieuse à laquelle appartenaient les membres les plus en vue de la communauté latine. Cette fraternité possédait de biens considérables qui jouèrent un rôle dans l'histoire de Naxos jusqu'après la deuxième guerre mondiale.<sup>155</sup> L'église de Saint Antoine l'Ermite dans le Borgo de Naxos fut fondée au XVe siècle par des membres de la famille ducale. Une commende de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem y fut établie. On y trouve des membres de l'entourage du duc comme commendataires.<sup>156</sup>

## Tinos

Tinos comptait la communauté latine la plus nombreuse des Cyclades. Au XVII<sup>e</sup> siècle, plus de la moitié de la population latine des Cyclades habitait Tinos. La situation pendant le Moyen Age doit avoir été à peu près la même. L'évêque de Tinos habitait la capitale où s'élevait la cathédrale de Saint Jean. Pendant la Francocratie, nous ne trouvons pas de chapitre. L'évêque vivait des revenus d'un grand fief. On relève l'existence de plusieurs paroisses latines dans les villages (20 au XVII<sup>e</sup> siècle). Toutes les églises grecques avaient un autel pour le rite latin. Les fonctions liturgiques communes des deux rites s'effectuaient d'après un protocole officiel.<sup>157</sup>

## Santorin

Nous ne savons de l'histoire de l'évêché latin de Santorin pendant la Francocratie que les noms des évêques. Skaros possédait une cathédrale (Saint Jean), de même qu'une chapelle latine dans le palais ducal. A la fin de la Francocratie, en 1542, il y avait 12 prêtres latins. Il est à remarquer que la cathédrale latine avait également un autel grec. L'île comptait plusieurs autres églises latines et communes. La population latine de Santorin vivait parsemée dans toute l'île bien qu'il y eût une concentration autour de Skaros.<sup>158</sup> Les revenus de l'évêché provenaient d'une ancienne église byzantine, Panayia tis Gonias. Aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, le titre d'évêque latin de Santorin fut porté à plusieurs reprises par des étrangers non-résidents.<sup>159</sup>

## Andros

La situation de l'évêché latin d'Andros au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle indique que ce diocèse avait été un des mieux établis des Cyclades. Le nombre des Latins était très restreint, mais comprenait les habitants de l'île les plus notables. Dans la capitale s'élevait la cathédrale de Saint André. Andros comptait plusieurs bénéfices ecclésiastiques et les nominations d'Andriens comme évêques dans les autres diocèses des Cyclades montre l'existence d'un clergé indigène. Le titre d'évêque d'Andros ne fut porté par un étranger non-résident qu'une seule fois pour une période très restreinte et dans une situation ambiguë.<sup>160</sup>

## Syros

A l'époque turque, les Latins constituaient plus de 90% de la population de Syros. Nous ne savons presque rien de la situation de l'église latine pendant la Francocratie, mais au temps de la Turcocratie l'évêché latin de Syros était relativement pauvre. Il tirait ses principaux revenus d'une ancienne église de campagne, Madonna Piskopiani.<sup>161</sup> L'évêque avait sa cathédrale au sommet de la ville. Il n'y avait pas de chapitre et l'évêché ne comp-

tait qu'une seule paroisse. Tous ceux qui portèrent le titre d'évêque de Syros avant 1364, puis entre 1419 et 1450, étaient des étrangers non-résidents, comme Jacobus van Denemarken qui comme Jacobus Sudensis / Jacob van Zuden était un personnage de premier plan dans l'histoire des Pays-Bas au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle.<sup>162</sup>

### Milos

Milos doit avoir compté un nombre assez considérable de Latins au Moyen Âge, bien qu'il ne faille pas croire les sources du XVII<sup>e</sup> siècle selon lesquelles la population de Milos était entièrement latine pendant la Francocratie. L'évêque de Milos résida d'abord à Apanokastro, où il existe toujours une église commune aux deux rites bien que les Latins y aient disparu depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Par la suite, le centre commercial et administratif de l'île fut déplacé d'Apanokastro à Khora ou Borgo, la nouvelle ville construite à proximité du port où les Latins possédaient la cathédrale de San Cosma e Damiano.<sup>163</sup> Les renseignements que nous avons pour le XVII<sup>e</sup> siècle nous apprennent que l'évêché de Milos doit avoir eu des revenus suffisants pendant la Francocratie.<sup>164</sup> Sur les cartes des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, on trouve le toponyme Torre del Vescovo qui semble indiquer une possession de campagne comme à Naxos ou à Santorin.<sup>165</sup> Apanokastro possédait au XV<sup>e</sup> siècle un monastère de Franciscains.<sup>166</sup> Pendant les XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, la dignité épiscopale de Milos fut revêtue plusieurs fois par des étrangers non-résidents. Un des évêques résidents de Milos porte le nom d'une famille locale (Stella) ce qui pourrait indiquer ici aussi l'existence d'un clergé indigène.<sup>167</sup>

### Kea-Kythnos-Sifnos

L'évêché latin de Kea date de peu de temps après la conquête latine, c'est à dire du commencement du XIV<sup>e</sup> siècle. On trouve des évêques résidents jusqu'en 1422, puis, avec quelques interruptions, une série de non-résidents. Le diocèse s'étendait sur les trois îles de Kea, Kythnos et Sifnos: la seigneurie des Gozzadini. Le siège primitif était Kea, où une possession rurale entourait l'ancienne église. Par la suite, — nous ignorons quand —, l'évêque alla résider à Kythnos dans la ville de Katokefalo, où la cathédrale latine dite Madonna de Leusa (du Grec Panayia Eleousa) s'élève encore de nos jours.<sup>168</sup> Le siège de l'évêque latin fut enfin déplacé à Sifnos, siège principal des Gozzadini, où il y avait 100 Latins à la fin de la Francocratie. A Kea et à Sifnos, il y avait des vieilles possessions de campagne.<sup>169</sup>

### Amorgos

Les listes d'évêques latins font mention d'un évêché dit "Meiensis" qui, vu l'identité des évêques, semble bien avoir été situé dans les Cyclades. Il s'agit peut-être d'un évêché latin d'Amorgos, île qui porte sur certaines cartes marines le nom de Meixa. Cette hypothèse est moins recherchée qu'il le semble. En effet, un des textes qui nous est parvenu de l'acte d'assujettissement des habitants de Tinos à Venise fait mention d'un évêque d'Amorgos.<sup>170</sup>

j. *la société coloniale, base économique et divisions intérieures.*

Dans les paragraphes précédents, nous avons surtout analysé les structures formelles de la société coloniale. Tout en en faisant la synthèse, nous voudrions ajouter ici quelques remarques sur le fonctionnement de cette société: son économie coloniale et son caractère dualiste, sur le plan social, comme aussi sur le plan culturel et religieux.

La société coloniale est aussi dans une certaine mesure une économie coloniale. Il faudra attendre le dépouillement complet des grandes archives notariales de Crète pour avoir des renseignements plus exacts sur cette économie coloniale, mais les quelques documents que nous connaissons déjà fournissent des indications qui nous permettent d'en esquisser quelques contours.<sup>171</sup>

L'économie insulaire a pour base une agriculture en mesure de fournir aux paysans des moyens de subsistance suffisants. A cette agriculture se joignent les récoltes d'exportation. Celles-ci sont nécessaires à la subsistance des économies non autarchiques d'îles très peuplées comme Tinos. Les îles situées à proximité d'une grande voie de navigation voyaient l'exportation de leurs produits grandement facilitée. A l'exportation de ces récoltes spéciales se joint celle des revenus domaniaux des grands propriétaires et des seigneurs insulaires qui constituent un surplus négociable. C'est précisément cette exportation de produits domaniaux destinée à permettre une vie de grand seigneur (c'est le cas des principaux seigneurs insulaires et des grands propriétaires aux îles majeures) ou à compléter un revenu dont ils jouissaient à Venise (c'est le cas des seigneurs vénitiens de quelques petites îles) qui constitue une économie coloniale. Il faut dire cependant, que le drainage de l'économie insulaire ne semble pas avoir été très grave pendant la Francocratie. La plupart des recettes retourne à des familles qui habitent les îles, tandis qu'une portion importante sert à la défense. Il est frappant de constater le caractère commercial que prennent quelquefois les seigneuries latines. Un des premiers ducs de Naxos et un seigneur de Tinos ont des intérêts dans des opérations marchandes. En Crète, on rencontre des "factores" du duc de Naxos qui y vendent du coton de Santorin. Comme nous l'avons vu, les conquêtes mêmes des îles sur les byzantins prirent parfois un caractère d'opération marchande.<sup>172</sup>

La navigation n'était pas sans importance pour l'économie des îles, surtout à Sifnos. Cette île semble avoir été aussi un centre de construction navale.<sup>173</sup> En marge de la navigation, il faut également tenir compte de la piraterie à laquelle les seigneurs latins (et autres) des Cyclades ne dédaignaient pas de se livrer de temps en temps. Il ne s'agit pas seulement ici de la guerre de course active; les seigneurs latins étaient également en mesure de fournir des bases aux corsaires étrangers comme le fit le duc de Naxos au profit de corsaires basques en 1410.<sup>174</sup>

Les Cyclades latines connaissaient une société mixte, mais la division intérieure de cette société n'était pas clairement tranchée. La division se fait sur trois plans: social, religieux et culturel. Sur le plan social, les conquérants ne firent que modifier les systèmes existants en incorporant dans leurs rangs des éléments de l'aristocratie indigène. La structure dualiste conquérants/indigènes devint si vague sur le plan social qu'elle finira par ne plus coïncider avec la division religieuse et culturelle: il y aura des paysans latins et des grands propriétaires grecs. C'est une des principales raisons pour lesquelles rien d'es-

sentiel ne change immédiatement après la conquête ottomane: quoique les formalités féodales disparussent, la couche des grands propriétaires grecs ou latins reste sur place.

L'assimilation qu'on peut constater sur le plan social se produisit plus encore sur le plan culturel. Les Cyclades avaient été un "coin perdu" de l'empire byzantin. Les reliquats de culture byzantine demeurent vifs après la conquête latine. Que ce soit avant ou après cette conquête, on bâtissait les mêmes petites églises à coupole de style byzantin, ornées de fresques fort intéressantes. La peinture de fresques dans le style byzantin allait atteindre à Naxos son apogée sous la domination *franque*, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle.<sup>175</sup> Il n'y avait guère d'influence latine sur le plan culturel. Les immigrants se conformèrent aux indigènes. L'art religieux byzantin trouva sa place dans le culte latin. La seule influence occidentale qu'on trouve dans l'architecture des Cyclades se relève dans quelques rares ogives dans le Kastro de Naxos et dans une profusion d'inscriptions armoriées qui décorent les anciens bâtiments.<sup>176</sup>

Du point de vue linguistique, la société coloniale subit une lente grécisation. On trouve non seulement dès le XV<sup>e</sup> siècle un nombre croissant de documents grecs des notaires et de l'administration seigneuriale, mais on possède en outre des indications montrant que le grec a assez rapidement pénétré dans l'usage familial des familles latines. Les familles nobles adoptent dès le XIV<sup>e</sup> siècle plusieurs noms et sobriquets grecs. Les formes diminutives grecques sont fort communes: on rencontre même des ducs de Naxos désignés de la sorte dans des documents en italien, tels Januli Sanudo (Giovanni I) et Franguli Crispo (Francesco I); Januli da Corogna, seigneur de Sifnos, porte dans un document vénitien le sobriquet *calogero* (de *kaloyeros*, moine grec).<sup>177</sup>

Il semble que les Européens n'aient pas toujours trouvé la vie très agréable aux Cyclades, comme semble l'attester un cri du cœur d'un clerc de la chancellerie ducal de Naxos. Il écrit sur une page de garde d'un texte des Assises de Romanie: "O, quando andar nella tiera di Venexia" en entourant cette éruption de nostalgie de quelques desins de bateaux.<sup>178</sup> Mais nous avons aussi des témoignages qui indiquent que la vie des seigneurs latins ne manquait pas d'agréments. Un poète byzantin, l'humaniste italien Cyriacus Anconitanus et des nobles vénitiens nous donnent des informations plus favorables à ce sujet.<sup>179</sup>

Le caractère dualiste de la société cycladienne trouve son pivot dans la différence de religion entre Latins et Grecs. Cette division n'était pas encore aussi marquée à l'époque de la domination latine qu'elle le sera pendant les XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles. Il existait bien une différence entre les deux groupes de la population, mais on ne trouve guère de conflits de caractère religieux pendant la Francocratie. Les Cyclades restèrent à l'écart des mouvements anti-latins qui secouèrent le monde grec à l'époque des Paléologues; on n'y trouve guère cette aversion prononcée des Grecs contre des usages latins qu'on connaît ailleurs.<sup>180</sup>

Saulger raconte quelques anecdotes sur des troubles religieux survenus à Naxos, mais son récit n'est appuyé par aucune autre source: on ne peut sans autre confirmation prendre pour des faits les récits du Jésuite imaginaire. Cependant, nous relèverons ici une de ces anecdotes parce qu'elle illustre très bien les limites de la politique religieuse des régimes latins: Saulger raconte que le duc Marco II Sanudo ne partageait pas les sentiments de tolérance de son grand-père Marco I envers les Grecs. Le duc se sentait surtout

offensé par les pratiques superstitieuses du *trypoperasma* (faire passer un bébé par un trou dans un autel pour le rendre dodu). Dans l'île de Naxos, cet usage fut pratiqué dans le village d'Apiranthos dans une chapelle vouée à Saint Pachôme, dit à Naxos Saint Pakhys, Saint Corpulent, étymologie populaire fort bizarre quand on sait que Pachôme fut un ascète. Le duc vint à Apiranthos et fit détruire la chapelle. Cet acte entraîna une rébellion que le duc ne parvint à contenir qu'en construisant un château fort: l'Apanokastro. Cette histoire a une moralité: Saulger veut montrer qu'un prince latin doit ménager les superstitions innocentes du peuple grec, même si elles sont la survivance d'usages payens. La majorité des ducs s'est conformée aux préceptes du Jésuite tolérant.<sup>181</sup>

Généralement, les seigneurs latins n'étaient pas des missionnaires et ceci a contribué à la paix intérieure des îles. Assujettie formellement à l'hierarchie latine, l'église grecque était devenue aussi acceptable que l'église latine. Une des caractéristiques les plus importantes de la société coloniale de la Francocratie était la politique de suppression des différences et des causes de conflits entre les deux églises.



### III LE DECLIN DE LA DOMINATION LATINE DANS L'EGEE CENTRALE

#### a. *la crise de la Francocratie*

Au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, les conditions qui avaient assuré jusqu'alors l'existence de la domination latine aux Cyclades disparaissent. La flotte vénitienne perd sa supériorité sur les forces ottomanes, de sorte que le danger d'invasions ottomanes devient de plus en plus réel. Pendant la guerre turco-vénitienne de 1499-1503, des forces turques débarquent dans plusieurs îles. La paix de 1503 ne mit pas fin aux activités des corsaires musulmans qui continuèrent à ravager les îles.

Cette crise dans la sécurité extérieure coïncidait avec de graves problèmes intérieurs. Les premières décades du XVI<sup>e</sup> siècle virent s'accumuler les problèmes dynastiques: deux fois à Naxos, une fois à Andros et à plusieurs reprises dans les îles mineures. La fréquence des problèmes aux Cyclades est assez frappante: peut-être doit-on l'attribuer au mauvais état de santé qui régnait dans les îles, où l'eau potable est parfois de mauvaise qualité et où la malaria et les épidémies de provenance orientale sévissent.

En 1494, mourut le duc Giovanni III Crispo de Naxos. La rumeur courut qu'il avait été empoisonné. On ne put trouver un successeur acceptable, le duc n'ayant laissé que des bâtards mineurs. Dans ces circonstances, Venise intervint comme protectrice des droits de Francesco III, l'aîné des bâtards de Giovanni III. Le Sénat de Venise élut un gouverneur pour administrer l'héritage jusqu'à la majorité de Francesco.<sup>1</sup> Ce n'était pas la dernière fois que Venise prendrait une seigneurie cycladienne sous sa tutelle: la nécessité d'une telle intervention allait s'imposer encore plusieurs fois dans la suite. Mais les Vénitiens n'étaient pas disposés à se lier trop étroitement. Venise avait déjà exercé pendant des siècles l'administration des héritages banqueroutes de l'empire latin et de l'empire byzantin et n'en avait reçu que des désillusions. La République était trop occupée avec les affaires italiennes pour se charger de l'administration des Cyclades.

Le nouveau gouverneur de Naxos faisait surtout office de commandant des forces militaires du duché. Après six ans, Venise se détacha de ses obligations à Naxos après qu'un fonctionnaire vénitien en voyage eut rapporté qu'il eût mieux valu employer le salaire du gouverneur à moderniser les fortifications de l'île. Le Sénat décida alors de mettre Francesco III Crispo en possession du duché de Naxos, décision qui allait avoir de fâcheuses conséquences.<sup>2</sup>

Les événements qui suivirent à Naxos, de même que tous les événements des Cyclades au cours des années 1499-1532 nous sont rapportés par un noble vénitien, Marino Sanuto le jeune. Dans un gros journal de 58 volumes il donne une relation exacte de toutes les actions du gouvernement de Venise et de toutes les nouvelles qui parvenaient au Sénat. Cet ouvrage colossal n'est guère une lecture captivante, mais l'auteur sait quelquefois retenir l'attention de son lecteur par de belles expressions lapidaires dans son curieux dialecte vénitien. Le journal comble de nombreuses lacunes des archives d'état de Venise et la multitude d'extraits de rapports et même de textes entiers de lettres sont pour nous la principale source de l'histoire des Cyclades pendant cette période.<sup>3</sup>

Le récit de Sanuto sur le gouvernement éphémère de Francesco III Crispo a été la base de l'article biographique que W. Miller a écrit sur ce duc.<sup>4</sup> Sanuto n'aimait guère les ducs de Naxos, trait assez commun de l'historiographie vénitienne depuis les trahisons de Marco I Sanudo au XIII<sup>e</sup> siècle. Rapportant la décision du Sénat de restituer le duché à Francesco III Crispo en 1500, Sanuto grogne "e fo preso, e fo mal" - et la décision fut approuvée et c'était mauvais.<sup>5</sup> Dès avant son accession au trône ducal, le duc s'était montré un peu étrange, Marino Sanuto nous en rapporte fidèlement quelques exemples.<sup>6</sup> Pendant l'été de 1510, le comportement du duc devint tel que Venise se voit forcée d'intervenir. Dans un accès de folie, le duc avait porté des blessures mortelles à sa femme, fille d'un grand noble vénitien. Son fils et héritier ne parvint à échapper au même sort qu' en sautant par la fenêtre. Les habitants de Naxos enfermèrent l'insensé et élurent comme gouverneur Giacomo Gozzadini de Kea. "Università" et "popolo" écrivirent ensemble au rector de Tinos, le plus proche représentant de Venise, pour obtenir l'approbation de celui-ci. L'affaire fut portée devant le Sénat avec des rapports des événements fort hauts en couleur, fidèlement reproduits par Sanuto. Le Sénat assumait de nouveau la responsabilité du duché et y installa un gouverneur, Antonio Loredano, beau-frère de Francesco III.<sup>7</sup> D'après les quelques documents qui survivent de l'administration ducal de Naxos, le seigneur de Kea mena l'administration suprême du duché avec le titre de vicaire ducal: on doit donc supposer que Loredano n'agissait que comme tuteur de son neveu.<sup>8</sup> Le moment précis où celui-ci, Giovanni IV Crispo, atteint sa majorité et fut chargé de l'administration de son duché n'est pas entièrement clair, mais ce doit avoir été en 1515.<sup>9</sup>

A Andros aussi, il y avait des difficultés dynastiques. Elles dataient de la disparition de Nicolo Sommaripa, seigneur de l'île, mort sans enfants en 1506. Parmi plusieurs prétendants, le Sénat de Venise reconnut Francesco, oncle du défunt.<sup>10</sup> Après quelques mois déjà, le *provveditore dell'armata* (à peu près: "amiral") vénitien, Girolamo Contarini reçut de telles nouvelles sur la conduite de Francesco qu'il l'éloigna immédiatement et mit à sa place un gouverneur vénitien. Francesco Sommaripa aurait exercé un tel régime d'oppression en tuant ses adversaires que les habitants de l'île songeaient à en appeler aux Turcs. Andros resta sous l'administration d'un vénitien jusqu'en 1514. Pendant ce temps, se déroulèrent à Venise des procès sur la possession de l'île, où le duc de Naxos et plusieurs membres de la famille Sommaripa firent entendre leurs prétentions. La cause fut gagnée en 1514 par Alberto Sommaripa, frère de Nicolo.<sup>11</sup>

Le dernier des Sommaripa de Paros mourut en 1518. Un noble vénitien, Francesco Venier, fils de la soeur du dernier Sommaripa gagna le procès qui s'en suivit à Venise, malgré les prétentions du duc de Naxos qui avait occupé militairement l'île de Paros considérée par lui comme un fief vacant de son duché. Mais en 1531, Venier mourut sans enfants mâles; après de longs procès, Venise reconnut alors en 1536 Bernardo Sagredo, mari d'une soeur de Francesco Venier, en rejetant de nouveau les prétentions du duc de Naxos.<sup>12</sup>

Les problèmes dynastiques n'étaient pas les seuls que rencontraient les seigneurs latins des Cyclades au XVI<sup>e</sup> siècle. Plus grave encore était le drainage perpétuel de l'économie des îles par le vol d'hommes et d'objets. Les attaques des flottes turques en temps de guerre et des corsaires musulmans en temps de paix causaient des dégâts énormes. La

série des rapports vénitiens que cite Marino Sanuto, nous fournit un triste catalogue d'incidents dont nous relèverons ici les principaux.

octobre	1500	Attaque des Turcs contre Kea, mise à sac de l'île. Les habitants cherchent l'aide de Venise. Les Turcs ont mis à sac Naxos, et plusieurs des îles "mineures" de l'Archipel. <sup>13</sup>
mai	1501	Kara Hasan, un corsaire turc, saccage le Borgo de Naxos. <sup>14</sup>
décembre	1501	"Erichi" (Herek Reis), chef des corsaires turcs arrive pendant la nuit avec sa galère dans un port. Il pense être sur une côte ottomane, mais se trouve à Milos. Les habitants le trouvent, le font prisonnier et le brûlent vif, empalé sur un aviron de sa propre galère. La chiourme turque de cette galère servira dans la flotte ducale. <sup>15</sup>
octobre	1502	Les Turcs prennent une galère vénitienne dans le port de Kea. <sup>16</sup>
decembre	1503	"Celebi", commandant d'une escadre turque saccage l'île de Mykonos et le Borgo de Milos. <sup>17</sup>
août	1506	Selon une rumeur, les Turcs s'apprêtent à conquérir le duché de Naxos. Ceci serait une nette rupture du traité de paix entre l'empire ottoman et Venise qui s'étendait au duché. <sup>18</sup>
mars	1510	"Curtogli", commandant turc, attaque un village albanais à Andros. Les habitants se défendent vaillamment au cours d'une grande bataille qui fait beaucoup de victimes. Ce Curtogli est identifié par l'historien allemand Von Burski comme le <i>kapudan paşa</i> (commandant en chef de la flotte ottomane) Hersek Oğlu: un tour de linguistique peu vraisemblable. Kurt Oğlu, enfant de loup, serait plus logique. Il s'agit en fait de Kurt Oğlu Müslühüddin Reis. Une attaque sur territoire vénitien par le commandant en chef de la flotte ottomane en plein temps de paix n'est pas concevable. <sup>19</sup>
août	1510	Le même "Curtogli" déporte des habitants de Kea et de Kythnos. Un autre village d'Andros est attaqué, 5 hommes déportés. <sup>20</sup>
septembre	1515	Attaque de 22 navires turcs sur les îles de Mykonos, Sifnos, Syros et Milos. Les habitants se défendent vaillamment. <sup>21</sup>
juillet	1517	Pendant une expédition de chasse, le duc de Naxos est enlevé par un corsaire turc. Il est libéré après des

		vigoureuses protestations du <i>bailo</i> (représentant diplomatique) de Venise à Constantinople. <sup>22</sup>
novembre	1517	Une flottille turque sous le commandement de "Curtogli" cause de multiples dégâts à Naxos. <sup>23</sup>
août	1518	Attaque de 8 navires turcs sur Mykonos. <sup>24</sup>
février	1521	Attaque turque sur Mykonos. <sup>25</sup>

Ce qui nous frappe dans cette liste, c'est l'activité des forces irrégulières en temps de paix: les vigoureuses attaques sur les îles se perpétuent. Quoique les habitants des îles se défendissent encore quelquefois assez valeureusement contre les attaques turques, ils avaient maintes raisons d'être mécontents de la domination latine. Nous avons déjà relevé quelques cas de mauvais gouvernement quand nous parlions des problèmes dynastiques. Ce ne sont pas les seuls cas: le comportement de Nicolo Sommaripa de Paros n'était pas moins répréhensible quand il fit saccager l'île de son petit-neveu Nicolo Sommaripa d'Andros. Il aurait utilisé ses forces à meilleur escient, lui qui avait toujours une galère de guerre, pour défendre ses îles contre le Turc.<sup>26</sup> Que ce soit à l'occasion de conflits dynastiques ou indépendamment d'eux, la population se soulève quelquefois de manière fort menaçante. En général, on ne trouve pas encore d'expressions d'hostilité envers la domination latine, à l'exception des habitants d'Andros en 1507. Mais il y a plusieurs cas où les habitants veulent échanger les seigneuries indépendantes pour une administration directe de Venise.

Nous trouvons un premier exemple de cet esprit d'opposition lors de la mort du duc Giovanni III de Naxos en 1494. A ce moment, le "popolo" demanda aux Vénitiens de mettre fin à la "tyrannie" et d'établir une administration directe à Naxos. En même temps, le peuple de Naxos demanda des "privileges", probablement l'extension des pouvoirs des institutions communales. Venise, toujours pleine de respect pour la propriété privée, n'assuma que temporairement l'administration du duché et nous ne savons pas ce que les privilèges sont devenus.<sup>27</sup>

A Paros également, il y eut une éruption de mécontentement. En 1528, un mouvement séditionnel s'éleva contre le seigneur. Les habitants l'enfermèrent dans son château et l'obligèrent à reconnaître un gouvernement communal avec un capitaine élu.<sup>28</sup> A Milos, la commune avait un différend sur ses privilèges avec l'administration ducal et le cas fut soumis en 1511 à la décision du Sénat de Venise (c'était l'époque de la régence vénitienne pour Giovanni IV, alors mineur).<sup>29</sup>

A Tinos, on se trouvait devant un danger bien précis: l'équilibre délicat de la structure de la société coloniale menaçait d'être rompu, ce qui affaiblirait la force de résistance de l'île en cas d'attaque. La principale menace résidait dans le fait qu'une petite cabale s'enrichissait et s'emparait peu à peu du pouvoir au détriment du gros de la population et en particulier des groupes qui devraient fournir la milice et les ouvriers de fortifications.

Une députation de la *comunità* de Tinos arriva en 1518 à Venise pour présenter une requête au Sénat.<sup>30</sup> Cette requête nous donne une assez bonne idée des difficultés qui existaient alors à Tinos. La députation se plaignit du rector qui cherchait à s'enrichir. Ce dernier recevait les revenus des impôts et des domaines de la seigneurie: soie, blé et

légumineux. Comme le rector recevait une bonne partie de la récolte négociable de l'île, il était donc en mesure d'influencer les échanges commerciaux, causant des baisses de prix pendant la saison où les paysans veulent vendre leurs produits, ce qui lui permettait d'acheter les dites récoltes à bas prix. Il obtenait de la sorte un monopole dans l'exportation. Dans ces opérations, les rectores collaboraient avec la plus riche famille locale celle des Scutari. Nous avons traité ci-dessus (p. 37) de l'origine de la position des Scutari, qui n'étaient d'ailleurs pas *feudatari* mais seulement *cittadini*. Ils recevaient les revenus seigneuriaux de la moitié de l'île. Avec le soutien des rectores, les Scutari s'emparèrent de plusieurs positions-clef dans l'administration locale, pour eux-même et pour leurs dépendants. Il abusaient de leur position de plusieurs manières: l'une constituait à pressurer les paysans par l'instauration de nouveaux types de *gemora*, une autre à forcer les mêmes paysans à accomplir des travaux de caractère privé au profit de la famille Scutari et ceci pendant les laps de temps où ils auraient dû travailler à la défense de l'île. Ce genre d'abus était d'ailleurs également commis par le rector. Cela signifiait en fait le détournement des corvées d'intérêt public pour un usage strictement privé.

Les rectores avaient agi de connivence avec les Scutari dans la prise de pouvoir par ces derniers en fermant les yeux sur les infractions aux règles constitutionnelles qui auraient dû précisément empêcher l'accumulation de pouvoir. Ainsi, dans le cas des Scutari, on n'observa bientôt plus les règles des termes d'office, ni la règle qui protégeait la séparation des pouvoirs.<sup>31</sup> Mais ce n'était pas seulement la mauvaise conduite des rectores qui fut la cause de tout. Venise aussi avait contribué au relâchement des règles en donnant certains offices à des personnages de mérite pour une durée excessive. En 1525 par exemple, Lionello Perpignano reçut du Sénat l'office de *scrivano* pour dix ans en récompense pour sa bonne conduite lors d'une attaque de corsaires.<sup>32</sup>

A Venise, on prit les plaintes des Tinotes au sérieux.<sup>33</sup> Le Sénat répéta les anciennes interdictions aux rectores d'exercer le commerce. Sur le point des offices d'état, le Sénat hésita et trouva un compromis: ceux qui avaient reçu leurs offices par privilège du Sénat pouvaient les conserver pour le terme compris dans leur acte de commission, mais ceux qui détenaient leurs offices par simple commission (*litteras simplices dominii nostri*) les perdraient au terme constitutionnel. Désormais, les rectores auront à tenir rigide aux termes d'office. Mais, comme l'illustre le cas de Lionello Perpignano que nous venons de citer, le Sénat continue ses pratiques, quoiqu'il faille avouer que Perpignano méritait une exception à la règle. A la requête des habitants, le Sénat confirma encore l'ancien usage selon lequel le chancelier du lieu devait être un étranger sans attaches locales. L'usage des corvées pour des besoins particuliers fut formellement interdit: de services au rector ou à d'autres dignitaires doivent être considérés comme travail salarié et être payés comme tel. Les nouvelles *gemore* instituées par les Scutari sont abolies.

C'était déjà quelque chose, mais l'avenir allait montrer que ni le rector, ni les Scutari n'obéirent scrupuleusement aux ordres du Sénat. Des plaintes parvenues ultérieurement à Venise nous montrent que la situation ne changea guère. Tinos se trouve de la sorte dans une situation aussi instable et dangereuse que les autres Cyclades.

*b. après la chute de Rhodes.*

Depuis la paix de 1479 entre Venise et l'empire ottoman, les frontières entre l'empire et les seigneuries latines de l'Egée étaient restées longtemps stables. Venise possédait Crète, les Sporades septentrionales, l'Egine, Kythira, Tinos, Mykonos, Nauplie, Monemvasia et exerçait un "protectorat" sur les seigneuries des Cyclades et sur la seigneurie de Karpathos (située entre les Cyclades et Crète). Gênes retenait encore Chio, important centre de commerce et de navigation. De leur forteresse de Rhodes, les chevaliers de Saint Jean dominaient encore le Dodécanèse avec le port de Bodrum (Halicarnasse) sur la côte de l'Anatolie. Ainsi, la plupart des îles de l'Egée restait encore sous la domination latine et les Turcs ne tenaient aucun port important en Egée méridionale. La position des chevaliers de Rhodes leur fournissait l'occasion de contrôler la navigation entre l'Egypte et Constantinople. Aussi, depuis que la conquête ottomane de l'Egypte était chose faite, la conquête de Rhodes devenait une nécessité pour l'empire ottoman. En 1522 donc, les Turcs mirent tous leurs moyens en oeuvre pour déloger les chevaliers de l'île dont ils avaient fait un centre de piraterie. Après un siège de quelques mois, les chevaliers se rendirent et les Turcs tinrent désormais les ports importants du Sud-Est du bassin égéen.

Pour les seigneuries latines de l'Egée centrale, cette situation était dangereuse. Venise en jugea bien ainsi lorsqu'en 1523 le Sénat voulut obliger les Cornari, nobles vénitiens et seigneurs de Karpathos, à séjourner dans leur île. Les Cornari refusèrent en prétendant que c'était le gouvernement de Venise qui restait responsable pour la défense des îles de l'Egée.<sup>34</sup> De tels problèmes n'existaient pas aux Cyclades, où la plupart des seigneurs latins résidaient sur place ou au moins dans une île voisine comme Naxos, avec la seule exception des familles vénitiennes (encore!) qui possédaient de petites îles et qui préféraient rester à Venise. Mais la situation était devenue dangereuse pour le duché. Les Crispi avaient eu des relations étroites avec les chevaliers: des membres de la famille ducale et de leur entourage avaient appartenu à l'ordre de Saint-Jean, et les Crispi avaient favorisé la commanderie établie par les chevaliers dans l'église de Saint Antoine dans le Borgo de Naxos. Venise n'approuvait pas ces relations. La République n'avait aucune sympathie pour la perpétuelle guerre de course que les chevaliers faisaient aux Turcs. Le duc de Naxos s'était mis dans une position dangereuse en aidant encore en 1521 la flotte des chevaliers.<sup>35</sup> Il semble même qu'il y ait existé après 1522 un projet de transférer le siège de l'ordre à Naxos, mais ce projet ne fut pas exécuté et les chevaliers se rendirent à Tripoli de Barbarie, puis à Malte. Ainsi l'ordre de Saint Jean disparaissait comme pouvoir important de l'Egée, quoique ses navires y poursuivirent énergiquement la guérilla contre les Turcs jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, comme nous le relèverons encore plusieurs fois dans la suite du présent ouvrage. La commanderie de Naxos, une possession fort importante, fut donnée par le Pape à l'archevêque latin de Naxos.<sup>36</sup> Une conséquence importante de la chute de Rhodes fut que le duché se trouva désormais à proximité immédiate d'une importante station navale de l'empire ottoman. Un coup d'oeil sur la carte montre que les Cyclades devaient être un des premiers buts de l'expansion ottomane.

Pendant les années qui suivent la chute de Rhodes, les Vénitiens essayèrent de protéger les Cyclades contre les attaques de corsaires musulmans. La flotte vénitienne fit

plusieurs expéditions dans l'Archipel pour en chasser les corsaires, mais vu les résultats des batailles navales entre Vénitiens et Turcs dans la guerre précédente, il n'était nullement sûr que les Vénitiens pussent maintenir une supériorité navale en Egée lors d'une prochaine guerre.<sup>37</sup> Après la chute de Rhodes, le duc dépendait entièrement de Venise, ses propres forces étant insuffisantes. Il fit deux visites à Venise où il fut reçu avec tous les honneurs cérémonieux, mais on peut imaginer que le duc n'éprouvait guère de sentiments très amicaux envers la République qui empêchait que la grande île de Paros fut réintégrée dans son duché.<sup>38</sup> Dans les conflits entre Giovanni IV et Venise à propos de fiefs vacants du duché, l'atmosphère était tendue. C'est à l'occasion d'un de ces conflits qu'un amiral vénitien remarque que le duc est jeune et sans expérience tandis qu'il se fait guider par de mauvais conseillers qui ne cherchent que leur propre intérêt — entendez, un intérêt qui n'est pas celui de Venise —.<sup>39</sup> Que les sentiments des conseillers de Giovanni IV n'aient guère été amicaux à l'égard de Venise, la politique du duché après 1537 nous le montrera clairement.

#### IV. LES EXPEDITIONS DE BARBAROSSA ET LEURS CONSEQUENCES 1537-1566.

##### a. *les expéditions de Barbarossa.*

En 1537, les Turcs faisaient à nouveau une tentative de déloger les Vénitiens de leurs places fortes autour des Balkans. Ils avaient les mains libres pour de telles opérations, les Vénitiens étant trop occupés dans les affaires italiennes pour pouvoir se concentrer sur la sauvegarde de leurs possessions et protectorats levantins. En août 1537, les Turcs ouvrirent l'attaque sur Corfou, la puissante base vénitienne qui, à l'embouchure de l'Adriatique, assurait les liaisons entre Venise et le Levant. D'après les sources ottomanes, les Turcs disposaient devant Corfou d'un effectif de 50.000 hommes sous commandement du sultan lui-même, mais ils furent vite obligés de lever le siège, surtout à cause de la supériorité de l'artillerie vénitienne.<sup>1</sup> En comparaison avec un passé où la supériorité de leur artillerie fut un des principaux instruments de l'avance rapide des forces ottomanes en Europe, cet événement montre un premier déclin de la supériorité de l'armée ottomane sur les forces chrétiennes. Corfou n'était pas le seul échec turc de l'année 1537, les attaques sur les forteresses vénitiennes du Péloponnèse n'avaient pas eu non plus le résultat escompté.<sup>2</sup>

Le seul succès substantiel fut remporté par la flotte ottomane au cours de son voyage de retour du siège de Corfou. Hayriddin "Barbarossa", fils d'un renégat grec de Mytilini qui s'était acquis une grande réputation comme commandant toujours victorieux de la flotte ottomane, avait rassemblé une flotte d'environ 100 vaisseaux avec laquelle il attaquait les faibles possessions et satellites de Venise dans les îles de l'Egée. Sa première victime fut Egine, enclave vénitienne dans la Saronique dominée par les Turcs.<sup>3</sup> Les habitants tentèrent en vain de se défendre contre la supériorité massive des forces turques. D'Egine, la flotte ottomane voguait vers l'Orient, vers la principale route maritime qui mène à Constantinople, et elle arrivait ainsi au milieu des Cyclades, une proie facile n'ayant que de faibles défenses.

Les sources concernant la conquête des Cyclades sont vagues et quelquefois contradictoires. La source principale est l'*Historia di Candia*, du vénitien crétois Cornaro.<sup>4</sup> Une autre source importante est la biographie de l'amiral turc Barbarossa.<sup>5</sup> L'historiographie des Cyclades s'est surtout basée sur l'histoire des guerres maritimes des Turcs de l'érudit Kâtib Çelebi (Haci Halife, 1609-1657) et sur une lettre du duc Giovanni IV Crispo aux princes chrétiens qui semble avoir circulé comme pamphlet en Europe occidentale.<sup>6</sup> On peut douter de l'authenticité de la lettre de Crispo qui ne ressemble pas aux autres produits de la chancellerie ducal de Naxos qui nous sont parvenus. D'autre part, le récit que fournit cette lettre est si vif et s'accorde si bien avec d'autres sources indépendantes qu'on peut supposer que, si la lettre ne vient pas du duc, elle vient du moins de quelqu'un très au courant des événements passés: d'un Naxiote.

D'après la biographie de Barbarossa, la flotte ottomane venue d'Egine passa à l'attaque de Kea et de Kythnos. Ici, l'auteur de la biographie diffère de Cornaro qui place l'attaque sur Kea et Kythnos plus tard dans le déroulement des opérations de Barbarossa.<sup>7</sup> Les habitants de ces îles offrirent quelque opposition aux forces ottomanes ce qui



leur coûta la déportation d'un grand nombre de personnes, le droit de guerre musulman stipulant que toute conquête d'une place faite après combat armé livre les habitants et leurs possessions comme butin aux conquérants.<sup>8</sup>

Puis, la flotte de Barbarossa se dirigea vers Paros. Cornaro et la biographie de Barbarossa s'accordent dans la description de la prise de Paros, mais Cornaro offre plus de détails. Le seigneur de Paros, le noble vénitien Bernardo Sagredo, s'était retiré avec le gros de la population de l'île dans le réduit de montagne de Kefalo, mais par manque de munitions, il fut obligé de livrer la place après quelques jours. Comme de droit, l'île fut saccagée épouvantablement, une partie des habitants fut massacrée et les filles durent danser sur la plage ("far un ballo alla greca") pour mettre les officiers ottomans à même de faire une sélection fondée pour leurs harems et pour celui du Grand Seigneur. Un grand nombre de femmes fut déporté. L'auteur de la lettre de Giovanni IV Crispo le formule ainsi: "adolescentibus constupratis et ablegatis ad claustrum ille percelebre Constantinopolitanum" en faisant une belle traduction pseudo-étymologique du mot sérail (de serrare c'est fermer) par claustrum (de claudere c'est fermer) qui fait goûter encore l'atmosphère vraiment monastique du sérail du Grand Seigneur.<sup>9</sup> Une des déportées d'alors ira faire une grande carrière dans le harem impérial: Cecilia Venier, fille de l'avant-dernier seigneur de Paros Nicolo Venier, fut présentée au sultan et devint la Sultane Nur Banu, une des grandes puissances du sérail et de l'empire. Par elle, les sultans ottomans postérieurs à 1574 seront eux aussi des descendants de Marco I Sanudo.<sup>10</sup>

Après la conquête de Paros, la flotte turque se présenta devant l'île voisine de Naxos. D'après Cornaro, la population de Naxos s'était elle aussi réfugiée dans une citadelle de montagne, Apanokastro. La capitale de Naxos, située sur la côte, fut saccagée par les Turcs. Par la suite cependant, Barbarossa allait suivre une tactique différente en essayant de conclure un accord avec le duc de Naxos. Un motif possible pour ce changement de tactique serait la saison avancée qui rendait dangereuses les opérations amphibies avec de fragiles galères sur les côtes mal accessibles de Naxos. D'autre part, ce danger était augmenté par le fait que le duc, ayant plus de forces armées à sa disposition que les autres dynastes insulaires, était en mesure de se défendre plus longtemps. Aussi Barbarossa offrit au duc des conditions de capitulation assez favorables, et le menaça du sort de Paros s'il ne se décidait pas immédiatement. Du fait de ses récents démêlés dynastiques, le duc n'avait aucune raison de montrer à l'égard de Venise une parfaite loyauté. Il éprouvait donc bien moins de scrupules à envisager une reddition rapide que le seigneur de Paros qui, lui, était un noble vénitien. Ainsi, Giovanni IV accepta-t-il les conditions posées par Barbarossa qui consistaient en la reconnaissance de la suzeraineté ottomane et au paiement d'un tribut annuel.<sup>11</sup>

Les récits de la biographie et de Cornaro se contredisent sur les événements qui suivirent la reddition de Naxos. D'après Cornaro, la flotte ottomane se divisa, une escadre prenait Kea et Kythnos, une autre allait saccager Mykonos qui dépendait de la possession vénitienne de Tinos. Les corsaires qui servaient la flotte ottomane comme auxiliaires reçurent de Barbarossa la permission de s'enrichir lors du sac d'Amorgos, possession des nobles vénitiens Quirini, dont les habitants s'étaient réfugiés en Crète. Après Amorgos les corsaires se tournèrent vers Serifos (possession des nobles vénitiens Michieli) et Anafi (possession des nobles vénitiens Pisani), et mirent ensuite à sac, pour la seconde fois, la

pauvre Mykonos.<sup>12</sup> Tous ces détails ne se trouvent pas dans la biographie qui ne mentionne pas clairement la conquête d'autres îles après Naxos, ni dans Kâtib Çelebi qui ne mentionne que la conquête de deux îles dont il ne donne pas le nom.<sup>13</sup> Kâtib Çelebi donne la description du retour du *paşa* victorieux à Constantinople où il entra en triomphe avec un butin de 1.000 garçons, 1.500 filles, 400.000 séquins et un tribut annuel de 6.000 pièces d'or.

On ne doit pas surestimer l'importance de cette expédition. Ce n'était qu'une simple *razzia* dont les revenus devaient permettre à Barbarossa d'entretenir sa flotte. Du reste, l'expédition de 1537 n'avait pas eu de résultats décisifs: la prise de Corfou aurait pu changer le visage de la Méditerranée, mais la prise de quelques petites possessions ou protectorats de Venise en Egée ne pouvait servir qu'à nettoyer un peu le portail des Dardanelles, et n'était guère un résultat satisfaisant après un tel déploiement de forces.

En 1538, Barbarossa retourna en Egée avec des forces de moindre envergure pour achever l'assujettissement des Cyclades. En route, il s'empara des îles de Skyros, Skiathos et Skopelos qui avaient été des possessions vénitiennes depuis la chute de Constantinople. Ensuite, arrivé devant les détroits septentrionaux des Cyclades, il attaqua Tinos. D'après les chroniqueurs ottomans, Barbarossa s'était emparé de Tinos, mais c'est là une représentation trop triomphaliste des événements. La version de la biographie turque, qu'on retrouve avec quelques différences mineures dans Kâtib Çelebi est que Barbarossa aurait accepté la soumission des habitants de Tinos sous condition qu'ils lui livraient leur rector, coupable d'avoir voulu défendre l'île, et qu'ils payeraient un tribut annuel de 1500 ducats.<sup>14</sup> Comme île sous suzeraineté turque, Tinos pourrait désormais élire librement son propre gouverneur. Cornaro fait un récit plus circonstancié. D'après lui, Barbarossa aurait envoyé un parlementaire à Tinos. Celui-ci, le nommé Manoli Cazzara (Katsaras?), Grec natif de Milos et sujet du duc de Naxos, aurait incité les habitants de Tinos à livrer leur rector aux Turcs. Certains habitants auraient obéi à l'appel de Cazzara, et ainsi Barbarossa se serait emparé de Tinos. Cazzara semble avoir été un négociateur habile; avant son apparition à Tinos, il avait négocié à la Porte pour son maître Giovanni IV une diminution du tribut que celui-ci devait payer annuellement. Cependant, le résultat que ce négociateur obtint à Tinos ne fut pas permanent. Il semble que les habitants de l'île se soient repentis presque immédiatement et soient retournés à leur ancienne loyauté: Tinos restera encore longtemps une possession vénitienne.<sup>15</sup> En 1539, Barbarossa expédia une escadre de 5 galères à Tinos afin d'exiger la reddition, mais les habitants refusèrent, et le commandant de l'escadre turque se borna à des menaces verbales.<sup>16</sup> Le voyageur français Tournefort qui visita Tinos en 1700, y trouva encore l'administration vénitienne, et il raconte qu'à cette date, le souvenir de 1538 restait toujours vivant. Chaque année, au premier mai, le rector, tous les feudataires et toute la milice des villageois faisaient une procession solennelle vers un sommet de montagne. Là, on criait "Viva San Marco" et tirait des coups de fusil pour commémorer que "les habitants de quelques villages auraient pactisé avec les Turcs, mais que la noblesse, ayant découvert que la trahison était limitée à quelques villages, avait mobilisé la milice villageoise, attaqué et contraint à la retraite les Turcs qui assiégeaient la capitale de l'île".<sup>17</sup>

Pendant que Barbarossa était occupé à Tinos, le seigneur d'Andros, Crusino Sommaripa, envoya une députation à laquelle furent accordées à peu près les mêmes con-

ditions de capitulation que celles qu'avait obtenues le duc de Naxos. La reddition d'Andros est racontée fort différemment par Saulger. D'après lui, Andros fut prise par les Turcs, mais restituée à Sommaripa grâce à une intervention de l'ambassadeur de France à Constantinople: un récit très invraisemblable. Comme preuve, Saulger publie un extrait de l'acte par lequel le sultan Süleyman restituait l'île à Sommaripa, fin 1538. Pourtant, cet acte ne mentionne aucune intervention de l'ambassadeur de France qui n'a probablement existé que dans la fantaisie du père Saulger: la preuve d'une ancienne relation entre la France et les Sommaripa devait servir à appuyer ses projets de rétablissement de la domination latine aux Cyclades en 1685-1686. Quoique l'historien allemand Hopf ait d'abord douté de l'acte sur lequel Saulger s'est basé, il ne peut avoir aucune doute quant à son authenticité, comme on s'en persuadera en lisant le texte complet de cet acte qui se trouve annexé à une lettre inédite de Saulger de 1686.<sup>18</sup> Bien qu'il ne s'agisse que d'une traduction en français, le texte s'accorde parfaitement avec des actes semblables destinés au duc de Naxos en 1564. Saulger ne connaissant pas ces actes de Naxos, la possibilité que le document d'Andros soit une falsification doit être considérée comme exclue.<sup>19</sup> Grâce à ce document, nous sommes mis en mesure de connaître les conditions qui furent imposées aux seigneurs latins qui se soumirent à Barbarossa. C'est pourquoi nous en donnons ci-dessous le titre intégral:

Commandement du sultan Soliman pour l'île d'Andros.

Le très sublime sceau du grand, puissant et juste seigneur,  
son commandement est tel:

Il y a quelque temps que le très honoré seigneur Chiaranbinbey, beglierbey des isles étant allé selon l'ordre que je lui avois donné avec ma puissante armée à l'isle d'Andros et s'en étant emparé, Coursin de Sommerive seigneur de ladite isle est venu à ma glorieuse porte et m'a prié de le remettre en possession de la seigneurie d'Andros pour en jouir comme auparavant, promettant de donner tous les ans un tribut de 35 mil aspres ce que je lui ai octroïé lui donnant pour cet effet ce digne commandement afin qu'il puisse jouir du domaine de cette isle comme il faisoit ci-devant luy et ses héritiers, me contentant de la dite somme de 35 mil aspres qu'il paiera chaque année le premier jour de mars, et cette somme sera mise entre les mains du sangiakbey de Négrepont en presence du cady. Si quelqu'un de mes sujets s'enfuit et se réfugie à Andros je veux qu'il luy renvoie sans luy donner protection, mais il peut recevoir sur ses terres ceux qui ne soient point mes sujets pour les peupler et les habitants de l'isle d'Andros se multiplians avec le tems, il est juste que le tribut s'augmente à proportion,

et je veux qu'on soit exact à observer fidèlement les conditions susmentionnées. Je ne veux point qu'on donne aucune peine aux habitans de cette isle, qu'on exige d'eux quoique ce soit, qu'on ne leur enlève rien par force, qu'on ne prenne aucun d'entre eux pour en faire des janissaires, et qu'aucun musulman, tel qu'il soit, ne soit si osé que de leur faire la moindre insulte. Et ainsi ils peuvent venir sans appréhension trafiquer avec mes sujets, et si quelqu'un d'entre eux vient à mourir dans les lieux de ma dépendance, je ne veux point qu'aucun des *petelmagis*<sup>20</sup> s'empare de son bien, mais que tout ce qu'il a laissé en mourant soit à ses héritiers. Que si quelqu'un de mes sujets a quelque procez avec ses insulaires, je ne veux pas qu'on entende des témoins contre eux et qu'aucun juge prenne connoissance de leurs affaires à moins que ce ne soit pour quelque sujet déjà inséré dans le livre de la justice du lieu où il se trouve. Et si mes armemens prennent sur mer quelque homme de cette isle, je veux qu'on lui donne la liberté dès lors qu'il aura prouvé qu'il est habitant de l'isle d'Andros. Et si en quelque tems que ce soit les insulaires d'Andros auront besoin de vivres, ils peuvent venir à ma magnifique porte pour en obtenir un commandement avec lequel ils pourront obtenir du *sangiakbey* de Négrepont ce que leur sera de besoin. Que si quelques *Leventis*<sup>21</sup> vont sur leurs isles pour les molester, qu'ils se deffendent du mieux qu'ils pourront et qu'ils s'opposent à leur insolence, car étant fidèles à l'observation de mes commandemens, je ne veux pas qu'il leur soit fait aucun tort, et ceux qui voudront faire tort à ceux qui me paient le tribut doivent être reprimandez et mis en justice. Que tous sachent que cecy est ma volonté et un chacun doit donner foy à mon très illustre sceau et à ce commandement.

Donné à Constantinople à la fin de la lune ditte Mucheren,  
l'an du prophète 946<sup>22</sup>

Après Crusino Sommaripa d'Andros, Nicolo Gozzadini de Sifnos se soumit également à Barbarossa, son tribut fut fixé à 1000 écus.<sup>23</sup> Ainsi, toutes les Cyclades, à l'exception de Tinos, étaient soumises aux Turcs. Barbarossa se rendit alors à Naxos pour percevoir le second terme du tribut du duché. Il s'y comporta fort aimablement. Il s'y entretint avec le duc et avec les conseillers de celui-ci sur la possibilité d'une attaque contre la Crète: combien Marino Sanuto avait-il eu raison de noter dans son journal que Giovanni IV avait de mauvais conseillers! Selon les Naxiens, une opération contre les forces vénitiennes de Crète était faisable pour autant qu'on parvienne à exploiter les conflits existant entre les

paysans grecs et les nobles latins. On décida d'envoyer en Crète une députation de deux Grecs de l'entourage du duc de Naxos: Manoli Cazzara, que nous avons déjà rencontré et Ioannis Tagaris, un notable grec qu'on retrouve quelques années plus tard comme *kapetanios* de la commune du Borgo de Naxos. Cette députation ne réalisa rien d'important, mais l'épisode est significatif pour la manière dont Giovanni IV tentait de se maintenir.<sup>24</sup> Le duc s'est déjà bien adapté à sa nouvelle situation, et en s'appuyant sur les Grecs, il se rapproche inconsciemment de la politique du fondateur du duché Marco Sanudo: lui aussi avait autrefois été mêlé à une rébellion grecque en Crète.

*b. la situation après les expéditions de Barbarossa.*

1. Le duché de Naxos est devenu une principauté tributaire ottomane. Le duc a reçu des Turcs l'administration de l'île de Paros, conquise sur le noble vénitien Bernardo Sagredo, et la portion de Kea qui appartenait à la famille vénitienne des Premarini.<sup>25</sup>
2. Les Gozzadini de Kea conservent leur portion de cette île comme tributaires des Turcs.
3. Crusino Sommaripa d'Andros et Nicolo Gozzadini de Sifnos sont dans le même cas. Le seigneur de Sifnos paie son tribut directement au Turc et ainsi le lien féodal qui existait entre Sifnos et Naxos n'a plus de conséquences pratiques: Gozzadini n'a que le sultan pour suzerain.
4. Les familles nobles vénitiennes perdent leurs possessions, et les îles d'Amorgos, Anafi, Astypalia, Ios et Serifos sont directement soumises à l'administration ottomane.
5. Tinos reste vénitienne, mais sa dépendance de Mykonos est conquise par les Turcs et est placée directement sous l'administration ottomane.

Cette situation fut reconnue par Venise dans le traité de paix de 1540, où toutes les Cyclades, à l'exception de Tinos, furent cédées à l'empire ottoman.<sup>26</sup> La position des tributaires des Cyclades est réglée par des lettres de privilège du sultan dont nous avons vu un exemple pour Andros. Dans ces lettres, le sultan confirme comme concession unilatérale de sa part les accords de capitulation passés entre Barbarossa et les gouvernements insulaires. Il est regrettable que ni le texte de l'accord, ni celui de la confirmation pour le duché de Naxos ne nous soient parvenus. Du texte de la confirmation, on peut se former quelque impression grâce aux renouvellements qui en sont faits en 1564 et au texte de la confirmation d'Andros de 1539 que nous avons déjà donné ci-dessus.<sup>27</sup> Un tel document s'appelle en turc ottoman (ce qui est dans ce cas mi-arabe, mi-persan) *ahdname*, lettre d'engagement ou dans la lingua franca de la diplomatie occidentale en Turquie "capitulations". Ces documents portent ainsi le même nom que les documents qui forment la base de la présence diplomatique occidentale dans l'empire ottoman, et en fait, ils appartiennent au même type diplomatique quoiqu'il existe bien sûr des différences graduelles entre les documents accordés comme "traités" à des états indépendants et les documents

accordés à un tributaire.<sup>28</sup> Les documents des Cyclades appartiennent au type des tributaires, et ils contiennent les stipulations qui sont communes à ce type: paiement de tribut, ne pas recevoir des esclaves échappés de Turquie, limitations dans la liberté de la politique étrangère. Le document d'Andros laisse le seigneur encore libre dans ses relations extérieures, mais dans le renouvellement des "capitulations" du duc de Naxos en 1564, il lui est interdit d'entretenir des relations amicales avec les ennemis du sultan. Ceci est encore moins strict que l'obligation à laquelle fut soumis le prince de Transsylvanie, autre tributaire de l'empire ottoman, dans ses capitulations de 1571: il lui faut être "ami des amis et ennemi des ennemis du sultan". L'observance de ces stipulations entraîne des récompenses: les habitants des îles tributaires peuvent voyager dans l'empire ottoman et quand ils y meurent, leur héritage n'est pas confisqué. Il peuvent acheter des victuailles dans l'empire (l'exportation de victuailles de l'empire ottoman en Europe chrétienne est formellement interdite).<sup>29</sup> Sur le montant exact des tributs, nos sources se contredisent parfois, probablement aussi parce que la somme était quelquefois modifiée et que la valeur de l'unité fiscale ottomane, l'*akçe* ou *aspre* était peu stable par rapport aux diverses monnaies européennes.<sup>30</sup>

Des actes notariés de Naxos nous fournissent une indication sur la manière d'amasser les fonds pour le paiement du tribut. Ce tribut est appelé en turc *cizye* ou *haraç*. Depuis la conquête ottomane, les actes notariés de Naxos parlent d'un nouvel impôt foncier, le *kharatzi*; *kharatzi* étant la version grecque du mot *haraç*. La liaison entre le nouvel impôt foncier et le *haraç* à payer par le duc s'impose. Mais cet usage du mot *haraç* peut mener à des confusions. Dans l'empire ottoman, le terme *haraç* est utilisé à la fois pour le *cizye* (capitation, en grec: *kefalokharatzi*) et pour le *haraç* au sens strict, qui est un impôt foncier, une espèce de dîme (en grec *kharatzi* ou *dhekatia* = dîme ou *ousouri* du mot turc *öşür* = dîme). Ce qui complique l'affaire, c'est que le duc de Naxos lève son tribut, qui est du point de vue ottoman un *cizye*, en impôt foncier. Dans le cas d'un état tributaire, le tribut - la somme des *cizye* des habitants - est payé en somme globale, non spécifiée par le chef de cet état. Ce dernier pourra le prélever comme il le veut, non pas en capitation comme ce serait logique, mais en impôt foncier. Une telle inconséquence n'est pas unique pour les Cyclades: dans l'état vassal de Raguse, on faisait de même.<sup>31</sup>

Les *ahdnames* que les sultans accordaient aux dynastes des Cyclades n'étaient guère que des pièces de papier bien calligraphiées à l'orientale. La mise en pratique des règles dépendait de l'aptitude des dynastes à convaincre les fonctionnaires ottomans de tout rang qu'il leur était profitable d'observer les capitulations. La voie la plus simple de s'assurer la coopération des fonctionnaires était de leur donner des "présents". Cette situation rendait toujours la charge des impositions turques considérablement plus lourde que les chiffres officiels ne l'indiquent. Les *ahdnames* ne donnaient pas de garanties légales aux dynastes latins, mais au début, il semble que la prise de pouvoir par les Turcs n'ait affaibli leur position que lentement. Pour la plupart des îles, l'effet principal de ces expéditions revenait à ceci: au lieu du lointain protectorat de Venise, elles éprouvèrent désormais la suprématie plus proche des Ottomans. Ceci rendait la position des dynastes latins moins sûre vis à vis de leurs sujets mécontents: ceux-ci étaient toujours en mesure d'invoquer l'intercession d'un administrateur ottoman voisin. Vu le caractère capricieux de la justice ottomane, de telles interventions avaient toutes les chances de se révéler très

nuisibles. Cette situation causait un affaiblissement progressif de l'autorité des dynastes latins qui contribua finalement à leur chute.

Après sa capitulation forcée devant Barbarossa, le duc de Naxos louvoyait entre la Turquie et l'Occident latin. Nous avons déjà mentionné parmi les sources de l'expédition de 1537 que nous avons relevées, la lettre qui circulait comme pamphlet en Europe occidentale sous le nom du duc. La teneur principale de cette lettre est un appel aux princes chrétiens pour libérer le duc de la suzeraineté ottomane. Il est donc clair qu'en 1537, certains personnages désiraient mettre fin à l'autorité ottomane sur les Cyclades avec l'aide de l'Occident latin. Mais la situation où Crispo se trouvait ne lui était pas totalement désavantageuse. Les Turcs lui avaient fait présent de quelques possessions importantes qui avaient appartenu à des nobles vénitiens: Paros et la partie Premarini de Kea. Venise s'efforça encore d'amener le duc à restituer la partie de Kea aux Premarini, mais sans effet: le duc donna sa portion de Kea en dot à sa fille.<sup>32</sup>

Il est difficile d'évaluer la situation du duc. Profitait-il de sa position comme principal tributaire des Turcs dans l'Egée ou non? Un rapport vénitien le dépeint comme un pauvre diable, écrasé entre ses sujets mécontents et les Turcs et incapable de subsister avec son revenu de 10.000 ducats dont 4.000 allaient aux impôts turcs, et l'essentiel du reste à des présents et autres chicanes turques. Ses sujets le soumettent à un continuels chantage en le menaçant d'aller chercher satisfaction auprès du Turc.<sup>33</sup> Mais il y a tout lieu de se méfier un peu de la véracité de cet écrit vénitien. Ce rapport comporte plusieurs inconséquences et l'image que le rapporteur donne du vieux duc de Naxos est colorée pour motifs politiques. Giovanni IV n'était pas un ami de Venise et notre rapporteur raconte que le duc essaye d'augmenter le nombre de ses sujets (et par conséquent de ses revenus fiscaux) en incitant les habitants de Tinos à venir habiter sur les îles de son duché. Le fait que les autorités vénitiennes s'inquiètent de ces intrigues de Crispo nous prouve que le duc pouvait prétendre que la vie d'un de ses sujets n'était pas plus mauvaise que celle d'un habitant de Tinos, île de tous temps réputée par sa prospérité. En somme, le duc de Naxos a su se maintenir vis à vis des Turcs; la vie de la société coloniale a continué à Naxos et dans les autres îles du duché où les institutions traditionnelles se maintinrent. Bien sûr, les temps étaient mauvais, comme en témoigne un acte notarié de Naxos de 1561 qui se plaint des mauvaises années, des *haraç*, "kaniski" (dons) et de plusieurs autres misères, mais il ne faut pas exagérer.<sup>34</sup>

### *c. l'église latine, le dernier lien du duché de Naxos avec l'Occident.*

Un des problèmes les plus difficiles auquel Giovanni IV se vit confronté en 1537 était l'élaboration d'une nouvelle politique religieuse. Jusqu'à la conquête turque, les ducs ne s'étaient guère souciés de la politique ecclésiastique. Ils suivirent le modèle traditionnel des états latins du Levant. L'église prédominante était l'église latine dont les évêques exerçaient également une autorité juridictionnelle sur l'église grecque de leur diocèse, là où il n'y avait pas d'évêque grec. Ordinairement, il n'y avait aucune difficulté si les autorités profanes demeuraient neutres et tempéraient au besoin les éruptions de zèle missionnaire des prêtres latins. Cependant en 1537, la situation générale est changée: le duc est devenu un tributaire turc. Il doit prendre conscience du fait que, dans l'empire ottoman, l'église

latine est regardée avec méfiance, tandis que l'église grecque est, après l'Islam, la deuxième religion d'état. Le chef de l'église grecque, le patriarche oecuménique de Constantinople, est un important dignitaire dans le système ottoman. Le duc ne peut plus se permettre d'entretenir trop de relations avec le pape — pour les Turcs le chef d'un état ennemi — mais il se voit bien obligé de resserrer les relations avec le patriarche, chef spirituel de la majorité de ses sujets et grand personnage de l'empire ottoman. Un mouvement concerté du patriarche et des mécontents grecs de son duché aurait été fatal au duc. Il est compréhensible que ce dernier se soit efforcé de gagner la bienveillance du patriarcat en faisant don en 1558 de trois riches monastères grecs de Naxos.<sup>35</sup> Le duc de Naxos avait d'assez bonnes relations avec l'église grecque. Il menaça même une fois le Saint-Siège de placer l'église catholique latine de son duché sous l'autorité du patriarche schismatique si Rome ne se pliait pas à sa volonté.<sup>36</sup>

De la même époque datent les premières preuves irréfutables de l'admission d'évêques grecs dans le duché. Dans notre deuxième chapitre, nous avons déjà analysé les sources ambiguës qui semblent indiquer l'existence d'évêques grecs à Naxos avant les expéditions de Barbarossa. Le premier évêque grec de Naxos dont nous savons le nom est Theonas, dont une lettre fort illisible est publiée dans la collection *Turcograecia libri VIII* de l'humaniste allemand Martinus Crusius.<sup>37</sup> Des renseignements plus concrets sur ce personnage nous sont fournis par une lettre que le duc écrit au *bailo* de Venise à Constantinople. Giovanni IV y faisait savoir que l'évêque Theonas s'était fait le porte-voix des rancunes existant parmi la population grecque de Naxos contre la domination latine et qu'il s'était demandé ouvertement pourquoi tant de Grecs valeureux supportaient encore l'oppression d'un petit nombre de Francs. Le duc ne pouvait pas tolérer de telles provocations et il exila l'évêque.<sup>38</sup> En considérant que ni la Porte, ni le patriarcat ne firent de démarches en faveur de Theonas, on peut constater que la position du duc était encore assez forte en cette année 1559 pour prendre une mesure qui semble bien dangereuse dans la situation du duché à ce moment là. Cependant, il ne semble pas que le comportement de Theonas ait été de règle pour les évêques grecs: parmi les condamnés exécutés en 1571 par les Turcs pour raison de collaboration à une tentative de rétablissement de la domination latine, on trouve l'archevêque de Naxos de ce temps, successeur de Theonas. Ses propos ont fait de Theonas un des premiers exemples de nationalisme religieux parmi les Grecs de Naxos qui — comme parfois dans le nationalisme religieux des Grecs — se dirige aussi bien contre la domination latine que contre la domination turque.<sup>39</sup> Il reste pourtant un exemple isolé, quoique ses arguments soient repris déjà en 1564, dans un autre endroit des Cyclades comme nous le verrons plus loin.<sup>40</sup>

Tandis que la position de l'église grecque se consolidait sous la suzeraineté ottomane, des temps difficiles menaçaient l'église latine. Ses relations avec le duc étaient assez tendues. Le duc et sa famille se montraient dans leur vie personnelle assez inclinés vers l'église grecque, non seulement par raison d'état, mais aussi par sentiment. Deux faits le prouvent: il n'y a pas un seul acte ducal de Giovanni IV en faveur de l'église latine alors qu'on en connaît quatre en faveur de l'église grecque; un de ces quatre documents est un privilège délivré à un prêtre grec pour raison de services rendus à la duchesse pendant sa maladie.<sup>41</sup> Que la duchesse ait eu recours à un prêtre grec au lieu d'un des nombreux prêtres latins montre bien ses sentiments.



Le duc considérait en quelque sorte l'église latine comme sa possession privée. Il réclamait sur les sièges épiscopaux de son duché et sur leurs revenus un juspatronatus incompatible avec les conceptions de certains ecclésiastiques latins. Il a beau déclarer que sa famille est la grande bienfaitrice de l'église latine des Cyclades, lui même ne l'était certainement pas.<sup>42</sup> Un premier incident entre le duc et l'église latine survint peu après la conquête turque. Après la mort de l'archevêque latin de Naxos Giuseppe Montanari, Rome désigna à sa place en 1540 Sebastiano Lecavella, un Dominicain de Chio. D'après une source tardive, Lecavella aurait eu des démêlés avec Barbarossa parce qu'il exerçait ses fonctions sans être en possession d'un *berat* (reconnaissance officielle du sultan, nécessaire pour toute fonction comportant une autorité fiscale ou juridictionnelle). Lecavella fut arrêté et dut vendre la plûpart de ses possessions pour acheter sa liberté.<sup>43</sup> D'après cette source, Lecavella serait mort peu de temps après en exil en Italie. Cette tradition n'est guère compatible avec les faits. Lecavella n'est pas mort peu de temps après son arrivée en Italie; il y fit un très long séjour et reçut finalement l'investiture d'un diocèse plus profitable.<sup>44</sup> Mais il y a d'autres raisons de mettre en doute la vérité de cette tradition: il n'est pas sûr que les évêques latins aient nécessairement dû être en possession d'un *berat*. Ceux-ci étaient importants en 1601, date de notre source, mais pas dans la situation de 1540. Mais si la tradition est vraie, elle nous ouvre un point de vue bien curieux sur la politique ducale. C'était au duc, en effet, à intervenir auprès de la Porte pour obtenir les *berats* dans sa circonscription, et c'est également lui, le représentant de l'autorité turque, qui devait en première instance prendre connaissance des contraventions contre les règles administratives. Encore est-il curieux que dans la tradition des difficultés de Lecavella, il soit question des biens de l'église de Saint Antoine du Borgo, ancienne commanderie des chevaliers de Saint Jean à Naxos.<sup>45</sup> Après que cet ordre se fut retiré de Rhodes à Malte, l'église avait été donnée à l'archevêque latin. Mais le juspatronatus sur cette église était réclamé par la famille Gozzadini, étroitement liée à la famille ducale. Il est remarquable qu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, cette église soit de nouveau en possession des Gozzadini, après avoir été confisquée, comme disent certains documents turcs, à titre de possession ennemie ayant appartenu aux chevaliers.<sup>46</sup> Ici encore, nous goûtons l'intervention du duc, seule autorité compétente pour confisquer. On doit supposer certains conflits entre le duc et son archevêque latin, entraînant des conséquences fâcheuses pour la position financière de l'archevêché: la pauvreté de l'archevêché en 1601 est surtout imputée aux chicaneries que Lecavella éprouvait de la part de l'autorité turque qui ne peut être autre que l'autorité ducale.<sup>47</sup>

Une lettre du duc de 1563 nous fournit des renseignements plus sûrs sur quelques conflits survenus entre l'évêque Lecavella et les Turcs. D'après cette lettre, Lecavella menait un train de vie condamnable et l'évêque était détesté par le peuple de Naxos comme étranger. Les Grecs de l'île auraient incité leur patriarche à remonter au grand vizir qu'il n'était pas régulier qu'un sujet du pape gouverne une église chrétienne dans l'empire ottoman où lui, le patriarche, avait reçu l'autorité suprême sur tous les chrétiens. Le vizir aurait écrit dans ce sens au duc, mais celui-ci aurait pu arranger l'affaire moyennant un présent judicieux.<sup>48</sup>

La tension des relations entre le duc et Lecavella est encore prouvée par une lettre écrite par Lecavella, séjournant alors en Italie pour le concile de Trente, adressée au

cardinal Cervino, légat du pape au concile. Lecavella s'y plaint amèrement de la manière dont le duc dispose des revenus de l'évêché de Santorin. Cet évêché avait été longtemps occupé par des évêques non résidants (coadjuteurs de diocèses étrangers) qui avaient acheté leur titre à Rome. D'après le droit canonique, les revenus devaient dans ce cas aller au métropolitain ayant la responsabilité du diocèse là où il n'y avait pas d'évêque. Mais le duc était intervenu en séquestrant les revenus de Santorin au profit de son propre chapelain. Lecavella n'était pas le seul à se plaindre de la politique du duc: nous avons également une lettre de l'évêque de Sifnos (par ailleurs un de ces absents) où le candidat du duc pour l'évêché de Milos est décrit sous un jour peu favorable.<sup>49</sup>

Ce conflit entre le duc et l'archevêque est une variation sur un thème bien connu. L'archevêque, Dominicain aux penchants rigoristes, prêche les idées de la Contre-Réforme. Pendant son long séjour en Italie, il a activement participé au concile de Trente. Son intérêt pour le concile s'explique peut-être par les rigueurs de la vie à Naxos, à quelques mètres du palais ducal. En 1561, Lecavella est promu à un diocèse plus attrayant: Lipari.<sup>50</sup> Sans en avertir le duc, le Consistoire désigne alors à nouveau un prêtre de Chio. Giovanni IV ne pouvait pas tolérer cette infraction à son juspatronatus et il proteste de manière véhémement dans deux lettres adressées à Rome.<sup>51</sup> Dans l'une de ces lettres, il va jusqu'à menacer de séparer l'église latine du duché de la communion avec Rome. Ses menaces firent de l'effet: la Curie transféra rapidement le nouvel évêque dans un autre diocèse et désigna le candidat du duc, Francesco Pisani, comme archevêque de Naxos, nonobstant quelques objections assez sérieuses qui existaient contre sa personne.

Pisani n'arriva à Naxos qu'après la destitution de la maison Crispo par les Turcs. Ainsi, il n'y eut pas d'amélioration des relations entre l'église latine et le duc. Mais en vérité, l'église latine n'eut guère de raison de se plaindre de Giovanni IV. La position de l'église latine déclina quelque peu, mais on doit se rendre compte qu'une politique explicite en sa faveur aurait rendu inévitable une explosion de la société coloniale et la fin immédiate de cette même église latine. Dans des conflits comme ceux portant sur les églises latines de Milos et de Santorin, l'argumentation du duc était plus concevable que celle de Lecavella. Alors que le duc proposait du moins des Cycladiens, le Saint-Siège vendait des titres à des acheteurs absents et l'archevêque veut profiter de ce système néfaste pour étendre ses droits et revenus de métropolitain. On doit prendre au sérieux la boutade de Giovanni IV qui, plein d'irritation, fait savoir à la Curie romaine qu'il ne veut plus recevoir dans son duché la rapaille ordinaire de moines mendiants-aventuriers italiens ou autres, qu'on lui envoie comme évêques de ses îles. Les prélats, animés du nouvel esprit du concile de Trente, peuvent bien protester que les pouvoirs laïcs usurpent des revenus ecclésiastiques, mais ils oublient que ces revenus et ces dignités ecclésiastiques ont été fondées par les ancêtres de ces mêmes laïcs pour faire des placements utiles de leur capital, placements dont pourraient encore profiter leurs descendants. En relâchant le lien entre les revenus et les descendants des donateurs, l'église catholique provoque de la part des autorités profanes une hostilité qui lui est parfois devenue fatale. Les menaces de Giovanni IV d'helléniser l'église latine des Cyclades ne sont pas des mots en l'air si l'on voit ce qui se passa en Europe occidentale au XVI<sup>e</sup> siècle.

d. *Giacomo IV, le dernier duc de la maison Crispo, 1564-1566.*

Fin 1564, Giovanni IV mourut après avoir gouverné son duché pendant cinquante ans. Ce fut une période de désastres et le règne de ce duc fut loin d'être glorieux. Cependant, il faut avouer que le duc a tiré le meilleur parti possible des circonstances. Il a toujours apprécié justement la situation: il savait quand il fallait fléchir (devant Barbarossa) et quand il fallait être ferme (contre Theonas et contre le Saint Siège). Giovanni IV a assoupli les premiers pas de son duché en passe de devenir une province ottomane. Giovanni IV a encore tenté d'assurer la succession de son fils. Pendant sa vie, il lui avait déjà cédé les îles de Paros et de Santorin afin que son fils Giacomo soit déjà un tributaire turc établi au moment de la mort de son père.<sup>52</sup> Le sultan reconnut la succession de Giacomo IV, mais son règne ne dura qu'un an et quelques mois, jusqu'au printemps de 1566. De ce règne, il nous reste seulement deux diplômes, un en grec et un en italien, ce qui illustre encore la structure dualiste du duché.<sup>53</sup> Le diplôme grec est une transmutation d'un fief en une possession libre. Avec une grande ténacité, les principautés issues des croisades avaient toujours maintenu les obligations des feudataires envers leurs suzerain. Maintenant, comme Giacomo IV l'exprime, il doit, en tant que "plénipotentiaire et procureur" du sultan, biffer, casser et supprimer les conditions d'un ancien diplôme d'investiture, forcé par les "soupirs" et les "tribulations":

“. . . διὰ τὴν στενοχωρίαν τῶν καιρῶν διότι ὥς καθὼς τότες ἐνασί-  
 λευεν ἡ ἀρχοντία καὶ εὐγενία καὶ τῶρα βασιλέβει ἀνάγκη, στενο-  
 χορίας καὶ βάσανα, καὶ ὡσὰν αἰξουσιασται καὶ ἐπήτροποι ὑκονομοῦ-  
 μεν τὸν καιρὸν ὥς καθὼς λαχένει, χαλνοῦμεν, ἀκυροῦμεν, καὶ ἀθαι-  
 τοῦμεν ἐκεῖνην τὴν γραφὴν τῆς κοντιτζιώνης τοῦ φέουδου . . .”

Le style pessimiste de ce document est prophétique: un an après, Giacomo IV sera destitué par les Turcs.

e. *les Sommaripa et les Gozzadini comme tributaires turcs.*

Les Sommaripa se sont maintenus dans leur seigneurie d'Andros jusqu'en 1566. En 1564, ils furent confrontés avec une sédition populaire. Une députation de Grecs se présenta devant le gouverneur turc de Négrepont et se plaignit de ce que douze Francs recevaient tous les revenus de l'île, violaient les femmes, commettaient des meurtres, ravitaillaient des navires de guerre ennemis et des corsaires. Les Grecs offrirent de payer le même impôt que payait jusqu'alors le seigneur de l'île et payèrent même une avance. L'affaire fut portée devant le sultan qui ordonna au *beylerbeyi* des îles (c'est à dire le commandant en chef, *kapudan paşa*, de la flotte ottomane qui est aussi gouverneur général des îles de l'Egée) de déporter les Latins d'Andros en Eubée ou à Rhodes.<sup>54</sup> Il est important dans ce document que les autorités ottomanes reconnaissent que le corps de la population d'une île puisse prendre la place d'un seigneur latin ou d'un *bey* turc.

Cependant, on doit se méfier un peu de ce document. Le texte se trouve dans

les *mühimme defterleri*, la série des registres des ordres importants issus du sultan, mais nous n'avons aucune preuve que l'ordre ait été effectivement exécuté et il y a lieu d'élever des doutes sur ce point. La communauté latine n'a pas disparu d'Andros et les anciennes institutions y fonctionnent encore en 1578 quand le corps de la noblesse latine y est formellement témoin à un hommage lige d'après les prescriptions des Assises de Romanie.<sup>55</sup> Mais à ce moment, les Sommaripa n'étaient plus les seigneurs d'Andros, leur possession prit fin au même moment environ que celle des Crispi de Naxos.<sup>56</sup>

Nicolo Gozzadini, beau-fils de Giovanni IV a conservé jusqu'à sa mort en 1579 les îles de Kythnos et de Sifnos avec quelques petites îles dans la partie méridionale des Cyclades et un grand fief à Santorin. Il fut de la sorte plus heureux que son ancien suzerain, le duc de Naxos. Il est regrettable que très peu de sources aient survécu sur l'histoire de cette petite seigneurie. Les seuls documents qui nous soient parvenus montrent les tentatives du seigneur de Sifnos pour assurer la position de sa dynastie par le biais de mariages avantageux de ses filles. Une d'elles épouse un riche habitant de Chio, l'autre l'envoyé de France à Constantinople, Codignac. Les Gozzadini semblent avoir été très riches, puisqu'on dit que la dot de la femme de Codignac s'élevait à 2.000 écus de rente. Hélas, Codignac ne remplit guère sa mission de façon satisfaisante et il finit par être désavoué par son maître. Cependant, la débâcle de ce beau projet de conserver un lien avec l'Occident n'eut pas de conséquences sérieuses pour les Gozzadini.<sup>57</sup>

De l'autre branche de la famille Gozzadini, celle qui possédait 21/48 de Kea, nous ne savons qu'une seule chose: ils se maintenaient encore en 1553, comme le prouve un document turc. En 1565, Januli Gozzadini s'appelle toujours "signor di Zia", il est alors vicaire du duc de Naxos. Il est probable que le seigneur de Kea ait partagé le sort du duc en 1566.<sup>58</sup>

#### *f. les îles sous administration turque directe.*

Il ne s'agit ici que des îles les plus petites et les plus pauvres, n'ayant plus de seigneur latin: Ios, Serifos, Amorgos, Anafi. Leurs vicissitudes nous sont pratiquement inconnues. La manière dont les Turcs administraient ces petites possessions est également mal connue, quelques rares actes turcs sur Amorgos et sur Ios nous donnent l'impression que leurs revenus furent accordés comme pensions à d'anciens militaires, ou bien qu'ils furent affermés au profit de la caisse impériale.<sup>59</sup> En fait, leur position ne différait guère de celle des seigneuries latines: la seule différence était la religion des fermiers du tribut. Le corps des habitants pouvait chercher à obtenir lui-même la position de fermier. Nous trouvons un cas de ce genre dans un commandement impérial octroyé aux habitants d'Amorgos où le sultan révoque un acte d'affermage octroyé au nommé Ioannis Dhiakos (un Grec, personnage par ailleurs inconnu) parce qu'on avait déjà accordé formellement aux habitants de l'île de n'être importunés par personne à condition de payer ponctuellement leurs impôts.<sup>60</sup> Nous tenons ainsi la première preuve de l'existence d'un gouvernement communal autonome aux Cyclades sous la domination ottomane.

g. *Tinos*

A Tinos, la société coloniale avait pu maintenir ses liaisons avec l'Occident, mais en 1538, l'île n'avait échappé au sort de Naxos que de justesse. Plusieurs documents montrent que la situation de Tinos restait dangereuse. Les mesures prises par le Sénat de Venise en 1518 n'avaient pas été suffisantes pour mettre fin aux abus de pouvoir du rector et des principales familles. Les rectores ne se souciaient guère des ordres du Sénat et spéculaient comme auparavant tandis que la clique des Scutari devenait de plus en plus puissante, un Scutari avait même été évêque latin pour un certain temps.<sup>61</sup>

En 1561, le Sénat de Venise qui avait reçu de multiples plaintes, décida d'envoyer un syndic, Nicolo Barbarigo, pour remédier à cette situation. Barbarigo fut choqué des conditions qu'il rencontra et proposa des mesures rigoureuses. Après réception du rapport de Barbarigo, le Sénat mit en accusation l'ancien rector Francesco Michiel. Celui-ci se cacha et le Sénat donna ordre aux autorités locales du territoire vénitien de le rechercher, de l'arrêter et de le mettre à la torture pour obtenir une confession: des mesures bien rigoureuses envers un noble.<sup>62</sup>

Le grand rapport du syndic Barbarigo est un vrai monument, établi par un fonctionnaire consciencieux et intelligent. Ce document allait désormais figurer parmi les principaux textes législatifs de Tinos. Le rapport exhale l'étrange affection qu'on trouve parfois dans les écrits de hauts fonctionnaires vénitiens pour Tinos, île éloignée, habitée par de pauvres paysans, qui s'était rendue aux Vénitiens à une époque ancienne et où la défense contre la pression continue du pouvoir ottoman est assurée par une structure sociale toute concentrée sur la résistance à une invasion toujours imminente.

La République tente d'adopter envers Tinos un comportement de seigneur latin idéal: elle cherche à maintenir l'équilibre délicat entre les différents groupes de la population et à créer des conditions favorables au maintien de la prospérité et de la force de défense. Mais Venise est loin et la fonction de rector est, pour un noble vénitien, presque un exil: on ne peut y trouver des fonctionnaires d'élite. Les rectores ne sont ni meilleurs, ni pires que les administrateurs coloniaux ordinaires de cette époque: ils sont tout aussi mauvais. Cependant, Venise essaya de brider les rectores par des mesures de protection des intérêts des simples habitants. Il est impossible d'énumérer ici toutes les mesures prises par Barbarigo. L'essentiel, c'est que toutes les fonctions importantes soient désormais rigoureusement limitées dans le temps, sans possibilité de réélection immédiate, que la désignation des *protoveri* des villages soit améliorée, que les exactions soient combattues et que la possibilité de porter plainte à Venise soit facilitée.

Bien sûr, l'opposition tenta de neutraliser les effets de mesures prises par Barbarigo. Le rector Mattio Baffo commit à nouveau des exactions et il eut même l'impertinence de réinstaller l'ancien *bailo* Scutari, destitué par Barbarigo. Le Sénat réagit énergiquement: Baffo avait agi "*verum etiam in dedecus huius illustrissimi dominii et publicae dignitatis*". Ce sont là des formules typiques de l'administration vénitienne qui considère tout mauvais gouvernement comme une grave offense à l'honneur de la République. Baffo est appelé "*ad carceres*", où les avocats le mettront à la torture. La mesure est prise à une grande majorité (107 pour, 8 contre, 5 abstentions).<sup>63</sup>

Il semble que la mission de Barbarigo ait assez bien réussi: les principales plaintes cessent. Certes, on devra encore plusieurs fois faire des corrections de parcours, mais la désintégration de la société coloniale qui menaçait avant 1561 est évitée. Venise a pu conserver Tinos.

## V. L'EPOQUE DU DUC JUIF JOSEF NACI, 1566-1579.

### a. la chute des Crispi

La fin du régime des Crispi dans le duché de Naxos se place dans le cadre d'une activité concertée des forces turques pour éliminer les situations malsaines aux frontières de l'empire ottoman, comme celle des chevaliers de Saint Jean qu'on avait bien délogés de Rhodes en 1522, mais qui continuaient la guerre de course en Egée à partir de leur nouveau centre de Malte. En 1565, les Turcs décidèrent de faire une grande expédition contre Malte qui se termina par une sanglante débâcle. Les Turcs soupçonnèrent le duc de Naxos et les Maonesi, le syndicat génois qui gouvernait Chio, de collaborer avec les corsaires chrétiens. Leur élimination devenait d'autant plus désirable que les tentatives turques d'en finir avec les chevaliers à Malte avaient échoué. Quelque temps après son retour du siège de Malte, la flotte turque quitta de nouveau les Détroits sous le commandement du renégat hongrois Piyale Paşa, cette fois pour éliminer les Maonesi de Chio et les Crispi de Naxos.

La chute définitive des Crispi fit moins impression que leur capitulation de 1537. L'historiographie contemporaine ne la mentionne guère: il ne s'agit formellement que du remplacement d'un *bey* turc par un autre. Les meilleurs renseignements se trouvent dans la correspondance des représentants diplomatiques d'Autriche et de Venise avec leurs supérieurs. D'après un rapport du *bailo* de Venise à Constantinople du 4 VII 1566, le duc de Naxos avait été arrêté parce que le sultan Selim (le prince héritier de l'empire ottoman qui agissait comme lieutenant de son père Süleyman absent depuis Mai 1566, et qui succéda à Süleyman après la mort de celui-ci en septembre) voulait donner le duché à son favori juif Joseph Naci. Selim avait déjà plusieurs fois cherché à persuader son père à donner le duché à Naci.<sup>1</sup> D'après une lettre de l'envoyé autrichien à Constantinople, De Wijs, Piyale avait déposé le duc de Naxos immédiatement après avoir établi une administration ottomane à Chio; puis, il avait également institué une administration ottomane du type ordinaire à Naxos.<sup>2</sup>

Le 3 Août 1566, le *bailo* donne plus de détails: Naci recevra les îles à vie, de la même manière dont un *sancakbeyi* détient son district. Un *sancakbeyi* est le commandant de la milice "féodale" dans un district, il est aussi le gouverneur de ce district qui se compose des "fiefs" de ses subordonnés.<sup>3</sup>

Enfin, deux rapports du *bailo* d'Octobre 1566 confirment l'investiture de Naci au duché. De plus, ces rapports contiennent quelques détails sur les événements d'avril. Cinq galéotes turques étaient alors arrivées à Naxos, et le duc, dont le peuple se montrait assez mécontent, avait été retenu prisonnier dans son palais. Le *bailo* ajoute que Naci avait également reçu l'île d'Andros. La seule raison officielle donnée à Constantinople pour les mesures prises contre le duc était la volonté que ce dernier s'en aille tenir compagnie aux Maonesi, exilés aux bords de la Mer Noire.

En Novembre 1566 il y eut de nouveaux développements. Giacomo IV réussit à

s'échapper de Naxos et se rendit à Constantinople pour plaider sa cause. Naci, prévenu du danger, obtint du *kapudan paşa* Piyale que Crispo soit arrêté et même qu'il lui fût livré. Le sultan ordonna qu'on fasse un procès à Crispo dans la ville de Naxos; le baillo craignait que Crispo y perdît la vie. Une nouvelle proclamation de la Porte fournit des éclaircissements importants sur la position future du duché: Naci ne gouvernerait point en *sancak-beyi*, mais avec le titre de duc, ce qui entraînerait la conservation des institutions traditionnelles.<sup>4</sup>

Giacomo IV Crispo sut échapper au sort qui le menaçait. Il parvint, nul ne sait comment, à s'évader de Constantinople; il se rendit en Italie où il rassembla des moyens pour équiper un navire. A son bord, il se consacra à la guerre de course, portant dommage aux Turcs là où il le pouvait, fomentant des rebellions et montrant ainsi que le dernier duc de la maison de Crispo n'était pas un lâche.<sup>5</sup>

Trois sources narratives nous content la chute de Giacomo IV. Aucune des trois n'est très digne de foi. Le récit le plus circonstancié, celui de Saulger, inspire aussi la plus grande méfiance. D'après Saulger, les habitants grecs de Naxos auraient pris en aversion le duc parce qu'il se comportait en Latin fanatique, chef d'une communauté latine méprisée par la majorité de la population pour la conduite immorale de son clergé. La mesure aurait été comble lorsqu'un chanoine de la cathédrale latine s'avisait d'organiser ouvertement un magnifique service funéraire pour sa maîtresse. Cette démonstration d'immoralité aurait mis les Grecs dans une colère telle qu'ils auraient envoyé une députation au sultan pour demander la suppression d'un régime tellement décadent.<sup>6</sup> Coïncidence par trop curieuse: Saulger lui-même eut connaissance d'un procès sur un héritage laissé par un chanoine du XVI<sup>e</sup> siècle à un de ses bâtards.<sup>7</sup> Ils est à remarquer cependant qu'une intervention turque suite à des plaintes grecques contre l'église latine n'est pas chose inconnue à Naxos: le duc Giovanni IV lui-même rapporte un cas similaire.<sup>8</sup> Saulger n'aurait-il pas dissimulé des événements d'actualité sous le manteau de son récit historique? Son ouvrage contient plusieurs projections du même genre dont il faut se méfier. Les bonnes moeurs des Grecs, si différentes de celles des Latins y sont plusieurs fois soulignées.<sup>9</sup>

Dans la suite de son récit, Saulger prétend que le duc se serait aperçu du danger et qu'il serait allé à Constantinople muni d'une grosse somme d'argent destinée à neutraliser l'action de ses sujets, mais qu'il y fut mis en prison. La délégation grecque qui avait commencé par demander la suppression du duché latin, prit bientôt connaissance de la réputation de Naci et supporta désormais l'ancien duc. Mais Giacomo IV ne parvint à aucun résultat à Constantinople.

Plusieurs points de ce récit trouvent une confirmation plus ou moins vague dans la correspondance diplomatique: Giacomo IV se rendit effectivement à Constantinople, il y fut incarcéré et en 1567, les habitants de Naxos tentèrent de se débarrasser de Naci en se plaignant de lui devant le divan impérial. Seulement, le rapport du *baillo* de Venise qui nous renseigne sur les plaintes des Naxiotes contre Naci, ne fait aucune mention d'une action en faveur de Giacomo IV. Les rapports du *baillo* confirment également l'existence d'un mécontentement des habitants de Naxos contre le dernier Crispo.<sup>10</sup>

Une autre interprétation possible de la chute des Crispi mérite également notre attention. Il est concevable que Saulger ait eu raison en mentionnant l'envoi à Constantinople d'une députation naxienne pour faire chasser Crispo, mais que cette députation



n'ait point été grecque mais latine. On constate en effet que ce furent surtout des familles latines — et non grecques — qui profitèrent de la chute des Crispi. Dans le cas où une députation grecque eût obtenu la suppression du duché latin, on s'attendrait plutôt à ce que la position de la noblesse latine ait été défavorisée. Or, on constate le contraire.

Saulger n'a pas écrit une histoire véritable, mais un recueil de moralités. Quoique suspect, son récit ne contient pas d'inexactitudes prouvables. On ne peut pas en dire autant des autres sources narratives contemporaines dont le récit se heurte de front aux faits rapportés par les sources documentaires. L'historien juif Almosninos, un chroniqueur de l'entourage de Naci, jouit d'une bonne réputation, mais la valeur de ce qu'il raconte sur la chute des Crispi est bien douteuse. Almosninos place la donation de Naxos à Naci en septembre 1566, et il signale que le nouveau duc se serait immédiatement rendu dans son duché. Mais le *bailo* de Venise est déjà au courant de la donation en juillet et aucun document ne prouve une visite de Naci au duché. Bien au contraire, il est clair que le nouveau duc n'a jamais été à Naxos.<sup>11</sup>

Dans les annales de la république de Raguse de Luccari, un ami de Giacomo IV, on trouve quelques renseignements sur la chute des Crispi.<sup>12</sup> L'auteur dit les avoir recueillis au cours d'entretiens avec le duc qui séjourna quelque temps dans sa maison à Raguse. Le récit de Luccari est confus, le seul renseignement nouveau qu'il nous fournit nous apprend que le duc s'est rendu à Rome après l'échec de son intervention à Constantinople.

Après cette analyse des sources, il n'est pas inutile de se demander à nouveau quelle était la véritable raison de la déposition de Giacomo IV. On peut distinguer trois motifs possibles: ou bien les Turcs voulurent accéder aux plaintes des Naxiens, ou bien ils ne firent que chercher un domaine pour en faire don à Naci, ou bien encore le duc se vit puni pour mauvaise conduite (retard dans le paiement du tribut et surtout collaboration avec des corsaires chrétiens). Chacun de ces motifs trouve quelque corroboration dans les sources. Le plus probable, c'est que nous nous trouvons en face d'une combinaison des deux derniers motifs. Il faut bien se rendre compte que la déposition de Giacomo IV se place dans le cadre de l'expédition punitive de Piyale contre Chio. Les considérations que P.P. Argenti fait dans son livre sur la conquête de Chio par les Turcs valent probablement aussi pour l'expédition contre Naxos.<sup>13</sup> Argenti y voit comme motif une punition dont la décision fut également inspirée par le désir de l'entourage de l'amiral Piyale et du prince héritier Selim de s'approprier un butin important. Cette action peut avoir été préparée par une cabale groupée autour de Selim, à l'insu du sultan Süleyman et du grand vizir Mehmet Sokollu, alors en Hongrie. Le grand vizir semble avoir été assez favorablement disposé à Giacomo IV et à Giovanfrancesco Sommaripa.<sup>14</sup>

#### b. *le nouveau duc Joseph Naci.*

Deux biographies assez récentes nous dépeignent le nouveau duc Joseph Naci. Celle de Cecil Roth ne vaut rien pour ce qui concerne les Cyclades, celle de Grunebaum-Ballin est meilleure mais elle n'est pas suffisamment basée sur les sources locales des Cyclades.<sup>15</sup> Joseph Naci apparaît pour la première fois dans l'histoire comme "Juan Micas, gentilhomme portugais" qui prend matricule en 1542 à l'université de Louvain. C'est, à n'en point douter, un Marrane. On le rencontre ensuite, sous le nom de Joao Miquez, comme

le premier personnage de la principale maison bancaire d'Anvers, celle des Mendes. La politique anti-juive de la maison d'Autriche le fait alors émigrer en Turquie. En cours de route, en 1555, il y a une rencontre fort désagréable avec les services de sécurité vénitiens qui n'avaient que méfiance à l'égard de ceux qui passaient du camp chrétien au camp ottoman. Après son arrivée en Turquie, le riche banquier devient en peu de temps le favori du prince héritier Selim. Dès que Selim monte sur le trône en 1566, Miquez, qui s'appellera désormais Joseph Naci, prend rapidement une grande influence sur le gouvernement de l'empire ottoman.

Il utilise entre autres cette influence pour régler quelques comptes avec la maison d'Autriche et avec Venise. Ses amis prétendent qu'il nourrissait un grand idéal: l'établissement des colonies juives en Palestine et ailleurs dans l'empire ottoman, mais nous n'avons pas l'impression que Naci ait été un idéaliste. Quelques auteurs prétendent que Naci aurait voulu établir une colonie juive aux Cyclades comme il en avait établi une à Tiberias mais cette assertion manque totalement de preuves. La colonie juive de Naxos a quelquefois servi comme preuve à cette hypothèse, mais nous sommes en mesure de prouver que cette colonie est antérieure à Naci.<sup>16</sup>

Quelques documents turcs nous renseignent sur l'établissement du nouveau régime aux Cyclades, tel ce *ferman* qui enjoint au *kadı* de Chio de compter les nouveaux sujets de Naci pour l'imposition du *cizye*.<sup>17</sup> Un autre *ferman* oblige le *kadı* de Galata (faubourg de Constantinople) à renvoyer les Cycladiens qui se sont établis dans cette ville: l'absence de ces ressortissants nuirait trop aux revenus fiscaux du nouveau duc. L'historiographie s'est emparée de ce *ferman* pour montrer que Naci s'est efforcé de mettre fin au départ d'habitants causé par la décadence du duché sous les derniers Crispi. Ceci semblerait bien concevable, mais nous avons trouvé dans les rapports du *bailo* de Venise des renseignements qui projettent sur toute l'affaire une lumière fort différente. D'après le *bailo*, le corps des Naxiens établis à Constantinople, s'était rendu chez le grand vizir Sokollu (ennemi notoire de Naci) pour lui demander l'abolition du régime du nouveau duc. Naci put survivre à cette menace grâce à la protection de son ami le sultan et il obtint de plus un *ferman* où tous les éléments qui pourraient lui causer des ennuis sont exilés de Constantinople.<sup>18</sup> Les troisième de ces *fermans* charge Piyale Paşa de mettre fin à l'établissement de musulmans dans le duché. Des "levend", c'est à dire des chiourmes irrégulières de la flotte ottomane, avaient commencé à s'établir dans les Cyclades. Le gouvernement ottoman trouve cet état de choses indésirable: comme les îles ne comportent pas de société musulmane organisée, une colonisation irrégulière pourrait causer des troubles.<sup>19</sup> Certes, les mesures du sultan avaient une autre raison plus grave, mais qui ne pouvait pas être donnée publiquement: un établissement musulman réduirait le revenu fiscal pour le nouveau duc, premièrement par l'implantation d'une population exemptée d'impôts et secondement par la pression démographique exercée par des éléments irréguliers sur une population sédentaire.<sup>20</sup> La contradiction entre l'essence de ce *ferman* et les renseignements fournis dans le rapport déjà cité de l'envoyé autrichien De Wijs est frappante puisque l'Autrichien rapporte l'établissement à Naxos d'un "tribunale turco", c'est à dire le tribunal d'un *kadı*, l'élément principal d'une société musulmane organisée! Nous voulons insister ici sur le fait que ce *ferman* présente une césure nette entre deux lignes politiques: on y arrête fermement l'avant-garde d'une colonisation musulmane et d'une

intégration totale dans le système administratif de l'empire ottoman et on y reconnaît l'existence d'une société principalement chrétienne sous une administration non-musulmane.

Ce changement dans la politique ottomane vis à vis des îles eut deux conséquences: point d'établissement d'un système administratif ottoman, ce qui laisse Naci libre d'organiser son gouvernement comme il l'entend. Puis, et c'est le plus important, l'interdiction de l'établissement des *levend a*, du moins provisoirement, écarté le danger d'une colonisation musulmane. Lors de la conquête des autres groupes insulaires de l'Egée, marins et soldats turcs avaient été récompensés par la donation de terres sur ces îles, instituant ainsi une turcification intensive. Mais comme une colonisation turque n'était pas dans l'intérêt du nouveau duc, les Cyclades n'ont pas partagé ce sort.

### *c. l'administration du duché et l'intermezzo vénitien*

Naci n'a jamais visité son duché, mais il y a député le nommé Francesco Coronello, doctor utriusque juris, pour l'administrer avec le titre de gouverneur général et lieutenant ducal. La première mention de Coronello à Naxos date de mai 1568.<sup>21</sup> D'après une généalogie de la famille Coronello publiée par Hopf, Coronello descendait de Juifs espagnols, même du dernier grand rabbin de l'Espagne converti au Catholicisme, dont le fils retourna à la religion de ses ancêtres, mais à Naxos, le gouverneur général ne se montra guère très attaché à la religion juive.<sup>22</sup> Même un siècle plus tard, on continuera pourtant à douter de la sincérité de l'esprit chrétien de ses descendants bien qu'ils comptassent parmi les principaux bienfaiteurs de l'église latine de Naxos. Mais ce ne sont que des murmures hostiles: les Coronelli se sont toujours comportés en Latins fanatiques.<sup>23</sup> Une lettre des députés de l'"università" de Tinos au Sénat de Venise de 1571 mentionne avec horreur l'origine juive de Francesco Coronello: c'est un faux chrétien, fils de Salomon, riche juif et bras droit de Naci. D'après ces députés, Francesco et Salomon auraient été les instigateurs de la déposition de Giacomo IV et de Gianfrancesco Sommaripa.<sup>24</sup>

Nonobstant ce commencement quelque peu menaçant, Naci se borna à installer un gouverneur général, n'effectuant pas de purge parmi les notables locaux. Même les soeurs du duc détrôné conservèrent leurs possessions. Le nouveau régime n'eut d'ailleurs guère le temps de bien s'établir. En 1570, une guerre éclata entre les Turcs et une alliance chrétienne dont Venise, le Saint Siège et l'Espagne étaient les principaux membres. Les Turcs emportèrent Chypre, mais ils essuyèrent également leur première grande défaite navale. Un des principaux effets de cette guerre fut la disparition de la supériorité maritime des Turcs. Ceux-ci ne tentèrent jamais de regagner cette suprématie. C'est la bataille de Lepanto qui coûta aux Turcs une grande partie de leur flotte et c'est leur négligence à en réparer les conséquences qui leur enleva pour toujours la possibilité de dominer effectivement l'Egée. Les navires des chevaliers de Saint Jean et de leurs compères, les chevaliers florentins de Saint Etienne, devinrent un fléau et en quelques dizaines d'années, ils allaient devenir une menace. L'échec du siège de Malte avait rendu inattaquable ce nid de corsaires si bien situé pour effectuer des coups de main dans l'Egée.

Déjà avant la bataille décisive de Lepanto, immédiatement après le commencement de la guerre, des unités avancées vénitiennes avaient ouvert l'attaque en Egée. Il

sembla un moment que les Vénitiens allaient rétablir l'ancienne situation. La flotte turque, qui en mai 1570 traversait l'Egée pour aller attaquer Chypre, tenta d'abord de prendre la position avancée de Tinos. Mais Tinos avait profité des leçons de 1528 et 1538 et les Turcs n'aboutirent à rien: ils se heurtèrent à la milice féodale qui les attendait sur la plage.<sup>25</sup> Le commandant vénitien de Crète, inquiet du sort de Tinos, y envoya trois galères. Quand, en cours de route, le commandant de cette force mouilla en rade de Naxos, les habitants lui portèrent les clés de la cité et arborèrent le pavillon de Saint Marc. Ceci semble un peu prémédité: un pavillon de Saint Marc ne se fait pas en trois minutes comme un drapeau tricolore. Un sujet de Naci devait encore en conserver un quelque part . . . Il n'y avait *pas* de Turcs sur l'île, mais bien 17 Juifs et 11 Juives qui furent livrés au commandant vénitien. Les "cittadini" de Naxos furent convoqués dans la cathédrale latine où ils entendirent une allocution du commandant vénitien et élurent ensuite le frère de Giacomo IV Crispo comme gouverneur. Ce gouverneur fut suffisamment réaliste pour démontrer au commandant vénitien qu'il ne serait pas à même de se maintenir à Naxos contre les Turcs sans l'aide de Venise, mais il semble que les Vénitiens n'aient pas envoyé de renforts.

Après la restauration à Naxos, une opération semblable se déroula à Paros. La forteresse de cette île fut prise sans que les Vénitiens y rencontrent d'opposition. Le commandant vénitien y installa un nouveau gouverneur et un nouveau *bailo*. Ensuite, les vaisseaux vénitiens se rendirent dans l'ancienne possession vénitienne de Mykonos, où le commandant semble avoir eu moins de confiance dans l'esprit de la population: il y enleva 150 hommes. Milos aussi se rendit aux Vénitiens; seule la population d'Andros offrit quelque résistance, ce qui leur coûta un pillage.<sup>26</sup> On voit bien que la domination turque ne s'était pas encore bien établie: Barbarossa avait eu besoin de quelque cent navires pour s'emparer des îles, alors que le commandant vénitien y parvint à la tête de trois galères. Une épisode remarquable dans ce retour vénitien est l'enlèvement du gouverneur général Coronello qui au moment de la "reconquête" de Naxos se trouvait à Syros. Les habitants de Tinos détestaient le gouverneur général des îles voisines parce qu'il avait aboli l'ancienne coutume qui voulait que les habitants de Syros, dépendants du duché de Naxos, avertissent les Tinotes de l'avance de corsaires ou de Turcs par des signaux de feu ou de fumée. Dans la situation troublée de 1570, la population entièrement latine de Syros n'hésita pas à rendre service à ses voisins de Tinos: Coronello fut sorti de son lit et transporté à Tinos où il fut mis en prison. Après quelques mois, le gouverneur général fut remis en liberté, mais cette aventure nous indique une fois de plus que l'empire turque sur les îles restait encore faible.<sup>27</sup>

Il eut été fort facile de reprendre les Cyclades aux Turcs, mais il eut été problématique d'y maintenir ensuite un gouvernement latin: les moyens de défense semblent s'être fortement détériorés. Du côté des Turcs, on n'avait encore fait aucune tentative pour mettre les îles en état de défense. La joie du rétablissement des Crispi ne put durer longtemps. Giacomo IV participa encore avec un corps de 500 hommes à la guerre contre les Turcs, mais dès avant novembre 1571, les Turcs avaient rétabli leur pouvoir. C'était probablement à la suite d'une expédition punitive dirigée par l'amiral Kılıç Ali qui voulait extirper chez les insulaires tout désir de récidiver leur collaboration avec l'ennemi. Naxos et Paros furent sévèrement punies; parmi les exécutés, on compte l'archevêque grec de

Paronaxia.<sup>28</sup> Quelques sources font encore mention d'une expédition punitive contre Milos où la majorité de la population, conduite par l'évêque latin, aurait participé à la guerre à côté des Vénitiens. Ce récit — qu'on retrouve dans les rapports à la Curie romaine 50 ans après les faits — n'inspire pas trop confiance. La légende fait mention du nom de l'évêque latin impliqué, Soranzo, mais on ne trouve pas de Soranzo dans la liste des évêques latins de Milos.<sup>29</sup> Les annales turques de Kâtib Çelebi font également mention d'une expédition contre les Cyclades sous Kılıç Ali en 1570, mais cette date semble fautive: il s'agit probablement de l'expédition de 1571. Puis, on relève encore quelques manifestations séditeuses. En 1572, les habitants de Naxos, Paros et Andros attaquèrent une forteresse turque de l'Eubée. Les habitants d'Andros, soutenant désormais les forces chrétiennes, enlevèrent des marins turcs et les expédièrent au rector de Tinos.<sup>30</sup>

Après l'enlèvement de Coronello et la reconquête par la flotte turque, les îles furent provisoirement gouvernées par des gouverneurs généraux intérimaires. Nous en connaissons deux noms, tous deux Cycladiens. Le premier est Demetrio de Naxia, probablement un Latin de Santorin. C'était un homme de loyauté changeante puisqu'en 1570 nous le rencontrons comme *kapetanios* de Santorin pour le compte des Vénitiens. L'autre, Nicolo de Mari, était un Latin de Naxos. Ainsi Coronello fut-il remplacé temporairement par des personnages qui appartenaient encore au monde de la Grèce franque; même après la reconquête vénitienne, Naci n'a pas fait de grandes purges, mais il poursuivit toujours sur la lancée des traditions de la Francocratie.<sup>31</sup>

L'époque de Naci et de Coronello fut la dernière où l'ancien duché exista encore comme unité. Naci et ses lieutenants gouvernaient encore toutes les îles du duché. Leur pouvoir sur ces îles, à l'exception de Naxos, ne semble pas avoir été très grand et n'a probablement pas dépassé la simple administration domaniale. Il n'existait pas de gouvernement centralisé et les communes locales avaient conservé le pouvoir acquis aux temps des Crispi. Plusieurs actes mentionnent encore l'existence aux îles d'Andros, Milos et Santorin, des anciens offices administratifs de l'époque des Crispi.<sup>32</sup>

L'élite latine de Naxos, à laquelle Francesco Coronello allait s'identifier, ne semble pas avoir été totalement identique à celle du temps des Crispi. Manifestement, certains noms de famille qu'on trouve parmi les plus en vue aux temps des Crispi, ne se retrouvent désormais que dans les îles voisines. Tels les Gozzadini qu'on rencontre seulement dans leur propre seigneurie et non plus dans l'administration du duché, les Delenda, Sirigo et Dell'Argenta qu'on retrouve à Santorin, les Girardi qu'on retrouve à Paros et les Della Grammatica qui ne se signalent plus qu'à Andros et à Sifnos. A Naxos s'établit un groupe assez nouveau de grands propriétaires qui semblent avoir profité du nouveau régime: Coronello, De Mari et Sommaripa. Les Sommaripa surtout ont prospéré: le dernier seigneur d'Andros, Giovanfrancesco s'assure de la confiance de Naci et peut continuer à gouverner son île comme lieutenant de celui-ci, tandis que son fils Crusino Sommaripa épouse une fille de Francesco Coronello et devient un grand seigneur à Naxos.

Ce qui est typique dans ce nouveau groupe, c'est son caractère latin et la façon prononcée dont il copie le duché à l'ancienne. Ces seigneurs ne sont pas les seuls dans ce jeu: Naci lui-même, de concert avec son entourage hébreu, fut fasciné par la possibilité de jouer au grand seigneur féodal. Certains actes incitent au sourire, tant il est étrange de voir ces documents en grand style de chancellerie au nom de: Doctor Semuel Cohen, auditor e

consiglier dell'Illustrissimo et Excellentissimo Signor il Signor Don Joseph Nazi Duca dell'Arcipelago, Signor d'Andro etc. . . ." ou signés par "Mosse Cohen, segretario".<sup>33</sup> Toutes ces plaisanteries ne pouvaient que protéger le status quo. En fait, Naci ne gouverna pas son duché en *sancakbeyi* comme les Turcs l'avaient stipulé d'abord en 1566, mais bel et bien en duc. Ceci vaut également pour son lieutenant Francesco Coronello comme le montre un diplôme de 1578 où Francesco Coronello, juris utriusque doctor et gouverneur général du duché, siégeant dans le palais d'Andros, reçoit l'hommage d'un lige de Santorin, conformément au rituel prescrit par les Assises de Romanie.<sup>34</sup> Naci lui-même donna en 1577 à son fidèle gouverneur général des possessions étendues à Naxos, y compris des *topi*, et il officialisa ce don par un privilège solennel.<sup>35</sup>

Nonobstant cet enthousiasme pour le jeu seigneurial, il y avait cependant des limites à la survivance de la société traditionnelle. Le caractère militaire du système féodal devait nécessairement disparaître, quoiqu'on maintint assez longtemps les limitations à la liberté de transférer un bien féodal. Désormais, les seules différences entre un fief et un bien libre sont qu'un feudataire ne peut pas vendre son fief comme il le veut et qu'il reste exempt de certains impôts. Il est à remarquer pourtant que c'est à l'époque de Naci que nous trouvons la dernière mention de *villani* à Naxos.<sup>36</sup> Un autre phénomène qui montre que la structure du duché est en voie de s'écrouler est que le duc est en train de faire disparaître les domaines ducaux, comme le montre la donation à Coronello que nous venons de citer. Ces domaines parviendront en partie entre les mains des familles latines auxquelles Coronello allait se lier par des mariages.

#### d. la situation ecclésiastique

L'église latine représente la seule facette de la société coloniale qui éprouva de sérieuses difficultés sous le régime de Naci. On doit pourtant se demander s'il ne s'agit pas en partie d'une continuation de problèmes existant déjà au temps de Giovanni IV. Nous avons déjà mentionné l'expédition punitive des Turcs contre Milos après la bataille de Lepanto. Les sources douteuses qui nous renseignent sur cette expédition prétendent qu'à cette occasion les Turcs auraient chassé l'évêque latin de Milos, ce qui aurait entraîné l'extinction du clergé latin et par la suite la conversion des Latins au rite grec.<sup>37</sup> Les renseignements que nous fournit l'archevêque de Naxos en 1601 sur les vicissitudes de son diocèse sont moins suspects, mais toujours sujets à caution. Il raconte, dans un rapport à la congrégation du Concile, que l'archevêque Pisani (nommé en 1564 sur présentation par Giovanni IV) n'a jamais pu résider et que son successeur Della Grammatica (nommé en mai 1579) eut un conflit avec Coronello qui l'empêchait d'exécuter ses fonctions.<sup>38</sup> Si ce dernier conflit est authentique (c'est un peu douteux vu l'étroitesse du cadre chronologique: les fonctions de Coronello prirent fin en août 1579), on devrait plutôt penser à un conflit au sein de la communauté latine: Coronello est lié trop étroitement aux grandes familles latines pour être un persécuteur de leur église.

Les églises latines d'Andros et de Syros semblent avoir éprouvé, elles, des sérieuses difficultés. Des actes du Consistoire à Rome mentionnent que les possessions de l'église latine de Syros furent occupées par les Grecs avant 1579.<sup>39</sup> Un diplôme de l'évêque latin de Syros Agostino Gisulfi propose une version différente dont Zerlendis a

donné une explication erronée. Ce document fait mention de troubles survenus du temps de l'évêque Gasco (1558 - avant 1581), auxquels les Turcs participèrent et qui aboutirent à la perte de certaines possessions par l'évêché. Zerlendis suppose erronément qu'il s'agit de l'expédition de Barbarossa, mais la chronologie de l'évêque Gasco rend son interprétation impossible. Il s'agira plutôt des expéditions punitives de Kılıc Ali.<sup>40</sup> A Andros aussi on parle de possessions passées entre les mains des Grecs. Il faut pourtant se rappeler que le transport de biens de l'église latine à l'église grecque n'est pas une nouveauté: à l'époque des Crispi, l'église latine de Paros avait déjà perdu ses possessions au profit des Grecs.<sup>41</sup>

Les cas, mentionnés ci-dessus marquent une amélioration de la position de l'église grecque, même si l'administration du duché demeure entre les mains des Latins. Un nouvel évêché grec est mentionné à Andros; l'évêque d'Andros a 50 prêtres, ce qui indique une organisation florissante. De la même époque date le rétablissement d'un ancien monastère grec d'Andros, celui d'Ayia.<sup>42</sup>

#### *e. le régime de Naci: intermédiaire entre Francocratie et Turcocratie*

Les treize ans du gouvernement de Joseph Naci constituèrent une période intermédiaire qui permit aux Cycladiens de faire de leur mode d'existence et des structures de leur vie sociale des coutumes reconnues ab antiquo dans l'empire ottoman. En jouissant pacifiquement de leurs libertés sous une administration ottomane indirecte, ils eurent moins à craindre la perte de ces privilèges sous une administration ottomane plus directe. Si l'établissement d'une administration ottomane directe s'était produit directement après la conquête des principautés latines indépendantes, on aurait pu s'attendre à des changements bien plus fondamentaux. Dans les Cyclades, les changements se firent pas à pas: en 1537 on ne fit que changer de suzerain, tandis qu'en 1566, on ne changea que de seigneur. Si les mesures turques de 1566 avaient été plus radicales, on aurait assisté à une islamisation de la société comme cela se passa à Chio dès la même année. L'histoire des Cyclades aurait alors présenté un visage bien différent. Mais dans cet Archipel, le groupe latin resta prépondérant, laissant ainsi ouverte la possibilité de nouveaux liens avec l'Occident.

Pourtant, une partie de la stabilité de la société coloniale ne relevait que du seul snobisme de Naci et de son entourage. La continuation du régime seigneurial dépendait du véritable seigneur des Cyclades, le Grand Turc Selim II qui, par l'ironie de l'histoire, et par le biais de sa femme Nur Banu ci-devant Cecilia Venier, représentait sans le savoir la ligne aînée et légitime des descendants de Marco I Sanudo. Naci n'était qu'un fermier du sultan Selim, comme Giovanni IV Crispo l'avait été de Süleyman. Mais contrairement à Giovanni IV qui était en quelque sorte demeuré un seigneur héréditaire auquel son fils succéda, Naci n'était qu'un fermier à vie. Après sa mort, l'existence des institutions anciennes allait dépendre entièrement du gré du sultan. Toutefois, si un tel changement de régime pouvait certes porter atteinte à l'ancien régime seigneurial, il n'était pas contre plus en mesure de détruire les structures profondes de la société coloniale. La position de l'élite latine et latinisée, composée de grands propriétaires, aurait été compromise par une conquête violente: cette élite se serait alors trouvée devant l'alternative de se convertir à l'Islam ou de s'exiler, comme ce fut le cas à Rhodes. En poursuivant l'intégration pas à

pas dans les Cyclades, les Turcs ont accepté la position et l'individualité culturelle de l'élite autochtone, laissant ainsi une ouverture vers l'Occident. Ceci valut aux Cyclades leur individualité, une individualité qui est en fait le produit des négociations que feu Giovanni IV Crispo eut dans l'hiver de 1537 avec le terrible Barbarossa.



## VI. L'ETABLISSEMENT DE L'ADMINISTRATION OTTOMANE APRES 1579.

### a. la lutte pour la succession de Naci

Joseph Naci mourut le 10 août 1579. On ne le regretta pas. Le *bailo* de Venise ne cacha pas sa joie dans son rapport au Sénat: "est mort par rétention d'urine ce scélérat et malin Giosef Nasi, autrefois Giovanni Miches, à la joie universelle de Turcs et Chrétiens et même d'une grande partie de ses propres Juifs". Immédiatement après la mort de Naci, ses possessions à Constantinople furent mises sous séquestre et une galéote fut expédiée à Naxos pour y entamer une enquête contre le gouverneur général Francesco Coronello dont les habitants s'étaient plaints à plusieurs reprises. Quelques habitants des îles de Naxos, de Paros, d'Andros et de Milos comparurent devant le divan impérial. On leur promit ce qu'ils demandaient: le rétablissement des anciens seigneurs Giacomo IV Crispo et Gianfrancesco Sommaripa dans leurs seigneuries. Sommaripa exerçait d'ailleurs toujours l'administration d'Andros comme représentant de Coronello.<sup>1</sup>

Bientôt, Sommaripa se présenta à Constantinople et, pendant quelque temps, on peut croire que l'ancien régime allait être rétabli. Giacomo IV qui s'était, lui aussi, mis en route pour Constantinople, était soutenu, disait-on, par la sultane-mère Nur Banu (Cecilia Venier), qui exerçait alors une grande influence dans le gouvernement de l'empire ottoman.<sup>2</sup> Le grand vizir Mehmet Sokollu était également bien disposé envers les anciens seigneurs, victimes de son ennemi Naci. Il avait reçu favorablement les requêtes des habitants des îles. D'autres intérêts étaient pourtant en jeu. Le *kapudan paşa* Kılıç Ali, opposé à la politique générale de Sokollu qui cherchait à s'entendre avec les pouvoirs occidentaux, faisait valoir les droits traditionnels du *kapudan paşa* sur le gouvernement des îles et des régions côtières et il s'opposait à toute restitution aux anciens seigneurs. Kılıç Ali ne pouvait certes oublier que Giacomo IV avait soutenu Venise dans la guerre de 1570. De plus, certains Turcs prétendirent avoir des droits sur les Cyclades, qu'ils auraient reçues anciennement à titre de *sancakbeyis*. Ces dernières prétentions se basaient probablement sur l'établissement temporaire de Turcs à Naxos, établissement révoqué par le *ferman* de mars 1568 que nous avons traité dans le chapitre précédent. Sokollu s'opposa à ces prétentions avec un argument de poids. L'établissement de Turcs, selon lui, pouvait rendre les îles totalement désertes: dans ces îles sans fortifications, les habitants musulmans auraient été entièrement à la merci des aventuriers occidentaux qui faisaient la course dans l'Egée Si, au contraire, on maintenait dans les îles une administration chrétienne à titre de tributaire, on en recevait des impôts sans courir de risques.<sup>3</sup>

Au cours de septembre 1579, l'affaire se compliqua. Francesco Coronello, prévenu des dangers qui le menaçaient, arriva à Constantinople avant que le messenger envoyé pour l'arrêter ait pu remplir sa mission. Le vieux lieutenant de Naci s'était considérablement enrichi à Naxos et pouvait facilement mettre fin à toute persécution, distribuant à gauche et à droite quelques dons bien placés. Lui aussi se mit immédiatement sur les rangs comme candidat pour la succession.<sup>4</sup> La candidature de Giacomo IV n'évolua pas

favorablement à cause des accusations portées contre lui à la suite de son attitude en 1570-1571, et ceci bien qu'une nombreuse députation de Grecs et Latins de Naxos demandât son rétablissement. Sommaripa, qui avait toujours été un serviteur loyal de l'empire ottoman, posa alors sa candidature pour tout le duché de Naci. Il était en mesure — grâce à l'aide de quelques riches Grecs de Chio — d'offrir une grosse somme à la Porte. Sokollu, désirant exclure son ennemi Kılıç Ali, soutenait vigoureusement la candidature de Sommaripa et fit finalement délivrer un *ferman* impérial qui mit Sommaripa en possession du duché. Mais la bonne étoile de Sommaripa ne dura guère. Le jour même où le *bailo* écrivit à Venise que Sommaripa avait reçu son *ferman*, Mehmet Sokollu fut assassiné.<sup>5</sup> Désormais, rien n'empêchait plus la victoire de Kılıç Ali. Naxos devint un *sancak*, un district ordinaire faisant part du gouvernement du *kapudan paşa*. L'administration en fut donnée à ferme à Süleyman, un *çavuş* (fonctionnaire supérieur ottoman) qui avait offert 4000 ducats de plus que Sommaripa. Süleyman se rendit en personne à Naxos, où nous le rencontrons dans un document de mai 1580.<sup>6</sup>

Süleyman gouvernait ses îles avec le titre de *sancakbeyi*. L'historiographie considère que son accession marque la fin de la domination latine dans le duché de Naxos. Cette césure n'est pas très nette: les différences entre les régimes de Naci et de Süleyman ne sont pas très grandes. Comme nous le verrons, le titre de duc existera encore jusqu'en 1617: même le dignitaire ottoman Süleyman s'en servit. La continuité des institutions anciennes est encore affirmée par un procès-verbal émanant du juge turc de Naxos en 1581. Au cours d'une session dans la "chambre dorée" du palais ducal, le *sancakbeyi* Süleyman prononce une sentence en matière féodale d'après les Assises de Romanie.<sup>7</sup> Mais ce procès verbal a deux facettes: la continuité est attestée par l'usage des Assises, tandis que la présence à Naxos d'un *kadı*, juge religieux musulman, constitue l'une des formalités nécessaires pour rendre un pays "terre musulmane" régulière. La deuxième formalité consisterait dans l'établissement de mosquées, mais l'intégration des Cyclades dans l'empire ottoman n'alla jamais aussi loin que la fondation de mosquées.

La démarche faite en 1580 par quelque-uns des principaux habitants des Cyclades auprès de la Porte est de loin plus importante que la série de titulaires obscurs qui revêtirent la dignité ducalle après Naci. Jeronimo Sommaripa, Bartholomaios Sklavos et Mikhail Pagkalos, députés des habitants des îles vinrent demander au sultan une confirmation de leurs privilèges traditionnels sous le nouveau régime. Il est malaisé d'établir si ce furent les Grecs ou les Latins qui dominèrent dans cette députation. Un des députés au moins, Jeronimo Sommaripa, était un Latin; des autres nous ne savons rien. La députation demanda de la Porte un privilège du même genre que celui que les habitants de Chio avaient reçu en confirmation de leurs libertés. Ils reçurent un *ahdname* où étaient stipulées des libertés bien plus étendues que celles accordées aux habitants de Chio.<sup>8</sup>

L'*ahdname* portait sur deux points principaux: un statut privilégié pour les ressortissants des îles dans tout l'empire ottoman et une confirmation des libertés des anciennes institutions communales. Les plus importants articles de l'*ahdname* sont les suivants:

1. les impôts restent au même niveau (art. 2, 3, 6)
2. il est interdit aux officiers turcs d'exiger qu'on leur livre des enfants chrétiens dans les

- îles pour en faire des janissaires; la religion chrétienne conserve toutes les libertés dont elle jouissait (art. 3, 5)
3. tous les actes écrits avant l'établissement du pouvoir ottoman restent en vigueur (art. 8).
  4. s'ils le veulent, les habitants peuvent régler leurs affaires sans l'intermédiaire d'un juge musulman (art. 9, 11)
  5. les habitants ont le droit d'aller à Constantinople se plaindre des fonctionnaires de l'administration locale ottomane (art. 17, 26).

Ces capitulations renferment plusieurs aspects intéressants, à commencer par l'identité du récipiendaire. Les capitulations précédentes avaient été accordées aux Crispi et aux Sommaripa à titre de seigneurs tributaires des îles.<sup>9</sup> Le présent privilège au contraire est accordé au corps de la population, à l'"université" pour utiliser un terme de la Francocratie, cette (commune) reçoit ses privilèges des Turcs dans sa qualité de responsable pour le paiement des impôts. Venise avait déjà plusieurs fois traité directement avec les habitants des îles à propos de questions constitutionnelles, mais ici nous sommes en présence du premier cas formel de ce genre sous la domination ottomane. Un autre aspect principal est la confirmation de tous les anciens documents juridiques par l'article 8. Ceci rend possible la conservation de toutes les possessions et de tous les privilèges acquis avant 1579 et fait l'ensemble de l'administration ottomane nouvellement établie une structure qui reste réduite aux marges de la société insulaire.<sup>10</sup>

#### b. la structure de la nouvelle administration ottomane

Au sommet de cette administration, qui est en fait un gouvernement militaire, se trouve le *kapudan paşa*, commandant en chef de la flotte ottomane et *beylerbeyi* (gouverneur général) des îles et des régions côtières de l'Egée.<sup>11</sup> Le *kapudan paşa* revêt le rang d'un vézir et est, comme tel, membre du divan impérial, le conseil des "ministres" de l'empire ottoman. Les fonds nécessaires à l'entretien de la flotte ottomane sont fournis par certains impôts et revenus domaniaux des terres sous administration du *kapudan paşa*. L'historiographie décrit souvent cette situation dans une terminologie féodale, mais on devrait plutôt parler d'un affermage de revenus fiscaux et de devoirs dus à l'administration centrale contre paiement et fourniture de services. Le *kapudan paşa* recevait directement tous les revenus des Cyclades ottomanes sans statut propre, c'est à dire de toutes les îles sauf celles du duché de Naci et de la seigneurie des Gozzadini de Sifnos. Les six îles de l'ancien duché de Naci occupaient une position spéciale. Elles se divisaient en trois paires: Naxos-Paros, Andros-Syros et Milos-Santorin. Chacune de ces trois paires était obligée de pourvoir à l'entretien d'une galère de guerre. Le *bey* commandant de cette galère était également le gouverneur des deux îles en question. Un tel *bey* s'appelait *bey "flambouriyari"* (du grec *flamour* flamme de mât), et il faut le distinguer du *sancakbeyi*, gouverneur d'un district, fonctionnaire plus élevé.<sup>12</sup> L'autorité que ces *beys* "flambouriyarides" exerçaient sur leurs îles reste peu circonscrite. Le système ottoman tend à combiner dans la personne des *beys* des obligations militaires, l'administration de revenus fiscaux et domaniaux, la police et la justice criminelle et enfin l'administration générale. Le pouvoir que ces *beys* exerçaient dans les Cyclades n'était pas exclusivement fondé sur

leur propre position. Si cela avait été le cas, ce pouvoir n'aurait pas pu signifier grand chose du fait de leur absence presque permanente: les *beys* préféraient séjourner avec leurs navires dans les grands ports sûrs situés hors des Cyclades. Pendant leur absence des îles, les intérêts des *beys* étaient sauvegardés par des *kahyas* (intendants), souvent choisis dans les rangs des plus importantes personnalités locales. Les *kahyas* — donc souvent des chrétiens — étaient de grands personnages dans les communes locales et non pas simplement des humbles représentants du *bey*. Ils pouvaient aussi utiliser la position qu'ils avaient obtenue pour renforcer leur position personnelle. Administrateur des revenus du *bey*, le *kahya* disposait d'une grande partie du surplus négociable de la production d'une île et jouissait par conséquent d'une position importante dans l'économie insulaire. La position de certains *kahyas* comme membres de principales familles locales renforçait leur position comme lieutenant du *bey*; le pouvoir du *bey* dérivait largement de la position de son représentant local.<sup>13</sup>

À côté de cette hiérarchie militaire, il y eut jusqu'en 1617 dans les six îles du duché de Naci une autre espèce de *bey*. Ce *bey* a le rang d'un *sancakbeyi* ottoman et il fait office de successeur des ducs dont il a retenu le titre.<sup>14</sup> Il est le fermier des droits régaliens qui leur avaient appartenu. Dans le cas d'un de ces *beys*, un rapporteur du Saint Siège s'exprime de la manière suivante: "ha pagato al Gran Turco et ogni anno paga 15000 zecchini et da lui come duca et datiero sono esatte tutte le doane, *tributi*, gabelle et pene dalle dette sei isole et ad istanza sua si mettano et si levano i cadi ovvero giudici turchi." D'après ce texte, il semble que ce duc soit le fermier du tribut — c'est à dire de l'ancien *kharatzi* — et de certains droits régaliens. Ceci est confirmé par un document où ce même duc se présente comme "kharatziaris", fermier du *haraç* et par un autre document où il dispose des impôts fonciers. De plus, il porte dans un diplôme le titre d'*emin*, fermier des impôts ottomans.<sup>15</sup>

Nous ne possédons que des indications fort obscures sur le système fiscal pour l'époque qui suivit immédiatement l'établissement définitif du pouvoir ottoman. Ce que nous savons, c'est que tous les habitants mâles adultes payaient une capitation ordinaire d'un séquin d'or au *kapudan paşa* et 25 *akçe* par foyer comme *ışpenç* au *bey*. À côté de cela, il faut également relever un nombre d'exactions extraordinaires redevables à l'occasion de l'entrée en office du *paşa* ou du *bey*. Et ici, nous constatons une anomalie. Les habitants des îles du duché paient une capitation (*cizye*), mais nous trouvons en même temps que le vieux *kharatzi* du temps des Crispi existe toujours. Or, ce *kharatzi* était lui-aussi d'origine une *cizye*, ce qui fait qu'on paye donc un double *cizye*.<sup>16</sup> En sus de tout cela, il existait encore des impôts spéciaux, qui ne semblent être que des conversions d'anciens impôts ducaux, revenus domaniaux de la seigneurie et, dans certains cas de loyers spéciaux dus pour l'usage de biens ennemis saisis par le fisc ottoman.<sup>17</sup> Il semble que ces revenus, ainsi que le *kharatzi*, qui ensemble évoluaient lentement vers une espèce d'impôt foncier constituaient la part du *bey* destinée à l'entretien de sa galère.<sup>18</sup>

Le système administratif ottoman est constitué de deux hiérarchies séparées: celle de l'administration ordinaire que nous venons de traiter et qui ressemble à une pyramide féodale de caractère surtout militaire, et celle "de la loi", de caractère théocratique. Tout le réseau de tribunaux dans l'empire ottoman dépend de deux juges principaux: le *kadılasker* de Roumelie (Europe) et celui d'Anatolie qui siègent au divan impérial. Du

*kadilasker* de Roumelie dépendent les tribunaux civils des juges locaux en Europe: les *kadis* et les *naibs* (suppléants). Ces tribunaux appliquaient la loi sacrée musulmane (*şeriat*) et, formellement, ne pouvaient juger que d'après elle.<sup>19</sup> Dès 1581, on voit s'établir de tels tribunaux dans les Cyclades.<sup>20</sup> Du point de vue théorique, ils n'y avaient guère de fonction: le nombre des justiciables du *şeriat* y était infime et les affaires pénales relevaient du *bey*.<sup>21</sup> D'autre part, les capitulations rendaient possible le règlement des affaires entre les habitants par le biais d'autres juges ou arbitres. La liberté des habitants d'éviter les tribunaux musulmans est stipulée dans l'article 11 des capitulations:

“Et s'il élevait entre eux quelque différend et qu'ils  
veuillent choisir de leur gens instruits pour les  
accomoder selon leurs coutumes, que les juges ne  
puissent s'y opposer à ce qu'ils feraient, mais qu'ils  
y acquiescent et qu'ils le confirment”

Ce texte fut d'abord interprété comme: “le *kadi* peut assigner l'accommodement de certaines affaires à des indigènes qui agissent alors comme arbitres”. Cette situation évolua rapidement vers une plus grande autonomie des juges indigènes: on trouve bientôt des administrations communales et, selon certaines sources, les juges communaux ne dépendent en rien du *kadi*.<sup>22</sup>

Un des devoirs du *kadi* était de dresser les actes juridiques; il tenait un registre (*sicil*), pendant du protocole d'un notaire occidental. Les Cyclades connaissaient un notariat primitif, dérivé du notariat occidental, qui parvint à se maintenir après 1579 et que les *kadis* ne parvinrent pas à supplanter. Quelquefois, les actes écrits par des notaires indigènes étaient soumis à une confirmation par le *kadi*, mais ceci ne devint jamais une coutume générale.<sup>23</sup>

Seules certaines îles principales avaient des *kadis*, et même là, il semble que leur présence n'ait pas toujours eu un caractère permanent, ce qui obligeait les habitants à recourir aux institutions indigènes. Les *kadis* acquirent néanmoins une fonction importante dans l'administration locale. Leur présence, quoique irrégulière, était toutefois plus durable que la simple visite annuelle du *bey* qui venait seulement chercher ses revenus. Le *kadi* était souvent la seule autorité ottomane présente sur les lieux.

#### c. les restants des institutions seigneuriales de la Francocratie et la continuation des institutions communales

Les capitulations de 1580 mirent formellement fin à la position du duché de Naxos comme état tributaire autonome de l'empire ottoman, mais plusieurs éléments de la structure sociale et administrative du duché résistèrent à une intégration totale. Une des principales anomalies est l'existence tenace d'un ombre de dignité ducal. Le fermier des droits régaliens porte encore le titre de duc. Du point de vue ottoman, ce “duc” n'est qu'un *bey* ou un *emin*, simple fermier de revenus fiscaux, mais un tel personnage devient dans les circonstances cycladiques, où “les vieux papiers retiennent leur vigueur”, un juge “in materia feudali” qui devra baser ses sentences sur les coutumes qui remontent

encore parfois jusqu'aux Assises. Une sentence du premier de ces *beys-ducs*, le *çavuş* Süleyman, se base explicitement sur les Assises et continue à reconnaître la différence entre un fief et une possession "libre".<sup>24</sup>

La série des *beys-ducs* commença avec ce Süleyman qui semble avoir été un Grec converti à l'Islam.<sup>25</sup> Süleyman ne remplit pas les trois ans de son contrat. Un riche Grec de Constantinople lui succéda, Konstandinos Kandakouzenis qui ne résida pas à Naxos comme l'avait fait son prédécesseur. Kandakouzenis semble avoir abusé de sa position: dans une lettre au sultan, des Naxiens se plaignirent de ses exactions injustes.<sup>26</sup> Après Kandakouzenis, la succession des ducs devient confuse. Après 1598, on relève plusieurs mentions d'un Grec d'Athènes, Ioannis Khoniatis, qui avait reçu le duché à ferme pour un droit d'entrée de 50.000 séquins et une somme annuelle de 15.000 séquins.<sup>27</sup> Pourtant, nous trouvons à peu près en même temps un autre titulaire. En 1600, un Sicilien catholique, Carlo Cicala, frère du fameux rénégat et *kapudan paşa* Sinan Pasa Cicala, reçut par l'intermédiaire de son frère le duché de Naxos du sultan à la condition d'y entretenir sa mère. Celle-ci était alors chrétienne, mais elle était née musulmane, puis enlevée par le père du *paşa*, un corsaire chrétien fameux. La donation ne semble pas avoir été effectuée. L'acte de donation existe encore dans une ancienne traduction italienne; la partie dispositive en est la suivante: "concedere il ducato di Naxia in vita tua come lo teneva prima in sua vita Giosef Hebreo". Voilà encore un témoignage de la continuité, mais ce n'est qu'une continuité symbolique. Naci avait encore pu gouverner son duché à l'ancienne, mais lorsque Carlo Cicala le reçut, certaines institutions ottomanes s'y étaient déjà enracinées. Carlo demanda à son frère l'éloignement du *kadı* et du *bey*; Sinan voulut bien accéder à la première demande, mais il lui fut impossible de renvoyer le *kadı*: un membre de la hiérarchie de la loi ne dépendait pas du gouverneur militaire.

Les rapports du *bailo* nous fournissent des détails circonstanciés sur Carlo Cicala. Il avait servi à son frère d'intermédiaire dans des négociations de paix avec la maison d'Autriche, aussi bien avec le roi d'Espagne qu'avec l'Empereur. Mais ce bon Sicilien était sans doute un agent double. Les Vénitiens marquèrent quelque inquiétude à ce propos; ils craignirent une réconciliation entre leurs ennemis en Europe et les Turcs. Les Vénitiens, qui ne voulaient absolument pas d'espion de l'Espagne dans l'Egée, à si grande proximité de la Crète, n'approuvèrent pas du tout la nomination de Carlo comme duc de Naxos. Le *bailo* qui joint à sa correspondance de nombreuses copies d'actes secrets ottomans, interprète la requête d'éloignement du *kadı* et du *bey* de Naxos, présentée par Carlo à son frère, d'une manière fort intéressante: ces fonctionnaires ottomans devraient disparaître parce que le roi d'Espagne ne voulait pas que son sujet Carlo entretint des relations trop étroites avec des musulmans. Peu après le refus de Sinan d'éloigner le *kadı*, Carlo ne s'intéressa plus à son duché et le remit à son frère. Il poursuivit ses intrigues à Constantinople jusqu'au moment où un autre ennemi de l'Espagne, l'ambassadeur de France, sut obtenir son éloignement.<sup>28</sup> Comme Carlo n'a jamais effectivement pris possession de son duché, il n'est pas étonnant que nous trouvions Khoniatis, cette fois avec le titre d'*emin* (intendant des revenus fiscaux, une traduction fort exacte du restant des fonctions duciales dans la langue administrative ottomane) ensemble avec le nommé Theodoros Kazanovas, après l'éloignement du Sicilien.<sup>29</sup>

En 1616 enfin, l'aventurier Croate Gasparo Gratiani reçut Naxos et Paros avec le

titre de duc en récompense de ses services au cours des négociations de paix entre l'Autriche et la Turquie. Un document de Naxos prouve que cette donation-ci a bien été effectuée. Gratiani n'a pas été longtemps duc de Naxos, il semble que le duché ait de nouveau été directement soumis au *kapudan paşa* à la fin de 1617.<sup>30</sup>

Tous ces "ducs" restaient, dans leurs relations avec les îles, des personnages assez vagues. Quelques anciennes dignités des époques antérieures survécurent sous leur gouvernement. En décembre 1579, nous trouvons encore à Andros un "gouvernateur" latin, Nicolo Camilli, tandis que Kandakouzenis avait à Naxos comme son gouverneur le Latin Benedetto Amai, mais de tels offices vont rapidement s'intégrer dans la terminologie ottomane: dans un document turc, Amai porte le titre de *vekil*, représentant à titre privé. On trouve encore des *baili* et des *apanokynigarides* à côté des *beys* et des *kadis*. On parle toujours de *teli* et de *kharatzi* de la même façon qu'aux temps des Crispi. Termes francs et ottomans se mélangent parfois de façon étrange; ainsi on peut lire qu'un *bailo* aurait écrit un *hüccet* (acte judiciaire d'un *kadı*)<sup>31</sup>

Peu à peu, la position des *beys-ducs* devient plus vague et elle disparut enfin avec Gratiani. Le duché cessa d'exister comme unité administrative et les îles devinrent des unités indépendantes. Le système de féodalité militaire disparut; la dernière mention des Assises date de 1587.<sup>32</sup> Le système fiscal et domanial perdit lentement les traits typiques de la Francocratie et évolua vers un système mieux adapté aux structures administratives de l'empire ottoman. A Naxos, les *topi* survécurent à l'établissement de l'administration ottomane; ils perdirent leur caractère de fief et furent désormais compris comme un ensemble de revenus fiscaux et domaniaux, donnés à ferme à un "feudataire".<sup>33</sup>

La disparition des domaines de la seigneurie dans des mains particulières constitue une évolution importante qui commence déjà sous Naci. Ce duc dota richement son gouverneur général Coronello et nous constatons que Khoniatis concéda lui aussi des biens domaniaux à des indigènes.<sup>34</sup> Ce phénomène aura comme résultat final d'empêcher toute féodalisation des domaines au profit de bénéficiaires musulmans. De la sorte, les possibilités d'établissement d'une forte population musulmane resteront limitées.

L'importance des institutions communales alla en s'accroissant après la prise de pouvoir ottomane. Dans la langue administrative, la commune locale est désignée désormais par le mot grec *κωμότης*, *kinotis*, ce qui indique que le grec devient la langue normale de l'administration locale même chez les Latins. La position des communes locales avait toujours été à l'écart des institutions seigneuriales dont elle ne partageront pas la chute. Les Turcs avaient coutume de traiter avec le corps de la population des régions conquises ce qui rendait assez facile la position des *kinotites*. Très rapidement, dès 1580, les *kinotites* parvinrent à obtenir la reconnaissance formelle de position dans les capitulations. Cependant, ces capitulations n'avaient pas la valeur universelle que le texte semble leur attribuer. La position des *beys-ducs* constituait une interruption de la relation directe entre la *kinotis* comme collectivité autonome des imposables, reconnue par les capitulations, et la Porte. Les autorités locales ottomanes tendirent à s'emparer de toute l'administration locale ce qui diminua la signification des *kinotites*.

Après 1579, on constate plusieurs changements dans les structures des *kinotites*. Pendant la Francocratie, la plupart des communes locales avait été gouvernée par des *kapetanii* dont la position semble avoir été plus celle d'un chef que celle d'un représen-

tant exécutif de la commune. Dans quelques rares cas, notamment à Tinos, la *kinotis* élit des *procuratori del comun* comme gouvernement représentatif qui doit assister le rector.<sup>35</sup> Pendant la Turcocratie, les *procuratori* élus, en grec, *epitropi*, *ἐπίτροποι* ou quelquefois *syndhiki*, *σύνδικοι* deviennent de plus en plus communs. A Santorin, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, ils portent encore un nom byzantin fort ancien, *protoyeri*, titre que nous connaissons déjà de Tinos, où il a cependant une autre signification. Ce sont eux les représentants qui négocient le montant des impôts qu'ils prélèvent eux-mêmes. Assistés du conseil des principaux habitants dont ils ne sont que les porte-parole, ils exercent les pouvoirs laissés par les Turcs aux corps d'administration indigènes. Dans le système ottoman, le *kapetanios* est plutôt un fermier d'impôts. Il tire de cette position une certaine autorité sur la *kinotis*. S'il n'y a pas de *kapetanios*, la *kinotis* comme telle est directement redevable aux Turcs pour la somme globale des impôts et se fait représenter par des *epitropi*.<sup>36</sup> Comme secrétaire de l'administration communale, on trouve le chancelier communal, successeur immédiat des chanceliers de la Francocratie qui, comme nous l'avons déjà vu, exerçaient également une fonction communale.<sup>37</sup>

Il reste à remarquer qu'il existe manifestement un lien entre le degré de développement des institutions communales et la présence d'une administration locale ottomane. Partout où les Turcs ne sont guère présents, les *kinotites* exercent l'autorité générale, mais à Andros, où le pouvoir ottoman est fort, on ne constate qu'un faible développement des institutions communales. A Naxos, des institutions communales existaient bien pendant la Francocratie, mais elles tendirent à disparaître au cours de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, époque à forte administration locale ottomane. L'administration ottomane y a pourtant laissé quelque place aux représentants de la commune. Des documents de Naxos datant de la période de la présence maximale turque montrent que le *kadi* a l'habitude de demander conseil aux principaux habitants avant de prononcer sa sentence.<sup>38</sup>

La taxation turque se faisait d'après un recensement minutieux: les terrains sont mesurés, les arbres dénombrés, les autres revenus estimés, les personnes comptées. Tout cela résulte en un *tahriye defteri*, un registre qui donne l'énumération des possessions de chaque imposable, mais qui ne donne pas les montants des impôts dus pour chaque possession. En réalité, les *defters* turcs ne servent qu'à permettre à l'administration ottomane d'établir le montant total dû par une *kinotis*. Dans la pratique, la perception se fait par les *kinotites* (qui sont toujours au courant de mutations survenues dans les possessions) d'après des registres écrits en grec et qui ne donnent que les montants dus pour chaque terrain et pour chaque personne. Nous avons de tels registres grecs pour Mykonos. Nous n'avons pas pu trouver des *defters* originaux en turc datant d'avant 1670.<sup>39</sup> Les Turcs n'intervinrent que rarement dans la perception des impôts par les *kinotites*. En effet, celles-ci acquéraient une forte position par la fonction qu'elles remplissaient dans la levée d'impôts: autant envers les Turcs qui dépendaient de leur diligence qu'envers les imposables qui dépendaient de leur faveur et de leur honnêteté.

Dans la majorité des îles, toute la population se trouvait réunie dans les *kinotites* sans distinction de religion, comme c'était le cas pendant la Francocratie. A Naxos et à Santorin, il existait des *kinotites* locales (celles du Kastro et de Skaro) où la population latine prédominait tandis que les autres *kinotites* locales de ces îles étaient gouvernées par les majorités grecques. La conséquence est évidente: ces *kinotites* à majorité latine vont se



dresser comme "communes des Latins" contre les *kinotites* en majorité grecque comme "communes des Grecs". Ainsi assiste-t-on au développement d'une structure administrative divisée sur les lignes de démarcation religieuse, comme c'est l'habitude dans le système ottoman. Ce n'est cependant qu'un phénomène extérieur: la base de la division restera géographique: les habitants grecs du Kastro de Naxos dépendent du gouvernement latin de cette *kinotis*, et non comme ce serait de droit dans des circonstances ordinaires dans l'empire ottoman, de leurs correligionnaires.<sup>40</sup>

L'intégration des Cyclades dans l'empire ottoman aurait dû entraîner un changement de la structure du système administratif de type stratigraphique horizontal de la Francocratie en un type à divisions verticales où les dirigeants des groupes religieux acquièrent une autorité administrative sur leurs ressortissants. L'état ottoman avait délégué aux chefs religieux des communautés non-musulmanes certains pouvoirs administratifs et judiciaires, phénomène nécessaire puisque la loi sacrée islamique ne pouvait pas régler la vie intérieure des communautés non-musulmanes sans porter atteinte à l'identité de ces groupes. Les tribunaux des *kadis* ne pouvaient juger que d'après la loi sacrée et devaient toujours faire prévaloir les témoignages de musulmans à ceux de chrétiens. Il n'était pas dans l'intérêt de l'administration ottomane que toute la population des régions conquises se convertisse à l'Islam: ceci aurait nui aux recettes du fisc impérial, les non-musulmans payant plus d'impôts. Pour conserver les communautés non-musulmanes, il était nécessaire de leur laisser quelque autonomie, surtout sur le plan de la juridiction. En général, la conquête turque fit disparaître presque toutes les institutions séculières; le pouvoir exécutif sur les communautés autonomes non-musulmanes tomba donc aux mains des autorités ecclésiastiques. De plus, le tribunal du *kadi* étant un tribunal religieux, il était logique que l'autorité juridique ait été confiée à une autre institution religieuse. Dans le cadre de ces considérations, il est aisé de comprendre pourquoi l'organisation administrative des communautés chrétiennes de l'empire ottoman est souvent une organisation ecclésiastique.<sup>41</sup>

La division de pouvoirs entre administration ottomane et autorités non-musulmanes était encore extrêmement vague aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles et il faut bien se garder d'appliquer comme certains auteurs l'ont fait, la situation plus nette d'environ 1800 aux époques antérieures.<sup>42</sup> Il est vrai que l'autorité ottomane a toujours reconnu dans le *berat* d'investiture accordé aux évêques (et au patriarche comme cour d'appel) leur autorité en matière d'héritage, mariage et droit de personnes.<sup>43</sup> C'est là une règle générale. En cas d'absence d'autres institutions administratives non-musulmanes, les autorités ecclésiastiques ont souvent acquis un pouvoir plus étendu, mais ce sont là des exceptions.

Dans le cas où, après la prise de pouvoir turque, des capitulations avaient rendu possible l'existence d'un pouvoir séculier non-musulman, on assistera parfois à une compétition entre autorités ecclésiastiques et séculières. En général, les Turcs avaient tendance à simplifier les affaires et à ne pas faire trop d'exceptions. Ceci pouvait favoriser la position du clergé qui restait basée sur des principes de droit général. Il est difficile d'estimer l'importance des extensions du pouvoir ecclésiastique dans le domaine séculier: ces phénomènes se produisaient surtout là où les institutions séculières avaient disparu et dont nous n'avons par conséquent que peu d'archives. Les évêques grecs acquirent plus aisément que leurs collègues latins une autorité séculière: ceux-ci ont — à l'exception de

l'évêque de Syros — le désavantage d'être les chefs spirituels d'une population minoritaire.

Les sources dont nous disposons donnent certains exemples de l'exercice du pouvoir séculier par les évêques, mais apportent tout aussi bien des preuves du contraire. Dans les Cyclades, la Francocratie avait laissé des institutions séculières assez bien établies. A Milos, où les institutions communales ont toujours été assez fortes, nous avons déjà en 1605 un cas où les *epitropi* jugèrent: un différend entre les évêques latin et grec.<sup>44</sup> A Santorin, nous trouvons à la même époque les *epitropi* comme arbitres entre les deux évêques, parfois avec le *kadi*, parfois sans lui.<sup>45</sup> D'autre part, nous constatons qu'à Syros, île à fortes institutions communales, l'évêque latin cherche pourtant plusieurs fois à obtenir un pouvoir séculier plus étendu ce qui causa au cours du XVII<sup>e</sup> siècle plusieurs conflits entre l'évêque et la *kinotis*.<sup>46</sup> Nous avons des preuves que les archevêques des deux rites exerçaient une influence sur les affaires séculières à Naxos, où les institutions communales étaient relativement faibles.<sup>47</sup> Cette influence n'était pas sans rencontrer quelque opposition: nous avons une lettre des habitants de Naxos à leur duc Gasparo Gratiani, dans laquelle ils lui demandent un *berat* pour un nouvel archevêque latin. Dans ce *berat*, la clause ordinaire sur la possession des biens de l'évêché devrait manquer.<sup>48</sup> De la sorte, on sauvegardait le juspatronatus laïc mais on entravait également la position puissante de l'archevêque dans la *kinotis* comme un des principaux propriétaires.

Dans les communautés grecques, on ne connaissait pas ces limitations du pouvoir des évêques. Le poids que l'église grecque et son clergé pouvaient exercer dans les *kinotites* par leur richesse était considérable. Nous avons pour Mykonos des données statistiques anciennes sur la répartition des possessions, et là, le clergé grec figurait en 1620 parmi les plus grands propriétaires. Le recensement turc de 1670 montre que dans les six îles de l'ancien duché de Naci, la richesse du clergé grec était encore plus marquée.<sup>49</sup>

#### d. l'établissement d'habitants musulmans

Nous ne savons pas à quel moment des habitants musulmans — des véritables habitants et non des fonctionnaires de l'administration — s'établirent dans les Cyclades. Les premières mentions datent d'environ 1590. En 1595, un Naxiote se plaint de l'établissement de musulmans qui met en danger le caractère chrétien de l'île, et en 1587 nous trouvons quelques musulmans à Santorin. Le caractère de ces établissements ne nous est toutefois révélé que par des sources plus tardives. Nous avons des indications sur des habitants musulmans à Naxos, Andros, Paros, Santorin, Ios et Kea; les habitants musulmans de Syros ne s'y établirent qu'après 1617.<sup>50</sup>

Une source d'environ 1640 nous apprend que les habitants "turcs" de Naxos sont environ 70. Ils n'ont aucune influence politique et sont composés en majorité de renégats chrétiens, surtout d'origine grecque. Leur femmes sont souvent des Chrétiennes. Nous trouvons également dans des documents turcs, à Naxos comme ailleurs, plusieurs Musulmans qui portent le patronyme *bin Abdullah*, ce qui indique qu'il s'agit de fils de non-Musulmans.<sup>51</sup> Les Turcs d'Andros ne semblent pas avoir été plus nombreux que ceux de Naxos. Les Turcs mentionnés à Kea et à Ios sont des militaires pensionnés qui y avaient reçu des terres. A Paros, on compte 12 Musulmans aux environs de 1630: c'est tout que nous savons à leur sujet. De Santorin nous ne connaissons que quelques noms. Dans

toutes ces îles, à l'exception de Naxos et d'Andros, les établissements musulmans furent très éphémères.

Les renseignements que nous avons sur quelques-uns de ces Musulmans nous inspirent quelque doute: ne s'agit-il pas en partie d'habitants de centres ottomans voisins qui n'avaient dans les Cyclades que quelques possessions? Quelques habitants musulmans sont des propriétaires fort importants. A Naxos, certains Turcs détiennent des *topi*. Tel le *topos* de Xerokambos qui avait été acheté par un certain Recep Ali des "Juifs" (de Naci?). Mais en 1600, le bey-duc Khoniatis révoqua le contrat de vente et donna ce topos à ferme pour un prix plus élevé à un immigrant latin de Crète, Jacopo Barozzi.<sup>52</sup> Nous trouvons encore une autre famille musulmane fort riche à Naxos, celle de Piyale Aga qui possède le *topos* de Sifones, un des plus importants de l'île.<sup>53</sup>

La présence de Musulmans provoqua quelquefois la peur d'une pression démographique comme celle que nous avons esquissée à la page 91. Les établissements musulmans n'étaient pourtant pas très stables. Ils manquaient de structure: il n'y avait pas de mosquées et les *kadis* qui devaient faire fonction de chefs et de juges de ces communautés ne séjournaient pas à titre permanent dans les îles. Or, les Musulmans ne faisant pas part de la *kinotis* locale devenaient des étrangers dans leur patrie, sans protection des privilèges locaux, et ils dépendaient souvent de la protection d'institutions ottomanes hors des Cyclades; une situation peu enviable du moment où les liaisons entre les Cyclades et les centres ottomanes étaient menacées.

#### *e. la position de l'église grecque*

L'église grecque n'éprouva guère de difficultés à s'adapter au nouveau régime ottoman. Elle jouissait d'une position solide dans l'empire. Cette position était largement plus favorable que celle que l'église grecque des Cyclades occupait pendant la Francocratie. Il était donc à prévoir que l'organisation de l'église grecque tirerait profit de tout progrès de l'intégration des Cyclades dans l'empire ottoman.

Dans les îles turques, la situation où l'église grecque se trouvait sous l'autorité de l'évêque latin atteignit à sa fin. L'ancienne situation continuait pourtant à exister encore pour quelque temps à Syros, où l'évêque latin continuait à exercer la juridiction sur la petite communauté grecque jusqu'en 1617, tandis que les Grecs de Mykonos reconnaissaient encore en 1610 l'autorité de l'évêque latin de Tinos. Dans les autres îles, l'église grecque s'émancipa de l'autorité latine. Il existait déjà des évêchés grecs à Naxos et à Andros; dans les années qui suivent, d'autres évêchés vont être fondés à côté des sièges latins. C'était le cas à Santorin, à Kea et à Milos. D.P. Paskhalis a même cru découvrir un évêque grec de Syros, île qui n'avait qu'une très faible minorité grecque, mais en réalité il s'agit ici d'un intrus qui n'a guère exercé cette fonction.<sup>54</sup> L'entretien des nouveaux évêques fut assuré par le partage ou l'occupation entière des biens détenus jusqu'alors par les évêques latins.<sup>55</sup> Les prétentions des Grecs sur les biens des églises latines n'étaient pas dépourvues de raison: une grande partie des biens des évêchés latins avait été constituée par des biens de l'église grecque confisqués après la conquête franque. Cet argument ne fut pourtant jamais utilisé dans la discussion. Les Grecs firent simplement usage des possibilités pratiques du nouveau régime, sans chercher à légitimer l'occupation par des

arguments juridiques. Ils constituaient une majorité massive de la population et l'église grecque était l'organisation reconnue des chrétiens dans l'empire ottoman, tandis que l'église latine n'était guère reconnue comme organisation tolérée dans l'empire.

La suprématie numérique des Grecs fut encore accentuée par la conversion de nombreux Latins au rite grec. Sous le régime ottoman, il était préférable d'être Grec et il était parfois risqué d'être Latin. Les Latins étaient suspects comme sujets du Pape, ce vassal du roi d'Espagne, principal ennemi de l'empire. Pendant la Francocratie on avait avantage à appartenir à la minorité dominante; désormais, les Latins constituaient une minorité ordinaire, et il est nettement moins profitable à appartenir à une minorité ordinaire qu'à une minorité dominante. Dans les Cyclades, on changeait assez facilement de rite: les différences n'étaient pas considérées comme fondamentales, surtout de la part des Latins. Ainsi, beaucoup de Latins n'éprouvaient pas de scrupules à se rendre à l'église grecque lorsque la mauvaise situation politique entraîna un manque de prêtres latins.<sup>56</sup> Surtout à Milos, Paros et Andros, l'église latine perdait ses adhérents au profit de l'église grecque.

#### *f. la position des églises et communautés latines sous la domination ottomane*

A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, le plus grand problème menaçant l'existence du groupe latin était la pauvreté de leurs églises. Les revenus étaient souvent insuffisants pour entretenir les prêtres des petites communautés éparses, et dans les cas où ces revenus étaient suffisants, ils étaient concentrés dans quelques centres principaux où les prêtres latins s'amassaient sans se soucier des communautés plus éloignées. Relevons le cas de Paros, dépendance du riche diocèse de Naxos: aucun des fort nombreux prêtres de Naxos ne voulut aller s'établir dans l'île voisine. Vers 1600, le nombre de prêtres Latins s'est tellement amenuisé que la fin de l'église latine semble imminente. Naxos comptait encore 9 prêtres — en 1563 il y en avait 26! —, Syros en avait quelques-uns, tandis que Santorin n'avait que deux prêtres pour six villages. Andros avait peut-être encore deux prêtres, Milos et Sifnos n'en avaient aucun, Paros quelquefois un.<sup>57</sup>

Une autre difficulté qui rendait précaire la situation de l'église latine consiste dans sa position juridique peu sûre. Du point de vue formel, l'église latine n'était pas reconnue par les Turcs comme l'était l'église grecque. Le patriarche grec de Constantinople était formellement reconnu comme chef des chrétiens du rite grec dans l'empire par son *berat*. *Berat* en main, le patriarche pouvait obtenir des *berats* subordonnés pour ses évêques. Par son *berat*, l'évêque recevait le droit exclusif d'organiser le culte dans son diocèse et de percevoir les revenus ecclésiastiques. Sans *berat*, un évêque ne pouvait exercer ni la juridiction ecclésiastique, ni la juridiction séculière que le système ottoman concédait aux évêques. Sans *berat*, un évêque ne pouvait pas non plus faire valoir les droits de son église devant un tribunal turc.<sup>58</sup>

Celui qui faisait fonction de "patriarche latin" était un cardinal absent et son remplaçant sur place, le vicaire patriarcal, n'était qu'un simple moine sans dignité épiscopale, qui ne possédait aucune reconnaissance formelle de la part des Turcs. Le vicaire n'était pas en mesure d'obtenir des *berats* à la Porte pour les évêques latins. Ceux-ci devaient essayer d'obtenir un *berat* à titre individuel. Cette obtention comportait parfois

une charge financière trop lourde pour les moyens des diocèses latins: en plus du voyage à Constantinople, il fallait payer les frais (*peşkeş*) du *bêrat* et de plus se munir de nombreux cadeaux pour les dignitaires turcs. Ces charges étaient d'autant plus lourdes qu'elles étaient payables en argent, alors que les revenus des diocèses se versaient presque exclusivement en nature.

Nonobstant ces difficultés, quelques évêques latins surent se munir d'un *berat*. A quel titre juridique ces *berats* furent-ils accordés par les Turcs à des évêques latins, voilà qui est peu clair. La pratique en usage au XVI<sup>e</sup> siècle pour les *berats* des évêques latins des Cyclades est contraire à la théorie sur la position juridique des populations chrétiennes dans l'empire ottoman. D'après la littérature juridique sur ce sujet, le système ottoman reconnaissait deux patriarches comme chefs des peuples chrétiens: le patriarche grec de Constantinople pour tous les Grecs et autres Orthodoxes et le patriarche arménien pour toutes les autres dénominations (à l'exception probablement des Nestoriens). A côté de ceux-ci, il y a encore des communautés de chrétiens étrangers dont le statut juridique est basé sur les privilèges dont jouissaient les ressortissants de la nation étrangère en question en vigueur de leurs capitulations. Cette situation existait effectivement vers 1800, la période sur laquelle se basent les traités juridiques consacrés à la position des Chrétiens dans l'empire ottoman. A l'époque, la majorité des Catholiques de l'empire ottoman était constituée par deux groupes: les Unis, composés surtout de Monophysites convertis et les Latins, dont les évêques étaient considérés comme des ressortissants étrangers et recevaient leurs *berats* par l'intermédiaire d'ambassadeurs étrangers.<sup>59</sup>

La situation dans les Cyclades à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ne répond pas à cette théorie: des évêques latins y ont alors obtenu leurs *berats* comme sujets turcs, sans l'intervention d'un ambassadeur étranger. C'est le cas pour Antonio de Marchis de Santorin en 1588, Dionisio Rendi de Naxos en 1594, Francesco Ottumazzi de Milos vers 1600 et enfin pour Angelo Gozzadini de Naxos en 1617. Il est bien possible qu'il y ait eu d'autres cas de ce genre. Nous ne possédons malheureusement aucun des textes de ces *berats*. Une lettre de 1616 adressée par les Latins de Naxos à leur duc Gratiani nous fournit cependant une indication pour l'obtention d'un tel *berat*. Les habitants latins de Naxos déclarent avoir élu comme leur archevêque Angelo Gozzadini et ils demandent à leur duc d'intervenir auprès de la Porte pour l'obtention du *berat* dont les clauses doivent être adaptées à la position juridique de l'église de Naxos, différente de la position ordinaire d'un évêque dans l'empire ottoman. Cette étrange manière d'obtenir un *berat* est une preuve de plus de l'autonomie des communautés locales.<sup>60</sup>

Nous constatons que les évêques latins des Cyclades obtenaient leurs *berats* par l'intermédiaire du *bey-duc*, non par celle d'un patriarche ou d'un ambassadeur. De cette manière, la position des évêques latins semble devenir celle de chefs de communautés locales ottomanes. Les évêques sont élus par le peuple. L'autorité profane a toujours une influence considérable dans cette élection. Une intervention du Grec Kanda-kouzenis dans la succession à l'évêché latin d'Andros semble même indiquer que le *bey-duc* ait hérité des droits ou des prétentions des Crispi.<sup>61</sup>

Si l'on considère l'histoire des sièges épiscopaux individuels, il devient clair que tous les diocèses ont éprouvé plus ou moins de difficultés à obtenir une reconnaissance légale des autorités ottomanes. Toutefois, la majorité parvint à obtenir un *berat* avant que

le manque temporaire de reconnaissance légale de la part des Turcs eût amené des conséquences irréparables.

L'archidiocèse de Naxos n'éprouva pas de difficultés très graves. La position sociale des Latins y était forte, l'église bien établie et déjà sous les Crispi les biens ecclésiastiques avaient été divisés entre les archévêques des deux rites. La situation y était donc déjà formellement réglée sans risque d'apparition soudaine d'un évêque grec venu exiger sa part des possessions. Le clergé latin fort nombreux, était d'assez bonne qualité. Notons que cinq des évêques nommés par la Curie romaine aux évêchés des Cyclades entre 1587 et 1619 avaient fait partie du clergé de l'archevêché.<sup>62</sup>

Quoique les circonstances naxiennes n'aient pas été trop défavorables à l'église latine, la situation demeura certainement menaçante pendant quelque temps. Déjà pendant le règne de Naci, l'archevêque Pisani n'avait pu résider dans son diocèse; son successeur Domenico della Grammatica, élu par le Consistoire peu de temps après la mort de Naci, n'eut plus de chance. Il arriva à Naxos sans *berat*; comme les Turcs le considéraient dès lors en possession de son siège sans permission légale, il fut frappé d'une lourde amende et dut quitter son diocèse après 9 mois. Il gouverna ensuite son église de son exil de Crète. Les archives de l'archevêché de Naxos ne conservent plus qu'un seul acte de lui. La date de cet acte nous permet de situer son départ: c'était sous Kandakouzenis.<sup>63</sup> Ce document est important: l'archevêque introduit certaines réformes dans l'esprit du concile de Trente et cherche de plus à empêcher les mariages mixtes qui menacent l'existence de la communauté latine puisque les enfants nés de ces mariages suivront généralement le rite grec. C'est là une première tentative dans le sens d'une "contre-réforme" dans l'église latine des Cyclades; ce document prélude donc au resserrement des rangs à l'intérieur du groupe latin qui se manifeste au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais le document de Della Grammatica n'est qu'une première tentative encore faible; absent et sans *berat*, il ne dispose d'aucun moyen de faire appliquer ses décrets.

La situation de l'archevêché devint plus régulière avec le successeur de Della Grammatica, Dionisio Rendi, un Franciscain de Chio. Rendi réussit à obtenir un *berat* de la Porte.<sup>64</sup> L'église de Saint Antoine du Borgo, ancienne possession des chevaliers de Rhodes confisquée comme possession ennemie, lui fut restituée. La position de l'archevêché s'améliora rapidement, grâce entre autres à l'attitude du *bey*-duc Khoniatis.<sup>65</sup> La position de la petite communauté de Paros, île dépendante de l'archidiocèse, resta pourtant difficile.<sup>66</sup> La succession de Rendi, mort en 1613, se vit disputée par deux candidats. Le métropolite grec, Nikiforos Melissinos, nous donne quelques renseignements intéressants à ce sujet dans une lettre au cardinal Scipione Borghese.<sup>67</sup> Après la mort de Rendi, les Naxiens auraient élu un de leurs compatriotes, Livio Giglio, alors doyen du chapitre de Candie. Après cette élection, un personnage assez louche, Angelo Gozzadini (descendant des Gozzadini de Kea) aurait envoyé un acte d'élection falsifié à Rome où lui-même figurait comme élu en lieu et place de Giglio. Nikiforos avertit Borghese des machinations de Gozzadini, mais on ne le crut guère: sa réputation n'était pas sans taches. Après quelques années d'hésitations enfin, suivit l'élection officielle de Gozzadini par le Consistoire.<sup>68</sup> Les habitants de Naxos ne devaient pas tenir tellement à leur préférence pour Giglio, puisque, comme nous l'avons vu, ils envoyèrent une lettre à leur *bey*-duc Graziani, lui demandant d'obtenir un *berat* pour Gozzadini.

Comme l'archevêché de Naxos, l'évêché d'Andros resta lui aussi pratiquement vacant sous le règne de Naci. Le visiteur apostolique Cedulini, auquel il ne faut pas trop se fier, écrit que la situation de l'église d'Andros était très mauvaise: les Latins s'y seraient retirés dans leurs maisons de campagne à cause des persécutions dont ils faisaient l'objet.<sup>69</sup> Une première tentative de rétablissement date de 1583 lorsque les habitants latins élurent un nouvel évêque, Egidio Vota. Vota, dominicain et théologien, semblait un choix impeccable, mais le Consistoire ne confirma pas cette élection, quoiqu'un des principaux cardinaux, Santoro, ait souligné la nécessité pour les évêchés des Cyclades d'avoir des évêques si l'on voulait éviter que les possessions des sièges vacants fussent occupées par les Grecs.<sup>70</sup> On attendit pourtant jusqu'en 1587 pour élire un nouvel évêque. Le candidat de Santoro était Agostino Gisulfi, un Franciscain qui avait également été recommandé par le *bey*-duc Kandakouzenis, mais on élut un chanoine Naxien, Bonaventura Belegno.<sup>71</sup> Après sa mort, le Consistoire élut en 1602 Eustachius Fontana, supérieur du monastère des Dominicains de Constantinople. Fontana avait fait fonction d'observateur de la Curie à Constantinople et tenu le cardinal Aldobrandini au courant des événements survenus dans la capitale ottomane. Ces antécédents sont assez suspects si l'on sait qu'Aldobrandini trampa dans de multiples intrigues contre l'empire ottoman.<sup>72</sup>

L'évêché latin de Santorin eut à passer quelques années pénibles, mais tout finit bien. Il faut chercher la cause des difficultés dans une fausse manoeuvre du Consistoire. D'une manière ou d'une autre, Rome était arrivée à la conclusion que l'évêque de Milos, Bartolomeo Doria, était un ignorant. On le remplaça en 1583 par l'évêque de Santorin Bernardinus de Tropaea, et on élut à l'évêché de Santorin un réfugié cypriote, Angelo Calepi.<sup>73</sup> A partir de ce moment, ce fut le chaos. Bernardinus était impuissant à redresser la situation à Milos, où les Grecs venaient d'occuper les possessions de l'église et Angelo ne quitta pas la sécurité de l'Occident: il ne mit jamais le pied à Santorin.<sup>74</sup> En 1585, Angelo renonça à l'évêché de Santorin au profit de Bernardinus, mais la situation avait commencé à se détériorer dans l'île: les Grecs avaient pris possession d'une importante partie des possessions ecclésiastiques. Bernardinus mourut bientôt. Le Consistoire élut son successeur dès mars 1588, Antonio de Marchis, natif de Chio. De Marchis était un sujet du sultan et la riche église de Chio s'était déjà bien adaptée à la vie sous l'administration ottomane. L'évêque réussit à obtenir un *berat* à Constantinople et ouvrit ainsi le chemin au rétablissement.<sup>75</sup>

L'évêque grec de Santorin, Iosif, fut fort peu satisfait des tentatives de son collègue latin d'obtenir la restitution à l'église latine des possessions ecclésiastiques et il tenta de conserver ses biens avec des moyens plus ou moins justifiés. Il n'y réussit pas, De Marchis sut obtenir une division qui laissait à l'évêque latin un revenu considérable. L'évêque grec essaya d'entraver cet arrangement, mais il ne put réduire De Marchis qui avait même pu s'assurer l'aide du patriarche grec de Constantinople.<sup>76</sup> Après avoir assuré la position matérielle de son église, De Marchis commença une reconstruction générale dans l'esprit de la Contre-Réforme. Cette politique fut poursuivie après sa mort en 1611 par son frère et successeur Pietro. Il était impératif d'obtenir un clergé indigène en nombre suffisant pour desservir la communauté latine parsemée dans l'île. Grâce à un fonds légué par un ancien évêque (Domenico della Grammatica, mort en 1565), Pietro put établir un chapitre. Les moyens étaient pourtant très restreints et on n'était pas en mesure d'attirer

les meilleurs éléments. Il semble avoir longtemps été de tradition à Santorin que les prêtres latins cherchassent à arrondir leurs faibles moyens par des travaux plus ou moins honorables.<sup>77</sup> En 1595 déjà, Antonio de Marchis avait fondé un monastère de religieuses latines. C'était le premier établissement de ce genre dans l'empire ottoman et une fondation importante dans un pays où la vie des femmes célibataires était peu enviable.<sup>78</sup>

A Milos, l'église latine périt entièrement. Nous avons déjà signalé (p. 94) la douteuse tradition rapportant la participation des Latins de Milos à la bataille de Lepanto. Tel aurait été le motif de mesures punitives prises par les Turcs contre l'église latine de Milos. Nous constatons pourtant que l'évêché latin de Milos doit avoir existé d'une manière assez normale jusqu'en 1583, puisqu'à cette date, le Consistoire trouvait encore nécessaire de remplacer un évêque illettré, Doria, par un autre, l'évêque de Santorin. Mais à son arrivée, le nouvel évêque trouva les possessions occupées par les Grecs. Après l'étrange manoeuvre de 1583, le Consistoire ne se soucia plus guère de Milos. Doria vécut encore plusieurs années à Rome dans la maison d'un cardinal et ce ne fut qu'après sa mort qu'on tenta de rétablir l'église latine de Milos, en coopération avec l'archevêque de Naxos.<sup>79</sup> En 1600, l'archevêque de Naxos procéda à l'élection d'un nouvel évêque de Milos. Ce fut Francesco Ottumazzi, supérieur du monastère des Franciscains de Naxos, qui mena à Milos une vie frustre, sans argent, sans fidèles et même sans église.<sup>80</sup>

Même à Syros, où les Latins constituaient la majorité de la population, l'organisation de l'église latine n'acquiesça pas facilement une position stable sous l'autorité ottomane. Pendant le gouvernement de Naci, la minorité grecque s'était emparée temporairement de la moitié des possessions ecclésiastiques, mais les Grecs ne semblent pas avoir joui longtemps de ces possessions. L'évêché ayant été longtemps vacant, le peuple procéda bien à une élection approuvée par Naci, mais celle-ci n'eut pas de conséquences: le Consistoire de Rome ne la confirma pas.<sup>81</sup> Ce n'est qu'en 1583 que le Consistoire élut Benedictus Sceptius, un prêtre de Chio. Après la mort de Sceptius, le Consistoire élut en 1592 Agostino Gisulfi qui avait été le candidat du cardinal Santoro pour l'évêché d'Andros.<sup>82</sup> Quelques documents prouvent que Gisulfi tenta de récupérer des possessions confisquées par les Turcs et passées à des laïcs.<sup>83</sup>

De tout ce qui précède, on constate que vers 1600, l'église latine est enfin reconnue légalement par l'administration ottomane. On pouvait dès lors songer à regagner les positions perdues, ce qui pouvait entraîner d'assez graves conflits avec les Grecs. De plus, les églises les plus établies procédaient peu à peu à des réformes intérieures dans l'esprit de Trente, particulièrement en ce qui concerne le recrutement d'un clergé latin suffisamment nombreux.

#### *g. les îles des Gozzadini*

Alors que l'intégration dans l'empire du duché de Naci et des petites îles déjà turques depuis 1538 faisait des progrès considérables, les Gozzadini continuaient à exercer leur autorité sur les îles de Sifnos, Kythnos et leurs dépendances. Nous savons peu de cette petite seigneurie, mais tout y indique une prospérité relative comme c'était aussi le cas pour Tinos, l'autre île demeurée latine. Sifnos et Tinos étaient les îles les mieux cultivées des Cyclades. Sifnos a toujours connu une activité économique importante. Vers les



années 1590-1600, les Gozzadini vont étendre l'exploitation de leur domaine en repeuplant à partir de Sifnos quelques îles désertes de leur seigneurie, Kimolos, Folegandros et peut-être également Sikinos. L'histoire postérieure atteste la réussite de ces colonisations nonobstant la pauvreté des ressources naturelles. Ces trois établissements devinrent des communautés stables et relativement prospères. On ne sait rien de la date de colonisation de Sikinos; pour Folegandros une tradition ancienne rapporte que la colonisation se faisait à partir de Sifnos. De la colonisation de Kimolos on possède pourtant quelques sources fort remarquables, relevées par Hoepfner dans son étude sur le Kastro de Kimolos. L'architecture du Kastro montre une construction en une seule étape d'après un plan strict qui reflète en quelque sorte un mouvement de colonisation organisée.<sup>84</sup> Les Gozzadini y ont laissé deux inscriptions. Une première description sommaire du Kastro de Kimolos est due au secrétaire d'ambassade néerlandais Ernst Brinck; elle date encore du temps de la domination des Gozzadini (1612-1614).<sup>85</sup> Hoepfner fournit une source essentielle de l'histoire du Kastro dans son interprétation d'une curieuse icône de l'église principale du Kastro (cette icône est conservée de nos jours dans le musée byzantin d'Athènes). La partie basse de l'icône nous montre une vue de Kimolos avec la ville, l'image d'un homme agenouillé, une galère et une carte marine de l'île. Hoepfner avance la thèse bien concevable que cette partie de l'icône se réfère à la fondation de la ville de Kimolos et que l'homme portraité Ioannis Rafos, en est le fondateur. En effet, nous avons constaté qu'à la fin du règne des Gozzadini à Sifnos, la famille Rafos ou Ramfos était l'une des principales familles de cette île.<sup>86</sup> Puis, Hoepfner échafaude une théorie sur les raisons économiques de la fondation de Kimolos. Cette théorie va trop loin. Hoepfner pense que Kimolos est une colonie de marins établie au temps de l'expansion du commerce du Levant. Il est vrai que pendant la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les marins constituaient une portion importante de la population de Kimolos, mais nous n'avons aucune indication positive permettant de conclure à l'existence d'une importante navigation indigène au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. La colonisation de Kimolos avait plutôt un caractère agricole: on allait y cultiver du blé et y faire paître des troupeaux sous la protection d'un village fortifié. Or, précisément au moment où se situe la colonisation de Kimolos, le commerce du blé en Méditerranée prend une grande expansion. Ce n'est pas sans raison que nous avançons la possibilité d'une coïncidence entre la colonisation de Kimolos et celle des autres îles désertes appartenant aux Gozzadini, Sikinos et Folegandros: ces deux îles ont le même type d'économie agricole basée sur la culture du blé et le même type de village fortifié qui ressemble d'ailleurs également au Kastro de Sifnos.<sup>87</sup>

Nous avons également quelques données assez vagues allant dans le sens d'un repeuplement de l'île de Kythnos sous les Gozzadini, peut-être par des Albanais. Kythnos semble avoir eu beaucoup à souffrir de l'attaque turque de 1537. Le traité de paix de 1540 la dit: "détruite et pas encore repeuplée", mais on ne doit pas prendre ceci trop à la lettre. Puis, à un certain moment, il y eut un apport de nouveaux habitants; ce n'était certainement pas, comme Hasluck le suppose, une repopulation par l'administration ottomane, mais bien par les Gozzadini.<sup>88</sup> Le sort de Kea, l'ancienne possession de l'autre branche des Gozzadini, n'est pas très clair. Comme Kythnos, l'île avait beaucoup souffert de l'expédition de Barbarossa et le traité de paix de 1540 la compte parmi les îles détruites. De nouveaux habitants furent amenés par les Gozzadini avant 1566. Vers 1580, les

Gozzadini avaient déjà perdu cette île depuis quelque temps: étaient-ils au nombre des victimes de Piyale, ou au nombre de ceux de Kılıç Ali en 1571?<sup>89</sup> Vers 1580, Kea fut prise à ferme par des marchands patmiens ("Patiniotti"), probablement intéressés par la valonée, produit principal de l'île.<sup>90</sup>

Les Gozzadini de Sifnos et de Kythnos poursuivaient une politique religieuse évidente. Dans une position aussi précaire que la leur, la priorité absolue allait à la stabilité intérieure ce qui les obligeait à favoriser l'église grecque. Les Gozzadini laissèrent des inscriptions fondatrices en grec dans une église grecque de Kimolos et dans un monastère grec de Kythnos.<sup>91</sup> Une source vaticane nous apprend même que vers 1600, il n'y avait même pas un prêtre latin à Sifnos et que la famille Gozzadini, tout comme les autres familles latines, vivait "alla greca". Après que l'évêque latin de la voisine Milos eut remédié temporairement à cette situation peu heureuse du point de vue du Saint-Siège, le Consistoire élit comme évêque latin Pietro Pitarca, un moine de Tarente.<sup>92</sup>

La position juridique des Gozzadini évolua peu à peu. Bien que la famille joua toujours le vieux jeu seigneurial à l'intérieur de son domaine, sa position extérieure se réduisit déjà dans des termes plus adaptés à la vie des Cyclades turques. Dans un document vénitien, Angelo Gozzadini de Sifnos est dit "kapetanios de Sifnos" au lieu de seigneur.<sup>93</sup>

La seigneurie des Gozzadini ne se maintenait que par la bienveillance ottomane, c'était un fondement peu stable. Une première grande menace se dessina en 1609. Les événements de cette année prouvent que la structure intérieure de la société coloniale restait toujours assez solide, mais ils montrent également que le danger extérieur était considérable. Le 28 avril 1609, huit galéotes nord-africaines arrivaient à Sifnos dans l'intention de capturer le seigneur et les Latins, de les réduire en esclavage et de mettre à sac les habitations des Grecs. Quoique la majorité de la population se trouva dans les campagnes, les 80 habitants demeurés dans la citadelle se montrèrent capables d'opposer aux intrus une défense traditionnelle mais vigoureuse. Ils s'avancèrent sur le débarcadère pour empêcher l'invasion. Leur petit nombre ne réussit pas à repousser les Musulmans; ils se retirèrent donc dans la citadelle, où l'évêque latin commandait la défense et parvinrent à tenir bon deux jours malgré de grosses pertes. Grâce à l'arrivée d'Angelo Gozzadini, le seigneur de l'île, et de la milice qu'il avait rassemblée dans les campagnes, les Barbaresques purent être chassés. Les dégâts avaient été terribles et les malheureux habitants de l'île redoutaient une expédition punitive des Barbaresques.<sup>94</sup> C'est pourquoi ils demandaient l'aide du Pape et de Venise. Dans leur requête à Venise ils se servaient de l'argument suivant: les Gozzadini auraient toujours été vassaux de Naxos et le duc de Naxos vassal de Venise. Ils soutenaient cette thèse douteuse à l'aide de quelques documents. Nous ignorons si l'expédition punitive des Barbaresques eût lieu, mais ce qui est certain, c'est que la seigneurie des Gozzadini ne survécut pas longtemps à ces événements.

#### *h. Tinos, la dernière possession vénitienne*

Tinos était par sa situation exposée le premier objectif d'une attaque turque en cas de guerre. Vers 1584 particulièrement, au moment où les relations entre Venise et l'empire ottoman étaient tendues, les Turcs envisagèrent de mettre fin à la domination vénitienne sur Tinos. Ils appellèrent alors à Constantinople l'ancien gouverneur-général de Naci,

Francesco Coronello pour consultation. Les Vénitiens en étaient fort alarmés, Coronello connaissait bien Tinos, y ayant séjourné en prison. La guerre n'eut pas lieu, mais les relations entre Venise et les Turcs demeurèrent troublées par des fugues réitérées d'esclaves chrétiens qui s'échappèrent du territoire turc pour se cacher dans les îles vénitiennes.<sup>95</sup> Les Vénitiens tentèrent d'empêcher ces réfugiés d'entrer dans les terres de la République, mais sans y parvenir tout à fait ce qui entraîna de nombreux incidents diplomatiques.<sup>96</sup>

La situation intérieure de Tinos se stabilisa lentement. Il semble que l'île se soit assez rapidement rétablie de l'attaque de Piyale Paşa en 1570. Les édits de Barbarigo de 1561 avaient limité les abus dans l'administration, mais certains habitants riches réussirent toujours à éluder les lois pour poursuivre leurs funestes pratiques. C'est pourquoi il parut nécessaire de revoir les dispositions législatives. Un nouveau "sindico et inquisitore" Marco da Molin, entreprit cette tâche en 1581 et introduisit de nombreuses réformes. Les cinq sous-commandants de la milice paysanne (*capi di cento*), élus parmi les feudataires, obligeaient parfois leurs hommes à des travaux de labour pour leurs besoins particuliers. Molin prit des mesures pour empêcher cet abus et il indiqua un terme précis pour cette charge comme c'était déjà le cas pour les autres offices. L'influence des *contadini* sur l'élection des *procuratori del comun* fut garantie et la procédure de nomination des *protoyeri* des villages améliorée sans qu'on puisse parler pour autant d'une élection démocratique. Pour assurer le bon cours de la justice, Molin promulga des règles plus strictes pour la chancellerie et il institua l'office d'archiviste (*massaro della cancellaria*) avec des instructions détaillées.<sup>97</sup>

La stabilité de l'administration vénitienne dans les terres grecques fut menacée par l'esprit de la Contre-Réforme qui soufflait dans l'église catholique. Venise avait toujours cherché à contenir le zèle missionnaire des prêtres latins et à limiter l'autorité de ceux-ci sur l'église grecque. A partir du concile de Trente, l'église catholique allait se comporter comme la seule église vraie d'une manière encore plus prononcée, voulant même convertir les Grecs en masse au rite latin. La Curie était irritée par l'obstruction vénitienne et un prélat comme le nonce à Venise, Bolognetti, ne cachait pas sa désapprobation.<sup>98</sup> A Tinos, le principal enjeu de ce conflit était la question de savoir si le *protopapas* des Grecs dépendait de l'évêque latin ou du rector. La question était importante: il s'agissait de savoir si le gouvernement local allait être en mesure ou non d'éviter des conflits entre les deux rites. Marco Grimani, évêque latin, de Tinos, voulut maintenir ses prétentions au dépit de l'opposition des Grecs qui, par l'intermédiaire de leur patriarche de Constantinople, protestèrent auprès du *bailo*.<sup>99</sup> Ce conflit se poursuivit, les Grecs étant soutenus par le rector, jusqu'en 1634, date à laquelle fut conclu un accommodement.<sup>100</sup>

## VII. NOUVELLES OUVERTURES VERS L'OCCIDENT 1600-1617

### a. *vers une nouvelle croisade?*

Au XVI<sup>e</sup> siècle, nous avons constaté une consolidation progressive du pouvoir ottoman dans les Cyclades. Il faut pourtant remarquer que les Turcs n'avaient guère matérialisé leur présence d'une manière imposante. On ne trouve que quelques petits fonctionnaires dans les principaux centres et un nombre restreint d'établissements modestes d'habitants musulmans constitués en majorité d'indigènes convertis à l'Islam. Le nombre total des Musulmans s'éleva tout au plus à 200 ou 300 personnes. La présence ottomane avait été rendue possible par la supériorité de la flotte turque en Egée. Cette supériorité disparue, la position des habitants musulmans, y compris celle des fonctionnaires ottomans, allait devenir délicate.

Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, la suprématie de la flotte ottomane devint précaire et par la suite, la consolidation progressive du pouvoir ottoman dans les Cyclades se trouva arrêtée. Pendant tout ce siècle, sévit en Egée une guerre ou guerilla entre navires chrétiens et vaisseaux ottomans. Les Turcs se virent bientôt réduits à adopter une attitude défensive et leur présence dans les Cyclades devint plus irrégulière.

Vers 1600, la crainte superstitieuse du danger turc, qui avait si longtemps occupé les esprits en Europe, tend manifestement à disparaître. Chacun peut constater que les armes chrétiennes sont désormais à même de se mesurer avec celles des Turcs. Les Occidentaux reprennent courage et l'ancien esprit de croisade ne tarde pas à revivre. Les Turcs ne s'étaient guère fait d'amis en Occident: l'esprit de croisade ne s'était pas exclusivement répandu chez les anciens ennemis déclarés de l'Islam, tels la maison d'Autriche, Malte et le Saint-Siège, mais également dans les pays qui, traditionnellement, entretenaient de fort bonnes relations avec le sultan. Des projets, plus fantastiques les uns que les autres, circulaient en Occident.<sup>1</sup> Certes, Naples, Rome et Madrid étaient les centres principaux où des experts plus ou moins louches trouvaient toujours le moyen de se faire écouter par les gouvernants. Mais même un homme aussi sérieux que le ministre français Sully se laissa entraîner à ce genre de spéculations. La France, considérée comme la plus ancienne amie de la Turquie en Occident, était prête à participer à un écartèlement général de l'empire, comme le signifie Henri IV que nous citons ici:

“me persuadant que l'empire de ce seigneur tombera  
bientôt en confusion . . . auquel cas il sera peut-  
être nécessaire que j'embrasse l'occasion de m'en  
prévaloir comme feront les autres.”<sup>2</sup>

Henri IV n'était pas le seul à penser ainsi. Même en Hollande — où l'on avait pourtant professé de préférer le Turc au Pape — et au Danemark, on s'occupait de projets destinés à mettre fin à l'empire ottoman.<sup>3</sup>

Ces spéculations bouillonnant dans les cercles gouvernementaux s'accompagnaient d'une guérilla entretenue par des marins de toutes nations. Les expéditions de ces corsaires se faisaient sous le couvert des pavillons de puissances chrétiennes qui se sentaient obligées de se livrer à une guerre sainte perpétuelle contre l'Islam: Malte, la Toscane et Naples. Les îles égéennes, où la puissance ottomane se limita à quelques rares points fortifiés (Chio, Mytilini, Kos et Rhodes) et où la population indigène montrait quelquefois un esprit coopératif à l'égard des aventuriers occidentaux, étaient un champ d'opérations magnifique pour les corsaires. Une énumération succincte des principaux événements survenus depuis 1599 donnera une idée de la manière dont ces attaques constantes portèrent atteinte à la domination ottomane dans l'Egée.

1599	Les Florentins s'emparent pour quelque temps de Chio, une des principales bases ottomanes en Egée. <sup>4</sup>
1602	Les Florentins saccagent Kos, autre base ottomane dans l'Egée. Thomas Sherley, un corsaire anglais rencontre un pirate anglais à Milos; il va ensuite saccager une autre île turque, mais il y est fait captif par les habitants grecs. Les Espagnols saccagent Neokastro (Passavant), une forteresse turque du Péloponnèse. <sup>5</sup>
1603	Les Maltais s'emparent pour quelque temps des villes importantes de Patras et de Lepanto sur la côte occidentale de la Grèce. <sup>6</sup>
1605	La flotte espagnole est à Milos. <sup>7</sup>
1606	Beauregard, amiral de Malte, défait une flotte turque largement supérieure en nombre à Thasos, île du Nord de l'Egée, située près des Dardanelles. <sup>8</sup>
1607-1608	La flotte florentine capture deux convois marchands ottomans venant de l'Egypte en Egée orientale. Le consul de Venise à Milos est accusé de collaboration avec les corsaires chrétiens. <sup>9</sup>
1610	Beauregard, maintenant amiral de Toscane, s'empare d'un convoi égyptien. L'Anglais Anthony Sherley, amiral d'Espagne, apparaît à Milos, où le pouvoir ottoman a virtuellement disparu. <sup>10</sup>
1611	Maltais et Napolitains prennent la ville fortifiée de Kos et emmènent 1200 soldats turcs en captivité. Les Maltais attaquent Korinthe et y capturent 500 soldats turcs. <sup>11</sup>
1613	Ozuna, vice-roi de Naples, invite formellement le Grand Duc de Toscane à la croisade. Les Napolitains prennent la forteresse d'Agaliman en Anatolie. La flotte napolitaine évite une bataille rangée avec le gros de la flotte turque, mais en défait une unité mineure à Kos. Echec des opérations turques contre Malte et

- contre les rebelles maniates dans le Sud-du Péloponnèse.<sup>12</sup>
- 1615 Opérations napolitaines de concert avec les Maniates. Attaques d'un convoi égyptien.<sup>13</sup>
- 1616 Prise d'un convoi égyptien.<sup>14</sup>
- 1617 Jacques Pierre, amiral de Naples, se livre à de nombreuses rapines en Egée. Selon certains bruits qui se répandent, la croisade commencera bientôt. Ottoviano d'Aragon conduit une autre flotte napolitaine en vue des Dardanelles.<sup>15</sup>

La croisade ne débuta cependant pas en 1617, quoique la liste que nous venons de présenter montre à souhait combien la situation était explosive. A vrai dire, ces actions de guérilla ne constituaient guère une menace directe pour l'existence de l'empire ottoman, mais bien plutôt une preuve de la faiblesse turque et de l'impuissance de la Porte à adapter sa défense maritime à la situation. Mais les expéditions des corsaires montrent qu'une action concertée et systématique serait en mesure de couper la ligne vitale de ravitaillement par où passaient le blé et la monnaie d'Egypte vers la capitale turque. Les forces irrégulières occidentales étaient manifestement déjà capables d'empêcher toute présence effective du pouvoir ottoman dans les îles de l'Egée. Le danger pour les Turcs était cependant moins grave qu'on ne pourrait le croire: ils n'étaient encore attaqués que par des pouvoirs de second rang. Mais au cas où de grandes puissances comme Venise, la France, l'Espagne en viendraient à se mêler directement dans l'affaire, la situation pourrait devenir sensiblement plus critique pour les Turcs. Un des principaux motifs pour lesquels l'Espagne avait conclu la trêve de 1609 avec les rebelles des Pays-Bas n'était autre que de se dégager dans le Nord afin d'avoir les mains libres pour combattre les Turcs.<sup>16</sup> En France également, un courant assez important réclamait une action contre la Turquie. Venise seule n'éprouva aucune vocation pour aller participer à de telles aventures.

Certains des projets élaborés par l'un ou l'autre esprit aventureux n'étaient pas irréalisables. La rébellion dans le pays des Maniates pouvait éventuellement se maintenir quelque temps; la reconquête de quelques îles égéennes — aux faibles défenses — ne devrait pas poser trop de problèmes, mais tout cela ne donnerait guère de résultats à long terme: ces territoires ne fournissaient ni vivres ni finances suffisantes pour soutenir l'établissement d'une garnison et d'une flotte de guerre. La conquête d'un territoire ottoman n'aurait du sens que si l'on parvenait à s'emparer d'une bonne base de galères et d'un arrière-pays suffisant pour les approvisionner. De tels endroits ne se trouvaient qu'au cœur de la Grèce continentale, exposés aux attaques des redoutables armées de terre des Turcs, ou bien encore à Chio ou à Rhodes, îles trop voisines des centres du pouvoir ottoman.

Les coups que les corsaires occidentaux parvenaient à porter aux Turcs restaient faibles en soi, mais leurs répercussions n'en étaient pas moins graves. Le moral des Turcs en souffrit considérablement. La vulnérabilité désormais démontrée de l'empire ottoman résidait dans le fait que le gouvernement central était à la merci de l'énorme population houleuse de la capitale démesurée. Les réactions particulièrement violentes qui suivirent

l'annonce des pertes de convois égyptiens nuirent beaucoup à la stabilité du gouvernement ottoman. Les Turcs avaient pris les îles et les régions côtières de l'Egée aux Chrétiens occidentaux, mais ils n'étaient pas en mesure d'appliquer la stratégie indispensable à la conservation de ces positions: la domination des mers avoisinantes. La thèse de Guilmartin, selon laquelle les Turcs, contrairement aux Vénitiens, ne cherchèrent pas à dominer continuellement les mers, mais qu'ils exploitaient toujours leur flotte à la manière médiévale, c'est à dire par des expéditions incidentelles, reste valable pour cette période.<sup>17</sup> La flotte ottomane ancrant dans sa position retirée de Constantinople et ne sortait des Dardanelles — si elle l'osait — qu'une fois par an pour faire un tour ("volta") en Egée afin de percevoir les revenus des îles et des régions côtières. Une fois par an également, une escadre de navires corsaires venant des territoires ottomans d'Alger et de Tunis faisait son apparition en Egée. Cette escadre constitua un renforcement important pour les Turcs, mais ces Nord-Africains se révélèrent imprévisibles puisqu'ils étendirent maintes fois leurs rapines aux sujets du sultan. Ces apparitions turques et nord-africaines ne suffirent pas à chasser les pirates occidentaux. La confusion en Egée était encore augmentée par la présence de vaisseaux anglais et néerlandais qui, quoique battant pavillons de pouvoirs "amis" ne s'abstenaient nullement de porter des dommages aux Turcs. Les Anglais et les Néerlandais se servirent de haut-bords du type atlantique, si lourdement armés qu'ils pouvaient impunément se livrer à toutes sortes de rapines. Les Anglais et les Néerlandais achetaient (ou volaient quelquefois) des vivres dans les petits ports de l'Egée sans se soucier de la faible présence turque et nonobstant les interdictions sévères du gouvernement turc concernant l'exportation de vivres. En route, ces "marchands" dévalisaient chaque navire rencontré. Ils ne se livraient pas comme leurs rivaux catholiques à des attaques contre des villes fortifiées, mais cette différence était due à l'équipage réduit de ces navires à voiles plutôt qu'à quelque scrupule.<sup>18</sup>

L'Egée était donc un endroit très dangereux au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Les Turcs n'entreprirent pas grand chose. Venise, dont l'importante navigation égéenne souffrait beaucoup de cette situation, tenta d'y remédier, mais sans y parvenir.<sup>19</sup> La piraterie ne se combat pas facilement avec des flottes dépendant de bases lointaines. Ce fut seulement après le stationnement d'une escadre vénitienne en Crète que la navigation — vénitienne pour le moins — éprouva moins de difficultés.

De cette façon, la position du pouvoir vénitien en Egée se stabilisa: la flotte vénitienne resta prépondérante et les Occidentaux ne se risquèrent plus à attaquer les navires vénitiens. Mais d'autre part, l'autorité des Turcs se vit directement menacée dans la région égéenne. Et ici, nous relevons une nouvelle relation entre les îles et l'Occident, autant par le biais des corsaires occidentaux que par celui des fonctionnaires vénitiens. Des récits de voyage nous montrent que les Occidentaux notaient avec intérêt la survie d'importantes communautés latines dans les Cyclades et à Chio. L'aura romantique des Croisades était forte chez les Occidentaux: on parlait avec nostalgie des seigneuries latines. Une manifestation typique de ce romantisme est un récit entendu à Constantinople par le secrétaire de l'ambassade des Pays Bas, Ernst Brinck. D'après cet incroyable récit, on aurait récemment capturé à Naxos un cerf portant un collier d'argent orné d'une marque de propriété d'un duc.<sup>20</sup>

Mais, ce ne sont guère là que des phénomènes marginaux. Ils deviennent pourtant

peu à peu actuels au fur et à mesure que la présence turque devient elle-même marginale. Il ne s'agit plus seulement maintenant de guérilla et de romantisme, mais également de projets plus ou moins réalistes de croisade, de division de l'empire ottoman et de rebellions à fomenter. Les auteurs de ces projets s'intéressaient à plusieurs territoires ottomans, Cyclades incluses. T.G. Djuvara a décrit une centaine de projets de division de l'empire. Tout historien qui s'occupe de l'histoire ottomane de cette époque connaît des omissions de cette liste.<sup>21</sup> Cet ouvrage, plus curieux que critique, nous montre non seulement que les années 1600 sont particulièrement riches en projets de ce genre, mais également que certains d'entre eux n'étaient pas fort éloignés d'une réalisation effective.

Une première rébellion dans les Cyclades aurait été soumise par les Turcs en 1583, mais en réalité, c'est là une erreur due à un calcul chronologique fort bizarre de Hopf.<sup>22</sup> La première intrigue où les Cyclades ont vraiment été impliquées a été découverte par Khasiotis dans les archives de Simancas.<sup>23</sup> En 1596, un Naxien, dit Ioannis Modhinos, se présenta à Madrid avec une lettre au roi d'Espagne écrite par un autre Naxien qui se dit le chef d'une conspiration répandue dans les îles égéennes. L'auteur de cette lettre y explique les profits considérables qui pourraient résulter de l'envoi d'une flotte en Egée. Le projet est aussi compliqué que peu réaliste. Le chef de la conspiration s'adresse à Madrid parce que les Cycladiens se méfient de Venise, mais éprouvent une grande vénération pour le roi d'Espagne. Khasiotis donne deux motifs possibles pour cette préférence: les Naxiens auraient voulu spéculer sur les sentiments anti-vénitiens du roi d'Espagne ou bien encore les Cycladiens auraient nourri une rancune tenace contre les Vénitiens après leur mise à sac d'Andros lors la dernière guerre. Le deuxième motif semble peu plausible: il n'existait plus guère de lien entre Andros et Naxos; Naxos n'avait pas été mise à sac elle-même à cette occasion alors qu'Andros l'avait été pour ses sympathies turques. Au contraire, la population de Naxos s'était prononcée en faveur des Vénitiens. Il est juste que les relations entre l'Espagne et Venise n'étaient pas très bonnes à l'époque dont il est question ici, mais quant à nous, nous pensons que la meilleure raison pour adresser ce document au roi d'Espagne doit être cherchée dans l'intérêt que montrait l'Espagne pour les projets de croisade alors que Venise s'en détournait. D'après la lettre à Philippe II, un groupe se serait constitué à Naxos et avait tenté d'approcher des personnes partageant les mêmes idées dans les îles voisines. Le chef de ce mouvement est le signataire de la lettre à Philippe II; hélas le document n'existe que dans une traduction espagnole où manque la signature. Khasiotis présume qu'il s'agit ici du métropolite grec de Paronaxia, Iosif (c. 1594), sans apporter aucun argument en faveur de cette hypothèse. Toutefois, la supposition nous semble juste: la forme rédactionnelle est celle d'une lettre épiscopale et il serait absurde pour un évêque latin d'écrire une lettre en grec au roi d'Espagne, reste donc le métropolite grec.<sup>24</sup>

Il faut pourtant mentionner une possibilité omise par Khasiotis: ce document pourrait être un faux établi par Modhinos. Quelques éléments dans le texte semblent en effet douteux. Le chef de la conspiration y dépeint par exemple l'oppression turque sous des couleurs plus noires que la situation ne le justifiait. L'institution par les Turcs du *devşirme* (perquisition d'enfants chrétiens pour en faire des janissaires) que la lettre mentionne n'est pas très probable: elle serait contraire à l'*ahdname*.<sup>25</sup> Cependant, il reste



possible que ces éléments douteux ne relèvent pas d'un manque de connaissance de la situation à Naxos, mais bien plutôt d'une exagération voulue destinée à stimuler Philippe II.

Un deuxième cas d'intrigue où les Cyclades étaient impliquées date de 1600. Le neveu du pape Clément VIII, le cardinal Aldobrandini, élabora certains projets destinés à établir des contacts directs avec Sinan Paşa Cicala, le vizir d'origine napolitaine que nous avons déjà rencontré avec son frère, le "duc de Naxos" Carlo Cicala (p. 103). Comme nous avons vu, la donation de Naxos à Carlo avait une forte odeur de trahison. Aussi, en Turquie, d'autres intéressés dans les revenus des îles firent circuler des rumeurs sur les liens de Carlo avec l'Espagne. Rome conçut le projet de faire organiser par Carlo une conférence secrète à Naxos. On y suggérerait à Sinan de livrer l'empire ottoman aux forces chrétiennes. Cette conférence serait tenue avec Carlo, Sinan et un autre membre de la famille Cicala, Vincenzo, un Jésuite confident de la cour d'Espagne. Sinan ne prit guère l'attitude indignée qu'on attendrait d'un loyal ministre de l'empire ottoman. Les négociations entre Sinan et le Vatican n'aboutirent pas à des résultats concrets, mais l'existence seule de ces contacts indique une pénétration profonde de la trahison au sein même du gouvernement ottoman. Ceci montre également comment les terres catholiques en territoire turc pouvaient servir de base à des relations subversives avec le monde latin.<sup>26</sup>

En 1607, on constate une fois de plus que le pouvoir ottoman sur certaines îles n'est plus que symbolique. Un amiral espagnol débarque à Milos et propose au consul de France dans cette île de passer du service de la France à celui de l'Espagne. Voilà qui aurait certes été curieux pour un sujet ottoman résidant dans une île ottomane et y remplissant publiquement la fonction de consul d'une puissance en guerre avec la Turquie. Une autre source nous montre encore la grande faiblesse du pouvoir turc à Milos. Une source vénitienne concernant le séjour de l'Anglais Thomas Sherley à Milos remarque que des pirates possédaient des maisons à Milos sans craindre les Turcs.<sup>27</sup>

Les Cyclades sont également mentionnées comme objectif secondaire dans quelques grands projets de division de l'empire ottoman. Un seul de ces projets eut un commencement d'exécution, à savoir celui du duc de Nevers, Charles de Gonzague, qui organisa une expédition avec le soutien officiel de quelques puissances italiennes et avec le soutien secret de la France.<sup>28</sup> Deux personnages connus de l'histoire des Cyclades ont, à notre connaissance, entretenu des relations avec Nevers: Nikiforos Melissinos, métropolite grec de Paronaxia et Gasparo Gratiani. Les relations de ces personnages avec Nevers étaient purement personnelles, rien ne permet de conclure à une action dans les îles mêmes.<sup>29</sup> Dans les projets d'action que le Crétois Fantino Minotto propagea en Occident, il est également question des îles égéennes où ce personnage obscur dit avoir organisé des groupes de conspirateurs.<sup>30</sup>

*b. les défauts de l'administration ottomane, une cause possible du manque de loyauté chez la population*

Les paragraphes précédents ont montré que la domination ottomane ne se trouvait pas seulement menacée par des attaques de l'extérieur, mais également par le manque de loyauté de certains habitants des îles. Or, la population des îles n'avait guère de raisons

d'être satisfaite du passage de la Francocratie à la Turcocratie. Les Turcs n'avaient pas apporté d'améliorations dans la structure sociale. Ils n'avaient pas non plus réussi à améliorer la sécurité sur mer; la formule "notre empire bien gardé" dont le sultan se sert dans ses actes n'est que fanfaronnade.<sup>31</sup> Il semble que les charges grévant la population se soient alourdies considérablement après la conquête turque, bien que les sources nous manquent pour donner la mesure exacte de cette augmentation: la dévaluation constante des monnaies rend toute estimation hasardeuse. Les charges s'alourdissaient encore lorsque, comme en 1579, plusieurs candidats se disputaient la prise à ferme des revenus: celui qui payait le plus élevé — et donc l'emportait — cherchait tout naturellement à se dédommager en conséquence sur la population. Enfin, les Turcs se montraient assez rudes et despotiques.<sup>32</sup>

La meilleure indication du mécontentement de la population est un *ferman* du sultan de 1614, adressé au *kadı* de Naxos et qui confirme, à la demande des habitants de Naxos, les capitulations accordées en 1580. La *narratio* de ce document attire de prime abord notre attention. C'est, comme à l'ordinaire, un exposé historique fort confus qui comporte pourtant quelques renseignements intéressants. Le sultan fait savoir qu'après la mort de Naci, Naxos fut donnée à un *oturak bey* (un *bey* résidant: Süleyman?) qui y installa un gouverneur turc. Le peuple se plaignit à la Porte d'être opprimé par ce gouverneur et obtint de pouvoir désormais payer annuellement l'impôt total de l'île directement au trésor impérial: *haraç*, revenus des salines et *gümruk* (impôt sur le vin, les vivres et la soie, les anciennes *dazi*). Le sultan leur accorda un *ferman* en confirmation et un extrait du registre fiscal turc. Après cela, ce furent au tour des 'beys de la mer' à importuner les habitants. Ils en exigèrent des prélèvements extraordinaires.<sup>33</sup> Le rapport déjà cité de l'archevêque Rendi de 1601 nous fournit quelques renseignements sur ces prélèvements: il s'agit entre autres de donations considérables au *bey* et au *kapudan paşa* lors de leur entrée en office.<sup>34</sup> Vu la durée restreinte de ces offices, ces charges étaient fort lourdes. Les *beys* voulurent faire réformer à leur profit les registres fiscaux, mais les habitants protestèrent et invoquèrent leurs anciens privilèges. Ceux-ci furent de nouveau reconnus par le sultan: c'est notre *ferman*.

Les privilèges tels qu'ils sont formulés dans ce *ferman* de 1614 constituent un éclaircissement manifeste des formulations vagues de l'*ahdname* de 1580. Les points qui sont accentués de cette manière à la requête des Naxiens doivent être ceux qui faisaient l'objet de disputes avec les *beys*, et partant, les matières où les Turcs contrevenaient aux anciens privilèges. On trouve d'abord une formulation très explicite de la liberté complète de la religion chrétienne. Nous sommes également frappés par l'obligation imposée aux fonctionnaires ottomans de renseigner complètement les juges indigènes sur les affaires qui sont soumises à ces derniers. La taxation est maintenue sur l'ancien pied. Le maintien de l'obligation des *viglai* dans les capitulations indique la continuation de l'insécurité sur mer. Enfin, le *ferman* stipule que les habitants de Naxos peuvent librement aller à Constantinople pour se plaindre de leur *kadı* ou de leur *naib*.

Le fait que dans la suite, ce document devrait encore plusieurs fois être confirmé nous montre que les habitants continuaient d'avoir des motifs de mécontentement.

c. *la pénétration pacifique des Occidentaux*

Les expéditions de course et les conspirations n'étaient pas les seules manifestations du rétablissement des relations entre les îles égéennes et l'Occident. Vers 1600, les pouvoirs occidentaux commencent également à nommer des consuls dans les Cyclades. Dès 1589, la ville de Marseille, agissant à la requête de quelques marchands intéressés dans le commerce des Cyclades, désigna Ioannis Armenis, membre d'une importante famille indigène, comme consul de France à Milos.<sup>35</sup> Dans ce cas, il ne s'agit pas encore d'un représentant consulaire dans le sens moderne, mais de la fonction médiévale de 'consul des marchands'. Les consuls de Venise à Naxos et à Milos que nous rencontrons quelques années plus tard, sont, eux, des consuls dans le sens moderne. Ils sont nommés par le *bailo* et entretiennent une correspondance avec lui.

De Piperi, consul de Venise à Milos, nous avons quelques rapports qui nous fournissent les premiers exemples de ces rapports consulaires qui deviendront une source de plus en plus importante au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Piperi éprouva de sérieuses difficultés quand, en 1607, le Sénat de Venise eût vent de ses relations avec les corsaires occidentaux, ce qui montre bien les difficultés éprouvées par Venise dans la poursuite de sa politique turcophile: comment éviter que ses sujets ne se joignent de grand coeur aux sentiments à la mode chez les chrétiens de l'Europe?<sup>36</sup> Sforza Castri, consul de Venise à Naxos, originaire de Parme, s'était marié dans l'aristocratie latine de Naxos, où l'on trouvera bientôt ses descendants parmi les plus riches habitants de l'île. Il prit part à plusieurs conflits locaux et fut excommunié en 1618 par l'archevêque latin. En 1607, Sforza Castri eut un conflit sérieux avec quelques habitants musulmans de Naxos. Le *bailo* de Venise à Constantinople obtint pour lui un *ferman* dans lequel le sultan ordonna au *kadi* de Naxos de punir sévèrement ces musulmans. C'est là un des premiers cas d'intercession d'un diplomate étranger en faveur d'un consul dans les Cyclades. Comme ces consuls seront bientôt en majorité des notables indigènes, de telles intercessions prendront vite le caractère d'interventions dans la politique locale.<sup>37</sup>

Le réseau consulaire de type moderne s'étendit rapidement. Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, Ioannis Armenis est lui aussi devenu un consul moderne: sujet de l'ambassadeur de France et non plus porte-parole de marchands. Les Pays-Bas ont, dès 1613, des consuls dans les Cyclades: à Milos et à Andros, plus tard également à Kea. Les Vénitiens auront bientôt eux aussi des consuls à Kea et Mykonos.<sup>38</sup> L'Angleterre a probablement eu elle aussi des consuls, mais les sources nous manquent à ce sujet. La raison officielle évoquée pour l'établissement de consuls étrangers était l'assistance aux capitaines marchands de leurs nations respectives. Les rares sources que nous avons indiquent l'existence de relations commerciales entre les Cyclades et l'Occident mais il est délicat d'en conclure une augmentation pour cette époque. Nous ne savons donc pas si l'extension du réseau consulaire a quelque rapport avec une expansion du commerce. Nous savons que Milos exportait du blé et des pierres à meule en Italie, que Naxos et Milos avaient des relations commerciales avec la France et qu'Andros était une des plus importantes places commerciales pour les Néerlandais.<sup>39</sup> Mais on peut se demander dans quelle mesure ce commerce avait déjà existé pendant la Francocratie. La seule différence tangible réside dans le fait que nous ne trouvons plus exclusivement un commerce italien, mais également

un commerce français et un commerce néerlandais. Il faut pourtant se demander si l'apparition de Français et de Néerlandais a bien constitué une extension quantitative du commerce; il semble plutôt que leurs navires à haut bord soient nolisés par des Italiens pour faire de la contrebande trop dangereuse avec des navires vulnérables du type méditerranéen. Les pays d'importation n'ont donc guère changé, mais bien la nationalité des transporteurs.<sup>40</sup>

Une autre cause de l'extension du réseau consulaire peut être trouvée dans l'évolution même de l'office de consul. La disparition de l'ancien système des "consuls des marchands" et l'établissement de consuls du type moderne coïncident avec le besoin croissant éprouvé par les ambassadeurs étrangers d'avoir des informations et des agents sur place.<sup>41</sup> Le statut formel du consul dans les Cyclades du XVIII<sup>e</sup> siècle est celui d'un fonctionnaire nommé par l'ambassadeur par lettre patente. De procédures d'élection, comme c'était le cas avec Armenis, il n'est plus question. Après sa nomination, le nouveau consul reçoit comme exequatur un *berat* impérial qui ressemble par plusieurs côtés aux *berats* des évêques. Le point principal des *berats* consulaires réside dans la reconnaissance du pouvoir judiciaire du consul sur ses dépendants mais cela n'est guère relevant dans les Cyclades où le nombre de sujets étrangers est infime. Une formule encore fort vague dans ces *berats* soustrait le consul à la juridiction du *kadı*: toutes les affaires où le consul ou ses dépendants sont mêlés doivent être renvoyés au divan impérial. De plus, le *berat* contenait une importante immunité fiscale: le consul, sa famille et ses serviteurs étaient dispensés de payer le *cizye*. Les privilèges des consuls étrangers dans l'empire ottoman ont évolué au cours des siècles vers une immunité juridique et fiscale de l'entière communauté étrangère qui n'est pas sans ressemblance avec l'exterritorialité pure.<sup>42</sup>

Pour les Cyclades, nous ne trouvons aucune source permettant de conclure que les consuls y jouissaient de tous les privilèges accordés dans leurs *berats*. Cet état de fait pourrait être en relation avec quelque anomalie dans la position des consuls. Bien que, selon la règle, les insulaires sujets ottomans ne pouvaient pas faire fonction de consuls, il devint rapidement évident que dans le Cyclades, la majorité des consuls était bel et bien indigène. Les Turcs n'aimaient guère voir leurs sujets se soustraire aux impôts en devenant consul, mais la faiblesse de la présence turque dans les îles, de même que le statut obscur de familles latines d'immigration récente mettaient les ambassadeurs en mesure d'obtenir des *berats* en passant sous silence le fait que les bénéficiaires étaient en fait des sujets turcs.

Néanmoins, il est tout de même remarquable de voir nommer des indigènes comme consuls dans des places où résident pourtant des ressortissants des nations étrangères, comme nous en relèverons plusieurs exemples dans la suite de notre récit. Ce curieux état de choses a deux raisons. D'une part, les indigènes étaient parfois disposés à payer des sommes très considérables pour jouir des privilèges consulaires tandis que les ambassadeurs avaient besoin d'argent. D'autre part il semble que les ambassadeurs trouvaient nettement plus profitable d'avoir comme représentant un "primat", un membre proéminent de la *kinotis*, tout comme le *bey* choisissait comme son *kahya* souvent un personnage équivalent. On attendait donc d'un consul plus qu'une simple aide au commerce de telle ou telle nation. Nous touchons ici à un point important de l'évolution du réseau consulaire. Nous assistons à l'établissement d'une liaison entre les ambassadeurs

occidentaux et certains membres éminents des *kinotites*. Ce phénomène acquiéra bientôt une très grande importance: les consuls jouissent de la protection de leurs ambassadeurs ce qui renforce leur pouvoir personnel dans les *kinotites*. Et ces mêmes consuls pourront également mettre des vendettas locales à la remorque de conflits internationaux, rendant ainsi possible l'escalade des conflits entre factions locales.

d. *l'église grecque sous l'influence du courant latinophile*

La tendance générale de l'époque que nous traitons ici est de resserrer les liens avec l'Occident. Ce phénomène se rencontre également au sein de l'église grecque. Depuis le schisme de 1054, l'église grecque avait toujours connu un courant favorable à la réunion avec Rome. L'église catholique étant la plus forte, de tels courants désiraient se conformer en quelque mesure aux usages occidentaux. Rome, d'ordinaire très rigide dans son attitude vis à vis des déviations doctrinales, montra toujours une certaine souplesse dans ses pourparlers avec les Grecs. Pendant le concile de Florence, on alla même jusqu'à accepter certaines opinions grecques comme "alternatives acceptables", si seulement l'église grecque consentait implicitement à accepter elle aussi les opinions occidentales comme alternatives justifiables. Ceci peut sembler une attitude raisonnable, mais dans les circonstances de l'époque, les conséquences s'en révélèrent fatales. Si d'une part un certain courant se sentait attiré par Rome, d'autre part les cercles traditionnalistes de l'église grecque furent ulcérés de la légèreté et du manque de sérieux avec lesquels les Latins traitèrent les dogmes et les coutumes favorites des Grecs.

Dans la première décade du XVII<sup>e</sup> siècle, le courant latinophile était fort dans l'église grecque, et compta même parmi ses adhérents des patriarches de Constantinople. L'historiographie catholique et l'historiographie grecque se sont toutes deux penchées sur le courant latinophile de cette époque. Les écrits qui en résultèrent ne font point justice à cet intéressant courant. Une certaine historiographie catholique (Hofmann, Grigoriou e.a.) constate triomphalement l'existence de ce courant dans les cercles les plus élevés de l'église grecque, où des patriarches et des métropolitains cherchent à en finir avec le schisme. Cette historiographie a par trop tendance à encenser les caractères parfois peu engageants des protagonistes du courant latinophile et à surestimer l'importance de leurs déclarations. L'historiographie grecque a un jugement totalement contraire, mais basé lui aussi sur des préjugés. Ici, les Latinophiles sont souvent peints comme des fantoches sans scrupules qui veulent livrer leur église, la seule structure nationale qui est restée au peuple grec, au Papisme. Cette historiographie assimile le courant latinophile du XVII<sup>e</sup> siècle aux mouvements séparatistes qui au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle inciteront certaines églises locales à l'union avec Rome. Il y a certainement eu un lien chronologique direct entre ces deux mouvements, mais il n'est point défendable de mettre un courant interne représentant l'une des modalités doctrinales acceptables du XVII<sup>e</sup> siècle sur le même pied qu'un mouvement postérieur qui se détacha consciemment de l'église parce qu'il s'opposait à la doctrine généralement acceptée.

Même les prélats latinophiles les plus prononcés, tels les métropolitains de Paronaxia Nikiforos et Ieremias ont toujours conduit l'administration de leurs diocèses en tant que sujets du patriarche de Constantinople; leurs relations avec Rome se limitèrent au plan

personnel. La question des courants latinophiles doit être abordée d'une manière différente que ne l'a fait l'historiographie traditionnelle. Il faut d'abord considérer qu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, l'église grecque s'était tellement approchée de Rome qu'il devint acceptable que des personnages plus ou moins catholiques y remplissent de hautes dignités. Ni ces personnages, ni leurs amis à Rome ne cherchaient à mettre directement fin au schisme: en agissant de la sorte on n'aurait fait qu'alarmer les Turcs qui verraient dans l'assujettissement au Pape de l'église grecque de Turquie la preuve d'une trahison réalisée avec le concours de l'Espagne. Les Turcs se méfiaient des Grecs latinophiles et avec raison: plusieurs des principaux personnages de ce courant étaient impliqués dans des intrigues occidentales.

On peut distinguer deux motifs chez les Latinophiles. Le premier est honorable, le second l'est nettement moins puisqu'il réside dans l'espoir de ces prélats grecs de recevoir l'assistance des diplomates catholiques pour avancement de leurs carrières.<sup>43</sup> Quant au motif honorable, c'est le suivant: les Latinophiles, souvent influencés par une éducation à l'occidentale, voulaient mettre en mouvement une modernisation de l'église grecque, comparable à la Contre-Réforme en Occident. Les Latinophiles voulaient une meilleure éducation du clergé grec à peu près analphabète, une meilleure connaissance de la doctrine parmi le peuple et l'abolition de nombreux usages superstitieux ou contraires au decorum. Ce but, ils comptaient l'atteindre avec le support de Rome.<sup>44</sup> Mais la majorité ne voulait pas de ces modernisations et restait très attachée aux usages traditionnels. Les relations entre les Latinophiles et les Catholiques, considérés par la majorité des Grecs comme de méprisables hérétiques, mangeurs d'azymes, nuisaient à la position des Latinophiles dans leur propre église.

Les relations des Latinophiles avec l'Occident restèrent d'abord assez vagues. L'ambassadeur de France Salignac fut le premier diplomate occidental à intervenir en leur faveur. Il exista également une liaison directe avec Rome, surtout par l'intermédiaire des Grecs d'Italie et de l'institut fondé à Rome pour l'éducation de prêtres destinés à desservir ces Grecs, le Collegio Greco San Atanasio. Le Collegio Greco admettait également des Grecs venant des territoires vénitiens ou de l'empire ottoman. Les anciens élèves du Collegio Greco retournés en Grèce entretenaient souvent des relations avec certains cardinaux. Il faut pourtant admettre que cette institution n'a pas exclusivement fonctionné comme un séminaire pour Grecs 'catholisants': quelques-uns des principaux adversaires du mouvement latinophile en sortent eux aussi.<sup>45</sup>

Dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle, le Vatican ne montrait guère d'empressement à engager des pourparlers avec les Grecs. Clément VIII et son entourage penchaient plutôt vers l'idée de croisade. La situation se modifia après la succession de Paul V Borghese en 1605. Le cardinal-népote Scipione Borghese ne s'intéressait pas exclusivement à la croisade, mais également à la conservation de l'église latine en Grèce et à l'établissement de relations avec les Grecs.<sup>46</sup>

Le mouvement latinophile n'avait que peu de liaisons avec les Cyclades. Les conflits entre Latins et Grecs à cause des possessions ecclésiastiques rendait ces derniers peu enclins à faire des ouvertures vers Rome. D'ailleurs, le niveau d'éducation du clergé grec de ces îles était tellement bas que les aspirations des Latinophiles n'auraient su y trouver beaucoup d'adhérents. Pourtant il existait dans les Cyclades une base poten-

tielle pour un courant latinophile: les Grecs y avaient un vague penchant vers l'Occident, issu du long isolement du monde grec pendant la Francocratie.

On relève les noms de certains Cycladiens partisans du courant latinophile, mais la majorité d'entre eux étaient établis hors de leur patrie. Nous en connaissons deux qui vivaient en Italie: Nikolaos Alemannos (1583-1626) d'Andros, bibliothécaire du Vatican et savant de valeur et Ioannis Trombas, né à Milos en 1572 qui fut professeur à Pise. Le plus important entre eux fut Fragkiskos Kokkos, membre d'une des principales familles grecques de Naxos, qui avait dû quitter le Collegio Greco à cause de sa mauvaise santé. Il s'y était montré un élève brillant et entretenait, après son retour dans sa patrie, une correspondance suivie avec plusieurs des principales têtes de l'église grecque, même avec des anti-Latins comme Seviros, chef spirituel de la communauté grecque de Venise. Il jouissait d'une grande réputation et le patriarche Rafail II (1603-1607) l'appella à Constantinople pour le faire *megas diermenefs* (grand interprète) de l'église patriarcale. Mais il mourut jeune, léguant à sa famille un fonds destiné à l'établissement d'un monastère sur les terres de la famille situées dans la vallée d'Egkares. Ce monastère grec devait contenir une chapelle latine et aider à la réconciliation entre les deux églises. Le monastère fut fondé, mais la chapelle latine n'y fut point installée.<sup>47</sup>

Le courant latinophile n'était pas le seul mouvement au sein de l'église grecque qui entretenait des relations avec l'Occident. On distingue également un courant contraire qui cherchait l'appui de l'Europe protestante et de Venise. La République de Venise considérait le caractère polarisant de la Contre-Réforme comme un danger pour l'ordre établi dans ses colonies de Grèce, où les non-catholiques constituaient la majorité de la population. En outre, Venise, seule survivante des grandes villes médiévales indépendantes, considérait certaines réformes instituées par le concile de Trente comme contraires à l'autorité de l'état sur l'église telle que la concevait encore la République. Afin d'éviter des troubles dans les colonies, Venise avait toujours combattu toute tentative de Rome destinée à contrôler les églises grecques en territoire vénitien.<sup>48</sup> La méfiance des Vénitiens vis à vis des Latinophiles s'accrut dans la mesure où il devint bientôt clair que ce mouvement entretenait des relations avec Rome et Naples, considérées alors par Venise comme des puissances ennemies. Par contre, Venise ne s'opposa point au courant contraire, permettant à des Grecs des terres vénitiennes (même en Italie!) de laisser vagabonder leurs pensées dans un sens qui leur aurait valu la persécution de l'inquisition partout ailleurs dans le monde catholique. Les Grecs crétois qui avaient été mis en contact avec la pensée moderne à l'université vénitienne de Padoue, étaient entrés en correspondance avec des savants protestants de l'Europe occidentale. Eux aussi veulent désormais réformer l'église grecque, mais non dans le sens de Trente cette fois, mais bien dans celui de Genève. Venise considérait les Grecs natifs de territoires vénitiens comme sujets de Venise, même lorsqu'ils obtenaient des dignités ecclésiastiques élevées en Turquie. Venise était même disposée à tolérer de cas sujets qu'ils donnassent l'impression de supporter un mouvement protestant au sein de l'église grecque. Le cas de l'appui accordé au Crétois Kyrillos Loukaris, protagoniste du mouvement anti-latin dans l'église grecque est le plus typique à cet égard.<sup>49</sup>

Le mouvement anti-latin n'avait aucune relation directe avec les Cyclades. Plus encore que le courant latinophile, c'était un mouvement de l'élite intellectuelle, trouvant

peu de réponse hors des grands centres. Latinophiles et anti-Latins, ces deux courants sont apparentés. Leurs motifs étaient identiques : avancement des carrières ecclésiastiques avec le support diplomatique et poursuite de réformes inspirées de l'extérieur. Le mouvement anti-Latin revêtit quand même quelque importance pour l'histoire des Cyclades. Quand, après 1620, ce mouvement vint à dominer le patriarcat de Constantinople, on constate un rapprochement entre le centre conservateur de l'église grecque et Rome, rapprochement qui se révéla très marqué dans les Cyclades.<sup>50</sup>

La politique anti-latine de Venise eut elle aussi quelques répercussions dans les Cyclades. Venise était moins que jamais disposée à permettre aux évêques latins de faire sentir leur autorité formelle sur l'église grecque de leurs diocèses, même lorsqu'il s'agissait d'un personnage fidèle à la ligne politique de Venise, comme l'évêque latin de Tinos, Perpignano. Selon le rector de Tinos, Perpignano se prévalait d'une juridiction trop étendue sur le clergé grec ; le rector contesta également à l'évêque le droit de nommer le *protopapas* de l'île. Du point de vue formel, l'évêque avait raison, mais à cette époque, Venise n'était guère bien disposée envers l'église catholique et le différend traina en longueur.<sup>51</sup>

L'église grecque dans les îles turques souffrait de deux grands maux. Premièrement, l'éducation religieuse y était extrêmement sommaire. Une confrontation entre ces Grecs et des adhérents d'une église où le niveau d'éducation était nettement supérieur rendait possible le glissement des Grecs vers l'autre doctrine. Deuxièmement, la position financière de l'église grecque était désespérée. Les Turcs utilisaient l'organisation de l'église grecque comme un outil pour la taxation extraordinaire : tout patriarche nouvellement admis devait leur payer des sommes énormes. Pour les obtenir, il lui fallait "vendre" des nominations d'évêques. Les patriarches accordaient donc des évêchés contre des promesses de paiements élevés. Bien sûr, les dites personnes entendaient se dédommager des sommes déboursées (avec l'intérêt qui atteint souvent plus de 10% au Levant) en levant des taxes sur leurs diocésains. Certains des évêques grecs des Cyclades proviennent de l'aristocratie locale et ils arrivent parfois à trouver les moyens nécessaires ; d'autres par contre se voient obligés de se dédommager d'une manière par trop insistante. Les observateurs occidentaux taxent parfois cette situation de "simonie", mais cette étiquette tranchée ne fait pas preuve de beaucoup de compréhension pour la situation difficile où les Grecs se trouvaient.<sup>52</sup>

Dans ce cadre, il convient de rappeler la carrière de Nikiforos Melissinos, un des plus intéressants personnages à avoir revêtu la dignité de métropolite de Paronaxia au XVII<sup>e</sup> siècle. Nikiforos, considéré comme un des plus grands érudits parmi les Grecs de son temps, était un membre proéminent du mouvement latinophile. Nous le connaissons assez bien parce qu'il a laissé quelques papiers personnels qui se trouvent actuellement à Naples. Ces papiers ont formé la source principale où puisèrent ses quatre biographes. Ce sont le néo-helléniste français Emile Legrand et les Grecs Spiridon Lambros, Athanasios, métropolite de Paramythia, et Khasiotis.<sup>53</sup> Ses biographes grecs dépeignent le Latinophile Nikiforos comme un caractère noir, malhonnête dans ses finances, extrêmement ambitieux et sans scrupules. Les arguments sur lesquels s'appuient ces opinions ne sont pas sans anachronisme : ce sont là les caractéristiques de la majorité de ceux qui obtinrent les dignités ecclésiastiques dans l'église grecque à cette époque difficile. Un personnage



encensé s'il en est par une bonne partie de l'historiographie grecque comme le fut Loukaris pourrait faire l'objet de reproches identiques. Et pourtant, Melissinos, métropolite de Paronaxia ne fit point de concessions doctrinales extrêmes à ses protecteurs pour maintenir sa position comme Loukaris le fit en tant que patriarche de Constantinople. Nous n'entendons point encenser ici Nikiforos, mais insister sur le fait qu'il n'était qu'un produit de son époque.

Nikiforos Melissinos naquit à Naples en 1577 ou 1578. Son père, Theodoros, né sujet vénitien, avait été un des instruments utilisés par l'Espagne pour fomentier des rebellions en Grèce au temps de Lepanto. Son oncle Makarios s'était fait catholique et avait été nommé évêque latin en Italie. Quant à l'attitude de son père sur les affaires ecclésiastiques, elle n'est pas bien connue. Nikiforos entra au Collegio Greco en 1593. Puis, peut-être en 1607, il devint curé de la paroisse grecque de Naples, qu'il quitta après un conflit en 1610. Il voyagea alors en Grèce en passant entre autres par Zakynthos où il rencontra le métropolite de Lacédémone, Chrysanthos Laskaris, qui fomentait alors une rébellion en Grèce contre les Turcs dans le cadre des projets de Nevers.<sup>54</sup> En 1611, Melissinos arriva à Constantinople, où il entra en étroites relations avec les Jésuites français établis depuis peu dans cette ville.<sup>55</sup> Il noua des liens d'amitié avec le patriarche latino-philie Neofytos qui fut déposé par une rébellion grecque en 1612 pour avoir voulu donner un diocèse important à "un moine grec catholique": il s'agit très vraisemblablement ici de notre Nikiforos.<sup>56</sup> Après une courte période d'administration du patriarcat par le chef du parti anti-Latin, Loukaris, le nouveau patriarche, Timotheos, un latinophile, nomma Nikiforos métropolite de Paronaxia sous la pression de l'ambassadeur de France.<sup>57</sup>

A Naxos, Nikiforos devait succéder au nommé Iosif, déposé pour "porneia" (débauche). Mais l'accusé ne consentit point à cette déposition. Nikiforos se trouvait donc dans une situation embarrassante: il s'était couvert de dettes immenses pour payer une première avance à Timotheos, mais ne pouvait pas toucher ses revenus. Il tenta plusieurs fois de se dégager de cette situation sans issue et de plus en plus pressante, mais en vain. En 1617, il s'enfuit de Naxos, d'après Khasiotis "par cause de ses dettes"; Nikiforos lui-même allègue la crainte pour les Turcs comme motif de sa fuite. Personnellement, nous serions plutôt disposés à croire Nikiforos.<sup>58</sup> En effet, il s'enfuit de Naxos à un moment où la flotte turque apparut en Egée pour punir ceux qui avaient collaboré avec la flotte de Naples. Or, vu son passé, Nikiforos était plus que suspect aux Turcs. Une tentative de ses créanciers contre ce mauvais débiteur ne nous semble guère probable: ce n'est que dans sa fonction de métropolite que Nikiforos aurait été en mesure de les rembourser, à quoi bon donc de le chasser!

Après son départ de Naxos, Nikiforos se dirigea vers les territoires grecs de Venise, où l'on se méfiait de lui et il fut obligé de partir pour un pays plus catholique. Il erra ensuite à travers l'Italie, l'Espagne et la France, prenant part à des intrigues contre l'empire ottoman. Enfin, en 1628, il fit confession de foi catholique et fut nommé évêque latin de Cotrone dans le royaume de Naples, grâce à la protection espagnole. Il mourut dans son nouveau diocèse en 1635.<sup>59</sup>

e. *l'église latine: premières tentatives de rétablissement sous la protection étrangère*

Dans l'histoire de l'église latine des Cyclades, on relève également un resserrement des relations avec l'Occident. Sous les papes Clément VIII et Paul V, le Saint Siège montra un intérêt croissant pour le sort des églises latines des Cyclades. Ceci n'eut guère de conséquences bien tangibles, on constate seulement une augmentation dans les archives romaines de la correspondance et l'apparition d'intéressants rapports sur la situation dans les îles.<sup>60</sup> Rome n'était guère en mesure de remédier à la situation difficile où se trouvaient les églises latines. Comme nous l'avons vu, les ambassadeurs de France et de Venise à Constantinople avaient quelque influence sur l'administration ottomane et c'est par leur intermédiaire qu'on pouvait quelquefois amener les fonctionnaires turcs à envisager des mesures favorables à l'église.

Le premier exemple que nous avons de l'intervention de diplomates en faveur de l'église latine des Cyclades est la protection accordée par Venise à l'évêque de Syros, Carga. Nonobstant les conflits violents entre Venise et le Saint Siège, la République resta disposée à aider l'église latine en Turquie, à condition toutefois que cette aide ne portât point atteinte aux autres intérêts vénitiens. En 1604, Venise fit pression sur Rome pour obtenir la nomination de Giovanni Andrea Carga, supérieur des Dominicains de Constantinople comme évêque de Syros. Carga était natif de San Daniele, ville du Frioul vénitien. Cette démarche s'encadre dans une politique générale amorcée par Venise et consistant à s'établir fermement dans l'Archipel par intermédiaire d'évêques vénitiens et de consulats. Rome accéda en 1607 à la demande vénitienne et l'année suivante, le *bailo* obtint des Turcs un *berat* pour son sujet.<sup>61</sup>

La concession d'un *berat* à Carga grâce à l'intervention du *bailo* constitue un fait majeur dans l'histoire des Cyclades: elle marque une évolution décisive dans la position des évêques latins et partant des communautés latines. Le *berat* concède à l'évêque une autorité administrative et juridique considérable sur ses sujets. La concession d'une telle autorité à un étranger n'est pas un fait totalement nouveau: qu'on pense au cas du *bey-duc* Carlo Cicala. Cependant, dans le cas de Carga, le *berat* ne fut pas seulement donné, mais aussi exécuté, et l'évêque prit effectivement possession de son siège. De plus, ce *berat* fut obtenu par l'intermédiaire d'un diplomate étranger. La Porte accepta donc implicitement — par la concession de *berats* à des protégés d'un diplomate qui ne sont même pas sujet du sultan — que des pouvoirs étrangers intervinssent dans le gouvernement local. Ce type de *berat* deviendra fort commun dans les Cyclades. Il ne faudrait cependant pas en conclure que les ambassadeurs aient pu exercer sur les évêques qu'ils avaient aidés l'autorité qu'ils exerçaient normalement sur les sujets de leur nation, et ceci bien que l'intervention de l'ambassadeur pouvait intervenir auprès de la Porte dans le cas où l'évêque se trouvait dans une position difficile. Mais l'évêque restait normalement justiciable des institutions ottomanes et ne dépendait en aucune manière du tribunal de l'ambassadeur. L'immunité juridique des évêques en tant que sujets étrangers n'eut en fait pas de signification réelle pendant le XVII<sup>e</sup> siècle, comme c'est également le cas pour les consuls résidant dans les Cyclades. Il n'en reste pas moins vrai qu'en devenant le bienfaiteur et protecteur d'un évêque, l'ambassadeur devint un personnage important pour la communauté locale et que les Turcs acceptèrent tacitement cette influence étrangère sur

leurs sujets. Cette nouvelle situation comportait un certain danger: ne recevant plus désormais leurs *berats* comme sujets ottomans, mais comme “protégés” de pouvoirs étrangers, les évêques et avec eux les communautés latines locales deviendront des corps étrangers au sein des sociétés insulaires.

Pendant les années qui suivirent, le *bailo* continua d'accorder sa “protection” à l'église latine. En 1610, le Vatican voulut expédier un visiteur apostolique pour faire une tour d'inspection du patriarcat latin de Constantinople. On nomma à cet effet l'évêque de Tinos, Giorgio Perpignano. Cette nomination était, en soi, bien étrange: Rome n'ignorait point l'attitude des Vénitiens vis à vis des Jésuites et des Latinophiles, mais reconnaissait probablement qu'il était indispensable pour le visiteur de jouir de la protection du *bailo* pour pouvoir accomplir sa mission. Et effectivement, cette protection se montra puissante: le *bailo* obtint pour son sujet Perpignano un *ferman* de voyage (*yol emri*) dans lequel le sultan s'exprime comme suit sur ce visiteur: “Giorgio Perpignano, évêque de Tinos, île sujette à Venise, actuel patriarche ici (à Constantinople) de la nation et église franque veut inspecter d'après son rite la nation, les religieux et les églises ici et dans les îles de l'Archipel et dans les autres lieux”.<sup>62</sup> Les fonctionnaires turcs et les métropolitains grecs reçoivent l'ordre de l'aider à remplir ses fonctions. Ce document est capital car il implique pour la première fois la reconnaissance de la part de la Porte de la “nation franque” en Turquie comme *millet*, communauté religieuse nationale sous l'autorité d'un patriarche propre, comme les Grecs les Arméniens aussi ont leurs *millets* sous l'autorité de leurs patriarches respectifs.

Hélas, nous n'avons pas pu trouver les rapports que Perpignano dut faire de son voyage. Parmi les lettres de Perpignano conservées à Rome et à Tinos, nous trouvons pourtant des requêtes d'habitants de plusieurs îles qui brossent un tableau de la situation toujours difficile de l'église latine.<sup>63</sup> Les tentatives pour obtenir une reconnaissance de l'église latine comme telle en Turquie ne furent pas poursuivies: on ne fit qu'obtenir un *yol emri* permettant au “patriarche” Perpignano de procéder à sa visite.

Le *bailo* obtint en 1611 un *berat* et un *ferman* pour l'église latine d'Andros dont les possessions avaient été occupées par les Grecs après la mort de l'évêque Fontana.<sup>64</sup> Mais ces documents furent obtenus par le *bailo* sans que le “patriarche latin” y soit mentionné, contrairement au texte usité des *berats* grecs où le patriarche de ce rite est cité comme chef de l'église. On ne réussit donc pas à organiser un *millet* latin.

Le *bailo* n'était pas le seul à s'occuper de la protection des églises latines des Cyclades. L'ambassadeur de France à Constantinople, Salignac, déployait lui aussi des activités sur ce plan. Lors d'un voyage de France à Constantinople, Salignac était intervenu en faveur de cet évêque auprès du patriarche grec de Constantinople dans le différend qui existait entre Ottumazzi et l'église grecque de Milos à propos des possessions ecclésiastiques. A la demande de l'ambassadeur, le patriarche écrivit à l'évêque grec de Milos en lui demandant de faire justice à Ottumazzi.<sup>65</sup> Ces pressions se faisant de plus en plus fortes, on en arriva à Milos à un accommodement: quelques possessions furent restituées aux latins, mais l'ancienne cathédrale latine resta en possession des Grecs.<sup>66</sup> Le malheureux évêque latin, sans église, commença à en bâtir une ainsi qu'une maison pour lui même à la proximité du port de Milos. Ses tentatives de recouvrir les possessions de son église ne l'avaient guère rendu populaire dans l'île et lors d'un passage du *kapudan*

*paşa* à Milos, en 1608, on l'accusa de bâtir une forteresse pour y recevoir des corsaires occidentaux. Le *kapudan paşa* mit l'évêque aux fers et l'emmena à Constantinople où l'ambassadeur de France parvint à obtenir sa libération.<sup>67</sup> Peu après, Ottumazzi mourut, et Salignac demanda à Rome la nomination de son propre chapelain, Nicolas Lesdos, un Normand. La nomination eut bientôt lieu et Salignac réussit à obtenir un *berat* pour son protégé (1611).<sup>68</sup> Mais l'église latine de Milos n'avait décidément pas de chance: avant même que Lesdos ait pu partir pour Milos, Salignac mourut. Arrivé sur place, Lesdos dut bien constater qu'il était totalement impuissant sans le soutien de son protecteur. Il repartit en France après avoir confié ce qui restait des possessions de l'église au consul de France, Ioannis Armenis. Ce choix était bien dangereux: Armenis appartenait à la même famille que l'évêque grec.<sup>69</sup>

La protection de l'évêque latin de Milos n'était pas la seule incursion de Salignac dans la politique ecclésiastique. La fondation d'une mission des Jésuites français à Constantinople était bien plus significative encore. Son principal but (quelque peu secret toutefois) était de travailler à l'union des églises. Salignac et ses successeurs étaient vivement intéressés par cette union et favorisaient des personnages comme Nikiforos Melissinos. La présence des Jésuites se heurta à l'opposition de Venise qui réussit à rendre extrêmement pénible la position de la Compagnie pour plusieurs années. On ne s'étonnera donc guère de l'hostilité du visitateur Perpignano vis à vis des Jésuites.<sup>70</sup>

Il ne faut néanmoins pas surestimer l'importance des interventions diplomatiques en faveur de l'église latine: ce n'étaient en fait que des actes de dévotion individuelle de quelques ambassadeurs qui n'entraînèrent guère de résultats permanents comme nous l'avons constaté pour les démarches françaises en faveur de l'église de Milos. Le résultat des démarches vénitiennes n'était guère meilleur: il fut réduit à néant à la suite d'une expédition punitive du *kapudan paşa* Ali en 1617.

#### f. les réactions des Turcs

Les Turcs n'étaient pas au courant de toutes les intrigues fomentées contre eux, mais les incursions continuelles et les rumeurs circulant sur des projets d'intrigants occidentaux les avaient néanmoins suffisamment irrité pour qu'on pût s'attendre à une réaction explosive. La présence continuelle de corsaires mit les Turcs dans l'impossibilité d'établir des fonctionnaires ottomans à titre permanent. A l'origine, on accusa les *beys flambouryarides* d'être coupables de cette situation peu favorable: après tout, c'était leur devoir de défendre les régions maritimes. En 1597, la Porte prit une mesure exemplaire en congédiant tous les *beys* de l'Egée.<sup>71</sup> Mais de telles mesures globales ne contribuèrent en rien à la solution du problème. Par la suite, les Turcs se virent réduits à rétablir l'ordre d'une autre manière. Sans force permanente basée dans les îles, les Turcs ne pouvaient faire qu'une chose: dissuader les habitants de s'impliquer trop avant dans des rebellions, intrigues et opérations de corsaires en les effrayant suffisamment. La seule solution qui restait à l'empire ottoman dépourvu de moyen d'exercer un contrôle régulier était la terreur pure et simple.

Les premières victimes de cette terreur ottomane vis à vis des sujets suspects furent surtout les Latins, puis les Grecs latinophiles. Les soupçons contre ces groupes

n'étaient pas sans fondements: le Vatican entretenait des relations étroites avec les principaux ennemis de la Porte et plusieurs personnages victimes de la terreur turque avaient effectivement des relations douteuses. Le premier cas d'intervention turque dans les Cyclades que nous connaissons est celui de l'évêque de Milos Ottumazzi que nous venons de citer. Cette intervention est bien compréhensible si l'on considère la situation anarchique qui régnait à Milos.

En 1617, la mesure était arrivée à son comble pour les Turcs. Ils étaient au courant des préparatifs de croisade qui se faisaient un peu partout en Europe. Et lorsqu'une flotte napolitaine eut profondément pénétré dans l'Egée, la Porte se décida à prendre des contremesures. Le *kapudan paşa* Güzelçe İstanköylü Ali Paşa (appelé dans les sources occidentales Çelebi Ali) porta la flotte ottomane en Egée pour y montrer son pavillon.<sup>72</sup> L'amiral était animé d'un désir de vengeance bien compréhensible: il était natif de Kos, île plusieurs fois mise à sac par les corsaires occidentaux. Ali évita une confrontation directe avec les Napolitains qui ne tenaient guère non plus à se mesurer aux forces supérieures ottomanes et pénétra dans les Cyclades. Arrivés là, les Turcs se livrèrent sans scrupules à toutes sortes de violences. Ils mirent fin à la domination des Gozzadini sur leurs îles, augmentant ainsi le nombre des pirates d'une recrue brûlante de revanche: comme Giacomo Crispo 50 ans antérieurement, Gozzadini allait se venger des Turcs en se faisant pirate.<sup>73</sup>

A Syros, l'évêque Carga fut accusé d'avoir espionné pour la flotte napolitaine. Dans cette île, Ali déploya toute la gamme des possibilités turques. L'évêque et plusieurs des primats furent exécutés sauvagement, un grand nombre d'habitants fut déporté comme esclaves et l'île entièrement mise à sac. Pour s'assurer de sa loyauté future, on y établit des colons turcs. Venise qui avait autrefois protégé Carga et obtenu pour lui cet évêché, réagit d'une manière extrêmement tiède. Carga s'était révélé un propagateur fanatique d'une politique ecclésiastique différente de celle de Venise.<sup>74</sup> L'accusation d'avoir aidé les Napolitains n'étant pas sans fondement, on ne pouvait guère attendre des protestations violentes du *baillo* au moment précis où Venise entra en guerre avec ces mêmes Napolitains. L'évêque latin d'Andros, le Tinote Nicolo Rigo, se trouva par hasard à Syros lors du passage d'Ali. Il fut mis aux fers, mais rapidement libéré grâce à sa qualité de sujet vénitien.<sup>75</sup>

L'expédition du *kapudan paşa* se termina fort peu glorieusement. Son idée était de conclure par une expédition punitive contre les côtes du royaume de Naples, mais le gros de la flotte ottomane périt lors d'une tempête sur les côtes occidentales de la Grèce. Ce désastre, joint aux nombreuses plaintes parvenues à Constantinople à propos des extorsions commises au dépens des sujets du sultan dans les îles de l'Egée eurent comme résultat le renvoi immédiat du *kapudan paşa* dès son retour à Constantinople.<sup>76</sup>

Après l'expédition d'Ali, il n'y eut plus de grandes expéditions de flottes chrétiennes en Egée pendant quelque temps. Cette accalmie n'était pas tellement due au mérite d'Ali, mais bien plutôt la conséquence de modifications survenues dans la situation internationale: les Chrétiens étaient occupés ailleurs. Les îles avaient beaucoup souffert de ces expéditions et, la flotte ottomane continuant pour quelques années ses méthodes de terreur, la situation ne s'améliora pas. Après un interrègne qui ne dura que quarante jours, Ali fut réintégré dans la fonction de *kapudan paşa*. Il terrorisa de nouveau Syros, cou-

vrant de chaînes le successeur de Carga, Girardi. Après paiement de sa rançon par l'évêque d'Andros, Girardi fut pourtant libéré. L'ambassadeur de France écrit à propos de cette expédition d'Ali: "le général de mer achève de son côté de ruiner l'Archipel, d'où chacun le fuit; la plus part de ceux de l'isle de Sira l'ont abandonné et se dit qu'à plusieurs d'eux coupé les arbres et arraché les vignes."<sup>77</sup>

En 1619, c'était le tour de l'île de Naxos de payer des sommes énormes. Ali fut promu en 1620 à la dignité suprême de grand vizir. Son successeur à l'amirauté fut Halil Pasa. Celui-ci joint d'une bonne réputation dans l'historiographie, réputation qui semble dériver de son attitude amicale envers les diplomates occidentaux qui le louent dans leur correspondance. Dans les îles cependant, il ne se comporta guère mieux que son prédécesseur: nous avons un rapport sur les extorsions commises par son agent lors d'une visite que celui-ci fit à Naxos pour exiger de nouvelles contributions. A l'arrivée du navire turc, tous les notables de Naxos s'étaient réfugiés dans les montagnes. Parmi eux se trouvait le métropolite grec dont la maison fut saccagée. L'archevêque latin, Angelo Gozzadini, prit le parti de demeurer dans sa résidence, mais il fut mis aux fers et il ne fut libéré qu'après paiement d'une grosse somme. Il n'est guère étonnant que Gozzadini préférât partir de Naxos et se rendre en Italie, où il mourut comme évêque de Civita Castellana.<sup>78</sup>

Il semble qu'avant son expédition de 1617, Ali Pasa avait reçu du sultan l'autorité directe sur l'ancien duché de Naxos, enlevé au *bey*-duc Graziani. Cette nouvelle situation se traduisit l'abolition du privilège dont jouissaient les insulaires de pouvoir porter eux-mêmes les impôts à Constantinople afin d'éviter les vexations du côté des fonctionnaires turcs.<sup>79</sup>

Désormais, les Turcs viennent de nouveau plus fréquemment dans les îles. Une présence ottomane plus prononcée semble imminente, ce qui constitue un danger à la fois pour la structure économique et sociale et pour la position de la minorité latine. Néanmoins, ce danger était moins grand qu'il ne le paraît car, comme nous verrons dans le chapitre suivant, l'influence diplomatique occidentale dont nous venons de voir les premiers effets, réussira à stabiliser la situation.

## VIII. PREMIERES TENTATIVES VERS UN PROTECTORAT RELIGIEUX ET LA COMPETITION ENTRE LA FRANCE ET VENISE, 1617-1645.

### *a. origines et premières réalisations de la coopération entre la France et le Saint-Siège*

L'année 1617 fut marquée par des changements qui entraînèrent de lourdes conséquences. Les pouvoirs occidentaux devenaient de moins en moins capables d'aller porter des coups décisifs aux Turcs. Les plus dangereux ennemis des Turcs étaient occupés ailleurs: Naples se mesurait avec Venise, les Autrichiens étaient absorbés dans les conflits d'où allait naître la guerre de Trente ans et l'Espagne donnait la priorité à une reprise de la guerre aux Pays-Bas. Deux puissances seulement éprouvèrent encore le désir de se joindre à Malte et à la Toscane dans la guerre contre les Turcs: la France et le Saint-Siège. En France, la politique levantine était fortement influencée par le confesseur de Richelieu, le Capucin Joseph de Tremblay. Celui-ci avait déjà été mêlé à des intrigues ou "croisades" contre l'empire ottoman, et notamment aux projets du duc de Nevers. Il était en liaison directe avec l'ambassadeur de France à Constantinople, Philippe de Harlay, comte de Césy, qui nourrissait les mêmes rêves de croisade.<sup>1</sup> Le Saint-Siège cherchait des alliés capables de combattre les Turcs ou désireux d'aider les Chrétiens de Turquie. Une coopération plus étroite entre la France et le Saint-Siège s'imposait maintenant que la maison d'Autriche avait déserté son rôle de protagoniste de la croisade.

Les Français étaient animés d'un grand zèle missionnaire, dirigé traditionnellement vers l'Orient chrétien. Ce zèle se heurtait souvent aux besoins plus profanes de la politique française qui cherchait l'amitié avec les Turcs comme alliés possibles contre la maison d'Autriche et comme relations commerciales. La réalité profane l'emporta toujours, mais ne doit pas nous cacher l'existence tenace d'un contre-courant très fort jouissant bel et bien une possibilité d'apaiser la conscience chrétienne des Français, tout en continuant par intérêt économique à collaborer étroitement avec les Turcs. N'était-ce pas se montrer bon chrétien que d'user de l'influence diplomatique de la France sur le gouvernement ottoman au profit des églises chrétiennes de la Turquie?

Au commencement du XVIIe siècle, les Français avaient eux aussi été pénétrés par l'esprit de guerre sainte contre les Turcs qui régnait partout en Europe. En 1617-1618, se dessina un grand revirement dans la politique française. Joseph de Tremblay et Césy qui estimaient encore en 1617 que les temps étaient mûrs pour une grande croisade contre les Turcs, avaient banni la croisade de leurs esprits dès l'année suivante.<sup>2</sup> Au lieu de continuer à soutenir des aventuriers, ils élaborèrent un projet qui assurerait la protection de l'église catholique en Turquie sur une échelle beaucoup plus étendue qu'auparavant. Dans le cadre de cette politique, les Cyclades constituaient un centre d'intérêt tout particulier: les Catholiques y étaient toujours nombreux, mais leur position était devenue pénible depuis la mort de Carga.

Joseph de Tremblay entretenait des communications étroites avec le Saint-Siège. Rome était également arrivée à la conclusion que les projets de croisade n'offraient plus

de perspectives. Lentement, on évolua vers l'établissement d'une autre priorité: la conservation catholique en Turquie et l'opposition au courant anti-latin de plus en plus manifeste dans l'église grecque. Ce courant se montrait attiré par les idées de la Réforme. Rome seule n'était pas en mesure de mener à bien une telle politique qui devait fatalement se heurter à une forte opposition turque. Le Saint-Siège, l'église catholique de Turquie et le courant latinophile dans l'église grecque étaient tous trois liés à l'Espagne ennemi des Turcs par excellence. Ils faisaient donc l'objet de soupçons turcs. Mais la situation dangereuse où les églises latines se trouvèrent dès 1617 rendait nécessaire une action rapide. Les Turcs se laissaient quelquefois influencer par des remontrances d'ambassadeurs de pouvoirs amis: nous en avons vu des exemples dans le chapitre précédent. Les résultats de ces interventions avaient été assez maigres, mais on avait pu constater que les Turcs étaient disposés à accorder des faveurs à leurs amis et qu'ils ne se montraient pas rapidement offensés des ingérences d'ambassadeurs étrangers dans les affaires intérieures. La seule puissance catholique amie des Turcs disposée à faire de la protection religieuse une priorité politique était la France: une coopération avec elle s'imposa donc. Depuis 1618 et au su du Père Joseph, Rome fit parvenir directement à l'ambassadeur de France à Constantinople des "suggestions". Le cardinal Scipione Borghese avait commencé cette politique; les autres cardinaux qui traitèrent des affaires du Levant continuèrent sur sa lancée, en particulier le cardinal Ludovisi. Une coopération étroite se dessina bientôt entre la Curie romaine, l'ambassade de France à Constantinople et Père Joseph.<sup>3</sup> Ils décidèrent de poursuivre ensemble un politique ecclésiastique active en Turquie.

La répartition des tâches et des responsabilités au sein de la Curie romaine était ressentie comme trop vague pour réussir à amorcer une politique conséquente dans les affaires des églises dépendant du soutien de la Curie. L'organisation de ces églises se révélait trop faible pour assurer leur existence. Ce problème existait pour le Levant comme pour les pays de mission et pour ce qui restait de l'église catholique dans les pays protestants. La Curie avait toujours opéré par l'intermédiaire de commissions de cardinaux dont les pouvoirs restaient fort vagues. Dans le cas de la Turquie, le patriarche titulaire latin de Constantinople possédait également quelque influence sur les décisions. L'autorité de ce prélat n'était qu'un anachronisme. Le seul organe permanent à responsabilités bien définies qui s'était occupé jusqu'alors des affaires du Levant était la Congrégation du Concile, mais les pouvoirs de ce collège (supervision de l'exécution des décrets du concile de Trente) étaient trop limités pour lui permettre de s'attaquer sérieusement aux problèmes des églises des zones marginales. En 1622, Ludovisi, élu pape depuis peu sous le nom de Grégoire XV, institua une nouvelle commission, douée d'une structure nette et d'amples pouvoirs de coordination: la Sacra Congregazione per la Propagazione della Fede, dite tout court "Propaganda". Cette commission était chargée de la supervision des églises "de mission" du Levant, des colonies et des pays protestants. Cette congrégation devait entretenir une correspondance directe et régulière avec les églises soumises à sa supervision, tandis que les autres organes de la Curie romaine n'y agissaient plus que par son intermédiaire.<sup>4</sup> En fait, on constate que pour les Cyclades, la Propaganda a entièrement pris la place de tous les autres organes de la Curie: c'est elle qui prend les décisions essentielles sur les points de discipline ecclésiastique, sur la nomination des évêques et sur les activités à entreprendre.



Si l'on prend en considération l'intérêt que Grégoire XV avait montré pour les affaires grecques pendant son cardinalat, il va de soi que la nouvelle congrégation s'occupa beaucoup des Cyclades et des autres affaires grecques, et ceci en étroite coopération avec la France. Dans les affaires des églises de l'empire ottoman, la Propaganda suivit un plan d'action systématique. Jusqu'alors Rome, tout comme Césy, basait sa connaissance des situations locales sur les nouvelles fournies par des passants de hasard à Rome et à Constantinople. Les rapports des visiteurs apostoliques Cedulini et Perpignano ne donnaient pas beaucoup de renseignements utilisables. Les rapports d'évêques venus ad limina à Rome étaient fragmentaires. La Propaganda voulut faire une inventarisation complète des problèmes existant dans les Cyclades, à Chio et à Constantinople en y envoyant un nouveau visiteur apostolique. Dès le début, le seul candidat indiqué pour cette fonction fut l'évêque de Santorin, Pietro de Marchis qui était suffisamment lettré et jouissait à Rome d'une bonne réputation.<sup>5</sup> De Marchis, natif de Chio, était sujet ottoman et pouvait donc librement voyager en Turquie. Grâce aux réorganisations instituées par son frère et prédécesseur Antonio, Santorin était le seul diocèse bien établi dans les Cyclades. Sa candidature s'imposait donc. Mais on ne s'était pas suffisamment rendu compte que la grande sympathie que De Marchis éprouvait pour l'ordre des Jésuites allait être la source de difficultés avec les Vénitiens dont la puissance était très grande, même dans les îles turques. La république de Venise était l'ennemie déclarée de la Société de Jésus; par une législation draconienne, elle tenta d'empêcher toute relation entre ses sujets et l'ordre abhorré.<sup>6</sup> De plus, comme De Marchis était un propagandiste acharné des idées de la Contre-Réforme, il pouvait compter sur l'antagonisme de tous ceux qui entendaient profiter de situations traditionnelles, contraires aux décrets de Trente.

En 1620, la politique ecclésiastique avait déjà entraîné des conflits avec Venise, mais ce n'est qu'en 1623 que les Cyclades devinrent l'objet de contestations. Celles-ci portèrent sur l'évêché de Milos qui n'existait plus que nominalement. L'évêque Lesdos, ancien aumônier de feu l'ambassadeur de France Salignac, avait abandonné son diocèse. Au moment où la Propaganda commença ses travaux, la situation à Milos avait une haute priorité.<sup>7</sup> La Propaganda demanda à Lesdos de renoncer à son siège épiscopal et lui chercha un successeur. Césy trouva un candidat: le Napolitain Francesco Barilli. Ce Barilli avait fait son apparition en Turquie pour remplir une mission secrète que lui avait confiée le roi d'Espagne: établir des relations diplomatiques avec la Porte. Cet état de choses projette une lumière étrange sur la politique de Césy: une telle marque de faveur envers un agent espagnol est totalement contraire à la politique générale de la France. Du point de vue de Venise, Barilli était totalement inacceptable. Avant de partir en Turquie, il avait déjà tenté d'obtenir à Rome un évêché dans les Cyclades, mais cette tentative avait échoué à cause de l'intervention de l'ambassadeur de Venise à Rome. Une fois arrivé à Constantinople, Barilli réitéra ses tentatives. Par l'intermédiaire d'un de ses amis, esclave du *kapudan paşa* Halil, Barilli avait pu amener ce Turc peu délicat dans le choix de ses amis, grand flatteur de diplomates, à le recommander auprès de Césy pour l'évêché de Milos. Barilli s'était déjà assuré du soutien du visiteur désigné De Marchis qui voulait même l'envoyer comme son agent personnel à Milos. Mais Venise possédait suffisamment d'influence pour empêcher l'aventureux Franciscain d'obtenir un jour la pourpre. Le *baillo* reçut l'ordre de contrarier Barilli de toutes les manières possibles et il y réussit parfaite-

ment.<sup>8</sup>

Peu après ce premier incident, en avril 1624, De Marchis commença sa visite des Cyclades. Il semble qu'au cours de ce voyage, il ait usé d'encore moins de tact que ne l'attendaient ses ennemis. A la fin de sa visite, le Sénat de Venise dut constater en termes amers "le peu d'attention que le visiteur a montré à l'intérêt public." L'intérêt public signifie ici, bien sûr, l'intérêt de Venise, et c'est là une grave accusation dans le jargon d'un état aussi totalitaire que l'était la République. Le Sénat n'aurait certes jamais attendu rien de bon d'un Génois de Chio, ami des Jésuites. Mais lorsque le visiteur entama son voyage d'inspection de terres voisines des colonies de Venise en compagnie de deux membres de cet ordre, cela équivalut à déclarer la guerre à ces messieurs du Rialto.<sup>9</sup> La visite commença par l'archidiocèse de Naxos. De Marchis y sentit immédiatement la pression de l'opposition, sourdement appuyée par les autorités vénitiennes voisines.<sup>10</sup> L'archevêque de Naxos, Sebastiano Quirini, était un noble vénitien qui ne résidait pas à Naxos, mais à Candie. Il pouvait donner à son absence une explication fort raisonnable: il ne possédait pas de *berat* valable. Le *baillo* lui avait bien envoyé un *berat* impérial mais du fait de deux changements dynastiques survenus à Constantinople en 1622-1623, Quirini n'avait pas encore reçu de *berat* du sultan régnant. On comprend bien que dans de telles circonstances, Quirini — étranger et successeur d'Angelo Gozzadini qui avait été rudement chassé de son diocèse — préférerait ne pas courir le risque d'être obligé d'imiter son prédécesseur. Quirini prit pourtant soin de son église, il y députa comme son vicaire Antonio Sanudo, un prêtre indigène ainsi qu'un théologien franciscain, Bonaventura da Jesi, pour y remédier à l'éducation déficiente des prêtres locaux.<sup>11</sup>

Le visiteur n'accepta pas les explications de Quirini. Il procéda à la visite formelle sans en prévenir l'archevêque. Il se heurta à l'opposition du vicaire Sanudo et de Bonaventura qui s'opposaient à cette visite sans la permission formelle de leur supérieur à Candie. Ils étaient soutenus par une faction de la communauté catholique de Naxos dirigée par le consul de Venise, Crusino Sommaripa (fils de Jeronimo Sommaripa, membre de la délégation qui obtint l'*ahdname* de 1580), par le vicaire Sanudo et par Jacopo Barozzi et son fils Zorzetto, des immigrants venus de Crète. Zorzetto avait épousé une Crispo de la branche cadette des seigneurs du topos de Filoti. C'est donc clairement une faction d'amis de Venise qui s'opposa à la visite.<sup>12</sup> De Marchis se rangea immédiatement du côté de leurs adversaires: la faction dirigée par un autre Crusino Sommaripa (fils du dernier seigneur d'Andros et beau-fils du Dr. Francesco Coronello) et par Crusino Coronello, fils du gouverneur général de Naci. Ce groupe est moins facile à caractériser, ce n'est que quelques années plus tard qu'on y détectera une relation étroite avec les Français: Crusino Coronello deviendra le premier consul de France à Naxos. Les deux camps ont une opinion totalement opposée à l'égard des Jésuites. Barozzi par exemple avait un beau jour menacé un Jésuite de Chio qui prêchait dans la cathédrale de Naxos de lui couper la barbe, ce qui équivalait à un meurtre au Levant. Coronello par contre avait été l'élève des Jésuites à leur collège de Chio. Une chose est pourtant claire: à Naxos, deux factions opposées se livraient à un combat qui pouvait refléter les querelles entre Venise et la France.<sup>13</sup>

De Marchis ne se contenta pas de jouer le rôle d'un simple inspecteur, mais il se considérait comme un agent plénipotentiaire de Rome et était prêt à excommunier ses

opposants si nécessaire. Ses adversaires eurent recours à la force: le 18 mars 1624, une foule de Latins et de Grecs pénétra dans la cathédrale latine au moment où le visiteur voulait y célébrer l'office et y présenta une requête écrite en grec au vicaire Sanudo. Celui-ci, avec plus d'adresse que de sincérité, déclara qu'il ne pouvait pas lire le grec. Puis, Giorgio (Zorzeto) Barozzi, fils de Jacopo, fit la lecture de ce document, dans lequel "les habitants de Naxos" demandaient au vicaire de ne pas permettre la visite sans que Quirini y eut donné sa permission formelle. Sanudo donna une réponse évasive, sur quoi Barozzi eut recours à violence et fit jeter le trône du visiteur hors de la cathédrale. Le visiteur riposta en les excommuniant tous, vicaire y compris.<sup>14</sup> Dans une lettre à Rome, il demanda une punition exemplaire de tous les partisans de Barozzi et de Sanudo. Il suggérait que l'ambassadeur de France demandât aux Turcs de punir rigoureusement les malfaiteurs: les Turcs ne feraient guère de difficultés pour attaquer ces messieurs "dans leur bourse."<sup>15</sup>

Mais le malheureux visiteur n'avait pas bien taxé le bilan des pouvoirs à Naxos. Pourtant un Latin, Moise Crispo, envoyé par le *kahya*, l'avait déjà averti de ne plus importuner le vicaire Sanudo. A la suite des excommunications, le *kadi* entra en action et donna l'ordre au visiteur de décamper immédiatement.<sup>16</sup> Lorsque le visiteur s'embarqua pour Paros, le vicaire leva solennellement toutes les excommunications.<sup>17</sup> De Marchis ne trouva pas assez de Latins pour déclencher des troubles, aussi se limita-t-il à écrire des lettres à Rome pour se plaindre des Naxiens.<sup>18</sup>

Ensuite, le visiteur partit pour Andros, où il rencontra également des conflits. L'évêque d'Andros, Paolo Pucciarelli, natif d'Assisi, était bien vu de la noblesse locale (avec lesquels il "boit et mange" comme visiteur le dit avec dépit) mais il était aux prises avec deux de ses prêtres, par malheur les seuls prêtres d'Andros que le visiteur approuva. L'un d'eux, Giacomo della Rocca, était un protégé des Jésuites et même du puissant général de l'ordre Robert Bellarmine. Dans ses rapports, le visiteur se fait l'avocat de ces deux prêtres mais l'expérience de Naxos ayant porté ses fruits, il se tint coi, bien que Pucciarelli se soit plaint à Rome de ce que De Marchis ait tenté de miner son autorité.<sup>19</sup>

A Syros également, le visiteur se contint, se souvenant sans doute que sept ans seulement s'étaient écoulés depuis l'exécution d'un évêque latin. Le calme apparent dont font preuve les faits et gestes du visiteur est en opposition flagrante avec le ton plein d'émotion de son rapport à la Propaganda. Selon lui, l'évêque latin de Syros, Girardi n'est qu'un lâche sans valeur aucune qui n'ose guère approcher l'île tyrannisée par le *kapetanios* Giacomo Russo assisté par son frère, le prêtre Andrea Russo.<sup>20</sup>

On imagine facilement le résultat de la visite suivante, à Tinos cette fois. Dans ses rapports, le visiteur juge de façon très négative l'évêque de Tinos, Nicolo Rigo, un indigène fidèle sujet de Venise. Il le soupçonne de simonie. Ce soupçon ne signifie pas grand chose: à Tinos l'évêque latin avait retenu l'administration de l'église grecque et Rigo ne faisait rien d'autre que percevoir les revenus d'un évêque grec.<sup>21</sup> Le rapport sur Tinos constitue un exemple caractéristique de l'excitation d'un évêque partisan de la Contre-Réforme devant des situations encore médiévales. De Marchis s'indigna également de Rigo parce que celui-ci avait livré au vigoureux bras séculier de Venise un prêtre qui entretenait des relations avec les Jésuites: cas de haute trahison dans les terres de Venise.<sup>22</sup>

De Marchis reste très sommaire sur la situation de Milos et de Sifnos, il semble

qu'il n'ait pas osé visiter les lieux. Milos ne comptait plus de Latins et les possessions de l'église latine y avaient été inscrites dans les *defters* (registres fiscaux ottomans) sous le nom de l'église grecque.<sup>23</sup> Sifnos avait bien encore quelques Latins, mais plus de revenus pour entretenir un prêtre: la famille du dernier seigneur latin vivait des revenus de l'église. Le seul geste la Propaganda fit pour Sifnos fut d'admettre quelques garçons de cette île dans des écoles de Rome.<sup>24</sup>

De Marchis ne nous fournit guère de renseignements sur sa propre église de Santorin.<sup>25</sup> Il n'osait d'ailleurs pas y retourner du fait d'une sérieuse querelle avec les Grecs, dont il faut probablement chercher la cause dans les disputes perpétuelles nées de la division des possessions ecclésiastiques. On dut lui chercher un nouveau diocèse.<sup>26</sup> De Marchis trouva un protecteur fort inattendu en la personne de l'ambassadeur d'Angleterre, Thomas Roe, allié des Vénitiens dans leur lutte contre les Jésuites en Turquie. Il reçut l'archevêché de Smyrne où il déclencha plusieurs nouveaux conflits. Il est quelque peu ironique que Roe ait dû solliciter à un certain moment l'aide du *bailo* de Venise pour protéger De Marchis contre la fureur de Césy, passé dans les rangs de ses ennemis.<sup>27</sup>

Lorsque la visite de De Marchis prit fin, Venise était excédée, mais le Sénat conserva son calme et préféra à un conflit ouvert avec Rome la discrétion des intrigues. Le Sénat avait craint que le visiteur ne voulut établir des Jésuites dans les îles; le Sénat s'inquiéta tout particulièrement lorsque De Marchis débarqua à Naxos avec les deux Jésuites. Le *bailo* avait donné l'ordre au vicaire Sanudo et au consul Sommaripa d'empêcher toute tentative d'établissement de la Société et cet ordre fut même formellement réitéré dans un mandat du doge. Après le départ du visiteur, le Sénat approuva formellement les agissements du consul et du *bailo* dans un passage des délibérations où l'indignation éclatait dans le jargon vénitien "toute la misère à Naxos a été causée par le manque d'observance de l'intérêt public par le visiteur."<sup>28</sup>

L'opinion du visiteur sur les événements est exprimée dans un memorandum rédigé à la fin de son voyage. Ce document est un mélange d'effronterie et de bon sens. De Marchis était déjà sur la défense, conscient des critiques qui devaient déjà avoir atteint Rome. Les points principaux de ses conseils étaient: établissement des Jésuites à Naxos, établissement des Jésuites à Andros pour servir de contrepoids à l'incapable Pucciarelli, nomination d'un évêque latin à Milos et d'un vicaire apostolique ambulant pour les îles de Sifnos, Kythnos et Kea où les moyens manquaient pour entretenir un évêque. De plus, il voulait qu'on recommandât aux corsaires catholiques de lancer une expédition annuelle dans les Cyclades. En route, ces corsaires pourraient éliminer des éléments néfastes comme le *kapetanios* de Syros par exemple.<sup>29</sup> La présence fréquente de corsaires rendrait le séjour dans les îles très dangereux pour les Turcs, ce qui épargnerait beaucoup de vexations aux habitants. Cette opinion est discutable: la présence de corsaires pouvait tout aussi bien faire naître des sentiments anti-latins chez la population grecque.

La Propaganda devait à présent calmer les troubles causés par le visiteur. On changea de cap, l'ambassadeur de Venise à Rome usa de son influence et il est significatif du revirement de Rome qu'on envoyât à Naxos et à Syros Pucciarelli — personnage méprisé par De Marchis — pour y rétablir la paix.<sup>30</sup> Les sympathies de Pucciarelli ne sont guère tranchées. Il n'appartient pas à la clientèle connue de Venise, mais ses agissements cadrent fort bien avec la politique vénitienne. La valeur de la protection de l'ambassadeur

de France est pour lui sujette à caution: dans une lettre adressée à la Propaganda, il insiste sur le peu d'effet d'une démarche de Césy en faveur de son collègue grec.<sup>31</sup>

Pucciarelli rétablit l'ordre en annulant toutes les décisions de De Marchis. A Naxos il reçut l'aide d'un diplomate français de passage, La Picardière.<sup>32</sup> Nous n'avons pas l'impression que Césy fut totalement au courant de la volte-face romaine, on n'en trouve en tout cas pas de traces dans sa correspondance. Ceci ne dit pourtant pas tout: la correspondance diplomatique française n'a pas l'exactitude de la vénitienne et Césy était impliqué dans plus d'un double jeu. Le rôle de La Picardière n'était qu'officieux: il contribuait à titre particulier à ce qu'il considérait être l'intérêt du Catholicisme en Turquie. Il envoya bien des rapports à Rome et à Césy, mais il n'avait pas reçu d'instructions officielles de ce dernier ou de la Propaganda et il ne se plia donc pas à la politique française. Au contraire, il entrava la politique de Césy en appuyant les mesures de Pucciarelli en faveur de la faction vénitienne de Naxos.<sup>33</sup>

#### b. *nominations politiques d'évêques latins*

Après réception des rapports des évêques de Santorin et d'Andros, la Curie se devait d'agir. Les projets que Césy et la Propaganda conçurent pour résoudre le premier problème: celui des évêchés sans évêques, étaient tels que l'alarme fut de nouveau déclenchée à Venise. Formellement, il n'y avait que deux évêchés vacants: Santorin après la promotion de De Marchis à Smyrne et Syros après la mort du peureux Girardi. Mais il y avait encore trois évêchés dont les évêques n'osaient pas — ou ne voulaient pas — résider dans leurs diocèses: Milos, Naxos et Sifnos.

Césy proposa deux candidats: pour Syros Domenico Marengo, un minorite francophile de Constantinople et pour Naxos son propre chapelain, Rafael Schiattini, un natif de Chio.<sup>34</sup> Venise ne pouvait pas approuver de tels candidats: tous deux s'étaient montrés adversaires de Venise et la République craignait avec raison qu'une fois évêques, les deux candidats persisteraient dans leur attitude. Les craintes vénitiennes se montrèrent d'ailleurs justifiées par la suite: Schiattini contrarierait la politique religieuse vénitienne par tous les moyens et Marengo interdirait à ses diocésains de s'engager en service militaire vénitien (Venise, alliée des Turcs contre la maison d'Autriche avait reçu la permission du sultan de lever des milices et des marins sur territoire ottoman).<sup>35</sup> Déjà en juin 1624, Césy avait proposé Schiattini comme candidat pour l'archevêché de Naxos; Marengo suivit en octobre pour Syros. Césy réitéra ses recommandations en 1625. L'ambassadeur de Venise à Rome eût vent des projets français et en avertit le Sénat.<sup>36</sup> En avril 1625, à Constantinople, le *bailo* eut également vent des intrigues de Césy, quoique plus vaguement; il avertit le Sénat que le chapelain de Césy était parti pour Rome, où les Jésuites voulaient essayer de lui obtenir un évêché dans les Cyclades. Le *bailo* exprima clairement son opinion sur le caractère de Schiattini: "è Gesuita in voto et dipendissimo di loro, persona inquietissima et *suggestore all'ambascadore* — Césy — *de tutte le pretensioni e novita nelle chiese* con principal oggetto d'introdur dove potrà gli Gesuiti." A ce moment, le *bailo* n'avait toujours pas conscience de ce qu'il s'agissait du diocèse de Naxos, toujours formellement occupé par le vénitien Quirini. De plus, il avertissait le Sénat que Césy avait obtenu en faveur de Marengo une patente blanche du pape pour le premier diocèse vacant

de l'Archipel. Le Sénat fut au comble de la fureur. On envoya des copies des rapports du *bailo* à l'ambassadeur à Rome avec l'instruction "faites que nous retiendrons l'autorité dans ces territoires qui dépendent de nous."<sup>37</sup> Le Sénat s'exprime encore plus clairement dans des instructions adressées au *bailo*: Césy et la Curie romaine ont violé le juspatronatus de Venise.<sup>38</sup> Ces expressions nous révèlent que Venise prétend toujours exercer quelque autorité sur les Cyclades ottomanes.

Rome ne voulut pas heurter de front la république de Venise. Pour dorer un peu la pilule, le Consistoire élut aux évêchés de Milos et de Santorin des candidats proposés par Venise.<sup>39</sup> Le Sénat ordonna au *bailo* de faire tout son possible pour leur obtenir rapidement leurs *berats*. En même temps, le Sénat déclara la guerre totale aux deux candidats de Césy qui venaient également de recevoir leur nomination de Rome. Le *bailo* reçut l'ordre d'employer toutes les méthodes propres à empêcher Schiattini et Marengo d'obtenir des *berats*.<sup>40</sup> Il devait avertir les Turcs que Schiattini entretenait des relations avec Malte et Florence et aussi solliciter l'aide de "notre ami le patriarche" (le chef du courant anti-latin dans l'église grecque Kyrillos Loukaris).<sup>41</sup> Ceci cadre parfaitement avec la coopération qui existait déjà depuis quelque temps entre le *bailo* et Loukaris pour combattre les tentatives des Jésuites d'étendre leur influence dans l'église grecque. Loukaris avait d'ailleurs toutes les raisons du monde de ne pas aimer les protégés de Césy: nous trouvons dans les archives de la Propaganda les traces d'une campagne menée par hiattini contre Loukaris.<sup>42</sup>

L'ambassadeur de Venise à Paris fut informé par le Sénat des actions diplomatiques entreprises en Turquie, actions qui pouvaient être considérées comme hostiles à la France. On lui fit simplement savoir que le *bailo* avait instructions de contrarier par tous les moyens les deux "malintentionati a Venezia."<sup>43</sup>

Le *bailo* eut un entretien avec Loukaris dont il se montra fort satisfait: le patriarche lui promit son entière coopération.<sup>44</sup> Les dirigeants vénitiens ne considéraient pas de telles alliances — qu'on pourrait juger directement nuisibles à l'intérêt de l'église catholique — comme des attaques contre leur église. Le point de vue vénitien est exprimé dans une lettre du gouverneur militaire de Crète, impliqué dans les affaires des Cyclades en tant qu'autorité la plus voisine: "Venise se porte garante pour la sécurité de l'église catholique en Grèce, mais la Curie romaine menace cette sécurité par sa politique actuelle."<sup>45</sup> Le Sénat considère que le conflit porte sur la délimitation des sphères d'influence dans le Levant. Les Vénitiens n'entendent pas pour autant publier leurs motifs: les instructions claires sont à usage interne. Publiquement, les Vénitiens se montrent plus discrets. De l'autre côté, Césy comprit fort bien de quoi il s'agissait. Dans une lettre au secrétaire d'état Phelipeaux, il admet que l'opposition vénitienne contre ses tentatives de réunir l'église grecque à celle de Rome était née de la peur qu'éprouvait Venise de perdre son "pied à terre" dans l'empire ottoman. La République se retrouverait alors dans une position peu favorable lors d'une division éventuelle de l'empire ottoman. Cette lettre nous dévoile ainsi le véritable motif de Césy: il désire, grâce à ses relations avec les églises dans l'empire ottoman, acquérir un "pied à terre" à l'imitation des Vénitiens.<sup>46</sup>

Il semble que la politique vénitienne n'aboutit qu'à une réussite très limitée. Les *berats* des candidats vénitiens vinrent immédiatement, mais ceux de Schiattini et

de Marengo arrivèrent également, quoiqu'avec quelque retard.<sup>47</sup> L'échec de l'opposition à l'admission des protégés de la France pourrait être expliqué par la détérioration des relations turco-vénitiennes au cours de l'hiver 1625-1626, détérioration due à la fuite d'un certain nombre d'esclaves turcs à Tinos. Au cours de l'année 1626, les relations s'aigrirent encore à cause d'un incident survenu entre des navires de guerre turcs et vénitiens près d'Andros.<sup>48</sup> Dans telles circonstances, Césy ne doit pas avoir éprouvé trop de difficultés à vaincre l'opposition vénitienne.<sup>49</sup> Enfin, les Français obtinrent encore un petit succès dans la nomination d'un vicaire apostolique pour le diocèse insignifiant de Sifnos où l'évêque ne résida d'ailleurs pas. Par le biais de cette nomination, Rome avait cherché à résoudre deux problèmes à la fois: un diocèse vacant était de nouveau muni d'un administrateur et on pouvait déplacer discrètement les prêtres andriotes Domenico della Grammatica et Giacomo della Rocca en leur donnant les dignités respectives de vicaire apostolique et missionnaire apostolique dans le diocèse de Sifnos. De Marchis avait jugé ces personnages dignes d'avancement. Della Rocca, un vieillard, reçut le titre de vicaire. Quant à Della Grammatica, c'est lui qui devait faire le travail à Sifnos.<sup>50</sup> Ces deux dignitaires déclenchèrent rapidement d'âpres querelles, montrant ainsi que le jugement de Pucciarelli avait été plus sensé que celui du visiteur.<sup>51</sup>

Césy rapporta à Rome qu'il avait obtenu un *berat* pour Della Rocca comme vicaire de Sifnos, mais quelques années plus tard, Della Rocca écrivit à Rome qu'il n'avait jamais possédé un tel document.<sup>52</sup> Ce n'est pas le seul cas où nous détectons une aura douteuse autour des *berats* obtenus par Césy. Les *berats* obtenus par le *ballo* semblent avoir été donnés aux évêques protégés de Venise sans frais supplémentaires: Venise payait. Césy, au contraire, voulait être payé pour ses offices et assez grassement. Les évêques cherchèrent à se dédommager ailleurs: c'est à dire à Rome. On a pourtant l'impression que les déclarations présentées à Rome sont un peu suspectes. Ainsi Schiattini écrit en 1625 que son prédécesseur Quirini n'avait jamais possédé de *berat* et qu'il devait présent supporter de lourdes charges puisqu'il lui fallait payer non seulement le *berat* obtenu par Césy du sultan actuel, mais aussi les charges pour les *berats* des sultans antérieurs que Quirini n'avait pas "acheté". Nous savons par les sources vénitiennes que c'était là un mensonge avéré et que Schiattini n'était tenu d'obtenir le *berat* que du seul Murat IV: Quirini avait bien possédé les *berats* des sultans Osman et Mustafa.<sup>53</sup> On ne saura jamais qui fut le fraudeur: ni les diplomates, ni les évêques du XVII<sup>e</sup> siècle ne se conduisent irréprochablement dans les affaires d'argent.

Nonobstant les frictions avec Venise, la Propaganda doit avoir considéré sa collaboration avec Césy comme une réussite. Elle avait obtenu la disparition des diocèses vacants: une situation jusqu'alors inconnue! Mais les temps futurs allaient montrer qu'on s'était engagé à éprouver de grands ennuis en nommant les candidats de Césy aux évêchés des Cyclades.

### c. l'établissement de missionnaires français

En 1626, tous les évêchés des Cyclades étaient pourvus d'évêques et on pouvait enfin commencer à y appliquer sérieusement les décrets de Trente. Il était de toute première importance d'y former rapidement un clergé latin suffisamment lettré. Les cadets de

familles nobles campagnardes locales n'étaient pas les meilleurs outils pour organiser un mouvement de renouveau religieux. Il fallait donc recruter des prêtres à l'extérieur. Depuis quelques années déjà on projetait de faire venir des Jésuites. Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, les Jésuites avaient reçu du pape Paul V l'ordre d'assister les églises latines des Cyclades, à partir de leur maison de Chio. Dès ce moment, les Jésuites faisaient de temps en temps un tour des îles; ils possédaient une petite maison leur servant de pied à terre à Andros. De Marchis avait insisté sur la nécessité d'établir des Jésuites dans les Cyclades, de même que Césy, mais Rome hésitait, craignant peut-être une détérioration des relations avec Venise.<sup>54</sup>

Ce fut Schiattini qui parvint à réaliser rapidement l'établissement de Jésuites, mais il omit de consulter la Curie romaine toujours hésitante après le premier conflit avec les Vénitiens. Le plus grand désir de Schiattini était d'expulser les Franciscains de leur monastère d'Agkidia qui se trouvait sous la protection formelle du *baillo*, et de donner ce monastère aux Jésuites. Il n'y parvint pas. Puis, en 1626, Schiattini sut convaincre les dirigeants de la fraternité de la Casazza ou Capella de céder leur église et leurs revenus aux Jésuites à conditions que ceux-ci se chargeassent désormais de l'école entretenu par la Casazza.<sup>55</sup> Cette fraternité était une fondation pieuse dirigée par des membres des principales familles latines qui possédait l'ancienne chapelle du palais ducal (Capella Casazza) ainsi qu'un fonds considérable de possessions et de *teli*, laissé par des Latins et par quelques Grecs. Schiattini et les "procuratori" de la fraternité s'entendirent pour appeler des Jésuites de Chio, lesquels étaient en majorité des Latins indigènes de cette île dépendant de la province sicilienne de l'ordre. Ceci ne plut guère à Césy, ni aux Jésuites français de Constantinople qui désiraient une mission dépendante de la province française des Jésuites. Peu de temps après, les pères de Chio abandonnèrent leur nouvelle mission à des pères français. Cette décision n'eut cette fois point l'heur de plaire à la majorité des notables de la Casazza, liée avec les pères de Chio et fort peu tentée de confier l'éducation de la jeunesse à des étrangers.<sup>56</sup> La Propaganda fut irritée par les initiatives de Schiattini et de Césy et se tint à l'écart du conflit.<sup>57</sup> Pendant ce temps, Naxos connaissait une agitation anti-française qui démentait les rapports gonflés de Césy selon lesquels "la fleur de lys était aussi honorée à Naxos comme en France."<sup>58</sup>

A la même époque environ, Marengo tenta d'établir à Syros des Jésuites de Chio. Le séjour de Syros dut leur sembler trop désagréable car après quelques années, l'établissement fut abandonné.<sup>59</sup> Puis, ce fut l'évêque de Santorin, Andrea Soffiano, lui aussi natif de Chio, qui tenta d'obtenir un établissement des Jésuites dans son île, mais après quelques menaces du *baillo*, Soffiano retira sa requête.<sup>60</sup>

Les Jésuites purent se maintenir à Naxos mais ce ne fut pas une grande réussite. Le nombre de leurs adhérents diminua sensiblement: les amis des pères de Chio se joignirent en majorité à l'opposition après l'établissement des pères français. Les Jésuites étaient suspects auprès des Turcs, montés contre eux par les représentants diplomatiques des Pays-Bas, de l'Angleterre et de Venise.<sup>61</sup>

A ce moment, un nouvel ordre missionnaire se présenta, cette fois soutenu par la Propaganda: les Capucins. Dans leur rivalité avec les Jésuites, tout les favorisait. Ils avaient de bonnes relations avec la Propaganda, le père Joseph était lui-même un Capucin. On



espérait que les Vénitiens s'opposeraient moins à l'établissement de Capucins — ordre très populaire à Venise — dans le Levant, où ils pourraient agir comme "missionnaires de la Propaganda" avec son autorisation formelle. La province française de l'ordre fournirait le personnel.<sup>62</sup>

Venise décida alors de se montrer à son tour pleine de zèle pour la chrétienté en Turquie et elle envoya quelques Capucins vénitiens à Constantinople. C'était là une manoeuvre subtile: les Français seraient bien forcés d'avouer leurs vrais objectifs. S'ils désiraient vraiment l'établissement de missionnaires pour le bien commun de la chrétienté, ils devraient se rejouer de l'arrivée des pères vénitiens. Mais s'ils s'opposaient à leur établissement, ils confesseraient de la sorte des motifs bien bas. La panique qui s'empara alors des Français fut des plus comiques. Le Vatican eut à subir de fortes pressions françaises tendant à obtenir pour la France le monopole des missions du Levant. L'argument était que pour le bon ordre, tous les missionnaires devaient se trouver sous l'autorité du représentant formel de la Propaganda, c'est à dire de l'ambassadeur de France. Lorsque la France eut bien clairement avoué ses motifs, Venise sut à quoi s'en tenir et continua à combattre sans scrupules les missionnaires français et leurs adhérents. Il est curieux de voir comment l'historiographie française, toujours assez partielle, a compris cette affaire. Fagniez -qui a, le cas échéant, une manière toute particulière de traduire le Latin- sait même interpréter la lettre où le Père Joseph s'oppose avec force à l'établissement des Capucins vénitiens comme un soutien magnanime aux missions de toutes les nations!<sup>63</sup> Les deux prélats les plus proches de Césy, Schiattini et Marengo, réalisèrent le poids de leurs obligations envers la France et demandèrent immédiatement l'envoi de Capucins. Schiattini obtint tout de suite ce qu'il demandait. Il s'ensuivit de nouveaux troubles à Naxos, où Schiattini voulut donner aux Capucins le monastère des Franciscains d'Agkilia. Ce monastère sous autorité et protection du *bailo* avait irrité Schiattini dès son avènement, puisqu'il avait constitué le noyau de l'opposition vénitienne. En 1629, l'archevêque fit chasser les Franciscains avec l'aide du consul de France récemment nommé, le chef de faction Crusino Coronello, fils du Dr. Francesco. Venise ne tarda pas à réagir. Le *bailo* obtint un commandement de la Porte qui enjoignait au *kadı* de Naxos de chasser les Capucins du monastère qu'ils avaient occupé. La réalisation immédiate de cet ordre impérial fut impossible: il n'y avait plus de fonctionnaires turcs à Naxos.<sup>64</sup> Le Sénat s'alarmait de plus en plus des établissements missionnaires dans l'Archipel et avertit le *bailo* qu'il fallait non seulement tenir compte du danger représenté par les Capucins, mais qu'en outre, le bruit courait que les Jésuites formaient le projet de fonder à Naxos un grand collège pour l'éducation de l'élite de toute la Grèce, y compris des natifs des terres grecques de Venise.<sup>65</sup> Les Turcs ménagèrent finalement les deux parties: le monastère des Franciscains de Naxos fut restitué aux pères vénitiens, et les Capucins reçurent la permission de rester à Naxos. Mais à la place du site enchanteur de l'Annunziata des Franciscains, ils durent s'établir dans un lieu malsain, situé à proximité du Borgo, où la mauvaise eau et la malaria emportèrent plusieurs pères.<sup>66</sup> Quant aux Jésuites français, ils restaient trop impliqués dans les querelles locales et trop peu nombreux pour pouvoir penser à fonder un grand collège.

Comme son confrère de Naxos, Marengo de Syros obtint également l'envoi de Capucins, mais leur établissement définitif dans cette île ne se fit qu'en 1633. En 1638

enfin, les Capucins s'établirent également à Andros, où on les réclamait depuis 1630. Ainsi, des missionnaires français s'étaient répandus dans presque toutes les principales communautés latines des Cyclades.<sup>67</sup>

#### *d. les conflits internes dans l'église grecque*

L'église latine des Cyclades n'était pas le seul enjeu de la compétition entre la France et Venise. La querelle portait aussi sur le contrôle des Lieux Saints de Jérusalem, sur les églises latines de marchands occidentaux dans des centres comme Constantinople ou Alep et surtout sur l'orientation politique et religieuse du patriarcat grec de Constantinople. Depuis Henri IV, les relations entre la France et Venise étaient bonnes alors que les relations entre la France et l'Espagne étaient mauvaises, mais en Turquie, la diplomatie française suivit une autre ligne, déterminée par des priorités de caractère religieux. En Turquie, c'était la France qui représentait la Catholicisme expansionniste de la Contre-Réforme et ceci même en coopération avec l'Espagne.

A Constantinople, dès 1609, Salignac avait établi des Jésuites français. Sous la forte pression de l'ambassadeur de France, la "Magnifica Communità de Pera", l'humble survivance de l'ancienne commune urbaine génoise sur la Corne d'Or, avait donné aux Jésuites l'ancienne abbaye désertée de Saint-Benoit. On n'avait guère appelé des Jésuites parce qu'ils étaient nécessaires à l'élévation de la vie spirituelle des habitants latins de Constantinople: ceux-ci restaient fidèles à leurs pasteurs traditionnels, Franciscains et Dominicains. L'objectif des dirigeants des Jésuites à Rome et à Paris était l'action missionnaire parmi les chrétiens non-catholiques résidant dans la capitale ottomane. Grâce à l'influence française, on espérait stimuler la carrière d'éléments latinophiles au sein de l'église grecque. C'est ainsi, par exemple, que les Français avaient soutenu la candidature de Nikiforos Melissinos à la dignité de métropolite de Paronaxia. Mais le soutien diplomatique du groupe latinophile eut pour conséquence que leurs adversaires cherchèrent et obtinrent le soutien d'autres représentants diplomatiques accrédités à Constantinople: ceux de Venise, d'Angleterre et des Pays-Bas. Le soutien accordé par Venise à des groupes de l'église grecque ne pouvait guère nuire beaucoup: la République ne désirait que la paix intérieure et une église orthodoxe indépendante de Rome et — par la suite — des aventuriers latins, mais elle ne voulait pas de relations tendues entre Grecs et Latins.<sup>68</sup> L'attitude des états protestants de l'Europe occidentale eut bien d'autres conséquences: leur soutien compromettait la position doctrinaire du groupe anti-latin plus encore que le soutien des Jésuites ne compromettait les Latinophiles. Le groupe anti-latin était dirigé depuis 1612 par le Crétois Kyrillos Loukaris, personnage qui avait joui d'une formation humaniste et qui entretenait des relations avec des intellectuels protestants d'Europe occidentale. Loukaris était un grand ami de Venise, mais il entretenait également des relations extrêmement amicales avec l'ambassadeur des Pays-Bas, Haga, qui voulait faire avancer la cause du calvinisme chez les Grecs comme Césy voulait y voir avancer la cause du Catholicisme. Ce fut surtout l'influence de Haga qui assura presque continuellement à Loukaris la dignité patriarcale entre 1620 et 1638. On peut certes reprocher à des membres du groupe latinophile de s'être servi de pouvoirs étrangers pour assurer leurs positions dans l'église grecque, mais on doit en tout cas reprocher à Loukaris d'être allé si loin que de gouverner

son église d'une manière tyrannique à l'aide de pouvoirs étrangers et sans se soucier de l'orthodoxie doctrinaire. Ces procédés furent imités par la suite par ses adversaires lorsqu'ils s'emparèrent à leur tour du pouvoir.<sup>69</sup>

Nous ne voulons pas donner ici une description détaillée de la façon dont jouaient les influences extérieures dans l'église grecque de Constantinople au temps où Loukaris la gouvernait: cette étude a déjà été faite dans le grand ouvrage de Hering. Il s'agit surtout pour nous d'étudier les répercussions que la lutte des factions à Constantinople eut dans les Cyclades. Il faut d'abord constater que le groupe anti-latin diminua au fur et à mesure que Loukaris devenait plus dépendant de l'aide de ses protecteurs protestants; le groupe de Loukaris fut complètement isolé lorsque celui-ci renia ouvertement la théologie traditionnelle orthodoxe par sa confession de foi de 1629. Dans les Cyclades, le groupe de Loukaris n'avait jamais eu d'adhérents véritables: ses partisans étaient surtout des Grecs de territoires vénitiens qui avaient reçu à Venise une éducation humaniste et le goût pour une attitude critique envers les traditions religieuses. Le haut clergé grec des Cyclades se composait principalement de gens de peu d'éducation, en majorité des indigènes ou des gens de Chio. Ces Grecs n'aimaient pas excessivement l'église catholique, mais ils venaient d'un monde d'où des siècles et des siècles de domination latine avaient influencé la manière de penser. La confession de foi de Loukaris était donc pour eux totalement inacceptable, ils étaient des conservateurs attachés aux pratiques traditionnelles. Dans les Cyclades, comme ailleurs dans l'église grecque, on constate par la suite un mouvement vers Rome. Ce n'est pourtant là qu'une apparence extérieure: il ne s'agit pas d'un vrai rapprochement avec Rome, mais d'une réaction d'effroi des cercles traditionnalistes devant le Calvinisme: on se groupe du côté qui semble le moins dangereux.<sup>70</sup>

L'Occident s'inquiéta de la situation de l'église grecque des îles. Le souci principal consistait dans le manque d'éducation du clergé grec. Ce souci était lié à l'opinion très répandue que l'expansion rapide du Protestantisme en Occident avait été causée par l'éducation minime du clergé latin d'alors: on craignait qu'un tel processus ne se reproduise en Grèce, d'autant plus qu'il existait déjà des relations entre certains dirigeants grecs et le Calvinisme. Ces craintes n'étaient pas justifiées: le clergé grec était bien illettré, certes, mais il était encore plus attaché aux traditions.

Un autre problème interne de l'église grecque qui inquiétait les observateurs occidentaux était le noeud d'obligations financières issu de la position de l'église grecque au sein de la structure administrative ottomane. Les observateurs occidentaux qualifient simplement toute obligation financière dans le cadre de la hiérarchie grecque de 'simonie'. Nous avons déjà signalé ce point, mais dans la période que nous traitons maintenant, cette 'simonie' prenait des formes menaçantes. En effet, les changements de pouvoir devenaient de plus en plus fréquents au siège du patriarcat: les Français réussirent à plusieurs reprises à déloger Loukaris de son siège en achetant la faveur des Turcs pour des sommes énormes; puis Haga c.s. réussirent à le rétablir en versant des pots de vin non moins importants. Les charges de ces opérations devaient finalement être payées par l'église grecque elle-même. Pour compenser les pertes, le patriarcat se dédommageait sur le dos des églises locales: un nouveau patriarche chassait les métropolitains partisans de son prédécesseur et donnait leurs sièges à ceux qui offraient le plus.

Les sources disponibles ne suffisent pas pour faire une étude détaillée des change-

ments d'évêques dans les diocèses insulaires. La chronologie des évêques grecs n'est qu'incomplètement connue et on n'a que rarement des renseignements dignes de foi sur les raisons des changements survenus. Dans la plupart des cas, les documents ne fournissent que des raisons conventionnelles, portant principalement sur la conduite sexuelle des prélats. Si l'on fait la somme de tous les changements connus pour les cinq diocèses des Cyclades, on en arrive à un total d'environ 35. Si l'on prend en considération que la chronologie des évêques pour les années 1610-1640 souffre de bien des lacunes (surtout à Kea) et que le nombre de changements peut avoir été bien plus grand, on arrive à une moyenne de sept changements par diocèse en 30 ans, tandis que dans les diocèses latins la même moyenne se limite à 3. On pourrait mettre en doute la valeur de ce chiffre en constatant que la démission d'un évêque est dans l'église grecque une affaire plus normale que dans l'église latine où, en principe, un évêque est nommé à vie. Mais dans le cas des Cyclades précisément, on constate en 1610-1640 une anomalie: 7 des 21 changements connus chez les *Latins* n'avaient pas pour cause la mort d'un titulaire. De plus, on remarque une concentration manifeste de changements chez les Grecs pour les périodes les plus turbulentes de l'histoire du patriarcat: 1623, 1630-1633 et 1637-1638. Dans ces 7 années qui ne constituaient que 23% de la période 1610-1640, se situent 43% des changements.<sup>71</sup>

Une esquisse de la succession des métropolitains de Paronaxia, qui est la mieux connue, illustre le mieux les circonstances successives. Nous y relevons six changements entre 1610 et 1640. Le premier date de 1612: le patriarche latinophile Timotheos déposa le métropolitain Iosif 'pour conduite immorale' et le remplaça par Nikiforos Melissinos, soit par sympathie, soit par amour du lucre, soit pour obéir à la pression de l'ambassade de France qui soutenait Nikiforos dans son désir d'obtenir une dignité élevée. Après la fuite de Nikiforos en 1617 que nous avons déjà traitée dans le chapitre précédent, Iosif fut réintégré dans sa dignité, mais il se vit forcé à remettre sa démission en 1622, incapable de faire face à ses obligations financières. Le patriarche Kyrillos Loukaris mit à sa place un natif de Santorin, Ieremias Varvarigos (Barbarigo) dont les opinions latinophiles ne semblent pas avoir empêché sa nomination par le plus anti-latin des patriarches. Ieremias se trouva lui aussi devant des difficultés d'argent et il partit en Pologne pour aller en rassembler. Pendant son absence, Kyrillos le déposa. Peut-être faut-il placer cette décision dans le cadre d'une purge générale à la suite d'intrigues latinophiles alors vivaces au sein de l'église grecque. Veniamin, un Naxien, lui succéda. Celui-ci était le frère d'un homme très riche et très puissant à Constantinople que nous ne connaissons que sous le sobriquet turc 'Kurt Çelebi', 'l'honorable monsieur Loup'. L'ambassadeur des Pays-Bas le désigne comme 'le loup' dans sa correspondance. Le Loup était l'agent (*kapı kahyası*) à Constantinople du prince de Walachie et il joua un rôle de premier plan dans la déposition temporaire de Loukaris en 1635. Probablement pour se venger, Loukaris déposa Veniamin dès son retour au pouvoir en 1637. Veniamin semble avoir été plus ou moins latinophile, après sa déposition, il prit parti pour Kyrillos de Verria, l'adversaire latinophile de Loukaris. En 1637, Loukaris nomma un natif de Milos, Makarios Mamonas, au poste de métropolitain de Paronaxia; il est remarquable qu'ici, une fois de plus, Loukaris ait nommé un Latinophile. Après l'exécution de Loukaris en 1638 — où Kurt Celebi était impliqué —, Veniamin fut réinstallé dans sa fonction par le successeur de Loukaris, Kyrillos de Verria.<sup>72</sup>

Dans le cas de Naxos, on voit que la doctrine ne revêtait pas une position centrale

dans les nominations d'évêques. Loukaris nomma subséquemment trois métropolitains qui représentaient des opinions diamétralement contraires aux siennes. L'essentiel, ce sont les finances: le choix de Veniamin semble devoir s'expliquer par le besoin qu'éprouva Loukaris du soutien financier de son frère, tandis que Nikiforos, Ieremias et Iosif échouèrent financièrement. La place importante prise par les affaires d'argent est bien compréhensible si l'on considère les difficultés où se débattait alors le patriarcat.

Le personnage le plus intéressant dans la série des métropolitains de Paronaxia est Ieremias Varvarigos (1622-1632). Né à Santorin, il venait d'une île où nonobstant d'après luttes autour des possessions de l'église, la démarcation entre Latins et Grecs demeurait plus vague qu'ailleurs. Ieremias avait étudié à Rome, au Collegio Greco. L'historiographie latine l'a accaparé comme un Latin, historiographie grecque l'a repoussé comme un renégat. L'affaire n'est pourtant pas tellement simple. D'un côté, Varvarigos se comporta vraiment en métropolitain grec de Paronaxia: il demeura loyalement encadré dans la hiérarchie grecque et il entra régulièrement en conflit avec son collègue latin. De l'autre côté, ses convictions se rapprochaient étroitement de celles de l'église catholique et il entretenait des relations amicales avec Rome. Ieremias était un homme lettré, cherchant à adapter son église à des idées modernes, et ceci d'après le modèle de la Contre-Réforme. En fait, on peut le considérer comme la parallèle latinophile de Loukaris qui voulait moderniser l'église grecque d'après le modèle de la Réforme.

Nous possédons une remarquable série de décrets de Ieremias contre certains abus existant dans son église. Les réformes très rationnelles qu'il désirait introduire pourraient tout aussi bien avoir été prescrites par un prélat catholique en Occident. Ces prescriptions n'étaient nullement contraire à la doctrine de l'église grecque, mais sentimentalement les Grecs allaient les considérer comme trop proches de Rome. On considère Ieremias comme un Latinophile extrême, mais il faut quand même remarquer qu'il se comporta bien différemment en plusieurs cas. Certes, il était en correspondance avec Rome, mais il ne se montra pas un allié de Césy c.s. Il écrit de manière très critique sur le visiteur De Marchis, ses relations avec Schiattini sont parfois tendues et il n'est pas favorable à l'établissement des Jésuites à Naxos. Dans son jugement de Ieremias, l'historiographie s'est trop fondée sur la carrière postérieure du personnage. Après son départ de Naxos en 1631-1632 (il ne pouvait pas remplir ses obligations fiscales envers les Turcs), il se rendit en Pologne, pays très catholique, pour faire la quête. Après sa déposition par Loukaris, il se déclara ouvertement catholique. Il fut enfin assassiné au cours de son vagabondage en Pologne. A tous points de vue, Ieremias reste pourtant un homme assez intègre, érudit et intelligent, un exemple d'un prélat grec latinophile bien meilleur que des types quelque peu louches comme Kyrillos de Verria ou Nikiforos Melissinos qu'on cite parfois comme représentants typiques du courant latinophile.<sup>73</sup>

#### *e. les résultats des interventions franco-vaticanes*

Si, d'accord avec la majorité des historiens qui ont traité cette époque, on fonde principalement ses opinions sur les documents des archives de Rome et de Paris, on risque d'arriver à la conclusion suivante: la période que nous décrivons ici est marquée par les achèvements du zèle missionnaire de la France et de Rome. Mais cet enthousiasme pour le

travail de Césy c.s. n'a qu'une base bien mince.<sup>74</sup> La fondation d'une nouvelle organisation ecclésiastique latine dans les Cyclades rencontra une opposition violente dont seules les archives vénitiennes montrent l'importance. La réussite éclatante n'existe que dans l'opinion de quelques triumphalistes catholiques irréductibles. Vers 1630, il n'est déjà plus clair qui des deux pouvoirs contestants, la France ou Venise, est le vrai protecteur de l'église latine en Turquie. La protection de Césy n'a pas suffisamment aidé le protégé français Marengo à Syros et ce pauvre prélat finit par chercher la protection du *bailo*.<sup>75</sup> Ce que les Français ne sont jamais parvenus à réaliser, Venise y réussira: le rétablissement de l'église latine de Milos, grâce à la bonté de *Loukaris* qui donna l'ancienne cathédrale latine de Milos, devenue temporairement grecque, aux Vénitiens en reconnaissance pour leur soutien contre Césy. On a beaucoup reproché cette donation à Loukaris, on a même tenté de l'assassiner pour cela, mais ce cas montre que Venise pouvait obtenir beaucoup.<sup>76</sup>

A plusieurs reprises, Venise s'était déclarée prête à aider l'église latine. Lorsque la Propaganda eut constaté que les possibilités de la coopération avec Césy avaient leurs limites, elle se rapprocha en 1630 du *bailo* de Venise. Le moment de cette démarche était mal choisi: juste à ce moment là, Naxos retentissait de querelles autour des tentatives de Schiattini pour chasser les Franciscains vénitiens de leur monastère au profit de missionnaires français. La froide réaction du Sénat était en outre provoquée par la manière étrange dont la Propaganda tenta de solliciter l'aide vénitienne: directement par le *bailo* de Constantinople. Mais Venise n'était pas la France; le roi de France aurait à la rigueur pu trouver normal qu'un de ses ambassadeurs fût un agent payé de la Curie romaine; Venise ne toléra pas cette dualité chez ses diplomates. Le Sénat ordonna au *bailo* de transmettre à Venise les lettres de Rome avec un projet de réponse, le tout sous pli ouvert. Le Sénat se chargerait lui-même de l'expédition de la réponse à Rome après correction ou approbation. Ce ne fut qu'au *bailo*, personnage discret, et à lui seul que le Sénat confia toute sa pensée: puisque Rome avait commencé sa politique avec l'assistance de la France, elle devrait continuer avec la France sans compter sur Venise.<sup>77</sup>

Pourtant, les relations entre Venise et Rome s'améliorèrent après 1630. Le Vatican n'accepta plus aveuglement les projets de mission des diplomates et pères français. D'autre part, la politique de la France devint moins agressive, faute des fonds nécessaires pour se lancer dans de coûteuses aventures. La diplomatie européenne en Turquie était financée par des prélèvements de pourcentages sur le commerce. Or, le déclin du commerce français à cette époque ôta à l'ambassadeur de France l'occasion de couvrir les fonctionnaires turcs de cadeaux luxueux pour obtenir des faveurs. Les Vénitiens n'avaient donc plus tellement de raison de s'inquiéter, d'autant plus que les nouveaux évêques et les missionnaires français avaient rapidement commencé à se quereller. Ces éternelles disputes entre les favoris de Césy doivent avoir porté atteinte au prestige de ce dernier, jusque dans les couloirs de la Propaganda.<sup>78</sup>

L'ambassadeur de France se retrouva dans une position difficile. En poursuivant sa politique religieuse, il avait négligé l'intérêt des marchands français en Turquie. Leur mécontentement fut la principale cause de sa révocation en 1631. On assistera alors à un intermezzo très nuisible au prestige de la France en Turquie. Césy était à ce point couvert de dettes que les Turcs ne lui donnèrent pas la permission de quitter Constantinople. Son successeur, Marcheville, était déjà arrivé et entré en fonction. Marcheville n'entendait

plus, en égard au prestige de la France, supporter le traitement brusque dont il faisait l'objet comme tous les autres ambassadeurs de la part des Turcs. Il riposta à chaque offense reçue. Les Turcs furent pris de fureur et Marcheville fut expulsé. Après l'extradition de Marcheville, les *Turcs* réinstallèrent Césy dans sa dignité d'ambassadeur de France, et le roi de France accepta ce traitement cavalier. Tous ces incidents réduisirent l'influence française en Turquie à peu de chose. Césy était sans argent et donc sans pouvoir. Ce ne fut qu'en 1638 que ses dettes furent réglées grâce à l'assistance fort peu volontaire des marchands de Marseille. Césy put alors quitter Constantinople et son successeur arriva. Ce dernier, Denis de la Haye-Vantelet, n'avait pas les moyens de reprendre la vieille politique française dans toute son ampleur mais il exerça néanmoins quelque influence dans les Cyclades.<sup>79</sup>

Les résultats de l'intervention combinée de la France et de la Propaganda dans les Cyclades se limitèrent à quelque tentative dans l'esprit de la Contre-Réforme: à Naxos, Syros, Santorin et Sifnos les évêques répondent au goût moderne; Capucins et Jésuites ont fondé quelques missions dans les îles. Mais tout cela ne résolut guère les problèmes issus de la position des petites communautés latines. Au contraire: la lutte entre Venise et la France entraîna beaucoup d'agitation tandis que les missionnaires français provoquaient de multiples querelles intérieures. Ces pères exerçaient souvent une pression trop forte sur les éléments plus ou moins latinophiles dans l'église grecque. Ils tentaient d'amener ces personnages à s'exprimer plus concrètement qu'il n'eût été sensé dans la position qu'ils occupaient au sein de leur église. Formellement, les devoirs des missionnaires étaient réstreints à l'assistance des églises latines, mais il est compréhensible qu'ils aient trouvé cette occupation trop réduite. A Naxos, il y avait déjà dix prêtres indigènes pour les 400 Latins: que restait-il à faire pour les Jésuites et les Capucins? A la fois pour meubler leur temps et pour s'occuper de choses plus aptes à inspirer les croyants en France à un soutien financier, les missionnaires tentaient d'accéder à un travail plus satisfaisant au sein de l'abondante population grecque. Ils s'occupaient donc des Grecs, pas exclusivement par zèle catholique importun, mais parfois à l'invitation même de prélats grecs. Ces invitations s'expliquent par l'augmentation des tensions au sein de l'église grecque. En 1630, les Latinophiles et le groupe de Loukaris se sont largement éloignés les uns des autres. Le groupe de Loukaris s'est sensiblement restreint à cause des idées hétérodoxes de l'entourage du patriarche. Les adversaires de Loukaris, Latinophiles ou non, cherchaient souvent pour leur opposition arguments et aide chez les Occidentaux et surtout chez les missionnaires français. Ils attendaient des Latins qu'ils se chargeassent de la formation d'un clergé grec plus lettré et qu'ils prêtassent assistance au clergé grec dans les travaux que le manque d'éducation empêchait ce dernier d'accomplir convenablement. Les prélats grecs qui n'étaient pas bien vus de Loukaris cherchaient eux aussi le soutien diplomatique français. Tout cela n'aurait guère porté à conséquence si les Latins avaient accordé leur assistance sans arrière-pensée. Hélas, les missionnaires français voyaient dans ces invitations un complément bienvenu à leurs tâches; la manière dont ils présentaient leur aide devint assez douteuse.<sup>80</sup>

Une fois entrés dans l'église grecque, les missionnaires étaient aisément tentés de se mêler aux conflits régnant au sein de cette église, d'autant plus que certains Grecs requéraient leur arbitrage. Les missionnaires essayaient alors de diriger les Grecs dans une

direction aussi voisine que possible du Catholicisme — en s'abstenant toutefois sagement de procéder à de véritables conversions — et ils faisaient usage du pouvoir de l'ambassadeur de France pour imposer silence à leurs adversaires.<sup>81</sup> L'ambassadeur n'hésitait pas à donner son aide. La protection des missionnaires figurait non seulement dans ses instructions comme un devoir principal, mais il semble aussi que Césy, dénué de tout, dépendait, comme plusieurs de ses successeurs, de l'aide que les ordres missionnaires pouvaient lui offrir, grâce aux fonds collectés en France.<sup>82</sup>

L'aide des missionnaires n'était pas uniquement sollicitée par des cercles ecclésiastiques grecs. L'établissement de missionnaires entraîna également une évolution favorable de certains intérêts matériels. Les îles commerçantes surtout avaient besoin d'écoles et il n'est pas étonnant que ces îles aient demandé l'établissement de missionnaires, même s'il n'y habitait guère de Latins comme à Kythnos ou à Milos.<sup>83</sup> Le principal marchand grec des Cyclades, le Sifnien Vasilis Logothetis, donna une église située à Milos aux Jésuites et il entretint même un Franciscain comme clerc.<sup>84</sup> On espérait également que les missionnaires étrangers pourraient suggérer aux pirates occidentaux de ne plus importuner les îles où ils étaient établis. Même dans le cas d'attaques de Nord-Africains, les monastères qui se trouvaient sous la protection formelle du roi de France pouvaient servir comme lieux de refuge et d'entrepôts pour les objets précieux. Les Turcs eux-mêmes étaient conscients de cet avantage: en cas d'attaque de pirates, ils se réfugiaient parfois dans les monastères occidentaux.<sup>85</sup>

Une des principales causes — il y en a beaucoup d'autres — du peu de succès de la diplomatie française résidait dans la manière dont les protégés de Césy exerçaient leur devoir d'évêque. Domenico Marengo de Syros était un homme faible, incapable de s'imposer. Il était souvent absent par crainte des Turcs et ne séjournait à Syros que pour s'y quereller avec les Capucins qu'il y avait lui-même appelés. Il regrettait amèrement cette décision depuis que les missionnaires attiraient à eux ses propres ouailles. Les Capucins jouirent longtemps de l'avantage d'avoir un supérieur qui entretenait d'excellentes relations avec les habitants de Syros, pourtant réputés pour leur caractère très difficile. L'évêque ne sut rien faire d'autre qu'écrire des lettres de plaintes singulièrement écoeurantes à Rome.<sup>86</sup>

L'autre protégé principal de la France, l'archevêque Schiattini de Naxos, était un personnage tout différent. D'un caractère dominant, il essaya de devenir le maître de Naxos. Il est vrai que dans un diocèse comme Naxos, une tentative de renforcement de l'autorité épiscopale aurait été bien utile. Il semble qu'à Naxos, l'usage voulut que les chanoines nobles du chapitre de la cathédrale rendent à leurs frères et soeurs laïcs des services aussi humiliants que de leur soigner les cheveux et la barbe. Mais Schiattini alla très loin dans ses tentatives de rétablir le prestige de l'église. Son blason était en lui même une proclamation: la partie principale en était les trois losanges de la maison ducal des Crispi. Certes, l'archevêque de Naxos était un homme puissant, très grand propriétaire foncier, en relation directe avec l'ambassadeur de France et en mesure d'excommunier ses adversaires. De plus, Schiattini était fort habile dans les tractations avec les fonctionnaires turcs. On ne doit pourtant pas sous-estimer le pouvoir des ennemis de l'archevêque. Dès le jour où Schiattini commença à solliciter la dignité d'archevêque de Naxos, il fit des Vénitiens ses ennemis acharnés. Par la suite, il se fit encore beaucoup d'ennemis à Naxos.



Il vivait sur pied de guerre tantôt avec les Jésuites, tantôt avec les Capucins, à peu près pour les mêmes raisons que son collègue Marengo de Syros. Depuis 1635 il comptait également parmi ses ennemis le consul de France, Crusino Coronello, le plus puissant des grands propriétaires latins de Naxos qu'il avait contrarié dans une affaire de famille.<sup>87</sup>

Les résultats que Schiattini obtint sont représentatifs pour les réussites et les échecs du mouvement de rétablissement latin dans la Grèce en général. On réussit à remettre sur pied l'organisation ecclésiastique; la plupart des communautés latines étaient à nouveau desservies par des prêtres. Le niveau intellectuel s'améliora quelque peu grâce aux missionnaires occidentaux. Mais ces réussites ne furent atteintes qu'aux dépens de nombreux conflits. Le resserrement des liens de l'église latine des Cyclades avec l'Occident mirent en danger les racines locales que le groupe latin avait pu acquérir pendant quatre siècles. Désormais, les premiers pas étaient faits dans la direction d'un isolement social et culturel des Latins qui s'aggraverait sensiblement au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

La diminution du nombre des Latins, amorcée au XVI<sup>e</sup> siècle, n'est pas encore totalement arrêtée. Les grandes communautés latines: Tinos, Syros, Santorin et Naxos, sont stables, mais les petites s'amenuisent encore. C'était surtout le cas à Andros. L'évêque latin y fut confronté à un incident du même genre que celui qui, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, avait mis fin aux tentatives de rétablissement de l'église latine de Milos par Ottumazzi. L'évêque latin fut accusé devant les Turcs par son collègue grec de collaboration avec des pirates occidentaux. Heureusement pour l'évêque latin en question, la richesse et la position sociale des familles latines d'Andros étaient telles qu'on put éloigner le danger. Une difficulté supplémentaire pour la communauté latine d'Andros était la vendetta perpétuelle entre deux familles principales de l'île: les Della Grammatica (l'évêque en question, Domenico, nommé en 1634, appartenait à cette famille) et les Condestauli.<sup>88</sup> A Sifnos également, le nombre des Latins diminuait rapidement sans qu'on puisse découvrir une raison claire à ce phénomène. Les chiffres de Sifnos montrent un recul de 100 Latins en 1600 à 8 en 1638.<sup>89</sup> A Andros et à Sifnos, le nombre des Latins était tellement restreint que les mariages mixtes étaient inévitables. Ceux-ci entraînaient généralement un mouvement de conversion vers la communauté majoritaire: l'église grecque. Indirectement, ces mariages pouvaient contribuer au retrécissement de la composition sociale du groupe latin: les aristocrates tenaient plus que les autres à trouver un partenaire latin, ailleurs s'il le fallait.

L'évêché latin de Santorin présente un cas singulier. La Contre-Réforme ne parvint finalement pas à y prendre pied, nonobstant l'oeuvre importante des frères De Marchis. Leurs successeurs, en majorité des autochtones ou des protégés de Venise, conduisaient leur église sur des sentiers traditionnels, à l'écart de la ligne suivie par la France et par la Propaganda. Les Jésuites français s'établirent à Santorin en 1642 à un moment où l'antagonisme entre Venise et les Jésuites avait cessé.<sup>90</sup>

Le bilan de la politique religieuse occidentale des années 1620-1640 n'est guère favorable. Ces résultats atteints ne sont que des apparences extérieures. Ceux que devaient exécuter la politique religieuse sur le plan local n'étaient pas bien choisis. Le nouveau moyen de pouvoir, l'intervention diplomatique, était loin d'être toujours effectif. Cet état de chose est dû non seulement à la contestation entre la France et Venise, mais aussi à la difficulté de faire exécuter sur place les *fermans* que l'ambassadeur avait obtenus du

divan impérial. Les autorités locales dépendaient à un haut degré des notables locaux, et ne se souciaient pas plus de ceux-ci que de la volonté d'un ambassadeur lointain. De la sorte, les autorités locales se montraient inclinées à traîner ou à saboter l'exécution des ordres venus de Constantinople.

A la fin de cette période, deux observateurs vénitiens, le *provveditore generale* de Crète Isepo Civran (1639) et le *bailo* de Constantinople Alvise Contarini (1640) montrent dans des exposés intelligents de changements survenus dans la politique vénitienne. Venise a rompu son isolement face au monde catholique, mais la République se méfie toujours autant de la politique française. Civran et Contarini ne veulent plus poursuivre la guerre totale comme au temps de l'alliance avec Loukaris; ils désirent une politique vénitienne de protectorat religieux compétitive avec celle de la France. Civran a constaté que les habitants des îles turques qui entretiennent des relations étroites avec le rector de Tinos voudraient bien se soustraire à l'autorité des Turcs qui leur coûte chaque année 80.000 réali. Parmi ces habitants, se trouvent beaucoup de Latins, mais les missionnaires français y sont infiltrés par le biais de leur enseignement gratuit. Nonobstant les interdictions sévères, même des habitants de Tinos vont suivre leurs cours. Civran se plaint de l'acquisition des hautes dignités ecclésiastiques dans les îles par les 'protégés' de la France et il propose que Venise s'efforce avec plus d'énergie à la constitution d'une faction vénitienne opposée à la faction française parmi les prélats en favorisant les carrières de ses amis. Contarini va plus loin en proposant que des pères vénitiens soient envoyés pour donner l'enseignement gratuit aux habitants des îles.<sup>91</sup>

*f. le fonctionnement des administrations locales dans les îles turques et dans la possession vénitienne de Tinos*

Pendant que Venise et la France se querellaient à propos de leurs intérêts respectifs dans les Cyclades, les Turcs n'y montraient guère d'activité. Ils restaient hostiles aux suspects latins de Syros nonobstant la protection que Césy avait accordée à l'évêque Marengo. Ailleurs également, nous trouvons quelquefois des interventions fort rudes de la part des Turcs, mais il nous semble qu'il s'agit là d'incidents et non d'une poursuite de la politique de terreur systématique des années 1617-1620.<sup>92</sup> L'absentéisme des fonctionnaires locaux ottomans devint encore plus manifeste que pendant la période précédente.

Quelquefois, il arriva que les habitants chrétiens eux-mêmes missent fin à la présence de fonctionnaires ottomans. Ce fut le cas en 1633 à Naxos où la population chassa le *kahya* du *bey*, un musulman cette fois. Le *bey* comprit que tous les *kahyas* qu'il pourrait députer partageraient vraisemblablement le même sort et n'envoya plus personne, mais il chargea les *epitropi* locaux de percevoir ses revenus, ce qui équivalait à renforcer la position de l'administration communale.<sup>93</sup>

On ne peut guère distinguer de ligne systématique dans les actions ottomanes. D'un côté, les Turcs comprenaient qu'il put être profitable de stabiliser la position des gouvernements indigènes capables de maintenir une administration régulière en l'absence de fonctionnaires musulmans. De l'autre côté, la vente d'offices était une des principales sources de revenus du gouvernement impérial et pour conserver la stabilité du prix de vente des offices, il était nécessaire de garantir aux acheteurs la possibilité de pressurer les

indigènes. Les Turcs ne surent pas choisir nettement entre ces deux alternatives. De plus, le cours hésitant de leur politique se voyait encore troublé par l'application capricieuse de méthodes de terreur. Cette terreur était en partie une solution rationnelle destinée à compenser leur manque de pouvoir réel, mais elle restait surtout pour les Turcs un moyen de satisfaire leurs sentiments d'irritation sur la situation en Egée. Cette terreur déclencha pourtant une intervention diplomatique étrangère, rendant ainsi encore plus difficile le maintien d'une administration locale effective.

Il semble que, peu avant 1636, une réorganisation provisoire de l'administration ottomane des îles de l'Egée ait eu lieu. Le *kapudan paşa* résidait manifestement trop loin des îles pour y exercer une influence réelle. La solennelle tournée annuelle, la 'volta' que la flotte ottomane fit en Egée, ne se fit plus que sporadiquement. En 1631, il n'y avait pas eu de *volta* depuis huit ans; entre 1632 et 1640, on omit à plusieurs reprises d'effectuer la *volta*.<sup>94</sup> Depuis 1636, les sources citent comme gouverneur des îles un nommé Bekir Pasa, *bey* de Rhodes et donc commandant du navire amiral de la flotte égéenne entretenue par cette île. Il représentait le *kapudan paşa* — devenu à l'époque un simple courtisan toujours absent — dans l'administration et dans la perception des revenus qu'il allait porter annuellement à son chef. Lors de son séjour dans la capitale, Bekir, un rénégat chrétien, entretenait d'excellentes relations avec les ambassadeurs chrétiens auxquels il prêtait constamment une oreille attentive pour leurs affaires de protection, comptant bien recevoir d'eux de riches récompenses. Les ambassadeurs de leur côté avaient grand intérêt à s'aboucher avec un Turc dont l'influence dans les îles était effective.<sup>95</sup>

La position de Bekir donne lieu à quelques autres remarques. Il ne possédait pas seulement le *beylik* ('diocèse' d'un *bey*) de Rhodes, mais également celui d'Andros-Syros. Le fait que les revenus des trois *beyliks* de l'ancien duché de Naxos fussent donnés à des personnages de mérite n'a en soi rien d'extraordinaire: on a plusieurs exemples comparables. Ce qui nous frappe ici, c'est que de tels revenus soient combinés de manière à ce que des unités qui entretenaient anciennement plusieurs galères, n'en entretenissent désormais qu'une, entraînant ainsi irrémédiablement un affaiblissement numérique de la flotte ottomane.

La politique des Turcs envers les *kinotites* demeurait bienveillante. Nous connaissons deux cas où les capitulations des îles furent confirmées. La première fois, le sultan confirma le privilège exclusif que les Naxiens avaient reçu en 1615. Par la suite — à une date imprécise — un privilège solennel fut accordé à une députation des îles du duché de Naxos et de Sifnos. C'est la dernière fois que nous trouvons une députation combinée des Cyclades à Constantinople. Ce document contenait le règlement définitif de la position des Cyclades dans l'empire ottoman, et resta en vigueur jusqu'à l'indépendance de la Grèce. Le texte de ce privilège ne diffère pas beaucoup du texte des capitulations de 1580, mais on constate une mise au point de plusieurs articles qui traitent de la position des administrations indigènes.<sup>96</sup>

L'indépendance des administrations communales était plus grande que le texte des capitulations ne le ferait croire: l'absence de fonctionnaires ottomans augmentait leur indépendance. D'un autre côté, la liberté dont jouissaient les *kinotites* d'élire un gouvernement local était en fait plus restreinte que la liberté absolue stipulée dans les capitulations. Il reste toujours possible que les bénéficiaires du revenu fiscal installassent un

*kapetanios* comme gouverneur à la place des *epitropi*.<sup>97</sup>

Le conflit entre la France et Venise n'eut qu'une influence limitée sur le fonctionnement des structures administratives indigènes. On peut constater seulement que certains éléments puissants parvinrent à renforcer encore leur position en s'assurant l'une ou l'autre protection diplomatique. Peut-on parler pour cette période d'une augmentation des cas de protection de personnes privées? La réponse à cette question est fort délicate. Nous connaissons cependant trois cas d'intervention de l'ambassadeur de France. Dans deux de ces cas, l'intervention renforça la position des administrations communales vis à vis des Turcs. Ainsi en 1627, Césy parvint-il à abolir l'usage établi dix ans plus tôt par Güzelce Ali Paşa et selon lequel le *kapudan paşa* percevait directement les impôts, ce qui entraînait beaucoup d'extorsions lors de la visite des fonctionnaires ottomans.<sup>98</sup> En 1627 donc, l'ancien usage fut rétabli et les habitants des Cyclades envoyèrent désormais leurs impôts directement à Constantinople. Il faut pourtant remarquer que l'effet de cette indépendance croissante de *kinotites* sur le plan fiscal n'était pas sans inconvénients. Les *kinotites* jouissaient désormais d'une entière liberté pour diviser les charges selon leur bon plaisir. Les membres principaux des *kinotites*, dits alors *primati*, *proesti*, *kotsambasides* (grécisation du mot turc *koça başı*) purent donc manipuler cette division à leur profit. En 1631, les Turcs commencèrent derechef à lever eux-mêmes les impôts dans les Cyclades avec de multiples extorsions et les habitants demandèrent à l'ambassadeur de France d'intervenir à nouveau. Cette intervention n'eut pas de résultats permanents.<sup>99</sup>

Un troisième cas d'intervention française concerne la perception des impôts dans les campagnes de Naxos. La conception qui faisait de l'*endritia* que les paysans des *topi* payaient à leurs seigneurs non pas un vrai fermage mais un impôt modifié avait survécu depuis des siècles. Les seigneurs des *topi* percevaient l'*endritia* sous les Turcs comme ils l'avaient fait sous les ducs, mais sous la domination ottomane, ils devaient payer une somme contractuelle, dite *maktu*. Cette obligation indiquait que les Turcs considéraient les *topi* non pas comme possessions libres, mais comme des biens d'état, cédés à bail aux seigneurs. Cela équivalait à considérer les seigneurs des *topi* comme fermiers d'impôts: puisqu'ils avaient obtenu des Turcs le droit de percevoir l'*endritia* contre le paiement du *maktu*. Les habitants des villages de Naxos considéraient cette situation comme injuste et envoyèrent une députation à Constantinople pour demander l'abolition de ce que les Turcs considéraient comme un contrat de fermage avec les seigneurs — en majorité des Latins — des *topi*. De cette façon, les habitants des villages seraient devenus directement imposables. Leur requête fut repoussée. Dans cette affaire, l'ambassadeur de France soutint une députation des Latins de Naxos qui s'opposait donc à celle des villages.<sup>100</sup> Comme dans les deux premiers cas, l'ambassadeur de France appuya par son intervention la politique des plus riches personnages des communes locales.

Il est frappant de constater qu'à l'occasion des renouvellements des capitulations, les Turcs maintinrent les devoirs des gardes de côte comme une corvée due par certains éléments de la population. Ceci est un témoignage de plus que les Turcs ne parvinrent pas à assurer mieux la sécurité sur mer que ne l'avaient pas fait les seigneurs latins de la Francocratie. Certes, les attaques à grande échelle avaient temporairement cessé après 1617, mais cela n'était nullement dû aux actions ottomanes. De petits groupes de corsaires de Malte, Naples et Toscane opéraient chaque année dans l'Archipel. Les marchands-

contrebandiers-pirates des pays atlantiques continuaient pour leur part leurs activités. Après 1630 surtout, l'activité des pirates occidentaux crût sensiblement.

Deux des corsaires occidentaux opérant dans l'Egée ont même pris place dans la littérature, surtout l'aventurier espagnol Alonso de Contreras dont les mémoires n'ont pas exclusivement une valeur historique, mais sont aussi parmi les principaux ouvrages littéraires en langue espagnole datant de cette époque.<sup>101</sup> L'autre cas est celui d'un poète et philosophe anglais bien connu dans ce temps, Kenelm Digby, qui commanda une 'expédition navale' anglaise en Méditerranée et dont le curieux journal a été imprimé.<sup>102</sup>

De Contreras nous donne une vivante impression de la situation anarchique de l'Archipel dans la description de son séjour à Astypalia. Nous en donnons ici quelques sentences dans la traduction française de Jacques Boulenger: (p. 51)

"Je fis route par le canal de Rhodes et parvins à une île qui a nom Stampalie, fort habitée de Grecs. Il ne s'y trouve point de corregidor (gouverneur turc) ni d'autre capitaine et gouverneur qu'un Grec à qui le général de la mer (le *kapudan paşa*) donne patente. J'étais fort connu et estimé dans toutes ces îles, pour ce que jamais je ne le leur avais fait de mal et qu'au contraire je les aidais chaque fois que je pouvais. Quand je faisais quelque prise sur les Turcs et ne la pouvais conduire à Malte, je leur faisais aumône du bateau et leur vendais le froment ou le riz et le lin qui d'ordinaire en formaient la cargaison; tellement que, quand ils avaient quelque grand différend, ils disaient: "Attendons le capitaine Alonso (ainsi m'appelaient-ils) pour qu'il tranche la question" et c'est à moi qu'ils en faisaient rapport à mon arrivée, et c'est moi qui la tranchais, eussent-ils dû m'attendre tout un an. Ils en passaient par ma sentence, comme si c'eût été mandement du conseil royal; et ensuite nous allions tous souper ensemble."

Pendant son séjour dans l'Archipel, Digby s'attacha à porter le plus de dommage possible à la navigation française. Il était anglais, il put donc rendre officiellement visite aux fonctionnaires ottomans. Sujet espagnol, Contreras n'était pas en mesure, lui de faire des visites à l'infidèle. Ces formalités à part, Digby et Contreras se comportaient comme si l'Archipel eût été un *no man's land*. L'autorité ottomane n'y représentait pas grand chose, sans quoi Contreras n'aurait pu avoir l'audace ou la brutalité de vendre du butin pris aux Turcs en territoire ottoman.<sup>103</sup> En Egée, les Turcs ne possédaient plus guère d'autre police maritime que quelques escadres de corsaires nord-africains, qu'ils louaient pour chasser les pirates occidentaux de l'Egée. Ces corsaires nord-africains formaient une force irrégulière occasionnant autant de dégâts aux ressortissants ottomans qu'aux pirates occidentaux: en fait, ils augmentaient encore l'anarchie.

Si les Turcs n'étaient pas maîtres de la situation dans leurs îles, par contre les Vénitiens contrôlaient assez bien leur île de Tinos. Ils y poursuivirent leur politique du XVI<sup>e</sup> siècle: maintien de l'équilibre social et de la prospérité économique, la seule manière praticable d'assurer la force de résistance. Les modifications constitutionnelles apportées par les syndics Barbarigo et Molin avaient été assez effectives: on ne trouve plus de réitérations des anciennes plaintes. Venise continua d'envoyer de temps en temps un syndic, tels Pasqualigo en 1614, Valier en 1620 et Da Lezze en 1631.<sup>104</sup> De plus, nous possédons un rapport sur l'état de Tinos de la main d'un commandant militaire, Pompeo Ferrari, de 1616.<sup>105</sup>

Au cours de sa visite d'inspection, Pasqualigo fut confronté avec des changements

dans l'agriculture qui menaçaient la résistance potentielle de l'île. Tinos était très surpeuplée; comme toutes les régions qui échappèrent longtemps à la conquête turque, l'île remplissait la fonction d'un lieu de refuge. Tinos n'était pas entièrement indépendante du ravitaillement extérieur, mais son agriculture était en mesure de couvrir une portion importante des besoins. Une région boisée — jalousement conservée — pouvait fournir de matériaux stratégiques indispensables comme le bois et le charbon. La vente de la soie couvrait le déficit causé par l'importation de vivres.

En 1613, le syndic Pasqualigo fut confronté à une situation nouvelle: les paysans de Tinos se mirent à convertir des champs de blé en vignes pour augmenter le rendement du sol. L'île devenait ainsi plus dépendante de l'importation de blé, situation peu favorable si l'on considère sa position isolée. Pasqualigo ordonna le déracinement des vignes et prit de plus des mesures supplémentaires pour la protection de la zone boisée d'Oxo-meria. Il chercha en outre à assurer la conservation de la petite cavalerie féodale: dans son rapport, il commémore la grande invasion de Piyale Pasa de 1571, lorsque 21 cavaliers auraient suffi à sauver l'île. Un observateur de 1630 remarque toutefois que les vignes converties en champs de blé par ordre de Pasqualigo ne portaient guère les récoltes qu'on en avait espérées: la terre n'était pas bonne pour la culture de blé.<sup>106</sup>

L'inspection du syndic Da Lezze porta surtout sur la garde des côtes, tandis que le troisième syndic, Valier, s'occupa de nouveau de problèmes économiques et administratifs. Les *procuratori* de la commune soumièrent à Valier un projet: la constitution d'une réserve de secours de blé de semence où les paysans pauvres pourraient puiser en cas de nécessité. Mais le financement de ce projet posait un problème: on hésitait à imposer de nouvelles charges. A la fin, Valier trouva inévitable d'imposer temporairement une petite taxation sur la production de soie, mais la perception devait s'effectuer 'avec douceur'. Cette qualification est typique de la manière d'agir des Vénitiens; un fonctionnaire turc aurait écrit un ordre qui finirait avec les mots 'payez immédiatement ou malheur à vos nuques!'.

Valier tenta aussi de mettre bon ordre à la situation toujours assez chaotique des papiers de la chancellerie: l'institution d'un archiviste par Molin n'avait pas servi à grand chose. Il améliora également l'administration financière. Ses réformes comportent un renforcement de position des institutions communales vis à vis des institutions seigneuriales, ce qui cadre fort bien avec la tendance générale de la politique vénitienne depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Des fonctionnaires d'origine seigneuriale tels que le *baillo* et les *gemoratori* sont de plus en plus liés à la commune et la position des *procuratori* de la commune devient de plus en plus solide. Ainsi la position des *procuratori* et de leurs équivalents des îles turques, les *epitropi*, subit une évolution parallèle. Valier donna aux *procuratori* une influence décisive dans l'administration financière. Il est significatif que l'archive de la commune doive désormais recevoir des copies de documents seigneuriaux (dénombrements de fiefs) qui reposent de droit chez le rector.

Ni Pasqualigo, ni Valier ne parvinrent à trouver une solution définitive au vieux problème de la position du *protopapas* des Grecs. L'affaire fut renvoyée à Venise où le Sénat et le Conseil des Dix hésitèrent longtemps avant d'arriver, en 1634, à une décision plutôt favorable à l'évêque latin. La chose est compréhensible, non seulement du fait du changement graduel de l'attitude de Venise envers Rome, mais aussi à cause du caractère des évêques latins de Tinos qui, comme le visiteur De Marchis le constata dans le cas de

Nicolo Rigo (1619-1649) se comportaient en sujets très fidèles de la Seigneurie.<sup>107</sup>

Venise attachait toujours beaucoup de valeur à la possession de Tinos qu'elle considérait comme un important poste de guet pour la navigation passant des Dardanelles dans le Sud de l'Egée et en Occident. En outre, les Vénitiens adoptèrent une attitude plutôt ambiguë vis à vis du problème des esclaves échappés des territoires turcs et arrivés à Tinos. Alors que le *bailo* considérait ces évasions comme une menace pour les relations amicales avec la Porte, le gouvernement de Crète concevait l'aide à ces esclaves comme un important devoir chrétien. Un rapporteur crétois alla même jusqu'à dire que c'était précisément la position de Tinos comme premier lieu de refuge des esclaves qui la rendait précieuse à Venise.<sup>108</sup> Il est possible que des motifs autres qu'humanitaires aient joué ici un certain rôle: ces esclaves pouvaient compléter favorablement la réserve limitée de marins disponibles dans l'île.

*g. les réalités de la puissance économique*

La présence de Venise dans les Cyclades, comme d'ailleurs celle de la France, dépendait largement des intérêts économiques de ces deux pays dans les îles. La présence française n'y signifia plus grand-chose: le commerce français avait décliné considérablement au temps de Césy. On relève par contre une augmentation de l'intérêt économique vénitien. Le trafic de transit vénitien était nettement plus important que celui des Français. De plus, plusieurs sources indiquent que depuis 1630 environ, un groupe de marchands indigènes, liés entr'eux par des liens d'affaires et de famille, opérait dans les îles. Leur relation dans l'Occident était Venise. Les activités de ce groupe se concentraient principalement dans les îles occidentales et portaient surtout sur le commerce de la soie, du blé et du coton.

Ce groupe de marchands provient, socialement parlant, de la zone médiane qui avait existé dans la société coloniale entre Grecs et Latins: ce sont des Latins grécisés ou des Grecs latinisés. Ils constituent en fait un dernier reste de l'ancienne société intégrée. Il n'y a pas de sources statistiques sur leurs activités, mais nous avons trouvé quelques indications qui en montrent l'importance. Le centre du groupe était Sifnos qui ne fut intégrée dans les Cyclades ottomanes qu'en 1617, et dont les habitants auraient possédé 38 navires: un nombre considérable pour une population de quelque 3000. Trois personnages, à notre connaissance, y pratiquaient le commerce: deux Latins et un Grec. Les Latins étaient d'une part Giorgio Polla de Syros qui s'était établi à Sifnos après les événements survenus à Syros en 1617 et d'autre part Giulio della Grammatica, beau-fils du dernier seigneur latin.<sup>109</sup> Ce deuxième nom nous fait supposer que l'activité commerciale à Sifnos était en fait une continuation de l'activité que nous y avons relevé à l'époque de la domination latine. Les Della Grammatica étaient originaires d'Andros, où nous les avons déjà rencontrés plusieurs fois et où ils constituaient une des familles les plus riches.<sup>110</sup> Ils étaient d'origine grecque, mais convertis depuis longtemps à l'église latine, et on les rencontre partout dans les Cyclades franques où ils remplissaient des dignités importantes. Le marchand grec était Vasilis Logothetis, personnage très riche et fort important, consul de France, d'Angleterre et de Venise. Seul le consulat de Venise avait une réelle signification: Logothetis traitait d'importantes affaires avec Venise et corres-

pondait avec le *baillo*. Dans les Cyclades, Logothetis représentait l'importante maison marchande latine de Chio de Vincenzo Moroni. Ce dernier agissait en Egée comme agent de la Propaganda et distribuait entre les églises latines de l'Egée les subventions financières consenties par la Propaganda. Le fait que la Propaganda ait été obligée de se servir de Logothetis montre la prépondérance du système commercial vénitien. Logothetis était un Grec latinophile, il favorisait également les deux églises, mais il faut plutôt reconnaître dans cette attitude la mentalité traditionnelle d'un Cycladien qui ne voit pas encore les différences entre Grecs et Latins et non la mentalité du grand courant latinophile dont nous venons de traiter plus haut aux p. 126-128.<sup>111</sup>

Ces marchands indigènes ne s'occupaient pas exclusivement du commerce, mais ils concédaient également des emprunts contre des intérêts très élevés aux *kinotites* qui utilisèrent cet argent pour s'acquitter de leurs impôts. Il semble que les *kinotites* soient rapidement devenues entièrement dépendantes de ces prêteurs qui prenaient en gage les récoltes. Ces marchands ont néanmoins contribué à rendre de la sorte la position des *kinotites* plus indépendante vis à vis des Turcs. Mais ces pratiques usurières constituaient une nouvelle charge pour les pauvres paysans qui devaient fournir le gros des contributions.<sup>112</sup>

#### *h. l'établissement des sphères d'influence occidentales: une vue d'ensemble*

Loin de ruiner la position proéminente d'une petite oligarchie de riches, l'administration ottomane a renforcé cette position dans les Cyclades. Tout semble y avoir contribué. La 'protection' des diplomates étrangers se concentra sur les consuls qui appartenaient à cette même oligarchie et sur les évêques et les missionnaires qui se servaient du support de l'oligarchie: que pouvaient-ils faire d'autre? L'absence d'une administration régulière capable de limiter l'accroissement du pouvoir des riches devait nécessairement rendre le problème social dans les îles turques de plus en plus aigu, tandis qu'à Tinos la situation se stabilisait. Le régime de terreur qu'exerçaient les Turcs était appliqué d'une manière trop incidente que pour mettre en danger le structure sociale.

Si les Turcs ne se montraient guère dans les îles ottomanes, deux puissances chrétiennes, Venise et la France, y avaient établi un réseau de relations et manifestaient leur présence, quoique discrètement. Mais le lien entre ces puissances occidentales et les oligarchies indigènes qui y devenaient lentement la seule autorité permanente est désormais établi. Des deux pouvoirs en présence Venise l'emporta avec ses objectifs plus limités et manifesta de plus, grâce à la possession de Tinos, sa présence d'une façon plus concrète dans l'Archipel. La France pour sa part, bien qu'elle eût échoué dans la plupart de ses tentatives, conserva néanmoins quelques points de rattachement réels.

Désormais, dans les Cyclades, les Turcs ne sont plus la seule influence qui compte. L'intégration des Cyclades comme province dans l'empire ottoman est bloquée sur plusieurs points.



## IX. LES CYCLADES SOUS ADMINISTRATION MILITAIRE VENITIENNE PENDANT LA GUERRE DE CRETE, 1645-1669.

### *a. la guerre de Crète*

La situation politique et économique du Levant vers 1640 est caractérisée par un profond malaise. Le but de nos recherches n'étant pas d'analyser les causes des phénomènes généraux qui se manifestent dans le Levant dans sa totalité, nous nous bornons à esquisser ici la situation générale. Le commerce du Levant avec l'Occident était en déclin, ce qui s'explique partiellement par la disparition de la fonction d'intermédiaire dans l'exportation des Indes vers l'Europe qu'occupaient l'Egypte et la Syrie. Les guerres presque continues avec la Perse et le poids toujours croissant des impôts menaçaient tout autant la prospérité de l'empire ottoman que son commerce avec l'Occident. Ce dernier commençait d'ailleurs à se ressentir de l'instabilité occidentale.<sup>1</sup>

Le commerce, joint à une certaine aversion contre la maison d'Autriche, avait amené certaines puissances européennes à surmonter leurs scrupules religieux et à entrer en relations avec les Ottomans. Les Vénitiens qui avaient longtemps coopéré avec les Turcs dans une alliance officieuse contre la maison d'Autriche, commencèrent à réajuster leur politique aux environs de 1640. La coopération avec les Turcs ne leur avait guère été profitable. L'importance de la Turquie comme relation commerciale au sein d'une économie vénitienne s'orientant vers l'exploitation de la Terra Ferma déclinait de plus en plus. L'importance croissante des terres italiennes dans la politique vénitienne obligea la République à resserrer les relations avec ses voisins européens. Ce revirement ne resta pas sans conséquences: Venise supporta de moins en moins l'attitude hautaine, les insolences et les caprices dont les Ottomans accablaient ordinairement les Européens. D'autre part, Venise se disposait à se montrer désormais moins hostile aux corsaires chrétiens dans l'Egée, et ceci afin de plaire aux états italiens où l'esprit de croisade était encore vivace.

Les corsaires jouèrent un rôle de premier plan dans la genèse d'un conflit ouvert entre Turcs et Vénitiens. Les Maltais et autres aventuriers catholiques exerçaient une pression croissante sur la route de navigation entre Constantinople et l'Egypte. La prise de navires richement chargés empruntant cette route déclenchait toujours des réactions nerveuses dans la capitale turque qui, pour son approvisionnement, dépendait de la liaison avec l'Egypte. De leur côté, les Vénitiens étaient excédés par les actions des corsaires musulmans qui ne se souciaient aucunement des obligations diplomatiques du gouvernement ottoman et attaquaient des navires vénitiens. En 1638 déjà, une guerre entre Venise et la Turquie paraissait sur le point d'éclater. Une escadre vénitienne avait attaqué le port turc de Valona (Vlore en Albanie) où quelques corsaires musulmans s'étaient réfugiés après avoir attaqué des navires vénitiens. Les Vénitiens se rendirent maîtres des navires turcs après un bombardement de la ville.<sup>2</sup> On réussit encore à régler l'affaire à l'aimable, mais les relations entre Venise et les Turcs devinrent encore plus tendues, surtout lorsque la tyrannie sanglante mais au but bien précis de Murat IV fit place à la tyrannie tout aussi

sanglante mais capricieuse cette fois d'Ibrahim Ier (1643). L'entourage du nouveau sultan haïssait Venise et ceux qui souhaitaient ardemment la guerre avec l'arrogante république maritime saisirent leur chance en 1644 à l'occasion d'un nouvel incident survenu dans la guerre de course.

Cette année-là, les Maltais parvinrent à nouveau à s'emparer d'un convoi égyptien où des membres de l'entourage du sultan avaient des intérêts. Après leur forfait, les Maltais mirent le cap sur la Crète pour s'y approvisionner. L'admission par le gouverneur vénitien de l'ancrage des navires maltais dans le port de la Canée apparut au gouvernement ottoman comme un acte d'hostilité caractérisée. La Porte décida d'attaquer l'île de Crète dans l'idée qu'une conquête rapide serait facile, étant donné la faiblesse de ses défenses.<sup>3</sup>

L'attaque eut lieu en juillet 1645. Les circonstances étaient favorables aux Turcs: les pouvoirs catholiques étaient en guerre et ne pouvaient guère se joindre à Venise dans une guerre sainte contre les Turcs. Venise ne pouvait compter que sur quelques petites puissances italiennes: Malte, Toscane et le Saint Siècle. Au début, Venise n'offrit pas beaucoup de résistance, mais bientôt, la 'guerre de Candie' devint une lutte acharnée dont l'événement principal fut le terrible siège de la ville de Candie (Iraklion) qui dura presque vingt ans.<sup>4</sup> Cette guerre fit grande impression sur les contemporains partout en Europe. A certains moments, les esprits s'échauffaient à un point tel qu'une véritable croisade semblait s'esquisser à l'horizon. La littérature contemporaine va parfois jusqu'à comparer cette guerre avec la guerre de Troie. En effet, le rôle joué par une femme n'était pas sans rappeler le récit d'Homère: les Maltais s'étaient emparés de l'épouse d'un notable turc (en Occident on pensa à tort que c'était une sultane); il n'en fallait pas plus pour en faire l'Hélène de cette guerre. La femme en question était enceinte et son fils, baptisé catholique et enfin devenu Dominicain sous le nom de 'Padre Ottomano', fut considéré en Occident comme l'héritier légitime de la maison d'Osman.<sup>5</sup>

Ce fut une guerre d'attrition: dans les tranchées de Candie les Vénitiens laissèrent 40.000 morts, les Turcs 110.000. Un Crétois, qui avait vécu de près toute cette guerre et avait été parmi les derniers à quitter les ruines de la capitale de Crète en 1669 pour s'exiler à Venise, composa une épopée fleuve sur cette guerre. Ce poète fut un des derniers porte-parole de la culture vénéto-crétoise dont cette guerre marqua la fin. La littérature vénéto-crétoise est une des plus belles et des plus importantes de la culture grecque, mais l'épopée de Marinos Tzane dit Bounialis n'en est pas le meilleur produit. Elle est démesurément longue et d'un niveau fort inégal. Ses meilleures parties expriment par contre parfaitement les sentiments d'un représentant grécophone de la culture de la Grèce franque au moment le plus crucial de l'histoire de cette société coloniale. Ce qui rend cet ouvrage particulièrement touchant, c'est que l'auteur, contrairement à l'esprit de son temps, se montre plus sensible à la tragédie de la guerre qu'aux prouesses des chefs militaires: ce sont les souffrances des habitants qui en font le sujet principal. Ce témoignage direct est une source de grande valeur.<sup>6</sup>

Cette guerre se compose d'une suite d'événements extrêmement compliquée. Une description simplifiée dans le genre de celle-ci: 'les forces supérieures de l'armée ottomane s'emparèrent de la Crète au détriment de Venise en pleine décadence' ne vaut historiquement pas grand chose.<sup>7</sup> Il faut bien se rendre compte que la guerre s'étendit bien au delà de la Crète et que sur les autres fronts les Vénitiens obtinrent parfois des résultats positifs.

Venise était loin de considérer la défaite de 1669 comme définitive et s'apprêtait à une revanche prochaine.

Au début de la guerre, les Turcs obtinrent quelques rapides succès. Après un siège court mais sanglant, la Canée se rendit. Ce port principal de la Crète occidentale fournit aux Turcs une tête de pont bien fortifiée que la flotte vénitienne n'était pas en mesure de bloquer sous peine de s'exposer dangereusement au vent du Nord. Venise réagit en envoyant une expédition massive qui n'obtint aucun résultat. Les forces navales de Venise se montraient plus actives que l'armée de terre envoyée en Crète. Déjà en 1645, la flotte vénitienne pourchassait la flotte turque entre les Cyclades, mais les Turcs se dérobaient et évitaient tout engagement. Puisqu'un blocus de la Canée était impossible, Venise forma alors le projet de couper l'approvisionnement des forces turques en Crète par un blocus des Dardanelles. Lors d'une première tentative en 1646, il fallut pourtant constater qu'un blocus des Dardanelles avec des navires à voile n'avait guère d'effet contre des navires à rames. Ceux-ci parvenaient à passer dès que le vent tombait. C'est pourquoi les Vénitiens firent stationner des galéasses, puis des galères à l'entrée des Dardanelles, nonobstant les grands problèmes logistiques entraînés par l'opération de galères si loin de leur base. Cette stratégie vénitienne eut pour conséquence d'établir la domination vénitienne sur les îles égéennes situées à l'arrière de leur force dans les Dardanelles. On peut imaginer à quel point les Vénitiens s'étaient rendus maîtres de l'Egée à la lecture d'un *ferman* du sultan: les habitants de toutes îles turques de l'Egée (excepté six îles fortifiées) se voient enjoins de quitter leur patrie pour une patrie de l'empire où l'autorité du sultan est moins contestée. Ce décret témoigne de peu de sens des réalités et fut bientôt annulé. En 1667, les Turcs essayèrent à nouveau de dresser les habitants des îles contre les Vénitiens. Le grand vizir envoya des lettres minatoires aux Cyclades avec l'ordre d'expédier immédiatement des troupes de secours et de vivres à l'armée stationnée en Crète. Mais le capitaine général vénitien Corner avait prévu une telle mesure et s'était déjà entendu avec les *primati* des îles. Ces derniers devaient envoyer toute communication de la Porte à Corner et s'entendre avec lui sur la réponse à faire. Cette procédure fut en effet suivie. Micheletto Condestaulo, un marchand latin de Sifnos et un des partenaires de Vasili Logotheti que nous avons mentionné le chapitre précédent, porta comme député des insulaires la lettre à Corner, et on répondit qu'on ne pouvait pas obéir aux ordres turcs parce que les Vénitiens avaient menacé les îles d'une vengeance terrible pour toute assistance aux Turcs.<sup>8</sup>

Déjà en 1646, une petite escadre vénitienne commandée par Giacomo Riva avait parcouru les Cyclades turques pour les mettre à sac. En mars 1647, les Vénitiens bravèrent la saison considérée comme impossible pour la manoeuvre de galères et concentrèrent une grande flotte en Egée sous le capitaine général Grimani. Son sous-commandant Zorzi Morosini parcourut les Cyclades et s'y livra à des nombreuses violences.<sup>9</sup> Marinos Tzane donne une description fort larmoyante de leurs déprédations:

Τῶν ἔδωκεν τὸ θέλημα, οἱ σολντάδοι νὰ γυρίζου,  
εἰς οὔλα τοῦτα τὰ νησιὰ καὶ τοὺς Ρωμιοὺς νὰ ορίζου,  
οὔλα τὰ πράματ' ἀντωνε, τσι κορασιὲς νὰ παίρνου  
μὲ τὰ σφιχταγκαλιάσματα 'ς τσι ροῦγες νὰ τσι σέρνου.

Δὲ φέρνω περισσότερο ὀγιά νὰ μὴν πομπεύγω  
 τὸ δυστυχὸ Ρωμαϊκὸ γι' αὐτὸ τὸ λόγο φεύγω,  
 μόνο σὰς λέω κλάψετε γιὰ τὴ Χριστιανοσύνη  
 γιὰ τοῦτα οὐλα τὰ νησιὰ στὸ κρίμα ἀπὸ ἐγὼν.  
 Ἄν στέκουν μὲ τσ' Ἀγαρηνοὺς ἢ μὲ τοὶ Φράγκους λάχου  
 εἰς ὅποια χέρια τύχουσι τοῦτα οἱ Ρωμαῖοι τάχου.  
 Τὰ κάτεργα σηκώνονται καὶ πιάσασι τὴ Σύρα,  
 καὶ τὰ χαράτσια ὅρισεν ἀποδεκεῖ κ' ἐπήρα  
 ὅσα τῶν διῶν τῶν Τουρκῶ ὄχι μιά, δυὸ καὶ τρία,  
 κ' ἐπαίρνασι διπλὲς πληγὲς μὲ δέχως τὴ γιατροεία,  
 νὰ τὰ μετρήσουν τῶ Φραγκῶ ἦτονε κομπωμένοι,  
 κὶ οἱ μπέηδες σὰν πασινε θέναναι πλερωμένοι  
 κ' ἔχουν διπλὰ τὰ βάσανα, φτώχεια πολλὴ καὶ πῆνα  
 καὶ νὰ μποροῦσαν οἱ φτωχοὶ τσὶ τόπους τῶν ν' ἀφήνα  
 τὰ βάρη γιὰ νὰ λυτρωθοῦν ἀπὸ ἔχουν τῶ Φραγκῶνε,  
 καὶ πάλι γιὰ νὰ καρτεροῦν νὰ ῥθουν καὶ τῶν Τουρκῶνε.<sup>10</sup>

Les Vénitiens avaient beau déclarer que ces expéditions étaient dirigées contre la présence ottomane, en fait leurs troupes ne respectaient ni les Grecs, ni les Latins. Nous connaissons une lettre de plaintes adressée par un évêque grec à la Propaganda qui fournit des détails sur ces déprédations: la ville de Sifnos saccagée, 200 personnes déportées, Syros saccagée et ayant subi pour 70.000 écus de dégâts, 800 vaches et 3.000 têtes de petit bétail volées de Naxos, 1.200 vaches, 500 ânes et 1.500 têtes de petit bétail volées de Serifos, pillage de Mykonos. L'histoire de la guerre écrite par Valier, un des officiers qui y assistait, contient quelques considérations intéressantes sur le dilemme devant lequel les Vénitiens se voyaient placés. Il existait des ordres stricts de ne pas importuner les habitants chrétiens des îles, mais les officiers vénitiens, sachant que leurs troupes ne se battraient pas sans espoir de butin, leur donnaient la permission de saccager les îles 'ouvertes sans toutefois les détruire.

En effet, les conséquences de ces rapines étaient fort graves et probablement on doit les considérer comme la cause de la diminution des sentiments pro-vénitiens dans les îles. L'inspecteur vénitien Stefano Magno nous apprend en 1662 que les habitants de Milos et d'Andros étaient passablement contents de l'administration vénitienne de leurs îles, mais que ceux de Milos n'avaient pas encore oublié les déprédations commises par Riva.<sup>11</sup>

Alors qu'en 1648 les Turcs s'étaient emparés de toute la Crète — cinq villes mises à part — la supériorité maritime vénitienne devint de plus en plus marquée. En outre, les Vénitiens firent des conquêtes fort considérables en Dalmatie. Pendant les années 1647-1651, la guerre de poursuite vaille que vaille sans qu'on puisse parler de victoire décisive. A quelques reprises, une flotte turque parvint à échapper au blocus vénitien, mais la plupart du temps, les Dardanelles demeurèrent fermées ce qui entraîna des dommages considérables à l'économie de l'empire. En 1651, une confrontation définitive eut lieu entre les forces navales vénitiennes et turques. Une fois de plus, les Turcs étaient parvenus à échapper au blocus des Dardanelles et le gros de la flotte turque voguait vers la Crète le

long des détroits sinueux entre les Cyclades. Près de la petite Sikinos, les Turcs rencontrèrent une unité de reconnaissance des Vénitiens qui parvint à les tenir en respect jusqu'au lendemain, c'est à dire jusqu'à l'arrivée du gros de la flotte vénitienne, venue de Kythira. Cette date du 10 juillet 1651 devint pour l'historiographie vénitienne 'le jour de Naxos'. Pour la première fois depuis Lepanto, Vénitiens et Turcs se virent engagés dans une bataille rangée de leurs flottes de guerre. Comme cela avait été le cas à Lepanto, les forteresses flottantes, les galéasses, jouèrent un rôle décisif. Les Vénitiens emportèrent manifestement la victoire, nonobstant leur infériorité numérique marquée: ils combattirent à un contre deux. Le commandant vénitien fit chanter une messe dans l'église de Saint Antoine l'Ermite de Naxos et donna des présents aux autres églises latines de l'île pour commémorer cette victoire qui renforça l'emprise vénitienne sur les Cyclades.<sup>12</sup>

Le 'jour de Naxos' marqua un changement décisif dans le cours de la guerre. Désormais, Venise dominait en Egée et empêchait les Turcs d'achever la conquête de la Crète. La France, alliée traditionnelle des Turcs, se montrait de plus en plus animée par l'esprit chrétien et soutenait Venise d'une manière fort indiscrete.<sup>13</sup> Mais Venise eut beau gagner bataille navale sur bataille navale, elle ne remporta aucune victoire décisive pour l'issue de la guerre. La force expéditionnaire turque en Crète se trouvait parfois dans une situation pénible, mais de petites unités navales ottomanes parvenaient régulièrement à éluder la vigilance vénitienne et à assurer ainsi la liaison entre les forces turques en Crète et leurs bases de ravitaillement. Les ports ottomans de l'Anatolie occidentale fournissaient les vivres pour l'armée de Crète. Le transport du ravitaillement était assuré par des bâtiments qui se faufilaient discrètement entre les îles de l'Egée. Les Vénitiens prirent conscience du problème: en 1658, un officier vénitien stationné à Milos en avertit le Sénat et proposa de patrouiller continuellement dans les Cyclades. Mais les Vénitiens n'avaient pas les moyens d'entretenir deux blocus à la fois.<sup>14</sup>

Les Vénitiens obtinrent néanmoins quelque résultat avec le blocus des Dardanelles quoiqu'ils ne réussirent pas à affamer les forces turques de Crète. Ils parvinrent pourtant à menacer le ravitaillement de Constantinople elle-même, ce qui déclencha une sérieuse crise intérieure dans l'empire ottoman. La domination de l'Egée mettait les Vénitiens en mesure de se comporter en maîtres des îles égéennes. Ils y levaient des impôts, recrutaient des marins et réquisitionnaient des vivres, résolvant partiellement les problèmes logistiques d'une guerre à longue portée. Les Turcs ne parvinrent pas à chasser les Vénitiens de l'Egée: chaque fois que la flotte turque tentait de tenir tête aux Vénitiens, elle fut battue. Parfois même, de tels engagements résultaient en de véritables catastrophes comme en 1657 quand la flotte ottomane voulut briser le blocus des Dardanelles, mais fut repoussée et anéantie dans les Détroits sous les yeux mêmes du grand vizir. Dans de telles circonstances, les Turcs avaient tout lieu de voir l'avenir avec pessimisme. Des prophéties annonçant la fin tout proche de l'empire ottoman se multiplièrent. Levinus Warner, résident des Pays Bas à Constantinople désigne dans un rapport de 1658 l'empire comme 'decrepitis senex', anticipant ainsi sur le 'sick man of Europe' du XIXe siècle.<sup>15</sup>

Pourtant, à un moment donné, il sembla qu'un compromis allait être atteint. En 1662, il fut question d'un accord où la ville de Candie et son territoire ainsi que certaines autres places fortes de Crète et les territoires conquis en Dalmatie resteraient aux Vénitiens, en échange de quoi ces derniers laisseraient Tinos et le reste de Crète aux Turcs.

Ce compromis ne devint jamais réalité parce que les Turcs, hors d'eux-mêmes à la suite de la prise réitérée d'une flotte égyptienne par les Vénitiens rompirent les négociations.<sup>16</sup> Après quoi, la guerre continua comme avant: les Turcs voulurent à tout prix prendre la ville de Candie, défendue avec tant de ténacité. Mais les Vénitiens ne pouvaient pas empêcher les Turcs d'avancer lentement leurs positions dans le siège de la capitale de la Crète, déjà à moitié détruite. Pendant quelque temps ils nourrirent toutefois l'espoir d'une victoire décisive, grâce à l'aide d'un grand corps d'auxiliaires français. Mais ces troupes se révélèrent de peu de valeur dans cette guerre chimérique, enlisée dans les tranchées creusées cours de ce siège sans fin. La guerre semblait donc s'éterniser: d'une part, les Vénitiens ne réussissaient pas à briser le siège de Candie qui devait logiquement bien succomber un jour, et d'autre part, les Turcs ne pouvaient rien opposer à la supériorité vénitienne en Egée. Cette supériorité mettait les Vénitiens en mesure de ravitailler leurs forces aux dépens de la population des régions ottomanes et donc de faire la guerre aux frais des Turcs. En février 1669 encore, l'opinion publique à Constantinople considérait que la guerre pourrait encore durer un temps illimité. Et même en octobre, juste avant la fin de la guerre, la capitale ottomane vécut de nouveau un mouvement de panique.<sup>17</sup> Heureusement, tous les Vénitiens n'étaient pas aussi fanatiques que pour allouer une priorité absolue à la poursuite d'une guerre à outrance pour la défense d'une seule ville en ruines. Le 27 septembre 1669, le commandant en chef vénitien, Francesco Morosini, rendit la ville de Candie aux Turcs en négociant un accord général de paix assez honorable pour les Vénitiens. Ceux-ci conservèrent leurs conquêtes en Dalmatie et trois ports fortifiés dans l'île de Crète. Les Cyclades (à l'exception, bien sûr, de Tinos) passèrent de nouveau sous la domination turque, mais le tribut annuel pour la possession de l'île de Zakynthos que les Vénitiens devaient payer depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, fut aboli.<sup>18</sup>

#### *b. les Cyclades dans la guerre*

Dès le commencement de la guerre, la chaîne insulaire Kea-Milos-Kimolos-Sifnos se trouva en plein milieu du terrain d'opération de la flotte vénitienne. En 1650, les Vénitiens établirent la base d'opérations de leur flotte de galères à Milos.<sup>19</sup> Après le 'jour de Naxos' la domination de la flotte vénitienne s'étendit vers l'Orient. Delos et Dhrío firent régulièrement l'objet de visites de flottes de galières vénitiennes, de sorte que les parties centrales et orientales des Cyclades tombèrent sous contrôle des Vénitiens. Comme nous le verrons (p. 173), les Vénitiens prirent ça et là formellement le pouvoir. Des navires turcs ou surtout barbaresques se montrèrent de temps en temps, mais ils disparaissaient immédiatement à l'approche de vaisseaux chrétiens.<sup>20</sup> La puissance maritime ottomane connut un triste déclin; une fois même, on vit 33 galères turques incapables de venir à bout d'un seul haut-bord maltais.<sup>21</sup>

Il n'y eut pas beaucoup d'événements proprement guerriers dans les Cyclades, si ce n'est trois grandes batailles navales: deux à Milos en 1647 et en 1661 et une à Naxos en 1651.<sup>22</sup> Les îles mêmes ne constituèrent pas de champ de bataille puisque les Turcs n'y avaient pas installé de garnisons. Pendant les premières années de la guerre, les Vénitiens y firent quelques razzias destinées à chasser les derniers fonctionnaires locaux ottomans et les quelques habitants musulmans.<sup>23</sup> Lors de ces expéditions, les unités vénitiennes se

livrèrent quelquefois à des pillages. En 1647, on se battait autour de la vieille citadelle de Kea, ou le *dey* d'Alger — n'osant pas rester à bord de sa galère à la simple vue des navires vénitiens — s'était retiré avec ses marins. Les Vénitiens réussirent à prendre la citadelle après peu de temps<sup>24</sup> Quelquefois aussi, les Vénitiens débarquèrent des troupes sur telle ou telle île pour convaincre les gouvernements indigènes récalcitrants à coopérer aux réquisitions vénitiennes.<sup>25</sup> Naxos et Milos connurent pour quelque temps une véritable occupation militaire lorsque des auxiliaires des Vénitiens y eurent établi leurs quartiers d'hiver.<sup>26</sup>

Les Turcs ne restèrent pourtant pas totalement inactifs dans les Cyclades. Quand ils réussissaient à échapper au blocus vénitien, ils essayaient de percevoir leurs impôts dans les Cyclades.<sup>27</sup> A plusieurs reprises des esquadres turques attaquèrent Tinos, seule place fortifiée des Cyclades.<sup>28</sup> Les importantes forces d'invasion ottomanes furent repoussées selon la recette traditionnelle par une petite troupe de défenseurs bloquant le débarcadère. En 1667, une puissante flotte turque échappa au blocus des Dardanelles dans le but de punir les Cyclades de leur collaboration avec les Vénitiens. Nous supposons quelque connexion entre ce but et la désobéissance des Cycladiens à la lettre du grand vizir dont nous fîmes mention p. 164. Cette supposition est confirmée par un long poème en grec démotique, dédié au consul de Venise à Paros, Yeoryios Spiridhos, où il est dit que l'expédition était primitivement dirigée contre Sifnos, pour raison des méfaits du riche marchand Micheletto Condestaulo, un profiteur des plus habiles. Mais ce profiteur avait pris soin de se faire des amis dans tous les camps, y compris dans le sérail, et les projets turcs furent modifiés. Paros devint la victime de violences turques inouïes, et c'est cet événement qui constitue le sujet principal du poème dont nous venons de parler.<sup>29</sup> Dans d'autres occasions, quelques autres îles furent les victimes d'actions éparses de navires turcs, comme ce fut le cas à Andros, Milos et Naxos.<sup>30</sup>

Les habitants des Cyclades ne subissaient pas seulement la guerre régulière, mais également une guerre de course de plus en plus intensive. En temps de paix, les Vénitiens considéraient la présence de pirates comme néfaste et ne manquaient pas de les combattre avec vigueur. Une fois en guerre avec les Turcs, les relations entre Venise et ces aventuriers qui faisaient la guerre sainte perpétuelle aux Musulmans prirent une toute autre tournure. Les corsaires chrétiens étaient désormais des alliés; ils pouvaient compter sur une coopération totale de la part de Venise, à la condition toutefois de ne pas nuire aux intérêts vénitiens. Sous le couvert du blocus de la flotte vénitienne qui retenait le gros de la flotte turque dans les Dardanelles, les corsaires chrétiens étaient libres de leurs mouvements en Egée. Toutefois, certains de leurs exploits montrent à loisir qu'ils n'avaient guère besoin de la protection de la flotte vénitienne. Pendant les dernières années de la guerre, la situation de la flotte ottomane s'était à ce point dégradée qu'on annonça la prise d'un des principaux corsaires, le Corsicain Giorgio Maria Vitali, comme une victoire inouïe.<sup>31</sup>

Les corsaires occidentaux étaient quant à eux tout à fait disposés à assister les Vénitiens. Leur nombre avait sensiblement augmenté depuis que des sujets vénitiens s'adonnaient eux aussi à la guerre de course.<sup>32</sup> Plusieurs capitaines 'slavoniens' (provenant de la Dalmatie vénitienne) firent leur apparition en Egée; Tinos elle-même contribua à la piraterie. Après la prise de pouvoir par les Vénitiens, les Cyclades eurent peu à souffrir des corsaires chrétiens. Seule Andros, située à proximité immédiate des centres ottomans et,

partant incapable de se comporter amicalement vis à vis de Venise, souffrit beaucoup d'attaques de pirates et d'unités vénitiennes: la proximité de Tinos la rendait à cet égard particulièrement vulnérable. Mais contrairement à ce qu'on peut croire, ce n'étaient pas les corsaires qui occasionnèrent le plus de dégâts aux Cyclades, mais bien quelques expéditions punitives des Vénitiens ou des Turcs.<sup>33</sup>

A côté des corsaires originaires des régions catholiques du pourtour de la Méditerranée, de gros navires marchands des puissances atlantiques prenaient eux aussi part à la guerre. Ces navires, moins adaptés à la guerre de course entre les îles, étaient néanmoins très valables comme auxiliaires lors des batailles rangées ainsi que pour le service d'approvisionnement. Les Vénitiens, tout comme les Turcs, nolisait de tels navires. C'était plus facile pour les Vénitiens grâce à leurs meilleurs contacts en Occident: ils réussirent entre autres à mettre la main sur plusieurs navires ayant appartenu à la flotte méditerranéenne néerlandaise pendant la guerre anglo-néerlandaise de 1652-1654. Les navires de type atlantique jouèrent un rôle important au cours de plusieurs batailles navales, comme celles de Naxos en 1651 et des Dardanelles en 1657. Un aventurier néerlandais, Jan Struys, donne dans le récit de ses voyages une impression vivante de la vie à bord de ce genre de navires pendant la guerre: on participe à des grandes batailles, on cherche des vivres pour ravitailler les galères et on perçoit les impôts dans les îles.<sup>34</sup>

Les Nord-Africains, qui auraient dû faire la guerre de course au côté des Turcs, ne se montraient pas très efficaces. Une fois, en 1655, leur flotte affrontait celle des Vénitiens, mais elle fut battue.<sup>35</sup> Mais après les événements de Kea de 1647, déjà mentionnés ci-dessus, on n'entend plus guère parler d'eux. Leur statut les obligeait à prêter main forte à la flotte ottomane en cas de guerre, mais en réalité leur état de service au cours de cette guerre est bien maigre. Peut-être les Algériens et les Tunisiens se montrèrent-ils peu actifs du fait de leurs difficultés particulières: des flottes anglaises et néerlandaises s'étaient montrées à plusieurs reprises devant Alger et Tunis pour exiger satisfaction des rapines commises contre leurs vaisseaux respectifs.<sup>36</sup>

Au cours de la guerre, on constate que de nombreux pirates catholiques pénétraient dans la partie de l'Égée d'où les Vénitiens avaient chassé les unités majeures de la flotte ottomane. On assiste donc à un véritable mouvement d'immigration, comparable en quelque sorte à l'établissement des boucaniers aux Caraïbes. Des marins occidentaux s'établirent dans toutes les îles qui possédaient un port praticable. Le nombre de ces immigrants montait probablement à environ 300.<sup>37</sup> Ce chiffre peut sembler négligeable mais il signifia un renfort considérable des groupes latins, et ceci précisément dans les îles où les Latins avaient presque disparu. De plus, les groupes latins se virent également renforcés par de nombreux occidentaux de passage. Aux immigrants se lièrent de nombreux Grecs indigènes qui servaient sur les navires des capitaines occidentaux.

Le centre de l'activité des pirates se situait à Milos. Cette île était si proche de la Crète que les Turcs osaient rarement y expédier des unités navales. Milos avait toujours été un centre de piraterie. Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle déjà, le contrôle ottoman y était tellement faible que des pirates y séjournaient en toute liberté. Au cours même de la guerre, ce phénomène se répandit à une échelle inouïe. Le chef-lieu de Milos devint, grâce au commerce de butin, le principal port des Cyclades. A Milos, les pirates échangeaient leur butin contre des vivres ou de l'équipement; ils y avaient leurs maisons et



leurs amies ou femmes.<sup>38</sup>

La colonie de pirates de Milos avait une filiale sur l'île voisine de Kimolos où séjournèrent les éléments de la classe inférieure, le menu fretin, alors que Milos servait de résidence aux grands capitaines italiens et français. Cette division n'était pourtant pas très rigoureuse, la distance entre les deux îles était minime, et on passait fréquemment de l'une à l'autre. Le registre ecclésiastique latin de Kimolos existe encore, quoique le mot 'registre' soit peu adapté à la collection de morceaux de papier barbouillés par Giorgio Rossi, un natif de Syros, curé de la colonie pirate, moralement et intellectuellement fort bien adapté à ses ouailles. Le 'registre' donne cependant une remarquable impression de la composition de la colonie. Il s'agissait d'un groupe extrêmement hétérogène. Au cours de la période 1667-1669, nous y rencontrons un Suisse, un Néerlandais, plusieurs Italiens, et Vénéto-Dalmates, un Ragusain, un Maronite libanais, des Maltais et des Français. Ces messieurs avaient épousé des filles indigènes ou vivaient avec elles en concubinage. La distinction entre ces deux états était un peu vague parce que l'église grecque semble avoir reconnu un mariage à contrat temporaire. Une des dames porte le nom pittoresque de Kali tou Boukali (librement traduit 'Mireille de la bouteille') ce qui caractérise assez bien leur train de vie.<sup>39</sup> L'attraction qu'exerçaient les îles sur les marins occidentaux peut s'expliquer comme suit: qui partait pour les îles pouvait quitter et oublier son épouse légitime en Occident et persuader ensuite une des belles indigènes, dont le costume excitait fortement l'esprit des Occidentaux d'alors, de consentir à une espèce de mariage. Si le curé latin montrait quelque scrupule, on se rendait chez le *papas* grec qui, lui, n'en éprouvait guère. Avec le prix de la vente de sa part de butin, le pirate se trouvait à même d'acheter des terres. Pendant la saison de la navigation, les hommes prenaient la mer tandis que les femmes, filles de paysans indigènes, s'occupaient des terres.

A Mykonos également s'établit une grande colonie de pirates. Les immigrés qui provenaient surtout de la Vénéto-Dalmatie et de Raguse pouvaient facilement se réfugier dans l'île voisine de Tinos en cas de menace d'attaque turque. Une troisième colonie considérable s'était installée à Paros, attirée par les bons ports de cette île. Des colonies mineures existaient encore à Kea, Kythnos, Sifnos, et Ios, et peut-être également à Antiparos, mais pour cette dernière île les sources nous manquent. Presque toutes ces îles étaient situées sur les grandes routes de navigation, à l'exception d'Ios, dont la position isolée était justement un avantage: elle servait de lieu de refuge à l'approche des Turcs et à partir d'Ios on pouvait facilement porter des coups sensibles à la navigation turque qui passait autour de Rhodes.<sup>40</sup>

Les pirates s'assimilèrent rapidement à la population indigène. Gens rudes à la conscience peu sensible, ils étaient assez indifférents aux finesses dogmatiques qui formaient la différence entre Grecs et Latins. La première génération demeura plus ou moins fidèle au rite latin, mais leurs enfants, éduqués par des mères grecques, passèrent facilement au rite grec. Quoique les relations entre immigrés et indigènes fussent assez bonnes, on ne relève d'ailleurs que rarement des passages d'un rite à l'autre parmi les immigrés de la première génération.<sup>41</sup>

*c. déclin de l'influence française*

L'influence française dans les Cyclades avait atteint son sommet aux environs de 1630 et avait ensuite décliné lentement. Ceci correspond à un déclin général du pouvoir français dans le Levant. On peut attribuer cette situation à plusieurs causes: concentration de l'intérêt de la France sur la guerre avec la maison d'Autriche, problèmes de politique intérieure, et déclin général du commerce de Levant. L'alliance traditionnelle entre la France et l'empire ottoman avait virtuellement cessé de fonctionner, et après le rétablissement de la paix avec la maison d'Autriche, la France allait s'opposer presque ouvertement aux Turcs. Mazarin éprouvait une grande sympathie pour les Vénitiens. Dans son testament, il laissa même à la République une somme d'argent destinée à la guerre contre les Turcs. Pendant les premières années du gouvernement personnel de Louis XIV, les relations entre la France et la Turquie s'aggravèrent. Le jeune roi s'intéressait à des projets aventureux de croisade. Les Turcs l'irritèrent vivement lorsqu'ils montrèrent un étonnant manque de respect pour l'ambassadeur de France dans un de ces accès de xénophobie si fréquents en Turquie. La France devint à nouveau le centre d'où l'on concevait de fantastiques projets destinés à mettre fin à l'empire ottoman. Ainsi, des soldats français combattirent les armées ottomanes à Sankt Gothard am Raab en 1664, tandis que d'autres unités françaises furent expédiées pour renforcer la défense de Candie. Ils avaient établi leurs quartiers d'hiver à Paros et à Naxos, où ils faisaient peu de bien; la population en souffrait pitoyablement. Le seul élément positif qui en reste encore maintenant est le magnifique tombeau du prince Almerigo d'Este, commandant des Français dans l'église latine de Naousa.<sup>42</sup>

L'attitude hostile adoptée par les Français envers l'empire ottoman coupait désormais toute possibilité d'influence française dans la politique intérieure ottomane par les canaux diplomatiques. Cependant, même si les relations franco-turques avaient connu de jours meilleurs, cette influence n'aurait pu arriver à grand chose en ce qui concerne les Cyclades: ces îles étaient devenues territoire vénitien. Désormais, c'était aux Vénitiens à décider si les amis de la France, si les missionnaires de la France pouvaient ou non continuer leurs activités dans les îles comme auparavant. Les Vénitiens se comportèrent d'une manière bienveillante: il aurait été stupide de brusquer une puissante presque alliée. En outre, les Vénitiens n'avaient guère de raison d'agir autrement: le réseau de relations que Césy avait tissé ne signifiait plus grand chose. L'évêque Marengo de Syros était mort, Soffiano de Santorin avait été promu à Chio et remplacé par un sujet vénitien; Della Grammatica d'Andros s'était réfugié dès la deuxième année de la guerre à Paris où il était mort et enfin le puissant Schiattini de Naxos était tellement occupé par les conflits au sein de son propre diocèse qu'il n'y avait plus rien à attendre de lui.<sup>43</sup> La politique traditionnelle qui visait à obtenir une union entre les Grecs sujets ottomans et Rome était impossible à partir du moment où une escadre papale aidait les Vénitiens dans la guerre. Crusino Coronello, consul de France à Naxos, mourut entre 1650 et 1655, son neveu et successeur homonyme était également consul de l'Angleterre et de Venise et agissait surtout en représentant de Venise, cette dernière fonction étant de loin la plus importante. Il était un des principaux assistants de Venise dans les Cyclades et rendait à la République de grandes services en ce qui concerne le ravitaillement et la concentration

d'informations sur les mouvements des Turcs. Ceci ne l'empêchait d'ailleurs pas d'agir comme représentant d'un Turc pour la perception des impôts d'Amorgos.<sup>44</sup>

La guerre eut néanmoins une influence stimulante sur le commerce français avec les Cyclades. Le missionnaire français Richard relève qu'avant la guerre on n'avait jamais vu de navires français à Santorin, mais qu'on en voyait régulièrement dès le commencement de la guerre. On trouve également des mentions de commerce français dans d'autres îles: à Milos et à Naxos des marchands de cette nation s'étaient établis.<sup>45</sup>

Les missionnaires français réussirent bien à se maintenir, mais ils n'avaient plus de relations importantes avec l'ambassade de France à Constantinople. Les Capucins eurent dès le commencement de bonnes relations avec les commandants vénitiens. Plusieurs d'entre eux, notamment le fameux amiral Francesco Morosini, montraient une grande sympathie pour cet ordre. Les Capucins étaient en relations amicales avec les pirates occidentaux.<sup>46</sup> Grâce aux aumônes reçues des pirates et des Vénitiens, les Capucins purent étendre leurs missions. Durant cette période, ils obtinrent la fondation d'une maison dans l'importante ville de Milos, tandis qu'à Naxos, malgré l'opposition des Jésuites et de leurs amis, les Capucins purent déplacer le monastère de son modeste emplacement hors de la ville à un ample bâtiment dans le Kastro.<sup>47</sup> Les Capucins avaient cependant dû quitter la petite maison d'Andros; cette île était hors de la sphère vénitienne et l'influence de l'ambassadeur de France auprès des Turcs ne suffisait plus à obliger les fonctionnaires locaux à respecter et protéger les pères.<sup>48</sup>

Les Jésuites ne prospéraient pas comme les Capucins. Les Vénitiens éprouvèrent toujours quelque méfiance envers cet ordre. Deux tentatives des Jésuites d'établir à partir de Santorin une nouvelle mission à Milos échouèrent parce que les Vénitiens favorisèrent au contraire leurs concurrents les Capucins. Une tentative comparable à Paros se termina elle aussi par un échec.<sup>49</sup>

#### *d. la prise de pouvoir par les Vénitiens et les institutions administratives indigènes*

La prise de pouvoir par les Vénitiens se fit en deux phases. Au début, des navires de guerre de passage exigeaient un tribut. Puis, cette pratique devint régulière, et la présence vénitienne plus marquée. Un auteur anglais contemporain qui avait pris part à la guerre, Robert Palmer (Lord Castlemaine), raconte que la flotte vénitienne exigeait des tributs de toutes les îles de l'Egée d'après un tarif fixe, à l'exception des sept îles à garnison ottomane permanente (Tenedos, Limnos, Mytilini, Chio, l'Eubée, Kos et Rhodes). Les autres îles payaient ensemble 150.000 couronnes. Cette présentation des choses est quelque peu stylisée, les sources mentionnent plusieurs mises à sac et levées de tributs dans les îles où séjournaient des garnisons turques permanentes. D'après Castlemaine, les Turcs étaient parfaitement conscients du fait qu'ils ne pouvaient exiger de grosses sommes de sujets qu'ils n'étaient pas à même de protéger. Ainsi le taux du tribut ottoman était-il relativement bas.<sup>50</sup> Les îles s'acquittaient de ces tributs turcs pour ne pas courir le risque d'être mises à sac par des navires ottomans de passage. Cette opinion de Castlemaine est fort douteuse. Le tribut ottoman dû par les îles avant la guerre était relativement réduit du fait de la dévaluation de la monnaie dans laquelle l'impôt était calculé: l'*akçe*. Les Vénitiens quant à eux en arrivèrent à la conclusion que les îles étaient facilement en mesure de

payer plus, et exigèrent donc un tribut plus élevé tandis que les impôts turcs restaient sur le même pied.

Ici, il nous faut faire une remarque relative à la terminologie fiscale. Nous avons parlé ci-dessus de tributs de guerre, mais nos sources les qualifient généralement d'impôts. La distinction entre tribut de guerre et impôt régulier reste en fait plutôt vague. Les impôts que les insulaires payaient aux Turcs sont désignés comme tributs dans les sources contemporaines. Les tributs de guerre vénitiens évoluent vers une taxation régulière au cours de la guerre. Il est curieux de voir que les Vénitiens désignent le tribut qu'ils lèvent par un terme ottoman: *carazo*, de *haraç*. Les Vénitiens se faisaient surtout payer en nature, ils acceptaient comme paiement certains produits d'après un tarif fixe. Nous connaissons un tel tarif de Naxos de 1658. En voici quelques prix: le vin valait un réal le baril, un cheval dix, l'orge un sixième de réal par mesure, des marins 5 réaux par an.<sup>51</sup>

La phase de simple taxation vénitienne fut à certains endroits remplacée par une prise de pouvoir plus directe. La faiblesse de la flotte ottomane mettait les fonctionnaires ottomans dans l'impossibilité de se rendre aux îles. Les Turcs ne purent percevoir les impôts qu'incidentellement et les ordres de la Porte ne pouvaient plus être exécutés. La disparition du pouvoir ottoman ne causa pas de vide à proprement parler. Du fait de l'absence fréquente des Turcs pendant la période antérieure, les *kinotites* avaient habituellement pris leur place. Sous plusieurs aspects, les Turcs n'avaient pas été en mesure de remplacer les gouvernements latins d'avant la conquête. Aux endroits où cette situation était la plus manifeste, les *kinotites* s'étaient eux-mêmes emparés du pouvoir. Les Vénitiens n'éprouvaient point de difficultés à accepter cette situation. Dans leur propre île de Tinos, ils avaient eux-mêmes toujours stimulé le rôle de l'administration communale dans les limites d'une administration réglée. D'autre part, les Vénitiens n'étaient pas disposés à prendre formellement en main l'administration générale des îles et à y installer des garnisons: ils voulaient éviter les dépenses et les complications administratives. Il était bien plus aisé pour les Vénitiens de tenir les Turcs à l'écart et de laisser fonctionner les *kinotites* sous leur supervision. La République se borna donc à percevoir les tributs et prendre quelques mesures pour assurer le bon fonctionnement des *kinotites*.

La prise de pouvoir par les Vénitiens s'effectua de manière peu formelle. Ils se contentaient généralement d'être les maîtres des lieux et n'exerçaient qu'une autorité très globale. Ils ne prirent que rarement le pouvoir de façon officielle. En 1657, les Vénitiens prirent formellement le pouvoir à Naxos. En 1660, le commandant des armées de Crète Barbaro considère les îles de Santorin, Ios et Astypalia comme faisant formellement partie du 'Royaume de Candie'. Il décrit ces îles comme 'tributaires', lesquelles ne sont pas gouvernées par des *rappresentanti publici* (fonctionnaires vénitiens), mais par les 'anciens' du pays dont la subordination et l'obéissance au général de Candie étaient totales. Un autre cas d'exécution des droits de souveraineté par les Vénitiens se rencontre à Syros. L'évêque latin de Syros doit être muni d'un privilège du doge de Venise — donc un parallèle complet du *berat* turc — pour exercer ses fonctions.<sup>52</sup>

Pendant la guerre, l'administration locale était normalement dirigée par des *epitropi*, mais on connaissait d'autres variantes. Dans quelques cas on relève un gouvernement sous un seul *kapetanios* ou 'gouverneur'. Certaines indications montrent que sous les Vénitiens l'ancienne distinction entre *kapetanios* et *epitropi* avait été maintenue: l'un

représente l'autorité supérieure, l'autre la commune. Au commencement de la guerre, on en trouve un exemple typique sous l'autorité turque: le *kahya* chrétien du *bey* de Santorin était également le *kapetanios* de l'île. Un cas semblable, mais sous l'autorité vénitienne cette fois est celui de Syros: le *gubernator* de cette île est également consul de Venise. En réalité, il n'existe pas de règles fixes, on trouve tantôt un *kapetanios*, tantôt des *epitropi*, surtout à Mykonos où les deux systèmes alternent.<sup>53</sup> Synonyme de *kapetanios*, le mot slave *voivoda* devient de plus en plus commun; il était déjà depuis longtemps en usage dans la pratique administrative ottomane. La première fois qu'on rencontre avec certitude un *voivoda* de ce type, c'est à dire comme l'inverse des *epitropi*, date de 1660 environ.<sup>54</sup>

A Naxos, la situation administrative était extrêmement compliquée. Sous les Turcs, l'île avait été divisée en trois communes indépendantes. Après la prise de pouvoir par les Vénitiens apparut pour quelque temps un collège de *σύνδικοι*, syndics, dont l'autorité s'étendait autant sur le Borgo que sur le Kastro et peut-être même sur les villages. La composition de ce collège était fort variable, la majorité y était détenue tantôt par les Grecs, tantôt par les Latins.<sup>55</sup> Le système de division d'une île en plusieurs unités autonomes n'était pas exclusif pour Naxos. A l'époque dont il s'agit ici, nous en trouvons un exemple à Paros où les deux villes de Parikia et de Naousa opéraient indépendamment.<sup>56</sup>

Sous la domination vénitienne, la position des administrations indigènes changea sur un point essentiel. Les Turcs avaient certes reconnu une certaine indépendance aux institutions communales, mais ils se montraient peu conséquents à cet égard, ne faisant pas de distinction nette entre les pouvoirs des communes et ceux des fonctionnaires musulmans. Chaque *kadi*, *bey* ou *kahya* déterminait pour soi-même la marge de manoeuvre accordée aux *kinotites*. Sous les Vénitiens, cette situation se modifia. Les Vénitiens n'avaient pas de fonctionnaires locaux propres et étaient obligés de faire traiter toute affaire en première instance par les *kinotites*. Ce n'est qu'en cas de contestation des décisions prises que les habitants pouvaient requérir l'intervention vénitienne. De la sorte, la responsabilité des *kinotites* se précisa: de vague alternative des fonctionnaires turcs, ils devinrent l'échelon le plus bas de l'administration vénitienne.

Il était important pour les Vénitiens que l'administration locale fonctionna le mieux possible, afin d'éviter des embarras locaux et d'assurer le régularité du paiement des impôts. Il n'est donc guère étonnant que ce fut précisément au cours de cette période que l'administration indigène commença à se formaliser. Ça et là, on commença même à mettre par écrit le droit coutumier, ce qui ne s'était plus produit depuis la Francocratie. Nous connaissons un premier document de cette espèce — à caractère fort général — pour Mykonos et quelques déclarations de *kinotites* de Naxos.<sup>57</sup> De cette époque datent également les débuts de l'administration écrite régulière des *kinotites* qui ne semble avoir existé auparavant qu'à Mykonos et sous une forme extrêmement limitée. Il est regrettable que presque toutes les archives des *kinotites* de cette période soient perdues. Nous possédons encore plusieurs documents provenant des *kinotites* de Naxos, Syros et Mykonos, ainsi que quelques documents épars provenant des *kinotites* de Milos, Paros et Sifnos qui montrent en tout cas que l'établissement d'actes publics était devenu chose courante. Les papiers qui survivent de l'administration communale de Mykonos montrent déjà une telle cohérence qu'on peut parler d'archives.<sup>58</sup>

Une autre indication de l'essor de l'organisation communale est qu'on relève désormais dans presque toutes les îles importantes — quelquefois à nouveau — un chancelier communal. A Naxos, on relève de plus un fonctionnaire spécial, non-membre de la *kinotis*, et par conséquent un fonctionnaire payé qui agit comme clerc et huissier du collège des *syndhiki*.<sup>59</sup> Une autre manifestation de l'augmentation de l'influence occidentale est peut-être l'apparition de plus en plus fréquente d'actes signés par des notaires. Il faut pourtant se garder de conclusions hâtives: la plupart de ces actes ne sont dressés que par le chancelier communal qui ne s'intitule 'notaire public' que pour la forme. Seule Naxos a toujours conservé l'ancien notariat à l'occidentale. A Syros, un visiteur apostolique créa en 1667 un notaire; ce personnage n'était autre que le chancelier communal.<sup>60</sup>

Les changements survenus se manifestent le plus clairement dans les nombreux actes conservés d'un procès entre les Jésuites de Naxos et un Latin naxien, nommé Antonio Loredano. Ce procès concernait des terres très étendues qu'un Latin, Nicolo de Mari, héritier d'un des plus grands profiteurs de l'époque de Naci et mort sans enfants, avait laissé aux Jésuites. Loredano, dont l'épouse était une soeur de Nicolo de Mari, contesta la légalité du codicille à la fois sur base du droit coutumier et sur base d'une loi vénitienne interdisant de léguer des terres à un monastère. Le procès passa d'abord devant les *epitropi*. La plaignante fit appel contre la sentence des *epitropi* devant l'auditeur du commandant en chef vénitien. Ce procès en appel s'éternisa: toutes les facettes du litige furent examinées à l'aide d'actes écrits et toute l'affaire fut examinée en regard des stipulations du droit coutumier local et du droit en vigueur dans l'empire ottoman en général. Après avoir perdu son procès devant l'auditeur, Loredano en demanda la révision au doge. Ce dernier reléqua l'affaire devant un grand tribunal vénitien, la Quarantia Civil Nova, qui n'eut plus l'occasion de terminer l'affaire avant la fin de la guerre. Après le retour des Turcs en 1669, les Jésuites obtinrent de l'autorité ottomane la confirmation de leurs droits.<sup>61</sup>

Cette procédure diffère considérablement de l'écoulement ordinaire de telles affaires sous la domination turque. Dans les archives des Jésuites de Naxos et dans quelques autres archives locales, on trouve des actes de procès de l'époque de la domination turque qui nous mettent en mesure de faire une comparaison. Nous constatons que des juges indigènes fonctionnaient indépendamment de la juridiction du *kadı* ou du *bey*, mais que les Turcs considéraient les activités de ces juges indigènes comme un arbitrage, ainsi que le formule également l'article XI des capitulations de 1580. Les raisons qui poussaient les plaignants à recourir soit aux *epitropi*, soit au *bey* ou *kadı* ne sont pas claires: on trouve les deux cas dans des circonstances équivalentes. Le caractère arbitraire des sentences des juges indigènes se révèle tout particulièrement dans un procès entre les Jésuites de Naxos et Giambattista ('Tsambati') Coronello en 1647, donc juste avant la prise de pouvoir par les Vénitiens. Coronello veut en appeler au *kadı* contre une sentence des juges indigènes, mais le *kadı* refuse: il ne peut accepter un tel appel contraire aux capitulations. Le *kadı* avertit Coronello que s'il désire quand même poursuivre la procédure d'appel, il renonce automatiquement aux privilèges stipulés dans les capitulations et deviendrait de la sorte un sujet ottoman simple.<sup>62</sup> L'existence de tribunaux indigènes offrait aux habitants une alternative aux tribunaux turcs. Vu le caractère spécial des tribunaux musulmans, les habitants préféraient les juges indigènes.

En pratique, il existait cependant une possibilité d'aller en appel contre les sentences des juges indigènes sans violer les capitulations. Les capitulations stipulaient bien que les Ottomans locaux (*bey* ou *kadı*) ne devaient pas s'immiscer dans les affaires jugées par les indigènes, mais une autre stipulation (art. XXXIX du dernier renouvellement) offrait la possibilité générale de porter plainte auprès de la Porte contre tout traitement injuste. Si quelqu'un se rendait à Constantinople pour porter plainte, il pouvait obtenir de la Porte une *ferman* dont la teneur était la suivante: 'N.N. a déposé une telle déclaration; vous, *kadı* devez investiger l'affaire et agir selon les résultats que vous obtiendrez'.<sup>63</sup> Cette procédure était cependant à la fois coûteuse et risquée. Aussi ne la choisissait-on que rarement, dans des affaires douteuses ou quand quelqu'un voulait chercher chicane à un ennemi. Ordinairement, les procès se terminaient sur les décisions des *epitropi* ou arbitres. Les *kadı*s avaient l'habitude d'exiger du parti *vainqueur* à titre de frais un pourcentage considérable de l'enjeu du procès. Cette coutume rendait le tribunal turc peu attirant pour des plaignants honnêtes (et extrêmement attirant pour les chicanes). Donc, lorsqu'un habitant des îles avait recours au juge musulman, ses compatriotes ne lui en savaient point gré; une telle démarche plaçait littéralement le plaignant hors de la commune.<sup>64</sup>

La distinction entre les conceptions vénitiennes et turques des institutions communales est donc fort nette. Les Turcs voyaient en les personnes des chefs des *kinotites* des porte-parole des habitants auprès de l'autorité locale ottomane. Ce n'est que par accident que les chefs de *kinotites* acquérèrent des pouvoirs plus amples en l'absence des Turcs. Les Vénitiens, au contraire, considéraient les communes comme l'échelon le plus bas de leur propre système de gouvernement. Dans les Cyclades, ils se virent confrontés à des administrations communales existantes et ils y reconnurent les pouvoirs politiques des corps de citoyens de leurs propres territoires. De la sorte, ils virent dans les chefs des *kinotites* les véritables gouvernements locaux. En reconnaissant les *kinotites*, ils obtinrent un organe d'administration locale qui ne leur coûta rien.

#### e. l'administration vénitienne à Tinos

Les autres Cyclades étaient dominées par les Vénitiens du fait de l'absence des Turcs. Tinos était vraiment vénitienne par la présence continue d'une garnison vénitienne et d'un 'représentante publico': le rector ou — en cas de guerre — un *provveditore*. Le rector ou le *provveditore* étaient élus par le Sénat de Venise. La forteresse de Tinos, la position la plus avancée des forces vénitiennes, fit naturellement l'objet de plusieurs attaques turques qui furent toutes repoussées.

Comme antérieurement, des rapports de divers inspecteurs et officiers vénitiens au Sénat nous donnent une impression de la situation. L'état des fortifications, le fonctionnement du système des garde-côtes, l'organisation de la petite armée font l'objet d'analyses scrupuleuses. Un gouverneur vénitien, le *provveditore* Zorzi Corner exprima quelques doutes sur la loyauté de la population, mais en général les observateurs sont pleins de louanges pour son moral. Le fait que Corner eut à affronter plus tard un procès pour abus de pouvoir nous inspire néanmoins quelques doutes sur les opinions de ce fonctionnaire.<sup>65</sup>

En 1653, le *capitanio grande* (un fonctionnaire judiciaire) de Candie fut envoyé à Tinos comme 'inquisiteur'. Nous pouvons difficilement avoir une impression de ses activités parce que nous n'avons pas retrouvé la série de ses rapports; il nous reste seulement un cahier de sentences en révision de sentences des tribunaux locaux.<sup>66</sup>

En 1663, Stefano Magno, un *inquisitore* qui inspectait les forces militaires et navales et les institutions administratives vénitiennes en Egée, faisait un séjour à Tinos. Comme ses prédécesseurs que nous avons cités dans les chapitres antérieurs, Magno révéla plusieurs dangers qui menaçaient la stabilité de la société de Tinos et il appliqua des remèdes.<sup>67</sup> Cet inquisiteur institua un procès contre l'ancien *provveditore* Zorzi Corner pour abus de pouvoir. Dans le dossier du procès, on relève une multitude de petites exactions commises contre de pauvres paysans. Un problème très ancien que Magno aborde est la concentration du pouvoir dans un cercle étroit. Plusieurs inquisiteurs s'étaient déjà occupés de la question. Le problème tel qu'il existait en 1663 résidait dans le fait que les *procuratori* jouissaient d'un pouvoir trop grand. C'est une évolution intéressante. Au XVII<sup>e</sup> siècle, aux temps des incidents autour de la famille Scutari, de telles concentrations de pouvoir s'étaient manifestées dans les institutions seigneuriales (dans l'office du *bailo* surtout) et en coopération étroite avec le rector. Pour combattre ces concentrations, les inquisiteurs Barbarigo (1561) et Da Molin (1581) avaient fortifié la position des *procuratori*. Donc, dans une évolution parallèle de la situation dans les Cyclades turques et à Tinos, les *epitropi* ou *procuratori* des communes étaient devenus les chefs de l'oligarchie détentrice du pouvoir. Mais on constate toujours une différence entre Tinos et les îles turques: à Tinos, Venise tentait de conserver l'équilibre. Magno essaya d'atteindre ce but par une mesure traditionnelle: briser les liens intérieurs de l'oligarchie en accentuant une fois de plus l'ancien statut sur la limitation de la durée des offices (désormais toutes les fonctions officielles voient leur durée limitée à trois ans, sans possibilité de réélection immédiate) et en interdisant la succession des offices de père en fils ou entre frères.

Magno prit quelques autres mesures. Il organisa de rapides réparations à la citadelle: 1200 paysans y travaillaient en guise de corvée; ils étaient nourris aux frais de l'évêque Maurizio Doria tandis que les frais de construction étaient supportés par des contributions volontaires. Il renforça la discipline dans la garnison (en majorité composée de Dalmates et d'Albanais). Magno se plaignit du fait — commun au XVII<sup>e</sup> siècle — que le rôle des militaires comportait bien 150 noms mais ne représentait que 96 soldats effectifs. Le reste des salaires disponibles fut employé pour payer certains fonctionnaires civils et certaines personnes de mérite.

Comme d'habitude, il y avait également des disputes ecclésiastiques. Magno commence ses remarques sur cette matière par une phrase typiquement vénitienne: 'tutti i voti dell'Eccellentissimo Senato sono sempr'indirizzati all'onore di Sua Divina Maestà di mantenere in ottima disciplina li religioni': donc 'pour l'honneur de Dieu, l'état tient en discipline les ordres religieux'. Puis, il attaque un problème fort intéressant qui ne se manifeste pas seulement à Tinos: la multiplication rapide de nombre des églises, des monastères et des moines, surtout chez les Grecs. Nous rencontrons ce phénomène partout dans les Cyclades, dès le commencement du siècle, mais nous ne l'avons pas relevé antérieurement parce que les données nous manquent et nous ne pouvons pas trouver d'explication à ce phénomène sans nous risquer dans des hypothèses sociologiques aux-



quelles nous ne pourrions apporter aucune preuve. Pour le cas de Tinos, Magno nous fournit une interprétation plausible qui vaut exclusivement pour cette île : des gens se font moine ou prennent la tonsure pour être débarrassés des corvées. Il esquisse la situation en prenant comme exemple un monastère grec de Tinos, Panayia Vani, qui abrite 8 moines véritables et de plus 32 gens qui travaillent les terres du monastère en portant l'habit. Ces terres n'étant pas très étendues, ils passent la plupart de leur temps à labourer leurs propres champs.

*f. l'église grecque des îles turques devant la prise de pouvoir par les Vénitiens*

Pour l'église grecque des îles turques la nouvelle situation n'entraîna pas de conséquences sérieuses. Pendant les premières années de guerre, les expéditions vénitiennes comme celle de Riva de 1646, occasionnèrent beaucoup d'ennuis. Ces rapines diminuèrent pourtant dès que les Vénitiens se furent établis dans les Cyclades.

Les Vénitiens n'étaient cependant pas mal disposés envers l'église grecque, mais on ne retrouve presque rien des anciennes relations amicales du temps de Loukaris. Les Grecs se montraient assez indifférents vis à vis des Vénitiens. Au début de la guerre, le patriarcat réorganisa l'église des Cyclades, peut-être par esprit de précaution. Il réunit certaines îles, — telles Amorgos, Anafi, Astypalia, Ios, Mykonos, Serifos et Sifnos — qui se trouvaient encore sans évêque sous l'autorité directe du patriarcat, en un seul nouvel évêché, celui de Sifnos.<sup>68</sup> Ceci probablement par crainte que les Vénitiens n'empêchassent l'expédition des revenus de ces îles au patriarcat ; le risque était moindre si ces revenus étaient mis à ferme à titre d'évêché. Toutefois, les Vénitiens permirent aux institutions ecclésiastiques grecques de fonctionner comme auparavant. Cette situation changea quand le patriarcat, acculé par sa position précaire à Constantinople, commença à se comporter ouvertement comme une institution officielle ottomane, un instrument des Turcs dans la guerre. Les Vénitiens ne pouvaient tolérer une telle situation. Une lettre patriarcale de 1661 illustre la position délicate du patriarcat. Dans cette lettre, on voit le patriarche promulguer un ordre du sultan à tous les habitants des îles de l'Egée où il n'y avait pas de garnisons turques. Il leur ordonne de quitter leurs demeures et de se rendre dans d'autres régions de l'empire.<sup>69</sup> C'est le seul document patriarcal écrit dans un esprit de coopération avec l'effort de guerre ottoman que nous connaissions, mais le problème lui-même est plus ancien. En 1658 déjà, le commandant vénitien Francesco Morosini se plaignait que le patriarcat fomentât des troubles dans les Cyclades. Morosini envoya aux insulaires un ordre formel de ne pas obéir aux lettres patriarcales.<sup>70</sup>

Il faut pourtant remarquer que, de leur côté, les Vénitiens n'hésitèrent aucunement à fomentier des troubles au sein du patriarcat. Ainsi, par exemple, le commandant vénitien Lazzaro Mocenigo rencontra lors d'un séjour à Paros en 1657, l'ancien patriarche Ioannikios, déposé en 1656. Il écrit à la Propaganda que la présence en territoire vénitien de ce personnage nettement latinophile constituait une excellente occasion de semer la discorde dans l'église grecque. Et de fait, on essaya de faire souscrire par Ioannikios une confession de foi catholique en présence de l'évêque latin de Tinos. Mais en fin de compte, l'ancien patriarche hésita et ne signa pas. Les autorités vénitiennes avaient fort heureusement eu la prudence de pas se commettre trop profondément dans l'affaire.<sup>71</sup>

Les Vénitiens tentèrent également de se mêler de la succession des évêques dans les diocèses grecs des Cyclades, principalement dans le but d'éviter les troubles généralement consécutifs aux changements d'évêques, lesquels reflétaient à leur tour les successions fréquentes des patriarches de Constantinople. En fait, ce genre d'interventions n'était pas inspiré par le désir de s'immiscer dans les affaires de l'église grecque car pour le reste, les Vénitiens ne sont que rarement intervenus dans les affaires religieuses des Grecs.<sup>72</sup> Les autres cas que nous connaissons d'interventions vénitiennes portent toujours sur des affaires qui ne sont en fait pas de caractère vraiment religieux. Nous citons le cas de l'évêque grec d'Andros qui fut mis aux fers sur ordre du rector de Tinos, mais pour une affaire de caractère nettement profane.<sup>73</sup>

Les évêques grecs tentèrent de bien disposer les Vénitiens à leur égard en se montrant vaguement obéissant vis à vis de Rome. Quelques-uns de ces évêques se comportèrent même d'une manière extrêmement amicale envers les missionnaires latins. Ce phénomène ne se limitait d'ailleurs pas aux Cyclades, le monde grec n'avait pas encore surmonté le choc de la politique calviniste de Loukaris et par une espèce de réaction compensatoire inclinait encore vers l'autre extrémité. D'autres évêques grecs des Cyclades envoyèrent des témoignages plus ou moins nets de leur obéissance au Pape ou à la Propaganda. Le but de tels gestes était de disposer les Vénitiens à protéger tel ou tel prélat 'bon catholique' ou à diminuer le taux de ses impôts. Il va de soi qu'il s'agissait alors souvent de personnages ayant toute raison de craindre l'imminence d'une déposition par leur patriarche. Ils espéraient de la sorte jouir de la protection vénitienne contre les mesures prises par le patriarche, ou peut-être même se voir confier une grasse paroisse grecque d'Italie. C'est ainsi que nous retrouvons deux ex-évêques des Cyclades (de Milos et de Naxos) en Italie. Makarios Mamonas, ex-métropolite de Paronaxia et ex-archevêque de Milos devint finalement curé des Grecs à Livourne. Theofanis Mavrokordhatos, ex-métropolite de Naxos, finit comme protégé de la reine Christine de Suède et évêque en Hongrie après moult péripéties en Italie.<sup>74</sup>

Des historiens catholiques ont quelquefois supposé que les manifestations de catholicité des évêques grecs des Cyclades constituaient des sincères tentatives de se convertir au catholicisme. De telles opinions se fondent sur des interprétations trop poussées de documents vagues. Les prélats grecs ne voulaient qu'une chose: améliorer leur position. A l'époque d'ailleurs, Rome taxait ces documents à leur juste valeur et n'y réagit guère, se limitant à l'envoi d'une lettre de recommandation comme le demandaient ces prélats.<sup>75</sup>

Parmi les déclarations grecques, la plus explicite est une lettre d'assujettissement de presque tous les évêques grecs des Cyclades (Paronaxia, Kea, Milos, Santorin et Sifnos, seule Andros manque). Ces prélats demandaient une intervention papale auprès des Vénitiens. La Propaganda réagit assez froidement à ce document, considérant dans ses délibérations que seuls des actes d'union en bonne et due forme méritaient une réaction officielle.<sup>76</sup>

La valeur intrinsèque des opinions plus ou moins latinophiles affichées par un prélat grec est difficile à taxer. Les évêques grecs des Cyclades s'épuisaient en déclarations de loyauté envers Rome dont la signification réelle reste discutable. Des remarques dans des lettres de leurs collègues latins ou de missionnaires français ne sont guère plus déci-

sives: elles se fondent trop sur des relations personnelles. Ainsi par exemple, on a dit du même métropolite qu'il était plus latinophile que son prédécesseur (opinion d'un Jésuite) et moins latinophile (opinion d'un habitant latin de Naxos).<sup>77</sup> Les évêques grecs se montrèrent généralement partisans de l'établissement de missionnaires latins dans leurs diocèses: le besoin d'enseignement et de protection contre les corsaires catholiques n'était certes pas étranger à cette attitude.

Outre les actes d'assujettissement des évêques grecs, la Propaganda reçut également des lettres de ce genre de certains prêtres moins élevés dans la hiérarchie. Nous hésitons à reconnaître à ces documents une très grande valeur. Ils étaient en effet envoyés par un évêque latin mal vu à Rome comme témoignages de son zèle. Ceci nous inspire quelques doutes sur leur authenticité. Mais quand bien même ces documents seraient tout à fait authentiques, leur valeur réelle reste minime. La conversion individuelle de quelques prêtres n'a aucune conséquence pratique, puisqu'en tant que prêtres du rite grec, ils restent les sujets de leur évêque 'schismatique'. Dans les Cyclades, le fait — pour un Grec — de signer un acte de soumission à Rome n'entraîne pas l'appartenance à un autre corps ecclésiastique et reste ainsi une formalité vide de sens.<sup>78</sup>

Certains Grecs des Cyclades étaient considérés par Rome comme des Catholiques en bonne et due forme: les Grecs de Tinos, sujets de l'évêque latin. Ceux de Syros l'étaient pour la même raison (pour la durée de la guerre en tout cas, les Grecs de Syros renouvelèrent la situation qui avait existé jusqu'à la mort de Carga).<sup>79</sup> Comme Catholiques on pourrait également considérer certains Grecs de Santorin, disciples d'un prêtre grec unié, élève du Collegio Greco de Rome, Vittorio Corfiati.<sup>80</sup> Un missionnaire jésuite natif de Chio voyageant dans les îles en 1643, considérait pour sa part les Grecs de Kimolos, Sifnos, Folegandros et Ios, de même une partie des Grecs de Naxos et de Santorin comme Catholiques.<sup>81</sup> Probablement s'agit-il ici de populations qui acceptaient les Jésuites comme confesseurs. Il faut cependant considérer ce choix plutôt comme un acte de méfiance vis à vis de la discrétion du clergé grec local que comme un témoignage d'esprit catholique.

#### *g. la situation de l'église latine*

Les Vénitiens ayant succédé aux Turcs, Rome et l'église latine se trouvèrent confrontées au problème suivant: comment poursuivre une politique capable de transformer les églises locales en une organisation répondant aux normes occidentales dans des circonstances entièrement changées. Venise ne s'opposait plus activement à la Contre-Réforme par opportunisme, mais on ne pouvait évidemment pas attendre d'elle qu'elle suivit désormais une politique diamétralement opposée. Les Vénitiens n'exerçaient plus d'obstruction systématique, mais ils ne se montraient certainement pas très zélés pour tous les projets catholiques. On signale par exemple l'échec d'une tentative d'établissement des Capucins à Tinos.<sup>82</sup> Du côté français, il n'y avait désormais plus beaucoup à attendre de l'influence de l'ambassadeur de France en Turquie: cette influence avait disparu avec la disparition des Turcs eux-mêmes.

La situation de l'église latine restait toujours aussi peu brillante. Le niveau d'éducation et des mœurs du clergé latin était généralement bas. A Naxos et à Syros, les

évêques latins se trouvaient en conflit avec la population locale.<sup>83</sup> De Santorin on ne sait pas grand chose, mais ce silence ne semble pas être dû à l'existence d'une paix exemplaire mais bien plutôt à l'état d'analphabétisation qui rendait problématique la rédaction de lettres d'accusation, si communes ailleurs.<sup>84</sup> La Contre-Réforme dans son désir d'établir des lignes de démarcation claires entre la vraie croyance et l'hérésie entraîna souvent l'isolement du groupe catholique. Dans les Cyclades, cet isolement allait causer un appauvrissement spirituel et culturel dû à la petitesse même des groupes latins.

Pendant les années 1649-1652, nous relevons les premières luttes vraiment dogmatiques entre Latins et Grecs. Jusqu'alors, les différences n'avaient guère porté que sur le point économique: le niveau intellectuel extrêmement bas avait eu comme heureux corollaire de rendre la soutenance de discussions doctrinaires sur les points qui divisaient Rome et Constantinople pratiquement impensables. Cette situation commença à changer du fait d'une part de l'arrivée à Santorin de Jésuites aussi versés dans la théologie grecque que François Richard et François Rossiers, et d'autre part des tentatives de moines de l'Athos, en voyage de quête, d'apporter aux Grecs des Cyclades des opinions plus communes à l'Orthodoxie. La discussion qui commença alors prit un tour fort profond et s'approcha du noyau des différences dogmatiques séparant les uns et les autres.<sup>85</sup> Le point principal de la discussion consistait dans la question de savoir si le théologien byzantin Grégoire Palamas (1296/7-1356) était à considérer comme un saint ou comme un hérétique. En d'autres mots, la mystique quiétiste qui consistait à tenter de voir la lumière à la suite de longues méditations simplistes, était-elle acceptable ou non? Les Jésuites, personnages hyper-actifs, avaient en horreur l'esprit anti-intellectuel et extrêmement contemplatif des moines grecs et ils considéraient avec raison Palamas comme le symbole de ce qu'ils voulaient combattre. Déjà au XIV<sup>e</sup> siècle, la question de l'orthodoxie des doctrines de Palamas avait été l'enjeu d'une véhémente discussion au sein même de l'église grecque entre un courant anti-occidental d'une part et d'autre part des théologiens orientés vers l'Occident. Un des éléments les plus anti-occidentaux de l'église grecque était constitué par la société monastique de l'Athos, centre des doctrines palamistes. Vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, des moines de l'Athos, au cours de leurs voyages de quête en toute la Grèce se mirent à combattre l'influence des missionnaires occidentaux. En proclamant que Palamas n'était pas un saint, mais un hérétique, les Jésuites s'attaquèrent directement à l'influence des moines de l'Athos.

Les troubles qui survinrent à Santorin nous sont rapportés par deux groupes de documents qui donnent des versions contraires: ceux qui donnent l'opinion des Jésuites et de leurs partisans et ceux qui proviennent de leurs adversaires au sein du groupe latin, notamment les Capucins. Ces derniers regrettaient amèrement le refroidissement des relations entre Grecs et Latins causé par les troubles. Tout commença en 1649 par un différend entre François Richard, supérieur des Jésuites de Santorin et le *kapetanios* de l'île, le Grec Matthaios Lagkathas. Richard prétendait que pendant les années précédentes, plusieurs erreurs s'étaient glissées dans les écrits théologiques de l'église grecque. Lagkathas promit de devenir catholique si Richard prouvait ses opinions par des exemples précis. Richard produisit un calendrier de fêtes ecclésiastiques où figuraient parmi les saints deux personnages qu'il considérait être hérétiques. C'étaient Palamas et Markos Evyenikos, le théologien grec qui avait joué un rôle décisif lors de la fin de la brève union

entre Rome et Byzance après le concile de Florence. Il semble que Lagkadhas ne combattit pas l'opinion de Richard en ce qui concerne Markos Evyenikos, ce qui nous montre une fois de plus combien la situation ecclésiastique était vague. Mais le Grec devint furieux lorsque Richard prétendit que Palamas était un hérétique. Dans l'île chacun choisit son camp. La querelle de Santorin culmina lorsque les Grecs allèrent célébrer l'office de Palamas dans une église commune aux deux rites. Fort des droits égaux qu'il possédait sur l'église, Richard monta en chaire dès que les Grecs eurent fini de chanter et prononça un sermon d'une rare violence. Il termina son sermon en appelant le feu du ciel sur tous les hérétiques: un beau contraste rhétorique avec la lumière céleste de la mystique palamiste. Si son vœu ne se vit pas réalisé par l'entremise du ciel, la terre par contre cracha le feu: une éruption volcanique particulièrement violente déferla sur l'île, faisant beaucoup de victimes et d'immenses dégâts. Chacun des deux partis y vit la confirmation de son opinion: des prêtres des deux rites avaient succombé dans le désastre. La querelle se poursuivit pendant quelques années. Ce ne fut qu'en 1655 qu'un chevalier de Malte parvint à établir la paix entre les deux partis.

Pendant ce temps, les querelles s'étaient étendues à l'île de Naxos. En 1653, François Rossiers S.J. y débarqua. Ce Jésuite, le mieux instruit de l'Archipel, avait joué un rôle important dans les querelles de Santorin et avait publié quelques traités théologiques en grec. Des bagarres ne tardèrent pas à se produire et les Grecs excommunièrent solennellement Rossiers dans leur cathédrale, tandis que la jeunesse grecque attaquait la maison des Jésuites à coups de pierres. L'archevêque latin se rangea immédiatement du côté des Jésuites, mais les Capucins, vivant en bonne amitié avec l'archevêque grec et son clergé, n'étaient point du tout disposés à mettre en danger cette situation profitable. Aussi proclamèrent-ils que Palamas n'était point un hérétique. En fait, cette opinion se fondait moins sur la théologie que sur l'aversion déclarée que les Capucins ressentaient envers leurs rivaux. La querelle 'palamiste' de Naxos dégénéra rapidement en une querelle entre Jésuites et Capucins au sein même de la communauté latine.<sup>86</sup>

Ces incidents, parfois véhéments, furent les seuls qui opposèrent sur le plan religieux les Grecs et les Latins. Au sein du groupe latin proprement dit cependant, les disputes ne firent qu'empirer. En 1652 les conditions politiques étant devenues relativement favorables, les Vénitiens ayant acquis le contrôle des Cyclades, la Propaganda décida d'envoyer un visiteur apostolique pour mettre fin à ces querelles. Le premier candidat pour cette mission fut l'évêque de Chio, Andrea Soffiano. Ce dernier refusa, alléguant les risques d'un voyage sur le théâtre même de la guerre. Soffiano n'était guère bien vu des Vénitiens (son passé comme évêque de Santorin le poursuivait encore) ce qui constituait un motif encore plus pressant pour refuser. Il donna à la Propaganda le conseil de charger un Capucin français de la mission. En fait, la visite fut confiée à Bernard de Paris, supérieur des Capucins de Chio. Le choix n'était pas mauvais: comme Capucin, Bernard n'eut guère de difficultés avec les Vénitiens. Cependant, la Propaganda montra peu de tact en envoyant ce visiteur et la procédure de sa nomination n'était pas entièrement en règle. Les Jésuites, opposés par principe aux Capucins, firent appel aux anomalies de cette procédure pour motiver leur refus de reconnaître le visiteur comme tel. La visite risquait d'éprouver quelque opposition de ce côté.<sup>87</sup>

La situation sur laquelle Bernard devait faire rapport n'était pas très bonne.

Schiattini, archevêque de Naxos, avait une réputation d'adversaire des Vénitiens. Sous le pouvoir vénitien, ses ennemis se manifestèrent de plus en plus. Sa position ambiguë vis à vis des Vénitiens fut encore soulignée par le fait que ces derniers ne firent pas célébrer les solennités après leur victoire de Naxos en 1651 dans la cathédrale latine, mais dans l'église de Saint Antoine l'Ermite. Le rapport de Bernard n'était guère favorable à Schiattini, mais le visiteur reconnut cependant les mérites de l'archevêque: ses réorganisations et l'établissement de missionnaires français. A Rome, la lecture de tant de lettres de plaintes contre Schiattini avait eu pour résultat de monter la Curie contre l'archevêque. On voulut sa tête. Enfin, la Propaganda appella Schiattini *ad limina* pour se justifier. Son décès, survenu à un moment judicieux si l'on peut dire, lui épargna d'autres humiliations.<sup>88</sup>

A Naxos, comme à Santorin, Bernard fut confronté au refus catégorique des Jésuites de lui permettre de visiter formellement leurs maisons et églises. Ils fondaient leur refus sur l'allégation de leur dépendance directe du Pape. Bernard n'était pas en possession d'une commission papale, mais seulement d'une commission de la Propaganda, simple organe de la Curie. Certes, on peut voir là un certain formalisme, mais ce formalisme même n'était pas tout à fait sans justification. Bernard se plaignit vivement des Jésuites, tout en restant extrêmement poli, et en se gardant prudemment de se livrer aux accusations sauvages par trop communes dans les rapportages ecclésiastiques des Cyclades. Bernard envoya à la Propaganda un exposé circonstancié des disputes autour de la doctrine de Palamas. Il reconnaît que les Jésuites avaient formellement raison dans cette affaire, mais considérait toutes ces émotions comme un peu exagérées.<sup>89</sup>

Un conflit entre l'évêque de Santorin et les Jésuites de cette île, mis à jour lors de la visite de Bernard est fort intéressant.<sup>90</sup> Il s'agit ici de l'éternelle dispute entre clergé séculier indigène et missionnaires occidentaux qu'on rencontre également à Syros et à Naxos. Les Jésuites (comme ailleurs, les Capucins) sont appelés par les laïcs latins pour remplir toutes les fonctions sacerdotales payantes, ce qui entraîne automatiquement la diminution des revenus du clergé indigène. L'animosité naturelle qui découle de cette situation est encore renforcée par le fait que les missionnaires réussissaient souvent à s'emparer des héritages de gens dévots. C'étaient particulièrement les Jésuites qui parvenaient à acquérir de la sorte des possessions importantes. On a toutefois l'impression que de tels héritages n'étaient pas entièrement de véritables héritages, mais que les Jésuites prêtaient de l'argent à condition d'être 'remboursés' dans les dispositions testamentaires. Cette manière subtile d'éluder l'interdiction du prêt à intérêt soulevait une opposition considérable et on accusa plusieurs fois les Jésuites d'usure. Et de fait, la façon dont les Jésuites de Naxos et de Santorin s'assurèrent de grandes possessions n'était pas à l'abri de toute critique.<sup>91</sup>

Dans les autres diocèses, Bernard releva des problèmes différents. Syros était vacant depuis 1645 (mort de Marengo). L'église fut administrée par le supérieur des Capucins. Son administration fonctionnait assez bien. A Syros, les pouvoirs séculiers auxquels les évêques prétendaient avoir droit faisaient depuis longtemps l'objet de conflits entre les évêques et la *kinotis*. Pendant ce temps, les Capucins avaient toujours pris le parti de la *kinotis* contre l'évêque et lorsqu'ils exercèrent l'administration de l'évêché, les bonnes relations existant avec la *kinotis* se maintinrent.<sup>92</sup>

A Andros, le visiteur dut constater que la situation de l'église latine était déses-

pérée. Au commencement de la guerre, Grecs et Turcs craignant la menace d'une attaque vénitienne, déposèrent dans un mouvement de panique leur argent et leurs objets précieux entre les mains de l'évêque latin Domenico della Grammatica. Mais même là, ces valeurs n'étaient pas en sécurité et après leur disparition, l'évêque dut se réfugier en Occident pour échapper à ses poursuivants avides de revanche: le bruit courait en effet que l'évêque avait conspiré avec les pirates. Della Grammatica mourut peu après à Paris. Après ces événements, il ne restait plus à Andros que quelques rares Latins. Les Capucins avaient eux aussi déserté leur maison. Il ne restait qu'un seul prêtre, Giacomo della Grammatica, un cousin éloigné de l'évêque. On relève, même à Andros, une faible immigration de l'Occident. Mais, à proximité si étroite des importantes concentrations de pouvoir ottoman de l'Eubée, de tels établissements ne pouvaient être stables.<sup>93</sup>

La situation à Sifnos n'était guère meilleure. L'ancienne population latine s'était éteinte. Ceci était provisoirement compensé par une immigration d'Occidentaux, mais le remplacement d'une communauté stable par un groupe de vagabonds ne peut guère être considéré comme une évolution favorable. Della Rocca mourut en 1642. La Propaganda avait bien élu un successeur à sa place, mais celui-ci, l'Italien Giovanni Camponesco, considérait comme trop dangereuse la vie dans les îles. Il chargea le vicaire qui avait assisté son prédécesseur de la gestion des affaires. C'est à notre connaissance, la seule décision qu'il prit comme évêque de Sifnos (il portait d'ailleurs l'ancien titre d'évêque de Thermia = Kythnos). A propos de ce vicaire, un nommé Marco Polla, fils d'un marchand de Syros établi à Sifnos, circulaient des rumeurs malignes. On disait, entre autres, qu'il suppléait ses revenus par l'exercice du commerce. Le diocèse de Sifnos comprit toujours Kea et Kythnos, mais ces deux îles ne comptaient guère de Latin.<sup>94</sup>

A Milos enfin, Bernard put constater que la situation s'améliorait. Le nombre des Latins augmentait lentement par immigration. La cathédrale, si longtemps contestée entre Grecs et Latins, se trouva désormais solidement entre les mains des Latins et elle fut restaurée grâce à la contribution d'officiers vénitiens. Il existait même des projets pour l'établissement de missionnaires occidentaux. C'est dans ce but que Vasilis Logothetis, le riche marchand grec latinophile de Sifnos, avait mis à Milos une église à la disposition des Jésuites.<sup>95</sup>

Après le voyage de Bernard de Paris, la Propaganda dut prendre ses mesures. Les rapports du visiteur accusaient surtout Schiattini et les Jésuites de Naxos et de Santorin.<sup>96</sup> Si l'on prit des mesures contre Schiattini, on n'en promulgua guère contre les Jésuites. Après quelque temps, la Propaganda nomma en 1656 un nouvel évêque de Syros. En 1659, on procéda également à la nomination d'un archevêque de Naxos, successeur de Schiattini, mort à Rome. Les événements qui suivirent donnent l'impression que la Propaganda s'était arrangée pour élire les pires candidats possibles. Pour Naxos, on nomma Bartolomeo Polla qui avait succédé à son frère Marco, mort en 1651, comme vicaire de Sifnos. Polla avait un caractère moins hautain et moins aigre, que Schiattini, mais c'était un homme sanguin, plus attaché aux joies de la vie que son froid et ascétique prédécesseur. Polla aimait à s'attarder à un jeu de cartes dans une taverne en compagnie de Grecs et de paysans; il fumait consciencieusement une pipe bien bourrée, il ne refusait pas de se risquer à une danse au carnaval et lui arriva même de se promener quelquefois en négligé dans la rue . . . De plus, il n'était pas insensible aux charmes du beau sexe et il était enclin

à de mémorables colères. Mais il avait aussi ses bons côtés: une simplicité, un certain sens de la justice et une bonté de cœur naturelle. Malheureusement ces qualités lui étaient de peu d'utilité au sein d'une noblesse latine composée principalement de personnages qui n'étaient, eux, ni simples, ni justes, ni bons, comme le puissant consul de France Crusino II Coronello. Son élection était principalement due au fait qu'à Rome on pensait le connaître. Il y avait reçu son éducation au collège de la Propaganda, où il s'était fait des protecteurs parmi les cardinaux. A la Propaganda, on ne semble pas avoir été conscient de l'antipathie naturelle des Naxiotes pour les habitants de Syros ni au fait que Polla, bon-homme un peu vulgaire qu'on accusa (à tort) d'être le fils d'un cordonnier, n'était pas tout à fait désigné pour maintenir l'ordre parmi les chanoines nobles de Naxos.<sup>97</sup>

Pour Syros, le choix de la Propaganda se révéla encore plus mauvais. Dans cette société rustique de paysans attachés à leur indépendance, on dépêcha un aristocrate de Chio, Giuseppe Guarchi qui se montra avide d'acquérir le pouvoir séculier. En sus, Guarchi était encore plus sujet à des accès de fureur que Polla et n'hésitait pas à se faire une arme de sa crosse pendant des cérémonies ecclésiastiques pour punir des prêtres inobservants. Il tenait en outre des propos imprudents, du genre: "un jour, je deviendrai musulman, alors vous sentirez le bâton". Guarchi se mêla immédiatement de l'administration de la *kinotis* et entra donc bientôt en conflit avec les *primati*.<sup>98</sup> Il ignore totalement les sages conseils d'un homme comme le suffragant de Constantinople qui l'adjurait de ménager quelque peu ses diocésains qui se verraient bientôt forcés par ses excès de passer à l'église grecque.<sup>99</sup> Un officier vénitien prononça un jugement de Salomon: le sceau de la *kinotis*, usurpé par l'évêque, sera désormais conservé sous deux clés, l'une étant confiée à l'évêque, l'autre aux *epitropi*. Mais cette solution n'arrangea rien: les lettres de plaintes s'amoncelaient à Rome.<sup>100</sup>

Guarchi et Polla n'étaient d'ailleurs pas les seules sources de difficultés. Antonio Serra, un Chiote qui était depuis 1642 évêque latin de Milos, se servit de la prépondérance vénitienne pour acquérir une influence politique bien plus étendue que ne le justifiait l'infinité de la communauté latine de Milos. Il atteignit ce but en agissant comme intermédiaire entre les *epitropi* et les commandants vénitiens. Il était de la sorte impliqué dans les âpres disputes qui agitaient l'oligarchie des *primati* de Milos.<sup>101</sup> L'établissement de missionnaires occidentaux à Milos entraîna de nouveaux troubles. François Richard S.J. — que nous avons déjà rencontré lors de l'affaire du Palamisme — avait tenté de s'y établir en 1662, mais il dut disparaître devant la préférence de Rome et de Venise pour les Capucins.<sup>102</sup> Ceux-ci débarquèrent en 1663 et entrèrent bientôt en conflit avec l'évêque à propos de la division des tâches et des revenus, conflit qui existait partout entre évêques et missionnaires. A Milos, ce conflit devint particulièrement âpre: l'exiguité même du diocèse réduisait les revenus à partager à leur plus simple expression.<sup>103</sup>

Vers 1660, l'immigration de marins et pirates occidentaux évolua rapidement. A Kimolos, Kea, Kythnos, Mykonos, Paros et Ios se développèrent des communautés latines d'une importance numérique justifiant l'envoi de prêtres latins. A Kimolos, l'évêque de Milos députa un certain Giorgio Rossi (Roussos, Russo), natif de Syros. Ce personnage était par son train de vie particulièrement bien adapté à ses ouailles: il était voleur, tricheur et buveur, peut-être même assassin comme la plupart de ses paroissiens. La Propaganda reçut bientôt d'inquiétants récits à son sujet. Kea et Kythnos reçurent ensemble un



prêtre et étaient désormais indépendantes de Sifnos, où l'un des derniers Gozzadini vivait comme vicaire de cette île seule.<sup>104</sup> Le sort du prêtre latin de Kea était fort peu enviable: il était obligé de voyager continuellement entre Kea et Kythnos, dans cette partie de l'Egée la plus infestée de pirates.<sup>105</sup> L'évêque de Tinos envoya un prêtre latin à Mykonos dont la communauté de pirates jouissait d'une réputation au moins aussi mauvaise que celle de Kimolos.<sup>106</sup> A Ios existait également une communauté latine.<sup>107</sup> A Paros, le nombre des Latins augmenta considérablement et on y éprouva bientôt la nécessité d'un deuxième prêtre latin pour s'occuper des âmes perdues de la colonie des pirates établie dans la seconde ville de l'île, Naousa. L'ancienne communauté latine de Paros, établie à Parikia, changea de caractère et devint d'une communauté autochtone une communauté dominée par des immigrants.<sup>108</sup>

La vie dure qui était celle des îles, au milieu de pirates joueurs, coureurs de jupons et buveurs était fort peu destinée à des esprits d'une certaine finesse. Il n'est par conséquent pas étonnant que la majorité des prêtres latins de ces îles ait été constituée de gens rudes, en état de participer en tout à la vie sociale de leur milieu. Les supérieurs ecclésiastiques des prêtres en question en étaient parfois choqués et tentèrent de temps en temps de remédier à la situation en vain. Les ouailles de ces prêtres n'avaient guère besoin de curés vivant en odeur de sainteté. Quelques-uns de ces ecclésiastiques de frappe méritent même quelques éloges pour avoir assuré un minimum d'enseignement sur les lieux. Les colonies nouvelles étaient desservies par des prêtres natifs de Syros, île où l'on trouvait un surplus de prêtres pauvres. Dans les communautés latines établies comme Naxos et Syros ou dans une colonie de pirates riches comme Milos, ce furent les Capucins qui s'occupèrent des pirates, occupation des plus lucratives, parce que les pirates en question étaient disposés à verser de grosses sommes à l'église pour éviter l'enfer.<sup>109</sup>

La situation où se trouvait l'église latine vers la fin de la guerre préoccupait sérieusement la Propaganda. Désormais, la situation avait entièrement changé à la suite de l'immigration des Occidentaux; on demandait à présent des prêtres à des endroits où il n'y en avait jamais eu auparavant et où il n'existait pas de revenus réguliers. Des bruits circulèrent bientôt sur l'immoralité des prêtres latins. La quantité des plaintes dirigées contre des prélats tels que Polla et Guarchi surpassa de loin le nombre déjà respectable des plaintes accumulées jadis contre Schiattini. La question de l'avenir des diocèses ruinés de Sifnos et d'Andros se posait à nouveau. Quant à Milos, cet évêché était vacant depuis la mort subite de Serra en 1664 et la Propaganda aurait souhaité en savoir plus sur la situation à Milos avant de prendre des dispositifs. De nouveau, la Propaganda tenta de résoudre les problèmes par l'envoi d'un visiteur en 1667: Giuseppe Sebastiani, archevêque titulaire d'Hierapoli. C'était un personnage neutre: en tant qu'Italien et Carme, il n'était d'aucun parti dans les conflits locaux des Cyclades. La Curie romaine semble l'avoir considéré comme particulièrement capable de mener à bien une mission délicate puisque peu de temps auparavant, il avait fait un voyage comme commissaire apostolique sur la côte de Malabar où les conflits perpétuels entre chrétiens natifs unifiés ou non engendraient une situation des plus difficiles.<sup>110</sup> Sebastiani avait pourtant ses défauts. Il manquait de sens des réalités et il nourrissait une prédilection compréhensible mais erronée pour ceux dont la moralité et le train de vie répondaient aux normes sévères qu'il s'était assigné à lui-même. Il ne parvint pas à comprendre que de tels personnages n'étaient précisément pas

du tout adaptés à la situation toute particulière des Cyclades. Mais en général, il demeura un observateur objectif. Il va de soi que Sebastiani fut choqué des procédés de prélats comme Guarchi et Polla. Ces deux dignitaires réalisèrent immédiatement que de nombreux rapports — vrais ou faux — sur leur caractère allaient parvenir aux mains du visiteur et il tentèrent d'empêcher cette catastrophe en menaçant ceux qui médieraient d'eux des plus graves censures ecclésiastiques.<sup>111</sup> Le visiteur, pensant (bien à tort) être personnellement à même de distinguer les témoignages vrais des faux, s'indigna de cette tentative d'influencer les témoins et la considéra comme un aveu. Polla et Guarchi furent tous les deux expédiés à Rome pour se justifier. La Propaganda conclut qu'il était devenu impossible de maintenir Guarchi qui reçut ordre de ne pas quitter le palais de la Propaganda à Rome et on commença un procès contre lui. Ce procès prit un tour désastreux pour Guarchi lorsque la congrégation découvrit que l'évêque interceptait les lettres qu'elle échangeait elle-même avec Syros. Mais la Propaganda ne pouvait pas déposer Guarchi comme évêque de Syros s'il ne résignait pas lui-même sa charge: Guarchi ne pouvait pas être simplement déposé, n'étant pas hérétique et même pas condamné dans un procès formel (les témoignages s'avéraient trop contraires). Guarchi tint bon et conserva sa dignité jusqu'à sa mort en 1690. De la sorte, on ne peut pas élire de successeur avant cette date.<sup>112</sup>

Les plaintes contre Polla n'étaient guère moins graves que celles contre Guarchi. On avait également soulevé des accusations des plus graves contre plusieurs chanoines de la cathédrale de Naxos dont le train de vie laissait beaucoup à désirer. Sebastiani tenta de manoeuvrer dans les limites de la prudence et de la raison, mais il se vit forcé d'exiler l'archevêque quand celui-ci devint trop menaçant. Puis, le visiteur s'attacha à régler certaines disputes internes qui déchiraient la communauté latine de Naxos. Dans un important sermon prononcé dans la cathédrale, il reprocha aux nobles latins d'opprimer les pauvres. Ce dernier point avait d'ailleurs été une des principales raisons de dispute entre Polla et les 'primats' du Kastro. C'était pour cette même raison toutefois que les relations entre Polla et la population grecque avaient toujours été bonnes. Sebastiani remit le cas de Polla — trop important et trop grave à son avis que pour le juger lui même — entre les mains de la Propaganda.<sup>113</sup> A Rome, Polla parvint à se tirer d'affaires sans trop de difficultés. A Naxos, il s'était montré l'ennemi des Jésuites, ce qui lui valut à Rome le soutien des Capucins. Il profitait également de lettres louangeuses des habitants grecs de Naxos et de la protection de certains cardinaux. Après avoir reçu quelques réprimandes bien senties, il fut autorisé à retourner.<sup>114</sup>

A Santorin, les problèmes ne pressaient pas. Le visiteur se limita à combattre quelques abus.<sup>115</sup> Pour le diocèse vacant de Milos, Sebastiani proposa le chanoine naxien Giovanni Antonio Camilli, né à Paros d'une famille andriote. C'était un élève des Jésuites dont l'éducation et le train de vie firent bonne impression sur le visiteur, las de ne voir que des illettrés licencieux. Les Capucins de Milos s'opposèrent naturellement à cette candidature; leurs principaux arguments étaient que Camilli était le petit-fils d'un noble latin d'Andros, exécuté par les Turcs pour trahison et qu'il était enfant illégitime. La Propaganda suivit pourtant le conseil de Sebastiani.<sup>116</sup>

La situation des diocèses d'Andros et de Sifnos restait aussi mauvaise qu'au-paravant. A Andros, la Propaganda avait député un prêtre natif de Syros, mais celui-ci

s'était immiscé dans la vendetta entre les deux familles principales, Della Grammatica et Condestaulo. Le nombre des Latins avait quelque peu augmenté (37 en 1667 contre 28 en 1652) et Sebastiani proposa de rétablir les Capucins français. La communauté latine de Sifnos était réduite à une colonie de pirates et de gens de passage. Il n'y vivait plus guère qu'un seul membre des anciennes familles marchandes: Micheletto Condestaulo. Les prêtres latins de Sifnos et des autres colonies de pirates faisaient l'objet de multiples plaintes. Sebastiani en releva aussi pour ceux de Kimolos, Sifnos et Mykonos. Par contre, il fut assez content du prêtre de Kea — Kythnos.<sup>117</sup>

La visite du diocèse de Tinos faisait partie de la tâche de Sebastiani, mais les autorités vénitiennes lui en refusèrent la permission. Sebastiani fit exécuter une visite clandestine en envoyant un Jésuite pour y amasser des renseignements sous couvert de venir prêcher le carême. Le résultat de cette visite discrète n'est pas très intéressant. L'évêque n'est pas tout à fait honnête sur le point financier, mais c'est presque un lieu commun à l'époque. D'après Sebastiani, Tinos constituait le diocèse le mieux administré de l'Archipel. L'église de Tinos souffrait pourtant de graves difficultés financières: les prébendes des chanoines avaient été situées en Crète et étaient donc perdues à cause de la guerre.<sup>118</sup>

Le rapport de Sebastiani constituait la base de quelques aide-mémoires confidentielles qui circulaient chez la Propaganda.<sup>119</sup> Ces documents nous donnent une excellente impression des opinions à Rome. Une notice sur les causes des résultats minimes obtenus par les missionnaires occidentaux nous donne — mis à part l'argument traditionnel de la mauvaise vie des prêtres latins — une esquisse très éclairante des notions vagues qu'avaient les insulaires des lignes de démarcation ecclésiastiques. Communément, les Latins ne voyaient qu'une seule différence entre Grecs et Latins: le rite. De telles erreurs dogmatiques étaient difficiles à combattre. Selon l'auteur de cette notice, il valait d'ailleurs mieux s'abstenir de toute mise au point si l'on voulait éviter une explosion d'indignation chez les Grecs. Les Latins, inconscients de l'existence de différences importantes, passent donc facilement au rite grec. En fait, les Latins sont de vrais Grecs: ils aiment les solennités grandioses du rite grec, leur propre église manque de prêtres pour remplir de telles fonctions: quoi de plus naturel pour les croyants que de passer à l'autre rite? Tenter de convertir individuellement l'un ou l'autre Grec est inutile: quand bien même ils déclarent s'assujétir aux doctrines catholiques, ils retiennent leur rite et continuent de la sorte à être soumis aux mêmes autorités. En fait, la plupart de ces problèmes n'a pas de solution. On pourrait permettre aux prêtres latins d'officier selon le rite grec — le rapporteur émet cette proposition avec quelque hésitation: ce serait très dangereux pour les relations entre les deux églises. On pourrait également améliorer l'administration des églises latines, augmenter la magnificence des offices des chapitres de Tinos, Naxos et Santorin, établir un séminaire commun aux deux rites. Enfin, quand les Vénitiens auront bien en main toutes les Cyclades (on est toujours en 1667, deux ans avant la chute de Candie) on pourrait abolir les évêchés grecs et imposer partout la situation qui existe à Tinos. Les Vénitiens seraient alors obligés de favoriser l'église latine par rapport à l'église grecque. Ce document est un curieux mélange d'observations aigües et d'une sous-estimation presque totale des réactions que pourraient provoquer les mesures proposées. Il faut également signaler l'espoir entièrement fictif portant sur la manière dont les Vénitiens administrent-

raient les Cyclades après la future conquête totale. Dans ce cas en effet, les Vénitiens seraient sans aucun doute plus inclinés à ménager la sensibilité des Grecs que ne le suppose la Propaganda.

Le deuxième aide-mémoire est d'un caractère plus concret et discute des mesures à prendre immédiatement. Le vicaire d'Andros doit être remplacé: il s'est trop immiscé dans les vendettas locales. On doit fonder un séminaire chez les Jésuites de Naxos. Les requêtes des habitants de cette île qui demandent l'établissement d'un monastère de femmes doivent être honorées: une telle institution est éminemment importante pour l'enseignement des filles. Ceci cadre bien avec les plaintes fort nombreuses sur les femmes illettrées qui vivent entièrement impliquées dans la superstition et la sorcellerie. A l'évêché de Santorin, vacant depuis peu, le prêtre grec Vittorio da Corfu (Korfiatis), ancien élève du Collegio Greco, jouissant d'une grande popularité à Santorin, ne doit pas être nommé. Il vaut nettement mieux le recommander au patriarche de Constantinople (quelquefois bien disposé à faire un plaisir à Rome) pour l'évêché grec de cette île.

L'exécution de tous ces beaux projets ne vit jamais le jour. En peu de temps Candie tomba. Ce fut la fin de la guerre et de l'occupation vénitienne des Cyclades turques. Dès lors, on se retrouve devant une tout autre situation qui exigera à son tour de nouvelles mesures.

#### *h. la situation économique et sociale pendant la guerre de Crète*

La longue guerre avait causé un appauvrissement sérieux. Plusieurs sources font mention d'une croissance des activités commerciales, mais les profits de celles-ci ne revenaient qu'à une petite minorité: les grands propriétaires producteurs de surplus négociables et les marchands spécialisés, exporteurs de produits de l'agriculture et de l'industrie à domicile. Ce commerce se trouva toujours entre les mains du groupe dont nous avons signalé l'existence dans le chapitre précédent. Son principal représentant, Vasilis Logothetis, mourut entre 1654 et 1659; il avait fait des affaires grandioses, non seulement comme marchand mais aussi comme agent négociateur dans les cas de rançonnement de captifs de bonne famille de part et d'autre. Les Turcs le considéraient comme un des leurs, grâce à ses multiples efforts pour racheter des Turcs pris par des Chrétiens, mais il collabora ouvertement avec les Vénitiens et il continua de porter le titre de consul de Venise, tandis que nous trouvons depuis 1648 son beau-fils Pietro Magnani (Manianis) comme consul de Venise à Milos.<sup>120</sup> Un petit-fils, Petraki Rosa, marchand à Sifnos et successeur dans les affaires de Vasilis, mourut en 1662. Son testament nous brosse une image imposante de toutes les affaires où il était mêlé.<sup>121</sup> Il possédait des terres sur presque toutes les îles de l'ancienne seigneurie des Gozzadini (Kea, Kythnos, Kimolos, Sifnos et Sikinos): la liaison entre les entreprises de commerce et l'ancienne seigneurie reste manifeste. Rosa détenait des créances sur plusieurs personnes pour une valeur totale de plus de 20.000 reali, en plus d'une grande quantité de marchandises dont il est difficile d'estimer la valeur. Il exportait vers Venise et la Turquie des produits de l'Archipel: laine, blé, valonnée de Kea, soie de Tinos, Andros et Kea. Plusieurs de ses opérations s'accomplissaient en collaboration avec d'autres marchands et grands propriétaires. Parmi eux, nous rencontrons les noms de Condestaulo (famille marchande latine d'Andros et de Sifnos), du

*kapetanios* de Mykonos Skoutaris (Scutari), de Kaïris, principale famille grecque d'Andros et de Gkyzis (Ghisi) riche famille grecque notoirement latinophile de Santorin. Les principales activités de Rosa se concentraient sur Andros, Tinos et Santorin, et sur les îles de l'ancienne seigneurie des Gozzadini. Rosa percevait les impôts à la fois pour le compte des Vénitiens et pour celui des Turcs. De plus, il agissait comme commissionnaire des *epitropi* de certaines îles pour vendre les produits en nature, reçus par les *kinotites* à titre d'impôts et pour payer les tributs avec le produit de la vente. De cette manière, Rosa négociait du blé de Sifnos et de la valonée de Kea.<sup>122</sup>

Enrico, frère de Petraki Rosa, s'établit comme marchand à Kea, centre de commerce de valonée et de soie et située plus favorablement que Sifnos sur les routes de navigations.<sup>123</sup> Vers la fin de la guerre, Sifnos semble avoir perdu sa place principale dans le commerce des maisons indigènes. Le dernier des grands marchands de Sifnos, le Latin Micheletto Condestaulo, mourut en 1667. Ses frères dirigeaient leurs affaires très importantes à partir d'Andros et de Venise. Les Condestauli venaient d'Andros, où ils étaient de grands propriétaires.<sup>124</sup> Dans cette île, une autre famille de grands propriétaires, Grecs cette fois, les Kaïris s'adonnaient également au commerce. Mykonos devint également un centre de commerce et de navigation.<sup>125</sup> La place de Sifnos comme centre principal fut prise par Milos, où le commerce de butin stimulait l'activité du port. De plus, nous relevons des indications d'une croissance de l'activité commerciale à Santorin.<sup>126</sup>

L'expansion des activités commerciales ne put compenser les dommages causés par la guerre. Il fallait également compter avec les pillages commis par les deux partis. De plus, une portion beaucoup plus grande de la production disparaissait sous forme d'impôt. Pendant cette période, il ne faut pas uniquement tenir compte des conséquences directes de la guerre, mais également de catastrophes naturelles, suites indirectes de la guerre, du moins partiellement. Les épidémies, particulièrement graves pendant cette période, se repandirent plus rapidement à cause des mouvements des troupes ottomanes de l'Asie vers l'Egée. Un autre grand désastre fut l'éruption du volcan de Santorin en 1650 qui fit beaucoup de victimes et recouvrit l'île de cendres. L'éruption s'accompagna de phénomènes séismiques à Naxos, Milos et Santorin, qui doivent avoir porté atteinte à la qualité de l'eau potable et donc à leur tour favorisé les épidémies.<sup>127</sup>

Les circonstances qui existaient pendant la guerre entraînèrent une augmentation des tensions sociales. L'alourdissement des charges due à la double taxation par les Turcs et par les Vénitiens et la consolidation du pouvoir des dirigeants oligarchiques des *kinotites* accentua encore les différences entre riches et pauvres. Les *epitropi* et *primati* se déchargeaient de ces obligations sur le petit peuple autant qu'ils le purent. A remarquer que pendant la guerre de Crète, Giacomo Barozzi, seigneur des *topi* de Filoti et de Finelia, fit dresser un nouveau cartulaire dans l'intention de revivifier les droits seigneuriaux plus ou moins oubliés. C'est le cartulario de Filoti que nous avons déjà cité plusieurs fois dans le présent ouvrage. Le visiteur Sebastiani reprocha aux riches de Naxos l'oppression qu'ils exerçaient sur les pauvres.<sup>128</sup> Jean François, un Capucin français de la mission de Naxos, calcula en 1663 que 10-12 *primati* possédaient ensemble trois quarts de Naxos.<sup>129</sup> Si les Vénitiens taxaient un peu plus durement ces personnages, ils pourraient, d'après le Capucin, aisément augmenter le revenu fiscal. Mais il faudrait alors prendre garde que le principal des *primati*, Crusino II Coronello, ne profite pas de l'occasion pour mettre ces

nouvelles charges sur le dos du petit peuple. Les tensions sociales existaient déjà à Naxos avant la guerre, mais elles furent sensiblement augmentées par la double taxation.<sup>130</sup> Le peuple avait toute raison de manifester son mécontentement: les rares chiffres que nous avons le montrent à souhait. Les impôts turcs étaient quelquefois assez légers, mais ils pouvaient aussi monter à 25% du rendement annuel d'une possession. Une possession immense comme le *topos* de Filoti avec ses dizaines de champs, pâturages étendus et toute une série de *тели* ne paie que 8 reali pour le *maktu* turc; cette même somme est due par un chanoine de la cathédrale latine pour quelques champs et jardins de petite étendue, et représente alors 25% du revenu.<sup>131</sup>

Le manque de sources nous empêche d'estimer à sa juste valeur l'injustice de la division des charges. Les sources que nous avons pour une période postérieure (1670, 1708, 1719-1727) — après l'application de quelques mesures correctives en faveur du petit peuple — fournissent néanmoins une navrante image.<sup>132</sup> Dans l'annexe no. 4 nous montrerons que même dans les villages paysannes les plus prospères de Naxos, seule une minorité des chefs de famille payait plus d'impôt sur le revenu de leurs terres que de capitation, ce qui implique, avec un taux moyen de 20% pour l'impôt foncier, que la grande majorité de la population — surtout paysanne — de Naxos paye plus de 40% de ses revenus en impôts. Les riches, par contre, jouissent de l'avantage que pour eux, la capitation est proportionnellement moins lourde par rapport à leurs revenus. De plus, ils sont favorisés dans l'estimation du *maktu*, surtout quand ils possèdent un *topos*. Il est à signaler que les Grecs de Naxos semblent avoir fait de nouvelles tentatives pour abolir le système des *topi* en 1652. Cette tentative n'eut pas de résultats, les Latins l'emportèrent dans les négociations avec les Turcs grâce à l'aide de l'ambassadeur de France et moyennant paiement de la somme de 1700 reali.<sup>133</sup>

La situation n'était pas meilleure à Santorin. Sebastiani accusa les riches de cette île de payer des salaires de famine aux ouvriers.<sup>134</sup> Les rapports en provenance de Milos ne sont pas plus positifs: trois riches familles (Tatarakis, Krispos et Kotakis) s'y partageaient le pouvoir.<sup>135</sup> Nous n'avons pas de renseignements sur la situation à Andros, mais la structure sociale de cette île ressemble à celle de Naxos: un petit groupe de grands propriétaires y possède une grande portion des terres, ce qui doit inmanquablement avoir entraîné le même genre de tensions. Le registre du *haraç* de Mykonos de 1620 nous montre d'ailleurs que même les petites îles ont leurs oligarchies de *primati*.

Selon un usage déjà commun, certains des plus riches habitants des îles s'assuraient la protection étrangère en s'acquérant un consulat. Trois puissances avaient des consuls dans les Cyclades: la France, l'Angleterre et les Pays-Bas. Venise avait également des consuls, mais en état de guerre leur position n'aurait pu être celui de consuls d'après le droit international: c'étaient plutôt de simples agents civils des autorités militaires vénitiennes. A l'exception de Chinamo, consul de Venise à Milos, depuis 1667, tous les consuls des nations étrangères étaient des notables indigènes qui avaient acheté la protection d'un ambassadeur et ne remplissaient guère une véritable fonction consulaire. Ils n'étaient pas salariés, au contraire, la majorité avait dû payer pour sa nomination.<sup>136</sup>

La guerre était assez profitable pour les riches. Ceux qui disposaient d'une production suffisamment volumineuse pouvaient nolisier des vaisseaux pour vendre au meilleur prix leurs produits aux armées et flottes affamées. Avec l'argent ainsi gagné, on pouvait

agir comme fermier d'impôts ou bien se livrer à des spéculations sur le marché déséquilibré du Levant.<sup>137</sup> Par contre, ces mêmes riches représentaient les victimes toutes indiquées de tous ceux qui voulaient faire des réquisitions à la hâte et qui n'avaient pas le temps d'acheter des vivres ou de percevoir des impôts d'une manière régulière.

## X. UNE PAIX TROUBLE, 1669-1684

### *a. no man's land*

L'accord turco-vénitien de 1669 est taxé par les auteurs modernes d'une manière tout différente de celle des auteurs contemporains. L'historiographie moderne ne fait que constater que la Crète est désormais turque et suppose ensuite que la flotte vénitienne a dû disparaître de l'Egée devenue entièrement turque.<sup>1</sup> Les contemporains par contre étaient d'opinion que nonobstant la chute de Candie, la flotte turque était manifestement battue par les Vénitiens et que ceux-ci détenaient toujours une partie du pouvoir dans l'Egée: ils possédaient Tinos et les trois seuls ports de Crète qui étaient sûrs en toutes circonstances.<sup>2</sup> L'objectif primaire des Turcs en 1645 avait été de mettre les corsaires occidentaux dans l'impossibilité de se servir de ports chrétiens en Egée. Cet objectif n'avait donc pas été atteint. Tout ceci, joint aux conquêtes vénitiennes en Dalmatie, engageait les contemporains à ne pas considérer le résultat de la guerre comme une grande victoire turque. Les Turcs s'étaient certes emparés de la Crète, mais ils avaient fait montre de tant de faiblesses qu'une revanche s'imposait, ce qui se produisit effectivement à peine quinze ans plus tard, en 1684.

Entre 1669 et 1684, la puissance ottomane en Egée offrait un spectacle assez minable. La flotte vénitienne y demeurait une réalité et les Turcs n'osaient guère s'y montrer. La situation était la suivante: en l'absence des Turcs, les Vénitiens se limitaient à la protection de leurs propres intérêts et pour le reste laissaient le champ libre aux aventuriers. Les corsaires chrétiens, auxiliaires des Vénitiens pendant la guerre, avaient eu l'occasion de prendre pied en Egée et ils devinrent après 1669 difficiles à déloger. Les Turcs en tout cas n'y parvinrent pas.

La situation chaotique en Egée était également la faute de puissances comme Venise et la France. La France avait participé à la guerre de Crète de manière camouflée en se servant principalement de Malte et de la Savoie comme de deux marionnettes. Sous le pavillon de ces deux puissances, les Français étaient partis en croisade avec beaucoup d'enthousiasme, et les sentiments de croisade ainsi déchaînés ne se jugulèrent pas aisément après la paix de 1669. Malte et la Savoie continuaient à se considérer en état de guerre sainte avec les Turcs et leurs navires comptaient de nombreux marins et officiers français. La tension entre la France et la Turquie continua après 1669. Dans cette situation Louis XIV — dont la vanité avait plusieurs fois été heurtée de plein front par les Turcs — n'éprouvait aucun besoin de contenir tant soit peu ses sujets. Une telle attitude aurait également été contraire à l'esprit de croisade qui animait toujours le roi.<sup>3</sup>

Si l'attitude de Venise appelle un peu plus de respect, elle n'est certainement pas exemplaire pour autant. Il semble qu'il ait existé une espèce d'accord entre Venise et les Turcs à propos de la lutte contre la piraterie en Egée. Mais nous tâtons ici dans l'obscurité: un tel accord ne se trouve pas dans le traité de 1669. Toutefois, le livre contemporain de Glazemaker mentionne bel et bien un tel accord.<sup>4</sup> L'obligation vénitienne de combattre



les pirates est très explicitement mentionnée dans l'*Histoire* de Saulger.<sup>5</sup> La manière ambiguë dont les Vénitiens s'acquittèrent de leur obligation est esquissée dans un récit du voyageur français Chardin. Celui-ci se rendait à Constantinople à bord d'un navire de guerre vénitien. Quand l'escadre de guerre vénitienne arriva devant Mykonos, un des principaux nids de pirates, elle fit halte et tira quelques coups de canon. Immédiatement, une multitude de navires petits et grands sortirent du port de l'île et se dispersèrent. Chardin demanda à l'amiral vénitien la raison de cette comédie. L'officier répondit qu'il était obligé de faire la chasse aux pirates mais qu'il n'entendait pas nuire à ses anciens alliés. Ayant lancé son avertissement, il pouvait pénétrer dans le port de Mykonos dans la certitude de ne pas y trouver de pirates. L'amiral poursuivit en faisant savoir à Chardin que tous les navires de guerre vénitiens agissaient de la même manière.<sup>6</sup>

Mais ni les Vénitiens, ni les Français n'avaient la responsabilité finale de la région où sévissaient les pirates. Les actions des pirates étaient dirigées principalement contre eux. La manière brutale dont les pirates occupèrent la scène entre 1669 et 1684 découlait surtout de l'absence d'une police maritime turque. Le système ottoman d'une 'volta' annuelle de toute la flotte ne pouvait guère entraîner de résultats effectifs. Dès que l'apparition des Turcs à l'embouchure des Dardanelles était signalée aux pirates, ceux-ci se retiraient à l'écart de la route empruntée par la flotte turque.<sup>7</sup> Ceci dans le cas où les pirates ne se sentaient pas suffisamment puissants pour affronter ouvertement le gros de la flotte ottomane. Les Turcs manquaient de moyens pour assurer une police continue en Egée. De plus, la qualité combattive de leurs navires n'était pas des meilleures: ils n'osaient attaquer les pirates que dans des circonstances favorables et lorsqu'ils jouissaient d'une supériorité numérique incontestée. Les petites unités de la flotte ottomane qui étaient stationnées dans des bases fortifiées comme Rhodes n'osaient guère quitter l'abri des forteresses et ne faisaient rien pour assurer la sécurité de la mer. Les Turcs se limitèrent à chasser de petites unités de pirates avec de grandes flottes difficiles à manoeuvrer sans oser se disperser. Cette tactique n'est pas sans rappeler celle qui applique un homme poursuivi par une nuée de moustiques et qui tenterait de se débarrasser de ses assaillants à coups de canon.<sup>8</sup>

Le rétablissement formel de l'autorité ottomane en 1669-1670 ne porta donc nullement atteinte à la position des pirates. En 1670, une flotte ottomane qui voulait rétablir l'ordre à Milos fut honteusement chassée par les pirates.<sup>9</sup> Ce ne fut qu'en 1676 que les Turcs se mirent à combattre sérieusement les pirates occidentaux: les quelques expéditions antérieures de navires nord-africains ne revêtirent pas grande importance.<sup>10</sup> En 1676, le *serdar* (sous-commandant du *kapudan paşa*) entreprit un tour des îles accompagné d'un fonctionnaire administratif de l'entourage du grand vizir. Ce fonctionnaire avait pour mission de vérifier s'il était exact que des pirates et des corsaires occidentaux habitaient les îles turques et si ces mécréants y avaient pris femme. Les éléments suspects de collaboration avec les pirates furent obligés de payer de grosses amendes tel, par exemple, l'archevêque grec de Milos. L'évêque latin de cette île échappa à une punition semblable en cherchant abri dans l'île voisine de Sifnos où le Turc n'apparût point. Le *serdar* se montra également à Paros. A Parikia et à Antiparos, il fit détruire des maisons et d'autres possessions de corsaires. Les *epitropi* de Naoussa, l'autre ville de Paros, se portèrent au devant du *serdar* pour lui demander de les délivrer de l'oppression des

pirates, mais ils n'échappèrent pas une lourde punition: le *serdar* exigea un cadeau de 600 ducats et le rachat aux frais de la *kinotis* de quelques Juifs réduits en esclavage par les Occidentaux. Dans le cadre de ces opérations de la flotte turque, le *bey* de Naxos osa visiter son île et y entama une enquête sur la complicité des habitants à la piraterie. L'apparition — immédiatement après son arrivée — d'une voile inconnue à l'horizon, l'obligea à décamper tout de suite.<sup>11</sup>

En 1677, les Turcs se livrèrent à nouveau à toutes sortes de violences à Paros.<sup>12</sup> Les habitants de Naxos, ayant perdu toute confiance dans la volonté des Turcs de les protéger contre les pirates, fortifièrent le Kastro de leur île.<sup>13</sup> L'année 1678 vit également quelques tentatives des Turcs pour obliger par la terreur les insulaires à ne pas aider les corsaires, notamment à Syros.<sup>14</sup> En 1680, la flotte ottomane fit une nouvelle apparition. A Syros, les Turcs se montrèrent cette fois fort raisonnables, mais ils traitèrent durement les populations de Mykonos et de Santorin.<sup>15</sup> En 1681, le *kapudan paşa* avait à peine entamé sa 'volta' lorsqu'il apprit que les pirates étaient à proximité. Il se retira hâtivement dans les Dardanelles.<sup>16</sup>

En 1682, les Turcs montrèrent un peu plus d'énergie. L'attaque d'une forteresse turque par une flotte régulière française les avait fortement irritée. Nous reviendrons sur cette attaque française dans les pages suivantes. En représaille, les Turcs firent sauter le monastère des Capucins de Milos, mesure compréhensible quand on pense aux liens existant entre ces pères et les pirates.<sup>17</sup> Les conséquences ne se firent pas attendre: un mois plus tard, une escadre de pirates apparut devant Naxos et exigea que tous les musulmans présents sur l'île lui fussent livrés.<sup>18</sup> En 1683, la Porte envoya de nouveau un fonctionnaire pour s'enquérir de la piraterie en Egée; il semble que la mission de ce personnage n'aboutit à rien.<sup>19</sup>

#### b. la guerre de course

Ce qui nous frappe dans les actions des corsaires ou pirates occidentaux, c'est qu'ils s'attaquaient désormais directement et d'une manière organisée à la présence ottomane dans les Cyclades. C'est là une des conséquences de la guerre de Crète. Sous le couvert de la flotte vénitienne, de nombreux corsaires avaient pu acquérir dans les îles des intérêts qu'ils n'entendaient pas abandonner sans coup férir après la fin de la guerre. Afin de sauvegarder leur position dans les îles, les corsaires combattaient âprement toute tentative de rétablissement de l'autorité turque, allant même jusqu'à affronter directement la flotte ottomane régulière.

Robert Saulger, que nous avons déjà plusieurs fois rencontré comme auteur d'une histoire de la Francocratie, était le supérieur de la maison des Jésuites de Naxos depuis 1675. Il vit de près les actions des corsaires. Dans son livre publié en 1698, il donne entre autres trois biographies de chefs de bandes de corsaires qui essayèrent d'arracher les Cyclades au pouvoir ottoman entre 1672 et 1679.<sup>20</sup> Ces biographies sont placées dans le livre de Saulger directement après les biographies des ducs latins. A l'époque où il écrivait son *Histoire*, Saulger menait une campagne de propagande pour le rétablissement de la domination latine dans les Cyclades. Ses trois biographies de corsaires sont essentielles pour comprendre la tendance générale de l'ouvrage: elles doivent montrer qu'il n'est pas

difficile d'arracher les Cyclades aux Turcs. Pour démontrer le réalisme de ses projets, Saulger a quelque peu exagéré la signification des trois corsaires. De plus, le choix des trois personnages semble un peu artificiel: un nom au moins aurait pu y être ajouté.

Le premier des chefs de corsaires que Saulger nous fait connaître est le marquis de Fleury, Savoyard. Fleury était donc ressortissant d'une des puissances qui fournirent aux pays de culture française l'occasion de continuer la croisade alors que la France elle-même vivait sur un pied d'amitié formelle avec la Porte. D'après le récit de Saulger, Fleury avait quitté Marseille en 1673 avec deux navires. Il avait formé le projet d'aller occuper Naxos. Arrivé à Paros, il ouvrit des négociations avec certains notables naxiotes, mais ses projets échouèrent à cause de l'intervention des Vénitiens. Ensuite, Fleury se mit à écumer les mers. Il commit alors un impair stupide en s'emparant d'un navire marchand sous pavillon vénitien. La flotte vénitienne le prit en chasse et l'attrapa en peu de temps. Fleury tenta de s'échapper en débarquant son artillerie à Paros et en se retranchant dans le complexe byzantin de la Katopyliani, mais il ne put tenir tête aux Vénitiens. Il fut fait prisonnier et expédié à Venise où il n'échappa à la mort que grâce à l'intervention de diplomates catholiques. Après avoir payé une indemnité considérable, il put partir. Il entra ensuite au service de l'Autriche, où il s'acquit quelque réputation comme commandant de la flotille danubienne qui harcelait les Turcs après le siège de Vienne de 1682.<sup>21</sup> En 1686, nous le trouvons à nouveau en Egée à la tête d'une petite flotte, mais cette fois comme allié de Venise dans la nouvelle guerre contre les Turcs.<sup>22</sup>

Dans ce récit de Saulger, seule la relation des événements ayant suivi la prise du navire marchand vénitien est confirmée par des sources indépendantes. Les sources vénitiennes ne mentionnent Fleury que comme pirate; nous n'y trouvons aucune trace de projets éventuels de domination des Cyclades. Toute cette histoire cadre d'ailleurs trop bien avec les tendances de l'ouvrage de Saulger pour être crue sans autre confirmation. Peut-être cette confirmation se trouve-t-elle dans un livre de Paul Ricaut, consul anglais à Smyrne, où il est question de plusieurs personnages ennemis des Turcs — entre autres Fleury — qui ont essayé de mettre fin à l'anarchie dans l'Archipel en mobilisant une alliance des gouvernements indigènes. Le projet de Fleury n'a abouti à rien, mais il y a deux éléments importants à retenir. C'est premièrement l'existence d'une vague structure de coopération entre les administrations indigènes. C'est deuxièmement le fait qu'un quelconque pirate soit en mesure d'aller se retrancher dans les Cyclades turques et ne soit délogé de son refuge que par les forces vénitiennes: les Turcs n'entrent plus en jeu.<sup>23</sup>

L'épisode de Fleury ne fut que de courte durée. Le deuxième personnage relevé par Saulger a, pour sa part, terrorisé l'Archipel pendant plusieurs années. Il s'agit de Hugues de Crevelliers, d'Avignon. Celui-ci avait commencé sa carrière humblement, comme membre d'équipage d'un navire corsaire pendant la guerre de Crète. Il y avait assez bien réussi et fut bientôt en mesure d'acheter lui même un navire et de s'établir en corsaire à son propre compte. Finalement, il fut à la tête d'une petite escadre. Saulger était tombé sous le charme de Crevelliers qu'il connut en personne. Le pirate avait le physique de l'emploi: c'était un géant à la voix de tonnerre. En Egée, Crevelliers se comportait en commandant d'une force d'occupation régulière. Ce n'était pourtant qu'un aventurier et non le restaurateur du gouvernement latin que Saulger espérait. Plein de désillusions, Saulger finit par le condamner en ces termes: "selon ses premières vûes,

jamais les Turcs n'auraient eu la resolution de l'y venir chercher et peu à peu il se seroit fait un établissement solide, tous les peuples étant tres disposez à secouer le joug de la Porte, mais il aime mieux faire le pirate".<sup>24</sup>

Nous rencontrons Crevelliers pour la première fois en Egée en 1673. Commandant une unité sous pavillon de Malte, il avait pris part à une tentative des Occidentaux de soutenir une rebellion des habitants de la Mani dans le but d'obtenir une tête de pont dans le Péloponnèse.<sup>25</sup> La tentative échoua et Crevelliers s'en alla opérer pour propre compte et sous pavillon de Savoie cette fois. La Savoie s'intéressait encore moins à la mauvaise conduite des aventuriers qui s'étaient procurés ses lettres de marque que ne le faisait l'ordre de Malte.

Vers la fin de 1673, la flotille de Crevelliers avait étendu ses activités aux Cyclades. A ce moment précis, l'ambassadeur de France Nointel avait quelques démêlés à Mykonos avec Mikhali un capitaine de la Mani qui naviguait sous le pavillon de Crevelliers. Ce Mikhali s'était sans doute attaché à Crevelliers lors de l'expédition que ce dernier avait fait dans la Mani.<sup>26</sup> Ce ne fut pourtant qu'en octobre 1674 que Crevelliers entreprit de grandes opérations contre les points d'appui des forces ottomanes en Egée. Il commença par attaquer Andros, la seule île des Cyclades où l'influence des Turcs était considérable. Il y rencontra quelque opposition qu'il brisa sans difficultés après quoi il se livra à une mise à sac terrible. Parmi les prisonniers se trouvait le bey d'Andros.<sup>27</sup> D'autres navires appartenant à la flotte de Crevelliers se livrèrent à des rapines à Naxos sous le commandement de Mikhali; ils pillèrent même les églises et les monastères latins.<sup>28</sup> Au même moment environ, une expédition punitive fut organisée contre la petite île de Tilos (Episkopia). Les habitants de cette île avaient fait prisonnier un corsaire fameux, nommé Daniel, qu'ils avaient ensuite livré aux Turcs.<sup>29</sup> Pendant les années qui suivirent, la chronique des Capucins de Naxos mentionne plusieurs fois des actes de violence commis à Naxos par des membres d'équipage des vaisseaux de Crevelliers. Quelquefois cependant, il arrivait à Crevelliers de se montrer bon catholique: le fondeur de canons qu'il avait avec lui fondit des cloches pour plusieurs églises de Naxos.<sup>30</sup> Ce détail ne nous intéresse pas tellement du point de vue religieux, mais plutôt parce qu'il montre combien les pirates de l'Egée étaient déjà autarchiques.

En 1678, Crevelliers entreprit à nouveau de grandes expéditions contre les bases ottomanes de l'Egée. Peut-être faut-il voir là une revanche après les tentatives turques de déloger les pirates des Cyclades en 1676-1677. Son but était cette fois la petite communauté musulmane de Naxos, apparemment retournée dans l'île après la fin de la guerre de Crète. Selon l'usage, les Turcs se réfugièrent à l'intérieur de l'île dès que les voiles des corsaires apparurent à l'horizon. Cette fois, la tactique habituelle ne suffit point à assurer la sécurité des musulmans. Le pirate chevronné qu'était Crevelliers n'hésita point à entreprendre ce que ses collègues moins audacieux n'auraient jamais osé: il débarqua en force à Naxos au beau milieu de l'été, c'est à dire en pleine saison de navigation pour la flotte ottomane. De leurs maisons de campagne, les Turcs se réfugièrent dans une grotte. Les corsaires les découvrirent et les y enfumèrent. Ceux qui survécurent à l'opération furent déportés comme esclaves.<sup>31</sup> Il est fort curieux que cette invasion ait survécu dans les récits des paysans de Naxos, mais dans une version curieusement mutilée. Dans les récits actuels, les corsaires qui enfument les réfugiés sont devenus d'atroces Turcs, et les vic-

times de pauvres paysans de Naxos.<sup>32</sup>

Le nom de Crevelliers n'était pas seulement redouté dans les Cyclades. Les habitants d'Athènes, ville toujours importante comprenant une population turque fort nombreuse, payaient un tribut à Crevelliers. En 1676, le pirate conquiert le chef-lieu de Mytilini, une des plus importantes colonies musulmanes de l'Égée, qui — ironie historique — vit naître également le conquérant turc des Cyclades, Barbarossa! A cette occasion, Crevelliers déporta 500 habitants turcs.<sup>33</sup>

En 1678, ce fut le tour de Santorin. Cette île ne comptait pas d'habitants musulmans, mais les habitants de la petite ville de Nemborio (Emborion) n'en furent pas moins maltraités par des marins dépendant de Crevelliers. Parmi eux figurait le Maniate Mikhali qui avait la triste renommée d'être le pire des capitaines du pirate avignonnais. Les habitants de Santorin envoyèrent une députation à Rome où l'on connaissait déjà Crevelliers de réputation. La Curie romaine qui s'était déjà plainte plusieurs fois auprès de divers princes signataires de lettres de marque des dommages causés aux Grecs "latinophiles" des Cyclades, protesta vigoureusement à la cour de Turin.<sup>34</sup> Les lettres de marque de Crevelliers furent annulées et on prépara des mesures juridiques pour arriver à une restitution des dommages.<sup>35</sup> Mais cela n'aboutit à rien: entretemps le destin avait frappé l'aventurier. Près de Kasos, à l'est de la Crète, son vaisseau explosa. Après sa mort, son escadre se désintégra.<sup>36</sup> Son fils Agostino opéra encore pendant quelque temps dans l'Archipel avec quelques navires mais il mourut quelques mois après à Paros. Ce bandit reçut d'imposantes obsèques dans l'église de San Giorgio de Naousa. Même le métropolite grec participa avec tout son clergé aux obsèques, ce qui constitue un témoignage de plus de l'attitude ambiguë de la population et de ses dirigeants vis à vis de la piraterie.<sup>37</sup>

Le troisième des "conquérants" cités par Saulger comme un "champion" du rétablissement de domination latine est un certain Zorzi ou Jean Kapsi. D'après Saulger, c'était un marin grec qui avait servi sur des bâtiments français et qui s'empara du pouvoir dans sa patrie, Milos, en 1673. A cette occasion il aurait été couronné avec un diadème d'argent dans la cathédrale *grecque* de Milos par l'évêque *latin*. Saulger est plein d'éloges pour le bon gouvernement de Kapsi. Pourtant, ce dernier tomba dans un piège tendu par les Turcs et fut exécuté.<sup>38</sup> Nous possédons toutefois une autre version de cette histoire. Lorsque le visiteur apostolique Venier visita Milos en 1678, les *primati* du lieu lui présentèrent des plaintes contre l'évêque latin. D'après leur version, le bas peuple de Milos se serait rebellé sous la conduite d'un nommé Kapsi. Les chefs de la *kinotis* et l'archevêque grec auraient été chassés de l'île. Camilli aurait soutenu ouvertement cette rébellion et aurait publiquement proclamé Kapsi comme le chef de l'île, et ceci dans la cathédrale grecque.<sup>39</sup>

La transformation des événements dans le livre de Saulger est bien compréhensible. Cet auteur était ami de Camilli, évêque latin de Milos, et nourrissait, tout comme son ami, quelques doutes justifiés quant au climat social dans les Cyclades. Saulger ne pouvait guère présenter les faits à son public français comme une révolte sociale il transforma l'affaire en une petite croisade.<sup>40</sup>

Un autre chef corsaire, Angelo Maria Vitali, cousin du corse Giorgio Maria Vitali mentionné au chapitre précédent, était d'une importance au moins égale au trio décrit par Saulger. Ce personnage semble avoir été reconnu par les corsaires de l'Archipel comme un

'primus inter pares'. Nous le trouvons pour la première fois à Mykonos en 1666: par devant le notaire public, il y loue fort correctement un navire à quelques petits entrepreneurs locaux 'δια τῆς ταξιδεύης καὶ πηγαίνης εἰς τὸ κροῦσος κατὰ τὴν τάξιν καὶ συνήθειαν τῶν κρουσάρων' (pour aller à la course d'après la règle et la coutume des corsaires).<sup>41</sup> C'est un gentilhomme: lorsque quelques capitaines de son escadre font des dégâts à Naxos, il consent à une restitution sans beaucoup de protestations.<sup>42</sup> Il opéra d'abord de Paros, où il était principal bienfaiteur de l'église latine; il y acheta aux Grecs une église qu'il donna aux Capucins.<sup>43</sup> Ses déprédations l'ayant suffisamment enrichi, il se maria à Paros et se procura auprès du grand vizir, moyennant une grosse somme (l'équivalent du tribut annuel d'une île moyenne comme Kea) un acte de pardon dans lequel il était désormais reconnu comme sujet ottoman. Il négligea cependant de payer le vizir, et en automne 1680, le *kapudan paşa* voulut s'emparer de lui. Vitali parvint à s'échapper à Tinos et s'établit ensuite en Italie, mais quelques membres de sa famille tombèrent entre les mains des Turcs.<sup>44</sup> En 1684, nous le trouvons à nouveau à Tinos, mais il reçut l'ordre du rector de ne plus se mêler de piraterie.<sup>45</sup>

Les grands entrepreneurs dont nous venons d'esquisser les carrières n'étaient qu'une des manifestations du banditisme maritime qui s'était enraciné dans les Cyclades. Il n'est pas possible de faire une estimation exacte du nombre de pirates qui parcouraient l'Egée, et il est tout aussi impossible d'estimer le pourcentage d'entre eux qui s'établissait sédentairement dans les îles. Le voyageur français Chardin raconte que lors de son séjour (1671), 40 navires de pirates environ sillonnaient l'Egée.<sup>46</sup> Une lettre du rector de Tinos de 1684 nous donne une estimation du nombre des navires occidentaux et grecs qui se livraient à la course dans l'Egée. Il y a 7 gros navires à voile, 1 brigantin, 4 galéotes à rames et 4 petits bateaux de prise. De plus, une escadre française, commandée par un certain 'Labardechia' vient d'arriver. Les 7 navires à voile sont tous livournais ou français, le plus grand compte 40 canons. Parmi les navires à rames il y en a deux de 23 bancs, ce qui en fait presque de véritables galères de guerre; un de ces navires appartenait au corsaire grec Manetta.<sup>47</sup>

La majorité des navires de pirates, et surtout de la foule de forbans de petite envergure, était constituée par des bateaux relativement petits (felouques, brigantins) dont l'équipage ne dépassait guère 30 à 40 marins et qui s'attaquaient surtout à la petite navigation de cabotage entre les ports de l'Egée. Ils peuvent être comparés avec les navires utilisés par les boucaniers des Caraïbes. Le cas échéant, ils attaquaient aussi des navires plus grands dont l'équipage n'était pas sur ses gardes. Dans l'édition du grand atlas marin, le *Neptune françois*, paru chez l'éditeur néerlandais Mortier, une gravure représente l'attaque d'un petit navire marchand par un brigantin méditerranéen (contrairement au brigantin atlantique, le brigantin méditerranéen était un navire à rames).<sup>48</sup> A côté de ces modestes navires, on rencontre également de gros bâtiments à voile parfaitement comparables aux hauts bords de guerre occidentaux. L'équipage de tels vaisseaux pouvait compter quelques centaines d'hommes; les gros navires à rames portaient le même nombre élevé.

L'équipage de tels navires pouvait constituer de petites armées d'invasion capables d'attaquer des forteresses turques. En tout, le nombre de pirates qui infestaient l'Egée pendant la saison peut avoir été de quelques milliers. Un certain pourcentage de cette

population flottante se sédentarisait dans les îles.<sup>49</sup> Il s'agissait surtout des équipages de navires à rames: ces navires devaient avoir une base en Egée du fait de leur rayon d'action restreint. Mais certains navires à voiles demeuraient pour leur part si longtemps en Egée qu'on peut ici aussi parler d'une sédentarisation. Nous connaissons le cas d'un navire corse sous pavillon portugais qui resta au moins 19 ans en Egée.<sup>50</sup> Une estimation fort spéculative du nombre de pirates qui se sont entièrement sédentarisés dans les îles nous est fournie par le nombre des immigrants occidentaux arrivés dans les îles pendant cette époque. En effet, ces immigrants étaient en large majorité des pirates. Si l'on se base sur les rapports des visitateurs apostoliques Sebastiani (1667) et Venier (1678), on arrive à un nombre de 100 à 200. Nous ignorons totalement dans quelle mesure la piraterie implique également une migration de pirates grecs (de la Mani par exemple) vers les Cyclades. On sait en tout cas que les Grecs de plusieurs îles firent part de l'équipage des navires de pirates occidentaux. Peut-être, le nombre des habitants des îles vivant de la course s'élevait-il — y compris certains négociants, mais sans compter femmes et enfants des pirates — à un millier. En tout, il semble donc que quelques pourcents de la population totale des Cyclades (alors environ 60.000) vivaient de la course. Certains voyageurs estiment la part de la piraterie dans l'économie de certaines îles essentielle, surtout dans le cas de Milos, Kimolos et Mykonos. Il est possible que cette image ne soit pas entièrement correcte pour Milos qui possédait bien d'autres ressources économiques, mais les voyageurs avaient probablement raison en ce qui regarde Kimolos et Mykonos.<sup>51</sup>

La composition démographique des immigrants occidentaux reste à peu près la même que celle des immigrants du temps de la guerre de Crète. Ce sont des équipages de navires qui voguent sous les pavillons de Malte, Toscane et Savoie. Les pavillons de France et de Venise étaient officiellement interdits: ces puissances vivaient en paix avec le sultan. Ceci ne veut pas dire que des Français ou des Vénitiens ne participaient pas à la piraterie: les pirates de ces nations se dissimulaient tout simplement sous un pavillon plus accommodant. Ce sont précisément des sujets français (de Provence) et vénitiens (de Dalmatie) qui constituent un élément principal de la population pirate des Cyclades. Parmi les pirates grecs, on relève des indigènes, mais aussi des Grecs des îles appartenant à Venise et des Maniates. Venise n'aimait guère que ses ressortissants se livrassent à de telles irrégularités, mais il était malaisé voire impossible de les combattre. Comme l'écrivait un recteur de Tinos, les Tinotes avaient pris goût à la piraterie pendant la guerre de Crète, et ils la conservèrent une fois la paix conclue.<sup>52</sup>

Le champ d'activité des pirates changeait avec les saisons. En hiver, ils habitaient les Cyclades où ils s'équipaient et se ravitaillaient. Au printemps, ils se retiraient dans les parages d'îles difficilement accessibles et rocheuses: Fourni et Ikaria entre les Cyclades et Chio. De là, ils pouvaient menacer la petite navigation de la côte d'Anatolie. En été, quand la flotte ottomane pouvait paraître en Egée, ils se retiraient vers les côtes asiatiques de l'empire: parages de Chypre, Liban et Egypte. Au commencement de l'automne, ils retournaient dans les Cyclades.<sup>53</sup>

Comme dans les Caraïbes, il existait dans les Cyclades une économie complète de la piraterie. Les pirates y réparaient leurs vaisseaux, y fondaient même des canons.<sup>54</sup> On pouvait tout y acheter, tandis que des négociants spécialisés achetaient le butin.<sup>55</sup> L'église catholique pourvoyait les concentrations sédentaires de pirates de prêtres et dans cer-

taines îles, les filles bien disposées ne manquaient pas. L'infrastructure était donc complète. Dans ce cadre, il faut encore attirer l'attention sur l'existence d'un type de négociants qu'on appelait 'agents'. C'étaient des capitaines en retraite qui s'adonnaient désormais au commerce 'régulier'. Ce sont eux qui achetaient le butin et vendaient l'équipement. Au cours des temps, ces agents devinrent des fonctionnaires consulaires à titre officieux qui traitaient pour leurs gouvernements des affaires un peu louches, transmettant par exemple des ordres de kidnapper ou de terroriser des éléments dont les patrons respectifs avaient quelque raison de se plaindre. A l'époque dont il est question ici, l'"agent" principal est un certain Benedetto Nesti ou Honesti, un ancien capitaine qu'on trouve déjà pendant la guerre à Milos, où il 'représentait' le grand-duc de Toscane. Nesti fut un personnage prestigieux. En 1667, déjà il avait été chargé d'une mission confidentielle par le visitateur Sebastiani. A côté de son consul régulier la France avait également à Milos un 'agent', un certain Misserel. En 1680, Nesti et ses collègues jugèrent la situation à Milos un peu trop dangereuse et voulurent déplacer leurs négoces à Tinos, sous la protection sûre de la forteresse vénitienne. Les Turcs protestèrent vivement auprès du *baillo*, mais sans résultat. Quelque temps après, le voyageur anglais Randolph rencontra Nesti à Tinos où il menait l'existence d'un bourgeois respecté.<sup>56</sup> Il semble que plusieurs autres agents se soient établis à Tinos. La note turque adressée au *baillo* mentionne quelques autres noms que nous n'avons pas pu identifier. Selon toute probabilité, l'ancien capitaine français Jean Anselme, qu'on rencontre comme marchand à Naxos et puis comme consul de France à Syros, était lui aussi un de ces 'agents'.<sup>57</sup>

Les pirates menaient une vie rude, nonobstant l'infrastructure que nous venons d'esquisser. Les équipages des petits navires surtout vivaient misérablement. Ils n'étaient pas suffisamment puissants pour exiger de la population locale les vivres dont ils avaient besoin. De plus, à bord de leurs vulnérables petits vaisseaux ils devaient toujours être sur leur qui-vive. Peur, faim et pauvreté étaient leurs constantes compagnes. La piraterie était, en quelque sorte, un phénomène social. D'une part, on relève un influx d'éléments occidentaux en Egée, que la terminologie officielle traite de 'libertins' et d'aventuriers: en réalité, ce sont des gens pauvres, mi-affamés, persécutés par leurs compatriotes, qui cherchent l'aventure dans une région mal contrôlée en marge du monde occidental.<sup>58</sup> De l'autre côté, il existe le banditisme des Grecs eux-mêmes: ceux qui ne peuvent ou ne veulent plus s'adapter à la vie sous les Turcs et ceux qui viennent de régions pauvres, surpeuplées comme la Mani. Ce sont souvent des gens opprimés par un système par trop injuste de répartition des charges fiscales. Ces petits pirates constituent une population flottante de zone frontalière du même type que les Cosaques aux frontières de la Russie. Il ne faut pourtant pas se laisser aller à trop de compassion envers ces pirates, le sort qu'ils infligeaient à leurs victimes était encore pire, comme nous le montrent quelques témoignages relevés dans les actes notariés.<sup>59</sup>

La vie était moins difficile pour les équipages des grands bâtiments. Leurs commandants pouvaient même mener une vie de gentilhomme. Plusieurs d'entre eux se comportaient pourtant de manière bestiale comme le chevalier de Malte Téméricourt sur lequel nous trouvons quelques renseignements dans les mémoires des voyageurs français d'Arvieux et Chardin. Tous deux nous citent un intéressant dialogue entre Téméricourt et corsaire. Preuilly, commandant d'un navire de guerre français.



PREUILLY: Chevalier, les viols, les meurtres, les sacrilèges que tu commets journellement, tes blasphèmes; en un mot, tes actions impies et barbares, ne font-elles point craindre? Ne crois tu pas qu'il y ait un enfer?

TEMERICOURT: (chevalier de Malte, donc membre du seul ordre religieux de chevalerie qui soit encore digne de ce nom): Moy, point du tout. Je suis Luthérien, je ne crois rien de tout cela.<sup>60</sup>

Selon toute probabilité, Téméricourt n'est point allé en enfer: il est mort en martyr de la foi catholique. Il formait un tel fléau pour les Turcs que ceux-ci tentèrent le tout pour le prendre. Il tomba par accident entre leurs mains. Traîné à Constantinople, on le couvrit de promesses si seulement il consentait à se convertir à l'Islam. Il refusa et fut exécuté à la grande édification du monde chrétien.

La guérilla anti-turque pratiquée par les corsaires chrétiens n'était pas la seule guerre de course qui sévissait alors dans l'Egée. D'autres groupes de corsaires opéraient en Egée. Ceux-ci ne s'opposaient pas à la présence ottomane et leurs activités furent plus ou moins tolérées par les Turcs. Ces derniers ne se montraient guère intéressés lorsque des puissances amies telles que la France, l'Angleterre et les Pays-Bas commencèrent à se battre entre elles dans les eaux turques. Pendant la guerre européenne de 1672-1678, des bâtiments de guerre et des corsaires de ces nations prirent en chasse les navires marchands de leurs adversaires. Les passages sinueux entre les Cyclades leur offraient un excellent terrain de manoeuvre. Les belligérants ne se laissèrent nullement museler par le devoir de respecter le territoire ottoman, ce qui ne dûit guère contribuer au prestige de l'empire. Relevons par exemple, un événement survenu en 1678: des navires néerlandais qui ne respectaient guère les ports turcs des Cyclades, s'abstinrent de poursuivre un navire français dans le port faiblement défendu de Tinos 'par respect du pavillon de Venise'.<sup>61</sup>

Une autre forme de guerre de course acceptée par les Turcs était celle faite par les propres sujets du sultan contre la navigation chrétienne, en d'autres mots, les actions des capitaines d'Afrique du nord. Ceux-ci ne respectaient pas toujours le pavillon de puissances amies du sultan. Par conséquent des navires de guerre de puissances européennes qui se montraient de plus en plus en Egée faisaient impitoyablement la chasse aux Nord-Africains dès que ceux-ci osaient importuner les marchands de leurs nations respectives. Les vaisseaux du roi de France reçurent même quelquefois l'ordre de ne pas hésiter à violer l'intégrité territoriale ottomane en attaquant ces corsaires, même s'ils s'étaient réfugiés sous les canons des forteresses du sultan.<sup>62</sup> La flotte ottomane était trop faible pour intervenir lorsque des bâtiments de guerre occidentaux venaient régler leurs affaires avec des sujets turcs en territoire turc.

### *c. les tentatives de rétablir l'influence française*

En 1669, la France dut reconstruire entièrement le réseau de ses relations dans le Levant. Les Turcs avaient été indignés du soutien accordé aux Vénitiens pendant la guerre. De plus, ils se voyaient obligés de constater que des Français, cachés sous le pavillon de

Malte, continuaient la guérilla contre la Turquie. Pourtant, Turcs et Français éprouvaient le besoin d'améliorer leurs relations. La France voulait faire renaître son commerce levantin dont la décadence était totale. La Turquie voulait de son côté empêcher que la France ne choisît de nouveau le côté de ses ennemis. Les premières tentatives de rapprochement n'eurent pas beaucoup de succès. On manquait de négociateurs convenables: l'ambassadeur de la Haye fils qui représentait la France à Constantinople depuis 1661 était un ennemi notoire des Turcs. Il avait même été enfermé dans la prison d'état ottomane, les Turcs ayant découvert qu'il avait conseillé aux Vénitiens d'essayer de conquérir Gallipoli. Une ambassade turque à Paris n'eut aucun résultat. Comme le voulait l'usage en cas de députations envoyées à des chiens infidèles, le sultan expédia un fonctionnaire de rang inférieur. Ce dernier parvint d'ailleurs à susciter l'indignation des Français en ne se montrant nullement impressionné de la façon dont la cour française avait cru bon de le recevoir avec un cérémonial 'à la turque'. Louis XIV et son ministre Lionne n'avaient ni le génie, ni les moyens de revêtir cet accueil de la splendeur barbare et effrayante dont la Porte détenait le secret. Le seul résultat positif de cette visite fut qu'elle inspira Molière pour la scène du *Bourgeois gentilhomme* (ballet du quatrième acte) où un envoyé turc débite des bêtises en lingua franca.<sup>63</sup>

Ensuite, ce fut au tour des Français de prendre l'initiative. Un nouvel ambassadeur fut envoyé à Constantinople, François Ollier de Nointel. Le jugement de l'historiographie sur ce personnage est négatif, pour une toute autre raison toutefois que dans le cas de son prédécesseur. Alors que de la Haye était considéré comme trop anti-turc et exagérément rigide, Nointel, lui, est taxé de mollesse et accusé de concessions trop hâtives. Nointel fut pourvu d'une double série d'instructions. Les instructions écrites du secrétaire d'état Lionne mettaient l'accent sur les affaires ecclésiastiques: exécution active du protectorat religieux, opposition aux missionnaires non-français (donc aux Franciscains vénitiens) afin de favoriser les intérêts des Capucins et des Jésuites. Lionne accordait beaucoup d'intérêt aux affaires protocolaires, notamment au traitement plus ou moins dur que l'ambassadeur devait accepter lors de ses audiences chez le grand vizir et le sultan. La politique de l'ambassade de France devait reprendre le fil de la politique d'avant la guerre: opposition vers l'Autriche en accord avec les Turcs. Les autres instructions, écrites par le ministre Colbert traitaient de la création de circonstances favorables au rétablissement du commerce français.<sup>64</sup>

Nointel aurait pu être le personnage tout indiqué pour effectuer cette volte-face de la diplomatie française. Son prédécesseur avait été un ami de Venise, un bon outil de Mazarin. Nointel, lui, représentait une nouvelle génération de diplomates, ceux de Louis XIV lui-même, qui n'avait que mépris pour une république marchande. Nointel tenta, conformément à ses instructions, de reprendre la politique d'ouverture vers l'union des églises, entamée par Césy. Mais la possession des Lieux Saints de Jérusalem engendra de telles querelles entre l'ambassadeur de France et les Grecs que Nointel n'eût même pas l'occasion d'engager une politique de conciliation entre les Grecs et Rome. Il n'obtint qu'une série de confessions de foi où les Grecs prirent leur distance vis à vis les doctrines protestantes, surtout sur le point de la transsubstantiation.<sup>65</sup> Ce point précis ne représentait un problème que pour les Occidentaux; il va de soi que ces confessions n'avaient point d'usage dans le Levant. En fait, les Français les avaient sollicitées dans le but de les

utiliser dans les disputes théologiques en Occident. Les Calvinistes de France et d'ailleurs se servaient toujours de la confession de Loukaris pour prouver que les Grecs soutenaient leurs doctrines, et Nointel donna de la sorte aux apologistes catholiques de quoi les réfuter. Il ne faut donc certainement pas voir dans ces 'confessions de foi' plus ou moins catholiques un témoignage d'un rapprochement entre l'église grecque et Rome.<sup>66</sup>

Nointel ne s'était pourtant pas plongé aveuglément dans le politique ecclésiastique. Il se rendit bien compte des sensibilités grecques et remarqua que les tentatives des missionnaires d'amener les Grecs à changer de rite provenaient plus d'ambitions personnelles que de zèle religieux. Nous citons ici quelques-unes de ses sentences qui montrent bien la vision réaliste de l'ambassadeur: 'Il n'y a point de Grecs qui soient plus envenimés contre les Latins que dans les lieux où il y a des missionnaires, ils sont perpétuellement à leur garde et à quoy que je ne veuille pas excuser les Grecs de cette méfiance, je ne croy pas néanmoins qu'elle soit absolument sans raison. Le pouvoir absolu du pape qu'on leur veut faire croire sans bornes (Nointel est donc bon gallican) et sans restriction et la condamnation d'hérétiques que l'on décide mal à propos contre eux à plusieurs points, ce sont la cause ou le prétexte si l'on veut, mais c'est un prétexte assez raisonnable'.<sup>67</sup>

Un des principaux devoirs de Nointel était d'obtenir des capitulations pour la France qui fussent sur le même pied que celles que possédaient Hollandais et Anglais: droits de douane à 3% en lieu de 5 %. Mais ce n'était pas tout. Dans ces capitulations, les prétentions françaises sur le protectorat ecclésiastique devaient également être honorées; les Français voulaient que les Turcs placent toute l'église latine de Turquie sous la juridiction de l'ambassadeur de France. Après des négociations parfois âpres et très longues, on aboutit à un texte.<sup>68</sup> Le paragraphe sur le commerce était conforme aux désirs français. On allait bientôt découvrir que son exécution réelle soulèverait encore bien des difficultés. Les paragraphes consacrés au protectorat ecclésiastique étaient plus vagues. Dès le commencement, les Français tentèrent d'expliquer ces textes vagues de la manière la plus ample, mais sans y parvenir. Il va de soi que les Turcs ne pouvaient pas accepter qu'un groupe considérable de la population de certaines régions de leur empire passât sous une juridiction étrangère.

Le principal paragraphe ecclésiastique stipulait que le sultan garantissait aux évêques et prêtres français la jouissance de leurs possessions et le libre exercice de leurs fonctions. Ceci comportait déjà implicitement pour l'ambassadeur le droit d'intervenir au cas où ces évêques ou ces prêtres éprouveraient des ennuis. De fait, il pouvait donc exercer une autorité considérable sur ces ecclésiastiques — et indirectement — sur leurs sujets sans qu'on puisse pour autant parler d'une juridiction capitulaire dans le sens complet de cette expression. Le texte turc circonscrit le privilège français comme suit: '*cümleden biri Frâncaya tâbi olan piskoposlar ve sâyir-i frenk mezhebinde olan ruhân tâyifese her ne cinsden olur ise olsun*'. Ceci limite la portée du texte aux 'tous (ecclésiastiques) sujets à la France: évêques et prêtres appartenant à l'école de droit franque (c'est à dire: Latins) de quelle sorte qu'ils soient'. Du temps de Nointel, diverses traductions de ces capitulations étaient en circulation, probablement inspirées par des renseignements faux provenant de l'ambassade de France. Elles rendent le contenu du paragraphe religieux de façon trop large. Nointel lui-même rapporta la concession des capitulations à la Propaganda avec une traduction latine qui contient une traduction trop interprétative

du *de quelle sorte qu'ils soient* dont il fait *cuiuslibet nationis*, là où les Turcs veulent dire en réalité *cuiuslibet ordinis*.<sup>69</sup> De cette manière, Nointel voulait ouvrir le chemin à une autorité française applicable aux Latins non-français. La traduction officielle française pêche par un autre côté: '... évêques ou autres religieux de secte latine sujets de la France de quelque sorte qu'ils puissent être. . .'. Ceci peut sembler une traduction fort correcte, mais les Français interpréteront désormais ce texte comme si le *qui sont sujets de la France* ne constitue qu'un appendice explicatif du mot *latine* et non, — comme dans l'esprit du texte turc — une restriction signifiant 'parmi les Latins, seuls les Français'.<sup>70</sup> Ainsi, les Français entendirent faire valoir ce paragraphe pour tout le clergé latin de l'empire ottoman. Ils n'y réussirent pas, de sorte que dans une liste de desiderata dressée en vue d'une amplification des capitulations et datée de 1678, on rencontre cet article: 'Que les évêques chrétiens romains sujets du grand seigneur seront en même considération maintenus et gardés dans leur dignité'.<sup>71</sup> De cette manière, même les Uniés seront compris dans la protection française.

Les capitulations de 1673 ne comportaient aucune juridiction formelle de l'ambassadeur de France sur l'église latine en Turquie. On ne peut non plus y voir une confirmation d'un 'protectorat religieux'; les Français n'y aboutirent qu'à une date beaucoup plus avancée. L'ambassadeur de France n'obtint en fait qu'une seule chose: la possibilité de se plaindre officiellement au cas où les Turcs ne se comporteraient pas correctement vis à vis des missions françaises. Tout dépendait désormais de l'influence personnelle de l'ambassadeur de France: aurait-il suffisamment de poids à Constantinople pour donner quelque force à ses protestations? Dans le cas de Nointel, comme dans le cas de la majorité de ses successeurs, la réponse demeura négative.

Les Français voulurent trop obtenir des Turcs: reconnaissance des prétentions protocolaires, protection des Latins, acceptation d'une politique d'union des églises, confirmation des droits des Latins à Jérusalem. Les Turcs, enfin en paix avec l'Autriche, n'avaient aucune raison de se montrer extrêmement bienveillants vis à vis de la France. Nointel tenta bien d'exécuter ses instructions, mais il se vit constamment contraint de céder sur un point pour obtenir des concessions turques sur un autre.<sup>72</sup> C'est de cette manière qu'il avait obtenu ses capitulations dont le texte reste toutefois vague. Pour s'assurer de leur exécution dans tout le territoire de l'empire ottoman, l'ambassadeur décida de faire un tournée de tous les endroits revêtant quelque intérêt pour la France et d'y faire enregistrer les capitulations devant les tribunaux locaux. Suivi d'un imposant cortège d'artistes, savants et aventuriers, il partit de Constantinople.<sup>73</sup>

Ce voyage n'eut guère de succès. L'ambassadeur fut quelquefois reçu d'une manière qui fit droit à la gloire du représentant du roi de France, mais la visite de Jérusalem, le climax du voyage du point de vue de la politique religieuse, tourna à la catastrophe. Des querelles s'élevèrent entre Grecs et Latins, engendrant une dégradation marquée de la position des Latins, sans que l'ambassadeur, muni pourtant de ses capitulations, fût à même d'entreprendre quoique ce soit.<sup>74</sup>

Contrairement aux résultats généralement négatifs du voyage, la visite des Cyclades fut une grande réussite. Tous contribuèrent à flatter la vanité de l'ambassadeur. Un sermon de Nointel suffit même pour persuader les corsaires occidentaux d'observer les limites des bonnes moeurs dans la guerre de course, du moins pour le temps du séjour de

l'ambassadeur. Nointel rencontra plusieurs capitaines, en rappella quelques-uns à l'ordre, fit restituer du butin illégitime à Mykonos et se servit d'un de leur vaisseaux pour voyager de Naxos à Paros et à Antiparos.<sup>75</sup>

Au début de son voyage, l'ambassadeur avait déjà rencontré Crusino Coronello, son consul à Naxos. Ce dernier venait alors de décider de s'intéresser d'un peu plus près à ses relations avec la France. Pendant la guerre il s'était pratiquement conduit en fonctionnaire vénitien. Après la guerre, ses nombreux ennemis à Naxos avaient tenté de le faire punir par les Turcs pour cette collaboration avec l'ennemi, mais Coronello avait eu recours au *bailo* qui l'avait effectivement protégé. Ce *bailo*, charmé par la personnalité de Coronello qui doit avoir été un homme de bonne compagnie et impressionné par les lettres de recommandation d'anciens chefs militaires vénitiens, confia même à ce petit-fils du gouverneur général de Naci la fonction importante de consul pour toute la Morée, tandis qu'un riche Grec de Paros, Yeoryios Spiridhos, prit sa place comme consul de Paros et de Naxos. Après cela, les relations de Coronello avec Venise se refroidirent. Coronello ne se sentait pas heureux à Patras, centre ottoman, et il retourna à Naxos, lieu plus libre. Dans cette île, il se querella avec Polla et avec un protégé du *bailo* Quirini qui avait pris à ferme les impôts turcs de Naxos. De cette manière, il encourut le déplaisir du *bailo* qui était fort ami de l'archevêque.<sup>76</sup> Avec une telle liste d'ennemis, Coronello avait grand besoin d'une protection puissante : il la chercha auprès de la France.

A Chio, il rencontra l'ambassadeur qui, peu de temps après son départ de Constantinople, avait déjà des démêlés avec ses créiteurs. Coronello, richissime, sauva Nointel de son embarras et l'invita à Naxos. Le diplomate pouvait difficilement refuser l'invitation de celui qui venait de lui rendre d'aussi importants services. L'invitation n'était pas exclusivement inspirée par l'hospitalité levantine. En recevant Nointel à Naxos, Coronello pouvait montrer son nouveau protecteur aux habitants de Naxos. Le voyage ne se passa pas fort bien pour Coronello. Il souffrit d'un mal de mer aussi violent que démonstratif. Cornelio Magni, un des savants de la suite de l'ambassadeur, compare dans son livre la conduite pitoyable de Coronello avec la dignité des nobles français.<sup>77</sup> Mais la réception splendide qui attendait la compagnie à Naxos dissipa bientôt ce mauvais début. L'archevêque Polla avec ses douze chanoines, le métropolite grec avec son clergé et tous les notables attendaient les passagers sur le débarcadère. On logeait chez le consul, dont la maison se trouvait sur l'emplacement de l'ancien palais ducal. L'ambassadeur fut même invité à arbitrer une querelle au sien même de la principale famille grecque des Kokki. Les divertissements furent excellents : chasse aux derniers cerfs de Naxos, excursions vers l'une ou l'autre maison de campagne, ascension de la montagne de Saint Zeus, le sommet le plus élevé des Cyclades. La nuit de Noël, on alla célébrer la messe au milieu des stalactites de la grande grotte d'Antiparos. Devant un auditoire mêlé de nobles français, d'*arkhondes* naxiotes, de pirates et de bergers indigènes, le chapelain de l'ambassadeur et l'historien Robert Saulger S.J. chantèrent la messe de leur vie.<sup>78</sup>

Tout cela ne parvint cependant pas à compenser la débâcle des buts essentiels du voyage. Les événements de Jérusalem portèrent rudement atteinte au prestige de l'ambassadeur. Pour faire son voyage il s'était couvert de dettes auprès des usuriers locaux et des Jésuites.<sup>79</sup> L'ambassadeur s'enfonça dans une situation financière de plus en plus grave : le commerce — dont il aurait dû tirer ses revenus — tardait toujours à se rétablir. Dépourvu

de moyens pour payer les cadeaux d'usage aux Turcs, il ne pouvait rien obtenir dans le Levant. Et n'obtenant pas des résultats, Nointel perdit également la confiance de la cour de France qui se montrait de plus en plus mécontente de lui. Les concessions qu'il avait cru bon de faire dans les disputes protocolaires avec les Turcs pour obtenir des faveurs sur un autre point n'étaient pas pour plaire à Louis XIV. Les marchands de Marseille exerçaient de leur côté une pression croissante pour obtenir une politique active de stimulation du commerce levantin. On accusa Nointel d'avoir négligé le commerce et le peu d'effet de la politique ecclésiastique fut également considéré comme sa faute.

Nointel fut révoqué en 1679 et les Français changèrent une nouvelle fois de politique: ils décidèrent de brutaliser les Turcs en lieu d'essayer de se les concilier. Mais les possibilités d'un tel revirement étaient limitées. Les marchands français ne voulurent pas de provocation trop violente des Turcs, alors que la cour voulait à tout prix sauver la face dans l'affaire protocolaire. A Constantinople, l'ambassadeur de France se retrouva seul dans cette nouvelle attitude: aucun des ambassadeurs des autres puissances ne songea à rallier cette politique dure. Les ambassadeurs des Pays-Bas et de l'Angleterre étaient certes prêts à applaudir la fermeté de leur collègue, mais ils n'entendaient nullement hasarder leur propre personne et leurs intérêts respectifs en se joignant à la lutte. Les Vénitiens étaient trop marchands pour comprendre une politique qui ne trouvait son origine que dans l'amour-propre offensé de Louis XIV et ils se tinrent à l'écart du conflit. Bien sûr, dans les rapports envoyés à leurs gouvernements respectifs, les ambassadeurs européens étaient pleins de louanges pour la manière énergique dont les Français traitaient les Turcs devenus insupportables sous le régime d'un grand vizir aussi xénophobe que corrompu: Kara Mustafa. Mais personnellement, ils ne firent rien, comme une classe d'enfants sages pouffe de rire devant les audaces d'un élève indiscipliné envers un professeur impopulaire, sans oser y participer.<sup>80</sup> Aucun des ambassadeurs européens à Constantinople ne prêta de secours tangible à l'ambassadeur de France.

La nouvelle politique française fut exécutée par l'ambassadeur Charles Lavergne de Guilleragues. Guilleragues doit avoir été un homme de grande finesse: sous le pseudonyme Mariana Alcoforado, il était l'auteur de cette magnifique fiction littéraire des lettres d'amour d'une religieuse portugaise. Mais par contre, on ne peut constater aucune finesse dans la manière dont il traita les Turcs. Guilleragues se montra dur et inflexible, n'hésitant pas une seconde à participer à des aventures où les Turcs étaient attaqués de plein front: il propagea même une grande expédition punitive contre l'empire ottoman. De fait, c'est pendant l'ambassade de Guilleragues que l'empire ottoman, quoique toujours considéré comme une grande puissance, dut pour la première fois affronter une 'gun-boat-policy' d'une puissance européenne.

Le *baillo* de Venise nous fournit dans ses rapports quelques renseignements sur l'arrière-plan de la politique française. D'après lui, Guilleragues était une créature de Colbert (pas le grand Colbert, mais Colbert de Seignelay, ministre de la Marine, un personnage qui s'intéressait bien plus à la guerre contre les Turcs qu'au commerce du Levant). Ce Colbert aurait un neveu (en fait il s'agissait de son frère, Antoine) qui était commandant de la flotte des corsaires de Malte en Egée et qui entretenait une correspondance avec Guilleragues.<sup>81</sup> Grâce aux renseignements du *baillo* sur cette coopération entre Guilleragues et les corsaires, nous ne nous étonnons plus des lettres étranges que Guilleragues

gues écrivit à la Cour. En 1680 par exemple, il écrit que la flotte ottomane était en pleine décadence. Si la Toscane et Rome s'entendaient pour équiper une flotte de neuf galères qui coopérerait avec la flotte de Malte, ils pourraient facilement anéantir le pouvoir maritime des Turcs.<sup>82</sup>

Les Turcs se méfiaient des Français. Dans cette même lettre de 1680, l'ambassadeur note que les Turcs accusaient les consuls de France de Milos et de Naxos de collaborer avec les corsaires occidentaux; ils se préparaient à punir ces deux dignitaires. Guilleragues considère, probablement avec raison, que ces accusations sont inspirées par des ennemis locaux de ces deux consuls, chefs de puissantes familles indigènes. Guilleragues parvint à empêcher la punition. Pour calmer quelque peu les Turcs, il donna des ordres stricts: désormais les consuls de France ne pourront plus avoir aucune communication avec des corsaires. Ces ordres ne semblent pas fort sincères quand on les compare avec les autres faits et gestes de l'ambassadeur. On verra bientôt qu'ils ne signifient rien: au cours de cette même année 1680, l'ambassadeur entre en pourparlers avec Crusino Coronello. Ce dernier visita Constantinople et proposa à l'ambassadeur un projet pour lequel Guilleragues se montra très intéressé et qu'il recommanda à son ministre. Coronello voulait que les Français vinssent en hiver acheter à Paros des esclaves musulmans qui seraient amenés au marché de cette île par les pirates qui s'y concentraient habituellement en l'absence des Turcs. Coronello proposa de plus une mode de paiement des plus faciles: par l'intermédiaire du *caissier du sultan* qui était de ses amis. Cette opération permettrait de subvenir au manque de chiourme des galères françaises. La brutalité de ce projet est en elle-même stupéfiante: une puissance alliée des Turcs irait acheter en plein territoire turc, des sujets du sultan faits prisonniers par des forbans pour réduire ensuite les dits sujets d'une puissance amie en esclavage sur ses galères. Et les forbans en question seraient payés par l'intermédiaire du caissier du sultan! Ce projet, un des plus baroques sortis de l'imagination de Crusino Coronello, ne fut pas exécuté. La raison n'en est point l'existence de scrupules chez les Français, mais bien un incident survenu l'année suivante qui en empêcha l'exécution.<sup>83</sup>

Il n'est guère étonnant qu'une confrontation entre la Porte et la France fût imminente à ce moment. Guilleragues n'obtint aucune concession importante des Turcs. La cour de France se décida à recourir à la violence. Guilleragues avait jeté de l'huile sur le feu tant par le ton de ses rapports que par ses plaintes sur les expéditions des corsaires musulmans. D'après l'ambassadeur, les Musulmans d'Afrique du Nord ne respectaient pas suffisamment la navigation française. En février 1681, la Cour fit savoir à l'ambassadeur qu'on allait expédier des navires de guerre pour protéger la navigation marchande. Le commandant de l'escadre, Duquesne, reçut l'ordre d'attaquer et d'anéantir tout navire corsaire qui importunerait les navires français — même au cas où ces corsaires se seraient réfugiés sous la protection d'une forteresse ottomane. Ensuite, Duquesne devrait se diriger vers les Dardanelles pour faire une démonstration de sa force navale — ceci au cas où les Turcs refuseraient encore d'accorder des concessions dans la dispute protocolaire. La position des Français s'était durcie à cet égard: ils refusaient désormais d'offrir les présents onéreux exigés par la tradition lors de la première audience d'un ambassadeur. Ils considéraient (avec raison) que ces présents avaient une certaine saveur de tribut, ce qui était contraire à l'honneur de celui qui se faisait appeler dans les diplômes ottomans l'em-

pereur de France'.<sup>84</sup>

La flotte de Duquesne entra en Egée et prit en chasse les corsaires musulmans. Certains corsaires tripolitains parvinrent à s'échapper. La flotte française prit quelque repos à Milos lorsqu'un fils de Crusino Coronello arriva dans cette île comme messager de son père.<sup>85</sup> Ce dernier avait reçu d'un de ses nombreux informateurs dans les ports de l'Egée la nouvelle que les Tripolitains s'étaient réfugiés à Chio. Duquesne mit immédiatement le cap sur Chio, où il trouva effectivement les corsaires. La flotte française bombardarda les Tripolitains dans la port de Chio, non sans endommager considérablement les fortifications turques et une mosquée. Ensuite, l'escadre française se dirigea vers les Dardanelles, causant une incroyable panique dans la capitale ottomane. Les Turcs, furieux, prirent des mesures punitives contre le commerce français et détruisirent également le monastère des Capucins de Milos, considéré comme un repaire de pirates.

A ce moment, les Français commencèrent à battre en retraite. Les Turcs, sur le point d'entrer en guerre avec l'Autriche, ne voulurent pas multiplier le nombre de leurs ennemis et se montrèrent conciliants, quoiqu'ils parvinrent grâce à un savant mélange de chantage et de propos amicaux à obtenir un dédommagement complet.<sup>86</sup> Guilleragues fut désormais traité avec tous les honneurs.<sup>87</sup>

Dans les Cyclades, les effets favorables de l'apparition d'une flotte française avaient été réduits à néant par la destruction du monastère français de Milos par les Turcs. Les ambassadeurs de France ne réussirent pas à obtenir rapidement la permission de rebâtir ce monastère. Ceci peut servir comme symbole de l'effectivité de la politique ecclésiastique: les Français ne parvinrent pas à rétablir leur influence dans les îles pendant les années 1669-1684. En 1684, les Vénitiens revinrent et l'ambassade de France perdit à nouveau son influence dans les Cyclades.

#### *d. les restes de l'influence vénitienne après la chute de Candie*

Dès le moment où il n'y eut plus d'autorités militaires vénitiennes en Egée, le *bailo* à Constantinople et le rector de Tinos devinrent les seuls canaux par lesquels Venise se mêla des événements survenant dans les îles. Les Vénitiens n'y avaient que des objectifs restreints. Peu portés aux aventures, ils se limitèrent à la protection de leurs intérêts les plus directs. Ils ne se soucièrent guère des tentatives de la France de rétablir une sphère d'influence française.

Avec la permission de la Porte, les Vénitiens établirent un réseau consulaire dans les îles: nous avons trouvé les noms de consuls de Venise à Paros/Naxos, Milos, Kea et Kimolos. Bien que la correspondance que ces consuls entretenaient avec le *bailo* ne fût pas fréquente, elle était néanmoins considérablement plus intensive que celle échangée entre les consuls de France et leur ambassadeur.<sup>88</sup> De plus, trois membres d'importantes familles cycladiennes furent nommés consuls de Venise dans des ressorts fort importants hors des Cyclades: Crusino Coronello dans le Péloponnèse et les marchands et grand propriétaires andriens Filippo della Grammatica et Gasparo Condestaulo à Athènes et en Crète.<sup>89</sup>

La correspondance qu'entretenait le *bailo* avec les consuls de Venise dans les Cyclades comme avec d'autres relations tels des marchands et des évêques latins, traitait



surtout des affaires de sujets et protégés de Venise, de la navigation vénitienne et des pirates. Si l'on compare le *bailo* avec les autres ambassadeurs, on doit constater qu'il était relativement bien tenu au courant des événements dans les îles. Venise restait le pouvoir européen le plus intéressé dans les Cyclades.

Le problème de la piraterie occupait une place principale dans la politique levantine de Venise. Nous avons déjà donné deux exemples de la façon d'agir de la République. Les Vénitiens restaient assez bienveillants vis à vis de leurs anciens auxiliaires, les corsaires occidentaux, à la condition toutefois que ceux-ci ne nuisent point à la navigation vénitienne. Cette bienveillance demeurait discrète pour ne pas offenser les Turcs. Quand les pirates se hasardèrent à attaquer la navigation vénitienne, la réaction fut prompte et vigoureuse comme Fleury put s'en rendre compte.<sup>90</sup>

L'île de Tinos avait comme les autres Cyclades à souffrir de la piraterie, celle des Chrétiens comme celle des Musulmans. En 1672, le rector se plaignit des violences commises contre des villages et d'attaques de navires de Tinos par des corsaires occidentaux.<sup>91</sup> En 1675, un bâtiment de Tinos fut pris par un corsaire musulman.<sup>92</sup> Plusieurs fois, les Barbaresques conçurent le projet d'une grande attaque sur Tinos.<sup>93</sup> Nous n'avons qu'un nombre limité de renseignements sur d'éventuelles difficultés causées par des pirates à Tinos. Si l'on considère que même les Turcs utilisaient Tinos comme cachette sûre pour leurs biens précieux, il devient clair que cette île, possédant seule un système de défense élaboré, resta la plus sûre des Cyclades.<sup>94</sup> Les Tinotes ne jouaient pas uniquement un rôle de victimes: les habitants de l'île entretenaient toujours des liaisons avec les anciens alliés de Venise et prirent activement part à la guerre de course. Pour éviter des incidents avec les Turcs, le rector proclama, à l'instigation du *bailo* de Constantinople, des ordres interdisant l'armement de navires pour la course, la participation à la course, l'aide aux corsaires et la vente du butin. La valeur pratique de ces ordres n'était pas très grande. Lorsque, vers 1680, les chefs des corsaires commencèrent à douter de la sécurité de Milos, ils démenagèrent à Tinos, nonobstant des protestations ottomanes.<sup>95</sup>

La piraterie n'était pas le seul problème à Tinos. A la suite de la chute de Candie, il n'existait plus de substantielle structure administrative dans l'Egée. Les possessions vénitiennes de cette région (Suda, Spinalonga, Grabusa, Kythira et Tinos) avaient pour gouverneur général un provéditeur à Suda mais ce fonctionnaire n'avait nullement le poids de l'ancien "reggimento di Candia" et n'était pas à même d'appliquer des mesures correctives comme auparavant. La guerre n'avait pas non plus contribué à la prospérité générale des possessions vénitiennes et, à Tinos, on voit les anciens problèmes structuraux revenir à la charge. La position des riches *cittadini* qui constituaient une oligarchie puissante préoccupait toujours les Vénitiens. Après le rétablissement de la paix, de nombreux paysans pauvres quittèrent l'île.<sup>96</sup> D'après le rector Nani, ce mouvement d'émigration fut stimulé par la manière dont les *cittadini* traitaient leurs fermiers. Nonobstant les remarques pessimistes de certains rectores (qui comparaient bien sûr Tinos avec la terre ferme vénitienne) Tinos restait toujours la plus prospère des Cyclades. Cette émigration ne fut d'ailleurs qu'éphémère: après le commencement de la guerre de 1684, Tinos devint de nouveau un habitat engageant.

Le rector se retrouvait impuissant à corriger les abus commis par l'oligarchie. Venise, et partant le rector ne recevait que le quart des revenus de l'île, ce qui les rendait

dépendants de la bonne volonté des riches: de la famille Scutari qui possédait toujours la moitié de l'île et des *feudatari* qui possédaient le dernier quart. L'église prétendait en outre recevoir une portion importante des revenus relevant du quart de Venise; le rector mit en doute la justesse de toutes les prétentions de l'église et il institua une enquête ce qui lui valut un conflit avec l'évêque.<sup>97</sup> Ce n'était pas là l'unique querelle entre l'évêque et les rectores qui se heurtaient également en ce qui concerne l'extension du *privilegium fori*. Le rector Trevisan considérait que le clergé était trop nombreux et il voulut combattre l'éternel abus par lequel les habitants soumis aux corvées prenaient la tonsure afin de se soustraire à leurs obligations. Parmi ces tonsurés se trouvaient bien de criminels, et le rector voulait les remettre à la justice ordinaire.<sup>98</sup>

Dans les Cyclades turques, les Vénitiens restaient les principaux protecteurs de l'église latine, ceci au détriment des prétentions françaises. Après le rétablissement de l'autorité turque dans les Cyclades, les Français s'attendaient à ce que leur ambassadeur devint à nouveau l'agent du Saint-Siège pour les îles turques. La réalité évolua bien différemment. La Propaganda continuait à se servir de canaux vénitiens. Le nonce à Venise, l'évêque latin de Tinos et le marchand international Gasparo Condestaulo, consul de Venise en Crète, étaient les principaux intermédiaires de la Propaganda dans les affaires des Cyclades.<sup>99</sup> Même le *bailo* de Constantinople prit quelquefois la place de l'ambassadeur de France, agissant vis à vis de la Porte comme s'il était le protecteur formel des Latins. Ce fut lui qui obtint les *berats* de l'évêque d'Andros et de l'administrateur apostolique de Syros, à la grande colère de son collègue français.<sup>100</sup> Des évêques latins nouvellement nommés demandaient à la Propaganda des lettres de recommandation pour le *bailo* tout comme ils demandaient les lettres traditionnelles pour l'ambassadeur de France. Vers 1670, Polla séjourna environ un an dans le palais du *bailo* et aida dans la suite son protecteur à sauvegarder certains intérêts vénitiens à Naxos.<sup>101</sup>

Le rôle que Venise joua toujours dans la protection ecclésiastique indique combien son influence restait toujours vivace en Egée. Il est significatif que la Propaganda se servit plutôt de Venise que de la France. Par la possession de Kythira, de Tinos et des trois ports crétois, et par ses relations commerciales dans la région, Venise demeurait toujours un pouvoir égéen. L'Egée était encore considérée par les Vénitiens comme une mer vénitienne. Témoin, le comportement des navires de guerre vénitiens qui continuèrent à revendiquer l'ancien privilège de se ravitailler dans les îles turques.<sup>102</sup>

#### *e. changements dans l'administration ottomane*

La présence ottomane, interrompue par la guerre, ne parvint à se rétablir qu'avec difficulté. Les habitants musulmans réapparurent à Naxos et à Andros, mais leur présence y resta fort précaire à cause des attaques de pirates. On se souviendra des opérations de Crevelliers à Naxos. Il semble que les propriétaires musulmans s'occupèrent à liquider leurs possessions cycladiques. En 1673, Bairam, fils de Piyale et sa soeur Sultana vendent leurs *topi* à des Grecs de leur famille, les Moskhopouli. Plusieurs autres terres musulmanes sont vendues à des Chrétiens, à Naxos aussi bien qu'à Andros.<sup>103</sup>

La présence de fonctionnaires ottomans est irrégulière. Quelquefois, on rencontre encore un *kadı* ou un *bey*, mais il est déjà quelque peu singulier qu'à l'occasion de la

liquidation des possessions musulmanes on se servit de notaires indigènes, alors que les actes d'un *kadı* eussent été préférables pour exclure d'éventuelles revendications postérieures. A Andros, l'île où les Turcs se maintinrent toujours le plus facilement, on ne put trouver de *kadı* pour établir un acte de vente en 1681 ; le vendeur (un turc) promit alors de se rendre à Chio afin d'y obtenir une confirmation du *kadı*.<sup>104</sup>

Les fonctionnaires ottomans se limitaient surtout à la perception, aussi rapide que possible, de leurs revenus. Après quoi ils quittaient aussitôt les îles dangereuses. En l'absence — fréquente — de fonctionnaires locaux, de hauts dignitaires de passage, tels que le *kapudan paşa* ou d'autres commandants de la flotte, traitaient directement les disputes sans intervention préalable d'un *bey* ou *kadı* local.<sup>105</sup>

Le retour des Turcs en 1669 et 1670 se produisit d'une manière fort démonstrative et non sans violences. Les Turcs, se rendant compte que les Vénitiens étaient parvenus à lever des sommes plus élevées que les anciens impôts turcs, entreprirent une investigation systématique sur les revenus des îles.<sup>106</sup> Le grand vizir expédia un *aga* (fonctionnaire sans dénomination spéciale) de sa cour, assisté de son premier *molla* (conseiller religieux) et d'une suite considérable pour faire un nouveau *tahrir*, tant du *cizye* que des impôts sur les terres et les pêcheries, mines et salines. Ce *tahrirci* ('registreur') fit une inventarisation détaillée, y assisté par les *epitropi* locaux. Ceci ne se passa pas sans causer quelque panique dans certains cercles. On craignait en effet que les Turcs eussent l'intention de diviser les îles en *timars* (blocs de revenus et de droits à des corvées servant à l'entretien de militaires ottomans, définis parfois comme 'fiefs' militaires). Ceci aurait en fait correspondu à l'imposition complète du système ottoman.<sup>107</sup>

En effet, les Turcs débutèrent par quelques gestes chargés de menaces. A Naxos, de jeunes garçons chrétiens furent pris dans l'intention d'en faire des janissaires, mais sur ce point, les Turcs se heurtèrent à l'astucieux Crusino Coronello qui fit disparaître les garçons.<sup>108</sup> Mais les Turcs ne disposaient pas des moyens de réaliser des changements révolutionnaires. Pour l'établissement de *timars* réguliers, il aurait fallu des colons ottomans : il n'en vint aucun.

Certains personnages habiles à traiter avec les Turcs tels Crusino Coronello ou le marchand andriote Condestaulo exerçaient une grande influence sur les opérations du *tahrirci*.<sup>109</sup> Tous les recensements se firent de concert avec les administrations indigènes dont les membres étaient de cette façon en mesure de ménager leurs intérêts et ceux de leurs amis (tout en pouvant également se venger de leurs ennemis). Globalement, les impôts dus étaient divisés en 50% pour la capitation et 50% pour l'impôt foncier.<sup>110</sup> Cette proportion était indubitablement en faveur des riches. Certains riches parvinrent également à se soustraire en partie à l'impôt foncier en faisant passer certaines terres pour incultes.<sup>111</sup> Le *tahrirci*, étranger aux îles, ne saisit pas toutes les finesses des droits indivis locaux. Grâce à cette ignorance, les dirigeants des *kinotites* parvinrent à faire disparaître certains de ces droits du registre (et donc en fait à les abolir). De cette manière, les *epitropi* grecs de Milos firent disparaître les dîmes dues par les Grecs de Milos à l'église latine.<sup>112</sup>

Après le départ de l'équipe turque, la pratique de l'imposition reposait entièrement entre les mains des administrations indigènes. Comme nous l'avons déjà signalé, celles-ci se servaient de registres simplifiés écrits en grec et non du *tahrir* turc extrême-

ment détaillé mais peu maniable. Les montants totaux des deux types de registres correspondaient toutefois; nous avons pu le vérifier en comparant le *tahrir* de Naxos de 1670 avec quelques documents des administrations indigènes.<sup>113</sup> Le caractère oligarchique de ces administrations ne contribua guère à une juste division des charges, et ouvrit le chemin à des abus, surtout parce qu'on avait l'habitude de payer les nombreuses exigences extraordinaires des Turcs par une capitation supplémentaire. Contrairement à la situation dans d'autres endroits de l'empire ottoman, les Cyclades ne connurent point de différenciation du montant de la capitation entre riches et pauvres.<sup>114</sup> La capitation, rigoureusement augmentée en 1670, et encore souvent augmentée par des impositions extraordinaires, constitua une lourde charge pour la majorité des habitants.

À côté des réformes fiscales, les Turcs expérimentèrent aussi avec des réformes administratives. Déjà avant la guerre de Crète, Bekir Pasa, commandant de l'escadre de Rhodes, avait agi comme représentant permanent du *kapudan paşa* dans les îles de l'Égée. Après la guerre, on ne rencontre plus que rarement le *kapudan paşa* dans les îles. Il y est remplacé par le commandant de Rhodes qui porte désormais le titre *serdar* (sous-commandant). De concert avec lui, certains documents mentionnent un autre fonctionnaire turc, probablement chargé de la perception des revenus des îles l'*adalar agası* (aga des îles).<sup>115</sup>

Un phénomène tout nouveau consiste en l'apparition d'un fonctionnaire spécial dans le "bureau" du grand vizir, dont la tâche serait de s'occuper de la population chrétienne orthodoxe de l'empire. Ce fonctionnaire, le grand drogman de la Porte, avait pour fonction d'assister aux pourparlers avec les ambassadeurs des pouvoirs chrétiens. À l'origine, cette charge était peu importante et informelle, mais elle gagna du poids lorsqu'un négociateur grec, Panayiotis Nikousios, qui avait bien servi le grand vizir dans les négociations à Candie de 1669, la reçut comme récompense.<sup>116</sup> Dès ce moment, grâce à l'habileté de Nikousios et de ses successeurs, cette fonction diplomatique acquit rapidement de l'importance tandis que le drogman, à la fois membre important de la communauté grecque et adjoint du grand vizir, devint l'intermédiaire par lequel le grand vizir gouvernait les Grecs. L'influence de Nikousios, et après sa mort en 1673, de son successeur Alexandros Mavrokordatos, était particulièrement importante dans l'église grecque, où ils s'emparèrent d'une partie de l'influence du patriarche comme chef de la nation grecque.<sup>117</sup> Ces deux drogmans déterminèrent le cours qu'allait prendre désormais la politique de l'église grecque: contre le catholicisme, loyale envers les Turcs, mais fort proche du catholicisme dans la doctrine: les deux drogmans natifs de Chio, avaient reçu une éducation orientée vers l'Occident, Mavrokordatos avait même étudié la médecine à Padoue.

Les Cyclades avaient à faire avec le drogman de la Porte, mais moins que la Grèce continentale: les îles ne tombaient pas directement sous l'autorité du grand vizir, mais bien sous celle du *kapudan paşa*, qui revêtait lui-même le rang de vizir et était donc moins dépendant du grand vizir que les autres gouverneurs (*beylerbeyis*) provinciaux. Un lien important entre ces drogmans et les Cyclades fut la donation par la Porte du *haraç* de Mykonos à Nikousios, également comme récompense pour ses services à Candie. Tout comme les bénéficiaires du *haraç* des Cyclades d'environ 1600 — qui portèrent le titre de duc — Nikousios exerça quelque autorité administrative et judiciaire sur son île. Il s'y fit représenter par un *voyvoda* ou *kapetanios* qui agissait comme son receveur et faisait égale-

ment fonction de chef de la *kinotis* locale. Après la mort de Nikousios, Alexandhros Mavrokordhatos reçut à son tour le *haraç* de Mykonos, pour la somme symbolique de 200 *akçe*.<sup>118</sup>

Pour les autres îles, nous ne connaissons qu'une seule intervention du drogman de la Porte: il trancha l'interminable procès entre les Jésuites de Naxos et Antonio Loredano. Cette affaire avait traîné plus de dix ans devant les juges vénitiens.<sup>119</sup>

Après la chute de Candie, on constate une diminution de l'influence du *kapudan paşa* dans les Cyclades, probablement à cause des minables prestations de la flotte pendant et après la guerre et à cause du caractère dominant des grands vizirs de l'époque. A Constantinople, le bruit courut que le grand vizir voulait entraver la position du *kapudan paşa* en ne lui fournissant pas de moyens suffisants pour l'entretien de la flotte.<sup>120</sup> Dans ce cadre, on peut relever qu'en 1682 le grand vizir équipa une flotte personnelle pour combattre les corsaires occidentaux en Egée. Le commandant de cette escadre était Mehmet Lapsi, un capitaine de valeur qui s'était distingué antérieurement par la prise d'un vaisseau maltais.<sup>121</sup> L'ineffectivité de la flotte ottomane était probablement causée par l'incapacité des Turcs d'équiper une bonne flotte de vaisseaux à voile, tandis que l'opération continuelle de galères était trop onéreuse.<sup>122</sup>

Comme le grand vizir, le *kapudan paşa* avait un drogman chrétien. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce drogman va jouer dans les îles le même rôle que jouait le drogman de la Porte dans les provinces continentales, mais ce n'est pas encore le cas pendant les années 1669-1684. Nous avons également trouvé une mention d'un drogman grec du *serdar* et de l'*adalar agasi*.<sup>123</sup>

#### f. l'administration indigène et ses problèmes financiers

Après le rétablissement de l'autorité ottomane, les administrations indigènes conservèrent leurs positions autonomes. Les Turcs ne se mêlaient guère des affaires intérieures des îles. Quoique le sultan n'accorda pas de nouvelles capitulations, on reconnût de fait la validité des anciennes.<sup>124</sup> On peut pourtant constater quelques changements qui s'expliquent par le fait que les Turcs attachaient moins de valeur que les Vénitiens à une administration légalement correcte. A Naxos, le gouvernement unitaire de la ville disparut et les deux *kinotites* des Grecs et des Latins furent à nouveau séparées.

Le commerce avec l'extérieur fournissait la base de l'autonomie locale. Les revenus de la vente des produits donnaient aux *kinotites* le moyen de payer leurs impôts aux Turcs. Nous n'avons guère de données quantitatives sur le commerce; pour cette période, nous ne disposons que de quelques chiffres sur la navigation française. Ces chiffres ne sont pas très imposants, mais permettent de constater que le commerce français, amorcé pendant la guerre de Crète, se poursuivit.<sup>125</sup> Ce fait est également attesté par la nomination d'un Français comme consul de sa nation à Tinos. Donc, cette île, à l'origine entièrement orientée vers Venise, allait s'ouvrir également au commerce français.<sup>126</sup>

Nous n'avons point de données quantitatives non plus pour le commerce vénitien, mais la correspondance du *bailo* de Constantinople nous donne l'impression qu'il était de loin plus important que le commerce français. Le commerce avec Venise était dominé par les marchands indigènes. Des marchands puissants, appartenant au réseau économique

vénitien, tels que Constantino Aliprandi, Gasparo Condestaulo et Enrico Rosa exerçaient leur influence sur une grande partie de l'Archipel à l'aide d'agents tels que l'évêque latin de Santorin, Xanthaki (Santaggi) et le missionnaire de Kea. On accusa également l'évêque latin d'Andros d'entretenir des relations commerciales avec Venise. La Propaganda se servit du réseau commercial des Condestauli pour l'expédition de ses lettres et pour ses paiements dans l'Archipel.<sup>127</sup> L'importante navigation indigène de Tinos, Mykonos et Sifnos était elle aussi entièrement orientée sur les territoires de Venise. Il existait de plus un lien étroit entre le système commercial vénitien dans les îles et la perception des impôts turcs.<sup>128</sup>

Ces impôts exerçaient une pression sur la prospérité des habitants des îles turques qui ne pouvait pas être compensée par les profits du commerce d'exportation. La manière inégale dont les charges furent réparties entretint les tensions sociales. Les riches profitaient des réformes fiscales de 1670 pour se décharger de leur devoirs fiscaux sur le dos des pauvres. Nous avons déjà relevé le cas d'une éruption de mécontentement à Milos; des rixes survenues à Naxos sont assez intéressantes pour les considérer en détail. Cette île connaissait une division fixe des charges entre les trois *kinotites* de Kastro, Borgo et des villages selon la proportion suivante: 1-1-1.<sup>129</sup> Ces chiffres reviennent en fait à une situation profitable pour la *kinotis* du Kastro, où résidaient les plus riches propriétaires. En outre les villageois considéraient que les habitants de Borgo ne payaient pas assez; un conflit parallèle existait entre le Borgo et le Kastro. Les disputes sur la répartition des charges fiscales ne constituaient qu'une partie de l'enchevêtrement de conflits qui déchiraient Naxos à cette époque.<sup>130</sup> Une autre source de conflits était la survivance de certains anciens droits seigneuriaux datant d'avant la conquête ottomane. Les seigneurs de *topi* profitaient encore de toutes sortes d'anciens droits: corvées, cens, et fournitures obligatoires.<sup>131</sup> Les paysans qui labouraient les terres des *topi* se sentaient surtout opprimés par l'*endritia* qui grevait les terres arables non-libres. Les *endrities* payées au seigneur du *topos* étaient encore ressenties comme un impôt. Aussi désira-t-on les payer directement aux Turcs au lieu de payer au seigneur une ferme dont la partie due comme impôt aux Turcs ne constituait qu'une portion insignifiante.<sup>132</sup> Or, les paysans voulaient l'annulation du contrat de *maktu* par lequel les seigneurs des *topi* étaient les fermiers des impôts pour leurs territoires, ce qui leur donnait le droit de percevoir les *endrities* et autres redevances.<sup>133</sup>

La position adoptée par les diverses *kinotites* de Naxos dans les conflits était assez changeante. Probablement, ces fluctuations étaient-elles causées par l'instabilité interne des *kinotites*; des conflits entre riches et pauvres existaient au sein de chaque *kinotis*.<sup>134</sup> A côté des conflits de caractère économique et sociale, une troisième catégorie de frictions contribua à la division intérieure de Naxos: les contestations entre Grecs et Latins. Cette catégorie est partiellement couverte par les autres conflits: le caractère latin du Kastro se heurte au caractère grec du Borgo, tandis que la majorité latine (80-90%) parmi les propriétaires des *topi* donnait à ce groupe également un caractère latin.<sup>135</sup> De cette manière, les caractéristiques économiques et sociales du conflit pouvaient facilement être obscurcies par l'élément religieux, plus facile à comprendre. L'amalgame des conflits sociaux et religieux eut à Naxos une conséquence importante: elle donna aux conflits sociaux un profil plus facilement discernable pour les esprits de l'époque. Conséquem-

ment, Naxos connu des changements sociaux bien antérieurement aux autres îles, où la division sociale n'était pas recouverte par une division religieuse parallèle.

Mais les différents conflits naxiens ne correspondaient pas entièrement entre eux, ce qui résulta dans une suite sans fin de disputes diversifiées entre factions toujours changeantes. A l'époque qui nous regarde ici, les points constants autour desquels se déchaînait la lutte étaient deux personnages qui se livraient à une vendetta acharnée. Tous deux étaient de grands propriétaires fonciers: le Grec Konstandinos Kokkos et le Latin Crusino (dit parfois Koursaki, diminutif qui en grec sert de marque de respect) Coronello. Kokkos était le personnage prépondérant dans la *kinotis* du Borgo, tandis que Coronello était membre le plus puissant de la *kinotis* du Kastro. Ces deux personnages tentèrent d'exploiter les disputes locales à leurs fins personnelles. L'infortunée population se laissait guider tantôt par l'un, tantôt par l'autre.

L'historiographie grecque considère les querelles naxiennes comme une lutte religieuse, sociale et nationale des paysans et bourgeois grecs contre la 'noblesse féodale' latine.<sup>136</sup> Nous croyons déjà avoir démontré que les propriétaires latins ne constituaient guère une 'noblesse féodale'. D'après l'interprétation de Vakalopoulos — qui se base sur le matériau fourni par Zerlendis — Kokkos aurait été le représentant héroïque d'une nouvelle classe bourgeoise qui se soulevait contre un ancien régime féodal, représenté par l'antipathique Coronello. Et, il faut bien le dire, Coronello était doté d'un caractère fourbe. Nous avons déjà plusieurs fois rencontré cet intrigant doué, manipulant la protection française ou vénitienne, dominant toute l'île de Naxos pendant les dernières années de la guerre. Pour maintenir ses privilèges économiques (qui correspondaient à ceux de la majorité des grands propriétaires latins) il se servit habilement de ses connexions, à savoir non seulement des ambassadeurs, mais également d'une personne de sa famille convertie à l'Islam et employée par le grand vizir Kara Mustafa.<sup>137</sup> Mais on ne peut cependant pas parler pour autant d'une situation où l'ancienne féodalité eût à se défendre des exigences économiques d'une nouvelle bourgeoisie. L'initiative et l'esprit d'entreprise moderne doivent être cherchés chez Coronello et dans le cercle des grands propriétaires: ce sont eux qui font de grosses spéculations avec les recettes de leurs domaines et avec les revenus fiscaux qu'ils ont pris à ferme.

Coronello jouissait — nous l'avons dit — d'un caractère peu engageant. Deux assassinats lui sont attribués, en 1669 et en 1687, mais il fit lui-même également l'objet d'un attentat en 1665.<sup>138</sup> Zerlendis le décrit sous les traits les plus noirs, mais cet auteur est très influencé par la source qu'il a utilisée: la chronique des Capucins, ennemis naturels de Coronello, ami des Jésuites. Et même quand on considère les opinions sociales de Coronello, il faut se rendre compte qu'il n'était pas aussi monté contre les paysans que le pense Zerlendis. Il fut même envoyé une fois à Constantinople par la *kinotis* des villages comme son représentant.<sup>139</sup>

Konstandinos Kokkos, lui, n'était pas non plus ce Grec sincère, anti-latin et plein de compassion pour les pauvres paysans qu'on nous dépeint. Son intégrité est mise en doute par une lettre qu'il écrivit à la Propaganda. Il s'y qualifie lui-même de 'Grec catholique' (donc un unié), né d'une famille catholique, fière de son auguste rejeton le savant Fragkiskos Kokkos.<sup>140</sup> Cette lettre était destinée à venir en aide à l'archevêque latin Polla, grand ami de Kokkos et ennemi déclaré de Coronello.<sup>141</sup> Cette amitié entre le chef reli-

gieux des Latins de Naxos et le chef des Grecs indique, en fait, que les affaires sont plus compliquées que Zerlendis ne le pensait. On connaît d'autres histoires douteuses sur Kokkos dont nous ignorons l'authenticité: elles furent répandues par Coronello. Ainsi, Kokkos aurait organisé (en 1683?) une mascarade représentant la guerre de Crète, où il joua personnellement le rôle du grand vizir. Une autre fois, Coronello confia à l'ambassadeur de France que Kokkos aurait brûlé Louis XIV *in effigie*.<sup>142</sup> Ces récits pourraient pourtant correspondre à la vérité: de telles fêtes carnavalesques étaient populaires à Naxos. Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle encore, des Grecs naxiens déshonoraient l'image de Napoléon, ce qui entraîna un grave incident diplomatique.<sup>143</sup>

Retournons aux conflits de 1669-1684. Les motifs qui les entraînèrent n'eurent rien de sublime. En 1669, Kokkos et ses amis voulurent se venger de Coronello qui avait considérablement profité de l'occupation vénitienne. Cette tentative échoua parce que le *bailo* obtint de la Porte un *ferman* en faveur de Coronello.<sup>144</sup> Plus tard, à l'occasion de l'expédition du *tahrirci*, Coronello et ses amis surent gagner ce personnage à leur cause; les privilèges des seigneurs des *topi* furent maintenus et la répartition des impôts demeura en faveur des plus riches. Kokkos tenta ensuite de se mettre à la tête d'un mouvement de résistance villageois contre les privilèges des seigneurs des *topi*, mais en vain: Coronello jouissait du soutien du *kadı* et les villageois ne vinrent pas non plus à l'aide du chef grec.<sup>145</sup> Cette démarche de Kokkos ne nous semble pas très convaincante: comme quelques autres riches familles du Borgo, les Kokki possédaient eux aussi des *topi*.<sup>146</sup>

Kokkos vit une nouvelle chance de nuire à son ennemi lorsqu'une querelle éclata entre Coronello et l'archevêque latin Polla. Comme beaucoup de querelles cycladiennes, celle-ci était émotionnelle et ignoble. Dans ce conflit, les petits et moyens propriétaires du Kastro qui n'avaient aucune raison d'aimer les riches, se rangèrent du côté de Polla, un des leurs. Kokkos se rangea du même côté; ce dernier alla jusqu'à se déclarer bon Catholique pour nuire à son ennemi qu'il accusa d'être un Juif, la famille Coronello ne s'étant jamais sincèrement convertie au Catholicisme. Ce conflit se termina par une réconciliation entre Coronello et Polla. Vers 1680, le pouvoir de Kokkos diminua. En 1681, il fit encore un voyage à Constantinople sans parvenir à ses fins. Pendant son absence de l'île, ses adhérents passèrent dans le camp de Coronello.<sup>147</sup>

La puissance de Coronello se fondait sur sa dextérité à faire usage des circonstances survenues depuis la conquête ottomane. Les possessions de sa famille provenaient de la désintégration du domaine ducal après la conquête turque. Lui-même sut habilement profiter des circonstances entraînées par la guerre, de la situation diplomatique et de ses relations à la Porte.<sup>148</sup> Coronello, Latin bigot, est donc typiquement un représentant de l'époque moderne, tandis que la facilité avec laquelle Kokkos change d'un camp religieux à l'autre sent encore l'ancien régime.

Dans les autres îles, certaines positions remontant encore à l'ancien régime, se maintenaient également. Les membres du cercle marchand de feu Vasili Logothetis n'étaient pas moins puissants dans leurs îles que Coronello ne l'était à Naxos. Il s'agissait ici de trois familles: Rosa, Aliprandi et Condestaulo, qui contrôlaient l'exportation traditionnelle de soie, coton et valonée vers l'Italie. Ces éléments appartiennent toujours à un groupe mal défini gravitant entre les deux églises. Ce ne sont certainement pas des Latins fanatiques comme Coronello. Leur influence, très répandue, n'est point négli-



geable. Gasparo Condestaulo, le plus important personnage de ce cercle, brassait de grosses affaires en Crète et à Andros; il possédait même une succursale à Venise, mais ses activités s'étendaient également à Milos, Naxos, Kimolos, Tinos et Sifnos. Il était consul de Venise en Crète. Il servit la Propaganda comme agent dans plusieurs affaires délicates, mais il profitait aussi de l'église latine: il se servit de prêtres latins comme l'évêque de Santorin et le missionnaire de Kea-Thermia pour l'aider dans son négoce.<sup>149</sup>

Quant à Constantino Aliprandi, beau-père de Condestaulo, sa réputation était fort noire. Natif de Tinos, il avait vécu à Constantinople en musulman. Par la suite, il trouva opportun de redevenir chrétien. Fermier des impôts turcs, il était très puissant dans les îles où il était connu pour ses extorsions. Il fut accusé de l'assassinat du consul de France à Sifnos, Pavlos Omiros, ainsi que de celui d'un primat de Kea, Triandafyllos. Ce fut finalement sa propre femme qui le tua.<sup>150</sup>

Plusieurs signes indiquent que Tinos était en passe d'acquérir une place de plus en plus importante dans l'économie des îles. Nous avons déjà signalé le déménagement d'agents de Milos à Tinos. De riches habitants de Tinos avaient pris à ferme de leurs titulaires turcs plusieurs îles des Cyclades ottomanes. Ces fermiers portaient le titre de *voynoda*; ils percevaient les impôts et ils agissaient comme chefs de *kinotites* en question. C'était le cas pour Constantino Aliprandi (Sifnos), Sebastiano Mathei (la *kinotis* de Naousa à Paros), Giuseppe Corbara (Syros), Zuane Folero (une des deux *kinotites* de Kythnos, celle du chef-lieu), et Condofreo Diascuffi, frère d'un procurator de la commune et un des principaux 'cittadini' (Sillaka, l'autre *kinotis* de Kythnos). Il s'agit ici, nous le constatons, de quelques uns des principaux centres de la piraterie (Mykonos et Naousa) ainsi que de quelques îles possédant une exportation importante de coton ou de soie (Kythnos, Syros, Sifnos).<sup>151</sup>

*g. l'église grecque: une orientation hésitante vers l'Occident*

En 1669, l'église grecque se trouva devant la nécessité de se réorienter. Pendant la guerre, l'église locale des Cyclades s'était approchée considérablement de Rome. Cette déviation n'avait pas eu de conséquences très graves parce que le patriarcat de Constantinople ne suivait pas de ligne politique bien circonscrite et avait parfois lui aussi tendance à pencher vers la direction catholique. Les relations entre le patriarcat et les Turcs étaient quelquefois assez délicates. Les connexions traditionnelles des Grecs avec Venise et avec la Russie avaient engendré une méfiance justifiée pour la trahison.<sup>152</sup> Après la guerre, le patriarcat persista encore quelque temps dans une attitude assez latinophile dans l'intention de s'assurer la bienveillance des ambassadeurs catholiques. Le patriarcat n'entendait certainement pas faire des concessions de fait à Rome, mais l'église grecque voyait fort bien les avantages matériels de relations amicales avec Rome. Les évêques grecs des Cyclades adoptèrent eux aussi cette attitude. A ce moment, il semblait parfaitement possible d'établir des liens d'amitié avec Rome sans s'engager trop loin. Le grand zèle missionnaire des Catholiques s'était quelque peu refroidi. Ils s'estimaient déjà contents si l'église grecque se tenait à distance du Protestantisme et se montrait amicale envers l'église latine en Grèce.<sup>153</sup>

Les évêques grecs des Cyclades se tinrent à cette attitude en fait assez vague. Ils

n'étaient plus à même de montrer leurs sentiments latinophiles aussi ouvertement qu'avant 1669. L'autorité turque une fois rétablie, il était vain d'attendre des avantages politiques d'une soumission au pape. Un seul métropolite extrêmement latinophile, Theofanis Mavrokordhatos de Naxos, fut remplacé par un autre, plus discret dans ses préférences.<sup>154</sup> Les prélats grecs des Cyclades tanguaient toujours entre la crainte des Turcs et les menaces des pirates catholiques. Témoignant vaguement leurs sentiments catholiques, ils demandèrent au pape d'intervenir en leur faveur auprès des princes dont les corsaires catholiques portaient les lettres de marque. Ils allèrent même jusqu'à se déclarer catholiques, bien que forcés, disaient-ils, par les circonstances politiques d'appartenir à une église schismatique. Ils se montrèrent bienveillants envers les institutions locales latines, surtout dans les régions où les pirates abondaient: les prêtres latins pouvaient en fait intervenir en leur faveur auprès des pirates catholiques.<sup>155</sup>

Seules Naxos et Andros connurent quelques conflits entre Latins et Grecs. Les troubles de Naxos étaient plutôt de caractère social et nous les avons déjà traités dans ce cadre. A Andros, la situation était différente. La forte animosité envers les Latins était traditionnelle chez les Grecs de cette île, où l'église grecque était plus riche et plus puissante qu'ailleurs. La communauté grecque d'Andros, moins isolée des centres du pouvoir ottoman que celles des autres îles, restait loyale à l'empire. Les corsaires catholiques avaient puni l'île pour cette attitude, ce qui ne fit qu'augmenter l'esprit anti-latin chez la population.<sup>156</sup>

Dans les autres îles, les relations entre Grecs et Latins demeuraient fort amicales. Les évêques grecs s'y montraient aimables comme nous en avons des exemples à Kea, Milos, Naxos et Santorin.<sup>157</sup> Tous ces évêques écrivirent des lettres à Rome où ils professaient être "catholiques" et louaient les prêtres latins de leurs diocèses.

Dans l'histoire du patriarcat de Constantinople, les années postérieures à 1669 sont marquées par le plus grand désordre. Les patriarches se succédèrent à une vitesse inouïe. L'usage qui voulait qu'un patriarche déchu soit dédommagé par les revenus d'évêchés vacants eut pour conséquence que Chio, Andros, et Naxos furent administrées pour quelque temps par le patriarche déposé Yerasimos Kakavelas (1677-1680). En 1680, Yerasimos, qui était considéré comme un latinophile, perdit Chio et Andros, mais conserva Naxos où il mourut en 1689.<sup>158</sup> Les changements d'évêques grecs avaient toujours la tendance à coïncider avec les dépositions des patriarches à Constantinople. Après la déposition du patriarche Methodios III et le court interrègne de Parthenios IV en 1671, le métropolite latinophile de Naxos, Theofanis Mavrokordhatos chercha à devenir lui-même patriarche, mais en vain. Vu le caractère vindicatif du nouveau patriarche, Dhionysios Seroglan, il est compréhensible que Theofanis cherchât refuge en Italie. Meletios Pagkalos, également un latinophile, succéda à Theofanis. Ses opinions à peine moins latinophiles entraînèrent un conflit avec le patriarche. Meletios chercha l'appui de Nointel en lui racontant d'abominables calomnies sur le patriarche. Ce dernier aurait prié pour les victoires des armées ottomanes contre les Chrétiens. Nointel fut fort choqué par ces révélations; en soi, cet étonnement est un peu étrange car les Turcs étaient les amis et les Chrétiens en question les ennemis de Louis XIV. Mais le patriarche nia tout ce qui lui était reproché. Meletios retourna à Naxos, mais peu de temps après, en 1673, il fut déposé à son tour. Il se rendit alors en Italie, lui aussi.<sup>159</sup>

Les vicissitudes de l'évêché grec de Sifnos semblent, elles aussi, être en liaison avec les événements à Constantinople. Après la mort du premier évêque, Athanasios, on assiste à une succession de prélats extrêmement compliquée. Dans son article consacré à l'histoire du diocèse grec de Sifnos, Zerlendis ne mentionne que les noms de certains successeurs d'Athanasios (Timotheos, déposé, puis remplacé par Filaretis) sans donner plus de précisions. Dans une lettre de 1680, l'évêque latin de Milos écrit que Timotheos avait récemment usurpé le siège de Filaretis, ce qui nous donne l'impression que ces prélats continuèrent allègrement à échanger leurs fonctions. Ceci n'a rien d'extraordinaire: entre 1669 et 1685, on compte pour le patriarcat 11 changements survenus successivement entre 6 personnes. Un rapport de l'évêque latin de Tinos nous donne une belle image de la situation à Sifnos en 1678, situation caractéristique pour l'église grecque de cette époque. A ce moment, *trois* évêques grecs résidaient à Sifnos où ils se combattaient mutuellement causant ainsi bien des désordres. Le premier était 'Monsignor d'Ambrusa' que nous ne pouvons pas placer dans la chronologie de Zerlendis. Peut-être s'agissait-il de quelque ancien métropolite de Brousse dédommagé avec les revenus de la riche île de Sifnos? D'après l'évêque de Tinos, c'était un homme de prestige, déposé quelques années auparavant. Le deuxième prétendant était Timotheos, un Cypriote, déposé par le patriarche pour n'avoir pas payé ses impôts. Le troisième était Filaretis, le possesseur 'légal' de la dignité épiscopale à ce moment.<sup>160</sup> Les observateurs occidentaux se montrent toujours choqués de telles situations qui, certes, sont peu édifiantes, mais n'engendrent guère de dangers pour autant que les candidats à la dignité épiscopale ne cherchent pas de soutien en dehors de leur propre église.

#### *h. l'église latine*

Après 1669, l'existence de l'église latine des Cyclades ne fut pas mise en danger, quoique la situation pût paraître quelquefois menaçante. Ça et là, on craignit des représailles turques, surtout à Milos. Camilli de Milos avait agi pendant la guerre comme s'il se trouvait en plein territoire chrétien: il avait baptisé des musulmans captifs des Vénitiens et des Maltais, ce qui constituait en Turquie un délit capital. Les ennemis de Camilli en avaient informé la Propaganda, mais de telles accusations sont à considérer comme des actes de vengeance et non comme des manifestations de zèle pour le bien de l'église: elles viennent des Capucins de Milos, ennemis déclarés de Camilli. A Naxos, les Capucins étaient eux-mêmes victimes d'accusations du même type: les Jésuites les y accusaient d'avoir bâti pendant la guerre leur nouvelle église du Kastro et donc d'avoir exposé toute la communauté latine à des représailles turques.<sup>161</sup>

C'est également sous le motto de 'règlements de vieux comptes' qu'il faut placer un autre danger qui menaçait l'église latine en 1669. A Chio, les Turcs avaient — avec la coopération enthousiaste des Grecs — pris diverses mesures contre la communauté latine et plusieurs églises y avaient été transformées en mosquées.<sup>162</sup> De tels événements doivent avoir effrayé les Latins des Cyclades. Que ces craintes furent exprimées par l'archevêque Polla, à savoir que les Turcs étendraient les mesures appliquées à Chio aux Cyclades, sont bien compréhensibles: par leur collaboration avec les Vénitiens, les Cycladiens avaient mérité l'une ou l'autre punition de la part des Turcs.<sup>163</sup> Mais rien de ce genre ne se pro-

duisit.

Cependant, l'église latine dut payer cher son attitude pendant la guerre: les privilèges et avantages acquis à cette époque furent abolis. L'évêque de Milos perdit l'île de Polyaios et les administrations indigènes augmentèrent les impôts dus par les églises latines.<sup>164</sup> De cette manière, les revenus nets de certaines églises descendirent quelquefois en dessous du minimum vital. Les évêques et vicaires latins de Naxos, Andros, Santorin et Sifnos prétendirent que c'était déjà le cas pour leurs églises, mais il semble que ces dignitaires exagéraient un peu: les chefs des *kinotites* se sont généralement limités à une bonne saignée.<sup>165</sup>

L'existence de l'église latine n'était pas directement menacée par la disparition de la suprématie vénitienne, mais sa situation était devenue manifestement moins favorable. La prépondérance de la flotte vénitienne avait créé un milieu protégé. Désormais, l'église latine devait subsister dans un environnement plus ou moins hostile. Dans une telle situation, les difficultés personnelles et financières dont souffrait l'église latine pouvaient devenir assez graves. Les problèmes financiers provenaient de l'augmentation des impôts turcs, encore accentuée par la vengeance des *kinotites* pour l'exemption dont jouissait l'église latine sous les Vénitiens. Après 1669, certains évêques latins des Cyclades reçurent de la Porte des fermans d'exemption, grâce à l'intervention de Nointel et du *bailo*. De telles exemptions pour le clergé chrétien indigène étaient fort courantes en Turquie, et les ambassadeurs n'éprouvèrent aucune difficulté à obtenir des *fermans*. Il fallut pourtant se rendre à la réalité: l'exécution de tels *fermans* était bien difficile. Là où les évêques demandèrent l'exemption, ils se heurtèrent à la violente opposition des chefs des *kinotites*. Ceux-ci avaient d'excellents arguments: le montant total des impôts d'une île était fixe, et l'exemption d'un grand propriétaire tel que l'église latine signifiait immanquablement un alourdissement des charges pour le reste de la population. Partout dans les îles turques, des conflits s'élevèrent à propos de la taxation des églises latines; à Naxos et à Santorin ces troubles revêtirent même une certaine gravité.<sup>166</sup>

Les problèmes de recrutement d'un bon clergé étaient pour l'église latine encore plus graves que les problèmes financiers. L'aide étrangère n'avait pas mis fin aux difficultés; depuis la coopération entre Césy et la Propaganda, on n'était arrivé qu'à résoudre quantitativement le manque de prêtres. Désormais, ils étaient même plutôt en surnombre par rapport au nombre des fidèles et à l'exiguité des revenus. La distribution géographique du clergé restait malheureuse: trop de prêtres résidaient dans les centres principaux, alors qu'il était difficile de trouver de bons sujets disposés à accepter des postes éloignés: on était donc réduit à y placer de mauvais éléments. Une grande partie du clergé était constituée par des fils cadets de bonne famille qui vivaient d'un bénéfice fondé par cette famille et qui ne montraient que bien peu de zèle. Nombreux étaient également ceux qui n'avaient pas le goût d'une médiocre existence de paysan et qui cherchaient donc dans les ordres une vie moins dure et mieux rémunérée. Le zèle de ces prêtres fut de plus limité par le fait que leurs revenus étaient menacés de deux côtés: d'une part, la nouvelle taxation ottomane et d'autre part la compétition de missionnaires français qui s'emparèrent d'une bonne partie des services ecclésiastiques payés. Les missionnaires étrangers offrirent leur service à des clients profitables, tels les marchands étrangers et les corsaires catholiques. De plus, ils avaient acquis la faveur de riches indigènes qui leur laissèrent par testa-

ment des possessions considérables. Sans la présence des missionnaires, ces possessions seraient revenues aux prêtres indigènes. Le peu de travail et le peu de revenus entraînèrent au sein d'un tel clergé une compétition acharnée et des querelles aussi violentes que peu édifiantes.<sup>167</sup>

La Propaganda n'était pas en mesure de maîtriser ces querelles. Dans le cas où elle aurait voulu se servir de la main forte de Nointel comme elle s'était servie antérieurement de celle de Césy, elle dut bientôt abandonner ses illusions. Quelques faibles tentatives de Nointel n'aboutirent à rien. Le Saint Siège dut donc se servir du réseau vénitien; son nonce à Venise approcha l'évêque latin de Tinos ou encore la puissante famille marchande indigène des Condestauli qui avait une succursale à Venise. Après un déluge de lettres plus ou moins calomnieuses sur les mille querelles qui agitaient le clergé latin des Cyclades, la Propaganda décida enfin en 1677 de députer un nouveau visiteur apostolique. Le seul candidat possible était l'évêque de Tinos, Venier.<sup>168</sup>

Le Crétois Angelo Venier gouvernait bien son église. Il y avait fondé un monastère de Jésuites, il était donc bien vu de cet ordre susceptible.<sup>169</sup> Ses relations avec les Capucins, elles, n'étaient pas très bonnes, mais la Propaganda ne s'en soucia guère: les Capucins qui s'étaient montrés parmi les plus violents dans les conflits locaux avaient perdu beaucoup de la bienveillance qu'éprouvaient à leur égard les cardinaux de la Propaganda. Dans ses rapports, Venier se montre un homme raisonnable. Il tenta de résoudre les conflits par la conciliation et non, comme certains de ses prédécesseurs, en soutenant une des parties et en prenant des mesures rigoureuses. Ses conseils à la Propaganda sont en majorité réalistes: il veut des corrections, non des punitions.

L'archevêché de Naxos était l'endroit le plus troublé des Cyclades. L'existence de l'église latine n'y était nullement menacée, mais les querelles y faisaient tant de bruit que Rome commença à s'inquiéter. La visite de Sebastiani n'avait rien résolu. Au retour de son voyage de pénitence à Rome, l'archevêque s'était superficiellement reconcilié avec ses adversaires. La nouvelle taxation turque entraîna de nouvelles querelles, mais les Capucins réussirent à rétablir la paix en 1671.<sup>170</sup> Polla écrivit alors au *bailo* de Constantinople une lettre louangeuse sur son ancien adversaire Coronello; les superlatifs utilisés dans cette lettre sont d'une si dégoûtante exagération que nous ne nous étonnons pas que peu de temps après l'irascible prélat écrivit exactement le contraire à la Propaganda (cette seconde missive a du moins le mérite d'être moins pénible à lire).<sup>171</sup> Le renouvellement des hostilités provenait du fait que Polla avait obtenu à Constantinople une exemption des impôts turcs. Coronello et sa faction qui dominaient la *kinotis* du Kastro refusèrent de reconnaître cette exemption. Nointel essaya de supporter l'archevêque, mais sans y réussir.<sup>172</sup> L'ambassadeur de France échangea une correspondance acrimonieuse avec Coronello — formellement son subordonné en tant que consul de France — et avec la *kinotis*. Cette correspondance était peu flatteuse pour l'amour-propre du noble représentant de Louis XIV. Coronello n'était pas un sujet des plus obéissants et la *kinotis* ne se montra guère impressionnée par une lettre de l'ambassadeur où celui-ci menaçait d'entreprendre des représailles en cas de désobéissance et promettait sa puissante protection dans le cas contraire. La *kinotis* lui répondit vertement qu'elle n'obéissait qu'à son propre seigneur, le sultan, et qu'elle n'avait nul besoin de la protection de l'ambassadeur de France. Cette réponse d'une des principales communautés catholiques est également

frappante quand on sait que l'histoire diplomatique considère que 'le protectorat de l'église catholique en Turquie' commença formellement avec Nointel.<sup>173</sup>

Les querelles entre Polla et la *kinotis* du Kastro culminèrent en 1676.<sup>174</sup> Le juge local ottoman déclara — probablement sous l'influence des 'notables' comme c'était d'habitude — que le *ferman* d'exemption obtenu par Polla n'était pas valable puisqu'il avait été obtenu sur présentation de faux renseignements. Coronello fit alors emprisonner pour dettes nombre de prêtres qui refusaient de payer leurs impôts. La *kinotis* du Kastro était divisée entre l'oligarchie au pouvoir et les moins riches qui manifestaient leur mécontentement en appuyant le clergé, constitué également de petits et moyens propriétaires. Les Jésuites prirent une position médiane en déclarant que les deux parties invoquaient des arguments raisonnables, mais les utilisaient de façon exagérée. Et certes, il avaient raison dans une certaine mesure, mais il n'en est pas moins dangereux de traiter les esprits surchauffés avec des arguments raisonnables élaborés à tête froide. L'attitude des Jésuites constitua la goutte qui fit déborder le vase. Polla vit rouge: ce n'est pas sans cause qu'il portait le surnom de 'taureau de Naxos'. L'archevêque fit étalage de sa fureur dans une série de lettres à la Propaganda qui n'était pas sans lui témoigner de la sympathie. Les milieux dirigeants de l'église catholique attachaient toujours beaucoup de valeur aux anciens privilèges médiévaux de l'église comme par exemple à celui de l'exemption des impôts.<sup>175</sup>

Une lettre anonyme écrite à Polla par un Naxien causa une indignation considérable à Rome quand la Propaganda en reçut une copie.<sup>176</sup> Le correspondant anonyme attaquait Polla d'une manière plus que directe. D'après lui, l'archevêque devrait bien prendre conscience que la cathédrale de Naxos avait été fondée par les nobles de cette île et non par le nommé Polla de Syros. Il prétendait que la Kapella des Jésuites, ci-devant chapelle du palais ducal, était plus ancienne et plus importante que la cathédrale. L'archevêque devrait se limiter à exercer ses fonctions sacerdotales et s'abstenir de se mêler des affaires d'autrui. Polla écrivit à la Propaganda qu'il soupçonnait le supérieur des Jésuites, Gaspard Emmanuel, d'être l'auteur de cette lettre. Ceci ne nous semble guère probable, vu l'attitude fort raisonnable qu'adoptèrent les Jésuites dans le différend. Les Jésuites rédigeaient généralement des lettres plus subtiles et en tout cas de bon ton. Aussi cette pièce anonyme nous semble-t-elle plutôt le produit d'un des indigènes de Naxos, connus pour leur fanatisme. La Propaganda accorda d'abord foi aux accusations ce qui valut bien des ennuis à Emmanuel.<sup>177</sup>

L'intervention de Nointel n'avait donc eu aucun résultat positif et la Propaganda décida de charger Venier de l'affaire. C'est dans ce cadre que Venier reçut une lettre d'Emmanuel dans laquelle celui-ci donnait sa propre version de l'affaire.<sup>178</sup> L'archevêque avait la raison de son côté, d'après le supérieur des Jésuites, mais les deux factions s'étaient comportées d'une manière aussi déraisonnable qu'il fallait maintenant chercher un compromis sans plus se soucier trop des principes. D'après Emmanuel, la faute de Polla avait été de poser des exigences exagérées, donnant ainsi à ses adversaires l'occasion de faire casser son *ferman* d'exemption par le *kadı*. D'autre part, la *kinotis* avait eu raison de prétendre qu'elle n'était pas tenue de payer aux Turcs les impôts dus par le clergé.

A ce moment, un nouveau personnage se présenta à Naxos, l'historien Saulger, récemment nommé supérieur des Jésuites à la place d'Emmanuel. Ce nouveau supérieur

entama une politique de réconciliation générale. Il commença par mettre fin au conflit entre les Jésuites et l'archevêque. Polla et Saulger devinrent amis et bientôt – en avril 1676 – cette amitié se vit renforcée par une fraternité d'armes. A la fin du carême de cette année, les bergers vinrent des montagnes de Naxos porter aux habitants de la ville les agneaux destinés aux repas de Pâques. Mais des pirates de la flotte de Crevelliers arrivèrent et s'emparèrent des bêtes. Alors, 'dans la crainte d'être obligés de jeûner à Pâques' (mots du chroniqueur des Capucins de Naxos), Polla et Saulger rassemblèrent une bande armée. L'archevêque s'était armé d'une épée, le supérieur des Jésuites d'un fusil. Ils vinrent facilement à bout des pirates dans le labyrinthe des ruelles de Naxos; un des pirates laissa la vie dans l'échauffourée. Il n'y eut pas de représailles, probablement parce que Saulger avait approché le chef 'honorable' Angelo Maria Vitali à Paros. Ce fut également sur la requête de Saulger que Vitali vint à Naxos et y acheva une réconciliation entre Polla et Coronello. Longtemps déjà avant l'arrivée de Venier à Naxos, Saulger avait achevé cette réconciliation, il ne resta à Venier qu'à la confirmer. Dans son rapport, Venier couvrit Saulger de louanges. Les Capucins avaient une toute autre opinion, comme en témoigne leur chronique: Saulger était pour eux un personnage démoniaque qui leur avait fait perdre les faveurs de l'archevêque. Après la visite de Venier, la situation intérieure de la communauté latine demeura relativement calme. Le clergé s'acquitta désormais de sa part des impôts.<sup>179</sup>

A Santorin également, Venier fut confronté avec un différend entre la *kinotis* et l'évêque portant ici aussi sur les impôts. La *kinotis* de Skaros avait dû accepter le *ferman* d'exemption de l'évêque latin, mais cela ne s'était nullement passé volontairement. Aussi la *kinotis* protesta-t-elle auprès de Venier. Le visiteur partagea l'opinion de la *kinotis*, surtout parce qu'à Naxos, le clergé avait également promis de payer. Venier tenta de convaincre l'évêque mais celui-ci tenait à son exemption.<sup>180</sup> Le visiteur ne pouvait évidemment pas désavouer l'évêque publiquement et conseilla à la *kinotis* de porter l'affaire devant la Propaganda. Rome ne se soucia guère de l'opinion de Venier et maintint les anciens privilèges du clergé. C'était là une erreur: après quelques années, Venier dut informer la Propaganda des conséquences de sa politique. La *kinotis* ayant perdu patience, en avait appelé aux Turcs en 1680 en envoyant un représentant à Constantinople, Nicolo Gabala. Lors de la *volta* suivante de la flotte turque, le clergé reçut l'ordre de payer. L'évêque maintint son refus; il fut condamné aux galères, ce que lui coûta une grosse somme pour être libéré. Quelques années plus tard, les Turcs prirent à nouveau des mesures contre l'évêque, mais nous en ignorons cette fois les raisons précises. L'évêque eut alors le bonheur d'être libéré de la galère turque grâce à l'intervention d'un corsaire toscan. Mis à part ce problème de taxes, l'évêché de Santorin ne connut d'ailleurs pas de graves problèmes internes. Les relations avec les Grecs étaient bonnes; l'archevêque grec se comportait amicalement à l'égard des Latins.<sup>181</sup>

Tout en contraste avec la situation des églises bien établies de Naxos et de Santorin, l'évêché d'Andros courait à sa perte. Il n'y restait que dix familles latines, divisées en deux factions: les Condestauli et les Della Grammatica qui vivaient dans une vendetta perpétuelle. Après la fuite de l'évêque Domenico della Grammatica en 1648, on n'y avait plus vu d'évêque avant la nomination comme évêque d'Andros en 1672 du vicaire de Sifnos, Paterio.<sup>182</sup> Mais Paterio mourut dès 1674. La Propaganda proposa ensuite la

candidature d'un ancien élève du Collegio Urbano, Ignazio Rosa, né à Paros de parents grecs.<sup>183</sup> Tout comme la nomination d'un autre élève du Collegio Urbano (Polla), la nomination de Rosa était une erreur. Venier écrivit dans un de ses rapports que Rosa était un homme trop spirituel pour se maintenir dans les rudes circonstances d'Andros. Et pourtant, nous constatons que Rosa manquait à ce point de finesse qu'il ne faut guère s'étonner qu'il soit devenu le dernier évêque latin d'Andros. Rosa, nous semble-t-il abhorrait la vie dans les îles et mettait tout en mesure pour pouvoir résider dans les circonstances plus confortables d'Italie.<sup>184</sup>

Il faut reconnaître que Rosa eut la vie dure comme évêque d'Andros. Il hésita toutefois à se rendre dans ce diocèse. Il se limita à tenter de gagner la bienveillance des habitants de cette île en obtenant de la grande duchesse de Savoie un décret ordonnant aux corsaires sous pavillon de Savoie de ne pas importuner Andros. En 1678, le visitateur Venier arriva à Andros où Rosa n'était pas encore venu pour prendre possession de ce qui restait de son diocèse.<sup>185</sup> L'église d'Andros ne représentait que bien peu de choses: quelques églises ruinées, quelques possessions négligées et la charge de dix-huit âmes, en majorité des Latins qui avaient épousé des femmes grecques et qui, pour préserver la paix domestique, vivaient d'après le rite de leur épouse. Il y avait encore un prêtre latin d'après Venier un 'giovane idiota', complice de pirates. Ce dignitaire porta le titre pompeux de *vicarius sede vacante* et était chargé de l'administration des possessions. Selon la rumeur, ce prêtre aurait fait 'disparaître' de concert avec quelques forbans de ses amis certaines possessions de l'évêché. C'est pour cette raison que Venier le fit arrêter et transférer par la main forte vénitienne dans une prison de Tinos. Ceci nous montre qu'à cette époque, on pouvait encore se servir de la puissance vénitienne pour régler des affaires dans les îles turques. De Rome, Rosa avait déjà donné à ferme les revenus de l'évêché au marchand Gasparo Condestaulo pour 124 reali par an. Venier n'était pas des admirateurs de Rosa: il fit savoir à la Propaganda que l'évêque d'Andros était sans doute un homme aimable, certes, mais insuffisamment versé dans "les manières du Levant" pour administrer convenablement un diocèse aussi difficile qu'Andros. Selon Venier, Rosa serait mieux à sa place dans la relative sécurité de Syros. Le visitateur suggéra à la Propaganda de faire retourner les Capucins français à Andros pour s'y charger de l'église latine.<sup>186</sup>

En 1680 enfin, Rosa arriva à Andros, au moment même où les Capucins français réintégraient leur ancienne maison: ils avaient reçu la permission du *kadi* d'Andros de rebâtir leur monastère ruiné.<sup>187</sup> Le pauvre Rosa dut presque immédiatement et en toute hâte quitter son diocèse: la flotte turque s'annonçait et l'évêque n'était pas en possession du *berat* nécessaire. Depuis la guerre de Crète, la Propaganda considérait les *berats* comme des documents moins essentiels pour les Cyclades où le pouvoir turc ne signifiait rien. De plus, ces documents étaient devenus très chers du fait de la corruption croissante à Constantinople. Ils n'avaient d'ailleurs que peu d'effet puisque les autorités locales ne se souciaient guère de documents issus de l'autorité centrale. La Propaganda se refusait à payer un *berat* pour Rosa bien que la situation spéciale d'Andros en rendait la possession nécessaire. Finalement, ce fut le *bailo* qui en 1682 munit Rosa d'un *berat* après que ce prélat eut été réduit en esclavage par les Turcs en 1681. Après quelques difficultés initiales — le *bey* d'Andros ne voulut d'abord pas reconnaître le *berat*, Rosa fut désormais en mesure de résider paisiblement à Andros.<sup>188</sup>



Les revenus de l'église latine d'Andros ne suffisant pas à assurer son existence, Rosa avait reçu de la Propaganda l'administration du diocèse semi-vacant de Syros. Ces nouveaux devoirs fournissaient à Rosa un prétexte de s'absenter d'Andros.<sup>189</sup> La délégation de l'administration de Syros à Rosa ne fut pas la première solution provisoire que la Propaganda imaginait pour cet évêché. Il n'est pas étonnant que la Propaganda observât la situation à Syros avec quelque anxiété. L'affaire de Guarchi avait fait beaucoup de bruit et on voulait éviter une répétition des troubles. En fait, Rome avait peu de motifs de se faire des soucis. La source des problèmes de Syros doit être cherchée dans l'ambition des évêques de se mêler des affaires séculières. Sans évêques, la situation restait calme. Des vicaires gouvernaient l'évêché d'une manière un peu détachée certes, mais au contentement de la majorité des habitants. Le nombre des plaintes arrivant à Rome était insignifiant en comparaison avec la situation précédente. Mais la Propaganda jugeait qu'un gouvernement plus strict était indispensable pour bien assurer la discipline ecclésiastique. Venier était assez satisfait du vicaire Badet (en fonction depuis 1674) mais il fit dans son rapport sur Andros la fatale remarque que nous avons déjà relevée: selon lui, Rosa serait mieux à sa place à Syros qu'à Andros. Sur ce, la Propaganda décida de proposer Rosa au pape pour la dignité d'administrateur apostolique de Syros.<sup>190</sup>

Le chef-lieu de Syros est situé sur une colline dominant un magnifique port naturel. Sur le sommet de la colline-ville s'élèvent la cathédrale et la maison de l'évêque. De ce sommet escarpé, la vue est telle qu'on s'y sent pape et empereur à la fois. Guarchi avait tenté de transformer ces sentiments en réalité et dès l'instant où Rosa était entré dans cette maison, il ne se comporta pas autrement. L'administrateur se sentit tellement important qu'il ne resta bientôt plus de place pour le vicaire Badet. Lorsque Rosa voulut entamer la gestion des affaires à Syros, il se heurta à quelque opposition du clergé. Il réagit de la manière la plus véhémement et riposta par un édit dans lequel il entendait 'réformer' le train de vie du clergé. Il s'ensuivit une bataille acharnée, où la Propaganda se rangea du côté de Rosa. Il faut avouer que Rosa avait entièrement raison de vouloir réformer les mœurs du clergé, mais le moment qu'il avait choisi était des plus inopportuns.<sup>191</sup> L'opposition chercha à obtenir quelque sympathie du côté de Rome mais sans y parvenir. Nous relevons particulièrement une lettre du supérieur des Capucins, Jean Chrysostome de Syra, adversaire naturel des évêques de Syros. Ce supérieur était un indigène ce qui en soi constituait déjà un phénomène fort rare. Oncle de l'archevêque de Naxos, Polla, il faisait donc part d'une famille locale fort importante. Comme Capucin, il jouissait de la protection de l'ambassadeur de France et de l'amitié des pirates. Ce personnage était donc redoutable et Rosa trouva en lui un adversaire dangereux. Sa lettre nous fournit plusieurs éclaircissements intéressants. Il décrit la colline de Syros comme un *κορακόβουνο* (littéralement: montagne de corbeaux, belle image: on voit le clergé en soutanes noires se battre avec des cris rauques). D'après lui, la source principale de la misère, non seulement à Syros, mais dans toutes les Cyclades, c'était la piraterie qui faisait oublier les normes de la loi. Si elle avait apporté la richesse à quelques-uns, elle avait par contre réduit la majorité des gens à la pauvreté. Il demanda à la Propaganda d'interdire formellement la piraterie; c'est là une attitude remarquable pour un Capucin. D'après Jean Chrysostome, les habitants de Paros se convertiraient en masse au Catholicisme dès que Rome aurait mis fin à la piraterie. Ensuite, notre étrange Capucin propose Camilli de

Milos pour la fonction d'évêque de Syros; d'après lui, Camilli était trop bon pour Milos. Mais la Propaganda ne partageait absolument pas cette opinion.<sup>192</sup>

La Propaganda ne réagit même pas à cette lettre. Le Capucin avait mauvaise réputation à Rome: Venier avait informé la Propaganda sur son compte. La Propaganda avait accordé sa confiance à son ancien pupille Rosa et il aurait fallu bien plus qu'une simple lettre pour ébranler cette confiance.<sup>193</sup>

Le diocèse latin de Milos ne possédait guère de base d'existence. Il n'y habitait point de familles catholiques indigènes et la centaine d'immigrants occidentaux qui y résidait entretenait des liens au moins aussi étroits avec le monastère des Capucins qu'avec l'évêché. Ces Capucins, déjà fort bien dotés, recevaient donc la plus grande partie de l'argent que les Latins de Milos dépensaient pour le salut de leurs âmes tandis que l'évêché se débattait dans des difficultés financières. L'évêque Giovanni Antonio Camilli était un homme plaintif et querelleur, mais il avait également plusieurs bonnes qualités: il était diligent, de bonnes moeurs et honnête et il avait joui à l'école des Jésuites de Naxos d'une éducation de grande qualité en comparaison avec les autres prêtres cycladiens. La plus grande faute de Camilli fut de vouloir jouer l'évêque avec toute la pompe habituelle à cette dignité dans un diocèse normal. Mais la situation à Milos ne se prêtait point une attitude de ce genre. L'ambition de Camilli coûtait beaucoup d'argent et les revenus de l'évêché étaient insuffisants quoique l'évêque ait été extrêmement sobre dans sa vie personnelle.<sup>194</sup>

Après la nomination du vicaire apostolique de Sifnos, Paterio, comme évêque d'Andros (1672), la Propaganda tenta de donner au diocèse de Milos une base économique plus solide en donnant à Camilli l'administration de l'église de Sifnos. Camilli payait bien — grâce aux revenus de Sifnos — le prêtre desservant cette église, mais les Latins de Sifnos se plaignirent de ce qu'il utilisât tout le reste pour compenser ses déficits à Milos alors qu'il laissait tomber en ruines l'église de Sifnos.<sup>195</sup>

La Propaganda avait toujours reçu des rapports contradictoires sur Milos et attendait du visiteur Venier qu'il fournit enfin des informations claires. Dans son rapport, Venier se montra assez content de Camilli. Il loua le zèle de l'évêque qui tenait à s'acquitter personnellement de tous les services de l'église, même des plus humbles en faisant lui-même office de sacristain et d'instituteur. Venier se montra moins heureux de la manière dont Camilli avait cherché à obtenir un prêtre pour l'assister. L'évêque avait plusieurs fois consacré des personnages douteux dans l'espoir que ces nouveaux prêtres accepteraient de desservir son diocèse, mais ces personnages ne restaient généralement pas à Milos: les revenus y étaient insuffisants et Camilli trop exigeant. Trois de ces prêtres avaient poursuivi leur carrière comme chapelain à bord de navires de pirates, occupation rentable s'il en fût, mais peu favorable à la piété.<sup>196</sup> Les chapelains de pirates représentaient une forme moderne des clercs vagabonds du Moyen Age. Le Vatican a toujours considéré ce genre de personnages avec beaucoup de méfiance et non sans raison.

Venier reçut des plaintes à la fois des chefs de la *kinotis* de Milos et de l'archevêque grec Yerasimos Modhinos (membre d'une des plus importantes familles de l'île). Ces personnages se plaignaient de ce que Camilli, contrairement aux anciennes instructions de Rome aux évêques latins, s'était mêlé de la politique locale. Ils faisaient allusion au cas de Kapsi, où Camilli, traduisant de manière toute personnelle son opposition au système

fiscal, avait soutenu une révolte sociale. Une telle action aurait peut-être été comprise par un visitateur tel que Sebastiani qui n'avait pas hésité à critiquer les conditions sociales dans les Cyclades. Venier, issu d'une famille de grands propriétaires de Crète, entretenait des opinions toutes différentes.<sup>197</sup>

Venier exprima pourtant sa critique d'une manière nuancée et entrelardée de louanges à l'égard de Camilli. Néanmoins, le rapport fit mauvaise impression à la Propaganda, où l'on se souvenait de plaintes antérieures contre Camilli.<sup>198</sup> Mais on n'entreprit rien contre lui. Finalement, Camilli reçut de son vieil ami Sebastiani (qui avait été promu à l'évêché de Citta del Castello) un extrait des plaintes en question. Il réagit dans une lettre à la Propaganda tantôt impressionnante et honnête, tantôt pusillanime.<sup>199</sup> Cette réaction ne dut pas faire bonne impression à Rome. Pour l'historien postérieur, les lettres de Camilli sont une source précieuse: l'homme est intelligent et ose s'attaquer aux choses essentielles, mais pour ses contemporains il doit avoir été passablement insupportable. D'une manière fort rude, Camilli met en lumière quelques faiblesses de Venier. Venier lui avait reproché de s'être mêlé de la politique locale: Camilli répond qu'il ne prétend pas exercer une autorité séculière comme son collègue de Syros, après quoi il brosse une esquisse captivante de l'humble position de son église. Mais ensuite, il attaqua la politique générale de la Propaganda en disant qu'il n'est pas sensé d'interdire aux évêques des îles de se mêler de politique. Il allègue un argument sérieux: une des raisons du déclin de l'église latine est précisément que les évêques latins manquent du pouvoir séculier dont jouissent les évêques grecs. Camilli n'était pas sans alliés, il était parvenu à obtenir des lettres de recommandation du ministre français Colbert de Seignelay et de l'amiral Duquesne (quoique ce dernier fût Calviniste) et il s'était réconcilié avec ses adversaires locaux, car Yerasimos Modhinos et la *kinotis* envoyèrent une attestation en faveur de Camilli à la Propaganda.<sup>200</sup>

En 1683, Venier écrivit à nouveau à la Propaganda une lettre sur Camilli, plus louangeuse que critique, cette fois: l'évêque de Tinos reconnaît que son collègue de Milos vit dans des circonstances extrêmement difficiles, tente de résoudre ses difficultés de la meilleure manière possible et se comporte en tout comme un bon évêque. Dans la même lettre pourtant, Venier se montre préoccupé d'une nouvelle manoeuvre douteuse de Camilli. Cette fois, l'évêque de Milos avait accepté du patriarche grec de Constantinople la nomination d'exarche patriarcal des îles de l'Egée avec pour mission de collecter les impôts dus au patriarche.<sup>201</sup> Venier prévut les dangers de l'affaire, laquelle nous amène à la question des relations entre Camilli et les Grecs. Comme la coutume l'entendait, Camilli se plaint de temps en temps à la Propaganda de leur attitude, mais on a l'impression que ses relations avec les Grecs n'étaient pas tellement mauvaises.

En 1682, la position financière de l'évêché de Milos s'améliora un peu. Les Turcs chassèrent les Capucins ce qui signifia que les aumônes des marins occidentaux revinrent désormais exclusivement à l'évêque.<sup>202</sup> L'évêché de Milos put donc survivre, fût-ce péniblement.

Venier ne prit même pas la peine d'informer la Propaganda sur la situation de son propre diocèse de Tinos. Les pouvoirs qu'avait la Propaganda dans les territoires vénitiens étaient restreints. De plus, Tinos était une île tranquille, on n'y avait pas l'habitude d'écrire à tous propos des lettres calomnieuses à Rome. La correspondance ordinaire entre

Venier et la Propaganda portait surtout sur les actions de Venier comme agent de la Propaganda dans les îles turques. Le seul problème de Tinos qui avait été soumis à la Propaganda après 1669 regardait une crise de conscience du prédécesseur de Venier, Doria, en 1672. Cette crise de conscience portait sur l'administration de l'église grecque de Tinos. Comme latin, Doria n'avait pas le pouvoir de consacrer des prêtres grecs, mais il trouvait par contre inacceptable d'envoyer les jeunes Grecs de son diocèse se faire consacrer par un métropolitain schismatique. Un tel problème ne pouvait que plaire aux formalistes de Rome. La Propaganda y planta les dents mais n'arriva pas à le résoudre et le transmit au Saint Office, qui trouva une solution des plus simples: le métropolitain de Paronaxia était connu comme 'catholique' et fut gratifié d'un petit revenu supplémentaire constitué par les droits à payer par les jeunes Tinotes pour leur consécration. Le Saint Office ajouta également une clause échappatoire au cas où la situation à Naxos changerait: les Tinotes pouvaient se faire sacrer par '*qualsivoglia vescovo greco che habbia la comunione colla chiesa cattolica*'.<sup>203</sup> Le problème ne revint plus à l'ordre: il se trouva toujours quelque évêque voisin latinophile ou bien quelque métropolitain latinophile déposé errant dans les régions sous domination latine.<sup>204</sup>

La position financière du diocèse de Tinos devint moins florissante après 1669. Les chanoines de la cathédrale vivaient de prébendes situées en Crète qui disparurent avec la conquête turque de cette île.<sup>205</sup>

Enfin, il faut faire quelques remarques sur les communautés latines où il n'y avait pas d'évêque. En majorité, ce sont des colonies d'immigration récente. Trois de ces îles étaient rattachées à un diocèse voisin: Paros à Naxos, Kimolos à Milos et Ios à Santorin. L'ancien diocèse de Sifnos était coupé en deux: Sifnos avait un vicaire qui se trouvait provisoirement sous l'autorité de l'évêque de Milos tandis que Kythnos et Kea avaient ensemble un vicaire sous la supervision de l'évêque de Tinos.

La panique qui se répandit dans les colonies de pirates après la chute de Candie conduisit à la fuite de quelques-uns des vicaires, mais la continuation de la piraterie garantit la survie de ces colonies. On leur trouva bientôt de nouveaux prêtres. En 1680, les Capucins qui cherchaient toujours la proximité des pirates s'établirent à Paros.<sup>206</sup> Le clergé des colonies de pirates n'était point de très haute volée. Ces églises n'avaient guère de revenus propres, les prêtres reçurent un salaire de la Propaganda ou d'un évêque voisin, dont le montant n'était guère suffisant et le payement par ailleurs irrégulier. Dans de telles conditions on ne pouvait trouver pour ces îles que des éléments douteux. Qu'on pense au prêtre de Kimolos accusé d'avoir fait assassiner le mari de sa maîtresse, un marin maronite, et ceci après avoir lui-même organisé ce mariage pour assurer l'honneur de la dame en question. . .<sup>207</sup> Bien sûr, les pirates n'étaient pas des paroissiens très agréables, mais des individus dangereux. En 1680, le pauvre prêtre de Kythnos avait été la victime d'un pirate catholique.<sup>208</sup> Mais la majorité de ces prêtres était bien adaptée à ce type de paroissiens. Ils s'intéressaient plus au jeu de cartes et au vin qu'à leurs bréviaires. Plusieurs d'entre eux faisaient un peu de commerce ou se livraient à l'une ou l'autre spéculation. Ils savaient écrire, recevaient leurs salaires en argent comptant (chose rare dans les îles turques et qui permettait la spéculation) et ils revêtaient une position de confiance. Tout ceci leur donnait l'occasion de gagner de quoi vivre.<sup>209</sup>

Tout ceci donnait néanmoins bien des soucis à leurs supérieurs ecclésiastiques qui se trouvaient totalement impuissants à remplacer les pires éléments.<sup>210</sup> Heureusement, ces problèmes se résolurent automatiquement: le visiteur Venier constata en 1678 que le prêtre de Kimolos était devenu trop vieux pour penser encore aux dissipations charnelles qui avaient causé tant de troubles vers 1670; il était donc devenu un bon prêtre.<sup>211</sup>

*i. courants et sous-courants, une tentative d'évaluation*

Les Cyclades sont devenues une région disputée où personne ne parvint plus à exercer une influence décisive. Une anarchie presque totale y règne. Les Turcs sont à peu près impuissants, les derniers vestiges de l'islamisation des îles disparaissent peu à peu. Les Français n'y ont aucune influence effective; les Vénitiens se tiennent à l'écart.

Ce point mort dans la situation extérieure se reflète dans la situation intérieure des îles. L'oligarchie locale fortifie ses positions économiques et politiques. Les Turcs n'y font rien, se montrent prêts à soutenir le plus offrant, donc souvent les riches: qu'on songe, par exemple, à la chute de Kapsi, à la survie de Coronello et aux prérogatives des grands propriétaires de Naxos. Les Vénitiens se désintéressent de la situation des îles turques mais montrent quelque préoccupation pour une situation semblable dans l'île de Tinos. Ils sont néanmoins impuissants à y porter remède.

On se demande si les apparences de bonnes relations entre les deux églises ne se bornent pas à un vernis superficiel. Le danger extérieur oblige les églises à faire cause commune, mais personne ne sait quelle attitude il conviendrait de prendre si la pression extérieure venait à diminuer. Hors des Cyclades, une ligne de division de plus en plus nette se dessine entre les deux églises.

Au moment où les Cyclades semblent retourner de plus en plus dans la sphère d'influence occidentale, au moment donc où l'on semble voir un revirement des événements de 1537-1538, on doit constater que dans la situation intérieure, les îles s'éloignent de plus en plus de la Francocratie. En effet, l'évolution du caractère de la société insulaire vers celui d'un territoire ottoman a fait des progrès considérables. Une division verticale de la société en groupes religieux s'est imposée. Le passage du gouvernement des familles seigneuriales à des oligarchies avec leurs *epitropi* ou des entrepreneurs gouvernant à titre de *voivodas* est déjà presque achevé. Ce ne sont que le drapeau de Saint Marc flottant à Tinos, la supériorité maritime occidentale, le degré d'autonomie locale et la forte présence du groupe latin qui distinguent les Cyclades du gros de l'empire ottoman. Deux de ces phénomènes disparaîtront encore dans un futur immédiat.

## XI. LA GUERRE DE MOREE, 1684-1699

### a. *une nouvelle période de suprématie vénitienne*

Pendant les quinze années que dura cette guerre, les îles furent de nouveau le terrain d'opération de forces navales vénitiennes et de leurs auxiliaires. Mais la prépondérance vénitienne n'était pas aussi marquée que pendant la guerre de Crète. En fait, on peut constater que sous la façade d'une occupation par les forces vénitiennes, le lien existant entre les îles et l'Occident s'amenuise peu à peu. Plusieurs des communautés latines se trouvaient dans une situation difficile: l'immigration de marins et de corsaires occidentaux, qui avait camouflé le déclin des petites communautés latines autochtones, tarit et se transforma bientôt en une émigration. Les Vénitiens ne pensaient que rarement à s'imposer avec vigueur dans les îles tandis que les Turcs essayaient de s'y imposer d'une manière un peu plus effective que pendant la guerre de Crète. La position adoptée par les Turcs dans les différends entre Grecs et Latins s'avéra de plus en plus favorable envers les Grecs, ce qui fit renaître certains espoirs dans l'esprit des Grecs. Ces derniers avaient toutes les raisons du monde de supposer qu'après le départ des Vénitiens, la position puissante des Latins héritiers des anciens colonisateurs pourrait être attaquée avec le support des Turcs.

Lorsque les Vénitiens s'engagèrent dans la grande guerre de la Sainte Ligue contre les Turcs, ceux-ci avaient déjà subi leurs premières défaites devant Vienne et dans la plaine hongroise.<sup>1</sup> Vis à vis des Vénitiens, les Turcs adoptèrent une attitude défensive. Pendant la première saison de la guerre, la flotte turque croisait en Egée, se contentant de faire montre de sa force pour impressionner les insulaires. Les Vénitiens eurent donc l'occasion d'agir à leur guise dans le bassin ionien. Ils conquièrent Lefkas (Santa Maura), la seule île de l'archipel ionien qui appartenait aux Turcs. Cette île n'est séparée de la Grèce continentale que par une lagune peu profonde, ce qui donnait aux Vénitiens une excellente base de départ pour d'éventuelles opérations en Epire. Puis, la flotte vénitienne apparut en Egée, sans y rencontrer les Turcs. Les Vénitiens établirent leur contrôle sur Milos, exigèrent des tributs de toutes les îles et mirent à sac les régions côtières du Nord de l'Egée. Le rector de Tinos fit une expédition à Andros pour y capturer les habitants musulmans.<sup>2</sup>

En 1685, la flotte vénitienne entreprit une nouvelle croisière en Egée, tandis qu'une unité maltaise défit une escadre turque près de Rhodes. Une caravane de navires marchands venant de la Syrie fut maîtrisée. La flotte vénitienne chassa le *kapudan paşa* qui était en train de percevoir les impôts des Cyclades d'une manière fort rude.<sup>3</sup> Ce n'est qu'en 1686 que les Vénitiens s'imposèrent de façon décisive en Egée. Ils se rendirent alors maîtres de Nauplie, principale base turque du Peloponnèse; la conquête totale de cette péninsule ne tarda guère. Seules, certaines forteresses isolées offraient encore quelque résistance. En 1686 toujours, les Vénitiens infligèrent une défaite sanglante à la flotte turque près de Samos. Ce coup causa à Constantinople une panique telle qu'on craignit que rien désormais n'empêcherait plus les Vénitiens d'attaquer directement la capitale

turque après tant de victoires.<sup>4</sup> Du Peloponnèse, les Vénitiens pénétrèrent en 1687 en Attique et en Béotie sans pour autant parvenir à prendre Negroponte, la puissante citadelle de l'Eubée qui dominait les routes d'accès des Thermopyles. Sans Negroponte, la Béotie et l'Attique étaient difficiles à défendre. Aussi les Vénitiens se retirèrent-ils sur l'isthme de Corinthe qu'ils fortifièrent.

Ensuite, le commandement vénitien conçut le projet de conquérir une grande île égéenne: la Crète ou Chio. Une expédition contre la Canée n'eut pourtant pas les résultats espérés, et le choix tomba finalement sur Chio car les leçons de la dernière guerre avaient porté leurs fruits: la défense de la Crète était très difficile aussi longtemps que des navires turcs étaient en mesure de ravitailler l'île en se faufilant le long des côtes de Chio.<sup>5</sup> L'opération lancée contre Chio aboutit à un désastre. Les Vénitiens réussirent bien à prendre Chio d'assaut en 1695, mais quelques mois après seulement, lors du carnaval de 1696, leur flotte qui avait pour mission de défendre l'île des attaques turques déclenchées à partir de l'Anatolie voisine, fut surprise en mauvaise position et défaite par les Turcs. Les Vénitiens évacuèrent l'île, emmenant avec eux une partie de la communauté latine qui avait collaboré avec eux.<sup>6</sup>

Les Turcs n'étaient pas en mesure de maintenir leur supériorité navale. Quelques mois après la prise de Chio, en été 1696, le *kapudan paşa* Mezzomorto attaqua en vain Tinos. Une escadre vénitienne accourut et vaincut la flotte turque au cours d'une bataille livrée près d'Andros. Mezzomorto se retira dans les Cyclades, où il mit à sac quelques îles turques. Puis, après une nouvelle rencontre tout aussi malheureuse avec les Vénitiens, il disparut dans les Dardanelles.<sup>7</sup> Lorsque, l'année suivante, la flotte turque fit à nouveau son apparition, les Vénitiens la contraignirent à la retraite après une rencontre près de Kea.<sup>8</sup> La flotte auxiliaire des Nord-Africains parvint pourtant à pénétrer dans les Cyclades. Son commandant 'Cassidi' s'y forgea une mauvaise réputation par ses pillages.<sup>9</sup> Les deux dernières années de la guerre, la flotte turque ne sortit guère des Dardanelles: les Vénitiens la refoulèrent en 1698 à Limnos, à la sortie des Détroits, et continuèrent à lever le tribut de la région turque voisine des Dardanelles.<sup>10</sup>

Pendant cette guerre, les Cyclades se trouvaient généralement du côté vénitien de la ligne de démarcation vague séparant les sphères d'action des deux flottes. Les principales batailles navales de la guerre furent livrées sur les côtes d'Anatolie. Les combats qui eurent lieu dans les Cyclades aboutirent tous à des victoires vénitiennes. Mais les Vénitiens ne s'établissaient pas dans les îles, se limitant à conserver Tinos et à percevoir de considérables tributs dans les îles turques. Ils appelaient ce tribut *caraggio*, du *haraç* turc. Le montant du *caraggio* semble avoir été basé sur le revenu fiscal ottoman, ou peut-être sur le tribut vénitien établi pendant la guerre de Crète; rien n'indique qu'une enquête vénitienne eût lieu pour faire un nouveau recensement.<sup>11</sup> La flotte vénitienne ne se montrait pas souvent dans les Cyclades; les impôts étaient perçus par l'intermédiaire d'agents divers: consuls de Venise dans les îles, l'inévitable Crusino Coronello qui ne se limita pas à Naxos mais se chargea également de la levée du tribut dans la lointaine Amorgos et surtout un des agents commissionnaires de pirates de Milos, le Français Jean Dieudé qui rendit d'importants services, ce qui lui valut d'être fait chevalier.<sup>12</sup>

Il nous reste une statistique des taxes levées dans les îles égéennes par les Vénitiens pendant les années 1684-1693.<sup>13</sup> Ce document montre que les Vénitiens perçurent

des sommes considérables dans toutes les îles de l'Egée sans garnisons turques. Cet état de choses vaut même pour les îles proches de la côte de l'Anatolie comme Symi ou Tilos. Il semble que les Vénitiens n'aient pas été trop sévères à la perception du tribut: certaines îles devaient aux Vénitiens des sommes très grosses. La répartition géographique des débiteurs nous empêche d'expliquer les cas de non-paiement par la pression turque. Dans l'ensemble, le comportement des Vénitiens était fort bon, nous n'entendons point d'échos de déprédations comparables à celles de la guerre précédente.

Les Vénitiens ne se mêlèrent qu'incidentellement du gouvernement intérieur des îles. Un des rares exemples d'intervention vénitienne eut lieu à Naxos après une éruption particulièrement véhémente de la vendetta entre les familles Coronello et Kokkos.<sup>14</sup> Formellement, du point de vue des Turcs, les îles demeuraient sous l'autorité ottomane: elles continuaient à payer leurs impôts turcs, fût-ce avec bien peu de ponctualité. Il semble qu'elles payaient un montant réduit, comme c'était d'ailleurs de droit pour une région 'exposée aux attaques ennemies'. A Mykonos, on envisagea vraisemblablement de cesser les paiements aux Turcs, mais on revint rapidement sur cette décision.<sup>15</sup> Probablement, les îles étaient-elles en mesure de payer plus qu'en temps de paix: la guerre augmentait le profit de la vente des récoltes.

Il semble que les habitants des îles se soient attendus à une présence vénitienne plus marquée que ce ne fut le cas, particulièrement dans les îles occidentales. L'évêque de Milos, Camilli, nourrissait de grands espoirs. Les Vénitiens lui avaient immédiatement restitué l'île déserte de Polyaios. Camilli espéra dès lors trouver un emploi plus rémunérateur que la cure des âmes perdues de la colonie de pirates latins de Milos. Il écrivit à la Propaganda qu'il existait dans les Cyclades de gros abus en matière de superstition, d'hérésie et de sorcellerie.<sup>16</sup> Il requit pour lui-même une commission d'inquisiteur afin de mettre fin à ces abus sous la protection de la puissance vénitienne. Certes, Camilli avait raison: la superstition était répandue; çà et là, on relevait des opinions (bien involontairement) hérétiques dans une région où le clergé était aussi ignorant que fanatique, et enfin quelques vieilles dames gagnaient un peu d'argent par la vente de philtres.<sup>17</sup> Mais Camilli connaissait bien mal la Propaganda s'il pensait avoir quelque chance d'être choisi pour une mission aussi délicate: Rome n'avait pas une très bonne opinion de l'évêque de Milos.

Camilli n'était pas le seul à attendre une intervention active des Vénitiens dans les Cyclades: certains éléments appartenant au clergé grec de Sifnos escomptaient également une prédominance occidentale et déposèrent des confessions de foi catholiques entre les mains de Camilli. Ces prêtres espéraient probablement éluder leurs obligations fiscales envers le patriarche de Constantinople en se faisant catholiques. Un mouvement de ce genre n'était pas sans dangers pour l'église catholique comme nous l'explique un des ennemis de Camilli: en acceptant de telles confessions, les prélats latins mettaient en péril leurs bonnes relations avec l'église grecque dans sa totalité.<sup>18</sup> En fait ce sont-là de bien grandes alarmes pour ce dont il est question ici: de telles confessions n'avaient aucune portée pratique.

Le supérieur des Jésuites de Naxos, Robert Saulger, était lui aussi de ceux qui comptaient sur une occupation effective par les Vénitiens. Dans plusieurs mémoires, il avertit Louis XIV et ses ministres que les Turcs ne seraient pas en mesure de défendre les Cyclades contre les Vénitiens et qu'une occupation vénitienne engendrerait un monopole commercial vénitien dans l'Egée au détriment du commerce français.<sup>19</sup>



### b. *la guerre de course*

La guerre régulière modifia le caractère de la piraterie. La guerre de course dirigée contre les Turcs devint moins manifeste dans les Cyclades. La navigation ottomane disparaissait de l'Egée centrale. Les pirates se concentraient à Ios, d'où ils opéraient contre la navigation marchande ottomane qui ne se hasardait point hors des routes de l'Egée orientale. A Naxos, île également située assez loin vers l'Orient, résida pour un temps le Chevalier de la Motte, chef d'une escadre de corsaires; nous avons encore la description d'une visite cérémonieuse que ce grand seigneur pirate rendit au rector de Tinos.<sup>20</sup> Dans la partie centrale de l'Egée, les pirates catholiques n'avaient rien à chercher: la navigation marchande s'y effectuait en grande partie pour les besoins des Vénitiens ou en tout cas sous leur protection. Les îles eurent moins à souffrir des pirates catholiques que pendant la période antérieure: le paiement du tribut aux Vénitiens assurait à ces mêmes îles la protection contre ces pirates. Les pirates pouvaient pourtant amener d'autres catastrophes que les violences désormais interdites: on cite le cas du Livornais Bianchi qui apporta la peste à Milos.<sup>21</sup> Par contre, la protection vénitienne n'était pas effective contre les corsaires musulmans d'Afrique du Nord qui pénétraient de temps en temps dans les Cyclades et y commettaient des violences.<sup>22</sup> Mais il faut constater qu'en général les insulaires souffrirent bien moins de la piraterie qu'avant 1684.

La guerre de Morée coïncidait en partie avec la guerre de la Ligue d'Augsbourg entre 1688 et 1697 qui opposa la France aux Pays-Bas, à l'Angleterre, l'Autriche, l'Espagne et le Portugal réunis. Cette guerre contribua à l'anarchie en Egée en causant un dédoublement de la guerre de course. Parallèlement aux assauts des Catholiques contre la navigation turque, des corsaires et navires de guerre anglais, néerlandais, espagnols et portugais y prenaient en chasse les navires marchands français.<sup>23</sup> De leur côté, mais à une moindre échelle, des corsaires et navires de guerre français y poursuivaient les navires marchands de leurs ennemis, sans parvenir à la même supériorité que celle dont ils jouissaient ailleurs. La présence des Vénitiens en Egée y donnait un certain avantage aux ennemis de la France.

Les Turcs tentèrent de s'opposer à cette guerre de course dans des eaux qui — formellement — leur appartenaient par un *ferman* interdisant la course en Egée septentrionale. En ce qui regarde les Cyclades, ce *ferman* ne couvrait pas l'espace marin au sud des passages de la chaîne Andros-Tinos-Mykonos; là, la guerre de course entre les français et leurs adversaires se poursuivit.<sup>24</sup> Les navires français souffrirent beaucoup des attaques de Portugais et de Majorquins. Pour éluder ce danger, la navigation française de petit tonnage se plaça sous service vénitien et prit le pavillon de la République.<sup>25</sup> Ceci ne contribua certainement pas à la gloire de Louis XIV et n'était également pas sans nuire non plus au commerce français puisqu'une partie de la capacité de transport sur la route Marseille-Turquie se perdait en se livrant au cabotage entre les petits ports égéens.

### c. *la France et la nouvelle période de suprématie vénitienne*

La guerre de Morée créait une situation difficile pour la France et pour ses dépendants dans les Cyclades. L'attitude des Vénitiens n'était guère aimable, surtout après que la France fut entrée en guerre avec l'Autriche, la principale alliée de Venise. La paix entre la

France et Venise se maintint, mais des bâtiments auxiliaires de la flotte vénitienne, naviguant sous pavillon autrichien ou espagnol portaient dommage au commerce et à d'autres intérêts de la France.<sup>26</sup> On constate de plus un nouvel afflux de corsaires, opérant avec l'agrément de Venise, mais fort mal disposés à l'égard des intérêts français. Parmi ces corsaires, se trouvait le marquis de Fleury. Quoique Fleury eût lancé en 1672 sa première expédition en Egée au départ d'un port français, sa dernière expédition — sous égide autrichienne cette fois — occasionna aux Français bien des soucis pour la sécurité de leur navigation marchande en Egée.<sup>27</sup>

La situation politique qui se développa pendant la guerre ne pouvait qu'entraîner une amélioration des relations entre la France et l'empire ottoman. Pendant les années 1684-1686, les Turcs avaient craint que les Français ne se joignissent aux Vénitiens et aux Autrichiens et ne participassent à la grande guerre contre eux. Aussi avaient-ils pris soin de traiter l'ambassadeur de France avec tous les égards possibles. Un des premiers fruits de l'amélioration des relations franco-turques fut la permission accordée en 1684 à l'ambassadeur de France de faire rebâtir le monastère des Capucins de Milos, détruit en 1682 en représaille pour l'incident de Chio.<sup>28</sup>

En France même, la reprise des relations amicales avec l'empire ottoman se fit un peu à contrecœur. Les vieux sentiments de croisade n'étaient pas encore morts, ils connurent même un certain regain à la nouvelle des brillantes victoires des Autrichiens et des Vénitiens. Cette résurgence se manifeste par une hausse d'éditions de livres consacrés à l'empire ottoman, et surtout à ses provinces grecques. Quelques-uns de ces livres contenaient une propagande directe pour une parition de l'empire ottoman.<sup>29</sup>

Plusieurs projets de rétablissement de la domination chrétienne en Grèce furent soumis aux cours européennes. Parmi ces projets, ceux du Père Robert Saulger S.J. se concentraient immédiatement sur les Cyclades. Cet ancien supérieur de la maison des Jésuites de Naxos avait dû quitter le Kastro à cause de ses interventions peu délicates dans les troubles entre Coronello et Kokkos et aussi parce que ses supérieurs étaient mécontents de son administration financière.<sup>30</sup> Passant en France par Constantinople, il composa un projet pour rétablir la domination latine dans les Cyclades. Saulger fournissait à Louis XIV un argument juridique qui devait lui permettre d'occuper les Cyclades: il joignit à son projet un acte de Crusino Sommaripa, héritier légitime du titre ducal, par lequel celui-ci cédait ses droits à Louis XIV. D'après Saulger, il était nécessaire pour l'intérêt du commerce français que la France occupât ces îles stratégiques, sans quoi les Vénitiens s'en empareraient et rendraient impossible le commerce français en Egée comme ils le faisaient dans l'Adriatique. Saulger prétendait également que les Turcs ne s'opposeraient pas à une telle tentative parce qu'ils n'étaient pas en mesure de défendre eux-mêmes les îles contre la flotte vénitienne. Au cas où le roi de France hésiterait à se risquer personnellement dans l'affaire, Saulger suggérait de fonder un ordre chevaleresque comme celui de Malte pour réaliser l'entreprise sans que la France y soit directement impliquée.

A l'aide d'une statistique des impôts turcs, Saulger montrait que la production des Cyclades suffirait à entretenir les forces militaires nécessaires pour leur défense et reprenait également l'ancienne histoire des mines d'argent de Sifnos, brandissant une attestation de son ami Camilli, évêque de Milos. Grâce à ses relations avec le Père La Chaise,

confesseur de Louis XIV, Saulger put communiquer ce projet au roi en 1685. Celui-ci décida que Saulger devrait traiter les détails du projet avec Colbert de Seignelay, ministre de la Marine. Mais finalement, Louis XIV n'osa pas réaliser le dit projet: il tenait à garder les mains libres pour une guerre européenne. Un an plus tard, Saulger rédigea un second projet, un peu moins ambitieux que le premier. Selon ce second projet, il suffirait que Louis XIV exerçât quelque pression sur le sultan pour que celui-ci restituât l'île d'Andros à la famille Sommaripa. Cette dernière gouvernerait ensuite Andros sous protectorat de la France. Ce deuxième projet ne fut pas mis à exécution plus que le premier. Antonio Sommaripa (fils de Crusino, mort entretemps) qui avait voyagé en France pour y faire voir les preuves de ses prétentions, ne reçut pour sa peine qu'une commission d'officier dans un régiment français, puis après quelques années de service, le consulat de France à Rhodes.<sup>31</sup>

Après cela, Saulger ne s'occupa plus que d'activités éditoriales. Un de ses ouvrages connut une grande popularité: son livre sur l'éducation chrétienne de la jeunesse fut réimprimé 21 fois jusqu'au milieu du XIXe siècle. L'ouvrage de sa plume qui nous intéresse le plus dans le cadre qui nous occupe est l'*Histoire Nouvelle* à laquelle nous avons déjà consacré quelques remarques dans l'introduction. Le récit historique que relate cet ouvrage veut essentiellement montrer trois choses: la facilité avec laquelle les Cyclades pouvaient être reconquises, la légitimité des prétentions de la famille Sommaripa au titre ducal, les Crispi n'étant que des usurpateurs, et la nécessité pour un seigneur latin des Cyclades de ménager la sensibilité des Grecs.<sup>32</sup>

Mais la France était trop occupée ailleurs pour pouvoir se lancer dans des aventures en Egée. La politique française avait fait l'objet d'un revirement. Châteauneuf, ambassadeur de France à Constantinople depuis 1689, dut fléchir devant les exigences de la Chambre de Commerce de Marseille. Cet organe, représentant les intérêts des milieux commerciaux, attendait avant tout de l'ambassadeur qu'il stimulât le commerce. En effet, la Chambre exerçait désormais un contrôle sévère sur le commerce et sur l'établissement de ressortissants de la France dans l'empire ottoman. Une telle situation ne laissait que peu de place à des projets ambitieux et à une diplomatie prestigieuse.<sup>33</sup> En soi, les exigences de la Chambre étaient raisonnables: les relations entre la France et la Turquie de même que le commerce français tiraient certes profit de l'abandon de projets aventureux de la part d'ambassadeurs, de consuls et d'aventuriers vagabonds. Généralement, la nouvelle réglementation introduite sous pression de la Chambre de Commerce demeura sans résultat; les Cyclades ne constituent guère une exception à la règle. Dans le cadre des mesures de réglementation, la Chambre de Commerce avait rétabli l'ancienne règle ordonnant que tout Français désireux de s'établir dans le Levant devait avoir la permission de la Chambre. On voulait éviter de telle manière que des sujets douteux ne missent en danger les bonnes relations entre la France et les Turcs. Dans quelques cas en effet, certains Français reçurent de la Chambre la permission de résider dans les Cyclades, mais ce sont là des exceptions.<sup>34</sup> La majorité des Français qui se trouvaient dans les îles n'avait jamais sollicité la permission d'y résider, et ne se souciait pas non plus des autres règles portant sur le séjour de Français — entre autres l'interdiction de s'y marier —. Les Vénitiens n'étaient point disposés à aider les représentants de la France dans le Levant à confirmer leur autorité sur les vagabonds français. La première mesure française destinée à mettre un

peu d'ordre dans la population française des Cyclades fut de nommer un nouveau consul à Milos. Ce consul, Jean Goujon, était un employé payé par la Chambre de Commerce. Pour le nommer il avait fallu déposer le consul Claude Sicard, un des aventuriers les moins honorables que comptait la colonie latine de Milos. Mais ce Sicard était un ami et un protégé de Jean Dieudé, principal marchand français de Milos, conseiller, espion et agent du haut commandement vénitien. Dieudé ne se comportait point en fidèle sujet du roi de France, mais ses méfaits n'étaient pas sans envergure. Avant la guerre, il avait résidé à Suda — capitale de ce qu'il restait de la Crète vénitienne — comme simple marchand français. Pendant la guerre, il avait proposé aux Vénitiens ses services à tous égards, mais surtout comme 'régisseur' de ravitaillement de la flotte vénitienne en Egée. Dieudé avait été nommé gouverneur de Milos par les Vénitiens et il y avait épousé la fille d'une des principales familles grecques. Son prestige était tel que le commandant en chef vénitien porta un de ses enfants sur les fonds baptismaux et qu'il reçut l'ordre de Saint Marc. Devant un tel adversaire, la position de Goujon était bien difficile.<sup>35</sup> Inutile de dire que le consul de France ne parvenait point à exercer sur ce sujet français son autorité juridique.

Dans le cadre de la réglementation du commerce français, l'ambassade de France à Constantinople dressa un rapport circonstancié sur les possibilités du commerce sur le Levant. Le nom de trois des Cyclades y figure: Milos, Naxos et Tinos. Le rapport offre une image peu florissante. Le seul négoce français qui prospérait dans les Cyclades est le commerce de butin à Milos, mais le rapport émet ses préoccupations sur le caractère des Français établis à cette île. Les espérances françaises d'importation de soie de Tinos en France ne se sont pas réalisées du fait du manque d'ouvriers en France après le départ des Protestants. A Naxos, les navires français ne venaient qu'en temps de guerre.<sup>36</sup>

Toujours dans le cadre de la réglementation générale, la Chambre de Commerce et le ministre de Marine prirent des mesures contre le vagabondage de marins français en Egée. Ces marins — ces pirates à vrai dire — rendaient aux yeux des Turcs toute la nation française suspecte de piraterie. En 1690, un décret royal interdit formellement aux Français toute action de course dans le Levant, sous quelque pavillon que ce soit. Le consul Goujon devait formellement remettre ce décret en mains propres aux corsaires français en Egée.<sup>37</sup> Le voyage de Goujon n'eut guère de résultats décisifs et en 1696, le ministre de Marine envoya un commissaire, le chevalier de Digoine, pour réitérer la mission. Dans un rapport détaillé, Digoine analyse le phénomène des corsaires et des pirates français en Egée. Il fait la distinction entre deux groupes. Le premier est celui des émigrants véritables qui échappent à l'indissolubilité du mariage catholique en cherchant une nouvelle femme en marge du monde civilisé. Le second groupe est celui des capitaines marchands naviguant entre Marseille et le Levant qui acceptaient dans le Levant des charges pour le compte du commandement vénitien et qui restaient alors pour des années en Egée sans jamais retourner en France. Ces capitaines n'hésitaient point de s'adonner à des actes de piraterie si cela leur convenait. Pour se protéger des corsaires espagnols qui prenaient en chasse les bâtiments français, ces capitaines arboraient le pavillon vénitien.

Digoine voulut mettre radicalement fin à l'existence de ces deux groupes. Les véritables émigrants que les sources françaises qualifient de 'libertins' avaient l'habitude depuis des années de se cacher dès le moment où des navires de guerre français apparaissaient en vue des îles. Le seul moyen de les obliger de retourner en France était donc de

dévaliser leurs maisons et de transférer leurs possessions dans leur patrie d'origine. Le fanatisme avec lequel on voulait persécuter ces pauvres diables devient compréhensible quand on considère la carence en équipage dont souffrait la flotte de guerre française. Quant aux navires marchands français qui vagabondaient en Egée, ils devaient être pourchassés par les navires de guerre et punis d'une manière si exemplaire que les capitaines français n'oseraient plus désormais tenter l'aventure.<sup>38</sup> Le résultat de la mission de Digoine ne fut pas complet: les activités des 'agents' des corsaires se poursuivirent. L'agent Misserel que nous avons rencontré dans le chapitre précédent, mourut vers 1696. Ses affaires furent continuées par un certain Renouard, ancien corsaire français au service de Venise qui avait eu le malheur de perdre son navire et avait été obligé de changer — tant soit peu — de profession.<sup>39</sup> Formellement, ces agents avaient une mission officielle: celle de 'commissaires pour les prises', mais il est difficile de s'imaginer comment ils pouvaient continuer leurs activités après l'interdiction formelle de la course. Néanmoins ils les continuaient. On peut cependant constater que la présence d'éléments irréguliers français diminua rapidement après le départ de Digoine. En 1700, le voyageur français Tournefort n'en rencontra plus que quelques uns, surtout sur le rocher isolé de Sikinos. Ses remarques sur les Français de Sikinos valent la peine d'être citées: 'il n'y a pas de pénitence plus rude pour un vieux pêcheur que de se marier en Grèce, ordinairement les femmes qu'ils épousent n'ont ni beaucoup de vertu, ni beaucoup de bien, cependant on ne voit que trop de malheureux prendre ce part, malgré les rigoureuses deffenses du Roi qui pour l'honneur de la nation a très sagement ordonné que nul de ses sujets ne se marieroit en Levant sans permission de son ambassadeur ou quelqu'un des ses subdélégués'.<sup>40</sup>

A Milos en tout cas, les Français avaient en Goujon un agent auquel ils pouvaient faire confiance pour régulariser la situation dans son ressort. Mais même Goujon n'était pas en mesure de s'imposer. Dans les autres ressorts consulaires, la situation était bien pire encore. A Sifnos, Paros et Syros, de petits marchands français agissaient en viceconsul.<sup>41</sup> Dans les autres îles, des sujets ottomans indigènes étaient consul de France nonobstant les décrets turcs. Les plus importants entre eux étaient les consuls des grandes îles Andros et Naxos: Nicolo della Grammatica et Crusino Coronello. Après quelque temps, Della Grammatica fut remplacé par un sujet français, mais Coronello demeura en fonction.<sup>42</sup> Aux yeux des Turcs, Coronello était probablement en règle 'honoris causa' parce qu'il s'était rendu indispensable depuis des années pour tous les partis: Turcs, Vénitiens et Français. Quelquefois cependant, Coronello devait faire face à de sérieux ennuis avec les Turcs, qui se terminèrent pourtant toujours bien. Ainsi en 1687, le *kapudan paşa* se plaignit auprès de l'ambassadeur de France du consul Coronello, l'accusant d'être un espion des Vénitiens, de refuser de payer le *haraç* et de s'être retiré dans sa maison de campagne fortifiée. Dans une lettre à l'ambassadeur, Coronello démentit les plaintes et il se plaignit amèrement à son tour du fils du *kapudan paşa* qui avait commis des exactions contre la noblesse latine de Naxos. Coronello nia s'être soustrait à la justice turque, en expliquant que tous les habitants de Naxos se cachaient dans l'intérieur de l'île à l'apparition de tout navire de quelque sorte qu'il fût. Les riches se réfugiaient alors dans leurs *pyrgi* qui leur assuraient quelque sécurité contre les bandes des pirates, mais qui n'étaient pas construits pour résister à un siège régulier. Son *pyrgos* de Fasolia — taxé par le *paşa* de 'forteresse' — n'est autre que la maison de campagne où l'ambassadeur Nointel

avait séjourné lui-même pendant deux mois. Coronello prétend dans sa lettre qu'il n'a jamais refusé de payer le *haraç*. Nous sommes tout disposés à l'en croire, de même que nous croyons que Coronello s'est effectivement caché à Fasolia pour échapper aux Turcs de passage qui venaient lever des 'impôts extraordinaires'. Enfin, Coronello rejette les accusations d'espionnage: les liaisons entre les territoires ottomans et les Cyclades étant coupé par les Vénitiens, comment pourrait-on donc obtenir des nouvelles de Turquie pour les communiquer à l'ennemi. Il faut pourtant se souvenir de l'aide prêtée par Coronello à Duquesne pour juger les dénégations de Coronello à leur juste valeur.<sup>43</sup>

Quelques années plus tard, les tensions autour de la personne de Coronello aboutirent à toute une suite de violences. L'historien naxiotte M.I. Markopolis a donné, dans un petit ouvrage, une bonne analyse des événements, analyse qui fut reproduite avec bien moins d'exactitude par Zerlendis.<sup>44</sup> En Mars 1687, Konstandinos Kokkos, le grand adversaire de Coronello fut assassiné par trois Naxiotes commandés par Francesco Barozzi, un beau-fils de Crusino Coronello. Coronello fut accusé d'être l'instigateur du crime. Il avait pour cela deux motifs plausibles: d'une part sa fureur devant le rôle joué par Kokkos dans les conflits sociaux, et d'autre part les affronts faits par Kokkos envers sa fille, femme de Barozzi.<sup>45</sup> La réputation de la dame en question n'était pas entièrement sans tâches.<sup>46</sup> L'assassinat mit toute l'île de Naxos dans un état de grande agitation. Les Grecs du Borgo adressèrent au commandant en chef de la flotte vénitienne une lettre dans laquelle ils décrivirent Kokkos comme 'un pilier de sa patrie, protecteur des pauvres'.<sup>47</sup> La complicité de Coronello n'est pas entièrement certaine, mais la fureur des Grecs ne s'en concentra pas moins contre sa personne.

Coronello entreprit un voyage à Constantinople. Craignant de ne pas survivre à ce voyage, il rédigea son testament avant son départ.<sup>48</sup> Mais l'ambassadeur Girardin sut obtenir des lettres de protection de la Porte pour son consul.<sup>49</sup> Coronello revint à Naxos, mais il s'y sentit peu en sûreté: l'un ou l'autre *ferman* turc n'était pas de grande utilité dans les îles dominées par les Vénitiens. La protection de la France n'y avait jamais valu grand chose: le marchand Aliprandi, assassin de Pavlos Omiros, consul de France à Sifnos, n'avait pas été puni pour son méfait. Pour un personnage aussi important que Coronello, l'ambassadeur de France déploya plus d'énergie, mais en vain. En 1688, Girardin ordonna à l'agent Misserel à Milos d'envoyer — au cas où Coronello en ferait la demande — des corsaires à Naxos avec pour mission d'amener les Grecs à respecter le consul 'avec le moins d'éclat que faire se pourra'. Châteauneuf, successeur de Girardin depuis 1689, reçut l'ordre du ministre de la Marine de faire tout son possible pour protéger Coronello.<sup>50</sup> Mais rien ne put le sauver: quelques mois plus tard, Coronello fut assassiné par quelques membres de la famille Kokkos.<sup>51</sup>

Il s'ensuivit une opération de corsaires, mais nous ignorons si elle fut organisée par Misserel. Jean François de Raimond de Modène, un chevalier de Malte, mit le cap sur Naxos et y débarqua ses hommes et quelques canons. Il mit le siège devant le monastère d'Ypsiloterà à Egkares, fondation de la famille Kokkos, où les assassins s'étaient réfugiés, mais les Kokki parvinrent à s'échapper. Comme récompense, de Raimond reçut la main de Catharina, fille du consul. Il abandonna la guerre de course et entama une vie paisible comme propriétaire sur les terres que lui avait apportées sa femme.<sup>52</sup>

Après tant de violence, les Vénitiens se virent obligés d'intervenir. Le commandant

en Egée prononça une sorte de jugement de Salomon: les éléments les plus turbulents des deux familles furent condamnés aux galères pour fraterniser sur les bancs de nage. .<sup>53</sup> Cette mesure diminuait en tout cas le risque d'une éternelle vendetta. Dans l'intervalle, l'ambassadeur Châteauneuf avait reçu l'ordre de son ministre de faire tout ce qui était en son pouvoir pour obtenir satisfaction du meurtre commis sur la personne d'un consul de Louis XIV et de nommer Germano Coronello, fils de Crusino comme consul à la place de son père.<sup>54</sup> Mais Châteauneuf ne montra pas beaucoup d'insistance et les Turcs n'avaient guère de pouvoir dans les Cyclades. Il fallut attendre jusqu'en 1699 avant que les Français pussent agir effectivement dans cette affaire. A ce moment, la paix était déjà rétablie depuis longtemps à Naxos, grâce à la médiation de Polla qui avait réussi à négocier un mariage entre la fille de Konstandinos Kokkos et le fils de Francesco Barozzi.<sup>55</sup>

#### d. l'administration locale

Parallèlement à ce qui s'était passé pendant la guerre de Crète, l'administration locale ottomane cessa entièrement de fonctionner entre les années 1684 et 1699. Les *kadis* ne sont plus mentionnés. Un catalogue, composé par un auteur de cette époque, Marsigli, mentionne encore deux des trois *beyliks*, mais ils étaient devenus une réalité si peu vivante que Marsigli, excellent connaisseur des institutions ottomanes, a fortement embrouillé ses données.<sup>56</sup> Dans certains documents, on rencontre encore des personnages qui portent le titre de *bey* de Milos ou d'Andros, mais ces *beys* ne sont plus les 'gouverneurs' de ces îles depuis bien longtemps. Des *bey* comme 'Cassidi' et Pehlivan ne sont que des commandants d'unités de la flotte ottomane auxquels la Porte ou le *kapudan paşa* a accordé les revenus de telle ou telle île et qui parviennent à l'occasion à échapper aux patrouilles vénitiennes pour faire une visite hâtive dans leurs îles pour en retirer leurs revenus. 'Cassidi' était le *bey* de Kos, les revenus de plusieurs *beyliks* étant réunis pour obtenir de quoi entretenir son escadre. Pehlivan portait le titre de *bey* de Milos et de Santorin sans être autre chose qu'un fermier de revenus.<sup>57</sup> De tels *beys* n'osaient pas séjourner dans leurs îles: nous connaissons le triste cas de Pehlivan qui en 1694, échoua sa galère sur 'son' île de Milos. Il se hâta de se mettre sous la protection du consul de France.<sup>58</sup>

Depuis longtemps déjà les *beys* avaient perdu toute influence sur l'administration locale. Et pourtant ils constituaient désormais pour les insulaires la dernière trace du gouvernement ottoman. Ordinairement, ce dernier reste d'administration ottomane fonctionnait comme suit: le *kapudan paşa* envoyait un de ses commandants pour lever le tribut de ses îles, mission dangereuse. Pour la peine, ce commandant recevait un ou plusieurs *beyliks*. Ces *beys* étaient porteurs d'une lettre comminatoire de leur chef qui ordonnait aux habitants de s'acquitter rapidement des sommes dues (afin que le porteur du document en question pût vite se remettre en sécurité). La langue dans laquelle ces lettres sont rédigées est un grec barbare qui correspond dignement aux menaces vulgaires qu'elles brandissent:

Οιπραοιμ Πασιας και Βαιτζοιροις τοις Ασπροις Θαλασας

Πρως εσας παπαδες και γαιροντες και ραγοιαδες τοις  
Σοιρας. Θελεται οιξαμβρετε πως δοθοι το μασχουλο του  
νισοιου σας του Τερβοις Παιγοι, οιγουν του Τερβοις  
παιγοι κανα πως οιδοιται το νοροις μου να του τα  
δοσετε, δοιχος αλο, δοιχος κουτραστο, και α δεν τα  
δοσετε . . . . ωε το κροιμα στο λαιμο σας.

1687, μανοι Αυγουστου οις τοις 15.

Απο τωι παστραντα.<sup>59</sup>

Ibrahim, *paşa* et vizir de la Mer Blanche (Egée)

A vous, prêtres et anciens, sujets de l'île de Syros,  
sachez que le *mahsul* de votre île a été donné à Derviş  
Bey, Faites donc en sorte que vous vous arrangez le plus  
rapidement possible pour le lui donner sans manquer, sans  
disputes et si vous ne le donnez pas . . . le malheur sera à  
vous tous.

1687, le 12 du mois d'Aout

de la bâtarde (galère grosse)

Les archives municipales d'Ano Syros contiennent plusieurs documents de ce genre dont la naïveté est presque émouvante: 'votre *bey* est à Chio et il a besoin de beaucoup d'argent'.<sup>60</sup> Parfois, les Turcs n'osaient point se hasarder dans les îles et se servaient d'agents grecs pour collecter leurs revenus. Un de ces Grecs était Nikolaos Iatros que nous avons déjà rencontré (ch. X, n.123) comme drogman de l'*adalar agasi*. Les consuls de France à Andros et Mykonos, de même qu'un marchand français, furent également employés par les Turcs pour percevoir leurs impôts.<sup>61</sup>

Les Vénitiens — eux — se comportaient moins vulgairement. Tout comme les Turcs, ils n'étaient guère intéressés par les affaires intérieures des îles et ils se bornaient habituellement à quelques rares interventions en cas d'excès particuliers (les assassinats à Naxos), à la taxation et à la justice d'appel. Nous n'avons trouvé qu'une seule intervention vénitienne de portée plus générale: à Naxos, les Vénitiens abolirent un des privilèges des seigneurs des *topi*: le droit des *skotomata*. Les seigneurs abusaient de ce droit de tuer les animaux égarés sur leurs terres pour se procurer gratuitement de la viande au détriment des paysans pauvres.<sup>62</sup>

Souvent, les Vénitiens ne percevaient pas directement les impôts des îles turques, mais faisaient usage de toutes sortes d'agents ou fermiers. Mykonos constitue une exception à cette règle. Cette île si voisine de Tinos était entièrement traitée comme un territoire vénitien et les Vénitiens y collectaient tous les revenus, y compris une portion des amendes judiciaires. Les tributs de Syros, Andros et Mykonos étaient directement per-



çus par le rector de Tinos qui employait cette somme pour la défense de son île.<sup>63</sup> Le plus important des agents que Venise employa pour la perception des impôts fut Jean Dieudé. Ce personnage conçut le projet fantastique de faire percevoir les tributs vénitiens des îles par des navires marchands français, sous couvert donc d'un pavillon neutre. Ce projet singulièrement brutal était entièrement contraire à la ligne politique que suivait la France à ce moment.<sup>64</sup>

Les administrations indigènes des îles risquaient quelquefois de se trouver coincées entre les perceveurs d'impôts turcs et vénitiens. Ce fut le cas en 1686 pour les *epitropi* de Mykonos qui avaient amassé la somme de 300 *reali* pour payer leur *bey* Mehmet 'Cassidi'. Tadeo Gradenigo, le provvediteur extraordinaire de Tinos eut vent de la chose. Il écrivit une lettre à Mykonos, insistant sur le fait que le paiement de cette somme aux Turcs serait 'contre l'intérêt public'. Gradenigo revendiqua la somme pour lui-même faisant la remarque que les Mykoniotes devaient encore des arriérés de tribut à Venise.<sup>65</sup>

Les Vénitiens tentaient autant que faire se pouvait de tenir les Turcs hors des Cyclades, mais il leur était impossible de bloquer entièrement la taxation turque.<sup>66</sup> Les Vénitiens percevaient plus, mais la statistique de 1693 montre l'existence d'arriérés considérables: les insulaires ne se montraient pas très empressés de payer et les Vénitiens étaient bien moins redoutables que les Turcs.

Les belligérants ne furent pas les seuls à exercer une pression sur les administrations insulaires. Les *epitropi* éprouvaient également des difficultés avec les marchands et autres sujets français établis dans les îles.<sup>67</sup> Ces Français étaient en majorité d'anciens marins qui, après s'être engagés dans le cabotage entre les îles, s'y étaient établis comme marchands. Le consul de France à Milos exigeait pour lui-même et pour ses sujets les mêmes privilèges que ceux dont jouissaient les Français dans les grands centres de commerce de l'empire ottoman: exemption de la capitation et réduction des droits de douane. Les *epitropi* considéraient avec raison que l'exemption de la capitation ne valait que pour des Français établis à titre temporaire et non pour des individus qui s'étaient établis à titre permanent avec une femme indigène. En ce qui regarde les droits de douane, ils se considéraient comme libres de lever ce qui leur était nécessaire grâce au pouvoir que leur accordait leur statut autonome. Il s'ensuivit des conflits entre la *kinotis* et le consul.<sup>68</sup> Il n'est guère étonnant de constater que le chancelier de la *kinotis* de Milos, Dhimitrios Kondylis, ait été nommé consul des Pays-Bas pendant la guerre franco-néerlandaise de 1689-1698 et ait informé les corsaires et les navires de cette nation des mouvements des navires français.<sup>69</sup> Une relation de Dhimitrios Kondylis, Konstandinos Kondylis, le plus puissant personnage dans la *kinotis* de Paros, fit de même et se vit plus tard payé de sa peine par la nomination de consul des Pays-Bas et de l'Angleterre.<sup>70</sup>

Les *kinotites* jouissaient dans cette période d'une grande autonomie, grâce à la non-intervention des Turcs et des Vénitiens. La fonction du *kadı*, dernier fonctionnaire ottoman qui exerçait quelque influence dans l'administration locale, est en pleine décadence. Cet état de choses est particulièrement manifeste dans une sentence civile prononcée par le tribunal des *epitropi* de Mykonos. Dans cette sentence, les *epitropi* reprochent au perdant d'avoir utilisé des moyens inacceptables pour atteindre son objectif, notamment la 'violence psychologique' (*ψυχολογική βία*) en en faisant appel au *kadı* de Naxos.<sup>71</sup> Même dans les îles qui pendant les périodes de paix étaient moins indépendantes parce

que des fonctionnaires ottomans y séjournèrent plus fréquemment (Naxos), les administrations indigènes furent stimulées à plus d'activités.<sup>72</sup>

Il est remarquable que les circonstances de la guerre aient poussé à nouveau l'administration indigène à mettre par écrit le droit coutumier. C'est le cas à Syros, où les *epitropi* codifièrent, de concert avec le conseil des *primati*, plusieurs règles importantes et également à Mykonos.<sup>73</sup> Comme lors de la guerre de Crète, on pouvait faire appel au commandant en chef vénitien contre les sentences des *epitropi* et ce commandant insistait pour que la procédure en première instance se fasse correctement.<sup>74</sup> Telle est la raison pour laquelle pendant les guerres de Crète et de Morée les codifications furent mises par écrit et les procès plus soigneusement enregistrés. La guerre de Morée fut donc favorable au déploiement des *kinotites* comme institutions autonomes et compétentes.

#### *e. les conséquences de la guerre sur le plan social et économique*

Les charges grevant la population étaient doubles du fait de la taxation simultanée par les Turcs et les Vénitiens mais cette augmentation n'entraîna cependant pas d'éruptions de mécontentement. L'ordre ne fut troublé, à notre connaissance, qu'une fois, lors des dernières querelles entre les Kokki et Coronello, mais les dernières phases de ce conflit ressemblent plus à une vendetta personnelle qu'à une lutte sociale. Certes, les pauvres étaient les premières victimes d'une augmentation des impôts, mais les riches n'en souffraient pas moins: nous avons un document où un grand propriétaire naxiotte n'est plus en mesure de s'acquitter de ses charges.<sup>75</sup>

La période 1684-1699 montre une expansion du commerce. La principale cause de cette expansion est la guerre, qui rendait les surplus agricoles mieux négociables. En temps de paix, la qualité des produits prélevés sur un sol médiocre et par des méthodes primitives ne parvenait pas à former un débit profitable. En temps de guerre, produits agricoles, de qualité quelconque étaient très demandés par la flotte vénitienne et ses auxiliaires. D'autre part, il semble que la guerre qui sévissait en Europe entre 1688 et 1697 ait causé une diminution de la navigation marchande française du fait de l'expansion de la guerre de course. Une telle diminution dans la navigation entre Marseille et les Cyclades se constate en effet dans les statistiques de la Chambre de Commerce, mais ces statistiques ne tiennent pas compte de l'important cabotage clandestin au service des Vénitiens.<sup>76</sup>

Les îles n'eurent pas beaucoup à souffrir de dommages de guerre immédiats. On relève moins de déprédations par des corsaires chrétiens qu'en temps de 'paix'. Quelques îles durent endurer des pillages par des unités régulières. Telle Naxos en été 1686 que les Turcs dévastèrent à l'occasion d'une collecte un peu rude de *haraç*. Leurs principales victimes étaient les Latins. On pourrait en conclure que les Turcs voulaient avertir ce groupe du danger d'une collaboration avec les Vénitiens.<sup>77</sup> Kythnos fut saccagée par les Turcs en 1684, probablement dans le but de dépeupler cette île, située avantageusement sur la route maritime vers le port de Nauplie.<sup>78</sup> A part de cela nous n'avons pu trouver d'autres mentions de ce genre, si ce n'est quelques allusions des plus douteuses à une attaque vénitienne sur Paros, Antiparos et Kimolos.<sup>79</sup>

*f. l'église grecque sous la prépondérance vénitienne*

Le retour des Vénitiens eut une influence manifeste sur l'attitude de l'église grecque vis à vis de Rome. Les premiers profiteurs se présentaient déjà en 1684: nous avons cité le cas des confessions de foi de Sifnos. Rome ne réagit point à ces documents, la Propaganda ayant été avertie de leurs conséquences peut-être fâcheuses.<sup>80</sup> Les chefs de l'église grecque des Cyclades étaient prêts à se comporter loyalement envers les Vénitiens. A son retour dans l'Archipel en 1693, le doge Francesco Morosini renouvela le décret qu'il avait donné en 1653 — quand il était capitaine général de la mer —, décret interdisant au clergé grec des îles d'obéir aux ordres du patriarcat. Nous connaissons le texte de ce décret parce qu'il fut enregistré dans la chancellerie de l'archevêché grec de Naxos.<sup>81</sup>

Morosini prit une mesure utile en rétablissant l'ordre dans le diocèse de Sifnos. L'archevêque Filaretis, un fauteur de troubles, fut chassé et l'ancien archevêque Yedheon fut confirmé dans sa dignité, ce qui mit fin à des années mouvementées par les nominations et dépositions fréquentes émanant du patriarcat.<sup>82</sup>

En fait, le patriarcat de Constantinople demeura une source de troubles pour les îles. Un cas typique se déroula à Milos. En 1697, Yerasimos Modhinos, archevêque depuis plus de 25 ans, fut déposé par le patriarche à la requête d'un riche habitant, Tataraki. L'incident reflète probablement l'une ou l'autre querelle entre les deux familles principales de l'île, les Tataraki et les Modhini. Le patriarche nomma ensuite l'archevêque de Salonique, Methodhios, un ami de Tatarakis. Mais Yerasimos, un homme très riche, parvint à se faire rétablir, moyennant la forte somme de 6000 piastres.<sup>83</sup> Cette somme peut également servir à nous donner une impression de la valeur économique de l'office épiscopal dans l'église grecque, valeur qui ne provient pas exclusivement des revenus strictement ecclésiastiques mais également de la position de l'évêque comme perceveur des impôts ecclésiastiques, très considérables chez les Grecs.

Les églises grecques exécutaient parfois de curieuses manœuvres dans leurs relations avec Rome. Makarios, archevêque de Kea et de Kythnos écrivit une lettre au Pape pour lui demander d'intervenir auprès des Vénitiens pour qu'ils chassent de son diocèse quelques moines grecs vagabondants.<sup>84</sup> Les archevêques grecs de Naxos et de Santorin se mêlaient de la succession aux évêchés latins de leurs îles. Ils firent parvenir des recommandations à Rome en faveur des sujets qui leur semblaient être des amis.<sup>85</sup> Mais Rome attachait moins de valeur que jadis à de bonnes relations avec l'église grecque, aucun de ces candidats ne fut nommé.

Un cas curieux est celui d'un officier vénitien, Giovanni Dambi qui s'était retiré du service actif à Naxos où il avait acheté un *topos*. Les limites de ce *topos* faisaient l'objet d'un conflit avec un monastère grec appartenant à Mavrokordhatos, drogman de la Porte. Au cours du procès qui s'ensuivit, le doyen du chapitre *latin*, Smaragdo Ruggieri, agissait comme procureur de Mavrokordhatos. Ceci reflète l'attitude générale des Grecs: même les plus grands piliers de l'orthodoxie sont prêts à faire bonne mine aux Latins s'ils y voient quelque intérêt.<sup>86</sup>

Dans les premières années de la guerre, les relations entre Grecs et Latins restèrent fort bonnes. La seule exception semble avoir été Andros, où l'archevêque grec paraît s'être comporté de manière hostile envers les Latins, mais ici, notre source n'est pas au

dessus de toute suspicion.<sup>87</sup> Vers la fin de la guerre, les relations se détériorèrent. Ce phénomène débuta surtout hors des Cyclades. Après la reconquête turque de Chio, les Turcs s'étaient montrés accueillants aux suggestions des Grecs voulant des mesures punitives contre les Latins de Chio pour leur collaboration avec les Vénitiens.<sup>88</sup> La plus importante de ces mesures fut un *ferman* contenant une interdiction générale pour tout l'empire ottoman de convertissement de sujets grecs du sultan par des missionnaires latins.<sup>89</sup> En réalité, les missionnaires ne s'occupaient guère de tels convertissements, mais les formules du *ferman* étaient tellement amples que même des actions très limitées des missionnaires pouvaient être interprétées comme contraires aux ordres du sultan.

Mais de tels *fermans* n'avaient guère de vigueur dans les Cyclades à l'époque où les Vénitiens y dominaient. Ceci n'empêcha point des troubles temporaires plus ou moins graves qui provenaient de l'atmosphère plus tendue. Santorin connut des éruptions de l'ancien conflit portant sur la division des possessions ecclésiastiques. L'archevêque Parthenios y causa des troubles, mais fut déposé par le patriarche. Son successeur Yedheon tenta d'obtenir raison dans le même conflit, mais par une voie plus oblique. Il envoya une lettre très catholique à la Propaganda, où il couvrait son collègue latin de louanges, mais non sans demander à la Propaganda d'intervenir en sa propre faveur dans le conflit. Mais Yedheon eut la malchance de tomber peu après entre les mains d'un corsaire turc qui le tua à Kos.<sup>90</sup> Après un court interregne, Zakharias Gkyzis, membre d'une des principales familles de l'île et latinophile notoire lui succéda. Celui-ci rencontra dans la personne de son collègue latin, Francesco Crispo, un homme vivant encore à l'époque du duché de ses ancêtres et qui ne prenait donc pas trop au sérieux les différences entre les deux églises. Les bonnes relations entre les deux prélats furent encore favorisées par l'attitude de Crispo qui ne se montrait pas trop attaché aux prétentions de préséance entretenues par l'église latine.<sup>91</sup> La famille Gkyzis fonda un monastère de femmes qui tomba sous l'influence des Jésuites.<sup>92</sup> Dans le cas de Santorin, il ne s'agit que d'un rapprochement de caractère local; ailleurs (à Constantinople par exemple) on désapprouva l'attitude de Gkyzis. Quant à Crispo, il eut des ennuis, ses supérieurs considérant son attitude vis à vis des Grecs comme trop souple.

En 1697, la Propaganda s'engagea dans un chemin dangereux qui pouvait nuire gravement aux relations entre Grecs et Latins dans les Cyclades et ailleurs. Cette congrégation donna suite à une proposition du moine grec Ioannis Staïs qui voulait aller propager l'union des églises chez les Grecs des Cyclades qu'il considérait comme extrêmement latinophiles. Ioannis Staïs était un fils d'Andonios Staïs, médecin crétois qui s'était établi à Milos après la chute de Candie. Ami des corsaires, Andonios Staïs était un homme puissant à Milos. Le rite auquel appartenait sa famille n'est pas très clair: on rencontre tantôt des Staïs latins, tantôt des Staïs grecs. Ioannis se considérait du rite grec: c'est à ce titre qu'il reçut de la Propaganda la permission d'exécuter ses projets et de lui présenter un rapport.<sup>93</sup> Staïs chercha à assurer sa réussite en se munissant d'une commission signée par le métropolite de Filadelfia (chef des Grecs habitant à Venise) le nommant *exarkhos* chargé de percevoir les revenus de ce prélat.<sup>94</sup> Muni de ce document il possédait une bonne entrée auprès des évêques grecs et des commandants vénitiens. Le voyage de Staïs ne réussit qu'en partie. Il visita Naxos, Paros, Sifnos, Kimolos et Santorin. Les évêques grecs de Sifnos et de Naxos le reçurent aimablement, pour autant qu'il observât les limites

considérées comme acceptables dans les relations entre Grecs et Latins dans les Cyclades. La tactique traditionnelle des missionnaires latins vis à vis des Grecs avait été de garder leur distance vis à vis des points de controverse et de ne prêcher que des opinions acceptables dans la version cycladienne de la théologie grecque. Même dans la condamnation de Palamas en 1649, les Jésuites de Santorin s'étaient basés sur des opinions qui existaient déjà au sein de la communauté grecque. Mais Staïs alla plus loin. A Naxos, il commença à prêcher dans une église grecque sur la primauté du Pape, sur quoi les fidèles s'en allaient. Enfin, le patriarche eut vent des agissements de ce soi-disant moine grec et l'excommunia.<sup>95</sup>

En 1699, Staïs vint présenter son rapport à la Propaganda.<sup>96</sup> Après cela, Staïs montra des hésitations bien compréhensibles à retourner dans les îles retombées sous la domination turque. Ainsi se termina cette étrange tentative de réunir les églises des Cyclades. Staïs n'était guère l'instrument qu'il fallait pour mener à bien une telle politique; il laisse une impression assez louche et montrait bien moins de zèle que d'aveuglement pour les vrais sentiments des Grecs. Dans ce cas-ci, Rome ne se rendit pas encore coupable d'une séparation au sein de l'église grecque des Cyclades, de façon comme ce sera le cas quelques décades plus tard en Syrie. Avec la mission de Staïs cependant, elle avait amorcé un chemin extrêmement dangereux.

#### *g. l'église latine dans un milieu protégé*

Pour l'église latine, la période 1684-1699 fut surtout une période de consolidation. Sous la prépondérance militaire vénitienne, l'existence des églises latines était assurée. Au cours de cette période, il devint enfin clair qu'un des principaux objectifs du mouvement parallèle de la Contre-Réforme entamé au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle était en voie d'être réalisé. On a des prêtres et des évêques partout où il en fallait, et le nombre de plaintes sur le train de vie du clergé tend à diminuer. Les évêques qui siégeaient en 1684 ne donnent plus guère de problèmes graves, à l'exception du seul Rosa d'Andros. Aucun problème sérieux sur Polla, devenu un vieux et paisible curé de campagne, sur Venier, l'agent compétent de Rome, et à peine sur le pauvre Camilli de Milos. Si le diocèse de Milos ne marche pas bien, ce n'était pas principalement la faute de Camilli. Durant toute la guerre, le diocèse de Milos parvint à survivre: les Vénitiens avaient restitué à Camilli quelques possessions perdues en 1669 et lui avaient donné l'occasion de gagner quelque argent à leur service.<sup>97</sup> Mais la diminution de la piraterie entraîna une diminution des habitants latins de Milos. L'immigration à la suite de l'expansion de la piraterie après 1650 avait revivifié le diocèse de Milos; la nouvelle diminution fit s'amenuiser à nouveau la communauté latine aussi rapidement qu'elle s'était accrue. Quand Camilli mourut, couvert de dettes, en 1698, il ne restait que 30 âmes latines des 100 recensées en 1678. Camilli fut le dernier évêque latin de Milos.<sup>98</sup>

Le déclin d'une petite communauté latine comme celle de Milos n'eut guère de conséquences pour les proportions numériques entre Grecs et Latins dans les Cyclades vu dans l'ensemble. Ces proportions étaient déterminées par les grandes communautés de Tinos, Syros et Santorin qui, elles, n'étaient nullement en déclin. De plus, il semble que la diminution du nombre des Latins de Milos et Kimolos ait été partiellement compensée

par une augmentation de leur nombre à Ios, où se constituait une nouvelle communauté de pirates, à une distance plus respectueuse du danger des représailles turques et du contrôle des Français.<sup>99</sup> Seule, Ios connut une colonie entièrement nouvelle; la communauté des immigrants n'y continuait pas la tradition d'une vieille communauté latine comme à Milos, à Paros ou à Sifnos.

Ignazio Rosa continuait à être une source de troubles. Administrateur du diocèse de Syros, il s'était tellement disputé avec le clergé local que des violences s'ensuivirent.<sup>100</sup> En même temps, Rosa négligeait les intérêts de son propre diocèse d'Andros. Enfin, Venier conseilla la Propagande de lui ôter l'administration de Syros.<sup>101</sup> Il lui fallut par conséquent se dévouer entièrement à Andros où il ne tarda pas à causer de nouvelles querelles. Rosa s'était installé dans le monastère désert ayant appartenu aux Capucins français et ceci juste au moment où l'ambassadeur de France avait obtenu des Turcs la permission pour les Capucins de retourner à Andros. Rosa refusa nettement de restituer le monastère aux Capucins qui appellèrent à l'aide l'ambassadeur de France et la Propagande.<sup>102</sup> Ces demandes n'aboutirent à rien parce que les protecteurs de Rosa — les Vénitiens — étaient plus puissants. Il parvint même à convaincre le commandant de la flotte vénitienne de chasser les Capucins d'Andros.<sup>103</sup> Cette escapade de Rosa lui fit perdre toute bienveillance des milieux romains. Il se trouva désormais dans une position dangereuse, s'étant fait beaucoup d'ennemis parmi les notables locaux, notamment Nicolo della Grammatica, le principal habitant latin de Naxos et consul de France, donc protecteur ex officio des Latins. Les Grecs d'Andros accusèrent Rosa auprès des Turcs de collaboration avec les Vénitiens et les Maltais et probablement non sans raison. Rosa avait déjà eu plusieurs fois des ennuis avec les Turcs. En 1698 — la quatrième fois — il tomba entre les mains de Cassidi qui faisait alors la chasse aux pirates tinotes dans les parages d'Andros. Rosa dut payer très cher pour sa libération, mais peu après il retomba entre les mains des Turcs. Cet fois il fut obligé d'acheter sa liberté à un tel prix que sa position financière devint intenable. Il partit pour l'Italie où il vécut encore plusieurs années en vagabondant et en mendiant. Avec Rosa se termine l'histoire de l'évêché latin d'Andros.<sup>104</sup>

L'immigration latine de la période postérieure à 1650 ne put sauver les trois petits diocèses d'Andros, Milos et Sifnos, elle ne parvint qu'à retarder leur fin inévitable. Cette immigration ne mena nullement à des établissements stables. Milos avait été la communauté où se concentrait la haute volée de la piraterie et où l'église latine avait encore connu une existence honorable sous Camilli et les Capucins. Dans les plus petites communautés, dont la plupart était d'ailleurs déjà en déclin, l'église latine offrait un spectacle peu édifiant. Les prêtres n'y faisaient guère autre chose que baptiser les bâtards et lire les messes aux jours fériés. Camilli, un juge sévère, nous donne des renseignements sur leur vie: pour ne pas s'ennuyer trop ils jouent aux cartes avec des pirates et des Grecs (on imagine facilement qu'il ne saurait s'agir de jeux raffinés), ils passent jour et nuit dans les tavernes à fumer du tabac et à faire tout ce qui est contraire à l'étiquette cléricale de l'époque.<sup>105</sup> Leur relation avec les corsaires pouvait rendre ces prêtres suspects aux yeux des Turcs. Ainsi par exemple, on ne s'étonnera guère de la punition d'un curé latin de Kimolos, ancien chapelain d'un corsaire.<sup>106</sup> Mais tant que dura la guerre, il y eut tant de vagabonds latins en Egée que ces petites églises continuaient vaille que vaille à maintenir quelque base d'existence.

Pendant la période 1684-1699, la Propaganda fut confrontée quatre fois aux problèmes de la nomination d'évêques, problèmes toujours extrêmement délicats dans les Cyclades. La Propaganda se comporta avec la plus grande circonspection. On s'en tint à des candidats acceptables pour Venise. Cette politique s'amorça dès la première occasion, à Santorin en 1684-1685. Peu avant la guerre, l'évêque Xanthaki de Santorin vint à mourir. Sur la proposition de l'ambassadeur de Venise à Rome, on désigna le Crétois Giovanni d'Aviano et le commandant de la flotte vénitienne reçut du Sénat l'ordre d'aider le nouvel évêque et de lui donner une subvention en argent: du moment que l'église catholique accomplissait la volonté des Vénitiens, la République devint le plus catholique des états européens.<sup>107</sup> Mais d'Aviano mourut avant d'avoir atteint Santorin. La guerre eut pour résultat de faire agir la Propaganda avec une rapidité inouïe. Aussi désigna-t-elle immédiatement un candidat proposé par Venier dans la lettre où celui-ci annonçait la mort de d'Aviano. C'était un Naxiote, Francesco Crispo, un des derniers rejetons de l'ancienne famille ducal. Le passé de Crispo n'était pas entièrement vierge: il avait commencé sa carrière comme aumônier du pirate Hugues de Crevelliers. Venier fondait sa recommandation sur l'excellent état de service de Crispo comme missionnaire dans la turbulente colonie d'immigrants de Paros. Crispo rencontra lui aussi la bienveillance des Vénitiens: le Sénat lui attribua une subvention et la permission de voyager gratuitement sur les 'navires publics'.<sup>108</sup> La nomination de Crispo fut une des meilleures du siècle. La manière dont Crispo se comportait envers l'église grecque de Santorin mérite surtout des éloges.<sup>109</sup> Il vivait toujours dans un esprit d'amitié et d'unité avec les Grecs, mais il ne se départit pas de sa prudence et ne tenta jamais d'amener les Grecs plus loin que leur discipline ecclésiastique ne le leur permettait.

La manière dont la Propaganda régla la succession de Polla à Naxos en 1691 fut moins excellente. Les principaux membres de la communauté latine voulaient Antonio Giustiniani, un des fils d'un riche noble de Chio qui s'était établi à Naxos pendant la guerre de Crète et y avait épousé une Coronello. Antonio avait un frère, Beltramo Giustiniani, qui était Jésuite. Aussi la candidature d'Antonio fut-elle soutenue par la Compagnie. Mais Naxos était divisée: le doyen du chapitre, Smaragdo Ruggieri, un neveu de feu Crusino Coronello, avait beaucoup d'adhérents. La Propaganda avait reçu quelques renseignements sur le compte de Ruggieri. Considérant Antonio Giustiniani comme trop jeune, elle nomma le frère aîné d'Antonio, Pietro Martyr Giustiniani, un partisan des Vénitiens.<sup>110</sup> Dès son arrivée à Naxos, le nouvel évêque eut beaucoup d'ennuis avec les partisans d'Antonio. Il n'était que peu de temps à Naxos lorsqu'il commit une fatale erreur. Il accompagna la flotte vénitienne qui allait conquérir Chio. Dans l'Archipel circulaient des rumeurs qui l'accusaient d'avoir suggéré aux Vénitiens d'attaquer cette riche possession turque. Après la reprise de Chio par les Turcs, le séjour à Naxos devint trop dangereux pour lui — il risquait de tomber entre les mains de quelque Turc pénétré dans les Cyclades — et il continua à vagabonder avec la flotte vénitienne.<sup>111</sup>

En 1690, le vieil évêque de Syros, Joseph Guarchi vint à mourir après un exil de presque 25 ans à Rome. Avec sa mort, la voie était libre pour la nomination d'un nouvel évêque latin de Syros. La Propaganda choisit en 1694 Antonio Giustiniani.<sup>112</sup> Ce dernier administrait fort sagement ce diocèse difficile, quoiqu'il eût bientôt quelques disputes avec les Capucins et la *kinotis*. La Propaganda n'en voulut pas pour autant à cet évêque: le

secrétaire remarqua qu'à Syros les disputes étaient affaire normale vu le caractère querelleur de la population. Il n'arriva pas d'incident grave et Rome pouvait donc se féliciter de cette nomination.<sup>113</sup>

De tout ce qui précède, il est clair que la Propaganda se laissa guider par Venise dans sa politique concernant les Cyclades. Venier était le principal agent de la Propaganda, des créatures de Venise furent nommées à Naxos et à Santorin, et Rosa, protégé de Venise ne fut guère puni pour ses méfaits. La France ne joua aucun rôle d'importance. Pendant les premières années de la guerre, quand les Vénitiens n'avaient pas encore pris le pouvoir, l'ambassadeur Girardin avait su obtenir la réintégration des Capucins à Milos et à Andros. Ces concessions furent obtenues d'un gouvernement ottoman désireux de plaire aux Français dans les circonstances dangereuses où se trouvait alors la Turquie. Après la prise de pouvoir par les Vénitiens, les Français n'avaient plus d'influence, et — comme nous l'avons vu — les Capucins d'Andros durent à nouveau partir, nonobstant le soutien que l'ambassadeur de France et le principal habitant latin Nicolo della Grammatica leur prêtaient.



## XII. APRES KARLOVCI ET POŽAREVAČ:

### LA DISPARITION DU POUVOIR VENITIEN ET LA FORME DEFINITIVE DE LA DOMINATION OTTOMANE

#### *a. les Vénitiens se retirent; rétablissement de l'autorité ottomane*

En 1669, les Turcs n'étaient pas parvenus à rétablir leur autorité dans les Cyclades. Cet échec était dû à la faiblesse de la flotte ottomane et au peu d'énergie avec laquelle les Turcs avaient combattu les auxiliaires vénitiens qui continuaient la guerre sainte. Trente ans plus tard, en 1699, les forces turques n'avaient pas encore retrouvé leur vigueur d'antan. Le malaise général de l'Empire ottoman était moins marqué en 1699 qu'en 1669, mais la paix de Karlovci était sans aucun doute possible une défaite et on ne pouvait pas la taxer de victoire pyrrhique comme la prise de Candie. Cependant, en 1699, les Turcs trouvèrent en Egée une situation moins difficile qu'en 1669. Si les corsaires chrétiens continuaient à infester la région, par contre ils ne bravaient plus autant l'autorité turque. Les descendants des petits corsaires de 1669 habitaient toujours les îles, mais s'étaient mutés en citoyens établis qui ne se distinguaient plus des paysans et des marchands autochtones qu'en matière de religion.

Les Turcs avaient donc bien moins à craindre en 1699 qu'en 1669. Et pourtant, le rétablissement ottoman resta fort vague: les forteresses cycladiques démantelées depuis longtemps ne reçurent pas de garnisons turques, ce qui excluait toute possibilité d'une colonisation musulmane ou d'une administration ottomane régulière.

Venise ne tenta pas de conserver une sphère d'influence dans les îles. La république ne leur avait jamais prêté qu'un intérêt fort superficiel. En 1699, Venise échangea ses prétentions d'ailleurs fort théoriques sur les Cyclades contre des avantages plus tangibles. Un établissement formel de Venise dans les îles aurait entraîné des frais énormes: fortifications, organisation d'une administration régulière, stationnement de navires. Nous ne nous étonnerons donc point que Venise n'ait guère aspiré à continuer son gouvernement provisoire des îles. Les îles devinrent de nouveau territoire ottoman, et les Vénitiens n'entendirent pas se mêler trop des affaires intérieures des terres turques. Ils abandonnèrent les épineuses affaires de protection à l'ambassadeur de France, Ferriol, homme peu tempéré et fort désireux de se mêler de très près aux affaires des îles. Les Vénitiens pour leur part n'étaient pas disposés à charger inconsidérément leur diplomatie à Constantinople de ce genre d'affaires.

Dans le cadre d'une politique destinée à rétablir le commerce vénitien en Turquie, Venise fonda un tout nouveau réseau de consulats. L'ancien système: de nombreux consuls et vice-consuls vivant plus ou moins côte à côte sous l'autorité centralisée du *bailo* fut remplacé par un système plus articulé. Désormais quelques consuls-généraux furent interposés entre le *bailo* et les consuls des petits postes. Les consuls furent désormais plus étroitement liés au collège des cinq sages du commerce. Ce collège — qui existait déjà depuis 1503 — acquit plus d'importance dans cette période de mercantilisme. La

charge de consul-général des Cyclades fut confiée à un noble des îles ioniennes, Giovanni Bozzi qui résidait à Kea et qui obtint le pouvoir de nommer des vice-consuls là où il l'estimerait nécessaire. Bozzi ne semble pas avoir fait grand usage de ce pouvoir puisque nous ne connaissons qu'une seule nomination de vice-consul: à Kythnos.<sup>1</sup> Bozzi n'était d'ailleurs pas un consul exemplaire. Après réception de plusieurs plaintes, les cinq sages décidèrent de le démettre en 1703; ses vice-consuls virent leurs patentes annulées.<sup>2</sup>

La diplomatie vénitienne s'appliquait à éviter une nouvelle guerre avec les Turcs, mais les Vénitiens sous-estimèrent le besoin de revanche qu'éprouvaient leurs adversaires, à savoir la reconquête des terres perdues. Des personnages importants dans la hiérarchie ottomane qui avaient perdu des revenus situés dans le Péloponnèse désormais vénitien poussaient à la reconquête. Une guerre russo-turque se termina assez avantageusement pour les Turcs par le traité d'Andrinople de 1713. Les Turcs puisèrent dans cette victoire le courage d'attaquer les Vénitiens. Leurs espérances n'étaient pas injustifiées: Venise avait certes bâti d'immenses fortifications dans le Péloponnèse, mais leurs garnisons y étaient insuffisantes. De plus, une importante partie de la population préférait la domination ottomane.<sup>3</sup> Les possessions vénitiennes en Grèce dépendaient pour leur approvisionnement de lignes de communication trop étirées, tandis que le Péloponnèse était tout proche des plaines de la Grèce continentale d'où les Turcs pouvaient tirer vivres et hommes en abondance.

Les Turcs n'eurent aucune difficulté pour trouver un casus belli. La présence perpétuelle de corsaires vénitiens dans les eaux turques avait déjà causé plusieurs incidents et la prise d'un navire ottoman richement chargé par un navire de Tinos fournit aux Turcs un motif acceptable. Un argument secondaire allégué par les Turcs était l'hospitalité accordé par le gouverneur vénitien de Cattaro (Kotor) au *vladika* des Monténégrins qui avait attaqué les Turcs dans le dos pendant la guerre contre les Russes.<sup>4</sup>

Fin 1714, les Turcs déclarèrent la guerre aux Vénitiens, mais ce ne fut qu'au cours de l'été de 1715 que la guerre commença véritablement car l'énorme armée turque avait besoin de temps pour arriver devant l'isthme de Corinthe. A ce moment, la flotte ottomane, sous les ordres du *kapudan paşa* Canım Hoca quitta les Dardanelles. Le premier objectif de la flotte turque était Tinos, un choix qui va de soi, vu les dégâts causés par les pirates de cette île. La dernière île vénitienne des Cyclades tomba entre les mains des Turcs sans opposer beaucoup de résistance. Les deux forteresses de Crète de Suda et de Spinalonga (Karabusa était déjà passée aux Turcs lors de la guerre antérieure) se rendirent également; le Péloponnèse fut conquis au cours d'une expédition de quelques mois, même Kythira tomba entre les mains des Turcs: les Vénitiens étaient entièrement chassés de l'Egée.<sup>5</sup>

L'avance rapide des forces ottomanes causa quelques préoccupations à Vienne, où l'on craignit une conquête tout aussi rapide de la Dalmatie vénitienne, ce qui équivaldrait à une menace turque directe des territoires slaves de l'Autriche. L'empereur déclara donc la guerre aux Turcs, et désormais les Vénitiens n'étaient plus seuls avec des alliés aussi douteux que le Pape et Malte. Néanmoins, les Turcs poursuivirent en 1716 leur attaque contre les territoires grecs de Venise. La flotte ottomane pénétra dans la mer Ionienne sans rencontrer la moindre résistance de la part de la flotte vénitienne, très inférieure en nombre, et — appuyée par de puissantes forces terrestres venant de l'Epire — établit

de siège devant Corfou, la capitale du Levant vénitien. Dès ce moment pourtant, les Vénitiens commencèrent à reprendre courage. La flotte ottomane éprouva la plus grande difficulté à se frayer un chemin vers Corfou, lorsqu'une escadre vénitienne lui bloqua la route. D'autre part, Corfou était défendue avec une ferme décision. Les Turcs levèrent le siège lorsque la flotte vénitienne menaça de couper leurs liaisons avec l'arrière et lorsqu'une écrasante défaite contre les Autrichiens à Petrovaradin les obligea à engager toutes les forces disponibles pour bloquer l'avance autrichienne. On peut se demander si ce fut la victoire autrichienne qui a sauvé Corfou, ou Corfou qui permit la victoire autrichienne de Petrovaradin car les Turcs n'avaient que de faibles forces à opposer aux Autrichiens, une grosse partie de leurs forces étant employée devant Corfou.

En 1717, la guerre se poursuivait toujours mais désormais avec une prépondérance nette des alliés chrétiens. Les Autrichiens s'emparèrent de Belgrade; les Vénitiens s'emparèrent de quelques places de la Grèce continentale situées en face des îles ioniennes et de quelques terres en Dalmatie. Une flotte vénitienne sous le commandement de l'énergique amiral Flangini pénétra en Egée, saccagea les côtes de Thrace et bloqua les Dardanelles avec 26 vaisseaux à voile, reprenant ainsi la vieille stratégie de la guerre de Crète. Les Turcs de leur côté portèrent leur flotte (37 vaisseaux) en dehors des Dardanelles; la bataille qui s'ensuivit fut gagnée par les Vénitiens, mais leur flotte dut se retirer des Dardanelles pour se ravitailler. Elle alla ensuite se poster au Sud du Péloponnèse à l'entrée de l'Egée. Une flotte turque qui tenta de déloger les Vénitiens de cette position pour pénétrer en mer Ionienne dans l'intention d'y aider les garnisons turques fut repoussée.<sup>6</sup>

L'année suivante, 1718, vit une répétition des événements de 1717. Les Vénitiens jouèrent à l'offensive et assiégèrent Dulcigno (Ulcinj), une importante base de corsaires musulmans en Albanie. Ils reprirent Kythira, 'la lanterne de l'Egée', bien que la valeur stratégique de cette île eût diminué avec l'évolution des techniques de la navigation. La flotte ottomane tenta de nouveau de pénétrer dans la mer Ionienne pour aider les garnisons de Dulcigno et des autres places attaquées par les Vénitiens. Mais la flotte vénitienne repoussa les vaisseaux turcs lors d'une grande bataille navale entre Kythnos et Kythira. A ce moment, la nouvelle de la paix conclue en octobre 1718 à Požarevač arriva sur le théâtre de la guerre: sous la pression de l'Autriche, de l'Angleterre et de la Hollande réunies, Venise avait dû consentir à une paix immédiate. Tout bien compté, ses pertes n'étaient pas désastreuses. Les Turcs obtinrent le Peloponnèse, Tinos et les forteresses de Crète, mais les Vénitiens reçurent quelque compensation en Dalmatie et en Epire. Toutefois, la mer Egée, nonobstant la présence symbolique de Venise à Kythira, était finalement devenue un lac Turc.<sup>7</sup>

#### *b. les Cyclades et la guerre de 1714-1718*

Pour les Cyclades, le grand événement de la guerre était la chute de Tinos. Nous en possédons plusieurs récits, mais ils ne sont pas entièrement identiques.<sup>8</sup> Le 5 juin 1715, une grande flotte ottomane apparut devant le port de San Nicolo et débarqua rapidement 12.000 hommes. La milice tinote, assemblée à la hâte, fut gênée dans ses mouvements par des fugitifs venant de San Nicolo et de la région densément peuplée entre le port et la capitale. Cette milice arriva trop tard au débarcadère pour y repousser les Turcs: ceux-ci

avaient déjà débarqué en tel nombre qu'ils réussirent à mettre les Tinotes à la retraite, soit-il que les Turcs avaient perdu 2.400 hommes de morts et blessés dans la bataille. Peu après, les Turcs apparurent devant la capitale, située à une distance de 3 kilomètres de San Nicolo dans l'intérieur de l'île. Ils avaient apporté avec eux de lourds canons de siège, destinés à la guerre dans le Péloponnèse et qui causèrent d'énormes ravages dans la ville pleine de réfugiés. Dans la ville assiégée, le moral était tombé très bas: l'avance rapide des Turcs avait bloqué beaucoup d'habitants dans leurs villages ce qui inquiétait considérablement leurs parents et amis réfugiés dans la ville. De plus, le commandement vénitien était divisé sur la stratégie à suivre. Les militaires: une centaine de soldats en garnison dans la ville ayant à leur tête l'esclavon Petrovic, voulaient tenir tête aux Turcs, avançant pour cela un argument très réel, à savoir que les Turcs ne pouvaient pas prendre le risque d'exposer très longtemps leurs galères sur les plages ouvertes de Tinos (en juin, le risque de tempête y est grand). Le gouverneur (provveditore straordinario) Bernardo Balbi, pour sa part, voulait capituler, n'ayant aucun espoir dans l'arrivée de renforts quelconques, en quoi il avait raison puisque la flotte vénitienne destinée à lui porter secours ne se hasarda en Egée qu'en novembre. Pour se disculper, le provvediteur déclara plus tard qu'une assez grande portion de la population penchait également pour la capitulation et qu'il avait agi sous la pression de ces éléments.

Le *kapudan paşa* accepta de négocier comme Balbi le proposait, malgré l'opposition des éléments nord-africains de sa force qui auraient préféré une prise d'assaut suivie d'une punition exemplaire de cette île qui les avait si longtemps bravés. Les négociations aboutirent à la reddition de la forteresse avec comme condition la libre retraite des défenseurs et de tous les habitants désireux de s'établir en pays chrétien. Et effectivement, un assez grand nombre d'habitants quitta l'île. Pour le reste, l'accord que Balbi conclut avec le *kapudan paşa* contenait à peu près les mêmes conditions de liberté pour les habitants de l'ancienne possession vénitienne que celles comprises dans les capitulations des Cyclades turques, quoiqu'un peu plus favorables dans certains détails. Dans l'acte de capitulation de Tinos, les anciens droits de possession et la position de l'église latine furent garantis et l'impôt foncier demeura sur le même pied. Les habitants seraient exempts du *cizye* pendant deux ans et devraient par la suite payer un réal par tête, cette dernière stipulation est bien plus favorable que celle appliquée dans les Cyclades turques où les habitants devaient payer 3,5 reali par tête, ou plutôt par *hane* (c.a.d. foyer).<sup>9</sup>

Par la suite, un *tahrirci* turc vint taxer les revenus des terres pour l'impôt foncier. Une garnison turque de 1.000 hommes occupa la capitale, constituant pour les habitants une situation dangereuse: autour de garnisons turques s'établissaient généralement des colonies musulmanes. Nous avons déjà esquissé (p. 91) la pression démographique que telles colonies pouvaient exercer sur la population chrétienne voisine. Une source parle également du convertissement d'une église de la capitale en mosquée.<sup>10</sup>

Ce furent finalement les Vénitiens qui permirent à leurs anciens sujets d'échapper à cette menace. En 1717, la flotte vénitienne sous le commandement de Flangini pénétra en Egée ce qui déclencha la panique parmi les Turcs de Tinos. Nous avons deux traditions différentes des événements qui s'ensuivirent.<sup>11</sup> L'une veut que les Turcs aient quitté Tinos dans un mouvement de panique en détruisant la forteresse et la capitale. L'autre tradition veut que les Turcs se retirèrent en Eubée, laissant à la milice indigène la tâche de défendre

la forteresse à la manière traditionnelle. Dès que cette milice aperçut une flotte à l'horizon, elle fit sauter la forteresse avec la poudre que les Turcs y avaient laissée. En fait, cette flotte n'était point vénitienne, mais barbaresque. Les habitants surent pourtant rendre acceptable leur action aux Turcs. Désormais, la forteresse détruite n'était plus un lieu de séjour sûr pour une population musulmane. Tinos ne put donc pas être colonisée et les habitants de cette île purent jouir des mêmes libertés que les autres insulaires. Peu de temps après, une autre flotte vénitienne apparut, mais les Vénitiens, voyant la forteresse détruite, n'établirent pas non plus une garnison dans l'île.

La petite île de Folegandros fut elle aussi confrontée directement à la guerre.<sup>12</sup> En octobre 1715, au retour de l'expédition du Péloponnèse, la flotte turque commandée par le *kapudan paşa* Canım Hoca apparut devant l'île. Le *kapudan paşa* prétendit avoir reçu des plaintes des habitants à propos du *voyyoda* de l'île Yeoryios Staïs qui remplissait également la fonction de consul de France. Les *epitropi* nièrent avoir jamais porté de telles plaintes, ce qui n'eut pas l'heur de plaire au *kapudan paşa*. Ce dernier nourrissait en effet une vieille rancune contre Staïs dont il désirait se venger sous un prétexte honorable. Dans sa fureur, Canım Hoca fit prendre Staïs et déporter tous les habitants, femmes et enfants compris. Beaucoup d'entre eux ne survécurent pas à cette opération. A Constantinople, on n'était pourtant pas très heureux de ce genre d'agissement contre une île turque.

### *c. le fléau de la piraterie*

Autant pendant la période de paix 1699-1714 que pendant les quatre années de guerre qui suivirent, les îles continuèrent à souffrir d'incursions de pirates et de corsaires occidentaux et de représailles turques provoquées par ces incursions. Peut-être y avait-il un peu moins de pirates qu'antérieurement, mais d'un autre côté, les représailles turques étaient devenues plus fréquentes. La piraterie et la guerre de course se faisaient toujours de deux façons: la guérilla perpétuelle menée par des Toscans, Maltais etc. avec l'aide spasmodique du banditisme grec, surtout de la Mani, et de l'autre côté la guerre de course conduite par des pouvoirs occidentaux contre la navigation marchande de leurs ennemis dans le cadre de la guerre de la succession d'Espagne.

Après 1699, la guérilla devint moins véhémente que pendant la période 1669-1684 et l'impuissance des Turcs n'était pas aussi manifeste qu'alors. Néanmoins, les Turcs n'étaient ni disposés, ni capables d'empêcher toute expédition de vaisseaux ennemis dans les eaux ottomanes. Les navires turcs osèrent bien se montrer en Egée, mais leurs actions n'étaient pas encore décisives. L'allégresse inouïe déclenchée à Constantinople par une victoire de la flotte turque sur deux malheureux vaisseaux maltais est un peu ridicule, de même que la démonstration de force faite peu après par la flotte ottomane à une distance respectueuse de Malte.<sup>13</sup>

Les habitants des îles ne profitaient guère de la nouvelle situation. Certes, il y avait moins de pirates, mais ceux qui se hasardaient en Egée se comportaient d'une manière plus rude et hostile qu'auparavant envers les habitants lors des réquisitions de vivres. Les Turcs cherchaient à convaincre les habitants des îles qu'il était encore pire de devoir subir les punitions turques que d'endurer les représailles des pirates ce qui entraîna

une escalade de la violence se muant bientôt en un cercle vicieux. De plus, la détérioration générale des relations entre Grecs et Latins entraîna un changement dans l'attitude des pirates qui venaient des pays catholiques: les violences ne firent qu'augmenter. Le Vatican envoya encore quelquefois des lettres à tel ou tel souverain signataire de lettres de marque pour leur recommander les intérêts des Grecs 'latinophiles' des Cyclades, mais bientôt les Français adoptèrent une attitude toute différente. Ces derniers étaient d'opinion qu'il serait bon que les corsaires allassent punir rigoureusement les Grecs pour leur mauvaise conduite envers 'les Latins' - entendez l'éventail des personnes représentant la sphère d'intérêts française: consuls, missionnaires et certains notables locaux considérés comme amis de la France. Cette attitude se concrétisa dans des ordres donnés aux représentants de la France à Malte pour transmettre certaines suggestions aux capitaines corsaires de cette île. Consuls et missionnaires avaient bien fourni à la population grecque des motifs de leur en vouloir, entre autres par leurs tentatives d'éviter le paiement des impôts et par leur amitié avec les corsaires. On relève donc en certains cas une mauvaise conduite de la part des Grecs envers les intérêts de la France.<sup>14</sup>

La contradiction entre l'attitude de la France et celle du Vatican créait un large champ d'incertitude où des gens sans foi ni loi avaient toute liberté d'agir comme ils l'entendaient. Quelques incidents importants sont à relever: les déprédations commises par le chevalier de Malte Cintray contre les Latins de Naxos en 1700 et une attaque sur la ville de Naxos par le Livornais Franchetti en 1711.<sup>15</sup> Ce dernier incident surtout était grave. Franchetti était venu à Naxos exiger des vivres. N'en recevant pas, il fit tirer quelques coups de canon. Quelques fonctionnaires turcs en résidence et les Grecs firent feu à leur tour. Furieux, le pirate exigea que les fonctionnaires turcs lui fussent livrés. Après l'intervention du supérieur des Capucins, le pirate modifia ses exigences: il n'exigea plus que la grosse somme de 1.000 reali. Les Naxiotes refusèrent sur quoi la ville fut mise à sac. Peu de temps après, le *bey* arriva. Une bonne portion des habitants s'était réfugiée dans les montagnes, ce qui eut pour effet de faire entrer le dignitaire turc dans une grande colère. A son tour, il fit saccager la ville.<sup>16</sup> Les Cyclades restaient une dangereuse et précaire demeure pour les fonctionnaires musulmans. A Syros, les pirates avaient déporté le *voivoda* turc en 1709, déchaînant ainsi des représailles turques contre cette île, et le gouverneur turc d'Andros n'osa point sortir de sa maison fortifiée.<sup>17</sup>

Pendant la guerre de 1714-1718, les îles souffrirent encore plus des activités des corsaires. Les alliés de Venise expédièrent de nombreux vaisseaux pour faire la course en Egée. Les habitants de plusieurs îles furent molestés, surtout en 1717, lorsque des corsaires vénitiens mirent Naxos et Andros à sac. Dans la même année, Naxos fut encore la victime de corsaires sous le pavillon de l'Autriche. L'année suivante, un corsaire monégasque se livra à des violences à Naxos, tandis que Syros eut à souffrir de Siciliens. Les représailles turques frappaient durement les habitants des îles considérés par les ottomans comme collectivement coupables de collaboration avec l'ennemi. Un notable grec de Paros, Konstandinos Kondylis fut condamné aux galères, d'autres mesures punitives eurent lieu à Kythnos et à Andros.<sup>18</sup>

La guerre de course entre les grandes puissances européennes dans le cadre de la guerre de la succession d'Espagne avait un caractère plus régulier que les déprédations des pirates catholiques. Déjà en 1700, la Porte avait fait savoir aux ambassadeurs des cours

européennes qu'ils n'avaient pas à étendre leur guerre prévue aux mers turques. Pour cela, la Porte renouvela le *ferman* de 1696/1697 interdisant les hostilités dans les eaux turques pendant la guerre de 1688-1697. Ce *ferman* consignait comme limites à l'aire de la course les eaux autour des îles de l'Eubée, Andros, Delos et Ikaria, autrement dit: les corsaires avaient le champ libre dans les Cyclades, à l'exception de la ligne des îles septentrionales: Andros, Tinos et Mykonos avec leurs passages importants.<sup>19</sup> Or, c'était surtout autour de Milos et de Kea que les navires marchands se heurtaient aux corsaires.

En septembre 1702, le consul des Pays-Bas à Smyrne recommanda à son gouvernement d'envoyer en Egée des corsaires zélandais de Flessingue pour agir contre les navires marchands français qui chargeaient du blé en Egée.<sup>20</sup> Une telle entreprise aurait pu entraîner à la fois la ruine de la navigation française et la famine dans le Midi de la France. Les Anglais envoyèrent eux aussi des corsaires. Ces corsaires jouissaient du soutien tacite de Venise, qui leur permettait de se servir des ports des îles ioniennes.<sup>21</sup> Surtout, les 'Flessinguois' eurent l'art de se faire tout particulièrement redouter par les Français.<sup>22</sup> Ces Flessinguois commirent quelquefois des violences contre les habitants des Cyclades pour exiger des vivres comme ce fut le cas pour Andros en 1704.<sup>23</sup>

Les corsaires ne se tenaient pas toujours aux limites désignées par les Turcs. Ces derniers ne s'en montraient pas trop offensés. La population de Constantinople n'était pas sans éprouver quelque sympathie à l'égard des corsaires qui empêchaient les Français d'exporter de la Turquie le blé dont Constantinople elle-même manquait continuellement.<sup>24</sup> La navigation française n'était pas seulement la victime d'attaques anglaises ou néerlandaises; quelquefois, les Tinotes et les pirates catholiques voient également l'occasion de prendre un navire français. L'Angleterre et les Pays-Bas se servirent de leurs connexions dans les îles pour se tenir au courant des mouvements des navires français. Nous connaissons le cas d'un pilote de Milos qui trahit les mouvements de trois navires français richement chargés aux Flessinguois.<sup>25</sup> L'ambassadeur de France à Constantinople se plaignit également de Konstandinos Kondylis, le principal habitant et *voivoda* de Paros qui était également consul de l'Angleterre et des Pays-Bas. Finalement, l'ambassadeur de France obtint en 1714 (donc après la guerre, quand il était trop tard) que Kondylis fut puni pour sa collaboration avec les corsaires. Lors de la *volta* de Canım Hoca de cette année, Kondylis fut condamné aux galères parce qu'il exerçait les fonctions de consul tout en étant sujet ottoman et parce qu'il collaborait avec les corsaires de tout poil. Il semble que les ambassadeurs de l'Angleterre et des Pays-Bas ne prissent même pas la peine de protester auprès des Turcs. Du point de vue formel, ils n'avaient aucune raison valable de protester: il ne leur était pas permis d'attribuer la dignité de consul à des sujets ottomans.<sup>26</sup>

#### d. le rôle de la France

Les Français n'étaient toujours pas capables de choisir nettement entre entretien d'une sphère d'influence mi-politique mi-religieuse et la stimulation du commerce. Un courant assez fort voulait que toute énergie fut investie dans l'avancement du commerce, mais dès qu'une menace véritable ou fictive se manifestait contre le Catholicisme ou contre certains Catholiques, cela suffisait à animer de puissants personnages d'un zèle sacré qui leur

faisait oublier le côté tout matérialiste de la politique de l'état. Louis XIV aimait ce rôle de protecteur de la foi, et même après sa mort, cet idéalisme demeura présent. Masson a exposé clairement ce facteur à double tranchant dans son livre sur le commerce français du Levant: 'la protection religieuse flattait le roi très chrétien, mais ne pouvait causer au commerce que des ennuis'.<sup>27</sup>

En 1699, Charles de Ferriol devint ambassadeur de France à Constantinople. Déjà lors de son voyage à Constantinople, il avait été confronté à la situation régnant dans les Cyclades. Revêtu de la gloire de son maître, il y siégea en juge pour trancher d'anciens conflits. A Milos, il régla les vieilles disputes sur les droits consulaires dont se disputaient le consul et les marchands français. A Naxos, il fit la connaissance de la famille Coronello et il prit la décision de venger le meurtre de Crusino Coronello, consul du roi, perpétré en 1689. A Paros, il jugea bon de punir un membre de la puissante famille Kondyli, un ennemi déclaré de la France puisqu'il avait fait part des mouvements des navires français aux Anglais et aux Néerlandais pendant la dernière guerre.<sup>28</sup> Dès le moment où l'excellent diplomate eut quitté les îles, ses sentences de grand seigneur furent aussitôt oubliées. Ferriol avait agi de façon peu sensée en gaspillant le peu de crédit dont il jouissait auprès des Turcs — déjà outrés de ses manières hautaines — pour essayer de leur faire soutenir ses décisions.

Ferriol était un de ces ambassadeurs toujours disposés à faire plaisir aux ecclésiastiques et à leurs amis. De cette manière, il pouvait se faire des amis parmi la cabale ecclésiastique existant à la cour de France, mais il irritait la cabale non moins puissante de ceux qui voulaient stimuler le commerce. Dans sa politique ecclésiastique, Ferriol se permit des extravagances les plus insensées. Nous relevons l'enlèvement par un corsaire catholique d'un patriarche arménien, Avedik, ennemi des Latins, en plein territoire turc, suivi de la 'conversion' et de la 'mort chrétienne' dudit patriarche en France. Cet épisode, joint à la politique agressive poursuivie par l'ambassadeur dans les affaires du protocole et de la possession des Lieux Saints irritèrent profondément les Turcs.<sup>29</sup>

Or, la France avait besoin d'eux pour le ravitaillement du Midi de la France lors de la guerre de la succession d'Espagne. L'exportation de blé vers la France entraîna le mécontentement de la population de la capitale turque où les vivres n'étaient point abondants. En elle-même, la disposition d'esprit du peuple turbulent de Constantinople était un facteur important dans la politique turque. La France avait donc besoin de l'amitié du gouvernement ottoman, et cette amitié fut mise en danger par des aventures politiques comme l'affaire d'Avedik, par les actions des corsaires de Malte (que les Turcs considéraient avec raison comme sujets du roi de France) et par le manque de tact de l'ambassadeur de France. Ferriol et le ministre de la Marine pensèrent intéresser les Turcs au commerce de blé avec la France grâce au biais d'un beau projet que leur suggéra Dieudé. Cet ancien agent de Venise qui s'était installé comme marchand à Milos (sans la permission officielle) avait proposé d'offrir aux Turcs l'usage de navires français pour percevoir leurs impôts levés en nature.<sup>30</sup> Ceci cadre parfaitement avec l'ancien système de marchands qui spéculent avec le surplus négociable de la production des îles, surplus presque entièrement réclamé par la taxation turque. Toutefois, la coopération entre Turcs et Français n'était point suffisamment cordiale pour qu'un tel projet fût réalisable.

L'attitude des Français vis à vis de Grecs était peu sensée. Ils attendaient des Turcs



que ces derniers agissent contre les intérêts de l'église grecque dans l'affaire des missionnaires et des Lieux Saints sans se rendre suffisamment compte que les Turcs étaient disposés à prendre le parti de l'église grecque et ceci autant par la pression du drogman de la Porte que par loyauté envers cette église, institution établie dans le système ottoman. Lorsque les Turcs refusèrent les exigences françaises, la cour de France eut recours aux corsaires pour punir les Grecs des Cyclades. Une telle procédure ne pouvait guère contribuer aux bonnes relations intérieures dans les îles.

Le tempérament véhément de Ferriol entraîna la fin de sa mission à Constantinople. Ses ennemis dans la capitale turque (c'est à dire les marchands y composant la 'nation française') firent usage d'un de ses accès de colère pour le faire déclarer fou par quelques médecins du lieu. On peut douter de la véracité de cet certificat, mais un des signataires, le docteur Timoni de Chio était un médecin de renommée internationale. En France on ne s'étonna point: Ferriol y avait déjà depuis quelque temps perdu tout crédit. Créature du ministre Torcy, Ferriol se trouvait en fait en disgrâce après le remplacement de ce ministre par Pontchartrain.<sup>31</sup>

Le successeur de Ferriol fut Pierre Puget des Alleurs qui suivit une politique opposée à celle de son prédécesseur. Des Alleurs désirait se libérer autant possible des obligations traditionnelles du protectorat ecclésiastique. Il mit également fin à la position des Coronelli comme consuls héréditaires à Naxos. Il trouva pour ce faire une excellente occasion. Germano Coronello, fils et successeur de Crusino depuis 1689 mourut en 1709, peu avant le départ de Ferriol. Sur la requête des Jésuites, Ferriol avait provisoirement chargé du consulat un frère de Germano, Giacomo, mais cet arrangement n'avait pas encore été confirmé par le Roi. Influencé par les arguments des ennemis de la famille Coronello qui disaient que des sujets ottomans ne pouvaient jamais remplir dignement la fonction de consul puisqu'ils étaient obligés de s'effacer dès qu'un fonctionnaire ottoman arrivait sur les lieux, Des Alleurs nomma Etienne Marin, un marchand français qui habitait Naxos.<sup>32</sup> Les affirmations des adversaires des Coronelli étaient exagérées, mais Des Alleurs ne connaissait pas suffisamment la situation locale pour le savoir.<sup>33</sup> Coronello offrit même d'aller obtenir un *berat* formel de la Porte comme consul de France grâce à ses propres amis à la cour ottomane.<sup>34</sup> Des Alleurs maintint pourtant Marin.<sup>35</sup>

L'ambassadeur, de même que Marin, éprouvèrent l'un et l'autre bien des ennuis du fait du détronement des Coronelli. L'archevêque latin, un cousin éloigné de Giacomo Coronello, créa le plus d'ennuis possible au consul. Il refusait de lui rendre les honneurs liturgiques ordinaires auxquels prétendaient les consuls de France dans les églises latines de la Turquie, mais il les accorda bel et bien aux Coronelli, 'bienfaiteurs de son église'. La Propaganda et la cour de France devaient finalement intervenir dans les querelles qui se terminèrent d'ailleurs bientôt par la mort de Marin.<sup>36</sup> Des Alleurs trouva enfin la solution idéale: il nomma Chrysanthé de Raïmond de Modène, fils du corsaire qui avait vengé la mort de Crusino Coronello et d'une fille du même Coronello. De cette manière, les Français avaient comme consul un sujet français qui avait l'heur de plaire aux Coronelli.<sup>37</sup>

Des Alleurs dut limiter la politique de protection afin d'avoir les mains libres pour combattre l'influence croissante dont les ambassadeurs néerlandais et anglais jouissaient auprès de la Porte. Pendant la guerre de la succession d'Espagne, ces deux ambassadeurs

firent tout pour nuire aux intérêts de la France. Heureusement pour les communautés latines, les ennemis de la France n'étaient guère intéressés dans la politique ecclésiastique: ils auraient pu mettre les Latins des Cyclades dans une position très difficile en favorisant les Grecs. En fait, tout ce que les ambassadeurs des pays protestants faisaient était de favoriser un peu les Latins: ils étaient fort liés avec leurs drogmans indigènes, presque tous des Latins de Constantinople. Sous l'influence de son secrétaire Theyls, un catholique de la Frise occidentale, l'ambassadeur des Pays-Bas à Constantinople fit même un peu de concurrence aux Français dans la politique ecclésiastique.<sup>38</sup> Mais la politique de l'ambassade néerlandaise s'embrouillait entièrement dans l'ambiguïté des intrigues levantines. Le même secrétaire est accusé d'influencer son maître à tel point qu'il devint un instrument de la politique russe.<sup>39</sup> Cette politique russe allait bientôt s'opposer à la politique française, favorable aux intérêts latins, tandis que les Russes protégeaient les intérêts de l'église grecque à Jérusalem. Déjà en 1700, le voyageur Tournefort signale que les Grecs espéraient que les Russes les délivreraient du joug ottoman.<sup>40</sup> Dans ce cadre, il est intéressant de mentionner que le consul de France à Naxos, Germano Coronello, écrivit en 1708 à Ferriol que le métropolite grec de Salonique avait fait halte à Naxos au cours d'un voyage aux Pays-Bas avec une mission secrète du Czar.<sup>41</sup> De cette même époque datent d'ailleurs les premiers documents qui montrent des relations des églises des Cyclades avec la Russie.<sup>42</sup>

Le prétendu protectorat religieux de la France devint donc de plus en plus difficile à réaliser à cause de l'opposition croissante des Russes et des Grecs. Même sur les terrains plus profanes, les Français éprouvèrent des difficultés. Un des principales causes de ces troubles réside dans la trop grande extension du réseau consulaire. Chaque petite île avait un consul de France, et contrairement aux règles turques, plusieurs de ces consuls étaient indigènes. Ce problème n'était pas exclusivement français: l'Angleterre, les Pays-Bas et Venise avaient également de nombreux consuls indigènes.<sup>43</sup> La différence entre la France et ces autres puissances réside dans le fait que pour la France, ces petits consulats sont vraiment importants: les consuls devaient négocier l'exportation de blé et avertir les navires français — généralement plus petits et plus faiblement armés que ceux des autres nations — de la présence de corsaires. L'importance des petits consulats français dans les Cyclades augmenta parallèlement à la croissance du commerce français avec les îles. En 1703, les importations de l'Archipel (toutes les îles de l'Egée, à l'exception de la Crète et probablement des îles du ressort consulaire de Smyrne comme Chio et Mytilini) constituaient déjà 30% des importations de Marseille du Levant, en 1709-1710, ce pourcentage monta même jusqu'à 50%.<sup>44</sup> Il s'agissait ici surtout de commerce de blé. Dans ce commerce français, les notables indigènes jouaient un rôle important: comme responsables de la taxation, ils étaient en mesure de négocier l'ensemble des revenus en nature d'une île. Il va donc de soi que dans une île exportatrice de blé comme Folegandros, le *voynoda* grec, Yeoryios Staïs était aussi consul de France.<sup>45</sup> Mais pour épargner les sensibilités turques, les Français cherchaient leurs consuls pour les plus grands postes hors du cercle des notables indigènes et nommaient des Français de naissance. La nomination de Français pouvait avoir encore une autre raison: éviter le risque de conflits portant sur les impôts locaux au sein même de la 'nation' française locale. On ne pouvait guère confier les intérêts de la France à un notable indigène si ce notable — dans une autre fonction —

essayait de contrevenir à ce que les Français considéraient comme leurs privilèges capitulaires.<sup>46</sup> Les ennemis de la France allaient profiter de cette situation: ayant moins d'intérêts locaux, ils ne couraient aucun risque des guerres locales entre les *kinotites* — dont les dirigeants étaient consuls des puissances ennemies de la France — et les consuls de la France.<sup>47</sup>

En 1716, Des Alleurs fut remplacé par Pierre Dusson de Bonnac qui se montra à son tour un protecteur de l'église.<sup>48</sup> Bonnac tenta de faire usage de la position pénible des Turcs dans la guerre de 1714-1718 pour obtenir des concessions. Il n'y réussit que partiellement, ce qui est surtout dû au fait que les Turcs étaient pleins de sentiments anti-latins pendant la guerre contre deux puissances catholiques. Bonnac réussit toutefois à éviter à l'évêque de Syros des mesures punitives de la part des Turcs pour les attaques de l'île par des corsaires. De telles mesures auraient d'ailleurs été injustifiées car l'évêque était tout à fait innocent. Bonnac réussit également, mais avec beaucoup de peine, à obtenir un *berat* pour l'évêque latin de Tinos, mais les privilèges compris dans ce *berat* ne furent que partiellement réalisés.<sup>49</sup> L'ambassadeur échoua pourtant dans ses tentatives d'obtenir un *berat* pour l'évêque de Santorin.<sup>50</sup>

Les actions des corsaires de Malte causaient une irritation croissante chez les Turcs et Bonnac éprouva bien des ennuis à cet égard. Les Turcs savaient bien que les principaux capitaines de Malte étaient des nobles français. L'irritation turque causa un incident grave à Milos. En 1721, les Turcs, peut-être incités par la *kinotis*, envoyèrent le consul de France aux galères, sur accusation de complicité avec les corsaires de Malte. Le consulat de France à Milos fut supprimé.<sup>51</sup> L'ambassadeur dut se donner beaucoup de peine pour obtenir la libération du consul. L'influence française dans les Cyclades déclina parce que les Turcs se montraient de moins en moins disposés à accepter des indigènes comme consuls.<sup>52</sup> Le réseau consulaire de la France disparut, et, par conséquent, la possibilité pour l'ambassadeur d'exercer son influence sur le plan local. Bonnac ne put arriver à beaucoup de résultat en ce qui concerne la politique religieuse. Comme nous le verrons plus bas, il échoua également dans ses tentatives de protéger les intérêts de la communauté latine de Naxos: une intervention en faveur de ces Latins dans un conflit fiscal avec les villageois de Naxos n'aboutit à rien.

### *e. la forme définitive de l'administration locale*

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'administration turque des Cyclades avait achevé son évolution. Désormais, il ne se produisit plus de changements d'importance jusqu'à la révolution de 1821. Cette administration conservait son caractère improvisé. Si la structure formelle ottomane y continua d'exister en quelque sorte, ce ne fut jamais que sous une forme évidée. La puissance réelle avait presque entièrement échappé aux mains des fonctionnaires ottomans. Les seuls fonctionnaires turcs qu'on rencontre encore en résidence dans les îles sont des 'intendants' de revenus portant des titres comme ceux de *mütesellim* ou *voyvoda*, et remplissent en fait des fonctions de caractère plutôt domanial qu'administratif. De telles fonctions étaient d'ailleurs plus communément remplies par des Chrétiens. En 1700, le voyageur Tournefort ne rencontra qu'un seul fonctionnaire turc résidant dans les Cyclades: un vieux *aga* 'mousselim' (intendant des revenus, les sources

de ce temps ne distinguant que rarement le *mütesellim* du *müsellim*) d'Andros, un invalide asthmatique habitant un *pyrgos* et vivant dans la peur constante des pirates. Tous les autres fonctionnaires turcs ne résidaient que temporairement dans les îles.<sup>53</sup>

L'administration ottomane était toujours constituée selon les deux lignes hiérarchiques: celle de la loi représentée au plan local par les *kadıs* et les *naıbs* et celle de l'autorité militaire, incarnée par le *kapudan paşa* avec ses *beys*, leurs lieutenants et leurs intendants. Le récit de voyage de Tournefort nous donne une bonne idée de la manière dont la hiérarchie de la loi fonctionnait dans les Cyclades. En 1700, trois *kadıs* étaient établis dans les îles: à Naxos, Andros et Milos.<sup>54</sup>

Les autres îles étaient desservies par des fonctionnaires que Tournefort décrit comme 'cadi ambulant', un personnage qui avait pris à ferme du *kadı* de Chio la juridiction sur certaines îles pour le terme d'un an. Après avoir reçu son 'investiture' ce 'cadi ambulant' apparut dans ses îles pour y administrer la justice. Parfois, il arrivait que les habitants lui offrissent de payer le montant estimé des frais de procès, représentant le revenu du *kadı* s'il consentait à quitter immédiatement une île sans y exercer ses fonctions.<sup>55</sup> La position des trois *kadıs* 'permanents' de Naxos, Andros et Milos n'était guère plus favorable. Les sociétés musulmanes de Naxos et Andros avaient presque entièrement disparu. A Milos, le *kadı* était le seul musulman, il y faisait fonction de juge d'appel pour les sentences des *epitropi*, mais d'après les capitulations, il était obligé de se servir de ces mêmes *epitropi* comme conseillers. D'après Tournefort, le *kadı* ne pouvait que prononcer des sentences dictées par les *epitropi*, sans quoi il courait le risque que la *kinotis* obtint sa destitution des autorités de Constantinople.<sup>56</sup> De telle manière, les *kadıs* locaux étaient entièrement superflus et ne constituaient plus en fait qu'une charge financière additionnelle à la lourde taxation des indigènes. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, communautés musulmanes et *kadıs* disparaissent entièrement. Désormais, les parties firent exclusivement appel au *kapudan paşa* qui reléguait ordinairement ces affaires à son drogman grec. Dans la suite du *kapudan paşa* se trouvait aussi un *kadı*, membre du divan (conseil, faisant également fonction de tribunal) du *paşa*. Comme tel, ce *kadı* doit avoir eu quelque influence dans les Cyclades, mais les preuves formelles de cette influence sont rarissimes.<sup>57</sup> Dans la pratique journalière, la hiérarchie de la loi avait disparu des îles, ce qui restait des fonctions qui lui avaient appartenu fut de plus en plus assumé par le drogman de la flotte, fonctionnaire de la hiérarchie militaire.

Cette dernière hiérarchie s'était donc mieux maintenue que celle de la loi. Le *kapudan paşa* continuait à être le gouverneur général (*beylerbeyi*) des îles et à en recevoir tous les impôts à l'exception du *öşür/haraç* des îles de l'ancien duché de Naci qui revenait aux *beys* de ces îles. Il n'était point exceptionnel que les revenus fiscaux de certaines îles fussent accordés en bail à certains favoris de la cour ou à un personnage de mérite contre un tarif avantageux ou nominal. C'est ainsi que les revenus (et de la sorte une portion de l'autorité gouvernementale) de Mykonos furent concédés au drogman de la Porte en 1669 pour la somme symbolique de 200 *akçe*. Au cours de XVII<sup>e</sup> siècle, l'île d'Andros, la plus attrayante des Cyclades du point de vue des Turcs, fut concédée tantôt à un favori de la cour, tantôt à une dame du sérail impérial.<sup>58</sup> De tels personnages voulaient habituellement profiter au maximum de leur 'apanage', de sorte que la situation où tomba Andros est peu enviable.

Le *kapudan paşa* exerçait principalement son autorité sur les îles par l'intermédiaire de son drogman. Ce fonctionnaire acquit de plus en plus d'importance. Il allait administrer les impôts dus au *paşa* (en se réservant une contribution spéciale 'avaeti') et il revêtit bientôt la même fonction dans les procès d'appel que celle que l'auditor du capitaine général de la flotte vénitienne avait exercé pendant les guerres turco-vénitienes du XVII<sup>e</sup> siècle. Comme expert des coutumes nationales de la majorité des habitants des îles du *kapudan paşa*, le drogman était leur juge tout indiqué, ce qui explique la rareté des mentions du *kadı* de la flotte dans les documents. Dans les cas d'appel, le drogman prenait la même position vis à vis du *kadı* de la flotte que les *epitropi* vis à vis du *kadı* local: celle de conseillers indispensables.

Les premiers drogmans grecs de la flotte qui se manifestèrent clairement dans les Cyclades furent Iannakis Porfyritis (1703-avant 1713) et Konstandinos Vendouras (avant 1713-1714).<sup>59</sup> Par leur fonction, Porfyritis et Vendouras appartenaient au milieu des notables de communauté grecque de Constantinople. Comme tels, ils avaient assisté aux conflits concernant les missionnaires et les Lieux Saints de Jérusalem entre les principaux Grecs de la capitale et les ambassadeurs de puissances catholiques. Ils n'étaient donc pas fort bien disposés envers les Latins, ce qui rendait l'augmentation de leur pouvoir dangereuse pour les communautés latines des Cyclades. Comme la plupart des Chrétiens qui réussirent à obtenir une position dans l'administration ottomane, ces drogmans de la flotte faisaient montre de caractères peu sympathiques. Leur dignité leur avait coûté des sommes considérables et ils tentaient de s'en dédommager le plus vite possible sur le dos de leurs imposables. Ces drogmans se livrèrent donc à des extorsions. Vendouras se comporta tellement mal que les insulaires s'en plainquirent amèrement auprès de la Porte ce qui eut pour résultat sa déposition.<sup>60</sup> Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, plusieurs drogmans de la flotte subirent le même sort.

*Kapudan paşa* et drogman de la flotte sont les éléments de l'autorité militaire qui ont su retenir leur pouvoir. Mais sur le plan local, la hiérarchie militaire ne s'est pas mieux maintenue que celle de la loi. Le *beylik* d'Andros disparut déjà avant 1710. Cette île ne constituait alors plus un *beylik saliyane*, mais appartenait à un fonctionnaire de la cour ottomane. En 1728, on trouve la mention d'un *bey* qui a comme *salıyane* les îles Naxos, Paros, Santorin et Sifnos. Sifnos est donc changée d'une île sous l'autorité directe du *kapudan paşa* en une île *beylik* tandis que l'ancien *beylik* de Milos et Santorin a disparu. Lorsqu'on rencontre encore — et c'est rarissime — un *bey* d'un des trois *beyliks*, c'est comme simple bénéficiaire de l'*öşür/haraç*. Or, c'est dans le cadre de la simple perception de ces revenus qu'il restait encore une humble place pour un fonctionnaire local musulman: un *voyvoda* ou *mütesellim*. Bien sûr, dans la majorité des cas, la population d'une île réglait elle-même le paiement de ses impôts: les *epitropi* s'accordaient avec les bénéficiaires sur le montant à verser et se chargeaient du paiement.<sup>61</sup> Il restait toutefois possible que le bénéficiaire turc cédât ses droits contre une certaine somme à un *voyvoda* qui pouvait être musulman ou chrétien. On obtint d'ordinaire l'office de *voyvoda* contre le paiement anticipé de la moitié des revenus annuels: un usage assez général dans la pratique de l'obtention d'offices dans l'empire ottoman depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est également possible que le fait de donner à ferme à un *voyvoda* soit dû à la *kinotis*. Donc, le *voyvoda* peut aussi bien être le représentant de la haute autorité que le représentant de

la *kinotis*; comme l'office de *kapetanios* qui le précède, celui de *voyvoda* est de caractère ambigu.<sup>62</sup> Un autre système possible était le suivant: le bénéficiaire turc se faisait représenter par un intendant (*mütesellim* ou *kahya*). Ces termes ne sont point synonymes du point de vue formel, mais les fonctions de *voyvoda*, *kahya* du *bey* ou *mütesellim* ne se distinguent les unes des autres qu'en théorie.<sup>63</sup>

Les sources qui devraient nous renseigner sur les détails de l'administration locale sont assez vagues. Il est difficile de se former une impression claire de la situation parce que d'une part, il semble que les institutions ne soient pas exactement les mêmes dans toutes les îles, et que d'autre part les descriptions que nous en avons ne sont pas des plus claires. Une des meilleures descriptions qui nous sont parvenues est celle que Tournefort fournit de l'administration de Milos. La *kinotis* est gouvernée par *epitropi*, annuellement élus. Ces *epitropi* gouvernent avec le conseil de la *kinotis* qui, d'après Tournefort, était composé d'anciens *epitropi*. Les *epitropi* au pouvoir sont responsables de tous les impôts à l'exception de l'*ösür/haraç* qui est l'affaire du *voyvoda* comme représentant du *bey*. Dans cette position, le *voyvoda* a également la justice criminelle et la police. La justice civile appartenait, comme nous l'avons déjà mentionné, aux *epitropi*.<sup>64</sup>

L'élément le plus obscur de cette structure est le 'conseil' de la *kinotis*, dont les membres se disent communément *yerondes* (vieillards), *proesti* ou *primati* (principaux). Bien sûr, depuis les premières mentions que nous avons du gouvernement communal, les *epitropi* agissent de concert avec les vieillards ou les principaux personnages de la *kinotis*. L'évolution de cette réunion vers un conseil formel est lente et ne sera pas achevée avant la fin de la Turcocratie.<sup>65</sup> Le groupe (ou le conseil) des *primati* est probablement identifiable avec le corps des signataires de certains actes publics des *kinotites*. Ces actes nous donnent une impression de la composition du groupe: oligarchique-plutocrate. On y retrouve toujours les mêmes noms de famille; de Mykonos nous savons que ce sont les noms des habitants les plus riches et pas tellement des plus vieux.<sup>66</sup> Dans les *kinotites* grecques, les prêtres sont membres de la *kinotis*, souvent également du conseil, où ils jouent un rôle prééminent. Ce n'est pas exclusivement une question de prestige mais aussi de richesse: les registres de la taxation de Mykonos en témoignent. Certaines dynasties de prêtres grecs semblent avoir été très riches, on pourrait citer les cas des Politi de Naxos, des Khalilis de Milos.<sup>67</sup> Dans les *kinotites* latines, les prêtres ne se manifestent pas tellement, on y constate une espèce de séparation entre église et état, quoique certaines églises latines soient elles aussi très riches.

Dans la majorité des îles, les *kinotites* étaient gouvernées par des *epitropi*. La présence d'un *voyvoda* était fort intermittente et se limitait surtout aux îles où l'exportation était importante. Le nombre des *epitropi* n'était pas le même pour toutes les îles. Ils percevaient la capitation, et dans le cas où il n'y avait pas de *voyvoda*, également l'*ösür/haraç*. Nous avons une codification détaillée des pouvoirs et revenus des *epitropi* dans un document du 23 avril 1700 de Syros, où le degré d'alphabétisation de la population à majorité latine était assez bon.<sup>68</sup> A ce moment, des *epitropi* y détenaient tout le pouvoir car on n'y avait pas de *voyvoda*. Le plus intéressant est l'énumération des revenus qui constituaient le 'salaire' des *epitropi*. Ces récompenses étaient bien nécessaires: l'office n'était pas sans risques parce que dans la pratique, les *epitropi* étaient considérés par les Turcs comme personnellement responsables du paiement des impôts. Les *epitropi* de

Syros reçoivent un 'regale' sur les bateaux de l'île, un impôt sur la pêche, une part des amendes judiciaires et — ce qui constitue une évolution de la justice indigène vers le système turc — une portion de la mise des procès civils. Ce dernier privilège ouvrit le chemin aux abus et on ne s'étonnera point que l'histoire de la *kinotis* de Syros au XVIII<sup>e</sup> siècle soit une longue série de conflits.

Les chanceliers étaient également des personnages importants dans les *kinotites*. Greffiers des *epitropi*, ils faisaient fonction de 'notaires' partout où il n'existait pas de notaires indépendants. Comme les chanceliers étaient parfois des hommes très puissants dans les *kinotites* à titre particulier (Dhimitrios Kondylis, consul des Pays-Bas à Milos, était également le chancelier de la *kinotis*), on pourrait en conclure que cette fonction était importante. De plus, elle est revêtue pour un terme assez long, tandis que les *epitropi* changent tous les ans. Cette continuité doit avoir contribué à leur influence.<sup>69</sup>

Le fait que plusieurs îles comptassent plus d'une *kinotis* se poursuivait. Les *kinotites* étaient des unités autonomes qui pouvaient coopérer entr'elles dans une certaine mesure, comme en témoigne l'existence de sceaux combinés qui se divisent en plusieurs segments, détenus par les *kinotites* respectives. Hélas, nous n'avons pas de tels sceaux avant la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais il est bien possible qu'ils existaient déjà antérieurement. Le sceau de l'île de Santorin nous en donne un bel exemple. Kea possédait également un sceau combiné, mais divisé d'une autre manière: il consistait en quatre segments pour le clergé, les *arkhondes*, les habitants de la ville et les villageois.<sup>70</sup> Il reflète donc une société de classes qui nous rappelle plutôt le système de la Francocratie que le système turc.

#### f. Tinos avant et après la conquête turque

Peu avant la conquête turque, l'administration vénitienne de Tinos éprouvait des difficultés financières. Les dépenses dépassaient de loin les revenus. A plusieurs reprises déjà, la métropole avait conçu le projet de taxer l'activité la plus lucrative dans l'île: la production de soie. Mais l'accord de 1390 — par lequel les Tinotes s'étaient soumis à Venise — stipulait que l'exportation et la production de soie devaient rester libres, tandis que les revenus de la seigneurie se limiteraient à la *gemora* prélevée sur des produits moins intéressants et à des dîmes et fermes de moindre importance. La proposition de taxer la soie rencontra une opposition véhémente. Tous les anciens documents sur les privilèges des Tinotes furent étudiés et en 1714, quand la guerre éclata, on n'était pas encore arrivé à une décision.<sup>71</sup>

Le système fiscal introduit après la conquête turque maintenait les anciens prélèvements sur les récoltes. Les Turcs introduisirent de plus une capitation qui, au début, fut moins élevée que celle des autres îles turques, mais qui atteint le même niveau au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. De cette manière, l'accent se déplaça de l'*ösür/haraç* vers le *cizye*, ce qui revenait en fait à une taxation plus lourde du petit peuple.<sup>72</sup>

Jusqu'en 1715, les institutions administratives continuaient à être basées sur les décrets de Barbarigo et de Molin datant du XVI<sup>e</sup> siècle. La conquête turque constitua une rupture totale avec ce passé. Le rector et de nombreux notables quittèrent l'île. Avec la disparition de la capitale, suivie de celle de la commune des 'cittadini', disparut

également la base principale de l'ancien régime. Des trois éléments de ce régime — commune urbaine, villages et institutions seigneuriales — deux disparurent.

Les Turcs ne s'établirent pas à Tinos, et en conséquence, le seul des trois éléments de l'ancien régime ayant survécu à la conquête, put attirer à lui tout le pouvoir. Désormais, les *protoyeri* des villages grecs ou latins constituaient ensemble une espèce de 'sénat' dont le pouvoir exécutif reposait dans la personne de quatre 'primati', deux Grecs et deux Latins. Toute l'administration prit un caractère plus primitif: désormais on n'éprouvait plus guère le besoin de juges, notaires et avocats diplômés à l'occidentale. De plus, la stabilité de ce régime n'était pas très grande. Le système subit de nombreuses modifications au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui explique les contradictions dans les descriptions du système administratif de Tinos sous la domination ottomane qui nous sont parvenues.<sup>73</sup>

Le système 'féodal' et les obligations militaires des habitants ne survécurent pas à la conquête: la démolition de la forteresse mit fin à l'importance stratégique de l'île. Nous ne savons pas ce qu'il advint des fiefs; la situation anarchique à Tinos dans les premières décades postérieures à la conquête eut pour conséquence la disparition des archives. Les fiefs durent devenir, partiellement du moins, des possessions ordinaires sans obligations de caractère spécial.<sup>74</sup>

#### *g. l'économie insulaire et la fiscalité ottomane*

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, certains dirigeants turcs se rendirent compte que les charges fiscales grévant la population non-musulmane étaient devenues trop lourdes. Le grand vizir Hüseyin Köprülü commença à moderniser l'administration fiscale. On tenta de tenir les *tahrirs* plus à jour afin d'éviter des charges trop lourdes ou trop légères par rapport aux fluctuations des fortunes locales.<sup>75</sup> Ce ne fut qu'en 1708 que les réformes s'étendirent aux Cyclades et qu'un nouveau *tahrirci*, Isuf Effendi, conduisit un nouveau recensement.<sup>76</sup> Les paysans de Naxos, depuis longtemps mécontents de la position privilégiée des seigneurs des *topi*, attendaient des réformes radicales dans l'impôt foncier. Ce fut en vain: il semble que Isuf se soit limité à un recensement pour le *cizye*. Le mécontentement se poursuivit donc à Naxos; le mouvement des paysans y était stimulé par la détérioration progressive des relations entre les deux groupes religieux, Grecs et Latins, détérioration que nous avons déjà constatée au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Le *topos* de Filoti connut même une réelle confrontation entre le seigneur Crusino Barozzi et les paysans du village à propos des affaires religieuses. Finalement, ces paysans se plaignirent de l'oppression à laquelle ils étaient soumis auprès du patriarche de Constantinople.<sup>77</sup>

En 1718, la Porte ordonna un nouveau recensement de la population chrétienne.<sup>78</sup> A cette occasion, les villageois de Naxos réitérèrent leurs plaintes.<sup>79</sup> Vu sous l'optique des Turcs, les villageois de Naxos voulaient l'abolition d'un système compliqué d'affermage d'impôts, système qui était plus avantageux pour les fermiers — donc pour les seigneurs des *topi* — que pour la caisse impériale. En annulant le contrat par lequel les seigneurs des *topi* percevaient les impôts fonciers contre paiement d'un *maktu* réduit, les Turcs pouvaient à la fois réduire les charges grévant la population et maintenir sur le même pied les revenus de la caisse impériale. Une telle mesure cadrait parfaitement avec leur politique de



réforme fiscale, tandis que la caisse impériale y trouvait elle aussi son compte tout en donnant satisfaction à une autre requête des villageois. Ces derniers voulaient l'abolition du privilège des seigneurs des *topi* qui permettait à ces derniers d'empêcher les villageois d'emmurer leurs champs ou d'y planter des arbres ou des vignes. Ce privilège permettait aux seigneurs de tenir les champs ouverts pour leur bétail après la récolte de blé ou de légumineux. Ce genre de conflits accompagne communément les transhumances en territoire méditerranéen et réside essentiellement dans la différence entre les intérêts des éleveurs montagnards (dans ce cas-ci, ce sont les *dağ sahibis*, les seigneurs des montagnes, les *topi* à leur expression essentielle) et ceux des cultivateurs de basse altitude. Mais pour les Turcs, tout se passait comme si les seigneurs des *topi* voulaient empêcher une culture plus intensive, empêchant de la sorte une augmentation parallèle du revenu fiscal. Dans ce cadre, il faut d'ailleurs relever que les seigneurs des *topi* avaient obtenu la basse taxation de ces possessions en alléguant que c'étaient des terres incultes.<sup>80</sup>

Les villageois n'obtenaient pas sans opposition ce qu'ils voulaient. Les grands propriétaires latins n'entendaient point se rendre sans lutte et le Borgo, lui aussi sous le gouvernement de grands propriétaires dont quelques uns possédaient des *topi*, ne leur était point d'un grand secours. Le chef des villageois était Nikolaos Politis, un prêtre grec, assez riche.<sup>81</sup> Le mouvement de Politis ne poursuivait pas exclusivement les intérêts matériels des paysans grecs, mais également l'émancipation fiscale de la *kinotis* des villages en abolissant la position des fermiers latins. Les riches des villages cherchaient en fait à s'emparer d'un pouvoir égal à celui des notables des autres *kinotites*. On peut se demander si cette lutte d'influence était vraiment dans l'intérêt des pauvres paysans.

En 1719, Politis se rendit à Constantinople muni d'une requête des villageois. Les Latins envoyèrent une députation pour sauvegarder leurs intérêts. Mais Politis l'emporta et la Porte envoya à Naxos un *tahrirci*, Salih, avec pour mission de dresser un nouveau recensement pour l'impôt foncier. Salih travailla à Naxos pendant une année (1720-1721); il prit finalement le parti des Latins. Indignés, les villageois envoyèrent une nouvelle députation à Constantinople.<sup>82</sup> La Porte annula enfin le *tahrir* de 1721 et promulga un *ferman* qui confirmait les concessions obtenues par les villageois.<sup>83</sup> Un nouveau *tahrirci* devait reviser le recensement en coopération avec l'administration du *kapudan paşa*. Les Latins tentèrent d'obtenir à leur tour l'annulation du *ferman* obtenu par les villageois par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France, Bonnac, et ceci à grands frais. Ce fut en vain car ils n'obtinrent que quelques corrections sans importance.<sup>84</sup> Par la suite, un seul seigneur de *topos* fut réinstallé sur l'ancien pied, à titre de concession des Turcs à la France: Jean Baptiste Lastic de Vigouroux, un Français, mari de l'héritière des Loredani, reçut un *ferman* en confirmation de ses anciens privilèges.<sup>85</sup>

La nouvelle situation entraîna une révision de tout le système fiscal de Naxos. La répartition égale des charges entre les trois *kinotites* fut remplacée par une division où les villages payaient la moitié, le Borgo et le Kastro chacun un quart. Le pouvoir des Latins déclina après la perte de leur position comme fermiers du *maktu*. Il faut toutefois se garder de conceptions erronées sur l'importance de ces mesures turques. Elles ne portaient que sur les obligations fiscales et non sur les droits de propriété: ceux-ci, bien moins valables qu'antérieurement, restaient entre les mains des anciens possesseurs. Néanmoins, un fait demeure indéniable: la majorité de la population grecque s'imposa de

plus en plus sur la minorité latine, bien que le déclin des grandes propriétés foncières de Naxos fit l'objet d'un processus très lent.<sup>86</sup>

Naxos n'était pas la seule île où existaient des tensions sociales. Un rapport du doyen de la cathédrale de Naxos, Smaragdo Ruggieri, envoyé par le visitateur apostolique Castelli en 1710 pour visiter les îles où le visitateur n'osait pas se hasarder lui-même, nous donne quelques renseignements sur la situation à Andros, Kea et Kythnos. Ce prêtre — qui se montre fort concerné par la misère sociale — était paradoxalement un neveu de feu le consul Crusino Coronello. Andros ployait sous la pression du fermier qui possédait l'île à titre de *malikâne* (c'est: à ferme contre une reconnaissance nominale, donc à peu près en 'fief'). La production considérable de soie avait pour conséquence que les Turcs attachaient plus de valeur à Andros qu'aux autres îles et l'exploitaient avec plus d'énergie et de pression. Selon Ruggieri, cette exploitation rigoureuse est la cause du peuplement relativement faible de l'île. Les *primati* y sont plus riches qu'ailleurs, mais les pauvres y sont plus pauvres, plus lourdement chargés de corvées et d'impôts. Kythnos pour sa part était sous le joug d'un seul très grand propriétaire foncier qui dominait l'île: l'archevêché grec de Kythnos et de Kea. Kea enfin était en état d'anarchie. Les habitants de cette île ne se hasardaient dehors que bien armés; plusieurs factions s'y contestaient le pouvoir.<sup>87</sup> Il est probable que cette lutte portait sur un système d'exploitation de grandes propriétés analogue à celui de Naxos. A Kea, on connaissait les 'volai', terrains à deux propriétaires: l'un, ordinairement un petit paysan, y cultivait du blé ou des légumes, l'autre avait le droit d'y faire paître du bétail après la récolte. Un tel système comportait toujours l'interdiction de planter des arbres ou des vignes ou de clôturer les champs qui devaient être laissés libres pour les troupeaux. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, les paysans demandèrent l'abolition de ce système qui empêchait le paysan de se livrer à une culture plus intensive et plus adaptée au marché. Ils n'y réussirent pourtant pas avant l'indépendance grecque.<sup>88</sup>

Grâce au livre de voyage de Tournefort, nous connaissons fort bien la situation économique des îles.<sup>89</sup> Cette connaissance est encore complétée par les statistiques du commerce français et par les rapports de consuls et de prêtres latins.<sup>90</sup> Nous y voyons que les îles constituaient à cette époque une unité à peu près autarchique. Elles produisaient une quantité suffisante de nourriture pour leur propre consommation. Certes, cette nourriture était bien unilatérale et la majorité de la population vivait de pois chiches, haricots, millet, orge, olives et d'un peu de fromage. A l'exception des riches, on se vêtissait de coton ou de laine locale. La majorité des îles produisait un surplus de nourriture, mais ce surplus disparaissait presque entièrement dans les impôts turcs. Ces derniers constituaient une pression considérable sur la prospérité: presque tout l'argent comptant qu'on pouvait gagner grâce à la production de certains produits agricoles bien négociables, aux produits minéraux et à la manufacture à domicile, revenait aux Turcs. A Andros par exemple, presque tout l'argent qui entrait dans l'économie insulaire, venait de l'exportation de la soie. Mais cette exportation ne rapportait annuellement en argent comptant que la somme qu'on devait justement verser aux Turcs: 10.000 livres de soie ou bien 15.000 reali.<sup>91</sup>

Après 1700, il se manifesta un changement dans l'orientation économique des îles. Venise perdait de son importance, comme le montre la simple constatation faite par un prêtre latin qu'il recevait plus rapidement sa poste de Rome si la Propaganda l'enver-

rait par voie de Livorno au lieu de par Venise. La famille marchande des Condestauli, très orientée vers Venise, disparut des îles.<sup>92</sup> Le commerce de soie de Tinos se dirigea de plus en plus vers la France. Seule Kea exportait presque entièrement sa production de valonée à Venise.<sup>93</sup> On a également l'impression que les exportations des îles vers les grands centres turcs augmentent: le développement de la culture d'agrumes qui se manifeste au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle est probablement destiné au marché de Constantinople.<sup>94</sup>

Les sources indiquent une diminution continuelle de la population de la plupart des îles. Cette évolution n'est toutefois pas générale et on ne saura jamais dans quelle mesure les pertes d'une île sont compensées par les accroissements d'une autre. Milos connut en tout cas un déclin très marqué. Cette île avait constitué pour quelque temps un important centre de commerce, mais au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, toute activité y cessa. Le chef-lieu fut déserté. Ce curieux phénomène pourrait avoir deux causes. Milos avait dépendu du commerce de butin des pirates; avec le déclin de la piraterie, le départ des colonies de marins occidentaux des Cyclades occidentales, entraînait donc la disparition du commerce de Milos. De plus, les activités volcaniques (fumaroles et sources minérales sans drainage suffisant) y favorisaient les maladies pulmonaires, le paludisme et toutes sortes de maladies provoquées par le manque de bonne eau potable. L'état de santé de la population devint extrêmement précaire et il régnait dans l'île une atmosphère fantomatique.<sup>95</sup>

Andros connut également un déclin marqué. Depuis 1648, l'île avait dû endurer plusieurs pillages dont celui de Crevelliers de 1674 avait été le pire. Avant cet événement, Andros avait été un important centre commercial; des familles andriotes comme celles des Condestauli, Della Grammatica et Kairis étendaient leurs activités même à l'extérieur des Cyclades, mais à la fin de la Turcocratie, Andros comptait parmi les îles les plus appauvries des Cyclades.<sup>96</sup>

Le déclin de Naxos au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle s'explique probablement par le manque de débit de l'importante production agricole de l'île. Naxos n'avait pas de port sûr et n'était donc pas en mesure d'avoir sa propre flotte marchande. Pendant le XVII<sup>e</sup> siècle, Naxos pouvait bien vendre ses produits aux flottes de guerre mais l'île se situait trop loin des routes ordinaires de navigation pour accueillir beaucoup de navires en temps de paix. Le système d'exploitation agricole, basé sur de grandes propriétés, a sans doute réduit la prospérité du gros de la population et stimulé son émigration.

Les îles qui disposaient de leur propre flotte marchande continuèrent à jouir d'une assez grande prospérité. C'était le cas pour Tinos, Mykonos, Santorin, Sifnos, Ios et Syros. Toutes ces îles connurent une augmentation lente de la population au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Leurs produits se débitaient facilement et la navigation fournissait des emplois et des revenus supplémentaires. Syros connut un court déclin immédiatement après 1715, probablement à la suite d'extorsions turques.<sup>97</sup> Tinos maintint sa prospérité après la conquête turque.<sup>98</sup> Sifnos ne jouait plus le rôle prépondérant qui fut le sien à l'époque de Logothetis et de Rosa, mais le commerce y fleurissait toujours. Les bijoux des femmes de Sifnos exposés dans le musée Benaki d'Athènes nous donnent une idée de la prospérité de cette île au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>99</sup> Santorin profitait de la demande croissante des vins doux de cette île. Mykonos, île stérile, avait une navigation prospère.<sup>100</sup>

La prospérité de la navigation indique la présence d'une main d'œuvre abondante

et bon marché et indique donc un surpeuplement. Et en effet, les îles étaient surpeuplées si l'on considère le nombre d'habitants proportionnellement à la surface géographique. La plus grande partie de leur surface était d'ailleurs stérile et une partie non négligeable ne se prêtait guère qu'à une agriculture peu intensive. Le surplus de la population émigrail: au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, on trouve un grand nombre de Cycladiens hors des îles, surtout à Constantinople et à Smyrne. Ces émigrants proviennent principalement des îles surpeuplées comme Tinos, Santorin et Syros, mais on rencontre également des habitants de Paros, de Naxos et de Kea. Certains d'entre eux montent des affaires d'envergure, tels Mikhalis Falieros de Tinos qui s'établit à Amsterdam et Iakovos Rotas de Kea qui s'établit à Trieste.<sup>101</sup>

#### *h. l'église grecque: émancipation lente dans l'isolement*

La situation de l'église grecque demeurait stable. Les évêques grecs étaient des personnages puissants dans leurs îles, quoiqu'ils n'eussent pas l'influence qu'exerçaient leurs collègues dans la Grèce continentale. A quelques occasions, ils exerçaient même quelque autorité juridique profane, mais les cas en sont trop rares pour que nous puissions en conclure les délimitations. Ces extensions de la juridiction ecclésiastique sont peut-être dûes à un des moments fréquents d'anarchie dans les *kinotites*; peut-être cachent-elles une forme d'arbitrage.<sup>102</sup> Le droit coutumier de Naxos, codifié en 1810, exclut toutefois, comme le remarque Sfyroeras, la juridiction ecclésiastique dans les affaires profanes. L'église grecque était riche et cette richesse entraîna avec elle l'acquisition d'un certain pouvoir au sein des *kinotites*, mais dans la plupart des Cyclades l'accent du gouvernement communal était nettement laïc. Dans certains cas, — et grâce à une très grande richesse —, l'église pouvait dominer, comme à Kythnos où l'évêque est le plus grand propriétaire de l'île. Il n'en pouvait guère être autrement à Amorgos ou encore à Serifos où des monastères possédaient de grandes portions de ces îles respectives. D'un autre côté, on constate des cas où les *kinotites* interfèrent dans le gouvernement de l'église. Les *arkhondes* participent à la justice ecclésiastique et on a raison de soupçonner que, dans ce cas, l'évêque, juge religieux chrétien, dépend tout autant de ses conseillers laïcs dans son tribunal que le *kadı* — juge religieux musulman — dépend des *epitropi* dans le sien.<sup>103</sup>

La vie intérieure de l'église grecque restait bucolique. Superstition, rituels magiques ou payens et ignorance étaient choses communes.<sup>104</sup> Tournefort relate sa rencontre avec l'évêque de Kea: ce dignitaire était assis sur le toit de sa demeure filant des cocons de soie.<sup>105</sup> Cette scène arcadienne fait supposer au voyageur français — à juste titre vraisemblablement — que le prélat était mieux versé dans ces besognes rustiques que dans la lecture des pères de l'église. Un autre voyageur nous raconte d'un prêtre de Milos qui avait commencé sa carrière comme matelot sur un transport d'esclaves néerlandais qui trafiquait entre la Côte d'Or et les Caraïbes.<sup>106</sup> Plusieurs sources nous renseignent sur des pratiques superstitieuses. Le récit qu'un prêtre latin de Milos, Gioacchino Pace, nous fournit des rites funéraires à Milos en est un bel exemple.<sup>107</sup> On y exhumait les corps après quelque temps afin de voir s'ils étaient bien décomposés. Si la décomposition n'avait pas eu lieu comme se doit, on était assuré que le décédé avait été frappé pour quelque méfait d'une excommunication 'ipso facto incurrente' (les excommunications étaient très com-

munes chez les Grecs). D'après l'état de décomposition, le décédé était considéré comme plus ou moins gravement excommunié. Après des négociations parfois acrimonieuses, les parents du décédé s'accordaient avec l'évêque sur la somme à payer pour lever l'excommunication. Il n'est pas impossible que cette belle histoire ait été tant soit peu embellie par la fantaisie de Pace, mais de telles chicanes financières ne nous semblent aucunement contraires au caractère des évêques de cette époque.

Les missionnaires latins s'irritaient des usages superstitieux chez les Grecs, mais ils avaient le bon sens de ne point s'y opposer trop âprement. Ordinairement, ils fermaient discrètement les yeux; dans leurs relations avec les Grecs, ils se limitaient à propager une théologie sacramentale latine dans l'esprit mais ne heurtant nulle part formellement le dogme grec. Les missionnaires avaient craint que les pratiques superstitieuses qu'on rencontrait chez les Grecs — particulièrement dans l'administration des sacrements — auraient pu provoquer au sein même de l'église grecque une réaction de théologiens tentés de glisser vers une doctrine plus ou moins calviniste. Et en effet, l'évolution spirituelle de feu le patriarche Loukaris avait été de moins en partie déterminée par le dégoût que cet homme d'esprit éprouva pour les usages superstitieux de son église. Pour éviter ce danger, les missionnaires cherchaient — d'une manière assez discrète — à amener les prêtres grecs à améliorer leurs pratiques. Aussi longtemps que les missionnaires demeuraient discrets, ils obtenaient des prêtres grecs de plusieurs îles la permission de prêcher dans leurs églises. Mais après 1700, les relations entre Latins et Grecs ne cessèrent de se détériorer continuellement, non seulement à cause de la question des Lieux Saints ou par des affaires de piraterie, mais également à cause de tendances qui existaient au sein de l'église grecque d'avoir des délimitations claires de leur église. La division entre Orthodoxie et Calvinisme était nettement tranchée au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, pour combattre les courants calvinistes on s'était un peu trop rapproché de Rome. On parvint à corriger ce penchant trop manifeste dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle. Les tentatives des Grecs de profiter d'événements comme l'occupation de Chio par les Vénitiens de 1695-1696 pour faire leur profit des sentiments de méfiance qu'éprouvaient les Turcs envers les Latins ne contribuèrent guère aux relations amicales entre les deux églises.<sup>108</sup> En 1695 déjà, la Porte avait promulgué un *ferman* interdisant aux missionnaires latins de convertir des Grecs.<sup>109</sup> A ce moment de prépondérance vénitienne, ce décret n'avait pas eu de conséquences pour la situation dans les Cyclades. De plus, la conversion formelle des Grecs n'était guère un objectif de la Propaganda qui avait elle-même interdit de mettre ainsi en danger les relations avec les Grecs. Mais l'ambassadeur de France et ses protégés, les missionnaires français, avaient une tout autre opinion sur ce décret turc. En 1703, le *ferman* fut renouvelé à la grande irritation de l'ambassadeur de France qui vit là une contravention à la liberté d'action des missionnaires sous la protection de l'ambassadeur de France, telle qu'elle était stipulée dans ses capitulations.<sup>110</sup> Le point de vue des Turcs était fort juste: les missionnaires pouvaient faire ce qu'ils voulaient, à condition de limiter leurs actions à l'église latine. Mais les missionnaires ne tinrent pas compte de ces limitations et en 1706 un conflit sérieux se déclencha par la faute des Jésuites. Animés d'un idéalisme pur très peu commun dans les Cyclades, ces derniers considérèrent que la vie paresseuse des missionnaires, qui vivaient de grands revenus dans un monastère confortable, ne répondait guère aux normes apostoliques. Ces pères plein d'idéalisme voulaient mener une vie

errante, allant d'une église en détresse à une autre. Leur but était d'aider toute église, grecque ou latine où la véritable foi était en danger par abus ou par ignorance. Ils ne voulaient nullement s'y établir à titre permanent, mais seulement y établir le bon esprit en y tenant des sermons et y entendant des confessions après quoi ils se dirigeraient vers l'objectif suivant.<sup>111</sup>

De prime abord, un tel but peut paraître sympathique, mais la réalité oblige à dire que toute organisation ecclésiastique établie se méfie par principe de vagabonds, qu'ils s'appellent François d'Assise ou Golias. Ces étrangers pédants qui débarquèrent pour un moment dans l'une ou l'autre île pour y prêcher la vraie vie chrétienne furent acclamés par une partie de leurs ouailles, mais cordialement détestés par les autres. Non seulement des prêtres grecs, mais également le clergé séculier latin et les Capucins étaient opposés à ces 'missions volantes' des Jésuites. Ce fut probablement un incident survenu lors d'une excursion de ce genre à Milos qui porta le patriarche de Constantinople à interdire formellement aux prêtres grecs d'autoriser désormais des prêtres latins à prêcher dans leurs églises. La lettre synodale qui contenait cette interdiction n'était formellement adressée qu'à l'archevêque de Milos, mais elle fut également exécutée à Naxos.<sup>112</sup> On ne se tint pas toujours rigoureusement à ce décret, surtout dans les petites îles isolées, mais pour les grandes îles comme Naxos, cela signifiait la fin des relations entre les missionnaires et les Grecs. En 1707, dans la grande église byzantine de Khalki village principal du centre de Naxos, les Capucins prirent officiellement congé de leurs ouailles grecques en présence des notables des villages grecs, parmi lesquels le prêtre Politis, chef de l'opposition de la *kinotis* des villages de Naxos contre le système des *topi*.<sup>113</sup> Les Jésuites rejetèrent l'accusation qui les rendaient responsables de l'éloignement des deux églises, exhibant des déclarations signées par les habitants de quelques îles où ils étaient passés au cours de leurs voyages de mission.<sup>114</sup>

En 1712, un nouvel incident survint entre Grecs et Latins. Des accusations circulaient selon lesquelles les Latins cherchaient à nouveau à convertir les Grecs, et notamment à Tinos. Possession de Venise, cette île ne tombait donc pas sous les décrets turcs de 1695 et de 1702, mais la Propaganda avait également interdit aux évêques de faire la chasse aux conversions, et l'évêque latin eut à se justifier devant les cardinaux. Il semble que les plaintes venues de Tinos concernaient des conversions arrivées à la suite de mariages mixtes. Ces cas n'étaient donc guère importants, mais occasionnèrent quelques rixes dans la situation tendue de l'époque. La manière dont Antonio Giustiniani, archevêque de Naxos, prit la défense de son frère Pietro, évêque de Tinos, révèle bien l'irritation qui régnait parmi les deux communautés. Antonio Giustiniani était d'opinion que les Grecs exagéraient l'affaire: généralement, les mariages mixtes aboutissaient à des conversions de Latins à l'église grecque, mais lorsque par hasard il en survenait une en sens inverse, les Grecs en faisaient grand bruit. Selon l'archevêque de Naxos, ce phénomène devait trouver son explication dans le fait que les Grecs étaient devenus hypersensibles à la suite des actions des pirates et des missionnaires. Après ces paroles raisonnables, l'archevêque poursuit son exposé de façon moins acceptable: il propose des mesures rigoureuses pour assurer aux églises latines le profit des mariages mixtes.<sup>115</sup>

Finalement, juste avant la guerre de 1714, la période de relations exceptionnellement bonnes entre Grecs et Latins à Santorin se termina. Le patriarcat reprochait à

l'archevêque grec, Zakharias Gkyzis son amitié envers les Latins, mais n'était nullement en mesure de nuire à ce membre d'une puissante famille locale.<sup>116</sup> Rome n'appréciait pas non plus la conduite de l'évêque latin Crispo.<sup>117</sup> Ce dernier mourut en 1713, et pour conserver les relations amicales, Gkyzis proposa à Rome un neveu du défunt, Beltramo Crispo. Mais Rome voulait en finir avec l'unité informelle des églises que Francesco Crispo avait favorisé en bon descendant de l'ancienne famille ducale. La Curie proposa donc un habitant de Chio, île où régnait une grande animosité entre Grecs et Latins, et avec cette nomination, les deux églises de Santorin s'éloignèrent définitivement l'une de l'autre.<sup>118</sup>

i. *l'église latine: isolation et stabilisation d'une position minoritaire*

Rome n'avait guère compté avec la fin de la suprématie vénitienne en 1699, et l'église latine en éprouva les conséquences fâcheuses. Au moment où fut conclu le traité de Karlovci, les diocèses d'Andros et de Milos étaient vacants et ceci alors que ces deux diocèses se trouvaient dans une situation des plus graves.<sup>119</sup> L'église de Naxos courut elle aussi certains risques. L'archevêque Pietro Martyr Giustiniani, trop connu comme partisan des Vénitiens, ne pouvait pas retourner dans son diocèse. Chez les Grecs, des voix s'élevèrent pour demander la punition de la communauté latine de Naxos tout comme la communauté latine de Chio avait été punie après la reconquête turque de 1696. Une telle punition aurait signifié la perte des possessions et la révocation du *berat* de l'évêque.<sup>120</sup> En 1699 également, mourut l'évêque de Tinos, Venier, et la Propaganda se trouva dépourvue de son principal agent dans les Cyclades.<sup>121</sup> Venier s'était toujours chargé du paiement des missionnaires de Sifnos, Kea et Kythnos. Ces prêtres montraient peu d'enthousiasme à rester à leurs postes dangereux sans être payés à temps. Après la mort de Venier, pendant les derniers mois de la guerre, la Propaganda avait pu se servir de l'archevêque latin de Corinthe, sujet vénitien, mais la paix une fois signée, ce personnage ne put plus se montrer dans les îles turques.<sup>122</sup>

La Propaganda résolut ses difficultés en se limitant à quelques changements. Antonio Giustiniani, évêque de Syros, fut promu à l'archevêché de Naxos, tandis que son frère Pietro Martyr fut transféré à Tinos.<sup>123</sup> L'ambassadeur de France à Constantinople procura un *berat* pour Antonio, mais d'une manière imprudente: dans la *narratio* de ce document, il est relevé qu'Antonio était devenu archevêque à la place de son frère défunt. Plus tard, un *kadı* malveillant saisit l'occasion de se servir de cette fausse mention pour ne pas reconnaître ce *berat* 'issu sur base de mensonges'.<sup>124</sup> Antonio était moins impopulaire à Naxos que son frère, mais il y rencontra également quelque opposition. Le doyen du chapitre, Smaragdo Ruggieri, qui avait des amis puissants parmi les indigènes et qui avait déjà été candidat à la succession de Polla considérait que la succession à l'archevêché aurait dû lui revenir en lieu et place d'Antonio. Il commença donc rendre la vie difficile au nouvel archevêque.<sup>125</sup> Comme successeur d'Antonio à Syros, l'ambassadeur de France proposa Francesco Coronello, fils du consul de France assassiné en 1689.<sup>126</sup> Il semble que ce Coronello n'ait pas été un mauvais choix, mais la Propaganda ne suivait plus depuis longtemps les préférences françaises et nomma Michele Caro de Chio, en ignorant également les préférences des habitants de Syros qui avaient demandé un indigène. Caro souffrait d'une santé précaire et mourut dès 1708, n'ayant donc guère eu l'occasion d'entrer en conflit avec la *kinotis* notoirement belliqueuse de Syros.<sup>127</sup>

Avec le rétablissement du pouvoir ottoman en 1700, la Propaganda se servit de nouveau d'un expédient éprouvé: elle envoya un visiteur pour collecter des renseignements sur l'état des îles. Le seul candidat possible pour cette mission était Antonio Giustiniani qui jouissait à Rome d'une bonne réputation, qu'il ne méritait cependant pas tout à fait. Le rapport de Giustiniani est une bonne source pour la connaissance de la situation, mais il contient peu d'initiatives pour la ligne d'action à suivre.<sup>128</sup> La politique de la Propaganda s'était lentement réduite à une routine: contenir les conflits locaux, contribuer parcimonieusement dans les cas de graves difficultés financières, et s'appuyer lourdement sur une protection diplomatique peu effective pour protéger les communautés latines contre les Grecs et les Turcs. On ignorait que faire dans les contestations locales entre Grecs et Latins et on balançait sans cesse entre de dangereuses aventures missionnaires et un isolationnisme stérile.

La Propaganda se préoccupait le plus des diocèses d'Andros et de Milos. Celui d'Andros n'était pas véritablement vacant. Rosa vivait toujours en Italie et continuait à y trouver des protecteurs. Le nonce du Pape à Venise recommanda Rosa en 1700 pour la succession d'Antonio Giustiniani à Syros, ce qui était une recommandation des plus insensées. La République de Venise se souvint elle aussi de son ancien protégé: en 1707 encore, le Sénat recommandait Rosa au commandant de la flotte vénitienne.<sup>129</sup> La Propaganda plaça Andros provisoirement sous l'administration de l'archevêque de Naxos, tandis qu'elle tenta en vain de convaincre Rosa de retourner dans son île.<sup>130</sup> A Milos, la Propaganda nomma un vicaire apostolique, Giovanni Melissurgo, un Napolitain. Ce brave homme semble avoir pensé qu'il deviendrait une espèce d'évêque. En fait, il dut mener une existence pitoyable à Milos, où il mourut après quelques années.<sup>131</sup>

La raison pour laquelle la Propaganda envoya à nouveau en 1710 un visiteur, Vincenzo Castelli de Chio, n'est pas entièrement claire.<sup>132</sup> Comme d'habitude, les îles étaient en proie à plusieurs conflits, mais leur gravité n'exigeait pourtant pas une intervention. Il se produisait bien une évolution néfaste, mais celle-ci ne fut point regrettée par la Propaganda et ne pouvait donc pas constituer la raison de l'envoi d'un visiteur: l'éloignement progressif entre les communautés grecque et latine. Au contraire, la Propaganda désirait des lignes de démarcation claires et appréciait fort peu l'habitude cycladienne d'assister aux liturgies de l'autre rite, habitude moins commune qu'auparavant, mais qui n'avait pas encore disparue. Il faut peut-être chercher le motif de l'envoi d'un visiteur dans la situation extrêmement mauvaise où se trouvaient alors les plus petites communautés latines et particulièrement les anciennes colonies de marins dans le Sud-Ouest des Cyclades. Mais dans ce cas, il serait des plus remarquables que Castelli n'osât même pas visiter ces mêmes îles, où la vie était dangereuse et qu'il y députa à sa place le fauteur de troubles Smaragdo Ruggieri, qui avait déjà une fois été excommunié par son propre archevêque. L'historien moderne apprécie pourtant tout particulièrement cette nomination: Ruggieri était un observateur plus aigu que son maître, et ses rapports ont une grande valeur pour les observations qu'il y fait sur les problèmes sociaux.<sup>133</sup>

Le résultat de la mission de Castelli fut que la Propaganda confia les églises de Milos et d'Andros aux missionnaires capucins. A partir de Milos, les Capucins devaient également s'occuper du salut de la petite communauté de Kimolos, elle aussi en déclin depuis la diminution de la piraterie.<sup>134</sup> Conformément aux conseils de Castelli, la Propa-



ganda augmenta les salaires des prêtres dans les petites îles dont les revenus avaient sensiblement diminué avec la disparition des pirates. Cette mesure n'eut cependant pas le résultat désiré: aucun candidat ne se présenta pour ces postes quoique Syros et Santorin eussent un surplus considérable de prêtres latins.

L'administration des diocèses anémiques d'Andros et de Milos par les Capucins ne fut pas entièrement une réussite non plus. A Andros, tout alla bien sous le vicaire Thomas de Paris, mais après quelques années, les Capucins quittèrent l'île parce qu'ils estimaient insuffisant le salaire que leur payait la Propaganda. Par la suite, l'administration d'Andros fut confiée à Nicolo Cigala, un prêtre séculier de Santorin. Thomas et Cigala se comportaient assez bien dans leur fonction, les relations avec les Grecs devinrent moins tendues et la position de l'église latine d'Andros put se consolider.<sup>135</sup> A Milos également, les Capucins étaient mécontents de leur salaire. Ils ne s'intéressaient plus guère à ce poste du moment où il n'y arrivaient plus de corsaires catholiques. De plus, Milos était un lieu très malsain ce qui causa la mort de plusieurs pères. Comme la Propaganda n'augmentait toujours pas leur salaire, les Capucins laissèrent s'éteindre l'établissement: le dernier père mourut en 1716. Après quoi, Milos fut elle aussi placée sous l'autorité d'un vicaire séculier. La décadence économique de Milos eut pour conséquence que la communauté latine y diminua constamment.<sup>136</sup>

A l'époque du voyage de Castelli, les problèmes des grands diocèses bien établis n'étaient pas tellement graves. On relève pourtant quelques incidents. Giustiniani de Naxos n'était pas des plus adroits et continuait de se disputer avec le doyen Ruggieri.<sup>137</sup> En 1702, Louis XIV lui avait accordé la protection de la France par une lettre patente, mais cette patente n'avait que peu de valeur réelle parce que les Turcs n'avaient pas formellement reconnu cette protection.<sup>138</sup> Du moment où Giustiniani commença également à se disputer avec le consul de France, Marin (1712), cette patente perdit toute valeur.<sup>139</sup> A Tinos, on se plaignait de la paresse de l'évêque Pietro Martyr Giustiniani qui préférait mener une vie de gentilhomme campagnard.<sup>140</sup> Santorin était sous Francesco Crispo un havre de repos. Syros faisait l'objet de problèmes de succession. Après la mort de Caro en 1708, une multitude de candidats s'était proposée, parmi lesquels figurait de nouveau Francesco Coronello.<sup>141</sup> La Propaganda avait une nette préférence pour des habitants de Chio, probablement dans le but d'aider des prêtres de bonne famille qui y souffraient de la persécution des Latins par les Turcs qui s'y poursuivait depuis 1696. Un premier Chiote mourut dans l'année même de sa désignation, après quoi on en nomma un autre, Camilli. Il est remarquable que dans de telles circonstances, tout restait calme à Syros.<sup>142</sup>

La guerre de 1714 apporta une nouvelle détérioration de la position de l'église latine. Dans plusieurs îles, les évêques latins furent accusés de faire cause commune avec les Maltais et avec d'autres ennemis de l'empire. C'est pour cette raison que les évêques de Syros et de Naxos furent punis par les Turcs.<sup>143</sup> L'ambassadeur de France ne réussit pas à obtenir un *berat* pour le successeur de Francesco Crispo comme évêque de Santorin, ce qui était fort dangereux pour la position de l'église latine dans cette île.<sup>144</sup>

La chute de Tinos en 1715 porta un coup grave à la communauté latine des Cyclades. La population latine de Tinos diminua sensiblement à la suite de la conquête turque: une bonne partie des Latins émigra. Les sources ne nous permettent pas de

dire exactement la personnalité ni le nombre des émigrants. Comme on rencontre les mêmes noms parmi les notables de la communauté latine (Diascuffi, Paleocappa, Perpignani, Vitali) avant comme après la conquête, on pourrait arriver à la conclusion que les émigrants ne formaient pas de bloc déterminé, ainsi que par exemple tous les *feudatari-cittadini*. Seuls, les Scutari disparurent. Dans le nouveau système ottoman, une organisation ecclésiastique solide était de la plus grande importance pour le sort futur du groupe latin, mais le malheur voulut que l'évêque latin mourut juste avant la conquête turque. Dans la situation changée, la Propaganda hésita entre deux alternatives: députer rapidement un nouvel évêque latin pour assurer la position de l'église latine ou attendre en nommant provisoirement un vicaire apostolique sous l'autorité d'un évêque voisin.<sup>145</sup> La première alternative était sans doute la meilleure: plusieurs insulaires profitaient déjà de l'absence d'un évêque pour s'approprier des possessions ecclésiastiques. Un *ferman* du 18.5.1129H/1717 dans l'archive de l'archevêché latin de Tinos, fait mention de jardins de l'évêché latin situés à Xinara, juste au dessous de l'ancien Borgo, qui ont été usurpés par des Turcs de Kızıl Hissar (Karystos ou Castel Rosso en Eubée). En même temps, et contrairement à la lettre de l'accord de capitulation de 1715, l'église grecque de Tinos se détacha de l'autorité de l'église latine.<sup>146</sup> En fait, c'était peut-être là un avantage pour l'église latine: un attachement poursuivi à cette autorité eut sans doute entraîné un conflit grave entre Latins et Grecs. En 1716 enfin, la Propaganda nomma un évêque de Tinos, Nicolo Cigala, qui avait fort sensément rempli sa fonction de vicaire d'Andros. Mais Cigala ne put pas prendre possession de son siège, les Turcs refusèrent les requêtes de l'ambassadeur de France pour un *berat*, probablement de peur de connexions avec les pirates. Ce n'est qu'en 1717 que Cigala obtint son *berat*, et la situation de l'église latine de Tinos était alors fort mauvaise: dans l'île, églises et monastères étaient détruits, les possessions aliénées, plusieurs prêtres émigrés. Mais la communauté latine de Tinos sut — bien qu'assez difficilement — stabiliser sa position sous la domination turque. Elle perdit toutefois sa supériorité numérique, les Latins n'y constituaient plus qu'environ un tiers de la population.<sup>147</sup>

j. *entre Francocratie et révolution grecque, une tentative d'appréciation dans un cadre chronologique plus étendu*

Les années entre les expéditions de Barbarossa de 1537-1538 et de Canım Hoca de 1715 ont constitué l'époque cruciale dans la période de domination étrangère sur les Cyclades qui dura de 1206 à 1821. Nous finirons le présent ouvrage en relevant encore les principaux phénomènes qui ont eu lieu à l'époque de la conquête turque et en les plaçant dans l'évolution générale qui va de la Francocratie à l'indépendance grecque.

Le premier de ces phénomènes est le caractère un peu spécial que revêtit la conquête turque des Cyclades. Cette conquête en elle-même consiste en un refoulement progressif de la présence vénitienne en Egée. A début, au XVI<sup>e</sup> siècle, il semblait que les Turcs allaient supplanter rapidement les Vénitiens. Mais l'autorité ottomane ne s'établit pas fortement et les noyaux de plus en plus restreints de population musulmane ne surent pas se maintenir. Au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, en face de la décadence ottomane, les Vénitiens s'imposèrent à nouveau. De plus, on constate d'une certaine manière la mon-

tée d'une 'nationalité vénéto-grecque', ayant pour base la Crète, à côté de la nationalité 'turco-grecque'. La guerre de Crète mit fin à la position de Venise comme centre national grec, pôle de Constantinople. Le comportement des troupes vénitiennes lors de la guerre fit disparaître l'adhérence dont jouissait Venise dans les Cyclades.

Mais il ne faut pas exagérer la supplantation du pouvoir du Rialto par celui du Sérail. Les Ioniens et les Dalmates, sujets de Venise demeurèrent très actifs comme marchands et pirates jusqu'à la fin de la Turcocratie. Pour les Grecs, la position de Venise comme alternative au pouvoir turc fut occupée par un pouvoir orthodoxe authentique, celui de la Russie qui — au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle — se servait des positions vénitiennes comme bases d'opérations destinées à arracher la Grèce aux Turcs.<sup>148</sup> En 1770, ils détruisirent la flotte turque à Çeşme et occupèrent pour quelques années les Cyclades.<sup>149</sup> En 1789, une petite flotte russe établit sa domination sur une partie des îles en se retranchant dans une base fortifiée à Kea. Ce ne furent pas les Turcs, mais les Algériens qui réussirent à les en déloger.<sup>150</sup> Les conquêtes russes ouvrirent la Mer Noire au commerce international. Les marins grecs du bassin égéen tirèrent le plus de profit de cette situation, ce qui entraîna l'essor de la navigation grecque. Vers 1800, il existait en fait une thalassocratie grecque en Egée, où le pouvoir ottoman s'amenuisait de plus en plus.<sup>151</sup> Cette thalassocratie assura la réussite rapide de la rebellion grecque dans les Cyclades en 1821.

Le deuxième phénomène important auquel il convient de s'arrêter est l'émancipation de l'élément grec de la population. La disparition des institutions seigneuriales latines qui exerçaient leur autorité sur la société entière signifiait également la disparition de l'union plus ou moins fictive des deux églises. L'église grecque fut complètement réintégrée dans l'église de Constantinople et participa désormais à l'orientation plus ou moins anti-latine du patriarcat. L'église et la communauté latine, ayant perdu leur position prédominante et se trouvant menacées dans leur existence par le manque d'un statut juridique, tentèrent de définir clairement leur identité en cherchant l'isolement. Dans cette lutte pour survivre, elles reçurent le soutien des puissances catholiques de l'Occident, ce qui accentua encore leur position marginale dans la société insulaire. Et ceci d'autant plus que leurs soutiens occidentaux, imbus de l'esprit de la Contre-Réforme, stimulaient encore cet isolement. De cette manière — et sans intervention directe de la part des Turcs —, se produisit une division de la société insulaire entre *kinotites* grecques et latines. Cette séparation était toute dans l'esprit du système ottoman, avec cette différence toutefois que les *kinotites* cycladiques conservèrent un caractère nettement laïc.

A côté du groupe latin, les Grecs commençaient eux aussi à s'isoler dans une communauté autarchique, stimulés en cela par l'irritation bien compréhensible déclenchée par les actes quelquefois déplorables des missionnaires latins. Mais l'indépendance des Grecs fut gênée par le manque d'enseignement. Ils dépendirent longtemps des institutions d'éducation latines ce qui constituait évidemment un péril pour leur identité. Toutefois, il ne faut exagérer ni l'influence religieuse (il y avait toujours plus de Latins devenus Grecs que de Grecs devenus Latins), ni la qualité des écoles latines. Ce n'est que parmi les Jésuites de Naxos et de Santorin qu'on rencontrait des intellectuels de qualité et ces pères ne s'intéressaient pas toujours à l'éducation de la jeunesse.<sup>152</sup> Ce ne fut cependant qu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, lors de la séparation presque totale des deux communautés que les Grecs commencèrent à établir partout leurs propres écoles.<sup>153</sup>

Le troisième phénomène important de l'époque de la conquête ottomane est l'établissement rapide du pouvoir de *kinotites* dans une position qui, en fait, est celle de petites républiques autonomes tributaires de l'empire ottoman. Les *kinotites* ne sont certainement pas une institution établie par les Turcs: elles doivent avoir déjà existé sous l'une ou l'autre forme à l'époque byzantine; vers la fin de la Francocratie, elles parvinrent à s'emparer d'une portion considérable du pouvoir. Après la fin de la Francocratie, elles purent étendre ce pouvoir: les institutions seigneuriales disparurent progressivement sans être remplacées par des institutions ottomanes, laissant ainsi un vide que les *kinotites* ne manquèrent pas d'occuper. Les limitations apportées à la liberté d'agir des Turcs par les corsaires et par les interventions de diplomates étrangers augmentaient encore l'indépendance des *kinotites*.

En faisant disparaître le peu qui restait de l'administration locale turque et en traitant les *kinotites* comme légitime gouvernement, les Vénitiens établirent pendant la guerre de Crète une situation qui demeura en vigueur jusqu'à la fin de la Turcocratie. Les *kinotites* constituent le gouvernement responsable; elles vont même jusqu'à négocier avec les autorités étrangères le sort politique des îles de leur propre autorité et sans en aviser les Turcs.<sup>154</sup> Cette position indépendante des *kinotites* remonte à la guerre de Crète et continua après la chute de Candie. Ni en 1669, ni en 1715, les Turcs ne revinrent avec suffisamment d'énergie pour renverser un pouvoir aux racines si profondes. Tout un réseau de droits acquis et de relations avec des institutions établies aussi bien en Turquie que dans les pays étrangers amis s'était formé: une sorte de toile d'araignée tissée d'une multitude de minces fils. Pour un peuple vénérant autant les droits acquis que les Turcs et manifestant autant de générosité vis à vis de leurs amis, il était impossible de se débarrasser d'un tel pouvoir.

Le quatrième phénomène général dont nous nous occupons est l'évolution de la vie économique et l'influence de cette évolution sur les rapports humains. Il n'est pas exclu que les conquérants latins n'aient allourdi le régime d'exploitation agricole, déjà fort dur sous les Byzantins. Mais le système demeura byzantin, il ne s'y produisit aucun changement essentiel, si ce n'est que désormais, les seigneurs ne sont plus des Grecs mais des Latins. Il est concevable que les cultures et manufactures destinées au marché occidental s'établirent sous la Francocratie, l'espoir du profit aurait alors pu entraîner une exploitation plus dure. Mais les exportations avaient une fonction importante dans la vie insulaire vers la fin de la Francocratie: elles procuraient de quoi ravitailler et défendre les îles contre l'avance turque. Il est indubitable que dès le XVe siècle, le régime économique tendait à se libéraliser. Il faut probablement attribuer ce fait à un certain esprit d'unité devant la menace turque.

La conquête turque a certainement contribué à améliorer le sort des petits paysans, mais il ne faut pas exagérer pour autant ses bénéfices. La seule chose qu'on peut constater avec certitude est la disparition de la classe des *villani*, mais ce n'est que la fin d'une évolution qui avait déjà commencé sous la Francocratie. On dit que les Turcs ne connaissaient point de *pariki* ou *villani*. C'est là une représentation trop formelle des faits: les corvées et les obligations fiscales (le *cizye* est l'équivalent de la taille personnelle de l'Occident) auxquelles la population chrétienne de l'empire ottoman était sujette faisaient de toute cette population ni plus ni moins que des *pariki*.

Au cours de la Turcocratie, la position de la population paysanne devint à nouveau plus pénible. La pression fiscale turque et les occasions offertes par une économie de guerre en Egée stimulaient une exploitation agricole oppressive. La pression fiscale était telle que les *kinotites* n'étaient pas en mesure d'assurer un paiement régulier sans recourir à l'aide de prêteurs d'argent. Le taux d'intérêt très élevé qui existait dans le Levant constituait une charge additionnelle pour la population des îles. Cette chasse au crédit finit par faire des *kinotites* les débiteurs des ambassadeurs européens à Constantinople, et ceci pour des sommes considérables. Par leur intermédiaire, les *kinotites* pouvaient trouver de quoi payer les Turcs sur le marché occidental; il faut voir là une autre manifestation de la manière dont les îles se détachaient progressivement de l'empire ottoman.<sup>155</sup>

Enfin, comme cinquième phénomène, nous relevons le rétablissement de l'influence des puissances occidentales, cinquante ans à peine après la conquête turque. Les exigences du fisc ottoman en argent comptant étaient telles que les Cyclades ne pouvaient faire autrement que de poursuivre leurs exportations vers l'Occident afin de fournir l'argent dû aux Turcs. L'existence des communautés latines entretenant une correspondance suivie avec Rome facilitait l'entrée de l'influence occidentale, d'autre part la position difficile où ces communautés se trouvaient stimulait l'intervention de leurs corréligionnaires occidentaux.

La France pénétra en Egée autant par la voie du commerce qu'en tant qu'alliée de Rome pour assister (et dominer) l'église latine des îles. Les Français se heurtèrent de front à l'opposition des Vénitiens qui voulaient conserver leur ancien monopole. Cette opposition réduisit rapidement l'influence française à un niveau plus humble. Mais un réseau consulaire à ramifications nombreuses se maintint, assurant une protection informelle à l'église latine et à certains personnages membres des *kinotites* locales. En tentant de défendre son monopole, Venise établit également un système de ce genre. L'Angleterre et les Pays-Bas acquirent eux aussi des relations sur le plan local. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, ils furent imités par les Danois, Suédois, Autrichiens, Napolitains et Russes.<sup>156</sup> L'étendue des interventions diplomatiques dans la politique locale par l'intermédiaire du réseau consulaire et de ses ramifications était limitée par l'intérêt du commerce: trop d'interventions créaient des conflits nuisibles aux intérêts marchands. Ce fut surtout la France qui éprouva à plusieurs reprises la nécessité de limiter ses interventions.

Toutefois, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, le déclin rapide du pouvoir ottoman laissa aux diplomates étrangers la liberté d'établir autant de relations qu'ils le désiraient. Les conséquences en devinrent manifestes pendant la guerre d'indépendance grecque. Lorsque cette guerre prit une mauvaise tournure pour les Grecs, les insulaires s'abritèrent derrière la protection des puissances occidentales, autant pour éviter les représailles turques que pour neutraliser des mesures désagréables prises par le nouveau gouvernement grec.<sup>157</sup>

Les liens entre les îles et les puissances occidentales passaient principalement par l'intermédiaire de membres des communautés latines. Ces communautés constituaient ainsi un trait d'union entre les Cyclades et l'Occident. La séparation de la société insulaire en communautés isolées et la protection des Latins par des puissances étrangères risquaient de faire des communautés latines des corps étrangers au sein des sociétés insulaires. A la fin pourtant, l'intégration des Latins dans les sociétés locales — un produit

de la Francocratie — se révéla suffisamment forte pour que certains Latins puissent participer à la révolution grecque et que les communautés latines puissent s'intégrer sans beaucoup de difficultés dans l'état grec moderne.<sup>158</sup>



## ANNEXE 1.

### La population des Cyclades

Les sources qui devraient nous renseigner sur les chiffres de la population sont fragmentaires et souvent peu dignes de foi. Les données des XV-XVI<sup>e</sup> siècles sont extrêmement douteuses, celles du XVII<sup>e</sup> siècle sont meilleures, mais encore loin d'être exactes. La question de l'interprétation des fluctuations démographiques a été posée par F.W. Hasluck avec son hypothèse d'un dépeuplement désastreux à la fin de la Francocratie (1500-1566), suivi par une colonisation sous la domination ottomane.<sup>1</sup> Cette hypothèse est intenable, Hasluck est tombé dans les pièges que les auteurs de nos sources tendent aux démographes imprudents. Trois sources douteuses prennent une place principale dans la défense de l'hypothèse de Hasluck. La première est le *Libro de tutte le isole del mondo* du Vénitien Benedetto Bordone, dont la première édition parut à Venise en 1538. Hasluck donne cette date aux données fournies par Bordone, mais il n'a pas compris que cet auteur ne fait que reproduire les renseignements de  $\pm 1420$  trouvé dans le *Liber Insularum* de Buondelmonti. Ceci donne une image distinctement fausse de la situation telle qu'elle était immédiatement avant la conquête turque. La deuxième source consiste en un rapport vénitien de 1563, publié par Lamansky d'où notre auteur tire de trop lourdes conclusions.<sup>2</sup> Le Vénitien dit que parmi les îles du duché de Naxos, cinq seulement sont habitées. Mais, c'est la situation normale: les autres îles sont des îlots et écueils déserts, et Hasluck a tort de taxer de désertes certaines îles qui n'appartenaient pas directement au duc. La troisième source enfin est le manuel nautique d'Antonio da Millo ( $\pm 1579$ ) qui fournit à Hasluck la situation existant après la conquête ottomane. Mais ce manuel n'est pas toujours une réflexion de la situation de 1579, mais il se fonde quelquefois sur Buondelmonti tandis que la description de Naxos donne la situation de peu avant 1566.<sup>3</sup>

Notre statistique de la population des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles donne d'abord une statistique vénitienne de 1470 qui ne semble pas trop irréaliste, mais qui fut ignorée par Hasluck.<sup>4</sup> Puis, nous donnons pour chaque île la conclusion de Hasluck, les principales sources dont cet auteur s'est servi et quelques sources qu'il a ignorées. Enfin nous donnons une évaluation des renseignements et une estimation globale.

Cette statistique de la population des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles se base sur un plus grand nombre de sources. Il y a dans cette période un nombre considérable de données, mais elles ne sont pas toutes d'une valeur égale. Les rapports que certains visiteurs apostoliques et quelques autres prêtres latins envoyaient à Rome ne sont pas des modèles d'exactitude en ce qui regarde la population totale d'une île (ce qui intéressait les rapporteurs était la population latine), mais on peut en distiller une moyenne qui semble acceptable.<sup>5</sup>

Cette moyenne diffère quelquefois fortement des chiffres publiés par l'auteur anglais Paul Ricaut en 1681. Ricaut dit que ses chiffres viennent d'une statistique établie par le marquis de Fleury dans le cadre de ses projets de rétablissement de la domination



latine dans les îles. Fleury aurait trouvé ses chiffres dans les registres de la taxation turque.<sup>6</sup> Or, ces registres sont une source dangereuse comme nous le montrerons plus loin (p.295).

Plusieurs récits de voyage imprimés donnent aussi des chiffres — qui sont généralement trop élevés —: comme référence nous avons donné quelques chiffres tirés du livre de Tournefort.<sup>7</sup> Nous avons joint les données du recensement de 1828, le premier qui soit un peu exact.



Table 1: *la population au XVIe siècle*

Nom de l'île	chiffre de 1470 d'après Rizzardo, Presa, 24	Conclusion de Hasluck	Sources de Hasluck
Amorgos	200	déserte à la suite des expédition turques de 1537-1538, repeuplée après 1566.	Bordone, Isolario (1538): habitée Antonio da Millo (1580): habitée Cornaro, Historia déserte après 1537.
Anafi	sans mention (déserte?)	déserte après 1537, puis repeuplée après 1566.	Cornaro, Historia (600 hommes déportés) Crusius (±1575) et Antonio da Millo semblent indiquer l'île comme habitée
Andros	2.000	mal peuplée jusqu'à une colonisation après la conquête ottomane de 1566.	Bordone (1538): <i>quasi deserta</i> Zygomalas (1570): 2000 familles
Antiparos	100	déserte, puis repeuplée après la conquête turque	sans arguments
Ios	200		Antonio da Millo: les habitants sont déportés en 1558, repeuplée par des pauvres Albanais
Kea	300	dépeuplée après 1537,	Cornaro, Historia , relève la dépopulation Da Millo: peuplée (1579)

Autres sources à considérer	Considérations	Notre estimation
ferman turc, publié dans Savfet, Naksos, 1451-1452: Amorgos paye un montant d'impôts qui indique un peuplement normal (1/3 de celui de Sifnos).	La conclusion de Hasluck est un exemple typique de la manière dont cet auteur arrive à ses conclusions: il se base sur des géographes peu originaux. En fait, la source qui fournit le renseignement sur le repeuplement de 1566 date de 1420: Da Millo ne fait que reproduire Buondelmonti.	quelques centaines
	Nombre de déportés chez Cornaro extrêmement douteux. Renseignements de Crusius vagues. Valeur d'Antonio da Millo limitée, donc aucune estimation possible.	quelques centaines?
Paye un tribut normal en 1540 ( <i>ahdname</i> , cité ci-dessus p.76 - 77). Plus de 1800 foyers en 1564 (ferman, publié dans Savfet, Naksos,	Aucune preuve irréfutable pour la thèse de Hasluck. Andros a toujours compté une population fort considérable. Le chiffre bas de 1470 est probablement à déclarer par la guerre qui sévit alors dans la voisine Eubée.	
Kastro d'Antiparos semble indiquer une continuité	Aucune estimation sûre possible, le nombre de maisons du Kastro donne une indication	une centaine
ferman turc de 1553 semble indiquer une population considérable (Safvet, Naksos, 1451)	Il nous semble que dans le cas où il y aurait eu vraiment une chute dans le chiffre de la population, cette chute devait être placée au commencement de l'époque ottomane, pour Ios entre 1553 et 1579.	quelques centaines
Ferman turc de 1553 indique une population normale (Safvet, Naksos, 1449-1450).	Ne pas prendre trop à l'absolu les 'dépopulations' de Cornaro. A remarquer pourtant que Kea est très faiblement peuplée en 1470. Le repeuplement eut lieu sous la domination <i>latine</i> de Kea avant 1566	difficile à estimer

Table 1: *la population au XVIe siècle*

Nom de l'île	chiffre de 1470 d'après Rizzardo, Presa, 24	Conclusion de Hasluck	Sources de Hasluck
Kythnos	500	déserte entre 1537 et 1572.	Da Millo: récemment repeulée après avoir été longtemps déserte
Milos	2.500	toujours bien peuplée	Da Millo (1579); Lupazzolo (1638).
Mykonos	voir: Tinos	éparsement peuplée	Bordone (1538): anciennement bien peuplée. Da Millo (1579): éparsement peuplée
Naxos	5.000	éparsement peuplée déjà avant 1537, repeulée après 1566.	Bordone (1538): <i>quasi deserta</i> ; Lupazzolo (1638): 6.700.
Paros	3.000	dépeulée par les Turcs en 1537.	Cornaro, Historia (dépeulée) Da Millo: bien peuplée
Policandro/ Folegandros, Sikinos et Kimolos		désertes, colonisées après la conquête turque	
Santorin	300	très mal peuplée avant la conquête turque de 1566, puis repeulée	

Autres sources à considérer	Considérations	Notre estimation
	Domination latine continue jusqu'en 1617. Si la dépopulation est réelle, le repeuplement s'est encore produit sous les seigneurs latins.	difficile à estimer
	île prospère et bien peuplée	2.000 – 3.000
	Il est concevable que Mykonos ait souffert l'expédition turque de 1538, mais Bordone (pas 1538 mais 1521) ne peut pas servir de preuve.	quelques centaines
Beaucoup de document conservés du commencement du XVI siècle n'indiquent nullement une crise démographique (documents publiés par Katsouros et Visvizi). En 1564, la population est estimée à 10.000.	Exemple typique des erreurs de Hasluck qui se base trop sur Bordone qui ne fait en réalité que reproduire les données peu exactes de Buondelmonti ( $\pm 1420$ )	5.000
La situation en 1564, décrite dans Miller, Two letters, 469-470 exclut une dépopulation entière en 1537.		quelques milliers
cf. ci-dessus, p.114	La colonisation se produit sous les seigneurs latins de la maison des Gozzadini et non sous les Turcs.	colonisée avec quelques centaines d'immigrants à la fin du XVIe siècle.
800 (avec Ios) en 1494 (Sathas, Documents, t. 6, 247 L'éruption du volcan en 1457 et guerre de 1463 sont la cause des mauvais chiffres du XVe siècle. Repopulation par les Pisani (Hopf, Analekten, 45).	Fluctuations du chiffre de de Santorin n'on pas de relation avec la conquête turque.	impossible de faire une estimation

Table 1: *la population au XVIe siècle*

Nom de l'île	chiffre de 1470 d'après Rizzardo, Presa, 24	Conclusion de Hasluck	Sources de Hasluck
Serifos	200	Peu peuplée	Peu peuplée d'après De Gaumont (1418) et Bordone (1538) 1.000 déportés en 1537 (Cornaro)
Sifnos	1.000	sans données exactes; les sources se contredisent	Bordone (1538): <i>molto male habitata</i> ; Antonio da Millo (1579): <i>benissime habitata</i> .
Syros	200	toujours peuplée	
Tinos	3.000 (y compris les habitants de Mykonos).	continuellement prospère	Zygomalas (1570): 2.000 familles

Autres sources à considérer	Considérations	Notre estimation
	Cornaro est peu digne de foi dans les nombres des déportés qu'il cite	quelques centaines
Buondelmonti, Liber Insularum: la population de Sifnos est presque exclusivement féminine: indication qu'il s'agit d'une île à navigation active et point d'une île dépeuplée.	En effet, les sources primaires ne se contredisent nullement. Il ne faut pas croire Bordone qui ne donne qu'une version corrompue de Buondelmonti.	1.000 - 2.000
400 en 1494 (Sathas, Documents, t. 6, 241)	La population minimale de Syros pendant le XVe siècle est fort remarquable si l'on considère que l'île avait 2.000 habitants au commencement du XVIIe siècle.	500 à 1.000
		5.000, augmentant vers la fin du XVIe siècle.



Table 2: *la population, XVIe siècle - 1828*

	recensement de 1828 <sup>13</sup>	missions volantes des Jésuites, 1710 <sup>12</sup>	Tournefort, Relation ( 1700)	visiteur apostolique Giustiniani, 1699-1700	Ricaut, Greek Church, 66 ( 1675)	visiteur apostolique Venier, 1678	<i>tahrir</i> turc de 1670	visiteur apostolique Sebastiani, 1667	B: divers rapports 1650- 1660 <sup>11</sup>	vicarie apostolique de Sifnos, Marco Polla 1650 <sup>10</sup>	visiteur apostolique Tubino, 1637	A: 1620-1630 <sup>9</sup>
Amorgos	2.451				4.000							
Anafi	665				1.000							
Andros	14.618				15.000		1.344*	8.000			15.000	
Antiparos			70		800							
Folegandros	1.078		120		1.500					300		
Ios	2.100				1.500							
Kea	3.202			4.000	4.000	400		2.000	2.000	1.500		
Kimolos	1.165				1.500			800				
Kytnos	3.865	5.000			3.000	3.000		4.000		2.000	2.000	
Milos	1.580				7.000	5.000	736*				6.000	
Mykonos	5.000				2.000	3.000		300				
Naxos	7.883		8.000	7.000	7.000	6.000	1.307*				6.000	
Paros	5.884				10.000		1.464*				8.000	
Santorini	10.527		10.000		8.000		959*	11.000	7.000			
Serifos	1.930				2.000							
Sifnos	4.859	5.000	5.000		3.000	5.000		3.500		4.000	4.000	5.000
Sikinos	375		850		2.000							
Syros				3.000	3.000		487*		2.000	2.800	3.000	4.000
Tinos	16.411							12.000	7.548		18.000	

\* les nombres marqués avec un astérisque sont des nombres de foyers.

## ANNEXE 2.

Etat des impôts turcs des Cyclades d'après un mémoire de Saulger de 1681

Cet état donne en toute probabilité les revenus réels qui ne représentent pas toujours exactement les mêmes montants que les sommes dues officiellement et qui sont inscrites au *tahrir* de 1670 (voir annexe no. 4). Le présent état donne plusieurs chiffres qui manquent dans le *tahrir* tel que nous le connaissons. Les montants sont exprimés en réaux espagnols de 80 *akçe*.

A. Iles qui constituent des *beyliks* et dont la capitation revient au *kapudan paşa* tandis que l'impôt sur les récoltes revient au *bey*.

Naxos	9.860	(R.5.660 'dîmes' et R.4.200 capitation)
Paros	10.760	(R.6.560 'dîmes' et R.4.200 capitation)
Santorin avec Milos	20.000	
Andros avec Syros	20.000	(Andros paye son impôt au <i>bey</i> pour la majeure partie en soie).

B. Iles dont tous les revenus reviennent au *kapudan paşa*.

Mykonos	2.000	
Kea	3.000	
Kythnos	2.000	
Sifnos	3.000	
Kimolos	1.300	
Folegandros	660	
Sikinos	660	
Serifos	660	
Amorgos	1.000	
Anafi	300	
Ios	1.400	
Antiparos	6.000	(une erreur, doit probablement être: 600)

(tiré de: Paris, AN, AE B 1 892, f. 16)

## ANNEXE 3

### Les impôts de Mykonos

Les registres de la stima (un impôt foncier) de Mykonos datant de 1620 et du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous permettent de nous faire une idée de la répartition des terres dans cette île.<sup>14</sup> Nous avons extrait de ces registres les habitants imposables divisés en quatre groupes: ceux qui doivent moins de 60 *akçe* par année, ceux qui doivent 60-149 *akçe*, ceux qui doivent 150-299 *akçe* et ceux qui doivent plus de 300 *akçe*. Ces charges étaient imposées sur base d'une estimation de la valeur des possessions: elles peuvent donc servir comme indication de la valeur des possessions des imposables et de leur richesse en biens immobiliers.

A signaler d'abord que les sommes dues indiquent une prépondérance de la capitation dans les charges grévant la population. Dans une société agricole, un tel phénomène indiquerait une répartition des charges qui est relativement lourde pour les pauvres. Dans le cas de Mykonos, cette prépondérance de la capitation ne prouve pas un déséquilibre de charges entre riches et pauvres: l'agriculture n'était pas tellement importante à Mykonos, île stérile. Le commerce et la navigation donnaient à la majorité de la population la possibilité de gagner de l'argent.

Toutefois, on peut constater des évolutions fort intéressantes dans les répartitions des biens immeubles. La somme totale de la stima n'a guère varié entre 1620 et le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais le nombre de riches a sensiblement diminué (de 41% ) tandis que la moyenne de l'impôt dû par tête de ce groupe baisse de 437 à 378 *akçe*. Le nombre de petits possesseurs (moins de 149 *akçe*) augmenta considérablement (investissements en terres de recettes de commerce ou de navigation?). Nous assistons donc à un parcellement progressif des grandes possessions. Le même phénomène se rencontre chez le clergé. Ce groupe était très important en 1620: il était fortement représenté parmi les plus riches, mais au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, la richesse totale du clergé a diminué.

Repartition de l'impôt foncier à Mykonos (les montants sont en *akçe*).

#### A. TABLEAU GENERAL: CLERGE ET LAICS

	nombre d'imposables par groupe, 1620	impôt dû par groupe 1620	moyenne due par personne	nombre d'imposables par groupe, 1730	impôt dû par groupe, 1730	moyenne due par personne	accrès en nombre de personnes, 1620-1730	accrès en impôt dû par groupe
moins de 59 <i>akçe</i>	159	5.120	32,2	245	7.348	30	54%	43%
60-149 <i>akçe</i>	174	17.995	99,9	215	21.715	101	23%	25%
150-299 <i>akçe</i>	104	22.060	212,1	94	19.805	213	-10%	-10%
plus de 300 <i>akçe</i>	27	11.554	427	18	6.817	378	-33%	-41%
Total	464	56.129	121	572	55.685	97,6	-23%	-1%

#### B. LE CLERGE DE MYKONOS

	nombre d'imposables par groupe, 1620	montant total dû par groupe, 1620	moyenne due par personne, 1620	nombre d'imposables par groupe, 1730	impôt dû par groupe, 1730	moyenne due par personne, 1730	accrès en nombre de personnes, 1620- 1730	accrès en impôt dû par groupe, 1620- 1730
clergé séculier								
moins de 60 <i>akçe</i>	1	6	6	5	152	30	400%	500%
60-149 <i>akçe</i>	2	204	102	2	219	110	-	7%
150-299 <i>akçe</i>	11	2.378	216	11	1.966	179	-	-17%
plus de 299 <i>akçe</i>	6	2.222	370	4	1476	369	33	36%
Total	20	4.810	241	22	3.813	173	-10%	-21%
clergé régulier								
150-299 <i>akçe</i>	1	214	214	2	419	210	100%	100%
plus de 300 <i>akçe</i> (seul: monastère de Tourliani)	1	1.048	1.048	1	806	806	-	-25%
Total clergé		6.072			5.038			-17%

#### ANNEXE 4.

##### Les registres fiscaux turcs de Naxos, Paros, Santorin, Milos, Andros et Syros

Le seul registre original de la taxation ottomane que nous avons pu trouver est le registre t.t. 800 des archives d'état d'Istanbul. Dans les pages précédentes, nous avons déjà cité plusieurs données extraites de ce registre. Dans la présente annexe nous voulons mieux rendre justice à son importance générale, et démontrer les possibilités et les limites de telles sources fiscales ottomanes. Dans le cas des Cyclades, nous avons un avantage certain: les données des registres fiscaux turcs peuvent être comparées avec des sources d'une autre provenance.

Le registre 800 est composé en 1670 par un fonctionnaire dépendant du grand vizir, dans des circonstances que nous avons décrites aux p. 212-213. Les habitants des îles n'étaient pas contents de la manière dont le *tahrirci* turc a composé le registre et établi les montants des impôts, il semble même qu'on ait envoyé une députation de toutes les îles à Constantinople.<sup>15</sup> De plus, le *tahrirci* devait résoudre des conflits locaux sur la division des charges. Le registre des archives d'Istanbul ne contient que les données sur les revenus des *beys* des trois *beyliks* de Naxos-Paros, Santorin-Milos et Andros-Syros. Il manque donc les données des autres îles et également les données sur le *cizye* qui revenait au *kapudan paşa* et non aux *beys*. De cette manière, il nous est également impossible de comparer les données détaillées qu'offrent les registres grecs de Mykonos avec un registre turc. Dans le cas de Naxos, nous pouvons comparer les données du registre 800 avec des états grecs datant du XVIII<sup>e</sup> siècle qui sont à leur tour des extraits de registres turcs qu'il nous a été impossible de retrouver. Un recensement original en turc de l'*ispenç* de l'année 1708 à Naxos se trouve encore dans une collection privée de cette île.<sup>16</sup>

Pour bien comprendre les limites de la valeur du registre turc, il faut faire une description de la manière dont ce registre est composé. Il est à signaler d'abord que le commencement du registre qui porte sur l'île de Naxos est sa partie la plus exacte; pour les autres îles l'exactitude du système se dégrade un peu en se simplifiant. L'idée de base des registres turcs est qu'ils ne s'intéressent qu'aux *corporations* d'imposables: villages, *kinotites*, monastères, et par exception seulement à des personnages individuels. Quatre personnages, les plus riches habitants des six îles, sont entièrement traités à titre individuel. Ce sont des noms connus: Crusino II Coronello et Crusino Sforza Castri à Naxos, et Gasparo Condestaulo et Leonardhos Kairis à Andros.<sup>17</sup> Pour ce qui regarde leurs *topi*, les seigneurs des *topi* de Naxos sont également traités à titre individuel, comme aussi les possesseurs de territoires à Andros et à Milos qui semblent être dans une certaine mesure comparables avec les *topi* de Naxos.<sup>18</sup> Donc, le registre turc ne donne les montants en argent que pour les imposables collectifs et pour certains personnages exceptionnels. Quant aux individus ordinaires, le registre ne donne que l'étendue de leurs possessions. A la fin de l'énumération des individus d'une communauté, se trouve l'addition des biens individuels, suivie par la conversion des possessions en impôt. Cette conversion ne se fait

point d'après un tarif constant: il y a des différences qui semblent se baser sur des différences dans la productivité entre les différentes localités. Il est naturellement possible de reconstruire l'impôt dû par un individu par interpolation, mais ceci reste une méthode fort globale.

Une autre difficulté de l'interprétation du registre réside dans le fait qu'il ne donne pas un dénombrement de personnes avec leurs possessions, mais un dénombrement de foyers. On ne peut pas simplement multiplier le nombre des foyers par 5 pour arriver à une estimation globale de la population. En fait, les foyers des pauvres comprennent plus de personnes que ceux des riches: les pauvres ne fondent pas aussi facilement un ménage indépendant mais demeurent chez leurs parents, frères ou patrons. Ceci a pour effet que le registre tend à exagérer la population des chef-lieux des îles (où habitent généralement les plus riches) et à sous-estimer la population des villages les plus pauvres.

Enfin, il faut signaler la nonchalance avec laquelle le *tahrirci* de 1670 a composé son registre. Les premières 6 pages sont blanches. Normalement, on devrait y trouver le *kanunname*, les règles d'après lesquelles on calculait les impôts. Il semble que, contrairement à la pratique ordinaire dans l'empire ottoman, les estimations ont été des adaptations libres mais peu conséquentes, de la pratique locale. Les valeurs des terres varient assez arbitrairement: on penserait que le *kanunname* a été omis avec préméditation. A Naxos le *tahrirci* semble avoir oublié un village entier.<sup>19</sup> La majorité des additions est erronée. Les noms sont transcrits d'une manière peu conséquente, le même personnage est tantôt indiqué par son nom de famille, tantôt par un sobriquet ou un patronyme suivi de *-poulos*.

Pour bien faire comprendre la manière dont le registre est fait, nous donnons un exemple pratique: la description détaillée des références portant sur le village de Khalki au centre de l'île de Naxos.<sup>20</sup> Le registre commence par donner les noms des chefs de ménage avec leurs possessions entre les confins du territoire du village. Ne sont pas compris dans la liste les terres qu'un habitant de Khalki peut avoir entre les confins d'un *topos* (elles sont classées séparément sous le nom du possesseur du *topos*) ou entre les confins d'un autre village. La liste de Khalki commence avec la mention d'un personnage d'une famille connue: celle des chefs de la *kinotis* des villages, Politi:

Papa Nikolaos Politi, fils de Papa Manoli

champs	vignes	oliviers	figuiers	jardins
labourables	<i>binek</i> 6	arbres 9	arbres 15	potagers
1 <i>binek</i>				1 portion

Cette mention ne donne donc pas le montant d'impôt dû par Nikolaos Politi. La mesure *binek*, équivalent turc du *πωακιον* grec, est utilisée de la même manière que le *modius* de l'époque latine. C'est une mesure de contenance pour le blé qui est également une mesure de surface indiquant la surface de terre qui s'ensemence avec une mesure de blé. Dans certaines parties du registre, on emploie pour le *binek* le *muzur* (dérivé grec de *modius*?) à Milos, ou le *kafki* à Andros, d'une valeur équivalente. Nous ne savons pas la valeur exacte de ces mesures dans les Cyclades. Généralement, le *binek* équivaut à environ 38 litres:

le *modius* en Grèce varie assez fortement, mais un équivalent de 38 litres est connu.<sup>21</sup> Pour la surface, le *binek* vaut  $\pm 1.000 \text{ m}^2$ , une telle valeur est également connue pour le *modius* en Grèce, quoiqu'il y ait des *modii* de  $889 \text{ m}^2$  et  $1279 \text{ m}^2$ .<sup>22</sup> Une notice dans le registre du monastère de Taxiarkhi de Serifos dit que le *tahrirci* de 1670 mesurait les terres avec un cable de 21 brasses.<sup>23</sup> Or nous ne savons pas la longueur de la brasse employée, mais en tenant compte de la divergence de la brasse en Europe, la surface mesurée est de  $1172$  à  $1477 \text{ m}^2$ . L'archevêque de Naxos parle dans ses rapports à la Propagande de cables à mesurer munis du sceau du grand vizir, ce qui semble étrange parce que d'après son registre, le *tahrirci* faisait usage de mesures locaux tel que *binek*, *muzur* et *kafki*.

A la fin de la série des habitants du village nous trouvons l'addition des possessions suivante:

champs	853,5	<i>binek</i>
vignes	257,5	<i>binek</i>
jardins potagers	15	portions (une portion semble équivaloir un <i>binek</i> ).
oliviers	376	arbres
figuiers	517	arbres
arbres fruitiers	43	arbres
mûriers	28	arbres
moulins à eau	1	
moulins à vent	2	
presses à olives	7	
valonée	4	arbres

Puis, ces quantités sont converties en sommes d'argent et on y ajoute quelques autres taxes qui sont levées comme une somme estimée pour le village entier: ce sont les impôts des carrières, porcs et noix. On ajoute également l'*ispenç*, une somme de 25 *akçe* que chaque ménage doit au *bey*. Les veuves ne payent pas d'*ispenç* pour les ménages dont elles sont le chef, tandis que les moines grecs ne payent pas l'*ispenç*, mais un impôt spécial de 190 *akçe* par tête. Nous donnons ci-dessous les montants des impôts de Khalki in extenso:

<i>Ispenç</i>	73	<i>hâne</i>	1.850 <i>akçe</i> (erreur de calcul)
froment	95	<i>binek*</i>	1.330 "
méteil	74	"	740 "
orge	360	"	2.520 "
haricots	34,5	"	522 "
fèves	2	"	32 "
lentilles	1	"	16 "
vesces	2	"	24 "
coton	4	<i>oka**</i>	24 "
soie	22	livres	132 "
jardins potagers			250 "
huile d'olive			1.400 "

arbres fruitiers	131	”
figues	1.500	”
miel	36	”
moulins à eau	30	”
moulins à vent	120	”
presses d’olives	105	”
vin	13.390	”
maktu des jardins à fruits	380	”
valonée	10	”
noix	120	”
porcs	120	”
carrières	600	”
	25.457 <i>akçe</i> (addition erronée)	

\* (ici le *binek* est une mesure de contenu)

\*\* (1 oka = 1,28 kilo)

Les différents types de blé et de légumineux de même que le coton — et dans certains autres villages le lin — représentent le produit des terres labourables (853,5 *binek*). Le montant moyen de l’impôt des terres labourables à Khalki est 6,1 *akçe* par *binek*, ce qui est une valeur très basse, dans la plaine côtière un *binek* paye 10 *akçe*. Les impôts sur noix, porcs et carrières ne se basent pas sur des possessions individuelles mais sont des sommes estimées dues par le village comme collectivité. Le *maktu* des jardins fruitiers est le seul impôt qui est mentionné comme somme d’argent dans les mentions des possesseurs individuels.

Suit une liste des possesseurs de terres entre les confins du territoire du village de Khalki qui appartiennent à des habitants de la ville ou des autres villages. Le premier de cette liste est:

Francesco Barozzi fils de Giacomo, habitant du Kastro  
vignes  
*binek* 4

Cette liste se poursuit de la même manière que la liste des possessions des habitants de Khalki avec, à la fin, une addition et une conversion en *akçe*, où manquent bien sûr l’*ispenç*, les sommes dues pour noix, porcs et carrières que les possesseurs ‘étrangers’ sont censés avoir payé dans leur lieu d’habitation. Le montant des impôts des possesseurs ‘étrangers’ s’élève à 4.269 *akçe*. Il est à signaler que le registre 800 ne donne des montants séparés pour les possesseurs habitants et étrangers que pour les îles de Naxos et de Paros, dans le cas des autres îles il n’y a qu’une somme totale ce qui diminue la valeur des données.

Dans les tables 1 - 3, nous avons simplement extrait les additions du registre 800. Ces tables donnent les montants des redevances pour les produits agricoles et ceux de certains impôts spéciaux. La taxation des produits agricoles est officiellement le quart



du revenu. Dans un seul cas, nous avons pu retrouver la relation entre impôt et valeur d'achat d'une terre soumise à la taxation ordinaire. C'est dans le village de Potamia à Naxos où sous le numéro 19 est mentionné dans la liste des habitants:

Stamati Fasola, fils de Yeoryios

champs	terres	oliviers
labourables	incultes	arbres 15
<i>binek</i> 3,5	<i>binek</i> 6	

Or, il existe un acte notarié dans lequel Gleda Crispo et sa fille Taddea vendent le 6 Novembre 1664 au nommé Stamati Fasola quelques champs pour la somme de 11 reali et le *haraç* impérial de 2 *akçe* (c'est encore l'ancien *kharatzi* de l'époque des derniers Crispi et non point l'impôt foncier ordinaire turc qui est plus de 20 *akçe*).<sup>24</sup> Les 11 reali sont équivalents à 880 *akçe*, l'impôt pour ces 3,5 *bineks* est 24 *akçe*.

Il faut supposer que les Turcs ont déterminé le montant des impôts d'une manière très grossière. De plus, toutes les terres ne sont pas traitées de la même manière. A Naxos, il y a les *topi* qui sont taxés d'après un contrat spécial englobant à la fois l'impôt sur les moutons qui paissent dans le *topos* et l'impôt foncier des terres labourables entre les confins de ce *topos*. A Andros et à Milos, on trouve également des complexes ressemblant aux *topi*. A Milos de tels complexes s'appellent *cift* dans le registre fiscal, par analogie entièrement fautive aux *cift* du système ottoman.<sup>25</sup>

Un autre cas fort intéressant est la valeur économique de la production de coton. Dans les récits des voyageurs, on trouve des mentions de la grande importance du coton dans l'économie de Santorin. Mais les chiffres du registre 800 accordent une importance plus grande au coton de Paros: 8.229 *akçe* ou 1.371,5 *oka* à Santorin contre 1.8654 *akçe* ou 3.109 *oka* à Paros. L'explication de ce phénomène réside probablement dans le fait que la taxation turque ne s'intéresse qu'à la production agricole, tandis que la valeur économique réelle se trouve en partie dans la qualité de la manufacture à laquelle le registre turc ne s'intéresse point.

Toutefois, les données économiques qu'on peut tirer du registre 800 s'accordent assez bien avec les données des voyageurs, surtout avec les données détaillées fournies par Tournefort. Ceci se voit par exemple dans le cas d'Andros dont l'économie est fort différente de celle des autres îles. Le vin, dans toutes les autres îles le principal produit, n'y a qu'une importance restreinte. Contrairement aux autres îles, Andros vit surtout de la culture de soie et de fruits.<sup>26</sup> On constate également que Paros n'a plus guère d'olives depuis la guerre de Crète, que Santorin est presque dénuée d'arbres, et qu'une petite île comme Santorin est très intensivement cultivée comme on le constate en comparant la somme des impôts fonciers de cette île avec celle d'une île très grande comme Naxos.

Pour bien comprendre les tables 1 - 3, il faut encore relever ici quelles quantités de produits représentent les montants en *akçe* que nous avons donnés:

a. produits des champs labourables	froment	14	<i>akçe le binek</i>
	froment méteil	10	" " "
	orge	7	" " "
	haricots	16	" " "
	(mais à Syros 12)		
	fèves et vesces	12	<i>akçe le binek</i>
	lentilles	14	" " "
	millet et épeautre	12	" " "
	coton	6	" " "
	lin	4	" " "
	(ensemble, les produits des champs labourables donnent une moyenne de 6 à 20 <i>akçe</i> par <i>binek</i> de surface: 20 à Milos, 10 dans la plaine côtière de Naxos, des moyennes plus basses ailleurs).		
b. produits des arbres	figues et fruits	3	<i>akçe</i> par arbre
	oliviers	3,5	" " "
	valonée	2,5	" " "
c. divers	vignes	40-50	<i>akçe</i> par <i>binek</i> de surface
	jardins	20	<i>akçe</i> par <i>binek</i> de surface
	miel	2	<i>akçe</i> par ruche
	moutons	2	<i>akçe</i> par tête
	soie	110-120	<i>akçe</i> par livre à Andros;
		6	<i>akçe</i> par livre à Naxos
	moulins	60	<i>akçe</i>
	presses d'olives	12	<i>akçe</i>

Dans la table 4, nous avons regroupé les données du registre turc pour le cas de Naxos. Le registre donne l'impôt dû par un village pour les possessions situées dans son territoire. Nous avons dressé dans la table 4 la liste des impôts dus par l'ensemble des habitants d'un village pour toutes leurs possessions où qu'elles se trouvent, et nous avons essayé de donner les chiffres de Kastro et Borgo séparément. L'avantage est que, de cette manière, il devient plus clair où se trouvent les riches et où vivent les pauvres. Nous avons ajouté dans cette table l'étendue des terres que détiennent les habitants de chaque village dans le *topi* et les impôts supplémentaires dus au *bey*. Mais même en regroupant les données du registre turc, la valeur en reste limitée, surtout en ce qui regarde la position des pauvres. Nous ne savons pas en quelle mesure les paysans compétaient leur revenu par l'élevage ou en labourant les terres des grands propriétaires. Nous avons également dressé une liste des plus riches habitants de Naxos d'après le registre 800:

nom:	impôt en <i>akçe</i> (y compris les <i>topi</i> )	nom:	impôt en <i>akçe</i> (y compris les <i>topi</i> )
Kastro		Borgo	
Crusino Coronello	12.000	Zuane Della Rocca	7.523
Crusino Sforza Castri	7.410	Konstandinos Kokkos	4.480
Zorzi Barozzi	6.826	Antonio Loredano	3.654
Tsambati Barozzi	5.408	Yeoryios Skliros	2.742
Crusino Barozzi	5.400	Andonios Omiros	2.528
Francesco Barozzi	4.775	Theofylaktos Dhiasitis	2.510
Antonio Grimaldi	4.477		
Nicolo Sommaripa	2.625		
Giacomo Sforza Castri	2.500		

A signaler que plusieurs des plus riches habitants du *Borgo* sont des Latins (Loredano et Della Rocca), et qu'aucun des villageois ne compte parmi les plus riches habitants de l'île. En fait, nous constatons dans le registre 800 que dans toutes les îles à plusieurs lieux d'habitations, les plus riches habitants de l'île se concentrent dans la capitale.

Les Turcs n'ont point de possessions importantes à Naxos. A Andros, les Turcs sont plus riches, mais d'après le registre, presque tous les propriétaires turcs d'Andros habitent ailleurs, surtout à Chio et à Karystos.

Si nous comparons les données du registre 800 avec les données du registre de la Theoskepasti qui contient des extraits en grec de registres fiscaux turcs de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous constatons plusieurs changements. Les données extraites du registre de Theoskepasti sont reproduites dans la table 5.

Le plus ancien extrait dans le registre de la Theoskepasti est un recensement des foyers de Naxos de 1708.<sup>27</sup> Ce recensement montre une diminution considérable des foyers entre 1670 et 1708, mais avec une augmentation de l'impôt dû par *hâne*/foyer de 25 à 450 *akçe*. Nous supposons qu'il s'agit là d'une combinaison de l'*ispenç* avec le *cizye* dans le cadre d'une réforme générale du système fiscal. Nous avons pu consulter l'original de ce recensement dans une collection privée de Naxos.<sup>28</sup> Il y est joint une copie d'un *ferman* qui règle la manière selon laquelle le recensement devrait être fait, mais dont nous ne sommes pas arrivés à comprendre le sens exact. En tout cas, nous supposons que le nombre des foyers a diminué autant par une modification de la façon de calculer (plus de personnes par foyer) que par une diminution de la population.

Les extraits portant sur l'impôt foncier dans le registre de la Theoskepasti sont basés sur des calculs qui diffèrent fortement de la manière de calculer du registre 800: l'abolition de *topi* intervient ici.<sup>29</sup> Hélas, nous n'avons pas pu trouver les registres originaux turcs et ne sommes pas en mesure de savoir les détails des différences entre les chiffres de 1670 et ceux du registre de la Theoskepasti de 1727. Ce qui nous frappe toutefois est la différence entre les sommes totales des impôts fonciers ordinaires d'après les tables 4 et 5:

	1670	1727
Kastro	ca. 100.000 <i>akçe</i>	88.471 <i>akçe</i>
Borgo	ca. 115.000 <i>akçe</i>	102.603 <i>akçe</i>
Villages	109.658 <i>akçe</i>	195.320 <i>akçe</i>

La grande différence se trouve dans les possessions des villageois qui ont presque doublé en valeur imposable. Cette différence doit se baser sur les terres labourables dans les *topi*, désormais impossibles à titre ordinaire et sur la plantation d'arbres et de vignes dans les *topi*, devenue possible depuis l'abolition des privilèges des seigneurs. Il faut également signaler que les Grecs du Borgo qui n'ont pas des possessions très importantes dans les villages d'après le registre de 1670, en ont acquis avant 1727.

Enfin, nous attirons ici l'attention sur un point cardinal. Si nous divisons le montant de l'impôt foncier des villages de Naxos (qui atteint environ 20% des revenus agricoles) par le nombre de foyers nous arrivons à des moyennes d'impôt foncier par foyer qui sont souvent plus basses que la capitation due par le même foyer.<sup>30</sup> La table 4 montre qu'en 1670, la situation était très mauvaise dans les villages de Naxos. La moyenne de l'impôt foncier semble avoir été alors de 345 *akçe* par tête. Si on y ajoute l'*ispenç* et quelques autres petites redevances personnelles, on arrive à 400 *akçe*.<sup>31</sup> Ce n'est que dans la ville de Naxos et dans un seul petit village que la moyenne par *hane* est supérieure au *cizye* net, qui est 400 ou 360 *akçe*. La situation évolua un peu en faveur des pauvres au cours du XVIIIe siècle. *Cizye* et *ispenç* s'élèvent alors ensemble à 450 *akçe*, et dans plusieurs villages, la moyenne de l'impôt foncier surpasse ce montant.<sup>32</sup> On ne peut juger que sur base des moyennes (le quotient du total des impôts des terres des habitants d'un village et le nombre des foyers). Il est impossible d'établir le revenu individuel: il faut tenir compte du fait que les grands propriétaires doivent donner une portion considérable des revenus de leurs terres aux laboureurs: ils sont moins riches qu'ils le semblent d'après le registre. De l'autre côté, les petits paysans n'ont pas seulement le revenu de leurs propres possessions, mais aussi le revenu qu'ils tirent en labourant les terres des riches. Les moyennes restent plus ou moins correctes, mais il faut tenir compte de revenus qui échappent au registre: les revenus d'artisans et marins et, dans le cas de Naxos, une portion imposante des revenus provenant de l'élevage. Tout de même, ces chiffres montrent une taxation très lourde qui peut dépasser 40% des revenus, et qui frappe surtout les pauvres, pour qui le *cizye* seul représente plus de 20% du revenu.

Table 1

BEYLIK DE NAXOS ET PAROS (montants en <i>akçe</i> )	Naxos ville	Naxos villages	Naxos total	Paros Parikia
terres incultes	-	-	-	-
froment	5.285	7.918	13.198	15.260
méteil	11.110	6.891	18.001	-
orge	18.498	15.311	33.809	33.334
haricots	6.152	2.544	8.696	2.664
fèves	136	208	344	1.592
lentilles	312	120	432	1.592
vesces	90	118	208	1.150
millet	-	-	-	-
épeautre	-	-	-	-
coton	159	143	302	5.376
lin	56	288	344	-
jardins potagers	2.540	1.994	4.534	3.040
vin	123.760	122.995	246.715	92.718
fruits et figes	10.859	19.024	29.883	3.550
soie	-	531	531	-
miel	-	188	188	2
noix	450	1.040	1490	600
huile d'olives	3.090	9.700	12.790	60
valonée	-	108	108	-
porcs	600	1.145	1.745	800
moutons	-	-	-	2.408
carrières	3.200	2.662	5.862	3.000
moulins à vent	360	240	600	1.050
moulins à eau	930	600	1.530	-
presses à olives	15	645	660	-
<i>ispenç</i>	1.000	21.675	32.675	14.200
nombre de <i>hanes</i> payant l' <i>ispenç</i>	(440)	(867)	(1.307)	(568)
<i>topi</i> et <i>maktus</i> des personnes*			55.200	
monastères grecs			29.403	
évêché latin			9.400	
monastères latins			2.660	
<i>gümruk</i> (douane)			10.000	
redevances au fisc <sup>33</sup>			20.000	
bois à brûler			-	
impôt foncier des Musulmans			1.778	
salines			29.200	
pêcheries			1.000	

\*Les montants enregistrés ci-dessous ne peuvent être calculés par *kinotis*, mais seulement par île entière.

Table 1

Paros Naousa	Paros Kasio	Paros Marmara	Paros Dhragoula	Paros Tsipitas	Paros Lefkes	Paros total
-	-	-	-	-	-	-
12.152	1.582	5.810	2.247	5.516	4.326	46.893
-	-	-	-	-	-	-
27.111	3.220	11.424	4.480	11.025	8.672	99.266
2.072	616	872	352	896	656	8.128
1.224	280	576	208	520	399	4.799
1.224	280	576	208	520	499	4.899
900	66	396	156	372	306	3.346
-	-	-	-	-	-	-
-	200	-	-	-	-	200
6.105	558	2.155	1.392	2.184	884	18.654
-	-	-	-	-	-	-
2.300	620	525	300	400	415	7.600
47.925	7.425	40.888	12.933	33.591	29.187	264.667
1.130	495	220	160	75	510	6.140
-	-	-	-	-	-	-
-	-	-	4	60	60	126
400	60	180	90	200	120	1.650
-	-	140	10	40	200	450
-	-	-	-	-	-	-
500	-	200	120	160	150	1.930
1.210	192	1.422	82	560	500	6.414
2.400	200	600	400	800	500	7.900
720	60	360	180	180	90	2.640
120	-	-	-	-	-	120
-	-	-	-	-	-	-
7.025	1.225	4.225	1.925	5.175	2.825	36.600
(281)	(49)	(169)	(77)	(207)	(113)	(1.464)
<i>topi et maktus</i> des personnes*						5.850
monastères grecs						45.890
évêché latin						-
monastères latins						-
<i>gümruk</i> (douane)						6.200
redevances au fisc <sup>33</sup>						56.360
bois à brûler						-
impôt foncier des Musulmans						-
salines						4.500
pêcheries						1.600

\*Les montants enregistrés ci-dessous ne peuvent être calculés par *kinotis*, mais seulement par île entière.

Table 2

BEYLIK DE SANTORIN ET DE MILOS (montants en <i>akçe</i> )	Santorin Skaros	Santorin Pyrgos	Santorin Emborio
terres incultes	-	-	-
froment	455	441	350
météil	-	-	-
orge	21.216	19.336	16.136
haricots	2.656	2.416	2.016
fèves	-	-	-
lentilles	-	-	-
vesces	3.177	2.898	2.418
millet	476	438	360
épeautre	720	638	552
coton	927	978	42
lin	-	-	-
jardins potagers	205	185	60
vin	76.665	95.816	19.000
fruits et figues	512	1.620	579
soie	-	-	-
miel	92	67	52
noix	360	330	90
huile d'olives	-	-	-
valonée	-	-	-
porcs	415	390	176
moutons	481	472	144
carrières	950	1.180	400
moulins à vent	400	440	240
moulins à eau	-	-	-
presses à olives	-	-	-
<i>ispenç</i>	7.225	7.350	2.975
nombre de <i>hanes</i> payant l' <i>ispenç</i>	(301)	(294)	(119)

Table 2

	Santorin, Akrotiri	Santorin, Apanomeria et Thirasia	Santorin total	Milos
	-	-	-	-
	252	504	2.002	23.572
	-	-	-	-
	11.720	23.144	91.552	57.077
	1.474	2.896	11.458	13.320
	-	-	-	1.920
	-	-	-	1920
	1.757	4.068	14.318	1.440
	264	520	2.058	-
	396	780	3.086	-
	942	5.358	8.229	600
	-	-	-	600
	50	80	580	1.820
	17.280	29.120	237.881	220.562
	338	1.143	4.192	1.500
	-	-	-	-
	36	26	273	268
	60	120	960	650
	-	-	-	4.583
	-	-	-	-
	100	200	1.181	700
	166	60	1.323	7.086
	350	500	3.380	3.000
	80	440	1.600	1.260
	-	-	-	-
	-	-	-	-
	2.375	3.750	23.675	18.270
	(95)	(150)	(959)	(736)
<i>topi</i> et <i>maktus</i> des personnes *			-	5.253
monastères grecs			46.820	28.320
évêché latin			-	-
monastères latins			6.400	1.200
<i>gümruk</i> (douane)			4.000	10.500
redevances au fisc			8.000	10.000
bois à brûler			-	-
impôt foncier des musulmans			-	-
salines			-	-
pêcheries			-	-

\*Les montants enregistrés ci-dessous ne peuvent être calculés par *kinotis*, mais seulement par île entière.



Table 3

BEYLIK D'ANDROS ET SYROS (montants en <i>akçe</i> )	Andros Kato Kastro	Andros Apano Kastro **	Andros Arni	Andros Amolokhos	Andros total	Syros
terres incultes	6.480	3.280	400	70	10.330	-
froment	8.008	7.750	3.620	4.175	23.553	6.834
météil	17.160	12.360	7.020	11.580	48.120	13.672
orge	7.007	5.047	2.867	4.729	19.650	18.720
haricots	1.568	1.312	352	480	3.712	480
fèves	2.176	512	320	400	3.408	2.400
lentilles	60	200	-	560	820	-
vesces	192	-	-	264	456	-
millet	-	-	-	-	-	-
épeautre	-	-	-	-	-	-
coton	120	90	-	-	210	3.600
lin	480	180	-	-	660	40
jardins potagers	8.000	4.000	1.700	-	13.700	3.920
vin	31.360	13.544	9.094	5.013	59.011	62.244
fruits et figues	49.849	17.256	3.831	4.119	75.055	24.167
soie	91.860	50.580	20.160	29.220	191.820	240
miel	142	152	278	602	1.174	604
noix	600	300	150	250	1.300	300
huile d'olives	16.000	12.000	800	1.250	30.050	1.328
valonée	-	-	-	79	79	44
porcs	750	350	170	200	1.470	500
moutons	3.866	2.124	1.400	5.662	13.052	5.014
carrières	4.000	2.000	1.000	1.500	8.500	1.500
moulins à vent	-	240	-	-	240	640
moulins à eau	1.440	240	390	120	2.190	-
presses à olives	372	420	24	-	816	-
<i>ispenç</i>	18.050	7.750	3.625	4.175	33.600	12.175
nombre de <i>hanes</i> payant l' <i>ispenç</i>	(722)	(310)	(145)	(167)	(1.344)	(487)
<i>topi</i> et <i>maktus</i> de personnes*					16.710	600
monastères grecs					44.800	-
évêché latin					5.850	1.600
monastères latins					-	-
<i>gümruk</i> (douane)					30.000	2.000
redevances au fisc					20.000	8.000
bois à brûler					2.000	-
impôt foncier des Musulmans					19.372	-
salines					-	-
pêcheries					-	600

\*Les montants enregistrés ci-dessous ne peuvent être calculés par *kinotis*, mais seulement par île entière.

\*\* La *kinotis* d'Apanokastro comprend la partie méridionale d'Andros.



Table 4: *les impôts de Naxos en 1670: calcul du nombre des possessions par unité imposable*

Villages	champs labourables (binek)	vignes (binek)	oliviers (arbres)	figuiers (arbres)	arbres fruitiers divers (arbres)	mûriers (arbres)
Tsitsamolagkadhi	107,5	37	11	16	-	-
Potamia	93	27,5	164	54	26	-
Melanes	9,5	4	32	1	3	-
Khalki	806	311,5	376	517	43	28
Akadhimí	315,5	98	147	182	12	7
Ayios Vlasios	101,5	46,5	114	66	2	6
Monitzia	151	50	79	88	11	-
Kato Sagkri	143,5	23	26	22	-	-
Apano Sagkri	79,5	20,5	5	7	2	1
Kinidharos	208	75,5	69	64	-	-
Komiaki	280	64	96	145	8	6
Kerami et Metokhi	323	16,5	34	42	1	-
Tsikalarío et Koutsokherado	324	88,5	88	126	1	6
Filoti	31	18,5	47	50	4	6
Dhamariona	505,5	206	183	327	5	6
Kaloxýlo	388,5	176	191	313	4	30
Pyrgos	59,5	23,5	34	43	-	6
Moni	107,5	81,5	40	62	20	15
Sifones et Keramoti	29	17	15	30	7	-
Vothri et Skado	95,5	72,5	55	89	40	-
Apiranthos	531	330,5	210	681	172	-
Ville						
Kastro	2.240,5	1.294,5	930	1.045	683	15
Borgo	2.604	1.594	1.455	765	552	2
Musulmans	71	35	7	11	-	-
Monastères						
Monastères grecs	314,5	179	203	117	131	-
Monastères et clergé latins	396,5	150	206	128	116	4

jardins potagers ( <i>binek</i> )	rûches	valonée (arbres)	moulins à vent	moulins à eau	presses d'olives	<i>maktu</i> de jardins ( <i>akçe</i> )	montant de l'impôt foncier ( <i>akçe</i> )	nombre de foyers	impôt foncier par foyer (moyenne)	nombre de <i>binek</i> de champs dans les <i>topi</i>	<i>ispenç</i> ( <i>akçe</i> )	carrières, porcs, noix ( <i>akçe</i> )
-	-	-	-	-	-	-	2.730	34	80	41,5	850	160
-	-	-	-	1	1	-	3.416	24	142	42,5	600	165
-	-	-	-	-	4	-	548	15	37	28	375	65
15	18	4	2	1	7	380	20.619	73	282	254	1.850	840
10	-	-	1	-	2	-	8.734	28	312	125,5	700	310
5	-	3	-	1	1	-	4.250	11	386	39	275	140
12	6	18	-	-	3	-	4.348	16	271	41,5	400	145
-	2	-	-	-	-	-	2.575	20	129	14,5	500	160
-	-	-	-	-	-	-	1.596	13	123	19	325	100
5	10	-	-	-	1	-	6.058	46	132	88	1.150	210
1	-	-	-	-	2	-	5.696	22	259	129,5	550	160
-	-	-	-	-	-	-	1.493	20	75	40	500	105
2	4	-	-	-	1	-	7.911	30	264	279,5	750	170
1	8	1	-	-	1	-	1.640	33	50	310	825	120
5	10	6	-	-	2	80	16.107	73	221	316	1.825	300
19	7	7	-	-	7	-	13.897	62	224	299	1.550	310
2	-	-	-	1	-	-	1.895	13	146	78	325	105
-	4	-	-	-	-	-	5.483	40	137	78,5	1.000	180
-	10	-	-	-	-	-	1.323	19	70	65	475	80
-	6	-	-	-	-	-	4.926	52	95	338,5	1.300	210
2	13	1	-	5,5	5	-	24.414	196	125	769	4.900	870
19	28	-	3	7,5	-	4.530	100.000	180	556	-	4.500	-
10	-	-	6	12	1	3.553	115.000	260	423	103,5	6.500	4.370
-	-	-	-	-	-	-	1.778	(6)	296	-	-	-
-	-	-	-	-	-	-	16.383	-	-	-	-	-
-	33	-	-	-	-	-	17.780	-	-	-	-	-

Table 5: les impôts de Naxos d'après le registre de Theoskepasti

	<i>maktu</i> des possessions des habitants du Kastro	<i>maktu</i> des possessions des habitants du Borgo	<i>maktu</i> des possessions des habitants des villages	nombre de <i>hânes</i> d'après le <i>defter</i> de 1708	pourcentage dû par le Kastro	pourcentage dû par le Borgo	pourcentage dû par les villages
LIVADHI avec Tsitsamolagkadi *	51.466	77.084	8.450	(29)	38%	56%	6%
EGKARES *	3.080	6.560	3.460	?	24	50	26
MELANES	2.450	5.300	4.250	10	20	44	36
POTAMIA	2.620	1.880	6.500	8	24	17	59
KATO SAGKRI	2.750	370	5.380	10	32	4	64
APANO SAGKRI	2.000	870	4.230	5	28	23	52
TSIKALARIO avec Koutsokherado	970	380	11.050	21	8	12	89
VOURVOURIA	2.125	40	12.035	15	15	-	85
DHAMARIONA	2.200	900	24.500	53	8	3	89
FILOTI	2.380	415	8.505	23	21	4	75
KERAMI avec Metokhi	1.530	1.820	8.350	15	13	16	71
PYRGOS	110	192	2.100	6	24	6	70
KALOXYLOS	3.180	1.950	7.470	27	25	15	60
AKADHIMI	295	125	7.280	19	4	2	94
KHALKI	760	1.500	17.440	40	3	6	91
AYIOS VLASIOS	295	145	5.660	5	5	2	93
MONITZIA	1.360	380	6.260	12	17	5	78
MONI	1.410	450	4.140	32	24	6	70
SIFONES avec Keramoti	1.220	305	875	6	51	13	36
KINIDHAROS	335	335	3.720	30	8	8	84
KOMIAKI	425	-	3.675	21	10	-	90
VOTHRI	570	160	3.770	13	13	4	83
APIRANTHOS	4.330	450	27.320	119	13%	1%	86%
Montant total du <i>maktu</i>	88.471	102.603	195.320				
<i>KESIMIA</i> <sup>34</sup>							
Cathédrale latine	12.600						
Cathédrale grecque		1.800					
Jésuites	10.000						
monastères grecs		8.850	20.300				
<i>kesimia</i> divers	21.080	10.850	1.970				
<i>topi</i>			62.400				
redevances au fisc			9.500				
	132.151	124.103	289.490				

\*voir ci-dessous p. 442 n. 29

## ANNEXE 5A

Etat du 'caraggio' vénitien, 1684-1693 (cf. ci-dessus, p. 232 - 233 )

Le présent état énumère les montants dus par île et par année pour les neuf premières années de la guerre de Morée. Les montants perçus montrent une taxation assez irrégulière: très active en 1687, 1689, 1690 et 1692, et étrangement dispersée du point de vue géographique. La répartition chronologique suit de près les grandes offensives vénitienes: 1692 par exemple est l'année de l'attaque sur la Canée. La répartition géographique est moins claire. Il n'est pas étrange que Mykonos, proche de Tinos, paie régulièrement, mais il est curieux que des îles fort éloignées du centre du pouvoir vénitien telles qu'Ios et Anafi paient fort bien tandis que Kythnos et Antiparos, plus proches, paient relativement mal. Cette répartition géographique des dettes semble indiquer plutôt un manque de zèle et d'insistance de la part des percepteurs vénitiens qu'une opposition des insulaires par peur de représailles turques.

nom de l'île	somme due par an,	total dû pour la période 1684-1693	somme perçue par année				
			1684	1685	1686	1687	1688
Amorgos	20.000	180.000	-	-	-	12.000	10.000
Anafi	6.000	54.000	-	-	-	16.200	-
Andros	120.000	1.080.000	2.670	2.970	5.270	154.098:15	64.300
Antiparos	16.000	144.000	-	-	3.000	3.000	-
Folegandros	8.500	76.500	-	-	-	4.500	3.000
Ios	4.000	36.000	-	5.000	-	7.000	4.000
Kea	40.000	360.000	-	-	-	83.000	-
Kimolos	5.000	45.000	-	3.170	1.665	5.000	-
Kythnos	32.000	288.000	-	-	-	21.662:10	15.000
Milos	100.000	900.000	-	14.155	15.810	80.000	-
Mykonos	20.000	180.000	-	7.500	4.481:5	18.700	-
Naxos	80.600	725.400	-	30.680	4.000	118.122:10	-
Paros	90.000	810.000	-	33.240	36.000	102.938:15	-
Santorin	10.000	900.000	-	16.060	-	139.249	-
Serifos	10.000	90.000	-	-	-	3.012:10	3.000
Sifnos	20.700	186.300	-	3.220	-	27.640	15.000
Sikinos	3.000	27.000	-	-	-	4.500	3.000
Syros	6.000	54.000	-	3.000	-	4.120	-

1689	somme perçue par année				somme totale perçue	somme encore due	pourcentage payée
	1690	1691	1692	1693			
10.000	10.000	8.000	8.000	2.500	60.500	119.500	34
10.930	3.000	-	7.200	-	37.330	142.670	70
24.035	79.700	51.025	90.000	-	474.068:15	605.931: 5	43
1.000	3.000	1.800	1.500	-	10.600	133.400	7
3.000	7.550	-	2.000	-	20.050	56.450	26
4.000	8.000	-	8.000	-	36.000	-	100
21.000	5.000	-	18.000	18.000	192.000	168.000	53
3.000	7.950	-	3.000	3.000	26.785	18.215	60
15.000	15.000	15.000	15.000	15.000	112.661:10	175.377:10	39
79.600	164.000	-	110.000	28.200	491.765	408.235	54
10.000	18.330	8.500	90.000	-	157.511: 5	22.488	87
60.010:17	114.650	60.000	33.616:16	25.180	446.260: 3	279.139:17	62
69.900	141.302:10	65.000	44.920	-	511.947:18	298.052: 2	63
58.000	115.725	275	89.555	21.442:10	440.306:10	459.693:10	49
3.000	5.552:10	-	2.500	3.000	10.965	70.935	12
18.000	36.000	-	15.000	15.000	129.860	56.440	70
3.000	6.000	-	2.000	-	18.500	8.500	69
3.000	12.000	6.000	6.000	-	34.120	19.880	63

Les montants sont en unités de 0,1 reali.



## ANNEXE 5B

### Revenus fiscaux de Tinos, 1690

Pour autant que les revenus de Tinos appartenissent à la seigneurie de Venise, ils furent directement payés au rector qui ne reçut aucun salaire de l'état. C'est la raison pour laquelle nous n'avons que peu de données sur les finances de Tinos avant 1715: elles appartiennent au domaine privé du rector et non aux comptes publics. Un seul exemple global qui montre comme la seigneurie de Tinos fut financée se trouve dans l'archive privée de la famille Morosini. C'est un état des revenus et dépenses pour 1690 des dernières possessions vénitiennes en Egée (Kythira, Tinos et les trois ports de Crète).<sup>35</sup> Nous en tirons deux comptes: celui de Tinos avec celui de Kythira comme comparaison.

On constate que Tinos ne paie guère des impôts à Venise et que les troupes qu'on y a stationnées (nous sommes dans la guerre de 1684-1699) de même que la garnison ordinaire sont en fait payées par le tribut perçu sur une île turque. En comparaison, Kythira a une administration bien différente: on voit des postes de revenus en fermage de vignes (*misiariko*!) et des *endrities*, mais d'un autre côté, le montant des salaires est plus élevé qu'à Tinos parce que Venise paye le salaire du rector de Kythira. Tandis que le bilan de Tinos montre un profit (grâce au tribut payé par l'île turque de Mykonos), celui de Kythira est déficitaire.

Revenus		Dépenses	
TINOS			
loyer de la douane (?) de San Nicolo	R. 100	Salaires des fonctionnaires publics	R. 705
loyer de Panayia Vani	7	garnison	218
loyer de Panayia Stella	15	artilleurs	155
cens sur les possessions		compagnie détachée dans la	
d'Isèppe Michiel	9	forteresse de Tinos	1.111
'carazo' de Mykonos	2.500		
	R. 2.631		R. 2.189
KYTHIRA			
Fermages de vignes etc.	R. 303:10	Salaires	R. 1.757
endrities sur les terres ensemencées	2.150	artilleurs	285
dîmes sur le bétail	200	'maestranzi'	46
douane	50	pensionnés	260
amendes etc.	32	église latine	21
		cavalier (chef de police et ses hommes)	50
		compagnie détachée dans la	
		forteresse de Kythira	852
	R. 2.735:10		R. 3.414
(Montants en reali)			

## ANNEXE 5 C

Comptes des *epitropi* de Naxos concernant les impôts vénitien et turc, 1696<sup>36</sup>  
(montants en reali)

RECU		PAYE	
LE KADHERNO (registre) TURC:			
CIZYE TURC			
Cizye des habitants de Kastro et Neokhori	777	Cizye payé à Mehmet Bey portion des dépenses due par le Kastro au <i>kadhernistis</i> (clerc)	769 16 6
total	777	total	785
IMPOT FONCIER ET REGALIA TURCS			
reçu d'après le <i>kadhermo</i> des revenus du <i>bey</i>	1.015:84	anciennes dettes payées à Omar Bey au <i>teskereci</i> (clerc)	150 2: 60
dépenses d'après le <i>kadhermo</i>	8:30	<i>pasalik</i> (revenu du <i>pasa</i> ) payé à Omar Bey	1.600
reste de l'année passée	5:60	<i>teskereci</i>	5
portion du <i>maktu</i> des <i>perikhoria</i> *		au capitaine	8
due par le Kastro	34	au <i>kadhernistis</i> Loukaki	8
portion revenant au Kastro des reve- nus des salines et des douanes	440	aux <i>levend</i> qui venaient prendre le <i>maktu</i>	2: 60
reçu de la femme (ou fille) de Loredano	100	pour leur nourriture	: 45
		dégâts causés	4: 20
		au Chevalier de Raimond	35
total	1.613:54	total	1.816: 25
'CARAZO VENITIEN'			
Somme due par le Kastro d'après le <i>kadhermo</i>	1.636:13	donné à Dieudé en argent, vivres et marins	2.156: 80
Neokhori	301:90	aux marins	60
Perikhoria	275	régistrateur	12
des prêtres	78	dépenses	55: 38
pour des marins	35	nourriture, vêtements et souliers pour Esclavons qui collectaient l'impôt	41:105
reçu de Dieudé	2	papier	: 60
somme supplémentaire due pour la maison de campagne de Fasolia	6:80	au Chevalier de Raimond	24
		salaire du comptable	30
		payé à Loretzos Tesde (Desde) pour intérêt voyage du prévôt du chapitre à Dieudé à Sifnos	19:111
		à Yioryi Yiakoumi pour nourriture	: 80
total	2.334:63	total	2.368: 9

\*Les *perikhoria* sont les villages voisins de la ville de Naxos.

## ANNEXE 6

### La répartition des terres dans le *topos* de Filoti

Les états qui suivent sont constitués par la combinaison de fragments du cartulaire de Filoti qui se trouvent dans la collection Stefanou des archives de l'état d'Athènes et dans les archives de l'archevêché latin de Naxos.<sup>37</sup> Ces états furent dressés par le prêtre latin Leonardo Freri pour le seigneur du *topos* Giacomo Barozzi en 1661.

Entre les confins du *topos* qui sont décrits en détail aux pages 189 / 190 du cartulaire, il y a trois types de terres: celles qui sont libre possession d'un paysan, celles qui sont libre possession du seigneur, et celles que le seigneur a données à ferme sous un contrat d'*endritia* ou *misiariko*. Des 184 terrains que comprend le *topos* de Filoti (non compris les pâturages de montagne), 63 sont libre possession d'un paysan, 78 sont libre possession du seigneur et 59 sont soumis au *misiariko* ou à l'*endritia*. Nous signalons que les portions de la récolte dues au seigneur sont fort différentes: elles varient de 3/4 à 1/4, quoique 1/4 soit le plus commun. Dans un cas exceptionnel (il s'agit d'un contrat récent) il est remarqué qu'un paysan paie l'*endritia* aussi bien sur le blé d'été que sur le blé d'hiver. Il y a quelques conflits sur les terres dites libres: quelquefois les papiers du seigneur prouvent qu'il y a le droit de lever l'*endritia*. Le seigneur a un conflit avec deux prêtres grecs qui ont clôturé des champs de la réserve seigneuriale et prétendent que ces champs sont leur libre possession. Une portion fort considérable des terres du *topos* fut tenue ou possédée par des habitants d'autres villages de l'île, mais presque tous venaient des autres villages de Dhrymalia.

Nous ne savons pas exactement comment le seigneur percevait l'*endritia* ou le *misiariko*. Il semble qu'en 1661 il s'agisse de portions proportionnelles de la récolte quoiqu'à la fin de la Francocratie, les *endrities* de Filoti fussent des quantités fixes.<sup>38</sup>

Le village actuel de Filoti, comme il est décrit dans une récente publication japonaise, est une communauté essentiellement pastorale dont la plupart du territoire consiste en pâturages communs. Il serait intéressant de savoir si ces terres communes proviennent des anciens *topi*, maintenant (re)devenus des terres communes, mais la question est difficile à décider, parce qu'on ne peut pas faire coïncider les frontières: le territoire du village actuel comprend plusieurs *topi* anciens dont nous n'avons pas un cartulaire. Nous avons pourtant trouvé qu'un pâturage commun, celui d'Ayios Ioannis, constituait en fait une partie du *topos* de Filoti.<sup>39</sup> Il est regrettable que le cartulaire ne nous renseigne pas sur l'élevage, et que les parties qui traitent les arbres que le seigneur possède librement ou en *misiariko* sur des terres d'autrui ne soient pas complètes dans le cartulaire.<sup>40</sup> Nous ne sommes donc pas bien renseignés sur les revenus fort importants que le seigneur tirait des oliviers. Les pages qui nous restent du cartulaire de Filoti ne nous fournissent pas d'états de teli du XVIIe siècle.

*Manière de tenure des terres dans le topos de Filoti*

	habitants de Filoti	autres	habitants de Filoti	autres	habitants de Filoti	autres	habitants de Filoti	autres
	champs ouverts		champs enclos		jardins de figues		vignes	
nombre de terrains:								
libre	7	4	15	12	7	1	12	5
endritia 1/4	18	11	13	10	1	-	-	-
endritia 1/3	-	-	-	-	-	-	10	4
endritia 2/3	-	-	-	-	-	-	1	-
misiariko 1/4	-	-	2	-	-	-	-	-
misiariko 1/3	-	-	-	-	-	-	2	-
misiariko 1/2	-	-	1	-	3	-	2	-
misiariko 3/4	-	-	-	-	-	-	1	-
en possession libre du seigneur	-	27	-	27	-	4	-	20
TOTAL	25	40	31	49	11	5	27	29

Possesseurs ou fermiers résidant hors de Filoti.

habitants de:	nombre de possesseurs ou fermiers	nombre de lots
KASTRO	2	2 (non compris le seigneur)
BORGO	1	1 (un Latin: Tzane Crispo)
AYIOS VLASIOS	4	5
AKADHIMI	3	6
APIRANTHOS	1	1
KHALKI	10	11
KALOXYLO	5	6
DHAMARIONA	2	2
KERAMI	2	2
METOKHI	4	4
VOURVOURIA	1	1
PYRGOS	1	1

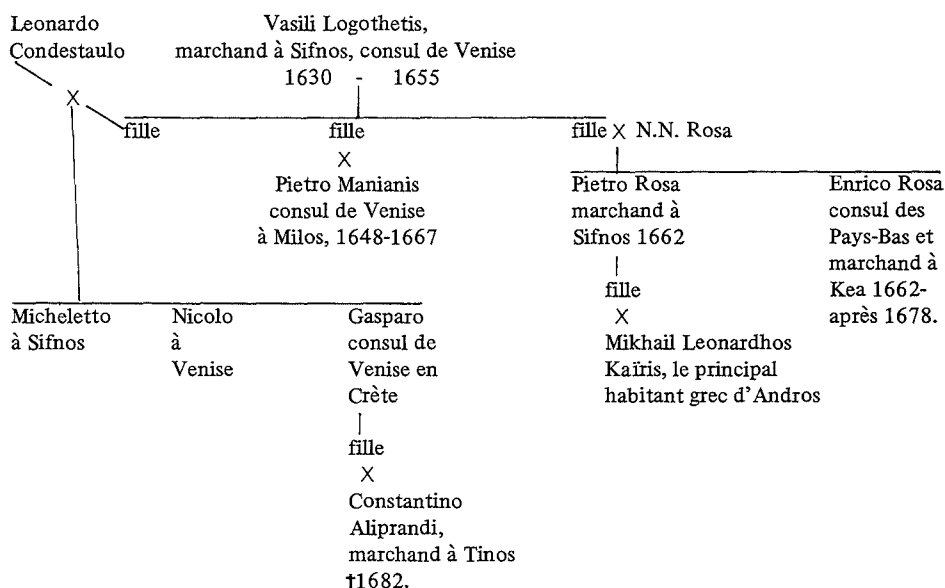
Nombre de lots par possesseur:

nombre de lots	habitants de Filoti	habitants d'autres places
1	37	33
2	10	3
3	6	1
4	3	-
5	1	-
6	1	-

## ANNEXE NO. 7

### Les affaires d'un grand marchand des Cyclades, Pietro Rosa

Le 31 mai 1662, Pietro Rosa, successeur dans les affaires de Vasili Logothetis, marchand de Sifnos, fit son testament.<sup>41</sup> Il était le personnage principal d'un réseau commercial qui domina l'économie des îles pendant une grande partie du XVII<sup>e</sup> siècle. Nous avons rencontré plusieurs de ses membres dans les pages précédentes. Il est utile de dresser une esquisse des principales ramifications familiales dans le noyau de ce cercle, basée sur les archives de Rome et de Venise.<sup>42</sup>



L'état des affaires de Pietro Rosa n'a guère besoin d'explication. Seulement nous remarquons que comme tout entrepreneur d'envergure, il est neutre: il travaille comme receveur des impôts pour les Vénitiens et les Turcs à la fois. Son partenaire Micheletto Condestaulo continua les mêmes affaires, mais les Turcs conçurent contre lui des ressentiments: son frère Gasparo écrivit plus tard qu'il était mort à cause des persécutions des Turcs.<sup>43</sup> La table qui suit montre les actifs et les dettes de Rosa mentionnés dans son testament.

DOIT		AVOIR
Au capitaine général vénitien pour l'impôt de Kea	R. 1.000	De Nicolo Condestaulo: part de l'assurance d'un navire brûlé R. 1.700
Au même: part dans la vente du navire brûlé	R. ?	du même: pour éponges et valonée chargés dans le navire
A Dhiakos (chancelier de la <i>kinotis</i> de Sifnos)		San Pietro R. 1.500
pour ce navire	R. 25	du même: pour l'affrètement du navire Santo Spirito R. 1.700
Au capitaine de la tartane: pour envoi du <i>haraç</i>		du même: dépenses pour besoin du capitaine Zervos R. 183
turc payé en étoffes précieuses	R. 135	du même: dépenses pour besoin du prêtre Rysios D. 20
Au <i>sensal</i> (courtier) Moses Zabuli	R. 160	du même: part dans la caisse ( <i>sandouki</i> ) D. 200
divers crédateurs	R. 1.500	du même: envoi de soie et de valonée ?
A Frantziskos pour équipement de navires	R. 10	du même: soie d'Andros, Tinos, Kea et laine D. 122
		somme attribuée dans un procès à Venise D. 142:14
		D'Anagnostis Rafos à Kimolos: dette de R. 200 avec intérêt ?
		du même: pour une lettre de change R. 85
		De son frère Enrico à Kea: d'après le livre C plus de: R. 400
		D'Anagnostis Khomatianos à Kea: pour une dette R. 200
		De la <i>kinotis</i> de Kea: 3.000 mesures de blé,
		4.100 quintaux de valonée ?
		De la <i>kinotis</i> de Sikinos: 160 <i>pithari</i> de blé ?
		De la <i>kinotis</i> de Mykonos: dette de R 500 avec intérêt ?
		De la même: crédit de 1.500 ensemble avec Pietro Skoutaris
		(Scutari) R. 500
		Du capitaine vénitien Arovezos: hypothèque sur son navire R. 350
		Des capitaines Anelos et Tripos: R. 165
		Du capitaine Nikolaos: dette de R. 200 avec intérêt ?
		Des frères du capitaine Loukas R. 225
		Pour un navire à Santorin: équipement et deux magasins de
		bois sous l'administration de Mikhelaki Gkyzis (Ghisi):
		R. 1.000 (bois non inclus) ?
		Du capitaine Komis pour bois à Santorin et à Crète R. 360
		Du même pour savon R. ?
		Troisième part d'une barque à Paros R. 166:80
		Blé à Paros R. 150
		De Crusino Coronello pour tissus vendus par ce dernier R. 250
		Argent comptant donné à Abram, Yiani Yanoulaki et
		Apostolo Karavos séquins R. 1.000
		Divers billets de change 491,5
		Micheletto Condestaulo R. 1.500
		marchandises divers: tissus, café, pierres à meule; maisons à
		Sifnos, champs à Sikinos et à Kimolos, une vigne à Kea ?

## ANNEXE 8

Etat des batiments arrivés a Marseille ayant pour lieu de départ une des Cyclades,  
1673-1699

Cet état est tiré des registres du lazaret de Marseille. Il indique un minimum, ne mentionnant pas les nombreux navires arrivés de Smyrne ou de Constantinople par la voie des Cyclades.<sup>44</sup>

	ANDROS	ANTIPAROS	IOS	MILOS	MYKONOS	TINOS	TOTAL
1673	-	-	-	1	-	-	1
1674	-	-	-	-	-	-	-
1675	-	-	-	-	-	-	-
1676	-	-	-	1	-	-	1
1677	-	-	-	-	-	-	-
1678	-	-	-	1	-	-	1
1679	-	-	-	1	-	-	1
1680	-	-	-	7	-	1	8
1681	-	-	-	2	-	-	2
1682	-	-	-	-	-	-	-
1683	-	-	-	-	-	-	-
1684	-	-	1	-	-	-	1
1685	-	-	-	-	-	-	-
1686	-	-	-	2	-	-	2
1687	-	-	-	12	-	1	13
1688	-	-	2	3	-	-	5
1689	2	-	-	-	-	-	2
1690	-	-	-	1	-	-	1
1691	-	-	-	2	-	-	2
1692	-	-	-	1	-	-	1
1693	-	-	-	1	-	-	1
1694	-	-	-	4	-	-	4
1695	-	-	-	-	-	-	-
1696	-	-	-	-	-	-	-
1697	-	-	-	4	-	1	5
1698	1	1	-	5	-	1	8
1699	-	1	-	8	1	-	10

## ANNEXE 9

Etat des marchandises arrivées à Marseille sur des bâtiments dont la provenance est spécifiée comme 'Archipel' <sup>45</sup>

Cet état n'a qu'une valeur indicative: nous ignorons l'étendue géographique du terme 'Archipel' qui est certainement plus large que les Cyclades seulement, cf. p. 259. Toutefois, la majorité des produits mentionnés doit provenir des Cyclades. On remarque, à côté des typiques produits insulaires (blé, soie, coton, fromage, huile, laine) des produits fort étranges, mais qui peuvent bien provenir de l'achat de butin de pirates. Un cas typique est le café, qui en 1706 par exemple se trouva sur le marché égéen comme le montrent les comptes d'un navire corsaire zélandais, le *Peerl*.<sup>46</sup>



	1700	1701	1702	1703	1704	1705	1706	1707	1708	1709	
Acier de Venise	10.000										livres
alicots										70.000	livres
alun											livres
ammoniac											douzaines
bas de coton			50								charges
blé	15.402	37.208	19.521	64.721	58.800	99.081	34.890	24.166	16.321	80.845	livres
café		1.369	600				688		22.034		pièces
capotes										7.000	livres
chanvre										5.893	livres
cire	1.980	36.007	37.521	2.372	9.456	6.724	2.134	3.000	632		livres
coton en laine		121.800		158.414	149.214	51.638	41.007			6.000	livres
coton filé	1.682	3.600		2.337	6.813	5.540					pièces
cuirs		1.455						462	2.226		livres
éponges	21.300										livres
fil de chèvre					2.466					1.626	livres
filozelle		170						2.678			livres
fromage	80.000	113.300	253.200	6.600		80.000	260.000		46.600	4.000	livres
galles		1.830					118.000				livres
goudron		6.500									livres
laine	38.175	149.490	372.000	171.200	289.216	41.951	280.000	57.300			livres
lin		83.800	11.621	14.600							livres
mastic											charges
orge		1.300									douzaines
peaux	8.500	480	2.209	150						1.060	douzaines
peaux cordouanes			284								valeur en livres
plumes d'autruche				3.000							charges
pois chiches											livres
raisins de Corinthe				1.125							livres
raisins secs			28.200		13.300						livres
riz	59.050	1.338.500					103.200		40.500	147.400	livres
rubarbe				120				400	30	1.877	livres
savon	2.600										livres
scamonée								207			livres
semencine										745	livres
séné											livres
soie	8.380	20.300	5.050	12.697	2.738	2.500	600	15.430	1.484	9.683	livres
storax										11.300	livres
suif	1.106		5.500								pièces
tabac			6.500								pièces
tissus camelots										20	livres
toiles de coton	14.900			1.000	1.194	500			278	305	livres
marchandises diverses						150					valeur en livres
huile d'olives	6.820	9.744	2.809				3.600				millerolles
miel											livres
valeur totale en livres	476.223	1.338.867	588.932	1.138.251	1.086.333	1.645.623	731.286	651.783	498.297	2.147.614	

	1710	1711	1712	1713	1714	1715	1716	1717	1718	
Acier de Venise										livres
alicots	133.200				58.400					livres
alun						1.740				livres
ammoniac										douzaines
bas de coton										charges
blé	141.632	22.390	27.125	39.715	25.989	1.952	10.632	42.915	50.146	livres
café						27.165				livres
capotes						100				pièces
chanvre										livres
cire	3.300		339		20.713	6.477	1.465	13.020	9.600	livres
coton en laine					221.568				2.400	livres
coton filé		4.500				36.674				livres
cuirs					1.445	176				pièces
éponges										livres
fil de chèvre										livres
filozelle										livres
fromage	54.700	1.900		40.000	19.900	45.300		13.300		livres
galles									4.000	livres
goudron						70.600	6.810			livres
laine	28.100		9.000		537.440	53.487				livres
lin					20.210				18.900	livres
mastic						300				livres
orge						984				charges
peaux										douzaines
peaux cordouanes										douzaines
plumes d'autruche										valeur en livres
pois chiches									400	charges
raisins de Corinthe										livres
raisins secs	40.000				111.200		63.589			livres
riz	32.100				51.000	200.000		134.698	207.300	livres
rubarbe										livres
savon							615	135	365	livres
scamonée										livres
semencine										livres
séné					2.644					livres
soie	560		1.823	195	31.491	750		5.201	6.073	livres
storax						1.707	320			livres
suif							1.173			livres
tabac										pièces
tissus camelots										pièces
toiles de coton					4.862	3.758		8.950		livres
marchandises diverses					1.200					
huile d'olives				3.000						valeur en livres
miel	18.242	16.938	18.444	31.253	15.461	37.460	8.000	35.965	43.161	millerolles
										livres
valeur totale en livres	2.779.785	983.170	3.052.120	1.874.569	1.630.964	1.667.497	494.736	2.266.412	3.272.355	



- <sup>1</sup> L'édition originale de Saulger est devenue très rare. Il existe de plus une traduction en grec moderne par A. Karalis, parue en Ermoupolis (Syros), 1878,
- <sup>2</sup> B.J. Slot, 'Ο ιεραπόστολος Robert Saulger (1637-1709), *Μνημοσύνη* 6 (1976-1977) 117-144.
- <sup>3</sup> V. Laurent, La Mission des Jésuites à Naxos de 1627 à 1643, *Echos d'Orient* 33 (1934) 218-226, 354-375; 34(1935) 97-105, 179-204, 472-481.
- <sup>4</sup> Γ.Π. Κρέμος, Νάξος, *Ἀπόλλων* 7 (1891) 81-88, 97-102, 114-118, 131-135, 145-152, 161-166, 187-190; 8(1892) 18-21, 33-35, 49-51, 65-69, 81-84, 97-102. La partie historiographique de l'original français a été publiée dans W. Miller, Lichtle's "Description of Naxos", *BNJ* 6(1927-1928) 432-450.
- <sup>5</sup> Della Rocca, *Traité complet sur les abeilles*, 2 t., Paris 1790.
- <sup>6</sup> M. Zallony, *Voyage à Tine, l'une des îles de l'Archipel de la Grèce*. Paris 1809. Traduction en grec: Δ.Μ. Μανρομάρας, *Ιστορία τῆς Τήνου, Ἀθήναι* 1888.
- <sup>7</sup> F. Richard, *Histoire de ce qui s'est passé de plus remarquable à Saint-Erini, isle de l'Archipel*, Paris 1657.
- <sup>8</sup> Π.Γ. Ζερλεντης, *Ιστορικὰ σημειώματα ἐκ τοῦ βιβλίου τῶν ἐν Νάξῳ Καπουκύνων, Ἐρμούπολις* 1922. Le manuscrit original se trouve dans les archives de l'archevêché catholique de Naxos.
- <sup>9</sup> I Diarii di Marino Sanuto (1496-1533) dell'autografo Marciano It. Cl. codd. 419-478, pubblicati per cura di R. Fulin, F. Stefani, N. Barozzi, G. Berchet, M. Allegri, 58 t. Venezia 1897-1903.
- <sup>10</sup> Bibliographies de voyages: Κ. Σιμόπουλος, *Ξένοι ταξιδιώτες στὴν Ἑλλάδα*, t. 1 (333-1700), *Ἀθήνα* 1972; t. 2 (1700-1800), *Ἀθήνα* 1973. Les bibliographies de Chio et de la Dodecanèse, voisines des Cyclades, sont également utiles. Ces dernières bibliographies donnent de plus les noms de bibliothèques où l'on peut trouver les ouvrages mentionnés. Pour Chio: P.P. Argenti, *Bibliography of Chios*, Oxford 1940. Pour la Dodecanèse: Ν.Γ. Μωρῆς, *Ταξειδύεται καὶ γεωγράφοι εἰς τὰ Δωδεκάνησα, Ἀθήναι* 1973.
- <sup>11</sup> Placide de Reims: manuscrit inédit dans la bibliothèque provinciale des Capucins de Paris (no. 1635).  
J. Pitton de Tournefort, *Relation d'un voyage au Levant*, Amsterdam 1718. B. Randolph, *The present state of the Archipelago or Arches*, Oxford 1687. Mr. Roberts' his last voyage to the Levant, dans W. Hacke, *A collection of original voyages*, London 1698.
- <sup>12</sup> G. Hofmann, *Vescovadi Cattolici della Grecia*, t. 2 (Tinos), 3 (Syros), 4 (Naxos) et 5 (Thera/Santorino), Roma, 1936, 1937, 1938 et 1941 (OCA 107, 112, 115 et 130). Parmi les autres éditions des rapports des visiteurs nous citerons surtout

l'exemplaire édition par Δ.Ι. Πολέμης: Πέτρου ντὲ Μάρκις, Λατίου ἐπισκόπου Σαντορίνης, ἔκθεσις περὶ τῆς ἐν Ἄνδρῳ δυτικῆς ἐκκλησίας (1624), EEKM 7 (1968), 703-751.

- <sup>13</sup> A. des Barres, L'estat présent de l'Archipel, Paris 1678. C. Magni, Quanto di piu curioso et vago ha potuto raccorre, seconda parte, Parma 1692.
- <sup>14</sup> La Haye, ARA, De Ruyter 199 et 219 sont des exemples typiques de journaux de bord du XVII<sup>e</sup> siècle.
- <sup>15</sup> Du Liber Insularum de Christophorus Bondelmontius ou Buondelmonti il existe plusieurs manuscrits.  
Un bon exemplaire est celui de la bibliothèque de l'université de Leyde: Voss. lat. Q. 62. Une version de luxe sous le nom du géographe allemand Henricus Martellus ibid. Voss. lat. F. 23. Il existe une très mauvaise édition du texte latin: Librum insularum Archipelagi, ed. G.R.L. Sinner, Leipzig 1824. Meilleure, mais pas impeccable est l'édition par E. Legrand d'une ancienne traduction grecque qui se trouve parmi les manuscrits du Topkapi Serail à Istanbul: Description des îles de l'Archipel, ed. E. Legrand, Paris 1897. La manière où les renseignements fournis par Buondelmonti se sont dispersés dans la littérature savante jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle a été illustrée dans mon article sur la petite île de Symi (Dodecanèse): B.J. Slot, Ἡ Σύμη, textes nos. 4, 5, 8, 9, 15, 18, 19, 21, 22 et 29.
- <sup>16</sup> Vincenzo (Marco) Coronelli, Isolario, Venezia 1696. Sur ce livre cf. E. Armao, In giro per il mar Egeo con Vincenzo Coronelli, Firenze 1951.
- <sup>17</sup> O. Dapper, Naukeurige beschrijvinge der eilanden in den Archipel, Amsterdam 1688.
- <sup>18</sup> Bartolommeo dalli Sonetti, Isolario s.l., s.d. (Venezia 1485?), réimpression Amsterdam 1972.
- <sup>19</sup> Sur Antonio da Millo cf. Hasluck, Notes, 199-200. Hasluck n'a pas découvert le lien entre Buondelmonti et da Millo, pourtant très frappant quand on fait la comparaison entre leurs textes sur les Cyclades. Piri Re'is, Kitab i Bahriye, Berlin 1920; Piri Reis, Bahriye kitabi, Istanbul 1938.
- <sup>20</sup> Willem Jansz. Blaeu, Het licht der Zee-vaert, t. 3, Amsterdam 1618; des données encore plus détaillées dans Willem Jansz. Blaeu, Zeespiegel, t. 4, Amsterdam, 1643.
- <sup>21</sup> Surtout: Johannes van Keulen, De nieuwe groote lichtende zee-fakkel, t. 3, Amsterdam 1682; il en existe une traduction française qui eut 9 éditions à Amsterdam entre 1684 et 1736: Le nouveau grand illuminant flambeau de la mer, la troisième partie. La Bibliothèque Nationale de Paris en possède l'édition de 1695 (Gr. in fol. A 147).
- <sup>22</sup> Den Haag, ARA, Atlas Marine 49.
- <sup>23</sup> Surtout dans les cartes intitulées "Graecia Antiqua" qu'on trouve dans presque tous les grands atlas géographiques du XVII<sup>e</sup> siècle.

- <sup>24</sup> Carte de la Grèce, rédigée et gravée au Dépôt de la Guerre, Paris 1852.
- <sup>25</sup> Cf. la bibliographie pour les livres imprimés. Le manuscrit de Monanni se trouve dans Venezia, BM, Marc. It. 823. Celui de Magius: Paris, BN, Rés. estampes Ad. 134.
- <sup>26</sup> Les documents collectionnés par Zerlendis se trouvent maintenant dispersés en plusieurs collections, dont les plus importantes sont celles de la Bibliothèque Vaticane (Cod. Vat. Graec. 2633-2639) et la collection de Zerlendis dans les Archives d'Etat de la Grèce. Les Archives d'Etat de la Grèce possèdent deux autres importantes collections de documents historiques: celles de Vlachoyannis et de K. Stefanou. Une description détaillée de la collection de Zerlendis d'Athènes est fournie dans Δ.Α.Ζακυθηνός, Κατάλογος συλλογῆς Π.Γ. Ζερλέντη, ΕΕΒΣ 13 (1937), 213-304.
- <sup>27</sup> Les archives de Mykonos se trouvent dans les Archives d'Etat de la Grèce; inventaire sommaire dans Τὰ Περιεχόμενα, 1, 382-396. Les protocoles de notaires se trouvent dans le même volume, p. 500-504. Les archives de Syros se trouvent à la mairie d'Ano Syros. On en possède un inventaire sommaire: Ι.Α. Θωμόπουλος, Κυκλαδικὰ Β: τὸ ἱστορικὸν ἀρχεῖον τῶν Κυκλάδων, Ἀθῆναι 1949.
- <sup>28</sup> Description de ce registre dans Ε.Ι. Καρπάθιος, Ὁ κῶδιξ Α' τῆς μητροπόλεως Παροναξίας, GOP 19 (1935), 139-141, 164-172, 200-204, 239-249, 274-281, 323-330, 405-410.  
N.A. Βέης, Ὁ κῶδιξ τῆς Ὁρθοδόξου ἐκκλησίας Ἀνδρου, VV 20 (1914), 208-246.
- <sup>29</sup> Athènes, GAK, IAV 28.
- <sup>30</sup> Napoli, BN, cod.grec. III C 36, papiers de Nikiforos Melissinos, métropolite de Naxos. Les papiers de Milos sont publiés dans Α. Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, Διάφορα Ἑλληνικὰ ἐγγραφα ἐκ τοῦ ἐν Πετρούπολει μουσείου τῆς Α.Ε. τοῦ κυρίου Nikolas Likhatcheff, Πετρούπολις (Leningrad) 1907.
- <sup>31</sup> Quelques descriptions dans Δ.Α. Ζακυθηνός, Παλαιογραφικαὶ ἔρευναι εἰς τὰς Κυκλάδας νήσους, ΕΕΚΜ 5 (1965-1966), 715-736.
- <sup>32</sup> Description sommaire des archives des évêchés de Naxos et de Tinos dans Ζακυθηνός, Παλαιογραφικαὶ ἔρευναι.
- <sup>33</sup> A remarquer que je n'ai pu trouver dans les archives de Saint Louis les documents décrits dans Α. Leval, Inventaire des pièces manuscrites grecques des XVIIe et XVIIIe siècles, conservées dans les archives du couvent Saint Louis à Péra de Constantinople, Revue Archéologique 3e série vol. 7 (1886), 346-354.
- <sup>34</sup> Dans la collection Gkyzis à la Société Historique et Ethnologique d'Athènes.
- <sup>35</sup> Pour les documents qui se trouvent dans les collections privées, on peut consulter des descriptions dans Ζακυθηνός, Παλαιογραφικαὶ ἔρευναι et dans Β.Β. Σφυρόερας, Κυκλαδικὰ ἐγγραφα ἐξ ἰδιωτικῶν συλλογῶν, σειρὰ πρῶτη-Ναξιακὰ, ΕΕΚΜ 5 (1965-1966) 635-667.

- <sup>36</sup> Safvet, Nakçe (Naksos) dukağı Kiklad adaları TOEM 3 (1912), 1444-1457. Safvet, Yusuf Nasi, TOEM 4 (1913), 988-990.
- <sup>37</sup> K. Hopf, Geschichte der Insel Andros, SKAW 16 (1855) 23-131 et 21 (1856) 221-262; Veneto-Byzantinische Analekten, Amsterdam 1964; Ghisi, Giustiniani, Gozzadini et Griechenland dans le AEW; Chroniques Greco-Romanes inédites ou peu connues, Berlin 1873.
- <sup>38</sup> Surtout: C.N. Sathas, *Μνημεῖα Ἑλληνικῆς Ἱστορίας*, collection de documents inédits concernant l'histoire de la Grèce, 9 t., Paris-Venise 1880-1890.
- <sup>39</sup> W. Miller, *The Latins in the Levant, a history of Frankish Greece*, London 1908.
- <sup>40</sup> Δ.Ν. Δρόσος, *Ἱστορία τῆς νήσου Τήνου, Ἀθήναι*, 1872.  
M.I. Marcopoli (Markopolis) a publié un grand nombre de petits articles dans des périodiques et journaux de Syros et d'Athènes (*Ανατολή* et *Εστία*). Son meilleur ouvrage reste probablement *Δραματικὸν ἐπεισόδιον τῆς Ναξιακῆς ἱστορίας*, paru à Naxos en 1893.
- <sup>41</sup> Bibliographie des ouvrages de Zerlendis: K. Ἀμαντος, *Περικλῆς Ζερλέντης* (1858-1928), *Ἑλληνικά* 1 (1928) 227-228.
- <sup>42</sup> Pour la production très volumineuse de Δ.Π. Πασχάλης cf. la bibliographie: Δ.Ι. Πολέμης, *Δημωσιεύματα Δ.Π. Πασχάλη, Πέταλον* 1 (1977), 158-220.
- <sup>43</sup> Athènes, GAK, collection Zerlendis: correspondance de Zerlendis avec E. Legrand, lettre de Legrand, 14 VII 1902: "je suis étonné de lire dans votre lettre du 27 VII que vous considérez les catholiques comme ennemis de leur patrie . . . ce sont des idées de kalogéros que rien historiquement ne justifie . . . il n'y a plus que les Grecs et quelques vieux popes russes qui osent encore parler de ces questions à jamais enterrées."
- <sup>44</sup> G. Gerola, Zea (Kea) ARSA 4-5 (1923) 177-221; Fermentia (Kythnos) ARSA 6-7 (1926) 1-40; Serifos, ARSA 3 (1921) 203-241. Pour Laurent voir note 3 et la bibliographie.
- <sup>45</sup> Clemente da Terzorio, *Le Missioni dei Minori Cappucini*, t. 4 (Turchia Asiatica), Roma 1918; G. Fagniez, *Le père Joseph et Richelieu*, Paris 1894- M. de Vaumas, *L'éveil missionnaire de France*, Paris 1959<sup>2</sup>; G. Tongas, *Les relations de France avec l'empire ottoman*, Toulouse 1942.
- <sup>46</sup> Un des meilleurs produits en est A.Θ. Δρακάκης, *Ἡ Σῦρος ἐπὶ Τουρκοκρατίας*. 2 t. Ἀθήναι 1948-1967.
- <sup>47</sup> F. Thiriet, *La condition paysanne et les problèmes de l'exploitation rurale en Roumanie gréco-vénitienne*, SV 9 (1967), 35-69. Pour l'historiographie occidentale cf. dans la bibliographie les ouvrages de Borsari, Jacoby, Loenertz, Longnon.
- <sup>48</sup> E.E. Κουκκου, *Οἱ κοινωτικὸι θεσμοὶ στὶς Κυκλάδες κατὰ τὴν Τουρκοκρατίαν*, Ἀθήναι 1980.

<sup>1</sup> Le meilleur ouvrage pour la géographie générale des îles grecques est celui d'A. Philippson, *Die Griechischen Landschaften*, t. 4, Frankfurt 1959, dont les pages 61-209 traitent les Cyclades. Pour la géographie sociale, il y a l'ouvrage récent d'E. Kolodny, *Iles de la Grèce*, 2 t. Aix-en-Provence 1974.

<sup>2</sup> Cf. annexe 1, table 2 pour les chiffres de la population du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> Extraits du Grand Insulaire du géographe français André Thevet, manuscrit inédit de la Bibliothèque Nationale de Paris, dans: Hasluck, *Thevet's Grand Insulaire*, 61-64: Naxos, AKAN, diplômes du monastère de l'Annunziata, 2 III 1511.

<sup>4</sup> Sur les habitants "turcs" voir ci-dessous p. 107-108.

<sup>5</sup> Κεφαλληνιάδης, *Ἐκκλησίαις*, t. 3/1, 35, qui cite un article de Γ. Βάρδης dans un journal de Naxos (Φωνὴ Νάξου-Πάρου, no. 331) que je ne pus pas consulter.

<sup>6</sup> Le plus ancien établissement albanais est mentionné dans Saulger, *Histoire nouvelle*, 214-215 pour Ios. La valeur des renseignements fournis par Saulger reste pourtant toujours douteuse. Πασχάλης, *Ἀλβανοί*, 267, suppose un établissement d'Albanais à Andros à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle sans apporter de preuves. Ζερλέντης, *Μετοίκησις Ἀλβανῶν*, 260-263 et Βακαλόπουλος, *Ἱστορία*, t. 2, 211, rejettent la supposition de Saulger qui veut que l'établissement se fit pendant la Francocratie, mais Sanuto, *Diarii* t. 10, 40 et 45, nous fournit une preuve irréfutable de la présence d'Albanais à Andros sous la domination latine. Les données fournies par F.W. Hasluck sur les Albanais dans son *Albanian settlements*, 224-227, doivent être utilisées avec la plus grande circonspection, cf. ci-dessous annexe 1. En 1670, le principal village albanais des Cyclades, Amolokhos dans le nord d'Andros, comptait 187 foyers: Istanbul, BA tt 800, 465-473.

<sup>7</sup> cf. ci-dessous, annexe 1.

<sup>8</sup> A. Sigalas, *I nomi et cognomi veneto-italiani nell'isola di Sira*, *Studi Bizantini et Neellenici* 3 (1921), 194-200.

A. Sigalas, *Die Griechische Insel Syros in ethnischen und religiösen Hinsicht in der byzantinischen und neueren Zeit*, *Ostkirchliche Studien* 7 (1958), 85-92. Enfin, la thèse est posée d'une manière très claire dans le journal des Catholiques de la Grèce:

A. Σιγάλας, *Τὰ ἐξωκλήσια τῆς Σύρου, Καθολικὴ*, année 40 (1968), nos. 1587-1590.

<sup>9</sup> Cf. Kolodny, *Iles*, t. 1, 233-235 et 240, qui suppose une conversion d'orthodoxes à Tinos, mais pas à Syros, dont il voit la population comme allochtone. En effet les arguments pour Tinos valent pour Syros et vice-versa; Kolodny s'est un peu embrouillé dans ses arguments. Pour les villages latins de Santorin (Karteradhos et Kondokhori) cf. Hofmann, *Thera*, 52.

<sup>10</sup> Cf. Jacoby, *Archontes*, 468-470 et 472-476, sur la manière où l'aristocratie autochtone va s'incorporer à la noblesse d'origine occidentale.

<sup>11</sup> D'après le traité de paix entre Marco I Sanudo et Venise, conclu en 1212 ou 1213,



dont le texte est publié dans Tafel, Urkunden, t. 2, 163: le duc avait le droit d'emmener avec lui à Naxos un nombre d'aristocrates crétois indigènes qui avaient fait cause commune avec lui dans la rébellion anti-vénitienne en Crète de 1212. A remarquer que dans des actes notariés de Naxos du XVI<sup>e</sup> siècle, on indique une partie de la ville de Naxos comme Exobourgo Khandhakos, Faubourg de Candie, cf. Βισβίτης, Ἐγγράφα, 19.

<sup>12</sup> Tels par exemple les noms qui se trouvent dans l'index de l'édition d'un protocole notarié de Naxos du XVI<sup>e</sup> siècle: Βισβίτης, Ἐγγράφα, 153-160. On relève des noms comme Anaplioti (de Nauplie), Arkadhitis, Korfiatis, Kypriotis, Kritikos, Mytilinaios, Salonikaïos.

<sup>13</sup> F.W. Hasluck, Depopulation in the Egean islands and the Turkish conquest, ABSA 17 (1910-1911) 151-177.

<sup>14</sup> Annexe 1.

<sup>15</sup> Un exemple de migration des habitants de Syros à Sifnos à la suite d'une persécution des Latins de Syros par les Turcs en 1617 et les années suivantes dans Roma, PF, SOCG 149, f. 208v-209 (3 VIII 1631) où l'on relève plusieurs noms de familles de Syros (Kalavassi, Vartaliti, Rouso, Gucino=Voutsinos). Un rapport contemporain de l'évêque de Syros parle de la dépopulation presque totale de cette île, ibid. f. 165 (27 VI 1631); dans un rapport suivant, le même évêque dit que la plupart des habitants de Syros s'est réfugiée à Tinos, ibid. 166 (4 IX 1631).

Le cas de Milos en Λεντάκης, Καταστροφή, 84-98, cf. aussi la discussion dans Slot, Ἐκκλησίαι, 87-88, Λεντάκης, Ἀγιογράφοι, 368-370.

<sup>16</sup> Μ. Φιλίππᾶ-Ἀποστόλου, Τὸ Κάστρον τῆς Ἀντιπάρου, Ἀθήναι 1978.

W. Hoepfner - H. Schmidt, Mittelälterliche Städtegründungen auf den Kykladeninseln Antiparos und Kimolos, Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts (Berlin) 91 (1976) 291-339. Une description fort superficielle de plusieurs autres *Kastra* dans A. Eberhard, Mittelälterliche Burgen auf den Kykladen, EEKM 10 (1974-1978) 501-585. Il faut se méfier des conclusions historiques dans ces études architectoniques qui sont parfois trop rapides et basées sur des sources insuffisantes.

<sup>17</sup> Hoepfner, Städtegründungen 323-327, sur la datation de Kimolos. Cf. Eberhard, Burgen, 533 et 562, pour les inscriptions des seigneurs latins de Serifos et Sifnos; l'inscription d'Antiparos est mentionnée dans Pasch van Krienen, Descrizione, 128.

<sup>18</sup> Sur la technique de construction cf. S. Vafiadis, Städte auf den Kykladen, Diss. Berlin 1938; Della Rocca, Traité, t. I, 201-203 et Pègues, Histoire, 311-316. D'Arvieux, Mémoires, t. 4, 125, comme aussi Tournefort, Relation, 58 et Pègues, Histoire, 307-308, donnent des exemples de la saleté de certaines villes des Cyclades.

<sup>19</sup> Cf. Ricaut, Present State of the Ottoman Empire, 67-69, sur la technique de la conquête ottomane ou l'auteur remarque qu'un des procédés les plus importants est de faire déplacer la population d'une région soumise vers des places faciles à contrôler.

<sup>20</sup> Le centre administratif et commercial de Milos s'est déplacé d'Apanokastro vers Borgo ou Khora environ 1500. Buondelmonti (1420) ne connaît qu'Apanokastro. Cf. Slot, *Ἑκκλησίαι*, 164, pour la tradition du déplacement dans un rapport de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Lowry, Tahrir, 70, 75, 95, montre clairement comme la population chrétienne d'une ville fortifiée diminue après la conquête ottomane.

<sup>21</sup> Δελένδα, Καθολικοί, 205-209.

<sup>22</sup> En réalité ce ne sont guère des monocultures, mais des cultures de produits d'exportation où les paysans sont astreints par nécessité ou par l'obligation de payer leurs fermes sous l'espèce de certains produits. Le cas de Chypre dans Braudel, Méditerranée, 124-125, cf. Τσιρπανλής, Ἐγγραφα, 1 et Βακαλόπουλος, Ἱστορία, t. 3, 250.

<sup>23</sup> Sathas, Documents, t. 4, 250-252.

<sup>24</sup> Sur la sériciculture de Tinos cf. Δωρίζας, Μεσαιωνική Τήνος, 248, 269-271 et Venezia ASV 5 Savi 272 (dossier sur les privilèges de Tinos, surtout sur la liberté de commerce de soie).

<sup>25</sup> Exemples des chicaneries d'un grand seigneur dans Sathas, Documents t. 4, 236, 242-244.

<sup>26</sup> C'est la situation que décrit Braudel, Méditerranée, 38; cf. les documents dans Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 75-83. Pour la situation à Kea cf. Βισβίτης, Βολαί, 26-33.

<sup>27</sup> Pour Andros, nous avons un état de la production qui montre l'importance de sériciculture et de la culture de fruits (agrumes): voir annexe 4, table 3. Istanbul, BA, tt 800, 404, montre qu'un des plus grands marchands des Cyclades, Gasparo Condestauro, est également un des plus grands propriétaires fonciers de l'île d'Andros. Le testament du marchand de Sifnos est publié dans Μέρτζιος, Διαθήκη, 104-111.

<sup>28</sup> Sur la liaison grands propriétaires - marchands - armateurs cf. la chronique des Jésuites: Laurent, Mission 181 (un cas de Naxos où un grand propriétaire latin est aussi armateur); Naxos, IAN, Cartulario Casazza p. 439, et Hofmann, Thera 58-59, sont des documents qui montrent des grands propriétaires intéressés dans le commerce.

<sup>29</sup> Navigation de Sifnos pendant la Francocratie cf. Thiriet, Regestes du Sénat, t. 3, 42 (no. 2367 du 23 IX 1434) et 60 (no. 2443 du 1 VI 1436): montre l'existence d'un calfat à Sifnos dont l'importance s'étend hors de l'île de Sifnos. Πλουμίδης, Βενετοκρατούμενες Χῶρες, 118, montre que Paros et Sifnos ont des navires. Borsari, Studi, 74 n. 80, le montre pour Kea.

<sup>30</sup> Heeringa, Bronnen, t. 1/1, 41 mention de Joanni "Tandophilo" (Triandafyllos) de Naxos.

<sup>31</sup> Les difficultés de la navigation dans l'Égée se trouvent pour la première fois expliquées dans les atlas marins du cycle de Blaeu (cf. ci-devant p. 8). Nous citerons ici la version de Van Keulen, De nieuwe groote lichtende zee-fakkel, t. 3. Le meilleur manuel moderne est celui de l'amirauté britannique: Mediterranean Pilot, published by the

hydrographer of the Navy, t. 4, s.l. 1968.

<sup>32</sup> Cf. les plans détaillés des ports des Cyclades (Syros, Kea, Serifos) dans l'atlas de Lavalle (La Haye, ARA, Atlas Marine 49).

<sup>33</sup> Somer, Reyse, 22 (ed. Amsterdam 1649).

<sup>34</sup> La Haye, ARA, Collection De Ruyter, 199: "moeilijk te naijen, want wel 700 ellen linnen aan het lijf".

<sup>35</sup> Considérations sur les avantages et les limitations des galères et navires de haut-bord dans Guilmartin, Gunpowder and galleys, 95-121, 194-220 et 266-268.

<sup>36</sup> Tenenti, Venezia, 88-98, lequel est trop pessimiste en ce qui regarde les conséquences de l'apparition des navires occidentaux pour la navigation vénitienne.

<sup>37</sup> Cf. Eickhoff, Venedig, 51-55, pour la nouvelle tactique vénitienne, et Guilmartin, Gunpowder and galleys, 211-214, 232-234, 241, 245-246, sur l'avantage technique obtenu par les Vénitiens dans leurs galères et galéasses.

<sup>38</sup> La présence de longue durée des flottes de galères vénitiennes est attestée par les journaux de bord et les actes des conseils de guerre de l'amiral vénitien Francesco Morosini (Venezia, CMC, Morosini cod. 333 sqq). De nombreux documents (surtout actes émanés des amiraux vénitiens) dans les archives de Naxos et de Syros (IAN, AKAN, AKAS) confirment cette présence.

<sup>39</sup> Description des batailles de cette guerre dans Anderson, Naval wars, 243-269.

<sup>40</sup> Guilmartin, Gunpowder and galleys, 20, remarque avec raison que seule la flotte vénitienne essayait d'exercer un contrôle territorial; les Turcs, comme les autres pouvoirs chrétiens, se limitaient à des "expéditions".

<sup>41</sup> L'économie et la sociologie de la piraterie est décrite avec vivacité dans les livres de voyage des Anglais Roberts et Randolph et de l'Espagnol De Contreras. On en trouvera une bonne synthèse dans l'article de D.A. Zakythinos, Corsaires et pirates dans les mers grecques aux temps de la domination turque, *Hellénisme Contemporain* 11-12 (1939) 695-738.

<sup>42</sup> La fertilité de Milos est confirmée par le registre fiscal turc de 1670 (Istanbul, BA, tt 800): les terres labourables de Milos payent 20 *akçe* (monnaie turque, petite pièce d'argent) par mesure, tandis que celles des autres Cyclades payent de 6 à 10 *akçe*. Données sur la production dans Tournefort, Relation, 61, et Arvieux, Mémoires, t. 4, 325-327. Un contrat concernant l'exploitation des mines d'alun (1446) entre le duc Giacomo II de Naxos et un noble vénitien dans: Venezia, CMC, PD 751/3.

<sup>43</sup> Pour le commerce de butin cf. surtout Paris, AN, AE. B.1, 892, f. 74 sqq. (rapport de l'inspecteur Digoine, 1696).

- <sup>44</sup> Pour l'immoralité cf. Tournefort, Relation, 58; Randolph, Present State, 32; Somer, Reyse, 22. Les conséquences démographiques apparaissent dans les livres de baptême, dont des extraits sont publiés dans Slot, *Ἑκκλησίαι*, 245-258.
- <sup>45</sup> Cf. ci-dessous, note 12/95. Nous basons cette estimation du chiffre de la population de Milo sur: Istanbul, BA, tt 800, 342-384.
- <sup>46</sup> Hasluck, Depopulation, 160, cf. Hoepfner, Städtegründungen, 323-330. Slot, *Ἑκκλησίαι* 118-119 (rapport du missionnaire Marco Polla). Tournefort, Relation, 55-57; *Ἀποστόλου, Κάστρον*, 99-102.
- <sup>47</sup> Tournefort, Relation, 125-126.
- <sup>48</sup> Eberhard, Burgen, 529-531.
- <sup>49</sup> Van Keulen, Zee-fakkel, t. 3, 64-65.
- <sup>50</sup> Tournefort, Relation, 127-128.
- <sup>51</sup> Hasluck, Albanian settlements, 226-227.
- <sup>52</sup> Projet de quelques Juifs d'avant 1650 dans le rapport Polla dans Slot, *Ἑκκλησίαι* 115. Proposition de Saulger et projet Vénitien dans Paris, AN, AE. B.1 892, f 13-14. Tournefort, Relation, 67.
- <sup>53</sup> *Ἀποστόλου, Κάστρον*, 103-105.
- <sup>54</sup> Tournefort, Relation, 69; London, BL, Add. Ms. 10635, f. 67<sup>v</sup>.
- <sup>55</sup> Tournefort, Relation, 99.
- <sup>56</sup> Tournefort, Relation, 98.
- <sup>57</sup> Voir ci-dessous annexe 4, table 3. Sur la sériciculture: Saewulf, 834, Tournefort, Relation, 134, Archipelagus Turbatus, 45.
- <sup>58</sup> Tournefort, Relation, 134.
- <sup>59</sup> Rome, Pf, SOCG 275 f. 484 (rapport de Ruggieri, 1667) donne plusieurs noms de marchands cycladiens en Italie, parmi lesquels figure aussi celui de Condestaulo, vénitien (les Condestauli semblent plutôt être indigènes d'Andros). Sur les Condestauli cf. Venezia, AS, Bailo 116.
- <sup>60</sup> Voir ci-dessous, annexe no. 1 et Istanbul, BA, tt 800, 388-472. Eberhard, Burgen, 537-539; *Ἀποστόλου, Κάστρον*, 106-107.
- <sup>61</sup> Sur les Musulmans d'Andros voir Δ.Π. Πασχάλης *Τοῦρκοι ἰδιοκτῆται ἐν Ἀνδρῶν, Ἀθηναί* 36 (1925) 166-176, et Istanbul, BA, tt 800, 434-435.

<sup>62</sup> Tournefort, Relation, 157.

<sup>63</sup> Πασχάλης, Κυκλάδες, 136.

<sup>64</sup> Armao, Descrizione 60-97, offre la plus ample description.

<sup>65</sup> Hofmann, Tinos, 15-19, 114.

<sup>66</sup> Tournefort, Relation, 106-109.  
Wheeler, Voyage (ed. Amsterdam 1689), t. 1, 98-99.

<sup>67</sup> Roma, PF, SC Arcipelago 2A, 643-646 (Liste des latins de Mykonos, 1678).

<sup>68</sup> Le distique se trouve dans une lettre du bourgmestre d'Amsterdam. N. Witsen au savant G. Cuperus, publiée dans Gebhard, Witsen, t. 2, 450. Un autre exemple de cette confusion dans le journal du capitaine de guerre néerlandais Jean de Witte, La Haye, ARA, Collection De Ruyter, 219.

<sup>69</sup> Voir annexe 4, table 3, et Tournefort, Relation 122.

<sup>70</sup> Βακαλόπουλος, Ιστορία, t. 3, 288. La plus ancienne liste des Grecs de Syros est publiée dans Ν Γ Λιβιδάρας, Η παλαιότερα ένδειξις περι Όρθοδόξων έν Σύρω, EEBS 23 (1953), 722-726.

<sup>71</sup> En effet, on voit dans le registre fiscal turc de 1670 que Paros n'a guère d'oliviers: Istanbul, BA, tt 800, 182-264; cf. Tournefort, Relation, 77-78.

<sup>72</sup> Roma, PF, SOCG 274, 233 (liste des Latins de Paros, 1667).

<sup>73</sup> Port d'Antiparos, cf. atlas de Laval: Den Haag, ARA, Atlas Marine 49. Pirates: Paris, AN, AE, B. 1, 904, f. 4 (lettre du consul de France à Naxos du 4 XI 1699: les pirates se retirent à Antiparos après avoir pris un vaisseau) et Roma, BAV, Vat. Graec. 2636 (documents sur un acte de piraterie à Antiparos, 1719).

<sup>74</sup> Tournefort, Relation, 71.

<sup>75</sup> Hoepfner, Städtegründungen. 291-310; Αποστόλου, Κάστρον, 9-85.

<sup>76</sup> Hofmann, Naxos, 150; Tournefort, Relation, 71.

<sup>77</sup> Sur la production agricole voir Tournefort, Relation, 81-82 et ci-dessous annexe 4 table 1 et 4. A signaler toutefois qu'on ne peut guère comprendre comment la petite production de soie et de coton donnée dans l'annexe aurait pu donner lieu à l'exportation dont Tournefort fait mention. Ce serait une raison de se méfier un peu des données des registres fiscaux turcs. Un contrat d'exploitation de l'éméri de 1625 dans les actes notariés de Naxos dans: Athènes, IEE, est signalé dans Ζευγώλης, Ιστορία της Ναξίας σμύριδος, 143.

<sup>78</sup> Description du Kastro dans *Ἀποστόλου, Κάστρον*, 94-99. Le caractère mixte du Borgo exista encore pendant le XVII<sup>e</sup> siècle: en 1642, on se plaint de l'archevêque latin parce qu'il ne veut pas entretenir un chapelain dans une église latine du Borgo, cf. Roma PF, SOCG 39, f. 299 sqq: plaintes de Giovanni Crispo, 31 X 1642.

<sup>79</sup> On trouvera l'origine de cette interprétation dans *Ζερλέντης, Διαμάχη*, 411-412. Le toponyme Evriakes est trop commun dans les Cyclades (également dans une région côtière de Naxos et dans la forme d'Evraiokastro à Kythnos et à Tinos) cf. Venezia AS, SDPTM 900/10 XI 1682) pour en supposer une origine juive. Pour le Neokhori voir *Ζερλέντης, Διαμάχη*, 410-411.

<sup>80</sup> Description des deux citadelles dans N. A. *Κεφαλληνιάδης, Δύο Κάστρα τῆς Νάξου*, EEKM 4 (1964) 155-230. Cf. aussi les remarques dans Eberhard, Burgen, 511.

<sup>81</sup> Sur les Musulmans de Naxos cf. surtout A. Φ. *Κατσουρός, Οἱ Τοῦρκοι τῆς Νάξου*, EEKM 9 (1971-1973), 152-180. Le recensement turc de 1670 compte 8 foyers musulmans à Naxos: Istanbul BA, tt 800, 6.

<sup>82</sup> Tournefort, Relation, 89. L'existence de trois villages est mentionnée par Antonio da Millo (16<sup>e</sup> siècle). London, BL. Add. MS. 10635, f. 86. Da Millo donne la mention peu probable selon laquelle dans son temps ces villages aient été habités par des Turcs.

<sup>83</sup> Acte de 1390 avec mention de l'évêque latin d'Amorgos dans: Venezia, AS, 5 Savi, 175/205.

<sup>84</sup> Tournefort, Relation 93-94, cf. Kolodny, Iles de la Grèce, t. 1, 183-186; *Ζακυθηνός, Ἔγγραφα* 139-142 (acte patriarcal de 1613 contenant une énumération de possessions à Paros, Karos, Anafi et Astypalia).

<sup>85</sup> Tournefort, Relation, 96.

<sup>86</sup> *Ζερλέντης, Μετοίκησις Ἀλβανῶν*, NE 1 (1918 260-265 (à consulter avec précaution en ce qui regarde ses conclusions générales).

<sup>87</sup> Hofmann, Thera, 110; Roma, PF, SOCG 533, 206 (rapport sur le missionnaire d'Ios, 1699).

<sup>88</sup> Carnet de notices d'Ernst Brinck dans: Arnhem, RA, Harderwijk, 2046 f. 90<sup>v</sup>; London, BL, Add. Ms. 10635, f. 85.

<sup>89</sup> Voir ci-dessous, annexe 4, table 2, et Tournefort, Relation, 103.

<sup>90</sup> Pour le coton voir Richard, Relation, 40-41; Cordey, Vivonne, 268.

<sup>91</sup> Première publication de ce poème dans Richard, Relation 20-21.

<sup>92</sup> Hofmann, Thera, 54-55.

<sup>93</sup> Un *hüccet*, écrit à Santorin en 1587, est souscrit par plusieurs témoins musulmans: Santorin, AKES, dossier Gonia.

<sup>94</sup> Istanbul, BA, tt 800, 329; Richard, Relation, 92 fait mention de laboureurs déportés de Thirasia par des pirates, il s'agit donc probablement de laboureurs habitants d'Apanomeria et non d'habitants sédentaires de Thirasia.

<sup>95</sup> Tournefort, Relation, 105.

<sup>1</sup> Cette distinction entre féodalité des croisés et système vénitien de fiefs militaires est posée clairement dans Jacoby, *Féodalité*, 295-296, mais elle a été récemment contestée dans Santschi, *Notion de feodum*, 201-205, qui n'y veut voir qu'une distinction purement théorique. Il faut cependant retenir la distinction entre ces deux systèmes "idéaux" pour bien analyser les étapes intermédiaires qu'on rencontre dans la pratique des Cyclades.

<sup>2</sup> Borsari, *Colonie*, 34-36; Loenertz, Ghisi, 461-462.

<sup>3</sup> Le traité de partage est édité dans Tafel, *Urkunden*, t. 1, 476-477, et dans A. Carile, *Partitio imperii Romaniae*, SV 7 (1963), 217-222. La base légale de la conquête par des entrepreneurs particuliers est discutée dans Loenertz, Ghisi, 26-28, et Borsari, *Colonie*, 29-40.

<sup>4</sup> La date de la conquête des Cyclades a été le sujet d'une discussion qui ne se base pourtant que sur une seule source peu claire, la chronique de Daniele Barbaro; le passage relevant est publié dans Fotheringham, *Marco Sanudo*, 107; cf. Jacoby, *Féodalité*, 271, Borsari, *Colonie*, 38-41 et Loenertz, *Marino Dandolo*, 166-168. On pourra supposer une dépendance d'Andros du duché de Naxos, cf. Loenertz, Ghisi, 26-29, Borsari, *Colonie* 40-41, et Jacoby, *Féodalité*, 237.

<sup>5</sup> Sur la relation avec l'empereur latin voir surtout l'analyse de Borsari, *Colonie*, 39-40, notes 77-78. Sur la cession de suzeraineté à Achaïa (le traité de Viterbo, 1267) voir Borsari, *Colonie*, 63 et (avec un récit un peu différent) la lettre du duc Marco II Sanudo au doge de Venise, 12 III 1282, publiée dans Hopf, *Urkunden*, 242-245, et dans Loenertz, Ghisi, 277-282.

<sup>6</sup> Sur la position des Ghisi cf. Loenertz, Ghisi, 29-30 et Jacoby, *Féodalité*, 237.

<sup>7</sup> L'attitude de Venise resta longtemps hésitante. Des exemples en sont cités dans Jacoby, *Féodalité*, 300-308. A citer encore le cas publié dans Thiriet, *Régestes du Sénat*, t. 2, 111 (régeste 1476 du 3 III 1413), où il est dit que le duc de Naxos n'est pas un sujet de Venise. L'attitude la plus commune est formulée dans un conflit avec Jeanne I de Naples, princesse d'Achaïa et donc suzeraine de l'Archipel: "presupposita quod ipsa domina (la duchesse de Naxos Fiorenza Sanudo) esset vestra vassala, prius tamen quam vassala fuerit ipsa fuit civis nostra et ratione originis nobis *naturali jure* subdita et commissa"; cf. Gerland, *Patras*, 143.

<sup>8</sup> Voir Fotheringham, *Marco Sanudo*, 80-103.

<sup>9</sup> L'histoire générale dans Miller, *Latins*, 570-594. A propos de l'origine des Crispi, seule une source les dit de Vérone: Hopf, *Chroniques* 182-183. De l'autre côté, il y a plusieurs indications de liens entre les Crispi et Milos. Au XVII<sup>e</sup> siècle, il y a des Crispi parmi les principales familles grecques de Milos. Saulger, *Histoire*, 92, dit que Francesco Crispo était un Grec. Un document de Tinos fait mention d'un paysan Crispo à Tinos en 1456: Tinos, AKAT 4/4 (1456): ce nom est donc répandu dans les îles hors de l'aristocratie et hors du duché. Le train de vie des Crispo est fort grec, voir ci-dessous p. 59 et 81. A signaler que la branche des Crispo qui règne à Naxos depuis ca. 1463



descend de Nicolo Crispo, marié à une Grecque, fille d'un Comneno, empereur de Trébizonde: Malipiero, 44.

<sup>10</sup> L'histoire générale de cette période dans Miller, Latins, 574-700.

<sup>11</sup> Les ouvrages de Hopf sur l'histoire dynastique des Cyclades doivent être utilisés avec une extrême précaution; il faut toujours les comparer avec les articles de Loenertz. En fait, la plupart des dynasties latines débute vers 1300 par l'occupation des petites îles reconquises par les Byzantins pendant la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, cf. Borsari, Colonie, 74-83, et Loenertz, Ghisi, 55-59. Sur l'établissement de l'administration vénitienne sur Tinos voir Jacoby, Féodalité, 238-240 et Venezia, AS, 5 Savi 272, où se trouve une copie de l'acte de soumission des habitants de Tinos à Venise, à préférer à l'édition de ce même document, tirée cette fois d'une autre source dans Γεωργαντόπουλος, Τηνιακά, 94-95. Sur les mises à ferme de Tinos voir Thiriet, Régestes du Sénat, t. 2, 166 (no. 1699); t. 3, 20, 23, 159, 162-163, 231 (nos. 2273, 2286, 2833, 2845, 3108). Sur les Scutari voir Sathas, Documents, t. 4, Σπανάκης, Μνημεῖα, t. 1, 195, et Venezia, AS, SDPTM 900 (2 XI 1683).

<sup>12</sup> Santschi, Aspects, 112. Loenertz, Ghisi, 298-300 et Morozzo della Rocca, Benvenuto da Brignano, 102, nous renseignent sur les contrats de conquête, cf. Dufourcq, Ports méditerranéens, 44, sur les coutumes des entrepreneurs-armateurs.

<sup>13</sup> Edition dans G. Recoura, Les Assises de Romanie, édition critique avec une introduction et des notes, Paris 1930 (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, fasc. 258), cf. la critique de cette édition dans Jacoby, Féodalité, 13-14.

<sup>14</sup> Le domaine d'application et les limitations de cette application sont amplement traités dans Jacoby, Féodalité, 179-308, qui remplace les notices souvent erronées dans Recoura, Assises, 48-62.

<sup>15</sup> London, BL, Add. Ms. 8512. Sur une des feuilles de garde de ce manuscrit on peut relever la preuve qu'il y avait un deuxième manuscrit des Assises à Naxos: le chancelier ducal Giovanni Antonio Padoano (Padoano et non Iordoano comme étrangement tous les éditeurs veulent lire) y reproduit un article trouvé dans un autre recueil des Assises à Naxos.

<sup>16</sup> Mention des Assises et des usances locales dans des actes de Naxos, par exemple dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2639 (contrat de ferme du chancelier Padoano avec Andonios, fils de Iani Vaptismenos, 1517) et plusieurs actes du notaire grec de Naxos Miniatitis publiés dans Βισβίτης, Ἐγγράφα, 59-61, 68-69, et 89-90. Pour Tinos voir: Sathas, Documents, t. 4, 258.

<sup>17</sup> Naxos, 1494 dans Magno (ed. Sathas), 233 et Setton, Papacy, t. 2, 453. Milos dans Iorga, Notes, t. 6, 64.

<sup>18</sup> Nous ne l'avons pas jugé utile d'entrer dans une discussion approfondie sur le caractère byzantin ou importé de la tenure féodale qui n'a guère d'importance pour le thème

principal du présent ouvrage. Nous renvoyons aux passages sur ce sujet dans Jacoby, *Féodalité*, 246-250; Jacoby, *Archontes*, 432-463 et Thiriet, *Romanie*, 109-116.

<sup>19</sup> Jacoby, *Féodalité*, 308.

<sup>20</sup> Jacoby, *Féodalité*, 300-308, cite plusieurs cas d'interventions vénitiennes.

<sup>21</sup> Thiriet, *Régestes du Sénat*, t. 2, 203 (no. 1883, 31 V 1423).

<sup>22</sup> Bologna, BCA, AG, 33/7 (23 IX 1499) pour les Gozzadini; Venezia, CMC, PD 824/33 (25 I 1436) pour les Zeni; *Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν*, 153-154 (I X 1445) et Bologna, BCA, AG Diversa III/I (4 X 1456) pour les Da Corogna.

<sup>23</sup> Un exemple particulièrement beau en est: Venezia, CMC, PD 824/33.

<sup>24</sup> Jacoby, *Archontes*, 468-470, 472-476; Βισβίξης, *Ἑγγραφα*, 122.

<sup>25</sup> La seule fois qu'on trouve dans les Cyclades une distinction nette entre feudataires de simple hommage et liges se manifeste dans un document publié dans Sathas, *Documents*, t. 4, 270. Il est à remarquer que c'est justement ce document qui abolit à Tinos la différence entre liges et feudataires de simple hommage stipulée dans les Assises, art. 72.

<sup>26</sup> Documents des Da Corogna dans: Naxos, AKAN, *Cartulario Filoti*, 157-161; édition quelquefois mutilée dans *Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν*, 148-150, 153-154. Un acte d'un Da Corogna comme seigneur de Sifnos est publié dans Π. Γ. *Ζερλέντης, Τουλιάνου Ντακορόνια αὐθέντου Σιφνίων γράμμα τοῦ ἔτους 1462*, NE 1 (1918), 126-132.

<sup>27</sup> Etonnement sur cette situation dans Jacoby, *Féodalité*, 249-250.

<sup>28</sup> Assises, art. 4-6, 19, 22, 30, 31, 33, 48, 49, 72, 140. Pour la ligesse à Byzance voir Ferluga, *Ligesse*, 99, 105, 122.

<sup>29</sup> Sur les Delenda cf. Hopf, *Urkunden*, 233-234 et *Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν*, 151-153.

<sup>30</sup> Jacoby, *Féodalité*, 249.

<sup>31</sup> Jacoby, *Féodalité*, 237-253, surtout 247-249, cf. la recension de cet ouvrage par Thiriet dans *Revue Historique* 97 (1973), 473-475.

<sup>32</sup> Tinos, AKAT 4/4: dossier sur le fief de l'évêché, 1456, f. 3: Simon de Jannina tient une vigne de l'évêché.

<sup>33</sup> Sathas, *Documents*, t. 4, 250-304: ordres du syndic (inspecteur) Nicolo Barbarigo.

<sup>34</sup> Tinos, AKAT 4/4: grand fief à Tinos en 1456. Naxos, AKAN, Cartulario Filoti, f. 175-179: petit fief à Naxos, 1448.

<sup>35</sup> Π. Γ. Ζερλέντης, *Φεουδαλική πολιτεία ἐν τῇ νήσῳ Νάξῳ* Ἑρμούπολις 1925.

<sup>36</sup> Voir le pamphlet de Ν.Α. Πρωτονοτάριος, *Ναξιακὰ προβλήματα: τὸ ἀγροτικὸν ζήτημα καὶ οἱ Φράγκοι τῆς Νάξου* (Problèmes de Naxos: la question agricole et les Francs de Naxos), Athenai 1945, et une étude postérieure du même auteur: *Τὸ ἐν Νάξῳ Καθολικὸν σωματεῖον* "Τοῦ Τιμίου Σταυροῦ", *EEKM* 10 (1974-1978), 613-688 (à utiliser avec la plus grande précaution).

<sup>37</sup> *Dağ sahibi* dans: Istanbul, BA, tt 800, 118.

<sup>38</sup> Administration des pâturages "communs" par le représentant du seigneur à Syros dans un document publié dans Ζερλέντης, *Μαντροκάθισμα*, 5-6. Sur le caractère des terres communes à Kea cf. aussi Βισβίτης, *Βολαί*, 33, 41-45 (pour des unités de possession indivise, dites *βολαί*/volai à Kea et qui correspondent avec les *paskoula* de Naxos).

<sup>39</sup> Naxos, AKAN, Cartulario Filoti, 153.

<sup>40</sup> Publié dans Hopf, *Analekten*, 153-154: L'original qui devrait se trouver dans les archives des Gozzadini à Bologna est maintenant perdu.

<sup>41</sup> Énumération des droits dans des documents du XVe siècle publiés dans Ζερλέντης, *Γράμματα Φράγκων δουκῶν*, 143 et 151-152 et dans Ζερλέντης, *Γράμματα τελευταίων δουκῶν*, 54-56. Cf. pour les énumérations du XVIIe siècle qui sont encore presque exactement les mêmes: Naxos, AKAN, Cartulario Filoti, 189 (1666), documents de 1660 sur le *topos* de Komiaki dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2638, et des documents publiés dans Κατσουρός, *Ἑγγραφα τοῦ 16ου αἰῶνος*, 104 (1654) et dans Κεφαλληνιάδης, *Πύργος Μπελόνια*, 4.

<sup>42</sup> Tinos, AKAT 4/4: dossier sur le fief de l'évêché, 1456. Pour le Péloponnèse voir Longnon, *Documents*, 80 (le cas du village Caraveniza).

<sup>43</sup> Il s'agit surtout d'une énumération des droits du seigneur de Filoti publiée dans Ζερλέντης, *Φεουδαλική πολιτεία*, 59-60, reproduite dans Βακαλόπουλος, *Πηγές*, t. 1, 297-298. Ce document de 1667 est, en raison de sa date tardive, à utiliser avec plus de circonspection que ne le fait Βακαλόπουλος, *Ιστορία*, t. 3. 295, qui parle trop légèrement de féodalité quand il s'agit du régime des grandes possessions terriennes à Naxos pendant le XVIIe siècle.

<sup>44</sup> Laiou, *Peasant Society*, 46-47.

<sup>45</sup> Commentaire sur le *telos* à Naxos dans Βισβίτης, *Ἑγγραφα*, 134-135. Cf. pour le Péloponnèse Longnon, *Documents*, 269. Des exemples de Naxos dans Naxos, IAN, Cartulario Casazza, 1-21 et dans Κατσουρός, *Ἑγγραφα τοῦ 16ου αἰῶνος*, 50, 51, 54, 58, 64. De Βισβίτης, *Ἑγγραφα*, 39 (document du 15 III 1539), on peut tirer la conclusion que dans ce cas, le *telos* est environ 1/375 de la valeur de vente d'un terrain.

<sup>46</sup> *Turcoteli*: Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 152, où le duc de Naxos donne des *turcoteli* à un feudataire. Cr. Athènes, GAK, Stefanou 000.002 (fragment du cartulario de Filoti), 224-225: liste des revenus du *topos* de Filoti en 1570 où les *turcoteli* sont énumérés simplement parmi les autres revenus du seigneur du *topos*.

<sup>47</sup> Δρακάκης, Σῦρος, t. 1, 7 cf. Βακαλόπουλος, Ἱστορία, t. 3, 280.

<sup>48</sup> Ils sont publiés dans Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 145-146; Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 54-56 et Hopf, *Analekten*, 153.

<sup>49</sup> Athènes, GAK, Stefanou 000.002 (fragment du Cartulario Filoti), 223-224.

<sup>50</sup> Venezia, AS, Notai di Candia, protocole de Nicolo Gradenigo, acte du 4 VI 1449 (testament du duc Guillelmo II Crispo): ce document m'a été signalé par M. A.F. van Gemert d'Amsterdam.

<sup>51</sup> Pour les *skotomata* voir Lichtle (ed. Κρέμος) 101. Des querelles véhémentes à ce sujet en 1639, on voit que les *skotomata* ne sont même pas acceptés dans le cercle des Latin de Naxos, cf. Roma, PF, SOCG 185, f. 250.

<sup>52</sup> Thiriet, *Régestes du Sénat*, t. 3, 23 (no. 2286 du 10 VI 1432).

<sup>53</sup> Naxos, AKAN, Cartulario Filoti, 302; Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 19, cf. aussi la déclaration des habitants de Filoti (15 II 1676) dans Roma, BAV, Vat. Graec. 2633.

<sup>54</sup> I.T. Βιοβίζης, Ναξιακά νοταριακά έγγραφα τῶν τελευταίων χρόνων τοῦ δουκάτου τοῦ Αἰγαίου, EAIED 4 (1951), 1-165. On retrouve des opinions comparables dans Βακαλόπουλος, Ἱστορία, t. 2, 24.

<sup>55</sup> Jacoby, *Féodalité*, 293.

<sup>56</sup> Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 24-25 (en fait, l'éruption de nationalisme grec, citée dans ces pages, n'a pas de relation directe avec l'exploitation agricole); Βακαλόπουλος, Ἱστορία, t. 3, 296-297.

<sup>57</sup> Lichtle (ed. Κρέμος), 150.

<sup>58</sup> Un contrat typique de *misiariko* dans Κατσουρός, Ἐγγραφα τοῦ 16<sup>ου</sup> αἰῶνος, 67-68. Sur les origines byzantines cf. Jacoby, *Féodalité*, 37. *Misiariko* dans le *nomos yeoryikos*: Ashburnham, *Farmers law*, 99.

<sup>59</sup> Les plus anciens contrats d'*endritia* ne mentionnent pas la quantité précise due au seigneur. Ils stipulent seulement que l'*endritia* ne porte que sur le blé d'hiver: Βιοβίζης, Ἐγγραφα, 129. Si l'*endritia* porte aussi sur le blé d'été, on en fait la mention explicite, cf. le testament de Francesco della Grammatica de 1561 dans Athènes, IEE 14782. Le plus ancien contrat qui mentionne une quantité (un quart) est de 1585, publié dans Κατσουρός, Ἐγγραφα τοῦ 16<sup>ου</sup> αἰῶνος, 73. Une lettre de quelques seigneurs latins de 1643, publiée dans Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 58, mentionne que l'*endritia*

varie d'un sixième à un tiers selon le contrat établi. A Filoti, la quantité habituelle était un quart, voir annexe 6. Il semble qu'à la fin de la Francocratie, les *endrities* de Filoti étaient des montants fixes, non des proportions de la récolte variable, mais cette situation n'existait plus pendant la Turcocratie, voir annexe 6. A ce point, il faut remarquer qu'Inalcik, Ottoman policy, 15, relève que l'*endritia* d'un tiers qui aurait existé à Chypre avant la conquête ottomane, fut portée par les Turcs à un cinquième. La conquête turque n'a point porté de changements dans l'*endritia* à Naxos: les privilèges turcs accordé aux Cyclades stipulent la validité des anciens contrats et fixent les "dîmes" au même montant qu'avant la conquête, cf. ci-dessous, p. 99.

<sup>60</sup> Βισβίζης, Ἑγγραφα, 128-131. Documents qui mentionnent l'*endritia* à Syros et à Andros dans: Roma, PF, Visite 32, f. 223 et SCA 1A, f. 196.

<sup>61</sup> Du Cange, Glossarium t. 8, 73 (terrarium), 78-79 (tertia).

<sup>62</sup> Laiou, Peasant Society, 44-45. Il y a eu une discussion sur la question de savoir si la féodalité dans le Péloponnèse latin fût importée ou bien si à l'époque byzantine il eût déjà existé une "pré-féodalisation". Nous croyons que cette discussion a été close par Carile, Rendita, 40-41, 222-227 qui a établi clairement l'existence de droits exercés par une classe archontale grecque sur les revenus et les *pariki* dans leurs terres.

<sup>63</sup> Βισβίζης, Ἑγγραφα, 77. Le *misiariko* aussi peut remplir cette fonction, cf. un document dans Κατσουρός, Ἑγγραφα τοῦ 16<sup>ου</sup> αἰῶνος, 67-68.

<sup>64</sup> Sur la "gemora" de Tinos voir Sathas, Documents, t. 4, 251-253. Cf. sur le Péloponnèse Longnon, Documents, 100, 269-270, où l'identification "gemoron seu terrarium". Le *yeomoron* est mentionné dans les Assises, art. 37 et 214, cf. Jacoby, Féodalité, 247-248. L'*endritia* est d'ailleurs connue dans plusieurs autres endroits de la Grèce et de Chypres, cf. Παντελίδης, Χειρόγραφον, 138. Sur Chypre, cf. Lusignano, Chorografia, 28-29. Il est à remarquer que l'identification de l'*endritia* à Chypres avec l'impôt byzantin *kapnikon* dans Παντελίδης, Χειρόγραφον, 137, est incorrecte. Sur le *yeomoron/endritia* byzantin cf. Zakythinos, Despotat, vol. 2, 184-185 et un formulaire byzantin d'actes juridiques dans Σάθας, Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη, t. 3, 620-625 où l'on trouve un modèle de contrat d'*endritia*. Carile, Rendita, 111, constate que dans le Péloponnèse latin *gimorum* et *terrarium* sont identifiés. Il dit que le *gimorum* est la partie de la récolte d'une terre féodale qui revient au seigneur. Cette limitation à la féodalité du mot qui signifie simplement fermage déjà dans l'antiquité est d'après nous la conséquence du fait que les documents du Péloponnèse utilisés par Carile sont tous des inventaires de fiefs. A Andros, on connaît aussi la *gemora*: Andros, Ayia Xφ 84 (1533).

<sup>65</sup> Laiou, Peasant Society, 46-47, 61, 216, 218-219.

<sup>66</sup> Cela s'exprime dans un mandat du sultan de 1721 qui met fin à certains privilèges des seigneurs des *topi* et qui parle de dîmes dans le cas d'*endritia*: Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 81. Cf. le même cas à Chypres dans Παντελίδης, Χειρόγραφον, 139.

<sup>67</sup> *Capitoli sopra i villani*, ed. dans Recoura, Assises, 339-342.

<sup>68</sup> Thiriet, Condition paysanne, 46-47, 57; Santschi, Aspects, 129-136; Carile, Rendita, 184-207.

<sup>69</sup> Thiriet, Condition paysanne, 48-53, 55-56, 67.

<sup>70</sup> Thiriet, Régestes du Sénat, t. 3, 93 (no. 2573 du 26 IV 1442: dernière mention de *villani* à Tinos).

<sup>71</sup> Πλουμίδης, Βενετοκρατούμενες Χώρες, 44-45 identifie *parikos/villanus* avec *contadino*, mais rien n'indique que les *contadini* de Tinos ne soient pas libres au XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>72</sup> Sathas, Documents, t. 4, 55.

<sup>73</sup> Cf. ci-dessus notes 48-50 pour le nombre restreint des *villani* des seigneurs particuliers. Probablement des nombreux *villani* du duc sont-ils indiqués dans les actes dans Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, quand on parle des terres “laquelle tient” ou “laquelle laboure” l’un ou l’autre paysan grec. Un acte de libération d’un *villano* du duc dans Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 156-157. Sur les obligations du *villano* voir Πλουμίδης, Βενετοκρατούμενες Χώρες, 52-53: formellement elles sont très restreintes pendant le XVI<sup>e</sup> siècle, à citer le rapport du rector vénitien de Skyros qui se plaint du grand nombre de jours de fête en Grèce où l’on ne travaille pas, cf. Πλουμίδης, Βενετοκρατούμενες Χώρες, 63.

<sup>74</sup> Sur les paiements dans les *topi* voir: Athènes, GAK, Stefanou 000.002 (fragment du Cartulario Filoti) et Naxos, AKAN, Cartulario Filoti, 191-204.

<sup>75</sup> Santschi, Notion de feodum, 172, n’hésite pas d’identifier le *villano* de la Francocratie avec le *parikos* byzantin. Sur la position des *pariki* cf. Laiou, Peasant society, 144-158.

<sup>76</sup> Mentions des *cittadini* dans ces îles dans: Bologna BCA, AG 11/35 et 33/7 (Andros et Kythnos); Venezia, CMC, PD 751/3 (Naxos) et Sathas, Documents, t. 4, 237, 270-271 (Tinos).

<sup>77</sup> Sathas, Documents, t. 4, 270, parle de “*cittadini feudatari legii et altri cittadini*”.

<sup>78</sup> Assises, art. 73: “lo legio è de lo conseio del so signor e lo homo de plan homagio non”.

<sup>79</sup> Ross, Urkunden, t. 2, 160-161: diplômes en faveur de Giacomo Modino (Modhinos), un Grec de Milos qui pourra “siéger dans tous les conseils du duc”. Sathas, Documents, t. 4, 271: le cas de Tinos où l’on a plusieurs conseils dont celui des *cittadini* qui tire son origine du conseil seigneurial a pris la fonction que le grand conseil remplit à Venise: collège électoral, tandis qu’un conseil plus ample, augmenté de députés de *contadini* représente les habitants vis à vis de la Seigneurie.

<sup>80</sup> Exemples de gouvernement local dans un document de Syros: Ζερλέντης, Μαντροκάθισμα, 5-6.

<sup>81</sup>Sanuto, Diarii, t. 11, 393 (Naxos); Iorga, Notes, t. 6, 65 (Milos) et surtout un acte de Kythnos dans: Bologna, BCA, AG 33/7 (1499) où l'università de "vassali, populi et cittadini" est présente comme témoin à un changement de seigneur.

<sup>82</sup>Ce sont surtout les réformes faites en 1518 et en 1561, publiées dans Sathas, Documents, t. 4, 236-241 et 250-305 qui nous renseignent sur les institutions de Tinos.

<sup>83</sup>Zakythinos, Commune, 302-304, 420-423; cf. avec le régime des corvées à Tinos dans Sathas, Documents, t. 4, 281-290, Cf. Aussi Βακαλόπουλος, Ἱστορία, t. 2, 294-295, qui tend à brouiller les choses en ne faisant pas de distinction entre la communauté des *cittadini* et les communes villageoises de Tinos.

<sup>84</sup>Cf. ci-dessous p. 78.

<sup>85</sup>Tafel, Urkunden, vol. 3, 196-197. Peut-être l'origine de *kapetanios*, mot dérivé de l'italien, est-elle reliée au mot purement byzantin de *kefalis* (chef) qu'on connaît pour désigner le chef de l'administration locale dans le Péloponnèse byzantin, cf. Zakythinos, Despotat, t. 2, 107.

<sup>86</sup>Hopf, Analekten, 44 (Santorin, 1470); Bologna, BCA, AG 33/7 (Kythnos, 1499); Ζερλέντης, Μαντροκάθισμα, 5 (Syros, 1509); Iorga, Notes, t. 6, 65 (Milos, 1512); Sanuto, Diarii, t. 49, 80 (Paros, 1528); Βισβίτης, Ἐγγραφα, 51 (Borgo de Naxos, 1542).

<sup>87</sup>Ζερλέντης, Μαντροκάθισμα, 5-6; Σιγάλας, Ἐγγραφα, 244-245.

<sup>88</sup>Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 139, 148; Naxos, IAN, Cartulario Casazza, 107.

<sup>89</sup>Liste des rectores, pas toujours exacte, dans Hopf, Chroniques, 394-396. Acte de commission d'un rector dans: Venise, BNM, cod. It. VII 2490 (10398).

<sup>90</sup>Santorin, AKES, acte du *kapetanios* de cette île Domenico Crispo, 1479; Iorga, Notes, t. 6, 65 sur le cas de Milos.

<sup>91</sup>Sanuto, Diarii, t. 49, 80 et Ζερλέντης, Σύστασις, 18.

<sup>92</sup>Sathas, Documents, t. 4, 272, 328, 330; Rome, BAV, Vat. Graec. 2636, (12 VIII 1665). Les *protoyeri* se rencontrent également à Skyros, île dont les institutions ne sont guère influencées par l'Occident: Venezia, AS, SDeIMar, 15 V 1505, f. 87<sup>v</sup>.

<sup>93</sup>Sathas, Documents, t. 4, 239, 255-265, 328-329.

<sup>94</sup>Plusieurs exemples de l'activité du chancelier ducal comme "notaire" dans: Naxos, AKAN, Cartulario Annunziata. Documents issus des *factores* de Naxos dans Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 146, 152. Combinaison des fonctions de *factor* et chancelier à Paros dans Naxos, AKAN, Cartulario Filoti, 179. Des actes de notaires où l'on attendrait plutôt le chancelier ducal dans: Venise, CMC, PD 824/33 (acte du notaire

naxien Marco Belegno sur un hommage féodal pour Andros, 25 I 1436 - probablement more veneto, or 1437 -); Bologna, BCA, AG 18/1 (acte de notaire Francesco Zane, hommage pour Sifnos 29 I 1464, probablement donc 1465) et Bologna, BCA, AG 14/34 et 37 où le chancelier ducal se dit également “notarius publicus imperiali auctoritate”.

<sup>95</sup> Sathas, Documents, t. 4, 256, 258, 322. De Tinos, AKAT 4/4 (documents de 1456 sur le fief de l'évêché latin) on voit qu'on possédait alors à Tinos une vieille *anagrafi* (“cadastre”) écrite en grec.

<sup>96</sup> Roma, BAV, Vat. Graec. 2636: documents de la chancellerie ducale, commencement du XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>97</sup> Sathas, Documents, t. 4, 322-324; Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 144, 150, 153 et Bologna, BCA, AG 10/13, 11/35, 11/48, 14/34, 18/2, 33/7.

<sup>98</sup> Des actes de notaires grecs de Naxos sont publiés dans Κατσουρὸς, Ἑγγραφα τοῦ 16ου αἰῶνος. Pour l'édition du protocole du notaire Miniatis voir ci-dessus note 54. Le notariat était également connu à Santorin où, dans la ville latine de Skaros, il y avait en 1567 un notaire grec dont un acte se trouve dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2639. La seigneurie d'Andros connaissait le notariat tout comme à Naxos, cf. l'étude de Δ. Π. Πασχάλης, 'Ο Σπαρτιάτης Στρατηγόπουλος, δημόσιος ὑπὸ βασιλικῆς ἐξουσίας νοτάριος ἐν Ἀνδρῶ, BNJ 7 (1930), 87-98.

<sup>99</sup> Assises, art. 136, 245-246, cf. Sathas, Documents, t. 4, 289.

<sup>100</sup> Sathas, Documents, t. 4, 256, 271, 329-330.

<sup>101</sup> Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 147, cf. Βισβίζης, Ἑγγραφα, 92-93 et Δελένδα, Καθολικοί, 109-112.

<sup>102</sup> Ζερλέντης, Μαντροκάθισμα, 5-6.

<sup>103</sup> Jacoby, Féodalité, 238 note 6; Assises, art. 43, 191.

<sup>104</sup> Sathas, Documents, t. 4, 256-270, 323-326. A Naxos on connaissait également un *cavalier*, cf. Roma, BAV, Vat. Graec. 2639: document du 21 VIII 1514.

<sup>105</sup> Pour le vicaire ducal de Naxos, voir Naxos, IAN, Cartulario Casazza, 110. Le *kapetanios* de Syros est mentionné dans les actes publiés dans Ζερλέντης, Μαντροκάθισμα, 5-7.

<sup>106</sup> Sathas, Documents, t. 4, 264-265.

<sup>107</sup> Sathas, Documents, t. 4, 271-272.

<sup>108</sup> Tournefort, Relation, 58, 79; Venezia, CMC, PD 751/3 (14 IX 1447).

<sup>109</sup> P. Lambros, Monnaies inédites des ducs de Naxos, Revue Numismatique 1887, 277-280.



- <sup>110</sup> Sathas, Documents, t. 4, 251; cf. Venezia, SS, 5 Savi, 175 (205) “Tine osia privilegi di Tine”
- <sup>111</sup> Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 151; Venezia, CMC, PD 751/3. *Dazi* sur une maison sont mentionnés dans: Athènes, GAK, Stefanou 000.002; Cartulario Filoti, 223.
- <sup>112</sup> Bologna BCA, AG 11/35 et 13/35 où il est dit que les revenus du seigneur de Sifnos consistent en *introitus* (probablement revenus domaniaux) et *mercadantia* (probablement traduction du mot byzantin *kommerkion*: impôt sur la vente ou droit de douane). Le *kommerkion* est mentionné comme “commercium” dans un acte ducal de 1447: Venezia, CMC, PD 751/3.
- <sup>113</sup> Venezia, AS, 5 Savi 175 (205).
- <sup>114</sup> Voir ci-dessus p. 47 sur les doutes quant à l’origine de l’*endritia*. A ajouter ici que Svoronos, Recherches sur le cadastre, 21 note 5 et 71 note 3, considère la *dhekatia*/dîme comme un impôt. Sur les *teli* voir Βισβίξης, Ἐγγραφα, 120, et sur l’*akrostikhon* Βισβίξης, Ἐγγραφα, 122, et Κατσουρός, Ἐγγραφα τοῦ 16<sup>ου</sup> αἰῶνος, 59. D’après Carile, Rendita, 91-93, l’*akrostikhon* (*akro-stikhon*, fin de ligne) signifie dans le Péloponnèse latin l’addition des redevances proportionnelles que tire un seigneur des terres labourées par des paysans, y compris le *gimorum*. Dans le cas de Naxos, nous ne pouvons trouver aucune indication sûre. L’*akrostikhon* peut avoir existé comme tel, parce qu’il figure dans une énumération de redevances dues au duc, quoique cette énumération puisse bien avoir été pléonastique. L’“*akrostikharis* de la Seigneurie” mentionné dans le document publié par Katsouros indique toutefois que le duc a encore un perceur de revenus dont le titre rappelle l’*akrostikhon*, mais faute d’indications plus nettes, il reste possible que ce perceur ne perçoive que — par exemple — l’*endritia* due au duc.
- <sup>115</sup> Lamansky, Secrets, 654, cf. Πλουμίδης, Βενετοκρατούμενες Χῶρες, 108.
- <sup>116</sup> Bologna, BCA, AG 33/7 (29 IX 1499).
- <sup>117</sup> Sathas, Documents, t. 4, 252-253.
- <sup>118</sup> Βισβίξης, Ἐγγραφα, 121. *Cellarius* est une fonction dans le Péloponnèse latin, cf. Longnon, Documents, 165-166.
- <sup>119</sup> Miller, Latins, 647. Pour l’*apanokynigaris* de Syros voir Ζερλέντης, Μαντροκάθισμα, 5-6. Documents sur les *apanokynigarides* de Naxos dans Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 156-157. D’après les renseignements que nous avons obtenus de M. D.V. Vayiakkakos du centre de rédaction du dictionnaire historique de l’Académie d’Athènes, l’*apanokynigaris* est également connu à Karpathos, une seigneurie médiévale située entre les Cyclades et la Crète.
- <sup>120</sup> Κατσουρός, Ἐγγραφα τοῦ 16<sup>ου</sup> αἰῶνος, 59 (acte du 20 XI 1552, signé par “l’*akrostikharis* de la seigneurie”).

<sup>121</sup> Βισβίτης, Ἐγγραφα, 121.

<sup>122</sup> Pour la corvée de garde à Naxos voir Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 152. Plus de détails dans les rapports circonstanciés sur la défense de Tinos du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle comme celui de Jeronimo da Lezze, publié dans: Γ. Ν. Μοσχονᾶς, Ἡ ὀργάνωσις τῶν ἀκτοφρουρῶν τῆς Τήνου, 1621, ΕΕΚΜ 5 (1965-1966) 668-687.

<sup>123</sup> Attaques turques sur Paros, Naxos et Tinos: voir ci-dessous p. 68-69, 74-75, 93.

<sup>124</sup> Armao, Descrizione, 49 (chiffre du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle qui pourrait fournir une indication pour la période antérieure Cf. pour Naxos Sanuto, Diarii, t. 2, 100.

<sup>125</sup> Pour le déroulement de ces sacs rapides voir Sanuto, Diarii, t. 4, 100, t. 5, 465, t. 20, 140, t. 26, 523.

<sup>126</sup> Sathas, Documents, t. 4, 277; Thiriet, Régestes du Sénat, t. 2, 145 et 206 (nos. 1620 et 1895, 4 VII 1416 et 19 VII 1423).

<sup>127</sup> Sathas, Documents, t. 4, 300 où l'on fait mention de soldats en 1565, nous ne savons pas depuis quand ce corps de mercenaires existait.

<sup>128</sup> Thiriet, Régestes du Sénat, t. 2, 145 (no. 1620, 4 VII 1416); Della Grammatica est dit lieutenant du seigneur d'Andros dans Thiriet, Assemblées, 2, 171 (no. 1376, 27 VIII 1441).

<sup>129</sup> Galère de guerre de Naxos, mentionnée une dernière fois en 1525 dans Sanuto, Diarii, t. 39, 115. La galère du seigneur de Paros est mentionnée dans Sanuto, Diarii, t. 50, 38-39. De petits vaisseaux du duc de Naxos dans Sanuto, Diarii, t. 33, 267-268.

<sup>130</sup> Le service de terre et mer comme obligation des *villani* est mentionné dans un acte publié dans Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 156.

<sup>131</sup> Jacoby, Féodalité, 244-245.

<sup>132</sup> Setton, Papacy t. 1, 36-42.

<sup>133</sup> Hofmann, Naxos, 13.

<sup>134</sup> Le système hiérarchique dans Parthey, Notitiae, 219 et 300.

<sup>135</sup> Saulger, Histoire, 105-108, 165, mais on ne sait jamais quelle valeur on peut attacher aux récits de Saulger.

<sup>136</sup> Venezia, AS, DDC 92: documents sur l'évêque latin de Tinos, fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Cf. également la discussion sur le *protopapas* dans les territoires sous l'administration vénitienne dans le rapport d'un nonce apostolique à Venise en 1581, publié dans Stella, Chiesa e Stato, 306-307.

- <sup>137</sup> Stella, Chiesa e Stato, 307-308, où le nonce apostolique Bolognetti parle très ouvertement sur la politique vénitienne: "C'est pourquoi les seigneurs vénitiens, voulant d'une côté tenir les Grecs contents pour raison d'état et d'autre côté non voulant admettre des évêques grecs pour la même raison, préférèrent la manière sûre de faire juger les prêtres par leurs rectores, ne voulant pas qu'ils (les Grecs) prendront ombrage contre les Latins avec ou sans raison".
- <sup>138</sup> Bologna, BCA, AG 33/7.
- <sup>139</sup> Ayios Mamas: voir Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 9-10. Gonja: Π.Γ. Ζερλέντης, 'Ο ναός Παναγίας τῆς Γωνιάς, τὸ καθολικὸν τῆς ἐπισκοπῆς Θήρας, NE 1 (1918), 275-284. Ces deux églises sont encore maintenant possessions des évêchés latins.
- <sup>140</sup> Naxos, IAN, Cartulario Casazza, 369 (acte du 27 III 1593 sur la Vathokilotissa); Ζερλέντης, Ἰωάννου Κρίσπου γράμματα, 431 (acte de 30 III 1555 sur la Dhrosiani).
- <sup>141</sup> Ayios Ioannis Sidherianos: document du duc Giovanni IV du 17 II 1558 dans: Athènes, GAK, Zerlendis fak. 167. Pour Fotodoti voir Κεφαλληνιάδης, Φωτοδότι, 13-15. Le monastère d'Amorgos est désigné par "caloiere" (moines grecs) sur les cartes du cycle de Buondelmonti du XVe siècle, cf. par exemple Leiden, UB, Voss. Lat. F. 21, f. 28 et Piri Re'is, Bahriye (éd. Istanbul) 254. Nous avons cependant une preuve claire d'un cas où les Latins ont usurpé un monastère grec: Marco I Sanudo donnait en 1227 le monastère d'Ayios Sotir de Naxos à un monastère vénitien, cf. Loenertz, Ghisi, 279-280. Le registre fiscal turc de 1670 montre que le monastère de Patmos a de très grandes possessions dans l'ancien duché de Naxos: Istanbul, BA, tt 800, 109, 336, 388.
- <sup>142</sup> Βασιλειάδης, Βασιλικαί, 460-532, traite amplement les églises doubles des Cyclades. Sur les églises grecques de la Francocratie voir Δημητροκάλλης, Συμβολαί, 109, et Δρανδάκης, Παναγία στῆς Γιαλλοῦς, 132.
- <sup>143</sup> Sur la Theoskepasti voir le cartulaire de cette église: Athènes, GAK, IAV, 28. P. 112 de ce cartulaire — une carte dotale d'un curé de 1482 — donne une bonne impression de la richesse de cette église.
- <sup>144</sup> Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 148, 155-156.
- <sup>145</sup> Slot, Ἐκκλησίαι, 105-106.
- <sup>146</sup> Cf. ci-dessus note 134. Fedalto, La Chiesa Latina nei domini Veneziani, 87-91 donne quelques notices sur l'histoire des évêchés latins des Cyclades au Moyen Age.
- <sup>147</sup> Une histoire sommaire de l'église latine des Cyclades pendant le Moyen Age dans Fedalto, Chiesa, vol. 1, 444-448. Fedalto, Hierarchia, 37, 83, 150, 163, 198, 214, 228; cf. Fedalto, La Chiesa Latina d'Atene, 88. La hiérarchie latine diffère du système byzantin sous deux points: le siège métropolitain devient Naxos au lieu de Rhodes restée byzantine, et Syros, à l'origine suffragante d'Athènes, deviendra suffragante de Naxos.

- <sup>148</sup> Les plus anciennes mentions d'écoles dans les Cyclades se trouvent à Venise: AS, DDC 92, papiers sur l'évêque latin de Tinos (acte du 7 VIII 1613 avec mention d'une école à Tinos), et en Naxos, IAN, Cartulario Casazza, 419 (maître d'école à Naxos en 1620). Ces deux documents parlent d'institutions qui peuvent déjà avoir existé longtemps. Le missionnaire apostolique de Sifnos remarque, dans un rapport d'environ 1650, que les seigneurs latins de Sifnos y entretenaient une école, cf. Slot, *Ἑκκλησίαι*, 117.
- <sup>149</sup> Hierarchia Catholica t. 1, 358, t. 3, 254, 291.
- <sup>150</sup> Le cas de Giovanni IV Crispo dans Miller, Two Letters, 466-469, cf. Hierarchia Catholica t. 3, 254.
- <sup>151</sup> Voir les listes d'évêques dans Hierarchia Catholica t. 1-3 et dans Fedalto, Hierarchia, 38, 84, 198-199, 214-215, 228-229. Une remarque intéressante sur la politique romaine se trouve dans une lettre de l'archevêque de Naxos Lecavella de 1542, publiée dans Buschbell, Reformation, 245.
- <sup>152</sup> Le diocèse de Naxos (Paronaxia en grec) est le résultat de l'union des diocèses de Paros et de Naxos en 1083, cf. Parthey, Notitiae, 219.
- <sup>153</sup> Rapport de 1564 sur la situation de l'église latine de Naxos et de Paros publié dans Miller, Two letters, 469-470.
- <sup>154</sup> Sur ce monastère voir: N.A. Κεφαλληνιάδης, *Ἀγγίδια, τὸ ταπεινὸ χωριονδάκη τῆς Νάξου*, Ἀθήναι 1967, et le cartulaire du monastère dans: Naxos, AKAN.
- <sup>155</sup> Sur la chapelle et la fondation: I.N. Δέλλα Ρόκκα, *Ἡ Καπέλλα Κασάτζα, ἡ ἀδελφοσύνη καὶ ἡ ἐμπορικὴ σχολὴ Νάξου*, EEKM 4 (1964), 439-468.
- <sup>156</sup> Sur cette église: N.A. Κεφαλληνιάδης, *Ὁ ναὸς Ἀγίου Ἀντωνίου τοῦ Ἀββᾶ εἰς Νάξον*, EEKM 8 (1970) 320-359, cf. Ζερλέντης, *Ἰακώβου δὲ Μιλλὺ γράμμα*, 459-463. Dans l'église se trouve encore une pierre tombale d'un Crispo chevalier de Saint Jean.
- <sup>157</sup> Le seul document médiéval que nous avons est un état des revenus de 1546 (Tinos, AKAT, 4/4). L'état de l'église latine de Tinos pendant les dernières années de la Francocratie (qui dura à Tinos jusqu'en 1715) dans Hofmann, Tinos, 32-79.
- <sup>158</sup> Buschbell, Reformation, 235, l'évêché de Santorin est parmi les plus considérables des Cyclades et compte 12 prêtres (lettre de l'archevêque de Naxos, 1542). Pour l'autel grec dans la cathédrale de Santorin voir: Santorin, AKES, Dossier Gonia, *hūccet* de 1588.
- <sup>159</sup> Hierarchia Catholica, t. 2, 229; t. 3, 109.
- <sup>160</sup> Rapport du visiteur apostolique De Marchis, publié dans Πολέμης, *Ντὲ Μάρκις*, 709-719; Hierarchia Catholica, t. 2, 88, 243; t. 3, 109.

- <sup>161</sup> Quelques données sur la possession de la Madonna Piskopiani dans un dossier contenant des papiers des évêques Gisulfi et Carga, ±1600 dans Syros, AKES.
- <sup>162</sup> Hierarchia Catholica, t. 1, 467. Sur Jacob van Zuden voir Weijling, Wijbisschoppen, 129-144.
- <sup>163</sup> Βάος, Ναοί, 65-67; Slot, Ἐκκλησίαι, 282-284.
- <sup>164</sup> Rapport du visiteur apostolique Bernardo de 1652 sur les anciennes dîmes de Milos dans Slot, Ἐκκλησίαι, 125-129.
- <sup>165</sup> Par exemple: Leiden, UB, Voss. Lat. F. 32, f. 17<sup>v</sup>.
- <sup>166</sup> Faber, Evagatorium, t. 3, 318-325.
- <sup>167</sup> Hierarchia Catholica, t. 2, 191; t. 3, 243.
- <sup>168</sup> Slot, Ἐκκλησίαι, 289-290; Cf. Eberhard, Burgen, 530-531.
- <sup>169</sup> Hierarchia Catholica, t. 1, 187; t. 2, 128; t. 3, 167; Slot, Ἐκκλησίαι, 120-121.
- <sup>170</sup> Fedalto, Hierarchia, 152- 215 et Hierarchia Catholica, t. 1, 333 donnent la mention de Meiensis. Maïxa = Amorgos sur la carte des Cyclades dans Blaeu, Zeespiegel et dans Van Keulen, Zeefakkel, évêque d'Amorgos dans: Venezia, AS 5 Savi 175(205), acte de 1390.
- <sup>171</sup> Des exemples intéressants sont déjà fournis dans l'édition des actes d'un notaire crétois, Benvenuto da Brixano, publié dans Morozzo della Rocca, Benvenuto da Brixano, 89, 103, 109, 112, 121, 124, 171, 200: plusieurs documents sur les activités de deux marchands naxiens en 1301-1302.
- <sup>172</sup> Borsari, Colonie, 108-109, et Loenertz, Ghisi, 49, nous montrent de personnages comme Angelo Sanudo, duc de Naxos, et Giorgio Ghisi, seigneur de Tinos, impliqués dans des opérations commerciales en 1243. A signaler également la manière dont le duc Giacomo I Crispo et le noble vénitien Giacomo Priuli veulent exploiter ensemble l'alun de Milos et la manière dont un *factor* ducal vend la production de coton de Santorin sur le marché de Crète: Venezia, CMC, PD 751/3 (15 IX 1447) et Santschi, Régestes 16, 381, (nos. 67 et 1760). Un cas très navrant nous est fourni dans Morozzo della Rocca, Benvenuto da Brixano, 109, où des marchands et corsaires vont conquérir Santorin sur les Byzantins pour le compte du duc Guillelmo I Sanudo, moyennant le droit de saccager l'île pendant cinq jours.
- <sup>173</sup> Quelques données sur la navigation des Cyclades à la fin de la Francocratie dans Πλουμίδης, Βενετοκρατούμενες Χῶρες, 113-119. Cf. également pour Sifnos Thiriet, Régestes du Sénat, t. 3, 60, 65, 76 (nos. 2443, 2467 et 2504) et Piacenza, Egeo, 283.
- <sup>174</sup> Thiriet, Régestes du Sénat, t. 2, 95 (no. 1399).

<sup>175</sup> Δημητροκάλλης, Συμβολαί, 141, 149; Δημητροκάλλης, Ναὸς Ἀγίου Γεωργίου, 552; Κεφαλληνιάδης, Ἐκκλησιᾶς Νάξου, t. 1, 80.

<sup>176</sup> Détails architectoniques de la Kapella et de la Trani Porta du Kastro de Naxos.

<sup>177</sup> Il est significatif que le plus ancien "cadastre" des fiefs de Tinos est écrit en grec. Ce registre est perdu, il est mentionné en 1456: Tinos, AKAT 4/4. Roma, BAV, Vat. Graec. 2639 contient des actes notariés en grec des XVe et XVIe siècles provenant de Naxos; le premier notaire grec que nous y connaissons est Nikolaos Myristikos (1482). En Vat. Graec. 2639, il y a également des actes notariés d'Andros et de Santorin de 1564 et 1572, soit des dernières années de l'administration latine. A remarquer également dans Vat. Graec. 2639 un acte de 1492 en grec de la famille Dhiaskoufos (Diascuffo), une des principales familles d'origine grecque dans le duché de Naxos, dont quelques membres ont revêtu des dignités importantes (leur nom a été mutilé en Dioscurus dans Hierarchia Catholica, t. 2, 200, où on parle de Pantaleon Dioscurus, archevêque latin de Naxos). A signaler une traduction ancienne en grec d'un acte du notaire Nicolo Diascuffo de 1445 dans Napoli, BN, ms. IIC35, f. 74 (voir sur ce document Σ.Π. Λάμπρος, Δουκικὸν γράμμα Ἰακώβου Κρίσπη Β' τοῦ δουκὸς τῆς Νάξου, Νέος Ἑλληνομνήμων 4 (1907), 467-475. Sur Januli Caloiero voir Thiriet, Régestes du Sénat, t. 3, 42 (no. 2367).

<sup>178</sup> London, BL, Ms. Add. 8512, f. 23<sup>v</sup>.

<sup>179</sup> Poème de Iosif Vryennios sur la maison de campagne du duc de Naxos dans Εὐρεθέντα t. 3, 173-176, cf. Κεφαλληνιάδης, Παρατρέχος, 10-18. Sur Cyriacus voir Tozzetti, Relazioni, t. 5, 423. Opinion de nobles vénitiens dans Sanuto, Diarii, t. 3, 1026, t. 17, 35.

<sup>180</sup> Un exemple curieux qui montre comme les Cyclades étaient restées à l'écart des mouvements dans l'église grecque est fourni dans Richard, Relation, 348.

<sup>181</sup> Saulger, Histoire, 65-68, cf. sur l'usage de trypoperasma Ἡμέλλος, Ἐθιμον τρυποπεράσματος, 522-523.

- <sup>1</sup> Miller, *Latins*, 614, d'après Magno (ed. Sathas), 233.
- <sup>2</sup> Sanuto, *Diarii* t. 2, 701, t.3, 907, 1026, et Magno (ed. Sathas), 233.
- <sup>3</sup> Sur Marino Sanuto cf. l'introduction biographique dans t. 1 de l'édition des *Diarii*.
- <sup>4</sup> Publié dans *Essays on the Latin Orient*, 175-177. Le récit de Sanuto dans les *Diarii*, t. 11, 393, 525, 661, 704, 748.
- <sup>5</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 3, 971.
- <sup>6</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 8, 366: première nouvelle que le duc était "un peu étrange".
- <sup>7</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 11, 525.
- <sup>8</sup> Roma, BAV. Vat. Graec. 2636 contient quelques feuilles d'un cahier de la chancellerie ducale écrite de la main du chancelier Zuan (Giovanni) Antonio Padovano où le seigneur de Kea figure comme vicaire ducal.
- <sup>9</sup> En 1515, le gouverneur de Naxos retourna à Venise, cf. Sanuto, *Diarii*, t. 20, 354, 356.
- <sup>10</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 7, 79, 159, 173, 683, 691, 717; Hopf, *Andros*, 98-99.
- <sup>11</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 8, 574, t. 9, 54, t. 11, 288, 495, 510, t. 12, 163, t. 14, 247, t. 15, 432, t. 18, 358, 361.
- <sup>12</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 28, 480, 548-549, t. 28, 428, 433, t. 29, 36, 39, 50, 51, 59, 126, 323, 508, t. 54, 282; Hopf, *Andros*, 103-104; Spagni, *Sultana*, 279.
- <sup>13</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 3, 949, 993.
- <sup>14</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 4, 40.
- <sup>15</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 4, 178, 207.
- <sup>16</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 4, 401.
- <sup>17</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 5, 465, cf. Alberi, *Relazioni*, t. 3, 14 où ce corsaire s'appelle Caradromi.
- <sup>18</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 6, 398; cf. Guylforde, *Pilgrimage*, 62, qui rapporte un sac de Milos en 1507, vraisemblablement une erreur pour 1500.
- <sup>19</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 10, 44-45; cf. Von Burski, *Kemal Reis*, 69, 71.
- <sup>20</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 11, 209-210.
- <sup>21</sup> Sanuto, *Diarii*, t. 21, 142.

- <sup>22</sup> Sanuto, Diarii, t. 24, 467, 471, 596, 645.
- <sup>23</sup> Sanuto, Diarii, t. 25, 274.
- <sup>24</sup> Sanuto, Diarii, t. 26, 623.
- <sup>25</sup> Sanuto, Diarii, t. 30, 33.
- <sup>26</sup> Sanuto, Diarii, t. 4, 340, t. 5, 1004.
- <sup>27</sup> Magno (ed. Sathas), 233; Setton, Papacy, t. 2, 453.
- <sup>28</sup> Sanuto, Diarii, t. 49, 80.
- <sup>29</sup> Sanuto, Diarii, t. 12, 434; cf. Iorga, Notes, t. 6, 65. Il faut remarquer que Sanuto, Diarii, t. 21, 75, semble indiquer un cas de ce genre pour Syros mais fait en réalité allusion à l'île de Skyros (Sporades Septentrionales) cf. Venezia, AS, SDel Mar, Reg. 18 c. 83r.
- <sup>30</sup> Sanuto, Diarii, t. 25, 328.
- <sup>31</sup> Sathas, Documents, t. 4, 236-239, 242-244, 307-309.
- <sup>32</sup> Pour Lionello Perpignano cf. Sanuto, Diarii, t. 37, 581.
- <sup>33</sup> Réponses du Sénat dans Sathas, Documents, t. 4, 239-241.
- <sup>34</sup> Sanuto, Diarii, t. 33, 124.
- <sup>35</sup> Sur les relations des Crispi avec Rhodes cf. Ζερλέντης, Ἰακόβου δὲ Μιλλὸν γράμμα cf. également Sanuto, Diarii, t. 31, 59 (1521): “Quel duchi si porta mal, dà biscoto a le galie di Rodi, Dio voglia che ’l signor (le sultan) non li fazi portar la pena”.
- <sup>36</sup> Saulger, Histoire nouvelle, 286; Hofmann, Naxos, 126.
- <sup>37</sup> Sanuto, Diarii, t. 36, 254, t. 40, 740, t. 52, 124, t. 54, 311.
- <sup>38</sup> Sanuto, Diarii, t. 34, 244-250 (visite à Venise en 1523), t. 39, 22, 42, 93, 103 (visite à Venise en 1525). Pour les conflits sur Paros, 1518, cf. Sanuto, Diarii, t. 25, 281-282, 421-422, 467, t. 27, 482, t. 29, 51, 126.
- <sup>39</sup> Sanuto, Diarii, t. 25, 422 et 467; “Questo duca è zovene, sa pocho e che ‘l governo è certi tristi che atendono *solum* al utile proprio” et “. . . è bisogna di far che questo desubediente duca di Nixia si penti di l’eror suo (d’avoir essayé de s’emparer de Paros)”.



- <sup>1</sup> Hammer, *Geschichte*, vol 3, 186-188. La meilleure biographie de Barbarossa est celle d'A. Gallotta, *Khayr al-Din Pasha* dans *EI*, vol. 4, 1155-1158.
- <sup>2</sup> Hammer, *Geschichte*, vol. 3, 196-199.
- <sup>3</sup> Barbarossa était la terreur de la chrétienté comme le montrent les terribles "portraits" gravés qui circulaient de lui en Occident. Cf. également Rabelais, *Gargantua*, ch. xxxiii, où le roi mégalomane Picrochole pense vaincre facilement Barbarossa et conquérir, entre autres, les Cyclades. Gallotta, *Khayr al-Din*, 1158, cite pourtant un trait humaniste sinon humain de Barbarossa: sa relation avec l'Arétin.
- <sup>4</sup> Andrea Cornaro, *Historia di Candia*; nous en avons utilisé le manuscrit dans Venezia, CMC, AMG 287.
- <sup>5</sup> Seyyid Murad, *Ghazawat-i-Khayr-al-Din*, le texte original en turc est inédit, cf. sur ce texte: A. Gallotta, *Le gazavat di Hayreddin Barbarossa*, SM 3 (1970), 79-160. Il existe deux anciennes traductions assez mutilées qui ont été publiées. Nous avons utilisé la meilleure: E. Pelaez, *La vita e storia di Ariadeno Barbarossa*, ASS 5 (1880), 375-415, 7 (1882), 294-300 et 8 (1883), 99-112, 200-219, avec quelques notes de correction tirées du manuscrit turc que Dr. Gallotta a eu l'amabilité de nous faire parvenir.
- <sup>6</sup> Kâtib Çelebi, *Tuhfetü'l - kibar fi esfari'l bihar*. Nous avons consulté le manuscrit de la bibliothèque de l'université de Leyde (cod. or. 825), une copie inachevée qui provient de Levinus Warner, résident des Pays-Bas à Constantinople, contemporain de l'auteur. Il existe une ancienne édition imprimée en turc par Ibrahim Müteferrika à Istanbul en 1141 (1727-1728); de cette édition la bibliothèque de Leyde possède une traduction contemporaine en français (cod. or. 1599). Une édition plus récente est celle de Safvet, parue à Istanbul en 1329 (1914). L'historiographie occidentale s'est surtout servie d'une traduction anglaise de la première partie: *History of the maritime wars of the Turks* by Hajji Khalife, translated from the Turkish by J. Mitchell (ch. 1-4), London, 1831. La lettre de Crispo se trouve dans *Lonicerus, Chronicon Turcicum*, part 2, 220-226. Nous n'avons pas vue une édition à part, mais elle est mentionnée dans Hammer, *Geschichte*, vol. 10, 114. Une édition plus récente est celle de Buchon, *Recherches*, 360-368.
- <sup>7</sup> Pelaez, *Vita*, 105 ("Mortar et Tamene", lecture erronée pour Murted et Termene: Kea et Thermia), cf. Cornaro, f. 219, qui place les attaques sur Kea et Kythnos après la reddition de Naxos. Il est difficile de trancher la question. En venant de la Saronique, Barbarossa devait passer Kea et Kythnos, ce qui rend la solution de la chronique turque la plus probable.
- <sup>8</sup> Biegman, *Relationship*, 31.
- <sup>9</sup> Pelaez, *Vita*, 105; le même récit, un peu moins vague, dans Kâtib Çelebi (cod. or. 825), f. 36<sup>v</sup>. Les récits turcs sont très succincts. Les détails de la conquête nous sont fournis dans Cornaro, f. 219. Quelques détails intéressants se trouvent dans la lettre de Crispo: Buchon, *Recherches*, 363 et dans Paruta, *Historia*, vol. 1, 616-617.

- <sup>10</sup> Sur Nur Banu voir E. Spagni, *Una sultana veneziana*, NAV, 29/2 (1900), 241-248, qui corrige les erreurs de Hammer et autres qui confondent Cecilia Venier avec une autre sultane, cf. également F. Babinger, Baffo, Cecilia, DBI, vol. 5, 161-163, Preto, Venezia, 210, et Bertelè, Palazzo, 100.
- <sup>11</sup> Cornaro, f. 219<sup>V</sup>-220; Kâtib Çelebi (cod. or. 825), f. 36<sup>V</sup>; Pelaez, Vita, 105-106; Buchon, Recherches, 363-364.
- <sup>12</sup> Cornaro, f. 220-220<sup>V</sup>.
- <sup>13</sup> Pelaez, Vita, 106: "... ed agli altri ... Ariadeno Pascià fece tutto quel male che potè". Kâtib Çelebi (cod. or. 825), f. 36<sup>V</sup>.
- <sup>14</sup> Kâtib Çelebi (cod. or. 825), f. 37.
- <sup>15</sup> Pelaez, Vita, 108, et Kâtib Çelebi (cod. or. 825), f. 37<sup>V</sup>, ne mentionnent que la reddition. Pelaez la décrit comme suit: "... e Ariadeno quindi partì per l'isola di Istendin. Il governatore del Castello era un francese (erreur de traduction qui rend le turc *Firenk* par Franc dans le sens de français) e voleva uscire colla sua truppa, ma i Grieci del paese non vollero che fosse partito e supplicarono Ariadeno Pascià de perdonarli poichè essi avrebbo pagato i tributi di vassallaggio, non che gli altri, e di perdonare altresì al governatore. Quegli rispose che anzi tutto gli avessero consegnato il governatore, e ciascuno avesse pagato per tributo al Padiscia mille e cinquecento ducati e per lo avvenire avessero scelto fra loro il governatore". Cornaro, f. 223, ne mentionne également que la reddition, mais implique dans son récit des événements de 1539 le rétablissement de l'autorité vénitienne. La chronique inédite d'Antonio Longo (Venezia, BNM, cod. it. 7/86-8028, f. 39) dit pourtant: "... e tornarono (les Turcs en 1538) in Arcipelago e presero l'isola di Tine, la quale tornò l'inverno seguente alla divozione di questo stato". Une lettre de Tinos, signée par le rector le 3 IV 1539 confirme que l'autorité vénitienne sur Tinos était alors rétablie: Venezia, AS, Consiglio X, letter rettori 285.
- <sup>16</sup> Cornaro, f. 242<sup>V</sup>.
- <sup>17</sup> Tournefort, Relation, 139-140.
- <sup>18</sup> Cornaro, f. 223; Pelaez, Vita, 108; Kâtib Çelebi (cod. or. 825), f. 37<sup>V</sup>; Saulger, Histoire, 349-351. Saulger donne un récit historique avec une version abrégée du diplôme; une copie manuscrite de la même version de la main de Saulger se trouve dans: Naxos, AKAN, papiers de la famille Sommaripa. Une traduction en italien du texte complet, écrite par une main du XVI<sup>e</sup> siècle, et probablement en provenance de l'archive de la famille Sommaripa se trouve dans Athènes, GAK, Zerlendis fak. 184. Une traduction en français de cette même version se trouve dans une série de papiers que Saulger présente en 1686 à l'ambassadeur de France à Constantinople: Paris, BN, FF 7170, f. 270<sup>V</sup>-272, c'est la version que nous donnons ici.
- <sup>19</sup> Les actes de Naxos sont publiés dans Safvet, Naksos, 1446-1447 et Uzunçarşılı, Osmanlı tarihi, vol. 3/2, 102.

- <sup>20</sup> Petelmagis = *beyt-ül-malcı*, receveur impérial des héritages d'étrangers morts dans l'empire ottoman dont les possessions légalement échoient au fisc.
- <sup>21</sup> leventis = *levend*, soldats-marins irréguliers de la flotte ottomane.
- <sup>22</sup> Mucheren = *muharrem*; la date est: mi-juin 1539.
- <sup>23</sup> Cornaro, f. 223; Pelaez, Vita, 108, est plus vague: "d'onde (Andros) fece chia mare il governatore di una altra isola che stava presso, il quale condusse taluni schiavi e lo perdono, le conservò nella carica a condizione di pagar mille ducati al Padiscià".
- <sup>24</sup> Cornaro, f. 223<sup>V</sup>, cf. Sanuto, Diarii, vol. 25, 422.
- <sup>25</sup> Nous ne savons pas la date exacte où Paros a été adjointe aux possessions des Crispi, mais elle en fait en tout cas partie en 1563: Safvet, Naksos, 1449-1450. Le cas de Kea est également fort obscur. Le duc la possède en 1541, cf. un document vénitien cité dans Hopf, *Analekten*, 89, mais ceci ne vaut probablement que pour la partie ayant anciennement appartenu aux Premarini; les Gozzadini gouvernent toujours leur partie en 1553: Safvet, Naksos, 1449. L'hypothèse la plus probable est que Barbarossa n'ait dépossédé que la famille vénitienne des Premarini dont il a donné le domaine au duc.
- <sup>26</sup> Une édition moderne de ce traité est W. Lehman, *Der Friedensvertrag zwischen Venedig und der Türkei von 2 Oktober 1940*, *Bonner Orientalische Studien* 16, Stuttgart 1936. Les Turcs reçoivent par ce traité: "Andros avec deux forteresses, Serifos, Sifnos avec leurs forteresses, le duché de Naxos — les îles de Naxos, Santorin, Milos et Antiparos — Babashk (lieu inidentifiable, peut-être Syros) et les îles détruites de Kea, Paros, Mykonos et Amorgos." L'ancienne édition dans Du Mont, *Corps Diplomatique*, vol. 4/2, 197, est d'après une vieille copie vénitienne qui ne présente pas de différences essentielles pour ce qui regarde les Cyclades sauf dans l'orthographe.
- <sup>27</sup> Uzunçarşılı, *Osmanlı tarihi*, vol. 3/2, 102-103; Safvet, Naksos, 1446-1447.
- <sup>28</sup> Le seul aperçu général sur ces divers types de documents dans Biegman, *Relationship*, 46. Cf. sur les capitulations avec les pays étrangers Inalcik, *Imtiyazat*, 1182-1184.
- <sup>29</sup> Biegman, *Relationship*, 51-54, s'est consacré à faire des comparaisons entre les capitulations de Naxos telles qu'elles sont publiées par Safvet et Uzunçarşılı (il ne connaissait pas les capitulations postérieures de Naxos, publiées dans Hopf, *Analekten*, 156-161, et dans Ζερλέντης, *Γράμματα τελευταίων δουκῶν*, 121-126) avec celles de Ragusa et celles de Transsylvanie, mais il l'a fait sèchement sur les textes sans se reporter aux conditions locales, ce qui nuit à la validité de ses conclusions.
- <sup>30</sup> Naxos:  
6.000 écus (Saulger, *Histoire*, 292)  
5.000, puis 3.500 ducats (Cornaro, f. 220)  
5.000 ducats (lettre de Giovanni IV Crispo dans Buchon, *Recherches*, 365)

150.000 <i>akçe</i>	( <i>ahdname</i> de Naxos de 1564 dans Safvet, Naksos, 1446-1447)
6.000 ducats	(Alberi, Relazioni, t. 1, 150)
4.000 ducats	(Lamansky, Secrets, 654)
5.000 ducats	(Pelaez, Vita, 106)

Andros:

1.500 ducats	(Cornaro, f. 223)
35.000 <i>akçe</i>	( <i>ahdname</i> de 1538)
56.000 <i>akçe</i>	(Safvet, Naksos, 1450)

<sup>31</sup> Orhonlu, Kharadj, 1053; Inalcik, Djizya, 562-563; Biegman, Relationship, 32.

<sup>32</sup> Hopf, Analekten, 89, cf. Hopf, Andros, 109.

<sup>33</sup> Ce rapport est publié dans Lamansky, Secrets, 654-655.

<sup>34</sup> Acte de libération de l'*endritia* (8 I 1561) dans Roma, BAV, Vat. Graec. 2639 (copie très corrompue): Fantino da Corogna, trésorier de la cathédrale de Naxos décharge une terre travaillée par "Moulourantzoz" de l'*endritia* que celui-ci doit lui payer pour la remplacer par un cens annuel d'une pièce d'argent.

<sup>35</sup> Un acte ducal de 7067/1558 sur ce sujet est cité dans un diplôme patriarcal de 7113/1607 publié dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκών, 78.

<sup>36</sup> "... e se la Santità Sua, qualcosa non credo, mi fara sdegnare, noi daremo la chiesa in mano de'Greci" dans une lettre du duc du 10 VIII 1563, publiée dans Miller, Two letters, 466-467.

<sup>37</sup> Crusius, Turcograecia, 267-268.

<sup>38</sup> Venezia, AS, SDC 2-B, f. 212<sup>v</sup>, publié dans Lamansky, Secrets, 064-065.

<sup>39</sup> Χασιώτης, Έλληνες, 102 n. 3.

<sup>40</sup> cf. ci-dessous, p. 84.

<sup>41</sup> Acte ducal du 17 II 1558 dans: Athènes, GAK, Zerlendis, fak. 167; acte ducal du 26 V 1554, publié dans Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκών, 154-155; acte ducal du 30 III 1555, publié dans Ζερλέντης, Ίωάννου Κρίσπου γράμματα, 431; acte ducal de 1558, cité dans un diplôme patriarcal, publié dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκών, 78.

<sup>42</sup> Miller, Two letters, 466-467.

<sup>43</sup> Rapport de l'archevêque Rendi à la Congrégation du Concile, 1601, publié dans Hofmann, Naxos, 59.

- <sup>44</sup> Hierarchia Catholica, t. 3, 354; cf. également documents dans Buschbell, Reformation, 7, 56, 58-59, et dans Miller, Two letters, 466.
- <sup>45</sup> cf. ci-dessus, p. 60.
- <sup>46</sup> Roma, PF, SOCG 184, f. 286 (information donnée par Nicolo Gozzadini en 1638). Cf. également Hofmann, Naxos, 63 (rapport de Rendi), où l'église appartient au prêtre Calbo, fils d'une Gozzadini. Donation à l'église par un Gozzadini en 1440 dans: Bologna, BCA, AG 11/48.
- <sup>47</sup> Rapport de Rendi dans Hofmann, Naxos, 59.
- <sup>48</sup> “. . . il pastor passato che fu causa et origine di tutti quelli mali et scandali . . .” comme Giovanni IV décrit Lecavella à son parent le cardinal Cornaro: lettre publiée dans Miller, Two letters, 467-469.
- <sup>49</sup> Buschbell, Reformation, 58 n. 2 (extrait d'une lettre de l'évêque de Sifnos) et 235 (lettre de Lecavella).
- <sup>50</sup> Hierarchia Catholica, t. 3, 254.
- <sup>51</sup> Les lettres sont publiées dans Miller, Two letters, 466-469, avec quelques pièces jointes, le tout a fait part d'un dossier sur la nomination d'un archevêque de Naxos dont la cote actuelle est: Roma, ASV, AA I-XVIII 2952.
- <sup>52</sup> Cf. les *ahdnames* de 1564-1565 publiés dans Safvet, Naksos, 1449-1450, et Uzunçar-sili, Osmanli tarihi t. 3/2, 102.
- <sup>53</sup> Ces deux diplômes sont publiés dans Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν, 157 (celui en italien) et dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 72-74 (celui en grec). Zerlendis a modernisé l'orthographe du document grec que nous citerons dans l'orthographe d'une copie contemporaine: Athènes, GAK, Zerlendis, fak. 184.
- <sup>54</sup> Document publié dans Safvet, Naksos, 1450.
- <sup>55</sup> Document de 1578 dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 97-100.
- <sup>56</sup> Les rapports vénitiens de 1566 impliquent le synchronisme: Venezia, AS, SDC 1 (26 X 1566).
- <sup>57</sup> Documents publiés dans Safvet, Naksos, 1449-1450 et dans Charrière, Négociations, t. 2, 381-383, 386.
- <sup>58</sup> *Ferman* sur le tribut des Gozzadini de Kea, 1553, publié dans Safvet, Naksos, 1449. Januli Gozzadini de Kea est vicaire de Naxos dans un document dans: Naxos, IAN, Cartulario Casazza 101.
- <sup>59</sup> Documents dans Safvet, Naksos, 1450-1452.

<sup>60</sup> Documents dans Savvet, Naksos, 1451-1452.

<sup>61</sup> Sathas, Documents, t. 4, 242-244: plaintes des habitants de Tinos, 1550.

<sup>62</sup> Mesures contre Michiel : Sathas, Documents, t. 4, 304-306. Le rapport de Barbarigo dans Sathas, Documents, t. 4, 250-304.

<sup>63</sup> Mesures contre Baffo dans Sathas, Documents, t. 4, 248-250, 307-309.

- <sup>1</sup> Venezia, AS, SDC 1 (4 VII 1566).
- <sup>2</sup> Wien, HHS, Turcica fasz. 17, Berichte 1566 (20 VII 1566). C'est la seule mention de la chute des Crispi à Vienne. La lettre de De Wijs est publiée dans Argenti, Chius vincta, 139.
- <sup>3</sup> Venezia, AS, SDC 1 (3 VIII 1566); cette lettre est publiée dans Argenti, Chius vincta, 156.
- <sup>4</sup> Venezia, AS, SDC 1 (12 X 1566, 26 X 1566, 15 XI 1566).
- <sup>5</sup> Luccari, Copioso ristretto, lib. IV, 149. Safvet, Yusuf Nasi, 990, publie un *ferman* du sultan Selim qui donne ordre d'arrêter Crispo qui s'est rendu aux îles avec une galère armée. Il y conspire avec les sujets ottomans, sème la discorde et essaie d'inciter la population des îles à la rebellion. Ce *ferman* est publié en traduction française dans Galante, Nassi, 31 (= Galante, Documents, 242).
- <sup>6</sup> Saulger, Histoire, 298-309.
- <sup>7</sup> Acte de 11 VIII 1589: Giorgio Desde, chanoine de la cathédrale latine de Naxos donne certaines terres en dot à sa fille. Une copie en italien de ce document se trouve dans: Naxos, IAN, Cartulario Casazza 245. Une ancienne traduction en grec, également provenant des IAN est imprimée dans Κατσουρός, Ἑγγραφα τοῦ 16<sup>ου</sup> αἰῶνος, 79.
- <sup>8</sup> Miller, Two letters, 468: lettre de Giovanni IV au cardinal Cornaro du 10 X 1563.
- <sup>9</sup> Slot, Saulger, 128-129, 135.
- <sup>10</sup> Venezia, AS, SDC 2 (18 X 1567). Safvet, Yusuf Nasi, 989; traduction française dans Galante, Nassi, 27-28 (=Galante, Documents, 239); Venezia, AS, SDC 2 (18 X 1567).
- <sup>11</sup> Almosninos, Grandezas, 78. Sur le prétendu séjour de Naci à Naxos cf. Grunebaum-Ballin, Naci, 94, et Χασιώτης, Ἑλληγες, 71-72, 246, contre Roth, House of Nasi, 84, qui supporte Almosninos.
- <sup>12</sup> Luccari, Copioso ristretto, lib. IV, 149.
- <sup>13</sup> Argenti, Chius vincta, xcii-xcviii.
- <sup>14</sup> Venezia, AS, SDC 13 (18 VIII 1579).
- <sup>15</sup> P. Grunebaum-Ballin, Joseph Naci, duc de Naxos, Paris - La Haye 1968. C. Roth, The house of Nasi; The duke of Naxos, Philadelphia 1947.
- <sup>16</sup> Documents sur les Juifs de Naxos dans: Naxos, AKAN, documents du monastère de l'Annunziata, surtout un acte de vente du 2 III 1511.

- <sup>17</sup> *Ferman*, publié dans Safvet, Yusuf Nasi, 989, et en traduction française dans Galante, Nassi, 28 (= Galante, Documents, 240). Le résultat de ce recensement n'a pas été trouvé au Başbakanlık Arşivi d'Istanbul, tt 363 et 366, où repose cependant un recensement de Chio de cette époque. Ce document publié par Safvet est mal interprété dans Argenti, Religious minorities, 160, qui veut y lire l'établissement d'une administration musulmane à Naxos.
- <sup>18</sup> *Ferman* publié dans Safvet, Yusuf Nasi, 989, cf. Venezia, AS, SDC 2 (18 X 1567).
- <sup>19</sup> *Ferman* dans Safvet, Yusuf Nasi, 989-990; traduction française dans Galante, Nassi, 30 (= Galante, Documents, 242).
- <sup>20</sup> Un bel exemple moderne de la pression démographique exercée par une population turque sur une population grecque dans les dernières îles turques de l'Égée (Bozca ada/Tenedos et Imroz/Imbros) est donné dans Kolodny, Iles, t. 1, 256. Cf. également Barkan, Dépopulation, 26, qui nous donne une bonne impression du caractère des colonistes ottomans à Chypre.
- <sup>21</sup> Naxos, IAN, Cartulario Casazza, 304. Une mauvaise édition de ce document dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 84-86.
- <sup>22</sup> Hopf, Chroniques 499: un arbre généalogique de qualité suspecte de la famille Coronello. Sur l'origine des Coronelli cf. aussi les articles dans EJ, t. 14, 60: C. Roth, Senior, Salomon et J. Kaplan, Seneor, Abraham, et dans EJ, t. 12, 837-839: C. Roth, Josef Nasi.
- <sup>23</sup> Roma, PF, SOCG 275, f. 323-327: lettre de l'archevêque de Naxos du 27 IV 1665 contre Crusino II Coronello. Sur les donations des Coronelli cf. par exemple Κατσουρός, Ἐγγράφα τοῦ ΙΖ' αἰῶνος, 63-69 (testament de Lucrezia Coronello, fille de notre Francesco et épouse de Crusino Sommaripa, fils du seigneur d'Andros; il est à noter que ce couple est représenté comme donateurs en bas d'une peinture allégorique du rosaire), et Roma, ARSJ, Gallia 105/I, f. 125, donation d'une maison dans le Kastro de Naxos le 23 XI 1632 par Crusino Coronello, fils de notre Francesco (c'est le bâtiment actuel des Archives historiques de Naxos).
- <sup>24</sup> Lamansky, Secrets, 82.
- <sup>25</sup> Paruta, Histoire, part 2, 62 et les rapports du rector de Tinos, Hieronimo Paruta dans: Venezia, ASV, SDPTM 729: joint au rapport du 30 V 1570 une traduction d'une lettre de Piyale aux habitants de Tinos, où il leur ordonne de se rendre.
- <sup>26</sup> Rapport de Sebastiano Venier sur son expédition comme commandant d'escadre à Naxos, s.d. (env. août 1570) dans: Venezia, AS, SDPTM 729. Le rapport est discuté dans Χασιώτης, Ἑλληνες, 173-175, où il y a une curieuse erreur, capable de donner une image fautive de l'administration des Cyclades sous le gouvernement de Naci. Le rapport de Venier dit que les Naxiens livrèrent les *chiave* (clés de la ville) à Venier, mais Khasiotis lit *chiaus*, c'est à dire *çavuş*, dignitaire musulman. Il n'y avait pas de dignitaires musulmans à Naxos sous Naci. La conquête de Naxos par Venier est ra-



contée aussi, quoique dans une version mutilée, dans les rapports diplomatiques vénitiens de Constantinople: Venezia, AS, SDC 5 (17 VIII 1570). Sur Andros aussi: Paruta, *Historie*, part 2, 62.

- <sup>27</sup> Documents sur la captivité de Coronello dans Lamansky, *Secrets*, 80-83. Coronello était arrivé à Syros après beaucoup de péripéties depuis qu'il s'était enfui de Naxos, cf. Χασιώτης, 'Έλληνες, 177, basé sur Venise, AS, SDPTM 729, (rapport de la Canée du 11 X 1570).
- <sup>28</sup> Acte de Giacomo IV, publié dans Predelli, *Commemoriali*, t. 23, 173: le duc fait don de ses îles à Venise en raison des bienfaits reçus lorsqu'il avait été chassé de Naxos en 1566. Il demande une galère pour apporter son aide dans la guerre: il a prouvé sa fidélité en participant l'année précédente avec 500 hommes à la bataille des Curzolari. Sur l'archevêque de Naxos voir: Χασιώτης, 'Έλληνες, 102 n. 3; Lamansky, *Secrets*, 088-089 et Μανούσας, Συλλογή, 14-15. Δημητροκάλλης, Μητροπολίται, 409, attribue une autre date de décès (1579) au métropolite en question (Veniamin) qui exclurait toute relation entre la mort de ce prélat et le retour des Venitiens, relation supposée par Khasiotis. Mais Dhimitrokallis n'a pas consulté les principales sources citées par Khasiotis. L'attaque de galères de corsaires musulmans contre Santorin, rapportée à l'humaniste allemand Martinus Crusius par des réfugiés appartenant à la famille dell'Argenta/Argyros, est peut-être à mettre en relation avec l'expédition de Kılıç Ali, cf. Crusius, *Turco-Graecia*, 206-207.
- <sup>29</sup> Slot, 'Εκκλησίαι, 51 n. 2.
- <sup>30</sup> Carli, *Annali*, 150 traduction de Kâtib Çelebi); Lesure, *Lepante*, 200-201.
- <sup>31</sup> Demetrio de Naxia se rencontre dans un document du 21 II 1573, publié dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκων, 92; sa position sous l'administration vénitienne dans Χασιώτης, 'Έλληνες, 175. Plus ancienne mention des De Mari à Naxos (1539) dans Βισβίζης, 'Εγγραφα, 29. Nicolo de Mari comme gouverneur dans un document du 9 V 1572 dans Miklosich, *Acta*, t. 6, 401-402. On le retrouve, après le retour de Coronello, comme bailo dans: Naxos, AKAN, *Cartulario Filoti*, 273. Coronello est mentionné comme gouverneur général en 1575: Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκων, 94-95.
- <sup>32</sup> Document de Milos du 12 II 1575, publié dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκων, 93 (*bailo*, chancelier et *kapetanios* à Milos); document de Naxos du 8 VII 1571 dans Naxos, AKAN, *Cartulario Annunziata*, signé par Bernardus Gatus, *imperiali auctoritate notarius, iudex ordinarius et cancellarius*; document de Naxos du 27 V 1577, publié dans Βισβίζης, 'Εγγραφα, 99 (*kanavaris* à Naxos); document d'Andros, publié dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκων, 97-100 (*factor* de Santorin); document du 17 VII 1574 dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2639 (notaire public à Andros).
- <sup>33</sup> Athènes, GAK, *Zerlendis fak.* 184 (8 XI 1575, Samuel Cohen); *ibid.* fak. 184 (15 II 1575, Coronello et Mosse Cohen).

- <sup>34</sup> Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκών, 97-100; le même document dans Βακαλόπουλος, Πηγές, t, 1, 294-297.
- <sup>35</sup> Documents du 15 VII 1577 dans Athènes, GAK, Zerlendis fak. 184, publié dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκών, 95-97.
- <sup>36</sup> Mention de *villani* dans: Athènes, GAK, Stefanou, 000.002 (fragment du cartulaire de Filoti), f. 202: table des revenus du *topos* de Kekhries.
- <sup>37</sup> Roma, PF, SOCG 183, f. 499.
- <sup>38</sup> Document publié dans Hofmann, Naxos, 59-60.
- <sup>39</sup> Actes du consistoire du 2 IV 1579, publiés dans Krajcar, Santoro, 29.
- <sup>40</sup> Syros, AKES, dossier d'un procès sur les terres d'Episkopi, 1597, cité dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκών, 17-18 n. 1 (interprétation erronée).
- <sup>41</sup> Krajcar, Santoro, 94: actes du consistoire du 28 IV 1583 qui mentionnent que la moitié des revenus de l'évêché latin d'Andros est depuis plusieurs années déjà occupée par les Grecs. Pour Paros cf. Miller, Two letters, 469.
- <sup>42</sup> Legrand, Notice biographique, 126: voyage de Theodhosios Zygomalas de 1577 qui mentionne l'évêque et son clergé; Πασχάλης, Δυτική Εκκλησία, 31, sur le rétablissement du monastère d'Ayia.

- <sup>1</sup> Venezia, AS, SDC 13 (18 VIII 1579): “. . . è mancato di vita per mal di ritention di orina quel scelerato e maligno homo di Giosef Nasi, altrevolte Giovanni Miches, con universal allegrezza de Turchi e de Christiani et anche di gran parte di suoi istessi Ebrei”.
- <sup>2</sup> Luccari, Copioso ristretto, 148-149. Stella, Chiesa e Stato, 239-240.
- <sup>3</sup> Venezia, ASV, SDC 13 (18 VII 1579).
- <sup>4</sup> Venezia, ASV, SDC 13 (6 IX 1579). Encore en 1587, Coronello reçut un *ferman* impérial ordonnant aux fonctionnaires turcs à Naxos de le protéger contre ses ennemis; ce *ferman* est publié dans Safvet, Nasi, 993; traduction française dans Galante, Documents, 242 (= Galante, Nassi, 32).
- <sup>5</sup> Venezia, ASV, SDC 13 (27 IX 1579 et 11 X 1579). La dernière lettre est mal citée par Hammer, Geschichte, t. 4, 46, qui met le nom Crusino Sommaripa au lieu de Francesco ( Gianfrancesco) et qui indique la date 4 XI au lieu d'11 X. Cependant, Hammer n'a vu que les *rubricari* (tables de contenu des lettres) de la correspondance diplomatique et non les lettres entières.
- <sup>6</sup> Venezia, ASV, SDC 13 (30 X 1579). Encore une erreur de Hammer qui met 40.000 ducati au lieu de 4.000: Hammer, Geschichte, t. 4, 46. Première mention de Süleyman dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2636.
- <sup>7</sup> Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 105-107 (acte de 1581, publié d'après une copie dans: Athènes, GAK, Zerlendis, fak. 184).
- <sup>8</sup> Première publication d'une traduction française de ces capitulations dans Pègues, Santorin, 609-613, reproduite dans Hopf, Analekten, 156-158. Deux anciennes traductions en grec (meilleures que le texte de Pègues) dans: Athènes, GAK, Zerlendis, fak. 184, et dans: Santorin, AKES). Celle d'Athènes est publiée dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 101-105, et reproduite dans Βακαλόπουλος, Πηγές, t. 1, 299-302. Pour la numérotation des articles, nous avons utilisé celle de l'édition la plus accessible: celle de Hopf. Capitulations contemporaines de Chio dans Ζολώτας, Ἱστορία Χίου, t. 3/1, 96-99. Quelques doutes existent sur la date de l'*ahdname* des Cyclades. Les versions de Pègues-Hopf et de Zerlendis portent 998H (=1590), mais la version de Zerlendis porte la calculation erronée 998=1580. Hopf suppose que la date 998 est une erreur pour 988. En effet, la copie la plus ancienne, celle dans les archives de l'évêché latin de Santorin, porte la date 988.
- <sup>9</sup> Pour les capitulations antérieures des Cyclades cf. ci-dessus p. 74-77.
- <sup>10</sup> Un exemple de la politique de Venise envers les communes dans Sathas, Documents, t. 4, 230-241 (Tinos, 1518). Le contenu de l'*ahdname* est amplement traité dans Κούκκου, Θεσμοί. Nous avons quelques doutes sur les interprétations que cet auteur donne au document. Elle pose un accent excessif (p. 39-40) sur la possibilité de justice indigène (note point 3) qui en fait ne renferme que la permission aux habitants de trancher leurs différends par arbitrage et non par le *kadı*. L'essentiel à nos yeux

est que les fonctionnaires ottomans sont tenus par les capitulations de se tenir “aux vieux écrits”, c’est à dire aux usages locaux, qu’ils ne connaissaient pas bien. Ils étaient donc obligés de se servir des notables locaux comme conseillers; le plus ancien acte d’un *kadı* de Naxos l’atteste: Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκών, 105-107. Un autre point essentiel que Koukkou a négligé est que la taxation foncière reste sur le même pied: cette matière compliquée ne peut être traitée de manière satisfaisante que par les gens possédant une expérience locale. En effet, il faut considérer l’autonomie locale comme basée sur la taxation et non sur le point assez faible de la fonction d’arbitre (d’ailleurs facultative) dans les différends locaux. Koukkou commet également quelques erreurs de détail dans son traitement des capitulations. Nous en citons deux: elle a une opinion erronée sur l’article portant sur la corvée des *viglai* (art. 24) qui limite cette corvée à ceux qui y étaient tenus ab antiquo et certainement pas à des gardiens payés. L’autre point est le suivant: Koukkou n’a pas vu que l’article 23 ne porte que l’obligation aux fonctionnaires turcs d’exercer leur fonction personnellement: c’est une version peu claire de l’article 36 des capitulations renouvelées par le sultan Ibrahim, Hopf, *Analekten*, 161.

<sup>11</sup> A tort, Σφυρόρας, *Δραγομάνοι*, 22, suppose que le *kapudan paşa* n’obtint l’autorité sur les îles qu’au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Mantran, *Güzeldje Ali Pasha*, 395, et Uzunçarşılı, *Merkez ve bahriye teskilatı*, 421, le supposent pour 1617. L’autorité du *kapudan paşa* sur les îles était sujette à des changements, c’est sur ces modifications temporaires que les auteurs cités ci-dessus basent leur opinion. La première mention du “beylerbeyi des îles” en connection avec les Cyclades date pourtant de 972/1564 et la première mention explicite de l’autorité du *kapudan paşa* sur les Cyclades est de 1601: Safvet, *Naksos*, 1450 et Hofmann, *Naxos*, 64.

<sup>12</sup> Hofmann, *Naxos*, 64-66. De Groot, *Ottoman Empire*, 11-32, est à consulter avec quelque prudence en ce qui regarde les Cyclades: la division administrative y a fortement varié, nous en mentionnerons encore plusieurs cas. Le document publié par Hofmann ne mentionne qu’un seul bey gouverneur militaire des six îles du duché de Naci. La division en trois *beyliks* se trouve pour la première fois dans Deshayes de Courmenin, *Voyage* (1621), 211-218. La plus ancienne mention du mot *flambouryari* est de 1583 dans un document de Syros, publié dans Δρακάκης, *Σύρος*, t. 1, 20-21; *ibid.* p. 30 une mention explicite du bey d’Andros et Syros de 1617. La division en trois *beyliks* existe encore en 1686: Paris, AN, AE B 1 892, f. 16.

<sup>13</sup> Mention du *kahya* dans Χασιώτης, *Μελισσηνοί*, 215 et dans Digby, *Viaggi* (ed. Gabrielli), 112. Δρακάκης, *Σύρος*, t. 1, 20-21 donne un document souscrit par Zanne Telivogia (Delivoyia), *epitropos* (chef élu de la commune) de Syros et *vekil* (représentant) du “flambouryari”! Pour la juridiction criminelle par le bey cf. Laurent, *Mission*, 356-357.

<sup>14</sup> Sur le point de la dignité de bey, les sources se contredisent: nous nous trouvons vis à vis d’une situation en pleine évolution. Le *sancakbeyi* Süleyman a des successeurs portant le titre de duc (et non de *sancakbeyi* comme le pense Κούκκου, *Θεσμοί*, 29-30). Ces dignitaires, *sancakbeyi* ou ducs, sont à distinguer du *flambouryari* qui existe à côté de lui, cf. Hofmann, *Naxos*, 64-66. Après la disparition des derniers vestiges de la dignité ducale, les titres de *sancakbeyi* et de *flambouryari* sont utilisés

sans discrimination, cf. Andros, Ayia 23 (132), f. 46. Κούγκουν, Θεσμοί, 28, limite la fonction de *sancakbeyi* à la perception des impôts. Il faut pourtant considérer que sous le régime ottoman les fonctions fiscales comportent toujours des autorités plus générales. Le *sancakbeyi* Süleyman est le successeur des ducs et donc juge, cf. le fragment du cartulaire de Filoti dans: Rome, BAV, Vat. Graec. 2636, et Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκων, 105-107. Voir ibid. p. 115-117 sur la politique ecclésiastique d'un des successeurs de Süleyman.

- <sup>15</sup> Rapport de l'archevêque de Naxos, Rendi, dans Hofmann, Naxos, 64-66; Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκων, 107-108, 113. Dans un document turc de 1589, un des "duc" porte le titre de fermier de la "dîme" (= *haraç*): Athènes, GAK, Zerlendis fak. 106. Shaw, Ottoman view, 57-58, écrit que l'*emîn* n'est pas un fermier mais un vrai fonctionnaire. Ce n'est pas le cas chez Khoniatis; il faut toujours se méfier des inexactitudes de la langue administrative turque.
- <sup>16</sup> Hofman, Naxos, 64. Sur l'*ispenç* voir H. Inalcik, Ispendje, EI, t. 4, 211.
- <sup>17</sup> Exemples dans Hofmann, Naxos, 62-63 et Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκων, 113.
- <sup>18</sup> La pratique de la perception des impôts par les *kinotites* semble avoir abouti assez rapidement à un seul impôt foncier, comme le montre le registre fiscal de la *kinotis* de Mykonos de 1620 dans: Athènes, GAK, Mykonos cod. 127. Dans les îles du duché, l'impôt foncier revenait au *bey*, tandis que le *kapudan paşa* recevait la capitation dans le sens strict du mot.
- <sup>19</sup> Gibb, Islamic society, t. 2, 114-125.
- <sup>20</sup> L'établissement de *kadı*s est annoncé dans les capitulations de 1580. La première mention de la présence d'un *kadı* dans les Cyclades date de 1581, dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκων, 105-107.
- <sup>21</sup> Laurent, Mission, 356-357.
- <sup>22</sup> Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 109-112; Δρακάκης, Σῦρος, 20-21; Roma, PF, Fv 1, 155 sont des anciens exemples de la fonction juridique des institutions communales. Naxos, IAN, Cartulario Casazza 260, donne explicitement la position juridique d'après les capitulations dans l'opinion d'un *kadı* de Naxos: il est impossible d'aller en appel contre une sentence des juges communaux auprès du *kadı*. On peut seulement avoir recours au divan impérial (art. 31).
- <sup>23</sup> De telles confirmations se trouvent par exemple dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2638: documents du commencement du XVIIe siècle. Un acte de vente de 1579 dans Naxos, AKAN, Cartulario Filoti, 257, stipule que l'acheteur peut se rendre chez le *kadı* avec l'acte du notaire pour obtenir un *hüccet* formel du *kadı*.
- <sup>24</sup> *Hüccet* d'Emet, *kadı* de Naxos de 1581 publié dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκων, 105-107. Ce document déclare les limitations de la liberté de disposition des

biens féodaux “conformes à l’*adet* (coutumes locales)”. Dernière mention explicite des Assises dans un document de 1587: *ibid.* 109-111.

- <sup>25</sup> Athènes, GAK, Zerlendis fak. 184 (confirmation par Süleyman d’un acte de Semuel Cohen, auditeur de Naci du 8 XI 1571).
- <sup>26</sup> Première mention de Kandakouzenis dans un acte patriarcal d’avril 1582, publié dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 107-108. Plaintes sur les extorsions commises par le fermier d’impôts Constantin dans un *arz* (requête au sultan, d’habitude sans date) dans: Naxos, IAN, collection Della Rocca). Sur Kandakouzenis cf. également Iorga, Byzance, 120-121 qui se livre à un acrobatie intolérable avec les dates, et Βακαλόπουλος, Ἱστορία, t. 3, 286, 292-293.
- <sup>27</sup> Première mention de Khoniatis dans un acte du 25 I 1598 (Athènes, GAK, Zerlendis fak. 184) où il se présente comme duc de Naxos et d’Andros par la grâce de dieu et *voynoda* (dans le système ottoman fermier d’impôt, chef de l’administration civile locale) de tout l’Archipel. Sur le contenu de l’office de Khoniatis cf. le rapport de Rendí dans Hofmann, Naxos, 67-68 et un acte de Khoniatis dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 113. La date y est donnée comme 1608, ce qui n’est guère probable). Sur l’origine de Khoniatis cf. la discussion entre Iorga, Byzance, 125-126, et Βακαλόπουλος, Ἱστορία, t. 3, 287-288.
- <sup>28</sup> Sur Carlo Cicala cf. les documents publiés dans Rinieri, Sinan Bassa 78-79; Sagredo, Memorie, 751 et les rapports du *bailo* de Constantinople dans: Venise AS, SDC 48 (2 I 1598/1599); 49 (16 III 1599); 51 (22 III 1600, 20 V 1600, 23 V 1600, 3 VI 1600, 15 VII 1600); 52 (24 XI 1600, 20 II 1601).
- <sup>29</sup> Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 113. Κούκκου, Θεσμοί, 30, met dans la série des *beys*/ducs un nommé Oturak Bey. Nous pensons que c’est là une erreur. Un *ferman* de 1621 fait mention d’un *oturak bey* (*oturak* signifie résident) comme successeur immédiat de Naci. D’après nous, il s’agit simplement de Süleyman, qui résidait à Naxos, contrairement à Naci qui demeurait à Constantinople.
- <sup>30</sup> L’avènement de Gratiani est rapporté par l’ambassadeur des Pays-Bas, Haga, à Constantinople dans une lettre du 17 XII 1616: Den Haag, ARA, SG 6891. Sur ce personnage cf. Παπαδόπουλος, Κίνηση, 165-167, 176-177 (portrait de ce dernier duc). Il porte encore le titre de duc en 1618 (mais c’est là probablement déjà un titre vide de sens dans une lettre publiée dans Παπαδόπουλος, Κίνηση 258-259. La manière où son office prit fin est incertaine.
- <sup>31</sup> Mention de Camilli dans: Andros, Ayia 23 (132) f. 3 (“siégeant Nicolo de Camillis, gouverneur d’Andros, dans le lieu ordinaire où il tient ses audiences”). Amai comme “governatore” dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 112; Amai comme *vekil* dans Ζερλέντης, Ἰακώβου δὲ Μιλλὺ γράμμα, 467-468. *Apanokynigaris* à Naxos en 1608: Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 113. *Kanavaris* à Syros en 1588: Σιγάλας, Ἐγγραφα, 245. *Bailo* à Santorin en 1614: Δελένδα, Καθολικό, 109-112; *hüccet* du *bailo*: Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 107.

<sup>32</sup> Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 109-112.

<sup>33</sup> Certains documents intéressants pour l'administration des *topi* à cette époque se trouvent dans: Naxos, AKAN, Cartulario Filoti. Il existe un diplôme curieux de Khoniatis marquant la constitution d'un nouveau *topos*, publié dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 114. Les changements survenus ne portent toutefois que sur la position des grands propriétaires vis à vis des Turcs. Il n'y a guère de changements dans l'exploitation des terres dans les grandes propriétés comme le montrent certains contrats d'*endritia* et de *misiariko* de Naxos: Athènes, GAK, collection Dhryllis (acte notarié du 30 XII 1582); Patmos, Archives du Monastère de Saint Jean (acte notarié du 7 VI 1592) et Athènes, IEE 8062 (acte notarié du 8 IX 1597). Je dois tous ces documents à la bienveillance de M. V.V. Sfyroeras d'Athènes.

<sup>34</sup> Documents sur l'aliénation de domaines dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 107-108, 113-114 (Khoniatis) et 95-97 (Naci).

<sup>35</sup> Sathas, Documents, t. 4, 261.

<sup>36</sup> Sur les fonctions des *epitropi* cf. Δρακάκης, Σύρος, t. 1, 192 (un cas très clair pour Syros); Βακαλόπουλος, Ιστορία, t. 2, 300-301; Ζερλέντης, Σύστασις, 18-19. Zakythinios, Commune, 301, avance l'opinion peu probable que le fondement de l'existence de la commune locale doit être cherché dans la charte (*ahdname*) ottomane. La description sommaire du système de gouvernement communal que nous venons de donner est profondément différente de la description détaillée que Koukkou donne dans Θεσμοί. La cause en est que Koukkou a fait son livre d'un point de vue purement constitutionnel en se référant continuellement à des sources plus tardives qui montrent un système dans sa pleine évolution. De cette manière, elle n'a pas pu donner une description correcte du stade primitif: elle n'a pas suffisamment vu que la *kinotis* est essentiellement la commune des imposables et que son autonomie est en première place une autonomie dans la perception des impôts. Par conséquent, elle n'a pas bien compris la position du *kapetanios* et l'évolution postérieure de cette fonction. En omettant le *kapetanios* de ses considérations, elle a manqué de voir la continuité entre Franco-cratie et Turcocratie, cf. ci-dessus, p. 51 et 69.

<sup>37</sup> Un bon exemple de la continuité de l'office de chancelier est donné dans les documents publiés dans Δρακάκης, Σύρος, t. 1, 20-21 et 123-124.

<sup>38</sup> La chronique des Jésuites de Naxos dit que Naxos n'a guère d'administration indigène vers 1640: Laurent, Mission, 356-357. Pour le cas d'Andros cf. Πασχάλης, 'Ιστορία Ἀνδρου, 202 (d'après cet auteur Andros n'aurait pas d'*epitropi* au XVIIe siècle ce qui n'est pas entièrement correct). Un exemple de la coopération du *kadi* avec les juges indigènes à Naxos dans Naxos, IAN, Cartulario Casazza, 255-256 (Procès sur l'héritage de Taddea Crispo). A signaler que Κούκκου, Θεσμοί, 45-46, dit que l'évolution des institutions communales était à Naxos plus rapide qu'ailleurs par cause de la présence de l'autorité centrale turque pour les Cyclades: une conclusion diamétralement contraire à la nôtre. La cause de la différence est que Koukkou ne s'est pas référée à certaines sources cardinales: Laurent, Mission, 357 dit que Naxos n'a pas d'organisation communale en 1643, tandis que nous avons des mentions d'*epitropi* à Milos, Santorin (dans la

forme de *protoyeri*) et Syros qui précèdent 50 ans (!) à la première mention d'*epitropi* de la commune à Naxos en 1653, cf. Hofmann, Thera, 45-48; Slot, *Ἐκκλησίαι*, 107 et *Δρακάκης, Σύρος*, t. 1, 211. Le document de 1605 que j'ai publié dans *Ἐκκλησίαι*, 107 (en traduction grecque) est le plus explicite, il y est question d'*epitropi* qui gouvernent toute la commune de Milos.

<sup>39</sup> Le plus ancien registre grec que nous connaissons est celui de l'impôt foncier de Mykonos dans: Athènes, GAK, Mykonos, 127. Des registres turcs sont mentionnés en 1614 pour Andros et Naxos: *Πασχάλης, Τουρκοκρατούμενοι Κυκλάδες*, 43, et *Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν*, 121-122; le plus ancien qui existe encore est: Istanbul, BA, tt 800.

<sup>40</sup> Dans un acte publié dans *Κατσουρός, Ἐγγραφα τοῦ ΙΖ' αἰῶνος*, 145, on voit qu'en 1646 encore, un des principaux Latins de Naxos habite le Borgo. Jusqu'en 1789, le faubourg grec du Neokhori tomba sous l'autorité du Kastro, cf. *Ζερλέντης, Διαμάχη*, 415-419. A Santorin, la population latine vivait très dispersée dans plusieurs villes et villages, cf. Hofmann, Thera, 53-55.

<sup>41</sup> Sur la juridiction des évêques grecs cf. Kabrda, *Système fiscal*, 36-55; Sugar, *South-Eastern Europe*, 44-47.

<sup>42</sup> Un exemple d'une telle opinion dans Gibb, *Islamic world*, t. 2, 212.

<sup>43</sup> Sur les *berats* des évêques grecs cf. surtout Kabrda, *Système fiscal*, 36-50, qui fait la comparaison entre divers *berats*, et *Ἀμαντός, Ὁρισμοί*, 145-159. On trouvera des *berats* d'évêques latins dans: Venezia, AS, Bailo 331, f. 33, et 335, f. 37, mais ces *berats* appartiennent à un type nouveau qui sera traité dans le prochain chapitre et qui ne peut pas être comparé directement avec les *berats* de l'église grecque.

<sup>44</sup> Roma, PF, FV 1 f. 155 (traduction en grec de ce document dans: Slot, *Ἐκκλησίαι*, 107-109); à noter que dans ce cas les *epitropi* prennent de leur propre autorité des décisions concernant une possession ecclésiastique qui d'après les *berats* n'est pas soumise aux juges séculiers. Un tel cas également dans *Δρακάκης, Σύρος*, t. 1, 186-187. Cf. aussi un cas à Naxos dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2636 (± 1597, fragment détaché du cartulaire de Filoti) où un juge turc ordonne qu'un différend entre le seigneur du *topos* de Filoti et un moine grec soit tranché par des arbitres indigènes.

<sup>45</sup> Santorin, AKES, dossier Gonia: papiers sur les différends des évêques grec et latin.

<sup>46</sup> Sur le conflit le plus véhément cf. Roma, PF, SOCG 271, f. 15<sup>V</sup> (1665).

<sup>47</sup> Napoli, BN. Cod. graec. II C 36 f. 112: sentence du métropolite grec de Naxos et Athènes, GAK, *Zerlendis fak.* 173 (14 VII 1651), où l'on constate l'influence de l'archevêque latin dans la politique locale: c'est lui qui confirme l'élection des *epitropi* du Kastro.

<sup>48</sup> Document dans *Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν*, 115-118. La contradiction entre la lettre des Naxiotes à leur duc et celle dans laquelle ils demandaient au pape la



confirmation de l'élection de Gozzadini est fort remarquable: à l'intention de Rome, ils écrivent que l'évêque est très important dans les affaires temporelles: *Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκων*, 119-120.

- <sup>49</sup> Voir annexe no. 3. A signaler le fait remarquable que nos calculs montrent une décadence de la position matérielle du clergé grec de Mykonos au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui nous fait soupçonner que la position prépondérante de certaines églises que nous relevons après 1700 existait peut-être déjà au commencement de la Turcocratie (cf. ci-dessous p. 366). Istanbul, BA, tt 800, montre une richesse très marquée du clergé grec à Naxos, Paros, Santorin, Milos, Andros. Les prêtres sont bien représentés parmi les riches habitants des chefs-lieux tandis que le *papas* est généralement le plus riche habitant de son village.
- <sup>50</sup> Naxos: Laurent, Mission, 357: sur la lettre de 1595 cf. *Χασιώτης, Κύηση*, 385. Des actes notariés sur les habitants musulmans de Naxos sont publiés dans: *Α.Φ. Κατσουρός, Οι Τούρκοι τῆς Νάξου*, EEKM 9 (1971-1973) 152-180.  
Paros: Carayon, Relation, 126.  
Syros: Hofmann, Syros, 50, mentionne un nombre de 60 Turcs en 1631.  
Santorin: Santorin, AKES, dossier Gonia, *hūccet* du 15 VI 1587 avec signatures turques.  
Sur l'établissement des musulmans à Andros: *Δ Π Πασχάλης, Τούρκοι ιδιοκτῆται ἐν Ἀνδρῶν, Ἀθηνά* 36 (1924), 166-176.  
Ios: Venezia, AS, SDeIC 15(1624) f. 53<sup>v</sup>.  
Kea: Roma, PF, FV 1, f. 220-223.
- <sup>51</sup> Sur le patronyme bin Abdullah cf. Lowry, Tahrir defter, 210-220, qui cite des cas analogues à Trebizonde.
- <sup>52</sup> *Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκων*, 107-108, 113.
- <sup>53</sup> *Κατσουρός, Τούρκοι*, 153, 157-158.
- <sup>54</sup> Santorin, AKES, dossier Gonia: papiers sur les différends entre les évêques grec et latin: première mention de l'évêque grec de Santorin en 1587. Le premier évêque de Milos est mentionné en 1601: *Ἀτέσης, Ἀρχιερεῖς*, 27; l'évêque Yermanos cité dans le même ouvrage, p. 18, pour l'année 1576 est une erreur.  
Kea: première mention en 1594 dans *Πασχάλης, Συμμεών*, 3, de l'évêque de Kea et de Kythnos; Paskhalis relève également que ce personnage s'intitulait évêque de Syros, mais à ce propos nous sommes mieux informés par l'évêque latin de Tinos de cette époque qui relate l'histoire d'un moine originaire de Tinos, devenu évêque de Kea qui avait réussi à faire chasser par les Turcs l'évêque latin de Syros, mais qui fut à son tour chassé par les habitants: Venezia, AS, DDC 92 (documents présentés par Perpignano à Venise nr. 3).
- <sup>55</sup> Krajcar, Santoro, 29, 63; Hofmann, Thera, 13.
- <sup>56</sup> Roma, ASV, AA 1-18, 3094 (rapport d'Antonio de Marchis, ±1600); Tinos, AKAT, cod. 1, f. 70-71.

- <sup>57</sup> Roma, ASV, CCR, Milen (Milos, Sifnos, 1602).  
Tinos, AKAT, cod. 1, 70-71 (Paros, 1610).  
Hofmann, Naxos, 17 (Naxos 1563 et 1601).  
Hofmann, Thera, 13 (Santorin 1600).  
Roma, PF, Visite 1, 538-539 (Syros 1624).  
Πολέμης, Ντὲ Μάρκις, 708 (Andros, 1624).
- <sup>58</sup> Problèmes des *berats* pour les Latins surtout dans Hofmann, Naxos, 59-60, 66-68.
- <sup>59</sup> Un tel malentendu sur la position des Latins en Turquie au XVI<sup>e</sup> siècle se trouve dans Biegman, Relationship, 153 note 12, qui cite d'une manière erronée Gibb, Islamic Society, t. 2, 221-223.
- <sup>60</sup> Plus anciennes mentions des *berats* des Cyclades: Ζερλέντης, Ἰακόβου δὲ Μιλλὺ γράμμα, 466-468 (Naxos, 1591).  
Santorin, AKES, dossier Gonia, *hüccet* de 15 I 1590 (Santorin). Hofmann, Naxos, 67 (Milos, 1601); Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 115-117 (Naxos, 1617).
- <sup>61</sup> Krajcar, Santoro, 94.
- <sup>62</sup> Angelo Gozzadini de Naxos, 1617, Bonaventura Belegno, chanoine de Naxos, évêque d'Andros, 1587, Agostino Gisulfi, franciscain du monastère de Naxos, évêque de Syros 1592, Giovanni Girardi de Paros, évêque de Syros, 1617, Francesco Ottumazzi, du monastère des Franciscains de Naxos, évêque de Milos, 1599. Cf. Hierarchia Catholica, t. 3, 109, 243, 305; t. 4, 241. Sur Gisulfi voir également Gottlob, Kirchenge-meinden, 49 (son nom y est épilé Ginulfi) et Krajcar, Santoro, 94.
- <sup>63</sup> Hofmann, Naxos, 59-60 (rapport de 1601); acte de Della Grammatica du 15 III 1583 dans Naxos, AKAN.
- <sup>64</sup> Ce qui nous frappe c'est que Rendi, en 1592 déjà en possession d'un *berat* du sultan comme métropolite latin de Naxos, ne reçoit cette dignité du Vatican qu'en 1594: le Vatican est mis devant un fait accompli par la procédure des élections locales suivie d'une confirmation turque: cf. *ferman* impérial du Ramadan 1000 dans: Athènes, GAK, Zerlendis, fak. 106 avec Hierarchia Catholica, t. 4, 253.
- <sup>65</sup> Les documents turcs sur San Antonio et Rendi sont publiés dans Ζερλέντης, Ἰακόβου δὲ Μιλλὺ γράμμα, 466-469 et dans Ἰωάννου, Κυκλαδικά, 211-212. Sur l'attitude de Khoniatis: Hofmann, Naxos, 62-64.
- <sup>66</sup> Tinos, AKAT, cod. 1, 69-71: Requête des habitants de Paros.
- <sup>67</sup> Χασιώτης, Μελισσηνοί, 209.
- <sup>68</sup> Hierarchia Catholica, t. 4, 253.
- <sup>69</sup> Roma, AGF III 32 f. 150<sup>v</sup>-151: quelques renseignements sur les églises latines des Cyclades dans le rapport de Pietro Cedulini, évêque de Nona, visiteur apostolique

dans l'empire ottoman en 1580. Ces renseignements, qui proviennent d'un expert local, le Franciscain Agostino Gisulfi, nous sont transmis sous une forme mutilée et inexacte. Une autre copie du même rapport dans Roma, ASV, Fondo Pio 118/213. La paraphrase dans Gottlob, Kirchengemeinden, 491, n'est pas très bonne.

<sup>70</sup> Krajcar, Santoro, 94.

<sup>71</sup> Roma, ASV, Cons. AM 14, f. 87; ibid. AC 11 f. 65, où le nom est erronément rendu comme Bellemo, cf. Roma, BAV, Vat. Graec. 2639 (22 II 1593), où le nom est rendu correctement dans un acte notarié de Naxos.

<sup>72</sup> La correspondance dans Roma, ASV, Fondo Borghese, III 60 A; cf. Djuvara, Cent projets, 128, 136.

<sup>73</sup> Hierarchia Catholica, t. 3, 291; Krajcar, Santoro, 49.

<sup>74</sup> Le cardinal Santoro dit au Consistoire que la raison pour la résignation de Bernardino à l'évêché de Milos était "tūm Milensis ecclesiae possessionem exsequi non potuit eo quia a scismaticis occupatur opere Turcarum ac modo etiam careat populo latino": Roma, ASV, AC Misc. 14, f. 28. La paraphrase de ces mots dans Hierarchia Catholica, t. 3, 243 et 291 a été faussement interprétée dans Hofmann, Thera, 14, qui les fait valoir pour Santorin et non pour Milos.

<sup>75</sup> Hierarchia Catholica, t. 3, 291. Le *berat* est mentionné dans: Santorin, AKES, dossier Gonia, *hūccet* de 15 I 1590.

<sup>76</sup> Documents sur ce conflit dans Santorin, AKES, dossier Gonia. Cf. également Hofmann, Thera, 48-53 et Ζερλέντης, Γωνιά, 279-284.

<sup>77</sup> Hofmann, Thera, 15. Sur la qualité des prêtres: Roma, PF, SOCG 149 f. 128.

<sup>78</sup> Hofmann, Thera, 45-48: acte de fondation.

<sup>79</sup> Roma, ASV, AA I-XVIII, 3094.

<sup>80</sup> Rapport de Rendi, 1601, dans Hofmann, Naxos, 67-68. Rapport d'Ottumazzi, 1602, dans Roma, ASV, CCR, Milen, Cf. Krajcar, Santoro, 151, qui semble indiquer que la nomination d'un autre personnage par le Consistoire fut croisée par l'élection d'Ottumazzi que Rendi avait organisé sur les lieux.

<sup>81</sup> Krajcar, Santoro, 29, 63.

<sup>82</sup> Hierarchia Catholica, t. 3, 105.

<sup>83</sup> Syros, AKES, papiers sur les possessions d'Episkopi des évêques Gisulfi et Carga.

<sup>84</sup> Hoepfner, Städtegründungen, 323-331.

- <sup>85</sup> Arnheim, RA, Harderwijk 2075 f. 79<sup>V</sup>: description de “Mycro” c’est à dire “Petite Milos”.
- <sup>86</sup> Hoepfner, Städtegründungen, 327-332, cf. Roma, ASV, Ludovisi Boncompagni E24, f. 170<sup>V</sup>.
- <sup>87</sup> Sur Folegandros cf. Γαβαλᾶς, Καταστροφή, 241-242, où est imprimé un texte de 1720 qui mentionne la colonisation de cette île par des habitants de Sifnos en 1577. Sur Folegandros cf. également le rapport du visiteur apostolique Tubino de 1638 dans: Roma PF, Visite 17, f. 72<sup>V</sup>. La ressemblance des économies de Sikinos et de Folegandros dans Tournefort, Relation, 98-99. Les *Kastra* sont décrits dans Eberhard, Burgen, 558-571.
- <sup>88</sup> Sur la repopulation de Kythnos on n’a que des traditions postérieures. Un document d’environ 1650 dit que “les nouveaux habitants” ont pris après la conquête turque toutes les possessions de l’église latine: Roma, PF, SOCG 187, f. 628<sup>V</sup> (rapport de Marco Polla, vicaire apostolique de Kea et de Kythnos). Antonio da Millo, un auteur peu exact, écrit en 1581 “qu’elle a été repeuplée récemment avec des pauvres Grecs et Albanais”. En 1613, Kythnos était peuplée et toujours en possession des Gozzadini comme témoigne une inscription dans le monastère de Saint Sabbas, publiée dans Gerola, Fermentia, 54.
- <sup>89</sup> Roma, PF, FV 1 f. 223 (rapport de l’évêque de Milos, ±1660) dit qu’avant 150 ans, Kea était repeuplée par un fermier turc. Ceci est peu probable si l’on prend en considération qu’après la catastrophe de 1537, les Gozzadini payèrent encore en 1553 un impôt tellement considérable qu’on doit supposer que l’île devait être repeuplée à cette date par les Gozzadini (Safvet, Naksos, 1449).
- <sup>90</sup> Gerola, Zea, 185, d’après un manuscrit d’Antonio da Millo de la Biblioteca Marciana de Venise (les manuscrits de cet auteur de Londres ne comportent pas cette mention que Gerola n’a pas bien comprise: il pense que Patiniotti est un nom de famille).
- <sup>91</sup> Photographie de l’inscription dans Slot, Ἐκκλησίαι, 294. Nous ne trouvons aucune justification pour la supposition dans Hoepfner, Städtegründungen, 332 n. 86, que cette inscription pourrait avoir été importée d’une autre île.
- <sup>92</sup> Slot, Ἐκκλησίαι, 105-107.
- <sup>93</sup> Hopf, Analekten, 154, donne un document de Naxos, AKAN, que je n’ai pu retrouver, où l’on trouve toutes les anciennes dignités. Gozzadini comme *kapetanios* dans un document maintenant disparu de l’archive Gozzadini dans Bologna, BCA, cité dans Hopf, Gozzadini, 403.
- <sup>94</sup> Roma, ASV, Ludovisi Boncompagni E 24 f. 170: lettre des habitants de Sifnos au pape (ce document m’a été signalé par le père Markos Foskolos, archiviste de l’archevêché latin de Tinos). Les Gozzadini ont tenté de prouver leur position de feudataires de Venise. Le dossier “Ragionamenti sopra il ducato di Nasso” (Venezia, CMC, Cicogna 2532) est un extrait de documents présentés par eux dans ce cadre.

<sup>95</sup> Venezia, AS, SDC 20 (19 X 1584).

<sup>96</sup> Venezia, AS, SDeIC et SDeI Mar, Rubricari pour les années 1583-1584 in voce “schia-vi”.

<sup>97</sup> Sathas, Documents, t. 4, 310-337.

<sup>98</sup> Stella, Chiesa e Stato, 305-310.

<sup>99</sup> Lettre du patriarche de Constantinople avec des plaintes sur l'évêque latin de Tinos (annexée à une lettre du *baillo* au Sénat du 19 X 1584 dans: Venezia, AS, DSC 20).

<sup>100</sup> Roma, PF, AA 1634, f. 88 no. 11.

- <sup>1</sup> Djuvara, Cent projets 145-209, donne les projets des années 1600-1620: ce sont dix projets pour ces vingt ans sur un total de dix-huit pour tout le XVII<sup>e</sup> siècle.
- <sup>2</sup> Lettre de Henri IV, citée dans Masson, Commerce du XVII<sup>e</sup> siècle, 22.
- <sup>3</sup> Παπαδόπουλος, *Κύνηση*, 29, 48-50, 85, 216; Tamborra, *Stati Europei*, 58-68; Tomić, *Gradja za istoriju*, 43-48, 51-52; Slot, *Σχέσεις*, 22; Preto, *Venezia*, 114-125; Kernkamp, *Baltische archivalia*, 22.
- <sup>4</sup> Voir sur cet évènement: P.P. Argenti, *The expedition of the Florentines to Chios in 1599*, Oxford 1934.
- <sup>5</sup> Hammer, *Geschichte*, t. 4, 322; Nixon, *The three brothers*, 177-182.
- <sup>6</sup> Anderson, *Naval wars*, 68; Hammer, *Geschichte*, t. 4, 322.
- <sup>7</sup> De Gontaut, *Ambassade*, t. 2, 13.
- <sup>8</sup> Anderson, *Naval wars*, 71; Hammer, *Geschichte*, t. 4, 439 et note (p. 681): cette défaite causa la démission du *kapudan paşa*.
- <sup>9</sup> Anderson, *Naval wars*, 71; Hammer *Geschichte*, t. 4, 439; Venezia, AS, SDelC 10 (1607) f. 134 et 5 Savi, 32; London, PRO, SP 97/6 (17 VIII 1608, 2 XII 1608 et 15 I 1608/9). Πασχάλης, *Ίστορία Άνδρου*, t. 2, 292, fait mention d'une attaque de pirates anglais sur Sifnos; il semble se baser sur une notice trouvée dans un manuscrit du monastère de Xeropotamos (Athos), publiée dans Ζερλέντης, *Γράμματα τελευταίων δουκῶν*, 23. Or, cette notice semble parler plutôt de l'attaque des Nord-Africains que nous venons de mentionner p. 115 que d'une action de pirates occidentaux.
- <sup>10</sup> De Gontaut, *Ambassade*, t. 2, 249; Zinkeisen, *Geschichte*, t. 3, 271; London, PRO, SP 97/5 (24 III 1611); Calendar, t. 11, no. 816.
- <sup>11</sup> Hammer, *Geschichte*, t. 4, 468.
- <sup>12</sup> Zinkeisen, *Geschichte*, t. 3, 273-276; Anderson, *Naval wars*, 78-79.
- <sup>13</sup> Zinkeisen, *Geschichte*, t. 3, 277; Anderson, *Naval wars*, 84.
- <sup>14</sup> Zinkeisen, *Geschichte*, t. 3, 278.
- <sup>15</sup> Paris, BN, FF 16148 (Césy au roi, 29 IV 1617); Zinkeisen, *Geschichte*, t. 3, 278.
- <sup>16</sup> Calendar, t. 11, no. 498.
- <sup>17</sup> Guilmartin, *Gunpowder and galleys*, 18-20.
- <sup>18</sup> Sur les corsaires atlantiques cf. Tenenti, *Venezia*, 79-114; Heeringa, *Bronnen*, t. 1/1

580-591; Calendar, t. 9; nos. 953; t. 10, nos. 78, 88, 115, 126, 682.

- <sup>19</sup> Tenenti, Venezia, 76-77, donne une image un peu sombre des réactions impuissantes de Venise. Il néglige pourtant de considérer que les plaintes des commandants locaux sur leur équipement et sur le fonctionnement de l'autorité centrale sont trop communes que pour justifier immédiatement de telles conclusions. L'essentiel pour nous, c'est que les escadres vénitiennes couraient librement la mer, tandis que la flotte turque n'osait guère sortir des Dardanelles qu'en force. De plus, il faut se rendre compte que l'existence de beaucoup de victimes vénitiennes de la piraterie signifie également une intense navigation marchande vénitienne. Vers 1613 encore, il arrivait bien plus de navires de territoires vénitiens à Constantinople que de navires d'autres puissances, cf. les notices dans le journal d'un secrétaire d'ambassade néerlandais dans Arnhem, RA, Harderwijk, 2046, f. 1-38.
- <sup>20</sup> Notice dans: Arnhem, RA, Harderwijk 2046- f. 91.
- <sup>21</sup> T.G. Djuvara, Cent projets de partager la Turquie, Paris 1914. La date de l'édition, de même que le fait que l'auteur fut un diplomate roumain nous avertissent que l'ouvrage est assez tendancieux et reflète quelque peu l'actualité des derniers jours de l'empire ottoman.
- <sup>22</sup> Hopf, Andros, 130, s'est basé sur la traduction italienne des annales de Kâtib Celebi: Carli, Chronologia, 150. La date réelle de cette référence est 1571.
- <sup>23</sup> I.K. Χασιώτης, Μία άγνωστη συνομοτική κήση στις Κυκλάδες στα τέλη του 16<sup>ου</sup> αιώρος, Έλληνικά 22 (1969), 377-388.
- <sup>24</sup> Χασιώτης, Κήση, 384-385.
- <sup>25</sup> *Ahdname* dans Hopf, *Analekten*, 159, art. 25. Un autre élément quelque peu douteux est la mention d'une espèce de congrès pancycladique: des députés de 15 îles auraient convenu d'envisager une rébellion. La lettre portée par Modhinos en mentionne quatre (Naxos, Santorin, Sifnos — quoique celle-ci ait encore été sous l'autorité d'un seigneur latin — et l'indéfinissable "Lala"); Khasiotis prétend que ces quinze îles sont les quinze mentionnées par Roth, House of Naci, 79-82, comme domaine du duc juif. Mais c'est une erreur de Roth, Naci n'avait que six îles: Andros et l'ancien duché de Naxos.
- <sup>26</sup> Djuvara, Cent projets, 132-137; Rinieri, Clemente VIII, 76-81, 170-179, donne les textes de quelques documents. Plusieurs lettres du *bailo* mentionnent des intrigues de Carlo avec l'Espagne: Venezia, AS, SDC 48 (2 I 1598 mV=1599), 51 (20 V 1600), 52 (20 II 1601). Des renseignements importants sur les intrigues autour de Cicala dans Sagredo, *Memorie*, 759-761, 805; Roma, ARSJ, Gallia 105<sup>1</sup>, f. 1, a échappé à l'attention de Rinieri: c'est une instruction donnée à Vincenzo Cicala S.J. pour un voyage de mission (!) à Naxos. Il semblerait donc que les dirigeants de l'ordre des Jésuites n'aient pas connu le vrai motif du voyage. Un argument à l'appui de cette hypothèse se trouve également dans des rapports vénitiens qui parlent de Vincenzo Cicala comme d'un agent secret du cardinal Aldobrandini qui fut finalement expulsé de l'ordre des Jésuites pour subversion contre ses supérieurs: Calendar, t. 10, nos. 412 et 622.

- <sup>27</sup> De Gontaut, Ambassade, t. 2, 13. La notice sur Milos est publiée dans Calendar, t. 9 no. 1156, cf. Hasluck, Supplementary notes, 345-347 et Alderson, Expedition, 5-7, 23. Un rapport du commandant militaire de Crète au Sénat de Venise illustre également cette situation anarchique: Venezia, AS, SDPTM 780 (9 IV 1616 avec annexe); ce rapport parle d'un corsaire français, commandant un "bertone" sous pavillon sicilien qui prit à Ios un navire turc chargé de blé. Le capitaine vendit le blé à Kythnos et à Milos, puis brûla le navire turc.
- <sup>28</sup> La description la plus complète des projets du duc de Nevers et des intrigues de l'imposteur turc "sultan" Jahya qui y sont étroitement liés est celle de Σ.Ι. Παπαδόπουλος, *Η κίνηση του δούκα του Νεβέρ Καρόλου Γονζάγα για την απελευθέρωση των Βαλκανικών λαών*, Θεσσαλονίκη 1966. De Groot, Ottoman empire, 183-187 donne des renseignements supplémentaires sur la complicité néerlandaise dans ces intrigues.
- <sup>29</sup> Παπαδόπουλος, *Κίνηση*, 165-167, 176-177, 204, 259 (Gratiani), 66, 120-122, 128 (Nikiforos). Sur ce dernier cf. également Χασιώτης, *Μελισσηνοί*, 126, 128.
- <sup>30</sup> Djuvara, Cent projets, 178-181.
- <sup>31</sup> Déjà en 1579, le grand vizir Sokollu mentionne l'insécurité dans les Cyclades: Venezia, AS, SDC 13 (18 VIII 1570). Exemples de l'insécurité dans les Cyclades après la conquête turque dans Crusius, Turco-Graecia, 206-207 et 267-268, et dans: Venezia, AS SDC (5 X 1596) et 26 VI 1597).
- <sup>32</sup> Παπαδόπουλος, *Κίνηση*, 385. Κούκκου, *Θεσμοί*, 32, dit que l'*ahdname* de 1580 a comporté une diminution des charges grevant la population. Ce n'est pas logique: l'*ahdname* coïncide avec l'introduction du *cizye* personnel, le plus lourd impôt turc qui n'existait pas avant 1579: le *kharatzi* collectif du temps des ducs latins et de Naci était encore un impôt fort léger.
- <sup>33</sup> Sur l'*oturak bey* cf. ci-dessus note VI/27. Nous n'avons pu trouver l'original de ce *ferman*; il ne nous reste que deux traductions de la confirmation donnée en 1030/1620-1621. La meilleure version est: Naxos, IAN, Cartulario Casazza 280-286 (en italien). Une traduction en grec dans: Athènes, GAK, Zerlendis 177, publiée dans Ζερλέντης, *Γράμματα τελευταίων δουκών*, 121-126.
- <sup>34</sup> Hofmann, Naxos, 64.
- <sup>35</sup> Acte de nomination d'Armeni ("Jean Darmer") dans: Marseille, AVM, BB 1, 109.
- <sup>36</sup> Calendar, t. 9, no. 1149; t. 10, no. 494.
- <sup>37</sup> Naxos, AKAN, Actes de l'archevêque Gozzadini, 18 III 1619. *Ferman* réitérant les clauses du *berat* de Sforza Castri dans: Venezia, AS, Bailo 331 f. 76. Le *ferman* au *kadı* de Naxos ibid. f. 122. Sur l'origine de Sforza Castri voir Magni, Quanto di più curioso, 115; cf. inscriptions dans la maison des Sforza Castri (actuellement Karavia) dans le Kastro de Naxos. Il mourut en 1619 (pierre tombale dans la cathédrale latine de Naxos). Les Sforza Castri continuèrent pendant le 17<sup>e</sup> siècle à être la plus riche famille



de Naxos sauf une: Istanbul, BA, tt 800, 11, et Ζερλέντης, Φεουδαλική Πολιτεία, 64-67.

- <sup>38</sup> Arnheim, RA, Harderwijk 2046 f. 41<sup>V</sup>. Venezia, AS, SDelC 21 (1631), f 136; 24 (1637) f. 65<sup>V</sup>.
- <sup>39</sup> Χασιώτης, Μελισσηνοί, 215 (document qui mentionne quelque activité commerciale à Milos). Liste de *fermans* sur les intérêts français à Naxos et à Milos obtenus en 1603 dans Paris, BN, FF 16146, f. 32<sup>V</sup>, 34. Pour les intérêts néerlandais à Andros voir une lettre de l'ambassadeur Haga à Constantinople dans: Den Haag, ARA, SG 6902 (dossier sur Haga exh. 2 XI 1633, contenant une lettre du 24 XI 1623).
- <sup>40</sup> Les Néerlandais comme transporteurs pour les Italiens dans Heeringa, Bronnen, t. 1/1, 589-591, et Tenenti, Naufrages, 26.
- <sup>41</sup> Heyd, Levantehandel, t. 2, 257-258, esquisse l'évolution médiévale: le *vicecomes*, chef d'une colonie marchande occidentale dans les terres des Croisés, devient le chef d'une communauté de marchands occidentaux dans le Levant et est désormais appelé consul. Armeni, nommé par les marchands de Marseille, appartient encore formellement à ce type; les consuls de Venise sont nommés par l'autorité de la République: ce sont donc des fonctionnaires d'état.
- <sup>42</sup> Κοντογιάννης, Προστατευόμενοι, 22-37, donne la liste des privilèges des porteurs de *berats* à l'époque de leur plus grande extension. Le plus ancien *berat* consulaire cycladien que nous connaissons se trouve dans: Venezia, AS, Bailo 335 f. 74. Inalcik, Imtiyazat, 1180, indique la conformité essentielle du *berat* épiscopal avec le *berat* consulaire.
- <sup>43</sup> Un exemple particulièrement illustratif en est Kyrillos Kondaris, métropolite de Verria, qui pour l'avancement de sa carrière embrassa la cause des Latinophiles et devint ainsi enfin patriarche.
- <sup>44</sup> Un bon exemple du côté honorable du courant latinophile est fourni par le métropolite Ieremias de Naxos dans une série de décrets dont une traduction se trouve dans: Roma, PF, SOCG 183 f. 683; cf. Roma, PF, AA 1626 f. 157 no. 4 pour l'opinion de Rome sur ces décrets.
- <sup>45</sup> Notices sur les élèves Cycladiens du Collegio Greco dans Θ. Παπαδόπουλος, Αἰγαιοπελαγίται μαθηταὶ τοῦ ἐν Ρώμῃ φροντιστηρίου τοῦ Ἀγίου Ἀθανασίου, EEKM 8 (1970-1971), 484-566, où sont énumérés plusieurs élèves natifs de Kea, Milos, Naxos, Paros, Sifnos et Tinos. Parmi les futurs anti-Latins, mentionnons Paisios Ligaridhis, important théologien et Alexandros Mavrokordatos, grand interprète de la Porte.
- <sup>46</sup> Sur Borghese et la croisade cf. Παπαδόπουλος, Κύηση, 46-48; Borghese et l'église latine des Cyclades: Paris, BN, FF 16158, f. 3 et la correspondance de Borghese avec Perpignano, évêque latin de Tinos, dans Roma, ASV, Ludovisi-Boncompagni E 24.
- <sup>47</sup> Τσιρπανλῆς, Κολλέγιο, 287-288, 303-306, 328-329, Παπαδόπουλος, Μαθηταί, 488,

516, 560; Legrand, Bibliographie du XVIII<sup>e</sup> siècle, t. 3, 145-150, 203-207, 516-518, t. 5, 222-223. Sur Kokkos cf. également Iorga, Byzance, 103; Γριτσόπουλος, Σχολη, 148-153; N.A. Κεφαλληνιάδης, Τὸ διδακτορικὸν δῖπλωμα τοῦ Φραγκίσκου Κόκκου, EEKM 8 (1970-1971) 644-651. Le testament de Kokkos dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2638 (10 I 1618). N.A. Κεφαλληνιάδης, Ὑψηλότερα, Ἀθῆναι 1966, traite le monastère de Kokkos, dont le supérieur, Yedheon Kokkos, fit encore en 1665 des déclarations latinophiles: Roma, PF, SOCG 275 f. 323.

<sup>48</sup> Sur l'attitude de Venise cf. l'article de Z.A. Τσιρπανλῆς, *Απὸ τῇ φιλορθόδοξη πολιτικῇ τῆς Βενετίας*, EEBS 39-40 (1971-1973), 295-311; Stella, Chiesa e Stato, 305-310; Benzoni, Venezia e la controriforma, 43, 59, 134. L'opinion de Hering, Patriarchat, 136-145, 166, 261, 280, 331, n'est pas entièrement exacte. Hering n'a pas bien compris la position vénitienne vis à vis de l'église grecque qu'il ne considère que du point de vue de la diplomatie occidentale et non de celui de la politique coloniale; il n'a donc pas apprécié à sa juste valeur la différence essentielle existant entre la politique de Venise et celle des pouvoirs catholiques.

<sup>49</sup> Venezia, AS, SDelC, 16 (1625) f. 24<sup>V</sup>, 59; 19 (1629) f. 40; 23 (1635) f. 91<sup>V</sup>: attitude de Venise vis à vis de Loukaris. Hering, Patriarchat, 280: attitude de Venise vis à vis de Athanasios Patellarios.

<sup>50</sup> Hering, Patriarchat, 28-29, 202, 330, montre le changement d'attitude du groupe conservateur dans l'église grecque qui s'oppose d'abord à l'"hétérodoxie" latinophile, mais reconnaît ensuite le danger du calvinisme de Loukaris. Voir pour l'attitude d'un métropolitite de Paronaxia: Laurent, Mission, 362-364.

<sup>51</sup> Documents sur les différends entre Perpignano et le rector de Tinos dans: Venezia, AS, DDC 92, fascicule "vescovo di Tine" et Tinos, AKAT, cod. 1.

<sup>52</sup> L'opinion occidentale est très explicite chez Saulger, Histoire nouvelle, 371-378 avec un exemple un peu curieux, cf. Slot, Robert Saulger, 133 n. 1. Un autre exemple de cette opinion dans: Arnheim, RA, Harderwijk 2046, f. 129. Un cas typique des difficultés financières dans Χασιώτης, Μελισσηνοί, 105-121.

<sup>53</sup> E. Legrand, Nicéphore Méliissène, évêque de Naxos et de Cotrone, Bibliographie du XVIII<sup>e</sup> siècle, vol. 5, 475-498; Σ.Π. Λάμπρος, Μακάριος, Θεόδωρος καὶ Νικηφόρος οἱ Μελισσηνοί, Νέος Ελληνομνημῶν 19 (1925) 42-57; Ἀθηναγόρας, Νικηφόρος Μελισσηνὸς Κομνηνός, EEBS 8 (1931) 134-147 (les constructions bizarres dans cette étude ne lui font accorder qu'une valeur de curiosité); I.K. Χασιώτης, Μακάριος, Θεόδωρος καὶ Νικηφόρος οἱ Μελισσηνοί (Μελισσουργοί), Θεσσαλονίκη 1966 (biographie moderne qui remplace les autres).

<sup>54</sup> Sur ce personnage et ses intrigues cf. Παπαδόπουλος, Κίνηση, 58-59, 65-66; Slot, Σχέσεις, 22 n. 3 et Χασιώτης, Μελισσηνοί, 93-94, 124, 126, 128.

<sup>55</sup> Aymon, Monumens, 126.

- <sup>56</sup> Notices du secrétaire d'ambassade néerlandais Ernst Brinck. Ces informations proviennent probablement d'un membre de l'entourage de Loukaris, Philippus Cyprius: on pourra comparer le texte des notices de Brinck, Arnhem, RA Harderwijk 2046 f. 151, avec la chronique de l'église grecque publiée postérieurement par Cyprius: Philippi Cyprii Chronicon, 16.
- <sup>57</sup> Paris, BN, FF 16148 f. 312<sup>V</sup>: l'ambassadeur de France a assisté un "Grec bon catholique, le caloyer Nichéphore" en lui fournissant 2000 francs pour obtenir l'archevêché de Naxos et de Paros.
- <sup>58</sup> Χασιώτης, Μελισσηνοί, 122-127, combattu par Φώσκολος, Επιστολή, 13-14, sur base du propre témoignage de Nikiforos: ce n'est donc pas tout à fait prouvé.
- <sup>59</sup> Χασιώτης, Μελισσηνοί, 142-145; Hierarchia Catholica, t. 4, 166.
- <sup>60</sup> Rome, ASV, CCR, Naxien, Sifnen, Firminien, Milen: ibid. AA I-XVIII 3094: rapport de l'évêque de Santorin, ±1595 avec la notice en marge "S(ua) S(antità) la vuol vedere".
- <sup>61</sup> Venezia, AS, SDeIC 10 (1604) f. 57<sup>V</sup> (recommandation); ibid. Bailo 331 f. 133 (copie de son *berat*).
- <sup>62</sup> *Yol emri* dans Tinos, AKAT, cod. 1 f. 75<sup>V</sup>-77.
- <sup>63</sup> Tinos, AKAT, cod. 1 et Roma, ASV, Ludovisi Boncampagni cod. 28.
- <sup>64</sup> Tinos, AKAT, cod. 1, f. 78-80, cf. Venezia, AS, SDC. 71 (9 VII 1611).
- <sup>65</sup> Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, Γράμματα, 3.
- <sup>66</sup> Ἀτέσης, Ἀρχιερεῖς, 21-27. Le texte de l'accommodement dans Slot, Ἐκκλησίαι, 107-109 (traduction grecque d'après une copie en italien dans Roma, PF, FV 1, f. 155. Confirmation patriarcale de l'accord dans Παπαδόπουλος-Κεραμεύς, Γράμματα, 7-8.
- <sup>67</sup> De Gontaut, Ambassade, t. 1, 32-33, vol. 2, 247-249.
- <sup>68</sup> Hierarchia Catholica, t. 4, 241.
- <sup>69</sup> Roma, PF, SOCG 183 f. 499.
- <sup>70</sup> Sur la relation entre Melissinos et les Jésuites, voir Χασιώτης, Μελισσηνοί, 95-104. Plaintes de Salignac sur l'évêque de Tinos qui se montre opposé aux Jésuites dans De Gontaut, Ambassade, t. 2, 337 et dans Paris, BN, FF 16146 f. 311.
- <sup>71</sup> Venezia, AS, SDC Rubricari D 6 (23 VI 1597) seulement notice dans les rubricari; la lettre du *bailo* manque.
- <sup>72</sup> Sur Ali voir: R. Mantran, Ali Pasha Guzeldje, EI vol. 1, 395. Ζερλέντης, Γράμματα

τελευταίων δουκῶν, 52, assigne erronément cette opération à Halil Pasa l'Arménien.

- <sup>73</sup> La date de 1617 pour la fin de la domination des Gozzadini sur leurs îles dans Hopf, Gozzadini, 423, qui cite une lettre trouvée dans les archives de la famille Gozzadini que nous n'avons pu retracer. D'autres sources nous permettent de supposer une date entre 1615 (inscription publiée dans Slot, *Εκκλησίαι*, 294) et 1621 (rapport de l'évêque latin de Sifnos dans: Roma, ASV, CCR, Firminien). Pour les activités d'Angelo Gozzadini comme corsaire voir: Venezia, AS, SDelC 18, f. 116, *Δώριζας, Μεσαιωνική Τήνος*, 135 et *Σπανάκης, Μνημεία*, t. 2, 102.
- <sup>74</sup> Petrides, Carga, 414-416; rapport vénitien dans: Venezia, AS, SDC 84 (26 XII 1617): le *kapudan paşa* a commis "mille extorsions" dans l'Archipel, faisant par exemple exécuter l'évêque de Syros, accusé d'avoir donné des vivres aux navires de Toscane. Le rapport français se limite à mentionner les atrocités turques sans en donner les raisons: Paris, BN, FF 16148 f. 165. A remarquer qu'en 1613 déjà, autre année d'incursions napolitaines, Carga dut fuir de Syros par peur des Turcs: Tinos, AKAT, cod. 1, f. 103<sup>V</sup>.
- <sup>75</sup> Petrides, Carga, 414, d'après un opuscule rarissime, la biographie de Carga par un de ses compatriotes: F.L. Pinzani, *Vita del venerabile Monsignore Giovanni Andrea Carga di San Daniele*, San Daniele 1855. Voir également: Roma, PF, SOCG 149, f. 192.
- <sup>76</sup> Sur la fin de l'expédition et sur la démission d'Ali cf. surtout le rapport de l'ambassadeur néerlandais à Constantinople dans: Den Haag, ARA, SG 6893 (27.I.1618). La version turque dans Naïma, *Annals*, 450-451.
- <sup>77</sup> Paris, BN, FF 16148 (rapport de Césy, octobre 1618); cf. également *Ζερλέντης, Γραμματα τελευταίων δουκῶν*, 119-121.
- <sup>78</sup> Roma, ASV, CCR Naxien (documents de 1620-1621).
- <sup>79</sup> Parmaksızoglu, Kaptan i deryâ, 208. Ozbaran, *Kapudan Pasha*, 572: Ali reçoit en 1617 le *sancak* de Naxos; ce renseignement semble provenir d'Uzunçarşılı, *Bahriye Teskilatı*, 421, qui ne donne pas de sources. Quelques remarques faites en 1630 sur l'expédition d'Ali par un missionnaire jésuite à Paros, Jacques Danjou (dans: Carayon, *Relation*, 135) semblent confirmer cette supposition. Ali avait puni les îles parce que les habitants auraient refusé de payer directement au *kapudan paşa* en lieu de payer à la Porte.

- <sup>1</sup> Sur le Père Joseph et sa politique levantine voir: Dedouvres, *Le Père Joseph*, t. 1, 156-459, et Fagniez, *Le Père Joseph*, t. 1, 120-311.
- <sup>2</sup> Césy en 1617: Paris, BN, FF 16148 (lettre de Césy, 9 IV 1617) Césy en 1618: Paris, BN, FF 16158 (lettre du cardinal Borghese à Césy, 13 I 1618).
- <sup>3</sup> Paris, BN, FF 16158: lettres des cardinaux Borghese (13 I 1618), Aldobrandini (17 II 1619), Sauli (4 V 1622) et Ludovisi (2 XII 1623) sur la protection de l'église latine des Cyclades.
- <sup>4</sup> Sur la fondation de la Propaganda voir: J. Schmidlin, *Die Gründung der Propaganda-kongregation (1622)*, *Zeitschrift für Missionswissenschaft* 12 (1922) 1-13.
- <sup>5</sup> Des Marchis avait déjà été recommandé à la protection de Césy par le cardinal Borghese: Paris, BN, FF 16158 (lettre de Borghese, 13 I 1618).
- <sup>6</sup> Benzoni, *Venezia e la controriforma*, 12, mentionne une loi vénitienne interdisant aux sujets de Venise d'envoyer leurs enfants aux écoles des Jésuites sous la menace de peines très lourdes.
- <sup>7</sup> Déjà en 1623, la situation de l'évêché de Milos fut traitée à trois ou quatre occasions dans les assemblées de la Propaganda: Roma, PF, AA 1623, f. 41 no. 3, 58 no. 3, 63 no. 9 et 69 no. 4.
- <sup>8</sup> Sur Barilli cf. Hering, *Patriarchat*, 80, 99, 104 et De Groot, *Ottoman empire*, 170-171. Lettre de recommandation du cardinal Farnese à Césy en faveur de Barilli dans Paris, BN, FF 16158 (21 X 1623). Délibérations du Sénat de Venise sur la candidature de Barilli, posée par Césy, dans: Venezia, AS, SDelC 14 (1623) f. 172.
- <sup>9</sup> Venezia, AS, SDelC 15 (1624) f. 88<sup>V</sup>; *ibid.* 89<sup>V</sup>: instruction du Sénat au commandant militaire de Crète pour empêcher les Jésuites accompagnant le visiteur de s'établir à Naxos. La suite du visiteur est également mentionnée dans: Roma, PF, SOCG 183, f. 575.
- <sup>10</sup> L'édition de la partie innocente seulement du rapport du visiteur à Naxos dans Hofmann, *Naxos*, 71-74, ne fait mention d'aucun conflit. Le rapport complet avec ses annexes dans: Roma, PF, Visite 1, f. 396-466.
- <sup>11</sup> Sur Quirini cf. Venezia, AS, SDelC 15 (1624) f. 8 (affaire des *berats*) et Roma, PF, SOCG 183 f. 630: Quirini fait savoir à la Propaganda que le *bey* de Naxos ne voulait pas l'admettre dans son diocèse parce qu'il n'avait pas de *berat* du sultan régnant. A remarquer également: Roma, PF, Visite 1 f. 429: instruction de Quirini à fra Bonaventura da Jesi de ne permettre au visiteur de remplir ses fonctions qu'après que celui-ci eut montré ses patentes papales. Sur Bonaventura cf. également Roma, PF, Visite 1, f. 417<sup>V</sup>.
- <sup>12</sup> Plaintes et témoignages sur les actions de la faction vénitienne dans: Roma, PF, Visite 1, f. 398-439.

- <sup>13</sup> Roma, PF, SOCG 186, f. 236+ 222: Coronello est un ancien élève des Jésuites. Première mention de Coronello comme consul de France dans: Paris, BN, FF 16158 (lettre de Coronello, 16 IV 1628). A remarquer une lettre du *bailo* de Venise au Sénat du 11 VII 1626 dans: Venezia, AS, SDC 104, où le *bailo* rapporte le bruit que le visitateur va établir des Jésuites à Naxos et que Crusino *Sommaripa* va être nommé consul de France. Le *bailo* s'en inquiète: Crusino Sommaripa est consul de Venise. Mais il s'agit d'une confusion entre deux Sommaripa: Crusino fils de Jeronimo, un des chefs de la faction vénitienne à Naxos et consul de Venise et d'autre part Crusino fils de Gianfrancesco, beau-frère de Crusino Coronello et chef de la faction qui s'est montrée en faveur du visitateur. Il n'y a par la suite aucune autre indication montrant que Sommaripa ait jamais été consul de France.
- <sup>14</sup> Procès-verbal des événements dans la cathédrale dans: Roma, PF, Visite 1, f. 427-429<sup>V</sup>.
- <sup>15</sup> Requête du visitateur à la Propaganda pour punition des Naxiotes par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France dans: Roma, PF, Visite 1, f. 439, cf. lettre des habitants de Naxos à la Propaganda dans Roma, PF, SOCG 183 f. 552.
- <sup>16</sup> Intervention de Moise Crispo: Roma, PF, Visite 1, f. 407<sup>V</sup>; cf. *ibid.* f. 422: pour sa peine, Crispo est excommunié. Intervention du *kadi*: Roma, PF, SOCG 183 f. 575.
- <sup>17</sup> Excommunication annulée par Sanudo: Roma, PF, SOCG 183, f. 553. Lettre du métropolitain grec (le latinophile Ieremias) en faveur de Sanudo: Roma, PF, SOCG 183, f. 573.
- <sup>18</sup> Roma, PF, Visite 1, f. 469.
- <sup>19</sup> Le rapport du visitateur est publié dans son entier dans Πολέμης, Ἐκθεσεις, 707-719. A remarquer également Roma, PF, SOCG 183, f. 5-7 sur les relations tendues entre Pucciarelli et son clergé. Sur les relations de Della Rocca avec Bellarminus et les Jésuites cf. Roma, PF, SOCG 183, f. 209 et SOCG 184, f. 344.
- <sup>20</sup> La partie innocente du rapport est publiée dans: Hofmann, Syros, 43-46; le texte complet se trouve dans: Roma, PF, Visite 1, f. 538-542.
- <sup>21</sup> Rapport de Rigo sur les Grecs dans: Hofmann, Tinos, 67-69.
- <sup>22</sup> Le rapport dans Roma, PF, Visite 1, f. 550-555; une partie en est publiée dans Hofmann, Tinos, 66.
- <sup>23</sup> Roma, PF, Visite 1, f. 574.
- <sup>24</sup> Un rapport de l'évêque de Sifnos et Thermia (Kythnos), Pitarca, du 29 décembre 1621 sur l'état pitoyable de son diocèse depuis la fin de la domination des Gozzadini se trouve dans: Roma, ASV, CCR Firminien (traduction grecque dans Slot, Ἐκκλησία, 110-112). Pitarca mourut avant mai 1622; son successeur, Cristoforo Carletti fut dispensé du devoir de résider dans son diocèse à cause de la situation dangereuse: Roma, PF, AA 1625, f. 200 no. 1. L'opinion du visitateur sur les mesures à appliquer dans:

Roma, PF, Visite 1, f. 574, 578. Sur les garçons de Sifnos voir: Roma, PF, AA 1626, f. 142, no. 10; 1630, f. 19 no. 51 1635, f. 302 no. 30 et Sebastiani, Viaggio, 81.

- <sup>25</sup> Rapport publié dans Hofmann, Thera, 53-55.
- <sup>26</sup> Impossibilité du retour du visitateur dans son diocèse dans: Roma, PF, SOCG 183, 662 (lettre de Césy) et Paris, BN, FF, 16161 (7 XII 1624, lettre de Béthune, ambassadeur de France auprès du Saint Siège à Césy).
- <sup>27</sup> Protection anglaise: Roe, Embassy, 512 (lettre de Roe à Wake des 8 et 21 V 1626) et Venezia, AS, SDC 79 (8 I 1627 mV=1628).
- <sup>28</sup> Venezia, AS, SDeIC 16 (1625) f. 88-89<sup>V</sup>.
- <sup>29</sup> Roma, PF, Visite 1, f. 577<sup>V</sup>-578.
- <sup>30</sup> Roma, PF, AA 1625, f. 215 no. 17.
- <sup>31</sup> Roma, PF, SOCG 183, f. 723.
- <sup>32</sup> Rapports de Pucciarelli dans: Roma, PF, SOCG 183, f. 13-16, 37, 47. La Picardière était chargé d'une mission délicate: apaiser les querelles entre Césy et les marchands français en Turquie.
- <sup>33</sup> Les rapports que La Picardière écrivit à la Propaganda se trouvent dans Roma, PF, SOCG 183, f. 613. Le rapport de Pucciarelli sur l'intervention de l'envoyé français dans: Roma, PF, SOCG 183, f. 774. Rapport de La Picardière à Césy dans: Paris, AE, CPT 3, f. 148.
- <sup>34</sup> Propositions de Césy dans: Roma, PF, SOCG 183, f. 193 et SOCG 286, f. 86 et 95.
- <sup>35</sup> Venezia, AS, SDeIC 21 (1631) f. 49<sup>V</sup>.
- <sup>36</sup> Venezia, AS, SDeIC 16 (1625) f. 21.
- <sup>37</sup> Venezia, AS, SDeIC 16 (1625) f. 21<sup>V</sup>.
- <sup>38</sup> Venezia, AS, SDeIC 16 (1625) f. 24<sup>V</sup>.
- <sup>39</sup> Hierarchia Catholica, t. 4 241, 304.
- <sup>40</sup> Venezia, AS, SDeIC 16 (1625) f. 27. Le Sénat avait encore tenté de pousser Quirini à plus d'activité pour éviter la succession de Schiattini, mais sans y réussir: Venezia, AS, SDeIC 16 (1625) f. 89<sup>V</sup>; Roma, PF, AA 1624, f. 149 no. 7, f. 160 no. 8; AA 1625, f. 193 no. 14. La candidature de Marengo était contestée par un candidat vénitien, Antonio Comino, cf. Roma, PF, SOCG 183, f. 700, et par les habitants de Syros qui demandèrent ou bien l'union de leur église avec celle d'Andros, ou la nomination de Giacomo Della Rocca, prêtre d'Andros: Roma, PF, SOCG 183, f. 710, 724, 747.

- <sup>41</sup> Venezia, AS, SDelC 15 (1624) f. 89<sup>v</sup>.
- <sup>42</sup> Heeringa, Bronnen, t. 1/1, 364.
- <sup>43</sup> Venezia, AS, SDelC 16 (1625) f. 27.
- <sup>44</sup> Venezia, AS, SDelC 16 (1625) f. 59.
- <sup>45</sup> Venezia, AS, SDelC 16 (1625) f. 89<sup>v</sup>.
- <sup>46</sup> Extrait de cette lettre de Césy dans De Vaumas, Eveil, 101 n. 1; cf. également Venezia, AS, Collegio, Esposizioni Roma i.d. 17 VI 1628: réponse froide et hypocrite du doge aux plaintes portées par l'ambassadeur de France à Venise selon lesquelles le *bailo* gêne à la fois l'église catholique en Turquie et la mission des Jésuites. D'après le doge, "le *bailo* est un bon sénateur; il a sauvé les Jésuites des mains des Turcs (mensonge brutal: c'est le *bailo* qui a incité les Turcs contre les Jésuites) et il travaille pour l'intérêt de l'église catholique".
- <sup>47</sup> Les *berats* des évêques de Santorin et de Milos arrivèrent en décembre 1625: Venezia, AS, Bailo 335, f. 37-39. Traduction du *berat* de Schiattini dans: Roma, PF, SOCG 184, f. 256 (le document est daté de mars 1626). Le *berat* de Marengo fut obtenu au milieu de 1626: Paris, BN, FF 16158 f. 112. Marengo n'osa pourtant guère résider dans son diocèse. En Juillet 1626, un certain Domenico Mauritio écrit de Syros à la Propaganda que Marengo ne prendra jamais possession de son diocèse, mais le nouvel évêque semble avoir surmonté ses craintes puisqu'à la fin de 1626, nous le trouvons enfin à Syros: Roma, PF, SOCG 183, f. 47 et Syros, AMK, Syros (lettre de la Propaganda à Marengo, 23 XII 1626). Il est à remarquer que les lettres de la Propaganda adressées à Marengo se trouvent actuellement dans les archives des Capucins et non dans celles de l'évêché latin: ces lettres ont été conservées par un Capucin qui revêtit après la mort de Marengo la dignité d'administrateur de l'évêché.
- <sup>48</sup> Venezia, AS, SDelC 16 (1625) f. 107, cf. Den Haag, ARA, SG 6898 (lettre de Haga, 4 IV 1626) et Paris, AE, CPT 3, f. 323-324.
- <sup>49</sup> Traduction du *berat* de Schiattini dans Roma, PF, SOCG 184, f. 256 et ibid. f. 297: "il dura sept mois avant que Schiattini eut pu obtenir son *berat*".
- <sup>50</sup> Roma, PF, AA 1625 f. 205 no. 1 et 1626 f. 40 no. 23.
- <sup>51</sup> Roma, PF, AA 1629 f. 379 no. 29 et 1630 f. 151 no. 47.
- <sup>52</sup> Paris, BN, FF 16158 f. 112 (Césy prétend en 1629 avoir obtenu un *berat* pour Della Rocca), contredit par Roma, PF, SOCG 161, f. 108 (notice de 1639: les évêques de Sifnos n'ont jamais eu de *berat*).
- <sup>53</sup> Venezia, AS, SDC 27 (1642) f. 13: le *berat* doit être donné gratuitement à l'évêque; le *bailo* ne peut déclarer au Sénat que la somme de 14 reali. Enfin fait, ce *berat* coûta 19 reali, ce qui n'est toujours pas une somme très grosse: Venezia, AS, SDelC 38 (1644),



f. 40<sup>v</sup>. Lettre de Schiattini dans: Roma, PF, SOCG 183 f. 564, où cet archevêque déclare avoir payée 100 séquins!

- <sup>54</sup> L'ordre de Paul V est mentionné dans Richard, Relation, 1. Exemples des premiers voyages de mission des Jésuites dans Roma, PF, SOCG 183, f. 27-28, 535, et mention dans Roma, ASV, CCR Naxien (5 V 1621). Les Jésuites à Andros dans: Roma, PF, Visite 17, f. 65. Opinion du visitateur De Marchis dans: Roma, PF, Visite 1, f. 577-578. Dans: Roma, PF, AA 1631, f. 50 no. 30, la Propaganda remarque que l'établissement des Jésuites à Naxos s'est produite sans la permission papale.
- <sup>55</sup> L'accord de Schiattini avec la Casaccia dans Δέλλα Ρόκκα, Καπέλλα, 462-464 (traduction en grec).
- <sup>56</sup> Les événements autour du remplacement des pères de Chio par des Français dans un récit expurgé dans De Vaumas, Eveil, 99 n. 1. La version intégrale dans: Roma, PF, SOCG 184, 332 (plaintes des Naxiotes) et dans Paris, BN, FF 16158 (lettre du consul Crusino Coronello à Césy 16 IV 1628 et s.d.: lettre de Césy à Mr. S.C. de Naxie, c'est-à-dire à Schiattini). London, PRO, SP 97/13 f. 226: note provenant du cercle de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople traitant du danger de l'établissement des Jésuites à Naxos; on y relève une coopération entre le consul de Venise à Chio et les Anglais contre les Jésuites. Le métropolite grec de Paronaxia s'opposa également à l'établissement de Jésuites français: Roma, PF, SOCG 184, f. 310.
- <sup>57</sup> Roma, PF, AA 1631 f. 50 no. 30
- <sup>58</sup> La fleur de lys à Naxos dans une lettre de Césy dans: Paris, BN, FF 16150 (lettre de Césy, 30 V 1650).
- <sup>59</sup> Roma, PF, AA 1628, f. 166 no. 122, f. 122 no. 11; 1629, f. 123 no. 9, 265 no. 8; SOCG 149, f. 175.
- <sup>60</sup> L'indignation vénitienne sur la tentative d'établir des Jésuites à Santorin dans: Venezia AS, SDeIC 19 (1629) f. 9; SDeIC 18 (1627mV=1628) f. 161. La tentative est mentionnée dans Fouqueray, Histoire t. 5, 387. Deux lettres du *bailo* (Venezia, AS, SDC 103, 8 I 1627 mV=1628; 104, 24 VI 1628) sont fort pertinentes. Dans la première, le *bailo* fait savoir que l'agent de l'évêque de Santorin a demandé la venue de Jésuites à Césy. Le *bailo* propose d'en informer le commandant militaire de Crète: Soffiano habite ordinairement cette île vénitienne, craignant la situation peu sûre de Santorin. Les Vénitiens pourraient fort bien, d'après le *bailo*, ennuyer cet évêque antipathique en lui retirant son permis de séjour en Crète. Dans la deuxième lettre, le *bailo* informe le Sénat que Soffiano, sans doute attaché à son confort, a désavoué son agent.
- <sup>61</sup> Sur les actions de Venise voir: Venezia, AS, Bailo 109 (lettre du *bailo* au consul Crusino Sommaripa du 2 VIII 1630). L'opposition générale en Turquie contre les Jésuites est décrite dans Hering, Patriarchat, 169-170.
- <sup>62</sup> Les espoirs sur la coopération de la part des Vénitiens dans De Vaumas, Eveil, 111-112, en nette contradiction avec la réalité de la politique vénitienne telle qu'elle est

prononcée dans: Venezia, AS, SDeIC 19 (1629) f. 9: le Sénat expédie des ordres à son ambassadeur à Rome qui doit protester contre l'établissement continu de "nouveaux ordres religieux" ce qui porte atteinte aux droits des ordres établis (donc des ordres vénitiens) et cause des troubles.

- <sup>63</sup> Fagniez, Documents, 128-130. Tongas, Relations, 91-92, pousse les prétentions aveugles de l'historiographie française à leur summum en se plaignant de "l'insubordination vénitienne" au droit exclusif des Français.
- <sup>64</sup> Plusieurs documents sur cette affaire dans Venezia, AS, Bailo 109. Le *ferman* turc dans Venezia, AS, Bailo 337 f. 5. Quelques-uns des documents sur cette affaire sont publiés dans Roncaglia, Lieux Saints, 173-183. On peut faire des réserves sur des parties de cet ouvrage, mais il faut reconnaître que Roncaglia fut le premier à s'opposer d'une manière fondée aux prétentions anachroniques d'un protectorat religieux français.
- <sup>65</sup> Délibérations du Sénat dans Venezia, SDeIC 19 (1630) f. 14.
- <sup>66</sup> L'histoire expurgée de l'établissement des Capucins dans Clemente da Terzorio, Missioni, t. 4, 102-114.
- <sup>67</sup> Roma, PF, AA 1633 f. 187 no. 19 (Syros) et 1638 f. 79 no. 28 (Andros), cf. également Clemente da Terzorio, Missioni, t. 4, 206-213, 277-278.
- <sup>68</sup> Les Vénitiens comprirent bien que la politique d' "union des églises" des Français était moins inspirée par le zèle religieux que par des motifs politiques. Le Sénat supposa avec raison que cette politique ne trouverait pas de réaction suffisante chez les Grecs qui comprenaient fort bien les motifs des Français: Venezia, AS, SDeIC 17 (1627), f. 1. 156<sup>v</sup>
- <sup>69</sup> La contestation diplomatique autour du patriarcat est traitée dans: G. Hering, Oekumenisches Patriarchat und Europäische Politik, Wiesbaden 1968. La seule réserve qu'on puisse éprouver contre cet ouvrage est que l'auteur n'y a pas suffisamment consulté les sources vénitiennes. Résultat en est une sous-estimation de l'importance des relations entre le cercle de Loukaris et Venise.
- <sup>70</sup> De bons exemples du rapprochement des Grecs des Cyclades à Rome dans Laurent, Mission, 350, 351, 356, 362, 363.
- <sup>71</sup> Nos calculs se basent sur les chronologies des évêchés: Ἀτέσης, Κατάλογοι, 94, 216-217, 250, 252, 255-256. L'exactitude des listes dans l'ouvrage d'Atesis n'est pas grande comme le montre une comparaison entre Ἀτέσης, Κατάλογοι, 216-217 et Laurent, Chronologie, 144-148 (cf. le supplément dans Laurent, Liste, 192-193). Notre but ici n'est pas de rectifier les chronologies des évêques grecs; nous nous limitons à relever la fréquence des changements.
- <sup>72</sup> Laurent, Liste, 143-148, avec additions et corrections dans: Laurent, Chronologie, 192-193 (avec une erreur: le nom de famille de Makarios n'était pas Dossa (Dhoxa) mais Mamonas; le nom Dhoxa appartient à un titulaire postérieur, Iosif). Sur Veniamin voir: Hering, Patriarchat, 286-288, 298-299 et Roma, ASV, CCR Naxien (rapport

- de Schiattini, 1632): Veniamin, un Naxiote, “ignorante e perverso” Sur Makarios voir: Roma PF, SOCG 188, f. 27 et SOCG 276, f. 1.
- <sup>73</sup> Des renseignements sur Varvarigos dans Roma, PF, SOCG 183, f. 683; SOCG 184, f. 310, 297-304; Roma, ASV, CCR Naxien (rapports de Schiattini, 1632-1633); Laurent, Chronologie, 146.
- <sup>74</sup> Tongas, Relations, 214, et De Vaumas, Eveil, 119, sont pleins de louanges pour Césy.
- <sup>75</sup> Les problèmes de Marengo dans Roma, PF, SOCG 149, f. 175; SOCG 151, f. 279; SOCG 156, f. 404, 409, 420; SOCG 163, f. 352; cf. Δρακάκης, Σῦρος, t. 1, 28-29. La situation la plus grave se produisit en 1631, lorsque les évêques et les notables latins de Syros et d’Andros durent se réfugier dans la sécurité de Tinos: Roma, PF, SOCG 149, f. 166). Le demande de secours au *bailo* dans Venezia, AS, SDeIC 26 (1641) f. 3<sup>v</sup>.
- <sup>76</sup> Le cas de Milos dans Slot, Διενέξις, 50-55. L’acte de donation a été publié dans Γεδεών, Συμβολαί, 175-176. Il ne faut pas trop s’étonner de cette démarche de Loukaris: il était plus latin qu’on le pense. A signaler une notice personnelle de Loukaris (Leiden, UB, BPG 122, f. 239) où il relève avec fierté l’origine *latine* de la famille Loukaris/Lucari qu’il a trouvée dans une inscription en Aquileia de 1286. Nous avons constaté qu’un petit dessin que Loukaris fit du blason accompagnant cette inscription est reproduit plus tard dans le sceau que Loukaris utilisa comme patriarche (Leiden, UB, BPG 126B, f. 34<sup>v</sup>).
- <sup>77</sup> Venezia, AS, SDeIC 19 (1630) f. 31.
- <sup>78</sup> Querelles de Schiattini avec les Jésuites: Roma, PF, SOCG 156, f. 313; avec Jésuites et Capucins: Roma, PF, SOCG 161, f. 72; querelle entre Marengo et les Capucins: Roma, PF, SOCG 156 f. 420 et SOCG 161, f. 96.
- <sup>79</sup> Tongas, Relations, 21-43; Masson, Commerce au XVII<sup>e</sup> siècle, 5-6.
- <sup>80</sup> Laurent, Mission, 350-357; Roma, PF, SOCG 151, f. 234 et SOCG 161, f. 121. Le type d’un rapport d’un missionnaire, destiné pour émouvoir les esprits dans sa partie est donné dans Carayon, Relations, 111-120 (lettre de Matthieu Hardy S.J. de Naxos à un marchand à Rouen, 3 X 1641).
- <sup>81</sup> Les Jésuites français de Naxos demandèrent à Marcheville sa protection contre leurs adversaires ce qui résulta dans l’obtention par l’ambassadeur d’un *ferman* impérial. Ce *ferman* se trouve dans: Naxos, IAN, une traduction dans ces mêmes archives, Cartulario Casazza p. 287.
- <sup>82</sup> Instructions données à Césy dans Tongas, Relations, 230. Un exemple d’une dépendance financière d’un ambassadeur de France des Jésuites est donné dans: Roma, ARSJ, 105<sup>III</sup>, f. 332<sup>v</sup> (ancien no. 124).
- <sup>83</sup> Requête d’envoyer des Capucins à Milos et à Kythnos dans: Roma, PF, Visite 17,

f. 69, 72. Donation d'une maison à Kythnos aux Capucins par un habitant de cette île dans: Syros, AMK, Syros, dd. 20 X 1637.

<sup>84</sup> Roma, PF, SOCG 177, f. 155; SOCG 187, f. 633.

<sup>85</sup> Roma, PF, SOCG 39, f. 386-389, 433; témoignage turc d'Andros dans: Paris, APC, Saint Louis, U 9.

<sup>86</sup> La réputation des habitants de Syros dans Roma, PF, SCA 2B, f. 276, AA 1693, f. 210, no. 15. Cf. ci-dessus note 78 pour les plaintes de Marengo.

<sup>87</sup> Roma, PF, SOCG 39 f. 299-300; SOCG 151, f. 233, 249, 253; SOCG 161 f. 169; SOCG 184, f. 274-275, 338-342. Le sceau de Schiattini se trouve dans: Roma, PF, SOCG 149 f. 14.

<sup>88</sup> Le cas d'Andros dans: Roma, PF, Visite 1, f. 494, Visite 17, f. 66 et SOCG 187 f. 38: diminution de la population latine de 60 (1624) ou 66 (1638) à 21 en 1652. L'incident avec l'évêque grec dans: Roma, PF, SOCG 39, f. 423.

<sup>89</sup> Le cas de Sifnos dans: Roma, ASV, CCR Milen (1601): 100 Latins et Visite 17 f. 72: 8 Latins.

<sup>90</sup> Richard, Relation, 2-8.

<sup>91</sup> Barozzi, Relazioni, t. 1, 92; Σπανάκης, Έκθεση, 405-409.

<sup>92</sup> Les Turcs se montrèrent particulièrement véhéments en 1631, nous en avons des plaintes pour Andros, Kea, Milos, Naxos et Santorin: Roma, PF, SOCG 39, f. 423-424; SOCG 149, f. 166, 135, 193.

<sup>93</sup> Roma, ASV, CCR Naxien (rapport de Schiattini, 1633).

<sup>94</sup> Roma, ASV, Naxien (rapport de Schiattini, 1633); Barozzi, Relazioni, t. 1, 359-360: 'per esser trascorsi molti anni che il capitan Pascià non è uscito in mar Bianco' (1640).

<sup>95</sup> Barozzi, Relazioni, t. 1, 359-360; Πασχάλης, Ιστορία Άνδρου, t. 2, 134; Venezia, AS, SDeIC, 24 (1637) f. 56; SDeIC 25 (1638) f. 49; Paris, BN, FF 16156 (lettre de Césy, 12 III 1537); Roma, PF, SOCG 156, f. 406; SOCG 39, f. 425: Bekir est un ami de la famille Della Grammatica d'Andros. Un acte de Bekir est publié dans Δρακάκης, Σύρος, t. 1, 31-32.

<sup>96</sup> Nous n'avons pas pu trouver des textes en turc de ces documents. Une traduction en italien du premier *ferman* dans: Naxos, IAN, Cartulario Casazza 280-286; une traduction en grec dans Athènes, GAK, Zerlendis fak. 177, publiée dans Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκών, 121-126. Il y a quelques doutes sur la date exacte de ce document. La version publiée par Zerlendis dit 1038 ou 1621. C'est impossible: l'an 1038 de l'hégire correspond à 1627-1628 de l'ère chrétienne, l'historiographie grecque l'a

donc corrigé en 1628, cf. *Σφυρόερας, Δραγομάνοι*, 16 no. 2 et *Κούκκου, Θεσμοί*, 45 no. 1. Mais la version italienne de Naxos est datée 1030 qui correspond avec 1621. Nous préférons penser que la traduction grecque a une erreur dans la date turque et que la date est 1621 et non 1628: c'est la date de trois des quatre données. Le deuxième document, les capitulations du sultan Ibrahim, est sans date dans le texte. Une ancienne traduction porte hors texte la date 1646 qui est généralement acceptée. La traduction en français dans Hopf, *Analekten*, 159-161, est assez mauvaise. La traduction faite d'après une traduction en grec dans Stephanopoli, *Iles*, 170-173, est meilleure. Nous avons consulté surtout la version grecque dans: Den Haag, ARA, LAT (1813-1830) 128 (27 X 1828, no. 22, annexe). Les différences qu'on a constatées en comparant certaines versions des capitulations de 1580 et de 1646 semblent en grande partie provenir de choix de mots dans les traductions. Pour des différences de ce genre voir: *Κούκκου, Θεσμοί*, 48-54. Les différences sont sensiblement moindres quand on fait la comparaison entre la version grecque de l'*ahdname* de 1580 dans les archives de l'évêché latin de Santorin et la version grecque de celui de 1646 de la Haye. La version de la Haye porte des indications (version meilleure des noms des négociateurs insulaires) justifiant l'opinion que c'est la version la plus digne de foi.

<sup>97</sup> En 1617 le *kapudan paşa* Halil avait accordé aux habitants de Mykonos d'élire leur propre gouvernement (acte des notables de Mykonos, publié dans *Ζερλέντης, Σύστασις*, 18-19), mais plus tard on relève de nouveau un *kapetaniōs* comme chef du gouvernement insulaire: *Δρακάκης, Σῦρος*, t. 1, 211 et Roma, PF, SOCG 39, f. 386 et 389.

<sup>98</sup> Paris, AE, CPT 3 f. 432 (lettre de Césy, 30 V 1627).

<sup>99</sup> Roma, PF, SOCG 149, f. 17-20, cf. ci-dessus note 94.

<sup>100</sup> Lettre de quelques notables naxiens, publiée dans *Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία*, 55-57.

<sup>101</sup> Le "Discurso" d'Alonso de Contreras est traduit en plusieurs langues, une traduction en français dans: *Les aventures du capitán Alonso de Contreras (1582-1633)*, publiées par Jacques Boulenger, Paris 1933.

<sup>102</sup> Kenelm Digby, *Journal of a voyage into the Mediterranean*, ed. J. Bruce, Camden Society 1868. Une traduction italienne récente, richement annotée est: Sir Kenelm Digby, *Viaggio piratesco nel Mediterraneo, 1627-1629*, a cura di V. Gabrieli, Milano 1972.

<sup>103</sup> Digby (ed. Gabrieli) 110-118.

<sup>104</sup> Rapport de Pasqualigo dans: Venezia, AS, SMMN 72. Celui de Da Lezze est publié: Ν.Γ. Μοσχονᾶς, *Ἡ ὀργάνωσις τῶν ἀκτοφρουρῶν τῆς Τήνου 1621*, EEKM 5 (1965-1966) 668-687. Le rapport de Valier se trouve dans: Venezia, AS, SMMN 71; publication partielle dans: Ν.Γ. Μοσχονᾶς, *Ἡ ἀμυντικὴ κατάστασις Τήνου, Θησαυρισματα 3* (1964) 29-61.

- <sup>105</sup> Le rapport de Ferrari est publié dans: E. Armao, *Venezia in Oriente*, la “relazione dell’isola et città di Tine di Pompeo Ferrari, gentil’ uomo piacentino”. Roma 1938-XVI. Les données fournies par Ferrari se retrouvent presque littéralement dans un rapport de l’inquisiteur Francesco Basilicata de 1630: *Σπανάκης, Μνημεία*, t. 5, 258-266.
- <sup>106</sup> *Σπανάκης, Μνημεία*, t. 5, 259.
- <sup>107</sup> Le point de vue de l’évêque dans Venezia, AS, DDC 91 (dossier sur l’évêque Perpignano) et dans un recueil de documents, copiés par Perpignano dans: Tinos, AKAT, cod. 1. La fin de l’affaire dans: Roma, PF, AA 1634 f. 88 no. 11.
- <sup>108</sup> Ces opinions divergentes dans le rapport de Benedetto Moro, gouverneur (provediteur général) de Crète dans *Σπανάκης, Μνημεία*, 4, 61-64 et dans Venezia, AS, SDeIC 21 (1632) f. 136.
- <sup>109</sup> Roma, PF, Visite 17 f. 72; Visite 31, f. 96<sup>V</sup>.
- <sup>110</sup> Roma, PF, SOCG 151, f. 275.
- <sup>111</sup> Roma, PF, Visite 17, f. 72; Visite 31, f. 251<sup>V</sup>; SOCG 161, f. 129. Venezia, BNM, Marc. It. 8881 (lettres de Logotheti); *Συμεωνίδης, Βρυσιανή*, 25.
- <sup>112</sup> Logothetis comme financier dans un document publié dans: *Δράκακης, Σῦρος*, t. 2, 330; cf. également une lettre dans: *Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία*, 55-57 où un marchand figure comme financier des pots de vin à verser aux Turcs par les factions dans les conflits sociaux à Naxos.

- <sup>1</sup> Voir les remarques d'un *bailo* de Venise sur le commerce de plusieurs nations en 1640 dans Barozzi, Relazioni, t. 1, 384, 386-388. Le commerce français est "nell'ultimo respiro", le commerce néerlandais ne signifie rien et le commerce anglais montre une légère décadence (qui deviendra bientôt plus prononcée à la suite des guerres civiles).
- <sup>2</sup> Den Haag, ARA, SG 6903 (lettre de Haga, 8 VIII 1638). Le conflit vénéto-turc à propos des corsaires musulmans aboutit dans des pourparlers entre Venise et l'Angleterre sur l'organisation d'opérations combinées en Egée: Calendar, t. 24, nos. 563 et 566.
- <sup>3</sup> Uzunçarşılı, Osmanlı Tarihi, t. 3/1/2, 213; Kâtib Çelebi (cod. or. 1599), 262-265; Hammer, Geschichte, t. 5, 359-366. A Venise, on vivait longtemps dans l'illusion que les préparatifs de guerre en Turquie étaient dirigés contre Malte: Den Haag, ARA, SG 6905 (lettre du consul à Venise, 30 VII 1645).
- <sup>4</sup> Sur le cours général de la guerre, on peut consulter: Eickhoff, Venedig, 15-76, 228-260; Anderson, Naval wars, 121-184; Βακαλόπουλος, Ιστορία, t. 3, 483-525; Ιστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἑθνους, t. 10, 334-356; Zinkeisen, Geschichte, t. 4, 565-794. Parmi les oeuvres contemporaines, la plus détaillée est G. Brusoni, Storia dell'ultima guerra fra Veneziani e Turchi, Venezia 1673. Des données très importantes se trouvent dans deux opuscules contemporains: une collection de lettres et mémoires d'officiers au service vénitien, paru à Amsterdam à la fois en français et en néerlandais (F.S. d'Alquié, Histoire curieuse du siège de Candie et J.H. Glazemaker, De beschrijving van de leste oorlog in het koninkrijk Candia, Amsterdam 1671) et le récit d'un noble anglais, Roger Palmer (lord Castlemaine), paru en plusieurs langues européennes, dont nous avons consulté la version augmentée par J.H. Glazemaker (Castlemaine, Een bondigh en grondigh verhaal van den tegenwoordigen oorlog tussen de Venetiaan en de Turk, geschreven uit Venetië aan den Koning van Engelandt en vertaelt door J.G., Amsterdam 1668).
- <sup>5</sup> Hammer, Geschichte, t. 4, 354; Eickhoff, Venedig, 17-18, 453-454. Une belle comparaison des guerres de Troie et de Crète dans Byron, Childe Harold, IV, 14:  
Europe's bulwark against the Ottomites  
Witness Troys rival Candia.
- <sup>6</sup> Du Κρητικὸς Πόλεμος de Μαρίνος Τζάνε Μπουνιαλῆς, il existe plusieurs éditions. La première édition parut à Venise en 1681, les éditions postérieures (Τεργέστη = Trieste, 1908 et Ἀθήναι, 1979) ne sont pas très bonnes, mais ont toutefois la mérite de reproduire la pagination de l'édition originale.
- <sup>7</sup> Pour les évaluations cf. un ouvrage moderne tel que Cook, Ottoman empire, 169, avec un ouvrage paru immédiatement après la guerre: Glazemaker, Beschrijving, 267-272.
- <sup>8</sup> Ce *ferman* fut envoyé avec une lettre patriarcale qui enjoit à la population grecque d'obéir. Le *ferman* est introuvable, mais une traduction de la lettre patriarcale se trouve annexée à une lettre de l'envoyé des Pays-Bas à Constantinople: Den Haag, ARA, SG 6906 (lettre de Warner 16 VI 1661, annexe). Le cas de 1667 dans: Venezia, AS, SDPTM 1108 (lettre du capitaine général Andrea Corner, 2 III 1667). Τζάνε Κρητικὸς Πόλεμος, 328-330, raconte les aventures arrivées à une députation des

habitants des îles de l'Égée auprès du sultan à Andrinople. Ce récit portera probablement sur les événements accompagnant l'envoi d'un de ces deux *fermans*.

<sup>9</sup> Sur les opérations de Riva cf. Dujcev, *Avvisi*, 79 (nouvelle reçue à Rome de Raguse en date du 12 X 1645: les Vénitiens ont attaqué plusieurs places maritimes, entre autres Naxos, d'où ils ont déporté le *kadı*) et Roma, PF, SOCG 175, f. 324 et 366 (rapports de Schiattini, sans date: la première attaque vénitienne sur Naxos datait du 15 VIII 1646; depuis lors, les Vénitiens attaquaient presque hebdomadairement). Zinkeisen, *Geschichte*, t. 4, 760: mise à sac de Paros, Milos et Sifnos par Girolamo Morosini qui voulait y lever des chiourmes pour les galères vénitiennes. Cf. également les plaintes faites à Rome par les évêques grecs de Sifnos et de Milos dans: Roma, PF, SOCG 177 f. 156 et SOCG 188 f. 27. Un acte notarié de Naxos faisant mention de déprédations est publié dans *Κεφαλληνιάδος Ποιμενικὰ*, 423.

<sup>10</sup> (Il donnait l'ordre à ses soldats de parcourir  
toutes les îles et des Grecs taxer  
toutes les possessions; d'en prendre les filles,  
les déshonorer et les traîner au long des rues.  
Je n'entrerais pas dans les détails pour ne pas porter déshonneur  
au pauvre peuple grec, c'est pourquoi je finis sur ce sujet.  
Je dis seulement: pleurez pour la chrétienté  
pour toutes ces îles, à cause des crimes qui s'y perpétrèrent.  
Qu'ils sous les Musulmans ou sous les Francs,  
dans quelles mains qu'ils tombent, tel est le sort des Grecs.  
Les galères partent et mettent le cap sur Syros.  
Elles y levaient le *haraç* et prenaient  
pas une, mais deux et trois fois plus que les Turcs.  
Les Grecs recevaient doublement des blessures inguérissables,  
ils furent dupés en devant payer aux Francs:  
les *beys* eux aussi devaient être payés dès leur arrivée.  
Leur misère, pauvreté et peine sont doubles  
et si les pauvres le pourraient, il quitteraient les lieux  
pour être libérés du joug qu'ils avaient à subir des Francs  
dans l'attente encore de celui des Turcs . . .):

*Τζάνε, Κρητικός Πόλεμος*, 135-136, ce poète suppose que la désastreuse tempête du 17 III 1648 qui fit couler le gros de la flotte vénitienne au large de Psara fut une vengeance de Saint Michel pour la mise à sac de son monastère de Serifos.

<sup>11</sup> Roma, PF, SOCG 177, f. 156; Valiero, *Historia* 110-111, cf. Anticano, *Frammenti*, 247, 342, où il est dit que le commandant vénitien avait bien interdit à ses soldats d'importuner les îles, mais qu'il n'avait pas suffisamment autorité sur ses soldats. L'opinion de Magno dans: Venezia, AS, SDPTM 1206 (13 X 1662).

<sup>12</sup> Valiero, *Historia*, 110-111; Eickhoff, *Venedig*, 64-74; Pestalozzi, *Spuren*, 78-79 (où un beau dessin, conservé à la Biblioteca Nazionale de Venise). *Kâtib Çelebi* (cod. or. 1599), f. 310-311; *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 29; Brusoni, *Guerra*, t. 1, 237-238; Gratianus, *Gesta*, 22-26; *Τζάνε, Κρητικός Πόλεμος*, 207-215 commence son récit de la bataille "Lorsque la flotte bataillait à Naxos" avec des lignes qui semblent inspirées de



Tacite:

*Τώρα ἔρχομαι νὰ διηγηθῶ καὶ πάθη νὰ κινήσω,  
Φόνους, θανάτους καὶ πνιμούς, νὰ γράψω καὶ ν' ἀρχίσω*

- <sup>13</sup> Sur l'attitude française cf. par exemple: Paris, AE, CPT 3, f. 47: l'ambassadeur de France à Constantinople conseille à la Cour de se concilier avec l'Autriche pour avoir les mains libres contre les Turcs. Cf. également Paris, AE, CPT 6, f. 24: description d'un grand projet d'attaquer les Turcs qui semble venir de l'entourage de Mazarin.
- <sup>14</sup> L'opinion de l'officier vénitien dans: Venezia, AS, SDPTM 863 (Milo, 12 XI 1658). A signaler qu'on pensait en 1666 à organiser une expédition sous le commandement du marquis de Ville, général savoyard en service vénitien pour conquérir Chio, ce qui aurait également entraîné une coupure des liaisons turques: Venezia, AS, SDPTM 1108 (correspondance du capitaine général Corner, 1666, surtout la lettre du 4 IX 1666).
- <sup>15</sup> Lettre de Warner, publiée dans Du Rieu, *Epistolae*, 44.
- <sup>16</sup> Hammer Geschichte, t. 6, 104-105.
- <sup>17</sup> Den Haag, ARA, LAT 1 (lettre de l'envoyé Colyer à Constantinople, 15 11 1669: les Vénitiens continuent infiniment la guerre pour les revenus qu'ils tirent des territoires égéens de l'empire ottoman; les Turcs font de même pour empêcher leurs sujets turbulents de concevoir des projets séditeux). Cf. également Den Haag, ARA, SG 11138 f. 763<sup>v</sup> (lettre de Colyer, 4 X 1669 qui décrit le pessimisme des Turcs à propos de la guerre peu de temps avant sa fin).
- <sup>18</sup> Sur le traité de paix voir surtout: d'Alquié, *Histoire*, part 2, 150-154 (Glazemaker, *Beschrijving*, 267-272). La meilleure version du texte italien du traité est publiée dans Valiero, *Historia*, 743-746. L'édition autorisée dans Du Mont, *Corps Diplomatique*, t. 3/1, 119, n'est qu'une version très abrégée. Le texte turc dans Muahedat Mecmuası, t. 2, 141-144.
- <sup>19</sup> Valiero, *Historia*, 257.
- <sup>20</sup> Apparitions turques:
- 1652 : Attaque de 16 galères sur Tinos: Dujcev, *Avvisi*, 171, et Kâtib Çelebi (cod. or. 1599), f. 313-314 (erronément pour 303-304).
  - 1654 : Les Turcs saccagent la campagne de Tinos: Kâtib Çelebi (cod. or. 1599) f. 308; Gratianus, *Gesta*, 32.
  - 1658 : Attaque turque sur Tinos: Hofmann, *Tinos*, 73.
  - 1661 : Attaque turque sur Tinos: Venezia, AS, SDPTM 883 (29 VIII 1661).
  - 1662 : Apparitions turques à Andros et à Naxos: Roma, PF, SOCG 273, f. 15; Paris, AE, ARC 4 (chronique des Jésuites de Constantinople, f. 107).
  - 1667-1668 : Violences commises par les Turcs à Paros et à Naxos: *Ζερλέντης*, *Σημειώματα*, 37-38, voir également ci-dessous n. 29.
- <sup>21</sup> Argenti, *Diplomatic Archive*, t. 1, 131-150: les exploits du Maltais Hocquincourt d'après le journal d'un diplomate français en Turquie.

- <sup>22</sup> Bataille de Milos, 1647: Zinkeisen, *Geschichte*, t. 4, 769-770. Hammer, *Geschichte*, t. 5, 404, place cette bataille près de l'Eubée. Bataille de Milos, 1661: Brusoni, *Guerra*, t. 2, 91-00; Τζάνε, *Κρητικὸς Πόλεμος*, 311-312.
- <sup>23</sup> Roma, PF, SOCG 175, f. 324; Dujcev, *Avvisi*, 79; Ζερλέντης, *Σημειώματα*, 27 (date erronée); Τζάνε, *Κρητικὸς Πόλεμος*, 311-313.
- <sup>24</sup> Gerola, Keos, 186; Roma, PF, SOCG 175, f. 388; Anderson, *Naval Wars*, 130; Valiero, *Historia*, 105; Iorga, *Geschichte*, t. 4, 47; l'évènement est encore rappelé en 1700: Tournefort, *Relation*, 127.
- <sup>25</sup> Un tel incident à Andros en 1656: Πασχάλης, *Κυκλάδες*, 113.
- <sup>26</sup> Paris, BN, *Mélanges Colbert* 107, f. 187; Venezia, AS, SDPTM 1260 (13 X 1662). A Naxos, un noble Latin disait des troupes vénitiens cantonnés dans les îles qu'ils firent plutôt la guerre contre le bétail de Naxos que contre les Turcs. Il s'agissait de réquisitions pour besoin de l'armée du marquis de Ville, exécutées par la flotte vénitienne dont le commandant en chef Corner montre quelques scrupules mentaux: "... e quanto m'era riuscito spremere rissolutamente della povertà di quest' isole dell' Arcipelago": Venezia, AS, SDPTM 1108 (17 II 1666) cf. Ζερλέντης, *Σημειώματα* 36.
- <sup>27</sup> Un cas de perception d'impôts par les Turcs après que leur flotte eut échappé au blocus en 1658 dans: Ζερλέντης, *Σημειώματα*, 34.
- <sup>28</sup> Les cas d'attaques sur Tinos sont mentionnés ci-dessus, note 18; cf. une liste dans Δωρίζας, *Μεσαιωνική Τήνος*, 106-112.
- <sup>29</sup> Venezia, AS, SDPTM, 1108 (lettre de Corner, 2 III 1667). Sur la mise à sac de Paros voir: Βακαλόπουλος, *Ιστορία*, t. 3, 120, et surtout un poème contemporain, publié par E. Κριαράς, *Ληλασία τῆς Παροικίας Πάρου Ἀθῆναι* 1938. A la p. 16 de cette édition, le poète parle bien du projet du *kapudan paşa* Kaplan de se rendre maître de Micheletto, mais dans un contexte plus romantique: la fameuse sultane Kösem y figure comme protectrice du riche Micheletto: elle l'aime.

Μισσεύγει τὸ λοιπὸ ὁ πασᾶς καὶ πιάνει  
εἰς τὸ Δεσποτικὸ καὶ ἄλλο δὲν κάνει  
Μονάχα τὸν Κιοσὲ πάρωτα κράζει  
νὰ πάρῃ τὴν βουλὴν του ἔς τὰ λογιάζει.  
Λέγει του: Ἐντα μοῦ λές ἔς τοῦτο νὰ κάμω;  
Ἐγὼ λεγα στὴ Σίφω νὰ δράμω,  
μὲ ἀπόφασιν νὰ τήνε ξεμπιτάρω,  
γυναῖκες καὶ παιδιὰ καὶ ἄνδρες νὰ πάρω·  
γιατὶ ἔχω γροικητὰ - καὶ ἀτέχε το -  
τὸ πλοῦτος ἐκεῖνοῦ τοῦ Μιχελέττο  
καὶ ἐμένα τὰ χαράτσα μου κρατίζει  
καὶ χαρὰν καὶ τσόχες μὲ στολίζει.  
Καὶ ὅξο ἀπὸ τοῦτο πέμπει καὶ μεγάλα

(Le Paşa part alors et met le cap  
sur Despotiko et n'appelle auprès de lui  
que Kösem  
pour lui demander son opinion sur son projet.  
Il lui dit: dis moi que faire.  
Je dirais: aller à Sifnos  
dans le but de la dépeupler,  
y prendre femmes, hommes et enfants,  
parce que j'ai entendu beaucoup parler,  
penser y bien, de la richesse de ce Micheletto.  
Il me retient mes  
et m'envoie des étoffes moirées et du drap  
et en sus il envoie à Candie

σοκκόρσα εἰς τὸ Κάστρο πλὴν παρ' ἄλλα  
καὶ τοῖς ὀρισμοῦς ποτὲ δὲν ὀμπιδίρει,  
μηδὲ καὶ ἐμὲ μηδὲ καὶ τοῦ βιζίρι.  
Μὰ τοῦ Κωσὲ πολλὰ τοῦντεσπιαῖξέρει  
καὶ τοῦ Καπλὰν-Πασᾶ φιλεῖ τὸ χέρι  
πάσχοντας τὴν βουλὴν του νὰ γυρίσῃ  
καὶ ἀκούρσευτὴ τὴν Σίφνο νὰ ἀφίσῃ  
γιατὶ ἦτονε περίσσα φιλεμένος  
μὲ αὐτὸν τὸν Μιχελέττο ἀγαπημένος.

beaucoup plus de secours que les autres.  
Il n'obéit jamais à mes ordres,  
ni à ceux du Vizir.  
Mais ceci ne plaisait pas à Kösem  
et elle baisait la main de Kaplan Paşa,  
essayant de le faire changer de projet  
et de renoncer au pillage de Sifnos,  
parce qu'elle était très amie  
de ce Micheletto bien aimé . . .)

A signaler que la tradition corrompue du poème, ne connaissant probablement plus la fameuse sultane Kösem qui détenait le pouvoir au temps de la minorité de Mehmet IV, fait la mention de Kösem à la forme masculine. D'après ce poème, le *kapudan paşa* a également saccagé Sikinos et Folegandros.

<sup>30</sup> Roma, PF, SOCG 187, f. 306; SOCG 273, f. 15; Ζερλέντης, Σημειώματα, 38.

<sup>31</sup> Den Haag, ARA, DLH 61 (lettre du consul Van Dam à Smyrne, 14 VII 1668); London, PRO, SP 97/19 (I VI 1668). Vitali a été responsable pour un acte de piraterie qui a mis en difficultés le commerce des Pays-Bas avec la Turquie: voir Den Haag, ARA, SG 6909 (lettres concernant la perte du navire Keizer Octavianus, notamment du consul Smits à Smyrne du 25 VII 1663 avec annexe: lettre du capitaine du Keizer Octavianus).

<sup>32</sup> Exemples de sujets vénitiens s'adonnant à la course dans: Πετρόπουλος, Πράξεις Μυκόνου, 341, 384, 475, 483, 497; Slot, Ἑκκλησίαι, 139; Πασχάλης, Κυκλάδες, 136.

<sup>33</sup> Roma, PF, SOCG 185, f. 147, SOCG 273, f. 70; Πασχάλης, Κυκλάδες, 133 (attaques sur Andros, 1647 et 1656). Les habitants d'Andros auraient détesté ceux de l'île voisine de Tinos à cause de leur piraterie: Roma, PF, SCA 2A, f. 272, mais un autre rapporteur veut nous faire croire qu'en 1668, les Turcs auraient voulu détruire Andros sous prétexte que les habitants y aimaient trop les Vénitiens: Roma, PF, SOCG 273, f. 70.

<sup>34</sup> Des renseignements sur des navires néerlandais dans la guerre dans: Den Haag, ARA, SG 6905-6911: rapports des représentants néerlandais à Constantinople et à Venise, et dans De Jonge Nederland en Venetië, 226-261. Achat de navires néerlandais par les Vénitiens: Den Haag, ARA, SG 6907 (lettre du consul des Pays-Bas à Messina, 29 V 1654).

<sup>35</sup> Anderson, Naval wars, 162-163.

<sup>36</sup> Le rôle mineur des Nord-Africains est également mentionné dans Ricaut, Present State, 214-215. En ce qui regarde les opérations des Néerlandais et des Anglais contre les Nord-Africains, il y eut des expéditions néerlandaises en 1661 et en 1665 et une expédition anglaise en 1655. Anderson Naval wars, 153-157.

- <sup>37</sup> Nous calculons ce nombre à partir de plusieurs rapports de 1667 dans: Roma, PF, Visite 32, SCA 1A f. 565, 579-580, SCA 1 B f. 31, SOCG 274, f. 334. Cf. également Wheeler, Voyage, t. 1, 97.
- <sup>38</sup> D'Arvieux, Mémoires, t. 4, 327-335; Roma, PF, SCA 1A, f. 551, 577, 579-580 (le dernier document est une liste de marchands et capitaines français à Milos qui donne 23 noms).
- <sup>39</sup> Pour la communauté latine de Kimolos, voir: Slot, *Ἐκκλησίαι*, où l'on trouve aux p. 245-271 des données extraites du "registre" de l'église latine.
- <sup>40</sup> Paros: Roma, PF, SOCG 274, f. 332  
 Mykonos: *ibid.* SOCG 271, f. 47  
 Kea: *ibid.* SCA 1 B, f. 31  
 Sifnos: *ibid.* SCA 1 A f. 400  
 Kythnos: *ibid.* SCA 1 B, f. 32  
 Ios: *ibid.* SOCG 275, f. 120  
 La première mention de Latins à Antiparos se trouve dans le récit d'un voyageur dont les données datent des années 1670-1688: Randolph, Present State, 24.
- <sup>41</sup> Chez les "Slavoniens", on constate une intégration plus rapide, les corsaires slavoniens de Mykonos vivent déjà "alla greca" en 1664 pour faire plaisir à leurs femmes indigènes: Roma, PF, SOCG 271, f. 47.
- <sup>42</sup> Eickhoff, Venedig, 160-164 (grande expédition française organisée par Mazarin); *ibid.* 462-463: bibliographie sur des expéditions postérieures. Sur le séjour des Français à Naxos voir: Athènes, GAK, kod. 85, f. 146; sur la mort d'Almerigo d'Este: Τζάνε, *Κρητικὸς Πόλεμος*, 298 et Gratianus, Gesta, 100.
- <sup>43</sup> A Chio, Soffiano continua d'entretenir des relations amicales avec l'ambassade de France: Argenti, Diplomatic Archive, t. 2, 868-870. Il avait besoin de l'ambassadeur: à cause de la guerre, les Turcs étaient hostiles aux Latins, cf. Hammer, Geschichte, t. 6, 152, qui relève que les Turcs avaient ôté à l'évêque latin de Chio son pouvoir temporel qu'ils donnèrent ensuite au métropolite grec. Sur la mort de Della Grammatica voir: Roma, PF, SOCG 187, f. 38 et Visite 32, f. 38.
- <sup>44</sup> Deux témoignages d'amiraux vénitiens sur l'attitude de Coronello dans: Venezia, AS, Bailo 116 (actes donnés à Paros 21 III 1664 et 16 XI 1666 par Andrea Corner et Zorzi Morosini) et un témoignage des syndics de Naxos du 1 IV 1666 dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2635. Cf. également Roma, PF, SOCG 274, f. 288: Coronello est l'agent à Naxos du capitaine général de la flotte vénitienne. Pour les relations entre Coronello et les Turcs voir: Roma, BAV, Vat. Graec. 2635 (1 V 1668).
- <sup>45</sup> Richard, Relation, 333; Roma, PF, SCA 1 A, f. 280.  
*Ζερλέντης, Σημειώματα*, 29, 30, 33 et 35.
- <sup>46</sup> Sur les relations de Capucins avec les corsaires voir: Richard, Relation, 92; *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 23, 35, 36, 128; Roma, PF, Visite 32, f. 128.

- <sup>47</sup> Fondation à Milos: Roma, PF, Visite 32, f. 128. Déménagement à Naxos: Roma, PF, AA 1654, f. 90 no. 27, 1649, f. 49 no. 3; SOCG 188, f. 49. Les Jésuites étaient furieux de ce déménagement, ils considéraient que deux monastères français étaient trop pour les 400 habitants du Kastro de Naxos. Leurs intrigues à Rome pour déloger les Capucins échouèrent: Roma, PF, SOCG 188, f. 198; cf. avec Syros, AMK, Naxos, 20 II 1654.
- <sup>48</sup> Roma, PF, SOCG 187, f. 41.
- <sup>49</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 32; Richard, Relation, 54; Roma, ARSJ, Gallia, 105II f. 316-320; Paris, AE, ARC 4 (chronique des Jésuites de Constantinople) f. 107; Paris, APC, Saint Louis Q 11.
- <sup>50</sup> Castlemaine, Verhaal, 6. Une lettre dans les archives de la Propaganda montre que les îles n'étaient guère ponctuelles à payer leurs tributs aux Turcs; en 1670, les arriérés étaient énormes: Roma, PF, SCA 2A, f. 76. Le tarif du *cizye* dans: Orhonlu, Djizya, 564.
- <sup>51</sup> Roma, PF, SOCG 274, f. 232, 236: Naxos paye aux Vénitiens 10.000 (postérieurement 8.000) ducats contre 200 aux Turcs.
- <sup>52</sup> Richard, Relation, 28: les Vénitiens ne permettent pas aux fonctionnaires ottomans de venir dans les îles. Description de la situation de Santorin, Ios et Astypalia dans le rapport d'un officier vénitien: Σπαράκης, Μνημεία, t. 6, 68. Le cas de la prise de pouvoir à Naxos dans Roma, PF, SOCG 275, f. 234. L'obligation pour l'évêque de Syros d'avoir une patente ducale dans: Roma, PF, SCA 1 A, f. 51.
- <sup>53</sup> *Kapetanii* pendant cette période: Santorin: Hofmann, Thera, 18; cf. Richard, Relation, 405, où le même personnage figure comme *kahya* du *bey*. Syros: Roma, PF, SOCG 187, f. 469, cf. SCA 1 A, f. 457. A Naxos on pensa un moment à établir un gouvernement de ce type: Roma, PF, SCA 4, f. 309. L'alternance à Mykonos dans Βισβίξης, Ἀποφάσεις, 50-81. La confusion est complète dans un document publié dans: Ζερλέντης, Σύστασις, 23-24, où un seul personnage s'intitule "*kapetanios et epitropos*".
- <sup>54</sup> La supposition de la présence d'un *voynoda* à Andros en 1635 dans Πασχαλῆς Βοεβοδαῦ, 326, se base sur une inscription surinterprétée. La première mention sûre d'un *voynoda* d'une île dans Roma, PF, FV 1, f. 220. A remarquer que le mot *voynoda* fut déjà une fois utilisé antérieurement pour un dignitaire d'un type entièrement différent: en 1608 Khoniatis et Kazanovas, fermiers des revenus du duché de Naxos portent le titre d'"*eminides et voynodes*"; Ζερλέντης, Γράμματα τελευταίων δουκῶν, 113.
- <sup>55</sup> Liste des syndics des années 1662-1668 dans: Roma, PF, SCA 2 A, f. 600-609<sup>v</sup>. Plusieurs actes des syndics dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2636 (surtout un acte du 16 VII 1665); Roma, PF, SOCG 274, f. 228, 232; SOCG 275, f. 268 et Ζερλέντης, Σημειώματα, 131-132.
- <sup>56</sup> Roma, ARSJ, Gallia, 105I, 454-455.

- <sup>57</sup> Le texte de la codification de Mykonos est publié dans Ζερλέντης, Νικούσιος, 215-217. Des déclarations des *kinotites* de Naxos dans: Κατσουρός, Συμβολή, 9-10 et dans Naxos, 'IAN, Processo Loredano 2, f. 32. Une description détaillée du document de Mykonos dans Κούκκου, Θεσμοί, 190-193. Il est remarquable que cet auteur a entièrement manqué de voir la grande influence de la période de prépondérance vénitienne sur l'essor des institutions communales que nous esquisserons aux pages suivantes.
- <sup>58</sup> Inventaire dans: Τὰ Περιεχόμενα, t. 1, 382-396.
- <sup>59</sup> Mentions de Berto Rosa, "ufficiale del sindacato" de Naxos dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2635 (document de 1665) et dans: Naxos, IAN, Procès Loredano 2, f. 41.
- <sup>60</sup> Publication de divers actes de Naxos dans Κατσουρός, 'Εγγραφα τοῦ ΙΖ' αἰῶνος, et dans Κορρές, 'Εγγραφα. Nomination d'un notaire à Syros dans: Roma, PF, Visite 32, f. 55. Les actes "notariés" de Mykonos, publiés dans Πετρόπουλος, Πράξεις Μυκόνου, sont en réalité des actes de chancellerie, cf. également le cas de Sifnos où le même personnage se dit une fois chancelier, l'autre fois notaire: Slot, Εκκλησία, 139 et Συμεονίδης, Βρυσιανή, 38. Un "notaire" est également mentionné dans le village Kefalo à Paros: Κεφαλληνιάδης, Φωτοδότη, 27.
- <sup>61</sup> Deux cahiers contenant les documents de ce procès dans: Naxos, 'IAN Processo Loredano 1 et 2. La sentence finale prononcée dans ce procès par le grand drogman de la Porte Panayiotis Nikousios, 1 IV 1670 dans: Athènes, GAK, Zerlendis fak. 141; Athènes, GAK, kod. 85, f. 539 concerne les frais du procès.
- <sup>62</sup> Un bel exemple du cours d'un procès devant le *kadı* dans Roma, PF, SOCG 183, f. 622. Le procès contre Tsambati Coronello dans: Naxos, IAN, Cartulario Casazza p. 256-288.
- <sup>63</sup> Exemple d'un tel *ferman* dans Santorin, AKES, Gonia, *ferman* du 14 VIII 1604.
- <sup>64</sup> Les désavantages liés au recours au *kadı* dans Lichtle (ed. Κρέμος) 83, cf. Didot, Notes, 136-137 sur la manière dont on risquait de se placer hors la loi en invoquant le *kadı*.
- <sup>65</sup> Hofmann, Tinos, 55; cf. Venezia, AS, SDPTM 883 (22 X 1663): réduction des charges grevant la population; Venezia, AS, DDC 92: procès de Zorzi Corner.
- <sup>66</sup> Venezia, AS, DDC 92: cahier des sentences de Gritti.
- <sup>67</sup> Venezia, AS, SDPTM 1260 (lettres de Stefano Magno), cf. SDPTM 883 (30 VI 1663). Magno a également agi comme inquisiteur dans les îles turques occupées par les Vénitiens, mais nous n'avons pu trouver aucun rapport à ce sujet. Mention des activités de Magno à Naxos dans: Roma, PF, SCA 1 A, f. 306.
- <sup>68</sup> Diplôme d'institution de l'archevêché grec de Sifnos publié dans Ζερλέντης, 'Αρχιεπίσκοποι Σίφνου, 136-137. Acte du premier archevêque dans lequel il énumère ses prétentions fiscales, ibid. 137-138. Le testament du même archevêque, ibid. 138-144, nous donne une impression de ses intérêts financiers.

- <sup>69</sup> Den Haag, ARA, SG 6909 (annexe à la lettre du résident Warner à Constantinople du 16 X 1661).
- <sup>70</sup> L'acte de Morosini est publié dans *Ζερλέντης, Μοροζίνι*, 437-438 avec l'interprétation partielle qu'on peut attendre de cet auteur.
- <sup>71</sup> Sur Ioannikios voir surtout N.B. *Τωμαδάκης, Ὁ οἰκουμενικὸς πατριάρχης Ἰωαννίκιος Β΄ ἀπὸ Ἡρακλείας, Λακωνικαὶ Σπουδαί*, 2 (1975) 127-161, cf. avec Argenti, *Diplomatic archive*, t. 1, 80. Nous pouvons résoudre une question restée ouverte pour Tomadhakis. Ioannikios est mort à Milos, avant le 16 Juin 1662 (Roma, PF, SOCG 275 f. 182: lettre de l'archevêque de Naxos, 16 VI 1662).
- <sup>72</sup> Un cas typique d'interférence vénitienne joue à Naxos en 1661-1662. Ce cas a été décrit, sur base de sources incomplètes, dans *Τωμαδάκης, Ἰωσήφ Δόξα*, 15. Pour mettre l'affaire au clair, nous citerons ici les principales sources dont la plupart est restée inconnue à Tomadhakis:  
 Roma, PF, SOCG 275, f. 153 (20 VI 1661): l'archevêque latin de Naxos écrit que le patriarche de Constantinople a déposé Nikodhimos, métropolite grec de Naxos, grand ennemi des Latins. Le capitaine général Francesco Morosini a ensuite chassé Nikodhimos de son diocèse qu'il a donné en administration à un Zantiote latinophile, Iosif Dhoxa, ancien métropolite de Sevastia. Mais Nikodhimos essaie de recouvrer sa dignité des mains de Zorzi Morosini, successeur de Francesco.  
 Roma, PF, SOCG 275, f. 182 (16 VI 1662): l'archevêque de Naxos écrit que Nikodhimos est restitué dans sa dignité. Dhoxa est parti pour Zante.  
 Hofmann, Naxos, 28-29 (lettre du supérieur des Jésuites à Naxos, grand ennemi de Polla, au général de son ordre, 26 VIII 1662) Nikodhimos, métropolite de Naxos, homme érudit et ami des Latins est persécuté par Dhoxa qui fomenté des intrigues contre lui auprès des Vénitiens. Roma, PF, SOCG 275, f. 231.<sup>V</sup> (accusations par la communauté latine de Naxos contre l'archevêque latin): il a persécuté le pauvre métropolite grec qui fut finalement condamné aux galères par les Vénitiens. Le métropolite, innocent, est maintenant rentré, mais l'affaire laissa une certaine rancune des Grecs contre les Latins.
- <sup>73</sup> Roma, PF, SOCG 187, f. 31.
- <sup>74</sup> Sur Theofanis Mavrokordatos voir: Legrand, *Bibliographie*, t. 1, 362-363 et Arckenholtz, *Mémoires*, t. 4, 62. Sur Makarios: Roma, PF, SOCG 276 f. 23.
- <sup>75</sup> Quelques exemples dans Roma, PF, SOCG 187, f. 336 (Milos, 1652); *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 101-102 (Naxos 1651).
- <sup>76</sup> L'acte d'assujettissement des évêques grecs des Cyclades en traduction italienne dans: Roma, PF, SCA 4, f. 310. Une traduction en grec de cette version dans Slot, *Οὐνίται*, 211. *Τωμαδάκης, Ἰωσήφ Δόξα*, 15 no. 2, est d'opinion que nous n'avons pas suffisamment commenté ce texte dans une "naïveté non-historique". Il commence ensuite en donner une interprétation qui s'accorde bien avec une certaine historiographie grecque: ces pauvres prélats se trouvaient dans la nécessité de louvoyer pour conserver leurs sièges et leurs troupeaux sous l'oppression latine. Nous trouvons cette opinion-là fort

naïve; les Vénitiens ne menaçaient guère l'église grecque des Cyclades, mais les évêques grecs étaient généralement, comme leurs collègues latins, des caractères peu intègres. Selon notre propre opinion, ces prélats grecs espéraient quelque avantage matériel: diminution des impôts vénitiens, protection du côté catholique dans les circonstances d'extrême instabilité qui régnaient à ce moment précis à Constantinople. Pour la réaction de Rome cf. Slot, *Oὐνίται*, 202, où nous avons également remarqué que Crusino Coronello agissait comme intermédiaire entre les prélats et Rome; l'implication de ce personnage suspect nous fait supposer quelques intrigues profondes.

<sup>77</sup> Hofmann, Naxos, 28-29; Roma PF, SOCG 275, f. 231.

<sup>78</sup> Quelques documents dans: Slot, *Oὐνίται*, 205-211. L'opinion sceptique d'un prélat catholique sur la valeur de telles conversions dans Roma, PF, SCA 1 B, f. 69-70.

<sup>79</sup> Hofmann, Syros, 70.

<sup>80</sup> Roma, PF, SOCG 276, f. 82.

A remarquer que Corfiati, un Sifniote, était un ancien confident du marchand grec latinophile Vasili Logothetis, également un Sifniote: Roma, PF, SOCG 187, f. 638; Sebastiani, *Viaggio*, 81.

<sup>81</sup> Rapport du P. Stavrini dans Roma, PF, SOCG 186, f. 3-7.

<sup>82</sup> De Vaumas, Eveil, 305-306: l'évêque latin s'oppose à cet établissement et la Propaganda déclare que les privilèges des missionnaires latins ne s'étendent pas aux territoires vénitiens.

<sup>83</sup> Des détails fort piquants dans: Roma, PF, Visite 31, f. 57-61 et 32, f. 58-66.

<sup>84</sup> Pour la situation à Santorin cf. Roma, PF, SCA 7, f. 239 et Visite 32, f. 98<sup>v</sup>, où on parle de "somma ignoranza".

<sup>85</sup> Biographie de Richard dans De Backer, Bibliothèque, t. 6, 1810. Il est l'auteur d'un livre théologique en grec: *Τάργα τῆς πίστεως τῆς Ρωμαϊκῆς Ἐκκλησίας εἰς διαφέντευσιν τῆς ὀρθοδοξίας*. Παρίσι, 1658. Biographie de Rossiers dans De Backer Bibliothèque, t. 7, 145, et dans un article plus récent de V. Laurent, Le P. François Rossiers, L'Unité de l'Eglise 12 (1934), 281-288, où se sont glissées plusieurs erreurs. Laurent interprète une lettre de Richard qui dit que Rossiers a eu une vie difficile de fait de l'inimitié des évêques de Santorin et de Naxos comme s'il s'agissait de l'inimitié des Grecs. En vérité il s'agissait de prélats latins mal disposés envers les Jésuites. Rossiers a également publié quelques ouvrages de caractère apologétique en grec, cf. De Backer, Bibliothèque, t. 7, 140.

Les difficultés avec les moines grecs sont signalés dans Richard, Relation, 133, et dans Laurent, Mission, 160. L'histoire des disputes à Santorin dans Hofmann, Thera, 18 (édition d'extraits des rapports du visiteur apostolique Bernard de Paris dont le texte entier se trouve dans: Roma, PF, Visite 31 f. 16), dans Richard, Relation, 383-384 et 408-426, dans Roma, ARSJ, Gallia 105<sup>III</sup>, f. 280-282, dans Paris, APC, Saint Louis M 69 et dans Pègues, Description, 180-187.



- <sup>86</sup> L'histoire des disputes à Naxos dans *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 30-31, dans Roma, PF, SOCG 188, f. 146 et 149, SOCG 187, f. 32-33 et dans Paris, APC, Saint Louis, M 69.
- <sup>87</sup> Roma, PF, SOCG 187, f. 123 (instruction pour Bernard) cf. Roma, ARSJ, Gallia, 105<sup>1</sup>, f. 156, 264-295.
- <sup>88</sup> Rapport sur Naxos dans Roma, PF, Visite 31, 57-129 (publication partielle dans Hofmann, Naxos, 81-96), cf. avec des notices confidentielles de la Propaganda dans: Roma, PF, SOCG 188, f. 121-122; l'opinion des Capucins de Naxos dans *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 32.
- <sup>89</sup> Roma, PF, Visite 31, f. 14-15.
- <sup>90</sup> Rapport sur Santorin dans: Roma, PF, Visite 31, f. 7-17 (publication partielle dans Hofmann, Thera, 56-71).
- <sup>91</sup> Héritages à Santorin: Roma, PF, SOCG 276, f. 93 et 152. A Naxos: Roma, PF, Visite 31, f. 129, cf. Naxos, 'IAN, Processo Loredano 1, f. 18; 2, f. 7. Les Jésuites n'étaient pas les seuls usuriers parmi le clergé: cf. Athènes, GAK, cod. 85, f. 519 où figure le doyen du chapitre de Naxos.
- <sup>92</sup> Rapport sur Syros dans: Roma, PF, Visite 31, f. 72 et SOCG 186, f. 559-576, dont publication partielle dans Hofmann, Syros, 57-70.
- <sup>93</sup> Rapport de Bernard dans: Roma, PF, SOCG 187, f. 38-41.
- <sup>94</sup> Rapport de Bernard dans: Roma, PF, Visite 31, f. 39-42. A signaler également un rapport détaillé du vicaire Marco Polla dans: Roma, PF, SOCG 186, f. 626-629 (traduction grecque dans Slot, 'Εκκλησίαι, 123-131). Patente de Camponesco par laquelle il nomme Polla comme son vicaire dans: Roma, PF, SOCG 187, f. 660, à comparer avec une lettre de Camponesco, ibid. f. 658, dans laquelle il se plaint de Polla qui se livre au commerce et est allé jusqu'à ouvrir les tombeaux des anciens seigneurs Gozzadini pour en voler des bijoux. Cf. Hierarchia Catholica, t. 4, 250: Camponesco est promu à l'évêché de Motula (Italie méridionale).
- <sup>95</sup> Rapport sur Milos dans: Roma, PF, SOCG 187, f. 569-572 (traduction grecque dans Slot, 'Εκκλησίαι, 121-131). Donation par Logothetis: Roma, PF, SOCG 177, f. 155.
- <sup>96</sup> Liste de plaintes "Relazione degli lamenti massime criminali che si hanno fatto nell'atto della visita apostolica" dans Roma, PF, Visite 31, 92-131.
- <sup>97</sup> Nomination de Polla: Hierarchia Catholica, t. 4, 253. Quelques esquisses pittoresques de son caractère dans: Roma, PF, SOCG 275, 80-81. Ce document mentionne de plus que des membres de la famille Polla sont des usuriers qui prêtent de l'argent à 20%.
- <sup>98</sup> Nomination de Guarchi: Roma, PF, AA 1655, f. 9 no. 10. Les premières plaintes datent du 25 janvier 1656: Roma, PF, SOCG 187, f. 540. Une longue liste de plaintes établie comme notice par le secrétaire de la Propaganda dans: Roma, PF, SCA 1 A,

f. 30-00 Cf. également la justification de Guarchi dans: Roma, PF, FV 1, 59-60.

<sup>99</sup> Paris, BPA, collection d'extraits des archives maintenant perdues de la maison des Capucins à Smyrna, "fonds de Syra".

<sup>100</sup> Roma, PF, SCA 1 A, f. 46<sup>V</sup>, cf. l'opinion de l'archevêque grec de Milos, Hierotheos Krispos dans: Roma, PF, SCA 1 A, f. 51.<sup>V</sup>

<sup>101</sup> Roma, PF, FV 1, 323-324, et SOCG 187, f. 336.

<sup>102</sup> Rapport de Richard sur son séjour à Milos dans Roma, ARSJ, Gallia 105<sup>II</sup>, 318, cf. Roma, PF, FV 1, f. 211: notices du secrétariat de la Propaganda sur le choix entre Jésuites et Capucins, et Paris, APC, Saint Louis, Q 11: lettre du supérieur des Jésuites de Constantinople à Serra: les Capucins l'emportent, ayant plus d'influence à la Propaganda. Acte des *epitropi* de Milos en faveur des Capucins: Paris, APC, Saint Louis M 70.

<sup>103</sup> Plaintes sur les Capucins: Roma, PF, AA 1663, f. 273 no. 15.

<sup>104</sup> Slot, *Ἐκκλησίαι*, 69-80, 131-148.

<sup>105</sup> Roma, PF, SCA 1 A, f. 712; Visite 32, f. 122.

<sup>106</sup> Roma, PF, SOCG 271, f. 45 et 51; Wheeler, Voyage, t. 1, 97-101. Roma, PF, AA 1661, f. 55 no. 15.

<sup>107</sup> Roma, PF, 275, f. 120 (Ios, où travaillait le prêtre mal famé Giorgio Perris) cf. Roma, PF, SCA 1 A, f. 628; SOCG 275, f. 120.

<sup>108</sup> Roma, PF, SOCG 187, f. 193<sup>V</sup>; Roma, ARSJ, Gallia 105<sup>I</sup> f. 454-458.

<sup>109</sup> Sur la vie dans les colonies de pirates: Roma, PF, SOCG 275, f. 351 et SCA 1 A, f. 25, 232, 260, 328. Le monastère des Capucins de Milos s'était fort enrichi grâce aux aumônes des pirates, il était bâti comme une forteresse: Coronelli, Isolario, t. 1, 239-240 et Roma, PF, Visite 32, f. 127.

<sup>110</sup> Sur Sebastiani voir: Hierarchia Catholica, t. 4, 203. Il écrivit un livre sur son voyage: G. Sebastiani, *Viaggio e Navigazione*, Roma, 1687. Permission des Vénitiens pour la visite: Roma, PF, Visite 32, f. 1 et SOCG 274, f. 196. Instructions pour la visite: Roma, PF, Visite 32, f. 127 et Sebastiani, *Viaggio*, 40-41.

<sup>111</sup> Roma, PF, Visite 32, f. 67<sup>V</sup> (Syros) et 30-30<sup>V</sup> (Naxos).

<sup>112</sup> Rapport de Sebastiani sur Syros dans: Roma, PF, Visite 32, f. 47-70 (la partie "innocente" est publiée dans Hofmann, Syros, 76-83); Guarchi y est traité aux f. 55-70 ("dès le commencement les plaintes contre l'évêque étaient tellement nombreuses que le visiteur fut obligé d'engager un notaire"). La décision d'appeler l'évêque à Rome dans: Roma, PF, AA 1669, f. 154 no. 18. L'évêque latin de Tinos fut chargé d'in-

struire le procès contre Guarchi. Sur la vie postérieure de Guarchi comme prisonnier de la Propaganda, voir: Roma, PF, AA 1676, f. 141 no. 24 (perquisition dans sa chambre parce qu'il interceptait la correspondance), 1679 f. 227, no. 27 (Guarchi est consigné dans sa chambre pour avoir fait imprimer un pamphlet), 1689, f. 54 no. 11 (Guarchi est malade et reçoit une aumône pour acheter de la nourriture spéciale). Il mourut en 1690: *Hierarchia Catholica*, t. 4, 367.

- <sup>113</sup> Rapport de Sebastiani sur Naxos dans Roma, PF, Visite 32, f. 10-47, publication partielle dans Hofmann, Naxos, 103-121. Rappel de Polla et constitution d'une commission spéciale de la Propaganda pour le juger dans: Roma, PF, AA 1667, f. 150 no. 11 et 171 no. 2. Description de la mauvaise conduite de Polla dans: Roma, PF, Visite 32, f. 30-34 (il était connu comme le "taureau de Naxos" ce qui dit bien de choses sur son tempérament à la fois agressif et amoureux. Mesures prises à Naxos par Sebastiani: Roma, PF, Visite 32, f. 33-39. Le prêche de Sebastiani dans: Roma, PF, Visite 32, f. 24.
- <sup>114</sup> Pour les relations de Polla avec les Grecs cf. Roma, PF, SOCG 274, f. 350, SOCG 275, f. 196 et 323. Polla reçut également le soutien de Venise: Naxos, AKAN, lettre de l'ambassadeur de Venise à Rome au pape, 20 X 1667. Quelques renseignements sur les relations importantes de Polla à Rome dans: Roma, PF, Visite 31, f. 59. Permission accordée à Polla de retourner à Naxos: Roma, PF, AA 1668, f. 81 no. 2.
- <sup>115</sup> Le rapport de Sebastiani sur la situation à Santorin dans Roma, PF, Visite 32, f. 96-112.
- <sup>116</sup> Rapport sur Milos dans: Roma, PF, Visite 32, 123-132. Plaintes du clergé de Naxos contre Camilli: Roma, PF, SCA 1 A, f. 282, 433, 800, 817. Nomination de Camilli sur la recommandation de Sebastiani: Roma, PF, SCA 1 B, f. 51, cf. Sebastiani, *Viaggio*, 31-32.
- <sup>117</sup> Rapports de Sebastiani sur ces îles dans: Roma, PF, Visite 32, f. 79-90, 113-117, 122, cf. *Piacenza*, *Egeo*, 283.
- <sup>118</sup> Le capitaine général Corner ne voulut pas recevoir Sebastiani, se disant malade: Sebastiani, *Viaggio*, 32. Lettre de Corner au Sénat sur l'indésirabilité de la visite de Tinos: Venezia, AS, SDPTM 1108 (2 III 1667). Rapports de Sebastiani et de son envoyé clandestin (Angelo Loredano S.J., un Jésuite indigène de Naxos) dans: Roma, PF, SCA 1 A, f. 439 et Visite 32, f. 71-79.
- <sup>119</sup> Roma, PF, SCA 1 B, f. 71-79.
- <sup>120</sup> Dernière lettre de Logothetis à la Propaganda (10 I 1654) dans: Roma, PF, SOCG 187, f. 419. Logothetis comme libérateur d'esclaves turcs: Roma, PF, SOCG, 187 f. 441, cf. Τζάνε, *Κρητικός Πόλεμος*, 207, 214, où Logothetis figure d'abord comme informateur des Vénitiens sur les mouvements de la flotte turque à la "Jour de Naxos" et puis comme négociateur au nom du capitaine général pour demander à l'équipage d'un navire turc qui s'était réfugié à Naxos lors de la bataille de 1651 de se rendre. Sur Manianis voir: Roma, PF, SOCG 177 f. 229.

- <sup>121</sup> Lettre de Pietro Rosa, “successeur de Logothetis” dans: Roma, PF, SOCG 276, f. 316.
- <sup>122</sup> Un copie du testament de Rosa se trouve dans: Venezia, AS, Bailo 116 dans une série de documents sur des différends entre les marchands cycladiens vers 1675. D’après cette copie, le testament est publié dans *Μέρτζιος, Διαθήκη*, 104-111.
- <sup>123</sup> Roma, PF, SCA 1 B, 31-32, Visite 32, f. 119.
- <sup>124</sup> Les testaments de Micheletto et Nicolo Condestaulo dans: Naxos, AKAN, documents sur les églises de Sifnos et d’Andros. Un troisième frère était Gasparo. Sur leurs affaires cf. ci-dessous p.318-319. Micheletto était également un bienfaiteur de l’église grecque: *Συμμεωνίδης, Βρυσιανή*, 61 (donation à un monastère grec de Sifnos, fondé par Logothetis, la Panayia Vrysiani). Voir également: Istanbul, BA tt 800, 401 et 404, où Kaïris et Gasparo Condestaulo figurent comme les plus grands propriétaires fonciers d’Andros.
- <sup>125</sup> *Πετρόπουλος, Πράξεις Μυκόνου*, 347, 361, 420; Roma, PF, Visite 32, f. 108.
- <sup>126</sup> Thevenot, *Voyage*, 197-198, 202; Hofmann, Thera, 59.
- <sup>127</sup> Quelques renseignements sur épidémies et dépopulation dans: Roma, PF, SOCG 187, f. 38, 384, 629. A signaler que les Vénitiens installèrent un magistrat préposé à la santé à Naxos: Roma, BAV, Vat. Graec. 2633, f. 52. L’éruption de Santorin dans *Τζάνε, Κρητικός Πόλεμος*, 205-206; Richard, *Relation*, 408-415; Roma, PF, SOCG 187, f. 384; Cordey, Vivonne, 269.
- <sup>128</sup> Roma, PF, Visite 32, f. 24.
- <sup>129</sup> Lettre du Capucin dans: Roma, PF, SCA 1 A, f. 306, cf. Roma, PF, SOCG 275, f. 443 où l’on trouve l’opinion de Polla, lui aussi un ennemi des riches notables de Naxos.
- <sup>130</sup> Sur les tensions antérieures cf. *Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία*, 55-57 et Laurent, *Mission*, 357, 362-363.
- <sup>131</sup> Cf. la taxation des terres des chanoines de Naxos en 1667 dans Hofmann, Naxos, 109-110, avec annexe no. 4 et l’état du *maktu* des *topi* de Naxos du 11 V 1670 dans *Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία*, 64-67 où figure le *topos* de Filoti. Une autre indication de la taxation légère des *topi*, possessions des plus profitables, est le cas de Finelia qui d’après le document de 1670 ne payait que 4,25 reali de *maktu*, tandis que son prix d’achat était 255 reali en 1651 (Naxos, AKAN, Cartulario Filoti, 239). Si l’on prend en considération le taux d’intérêt élevé (à moins 10%) on peut estimer le rendement annuel de Finelia à plus de 25 reali. L’impôt sur ce *topos* est donc moins de 17%.
- <sup>132</sup> Calculs sur base des états des impôts turcs dans Istanbul, BA, tt 800, et dans le cartulaire de la Theoskepasti, église grecque dans le Kastro de Naxos: Athènes, GAK, IAV, kod. 28, cf. annexe no. 4.

<sup>133</sup> Naxos, IAN, Processo Loredano 2, f. 49.

<sup>134</sup> Roma, PF, Visite 32, f. 96.

<sup>135</sup> Roma, PF, FV 1, f. 322-324.

<sup>136</sup> Consuls de pouvoirs occidentaux:

à Milos : Tzoukos pour la France (Paris, APC Saint Louis O 1).

Krispos pour les Pays-Bas (Slot, *Πρόξενοι*, 184-185)

Manianis, puis Chinamo pour Venise (Roma, PF, SOCG 177, f. 229 Venezia, AS, 5 Savii 32).

à Kea : Rosa pour Venise (Roma, PF, SOCG 285, f. 20-21).

à Santorin: Syrigo pour la France (Richard, Relation, 371).

à Naxos : Coronello pour la France, Venise et Angleterre (Roma, PF, SOCG 274, f. 228).

à Sifnos : Rosa pour Venise, la France et Angleterre (Roma, PF, SOCG 187, f. 386, SOCG 276 f. 316).

<sup>137</sup> Sur de telles opérations cf. *Μέρτζιος, Διαθήκη*, 104-111; Roma, BAV, Vat. Graec. 2635 (1 IV 1666) et 2636 (16 VII 1665); Roma, PF, SOCG 275, f. 443.

- <sup>1</sup> On trouve de telles opinions dans Gibb, *Islamic Society*, t. 2, 96 et dans Cook, *History*, 169: "the conquest of Crete transformed the Eastern Mediterranean into a Turkish lake".
- <sup>2</sup> L'opinion contemporaine dans D'Alquié, *Histoire*, part 2, 150-154 et dans Ricaut, *Present State*, 91.
- <sup>3</sup> De fort bonnes analyses de l'attitude de Louis XIV vis à vis des Turcs dans Vandal, *Odyssée*, 1-21 et dans *Histoire du commerce de Marseille*, t. 5, 82-86.
- <sup>4</sup> Le texte turc du traité (Muahedat Mecmuası, t. 2, 141-142) ne mentionne que l'obligation des Vénitiens de mettre fin à l'activité de ses corsaires.
- <sup>5</sup> Saulger, *Histoire*, 306.
- <sup>6</sup> Chardin, *Voyage*, 3-4.
- <sup>7</sup> Sur l'effet limité de la *volta*, voir une lettre de l'ambassadeur de France Guilleragues du 24 V 1680 dans: Paris, AE, CPT 17, f. 99.
- <sup>8</sup> Cf. les rapports des *baili* de Venise à Constantinople dans Barozzi, *Relazioni*, t. 2, 163-167, 224 et surtout 226: au moment de la *volta* les corsaires chrétiens ne se retirent plus, mais ils affrontent ouvertement les forces ottomanes qui prennent la fuite devant tout vaisseau de quelque importance.
- <sup>9</sup> Roma, PF, AA 1670, f. 113 no. 53.
- <sup>10</sup> Parmi les tentatives de rétablir l'ordre nous ne pouvons guère compter un raid barbaresque de 1674 qui ne fut qu'une action de corsaires, cf. Roma, PF, SCA 2 A f. 582-583, 581; Δρακάκης, *Σύρος*, t. 1, 35; Clemente da Terzorio, *Missioni*, t. 4, 233-234; Paris, AE, CPT 12, f. 253; Venezia, AS, Bailo 116 (lettre du consul de Venise à Milos, V 1675). Cette même année 1674, les corsaires chrétiens s'emparèrent de la personne du *bey* d'Andros: Roma, PF, SCA 2 A, f. 581-583.
- <sup>11</sup> Πασχάλης, *Πειρατεία*, 152; Ζερλέντης, *Σημειώματα*, 88-89.
- <sup>12</sup> Roma, PF, SCA 2 B, f. 218; Athènes, GAK, Zerlendis fak. 173 (5 VIII 1677), publié dans: Μ.Ι. Μαρκόπολις, *Τουρκικαὶ βιαιοπραγίαι ἐν Ναούσῃ τῆς Πάρου, ἐπεισόδιον τοῦ ἔτους 1677*, Νάξος 1893. Syros AMK, Naxos (lettre de l'ambassadeur de France au supérieur des Capucins de Naxos, 15 XII 1677).
- <sup>13</sup> Ζερλέντης, *Σημειώματα*, 69, 90.
- <sup>14</sup> Roma, PF, SCA 2 B, f. 508.
- <sup>15</sup> Δρακάκης, *Σύρος*, t. 1, 58; Roma, PF, SCA 2B, f. 740.
- <sup>16</sup> Argenti, *Diplomatic Archive*, t. 1, 254.

- <sup>17</sup> Rapports sur les événements de Milos dans: Paris, AN, AE B 1 892, f. 1-7 et Roma, PF, SCA 3, f. 387.
- <sup>18</sup> *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 103.
- <sup>19</sup> Roma, PF, SCA 4, 38-39.
- <sup>20</sup> Saulger, *Histoire*, 306-324.
- <sup>21</sup> Saulger, *Histoire*, 306-309.
- <sup>22</sup> Paris, AE, CPT 18, f. 262; *ibid.* ARC 57 (ordre de l'ambassadeur de France à Constantinople de contrecarrer Fleury dans ses projets, 25 II 1687).
- <sup>23</sup> Venezia, AS, Bailo 116 (lettre des consuls de Venise à Milos et à Paros, 1672); Magni, *Quanto di più curioso*, 128-129; Ricaut, *Greek church*, 363-364.
- <sup>24</sup> Biographie de Crevelliers dans Saulger, *Histoire*, 310-319.
- <sup>25</sup> *Μέρτζιος, Μάνη*, 163-165, où l'on trouve un rapport du gouverneur vénitien de Zakynthos sur l'aventure dans la Mani.
- <sup>26</sup> Mentions de Mikhali dans Antoine Galland, t. 2, 181, et dans *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 67, et dans: Roma, PF, SOCG 474, f. 428.
- <sup>27</sup> Venezia, AS, Bailo 115 (lettre de Filippo della Grammatica, un Latin d'Andros qui revêtit le poste de consul de Venise à Athènes, 27 I 1675).
- <sup>28</sup> *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 67-68.
- <sup>29</sup> *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 69.
- <sup>30</sup> *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 95.
- <sup>31</sup> *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 78; Paris, BPC ms. no. 1635, f. 243-244 (la meilleure description de l'évènement); Roma, PF, SCA 2B, f. 739.
- <sup>32</sup> Première mention de la légende naxienne par Bent, un voyageur anglais qui visita Naxos à la fin du XIXe siècle: Bent, *Cyclades*, 355. La légende comme elle se raconte actuellement à Naxos, dans *Κεφαλληνιάδης, Κουρσάροι*, 13, 19-20.
- <sup>33</sup> *Zakynthinos, Corsaires*, 707; Saulger, *Histoire*, 315-316.
- <sup>34</sup> Roma, PF, SOCG 474, f. 424-434; AA 1679, f. 181 no. 31, f. 254 no. 15, f. 283 no. 15; SCA 2 B, f. 637-643.
- <sup>35</sup> Acte de la grande duchesse dans: Roma, PF, SCA 2B f. 346.

<sup>36</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 95.

<sup>37</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 95.

<sup>38</sup> Saulger, Histoire, 319-324. Ce récit est répété avec quelques embellissements dans: Δ.Π. Πασχάλης, Ὁ Βασιλεὺς τῆς Μήλου, Ἀνδριακὸν Ἡμερολόγιον, 1927, 131-143.

<sup>39</sup> Roma, PF, Visite 32, f. 251<sup>V</sup>.

<sup>40</sup> Saulger se dressa une fois du côté des Grecs contre les riches Latins: Slot, Saulger, 126.

<sup>41</sup> Πετρόπουλος, Πράξεις Μυκόνου, 341-342.

<sup>42</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 60, 78.

<sup>43</sup> Leval, Inventaire, 350.

<sup>44</sup> Venezia, AS, SDPTM 900 (lettres du rector de Tinos, 14 XI 1680 et 1 XII 1680) donne les détails des démêlés de Vitali avec les Turcs; cf. Venezia, AS, Bailo 118 (lettre du bailo, 30 IV 1680). Une version quelque peu différente dans Randolph, Present State, 15-20; cet auteur a connu Vitali à Tinos. La version que Randolph donne de la punition de la famille de Vitali par les Turcs est bien plus dramatique que celle du rector dans: Venezia, AS, SDPTM 900 (28 IV 1680). D'après Randolph, le *kapudan paşa* aurait mis à sac l'île de Mykonos, d'où Vitali aurait pu échapper, cf. Paris, BPC, cod. 1635, f. 219. Confirmation des mesures contre Mykonos dans: Roma, PF, SCA 2B, f. 740.

<sup>45</sup> Venezia, AS, SDPTM 900 (lettre du rector, 29 IV 1684).

<sup>46</sup> Chardin, Voyage, 3-4. Crusino Coronello écrivit dans une lettre du 9 V 1672 que 20 navires de corsaires occidentaux se trouvaient dans les Cyclades. Venezia, AS, Bailo 116.

<sup>47</sup> Venezia, AS, SDPTM 900 (28 III 1684).

<sup>48</sup> Cette gravure se trouve reproduite dans: Atlas Maritime, Seeatlas "le Neptune françois" de Pierre Mortier, gestochen von Alexis Jaillot, 1693, text Wolfgang Schwarz, Wuppertal 1977. Cet ouvrage n'indique pas clairement dans lequel des exemplaires — fort rares — de la première édition du "Neptune" cette gravure se trouve; elle n'est pas mentionnée dans Koeman, Atlantes Neerlandici, t. 4, 423-424. Nous en avons trouvé une dans un exemplaire du "Neptune françois" chez le libraire Meyer Elte à La Haye. Cette gravure porte le numéro 16 (des 20).

<sup>49</sup> Cf. ci-dessus, notes IX/39-IX/40.

<sup>50</sup> Roberts, Last Travel, 9-10.

<sup>51</sup> Randolph, Present State, 14-20; Wheeler, Voyage, 97; Placide de Reims (Paris, BPC, Ms. 1635) f. 218-219, 239; Venezia, AS, SDPTM 900 (19 V 1676, 9 IX et 8 XI 1682).



- <sup>52</sup> Sur la composition démographique voir: Slot, *Ἐκκλησίαι*, 245-271; Antoine Galland, t. 1, 210; Venezia, AS, SDPTM 900 (19 V 1676).
- <sup>53</sup> Roberts, *Last Travel*, 4.
- <sup>54</sup> Roberts, *Last travel*, 1 (cf. avec: Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna a 2 f. 45); *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 95.
- <sup>55</sup> Paris, AE, ARC 56; rapport de l'ambassadeur Girardin sur le commerce du Levant, chapitre Milos.
- <sup>56</sup> Sur Nesti voir: Randolph, *Present State*, 15; Venezia, AS, Bailo 118 (lettre du bailo 30 V 1680 au rector de Tinos); Roma, PF, SCA 1A, f. 551<sup>V</sup>.
- <sup>57</sup> Roma, PF, SCA 2A, f. 544; *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 56.
- <sup>58</sup> Paris, AN, AE B 1 892, f. 74-77 (rapport du commissaire Digoine sur les colonies d'immigrés occidentaux).
- <sup>59</sup> M.I. *Μαρκόπολις, Συμφοραὶ Ναξίου τινὸς συλληφθέντος ὑπὸ τῶν πειρατῶν, Ναξιακὸν Ἡμερόλογιον τοῦ δισέκτου ἔτους 1896, Νάξος 1895*, 53-57; *Κατσουρός, Κουρσάροι*, 6-7.
- <sup>60</sup> Chardin, *Voyage*, 3-4; D'Arvieux, *Mémoires*, t. 4, 337-340. Il est moins paradoxal qu'il ne le semble que Téméricourt se dise luthérien. Il y avait probablement nombre de Protestants français parmi les vagabonds qui, ayant dû quitter la France, couraient les mers. Nous en avons un exemple: Georges Thomas, fondateur de canons qui entra au service de Crevelliers. Après la mort de ce dernier, il servit à la forteresse de Tinos: Venezia, AS, SDPTM 900 (24 II 1684).
- <sup>61</sup> Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna, ii - 1 (journal de voyage de D.J. de Hoche pied en date du 13 VII 1678); Den Haag, ARA, De Ruyter 210 (journal de bord du capitaine Jean de Witte, en date du 24 IX 1675).
- <sup>62</sup> Paris, AE, CPT suppl. 6, f. 107.
- <sup>63</sup> *Recueil des Instructions*, 15; Masson, *Commerce du XVIIe siècle*, 7, 210, 211; Vandal, *Odyssée*, 137.
- <sup>64</sup> Masson, *Commerce du XVIIe siècle*, 212-215; *Recueil des Instructions*, 50-66 (instructions générales) 68-83 (instructions commerciales). L'ordre à Nointel de combattre les efforts des missionnaires non-français dans *Recueil des Instructions*, 93.
- <sup>65</sup> *Perpétuité de la Foi*, t. 3, 518-532: une série de confessions de foi des Grecs de Mykonos, Milos, Sifnos, Andros et Naxos.
- <sup>66</sup> Cette discussion continua encore longtemps, une belle prise de position calviniste est celle de J. Aymon, *Monumens authentiques de la religion des Grecs, et de la fausseté de plusieurs confessions de foi des Chrétiens orientaux*, La Haye 1708. Cet auteur,

d'ailleurs mal famé, fait tout pour discréditer les documents obtenus par Nointel, mais ses argumentations sont entièrement fausses.

- <sup>67</sup> Paris, BN, NAF 7460, f. 145 (lettre de Nointel du 6 III 1672).
- <sup>68</sup> Hammer, Geschichte, t. 6, 262-264; Vandal, Odyssée, 78-112. Le texte turc des capitulations dans Muahedat Mecmuası, t. 1, 21.
- <sup>69</sup> Roma, PF, SOCG 451, f. 105.
- <sup>70</sup> Bien sûr, cette traduction, quoiqu'entrée postérieurement dans la pratique diplomatique comme la version "officielle" aux dépens du texte original en turc (un *ahdname* étant essentiellement un privilège unilatéral accordé par le sultan, il n'en peut exister d'original français), n'est qu'une traduction officieuse. Elle provient d'un livre du secrétaire d'ambassade François Pétis de la Croix (Pétis de la Croix, Mémoires, t. 2, 423-428). Par le biais du Corps Diplomatique de Du Mont (compilation officieuse, mais acceptée dans le monde diplomatique comme faisant autorité) cette traduction devint "officielle". A signaler également une version italienne ayant circulé dans les cercles diplomatiques à Constantinople et qui fut jointe à la nouvelle envoyée par l'ambassadeur des Pays-Bas aux directeurs du commerce du Levant à Amsterdam: Den Haag, ARA, DLH 97 (1673).
- <sup>71</sup> Paris, AN, AE B 1 376 f. 149.
- <sup>72</sup> Recueil des Instructions, 86-91; Masson, Commerce du XVIIe siècle, 211-216.
- <sup>73</sup> Le récit du voyage dans Vandal, Odyssée, 173-176. Deux personnages de la suite de Nointel ont publié leurs souvenirs. Ce sont: Cornelio Magni, Quanto di più curioso e vago ha potuto ricorre, Parma 1692, et Antoine des Barres, L'estat présent de l'Archipel, Paris 1678.
- <sup>74</sup> Vandal, Odyssée, 133-150; Cf. également une remarque intéressante dans Roma, ARSJ, Gallia, 105<sup>1</sup>, f. 332: "in peregrinatione illa hierosolymitana e qua tot rumores fuere et infelix exitus redditionis Sancti Sepulchri in manu Graecorum".
- <sup>75</sup> Antoine Galland, t. 2, 178-184 (=Paris, AE, CPT 11, f. 297-302).
- <sup>76</sup> Divers documents sur Coronello dans: Venezia, AS, Bailo 116.
- <sup>77</sup> Magni, Quanto di più curioso, 105-110.
- <sup>78</sup> La meilleure source sur la visite de l'ambassadeur à Naxos est la chronique des Capucins dans Naxos, AKAN (f. 104-106). La traduction dans: Ζερλέντης, Σημειώματα, 44-49 est quelque peu mutilée. D'amples renseignements se relèvent également de Magni, Quanto di più curioso, 109-156 et de Des Barres, Estat, 135-149. Pour l'affaire de la famille Kokkos voir un acte dans le protocole du notaire naxien Pandaleon Miniat: Athènes, GAK, cod. 85, f. 423. Sur la visite d'Antiparos voir: H. Omont, Relation de la visite du Marquis de Nointel à la grotte d'Antiparos (1673), Paris 1893 (Bulletin

de géographie historique et descriptive no. 4, 1892).

- <sup>79</sup> Vandal, *Odyssée*, 215-232; *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 49; Recueil des Instructions xv, xvii, 86; Roma, ARSJ, Gallia 105<sup>I</sup>, f. 332.
- <sup>80</sup> Rapport des ambassadeurs de Venise et de l'Autriche à Constantinople et du trésorier de la nation néerlandaise à Smyrne dans Argenti, *Diplomatic Archive*, t. 1, 158-353.
- <sup>81</sup> Barozzi, *Relazioni*, t. 2, 267.
- <sup>82</sup> Paris, AE, CPT 17, f. 99.
- <sup>83</sup> Paris AN, AE B 1 378 (lettre de Guilleragues, 19 V 1680). A signaler pourtant qu'un peu plus tard, les Français achetaient en effet des esclaves turcs dans les Cyclades par l'intermédiaire de l'"agent" Misserel à Milos: Paris, AN, AE B I 892, f. 96.
- <sup>84</sup> Paris, AE, CPT 16, f. 10, 143, 372; Paris, AN, AE B 1 378 (lettre de Guilleragues, 24 II 1681).
- <sup>85</sup> Paris, AN, AE B 1, 378 (lettre de Guilleragues, 30 IX 1681). Masson, *Commerce du XVIIe siècle*, 218.
- <sup>86</sup> Une belle collection de rapports diplomatiques sur "L'affaire de Chio" est publiée dans Argenti, *Diplomatic Archive*, t. 1, 158-353; Cf. également le pamphlet contemporain: *Relation de tout ce qui s'est passé à Constantinople avec Monsieur de Guilleragues, ambassadeur de France, Chio 1682*.
- <sup>87</sup> Le revirement des alliances dans: Recueil des Instructions, xv.
- <sup>88</sup> Venezia, AS, Bailo 112-118 et Paris, BN, FF 7152-7175.
- <sup>89</sup> Sur ce consul voir: Venezia, AS, Bailo 116; Roma, PF, SCA 3, f. 183; E. Μουάτσος, *Τὸ Βενετικὸν προξενεῖον Κρήτης ἐπὶ Τουρκοκρατίας, Θησαυρίσματα* 6 (1969), 237-255 (l'introduction de cet article, où sont publiées quelques lettres de Condostaulo, n'est pas toujours exacte).
- <sup>90</sup> Le cas de Fleury dans: Venezia, AS, Bailo 116 (lettres du consul de Paros). Cf. également une lettre du rector de Tinos sur le pirate grec Manetta: Venezia, AS, SDPTM 900 (12 V 1683). Manetta avait capturé le consul de Venise à Paros et ne le délivra qu'après réception de la promesse écrite de fournir des biscottes. Le rector mobilisa les "amis de Venise", or, le corsaire Barbieri enleva Manetta et ne le libéra qu'après réception de l'acte de promesse. Un poème populaire grec sur Manetta a été publié par Α.Φ. Κατσουρός, *Ἡ ρίμα τοῦ καπετὰν Μανέττα*, *Κιμωλιακά* 7 (1977) 97-143.
- <sup>91</sup> Lettres du rector dans: Venezia, AS, SDPTM 900 (30 IV 1677 et 12 V 1683).
- <sup>92</sup> Venezia, AS, Bailo 116 (lettre du consul d'Athènes, 4 VII 1675).

- <sup>93</sup> Venezia, AS, Bailo 114 (lettre du rector du 7 VII 1675) SDPTM 900 (lettres du rector, 9 IX 1682 et 9 XI 1682).
- <sup>94</sup> Venezia, AS, Bailo 114 (lettres du rector, 16 IV 1673): le perceveur des impôts turcs dépose ses recettes à Tinos.
- <sup>95</sup> Venezia, AS, Bailo 118 (lettre du bailo au rector du 3 V 1680); cf. Randolph, *Present State*, 13.
- <sup>96</sup> Lettre du rector Polo Nani: Venezia, AS, SDPTM 884 (12 VIII 1672).
- <sup>97</sup> Venezia, AS, SDPTM 900 (lettres de Badoer 20 IX 1676 et de Marcello, 2 XI 1683 et 22 XI 1683).
- <sup>98</sup> Venezia, AS, SDPTM 900 (lettre d'Andrea Trevisan, 22 II 1676mV/1677). Voir également: Tinos, AKAT, 6/4/1, f. 4v-5. Un exemple d'un acte de permission donné par le rector à un Grec de Tinos afin de devenir moine dans: Andros, Ayia 23 (132), f. 17.
- <sup>99</sup> Nonce à Venise: Roma, PF, AA 1673, f. 232, no. 503; 1674 f. 119, no. 21; 1676, f. 114, no. 24. Evêque de Tinos: Roma, PF, AA 1671, f. 7 no. 26, f. 11 no. 31; 1673, f. 38 no. 33. Condestaulo: Roma, PF, SCA, 2A, f. 64, 328; SCA 3, f. 183-185.
- <sup>100</sup> Venezia, AS, Bailo 121 (lettre de Rosa, 17 II 1683), cf. Roma, PF, AA 1683, f. 25 no. 19. A signaler également que cet évêque est accusé de faire le commerce, avec Venise, bien sûr: Roma, PF, SCA 3 f. 200.
- <sup>101</sup> Roma, PF, SCA 4, f. 266-267; correspondance de Polla avec le *bailo* dans: Venezia, AS, Bailo 116.
- <sup>102</sup> Naxos, AKAN, acte du commandant vénitien Alvise Pasqualigo, 24 IV 1671.
- <sup>103</sup> Κατσουρός. Τοῦρκοι, 172-173; Athènes, GAK, cod. 85 f. 313; Πασχάλης. Τουρκοκρατούμεναι Κυκλάδες, 185.
- <sup>104</sup> Πασχάλης. Τοῦρκοι, 171. A remarquer pourtant que nous avons vu un acte judiciaire d'un *kadı* d'Andros dans: Paris, APC, Saint Louis U 64: faut-il voir là une présence incidentelle d'un *kadı* ou s'agit-il d'un document donné par un *kadı* qui réside en fait à Constantinople? En 1679, le rector de Tinos fit savoir au Sénat qu'il avait accordé l'hospitalité de Tinos au *kadı* de Naxos qui n'osa pas voyager à son île: Venezia, AS, SDPTM 900 (12 IX 1679). Ricaut, *Greek church*, 366, écrit qu'il n'y a plus de fonctionnaires turcs dans les îles par cause de peur des pirates.
- <sup>105</sup> Documents portant sur les actions de fonctionnaires turcs à Santorin dans: Santorin, AKES, Gonia (lettre du "*müsellim*" (probablement: *mütesellim* = intendant, cf. ci-dessous note 12/53) du *bey* de Santorin et Milos, Ömer Aga, 1676), et Roma, PF, SCA 2A f. 198<sup>v</sup>, 200.
- <sup>106</sup> Roma, PF, SCA 2B f. 741; SCA 4 f. 81<sup>v</sup>-82<sup>v</sup>. A signaler que ce nouveau recensement

inspira une analyse fort claire du système fiscal turc dans: Roma, PF, AA, 1 XII 1670. Un exemple de rudesse de la part des Turcs est la déportation de quelques moines du monastère grec de Saint Nicolas à Andros: Πασχάλης, Σημειώματα, 33.

- <sup>107</sup> Le *tahrir* de 1670 nous est parvenu en partie: les *beyliks* (les revenus des *beys*) des six îles de l'ancien duché de Naci, portant sur les impôts fonciers, *ispenç*, salines, douanes et redevances au fisc, mais pas sur la capitation. Le registre est extrait en annexe 4 ci-dessous. Des extraits en turc du *tahrir* se trouvent dans les archives des évêchés latins de Naxos et de Santorin. Un extrait en grec portant sur les *topi* de Naxos dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2636 (26 V 1670: "lista de tutti pasculi signorili di Naxia"). Un *kanunname* donnant les privilèges des seigneurs des *topi* à la p. 118 du *tahrir*. Les activités du *tahrirci* sont mentionnées dans les lettres de plusieurs prêtres latins à la Propaganda: Roma, PF, SCA 2A, f. 18, 36-37, 64, 153-154, 188-189, 603-604. Pour Naxos également dans la chronique des Capucins: Ζερλέντης, Σημειώματα, 41. et pour Serifos une notice dans un manuscrit du monastère de l'archange Michel de cette île, publiée dans Βογιατζίδης, Κίμωλος, 80.
- <sup>108</sup> Roma, PF, ŚCA 4, f. 295-300.
- <sup>109</sup> Roma, PF, SCA 2A, f. 64, 153-154; SCA 4, f. 297<sup>V</sup>.
- <sup>110</sup> Paris, AN. AE B 1 378 (12 VIII 1682), cf. Antoine Galland, t. 1, 274. Voir annexe no. 2.
- <sup>111</sup> C'est le cas dans la continuation de la taxation légère des *topi* à Naxos, cf. Lichtle (ed. Κρέμος) 150.
- <sup>112</sup> Roma, PF, SOCG 506, f. 209<sup>V</sup>-210.
- <sup>113</sup> Voir les montants pour les monastères grecs de Naxos dans: Istanbul, BA, t.t. 800, p. 106-111, qui sont encore à peu près les mêmes dans un état grec postérieur: Athènes, GAK, IAV 28, f. 104-108.
- <sup>114</sup> Inalcik, Djizya, 564, donne les montants du *cizye* variable. Dans les Cyclades le montant était établi en 1670 à 5 reali de 80 *akçe*: Roma PF, SCA 2A, 188-189.
- <sup>115</sup> Venezia, AS, Bailo 116 (lettre de Constantino Aliprandi du 28 V 1675); Roma, PF, SCA 2B, f. 508.
- <sup>116</sup> Camariano, Mavrocordato, 59-65, Iorga, Byzance, 207-210.
- <sup>117</sup> De la Croix, Etat Présent, 247-260; Ζερλέντης, Νικούσιος, 169; Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους, t. 11, 118; Rozemond, Orthodoxa confessio, 25-34.
- <sup>118</sup> L'acte de donation à Mavrokordatos se trouve dans: Istanbul, BA, Cevdet tasnifi, hariciye (B 2) 5276. L'administration de Mykonos par les deux drogman est traitée dans Π Γ Ζερλέντης, Παναγιώτης Νικούσιος καὶ Αλέξανδρος Μαυροκορδάτος, ἄρχοντες Μυκονίων, NE 1 (1918), 161-223.

- <sup>119</sup> Athènes, GAK, Zerlendis fak. 141 (26 VIII 1670).
- <sup>120</sup> Paris, AE, CPT 10, f. 119-120; Roma, PF, SCA 2A, f. 36-37; SOCG 422, f. 521<sup>V</sup>.
- <sup>121</sup> Paris, AN, AE B 1 378 (12 VIII 1682), cf. Antoine Galland, t. 1, 274.
- <sup>122</sup> Gibb, Islamic Society, t. 1, 97;
- <sup>123</sup> Premières mentions d'un drogman grec du *kapudan paşa* (Nikolaos Iatros) dans: Venezia, AS, Bailo 114 (lettre du rector de Tinos, 5 VI 1675). Nous rencontrons ce Iatros également comme simple perceveur d'impôts: Ζερλέντης, Νικούσιος, 203. En 1677, Ioannis Logginos de Kimolos agit comme drogman et agent de l'*adalar agası* et du *kapudan paşa*. Il est, entre autres, chargé de racheter les esclaves turcs des corsaires chrétiens, et pour cette mission de Logginos, le *kapudan paşa* sollicite l'aide du rector en lui faisant un beau présent constitué d'une chemise et d'un caleçon de soie: Venezia, AS, SDPTM 900, 24 X et 12 X 1673, 9 IV 1680.
- <sup>124</sup> Πασχάλης, Δημωσιονομική κατάσταση, 438.
- <sup>125</sup> Statistique dans annexe no. 8.
- <sup>126</sup> Marseille, CDC, B 4, f. 339.
- <sup>127</sup> Roma, PF, SCA 2A, f. 328; SCA 3, f. 183, 200, 270.
- <sup>128</sup> Voir les lettres du rector de Tinos dans: Venezia, AS, SDPTM 900, surtout celles des années 1682-1683.
- <sup>129</sup> Roma, PF, SCA 2A, f. 604-609.
- <sup>130</sup> Les sources les plus claires sur les conflits sont les lettres que divers habitants de Naxos envoyèrent à la Propaganda: Roma, PF, SCA 1 A, f. 306 (supérieur des Capucins), SCA 2 A, f. 122 (Geronimo Conte, un prêtre latin), SCA 2 A f. 198<sup>V</sup>-200 (Polla), SCA 4, f. 295-312 (Coronello, avec diverses annexes importantes), SCA 4, f. 332-333 (Kokkos), SOCG 274, f. 350 (Kokkos). La description des conflits dans Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 27-28 est trop simple.
- <sup>131</sup> Voir l'édit du seigneur du *topos* de Filoti dans Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 60-61.
- <sup>132</sup> Nous n'avons pas le texte de la requête présentée alors, mais le texte d'une nouvelle requête, présentée en 1719, est publié dans Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 75-76.
- <sup>133</sup> Confirmation du contrat de *maktu* dans: Istanbul, BA, t.t. 800, f. 118.
- <sup>134</sup> Roma, PF, SCA 4, 308<sup>V</sup>, 311-312 montre quelques hésitations dans la prise de position des villages. Le Borgo également changea quelquefois de position: Roma, ARSJ, Gallia 105<sup>I</sup>, f. 124 (331)-124<sup>V</sup>. Le Kastro est constamment entre les mains des riches, nonobstant l'opposition du reste des Latins.

- <sup>135</sup> Jacoby, *Féodalité*, 284, prétend qu'en 1670, la majorité des propriétaires des *topi* de Naxos est grecque, c'est une erreur due au fait que cet auteur ne connaît pas bien les noms de famille des Latins du XVII<sup>e</sup> siècle.
- <sup>136</sup> Βακαλόπουλος, *Ιστορία*, t. 3, 297. Cette hypothèse est intenable à deux points de vue. D'une part, les Grecs n'étaient pas aussi modernes et d'autre part les grands propriétaires latins étaient en fait des entrepreneurs bourgeois. On voit par exemple de grands propriétaires latins nolisier des vaisseaux pour transporter leurs récoltes à Smyrne: Athènes, GAK, cod. 85, f. 191. Saulger, *Histoire*, 360, parle d'importantes opérations commerciales des Latins de Naxos. Vakalopoulos a connu ce passage qu'il cite dans un volume antérieur de son histoire (t. 2, 422) où il arrive à une conclusion qui est en fait contraire à celle que nous venons de citer.
- <sup>137</sup> Paris, AE, CPT 16, f. 312. Sur les possessions de Crusino Coronello voir: Istanbul, BA, tt 800, 11 et Ζερλέντης, *Φεουδαλική πολιτεία*, 64-67.
- <sup>138</sup> Ζερλέντης, *Σημειώματα*, 39; Ζερλέντης, *Φεουδαλική πολιτεία*, 30-31; Roma, BAV, Vat. Graec. 2636 (14 II 1665). Il est significatif pour le caractère de l'historien Zerlendis qu'il se montre très indigné par les meurtres commis par Coronello ou à son instigation, mais ne mentionne point l'attentat *contre* le consul de France en 1665 quoique le document qui nous informe sur cet attentat se trouvait dans sa propre collection.
- <sup>139</sup> Roma, PF, SCA 4, f. 308<sup>V</sup>, 311-312.
- <sup>140</sup> Roma, PF, SCA 4, 332-333<sup>V</sup>; SOCG 275, f. 323-331.
- <sup>141</sup> Les relations entre Kokkos et Polla dans: Roma, PF, SCA 2 A, f. 122, où un des ennemis de Polla écrit qu'il existait à Naxos un triumvirat diabolique composé de Polla, Kokkos et le métropolitain grec latinophile Theofanis Mavrokordatos.
- <sup>142</sup> Paris, BN, FF 7168, f. 223; Roma, PF, SCA 4, 295-300.
- <sup>143</sup> Den Haag, ARA, LAT 1025 (journal du secrétaire d'ambassade Gaspard Testa, 21 III 1807).
- <sup>144</sup> *Ferman* de 1081H/1671 dans: Venezia, AS, Bailo 115.
- <sup>145</sup> Roma, PF, SCA 2 A, f. 222, 198<sup>V</sup>, 200; SCA 4, f. 311<sup>V</sup>-312.
- <sup>146</sup> D'après la liste des *topi* de Naxos de 1670, 5 Grecs (Markos Anapliotis, Theofylaktos Dhiasitis, Andonios Mavrommatis, Dhimitrios Kokkos, Filippas Varvarigos) de même que 3 monastères grecs payaient ensemble 15% du montant total des impôts dus pour la possession de *topi*: Ζερλέντης, *Φεουδαλική πολιτεία*, 64-67. Sur la position des Kokki la plus riche famille grecque de Naxos, voir: Istanbul, BA, tt 800, 13.
- <sup>147</sup> Roma, PF, SCA 4, f. 295-300, 308<sup>V</sup>; Roma, ARSJ Gallia, 105<sup>I</sup>, f. 331-331<sup>V</sup>; Ζερλέντης, *Σημειώματα*, 102.

- <sup>148</sup> Guilleragues mentionne un agent, renégat, du grand vizir qui négocia avec lui et qui était un parent de Coronello: Paris, AE, CPT 16, f. 312, cf. Paris, AN, AE B 1 904, f. 7<sup>V</sup>: Coronello aurait arrangé qu'un page de la cour du grand vizir agisse comme espion pour la France.
- <sup>149</sup> Sur Gasparo Condestaulo voir ci-dessus note 89 et Roma, PF, SCA 2A 153-154 et 328 (relations de Condestaulo avec le grand vizir et d'autres dignitaires turcs). Un acte notarié de Naxos montre qu'il s'est intéressé à la taxation de cette île: Athènes, GAK, cod. 85, f. 426.
- <sup>150</sup> Roma, PF, SCA 3, f. 185, 270-272. Correspondance du *bailo* avec le rector de Tinos et avec Aliprandi concernant ses affaires dans: Venezia, AS, Bailo 114 et 116.
- <sup>151</sup> Roma, PF, SCA 3, f. 185 (Aliprandi); Venezia, AS, SDPTM 900 (9 IX 1682 et 16 X 1683). Zuane Folero était de plus consul de Venise à Kythnos: Roma, PF, SCA 2B, f. 247.
- <sup>152</sup> Hammer, Geschichte, t. 5, 527.
- <sup>153</sup> Voir les remarques dans Antoine Galland, t. 1, 34, 36, 37, 54, 55, 59, 60, 146, 159, 179-181, 192, t. 2, 43-44, 51, 54, 64, 66, 78-79.
- <sup>154</sup> Roma, PF, SCA 2A f. 22, 212; AA 1671, f. 270 no. 23, cf. Galland, t. 1, 178 et Roma, ASV, SS, LV, 67.
- <sup>155</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 50-52, 71, 98; Roma, PF, SCA 2A, f. 205; AA 1671 f. 324, no. 45.
- <sup>156</sup> Roma, PF, SCA 2A, f. 328.
- <sup>157</sup> Kea: Roma, PF, SCA 2B, f. 244-247;  
Naxos: Ζερλέντης, Σημειώματα, 56-57; Laurent, Chronologie, 140; lettre du métropolitain Serafim de Paronaxia en faveur du supérieur des Jésuites, Robert Saulger, dans: Athènes, GAK, Zerlendis fak. 173 (25 III 1673).  
Milos: Roma, PF, SCA 4, f. 126.  
Santorin: Roma, PF, SCA 4, 163; Visite 32, 262.
- <sup>158</sup> Sur Yerasimos voir: Ζερλέντης, Γεράσιμος, 117-118; Ricaut, Greek church, 104-108.
- <sup>159</sup> Roma, PF, AA 1672, f. 270 no. 26; Antoine Galland, t. 1, 178; Laurent, Chronologie, 149; Roma, ASV, SS, LV 67.
- <sup>160</sup> Ζερλέντης, Ἀρχιεπίσκοποι Σίφνου, 126-127; Roma, PF, SCA 2B, f. 650; Visite 32, f. 247.
- <sup>161</sup> Roma, PF, AA 1670, f. 112, no. 53; SOCG 423, f. 247, 285; SCA 1A, f. 788, 800, 772, cf. SOCG 188, f. 294, SOCG 423, f. 277-279 et AA 1679, f. 252 no. 12. Les baptêmes de Turcs continuèrent cependant à Tinos; voir par exemple le registre de



Venier où il est question d'un Grec d'Andros devenu musulman, puis réfugié à Tinos et reconcilié avec sa foi primitive: Tinos, AKAT, 6/4/1, f. 14<sup>V</sup>-15.

- <sup>162</sup> Argenti, Diplomatic Archive, t. 2, 859-876.
- <sup>163</sup> Roma, PF, SOCG 423, f. 520-522; SCA 4, f. 295-300.
- <sup>164</sup> Βογιατζίδης, Κίμωλος, 84; Roma, PF, SCA, f. 292-294.
- <sup>165</sup> Roma, PF, SCA 2 A, F. 76 (Sifnos), 188-189 (Naxos), 387 (Santorin); AA 1671, 31 VIII (Andros).
- <sup>166</sup> Roma, PF, Visite 32, f. 259-260; AA 1677, f. 8 no. 6; SCA 2A f. 563.
- <sup>167</sup> Slot, Ἐκκλησίαι, 76-78; Roma, PF, AA 1678, f. 2 no. 8; 1675, f. 10 no. 2; 1669, f. 429 no. 1.
- <sup>168</sup> Roma, PF, AA 1675, f. 194 no. 41; 1677, f. 8 no. 6, f. 27 no. 11, f. 137 no. 26.
- <sup>169</sup> Cerri, Etat, 88;  
Hofmann, Tinos, 19; Venezia, AS, SDPTM 900 (annexes à une lettre du rector de Tinos du 9 IX 1682: documents sur la fondation du monastère des Jésuites).
- <sup>170</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 42.
- <sup>171</sup> Venezia, AS, Bailo, 115 (lettre de Polla, 16 V 1673); Roma, PF, SCA 2A, f. 522.
- <sup>172</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 135-137.
- <sup>173</sup> Lettre de l'ambassadeur dans: Naxos, AKAN, lettres Constantinople (26 XI 1675). Correspondance de l'ambassadeur avec Coronello et la *kinotis* du Kastro, 1675, dans: Syros, AMK, Naxos.
- <sup>174</sup> Description des événements dans Ζερλέντης, Σημειώματα, 72-76.
- <sup>175</sup> "Sommario" de la question dans: Roma, PF, SOCG 467, 372-373, ce sommaire est suivi des lettres reçues des différents partis par la Propaganda. A marquer également la version de Polla dans: Roma, PF, SOCG 462, f. 76.
- <sup>176</sup> La copie dans: Roma, PF, SOCG 462, f. 372-373.
- <sup>177</sup> Roma, PF, SCA 2B, f. 304: opinion du général des Jésuites sur l'affaire. Cf. pour le caractère d'Emmanuel, le témoignage dans Randolph, Present State, 13: ce voyageur anglais a rencontré Emmanuel et s'en montra fort charmé: il avait enfin trouvé un prêtre catholique savant et sans fanatisme avec qui on pouvait parler ouvertement.
- <sup>178</sup> Roma, PF, SOCG 462, f. 78.

- <sup>179</sup> Ζερλέντης, *Σημειώματα*, 80; Roma, ARSJ, Gallia 105I, f. 249; Roma, PF, Visite 32, f. 18-19.
- <sup>180</sup> Roma, PF, Visite 32, f. 259-260.
- <sup>181</sup> Roma, PF, SCA 2B, f. 712, 737-738, 741; Visite 32, f. 262.
- <sup>182</sup> Roma, PF, AA 1672, f. 20 no. 50, f. 25 no. 59.
- <sup>183</sup> Roma, PF, AA 1675, f. 26, no. 44; Hierarchia Catholica, t. 4, 54. La petite biographie rédigée par Zerlendis (Π.Γ. Ζερλέντης, Ἰγνάτιος Ρόσας, Ἑρμούπολις 1924) ne se base que sur le matériel trouvé dans les archives des Capucins de Syros et n'a que peu de profondeur.
- <sup>184</sup> Roma, PF, Visite 32, f. 287; AA 1698, f. 89 no. 6.
- <sup>185</sup> Roma, PF, AA 1675, f. 296 no. 34; 1679, f. 270 no. 27, 298 no. 27; SCA 2B, f. 224.
- <sup>186</sup> Rapport de Venier dans: Roma, PF, Visite 32, f. 282-287.
- <sup>187</sup> Roma, PF, AA 1679, f. 298 no. 27; 1680 f. 9 no. 23. *Hüccet* du *kadı* d'Andros dans: Paris, APC, Saint Louis U 64.
- <sup>188</sup> Roma, PF, SCA 3, f. 167, 373, 378; AA 1683, f. 25 no. 19; Venezia, AS, Bailo 121 (lettre de Rosa, 17 II 1683).
- <sup>189</sup> Roma, PF, AA 1679, f. 298 no. 27; SCA 3, f. 3.
- <sup>190</sup> Roma, PF, Visite 32, f. 220-220<sup>V</sup>, 287. La nomination de Badet dans Roma, PF, AA 1671 f. 376 no. 10.
- <sup>191</sup> Roma, PF, SCA 2B, f. 764; SCA 3, f. 20, 31-33, 53, 169, 170.
- <sup>192</sup> Roma, PF, SCA 2B, f. 676.
- <sup>193</sup> Roma, PF, Visite 32, f. 221.
- <sup>194</sup> Roma, PF, Visite 32, f. 246-255; Slot, *Ἐκκλησίαι*, 76-82.
- <sup>195</sup> Roma, PF, AA 1669, f. 179 no. 11; 1676, f. 59 no. 23; SCA 2A, f. 539, 669. Visite 32, f. 246-247.
- <sup>196</sup> Données sur un de ces prêtres (Marco Durazzo) dans: Tinos, AKAT 6/4/1, f. 31 et dans: Roma, PF, Visite 32, f. 250<sup>V</sup>-251.
- <sup>197</sup> Roma, PF, Visite 32, f. 246-255.
- <sup>198</sup> L'opinion de Rome sur Camilli est exprimée dans une notice interne du secrétaire de

la Propaganda, Cerri. Une copie de cette notice secrète où ce secrétaire donne son opinion sur le personnel ecclésiastique dans les provinces ecclésiastiques sous l'autorité de la Propaganda se trouvait dans un monastère suisse qui fut occupé pendant la guerre de la succession d'Espagne par des troupes protestantes. Cette notice fut ensuite publiée à Amsterdam comme un curieux document secret du Vatican: U. Cerri, L'état présent de l'église romaine, Amsterdam 1716, où la notice sur Camilli au p. 88.

- <sup>199</sup> Roma PF, SCA 3, f. 234, 270-272.
- <sup>200</sup> Roma, PF, SCA 3, f. 218, 292-294, 334, 344; SCA 4, f. 126, 258.
- <sup>201</sup> Roma, PF, SCA 4, f. 64.
- <sup>202</sup> Roma, PF, SCA 3, f. 387.
- <sup>203</sup> Roma, PF, AA 1672, f. 294 no. 51; SCA 2A, f. 319.
- <sup>204</sup> Plusieurs actes sur ce sujet dans le registre du successeur de Venier: Tinos, AKAT, cod. 3, où, entre autres, figure f. 71 l'ex-métropolitain d'Andros Grigorios.
- <sup>205</sup> Roma, PF, AA 1667, f. 208 no. 2.
- <sup>206</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 98; Clemente da Terzorio, Missioni, t. 4, 181; Roma, PF, SCA 1A, f. 712; SCA 2A, f. 328, 643-646.
- <sup>207</sup> Slot, Ἐκκλησίαι, 79-80.
- <sup>208</sup> Roma, PF, AA 1678 f. 167 no. 29.
- <sup>209</sup> Roma, PF, SCA 2, f. 643.
- <sup>210</sup> Slot, Ἐκκλησίαι, 79.
- <sup>211</sup> Roma, PF, Visite 32, f. 249.

- <sup>1</sup> Pour l'histoire générale de la guerre dans la Méditerranée orientale voir: *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους*, t. 11, 19-35 et Anderson, *Naval Wars*, 195-236. Parmi les historiens contemporains, le plus détaillé est: A. Locatelli, *Racconto della Veneta guerra in Levante*, Colonia 1691, qui ne traite que les premières années de la guerre. Pour les années suivantes, il faut consulter: P. Garzoni, *Istoria della Republica di Venezia in tempo della Sacra Lega*, Venezia 1705.
- <sup>2</sup> Den Haag, ARA, SG 6915 (Colyer, 29 VIII 1684, et 20 X 1684); Paris, AN, AE B 1 892, f. 139; Venezia, AS, SDPTM 900 (10 VII 1684). Une attaque turque sur Tinos en 1684 est mentionnée dans Garzoni, *Istoria*, t. 1, 175.
- <sup>3</sup> Paris, AE, ARC 57 (17 II 1685); Venezia, AS, SDPTM 900 (22 III 1685, 8 IX 1686).
- <sup>4</sup> Den Haag, ARA, SG 6916 (Colyer, 22 VII 1686, 14 VIII 1686).
- <sup>5</sup> Garzoni, *Istoria*, t. 1, 451-471.
- <sup>6</sup> P.P. Argenti, *Occupation of Chios by the Venetians*. London 1935. Garzoni, *Istoria*, t. 1, 574-585, 619-632.
- <sup>7</sup> Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna, e 2, 50-53, 63; Garzoni, *Istoria*, t. 1, 691-695; *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 106; Paris, AN, AE B 1 892, f. 78.
- <sup>8</sup> Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna e 2, 198; Garzoni, *Istoria*, t. 1, 756. Les Turcs essayèrent aussi de prendre Tinos: *Δωριζας, Μεσαιωνική Τήνος*, 114.
- <sup>9</sup> Garzoni, *Istoria*, vol. 1, 777-779; Roma, PF, SCA 7, f. 230, 288-289.
- <sup>10</sup> Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna e 2, 312-313, 369, 385; Paris, AN, AE B 1 892, f. 115. Certains ouvrages occidentaux, tels que Anderson, *Naval Wars*, 195-236, tendent à déterminer les résultats des batailles navales de cette guerre — qui n'étaient pas très décisives — trop en faveur des Turcs. Toutefois, et c'est pour nous le point de vue qui importe, ces batailles (excepté celle de Chio 1696) résultaient dans la retraite des Turcs. Gibb, *Islamic Society*, t. 1, 97, parle de "several defeats" de la flotte vénitienne contre les Turcs; nous n'en connaissons qu'une défaite: celle du carnaval de Chio qui obligea les Vénitiens à évacuer cette île, mais qui ne rétablit point le contrôle turc sur l'Égée centrale à cause des défaites subséquentes subies par le *kapudan paşa* Mezzomorto. Ce Mezzomorto était considéré par les sources contemporaines comme un commandant de piètre qualité (Den Haag, ARA, SG 6917-6921: De Hochepped, 28 II 1690, 16 IX 1695, 25 IX 1697, 17 IX 1696, Colyer, 12 X 1694), ce qui ne s'accorde point avec les louanges attribuées à Mezzomorto par les historiens modernes qui voient en lui un réformateur de la flotte turque.
- <sup>11</sup> Etat de ces tributs et des paiements faits entre 1684 et 1693 dans: Venezia, CMC, PD 589<sup>c</sup>. Les montants des Cyclades ci-dessous, annexe no. 5A.
- <sup>12</sup> Coronello: Roma, BAV, Vat. Graec. 2635 (19 IX 1685). Dieudé: Locatelli, *Racconto*, t. 1, 154, 202; Paris, AN, AE B 1 381 (2 VI 1691); *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 107;

Roma, BAV, Vat. Graec. 2636 (compte des impôts de Naxos, 9 II 1696).

- <sup>13</sup> Cf. dans: Venezia, CMD, PD 589<sup>c</sup>, les montants pour les Cyclades avec ceux d'îles voisines des côtes turques comme Thasos, Nisyros, Moskhonisi, Symi.
- <sup>14</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 104; Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 68-72.
- <sup>15</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 140-141.
- <sup>16</sup> Roma, PF, SCA 5, f. 21.
- <sup>17</sup> Exemples dans: Laurent, Mission, 104; Syros, AMK, Syros (1651).
- <sup>18</sup> Roma, PF, SCA 5, f. 22-23. Pour la réaction voir: Roma, PF, SCA 4, f. 392<sup>v</sup>.
- <sup>19</sup> Paris, AN, AE B 1 892, f. 8.
- <sup>20</sup> Saulger, Histoire, 215-216 qui probablement exagère un peu. D'après lui, 20-25 vaisseaux y passent l'hiver chaque année. Ils portent ensemble 3.000-4.000 soldats et marins. Quelques renseignements concrets dans les mémoires d'un ancien corsaire qui fait le séjour à Ios: Roberts, Last Voyage, 1-7. Cet auteur dit qu'il est arrivé dans l'Archipel comme membre de l'équipage d'un navire de guerre anglais, mais il ment: ce navire était bel et bien un corsaire (cf. Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna a 2, f. 45).
- <sup>21</sup> Locatelli, Racconto t. 2, 191.
- <sup>22</sup> Roma, PF, SCA 7, f. 230, 288-289.
- <sup>23</sup> Paris, AN, AE B 1 892, f. 52; Paris, AE, ARC 57 (17 XII 1685); Paris, BN, FF 7166, f. 215; Den Haag, ARA, SG 6918 (De Hochepped, 19 XI 1690); Marseille, CDC, J 423, f. 7-8. Un cas intéressant est l'enlèvement par des corsaires hollandais et espagnols d'un navire français sur lequel se trouvait le consul de France à Milos; les corsaires avaient été informés des mouvements de ce navire français par un Grec de Milos: Paris, AN, AE B 1 892, f. 26-30; Den Haag, ARA, SG 6918 (De Hochepped, 22 III 1692).
- <sup>24</sup> Den Haag, ARA, DLH 128 (De Hochepped, 30 VI 1696), mentionne l'existence et la portée de ce *ferman*.
- <sup>25</sup> Paris BN FF 7166, f. 215; Paris, AN, AE B 1 892, f. 18, 51, 74-77; Paris, AE, Marine B7 61, f. 103; Den Haag, ARA, SG 6918 (De Hochepped, 22 III 1692).
- <sup>26</sup> Paris, AN, AE B 1 382 (30 XI 1698), 892, f. 26-30, 51; Paris, AE CPT 30, f. 152<sup>v</sup>.
- <sup>27</sup> Paris, AE CPT 18, f. 262; ARC 57 (25 II 1687).
- <sup>28</sup> Masson, Commerce du XVII<sup>e</sup> siècle, 217-218. Le retour des Capucins à Milos dans: Paris, AE, CPT 18, f. 177; cf. Paris, APC, Saint Louis E 8-E 9; Leval, Manuscrits, 349 (contrat des Capucins avec des ouvriers à Milos pour rebâtir le monastère).

- <sup>29</sup> En Italie, des oeuvres de Coronelli, Piacenza, Pacifico et Magni; en France de Coppin, Febure, Wheeler, Guillet de la Guillettière; en Angleterre, Randolph, Roberts; aux Pays-Bas, Dapper: voir les bibliographies ci-dessus, introduction note 10. Les projets dans Djuvara, Cent projets, 230-230 et André, Louis XIV, 229.
- <sup>30</sup> Slot, Saulger, 126-127: Saulger avait employé de grosses sommes pour bâtir une maison de campagne sur l'emplacement de ruines d'un vieux palais médiéval. Sur cette maison un éloge dans Tournefort, Relation, 81-82.
- <sup>31</sup> Slot, Saulger, 128-129.
- <sup>32</sup> Slot, Saulger, 130-140.
- <sup>33</sup> Masson, Commerce du XVII<sup>e</sup> siècle, 242-249.
- <sup>34</sup> Quelques permissions accordées à des Français pour s'établir dans les Cyclades dans: Marseille, CDC, B 5.
- <sup>35</sup> Sur Sicard voir: Marseille, BDR, B IX B 3, f. 191<sup>V</sup>; Paris AN, Marine B 7 56, f. 333; B 7 59, f. 60<sup>V</sup>; Sur Dieudé voir: *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 107, Roma, PF, SCA 7, f. 102; Athènes, GAK, Zerlendis 167 (23 VI 1691); Locatelli, Racconto t. 1, 202, t. 2, 154, 193; Paris, APC, Saint Louis M 110 (contrat de mariage); Syros, AKAS, livre de baptêmes de la cathédrale de Milos, 2 II 1698.
- <sup>36</sup> Paris, AE, ARC 56 (Mémoire sur le commerce du Levant).
- <sup>37</sup> Paris, AN, AE B 1 892, f. 20-22: Goujon a délivré le décret royal à 21 corsaires français dont trois n'obéirent pas et se rangèrent sous les pavillons de Venise et du Portugal. Paris, AN, AE B 1 892, f. 24-25: rapport du commissaire Gillet qui accompagna Goujon.
- <sup>38</sup> Rapport de Digoine dans: Paris, AN, AE B I 892, f. 74-77; cf. avec une lettre du consul à Naxos, Germano Coronello dans: Paris, AN, AE B 1 904, f. 4.
- <sup>39</sup> Paris, AN, AE B 1, f. 96.
- <sup>40</sup> Tournefort, Relation, 58-59.
- <sup>41</sup> Sifnos: François Guyon (Roma, PF, SCA 6, f. 132).  
Syros: Jean Breton (*Δρακάκης, Σύρος*, t. 1, 38).  
Paros: Du Plessis (Paris, AN, AE B 1 381 (Châteauneuf, 1 V 1694).
- <sup>42</sup> Della Grammatica: Paris, AN, AE B 1 380 (Girardin, 10 V 1688); Jean Brun, consul à Andros: Roma, PF, SCA 6, f. 432.
- <sup>43</sup> Paris, BN, FF 7168, 222-224.
- <sup>44</sup> Μ.Ι. Μαρκόπολις, *Δραματικὸν ἐπεισόδιον τῆς Ναξιακῆς ἱστορίας*, Ἀθήναι 1893.

*Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία*, 29-31. Hopf, *Analekten*, 60-62 a sa propre version un peu romantisée qu'il dit basée sur des documents de Naxos.

- <sup>45</sup> *Μαρκόπολις, Ἐπεισόδιον*, 11-13; *Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία*, 29-30; Lichtle (ed. *Κρέμος*), 149-150. Deux récits inédits, de Polla et du supérieur des Jésuites de Naxos, se trouvent dans Paris, BN, FF 7169, f. 75 et 115. La généalogie des Coronelli se trouve dans Hopf, *Chroniques*, 499. *Μαρκόπολις, Ἐπεισόδιον*, 9-10 considère cette généalogie comme inexacte, ce qui est vrai. L'auteur se base pour cette opinion sur les registres de baptêmes et de mariages de la cathédrale latine de Naxos, maintenant disparus (on les dit détruits par un prêtre latin dans un accès bien compréhensible d'aversion contre la marotte de la généalogie).
- <sup>46</sup> Roma, PF, SCA 4, f. 295.
- <sup>47</sup> *Μαρκόπολις, Ἐπεισόδιον*, 15-17, reproduit dans *Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία*, 37-38.
- <sup>48</sup> Roma, BAV, Vat. Graec. 2638 (8 III 1687).
- <sup>49</sup> Paris, BN, FF 7168, f. 402-404.
- <sup>50</sup> Paris, BN, FF 7175, f. 36; Paris, AN, Marine B 7 61, f. 171<sup>V</sup>.
- <sup>51</sup> *Μαρκόπολις, Ἐπεισόδιον*, 20, 23-25.
- <sup>52</sup> Hopf, *Analekten*, 63; *Μαρκόπολις, Ἐπεισόδιον*, 21-25.
- <sup>53</sup> Naxos, AKAN, chronique des Capucins, p. 180.
- <sup>54</sup> Paris, AN, Marine B 7 61, f. 181<sup>V</sup>.
- <sup>55</sup> Le contrat de mariage (27 VII 1690) dans: Naxos, AKAN; publié partiellement dans *Μαρκόπολις, Ἐπεισόδιον*, 28-29.
- <sup>56</sup> Marsigli, *Etat militaire*, 136, où figurent trois *beyliks* des îles: Chio, "Vanakia" et "Veendro" avec la remarque que ces *beyliks* sont *saliene (saliyane)*, c'est à dire que les *beys* ne perçoivent pas directement leurs revenus, mais qu'ils les reçoivent d'un comptoir du trésor impérial (un écho du privilège que nous mentionnions au p. 200?). *Vanakia Veendro* doit être lu comme *ve Naksia ve Endro*: et Naxos et Andros, ce qui rend le passage plus clair.
- <sup>57</sup> *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 141-142; *Δρακάκης, Σύρος*, t. 1, 37-38; Tournefort, *Relation*, 108; Roma, PF, SCA 7, f. 184, 230, 288-289; Venezia, AS, SDPTM 900 (4 VI 1686).
- <sup>58</sup> Paris, AN, AE B 1 892, f. 40.
- <sup>59</sup> Syros, AKAS (lettre du *kapudan paşa* Ibrahim, 15 VIII 1687).

- <sup>60</sup> Syros, AKAS (lettres de Hüseyin Çelebi et du *kapudan paşa* Yusuf, 2 IX 1691 et 22 III 1693).
- <sup>61</sup> Ζερλέντης, Νικούσιος, 203: Iatros fut capturé par les Vénitiens. Syros, AKAS, documents sur la taxation turque, 1691-1692.
- <sup>62</sup> Μαρκόπολις, Ἐπεισόδιον, 15-17, cf. Roma, BAV, Vat. Graec. 2638 (5 VI 1691). Tournefort, Relation, 84, donne une description des abus des *skotomata*. Les *skotomata* ne sont d'ailleurs pas un privilège exclusif des Latins: Roma, BAV, Vat. Graec. 2638 (témoignage de Nikolaos Yiaryianos, sans date, ±1690).
- <sup>63</sup> Βισβίζης, Ἀποφάσεις, 123; Venezia, AS, SDPTM 900 (24 V 1685), cf. ci-dessous, annexe no. 5B.
- <sup>64</sup> Paris, AN, AE B 1 381 (Châteauneuf, 2 IX 1691); AE B 1 892, f. 81-82.
- <sup>65</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 141-142, cf.: Venezia, AS, SDPTM 900 (14 VII 1686).
- <sup>66</sup> Ζερλέντης, Νικούσιος, 103; Venezia, AS, SDPTM 900 (8 IX 1686).
- <sup>67</sup> Description de la communauté française de Milos dans: Paris, AE, ARC 56 (mémoire sur le commerce: Milos).
- <sup>68</sup> Paris, AN, AE B 1 892, f. 88-89.
- <sup>69</sup> Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna f 2 (De Hochepped à Colyer, 20 IV 1692; De Hochepped à Moroni, vice-consul des Pays-Bas à Chio, 11 XI 1692).
- <sup>70</sup> Varenbergh, Ferriol, 56; Den Haag, ARA, LAT 9 (27 II et 9 XI 1708); cf. Istanbul, BA, tt 800, 184 (où Nikolaos et son frère Konstandinos Kondylis figurent comme les plus riches propriétaires de Paros) et 342 (Dhimitrios Kondylis, le plus riche propriétaire sauf un à Milos).
- <sup>71</sup> Βισβίζης, Ἀποφάσεις, 111-112.
- <sup>72</sup> Exemples dans: Roma, BAV, Vat Graec. 2633, f. 85; (2 VII 1690, 13 V 1691, 5 VI 1691).
- <sup>73</sup> Δροκάκης, Σύρος, t. 2, 302-303; Athènes, GAK, Mykonos, Lyta fak. 20 (document du 25 IX 1691).
- <sup>74</sup> Exemples de procès et sentences vénitiens dans: Syros, AKAS (procès Peraki); Ζερλέντης, Σημειώματα, 143-144; Λάμπρος, Ἄγιου Νικολάου, 244-245; Πασχάλης, Κυκλάδες, 135.
- <sup>75</sup> Roma, BAV, Vat. Graec. 2638 (2 V 1692) cf. les plaintes de moines de la Panayia Vrysiani de Sifnos dans: Roma, PF, SCA 5, f. 141.



<sup>76</sup> Annexe nr. 8.

<sup>77</sup> Paris, AE, CPT18, f. 293<sup>V</sup>-294; Paris, BN, FF 7168, 222-224.

<sup>78</sup> Roma, PF, SCA 5, f. 20.

<sup>79</sup> La mise à sac est mentionnée dans *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ ἔθνους*, t. 11, 33. Nous n'avons pu trouver aucune confirmation dans les sources que nous avons consultées. Nous connaissons bien le cas d'une descente *turque* à Paros: *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 106. D'autre part, il existe une mention digne de foi d'une mise à sac d'Andros par les Vénitiens: *Πασχάλης, Κυκλάδες*, 137.

<sup>80</sup> Roma, PF, SCA 4, f. 392<sup>V</sup>; SCA 5, f. 22-23; Slot, *Οὐνίται*, 202, 211; *Γρηγορίου, Σχέσεις*, 67-69.

<sup>81</sup> *Ζερλέντης, Μοροζίνι*, 238-439.

<sup>82</sup> *Ζερλέντης, Ἀρχιεπίσκοποι Σίφνου*, 141.

<sup>83</sup> Slot, *Ἑκκλησίαι*, 216.

<sup>84</sup> Roma, PF, AA 1688, f. 28 no. 5.

<sup>85</sup> Roma, PF, SCA 4, f. 163; SCA 5, f. 13; SCA 6, f. 11<sup>V</sup>, 19; SCG 1, 490-495.

<sup>86</sup> Roma, PF, SCA 7, f. 21-22, 214; Roma, BAV, Vat. Graec. 2635 (II 1691). Ce Dambi était un personnage intéressant. Il avait servi les Vénitiens comme négociateur dans des pourparlers avec des chefs grecs pour organiser une rébellion en territoire turc. Après les conflits de Naxos, il fut accusé par ses ennemis d'être un espion des Turcs; Dieudé reçut l'ordre de l'exécuter: B.J. Slot, *Ὁ τάφος ἐνὸς δολοφονουμένου, Ναξιακὸν Μέλλον, φιλολογικὴ ἔκδοσις*, Apr. 1979, p. 4, et Locatelli, *Racconto* t. 2, 193.

<sup>87</sup> Roma, PF, SCA 7, f. 48; AA 1692, f. 252, no. 11.

<sup>88</sup> Argenti, *Diplomatic Archive*, t. 2, 878-915.

<sup>89</sup> Le texte du *ferman* dans: Paris, AE, CPT 29, f. 43.

<sup>90</sup> Roma, PF, SCA 6, f. 134<sup>V</sup>, 147; SCA 9, f. 505.

<sup>91</sup> Hofmann, *Thera*, 33-34, 79-80, 95-96.

<sup>92</sup> Roma, PF, AA 1694, f. 265, no. 17; l'histoire du monastère dans Φ. Κουκουλές, *Ἡ ἐν Θήρᾳ ἱερὰ μονὴ τοῦ Ἀγίου Νικολάου*, EEBS 6 (1929) 54-79.

<sup>93</sup> Roma, PF, AA 1697, f. 55 no. 15, f. 117 no. 1; AA 1699 f. 248 no. 19; AA 1702, f. 200 no. 8. Une biographie de Staïs est Π.Γ. *Ζερλέντης, Ἰωάννης Στάης, ἑξαρχος Μελετίου τοῦ Φιλαδελφείας*, NE 1 (1918). Cette biographie ne se base pas sur les

sources principales: les documents conservés dans les archives de la Propaganda. Dans un livre très récent, *Τσιρπανλής, Κολλέγιο*, 656-658, on trouve beaucoup de détails sur la vie de Staïs, mais ses activités dans les Cyclades n'y sont que sommairement traitées.

- <sup>94</sup> *Ζερλέντης, Στάης*, 254-256.
- <sup>95</sup> *Ζερλέντης, Στάης*, 256-260.
- <sup>96</sup> Roma, PF, SOCG 533, f. 451 (le rapport original).
- <sup>97</sup> Roma, PF, AA 1686, f. 125 no. 23; AA 1695, f. 185, no. 25.
- <sup>98</sup> Mort de Camilli: Roma, PF, SOCG 533, f. 228-229. Ses dettes: Roma, PF, SCA 1B f. 198-202; SCA 8, f. 280; Visite 37, f. 75-76; Tournefort, Relation, 59.
- <sup>99</sup> Roma, PF, SOCG 533, 206; AA 1693, f. 302 no. 19, f. 327 no. 8; AA 1699, f. 175 no. 25.
- <sup>100</sup> Roma, PF, SCA 5, f. 65; Paris, BN, FF 7164, f. 239, 307, 419-420; Syros, AMK, Syros (documents sur Rosa, 1686-1687).
- <sup>101</sup> Roma, PF, AA 1686, f. 175 no. 2; AA 1689, f. 54 no. 1; Paris, BN, FF 7164, f. 179, 239, 421; Paris, AE, CPT 18, f. 177.
- <sup>102</sup> Paris, BN, FF 7166, f. 72<sup>V</sup>; FF 7165, f. 396<sup>V</sup>, 398; FF 7169, f. 184<sup>V</sup>-185; FF 7170, f. 384<sup>V</sup>-385; Paris, APC, Saint Louis N 29; Syros, AMK, Syros (requête au capitaine de la nave Venier, 18 IX 1686).
- <sup>103</sup> *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 105, Rosa réussit également à inciter le commandant vénitien à créer des ennuis au consul de France à Andros qui supportait les Capucins sur l'ordre de son ambassadeur: Paris, BN, FF 7169, f. 142, FF 7166, f. 4, 72<sup>V</sup>.
- <sup>104</sup> Roma, PF, AA 1698, f. 98 no. 6, f. 159 no. 2; AA 1699, f. 328 no. 9; AA 1701, f. 166 no. 7; SCA 7, f. 218, 230. Cf. Rome, PF, SOCG 533, f. 212; sommaire des renseignements sur Rosa. *Hierarchia Catholica*, t. 5, 84 n. 4 mentionne erronément la mort de Rosa en 1684. En réalité nous ne savons pas quand Rosa est mort; c'est toutefois après 1704 (cf. Roma, PF, AA 1704, f. 95 no. 2, où il est toujours vivant).
- <sup>105</sup> Roma, PF, SOCG 533, f. 206.
- <sup>106</sup> Roma, PF, SCA 7, 184.
- <sup>107</sup> Venezia, AS, SDelMar 152 (1686), f. 233; *Hierarchia Catholica*, t. 5, 343.
- <sup>108</sup> Roma, PF, AA 1687, f. 93 no. 23; Venezia, AS, SDelMar 153 (1688), f. 455; Roma PF, SCA 6, f. 391-392.

- <sup>109</sup> Quelques plaintes de la part du clergé latin sur Crispo dans: Roma, PF, SCA 6, f. 391-392, mais ces plaintes viennent d'une source suspecte, cf. Roma, PF, SOCG 533, f. 206.
- <sup>110</sup> Roma, PF, SCA 6, f. 9, 19; Roma, ARSJ, Gallia 105<sup>I</sup>, f. 261-262; Hierarchia Catholica, t. 5, 281.
- <sup>111</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 106; Roma, PF, SCA 6, f. 413-414; SCA 7, f. 21-22.
- <sup>112</sup> Hierarchia Catholica, t. 5, 367.
- <sup>113</sup> Roma, PF, AA 1699, f. 198 no. 26, f. 210 no. 5; Syros, AMK, Syros (lettre du préfet de la mission à Pera 20 II 1697; lettre de l'agent des Capucins français à Rome, Ambroise, 14 VII 1696).

- <sup>1</sup> Venezia, AS, 5 Savi 26 (nomination de Bozzi et commission signée par Bozzi pour Glykofridhis comme consul à Kythnos. Certains anciens consuls furent maintenus dans leur fonction: Mathaios Modhinos à Milos et Nikolaos Spiridhos à Paros et Mykonos: Venezia, AS, Bailo 122.
- <sup>2</sup> Venezia, AS, SDelC 36, f. 90 (25 VIII 1703).
- <sup>3</sup> Hammer, Geschichte, t. 7, 173-175. Une traduction du manifeste turc qui ouvrit la guerre dans: London PRO, SP 97/23, f. 130.
- <sup>4</sup> Zinkeisen, Geschichte, t. 5, 461-471.
- <sup>5</sup> Anderson, Naval wars, 243-246; *Ιστορία του Ἑλληνικοῦ ἔθνους*, t. 11, 41-44 avec carte des opérations en Egée; le plus important ouvrage contemporain du côté vénitien est: G. Ferrari, Delle notizie storiche della lega tra l'imperatore Carlo VI e la Republica di Venezia, Venezia, 1726.
- <sup>6</sup> *Ιστορία του Ἑλληνικοῦ ἔθνους*, t. 11, 47; Anderson, Naval wars, 244-249.
- <sup>7</sup> Le traité de paix dans Du Mont, Corps diplomatique, t. 8, 524-528.
- <sup>8</sup> Theyls, Charles XII, 193; Ferrari, Notizie, 40-41; rapport du provéditeur extraordinaire Balbo dans: Tinos, AKAT (publié en traduction grecque dans *Καιροφύλλας, Σελίδες*, 135-136); rapport du commandant de la flotte vénitienne Dolfin dans *Γεωργαντόπουλος, Τηνιακά*, 221-226; description des événements à Tinos par le prêtre latin Karikiopoulos (postérieur à 1718, mais antérieur à 1730) dans *Γεωργαντόπουλος, Τηνιακά*, 231-235; extrait d'une lettre de Mykonos du 6/17 VI 1715 dans London, PRO, SP 97/23, f. 182 (183). La version turque dans Rasid, Tarih, t. 4, 65-66. Quelques renseignements se trouvent dans deux journaux de personnages qui ont voyagé avec l'armée du grand vizir au Péloponnèse: Dioiketès, 144 et Brue, 7-9.
- <sup>9</sup> L'accord de capitulation dans Paris, AN, AE B 1 386 (avec la date erronée de "1708 ou 1710"). A Venise, le provéditeur Balbo fut condamné à l'emprisonnement à vie pour lâcheté: Diedo, Istoria, t. 4, 86-87, 109. Raşid, Tarih, t. 4, 66, fait mention de la déportation de 100 Latins de Tinos au "kale" (Kastro) de Naxos; c'est une erreur: il s'agit probablement du saufconduit accordé à la garnison de Tinos pour se rendre à Monemvasie, cf. London, PRO, SP 97/23, f. 182 (183).
- <sup>10</sup> Hammer, Geschichte, t. 7, 182. Le *tahrirci* en question était Nevşehirli Ibrahim qui devint grand vizir en 1718: *Γεωργαντόπουλος, Τηνιακά*, 234, Münir Aktepe, Ibrahim Pasha, 234, cf. Tinos, AKAT, ferman du 1 V 1717.
- <sup>11</sup> La première version dans le récit de Karikiopoulos: *Γεωργαντόπουλος, Τηνιακά*, 235; la tradition orale dans *Δρόσος, Ιστορία*, 28.
- <sup>12</sup> Une description détaillée des événements à Folegandros dans Z.Δ. Γαβαλᾶς, *Καταστροφή Φολεγάνδρου, Κμωλιακά*, 4 (1974), 231-249, cf. une notice dans: Den Haag, ARA, SG 6935 (lettre du consul de Smyrne, 10 III 1717).

- <sup>13</sup> Varenbergh, Ferriol, 273; Hammer, Geschichte, t. 7, 134.
- <sup>14</sup> L'évolution de l'attitude française est montrée dans: Paris, AE, CPT 37, f. 142<sup>V</sup>; Paris, AN, Marine B 7 68, f. 255, 263<sup>V</sup>, en comparaison avec Paris, AN, Marine B 7 71, f. 387; B 7 73, f. 159; AE B 1 384 (12 III 1705) et Paris, AE, CPT 41, f. 112. Voir aussi: Rousseau, Relations diplomatiques, 149-151.
- <sup>15</sup> Paris, AN, Marine B 7 68, f. 263<sup>V</sup>, B 7 71 f. 35.
- <sup>16</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 111.
- <sup>17</sup> Rome, PF, SCA 9, f. 139; Tournefort, Relation, 134.
- <sup>18</sup> Roma, BAV, Vat. Graec. 2636 (III 1715); Roma, PF, AA 1717, f. 199 no. 20; AA 1718, f. 241 no. 1, f. 594 no. 30; Paris, AE, ARC 58 (3 VI 1715); Paris AN, AE B 1 389 (12 IX 1715); Den Haag, ARA, SG 6933 (consul de Smyrne, 10 X 1714).
- <sup>19</sup> Den Haag, ARA, DLH 128 (consul de Smyrne, 30 VI 1696). Renouvellement de ce *ferman*: Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna, f. 2, f. 251.
- <sup>20</sup> Den Haag, ARA, DLH 129 (consul de Smyrne, 6 XI 1702).
- <sup>21</sup> Paris, AN, AE B 1 892, f. 209-210.
- <sup>22</sup> Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna a 4, f. 226-234; e 3, p. 252, 411; Paris, AN, AE B 1 892, f. 209-211; Paris AE, CPT 39, f. 176.
- <sup>23</sup> Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna a 4, f. 132<sup>V</sup>.
- <sup>24</sup> Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna e 3, f. 559-561 (lettres aux Etats Généraux et à l'Amirauté de Zélande).
- <sup>25</sup> Paris, AN, AE B 1 388 (30 I 1712 concernant le pilote grec Markos Koronios).
- <sup>26</sup> Paris, AN, AE B 1 388 (5 VII 1713); AE B 1 904, f. 10-12; Marine B 7 93, f. 35<sup>V</sup>; Paris, AE, ARC 58 (10 II 1714); Den Haag, ARA, SC 6933 (consul de Smyrne, 14 IV 1714).
- <sup>27</sup> Masson, Commerce du XVIIIe siècle, 248, 250, 253. Recueil des Instructions, 190: d'après ses instructions, le premier devoir de l'ambassadeur de France à Constantinople est la protection de la religion chrétienne.
- <sup>28</sup> Varenbergh, Ferriol, 100, 124-125 (Varenbergh publie dans ce livre les minutiers sémi-officiels de Ferriol qui proviennent de ses archives privées et qui se trouvent maintenant dans la bibliothèque de l'université de Gand). Paris, AE, ARC 58 (9 II 1700); CPT suppl. 7, f. 101.
- <sup>29</sup> Camariano, Mavrocordato, 75-76, 80; Recueil des Instructions, 206-210.

- <sup>30</sup> Paris, AN, Marine B 7 79, f. 142<sup>v</sup>.
- <sup>31</sup> Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna a 5, f. 50-51, 57 (copies de documents sur la fin de la mission de Ferriol).
- <sup>32</sup> Paris, AN, AE B 1, 904, f. 2<sup>v</sup>, 13; AE B 1 386 (9 IX 1709); Marine B 7 85, f. 25, 249.
- <sup>33</sup> Le P. Tarillon S.J. remarque dans une lettre (Paris AN, AE B 1 904, f. 10-12) que dans d'autres cas, Des Alleurs n'avait pas hésité à nommer un indigène. Il cite le cas de la nomination d'un prêtre grec comme vice-consul d'Antiparos. En effet, Roma, BAV, Vat. Graec. 2636, contient un acte de 1715 qui fait mention de Leonis Kartoularios, prêtre grec, vice-consul de la France à Antiparos.
- <sup>34</sup> Paris, AN, AE B 1 904, f. 10-12.
- <sup>35</sup> Paris AN, AE B 1 388 (Des Alleurs à Marin, 21 X 1713).
- <sup>36</sup> Paris, AN, AE B 1 388-389 (lettres de Marin et de Giustiniani, copies, 1712-1714); Roma, PF, SCA 9, f. 474-489.
- <sup>37</sup> Paris, AE, ARC 58 (2 IV 1715); Paris, AN, Marine B 7 98, f. 68<sup>v</sup>.
- <sup>38</sup> Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna, f 2 (correspondance du consul des Pays-Bas à Smyrne avec Latins et Grecs de Chio ); Recueil des Instructions, 168-169.
- <sup>39</sup> Sutton, Dispatches, 170; Masson, Commerce du XVIIIe siècle, 250.
- <sup>40</sup> Tournefort, Relation, 38.
- <sup>41</sup> Paris, AN, AE B 1 904, f. 9; Marine B 7 71, f. 384-385.
- <sup>42</sup> *Νυσταζοπούλου, Έγγραφα*, 237-241 (publication de privilèges russes en faveur de moines grecs de Milos des archives du monastère de Saint Jean à Patmos).
- <sup>43</sup> Folegandros (France) Yeoryios Staïs (Tournefort, Relation, 49).  
 Kimolos (Venise): Mathaios Modhinos (Venezia, AS, Bailo 122, 20 II 1700).  
 Kythnos (Venise): Andonios Glykofridhis (Venezia, AS, 5 Savi 26).  
 Kythnos (France): Iannaki della Grammatica (Tournefort, Relation, 125).  
 Milos (Angleterre): anonyme (Paris, AN, AE B 1 892, f. 193).  
 Mykonos (France): Ioannis Gkyzis (Ghisi) (Paris AN Marine B 7 73, f. 461).  
 Mykonos (Pays-Bas). MikhailDhiaskoufos (Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna a 3, f. 47-48).  
 Kea (France): Pagkalos (Paris, AN, Marine B 7 73, f. 202).  
 Paros-Naxos: (Angleterre et Pays-Bas): Konstandinos Kondylis (Tournefort, Relation, 78; Paris, AE, ARC 58, 10 II 1714).  
 Paros (France): Mikhail Kondylis (Paris, AN, AE B 1 904, f. 10-12).  
 Santorin (Angleterre). Nicolo Ghisi (Roma, PF, SCA 9, 519).  
 Andros (France): Nicolo della Grammatica (Roma, PF, SCA 9, 307).

- <sup>44</sup> Basé sur les statistiques dans. Marseille, CDC, I-27, qui donne les valeurs des importations à Marseille de l'“Archipel”; voir ci-dessous annexe no. 8.
- <sup>45</sup> Tournefort, Relation, 99.
- <sup>46</sup> On ne pouvait point faire entière confiance aux consuls indigènes comme le montre le cas du consul de France à Mykonos qui porte atteinte aux intérêts de l'église catholique: Roma, PF, SCA 8, f. 512-515. Les patentes de certains consuls indigènes, signées par le roi de France disent que ces consuls sont des Catholiques. Dans certains cas, ce n'est pas vrai (Paris, AN, Marine B 7 73, f. 202) où il s'agit de personnages qui se trouvent à mi-chemin entre les deux rites (Paris, AN, Marine B 7 73, f. 461, cf. avec Roma, PF, SCA 8, f. 512).
- <sup>47</sup> Paris, AN, AE B 1, 892, f. 90, 193.
- <sup>48</sup> Une comparaison entre les instructions de Des Alleurs et de Bonnac montre une différence frappante dans les proportions de la partie concernant la religion: Recueil des Instructions, 163-255.
- <sup>49</sup> Roma, PF, AA 1716, f. 155 no. 26; AA 1720, f. 612 no. 30. Le *berat* de Tinos est publié en traduction italienne dans Hofmann, Tinos, 84-85.
- <sup>50</sup> Roma, PF, AA 1716, f. 155 no. 26.
- <sup>51</sup> Paris, AN, AE B 1 892, f. 209-218; Paris BN. Ms. Turc 835, f. 95-98, 105-106, 112-113, 188 (ce manuscrit est un registre de la correspondance turque de Bonnac); Bonnac, Mémoire, 280-281; *Ζερλέντης, Ἀνασύστασις*, 134-136.
- <sup>52</sup> Paris, AN, AE B 1 388 (22 IX 1714); Paris AE, ARC 58 (22 IX 1714); Den Haag, ARA, SG 6933 (De Hoche pied, 14 IV 1714); Consulaat Smyrna f 3, f. 209-210.
- <sup>53</sup> Tournefort, Relation, 134; Tournefort et quelques documents grecs utilisent le terme “Mussellim” qui semble correspondre à *müsellim*, mais le *tahrir* turc de Naxos de 1708 dans la collection de Mme Anna Marcopoli parle de *mütesellim*, ce qui est sans doute plus exact.
- <sup>54</sup> Tournefort, Relation, 58-59, 82, 134.
- <sup>55</sup> Tournefort, Relation, 56, 69, 96, 104, 105. A tort, Tournefort remarque que Konstandinos Kondylis était à Paros à la fois *voyvoda* et *kadi*: il est absolument impossible qu'un non-musulman ait été *kadi*.
- <sup>56</sup> Tournefort, Relation, 58-59.
- <sup>57</sup> Roma, BAV, Vat. Graec. 2633, f. 99, cf. Roma, PF, SCG misc. f. 164, où un rapporteur de la Propaganda dit que le *kadi* de la flotte (et non le *kadi* de Chio) nomme les *kadis* des petites îles.

- <sup>58</sup> Tournefort, Relation, 134; Roma, PF, SCA 9, f. 307.
- <sup>59</sup> Biographie de Porfyritis dans *Σφυρόερας, Δραγομάνοι*, 86-101.
- <sup>60</sup> Den Haag, ARA, SG 6933 (De Hochepped, 15 V 1714), où on lit la fausse nouvelle selon laquelle Vendouras aurait été exécuté pour ses crimes. *Σφυρόερας, Δραγομάνοι*, 96, mentionne la déposition, mais n'en sait pas la raison. Finalement, Vendouras fut réellement exécuté en 1731/2. Den Haag, ARA, SC 6942 (Calkoen, 8 I 1732).
- <sup>61</sup> Cf. ci-dessous p.262-263 et Sofia, BN, MO Φ 214 A a.e. 356 Λ 1 et Φ 214 A a.e. 353. La manière dont une île réglait ses impôts se voit dans une lettre de Jean François de Raimond de Modène, ancien corsaire de Malte devenu plénipotentiaire d'Ömer, *bey* de Naxos; Roma, BAV, Vat. Graec. 2636 (5 III 1691).
- <sup>62</sup> Des *voynodas* musulmans et chrétiens sont mentionnés dans Tournefort, Relation, 58-59, 69, 125. Sur le paiement fait à l'avance voir: Della Rocca, Traité, t. 1, 81 cf. Röhrborn, Verwaltung, 116-117. Un exemple de *voynodas* établis par la commune dans *Χατζιδάκης, Ιστορία Μήλου*, 322-323.
- <sup>63</sup> Un certain Omar Aga s'intitule déjà en 1676 "*müsellim* et *kahya* de Santorin": Santorini, AKES, Gonia, 1676, cf. ci-dessus not 53. Un *mütesellim* d'Andros est mentionné dans *Πασχάλης, Ιστορία Άνδρου*, t. 2, 201.
- <sup>64</sup> Tournefort, Relation, 58-59.
- <sup>65</sup> Slot, *Εκκλησίαι*, 107-109 (Milos, 1605).
- <sup>66</sup> Comparer les noms de famille dans *Ζερλέντης, Σύστασις*, 27, avec ceux des plus riches personnages dans: Athènes, GAK, Mykonos, cod. 127.
- <sup>67</sup> Sur Politi voir: *Κεφαλληνιάδης, Μαρκοπολίτη*, 622-674 (à consulter avec précaution en ce qui regarde la description du rôle historique de libérateurs des paysans que cette famille aurait joué à Naxos, les thèses douteuses de Zerlendis y sont encore accentuées) et Istanbul, BA, tt. 800, 33 et 40. Sur Khalilis voir: Slot, *Εκκλησίαι*, 184-185 et plusieurs documents du XVI<sup>e</sup> siècle dans: Athènes, GAK, Zerlendis, fak. 167.
- <sup>68</sup> Ce document est publié dans *Δρακάκης, Σῦρος*, t. 1, 206.
- <sup>69</sup> Quelques notes sur la fonction de chancelier dans *Δρακάκης, Σῦρος*, t. 1, 217-220.
- <sup>70</sup> *Δανέξης, Σαντορίνη*, 101, *Ψυλλὰς, Ιστορία*, 155; *Δώριζας, Τήνος ἐπὶ Τουρκοκρατίας*, 22.
- <sup>71</sup> Le dossier dans: Venezia, AS, 5 Savi 175.
- <sup>72</sup> Paris, AN, AE B I 386 ("1708 ou 1710"): capitulation de Tinos de 1715. En 1801, le



revenu total de l'impôt foncier était de 23.599/18 *grosia* et celui du *cizye* 34.085/65 (chiffres dans 'Αρμακόλλας, Οικονομικά, 46).

<sup>73</sup> Détails sur l'administration de Tinos après 1715 dans: *Καιροφύλλας, Σελῶδες*, 188; Zallony, Tine, 10-16; *Δημάκης, Ἐμπόριον*, 623. Pasch di Krienen, *Descrizione*, 93, a une description toute différente qui semble être erronée quoique nous ayons des preuves que cet auteur ait séjourné pour quelque temps à Tinos, cf. Den Haag, ARA, LAT 718.

<sup>74</sup> Un témoignage curieux sur le système féodal, enregistré à Tinos à l'époque de la domination turque est: Tinos, AKAT 5 (sans date):

Μαρτυροῦμεν οἱ μείεις οἱ κάτωθεν γεγραμένοι πῶς τὸν καιρὸν  
ὁποῦ ἦτον τὸ νησι μας εἰς τοῦ Βενετζίανου τὰ χαίρια πῶς  
τὰ φεύγδα οὔτε ἤμποροῦσαν νὰ πολυθούση, οὔτε νὰ χαρισθούνη·  
μόνον ἦτον νὰ πηγένουν ἀπὸ γενεὰ ἕως γενεὰ καὶ ὅταν δὲν  
ἤθελε εὐρεθῇ γενεὰ ἐστρέφουνταν τὰ φέουδα εἰς τοῦ πρέντζιπα  
τὰ χέρια ὡς πράγματα ἀθθεντικὰ καὶ ὅσα γράματα δὲν ἦταν  
ἀπὸ νοδᾶρο δὲν ὀφέλουσα.

(Nous, les soussignés, déclarons qu'au temps  
où notre île était sous la domination vénitienne,  
les fiefs ne pouvaient pas être vendus, ni être  
donnés, ils ne pouvaient passer que de père en fils  
et quand il n'y avait pas de fils, les fiefs  
retournaient aux mains du Prince comme choses  
seigneuriales, et que tout acte juridique qui  
n'était pas écrit par un notaire, ne valait pas)

<sup>75</sup> Hammer, *Geschichte*, t. 7, 43-44; Cook, *History*, 200-201; Shaw, *History*, t. 1, 225.

<sup>76</sup> Athènes, GAK, IAV cod. 28, p. 131-141 (traduction grecque). L'original turc se trouve dans la possession de Mme Anna Marcopoli de Naxos.

<sup>77</sup> A signaler la lettre de plaintes concernant la tyrannie exercée par Crusino Barozzi, seigneur de Filoti, que les Grecs de ce village naxien envoyèrent au patriarche de Constantinople: Π.Γ. Ζερλέντης, 'Ικετήριον γράμμα τῶν Φιλοσιτῶν πρὸς τὸν οἰκουμένην πατριάρχην Κοσμᾶν τὸν ἀπὸ Ἀλεξανδρείας κατὰ τοῦ τιμαριώτου αὐτῶν Χρυσάνθου Μπαρότζι ἔτει 1714 NE 1 (1918), 137-140.

<sup>78</sup> Hammer, *Geschichte*, t. 7, 241-242.

<sup>79</sup> Ζερλέντης, *Φεουδαλικὴ πολιτεία*, 75-79.

<sup>80</sup> Les *fermans*, publiés dans Ζερλέντης, *Φεουδαλικὴ πολιτεία*, 79-83, de même que les traductions de documents turcs dans Roma, BAV, Vat. Graec. 2633, 99-104, nous renseignent sur le point de vue turc. L'allégation des seigneurs que les *topi* étaient des terres incultes dans Lichtle (ed. Κρέμος), 150.

- <sup>81</sup> D'après Istanbul, BA, tt. 800, p. 33 et 40, membres de la famille Politi étaient en 1670 parmi les plus riches habitants des villages, quoique leur position reste loin derrière celle des riches habitants de la ville. Cette situation a changé: dans l'intérieur de Naxos on voit encore trois maisons de campagne de la famille Politi de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle qui sont de la même envergure que les maisons des plus riches Latins (à Akadhimí, Kerami et Metokhi).
- <sup>82</sup> Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 34-35; Lichtle (ed. Κρέμος), 150; Athènes, GAK, IAV 28, f. 39-40.
- <sup>83</sup> Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 36.
- <sup>84</sup> Roma, PF, SCA 10, f. 389-390; Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 37.
- <sup>85</sup> Sur Lastic de Vigouroux voir: Μαρούλης, Ναξιακά έγγραφα, 408-409, 412-414. Sur la conservation de ses privilèges: Ζερλέντης, Φεουδαλική πολιτεία, 92-93; Roma, BAV, Vat. Graec. 2633, f. 99-100; Lichtle (ed. Κρέμος), 150. Les privilèges de la famille Lastic ne furent abolis qu'en 1820: Den Haag, ARA, LAT 1813-1830, 125 (21 VIII 1820).
- <sup>86</sup> Κεφαλληνιάδης, Φιλοτίτισσα, 9-15.
- <sup>87</sup> Roma, PF, SCA 9, f. 307, 318, 320. Sur les systèmes d'Andros voir: Πασχάλης, Έθιμα, 12-13. Première mention d'Andros comme possession de la sultane Hadice dans une quittance turque dans: Sofia, BN, MO Φ 214 A a.e. 356 n. 1.
- <sup>88</sup> Ψυλλᾶς, Ίστορία, 162-163, 287; Βισβίξης, Βολαί, 27-28, 33-35. Comme habituellement, ce dernier auteur entoure son exposé de spéculations trop profondes basées sur une biographie une peu recherchée. Il semble que Milos connaissait un système analogue, les pâturages s'y appellent βοσκή / voski: Βάος, Ναοί, 167, 267. Syros connaissait également des *volai*, cf. Syros, AKAS, registre des actes 1714 (5 VIII 1714).
- <sup>89</sup> Tournefort, Relation, 55-140.
- <sup>90</sup> Marseille, CdC I 27; visites de Castelli et de Ruggier dans: Roma, PF, Visite 37-38 et SCA 9; Rapport de Coronello dans: Paris, AN AE B 1 904, f. 4-8.
- <sup>91</sup> Tournefort, Relation, 134.
- <sup>92</sup> Roma, PF, AA 1708, f. 264; SCA 9, f. 322.
- <sup>93</sup> Roma, PF, SCA 9, f. 318.
- <sup>94</sup> Δημάκης, Έμπόριον, 614; Paris, AN, AE B 1 902, f. 90. Lichtle (ed. Κρέμος), 187, donne l'histoire de la culture d'agrumes à Naxos.
- <sup>95</sup> Slot, Έκκλησίαι, 87-88; Slot, Πρόξενοι, 227-228; Α. Λεντάκης, Έ καταστροφή της Μήλου τὸν ΙΗ' αἰῶνα, Ἀθήνα 1974; Λεντάκης, Ἀγιογράφοι, 368-370; Olivier,

Voyage, vol 2, 202-203; Sonnini, Voyage, vol 2, 228-229.

<sup>96</sup> Lucas, Voyage (ed. 1714), 226; Δημάκης, Ἐμπόριον, 625-626; Roma, PF, SCA 9, f. 322; tous les Condestauli habitent désormais Venise.

<sup>97</sup> Roma, PF, AA 1716, f. 379 no. 9; AA 1719, f. 180 no. 22.

<sup>98</sup> Kinsbergen, Beschrijving, 89; Δημάκης, Ἐμπόριον, 621-623; Den Haag, ARA, Adm. XIII-4 (27 VI 1789).

<sup>99</sup> Roma, PF, SCA 9, f. 322; Sonnini, Voyage, t. 2, 264-265.

<sup>100</sup> Χατζιδάκης, Ἑλληνικὰ Μουσεία: Μπενάκη, planche 48; Δημάκης, Ἐμπόριον, 621.

<sup>101</sup> Den Haag, ARA, Consulaat Smyrna, cc 18-19; Den Haag, ARA, LAT 895; LAT 1813-1830, no. 176.

<sup>102</sup> Pantazopoulos, Church and State, 45, qui cite Σφυρόερας, Γάμοι, 265 (et non 264). Le dernier des deux exemples cités par Sfyroeras nous semble très faible: il s'agit d'une sentence qui se trouve dans: Naxos, AMP, kod. A, f. 815. Or, nous avons constaté qu'il s'agit d'une affaire d'héritage, considérée alors souvent comme relevant du tribunal ecclésiastique. D'autre part, les litigantes sont Latines, donc elles ne peuvent pas être justiciables directement du tribunal du métropolite, ce qui nous fait supposer que c'est en fait un cas d'arbitrage et non de juridiction régulière. C'est pourquoi nous ne mentionnons la "juridiction profane" du métropolite de Paronaxia qu'avec certaines hésitations.

<sup>103</sup> Σφυρόερας, Γάμοι, 42; Καρπάθιος, Κώδιξ Α, 241.

<sup>104</sup> Syros, AMK, Syros (1651); Laurent Mission, 104.

<sup>105</sup> Tournefort, Relation, 129.

<sup>106</sup> Slot, Πρόξενοι, 228.

<sup>107</sup> Roma, PF, SCA 1 B, f. 186-195.

<sup>108</sup> Roma, PF, SCA 8, f. 208.

<sup>109</sup> Roma, PF, AA 1695, f. 178 no. 28.

<sup>110</sup> Roma, PF, AA 1703, f. 119 no. 14; Recueil des Instructions, 166-168, cf. Paris, AE, CPT 37, f. 142<sup>V</sup>.

<sup>111</sup> Sur les missions volantes voir: Saulger, Histoire, 366 (projet); Lettres édifiantes, t. 1, 58, 61, 73, 75; Paris, APC, Saint Louis Q 20; Roma ARSJ, Gallia 105<sup>II</sup>, f. 353-354. L'attitude des Jésuites envers les Grecs est encore fort modérée comme le témoigne un Jésuite rendant compte de ses activités dans les villages de Santorin Roma, ARSJ; Gal-

lia 105<sup>I</sup>, f. 445v): “Quant au rite grec, qui a en soi rien de mauvais, nous n’en obligeons personne à la quitter pour passer au rite latin”.

<sup>112</sup> Paris, APC, Saint Louis M 74; Paris BN, FF 7460, f. 392, cf. Roma, PF, AA 1708, f. 258 no. 33.

<sup>113</sup> Ζερλέντης, *Σημειώματα*, 110-111.

<sup>114</sup> Une telle déclaration est traitée dans un article d’Α.Φ. Κατσουρός, *Ἰησουῖται ἐν Κιμῳλῳ, Κιμωλιακά*, 3 (1973), 139-144. Le commentaire, p. 143-144 est un peu hypercritique, nous ne pouvons pas croire avec Katsouros que les Jésuites obtenaient de telles déclarations en menaçant les pauvres insulaires d’une attaque de pirates catholiques en cas de refus.

<sup>115</sup> Roma, PF, AA 1712, f. 78 no. 6, f. 317 no 17, cf. SCA 9, f. 384.

<sup>116</sup> Κουκουλές, *Ἅγιος Νικόλαος*, 207-208; Ζερλέντης, *Ἀρχιεπίσκοποι Σαντορίνης*, 10-11, 25-27, cf. *Lettres édifiantes*, t. 1, 73.

<sup>117</sup> Hofmann, Thera, 96, 108-109.

<sup>118</sup> Roma, PF, AA 1714, f. 344 no. 44, f. 492 no. 32.

<sup>119</sup> Roma, PF, AA 1704, f. 105 no. 2, f. 127 no. 24.

<sup>120</sup> Roma, PF, AA 1699, f. 327 no. 8; AA 1695 f. 178 no. 28; AA 1702, f. 298 no. 19.

<sup>121</sup> Roma, PF, AA 1699, f. 277 no. 5.

<sup>122</sup> Roma, PF, AA 1799, f. 216, no. 16.

<sup>123</sup> *Hierarchia Catholica*, t. 5, 381, 367, 380.

<sup>124</sup> Roma, PF, AA 1699, f. 327 no. 8, cf. Paris AN, AE B 388 (lettre de Des Alleurs au cardinal de la Tremoille, 21 X 1713).

<sup>125</sup> Roma, PF, AA 1702, f. 282 no. 4; AA 1703, f. 37 no. 1, f. 118 no. 5.

<sup>126</sup> Roma, AE, CPT 37, f. 111.

<sup>127</sup> *Hierarchia Catholica*, t. 5, 367; Roma, PF, AA 1702, f. 249 no. 12; AA 1703, f. 4 no. 7; AA 1708, f. 187 no. 26.

<sup>128</sup> La plupart des rapports de Giustiniani a été publiée. Ceux de Kimolos, Serifos, Sifnos, Kea, Kythnos et Andros dans une traduction grecque d’après un manuscrit qui se trouvait anciennement à l’archevêché latin de Naxos, mais actuellement dans: Athènes, GAK, Zerlendis cod. 2. (Ε. Καρπάθιος, *Ἡ Λατινικὴ Προπαγάνδα καὶ αἱ Κυκλάδες Ἀθῆναι* 1936). Les rapports sur Syros, Santorin et Naxos dans: Hofmann, Syros,

89-95, Hofmann, Thera, 80-106 et Hofmann, Naxos, 128-150.

- <sup>129</sup> Roma, PF, AA 1700, f. 129 no. 17; Venezia, AS, SDelC 36 (1707) f. 226<sup>V</sup>.
- <sup>130</sup> Roma, PF, AA 1704, f. 105 no. 2, f. 106 no. 4.
- <sup>131</sup> Roma, PF, AA 1700 f. 127 no. 24; SCA 8, f. 280; SOCG 545, f. 83.
- <sup>132</sup> Les instructions de Castelli sont publiées dans Φώσκολος, Μικραὶ κοινοτητες, 306-309. Ses rapports se trouvent dans: Roma, PF, SCA 9 et Visite 37-38.
- <sup>133</sup> Roma, PF, SCA 9, 307, 318, 320, 322.
- <sup>134</sup> Roma, PF, AA 1710, f. 143 no. 10, f. 250.
- <sup>135</sup> Roma, PF, AA 1712, f. 56 no. 14, AA 1713, f. 38 no. 39; AA 1714, f. 740 no. 21; AA 1715, f. 460 no. 34.
- <sup>136</sup> Roma, PF, AA 1716, f. 119 no. 36.
- <sup>137</sup> Roma, PF, AA 1702, f. 282 no. 24; AA 1703, f. 37 no. 1, f. 118 no. 5; SCA 8, f. 228-229 (opinion de Saulger).
- <sup>138</sup> Paris, AE, ARC 58 (patente, octobre 1702).
- <sup>139</sup> Paris, AN, AE B I 387 (12 I 1712); AE B I 388 (21 X 1713); AE B 1 904, f. 16; Roma, PF, AA 1713, f. 38 no. 39, f. 162, no. 8; SCA 9, f. 488-489.
- <sup>140</sup> Roma, PF, SCA 8, f. 457-459.
- <sup>141</sup> Roma, PF, AA 1708, f. 187 no. 26.
- <sup>142</sup> Hierarchia Catholica, t. 5, 367; Roma, PF, AA 1708, f. 187 no. 26; AA 1709, f. 165 no. 19; AA 1710, f. 279 no. 47; f. 375 no. 36.
- <sup>143</sup> Roma, PF, AA 1716, f. 379 no. 9; AA 1717, f. 199 no. 26; SCA 9, f. 637.
- <sup>144</sup> Roma, PF, AA 1716, f. 142 no. 9, f. 155 no. 26; Hierarchia Catholica, t. 5, 343.
- <sup>145</sup> Roma, PF, AA 1715, f. 484 no. 23.
- <sup>146</sup> Hofmann, Tinos, 87-88; Φιλippiῶδης, Μελέτη, 82.
- <sup>147</sup> Roma, PF, AA 1716, f. 46 no. 19, f. 87 no. 30, f. 189 no. 29; AA 1717 f. 427 no. 30; AA 1718 f. 232 no. 13; AA 1720, f. 264 no. 16, f. 619 no. 30; Hofmann, Tinos, 22-25.
- <sup>148</sup> Sur le rôle que jouaient les sujets de Venise et les territoires de Venise dans l'expédition

russe de 1770 voir: Γριτσόπουλος Ὁρλωφικά, 79-82 et Ventura, Settecento riformatore, 22-73.

- <sup>149</sup> Il n'y a pas de bonne étude sur l'occupation russe des Cyclades. Voir comme source curieuse la description des îles par un aventurier hollandais en service russe qui avait pour mission de recruter une compagnie de Cycladiens pour l'armée russe: L.H. Pasch di Krienen, Breve Descrizione dell'Arcipelago, Livorno 1773. Après la retraite des Russes, beaucoup de Cycladiens qui avaient collaboré avec eux, allèrent s'établir en Crimée: Π.Γ. Ζερλέντης, Περὶ ἀπαγορεύσεως μετοικήσεως τῶν νησιῶτων εἰς Ρωσίαν. NE 1 (1918), 235-242.
- <sup>150</sup> E.Π. Γεωργίου, Ὁ θαλασσομάχος Λάμπρος Κατσώνης. Ἀθήναι, 1971.
- <sup>151</sup> Den Haag, ARA, Legatie Turkije 1813-1830, 140 (Statistique du port de Thessalonique, 1819) montre la prépondérance de la navigation grecque.
- <sup>152</sup> Un phénomène intéressant qui montre comment les Grecs cessaient de chercher leur enseignement chez les Latins est la diminution du nombre des élèves cycladiens du Collegio Greco de Rome au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, montrée dans: Τσιρπανλής, Μαθητές, 29. Ce phénomène est également indicatif pour la disparition du groupe des grecs latinophiles d'où les élèves du Collegio étaient recrutés. Les deux seuls cas de conversion de Grecs de Naxos par les Latins que nous connaissons sont mentionnés dans Laurent, Mission 355 et Hofmann, Naxos, 54, cf. également Roma PF, SCG misc. f. 96-101 pour la qualité des écoles latines. Comme Jésuites instruits, nous pouvons mentionner à côté de personnages déjà connus comme Rossiers, Richard et Saulger, les pères Verjus (frère du comte de Crécy et correspondant de Leibniz) et Tarillon (poète courtois de Versailles, finalement converti à une vie plus simple à Naxos): De Backer, Bibliothèque, t. 7, 1873-1874; t. 8, 572-601.
- <sup>153</sup> Des exemples de telles écoles dans: N.A. Κεφαλληνιάδης, Ἡ μονὴ τοῦ Ἀγίου Γεωργίου Γρόττας, σχολὴ τῆς Νάξου κατὰ τὰ ἔτη τῆς Τουρκοκρατίας, EEKM 9 (1971-1973), 470-572. Δ. Π. Πασχάλης, Ἡ ἐν Κάτω Κάστρῳ τῆς Ἀνδρου Σχολὴ Ἑλληνικῶν Γραμμάτων, DIEE 9 (1926), 222-268; Δ.Π. Πασχάλης, Ἡ ἐν Κορθίῳ τῆς Ἀνδρου ἐπὶ Τουρκοκρατίας Σχολὴ τῆς Ἀγίας Τριάδος, DIEE 10 (1928), 101-118.
- <sup>154</sup> Voir par exemple l'assujettissement fait par les *kinotites* des Cyclades aux Anglais en 1808, mentionné dans une proclamation du capitaine anglais John Steward (copie dans: Den Haag, ARA, DLH 118, annexe à la lettre de l'ambassadeur Van Dedem du 26 II 1808).
- <sup>155</sup> Mentions de sommes fournies par l'ambassadeur des Pays-Bas à Constantinople à plusieurs *kinotites* dans: Den Haag, ARA, LAT 1013 (3 XII 1795) et 1015 (15-1. III 1797). Quelques remarques intéressantes sur l'influence de la fiscalité turque sur la vie économique et sur le rôle des marchands comme médiateurs dans Morineau, Naissance, 158-160.
- <sup>156</sup> Danois à Kea: Copenhague, RA, TKUA, Tyrkiet 16. Autrichien à Naxos: Den Haag, ARA, LAT (1813-1830) 125 (7 IV 1817); Napolitain à Tinos: Den Haag, ARA, LAT

1302; Suédois à Naxos: *Μαρούλης, Ναξιακὰ ἔγγραφα*, 409; Russe à Mykonos: Slot, Van Dedem, 13.

<sup>157</sup> Den Haag ARA, Legatie Turkije 1813-1830, 126 (19 VII 1823, 6 IX 1823, 6 IX 1823); Den Haag, Buitenlandse Zaken (1813-1870) Verbaal 25 VI 1821, no. 482.

<sup>158</sup> Les Latins de Naxos participèrent avec leur archevêque à la proclamation officielle de la rebellion à Naxos en avril 1821: Den Haag, ARA, Legatie Turkije 1813-1830, 126 (6 V 1821). Mention de plusieurs membres latins du parlement de la Grèce indépendante après 1821 dans: Λ. Μπιστης, *Αἱ ἐκλογαὶ ἀπὸ τοῦ 1821 μέχρι σήμερα καὶ οἱ κατὰ ταύτας ἀντιπροσώποι τῆς Ἄνδρου καὶ τῶν λοιπῶν Κυκλάδων*, ΕΕΚΜ 2 (1962) 769-817.

- <sup>1</sup> F.W. Hasluck, Depopulation of the Aegaeon islands and the Turkish conquest, ABSA 17 (1910-1911), 151-181.
- <sup>2</sup> Lamansky, Secrets, 654.
- <sup>3</sup> Insulario de tutto il Mare Mediterano . . . de Antonio Millo, Ammiraglio di Candia: London, BL, Add Ms. 10635, cf. Hasluck, Notes, 199.
- <sup>4</sup> Rizzardo, Presa, 24.
- <sup>5</sup> Nous avons tiré ces données des rapports des visiteurs Pietro de Marchis (Hofmann, Syros, 10), Ciro Tubino (Roma, PF, Visite 17), Sebastiani (Roma, PF, Visite 32), Venier (Roma, PF, Visite 32), Giustiniani (Καρπάθιος, Προπαγάνδα, 34, Hofmann, Naxos, 108, Hofmann, Syros, 95).
- <sup>6</sup> Ricaut, Greek church, 365, cf. ci-dessus p. 192.
- <sup>7</sup> C'est pourquoi nous ne nous sommes point hasardés à faire des estimations de la population sur base du *tahrir* turc de 1670. Voir sur la variation du nombre de personnes par foyer: N. Göyünç, "Hâne" deyimi hakkında, Tarih Dergisi 32 (1979), 311-348.
- <sup>8</sup> Tournefort, Relation, 55-140; à signaler que pour les îles d'Antiparos et de Folegandros, cet auteur ne donne que le nombre de foyers dont nous ne savons pas quel nombre d'habitants il représente.
- <sup>9</sup> Roma, PF, SOCG 184, f. 408 (Sifnos); Hofmann, Tinos, 13.
- <sup>10</sup> Roma, PF, SOCG 187, 626-629.
- <sup>11</sup> Roma, PF, FV 1, 221; Richard, Description 27-32; Venezia, AS, SDPTM 1260 (Magno 18 VII 1663): ce chiffre semble être le résultat d'un recensement fort exact et doit être préféré aux estimations très élevées dans certaines autres sources. On constate toutefois que le nombre de mâles adultes dans la statistique de la population de Tinos, que donne Magno, est fort bas (absent à cause de service militaire pendant la guerre de Crète?); on devra probablement ajouter 1.000-2.000 au nombre d'habitants. Les différences qui restent peuvent en partie être expliquées par le fait que les autres estimations comprennent les Tinotes émigrés ailleurs.
- <sup>12</sup> Roma, ARSJ, Gallia 105<sup>II</sup>, f. 353 sqq.
- <sup>13</sup> Λ. Μπίστης, 'Ο πληθυσμὸς τῶν Κυκλάδων, EEKM 5 (1967), 30-56.
- <sup>14</sup> Athènes, GAK, Mykonos, cod. 127 et 132.
- <sup>15</sup> La seule source sur la députation des îles à Constantinople est un acte public dans Ζερλέντης, Νικούσιος, 219: les *arkhondes* et prêtres de Mykonos envoient deux de leurs avec l'évêque grec de Sifnos et Mykonos à Constantinople où se rassemblent les



députations des îles. Une requête (*arz*) sans date sur les conflits locaux à décider par le *tahrirci* se trouve dans: Santorin, AKES, Gonia.

- <sup>16</sup> *Tahrir* turc dans la possession de Mme Anna Marcopoli de Naxos.
- <sup>17</sup> Istanbul, BA tt 800, 11, 401, 404.
- <sup>18</sup> Istanbul, BA, tt 800, 118-178, 383, 474.
- <sup>19</sup> Le village de Vourvouria qui est bien classé dans la liste des villages de la partie centrale de Naxos payant redevances au fisc: Istanbul, BA, tt 800, 84.
- <sup>20</sup> Istanbul, BA, tt 800, 33-37.
- <sup>21</sup> Carile, Rendita, 232.
- <sup>22</sup> Carile, Rendita, 232. La variété d'unités s'explique par la présence de plusieurs scribes, cf. *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 41. Le *πινάκιον* — ou en italien *pinachi* — est la mesure de terre (ou de contenu) employée à Naxos pendant la Francocratie, cf. sur le *pinachi* *Ζερλέντης, Γράμματα Φράγκων δουκῶν*, 142; le *kafki* existe encore maintenant à Andros. Le *muzur* se rencontre à Milos dans un écrit de 1744: *Βάος, Ναοί*, 491.
- <sup>23</sup> *Ζερλέντης, Σημειώματα*, 41-42 (note 1).
- <sup>24</sup> *Κατσουρός, Έγγραφα τοῦ ΙΖ΄ αἰῶνος*, 259-260.
- <sup>25</sup> *Ferman* dans: Istanbul, BA 800, p. 118, les mentions de Milos et d'Andros: *ibid*, 383 et 474.
- <sup>26</sup> Cf. table 3 avec Tournefort, Relation, 134.
- <sup>27</sup> Athènes, GAK, IAV cod. 28.
- <sup>28</sup> Ce document de la collection de Mme Anna Marcopoli — en comparaison avec sa traduction en grec dans: Athènes GAK, IAV cod. 28, f. 64<sup>V</sup>-70 — de Naxos nous a été d'une très grande valeur parce qu'il nous permettait d'établir l'orthographe dans l'écriture *siyakat* des noms des lieux et des habitants de Naxos. La lecture de cette écriture est rendue particulièrement difficile parce qu'elle ne fait pas de distinction entre plusieurs phonèmes.
- <sup>29</sup> Les recensements turcs de 1708 et 1727 montrent deux différences importantes dans le groupement géographique. Le recensement de 1708 est fait de la même manière que celui de 1670, mais celui de 1727 mentionne les habitants des villages de la plaine côtière (Livadhi) et de la vallée d'Egkares qui ne sont point mentionnés dans les recensements de 1670 et 1708. Egkares est en 1727 une unité indépendante, les villages du Livadhi sont comptés ensemble avec Tsitsamolagkadhi (actuellement Tripodhes et Glynadho). Le recensement de 1727 se trouve dans: Athènes, GAK, IAV cod 28, f. 107<sup>V</sup>-109.

<sup>30</sup> Ζερλέντης, Σημειώματα, 41-42 note 1.

<sup>31</sup> Il est difficile d'établir exactement le montant du *cizye*. Quelques sources semblent contradictoires et il n'est pas possible d'établir le cours de change exact l'*akçe*, monnaie de compte, et les monnaies réelles. Nous avons les données suivantes:

a. 3 piastres par tête (Naxos, AKAN, chronique des Capucins, 97; le piastre est ordinairement 100-120 *akçe*)

b. 5 *reali* ou 400 *akçe* (lettre de Polla, 26 VI 1671 dans: Roma, PF, SCA ZA, f. 188-189.

c. 3 *scudi* (lettre de Polla, 6 VII 1671, *ibid.* f. 222.

De plus, on peut faire une estimation basée sur la capitation payée par la *kinotis* du Kastro en 1696, voir ci-dessous, annexe 5c. Alors, le Kastro payait 777 réaux de 80 *akçes*. Si l'on compte le Kastro — avec le Neokhori sa dépendance — pour 180 impossibles, on arrive à une capitation de 4,3 réaux ou 345 *akçes* par tête.

<sup>32</sup> Athènes, GAK, IAV cod. 28, f. 70.

<sup>33</sup> Ce sont les redevances peu importantes *bad-i hava, cürm-i cinayet, beyt-ul-mal-i âmme ve hassa, mal-i gaib, mal-i mefkud, yâve ve kackun müjdegâni-i*.

<sup>34</sup> *Kesimia* est le mot que le registre grec de 1727 emploie pour les *maktus* levés à titre individuel pour certaines possessions spéciales. La partie la plus importante en est constituée par les *maktus* sur les fruitiers qui existent déjà dans le registre de 1670, mais en 1727 on a soustrait à la taxation ordinaire plusieurs autres possessions qui ensuite payent le *kesimi*.

<sup>35</sup> Venezia, CMC, AMG 517.

<sup>36</sup> Roma, BAV, Vat. Graec. 2636.

<sup>37</sup> Du cartulaire de Filoti (cf. ci-dessus p. 41-42) la première partie (p. 1-141) est perdue. La plupart du reste se trouve dans: Naxos, AKAN, tandis que les pages 205-232 se trouvent dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2636. Quelques autres documents provenant du *topos* de Filoti se trouvent dans: Roma, BAV, Vat. Graec. 2633.

<sup>38</sup> Athènes, GAK, Stefanou 000.002, 227.

<sup>39</sup> Matsuki, Village community, 38, cf. Athènes, GAK, Stefanou 000.002, 231-232.

<sup>40</sup> Naxos, AKAN, cartulario Filoti 316, donne l'impression que l'exploitation des pâturages pouvait se faire d'après un contrat (verbal) entre le seigneur et un berger: le berger recevrait accès avec son troupeau aux pâturages du seigneur sous condition de prendre sous sa houlette également un nombre de bêtes du seigneur. Des listes d'oliviers du seigneur de Filoti se trouvent aux p. 280-286 du cartulaire (partiellement à Rome, partiellement à Naxos), mais il manque quelques pages. Nous estimons le nombre total à presque 200 arbres (la moitié des pages manque; la reste donne un nombre de 89 oliviers). De plus, le seigneur de Filoti acheta en 1664 encore 48 oliviers dans le *topos* de Mersini.

- <sup>41</sup> Le document est publié dans *Μέρτζιος, Διαθήκη*, 104-111, d'après une copie dans: Venezia, AS, Bailo 116, mais sans la lettre accompagnante.
- <sup>42</sup> *Μουάτσος, Προξενεῖον*, 253; *Πασχάλης, Βοεβόδαι*, 327, Roma, PF, SOCG 177, f. 299; 075, f. 484; 276, f. 316; 285, f. 20-25; Venezia, AS, Bailo 116 (Condestaulo, 10 VI 1672; Aliprandi, 15 VII 1672).
- <sup>43</sup> *Μουάτσος, Προξενεῖον*, 253.
- <sup>44</sup> Les données ont été recueillies pour moi par mon ami Dr. M. Courdurié, directeur des archives de la Chambre de Commerce de Marseille dans: Marseille, CDC, C 1016, 1025, 1027, 1029, 1031, 1033, 1035, 1037, 1039, 1041, 1043, 1046, 1049, 1052, 1055, 1058, 1061, 1064, 1067, 1070, 1073, et L I, 27 à 32.
- <sup>45</sup> Marseille, CDC, I 27.
- <sup>46</sup> Middelburg, RA. Collection de manuscrits no. 204: comptes du navire corsaire *De Peerel*, 1701-1709.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'alphabetisation des noms grecs, nous avons employé 150 R 843/1968 qui correspond à la prononciation du grec classique.

Aktepe, M. Münir, Nevşehirli Ibrahim Paşa. *IA*, t. 10, 234-239.

Alberi, E., *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato*, terza serie: Turchia. 3 t. Firenze, 1820-1855.

Alderson, A.D., Sir Thomas Sherleys piratical expedition to the Egean. *Oriens* 9 (1956) 1-40.

Almosnino, M., *Extremos y Grandezas de Constantinopoli*. Madrid, 1638.

Alquié, F.S. d', *Histoire curieuse du siège de Candie*, Amsterdam, 1671.

Ἀμαντος, Κ., Οἱ προνομιακοὶ ὅρισμοὶ τοῦ Μουσουλμανισμοῦ ὑπὲρ τῶν Χριστιανῶν. Ἑλληνικά 9 (1936), 103-166.

Ἀμαντος, Κ., Περικλῆς Ζερλέντης. Ἑλληνικά I (1928), 227-228.

Anderson, R.C. *Naval wars in the Levant*. Liverpool, 1952.

André, L., *Louis XIV et l'Europe*. L'Evolution de l'humanité 54. Paris, 1950.

Anticano, Sertonaco (Santacroce), *Frammenti storici della guerra di Candia*. Milano, 1648.

Arckenholtz, J., *Mémoires concernant Christine, reine de Suède*. 4 t. Amsterdam-Leipzig, 1752-1760.

Ἀποστόλου, Μ. Φιλippā – , Το Κάστρο τῆς Ἀντιπάρου, συμβολὴ στὴ μελέτη τῶν ὀχυρομένων μεσαιωνικῶν οἰκισμῶν τοῦ Αἰγαίου. Ἀθήνα, 1978.

*Archipelagus turbatus oder des schönen Griechen-Lands verwüstete und erödete Wasser-Felder . . .* Augsburg 1686.

Argenti, P.P., *Bibliography of Chios*. Oxford, 1940.

Argenti, P.P., *Chius vincta or the occupation of Chios by the Turks and their administration of the island*. Oxford, 1941.

Argenti, P.P., *Diplomatic archive of Chios*. 2 t. Cambridge, 1954.

Argenti, P.P., *The expedition of the Florentines to Chios in 1599*. Oxford, 1934.

- Argenti, P.P., *The occupation of Chios by the Genoese and their administration of the island*. 3 t. Cambridge, 1958.
- Argenti, P.P., *The occupation of Chios by the Venetians*. London, 1935.
- Argenti, P.P., *The religious minorities of Chios, Jews and Roman Catholics*. Cambridge, 1970.
- Ἀρμακόλλας, Ν.Γ., *Οἰκονομικὰ τῆς Τήνου 1715-1822*. Ἀθῆναι, 1922.
- Armao, E., *Venezia in Oriente: La "Relazione dell'isola e città di Tine di Pompeo Ferrari, gentil'huomo Piacentino*. Roma, 1938.
- Armao, E., *In giro per il Mar Egeo con Vincenzo Coronelli*. Firenze, 1951.
- (D'Arvieux, L.)  
*Mémoires du Chevalier d'Arvieux, envoyé extraordinaire du Roi à la Porte, consul d'Alep etc.*, publiées par le P. Labat. 6 t. Paris, 1757.
- Ashburner, W., The Farmer's Law. *Journal of Hellenic Studies* 30 (1910), 85-108.
- Ἀτέσης, Β.Γ., Ἀρχιερεῖς Μήλου καὶ Κιμώλου. *Κιμωλιακὰ* 3 (1972) 15-80.
- Ἀτέσης, Β.Γ., Ἐπισκοπικοὶ κατάλογοι τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος ἀπ' ἀρχῆς μέχρι σήμερα. Ἀθῆναι, 1975 (ἀνατύπωσις ἐκ τοῦ "Ἐκκλησιαστικοῦ Φάρου" τ. ΝΣΤ' καὶ ΝΖ', 1974 καὶ 1975).
- Ἀθηναγόρας, Νικηφόρος ὁ Μελισσηνός. *EEBS* 8 (1931) 134-147.
- Atlas Maritime, See-atlas "Le Neptune François" de Pierre Mortier, gestochen von Alexis Jaillot 1693*. Text: Wolfgang Schwartz. Wuppertal, 1977.
- Aymon, J. *Monumens authentiques de la religion des Grecs et de la fausseté de plusieurs confessions de foi des chrétiens orientaux*. La Haye, 1708.
- Babinger, F., Baffo, Cecilia. *DBI* 5, 161-163.
- Backer, Aug. de-, Backer, Al. de-, Sommervogel, C., *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. 12 t. Bruxelles, 1893-1932.
- Βακαλόπουλος, Α.Ε., Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ. 4 t. Θεσσαλονίκη, 1961-1973.
- Βακαλόπουλος, Α.Ε., Πηγὲς τῆς ἱστορίας τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ. 2 t. Θεσσαλονίκη, 1965-1977.
- Βάος, Ζ.Α., *Ναοὶ καὶ ναῦδρια τῆς Μήλου*. Ἀθῆναι, 1964.
- Barkan, O.L., Les deportations comme méthode de peuplement et de colonisation dans

- l'Empire Ottoman. *Revue de la faculté des sciences économique de l'université d'Istanbul*, 11 (1935) nos 1-4.
- Barozzi, N. et Berchet, G., *Relazioni degli ambasciatori e baili veneti a Constantinopoli*. 2 t. Venezia, 1873.
- Des Barres, A., *L'estat présent de l'Archipel*. Paris, 1678.
- Bartolommeo "Dalli Sonnetti", *Isolario*. Venezia 1485 (réimpression Amsterdam, 1972).
- Βασιλειάδης, Δ. Αι ἐπιδόστεγοι μεταβυζαντιναὶ βασιλικαὶ τῶν Κυκλάδων. *EEKM* 2 (1962), 319-658.
- Βέης, Ν.Α., Ὁ κώδιξ τῆς ὀρθοδόξου ἐκκλησίας Ἄνδρου. *VV* 20 (1913) 1. Abt., 208-246.
- Bent, J.Th., *The Cyclades or life among the insular Greeks*. London, 1885.
- Benzoni, G., *Venezia nell'età della controriforma*. Milano, 1973.
- Bertelè, T., *Il palazzo degli ambasciatori di Venezia a Constantinopoli e le sue antiche memorie*. Bologna, 1931.
- Biegan, N.H. *The Turco-Ragusan relationship*. The Hague, 1967.
- Βισβίτης, Ι.Τ., Αἱ βολαὶ τῆς νήσου Κέας. *EEBS* 19 (1949), 26-74.
- Βισβίτης, Ι.Τ., Δικαστικαὶ ἀποφάσεις τοῦ 17ου αἰῶνος ἐκ τῆς νήσου Μυκόνου. *EAIED* 7 (1957), 20-154.
- Βισβίτης, Ι.Τ., Ναξιακὰ νοταριακὰ ἔγγραφα τῶν τελευταίων χρόνων τοῦ δουκάτου τοῦ Αἰγαίου. *EAIED* 4 (1951), 1-165.
- Blaeu, Willem Jansz. *Het licht der zeevaart*, t. 3. Amsterdam, 1618.
- Blaeu, Willem Jansz., *Zeespiegel*, t. 4. Amsterdam, 1643.
- Βογιατζίδης, Ι.Κ., Κίμωλος, ἱστορικαὶ ἐρευναι περὶ τῆς νήσου. Ἀθηνᾶ 35 (1923-1924), (67-124).
- (Bonnac)  
*Mémoire historique sur l'ambassade de France à Constantinople par le marquis de Bonnac, publié avec un précis de ses négociations à la Porte ottomane* par M. Charles Schefer. Paris, 1 4.
- Bordone, B., *Libro de tutte le isole del mondo*. Venezia, 1528, réimpression Amsterdam, 1966.

Borsari, S., *Studi sulle colonie veneziane in Romania nel XIII secolo*. Università di Napoli, Seminario di Storia Medioevale e Moderna, 3. Napoli, 1966.

Braudel, F. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, 1949.

(Brue)

*Journal de la campagne que le grand vesir Ali Pacha a faite en 1715 pour la conquête de la Morée par Benjamin Brue*. (ed. A. Dumont). Paris, 1870.

(Ἰωσήφ Βρυέννιος)

Ἰωσήφ Μοναχοῦ τοῦ Βρυεννίου τὰ εὐρεθέντα . . . δι' ἐπιμελείας Εὐγενίου τοῦ Βουλγάρεως. 3 t. Leipzig, 1768-1784.

Brusoni, G., *Historia dell'ultima guerra fra Venetiani e Turchi*. Venezia, 1673.

Buchon, J.A.C., *Récherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française aux XIIIe, XIVe et XVe siècles dans les provinces démembrées de l'Empire Grec à la suite de la Quatrième Croisade*. Paris, 1840.

Buondelmonti, C., *Description des îles de l'Archipel*, publiée par E. Legrand. Paris, 1897.

Burski, H.A. von, *Kemal Reis, Ein Beitrag zur Geschichte der türkischen Flotte*. Bonn, 1928.

Buschbell, G., *Reformation und Inquisition in Italien um die Mitte des XVI Jahrhunderts*. Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte in Verbindung mit ihrem historischen Institut zu Rom herausgegeben von der Görresgesellschaft, 13. Paderborn, 1910.

*Calendar of State Papers and manuscripts relating to English affairs existing in the archives of Venice*, t. 9-28 (1592-1652). London, 1897-1928.

Camariano, N., *Alexandre Mavrocordato, le grand drogman, son activité diplomatique (1673-1709)*. Thessaloniki, 1970.

Cange, Charles du Fresne du, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis*. Editio nova (cur. L. Favre). 10 t. Niort, 1883-1887.

Carayon, A., *Relations inédites des missions de la Compagnie de Jésus à Constantinople et dans le Levant*. Poitiers-Paris, 1864.

Carile, A., *Partitio Imperii Romaniae. SV 7* (1963), 217-222.

Carile, A., *La rendita feudale nella Morea latina del XIV secolo*. Bologna, 1974.

(Carli)

*Cronologia storica scritta in lingua Turca, Persiana et Araba da Hazi Halifè Mustafâ*

tradotta nell'idioma italiana da Gio. Rinaldo Carli. Venezia, 1697.

Castlemaine, *Een bondigh en grondigh verhaal van den tegenwoordigen oorlog tussen de Venetianen en de Turk*, geschreven uit Venetië aan den Koning van Engelandt en vertaald door J.G. (=J.H. Glazemaker). Amsterdam, 1668.

Cerri, U., *L'état présent de l'église romaine dans toutes les parties du monde, écrit pour l'usage du Pape Innocent XI*. Amsterdam, 1716.

(Chardin)

*Voyages de Monsieur le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*. London, 1686.

Charrière, E., *Négociations de France dans le Levant*. Collection de documents inédits sur l'histoire de France. 4 t. Paris, 1848-1860.

Choiseul-Gouffier, M.G.A.F. de, *Voyage pittoresque de la Grèce*. 2 t. Paris, 1782-1822.

Clemente da Terzorio, *Le missioni dei Minori Cappucini*. t. 4: Turchia Asiatica. Roma, 1918.

(Contreras)

*Les aventures du capitain Alonso de Contreras*, publiées par Jacques Boulenger. Paris, 1933.

Cook, M.A. (ed.), *A history of the Ottoman Empire to 1730* (chapters from the Cambridge History of Islam and The New Cambridge Modern History by V.J. Parry, A.N. Kurat and J.S. Bromley). Cambridge, 1976.

Cordey, J., *Correspondance du maréchal de Vivonne relative à l'expédition de Candie*. Paris, 1910.

Coronelli, M. ( V.), *Isolario*. t. 1. Venezia, 1696.

(F. Pétis de la Croix)

*Etat présent des nations et églises grecque, arménienne en maronite en Turquie* par le Sieur De la Croix. Paris, 1715.

(F. Pétis de la Croix)

*Mémoires du Sieur De la Croix cy-devant secrétaire de l'ambassade de Constantinople*. 2 t. Paris, 1684.

Crusius, M., *Turcograeciae libri octo*. Basileae, 1584.

Δανέξης, M.A., *Σαντορίνη*. Αθήναι, 1971.

Dapper, O., *Naukeurige beschrijvinge der eilanden in den Archipel*. Amsterdam, 1688.



Dedouvres, L., *Le Père Joseph de Paris, capucin, l'éminence grise*. 2 t. Paris, 1932.

Δελένδα, Ι.Χ., *Οἱ Καθολικοὶ τῆς Σαντορίνης*. Ἀθήναι, 1949.

Δημάκης, Ι.Δ., *Τὸ ἐμπόριον τῆς Σύρου καὶ ἡ κατάστασις εἰς τὰς Κυκλάδας συμφώνως πρὸς ὑπομνήμα Γάλλου προξένου τοῦ ἔτους 1835*. *EEKM* 4 (1964), 595-627.

Δημητροκάλλης, Γ., *Οἱ κατὰ τοῦ ΙΣΤ' αἰῶνα μητροπολίτες Παροναξίας*. *Παρνασσὸς (περίοδος δεύτερα)* 16 (1974), 400-417.

Δημητροκάλλης, Γ., *Ὁ ναὸς τοῦ Ἀγίου Γεωργίου του Διασορίτου τῆς Τραγαίας Νάξου*. *Τεχνικὰ Χρωνικά, γενικὴ ἔκδοσις, τεῦχος 217* (Αὐγ. 1962), 17-27.

Δημητροκάλλης, Γ., *Συμβολαὶ εἰς τὴν μελέτην τῶν Βυζαντινῶν μνημεῖων τῆς Νάξου*, τ. 1 Ἀθῆναι, 1972.

[Deshayes de Courmenin]

*Voyage du Levant fait par commandement du Roy en 1621 par le S.D.C.* Paris, 1645.

Didot, A.F., *Notes d'un voyage fait au Levant*. Paris, 1826.

Diedo, G., *Storia della Repubblica di Venezia della sua fondazione fino all'anno 1747*. 4 t. Venezia, 1751.

Digby, K., *Journal of a voyage into the Mediterranean* (ed. J. Bruce). Camden Society (London), 1868.

Digby, K., *Viaggio piratesco nel Mediterraneo, 1627-1629*, a cura di V. Gabrieli. Milano, 1972.

(Dioikétès, C.)

*Chronique de l'expédition des Turcs en Morée*, attribuée à Constatin Dioikétès et publiée par Nicolas Iorga. Bucarest, 1913.

Djuvara, T.G., *Cent projets de partager la Turquie, 1281-1913*. Paris, 1914.

Δώριζας, Γ.Ι., *Ἡ Μεσαιωνικὴ Τήνος*. Ἀθήναι, 1976.

Δώριζας, Γ.Ι., *Ἡ Τήνος ἐπὶ Τουρκοκρατίας καὶ κατὰ τὴν ἀγῶνα τοῦ 1821*. Ἀθήναι, 1978.

Δρακάκης, Α.Θ., *Ἡ νήσος Σύρος ἐπὶ Τουρκοκρατίας*.

τ. 1 Ἑρμούπολις, 1948.

τ. 2 *EEKM* 6 (1967), 63-492.

Δρανδάκης, Ν. *Αἱ τοιχογραφίαι τοῦ ναοῦ τῆς Νάξου Παναγίας στῆς Γιαλλοῦς, 1288-1289*. *EEBS* 33 (1964), 258-269.

Δρόσος, Δ.Ν., *Ἱστορία τῆς νήσου Τήνου*. Ἀθήναι, 1870.

- Dufourcq, C. —E., *La vie quotidienne dans les ports méditerranéens au Moyen Age (Provence, Languedoc, Catalogne)*. Paris, 1975.
- Dujcev, I., *Avvisi di Ragusa, documenti sull'impero turco nel secolo XVI e sulla guerra di Candia*. OCA 101. Roma, 1935.
- Eberhard, H., Mittelalterliche Burgen auf den Kykladen, eine Uebersicht. *EEKM* 10 (1974-1976), 501-586.
- Eickhoff, E., *Venedig, Wien und die Osmanen, Umbruch in Südosteuropa, 1645-1700*. München, 1970.
- Ἡμέλλος, Σ., Περὶ τοῦ ἐν τῇ νήσῳ Νάξῳ ἐθίμου τοῦ τρυποπεράσματος. *EEKM* 1 (1961), 515-528.
- Faber, F., *Evagatorium*, herausgegeben von C.D. Hassler. 4 t. Stuttgart, 1843.
- Fagniez, G., *Le Père Joseph et Richelieu*. 2 t. Paris, 1894.
- Fedalto, G., La chiesa latina di Atene e la sua provincia ecclesiastica. *Thesaurismata* 11 (1974), 73-88.
- Fedalto, G., La chiesa latina nei domini veneziani del Levante. *SV* 17-18 (1975-1976), 43-98.
- Fedalto, G., *Hierarchia Latina Orientis*. La Chiesa Latina in Oriente, t. 1. Studi Religiosi 2. Verona, 1981 (2a edizione).
- Fedalto, G., *Hierarchia Latina Orientis*. La Chiesa Latina in Oriente, t. 2, Studi Religiosi 3. Verona, 1976.
- Ferrari, G., *Delle notizie storiche della lega trà l'imperatore Carlo VI e la repubblica di Venezia*. Venezia, 1726.
- Fèbvre, M., *Théâtre de la Turquie*. Paris, 1688.
- Ferluga, J., La ligesse dans l'empire byzantin. *Zbornik Radova Vizantolog Instituta*, 7 (1961) 97-129.
- Φιλιππίδης, Ι.Λ., Μελέτη εἰς τὴν ἐκκλησιαστικὴν ἱστορίαν τῆς νήσου Τήνου. *EEKM* 3 (1963), 9-166.
- Φώσκολος, Μ., Μία ἐπιστολὴ Μακαρίου Μονεμβασίας (1583) καὶ δύο Νικηφόρου Παροναξίας (1613, 1617) τῶν Μελισσηνῶν. *EEKM* 10 (1974-1976), 243-264.
- Φώσκολος, Μ., Αἱ μικραὶ Καθολικαὶ κοινότητες τῶν Κυκλάδων κατὰ τὰς ἀρχὰς τοῦ ΙΗ' αἰῶνα. *EEKM* 10 (1974-1976), 243-264.

- Fotheringham, J.K., *Marco Sanudo, conqueror of the Archipelago*. Oxford, 1915.
- Fouqueray, H., *Histoire de la Compagnie de Jésus en France*. 5 t. Paris, 1910-1925.
- Γαβαλᾶς, Ζ.Δ., Καταστροφή Φολέγανδρου τῷ 1715 ὑπὸ Ὀθωμανικοῦ ναυάρχου. *Κμω-  
λιακὰ* 4 (1974), 231-249.
- Galante, A., Don Joseph Nassi, duc de Naxos, d'après de nouveaux documents. Conférence faite à la Société "Béné-Bérith", le samedi 15 février 1913. Constantinople, 1913.
- Galante, A., Nouveaux documents sur Joseph Nassy, duc de Naxos. *Revue des Etudes Juives* 64 (1912), 236-243.
- Gallotta, A., Le gazavat di Hayreddin Barbarossa, *SM* 3 (1970), 79-160.
- Gallotta, A., Khayr al-Din (Khıdır) Pasha. *EI* 3, 1187-1190.
- Garzoni, P., *Istoria della Republica di Venezia in tempo della Sacra Lega contro Maometto IV e tre suoi successori Gran Sultani de Turchi*. Venezia, 1705.
- Gebhard jr., J.F., *Het leven van Mr. Nicolaas Cornelisz. Witsen, 1641-1717*. 2 t. Utrecht, 1881-1882.
- Γεδεών, Μ., Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν μεταξὺ τῶν ἐκκλησίων σχέσεων. *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* 9 (1888-1889), 175-176.
- Γεωργαντόπουλος, Ε., *Τηνιακὰ. Ἀθῆναι*, 1889.
- Γεωργίου, Η.Π., *Ὁ θαλασσομάχος Λάμπρος Κατσώνης. Ἀθῆναι*, 1971.
- Gerland, E., *Neue Quellen zur Geschichte des Erzbistums Patras*. Leipzig, 1903.
- Gerola, G., Fermentia. *ARSA*, 6-7 (1926), 1-40.
- Gerola, G., Serifos. *ARSA*, 3 (1921), 203-241.
- Gerola, G., Zea. *ARSA*, 4-5 (1923), 197-221.
- Gibb, H.A.R. — Bowen, H., *Islamic society and the West*, volume I, Islamic society in the eighteenth century. 2 t. Oxford, 1950.
- Glazemaker, J.H., *De beschrijving van de leste oorlog in het Koninkrijk Candia*. Amsterdam, 1671.
- Göyünç, N., "Hâne" deyimi haddında. *Tarih Dergisi* 32 (1979) 331-348.
- Gontaut Biron, Th. de, *Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut-Biron Baron de*

*Salignac*. 2 t. Paris, 1888.

Gottlob, A., Die lateinischen Kirchengemeinden in der Türkei und ihre Visitation durch Petrus Cedulini, Bischof von Nona, 1580-1581. *Historisches Jahrbuch der Görres-Gesellschaft* 6 (1885), 42-57

Gratianus, J., *Francisci Mauroceni Peloponnesiaci Venetiarum Principis gesta*. Patavii, 1698.

Γρηγόριος, Π.Ν., Σχέσεις Καθολικῶν καὶ Ὁρθοδόξων. Ἀθῆναι, 1953.

Γριτσόπουλος, Τ.Α., Πατριαρχικὴ Μεγάλη τοῦ Γένους Σχολή. τ. 1, Ἀθῆναι, 1966.

Γριτσόπουλος, Τ.Α., Τὰ Ὁρλωφικά. Ἀθῆναι, 1967.

Groot, A.H. de, Khalil Pasha Kaysariyyeli. *EI* 4, 970-972.

Groot, A.H. de, *The Ottoman Empire and the Dutch Republic*. Leiden, 1978.

Grunebaum-Ballin, P., *Joseph Naci, duc de Naxos*. Paris, 1968.

Guilmartin jr., J.F., *Gunpowder and galleys; changing technology and Mediterranean warfare at sea in the sixteenth century*. Cambridge, 1974.

Guyllforde, R., *The Pylgrymage* (ed. Sir Henry Ellis). Camden Society (London), 1851.

Hammer, J. von, *Geschichte des Osmanischen Reiches*. 10 t. Pest, 1827-1835.

Χασιώτης, Ι.Κ., Μία ἄγνωστη συνομωτικὴ κίνηση στὶς Κυκλάδες στὰ τέλη τοῦ ΙΣΤ' αἰῶνα. *Ελληνικά* 22 (1969), 377-388.

Χασιώτης, Ι.Κ., Οἱ Ἑλληνας στὶς παραμονὲς τῆς ναυμαχίας τῆς Ναυπάκτου. Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, Ἰδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου 120. Θεσσαλονίκη, 1970.

Χασιώτης, Ι.Κ., Μακάριος, Θεόδωρος καὶ Νικηφόρος οἱ Μελισσηνοὶ (Μελισουργοί). Ἑταιρεία Μακεδονικῶν Σπουδῶν, Ἰδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου 91. Θεσσαλονίκη, 1966.

Hasluck, F.W., Albanian settlements in Greece. *ABSA* 15 (1908-1909), 223-228.

Hasluck, F.W., British Museum manuscripts relating to Levantine geography. *ABSA* 12 (1905-1906), 196-217.

Hasluck, F.W., Depopulation of the Aegean islands and the Turkish conquest. *ABSA* 17 (1910-1911), 151-181.

Hasluck, F.W., Supplementary notes on British Museum manuscripts relating to Levantine

- geography. *ABSA* 13 (1906-1907), 331-347.
- Hasluck, F.W., Thevet's *Grand Insulaire* and his travels in the Levant. *ABSA* 20 (1913-1914), 59-69.
- Χατζιδάκης, Ι., *Ἡ ἱστορία τῆς νήσου Μήλου*. Ἀθῆναι, 1927.
- Χατζιδάκης, Μ., *Τὰ Ἑλληνικὰ Μουσεία, Μπενάκη*. Ἀθῆναι, 1977.
- Heeringa, K., *Bronnen tot den Geschiedenis van den Levantschen Handel, Eerste Deel (1590-1660)*. 2 t. Rijks Geschiedkundige Publicatiën 9-10. 's-Gravenhage, 1910.
- Hering, G., *Oekumenisches Patriarchat und europäischen Politik 162-1638*. Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte, Mainz, t. 45. Wiesbaden, 1968.
- Heyd, W., *Geschichte der Levantehandel im Mittelalter*. 2 t. Stuttgart, 1879.
- Hierarchia Catholica Medii Aevi*. 5 t. (dès t. 3: Hierarchia Catholica Medii et Recentioris Aevi), t. 1-2, editio altera: Monasterii, 1913-1914; t. 3-4: Monasterii, 1923-1935; t. 5: Patavii, 1952.
- Histoire du Commerce de Marseille*. t. 5: de 1660 à 1789, le Levant, par R. Paris. Paris, 1957.
- Hoepfner, W. — Schmidt, H., Mittelalterliche Städtegründungen auf den Kykladeninseln Antiparos und Kimolos. *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts, Berlin*, 91 (1976), 291-339.
- Hofmann, G., *Vescovadi Cattolici della Grecia*. t. 2: Tinos; t. 3: Syros; t. 4: Naxos; t. 5: Thera (Santorino.). OCA 107, 112, 115, 130. Roma, 1936-1941.
- Hopf, Ch. (=K.), *Chroniques Gréco-Romanes inédites ou peu connues*. Berlin 1873.
- Hopf, K., Geschichte der Insel Andros und ihrer Beherrscher in dem Zeitraume von 1207-1566. *SKAW* 16 (1855) 23-131.
- Hopf, K., Geschichte der Insel Andros, Urkunde und Zusätze. *SKAW* 21 (1856), 221-262.
- Hopf, K., Ghisi. *AEW* 67, 336-345.
- Hopf, K., Giustiniani. *AEW* 68, 303-308.
- Hopf, K., Gozzadini. *AEW* 76, 415-426.
- Hopf, K., *Veneto-Byzantinische Analekten*. Amsterdam, 1964.
- Inalcik, H., Djizya. *EI* 2, 563-565.

Inalcik, H., Imtiyazat. *EI* 3, 1179-1189.

Inalcik, H., Ispendje. *EI* 4, 211.

Inalcik, H., Ottoman policy and administration in Cyprus after the conquest: dans Inalcik, H., *The Ottoman Empire, conquest, organisation and economy*. London (Variorum Reprints), 1978.

Ίωάννου, Π., Κυκλαδικά. *Ἑλληνικά* 5 (1932), 211-219.

Iorga, N., *Byzance après Byzance*. Bucarest, 1971.

Iorga, N., *Geschichte des Osmanischen Reiches* 5 t. Gotha, 1908-1913.

Iorga, N., *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XVe siècle*. 6 t. Paris-Bucarest, 1899-1916.

Ίστορία του Ἑλληνικου ἔθνους, t. 10-11. Ἀθήναι, 1974-1975.

Jacoby, D., Les archontes grecs et la féodalité en Morée franque. *TM* 1 (1965), 405-420.

Jacoby, D., *La féodalité en Grèce médiévale: les Assises de Romanie*, sources, application et diffusion. Documents et Recherches sur l'économie des pays byzantins, islamiques et slaves et leurs relations commerciales au Moyen Age, 10. Paris, 1971.

Jonge, J.C. de, *Nederland en Venetië*. 's-Gravenhage, 1852.

Kabrda, J., *Le système fiscal de l'église orthodoxe dans l'empire ottoman*. Brno, 1969.

Καιροφύλλας, Κ., *Ιστορικαὶ σελίδες Τήνου*. Ἀθήναι, 1930.

Kaplan, J., Abraham Seneor. *EJ*, t. 14, 1159-1160.

Καρπάθιος, Ε.Ι., 'Ο Κώδιξ Ἀ' τῆς Μητροπόλεως Παροναξίας. *GOP* 19 (1935), 139-141, 164-172, 200-204, 239-249, 274-281, 323-330, 405-410.

Καρπάθιος, Ε.Ι., Ἡ Λατινικὴ Προπαγάνδα καὶ αἱ Κυκλάδες κατὰ τὸν ΙΗ' αἰῶνα, ἐκθέσεις πρὸς τὸ Συνέδριον τῆς Προπαγάνδας Πίστεως. Ἀθήναι, 1936.

(*Kâtib Çelebi*)

Hadji Khalifeh, *The history of the maritime wars of the Turks*, translated from the Turkish by J. Mitchell (ch. 1-4). London, 1831. (dans le présent ouvrage nous avons cité la traduction de l'ouvrage entier en français — Leiden, UB, cod. or. 1599 — et non cette traduction inachevée).

Κατσουρός, Α.Φ., Ἰησουίται εἰς Κίμωλον. *Κιμωλιακά* 3 (1973), 139-144.

Κατσουρός, Α.Φ., *Κουρσάροι καὶ Σκλάβοι*. Σῦρος, 1948.

- Κατσουρός, Α.Φ., Ναξιακὰ δικαιοπρακτικὰ ἔγγραφα τοῦ 16<sup>ου</sup> αἰῶνος. *EMA* 5 (1955), 47-91.
- Κατσουρός, Α.Φ., Ναξιακὰ δικαιοπρακτικὰ ἔγγραφα τοῦ 17<sup>ου</sup> αἰῶνος. *EEKM* 7 (1968), 24-337.
- Κατσουρός, Α.Φ., Ἡ Ρίμα τοῦ Καπετὰν Μανέττα. *Κιμωλιακὰ* 7 (1977), 97-143.
- Κατσουρός, Α.Φ., Συμβολὴ στὴ μελέτῃ τῶν ἔθιμων τῆς Νάξου. *Ναξιακὸν Ἀρχεῖον* 1 (1947), 8-13.
- Κατσουρός, Α.Φ., Οἱ Τοῦρκοι τῆς Νάξου. *EEKM* 9 (1971-1973), 152-180.
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Ἀγγίδια, τὸ ταπεινὸ χωριουδάκι τῆς Νάξου. Ἀνάτυπον ἐκ τῆς ἐφημερίδος *Ναξιακὸν Μέλλον*. Ἀθῆναι, 1967.
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Δύο Κάστρα τῆς Νάξου. *EEKM* 4 (1964), 155-230.
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Δαμαριώνας. Ἀθῆναι, 1979.
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Τὸ διδακτορικὸν δίπλωμα τοῦ Φραγκίσκου Κόκκου. *EEKM* 8 (1970-1971), 644-651.
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Οἱ ἐκκλησίαι τῆς Νάξου καὶ οἱ θρύλοι τῶν, τ. 1 et 3. Ἀνάτυπον ἐκ τῆς ἐφημερίδος *Ἐκκλησιαστικὸν Φῶς*. Ἀθῆναι, 1971-1979.
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Ἡ ἱερὰ μονὴ Παναγίας τῆς Ὑψηλοτέρας εἰς Ἐγκαρὲς Νάξου "ὁ Πύργος τῆς Ὑψηλῆς". Ἀνάτυπον ἐκ τῆς ἐφημερίδος *Ἐκκλησιαστικὴ Πρόοδος*. Ἀθῆναι, 1966;
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Κουρσάροι στὴ Νάξο. Ἀνάτυπον ἐκ τῆς ἐφημερίδος *Ἐκκλησιαστικὸν Μέλλον*. Ἀθῆναι, 1963.
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Τὸ μοναστήριον τοῦ Φωτοδότη στὸ Δανακὸ Νάξου. Ἀθῆναι, 1968.
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Ο ναὸς τοῦ Αγίου Ἀντωνίου τοῦ Ἀββᾶ εἰς Νάξον. *EEKM* 8 (1970), 320-359.
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Παναγία ἡ Φιλωτίτισσα. Ἀθῆναι, 1963.
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Παρατρέχος. Ἀθῆναι, 1964.
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Ποιμενικὰ Νάξου, ἐπιτόπιοι συνηθεῖαι ἐξ ἀνεκδότων ἐγγράφων. *EEKM* 10 (1974-1978), 407-455.
- Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., Ὁ πύργος τῶν Κορονέλλων στὴ Φασόλια Καλοξύλου Νάξου καὶ ὁ οἶκος Κορονέλλου, 1566-1845. Ἀνάτυπον ἐκ τῆς ἐφημερίδος *Ἐκκλησιαστικὴ Πρόοδος*. Ἀθῆναι, 1969.

Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., 'Ο πύργος τοῦ Μαρκοπολίτη εἰς Ἀκαδήμους Νάξου. *EEKM* 6 (1967), 616-802.

Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., 'Ο πύργος τοῦ Μπελόνια, Ἀνάτυπον ἐκ τῆς ἐφημερίδος 'Ναξιακὴ Πρόοδος'. Νάξος, 1969.

Κεφαλληνιάδης, Ν.Α., 'Ἡ μονὴ Ἀγίου Γεωργίου Γρόττας σχολὴ τῆς Νάξου κατὰ τὰ ἔτη τῆς Τουρκοκρατίας. *EEKM* 9 (1971-1973), 470-572.

Kernkamp, G.W., *Baltische archivalia*. 's-Gravenhage, 1909.

Keulen, J. van, *De nieuwe groote lichtende zeefackel*. t. 3. Amsterdam, 1683.

[Kinsbergen, J.H. van]

*Beschrijvinge van den Archipel tot nut van den krijgsman, zeevarenden en handeldrijvenden*, door den R.v.K. Amsterdam, 1792.

(une édition anonyme préalable: *Description historique et géographique de l'Archipel*, Neuwied sur Rhin 1789, se trouve toujours côtée dans les catalogues et bibliographies sous le nom d'auteur Frieseman, H., qui n'est toutefois que le signataire du préface).

Koeman, C., *Atlantes Neerlandici, a bibliography of terrestrial, maritime and celestial atlases and pilot-books printed in the Netherlands up to 1880*. 5 t. Amsterdam, 1967-1971.

Kolodny, E.Y., *La population des îles de la Grèce, essai de géographie insulaire en Méditerranée orientale*. Aix-en-Provence, 1974.

Κοντογιάννης, Κ.Μ., Οἱ προστατευόμενοι. Ἀθηνὰ 29 (1917), 1-160.

Κορρές, Σ.Γ., Ἀνέκδοτα ἔγγραφα τῶν Φράγκων τῆς Νάξου. *BNJ* 8 (1930), 266-3-5.

Κούκκου, Ε.Ε., Οἱ κοωτοικοὶ θεσμοὶ στὶς Κυκλάδες κατὰ τὴν Τουρκοκρατία. Ἀθῆναι, 1980.

Κουκουλές, Φ., Ἡ ἐν Θήρᾳ ἱερὰ μονὴ τοῦ Ἀγίου Νικολάου. *EEBS* 6 (1929), 55-79.

Krajcar, J., *Cardinal Giulio Antonio Santoro and the Christian East; Santoro's audiences and consistorial acts*. OCA 177. Roma, 1066.

Κριαρᾶς, Ε., *Λεηλασία τῆς Παρουκίας Πάρου*. Ἀθῆναι, 1935.

Kurat, A.N., *The dispatches of Sir Robert Sutton, ambassador in Constantinople (1710-1714)*. London, 1953.

Laiou-Tomadakis, A., *Peasant society in the Late Byzantine Empire*. Princeton, 1977.

Lamansky, Vl., *Secrets d'état de Venise*. Saint Petersburg, 1884.



Lambros, P., Monnaies inédits des ducs de Naxos. *Revue Numismatique* 1887, 278-280.

Λάμπρος, Σ.Π., Δουκικὸν γράμμα Ἰακώβου Κρίσπου Β' τοῦ δουκὸς τῆς Νάξου. Νέος Ἑλληνομνημῶν 4 (1907), 467-475.

Λάμπρος, Σ.Π., Μακάριος, Θεόδωρος καὶ Νικηφόρος οἱ Μελισσηνοὶ. Νέος Ἑλληνομνημῶν 19 (1925), 42-57.

Λάμπρος, Σ.Π., Τρία ἔγγραφα τῆς μονῆς Ἀγίου Νικολάου ἐν Ἄνδρῳ. Νέος Ἑλληνομνημῶν 6 (1909), 243-246.

Laurent, V., Chronologie des métropolités de Paro-Naxia au XVIIe siècle. *EdO* 34 (1935), 139-150.

Laurent, V., La liste des métropolités de Paro-Naxia au XVIIe siècle. *EdO* 36 (1937) 190-201.

Laurent, V., La mission des Jésuites à Naxos de 1627 à 1643. *EdO* 33 (1934), 218-226, 354-375; 34 (1935) 97-105, 179-204, 350-367, 412-481.

Laurent, V., Le Père François Rossiers S.J., missionnaire du Levant. *L'Unité de l'Eglise* 11 (1933), 281-288.

Legrand, E., *Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au XVIIe siècle*. 5 t. Paris, 1894-1903.

Legrand, E., *Notice biographique sur Jean et Théodore Zygomalas*. Paris, 1889.

Lehmann, W., *Der Friedensvertrag zwischen Venedig und der Türkei vom 2 Oktober 1540*. Bonner Orientalische Studien 16. Stuttgart, 1936.

Λεντάκης, Ε., Οἱ ἱερεῖς καὶ ἀγιογράφοι Ἑμμανουὴλ καὶ Ἀντώνιος Σκορδίλης. *Κμωλικά* 7 (1977), 333-370.

Λεντάκης, Α., Ἡ καταστροφὴ τῆς Μῆλου τὸν ΙΗ' αἰῶνα. Ἀθήνα, 1974.

Lesure, M., *Lepante, La crise de l'empire ottoman*. Paris 1972.

*Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*. t. 1. Paris, 1780.

Leval, A., Inventaire des pièces manuscrites grecques des XVIIe et XVIIIe siècles conservées dans les archives du couvent de Saint Louis à Pera de Constantinople. *Revue Archéologique*, 3e série, 7 (1886), 346-354.

Λιβαδάρας, Ν.Α., Ἡ παλαιότερα ἐνδειξεις περὶ Ὁρθοδόξων ἐν Σύρῳ. *EEBS* 23 (1953) 722-726.

[Lichtle, I.]

Κρέμος, Γ.Π., Νάξος, *Ἀπόλλων* 7 (1891), 81-88, 97-102, 114-118, 131-135, 145-152, 161-166, 187-190; 8 (1892), 18-21, 33-35, 49-51, 65-69, 81-84, 97-102.

Locatelli, A., *Racconto storico della Veneta guerra in Levante*. Colonia, 1691.

Loenertz, R.J., *Les Ghisi, dynastes vénitiens dans l'Archipel, 1207-1390*. Firenze, 1975.

Loenertz, R.J., Marin Dandolo, seigneur d'Andros et son conflit avec l'évêque Jean. *OCP* 25 (1959), 165-181.

Longnon, J. — Topping, P., *Documents sur le régime des terres dans la Principauté de Morée au XVIe siècle*. Paris, 1969 (Documents et Recherches sur l'économie des pays byzantins, islamiques et slaves et leurs relations commerciales. Paris, 1969.

Lonicerus, Ph., *Chronicon Turcicum*. Francoforti, 1584.

Lowry, H.W., *The Ottoman tahrir defters as a source for urban demographic history: the case study of Trabzon* (ca. 1486-1583). Thèse, University of California, Los Angeles, 1977.

[Lucas, P.]

*Voyage du Sieur Paul Lucas au Levant*. La Haye, 1705.

Luccari, G., *Copioso ristretto degli annali di Raussa*. Venezia, 1605.

Lusignano, Fra Stefano — di Cipro, *Chorographia e breve historia universale dell'isola di Cipro*. Bologna, 1573.

Magni, C., *Quanto di piu curioso a vago ho potuto raccorre*. Seconda parte, Roma, 1692.

[Magno]

Événements historiques en Grèce (1479-1497), extraits d'un recueil sous le nom de Stefano Magno, dans: Sathas, *Documents*, t. 6, 214-243.

[Malipiero, D.]

Longo, F., *Annali Veneti di Domenico Malipiero*. ASI 7/1 (1843), 5-199.

Maltezou, C., A contribution to the historical geography of the island of Kythira during the Venetian occupation. *Charanis Studies, essays in honor of Peter Charanis*. New Brunswick, 1980.

Μανούσακας, Μ.Ι., *Συλλογή ανεκδότων έγγραφων, Θησαυρίσματα* 6 (1969), 7-112.

Mantran, R., 'Ali Pasha Güzeldje. *EI* t. 1, 395.

Μαρκόπολις, Μ.Ι., *Δραματικὸν ἐπεισόδιον τῆς Ναξιακῆς ἱστορίας*. Νάξος, 1893.

- Μαρκόπολις, Μ.Ι., Συμφοραὶ Ναξίου τινὸς συλληφθέντος ὑπὸ τῶν πειρατῶν. Ναξιακὸν Ἡμερολόγιον τοῦ δισέκτου ἔτους 1896. Νάξος, 1895, 53-57.
- Μαρκόπολις, Μ.Ι., Τουρκικαὶ βιαιοπραγαίαι ἐν Ναούσῃ τῆς Παρου, ἐπεισόδιον τοῦ ἔτους 1677. Νάξος, 1893.
- Μαρούλης, Α., Ναξιακὰ ἔγγραφα 1723-1888. *EEKM* 4 (1964), 401-438.
- Marsigli, L.F., *Stato militare dell'impero ottomano - L'état militaire de l'empire ottoman*. La Haye, 1723.
- Masson, P., *Histoire du commerce français au Levant au XVIIe siècle*. Paris, 1896.
- Masson, P., *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIIIe siècle*. Paris, 1903.
- Matsuki, E., A village community in Naxos – communal lands and shepherds of Filoti. *Studies in socio-cultural aspects of the Mediterranean islands by the Research group for the Mediterranean at Hitotsubashi University*, Tokyo 1979, 29-47.
- Μαύρης, Ν.Γ., Ταξειδιῶται καὶ γεωγράφοι εἰς τὰ Δωδεκάνησα. Αθῆναι, 1973.
- Μαυρομάρας, Δ.Μ., Ἱστορία τῆς Τήνου. Ἀθῆναι, 1888.
- Mediterranean Pilot*. t. 4. London (Royal Hydrographic Service), 1968.
- Μέρτζιος, Κ.Δ., Ἡ Μάνη εἰς τὰ ἀρχαία τῆς Βενετίας. *Λακωνικὰ Σπουδαί* 1 (1972), 82-173.
- Μέρτζιος, Κ.Δ., Μία διαθήκη ἐκ Σίφνου τοῦ 1682. *EAIED* 8 1958, 103-111.
- Miklosich, F. – Müller, J., *Acta et Diplomata Graeca Medii Aevi*. 6 t. Wien, 1860-1890.
- Miller, W., *Essays on the Latin Orient*. Amsterdam, 1964.
- Miller, W., *The Latins in the Levant, a history of Frankish Greece*. 1204-1566. London, 1908.
- Miller, W., Lichtle's description of Naxos. *BNJ* 6 (1928), 432-450.
- Miller, W., Two letters of Giovanni IV, Duke of the Archipelago. *BZ* 17 (1908), 463-470.
- Mont, J. du, *Corps diplomatique du droit des gens*. 8 t. Amsterdam – La Haye, 1726-1731.
- Morineau, M., Naissance d'une domination, marchands européens, marchands et marchés du Levant au XVIII et XIX siècles. *Commerce de gros, commerce de détail dans les pays méditerranéens, actes des journées d'étude, Bendor, 25-26 Aout 1975*. Nice, 1976.

Morozzo della Rocca, R., *Benvenuto da Brixano, notaio in Candia, 1301-1302*. Fonti per la storia di Venezia, sez. 3: Archivi notarili. Venezia, 1950.

Μοσχονᾶς, Ν.Γ., Ἡ ἀμυντικὴ κατάστασις Τήνου. *Θησαυρίσματα* 3 (1964), 29-61.

Μοσχονᾶς, Ν.Γ., Ἡ ὀργάνωσις τῶν ἀκτοφρουρῶν τῆς Τήνου, *ΕΕΚΜ* 5 (1965), 668-687.

Μουάτσος, Ε., Τὸ Βενετικὸν προξενεῖον Κρήτης ἐπὶ Τουρκοκρατίας. *Θησαυρίσματα* 6 (1969), 237-255.

Μπίστης, Λ., Αἱ ἐκλογαὶ ἀπὸ τοῦ 1821 μέχρι σήμερον καὶ οἱ κατὰ ταύτας ἀντιπρόσωποι τῆς Ἄνδρου καὶ τῶν λοιπῶν Κυκλάδων. *ΕΕΚΜ* 2 (1962), 769-817.

Μπίστης, Λ., Ὁ πληθυσμὸς τῶν Κυκλάδων. *ΕΕΚΜ* 5 (1967), 30-56.

*Muahedat Mecmuası*. 5 t. Istanbul 1294-1298.

M. Naïma, *Annals of the Turkish empire from 1591 to 1659 of the Christian era*. Translated from the Turkish by Charles Fraser. London, 1832.

[Nixon, A.], *The three brothers, or travels and adventures of Sir Anthony, Sir Robert and Sir Thomas Sherley in Persia, Russia, Turkey, Spain etc.* London, 1825.

Νυσταζοπούλου, Μ.Γ., Τέσσαρα ἄγνωστα Ρωσικὰ ἔγγραφα ὑπὲρ τῆς ἐν Μῆλῳ μονῆς τῆς Θεοτόκου, 1656-1705. Βασιλικὸν Ἰδρυμα Ἑρευνῶν, Κέντρον Βυζαντινῶν Σπουδῶν, *Συμμείκτα* 1 (1966), 232-257.

Olivier, G.A., *Voyage dans l'Empire Othoman, l'Egypte et la Perse*. 6 t. Paris, IX-XII.

Omont, H., Relation de la visite du Marquis de Nointel à la grotte d'Antiparos (1673). *Bulletin de géographie historique et descriptive* 4 (1892), 4-33.

Orhonlu, C., Kharadj in Ottoman Turkey. *EI* t. 4, 1053-1055.

Ozbaran, S., Kapudan Pasha. *EI* t. 4, 571-572.

Pantazopoulos, N.J., *Church and law in the Balkan peninsula during the Ottoman rule*. Institute for Balkan Studies, 92. Thessaloniki, 1967.

Παντελίδης, Χ.Γ., Κυπριακὸν χειρόγραφον. Ἀθηνᾶ 34 (1922), 130-164.

Παπαδόπουλος, Σ.Ι., Ἡ κήνησι τοῦ Δούκα τοῦ Νεβέρ Καρόλου Γονζάγα γιὰ τὴν ἀπελευθέρωσι τῶν Βαλκανικῶν λαῶν (1603-1625). Ἑταιρεῖα Μακεδονικῶν Σπουδῶν, Ἰδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου, 83. Θεσσαλονίκη, 1966.

Παπαδοπουλος, Θ., Αἰγαιοπελαγίται μαθηταὶ τοῦ ἐν Ρωμῇ φροντιστηρίου τοῦ Ἁγίου Ἀθανασίου. *ΕΕΚΜ* 8 (1970-1971), 484-566.

Παπαδόπουλος - Κεραμεύς, Α., *Διάφορα Ἑλληνικά γράμματα εκ τοῦ ἐν Πετρούπολει μουσείου τοῦ Α.Ε. τοῦ κομητοῦ Nikolas Likhatcheff*. Πετρούπολις, 1907.

Parmaksizoglu, I., Kaptan i deryâ. *IA* t. 21, 208.

Parthey, G. *Hieroclis Synecdemus et notitiae graecae episcopatum. Accedunt Nili Doxopatrii notitia patriarchatum et locorum nomina immutata*. Berlin, 1866.

Paruta, P., *Della Historia Venetiana*. Venetia, 1605.

Pasch van Krienen, L.H., *Breve descrizione dell'Arcipelago e particolarmente delle diciotto isole sottomesse l'anno 1771 al dominio Russo*. Livorno, 1773.

Πασχάλης, Δ.Π., Οἱ Ἀλβανοὶ εἰς τὰς Κυκλάδας. *EME* 1934, 232-282.

Πασχάλης, Δ.Π., Ἡ Ἄνδρος, ἥτοι ἱστορία τῆς νήσου Ἄνδρου t. 2. Ἀθῆναι, 1925.

Πασχάλης, Δ.Π., Ἀρχαὶ ἐν Ἄνδρῳ ἐπὶ Τουρκοκρατίας. *EEKM* 2 (1962), 36-66.

Πασχάλης, Δ.Π., Ὁ Βασιλεὺς τῆς Μῆλου. *AE* 1927, 131-143.

Πασχάλης, Δ.Π., Βοεβόδαι, κοτσαμπάσιδες, καπουκεχαγιάδες, καντζελλιέριδες, σύνδικοι, ἐπίτροποι καὶ γραμματικοὶ τῆς νήσου Ἄνδρου. *EEKM* 4 (1964), 325-352.

Πασχάλης, Δ.Π., Δημοσιονομικὴ κατάστασις τῶν Κυκλάδων, 1537-1828. *ΑΟΚΕ* 14 (1934), 436-470.

Πασχάλης, Δ.Π., Ἡ Δυτικὴ Ἐκκλησία εἰς τὰς Κυκλάδας ἐπὶ Φραγκοκρατίας καὶ Τουρκοκρατίας. *AH* 1-2 (1948), 5-136.

Πασχάλης, Δ.Π., Χρονικὰ καὶ ἱστορικὰ σημειώματα ἐκ τῶν ἐν τῇ νήσῳ Ἄνδρῳ χειρογράφων κωδίκων καὶ παραφύλλων παλαιῶν ἐντύπων βιβλίων ἀπὸ τοῦ ἔτους 1193 μέχρι τοῦ 1853. *AE* 1930-, 24-83.

Πασχάλης, Δ.Π., Αἱ Κυκλάδες κατὰ τοὺς μεταξὺ τῶν Τοῦρκων καὶ τῶν Ἑνετῶν πολέμους. Εἰς μνήμην Σ. Λάμπρου, Ἀθῆναι 1933, 132-139.

Πασχάλης, Δ.Π., Νομικὰ ἔθιμα τῆς νήσου Ἄνδρου. Ἀθῆναι, 1925.

Πασχάλης, Δ.Π., Πειρατεία καὶ δουλεμπόριον εἰς τὰς Κυκλάδας. *AH* 1 (1948), 151-160.

Πασχάλης, Δ.Π., Περιγητὰ ἐν Ἑλλάδι. *EEKM* 4 (1964), 325-352.

Πασχάλης, Δ.Π., Ἡ ἐν Κάτω Κάστρῳ τῆς Ἄνδρου Σχολὴ Ἑλληνικῶν γραμμάτων. *DIEE* 9 (1926) 222-268.

Πασχάλης, Δ.Π., Ἡ ἐν Κορθίῳ τῆς Ἄνδρου ἐπὶ Τουρκοκρατίας Σχολὴ τῆς Ἀγίας Τριάδος. *DIEE* 10 (1928) 101-118.

- Πασχάλης, Δ.Π., 'Ο Σπαρτιάτης Στρατηγόπουλος, δημόσιος ὑπὸ βασιλικῆς ἐξουσίας νοτάριος ἐν Ἄνδρῳ. *BNJ* 7 (1930), 87-98.
- Πασχάλης, Δ.Π., Συμεὼν ἐπίσκοπος Σύρας, Τζίας, Θερμίων, Τήνου. *Θεολογία* 3 (1925), 316-329.
- Πασχάλης, Δ.Π., Τοῦρκοι ιδιοκτῆται ἐν Ἄνδρῳ. *Ἀθηνᾶ* 36 (1924), 166-176.
- Πασχάλης, Δ.Π., Τουρκοκρατούμεναι Κυκλάδες: Ἡ δικαιοσύνη ἐν Ἄνδρῳ. *ΑΟΚΕ* 19 (1939), 183-202.
- Pègues, Abbé, *Histoire et phénomènes du volcan et des îles volcaniques de Santorin*. Paris, 1842.
- Pelaez, E., La vita e la storia di Ariadeno Barbarossa. *ASS* 5 (1880), 375-415, 7 (1882) 294-200 et 8 (1883), 99-112, 200-219.
- Τὰ περιεχόμενα τῶν Γενικῶν Ἀρχεῖων τοῦ Κράτους, τ. 1. Βιβλιοθήκη τῶν Γενικῶν Ἀρχεῖων τοῦ Κράτους, 11. Ἀθῆναι, 1972.
- La Perpétuité de la Foi de l'Eglise Catholique touchant l'Eucharistie*, t. 3, Paris, 1713.
- Pestalozzi, A., *Auf den Spuren von General Johann Rudolf Werdmüller in der Agäis*. Zürich, 1973.
- Petrides, S., Le vénérable Jean André Carga, évêque latin de Syra. *Revue de l'Orient Chrétien* (1900), 405-422.
- Πετρόπουλος, Γ.Α., Νοταριακαὶ πράξεις Μυκόνου. Παράρτημα τῆς Ἐπιστημονικῆς Ἐπετηρίδος τῆς Νομικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν. Ἀθῆναι, 1960.
- Philippson, A., *Die Griechischen Landschaften*. t. 4. Frankfurt, 1959.
- Philippus Cyprius, *Chronicon Ecclesiae Graecae*. Franequerae, 1679.
- Piacenza, F., *L'Egeo redivivo*. Modena, 1688.
- Pinzani, F.C., *Vita del venerabile Monsignore Giovanni Andrea Carga di San Daniele, vescovo e martyre de Syra*. San Daniele, 1855.
- Piri Re'is, Kitabi Bahriye*. Türk tarihi arastirma kurumu yayinlarından, 2. Istanbul, 1935.
- Piri Re'is, Bahrije*: Das Türkische Segelhandbuch für dat Mittelländische Meer vom Jahre 1521. Herausgegeben, übersetzt und erklärt, von Paul Kahle. 3 t. Berlin-Leipzig, 1926—.
- Πλουμίδης, Γ.Σ., Οἱ Βενετοκρατούμενες Ἑλληνικὲς χώρες μεταξὺ τοῦ δευτέρου καὶ τοῦ τρίτου Τουρκοβενετικῆς πολέμου (1503-1537). Ἰωάννινα, 1974.

- Πολέμης Δ.Ι., Δημοσιεύματα Δ.Π. Πασχάλη. Πέταλον 1 (1977), 158-220.
- Πολέμης, Δ.Ι., Πέτρου ντὲ Μάρκις, Λατίνου ἐπισκόπου Σαντορόνης, ἔκθεσις περὶ τῆς ἐν Ἄνδρῳ Δυτικῆς Ἐκκλησίας. *EEKM* 7 (1968), 703-751.
- Predelli, R., *I Libri Commemorativi della Repubblica di Venezia, Regesti*. 8 t. Venezia, 1876-1914.
- Preto, P., *Venezia e i Turchi*. Pubblicazioni della facoltà di Magistero dell'Università di Padova 20. Firenze, 1975.
- Πρωτονοτάριος, Ν.Α., Ναξιακὰ προβλήματα: τὸ ἀγροτικὸν ζήτημα καὶ οἱ Φράγκοι τῆς Νάξου. Ἀθῆναι, 1945.
- Πρωτονοτάριος, Ν., Τὸ ἐν Νάξῳ Καθολικὸν Σωματεῖον "Τοῦ Τιμίου Σταυροῦ". *EEKM* 10 (1974-1976), 613-686.
- Ψυλλᾶς, Ι.Ν., Ἱστορία τῆς νήσου Κέας. Ἀθῆναι, 1921.
- Randolph, B., *The present state of the Archipelago*. Oxford, 1687.
- [Raşid]  
*Tarih-i-Raşid*. 5 t. Istanbul, 1867.
- Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, t. 19: Turquie, ed. P. Duparc. Paris, 1969.
- Relation de tout ce qui s'est passé à Constantinople avec Monsieur de Guilleragues, ambassadeur de France*. Chio (Paris), 1682.
- Ricaut, P., *The present state of the Ottoman Empire, containing the maxims of Turkish politie*. London, 1668.
- Ricaut, P., *The present state of the Greek and Armenian churches*. London, 1679.
- Richard, F., *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable à Saint Erini, isle de l'Archipel*. Paris, 1657.
- Richard, F., Τάργα τῆς πίστεως τῆς Ρωμαϊκῆς Ἐκκλησίας εἰς τὴν διαφένδενσιν τῆς ὀρθοδοξίας. Paris, 1658.
- Du Rieu, G.N., *Levini Warneri de rebus turcicis epistolae ineditae*. Lugdunum Batavorum, 1883.
- Rinieri, I., *Clemente VIII e Sinan Bassa Cicala*, Roma, 1898.
- Rizzardo, G., *La presa di Negroponte fatta dai Turchi ai Veneziani del 1470* (ed. E.A. Cicogna). Venezia, 1843.

[Roberts, G.]

Mr. Roberts' his last voyage to the Levant. *W. Hacke, A collection of original voyages.* London, 1698.

Rocca, Abbé della, *Traité complet sur les abeilles avec une méthode nouvelle de les gouverner, telle que se pratique à Syra, île de l'Archipel, précédé d'un précis historique et économique de cette île.* 2 t. Paris, 1790.

Roe, Th., *The Negotiations of Sir Thomas Roe in his embassy to the Ottoman Porte.* London, 1740.

Röhrborn, K., *Untersuchungen zur osmanischen Verwaltungsgeschichte.* Studien zur Sprache, Geschichte und Kultur des islamischen Orients, Neue Folge, 5. Berlin-New York, 1973.

Ρόκκα, Ι.Ν. Δέλλα, 'Η Καπέλλα Κασάτζα, ή 'Αδελφοσύνη καὶ ή 'Εμπορικὴ Σχολή Νάξου. *EEKM* 4 (1964), 439-468.

Roncaglia, M.P., *La République de Venise et les Lieux Saints de Jérusalem.* Dar-al-Kalima-Beyrouth, 1972.

Ross, L., *Urkunden zur Geschichte Griechenlands im Mittelalter.* 2 t. München, 1837.

Roth, C., *The house of Nasi — The duke of Naxos.* Philadelphia, 1948.

Roth, C., Josef Nasi. *EJ* t. 14, 837-839.

Roth, C., Salomon Senior, *EJ* t. 14, 41160.

Rousseau, L., *Relations diplomatiques de la France et de la Turquie au XVIIIe siècle,* t. 1 (1700-1716). Paris, 1908.

Rozemond, C., Een aanwinst van de Leidse Universiteitsbibliotheek: Orthodoxa Confessio Catholicae et Apostolicae Ecclesiae Orientalis. *Het Boek*, 3e reeks, 36 (1963), 25-54.

[Saewulf]

*Relatio de peregrinatione Saewlf ad Hierosolymam et Terram Sanctam, MCII et MCIII.* Recueil des voyages et de mémoires publié par la Société de Géographie, t. 4, 833-854. Paris, 1839.

Sagredo, G., *Memorie istoriche de monarchi Ottomani.* Venezia, 1673.

Safvet, Nakşe (Naksos) dukalığı Kiklad adaları. *TOEM* 4 (1913), 1444-1457.

Safvet, Yusuf Nasi. *TOEM* 3 (1912), 982-993.

Santschi, E., Aspects du statut des non-libres en Crète. *Θησαυρίσματα* 9 (1972), 104-136.



Santschi, E., *La notion de "feodum" en Crète vénitienne, XIIIe-XVe siècle*. Montreux, 1976.

Santschi, E., *Régestes des arrêts civils et des mémoriaux (1363-1399) des archives du duc de Crète*. Bibliothèque de l'Institut Hellénique d'Etudes Byzantines et Post-Byzantines de Venise, 9. Venise, 1976.

(Sanuto)

*I Diarii di Marino Sanuto (1496-1533) dell'autografo Marciano It. Cl. codd. 419-478*, pubblicati per cura di R. Fulin, F. Stefani, N. Barozzi, G. Berchet, M. Allegri. 58 t. Venezia, 1897-1903.

Sathas, C.—N., *Μνημεία τῆς Ἑλληνικῆς Ἱστορίας Documents inédits relatifs à la Grèce au Moyen Age*. 9 t. Paris, 1880-1890.

Σάθας, Κ.Ν., *Μεσαιωνική Βιβλιοθήκη*. 7 t. Βενετία-Παρίσιον, 1872-1894.

[Saulger ou Sauger, R.], *Histoire nouvelle des anciens ducs et autres souverains de l'Archipel*. Paris, 1698.

Sebastiani, G., *Viaggio e Navigazione*. Roma, 1687.

Schmidlin, J., Die Gründung der Propagandakongregation (1622). *Zeitschrift für Missionswissenschaft* 12 (1922), 1-13.

Setton, K.M., *The Papacy and the Levant (1204-1571)*, t. 1: the thirteenth and fourteenth centuries, t. 2: the fifteenth century. Philadelphia, 1976-1978.

Σφυρόερας, Β.Β., Οἱ δραγομάνοι τοῦ στολίου. *ΕΜΑ* 14 (1964), 1-192.

Σφυρόερας, Β.Β., Γάμοι καὶ διαζυγία ἐν Νάξῳ. *Κυκλαδικὰ* 1, 1956.

Σφυρόερας, Β.Β., *Κυκλαδικὰ ἐγγραφα ἐξ ἰδιωτικῶν συλλογῶν, σειρά πρώτη - Ναξιακὰ*. *ΕΕΚΜ* 5 (1965-1966), 635-667.

Shaw, S.J., *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, t. 1: Empire of the Gazis. Cambridge, 1976.

Shaw, S.J., The Ottoman view of the Balkans. *The Balkans in transition*, ed. Ch. Jelavich, Berkeley, 1963, 56-80.

Σιγαλάς, Α., Ἡ Ἑλληνικὴ καταγωγὴ τῶν Καθολικῶν τῆς Σύρου. *Κυκλαδικὰ* 1 (1956), 241-249.

Σιγαλάς, Α., Τα ἐξωκλήσια τῆς Συροῦ. *Καθολικὴ*, année 40 (1968) nos. 1587-1590.

Sigalas, A., I nomi e cognomi Veneto-Italiani nell'isola di Sira. *Studi Byzantini e Neellenici* 3 (1971) 194-200.

- Σιγαλάς, Α., Συριανὰ ἔγγραφα. *ΕΜΕ* 1925, 243-257.
- Σιμόπουλος, Κ., Ξένοι ταξιδιώτες στην Ελλάδα, τ. 1: 333-1700, τ. 2: 1700-1800. Αθῆνα, 1972-1973.
- Slot, B.J., Ἡ διενέξις μεταξύ Κυρίλλου Λουκάρεως καὶ Μελετίου ἀρχιεπισκόπου Μῆλου περὶ τοῦ Καθολικοῦ ναοῦ τῆς Μῆλου. *Κιμωλιακὰ* 8 (1978), 47-60.
- Slot, B.J., Ὁ ἱεραπόστολος Robert Saulger, (1637-1709), ἱστοριογράφος τῆς Φραγκοκρατίας τῶν Κυκλάδων. *Μνημοσύνη* 6 1976-1977, 117-144.
- Slot, B.J., Καθολικαὶ ἐκκλησίαι Κιμῶλου καὶ τῶν πέριξ νήσων, ἱστορία τῶν δυτικῶν ναυτικῶν κοινοτήτων τῶν ΝΔ Κυκλάδων καὶ τῶν ἐκκλησιῶν των. *Κιμωλιακὰ* 5 (1975), 51-304.
- Slot, B.J., Ὁλλανδοὶ πρόξενοι Μῆλου - Κιμῶλου. *Κιμωλιακὰ* 8 (1979), 157-276.
- Slot, B.J., "Οὐνῖται" τῆς Μῆλου καὶ τῆς Κιμῶλου κατὰ τὸν 17ον αἰῶνα. *Κιμωλιακὰ* 6 (1976), 199-214.
- Slot, B.J., Σχέσεις Ὁλλανδίας καὶ Ἑλλάδος ἀπὸ τὸν 15 αἰῶνα μέχρι τοῦ Καποδιστρια. *Κείμενα καὶ Μελέταις Νεοελληνικῆς Φιλολογίας* 114. Ἀθῆναι, 1977 — Παρνασσὸς 19 (1977), 263-285.
- Slot, B.J., Ἡ Σύμη ὅπως τὴν περιγράφουν ταξιδιώτες καὶ γεωγράφοι. *Συμαῖκα* 3 (1977), 115-164.
- Slot, B.J., Ὁ τάφος ἑνὸς δολοφονουμένου. *Ναξιακὸν Μέλλον*, φιλολογικὴ ἔκδοσις, Ἀπρ. 1979.
- Slot, B.J., Τὸ ταξίδι τοῦ Βαρώνου Van Dedem στὰ νήσια τοῦ Αἰγαίου. *Κυκλαδικὴ Ἐπιθεώρησις*, τευχ. 14-17, (Μαρτίου 1971), 12-15.
- Somer, J., *Beschrijvinge van een zee ende landtreysse naer de Levante*. Amsterdam, 1649.
- Sonnini, C.S., *Voyage en Grèce et en Turquie, fait par ordre de Louis XVI et avec l'autorisation de la cour ottomane*. 2 t. et atlas. Paris, 1801.
- Spagni, E., Una sultana venetiana. *NAV* 29/2 (1900), 241-248.
- Σπανάκης, Σ.Γ., Ἡ ἔκθεσις τοῦ γενικοῦ προβλέπτη Isepo Civran. *Κρητικὰ Χρῶνικὰ* 21 (1959), 356-458.
- Σπανάκης, Σ.Γ., *Μνημεῖα Κρητικῆς Ἱστορίας*. 6 τ. Ἡράκλειον, 1958
- Stella, A., *Chiesa e Stato nelle relazioni dei nunzi pontifici a Venezia*. Studi e Testi 239. Città del Vaticano, 1964.

- Stéphanopoli, J.Z., *Les îles de l'Egée, leurs privilèges*. Athènes, 1912.
- Struys, J. Jansz., *Drie aanmerkelijke en rampspoedige reysen*. Amsterdam, 1676.
- Sugar, P.F., *Southeastern Europe under Ottoman rule, 1354-1804*. A History of East Central Europe, 5. Washington, 1977.
- Συμεωνίδης, Σ.Μ., *Ἡ Κυρία Βρυσιανή. Ἀθήναι*, 1966.
- Svoronos, N., Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles: le cadastre de Thèbes. *Bulletin de correspondance hellénique* 83 (1959).
- Tafel, G.L.F., —Thomas, G.M., *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*. 3 t. Fontes Rerum Austriacarum II, 12-14. Wien, 1856-1857.
- Tamborra, A., *Gli Stati Italiani, l'Europa e il problema turco dopo Lepanto*. Firenze, 1961.
- Tenenti, A., *Naufrages, corsaires et assurances maritimes à Venise 1592-1609*. Paris, 1959.
- Tenenti, A., *Venezia e i corsari, 1580-1615*. Bari, 1961.
- Thevenot, J. de, *Relation d'un voyage au Levant*. Paris,
- Theyls, W., *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles XII Roi de Suède avec une relation de la dernière guerre entre le Grand Seigneur, l'Impératrice et la République de Venise*. Leyde, 1722.
- Thiriet, F., La condition paysanne et les problèmes de l'exploitation rurale en Roumanie gréco-vénitienne. *SV* 9 (1967), 35-69.
- Thiriet, F., *Délibérations des Assemblées vénitiennes concernant la Roumanie*. 2 t. Documents et recherches sur l'économie des pays byzantins, islamiques et slaves et leurs relations commerciales au Moyen âge, 8 et 11. Paris, 1966-1971.
- Thiriet, F., Recensement de Jacoby, *La féodalité en Grèce médiévale*, dans *Revue Historique* 97 (1973), 473-475.
- Thiriet, F., *Regestes des délibérations du Sénat de Venise concernant la Roumanie* 3 t. Documents et recherches sur l'économie des pays byzantins, islamiques et slaves et leurs relations commerciales au Moyen Age, I, 2 et 4. Paris, 1958-1961.
- Thiriet, F., *La Roumanie vénitienne au Moyen Age. Le développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*. Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, 93. Paris, 1959.
- Θωμόπουλος, Ι.Α., *Κυκλαδικὰ* t. 2: *Τὸ ἱστορικὸν ἀρχεῖον Κυκλάδων*. Ἀθήναι, 1949.

- Τωμαδάκης, Ν.Β., 'Ο οἰκουμενικὸς πατριάρχης Ἰωαννίκιος Β' ἀπὸ Ἡρακλείας. Λακωνικαὶ Σπουδαὶ 2 (1975), 127-161.
- Τωμαδάκης, Ν.Β., 'Ο (ἀρχι) ἐπίσκοπος Σεβαστείας Ἰωσήφ Δόξας ὁ Ζακυνθῖος ἐν Κρήτῃ, Κυθήροις καὶ Παροναξίᾳ. *EEBS* 42 (1975-1976), 5-56.
- Tomić, J.N., *Gradja za istoriju pokreta na Balkanu protiv Turaka Krajem XVI i pocetkom XVII veka*, 1595-1606. Beograd, 1933.
- Tongas, G., *Les relations de la France avec l'Empire Ottoman durant la première moitié du XVIIIe siècle: l'ambassade à Constantinople de Philippe d'Harlay, comte de Césy d'après les documents manuscrits inédits*. Toulouse, 1942.
- Tournefort, J. Pitton de, *Relation d'un voyage au Levant*. Amsterdam, 1718.
- Tozzetti, G. Targioni, *Relazioni d'alcuni viaggi fatti in diverse parti della Toscana dal Dottore Giovanni Targioni Tozzetti*. 12 t. Firenze, 1768-1779.
- Τσιρπανλής, Ζ.Ν., 'Ανέκδοτα ἔγγραφα ἐκ τῶν Αρχεῖων τοῦ Βατικανοῦ. Πηγαὶ καὶ Μελέται τῆς Κυπριακῆς Ἱστορίας, 4. Λευκωσία, 1973.
- Τσιρπανλής, Ζ.Ν., Ἀπὸ τῆ φιλορθόδοξη πολιτικῇ τῆς Βενετίας. *EEBS* 39-40 (1971-1973), 295-311.
- Τσιρπανλής, Ζ.Ν., Τὸ Ἑλληνικὸ Κολλέγιο τῆς Ρώμης καὶ οἱ μαθητὲς του 1576-1700. Ἀνάλεκτα Βλαττάδων 32, Θεσσαλονίκη, 1980.
- Τσιρπανλής, Ζ.Ν., Οἱ μαθητὲς τοῦ Ἑλληνικοῦ Κολλέγιου τῆς Ρώμης. *Δωδωνη* 7 (1978) 33-42.
- Τζάνε, Μ., *Διήγησις διαστοιχῶς τοῦ δεινοῦ πολέμου τοῦ ἐν τῇ νήσῳ Κρήτῃ γενομένου* (Venise), 1681.  
éditions plus récentes:  
Α. Ξηρουχάκης, 'Ο Κρητικὸς Πόλεμος 1645-1669. *Τεργέστη* (Trieste), 1908.  
Α.Ν. Νεβεδάκης, 'Ο Κρητικὸς Πόλεμος. Ἀθῆναι, 1979.
- Uzunçarşılı, İ.H., *Osmanlı devletinen merkez ve bahriye teşkilatı*. Ankara, 1948.
- Uzunçarşılı, İ.H., *Osmanlı Tarihi*, t. 3/2, 3/1. Türk Tarihi Kurumu Yayınlarından XIII Seri Nos 16 C 1A-16 C 2. Ankara, 1954-1973.
- Vafiadis, V., *Städte auf den Kykladen*. Thèse, Technische Hochschule Berlin, 1938.
- Valiero, A., *Historia della Guerra di Candia*. Venezia, 1679.
- Vandal, A., *L'Odyssée d'un ambassadeur: les voyages du marquis de Nointel*. Paris, 1900.
- Varenbergh, E., *Correspondance de Charles de Ferriol, ambassadeur de Louis XIV à Constantinople*. Anvers, 1870.

- Vaumas, G. de, *L'Eveil missionnaire de la France au XVIIe siècle*. Paris, 1959.
- Venturi, A. *Settecento riformatore*, t. 3: la prima crisi dell'Antico Regime (1768-1776). Torino, 1979.
- Vryonis jr., S., *The decline of medieval Hellenism in Asia Minor and the progress of islamization from the 11th through the 15th century*. Berkeley, 1971.
- Weijling, J.F.A.N., *Bijdrage tot de geschiedenis van de wijbisschoppen van Utrecht tot 1583*. Utrecht, 1951.
- Wheeler, G., *Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant*. 2 t. Amsterdam, 1689.
- Ζακυθηνός, Δ.Α., 'Ανέκδοτα πατριαρχικά ἔγγραφα τῶν χρόνων τῆς Τουρκοκρατίας. 'Ελληνικά 3 (1929), 127-166, 385-434.
- Zakythinos, D.A., La commune grecque, les conditions d'une décentralisation administrative. *Hellénisme Contemporain*, 2e série, 2 (1948), 295-311, 414-429.
- Zakythinos, D.A., Corsaires et pirates dans les mers grecques aux temps de la domination turque. *Hellénisme Contemporain* 11-12 (1939), 695-738.
- Zakythinos, D.A., *Le despotat grec de Morée*, t. 2. London, 1975. (ed. C. Maltezos).
- Ζακυθηνός, Δ.Α., Κατάλογος συλλογῆς Π.Γ. Ζερλέντη. *EEBS* 13 (1937), 230-304.
- Ζακυθηνός, Δ.Α., Παλαιογραφικαὶ ἔρευναι εἰς τὰς Κυκλάδας. *EEKM* 5 (1965), 715-736.
- Zallony, M., *Voyage à Tine, l'une des îles de l'Archipel de la Grèce*. Paris, 1809.
- Ζερλέντης, Π.Γ., 'Ανασύστασις τῶν Γαλλικῶν προξενείων ἐν ταῖς Κυκλάσῃ ἔτει 1724. *NE* 1 (1918), 133-136.
- Ζερλέντης, Π.Γ., 'Αρχιεπίσκοποι Σαντορίνης, 1537-1814. Ἐρμούπολις, 1923.
- Ζερλέντης, Π.Γ., 'Αρχιεπίσκοποι Σίφνου καὶ Μυκόνου. Ἱστορικαὶ ἔρευναι περὶ τὰς ἐκκλησίας τῶν νήσων, Ἐρμούπολις, 1913. 124-126.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Διαμάχη Καστριῶν καὶ Νεοχωριῶν. *Παρνασσός* 11 (1888), 408-427.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Φεουδαλικὴ πολιτεία ἐν τῇ νήσῳ Νάξῳ. Ἐρμούπολις, 1925.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Φραγκίσκου Μοροζίνι γράμματα διατακτικὰ κατὰ τῆς Ἑλληνικῆς ἐκκλησίας. *DIEE* 7 (1900), 434-439.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Γεράσιμος ὁ ἀπὸ Τυρνόβου πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως, πρόεδρος Ἀνδρου καὶ τῆς μητροπόλεως Παροναξίας. *NE* 1 (1918), 115-125.

- Ζερλέντης, Π.Γ., Γράμματα Φράγκων δουκῶν τοῦ Αἰγαίου Πελάγους. *BZ* 13 (1904), 136-157.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Γράμματα τῶν τελευταίων Φράγκων δουκῶν τοῦ Αἰγαίου Πελάγους, 1438-1565, Ἰωσήφ Νάκης, Ἰουδαῖος δοῦξ τοῦ Αἰγαίου Πελάγους, 1566-1579, τὸ σαντζάκ τῶν νήσων Νάξου, Ἄνδρου, Πάρου, Σαντορίνης, Μήλου, Σύρου, 1579-1621. Ἑρμούπολις, 1924.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Ἰακόβου δὲ Μιλλὺν, μεγάλου μαγίστρου τῶν ἐν Ρόδῳ ἵπποτῶν, γράμμα τοῦ 1452. *DIEE* 7 (1910), 460-469.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Ἰγνάτιος Ρόσας, ὁ τελευταῖος Φράγκος ἐπίσκοπος Ἄνδρου, Ἑρμούπολις, 1924.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Ἰκετήριον γράμμα τῶν Φιλωτειτῶν πρὸς τὸν οἰκουμενικὸν πατριάρχην Κοσμάν τὸν ἀπὸ Ἀλεξανδρείας κατὰ τοῦ τιμαριώτου αὐτῶν Χρυσάνθου Μπαρότζι ἔτει 1714. *NE* 1 (1918), 137-140.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Ἰωάννης Στάης, ἑξαρχος Μελετίου τοῦ Φιλαδελφείας. *NE* 1 (1918), 251-260.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Ἰωάννου Κρίσπου καὶ Ἰωαννικίου γράμματα. *DIEE* 9 (1910), 427-433.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Ἱστορικὰ σημειώματα ἐκ τοῦ βιβλίου τῶν ἐν Νάξῳ Καπουκίνων. Ἑρμούπολις, 1924.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Μαντροκάθισμα, βουδόμαντρες, θεμωνιά, μιτάτο, Ἑρμούπολις, 1923.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Μετοίκησις Ἀλβανῶν εἰς Ἰον. *NE* 1 (1918), 260-265.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Ο ναὸς Παναγίας τῆς Γωνιάς, τὸ καθολικὸν τῆς ἐπισκοπῆς Θήρας. *NE* 1 (1918), 275-284.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Παναγιώτης Νικούσιος καὶ Ἀλέξανδρος Μαυροκορδάτος, ἄρχοντες Μυκονίων. *NE* 1 (1918), 161-223.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Περὶ ἀπαγορεύσεως μετοικήσεως τῶν νησιωτῶν εἰς Ρωσίαν. *NE* 1 (1918), 235-242.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Σύστασις τοῦ κοινοῦ τῶν Μυκονίων. Ἑρμούπολις, 1914.
- Ζερλέντης, Π.Γ., Τουλιάνου Ντακορώνια αὐθέντου Σιφνίων γράμμα τοῦ ἔτους 1462. *NE* 1 (1918), 126-132.
- Τ.Μ. Ζευγώλης, Ἱστορία τῆς Ναξίας σμύριδος, Ναξιακὸν Ἀρχεῖον 1 (1947) 142-147.
- Zinkeisen, J.W., *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa*. 7 t. Hamburg-Gotha, 1840-1863.

Ζολώτας, Γ.Ι., *Ίστορία τῆς Χίου*. τ. 3/Ι. Ἀθῆναι, 1926.

## INDEX

Les mentions des fonctions, dignités, populations et institutions locales, de même que celles de groupes des populations locales, sont placées sous les noms des localités. Par exemple: 'consul de France à Naxos' est placé comme: *Naxos, consul de France*.

- Abdullah, bin- 107  
Achaia, principauté 35, 39, 41, 50, 337  
*adalar agası* 213-4, 241  
*adet* 367  
*aga* 260  
Agaliman 118  
'agents' de pirates 201, 218, 232  
Agkidhia (Naxos) 60, 139, 145-146  
*ahdname*, capitulations, 78-79, 99, 100-102, 121-123, 156, 204-8, 214, 358, 364-5, 368, 377, 390, 411  
Akadhimi (Naxos) 308-10, 317, 435  
*akçe* 172, 332, 443  
*akrostikhari* 55, 346  
*akrostikhon* 44, 54-5, 346  
Akrotiri (Santorin) 44, 305  
Albanais 14-5, 177  
Alcoforado, Mariana 207  
Aldobrandini, cardinal 112, 376, 382  
Alemannos, Nikolaos (savant grec) 128  
Alger, Algériens 168-169  
Ali Paşa İstanköylü (*kapudan paşa*) 133-5, 157, 381  
Aliprandi (famille de Tinos) 217  
Aliprandi, Constantino (marchand de Tinos, *voyvoda* de Sifnos) 215, 218, 318, 414, 417  
des Alleurs (ambassadeur de France à Constantinople) 258, 260, 431, 437  
Amai, Benedetto (*governatore* ou *vekil* de Naxos) 367  
d'Ambrusa (archevêque grec de Sifnos) 220  
Amolokhos (Andros) 306, 329  
Amorgos 14, 32, 74, 78, 85, 172, 178, 232, 269, 284-5, 290-1, 298, 312-3, 348, 356  
—, évêché latin 62  
—, évêque latin, 335, 350  
—, fermier des impôts: v. Dhiakos  
Amsterdam, Directeurs du Commerce du Levant — 411  
Anafi 34, 45, 74, 78, 85, 178, 284-5, 290-1, 311-13, 335  
—, seigneur: v. Crispo, Pisani  
*anagrafi* 53, 345  
Anapliotis, Markos (Grec de Naxos) 416  
Andrinople, traité d'— 251, 393  
Andros 11, 17, 19, 21, 28, 35-7, 41, 47, 49-50, 56-7, 60, 66-9, 76, 78-9, 88, 93-6, 98, 100, 105, 121, 124, 128, 165, 168, 188-191, 212, 218-9, 226, 234, 236, 241, 255-6, 261, 267-8, 284-5, 290-1, 294, 306, 312-3, 319-20, 337, 345, 351, 356-7, 362, 368, 376, 378, 387, 389, 394-6, 405, 418, 426, 435, 438, 442  
—, Albanais 28, 68, 329  
—, bey: v. Andros et Syros, bey  
—, Capucins 147, 172, 184, 188, 225, 247, 249, 273-4, 427  
—, cathédrale latine (Saint André) 58, 61  
—, *cittadini* 47-8  
—, clergé grec 370  
—, consul de France 241, 427, cf. Breton, della Grammatica  
—, consul des Pays-Bas 124  
—, église grecque, (arch)évêché grec 59, 96, 219  
—, église latine, évêché latin 59-60, 109-10, 112, 132, 135, 140, 183, 224-6, 247, 272, 273-4, 363, 371, 384  
—, évêque ou archevêque grec 179, 244, 389, cf. Grigorios  
—, évêque latin, 211, 221, 388, cf. Belegno, Fontana, della Grammatica, Paterio, Pucciarelli, Rosa  
—, gouverneur turc (*aga*) 255  
—, *governatore* 104  
—, Grecs 184, 219, 247, 363, 410, 417  
—, Jésuites 141  
—, *kadı* 225, 261, 413, 419  
—, Latins 28, 84-5, 154, 224-5  
—, marchands 28  
—, Musulmans 30, 107-8, 184, 211, 231, 261, 300, 370  
—, *mütesellim* 261, 433  
—, notaires 345, 362  
—, *primati* 267



- Andros, seigneurie, seigneurs, 6, 41, 57, 84, 345, 347 cf. Sommaripa, Zeno  
 —, vicaire apostolique, 189 cf. Cigala, Thomas  
 —, *voyvoda* 398  
 Andros et Syros, *bey* 103, 123, 155-6, 197, 225, 240, 291, 407  
 —, *beylik* 100, 262, 291, 294, 306, 424  
 —, *vekil* du *flambouryari* 365  
 Anelos (capitaine marchand grec) 319  
 Angleterre, anglais 10, 30, 118, 120, 124, 169, 191, 202, 204, 234, 252, 256-7, 278, 392, 396, 422, 439  
 —, consuls (en général) 259  
 anglo-néerlandaise, guerre 169  
 Annunziata (monastère des Franciscains à Naxos) 146  
 Ano Syros (Syros) 16, 328  
 Anselme, Jean (consul de France à Syros) 201  
 Antimilos 24  
 Antiparos 7, 16, 33, 194, 206, 243, 284-5, 290-1, 311-3, 320, 330, 334, 356, 411, 441  
 —, (vice-) consul de France: voir Kartoularios, Leonis  
 —, Latins, 31, 397  
 Anvers 91  
 Apalyri Kastro (Naxos) 31  
 Apano Sagkri (Naxos) 308-10  
 Apanokastro (Andros) ou Epanokastro 28, 306  
 —, (Milos) 25, 62, 331  
 —, (Naxos) 16, 17, 31, 65, 74  
 apanyakynigaris 55, 104  
 Apanomeria (Santorin) 34, 305  
 Apiranthos (Naxos) 65, 308-10, 317  
 arbitres 102  
 Archipel, duché: v. Naxos, duché  
 Arétin (Pietro Aretino) 354  
 Dell'Argenta (ou Argyros, famille de Santorin) 94, 362  
 Argentière: v. Kimolos  
 Arkadhitis (famille de Naxos) 330  
*arkhondes* 41, 264  
 Armeni (ou Armenis, famille de Milos) 377-8  
 —, Ioannis (consul de France à Milos) 124-5, 133  
 Arméniens: v. Naxos, Arméniens  
 Arni (Andros) 306  
 Aroni, Stefanos (prêtre grec à Naxos) 45  
 Arovezos (capitaine marchand) 319  
 d'Arvieux, Laurent (voyageur français) 201  
 Aspronisi 33  
 Assises de Roumanie 40-3, 48, 50, 53, 64, 95, 99, 338, 342  
 Astypalia 13, 21, 32, 78, 158, 178, 335, 398  
 —, seigneurs: v. Quirini  
 Athanasios (archevêque grec de Sifnos) 220  
 Athènes 59, 198  
 —, consul de Venise 209, 412  
 —, église latine (archevêché latin) 59, 348  
 Athos 181  
 —, monastère de Xeropotamos 375  
 Attique 21, 232  
 Augsburg, guerre de la ligue d'— 256  
 Autriche 88, 91, 103, 136, 162, 171, 196, 203, 205, 234-5, 252, 278  
*avaeti* 262  
 Avedik (patriarche arménien de Constantinople) 257  
 d'Aviano, Giovanni (évêque latin de Santorin) 248  
 Avignon 196  
 avocat fiscal 54  
 Ayia (monastère grec d'Andros) 96, 363  
 —, (monastère grec de Naxos) 59  
 Ayios Ioannis (*topos* à Naxos) 316  
 Ayios Ioannis Sidherianos (monastère grec à Milos) 58, 348  
 Ayios Mamas (église à Naxos) 58, 60  
 Ayios Sotir (monastère grec à Naxos) 348  
 Ayios Thallelaïos (monastère grec à Naxos) 59  
 Ayios Vlasios (Naxos) 308-10, 317  
 Babaslik 356  
*bad-i hava* 443  
 Badet, Thomas (administrateur apostolique de Syros) 226, 419  
 Baffo, Mattio (recteur de Tinos) 86, 359  
*bailo* (fonctionnaire seigneurial) 53, 55, 104  
*bailo* (représentant de Venise à Constantinople): v. Constantinople, *bailo*  
 Bairam (Musulman de Naxos) 211  
 Balbi, Bernardo (*provveditore* de Tinos) 253, 459  
 Barbarigo, Nicolo (*sindico* et *inquisitore* à Tinos) 86-7, 116, 158, 177, 264, 339, 359  
 Barbarossa, Hayriddin (amiral turc) 70-8, 80, 82, 84, 93, 354-6  
 Barbieri (pirate) 412  
 La Bardecchia (corsaire français) 199  
 Barilli (Franciscain napolitain) 138, 382  
 Barozzi (famille latine de Naxos) 9, 43  
 —, Crusino 265, 300  
 —, Francesco (fils de Giacomo) 297  
 —, Francesco (fils de Tsambati) 239-40, 300  
 —, Jacopo (Giacomo) 108, 139  
 —, Jacopo (petit-fils du précédent) 190, 316  
 —, Tsambati 300

- Barozzi, Zorzeto ou Zorzi († avant 1654) 139-40  
 —, Zorzi († 1696) 300  
 des Barres, Antoine (voyageur français) 411  
 Basilicata, Francesco (*inquisitore* vénitien) 391  
 Basques 63  
 Beauregard (amiral de Malte, puis de Toscane) 118  
 Bekir Paşa (*bey* de Rhodes) 156, 213, 389  
 Belegno, Bonaventura (chanoine à Naxos puis évêque latin d'Andros) 112, 371-2  
 —, Marco (notaire à Naxos) 345  
 Belgrade 252  
 Bellarmín, Robert (général des Jésuites) 100, 383  
 Béotie 232  
*berat* 106-7, 109-11, 125, 131-2, 139, 143-4, 173, 211, 225, 258, 260, 272, 274-5, 369, 371-2, 377-8, 380, 382, 385  
 Bernard de Paris (Capucin à Chio, visiteur apostolique) 182-3, 350, 401  
*bertone* 23  
*bey* 88, 100-2, 104, 175-6, 211-2, 261-3, 294, 366, 414  
 —, *flambouryiari* 133  
 —, *oturak* — 367, 377  
*beylerbeyi* 82, 100, 213, 261, 365  
*beylik* 100, 156, 240, 365  
*beyt-ul-mal-i âmme ve hassa* 443  
*beytulmalcı* 356  
 Bianchi (pirate livornais) 234  
*binek* 295-7, 442  
 Blaeu (géographe néerlandais) 8  
 Bodrum 71  
 Bologna 37  
 Bolognetti (nonce papal à Venise) 348  
 Bonaventura da Jesi (Franciscain à Naxos) 139, 382  
 Bonnac (ambassadeur de France à Constantinople) 260, 266  
 Bordone (géographe vénitien) 281  
 Borghese, Scipione (cardinal) 111, 127, 137, 378, 382  
 Borgo (Mílos) 25, 331  
 —, (Naxos) 17, 31, 46, 51, 68, 78, 146, 174, 239, 266, 299-301, 308-10, 317, 336, 344, 369, 415  
*kapetanios* du Borgo de Naxos 51, 78  
*kinotis* du Borgo de Naxos 214-7, 266  
 —, (Tinos) 17, 29, 275  
 boucaniers 169  
 Boukali, Kali tou (femme à Kimolos) 170  
 Bozzi, Giovanni (consul général de Venise dans les Cyclades) 250-1, 429  
 Breton, Jean (consul de France à Syros) 423  
 Brinck, Ernst (secrétaire de l'ambassade néerlandaise à Constantinople) 114, 335, 376, 380  
 Brésil 20  
 da Brixano, Benvenuto (notaire crétois) 350  
 Brun (consul de France à Andros) 423  
 Buondelmonti (voyageur florentin) 7-8, 15, 34, 281, 326, 348  
 Byzance, byzantin 36-7, 40-2, 277, 339  
 Calbo (prêtre à Naxos) 358  
 Calepi, Angelo (évêque latin de Santorin) 112  
 Calvinisme 137, 148, 204, 218, 270, 420  
 Camilli, Giovanni Antonio (évêque latin de Mílos) 187, 198, 220, 226-8, 233, 235, 246-7, 419-20, 428  
 —, Nicolo (évêque latin de Syros) 274  
 —, Nicolo (*governatore* d'Andros) 104, 367  
 Camponesco, Giovanni (évêque latin de Kythnos, Kea et Sifnos) 184, 402  
 Candie, Candia 167, 188-9, 193, 210, 213-4  
 —, *capetanio grande* de — 177  
 —, traité de — 193-4  
 la Canée, 163-4, 232, 311  
 Canım Hoca (*kapudan paşa*) 251, 254  
*capi di cento* 116  
*capitanio* v. *kapetanios*  
 capitation: v. *cizye*  
 capitulations: v. *ahdname*  
 Capucins 12, 145-6, 152, 172, 203, 222, 387-8, 397-8, 403  
 Caradromi (corsaire turc) 352  
*caraggio* ou *carazo* 173, 232, 311, 314  
*caratti* 37  
 Caraveniza (Péloponnèse) 340  
*carazo*: v. *caraggio*  
 dalle Carceri, Nicolo II (duc de Naxos) 36  
 Carga, Giovanni Andrea (évêque latin de Syros) 131, 134, 136, 350, 372, 381  
 Carletti, Cristoforo (évêque latin de Sifnos) 383  
 Carystos: v. Kızıl Hissar  
 Caro, Michele (évêque latin de Syros) 272, 274  
 Casaccia, Casazza (chappelle et fraternité latine de Naxos) 60, 145, 223, 386  
*casale* 43  
 Casazza: v. Casaccia  
 "Cassidi", Mehmet (*bey* de Kos) 232, 240, 242, 247  
 Castél Rosso: v. Kızıl Hissar

- Castelli, Vincenzo (évêque titulaire de Marcianopoli, visiteur apostolique) 267, 273-4, 435, 438
- Catalogne 24
- Cattaro: v. Kotor
- cavalier* 54, 314, 345
- çavuş* 361
- Cazzara, Manoli (sujet du duc de Naxos, envoyé de Barbarossa) 75, 78
- Cedulini, Pietro (évêque de Nona, visiteur apostolique) 112, 371
- “Celebi” (corsaire turc) 68
- Çelebi Ali (*Kapudan paşa*): v. Ali Paşa
- cellarius* 346
- Cerri, Urbano (secrétaire de la Propaganda Fide) 420
- Cervino (cardinal, légat du pape au concile de Trente) 83
- Çeşme 276
- Césy (ambassadeur de France à Constantinople) 136, 138-46, 150-3, 155-7, 171, 221-2, 382, 384-6, 388
- La Chaise (Jésuite français) 235
- chancellerie, chancelier communal 105, 264, 368
- , ducal 52-3, 64 cf. Gatus, Padovano
- Chardin (voyageur français) 194, 201
- Châteauneuf (ambassadeur de France à Constantinople) 236, 239-40, 425
- Chinamo, Marcantonio (consul de Venise à Milos) 191, 406
- Chio 3, 20, 82, 85, 88, 90, 96, 99, 118-20, 138-9, 172, 185, 200, 206, 209, 213, 232, 241, 245, 248, 270, 272, 300, 325, 364, 394, 397
- , affaire 209, 235, 412
- , archevêque grec 397
- , bataille 232, 421
- , *beylik* 424
- , Capucins 182
- , consul de Venise 386
- , consul des Pays-Bas: v. Moroni
- , église grecque (archevêché grec) 219
- , évêque latin 171
- , Grecs 220, 431
- , Jésuites 139, 145, 180, 386
- , *kadı* 91, 212, 432
- , Latins 220, 232, 245, 272, 274, 397, 431
- , *tahrir* 361
- Choiseul-Gouffier (ambassadeur de France à Constantinople et voyageur) 8
- Chypre 18, 200, 331, 342, 361
- Cicala, Carlo (duc de Naxos) 103, 122, 131, 367
- , Sinan Paşa (grand vizir) 103, 122
- , Vincenzo (Jésuite napolitain) 122, 376
- cift* 298
- Cigala, Nicolo (vicaire d’Andros, puis évêque latin de Tinos) 274-5
- Cinray (chevalier de Malte) 255
- Città di Castello 228
- Civran, Iseppe (*provveditore generale* de Crète) 155
- cittadini* 49-50, 51, 53, 264, 275, 343, 344
- cizye* ou capitation 79, 91, 101, 213, 253, 264, 277, 291, 294, 300-1, 366, 377, 414, 434, 443
- Clément VIII (pape) 127
- Codignac (envoyé de France à Constantinople) 85
- Cohen, Mosse (secrétaire de Naci) 95, 362
- , Semuel (auditeur de Naci) 362, 367
- Colbert, Antoine (chevalier de Malte) 207
- Colbert, Jean Baptiste (ministre français) 203
- Colbert de Seignelay (fils du précédent, ministre français) 207, 228
- Collegio Greco San Atanasio 127, 130, 150, 189, 378, 439
- Collegio Urbano 225
- Colyer, Jacobus (ambassadeur des Pays-Bas à Constantinople) 421
- Comino, Antonio (candidat pour l’évêché latin de Syros) 384
- commercium: v. *kommerkion*
- commune 69, 100, cf. *kinotis*
- Commeno (maison impériale de Trébizonde) 338
- Condestaulo (famille latine d’Andros et de Sifnos) 188-90, 212, 215, 217, 268, 333, 436
- , Gasparo (marchand à Andros, consul de Venise en Crète) 209, 211, 215, 218, 225, 294, 318, 405, 412, 417
- , Leonardo 318
- , Micheletto (marchand à Sifnos) 164, 168, 188, 190, 318-9, 395-6
- , Nicolo (marchand à Venise) 318-9, 405
- Congrégation du Concile 95, 137, 357
- Consistoire 83, 95, 111-2, 372
- Constantinople, ambassadeur d’Angleterre 147, 207, 256, 386 cf. Roe
- , ambassadeur ou envoyé d’Autriche 412, cf. de Wijs
- , ambassadeur de France 131, 135-46, 151-7, 172, 180, 191, 209, 211, 236, 238-9

- 247, 256, 258-9, 270, 272, 355, 380, 383, 394, 397, 418, 427, cf. des Alleurs, Bonnac, Césy, Châteauneuf, Choiseul-Gouffier, Codignac, Ferriol, Girardin, Guilleragues, de la Haye-Vantelet, Marcheville, Nointel, Salignac
- Constantinople, ambassadeur de France, secrétaires: v. de la Croix
- , ambassadeur des Pays-Bas 147, 207, 256, 258, 381, 411, cf. Colyer, van Dedem, Haga, Warner
- , —, secrétaire: v. Brinck, Testa, Theyls
- , *bailo* de Venise 88-90, 98, 103, 116, 124, 131-2, 134, 139, 141-7, 151, 201, 206, 207, 209-11, 214, 217, 221-2, 225, 250-1, 367, 376, 383, 385-6, 388, 392, 407, 410, 412-3, 417, cf. Contarini
- , Capucins 146, 172, 184, 188, 225, 247, 249
- , Dominicains 112, 131, 147
- , Empire latin 35, 37
- , Franciscains 147
- , Jésuites 130, 133, 147, 380, 403
- , patriarche grec 81, 110, 116, 130, 143, 178-9, 213, 218-9, 228, 233, 246, 265, 270-1, 374, 434, v. Ioannikios, Kakavelas, Kondaris, Loukaris, Methodios, Neofytos Parthenios, Rafail, Seroglan, Timotheos
- , —, exarche: v. Zygomalas
- , *megas diermenefs* du patriarcat grec: v. Kokkos
- , patriarche latin 60, 132
- consuls (en général) 125-6
- contadini* 49, 51, 343
- Contarini, Alvise (*bailo* de Venise à Constantinople) 155
- Conte, Geronimo (prêtre latin de Naxos) 415
- de Contreras, Alonso (pirate espagnol) 158
- Corbara, Giuseppe (*voyvoda* de Syros) 218
- Corfiati, Vittorio (ou da Corfu, prêtre grec de Santorin) 180, 189, 401
- Corfou 40, 73, 252
- da Corfu: v. Corfiati
- Corinthe 232
- Cornaro (famille seigneuriale de Karpathos) 71
- Cornaro, Andrea (historien) 73-5
- Cornier, Andrea (capitaine général vénitien) 164, 395, 404
- , Zorzi (*provveditore* de Tinos) 176-7
- Da Corogna (famille seigneuriale de Sifnos) 41, 50, 339
- , Fantino (trésorier de la cathédrale latine de Naxos) 357
- , Januli, dit Caloiero (seigneur de Sifnos) 64, 351
- Coronelli Marco (ou Vincenzo, géographe vénitien) 7
- Coronello (famille latine de Naxos) 92, 224, 233, 243, 257-8
- , Catharina 239-40
- , Crusino I (consul de France à Naxos) 139, 146, 154, 171, 361, 383, 386
- , Crusino II (consul de France, Venise et Angleterre à Naxos) 171, 185, 190-1, 206, 208-9, 212, 215-7, 222-3, 230, 232, 235, 238-9, 257-8, 267, 294, 300, 319, 397, 401, 409, 415-8, 421
- , Francesco (gouverneur général du duché de Naxos) 92-5, 98, 104, 116-7, 362, 364
- , Francesco (prêtre à Naxos) 272-4, 362
- , Germano (consul de France à Naxos) 240, 258, 423, 435
- , Giacomo (chargé du consulat de France à Naxos) 258-9
- , Giambattista (Tsambati) 175, 399
- , Lucrezia 361
- , Salomon (agent de Naci) 92
- , Tsambati v.: Giambattista
- Cotrone 130
- cours de justice 53-4
- Crécy, comte de — 439
- Crète 15, 18, 36, 48-9, 55-6, 63, 71, 74, 77-8, 108, 188, 193, 211, 218, 228-9, 232, 237, 276, 314, 319, 330, 350
- , commandant (*provveditore*) vénitien 93, 377, 382,
- , consul de Venise 209, 218
- , escadre vénitien 120
- , gouvernement (*reggimento*) 143, 146
- , guerre de — 162-197, 200, 217, 231-2, 240, 243, 298, 301, 392, 441
- , notaire v. da Brixano
- Crevelliers, Agostino (pirate) 198
- Crevelliers, Hugues (pirate) 196-8, 211, 224, 248, 268
- Crispo (maison ducale de Naxos) 36-7, 71, 85, 88, 91, 94, 153, 236, 337, 353, 356
- , N.N. (chevalier de Saint Jean à Naxos) 349
- , Beltramo (prêtre latin de Naxos) 272
- , Domenico (*capitano* de Santorin) 344
- , Francesco I (duc de Naxos) 36, 64
- , Francesco II (seigneur de Santorin, puis duc de Naxos) 33-4
- , Francesco III (duc de Naxos) 66-7
- , Francesco (missionnaire à Paros, puis

- latin de Santorin) 245, 248, 272, 274  
 Crispo, Giacomo II (duc de Naxos) 332, 350  
 —, Giacomo IV (duc de Naxos) 84, 88-90, 93, 95-8  
 —, Giovanni III (duc de Naxos) 66, 69  
 —, Giovanni IV (duc de Naxos) 67, 69, 71-85, 348-9, 360, 362  
 —, Giovanni (habitant de Naxos) 335  
 —, Gleda (fille de Giacomo IV) 298  
 —, Guillelmo II (seigneur d'Anafi, puis duc de Naxos) 45, 341  
 —, Joannes (*capitano* de Milos) 52  
 —, Moïse (habitant de Naxos) 140, 383  
 —, Nicolo (seigneur de Santorin) 338  
 —, Taddea (fille de Giacomo IV) 368  
 —, Tzane (latin de Naxos) 317  
 Crispo (famille grecque de Milos) v. Krispos  
 Crispo (famille de Tinos) 337  
 de la Croix, François Pétis — (secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople) 411  
 Crusius, Martinus (humaniste allemand) 81, 362  
 Cuperus, Gisbertus (savant néerlandais) 334  
 Curie romaine 60, 81, 94, 117, 183, 186, 198  
*cürm-i cinayet* 443  
 "Curtogli" (Kurt Oglu Müslüheddin Reis, pirate turc) 68-9  
 Cyprius, Philippus (prélat grec) 380  
 Cyriacus Anconitanus (humaniste) 64  
  
*dağ sahibi* 44, 266, 340  
 Dalmatie 24, 165, 168, 177, 200, 251-2, 276  
 Dambi, Giovanni (habitant de Naxos) 244, 426  
 Dandolo, Enrico (doge de Venise) 35  
 Danemark, danois 117, 277  
 Danjou, Jacques (Jésuite à Paros) 381  
 Dapper, Olfert (géographe néerlandais) 8  
 Dardanelles 118, 164-5, 168-9, 194, 195, 210, 232, 251-2, 376  
*dazi* 54, 346  
 van Dedem, Frederik Gijsbert (ambassadeur néerlandais à Constantinople) 439  
 Delenda (famille latine à Naxos, Paros et Santorin) 42  
 Delivoyia, Zanne (*epitropos* de la *kinotis* de Syros) 365  
 Delos 21, 29-30, 167, 256  
 Derviş Bey (*bey* de Syros) 241  
 Desde, Giorgio (chanoine de la cathédrale latine de Naxos) 360  
 —, Loretzos (Grec de Naxos) 315  
*devşirme* 121  
 Dhamariona (Naxos) 308-10, 317  
  
*dhekatia* ou dîmes 48, 77, 212, 342, 346, 350  
 Dhiakos, Ioannis (fermier des impôts d'Amorgos) 85  
 Dhiakos, Sermarti (chancelier de Sifnos) 319  
 Dhiasitis, Theofylaktos (Grec de Naxos) 300  
 Dhiaskoufos (ou Diascuffi, famille de Naxos, Mykonos et Tinos) 60, 275, 351  
 —, Condofreo (de Tinos, *voyvoda* de Sillaka) 218  
 —, Mikhail (vice-consul des Pays-Bas à Mykonos) 431  
 —, Pandaleo (archevêque latin de Naxos) 351  
 —, Nicolo (notaire et chancelier ducal) 351  
 Dhoxa, Iosif (administrateur du diocèse grec de Paronaxia) 387, 400  
 Dhragoula (Paros) 303  
 Dhrio (Paros) 30, 167  
 Dhrosiani (église grecque de Naxos) 58, 348  
 Dhrymalia (Naxos) 316-7  
 Dhysvato: v. Steno  
 Dieudé, Jean (marchand français à Milos, gouverneur vénitien de cette île) 232, 237, 242, 257, 315, 421, 423, 426  
 Digby, Kenelm (pirate anglais) 158  
 Digoine (commissaire français) 237-8, 334, 410, 423  
 dîmes: v. *dhekatia*  
 Dodécanèse 13, 21, 326  
 Dolfín (amiral vénitien) 429  
 Doria, Bartolomeo (évêque latin de Milos) 112-3  
 Doria, Maurizio (évêque latin de Tinos) 177, 229  
 Doro, passage 21, 26, 28  
 drogman de la flotte 214, 261, 262, 415, cf. Iatros, Logginos, Porfyritis  
 drogman de la Porte 213, 258, 414, cf. Mavrokordhatos, Nikousios  
 Duquesne (amiral français) 208-9, 228, 239  
 Durazzo, Marco (prêtre latin à Syros) 419  
  
 écoles 60, 155, 276, 349, 439  
*emin* 101-3, 366, 398  
 Egine 71, 73  
 Egkares (Naxos) 128, 239, 310  
 Egypte 200  
 —, convois égyptiens 118, 119, 167  
*embatikion* 47  
 Emborio (Santorin) 198, 304  
 Emet (*kadı* de Naxos) 366  
 Emmanuel, Gaspard (supérieur des Jésuites de Naxos) 223, 418

- endritia* 47, 48, 54, 157, 215, 314, 341-2, 344, 357, 368  
 Epanokastro (Andros) v. Apanokastro  
 Epire 231, 252  
 Episkopi (Madonna Episkopiani, possession de l'évêque latin de Syros) 61, 350, 363, 372  
*epitropi* (en général) 105, 155, 157, 159, 173-5, 177, 190, 212, 230, 242, 262-4, 368-9  
 esclaves 160  
 —, turcs 144, 208  
 Espagne 92, 103, 118-9, 122, 147, 234-5  
 —, grand rabbin de l'— 92  
 —, guerre de la succession d'— 257-9  
 d'Este, Almerigo (commandant de troupes auxiliaires françaises) 171, 397  
 Eubée 21, 40, 54, 57, 77, 84, 172, 184, 232, 253, 256, 275  
 Evraiokastro (toponyme à Tinos et à Kythnos) 336  
 Evriakes (Naxos) 31, 336  
 Evyenikos, Markos (théologien grec) 179-82  
 exarche des îles de l'Egée 228  
 Exobourgo Khandakos (Naxos) 330  
 Falieros, Mikhaïl (marchand tinote à Amsterdam) 269  
 Farnese (cardinal) 382  
 Fasola, Stamati (Grec de Naxos) 298  
 Fasolia (*pyrgos* à Naxos) 238-9, 315  
 Ferrari, Pompeo (commandant de la garnison de Tinos) 158, 391  
 Ferriol (ambassadeur de France à Constantinople) 250, 257-9, 430-1  
 feudataires 41-3, 51, 70, 211, 277  
 Filadelfia, métropolitaine de — 245  
 Filaretis (archevêque grec de Sifnos) 220, 244  
 Filoti (village et *topos* de Naxos) 41, 43-4, 46, 190-1, 265, 308-10, 316-7, 340-2, 369, 415, 434, 443  
 Finelia (*topos* de Naxos) 44, 190, 405  
*flambouryiari* (*bey* —) 100, 365  
 Flangini (amiral vénitien) 252-3  
 Flessinguois: v. corsaires zélandais  
 Fleury (pirate) 196, 210, 281-2, 408  
 Florence, concile de — 126, 182  
 Florentins 118  
 Folegandros 27-8, 114, 254, 259, 286-7, 290-1, 373, 396, 429  
 —, Grecs 180  
 Folero, Zuane (Tinote, *voynoda* et consul de Venise à Kythnos) 218, 417  
 Fontana, Eustachius (évêque latin d'Andros) 112, 132  
 Fotodhoti (monastère grec de Naxos) 59  
 Fourni 200  
 fragkokhiotika 3-4  
 France, français 10, 12, 29, 35, 119, 125, 136-155, 171-2, 191, 193-4, 201-9, 214, 230, 239-40, 242, 249, 255-9, 260, 268, 274, 278, 378, 386-7, 392, 394, 410, 423  
 —, auxiliaires des Vénitiens 167, 171  
 —, commissaires: v. Digoine, Gillet  
 —, consuls (en général) 259-60, 432  
 —, flotte 208-9  
 —, marchands 172, 241, 242, 384  
 —, ministre de Marine 237, 239, 257 cf. Colbert de Seignelay  
 —, missionnaires 104-7, 152, 171, 179, 204, 221-2  
 —, navires, navigation 242-3, 320-323  
 Franchetti (pirate livornais) 255  
 Franciscains (en général) 145, 153  
 Freri, Leonardo (prêtre latin à Naxos et à Paros) 44  
 Gabala, Nicolo (Latin de Santorin) 224  
 Galata, *kadı* 91  
 Gallipoli 203  
 Gasco, Giovanni (évêque latin de Syros) 96  
 Gatus, Bernardus (notaire et chancelier ducal de Naxos) 362  
*gemora*, *gimorum*, *zemora* 48-9, 54-5, 70, 264, 342, 346  
*gemoratori* 55, 159  
 Gènes 35, 71  
 Ghisi (seigneurs de Tinos et Mykonos) 37  
 —, costituzioni della casa Ghisi 40  
 —, Giorgio (seigneur de Tinos) 350  
 —, Nicolo (vice-consul d'Angleterre à Santorin) 431  
 Ghisi ou Gkyzis (famille grecque de Santorin et Mykonos): v. Gkyzis  
 Gigli, Livio (doyen du chapitre de Naxos) 111  
 Gillet (commissaire français) 423  
*gimorum* v. *gemora*  
 Girardi, Giovanni (évêque latin de Syros) 135, 140, 142, 371  
 Girardin (ambassadeur de France à Constantinople) 239, 249, 410  
 Gisulfi, Agostino (Franciscain de Naxos, puis évêque latin de Syros) 95, 112-3, 350, 371-2  
 Giustiniani, Antonio (évêque latin de Syros, visiteur apostolique, puis archevêque

- latin de Naxos) 248, 271, 273-4, 431, 437, 441
- Giustiniani, Beltramo (Jésuite de Naxos) 248
- , Pietro Martyr (archevêque latin de Naxos, puis évêque latin de Tinos) 248, 271-2
- Gkyzis ou Ghisi (famille grecque de Santorin et de Mykonos) 245
- , Ioannis (vice-consul de France à Mykonos) 431
- , Mikhelaki (habitant de Santorin) 317
- , Zakharías (archevêque grec de Santorin) 245, 272
- Glykofridhis, Andonios (vice-consul de Venise à Kythnos) 429, 431
- Glynadho (Naxos) 442
- Gonia: v. Panayia tis Gonias
- Goujon, Jean (consul de France à Milos) 237-8, 423
- goulas* ou *kule* 17
- Gozzadini (famille des seigneurs de Kea, Kythnos et Sifnos) 41, 50, 55, 58, 84, 85, 92, 100, 113-4, 134, 287, 335, 339, 356, 373, 381, 402
- , branche de Kea 78, 358
- , Angelo (seigneur et *kapetanios* de Sifnos) 115, 373, 381
- , Angelo (archevêque latin de Naxos) 110-1, 135, 139, 370-1
- , Francesco (seigneur de Kythnos) 45
- , Giacomo (seigneur de Kea) 67
- , Januli (seigneur de Kea, *vicario* de Naxos) 358
- , Nicolo (seigneur de Sifnos) 77-8, 85,
- , Nicolo (prêtre latin de Naxos) 358
- Grabusa: v. Karabusa
- Gradenigo, Tadeo (*provveditore* de Tinos) 242
- Della Grammatica (famille d'Andros, Kythnos, Naxos et Sifnos) 160, 188, 268, 347, 389
- , Domenico (prêtre latin d'Andros, missionnaire à Sifnos, puis évêque latin d'Andros) 144, 154, 171, 184, 224, 397
- , Domenico (archevêque latin de Naxos) 111
- , Domenico (évêque latin de Santorin) 112
- , Filippo (consul de Venise à Athènes) 209, 408
- , Francesco (latin de Naxos) 341
- , Giacomo (prêtre latin d'Andros) 184
- , Giulio (habitant de Sifnos) 160
- , Iannaki (vice-consul de France à Kythnos) 431
- , Januli (habitant de Naxos) 56
- , Nicolo (vice-consul de France à Andros) 238, 249, 423, 431
- grand vizir 294, 296, 417, 429 v. Cicala, Kara Mustafa, Köprülü, Sokollu
- Gratiani, Gasparo (duc de Naxos) 103, 105, 107, 110-1, 122, 135, 367
- Grec(s) (en général) 3, 64, 236, 255, 257-9 273, 276-7, 383, 387, 392-3, 439
- , catholiques ou latinophiles 126-30, 133, 147-50, 152, 161, 180, 198, 218-9, 229, 255, 378
- , clergé — 107, 370
- , église — (en général) 57-9, 108-9, 126-30, 147-50, 152, 178-80, 188-9, 204, 218-20, 269-72, 276, 379
- , évêques (en général) 218-9, 369, 387, 400-1
- Grégoire XV (pape) 137-8
- Grigorios (archevêque grec d'Andros) 420
- Grimaldi, Antonio (Latin de Naxos) 300
- Grimani (capitaine général vénitien) 164
- , Marco (évêque latin de Tinos) 116
- Guarchi, Giuseppe (évêque latin de Syros) 185-7, 226, 248, 402-4
- gubernator* 173
- Guc(c)ino (famille latine de Syros) 330
- Guilleraques (ambassadeur de France à Constantinople) 207-8, 412, 417
- gümruk* 123, 302-6
- Guyon, François (vice-consul de France à Sifnos) 423
- Gyaros 30
- Haci Halife: v. Kâtib Çelebi
- Hadice (sultane) 435
- Haga, Cornelis (ambassadeur des Pays-Bas à Constantinople) 147, 367, 378
- Halil Paşa (*kapudan paşa*) 135, 138, 390
- hâne* 253, 296
- haraç* 79-80, 101, 123, 173, 191, 213-4, 232, 238-9, 243, 261-4, 319, 366
- Hasluck 14-5
- de la Haye-Ventelet, Denis (père, ambassadeur de France à Constantinople) 152
- , Denis (fils, ambassadeur de France à Constantinople) 203
- Henri IV (roi de France) 117, 147, 375
- Herek Reis (pirate turc) 68
- Hersek Oğlu (amiral turc) 68
- de Hochepied, Daniel Jean (consul des Pays-Bas à Smyrne) 410, 421-22, 425, 433
- Hocquincourt (chevalier de Malte) 394
- Honesti: v. Nesti

- hüccet* 366  
 —, du *bailo* 367  
 Hüseyin Çelebi (commandant turc), 425  
  
 Iatros, Nikolaos (drogman de la flotte) 241, 415, 425  
 Ibrahim (sultan) 162, 365  
 Ibrahim Paşa (*kapudan paşa*) 241, 424  
 Ibrahim Paşa Nevşehirli (*tahrirci* à Tinos) 429  
 Ikaria 200, 256  
 Ile brûlée 24  
 Imbros 361  
*introitus* 345  
 Ioannikios (patriarche de Constantinople) 178, 400  
 Ionien, Mer — 252  
 Ioniennes, habitants des Iles — 252  
 Ios 14, 16, 32-3, 78, 85, 170, 173, 178, 268, 284-5, 290-1, 311-13, 397-8, 403  
 —, Albanais 33, 329  
 —, église latine 185, 229  
 —, Grecs 180  
 —, Latins 33, 247  
 —, missionnaire de la Propaganda Fide 335  
 —, Musulmans 107, 370  
 —, seigneur 60  
 Iosif (archevêque grec de Naxos) 121, 130, 149  
 —, (évêque grec de Santorin) 112  
 Iraklia 32  
 Iraklion: v. Candie  
*ispenç* 101, 294, 296-7, 300-1, 308-9, 414  
 Isuf Effendi (*tahrirci*) 265  
  
 Jacobus Sudensis (évêque auxiliaire d'Utrecht) 62  
 Jahya, Sultan (imposteur) 377  
 janissaires 100, 121, 212  
 de Jannina, Simon 43, 339  
 Jean Chrysostome de Syra (Capucin de Syros) 226-7  
 Jean François (Capucin de Naxos) 190  
 Jeanne I (reine de Naples, princesse d'Achaïe) 337  
 Jérusalem, Lieux Saints 147, 203, 205, 257-8, 270, 411  
 Jésuites (en général) 138, 141, 152, 172, 188, 203, 206, 262, 270-1, 376, 382-3, 385-6, 388, 398  
 Joseph de Tremblay (confesseur de Richelieu) 136, 146, 382  
 Juifs 14, 195, 333  
*kadı* 102, 104, 174-6, 211-2, 240, 242, 261-2, 364, 366, 399, 432  
*kadı* "ambulant" 261  
*kadı* de la flotte 261-2, 432  
*kadılasker* 101-2  
 Kafirefs: v. Doro  
*kafki* 295-6, 442  
*kahya* 101, 125, 174, 263, 398  
 Kaimeni 33  
 Kaïris (famille grecque d'Andros) 190, 268, 405  
 —, Leonardhos 294  
 —, Mikhaïl Leonardhos 318  
 Kakavelas, Yerasimos (patriarche grec de Constantinople, administrateur des diocèses grecs de Chio, Naxos et Andros) 219  
 Kalavassi (famille latine de Syros) 330  
 Kaloxylō (Naxos) 308-10, 317  
*kanavaris* 55  
 Kandakouzenis, Konstandinos (duc de Naxos) 103-4, 110-11, 367  
*kaniski* 47, 80  
*kanunname* 295, 414  
*kapetanios* 51-3, 69, 78, 104-5, 157, 173-4, 263, 344-5, 368, 398  
 Kaplan Paşa (*kapudan paşa*) 395-6  
*kapnikon* 46, 342  
 Kapsi, Jean ou Zorzi (chef d'une faction populaire à Milos) 198, 227, 230  
*kapudan paşa* 84, 100-1, 103-4, 123, 132-4, 156-8, 195, 199 213-4, 231, 238, 240, 253-4, 261-2, 291, 365-6, 375, 381, 389, 409, 415, cf. Ali, Barbarossa, Canım Hoca, Halil, Ibrahim, Kaplan, Kılıc Ali, Mezzomorto, Piyale  
 Karabusa ou Grabusa (Crète) 210, 251  
 Karavas, Apostolo (marchand grec) 319  
 Karikiopoulos (prêtre latin de Tinos) 429  
 Kara Hasan (pirate turc) 68  
 Kara Mustafa (grand vizir) 27, 216  
 Karlovci, traité de 250, 272  
 Karos 336  
 Karpathos 71  
 —, apanokynigaris 346  
 Karteradhōs (Santorin) 15, 329  
 Kartoularios, Leonis (vice-consul de France à Antiparos) 431  
 Karystos: v. Kızıl Hissar  
 Kasio (Paros) 303  
 Kasos 198  
*kastro* (en général) 16, 332, 373  
 Kastro (Amorgos) 32  
 Kastro (Antiparos) 385  
 Kastro (Kimolos) 114



## Kastro (Mykonos) 29

Kastro (Naxos) 16, 17, 64, 105, 172, 174, 195,  
235, 299-301, 308-10, 315, 317, 334-5,  
351, 369, 398, 415, 429

—, —, *epitropi* 315, 369

—, —, *kinotis* 214, 217, 222-8, 266, 418, 443,

—, —, *primati* 187

## Kastro (Sifnos) 27

Kâtib Çelebi (historien turc) 73, 75, 94

Kato Kastro (Andros) 306

Kato Sagkri (Naxos) 308-10

Katokefalo (Kythnos) 26, 62

Katopyliani: (église grecque de Paros) 58, 196

Kazanovas, Theodoros (*emin* de Naxos) 103,  
398

Kea, 13, 17, 19, 21, 22-6, 67-8, 73-4, 78, 80,  
114-5, 168-70, 172, 189, 232, 267-9, 276,  
284-5, 290-1, 312-3, 319, 331, 340, 354,  
356, 378, 389, 397, 437

—, Albanais 27

—, consul danois 439

—, vice-consul de France: v. Pagkalos

—, consul des Pays-Bas 124

—, consul de Venise, 124, 209

—, église ou archevêché grec 59, 108

—, église ou évêché latin 27, 59, 62, 184-6,  
188, 229

—, (arch)evêque grec 26, 177, 219, 267, 370

—, *kinotis* 264, 319

—, latins 27

—, marchands 28

—, missionnaire 215, 272

—, Musulmans 107, 370

—, primat 218

—, seigneur 352

—, vicaire latin 141

*kefalis* 344

Kefalo (Paros) 17, 30, 74

—, notaire 401

*kefalokharatzi*: v. *cizye*

Keizer Octavianus (navire néerlandais) 396

Kekhries (*topos* à Naxos) 44, 363

Keramî (Naxos) 308-10, 317, 435

Keramoti (Naxos) 308-10

*kesimi* 310, 443

Khalilis (famille de Milos) 433

Khalki (Naxos) 271, 295-7, 308-10, 317

*kharatzi* 79, 101, 377

*kharatziaris* 101

Khomatianos, Anagnosti (Grec de Kea) 319

Khoniatis, Ioannis (duc de Naxos) 103-4, 108,  
111, 366-8, 371, 398

## Khora (Amorgos) 32

Khora=Borgo (Milos) 60, 331

Khozoviotissa (monastère grec d'Amorgos) 32,  
58

Kılıc Ali (*kapudan paşa*) 94, 96, 98-9, 114, 362

Kimolos 13, 16-7, 20, 22, 24-5, 114, 170, 189,  
200, 218, 243-5, 286-7, 290-1, 312-3,  
319, 330, 347

—, Capucins 273

—, consul de Venise 209

—, église latine 170, 185, 188, 229, 273

—, Grecs 180

—, Jésuites 437

—, Latins 246, 397

—, prêtre latin 229-30, 247 cf. Rossi

Kinidharos (Naxos) 308-10

*kinotis* 104-8, 125-6, 156-7, 161, 172, 174, 176  
190, 212, 214, 218, 221, 243, 260, 262-3,  
264, 269, 276, 277, 294, 368, 439

—, conseil du 263

Kızıl Hissar ou Karystos 275, 300

Kokkos (famille grecque de Naxos) 206, 233,  
239, 243, 411

—, Dhimitrios 416

—, Fragkiskos (megas diermenefs du patriar-  
cat grec de Constantinople) 128, 216, 379

—, Konstandinos 216-7, 235, 300, 415-6

—, Jedheon 379

Komiaki (Naxos) 308-10, 340

Komis (capitaine marchand grec 319

*kommerkion* 346

Kondaris, Kyrillos (patriarche grec de Constan-  
tinople) 149-50, 378

Kondokhori (Santorin) 329

Kondylis (famille de Paros) 257

—, Dhimitrios (chancelier et vice-consul des  
Pays-Bas à Milos) 242, 264, 425

—, Konstandinos (*voyvoda* et vice-consul  
d'Angleterre et des Pays Bas à Paros)  
255-6, 425, 431-32

—, Mikhalis (vice-consul de France à Paros)  
431

—, Nikolaos (habitant de Paros) 425

Hüseyin Köprülü (grand vizir) 265

Korfiatis (famille de Naxos) 330

Korinthe 118

Koronios, Markos (pilote grec de Milos) 430

Kos 118, 134, 245

—, *bey* v. Cassidi

Kösem (sultane) 395-6

Kotaki (famille grecque de Milos) 191

Kotor ou Cattaro 251

- Kournokhori (village de Melanes à Naxos) 17  
 Koutsokherado (Naxos) 308-10  
 Krispos ou Crispo (famille grecque de Milos)  
 36, 52, 191  
 —, Ierotheos (archevêque grec de Milos) 403  
 —, Nikolaos (vice-consul des Pays-Bas à Milos)  
 406  
 Kritikos (famille grecque de Naxos) 330  
 Kurt Çelebi (marchand grec de Naxos) 149  
 Kurt oğlu: v. Curtoglu  
 Kypriotis (famille grecque de Naxos) 330  
 Kythira 49, 71, 166, 210, 241, 251-2, 314,  
 —, rector 314  
 Kythnos ou Thermia 17, 26, 49, 51, 58, 68,  
 73-4, 85, 113-5, 153, 170, 189, 218, 243,  
 252, 255, 267, 286-7, 300-1, 311-3, 344,  
 354, 373, 377, 397, 437  
 —, Capucins 388-9  
 —, cathédrale latine (Madonna de Leusa) 58,  
 62  
 —, *cittadini* 47, 344  
 —, (vice-) consul de France: v. della Gramma-  
 tica  
 —, (vice-) consul de Venise 251  
 —, église latine, évêché latin 26, 62, 184-6,  
 188, 229  
 —, évêque latin: v. Camponesco  
 —, *kapetanios* 51  
 —, missionnaire latin 229, 272  
 —, monastère grec v. Saint Sabbas  
 —, vicaire apostolique 141  
 —, *università* 344
- Laconie 47  
 Lagkadhas, Mathaios (kapetanios de Santorin)  
 181-2  
 Lapsi, Mehmet (commandant d'escadre turc)  
 214  
 Laskaris, Chrysanthos (métropolite de Lacédé-  
 mone) 130  
 Lastic de Vigouroux, Jean Baptiste (Français à  
 Naxos, vice-consul de Suède) 266, 435  
 Latins (en général) 14-15, 255, 259, 271, 273,  
 276-9  
 —, églises latines (en général) 59-60, 109-13,  
 131-3, 149, 154-5, 179, 180-1, 205,  
 220-9, 246-9, 272-5, 277, 348  
 —, évêques (en général) 369  
 Lecavella, Sebastiano (archevêque latin de  
 Naxos) 82-3, 349  
 Lefkas 231, 303  
*legio* v. lige
- Leibniz 439  
 Lepanto 118  
 —, bataille de — 23, 92, 113  
 Lesdos, Nicolas (évêque latin de Milos) 133,  
 138  
 Madonna de Leusa: v. Kythnos, cathédrale  
 latine  
*levend* 91, 92, 315, 356  
 da Lezze, Jeronimo (syndic vénétien) 158-9,  
 347  
 Liban 200  
 Lichtle, Ignace (Jésuite de Naxos et historien) 6  
 Lieux Saints: v. Jérusalem  
 Ligaridhis, Païsios (prélat grec) 378  
 lige 41-3, 50, 343  
 Limnos 172, 232  
 Lionne (ministre français) 203  
 Livadhi (Naxos) 310, 442  
 Livorno 268  
 Logginos, Ioannis (Grec de Kimolos, drogman  
 de la flotte et de l'*adalar agasi*) 415  
 Logotheti, Vasilis (marchand grec et consul de  
 France, Venise et Angleterre à Sifnos)  
 153, 160-1, 164, 184, 189, 217, 318, 391,  
 401-2, 404-5  
 Loredano (seigneurs d'une part de Tinos) 37  
 Loredano (famille latine de Naxos) 266, 315  
 —, Angelo (Jésuite à Naxos) 404  
 —, Antonio (gouverneur de Naxos) 67  
 —, Antonio (Latin de Naxos, XVII<sup>e</sup> siècle)  
 175, 300  
 Louis XIV (roi de France) 171, 193, 203, 207,  
 217, 219, 223, 234-6, 240, 257, 274, 407  
 Loukaris, Kyrillos (patriarche grec de Constan-  
 tinople) 128, 143, 147-52, 155, 178-9,  
 379-80, 388  
 Loukaki (clerc de la flotte turque) 315  
 Loukas (capitaine marchand grec) 319  
 Louvain 90  
 Luccari (historien ragusain) 90  
 Ludovisi (cardinal) 137
- Madonna Piskopiani: v. Episkopi  
 Madrid 117, 121  
 Magni, Cornelio (voyageur) 206, 209  
 Magno, Stefano (*sindico et inquisitore* vénétien)  
 165, 177, 393, 399, 441  
 Maixa 350  
 Majorquins 234  
 Makarios (archevêque grec de Kea et Kythnos)  
 244  
 Makronisi 21

- maktu* 157, 191, 215, 265-6, 297, 302-6, 308-10, 315, 415, 443  
*mal-i gaib* 443  
*mal-i mefkud* 443  
 Malabar 186  
*malikâne* 267  
 Malte 24, 71, 82, 88, 92, 118, 157-8, 162-3, 170, 193, 197, 200, 203, 207-8, 214, 220, 247, 251, 254-5, 392  
 —, chevaliers: v. Saint Jean, chevaliers  
 Mamonas, Makarios (archevêque grec de Milos et de Paronaxia) 149, 179, 387  
 Manetta (pirate grec) 199, 412  
 Mani 24, 118-9, 197, 200-1, 254, 408  
 Maniani, Pietro (consul de Venise à Milos) 189, 318, 404, 406  
 Maonesi de Chio 88  
 Marcheville (ambassadeur de France à Constantinople) 151-2, 388  
 de Marchis, Antonio (évêque latin de Santorin) 110, 112, 113, 138, 370  
 de Marchis, Pietro (évêque latin de Santorin) visiteur apostolique, puis archevêque de Smyrne) 112, 138-42, 150, 154, 159, 349, 382, 386, 441  
 Marengo, Domenico (évêque latin de Syros) 142, 145-6, 153-5, 171, 384, 388  
 de Mari, Nicolo (gouverneur, puis *bailo* de Naxos) 94, 362  
 Marin, Etienne (consul de France à Naxos) 258, 274, 431  
 Marmara (Paros) 303  
*Marmor Parium* 30  
 Maronite 170, 229  
 Marseille 124, 152, 196, 207, 234, 237, 259, 320-1, 432  
 —, Chambre de Commerce 236-7, 243  
 Marsigli, Louis Ferdinand (militaire autrichien) 240  
*massaro della cancellaria* 116  
 Mathei, Sebastiano (Tinote, *voyvoda* de Naousa) 218  
 Mauritis, Domenico (Jésuite à Syros) 385  
 Mavrokordatos, Alexandros (drogman de la Porte) 213-4, 244, 378  
 —, Theofanis (archevêque grec de Paronaxia) 179, 219, 400, 416  
 Mavrommatis, Andonios (grec de Naxos) 416  
 Mazarin (ministre français) 394, 397  
 Mehmet Bey (*bey* de Naxos et Paros) 315  
 Meiensis (évêché latin) 62, 350  
 Melanes (Naxos) 308-10  
 Melissinos, Nikiforos (archevêque grec de Paronaxia) 111, 122, 126, 129, 30, 133, 147, 149-50, 329, 380  
 —, Theodoros (père du précédent) 130  
 Melissurgo, Giovanni (vicaire apostolique de Milos) 273  
 Mendes (maison bancaire d'Anvers) 91  
*mercandantia* 345  
*merovigli* 56  
 Mersini (*topos* à Naxos) 443  
 Methodios II (patriarche de Constantinople) 219  
 —, (archevêque grec de Salonique, puis de Milos) 244  
 Metokhi (Naxos) 308-10, 317, 435  
 Merzomorto (*kapudan paşa*) 232, 421  
 Micas: v. Naci  
 Michiel, Francesco (recteur de Tinos) 86, 359  
 —, Isepe (habitant de Tinos) 314  
 Michieli (famille des seigneurs de Serifos) 74  
*millet* 132  
 da Millo, Antonio (navigateur vénitien) 281, 327, 336, 373  
 Milos 13, 19-22, 24-5, 35, 50-2, 58, 68-9, 75, 93-5, 100, 118, 122, 124, 128, 134, 153, 165-70, 172, 190-1, 194, 200, 209-10, 218, 231, 234, 237, 240, 244-5, 257, 268-9, 271, 286-7, 290-1, 294, 298, 305, 312-3, 320, 331-3, 338, 343-5, 350, 352, 356, 377-8, 388-9, 393, 398, 400, 402-3, 408, 433, 435, 442  
 —, "agents" de pirates: v. Misserel, Nesti, Renouard  
 —, batailles 395  
 —, Capucins 185, 188, 195, 209, 227-8, 235, 247, 249, 273-4, 388, 403, 422  
 —, cathédrale grecque (Ayios Elevtherios) 198  
 —, cathédrale latine (Cosma e Damiano) 62, 151, 184  
 —, chancelier: v. Kondylis  
 —, clergé grec 370  
 —, consul d'Angleterre 431  
 —, consul de France 122, 201, 208, 237, 240, 242, 260, 422, cf. Armenis, Goujon, Sicard, Tzoukos  
 —, consul des Pays-Bas 124  
 —, consul de Venise 118, 124, 209, cf. Chinamo, Manianis Modhinos, Piperi  
 —, église grecque (archevêché grec) 57, 59, 107, 141  
 —, église latine (évêché latin) 62, 83, 109, 114, 140-1, 143, 184, 186-7, 212, 227,

- 229, 247, 272-4, 371-72, 382
- Milos, *epitropi* 107, 185, 212, 242, 261, 263, 368, 403
- , (arch)evêque grec 107, 170, 194, 198, 219, cf. Krispos, Mamonas, Methodios, Modhinos, Yermanos
- , évêque latin 27, 95, 107, 141, 194, 198, 219, 385, cf. Camilli, Doria, Serra, di Tropacea
- , femmes 13
- , français 397, 425
- , Franciscains 62
- , gouverneur: v. Dieudé
- , Grecs 212, 247, 337, 411, 422
- , Jésuites 172, 184
- , *kadi* 261
- , *kapetanios* 51-2
- , *kinotis* 198, 227-8, 242, 260, 263
- , Latins 25, 113, 154, 227, 237, 246-7
- , marchands 28
- , pilotes 25, 256, cf. Koronios
- , *primati* 198
- , vicaire apostolique: v. Melissurgo
- Milos et Santorin, *bey*: v. Pehlivan
- Milos et Santorin, *beylik* 100, 240, 262
- Mikhali (pirate maniate) 197-8
- Miniatis, Ioannis (notaire à Naxos) 345
- Miniatis, Pandaleon (notaire à Naxos) 46, 53, 411
- minorité 3
- Minotto, Fantino (aventurier crétois) 122
- Miquez: v. Naci
- misiariko* 47, 314, 342, 368
- Misserel ("agent" de pirates français) 201, 238-9, 412
- missions volantes 270-1, 436-7
- Modhinos (famille grecque de Milos) 244
- cf. Modino
- , Ioannis (conspirateur de Naxos) 121, 376
- , Mathaios (consul de Venise à Milos) 429, 431
- , Yerasimos (archevêque grec de Milos) 227-8, 244
- Modino, Giacomo (noble de Milos) 343
- da Molin, Marco (syndic vénitien) 116, 158-9, 177, 264
- modius* 295-6
- Monanni (voyageur vénitien) 8, 328
- Monemvasia 71, 426
- Moni (Naxos) 308-10
- Monitzia (Naxos) 308-10
- Montanari, Giuseppe (archevêque latin de Naxos) 82
- Monténégrins 251
- Morée, consul de Venise 206
- , guerre 231-249, 311, 421
- , principauté: v. Achaia
- Moro, Benedetto (provéditeur général de Crète) 391
- Moroni (vice-consul des Pays-Bas à Chio) 425
- , Vincenzo (marchand latin à Chio) 161
- Morosini, Francesco (capitaine général, puis *doge* vénitien) 172, 178, 244, 332, 400
- , Girolamo (amiral vénitien) 393
- , Zorzi (amiral vénitien) 164, 400
- morti* 48
- Moskhonisi 422
- Moskhopoulos (famille grecque de Naxos) 211
- de la Motte (pirate français) 234
- Moulourantzios (Grec de Naxos) 357
- "*mousselim*" 260
- Murat IV (sultan) 144, 162
- müsellim* 261, 413, 432
- Mustafa I (sultan) 144
- mütesellim* 260-3, 413, 432
- Musulmans dans les Cyclades 1, 2, 3, 14, 23-4, 29, 91, 107-8, 117
- muzur* 293, 442
- Mykonos 7, 20-2, 29-30, 68-9, 71, 74-5, 78, 93, 105, 107, 165-9, 172, 190-1, 194-5, 197, 199-200, 206, 213-5, 233-4, 241, 243, 256, 261, 263, 268, 286-7, 290-1, 292-4, 311-4, 320, 356, 369, 390, 397-9, 409, 414, 429
- , *arkhondes* 441
- , clergé grec 107, 292-3, 370, 441
- , consul de France 241, 432, cf. Gkyzis
- , consul des Pays-Bas, v. Dhiaskoufos
- , consul de Russie 440
- , consul de Venise 124
- , détroit 21, 25
- , église latine 185-6, 188, 432
- , *epitropi* 242
- , femmes 29
- , Grecs 108, 410
- , *kapetanios* 213, 390, 398
- , *kinotis* 174-5, 214, 366
- , latins 29, 186
- , monastère grec, v. Tourliani
- , notaire 199
- , *voyvoda* 213
- Myristikos, Nikolaos (notaire grec à Naxos) 351
- Mytilinaios (famille grecque de Naxos) 330

- Mytilini 118, 172, 198
- Naci, Joseph (duc de Naxos) 88-99, 104, 111, 113, 360-1, 364, 368, 376
- naïb* 102, 261
- Nani, Polo (rector de Tinos) 210
- Naousa (Paros) 30, 171, 174, 186, 218, 303
- , église de San Giorgio 198
  - , *epitropi* 194
  - , *kinotis* 195
  - , *voyvoda* v. Mathei
  - , Nauplie 71, 231
- de Naxia, Demetrio (gouverneur de Naxos) 94, 362
- Naxos 7, 11, 16-7, 20-2, 30-2, 35, 40, 42-8, 50-68, 74-5, 79, 88-9, 93, 98-100, 104-5, 121-2, 124, 135, 140, 153, 157, 165, 167-8, 171-4, 183, 190, 195-8, 206, 211, 214-9, 230, 232, 237, 242-3, 245, 255, 266, 268-9, 271, 286-7, 290-1, 294, 297, 300, 308-10, 312-13, 330, 334, 337-8, 340-2, 345, 347, 356-7, 360-2, 364, 368-9, 376, 378, 383, 386, 389-91, 393-5, 398-400, 402, 404, 408, 414-8, 424, 433, 435, 437, 442
- , *apanokynigaris* 244, 367
  - , archevêque grec: v. Paronaxia, archevêque ou métropolitain
  - , archevêque latin 107, 152, 184, 221, 249, 258, 274, 296, 335, 351, 358, 400-1, 440 cf. Dhiaskoufous, Giustiniani, Gozzadini, della Grammatica, Montanari, Polla, Rendi, Schiattini
  - , Arméniens 14
  - , *bailo* 53, cf. de Mari
  - , bataille 23, 166-7, 393-4
  - , Capucins 6, 9, 146, 182, 216, 220, 255, 271, 402, 415, 424, cf. Jean François
  - , cathédrale grecque 310
  - , cathédrale latine 55, 60, 140, 223, 310
  - , chancelier ducal 344-5, cf. Gatus, Pado-vano
  - , chancellerie ducal 52-3, 345
  - , chanoines de la cathédrale latine 187-8, 197, 405, cf. da Corogna, Gigli
  - , *cittadini* 47-8, 93
- Naxos, clergé grec 370
- , Commanderie de l'Ordre de Saint Jean 71, 82
  - , conseil ducal 50
  - , consul d'Angleterre 171
  - , consul autrichien 439
- Naxos, consul de France 146, 208, 258, 335, 383, cf. Coronello, Marin, de Raimond
- , consul de Suède 440, cf. Lastic de Vigou-roux
  - , consul de Venise 124, 171, cf. Sforza Castri, Sommaripa, Spriridhos
  - , duc ou duché 35-7, 45, 49-50, 55, 57, 59, 63, 79-80, 102-4, 120, 156, 282, 337, 343, 346, 351-3, 356, 365, 369, cf. dalle Carceri, Cicala, Crispo, Gratiani, Kanda-kouzenis, Khoniatis, Naci, Sanudo
  - , église latine (archevêché latin) 9, 59-60, 71, 109-11, 113, 180-1, 186, 221-3, 229, 248, 272-3, 348-9, 371, 440.
  - , *emin*: v. Kazanovas
  - , *epitropi* 175, 369
  - , *factor* du duc 52, 63, 344, 350
  - , Franciscains 60, 113, 145-6, 397, cf. Bonaventura, Gisulfi, Ottumazzi
  - , gouverneur 66-7, 93, 352, cf. Amai, Lore-dano, de Mari, de Naxia
  - , gouverneur général du duché 92-4 cf. Coronello
  - , Grecs 89-90, 180, 182, 187, 215-6, 239, 265, 271-2, 400, 410
  - , Jésuites 6, 9, 141, 145-6, 154, 172-5, 182-4, 187, 189, 216, 220-4, 235, 248, 258, 276, 368, 383, 386, 388, 424, cf. Emmanuel, Giustiniani, Lichtle, Loredano, Saulger, Tarillon, Verjus
  - , juifs 14, 31-32, 91, 93, 108, 360
  - , *kadi* 91, 99, 103, 123-4, 140, 146, 217, 223, 242, 261, 272, 365-6, 368, 383, 393, 399, 413, cf. Emet
  - , *kanavaris* 362
  - , *kapetanios* 51
  - , *kinotis* 174-5
  - , Latins 31-2, 89-90, 110, 154, 157, 187, 215-6, 238, 255, 260, 265-6, 272, 369, 400, 416, 436
  - , magistrat de la santé 405
  - , maître d'école 349
  - , marchands 350
  - , monastères grecs 81, 308-10, 414, cf. Ayios Sotir, Ayia, Fotodhoti, Ayios Thal-lelaïos
  - , monastères latins 308-9
  - , Musulmans 14, 32, 93, 107-8, 124, 197, 211, 261, 300, 308-9, 336, 370
  - , *naïb* 123
  - , notaires 9, 51, cf. Belegno, Miniatis, Myristikos, Zane

- Naxos, *primati* 190  
 —, *syndhiki* 174-5  
 —, *università* 67  
 —, *vicario* (de l'évêché latin): v. Sanudo  
 —, *vicario* (du duché): v. Gozzadini  
 —, villages (*kinotis* des —) 215-6, 260, 265-6, 300, 302  
 —, ville 302
- Naxos et Paros, *bey* 195, 255, 299, 382, cf. Mehmet, Omar  
 —, *beylik* 100, 262, 291, 294, 302-3, 424
- Negroponte: v. Eubée
- Nemborio: v. Emborio
- Neofytos (patriarche grec de Constantinople) 130
- Neokastro 118
- Neokhori (Naxos) 31, 315, 336, 369, 443
- Nesti ou Honesti, Benedetto ("agent" de pirates toscanes à Milos) 201, 410
- Nevers, Charles de Gonzague, duc de — (organisateur d'opérations contre les Turcs) 377
- Nikodhimos (archevêque grec de Naxos) 400
- Nikolaos (capitaine marchand grec) 319
- Nikousios, Panayiotis (drogman de la Porte) 213, 399
- Nisyros 422
- Nointel (ambassadeur de France à Constantinople) 7, 197, 203-7, 219, 221-3, 238, 410-11
- Nord-Africains 120, 153, 158, 232, 396
- notaire 51, 175, 264, 345, 366, 434
- Nur Banu (sultane) 72, 96, 98, 355
- nyctovigli* 56
- Omar Bey (*bey* de Naxos et Paros) 315
- Ömer (*bey* de Naxos) 433
- Omiros, Andonios (habitant de Naxos) 300  
 —, Pavlos (consul de France à Sifnos) 218  
 —, Osman (sultan) 144
- öşür ou *ousouri* 79, 261-4
- otlak* 43
- Ottomano, padre (imposteur) 163
- Ottumazzi, Francesco (supérieur des Franciscains de Naxos puis évêque latin de Milos) 110, 113, 132-3, 154, 371-2
- oturak bey* 123
- ousouri*: v. öşür
- Ozuña (vice-roi de Naples) 118
- Padoue, université 128, 213
- Padovano, Giovanni Antonio (chancelier ducal) 60, 338, 352
- Pagkalos, Meletios (métropolitain grec de Paronaxia) 219
- Pagkalos, Mikhaïl (député des Cyclades à Constantinople) 99
- Pagkalos (vice-consul de France à Kea) 431
- Palamas, Grigorios (théologien grec) 181-2, 246
- Paleocappa (famille latine de Tinos) 275
- Palmer, Roger (Lord Castlemaine officier anglais au service vénitien) 172
- Palestine 35, 91
- Panayia tis Gonias (église de Santorin, possession de l'évêché latin)
- Panayia Stella (église de Tinos) 314
- Panayia Vani (monastère grec de Tinos) 177, 314
- Panayia Vrysiani (monastère grec de Sifnos) 405, 425
- Pape 81, 114, 369, 373, cf. Saint-Siège
- pariki* 45, 49, 277, 342-3
- Parikia (Paros) 30, 174, 186, 194, 302
- Paris, 184  
 —, ambassadeur de Venise 143
- Parme 124
- Paronaxia, archevêque ou métropolitain grec de — 9, 57-9, 83, 94, 108, 149-50, 179, 198, 206, 219, 244-5, 379, 386, 436, cf. Dhoxa, Iosif, Mamonas, Mavrokordatos, Melissinos, Pagkalos, Serafim, Varvarigos, Veniamin
- Paros, 7, 21, 30-1, 37, 41, 51-2, 54, 57-8, 67, 69, 72, 74, 78, 80, 84, 93, 98, 140, 171, 186, 194, 206, 208, 224-6, 243, 245, 269, 286-7, 290-1, 294, 298, 303, 312-3, 319, 331, 334-5, 344, 353, 356, 371, 378, 393-5, 397  
 —, Capucins 199, 229  
 —, vice-consul d'Angleterre et des Pays-Bas: v. Kondyli  
 —, vice-consul de France v. Kondylis, Du Plessis  
 —, consul de Venise 209, 412, cf. Spiridhos  
 —, église latine 96, 109, 183, 186, 199, 229, 349  
 —, *factor* et chancelier 344  
 —, français 93  
 —, gouverneur 93  
 —, Jésuites: v. Danjou  
 —, *kapetanos* 51-2, 69  
 —, Latins 30, 111, 247  
 —, Musulmans 107, 370  
 —, seigneur(ie) 41, 57, 347, cf. Sagredo, Sommaripa, Venier

- Parthenios IV (patriarche grec de Constantinople) 219
- Parthenios (archevêque grec de Santorin) 244
- Paruta, Jeronimo (recteur de Tinos) 361
- Pasch van Krienen (voyageur néerlandais) 439
- paskoula* 43, 340
- Pasqualigo, Alvise (commandant d'une escadre Vénitienne) 413
- Pasqualigo, Zuane (*sindico* vénitien) 159
- Paterio (vicaire de Sifnos puis évêque latin d'Andros) 224, 227
- Patmos 58, 114, 373
- Patras 118, 206
- Paulus V (pape) 127, 145, 386
- Pays-Bas, néerlandais 10, 20-1, 62, 169, 191, 202, 204, 234, 252, 256-7, 277, 377-8, 396
- , consuls (en général) 259
- Peer(e)l (navire corsaire zélandais) 321
- Pehlivan (*bey* de Milos et Santorin) 240
- Péloponnèse 24, 44, 48, 232, 251-3, 340, 342, 344, 346, 429
- , consul vénitien 209
- Pera, communauté di – 147
- Perpignan(o) (famille de Tinos) 275
- , Lionello (*scrivano* de Tinos) 70
- , Giorgio (évêque latin de Tinos et vistateur apostolique) 129, 130, 132, 370, 378-9, 391
- Perris, Giorgio (prêtre latin à Ios) 412
- peşkeş* 110
- Petrovaradin 252
- Petrović (commandant du garnison de Tinos) 253
- Phelipeaux (ministre français) 143
- Philippe II (roi d'Espagne) 21-2
- Piacenza (géographe italien) 7
- La Picardière (commissaire français) 142, 384
- pinachi*, *pinakion* 295, 442
- Piperi (consul de Venise à Milos) 124
- pirates, piraterie, corsaires 20-1, 23-6, 29, 31, 33, 63, 65, 67-9, 71-2, 118-20, 122, 134, 154, 157-8, 169-72, 186, 188, 193-201, 205-8, 210, 211, 214, 218-9, 225-7, 229, 232, 235, 237-9, 245-7, 250, 254-7, 268-73, 332, 334, 350, 376, 397, 407, 413, 422
- , anglais 375
- , des pays atlantiques 375
- , autrichiens 255
- , espagnols 237, 422
- , français 170, 237-8, 377
- pirates, maltais 257, 260
- , musulmans 162, 245, 252, 362, 392
- , néerlandais 422
- , nord-africains ou barbaresques 115, 167, 208, 375
- , siciliens 255, 377
- , slavoniens 397
- , tinotes 251, 256, 396
- , tripolitains 209
- , vénitiens 255
- , zélandais 256
- Piri Reis (géographe turc) 8
- Pisani (famille des seigneurs d'Anafi) 74
- , (famille des seigneurs de Santorin) 287
- , (archevêque latin de Naxos) 111
- Pitarca, Pietro (évêque latin de Sifnos) 114, 383
- Piyale Aga (Musulman de Naxos) 108
- Pyale Paşa (*kapudan paşa*) 88-90, 91, 116, 159, 361
- du Plessis (vice-consul de France à Paros) 423
- Placide de Reims (Capucin) 7
- Polinos v. Polyaigos
- Politi (famille grecque de Naxos) 263, 435
- , Nikolaos (chef de la *kinotis* des villages de Naxos) 266, 295
- Polla (famille latine de Syros et Sifnos) 402
- , Bartolomeo (vicaire de Sifnos, puis archevêque latin de Naxos) 186-7, 206, 211, 216-7, 222, 225, 240, 248, 272, 402, 404-5, 413, 415-6, 418, 424
- , Giorgio (marchand à Sifnos) 160
- , Marco (vicaire de Sifnos) 184, 333, 402
- Pologne 150
- Polyaigos 13, 24, 221, 223
- La Ponta: v. Akrotiri
- Pontchartrain (ministre français) 258
- Porfyrītis, Iannakis (drogman de la flotte) 262
- Portugal, portugais 234, 423
- Potamia (Naxos) 298, 308-10
- Požarevać 252
- Premarini (famille des seigneurs de Kea) 78, 80, 356
- Preuilly (capitaine de guerre français) 201-2
- primato* 125, 157, 164, 190, 263
- Priuli, Giacomo (noble vénitien) 350
- proesti* 157, 263
- pronia* 42, 44
- Propaganda Fide 10, 12, 137-141, 145-6, 151-2, 161, 165, 178-9, 182-7, 204, 211, 215-6, 221, 222-9, 233, 245-9, 258, 267, 271-4, 296, 382, 383, 385-6, 401-2, 404, 420, 432

- protectorat 3  
*protopapas* 58-9, 347  
*protayeri* 52, 84, 105, 116, 344  
 Provence 24, 200  
 Pucciarelli, Paulo (évêque latin d'Andros)  
     140-2, 384  
*pyrgos* 17, 261  
 Pyrgos (Naxos) 308-10, 317  
 Pyrgos (Santorin) 34, 304  
  
 Quirini (famille des seigneurs d'Astypalia) 74  
   —, (*baillo* de venise à Constantinople) 206  
   —, Sebastiano (archevêque latin de Naxos)  
     139, 144, 382, 384  
  
 Rafail II (patriarche grec de Constantinople)  
     128  
 Rafos, Anognastis (habitant de Kimolos) 319  
   —, Ioannis (habitant de Kimolos) 114  
 Raguse 79, 90, 170, 356  
 de Raimond de Modène, Crusino (vice-consul  
   de France à Naxos) 258  
   —, Jean François (corsaire de Malte, puis plé-  
     nipotentiaire du *bey* de Naxos et Paros)  
     239, 315, 433  
 Ramfos: v. Rafos  
 Randolph, Bernard (voyageur anglais) 7, 201,  
     418  
 Recep Ali (Musulman de Naxos) 108  
 Rendi, Dioniso (archevêque latin de Naxos)  
     110-1, 123, 357-8, 371-2  
 Renouard ("agent" français de pirates à Milos)  
     238  
 Renia 29  
 Rhodes 51, 71-2, 82, 84, 118-9, 158, 170, 172,  
     194, 231, 353  
   —, archevêché grec 57  
   —, archevêché latin 348  
   —, *bey* 213, cf. Bekir  
   —, *beylik* 156  
   —, consul de France 236  
 Ricaut, Paul (consul d'Angleterre à Smyrne)  
     196, 281  
 Ricard, François (Jésuite à Milos et à Santorin)  
     6, 172, 181-2, 185, 401, 403, 439  
 Rigo, Nicolo (évêque latin d'Andros, puis  
   évêque latin de Tinos) 134, 140, 160, 383  
 Riva, Giacomo (commandant d'une escadre  
   véniennienne) 164, 393  
 Roberts, George (voyageur anglais) 7, 422  
 della Rocca, Giacomo (prêtre latin d'Andros,  
   puis vicaire apostolique et évêque de  
   Sifnos) 140, 144, 184, 383-5  
 della Rocca, Zuane (Latin de Naxos) 300  
 Roe, Thomas (ambassadeur d'Angleterre à  
   Constantinople) 141  
 Rome: v. Curie Romaine, Saint-Siège  
   —, ambassadeur de Venise 142-3, 248, 387  
 Rosa (famille de Paros, Sifnos et Kea) 217  
   —, Berto (*ufficiale del sindacato* de Naxos)  
     399  
   —, Enrico (consul de Venise et des Pays-Bas à  
     Kea) 190, 215, 317-319, 406  
   —, Ignazio (évêque latin d'Andros et admini-  
     strateur de Syros) 225-7, 246-7, 273  
   —, Petraki ou Pietro (consul de Venise,  
     France et Angleterre à Sifnos) 189, 318-9,  
     405, 427  
 Rossi, Giorgio (prêtre latin à Kimolos) 170,  
     185-6  
 Rossier, François (Jésuite à Santorin) 181-2,  
     401, 439  
 Rotas, Iakovos (marchand de Kea) 269  
 Rouso 330, cf. Rossi  
 Ruggieri, Smaragdo (doyen du chapitre de la  
   cathédrale latine de Naxos) 244, 248, 267,  
     272-4, 334, 435  
 Russes 249, 251, 276-7, 439  
 russo-turque, guerre 251  
 Russo, Andrea (prêtre latin de Syros) 140  
   —, Giacomo (*kapetanios* de Syros) 140  
 Russo: v. Rossi et Roussos  
 de Ruyter, Engel (contre-amiral néerlandais) 22  
 Rysios (prêtre grec) 319  
  
 Saewulf (voyageur anglais) 28  
 Sagredo, Bernardo (seigneur de Paros) 67, 74  
*Saint, San*  
   Saint André: v. Andros, catédrale latine  
   Saint Antoine l'Ermite (église latine du Borgo  
     de Naxos) 60, 71, 82, 111, 166, 183, 371  
   Saint Benoît (monastère latin à Constanti-  
     nople) 147  
   Sainte Cathérine (monastère des soeurs de  
     l'ordre de St. Dominique à Santorin) 113  
   San Daniele (ville de Friuli) 131  
   Saint Etienne chevaliers de — 92  
   San Giorgio (cathédrale de Paros) 60  
   Sankt Gothard am Raab (Hongrie) 177  
   Saint Jean de Jérusalem, ordre des cheva-  
     liers de — 60, 71, 82, 88, 92, 182, 197,  
     201, 235  
   Saint Jean (cathédrale latine de Santorin): v.



- Santorin, cathédrale latine  
 Saint Jean (cathédrale latine de Tinos): v. Tinos, cathédrale latine  
 Saint Jean de Patmos (monastère grec) 58  
 Saint Louis de Pera (monastère des Capucins) de Constantinople 9, 329  
 Santa Maura: v. Lefkas  
 Saint Michel (monastère grec de Serifos): v. Taxiarkhi  
 Saint Nicolas (monastère grec d'Andros) 412  
 San Nicolo (Tinos) 31, 252-3, 314  
 Saint Pachôme (église grecque de Naxos) 65  
 Saint Sabbas (monastère grec de Keythnos) 114, 373  
 Saint-Siège 84, 92, 136, 137, 142, 163, 210, 211, 218, 222, 244, 251, cf. Curie romaine  
 Salignac (ambassadeur de France à Constantinople) 127, 132-3, 138, 380  
 Salih (*tahrirci*) 266  
*saliyane* 262, 424  
 Salonique 20  
 Salonique, métropole grec 259  
 Salonikaïos (famille grecque de Naxos) 330  
 Samos 231  
*San, Santa*... : v. *Saint*...  
*sancak* 99  
*sancakbeyi* 88-9, 95, 98-101  
 Santorin 13-15, 17, 33-34, 36, 44-5, 50-3, 62-3, 84, 94, 172-3, 190, 191, 198, 224, 245, 268-9, 286-7, 298, 304-5, 344-5, 350-1, 356, 362, 376, 389, 398, 401-2, 404-5, 413-4, 418, 437  
 —, *baïlo* 53, 367  
 —, cathédrale latine (Saint Jean) 61, 349  
 —, chapitre de la cathédrale latine 188  
 —, clergé grec 370  
 —, consul d'Angleterre v. Ghisi  
 —, consul de France v. Sirigo  
 —, église grecque, (archevêché grec 59, 108, 189, 245, 248  
 —, église latine, évêché latin 9, 61, 83, 109, 112, 143, 181, 187, 189, 221, 229, 248, 274, 344, 364, 371-2  
 —, *epitropi* 368-9  
 —, évêque ou archevêque grec 179, 219, 224, 244, 370, cf. Gkyzis, Iosif, Parthenios, Yedtheon  
 —, évêque latin 34, 152, 183, 218, 221, 224, 249, 260, 370, 380, 385, 401, cf. d'Aviano, Crispo, della Grammatica, de Marchis, de Tropaea, Xanthaki  
 —, *factor* 362  
 Santorin, Grecs 182, 224, 271, 436  
 —, Jésuites 172, 181, 183-4, 245-6, 276, 386, 441, cf. Richard Rossiers  
 —, *kahya* 174  
 —, *kapetanio* 51-2 cf. Crispo, Lagkadhas  
 —, *kinotis* 264  
 —, Latins 34, 154, 246, 271-2, 330, 369  
 —, *müselim* et *kahya* 433  
 —, monastère latin v. Sainte Cathérine  
 —, marchands 32, 370  
 —, Musulmans 107  
 —, *protoyeri* 369  
 —, seigneur: v. Crispo  
 Santorin et Milos, *bey* 174, 413  
 —, *beylik* 100, 291, 294, 304-5  
 Santoro (cardinal) 112-3  
 Sanudo (famille ducale de Naxos) 36  
 —, Angelo (duc de Naxos) 350  
 —, Antonio (vicaire de l'archevêché de Naxos) 139-41, 383  
 —, Fiorenza (duchesse de Naxos) 337  
 —, Guillelmo I (duc de Naxos) 350  
 —, Marco I (duc de Naxos) 35, 64, 74, 78, 329, 348  
 —, Marco II (duc de Naxos) 64-5, 337  
 —, Nicolo I (duc de Naxos) 44-5  
 Sanuto, Marino — il Giovane (historien vénitien) 66-8, 77  
 Saulger, Robert (Jésuite à Naxos, historien) 6, 11, 36, 64, 76, 89, 194-8, 206, 223-4, 233, 235-6, 325, 330, 333, 355, 409, 417, 423, 439  
 Sauli (cardinal) 382  
 Savoie 24, 193-7, 200, 225  
 Sceptius, Benedictus (évêque latin de Syros) 113  
 Schiattini, Rafael (archevêque latin de Naxos) 142, 144, 146, 150, 153, 171, 183-4, 186, 384-6, 388-9  
 Schinoussa 32  
*scrivano* 54-5, 70  
 Scutari (famille de Tinos) 37, 70, 86, 177, 211  
 Sebastiani, Giuseppe (évêque titulaire d'Hiéropoli, visiteur apostolique) 186-8, 190-1, 200-1, 222, 228, 403-4, 441  
 Selim II (sultan) 88, 99-1, 96, 360  
 Serafim (métropolitaine grec de Paronaxia) 417  
*serdar* 194-4, 215-6  
 Serifos 21, 27, 74, 78, 85, 165, 178, 269, 288-9, 290-1, 312-13, 332, 356, 414, 437  
 —, seigneur 331  
*seriat* 102  
 Seroglan, Dhionysios (patriarche grec de Con-

- stantinople) 219  
 Serra, Antonio (évêque latin de Milos) 185, 403  
 Seviros (métropolitain grec de Filadelfia) 128  
 Sforza Castri (famille latine de Naxos) 377  
 —, Crusino (Latin de Naxos) 294, 300  
 —, Giacomo (consul de Venise à Naxos †1619) 124, 377  
 —, Giacomo (Latin de Naxos vit en 1694) 300  
 Sherley, Anthony (aventurier anglais, 118  
 —, Thomas (aventurier anglais 118  
 Sicard, Claude (consul de France à Milos) 237, 423  
*sicil* 102  
 Sicile 24  
 Sifnos 14, 16, 19, 20-1, 25, 27, 33, 35, 41, 54, 67-8, 85, 113-5, 156, 160, 163-5, 168-71, 189-90, 194, 215, 218, 235, 244-5, 262, 268, 285, 288-91, 312-3, 319, 330-1, 356, 373, 375, 376, 378, 383, 389, 395-7, 399, 418, 437  
 —, archevêque grec 179, 245, 399, 441 cf. Athanasios, Filaretis, Timotheos, Yedtheon  
 —, chancelier 399 cf. Dhiakos  
 —, consul de France v. Omiros  
 —, consul de France, Venise et Angleterre v. Logothetis, Rosa  
 —, clergé grec 235  
 —, école 349  
 —, église grecque, archevêché grec 220, 399  
 —, église latine, évêché latin 27, 62, 83, 114, 140-1, 144, 184, 186, 188, 227, 229, 247, 371  
 —, évêque latin, 83, 152, 358, 381, 385, cf. Carletti, Pitarca, della Rocca  
 —, Grecs 180, 410  
 —, *kapetanios* 114  
 —, Latins 27, 154, 227, 247  
 —, marchands 27-8, 331  
 —, missionnaire 272, cf. della Grammatica  
 —, monastère grec: v. Panayia  
 —, notaire 399  
 —, seigneur(ie) 160, 331, 339, 346, 349, cf. da Corogna, Gozzadini  
 —, vicaire apostolique 221, cf. Paterio, Polla, della Rocca  
 —, *voyvoda*: v. Aliprandi  
 Sifones (*topos* de Naxos) 308-310  
 Sikinos 27, 114, 116, 189, 238, 286-7, 290-1, 312-3, 319, 396  
 —, Français 238  
 —, *kinotis* 319  
 Sirigo (famille latine à Naxos et à Santorin) 94  
 —, vice-consul de France à Santorin) 406  
 Skado (Naxos) 308-10  
 Skaros 34, 61, 105, 304, 345  
 —, *kinotis* 224  
 —, notaire grec 345  
 Skiathos 75  
 Sklavos, Bartholomaïos (membre d'une députation des Cyclades à Constantinople) 99  
 Skliros, Yeoryios (Grec de Naxos) 300  
 Skopelos 75  
*skotoma* (droit de —) 44, 241, 341, 425  
 Skoutaris, Petros (*kapetanios* de Mykonos) 190, 319  
 Skyros 75, 344, 353  
 —, rector 343  
 Slavoniens 168  
 Smyrne 20, 320, 421  
 —, consul d'Angleterre: v. Ricaut  
 —, consul des Pays-Bas 256, 429-31, cf. de Hoche pied  
 —, trésorier de la nation néerlandaise 412  
 Soffiano, Andrea (évêque latin de Santorin, puis de Chio) 145, 171, 182, 386, 397  
 Sokollu, Mehmed (grand vizir) 80, 98-9, 377  
 Sommaripa (famille des seigneurs d'Andros et de Paros, puis famille latine de Naxos) 37, 39, 67, 84-5, 236  
 —, Alberto (seigneur d'Andros) 67, 75, 77-8  
 —, Antonio (officier français, consul de France à Rhodes) 236  
 —, Crusino (fils de Gianfrancesco, habitant de Naxos) 139, 361, 364, 383  
 —, Crusino (fils de Jeronimo, consul de Venise à Naxos) 139, 141, 383  
 —, Crusino (fils de Francesco) 255-6  
 —, Francesco (seigneur d'Andros) 67  
 —, Gianfrancesco (seigneur d'Andros) 92, 94, 98-9, 364  
 —, Jeronimo (habitant de Naxos) 99, 139  
 Sommaripa, Nicolo (seigneur d'Andros) 67, 69  
 —, Nicolo (seigneur de Paros) 69  
 —, Nicolo (Latin de Naxos) 300  
 dalli Sonnetti, Bartolomeo (géographe vénitien) 8  
 Soranzo (évêque latin de Milos) 94  
 Spinalonga (Crète) 210, 251  
 Spiridhos, Yeoryios (consul de Venise à Paros et Naxos) 68, 206

- Staïs, Andonios (habitant de Milos) 245  
 —, Ioannis (missionnaire grec dans l'Archipel) 245-6, 426-7  
 —, Yeoryios (*voyvoda* et consul de France à Folegandros) 254, 259, 431  
 Stella (famille de Milos) 62  
 Steno (Passage) 21, 25, 28  
 Steward, John (capitaine anglais) 439  
*stima* 292  
 Struys, Jan (voyageur néerlandais) 169  
 Suda (Crète) 210  
 —, *provveditore* 210  
 Suisse 170  
 Suédois 278  
 Süleyman (sultan) 76  
 Süleyman çavuş (*sancakbey* du duché de Naxos) 88, 99, 103, 123, 366-7  
 Sultana (fille de Piyale Aga, Musulmane de Naxos) 211  
 Symi 233  
 syndic (inspecteur vénitien) 86, cf. Barbarigo, Basilicata, da Lezze, Magno, da Molin, Pasqualigo, Valier  
*syndhiki* 105, 174, 398  
 Syrie 35, 231  
 Syros, 6, 11, 14-6, 35, 44-5, 47, 50-1, 53, 55, 68, 93, 134, 160, 165, 183, 195, 218, 225-6, 241, 255, 268-9, 272, 288-91, 294, 306, 312-3, 329-30, 344, 352, 356, 362, 387, 389, 402, 437  
 —, administrateur apostolique 211, 226  
 —, *apanokleynigaris* 346  
 —, *bailo* 53  
 —, Capucins 146-7, 153, 226, 248, 285, cf. Jean Chrysostome  
 —, cathédrale latine (San Giorgio) 58  
 —, chancelier 433  
 —, consul de France 201  
 —, église latine (évêché latin) 9, 61-2, 95, 109-13, 152, 180-1, 183, 186, 226, 247-9, 273-4, 348, 371, 384  
 —, *epitropi* 185, 243, 263, 369, cf. Delivoya  
 —, évêque grec 370  
 —, évêque latin 103-5, 173, 228, 260, 272, 274, 370, 388, 398, cf. Carga, Caro, Gasco, Girardi, Gisulfi  
 —, français 238  
 —, grecs 14-5, 30, 180, 335  
 —, *gubernator* 174  
 —, Jésuites 145  
 —, *kanavaris* 367  
 —, *kapetani* 51-2, 141  
 —, *kinotis* 103, 185, 248, 272  
 —, Latins 14-5, 30, 154-5, 246, 329-30  
 —, Musulmans 370  
 —, notaire 175, 399  
 —, *primati* 185, 243  
 —, *voyvoda* 255  
 Tagaris, Ioannis (*kapetani* du Borgo de Naxos, envoyé de Barbarossa à Tinos) 78  
*tahrir* (ou *tahrirye defteri*) 105, 212-3, 265-6, 414, 441-2  
*Tahrirci* 212, 217, 253, 266, 294-6, 442, cf. Ibrahim, Isuf, Salih  
 Tarillon (Jésuite à Naxos) 439  
 Tataraki (famille grecque de Milos) 191, 244  
 Taxiarkhi (monastère grec à Serifos) 27, 296, 393, 414  
*telos* 44-7, 54, 191, 340, 346  
 Téméricourt (chevalier de Malte) 201-2, 410  
 Tenedos 172, 361  
*terragium* 342  
*terzaria* 47, 55, cf. *endritia*  
 Testa, Gaspard (secrétaire d'ambassade néerlandais) 416  
 Thasos 118, 422  
 Theonas (évêque grec de Naxos) 81, 83  
 Theoskepasti (église grecque dans le Kastro de Naxos) 59, 300, 348, 405  
 Thera: v. Santorin  
 Thermia: v. Kythnos  
 Thermopyles 232  
 Thessalie 37  
 Thessalonique: v. Salonique  
 Thevet, André (géographe français) 14  
 Theyls, Willem (secrétaire d'ambassade néerlandais) 259  
 Thira: v. Santorin  
 Thirasia 13, 33-4, 305  
 Thomas, Georges (fondateur de canons français) 410  
 Thomas de Paris (Capucin, vicaire d'Andros) 274  
 Thrace 252  
 Tilos 197, 233  
*timar* 43, 212  
 Timoni, Emmanuel (médecin de Chio) 258  
 Timotheos II (patriarche grec de Constantinople) 130, 149  
 Timotheos (archevêque grec de Sifnos) 220  
 Tinos 2, 6, 14-6, 18-9, 21-2, 28-9, 33, 35, 40, 42-4, 48-58, 62, 69, 71, 74-5, 78, 80,

- Tinos 86-8, 93, 115-6, 144, 158-61, 166, 168-9, 170, 176-7, 189-91, 199-200, 202, 210, 215, 218, 225, 230, 232, 234, 237, 241, 251-4, 256, 264-5, 268-9, 274, 288-91, 311, 314, 319-20, 329-31, 337-9, 343-4, 347, 355, 359, 361, 378, 388, 394-5, 404, 409-10, 413, 417-8, 421, 429, 433-4, 441
- , *bailo* 53, 86, 159, 177
- , Capucins 180
- , cathédrale latine (Saint Jean) 29, 61
- , chancellerie 53, 159
- , chanoines 188, 229
- , *cittadini* 47, 49, 210, 344
- , clergé grec 211
- , commandant de la forteresse: v. Ferrari, Petrović
- , consulat de France 9, 214
- , consul de Naples 439
- , *contadini* 49, 51, 343
- , église grecque 59, 177-8, 229, 275
- , église latine, évêché latin 9, 60-1, 116, 140, 188, 228-9, 275, 339-10, 349
- , évêque latin 58, 108, 178, 186, 211, 220, 222, 229, 260, 271, 345, 347, 370, 373, 381, 403, cf. Cigala, Doria, Giustiniani, Grimani, Perpignan, Rigo, Venier
- , Grecs 116, 271, 413
- , Jésuites 222, 418
- , *kinotis* 105
- , Latins 29, 154, 246, 274-5, 329, 429
- , Musulmans 253
- , *procuratori del commun* 51, 105, 116, 159, 177
- , *protopapas* 116, 159
- , *protoyeri* des villages 51, 265
- , *provveditore* 176, cf. Balbi, Corner, Gradenigo
- , rector 52, 70, 75, 86, 116, 129, 155, 176, 179, 199-200, 210-1, 231, 234, 242, 344, 355, 379, 409, 410, 413, 415, 417, 418, cf. Baffo, Marcello, Michiel, Nani, Paruta, Trevisan
- , *scrivano* 54-55, cf. Perpignan(o)
- , seigneur 54
- , *università* 92
- topos* 42, 44, 46, 47-9, 108, 190, 191, 215, 217, 241, 244, 265-6, 294-5, 298, 300-1, 308-10, 316-7, 340-1, 343, 368-9, 405, 414-6, 434, 443
- Torcy (ministre français) 258
- Torre del Vescovo (Milos) 62
- Toscane 24, 157, 163, 200-1, 208, 226, 254, 381
- Tourliani (monastère grec de Mykonos) 293
- de Tournefort, Joseph Pitton — (voyageur français) 8, 25, 26, 75, 238, 259-61, 267, 282, 298
- Transsylvanie 79, 356
- Trébizonde 370
- , empire 338
- Trémoille (cardinal) 437
- Trente, concile 82-83, 113, 116, 128, 137, 144
- Trevisan, Andrea (rector de Tinos) 211, 413
- Triandafyllos (*primat* de Kea) 218
- , Ioannis (habitant de Naxos) 331
- Tripodhes (Naxos) 442
- Tripoli (Libye) 71, 209
- tryperasma* 351
- Tripes (capitaine marchand grec) 319
- Trombas, Ioannis (savant) 128
- de Tropaea, Bernardinus (évêque latin de Santorin, puis de Milos) 112
- Tsikalaris (Naxos) 308-10
- Tsipites (Paros) 303
- Tsitsamolagkadhi 308-10, 442
- Tunisiens 169
- Tubino, Ciro (visitateur apostolique) 373
- Turcs, fonctionnaires: v. sous les noms des fonctions, ou — dans le cas de fonctionnaires locaux — sous le nom de leur ressort
- , habitants: v. Musulmans, en général ou sous le nom des îles où se sont effectuées des colonisations musulmanes
- , flotte — 68-9, 73-8, 93, 116-117, 134, 157, 161-6, 169-70, 173, 193-5, 202, 208, 212, 214, 224-5, 231-2, 251-4, 376, 404, 421
- turcoteli* 45, 341
- Tzane “Bounialis”, Marino 163-4
- Tzoukos, Petros (consul de France à Milos) 406
- Ulcinj 252
- unié, union des églises 126, 245-6, 385
- università* 50, 51, 100
- Valier, Andrea (historien, officier vénitien) 165
- Valier, Nicolo (syndic vénitien) 390
- Vartaliti (famille latine de Syros) 330
- Varvarigos, Filippas (Grec de Naxos) 416
- , Ieremias (archevêque grec de Naxos) 126, 149-50, 378, 383, 388
- Vathokilotissa (église grecque de Naxos) 58, 348
- vekil* (du *bey*/duc de Naxos) 104

- Vendouras, Konstandinos (drogman de la flotte) 262, 433
- Veniamin (archevêque grec de Paronaxia, XVII<sup>e</sup> siècle) 362
- , (archevêque grec de Paronaxia, XVII<sup>e</sup> siècle) 149, 388
- Venier, . . . (capitaine d'une nave vénitien, 1686) 427
- , Angelo (évêque latin de Tinos et visiteur apostolique) 198, 200, 222-30, 246, 272, 420, 441
- , Cecilia: v. Nur Banu
- , Nicolo (seigneur de Paros) 67, 74
- , Sebastiano (amiral vénitien) 361
- Venise, ambassadeur de France 385
- , auditeur du capitaine général 175, 262
- , capitaine général 164, 397, 404
- , Cinque savi alla Mercanzia 10, 250-1
- , Conseil des X 159
- , consuls de Venise (en général) 232, 250-1, 259, 378
- , consul général des Cyclades 250-1, cf. Bozzi
- , doge 175, 385, cf. Dandolo
- , flotte 71-2, 92-3, 164-9, 172, 178, 221, 231-2, 248, 251-2, 254, 273, 332, 395
- , Franciscains 203
- , missionnaires 155
- , monastère grec: v. Panayia
- , nonce du Pape 273, cf. Bolognetti
- , Quarantia civil nova 175
- , Sénat 27, 40, 43, 52-3, 66-7, 70, 86, 92, 139-43, 151, 159, 166, 248, 377, 385, 387, 413
- Verjus (Jésuite à Naxos) 439
- Vérone 37, 337
- Verria, Kyrillos de —: v. Kondaris
- vicario (du duc) 52, 345, cf. Gozzadini
- vicecomes 378
- Vienne 231, 251
- vigla 56, 365
- villani 45, 48-9, 57, 95, 277, 343, 347, 363
- de Ville (général savoyard) 394-5
- visitateurs apostoliques 7, 138, 182-4, 186-8, 325, 382, 383, 441, cf. Bernard, Castelli, Cedulini, Giustiniani, de Marchis, Sebastiani, Tubino, Venier
- Vitali (famille de Tinos) 275
- , Angelo Maria (pirate) 198, 224, 409
- , Giorgio Maria (pirate) 168, 198, 396
- Viterbo, traité 337
- voli 267, 340
- Vlora 162
- Volos 20
- volta 120, 156, 195, 407
- Vota, Egidio (évêque latin élu d'Andros) 112
- Vothri (Naxos) 308-10
- Vourvouria (Naxos) 310, 315, 442
- Voutsino (famille latine de Syros) 330
- voyvoda 174, 230, 260, 262-3, 398
- Walachie, *kapi kahyası* du prince de —, 149
- Warner, Levinus (résident des Pays-Bas à Constantinople) 166, 354
- de Wijs, Albert (envoyé impérial à Constantinople) 88, 90, 360
- Witsen, Nicolaas (bourgmestre d'Amsterdam) 334
- de Witte, Jean (capitaine de guerre néerlandais) 334
- Xanthaki, Francesco (évêque latin de Santorin) 215, 248
- Xerokambos (*topos* à Naxos) 108
- Xinara (Tinos) 275
- Yakoumi, Yioryi 315
- Yanulaki, Yani (marchand grec) 319
- Yave ve kackeun müjdegâni-i 443
- Yedheon (archevêque grec de Santorin) 245
- , (archevêque grec de Sifnos) 244
- yeomorion 48
- Yermanos (évêque grec de Milos) 370
- yerondes 263
- Ypsiloteria (monastère grec de Naxos) 239
- Yusuf (*kapudan pasa*) 425
- Zabuli, Moses (courtier) 319
- Zakynthos ou Zante 400, 408
- Zane, Francesco (notaire de Naxos) 345
- Zeno (famille des seigneurs d'Andros) 41
- Zervos (capitaine marchand grec) 319
- Zygomolas, Theodhosius (exarche du patriarche de Constantinople) 363

## ABBREVIATIONS DESIGNANT DES PERIODIQUES ET SERIES

ABSA	Annual of the British School in Athens.
AE	Ἀνδριακὸν Ἡμερολόγιον.
AEW	J.S. Ersch – J.G. Grüber, Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste, 1e Section, 95 t. Leipzig, 1817-1875.
AH	Ἀνδριακὰ Χρωνικά.
AOKE	Ἀρχεῖον Οἰκονομικῶν καὶ Κοινωνικῶν Ἐπιστημῶν.
ARSA	Annuario della Reale Scuola Archeologica di Atene.
ASI	Archivio Storico Italiano.
ASS	Archivio Storico Siciliano.
BNJ	Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher.
BZ	Byzantinische Zeitschrift. Leipzig, 1892-.
DBI	Dizionario biografico degli Italiani, Roma, 1960-.
DIEE	Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας
EAIED	Ἑπετηρὶς τοῦ Ἀρχεῖου τῆς Ἱστορίας του Ἑλληνικοῦ Δικαίου.
EdO	Echos de l'Orient.
EEBS	Ἑπετηρὶς τῆς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν.
EEKM	Ἑπετηρὶς τῆς Ἑταιρείας Κυπριαδικῶν Μελετῶν.
EI	Encyclopaedia of Islam, new edition. Leiden, 1960-.
EJ	Encyclopaedia Judaica Jerusalem, 1971-192.
EMA	Ἑπετηρὶς τοῦ Μεσαιωνικοῦ Ἀρχεῖου.
EME	Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος.
GOP	Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς.
IA	Islam Ansiklopedisi. Istanbul, 1946-.
NAV	Nuovo Archivio Veneto.
NE	Νησιωτικὴ Ἑπετηρὶς.
OCA	Orientalia Christiana Analecta. Roma,
SKAW	Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-Historische Classe.
SM	Studi Magrebini.
SV	Studi Veneziani.
TM	Travaux et Mémoires du Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantine.
TOEM	Tarihi Osmanî Engümeni Mecmuası.
VV	Vizantijskij Vremennik.

ABBREVIATIONS DESIGNANT DEPOTS ET FONDS DE DOCUMENTS ET  
MANUSCRITS.

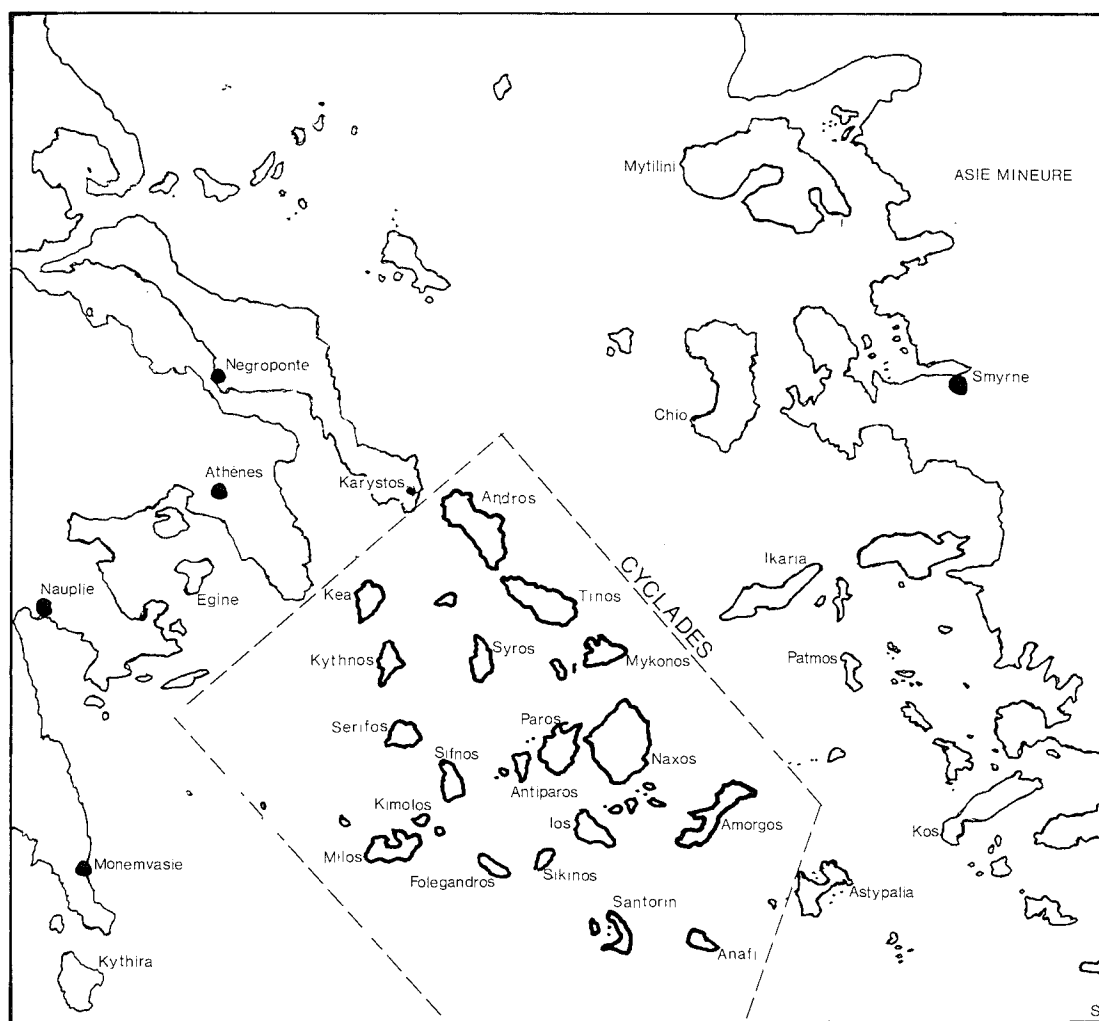
Andros,	Ayia	Ἀρχεῖον τῆς μονῆς Ἀγίας	
Arnhem, RA	Harderwijk	Rijksarchief	Oud-Archief Harderwijk
Athènes, GAK		Γενικὰ Ἀρχεῖα τοῦ Κράτους	
—,	IAV		Ἱστορικὸν ἀρχεῖον
—,	kod.		Βλαχογιάννη, κώδικες
—,			Κώδικες τῶν Γενικῶν
—,	Mykonos		Ἀρχείων τοῦ Κράτους
—,	Stefanou		Ἀρχεῖον Μυκόνου
—,	Zerlendis		Συλλογὴ Κ. Στεφάνου
Athènes, IEE		Ἱστορικὴ καὶ Ἐθνολογικὴ	Συλλογὴ Π.Γ. Ζερλέντη
		Ἑταιρεία	
Bologna, BCA		Biblioteca Comunale	
—,	AGD	dell' Arciginnasio	Archivio Gozzadini
			diplomata
Copenhagen, RA	TKUA	Rigsarkivet	Tyske Kansellary, Uswartige Amt.
Den Haag, ARA		Algemeen Rijksarchief	
—,	DLH	—,	Directies Levantse Handel
—,	LAT	—,	Legatie Turkije tot 1811
—,	De Ruyter	—,	Collectie De Ruyter
—,	SG	—,	Staten Generaal
—,	Van Dedem	—,	Collectie Van Dedem
			Van Gelder
Istanbul, BA		Basbakanlik Arsivi	
—,	tt	—,	Tapu tahriye defterleri
London, BL	Add.Mss	British Library	Additional manuscripts
—, PRO	SP	Public Record Office (Chancery Lane)	State Papers
Marseille, AVM		Archives de la ville de Marseille	

Marseille, BDR		Archives départementales, Bouches du Rhône	
—, CdC		Chambre de Commerce et d'Industrie	
Middelburg, RA		Rijksarchief	
Napoli, BN	MG	Biblioteca Nazionale	Manoscritti greci
Naxos, AKAN		Ἀρχεῖον τῆς Καθολικῆς Ἀρχιεπισκοπῆς Νάξου	
—, IAN		Ἱστορικὸν ἀρχεῖον Νάξου	
Paris, AE		Archives du Ministère des Affaires Etrangères	
—, ARC		—,	Archives réintégrées de Constantinople
—, CPT		—,	Correspondance poli- tique, Turquie
Paris,		Archives Nationales	
—, AE		—,	Fonds Affaires étrangères
—, Marine		—,	Fonds Marine
Paris, APC	Saint Louis	Archives provinciales	Fonds Saint Louis de Pera
Paris, BN		Bibliothèque Nationale	
—, FF		Fonds français	Fonds français
—, NAF		Nouvelles acquisitions	Nouvelles acquisitions françaises
—, 500 Colbert	—,		Fonds cinq cent de Colbert.
Paris, BPC		Bibliothèque provin- ciale des Capucins	
Roma, AGF		Archivio del Generalato dei Francescani	
Roma, ASV		Archivio Segreto Vaticano	
—, AA I-XVIII	—,		Armadi I-XVIII de l'ar- chivium arcis
—, AC	—,		Acta consistorii
—, CCR	—,		Congregatio Concilii, Relationes
—, Ludovisi	—,		Archivio Ludovisi- Boncompagni
—, SS, LV	—,		Segretaria di Stato, lettere Vescovi

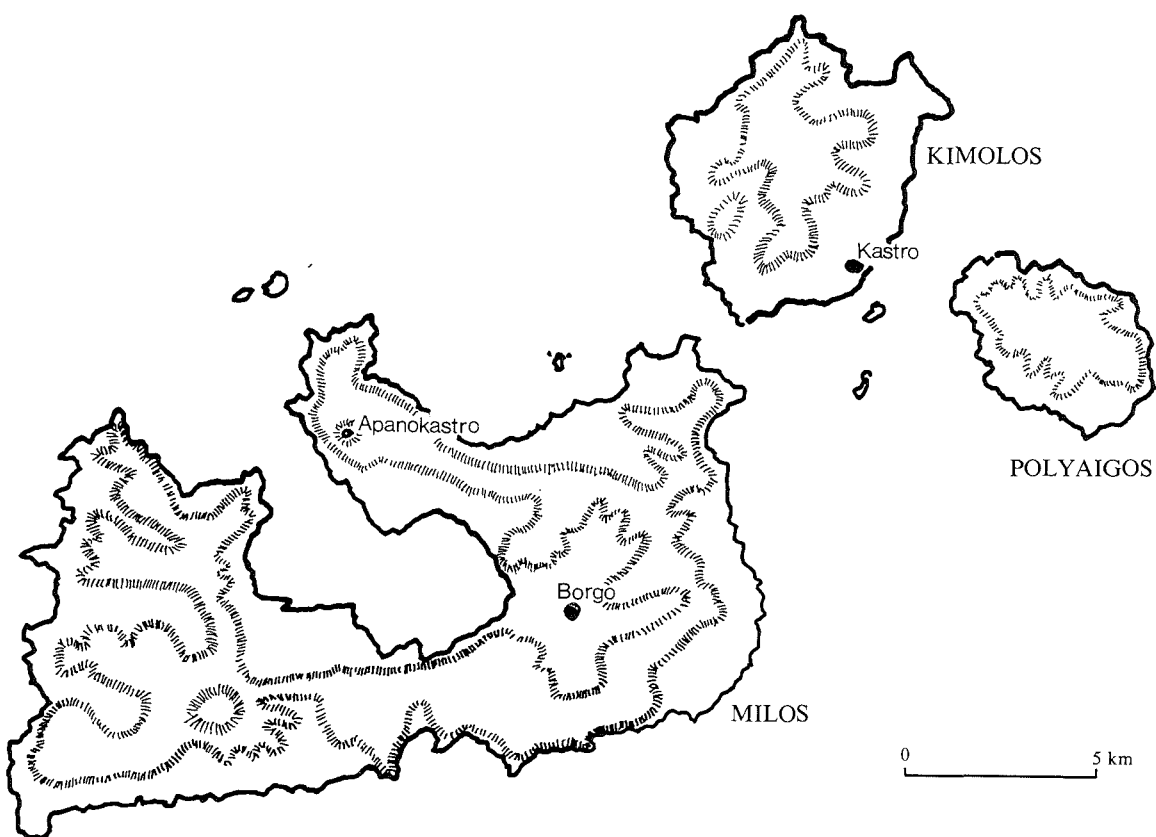


Roma, BAV	Vat. Graec.	Bibliotheca Apostolica Vaticana	Codices Vaticani Graeci.
Roma, PF		S. Congregazione de Propaganda Fide	
—,	AA	—,	Acta
—,	CP	—,	Congregazioni Particolari
—,	FV	—,	Fondo di Vienna
—,	SCA	—,	Scritture riferite nei Congressi, Arcipelago
—,	SCG	—,	Scritture riferite nei Congressi, Greci
—,	SOCG	—,	Scritture originale riferite nei Congregazioni Generali
—,	Visite	—,	Visite e Collegi
Santorini, AKES		Ἀρχεῖον τῆς Καθολικῆς Ἐπισκοπῆς Σαντορίνης	
Sofia, BN	MO	Sofia, Bibliothèque Nationale	Manuscripts orientaux
Syros, AKAS		Ἀρχεῖον τῆς κοινότητος Ἀνω Σύρου	
Syros, AKES		Ἀρχεῖον τῆς Καθολικῆς Ἐπισκοπῆς Σύρου	
Syros, AMK	Naxos	Ἀρχεῖον τῆς μονῆς τῶν Καπουκίνων	Papiers provenant du monastère de Naxos
	Syros		Archives du monastère de Syros.
Tinos, AKAT		Ἀρχεῖον τῆς Καθολικῆς Ἀρχιεπισκοπῆς Τήνου	
Venezia, AS		Archivio di Stato	
—,	Bailo	—,	Archivio del bailo di Constantinopoli
—,	DDC	—,	Archivio del Duca di Candia
—,	SDC	—,	Senato, Dispacci Constantinopoli
—,	SDeIC	—,	Senato, Deliberazioni Constantinopoli (Registri)

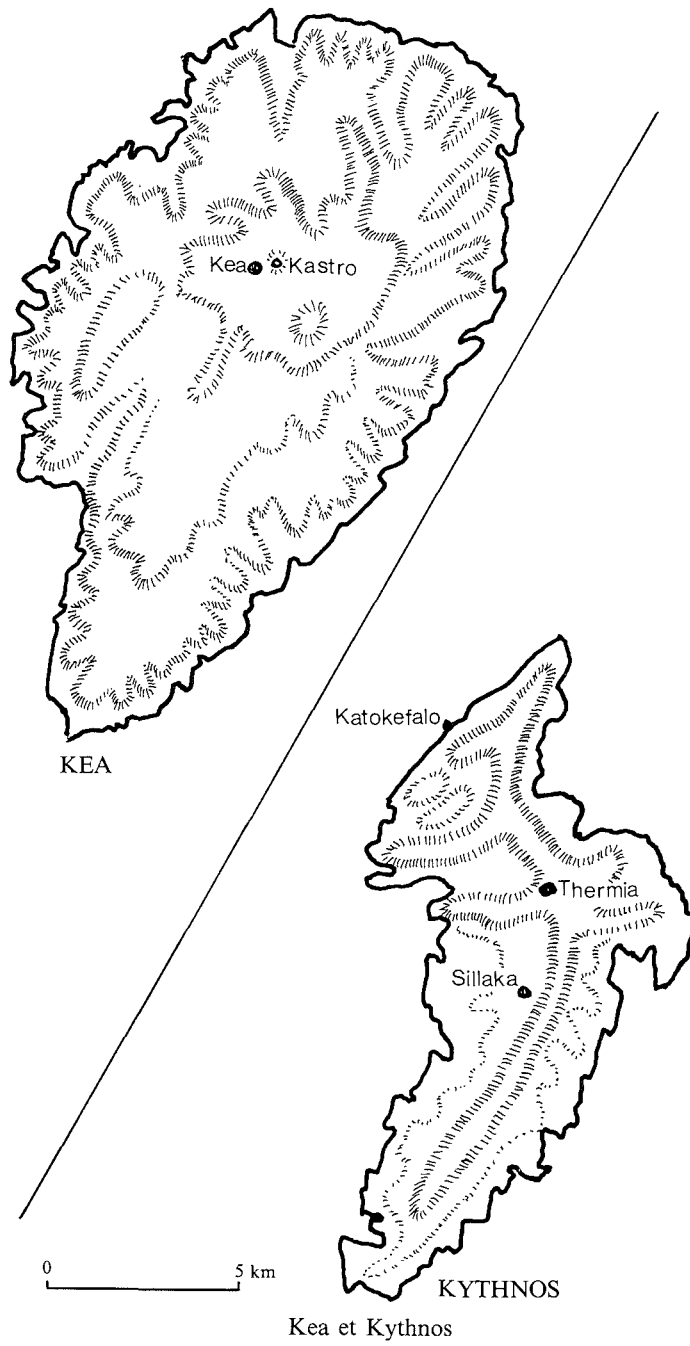
Venezia, AS	SDeIMar	—,	Senato, Deliberazioni Mar (Registri)
—,	SDPTM	—,	Senato, Dispacci Provve- ditori di Terra e Mar
—,	SMMN	—,	Senato, Materie miste e notabili
—,	5 Savi	—,	5 Savi alla Mercanzia
Venezia, BNM	cod. it.	Biblioteca Nazionale	codici italiani
Venezia, CMC		Civico Museo Correr	
—,	AMG	—,	Archivio Morosini- Grimani
—,	PD	—,	Provenienze diverse
—,	RC	—,	Raccolta Cicogna
Wien, HHS		Haus-, Hof-, und Staatsarchiv	



La situation géographique des Cyclades.



Le groupe de Milos et Kimolos.

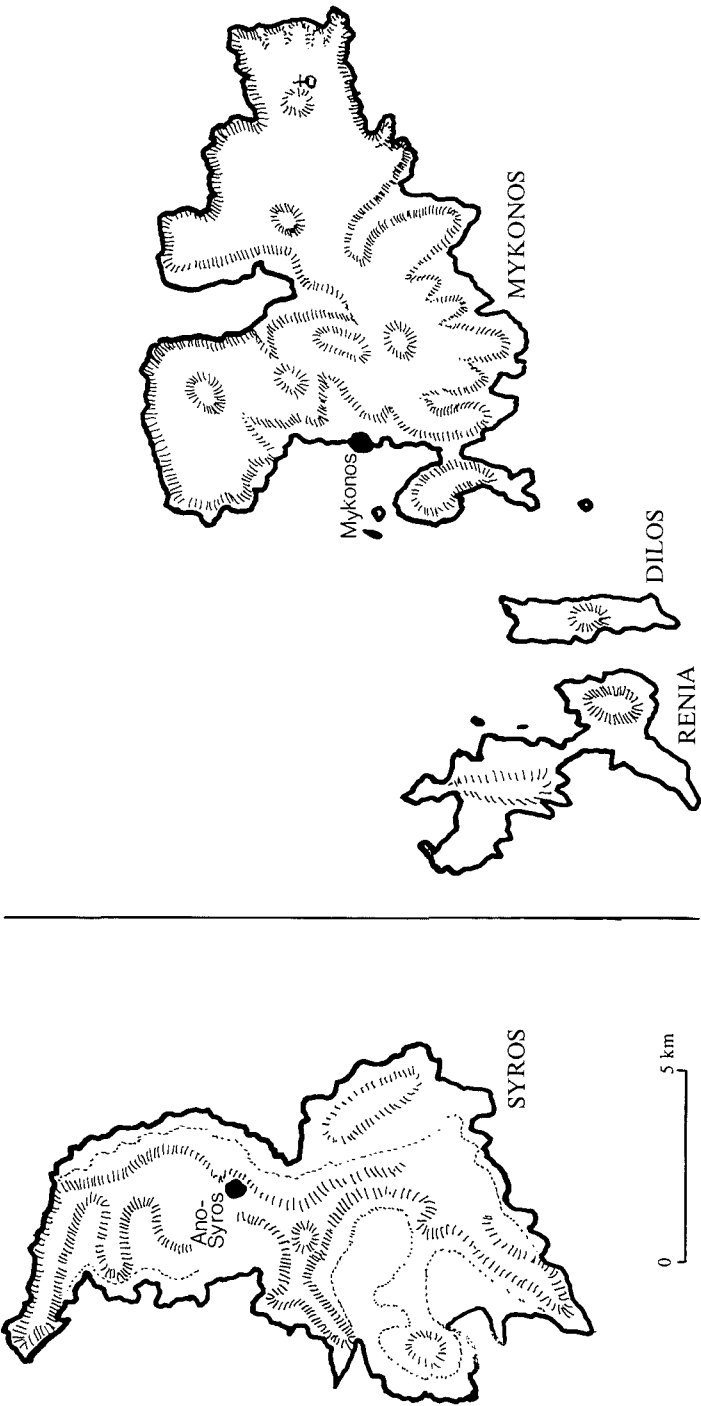




Serifos et Sifnos.

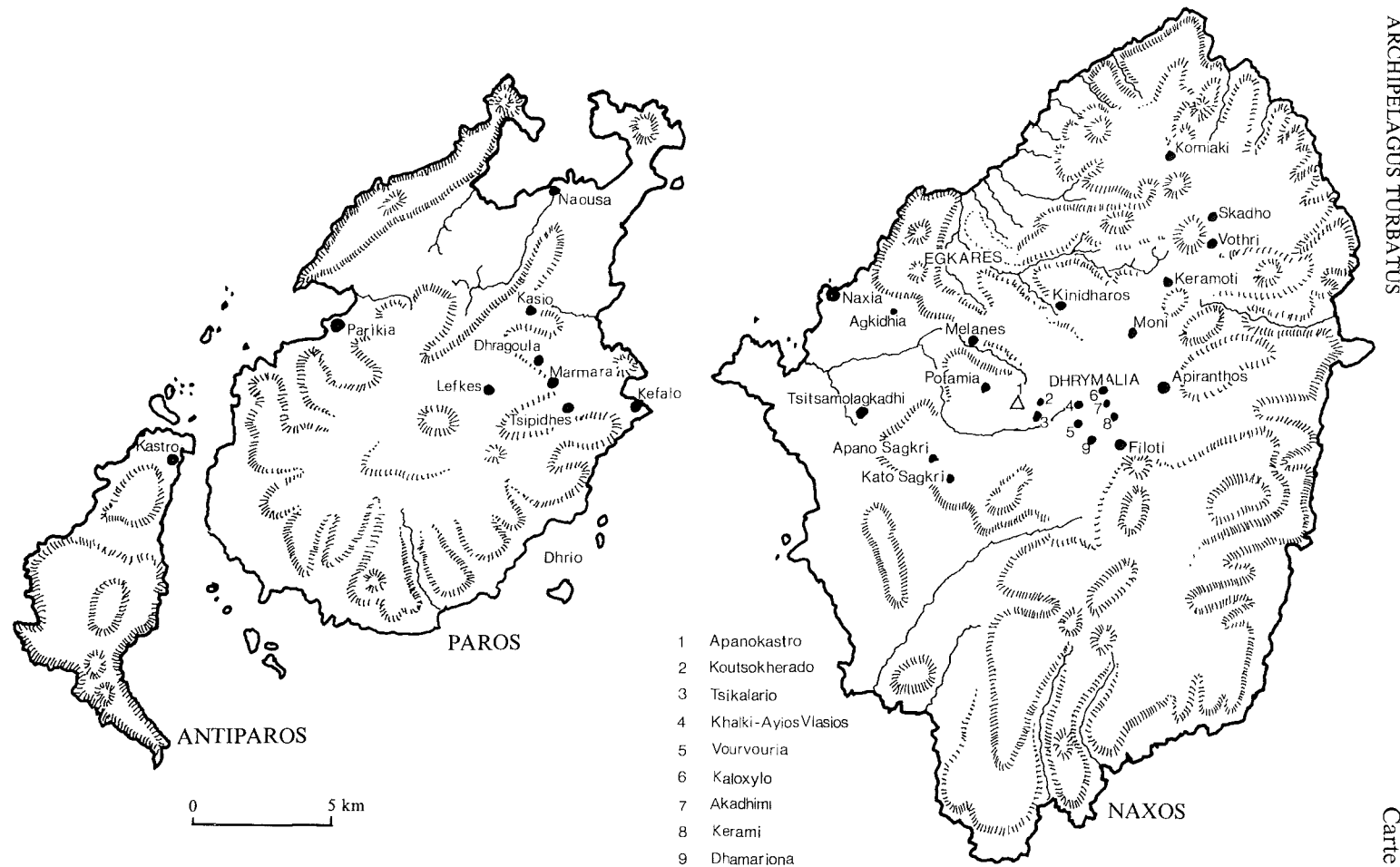


Andros et Tinos.

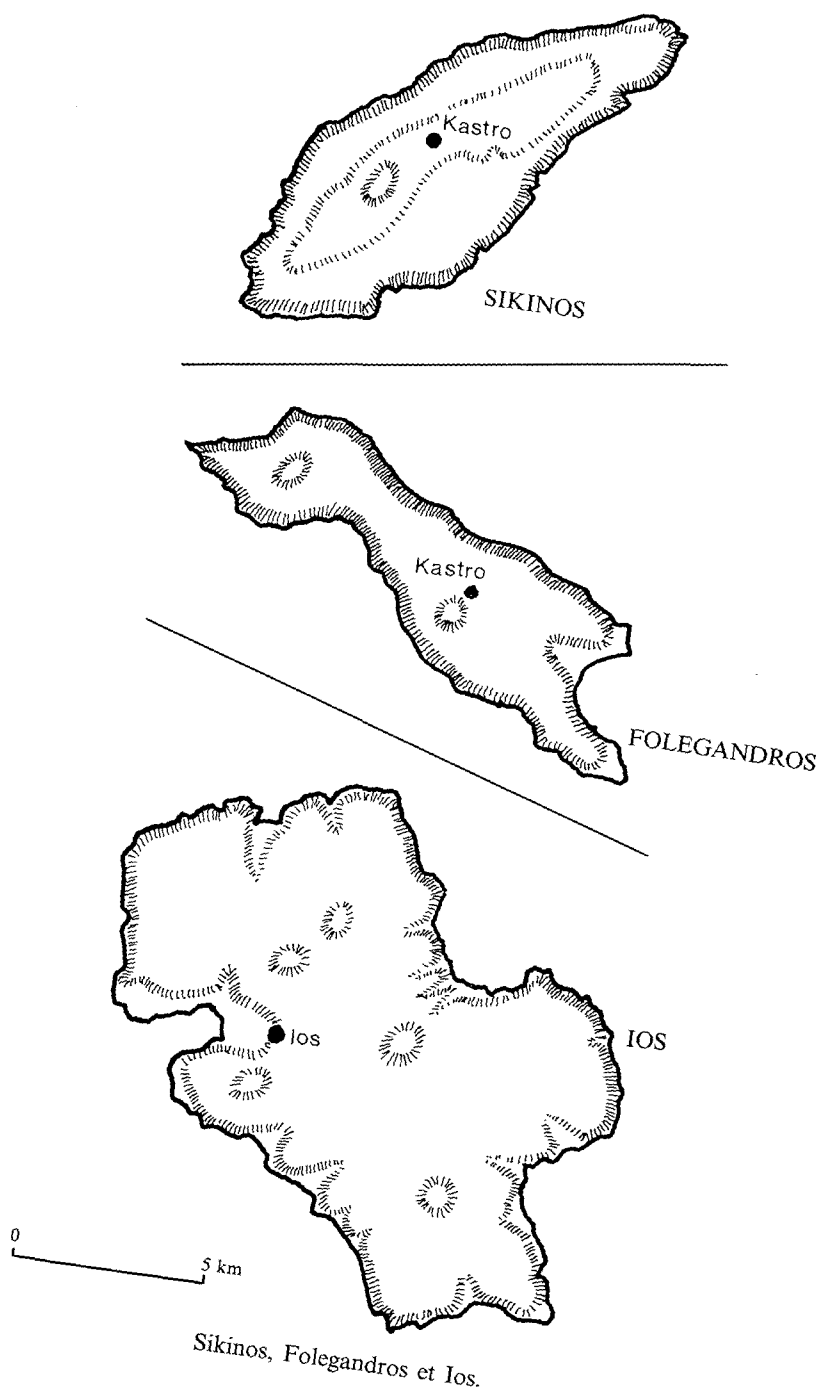


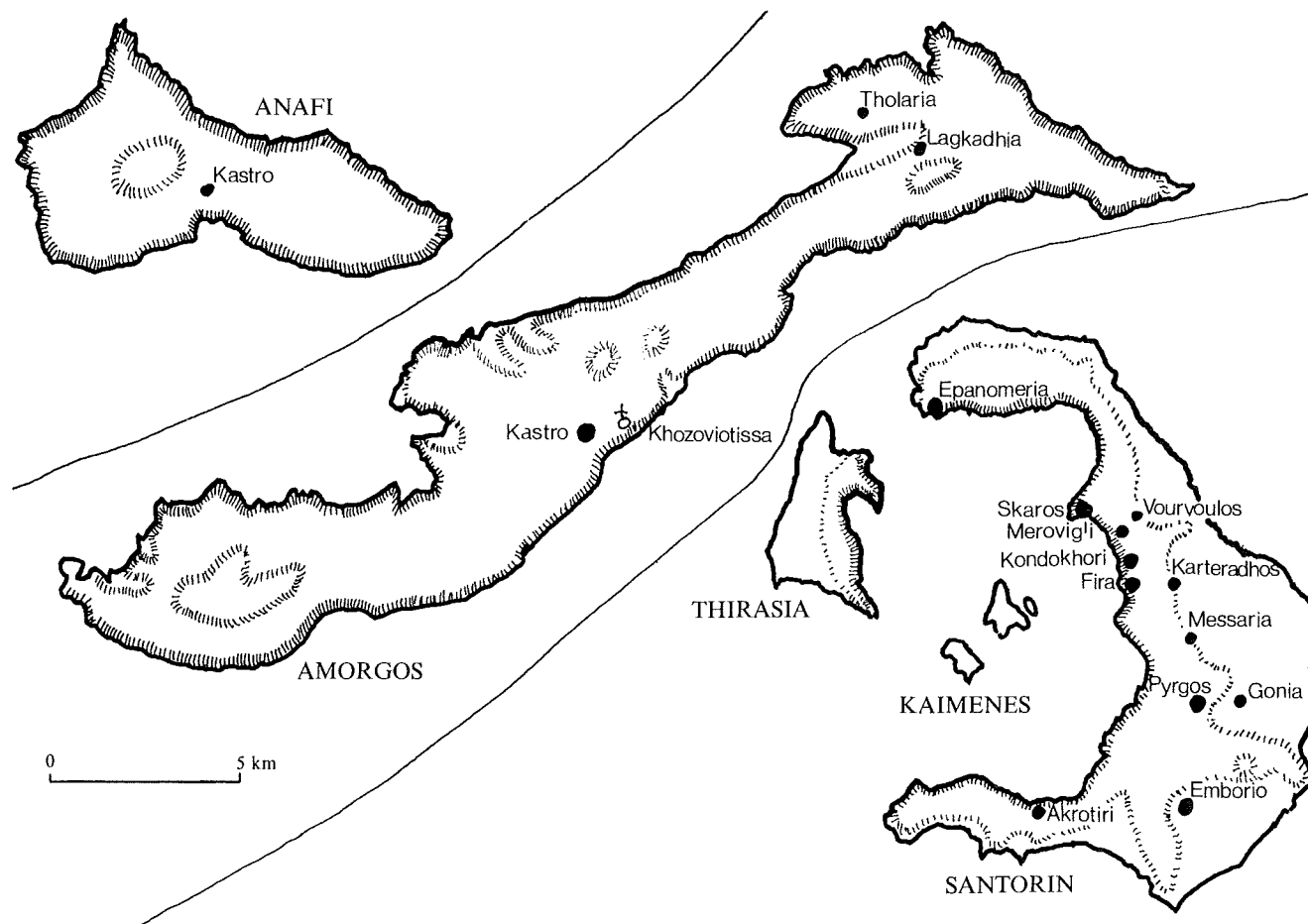
Syros, Mykonos et le groupe de Dilos.





Naxos, Paros et Antiparos.





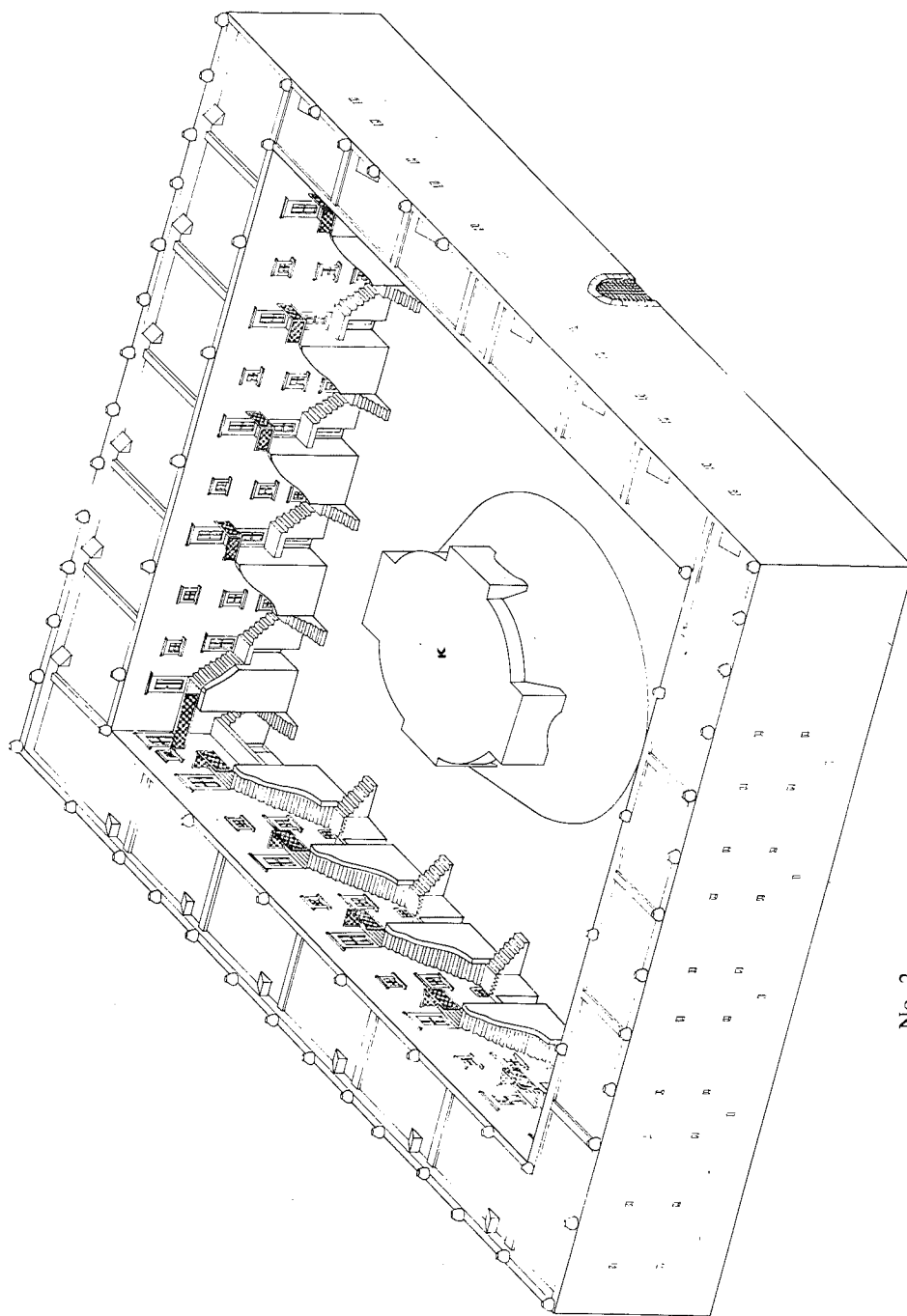
Anafi, Amorgos et le groupe de Santorin.



No. 1A  
Ruelle de Kardhiani, village dans l'Ouest de Tinos avec vue des  
campagnes terrassées de cette île intensivement cultivée.

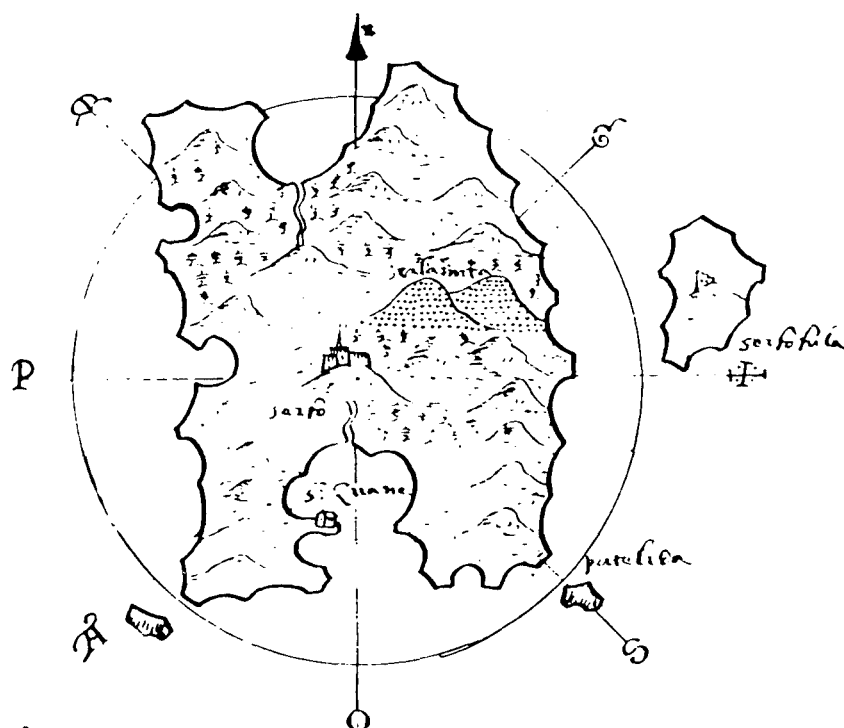


No. 1B  
Fira (Thera), village de Santorin, penché sur le bord de l'ancien  
cratère.



No. 2  
Reconstruction du Kastro d'Antiparos, d'après Αροστολίου, Καστρον, 79.

Serfo isola mal abuiata piena di monti et asole uno uno castello  
 et un porto dinto san luane et la sua entrata sie da l'osmo  
 l'osmo p' ogni sorta di uasulo dano li prouasi al l'auante  
 et la anchora al ponente in fondo si pasa / n. s. / et nela sacca  
 del porto sia alchune canne et ti sia lagua da bouar. ma non  
 son troppo bona da ueuer. sopra uno montesello sia uno castello  
 alto con poca grama qui si fano molti orzi assai miati sopra  
 la ditta isola sia uno grandissimo monte di calamita da qual ti  
 ti isolani non lasano pigliarla p' cha di chono che ano carino  
 agurio dala ditta isola aso popola p' s'itcho m' --- n. n.  
 da questa isola asifanno p' la uante sene m' --- n. n.  
 E l'uso p'chuito sono miglia --- n. 35

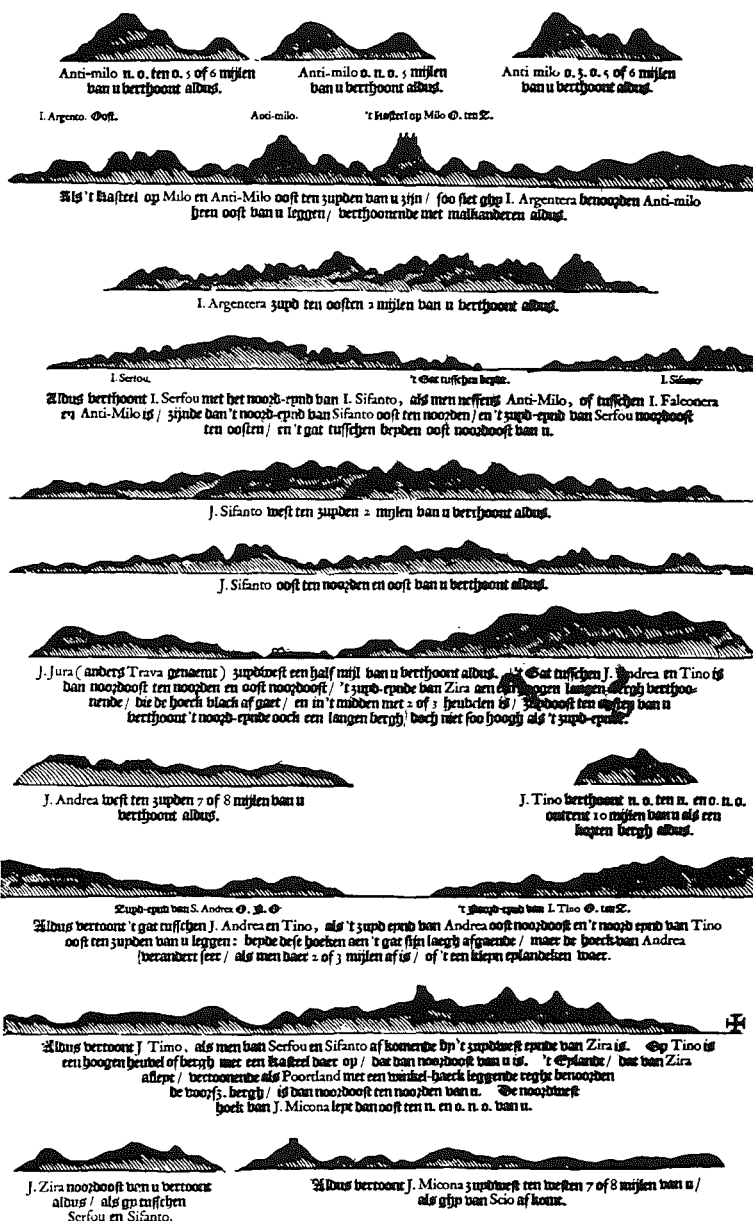


No. 3

Carte et description de Serifos dans l'Isolario d'Antonio da Millo, une édition revue du  
*Liber Insularum* de Buondelmonti qui date des années 1560-1580.

London, BL, Add. mss. 10625.

De Kusten van Morea, Achajen en Candien.



No. 4

Page de l'atlas de Johannes van Keulen avec les silhouettes des îles telles qu'on les rencontre en parcourant les Cyclades de l'Occident vers les grands ports turcs. En haut les silhouettes de Milos, marquées par l'Apanokastro de cette île.

Van Keulen, Zeefackel, t. 3, 72.



No. 5A

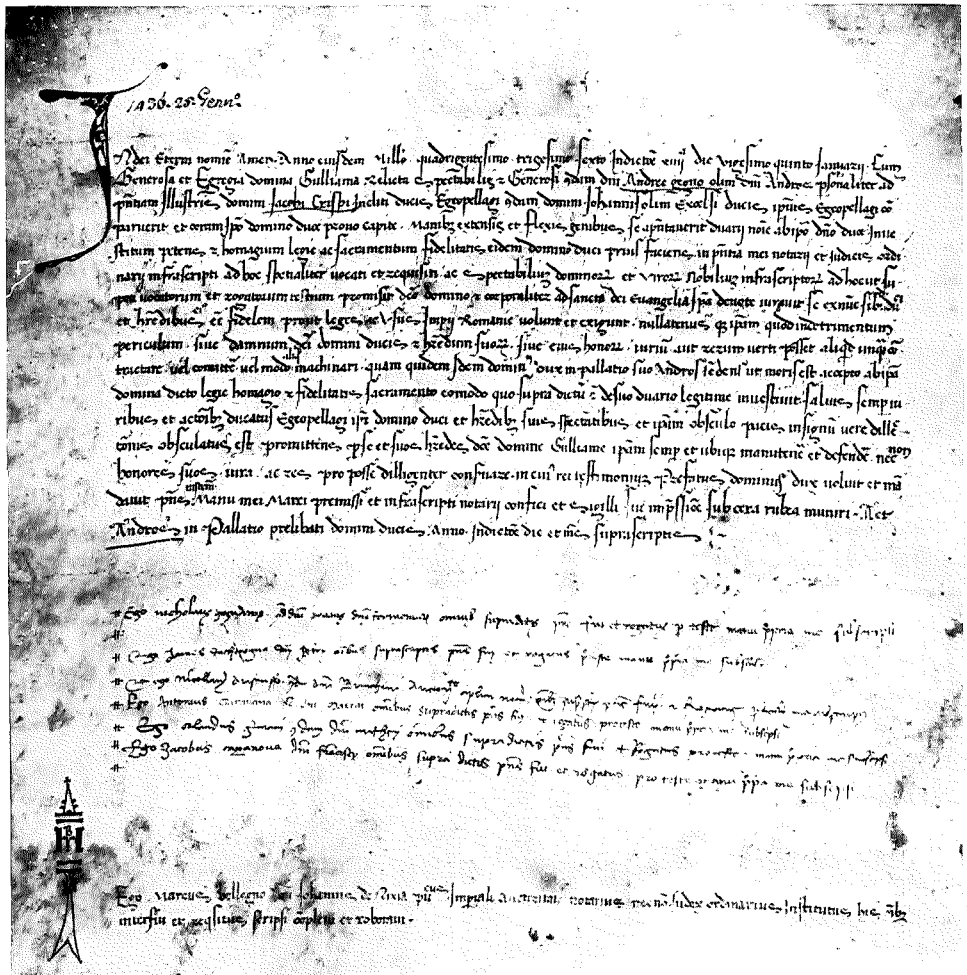
Le Pyrgos Belonia, probablement la plus ancienne des demeures de campagne de familles latines de Naxos qui se trouve encore dans son état original. La plus ancienne mention de ce pyrgos date de 1619 (Naxos, AKAN, cartulario Filoti, 189). Devant le pyrgos sa chapelle :  
uné église double grecque et latine.



No. 5B

Sceau représentant les blasons des familles Loredano et Crispo, surmontés d'une couronne ducale, qui se trouve sur une lettre de 1822, mais qui est en toute probabilité l'empreinte d'un sceau qui date du duc Francesco III Crispo, marié à une Loredana. Den Haag, ARA, Legatie Turkije 1813-1830, 125 (lettre de J. Crispi, 27 IX 1822).





No. 6

Acte d'investiture de Guiliama Zeno pour l'île d'Andros par le duc de Naxos Giacomo II Crispo, écrit par le notaire naxiote Marco Belegno. La cérémonie se faisait d'après l'usage prescrit par les Assises de Romania.

Venezia CMC, PD 751/3.



No. 7A

Fresque dans le style byzantin du temps des premiers ducs de la maison Sanudo dans l'église d'Ayios Nikolaos à Sagkri, Naxos.



No. 7B

Lucretia Coronello, fille du gouverneur général Francesco Coronello et femme de Crusino Sommaripa, fils du dernier seigneur latin d'Andros. Elle est représentée avec son mari dans le riche costume local en bas d'une peinture qui se trouve dans la chapelle du Rosaire dans la cathédrale latine de Naxos (peinture du commencement du XVII<sup>e</sup> x.).

و چون به دست آمد نزد پسران اوزن کلاه اوزن او را برین نشاند و فرمود که چون بداند خبر مرگ من کند آنرا اولاد

NOI FRAN<sup>CO</sup> CORONEL XVRIS VTRIVSQ. DOCTOR C'LOGO

Tenente per S.<sup>mo</sup> & C.<sup>mo</sup> sup. Il sig. Don Joseph Nadi Marchese & Gio. Andrea  
 Facciamo noto e manifestare al Sacerdote in virtù dell'Autorità cui da sua sag.<sup>a</sup> ha concesso  
 confermato il privilegio qui dal S.<sup>mo</sup> sup. Gioane cristo Nadi dell'Arcivescovo concesso al S.<sup>mo</sup> Lauchia  
 Lencaropoli, il detto Nadi l'Anno del 16. D. 1719. Addi 20. settembre. Essendo per Curia del monastero  
 de San. Yuse deo sidoniano, Nella persona del Rev. Pappa Antonio Chabli figlio del S.<sup>mo</sup> pp.<sup>o</sup> la cui potest.  
 prima per tutto concesso. Et tenendo a riguardarlo come per il detto lo teniamo e haue in mano  
 si l'Anno suo come il suo S.<sup>mo</sup> pp.<sup>o</sup> la cui suo potere. Comettendo che dal Capitolo e Officiali  
 in modo che il detto privilegio habia la sua executione; sotto Pena de la dignidad sua e de la  
 e de la fede della nostra Sede. Et la pre. Pappa cristo Nadi mo. segreta e publica prohiba  
 Segnellare col solco Seguito. Onche. In Sala Palati. della. Die vero 2. de februario  
 1720.

Haarlem council  
Lorenz van der

Deo. del fatto che si è seg. 20. settembre 1

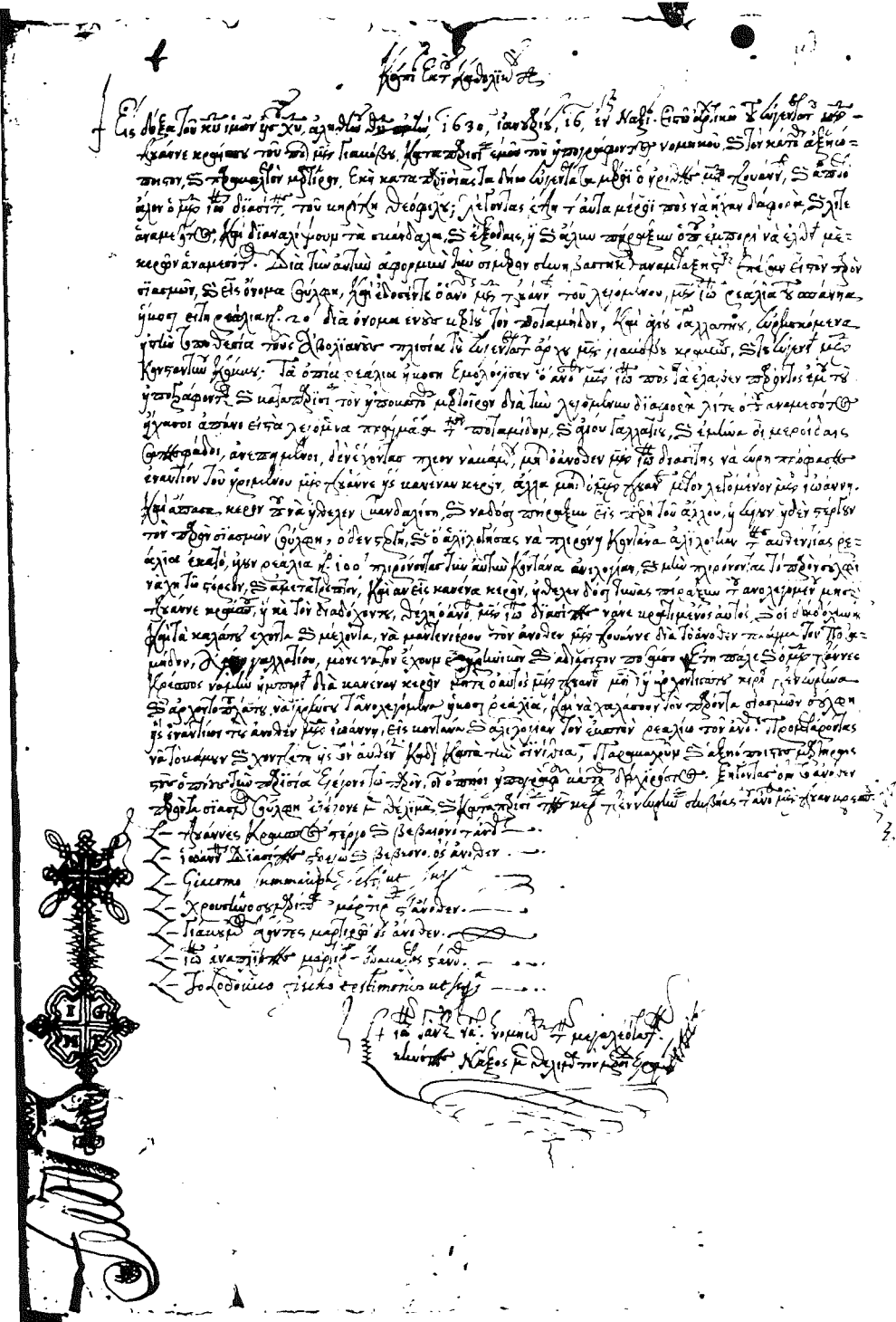
Alone March 19

αφ' ου ουδε μαρτυροειμεν  
φθασεν εβουλομεν ιδεμεν

Τὸν σὺν τῷ γαίῳ	1
σὺν σὺν τῷ γαίῳ	1 9
σὺν τῷ γαίῳ	1 51
σὺν τῷ γαίῳ	1 6
σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 4
σὺν τῷ γαίῳ	1 1 ±
σὺν τῷ γαίῳ	1 7
σὺν τῷ γαίῳ	1 10
σὺν τῷ γαίῳ	1 13
σὺν τῷ γαίῳ	1 3
σὺν τῷ γαίῳ	1 5
σὺν τῷ γαίῳ	1 8
σὺν τῷ γαίῳ	1 2
σὺν τῷ γαίῳ	1 2 ±
σὺν τῷ γαίῳ	1 7
σὺν τῷ γαίῳ	1 3
σὺν τῷ γαίῳ	1 10
σὺν τῷ γαίῳ	1 7
σὺν τῷ γαίῳ	1 9
σὺν τῷ γαίῳ	1 6
σὺν τῷ γαίῳ	1 6
σὺν τῷ γαίῳ	1 8
σὺν τῷ γαίῳ	1 10
σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 2
σὺν τῷ γαίῳ	1 8
σὺν τῷ γαίῳ	1 6
σὺν τῷ γαίῳ	1 7
σὺν τῷ γαίῳ	1 ±
σὺν τῷ γαίῳ	1 2
σὺν τῷ γαίῳ	1 2
σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 1 ±
σὺν τῷ γαίῳ	1 1

σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 3
σὺν τῷ γαίῳ	1 2
σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 3
σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 ±
σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 1 51
σὺν τῷ γαίῳ	1 231 ± @ 403

Τὸν σὺν τῷ γαίῳ	1 3
σὺν τῷ γαίῳ	1 4
σὺν τῷ γαίῳ	1 3
σὺν τῷ γαίῳ	1 9
σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 4
σὺν τῷ γαίῳ	1 2
σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 1 ±
σὺν τῷ γαίῳ	1 3
σὺν τῷ γαίῳ	1 2
σὺν τῷ γαίῳ	1 8
σὺν τῷ γαίῳ	1 4
σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 ±
σὺν τῷ γαίῳ	1 2
σὺν τῷ γαίῳ	1 1
σὺν τῷ γαίῳ	1 1 ±



No. 10

La continuité du notariat occidental dans les Cyclades est attestée par cet acte, écrit en grec par Giovanni Gano (Ioannis Gas), notaire des Latins de Naxos.  
Roma, BAV, Vat. Graec. 2638.

Copia duplicata nell' 10. d. 1792

M<sup>re</sup> e B<sup>re</sup> 1792

95

342  
#

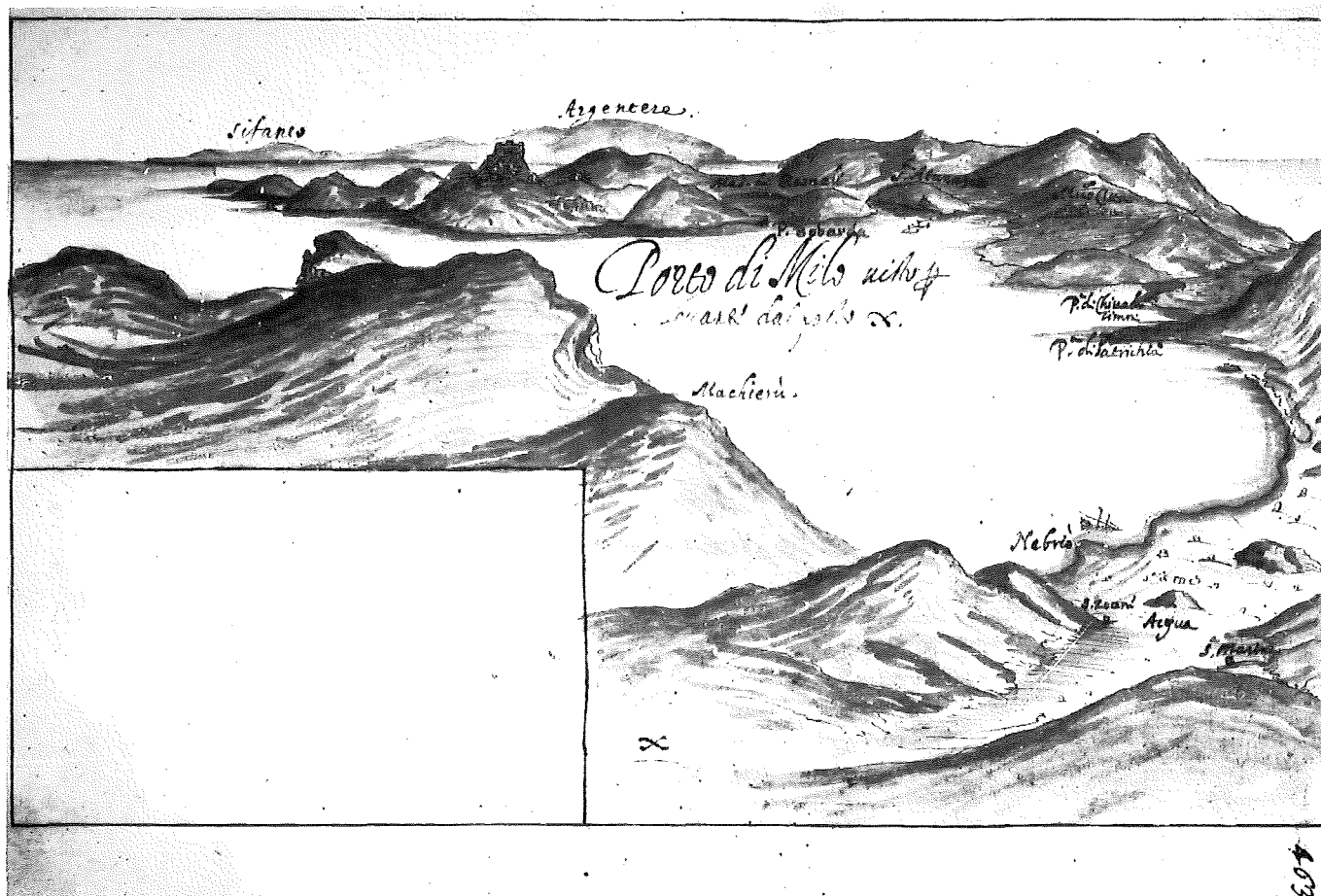
Non hanno mancato ysecutioni al Vescovo di Sirra felice Mem dal Vescovo greco  
d' Andro, il quale avendo suoni inquisizioni, tentò meor il p<sup>re</sup> in quell' Isola  
dove fin' adesso non si fu Vescovo greco, questa è stata la ragione ch' il Vescovo non  
se ne ritirò a Tiro finis che datomi avviso, non lasciai con minacce fare ch' il  
Vescovo greco desistesse di pretendere cosa veruna in Sirra. Ritornò d'ora  
il n<sup>ro</sup> Vescovo nel suo Vescovato, ma piacq. a sua Divina Maestà chiamarlo  
a miglior vita, del che subito ne ho dato avviso alla sue. Congr<sup>ne</sup> e la supplicando  
anco per la persona del Fr<sup>re</sup> Marengo, ma sponendosi esso parato di pot<sup>er</sup> quei  
giorni passati per conferirsi a Sirra, e curarsi la sua sanità conincio a fatto  
di quest' avviso di pot<sup>er</sup> mi venne avviso, ch' essendo fatto naufragio s' annegò  
lui, et alcuni altri delle barca, con mis gran cordoglio, sì che ho miso in tutto  
per la sua persona, rimettendola all' arbitrio della sue. Congr<sup>ne</sup>. Aggiungo che in  
no le intrate di quel Vesc<sup>to</sup> se siano occupate, et officiate per cinq. anni dal B<sup>is</sup> d'ora  
fu in effetto, ma si tentò, nell' abundantia d'esso da Sirra, però supplicando la sue. Congr<sup>ne</sup>  
per la diligente provisione di quel Vesc<sup>to</sup> per il gran pericolo, che sopravv<sup>ta</sup> in quel  
Isola, sedea vacante, lascio di proporre un altro soggetto, a fin che si sp<sup>er</sup>ta me  
tempo trovandolo così, et mandandolo quanto prima, In tanto ricorrendo po  
sommo favore la sollicitud<sup>ne</sup> ch' usata V<sup>re</sup> M<sup>re</sup> et B<sup>re</sup> in questo negotio m' offer  
con affetto a suoi comandi. In Sirra C. 28 di Set<sup>te</sup> 1629.  
D<sup>no</sup> V<sup>re</sup> M<sup>re</sup> et B<sup>re</sup>

Tres humble serviteur  
Césy



No. 12

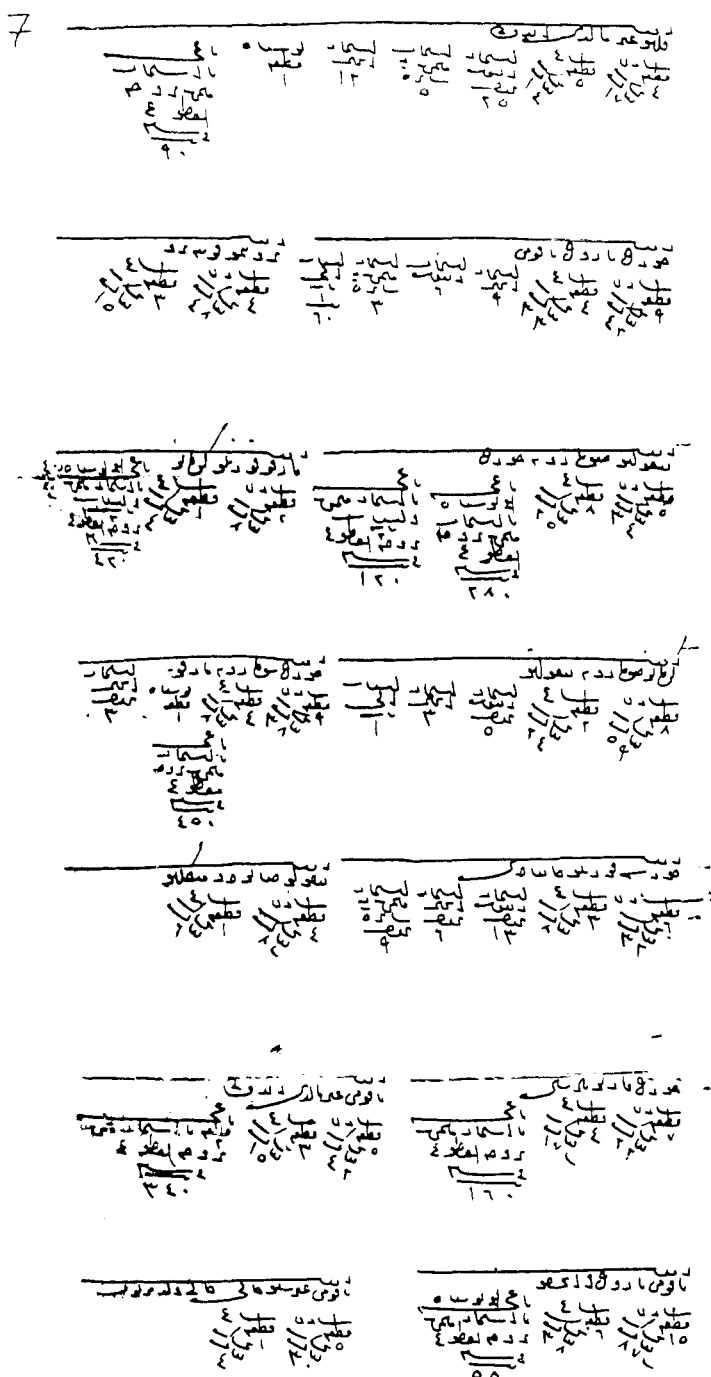
La ville de Syros d'après un dessin vénitien du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle.  
Venezia, BNM, cod. it. VII 889 (7789).



No. 13

La port et l'Apanokastro de Milos d'après un dessin vénitien du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle. Venezia, BNM, cod. it. VII 889 (7789).

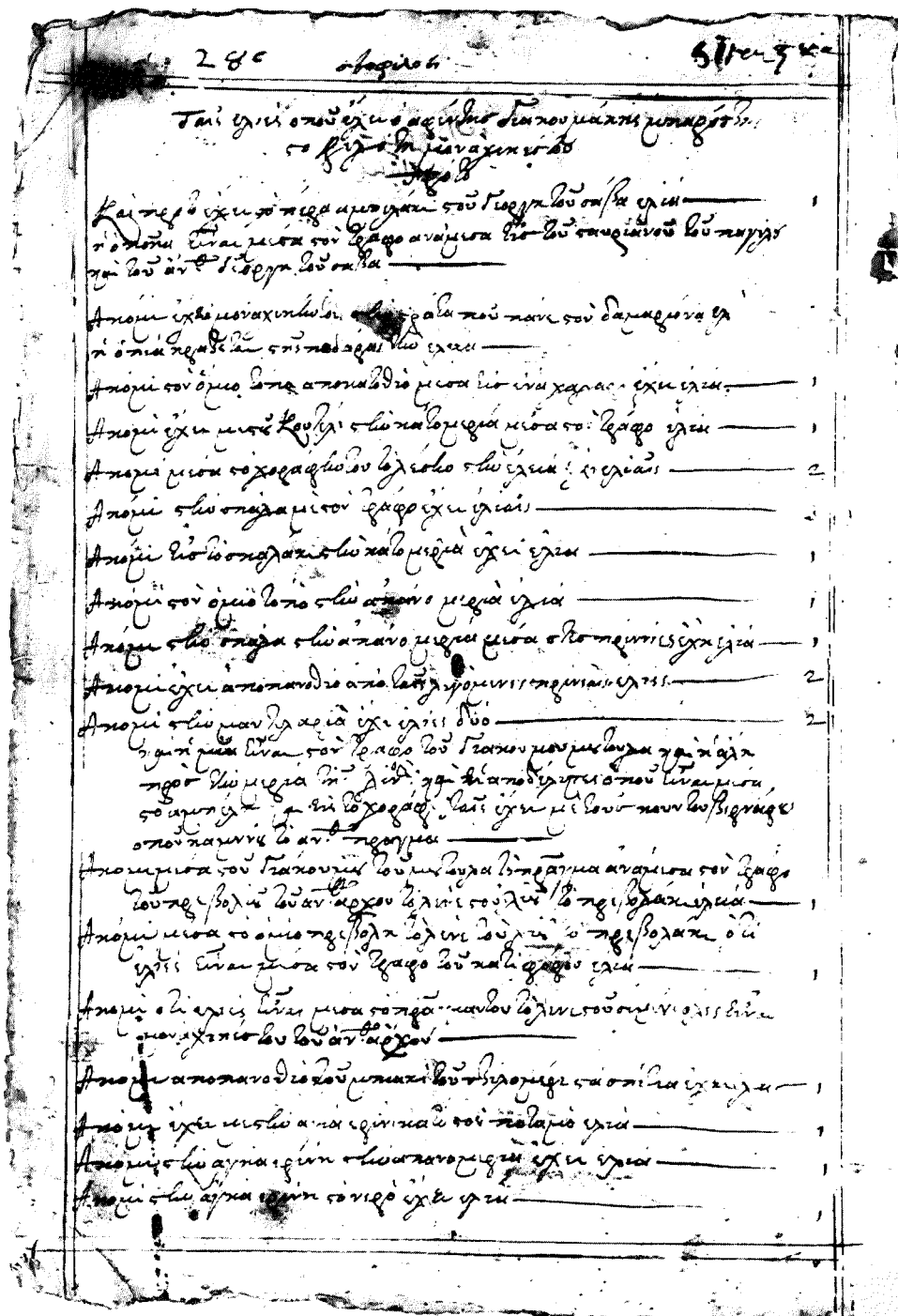




No. 14

Partie du registre établi par le *tahrirci* à Naxos en 1670 avec mention de certaines possessions de quelques grands propriétaires latins (on y distingue entre autres les noms de Filippo Grimaldi, Zorzi Barozzi, Nicola Sommaripa, Crusino Coronello fils de Tzambati, Nicolo Sanudo et Giacomo Crispo).

Istanbul, BA, tt. 800, p. 7.



167

1678-

[illegible]

Le 27 Juillet M<sup>r</sup>. L'Evêq. luy mande une note de P. l'Evêq. d'Annoy & luy ordonne  
parvenir sur les lieux en novembre qui étoit allé à Combarcy.

Dziękuję D.P.R. Chyba że wygrałem kombinację i niechciejnie  
odmowa mi udziału.

Dani & Mary Deborah 701 P. 1 mile Southwest of Paris St. Lawrence Co.  
A good Natural Wine Forest, and not a poor one, as shown by the white fruit, much  
of the yellowish W. P. & a few buds showing a purple.

Les Vainodes  
gris et blancs  
Certains

[illegible]

On September 29<sup>th</sup> I visited John (the young man who is called) my office in great  
mood. He was very polite, my agent among others, I shall go to the bar tomorrow to get my  
SOUTH personal my agent King, I have taken the 2<sup>nd</sup> of June 2<sup>nd</sup> of the 2<sup>nd</sup> of the 2<sup>nd</sup>.

D. g. left D. P. left. palla Eg. sulla on 24th July on 25 a la Comitee de Conville  
to make Cadmus's D. P. left

1686.



Memoire concernant les îles de l'archipel

8

Plus de l'archipel  
Le Roy ne croit pas devoir se mettre en aucun engagement pour  
la donation en peut estre acceptée par quelque des ordres de  
chevalerie de son Royaume, et ainsi l'amalement sera mise que pour  
protéger les sujets et les aider dans les avantages qu'ils peuvent acquies  
Les Vénitiens ne pourront trouver à dire que les desommies  
disposé en faveur de qui bon lui semblera d'en bien que la République  
a déclaré lui appartenir légitimement, et les Turcs ne pourront se  
formuler qu'on ordre de chevalerie qui n'est établi que pour servir  
la guerre d'empere de leur pays.  
Si aucun des ordres des ordres qui sont sur pied on voudra relever  
celuy du croissant établi par Charles d'Anjou frère de St Louis on  
pourrait accepter la donation au nom dudit ordre et former des  
commanderies considérables des îles.  
Six ouais au nom de cet ordre sont suffisants pour cette entreprise  
et les îles prendront les armes ausy fort qu'elles s'ouvrent  
assurés de secours afin d'écarter le joug des Turcs et refuser  
la domination des Vénitiens.  
Il y a que la première dépense de l'armement en affaire de ce qu'on  
tirera ensuite des îles mêmes de quoy entretenir ces armement.  
Il y a plus de 100<sup>me</sup> âmes dans les îles qui ne redament depuis  
longtemps que la protection de la France.  
Ces îles peuvent beaucoup servir et les Français occupant les ports  
de l'archipel le commerce en seroit bien plus assuré, au lieu que si  
les Vénitiens en ont les m<sup>es</sup> îles formeront leurs ports quand bon  
leur semblera et feront saillir tout le commerce.  
Il y a des mines d'argent et de cuivre dans l'île de Sifanto, et une mine  
d'argent et de cuivre.  
Si les Vénitiens croient avoir droit sur les îles de l'archipel d'entendre  
de la maison de Sommeville de cause que les Turcs ont les m<sup>es</sup>  
ne pourront par la même raison s'emparer des Royaumes de Candie  
et de Chypre qui sont entre les mains des Turcs.

No. 17

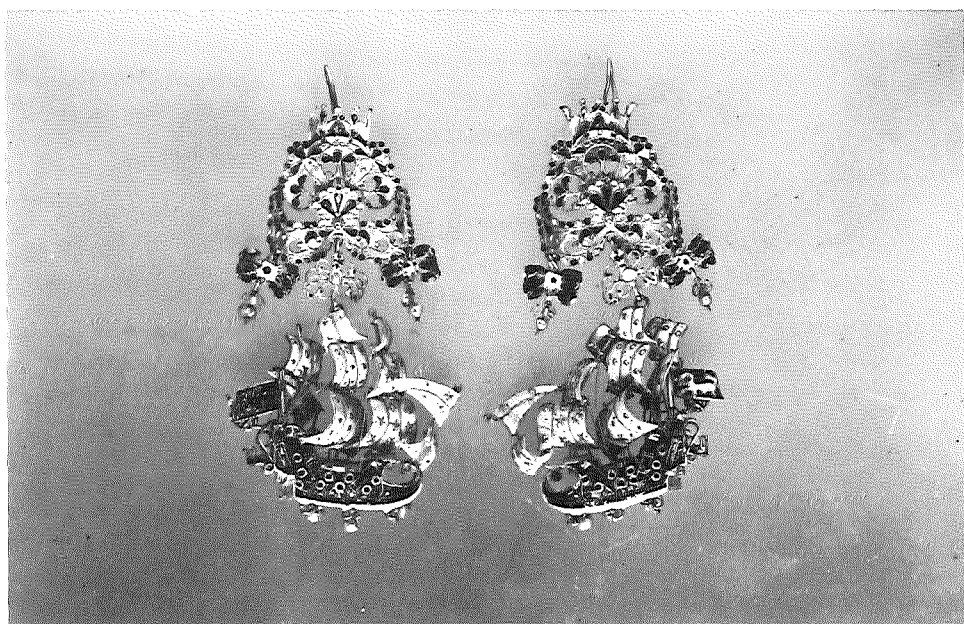
Page du projet pour le rétablissement de la domination latine dans les Cyclades que Saulger  
soumit au roi Louis XIV.

Paris AN. AE B 1 892, f. 8.



No. 18 A

Kalamitsia, la maison de campagne que Saulger bâtit sur des ruines qu'il pensait être d'un palais ducal à Naxos.



No. 18 B

Boucles d'oreille provenant d'une famille de Sifnos: une marque de la richesse des marchands de cette île.

A di 26 Marzo 1694

Ho battezzato la figlia di Paolo Mel-  
tense, e di Fran. di Battista Congiotti  
in legittimo matrimonio; Alla Pupa  
di si è posto nome. Domenica, A cui  
se il Comp. Fran. Ioriano, e la Comm.  
Maria Schiavona

A di 17 Aprile 1694

Ho battezzato nella parrocchia di  
S. Maria della città dell' eccell. Nobile  
Pisani Ammirante, e della Sig. Margari-  
ta Gueulle in legittimo matrimonio  
Congiotti; Alla Pupa di si è posto  
nome Luciana A cui furono Comp.  
A. Caua, P. Rode, Maria Reinos, e  
Marta Sicari

A di 28 Dicembre 1694

Ho battezzato la figlia del Te-  
nente Jeronimo Fauoiardo, e di Al-  
sandra, onde fratelli non in le-  
gitimo matrimonio Congiotti; Alla  
Pupa di si è posto nome Maria  
A cui se il Comp. Garibonico Ma-  
iorchino, e la Comm. Madalena  
del Correggio

A di 12 Aprile 1695

Ho battezzato il figlio di Lavinia  
francese e di Annunziata di Marino  
non in legittimo matrimonio Congi-  
otti. Al Pupa di si è posto il nome  
Michele, A cui se il Comp. Monico  
Mariti, e la Comm. Maria Schiavona

A di 12 Maggio 1695

Ho battezzato la figlia di Giorgio  
Sardi, e di Annisa Civini in legiti-  
mo matrimonio Congiotti; Alla  
Pupa di si è posto nome Marina,  
A cui furono P. Rode, e la Comm.  
A. Caua, P. Rode, Maria Reinos, e  
Marta Sicari

A di 24 Ottobre 1695

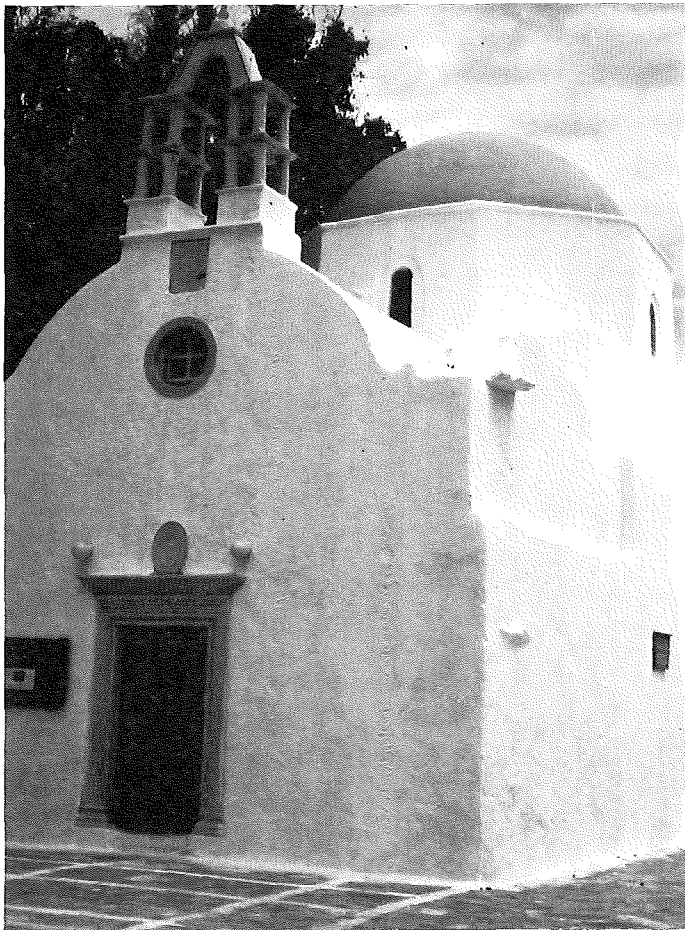
Ho battezzato la figlia di Maria  
Bauer e della Sig. Margherita Gueulle  
Dottora Francese in legittimo matrimo-  
nio Congiotti; Alla Pupa di si è posto il no-  
me Diana, A cui furono Comp. Garibonico  
Maiorchino, e la Comm. Madalena  
del Correggio

*Lo stato dell'animeres d'alpente unione alla homena  
e di ritrovario qui in Mioneo habitanti:*

<i>In Gio. Vitali da Mioneo sacerdote</i>	<i>d'età</i>	<i>29.</i>
<i>Anno Vitali da Civa con due sue figlie</i>	<i>d'età</i>	<i>67.</i>
<i>Bastiano Mattei di Cuvorno con quattro figli</i>	<i>d'età</i>	<i>44.</i>
<i>Grigori Lerossino con un figlio</i>	<i>d'età</i>	<i>49.</i>
<i>Michele Hossouidi dalmatino con due figli</i>	<i>d'età</i>	<i>50.</i>
<i>Geronimo da Taro.</i>	<i>d'età</i>	<i>44.</i>
<i>Gotti Hangelini da Tinea con tre figli</i>	<i>d'età</i>	<i>44.</i>
<i>Maria Vitali di Mioneo con un figlio</i>	<i>d'età</i>	<i>32.</i>
<i>Genaro Gristo da Alessina</i>	<i>d'età</i>	<i>46.</i>
<i>Franco de Toti di Dalmatia con un figlio</i>	<i>d'età</i>	<i>48.</i>
<i>Armineo Grino da Caragosa</i>	<i>d'età</i>	<i>46.</i>
<i>Giosafu da Messina</i>	<i>d'età</i>	<i>48.</i>
<i>Anno Bomba da Venetia con due figli</i>	<i>d'età</i>	<i>49.</i>
<i>Anna da Venetia con due figli</i>	<i>d'età</i>	<i>35.</i>
<i>Mattia da Spalato</i>	<i>d'età</i>	<i>40.</i>
<i>Giaco Gosi da Civa con un figlio</i>	<i>d'età</i>	<i>34.</i>
<i>Martina da Micheli di Dalmatia</i>	<i>d'età</i>	<i>44.</i>
<i>Bella Paula Genovese con un figlio</i>	<i>d'età</i>	<i>35.</i>
<i>Giuseppe da Parme con un figlio</i>	<i>d'età</i>	<i>36.</i>
<i>Giuseppe Gioiera da Mioneo</i>	<i>d'età</i>	<i>45.</i>
<i>Demetrio Gerardi da Parese</i>	<i>d'età</i>	<i>31.</i>
<i>Maria di Dalmatia</i>	<i>d'età</i>	<i>37.</i>
<i>Anno Ghiasuffi di Mioneo con due figli</i>	<i>d'età</i>	<i>33.</i>
<i>Gio. Marano da Sorone</i>	<i>d'età</i>	<i>38.</i>
<i>Giorgio da Pollo di Civa con un figlio</i>	<i>d'età</i>	<i>33.</i>
<i>Alc. figlio del G. Vizzio Schiaone</i>	<i>d'età</i>	<i>16.</i>
<i>Giorgio dorditi di Janri di Mioneo</i>	<i>d'età</i>	<i>7.</i>
<i>Mattia Haso di Fran.</i>	<i>d'età</i>	<i>7.</i>
<i>Dei dati sono di comunione vent. nove</i>		<i>29.</i>
<i>e d'essere confirmati quindici il resto puoli</i>		<i>15.</i>
<i>Lo Leonardo Vansachi Paroco ecclies no dinita dato questa velat per ora.</i>		
<i>Lo Mioneo &amp; M. Mont. Lng. Venier Ven. di Civa ecclies</i>		

No. 20

Liste des habitants latins de Mykonos avec mention de leurs lieux d'origine.  
Roma, PF, SCA 2A, f. 646<sup>v</sup>.



No. 21 A

L'église latine de Mykonos, fondée en 1665 avec les subsides d'un pirate livournais, comme le commémore une inscription au dessus de la porte. Une autre inscription atteste la protection du consul de France. Cette église est une des mieux conservées des églises latines des Cyclades de cette époque.

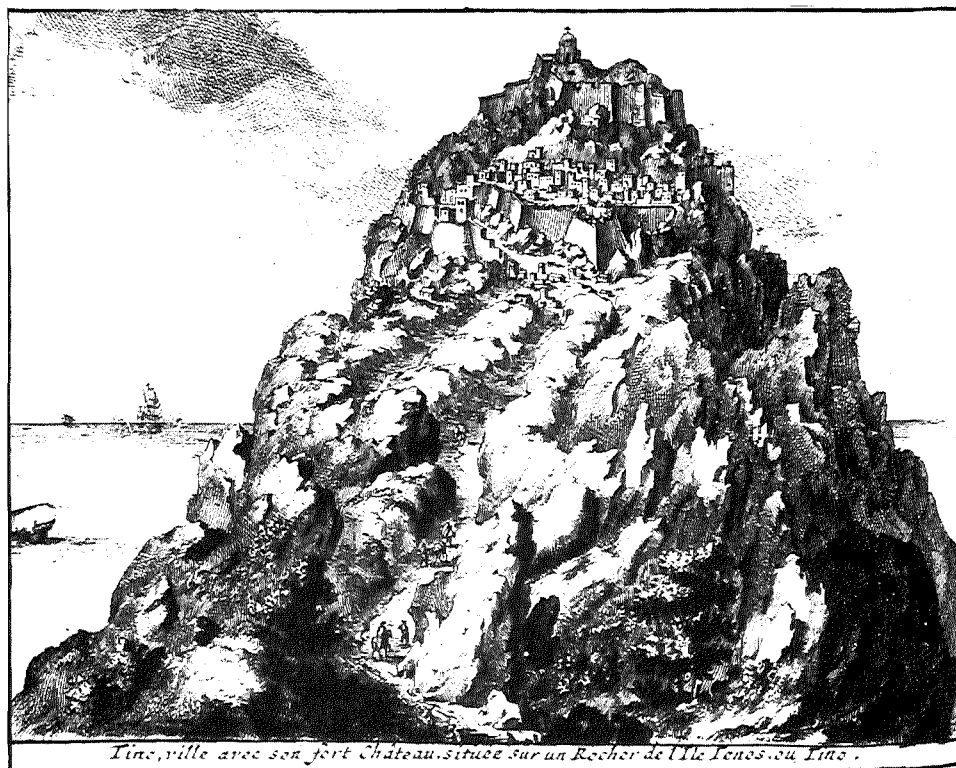


No. 21 B

La minuscule cathédrale latine d'Andros.







*Tine, ville avec son fort Château, située sur un Rocher de l'Île Ténos ou Tino.*

No. 23 A

Exobourgo, la capitale de Tinos avant la conquête turque de 1715 P. van der Aa, *Galérie agréable du monde*, Leide s.a., t. 26, pl. 41.



No. 23 B

Exobourgo, état actuel. En bas le village de Xinara où s'établit le centre de la communauté latine après la conquête turque.